

JEAN-MARIE ROBERT DE LA MENNAIS

**ÉCRITS
SUR L'ÉDUCATION**

MÉMORIAL

**OPUSCULES SPIRITUELS &
SERMONS**

Introduction et notes
par F. Philippe Friot

Tome 2

2002

PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES

JEAN-MARIE ROBERT DE LA MENNAIS

**ÉCRITS
SUR L'ÉDUCATION**

MÉMORIAL

**OPUSCULES SPIRITUELS &
SERMONS**

Introduction et notes
par F. Philippe Friot

Tome 2

2002

PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES

SERMONS

(SUITE)

**REGISTRES IV à IX
& Compléments**

REGISTRE IV - AUX FIDÈLES (1^{ère} PARTIE)¹

289

OUVERTURE D'UNE RETRAITE

P. 1132

La plupart des hommes perpétuellement occupés des choses sensibles et matérielles vivent sans souci de l'avenir et ne pensent point à l'éternité ; par un étrange renversement de la raison, ils mettent tous leurs soins à se procurer une existence heureuse dans un monde qu'ils doivent quitter bientôt, et ils sont indifférents sur le sort qui les attend dans cet autre monde qu'ils doivent habiter toujours.

Ne vous reconnaissez-vous pas à ces traits ? N'êtes-vous pas cet homme que tout intéresse hors son salut éternel ? Que votre santé s'altère, que votre corps souffre, vous avez recours au médecin, et vous n'hésitez pas à prendre tous les remèdes qu'il vous prescrit. Votre âme est-elle malade, vous ne faites rien pour la guérir ; hélas ! couverte depuis longtemps de plaies profondes et hideuses qui chaque jour le deviennent davantage encore, elle fuit pour ainsi dire la main charitable des ministres du Seigneur ; et loin d'être docile à leurs conseils, elle les repousse et va s'enfonçant de plus en plus dans un fond immense de misère.

Que vous soyez exposé à perdre une partie de vos récoltes, une brebis de vos troupeaux, un meuble, un habit, le plus mince, le plus futile objet, vous vous alarmez, vous prenez toutes sortes de précautions pour éviter ce léger malheur ; et s'il arrive, vous vous en consolez à peine. Avez-vous, au contraire perdu par le péché vos droits à l'héritage du ciel, à tous les biens de la grâce, avez-vous perdu Dieu même, cette perte ne vous émeut point, et vous n'avez aucun désir de la réparer.

Or, M(es) F(rères), il s'agit maintenant de changer une

P. 1133

disposition si déplorable, de sortir de cette prodigieuse insouciance pour vos intérêts les plus chers ; et pour cela que faut-il ? Ecarter pendant quelques jours les distractions dont vous êtes environnés, écouter avec une attention sérieuse les grandes vérités qu'on vous annoncera de la part de Dieu, les méditer en sa présence, examiner enfin où doit aboutir la route que vous suivez ; etc... .

Et pourtant, M.F., n'en êtes-vous pas atteints ? Vous avez jusqu'ici trouvé du temps pour satisfaire vos plus frivoles fantaisies, du temps pour les affaires, du temps pour les plaisirs, du temps pour soigner votre corps, du temps pour tout, excepté pour votre salut ; ce défaut absolu de prévoyance et de réflexion, cette tranquillité stupide avec tant de motifs d'être inquiets, qu'est-ce autre chose, M.F., que l'extinction totale de la raison, qu'un délire inconcevable ? Il faut l'avouer, M.F., il faut en rougir ; non, non, ne cherchez point à couvrir de vaines excuses, un si monstrueux égarement.

Mais ce n'est pas assez de le reconnaître et d'en gémir, il est nécessaire encore de vous adresser à Dieu et de lui demander avec larmes la grâce dont vous avez besoin pour profiter de cette vérité qu'il vous découvre et pour en tirer des conséquences pratiques. Certes, il y a peu d'esprits corrompus jusqu'au point d'être insensibles aux puissantes considérations que je viens de vous présenter. Ce seul mot, éternité, ébranle jusque dans son fond le plus intime, l'âme de l'impie même qui l'entend prononcer du haut de nos chaires. Et,

¹ On voudra bien se reporter, en ce qui concerne la présentation des *Sermons*, aux indications fournies dans l'Introduction, au début du Tome I. - Tous les sermons sont restitués à partir des manuscrits autographes.

SERMONS

P. 1134

cependant, après l'avoir entendu, chacun rentre dans ses anciennes voies, parce que personne n'invoque avec foi et avec humilité l'auteur de toutes les grâces, parce que parmi ces prodiges, aucun n'imité ce pauvre prodigue de l'Évangile qui obéit à l'instant même à la voix de sa conscience troublée, se leva, alla trouver son père et se prosterna à ses pieds en lui disant : Mon p(ère)...(*Manuscrit inachevé*).

290

LES FINS DERNIÈRES

P. 1134 bis

(*Fragment*).

La méditation fréquente et attentive des fins dernières est le moyen le plus efficace d'éviter le péché, ou d'en sortir quand on a eu le malheur d'y tomber ; et voilà pourquoi on ne manque jamais dans toutes les missions, dans toutes les retraites, d'en rappeler le souvenir à cette foule d'hommes qui, entraînés par le charme des sens et comme frappés d'étourdissement, ne pensent qu'au présent et n'ont aucun souci de l'avenir.

291

MEMORARE NOVISSIMA TUA¹

P. 1134 ter

La plupart des hommes, oubliant leur céleste origine, vivent sur la terre comme s'ils y avaient été jetés par un hasard aveugle ; ils ne se demandent jamais à eux-mêmes ni d'où ils viennent ni où ils vont ; sans souci de l'avenir, ils ne s'occupent que des choses présentes et ne goûtent que ce qui est charnel.

Pour nous, ayons de meilleures et plus sages pensées. Rappelons-nous souvent que nous sommes nés de Dieu, comme le dit l'apôtre, qu'il est notre fin suprême et dernière, et, alors, les faux biens du monde ne détourneront plus nos espérances du seul objet qui soit digne d'elles ; il n'y aura plus à nos yeux rien de grand, d'aimable et de doux que ce qui vient de Dieu ou ce qui se rapporte à Dieu ; nous nous attacherons à lui seul pour ne plus vivre que de sa vérité et de son amour.

Ainsi, nous nous sanctifierons et nous serons heureux, parce que nous remplirons la fin pour laquelle nous avons été créés, tandis que ceux qui s'en détournent sont toujours inquiets, toujours malheureux, et que celui qui cherche hors de Dieu sa joie et son repos ne trouve que des angoisses et marche à sa ruine éternelle. Quelques réflexions bien simples suffiront pour vous convaincre de cette vérité, que l'expérience confirme d'ailleurs tous les jours.

Quand l'homme vient à réfléchir sur lui-même, sur ce qu'il est et sur ce qu'il doit devenir,

P. 1135

il entre dans un profond étonnement, car sa propre existence lui est incompréhensible ; je n'existais pas il y a soixante ans, pourquoi suis-je né ? Que suis-je venu faire ici-bas ? Pourquoi ai-je été mis sur cette terre où je passe si rapidement, où j'éprouve tant de douleurs,

¹ Souviens-toi de tes fins dernières.

où je suis sujet à tant de misères ? au bout de ma carrière, que trouverai-je ? que deviendrai-je ? mon corps est poussière et il retournera en poussière, je le sais ; mais mon âme, qu'est-elle ? où ira-t-elle ? qui me le dira ?

La philosophie s'est péniblement et vainement tourmentée pendant des siècles pour répondre à ces questions si simples en apparence ; elle n'a jamais pu les résoudre, et les sages parmi les sages n'ont vu dans la vie qu'une froide plaisanterie du destin ; la religion seule peut nous expliquer ce mystère. Elle nous a appris en effet dès l'âge le plus tendre, elle nous enseigne dans le catéchisme, que Dieu nous a créés pour lui, que formés à son image nous devons tendre continuellement à devenir parfaits comme lui, que notre passage ici-bas n'est qu'un temps d'épreuve dont la durée sera bien courte, et qu'enfin à la mort chacun sera récompensé ou puni suivant ses œuvres. Que de choses dans ce peu de paroles ! méditons-les. Dieu m'a fait pour sa gloire ; donc je dois lui rapporter toutes mes actions ; donc je dois appliquer mon esprit à le connaître, tout mon être, toutes mes facultés à le servir. Mon corps tombera bientôt en pourriture ; mon âme est immortelle ; je n'ai point ici-bas de demeure permanente, donc je ne suis pas né et

P. 1136

je ne dois pas vivre pour me livrer à des amusements frivoles, à la bonne chère, aux plaisirs, pour travailler à devenir riche et puissant, mais pour devenir un saint ; donc je dois me dégager des affections de la chair et toutes mes pensées, toutes mes œuvres, tous mes désirs doivent avoir pour objet de me rendre digne d'entrer un jour dans l'éternelle société des justes et de Dieu même.

«Vanité donc, dit le pieux auteur de l'Imitation, vanité d'amasser des richesses et d'espérer en elles ; vanité d'aspirer aux honneurs et de s'élever à ce qu'il y a de plus haut ; vanité de rechercher ce dont il faudra être rigoureusement puni ; vanité de souhaiter une longue vie et de ne pas se soucier de bien vivre ; vanité de ne penser qu'à la vie présente et de ne pas prévoir ce qui la suivra ; vanité de s'attacher à ce qui passe si vite et de ne pas se hâter vers la joie qui ne finira point : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*¹ ! »

En deux mots, Dieu est ma fin ; tout ce qui ne me conduit pas à ma fin, c'est-à-dire à Dieu, n'est qu'erreur et mensonge. Si je comprends bien cette vérité qui doit être la règle de tous mes jugements, rien ne détachera jamais mon âme de ce grand Dieu qu'elle possédera déjà par l'espérance et par l'amour. Vous êtes convaincus comme moi de cette vérité, M.C.E. ; mais malheureusement vous n'y faites pas une attention assez sérieuse ; si elle était plus habituellement présente à votre esprit, de combien d'illusions funestes ne vous préserverait-elle point ?

Que le monde, étalant tous ses charmes et toutes ses pompes essayât de me séduire, il n'y parviendrait

P. 1137

point, car, diriez-vous, qu'est-ce que ce monde qui prétend m'attirer à lui ? Qu'est-il, sinon une petite vapeur qui se dissipe, une apparence vaine, *vapor ad modicum parens*² ? Encore un moment et ce monde s'évanouira comme un nuage qui passe devant nos yeux. Qu'a-t-il à me donner ? des richesses ? mais s' imagine-t-il remplir avec quelques pièces de monnaie une âme faite pour Dieu ? et à quoi me serviront les richesses, lorsque tout à l'heure on me jettera dans la fosse ? Alors, je n'aurai plus besoin que d'un linceul pour envelopper (de quelques planches de sapin pour enfermer) mon cadavre déjà à moitié dissous, et de quelques pelletées de terre pour le couvrir. Que m'offre encore le monde ? des honneurs ? Un peu d'encens que l'on

¹ Qo., 1, 2.

² Jc., 4, 14.

SERMONS

brûlera devant moi, est-ce là le bonheur infini dont j'ai soif ? Eh ! que m'importent les honneurs même à présent ? En jouir, c'est être esclave ; il n'y a pas de servitude plus dure, comme l'attestent tous ceux que la fortune a placés aux premiers rangs. La tiare, disait un grand Pape, paraît brillante quand on la contemple de loin, mais pour celui qui la porte sur sa tête, elle est de feu : *ignea est*.

Que d'autres soient donc jaloux de ces hommes que dans leur ignorance ils appellent les heureux du siècle, pour moi qui ai vu de près ces grands si fiers de leurs dignités, de leurs décorations et de leurs titres, qui les ai vus à la cour des rois, consumés d'inquiétudes, de dégoûts et d'ennuis, dévorés d'une insatiable ambition, tourmentés par la gloire, j'ai eu pitié de leurs misères, et j'ai dit dans mon cœur :

P. 1138

heureux le pauvre dont l'existence obscure est si paisible, heureux le pauvre qui s'en va sans bruit dans la maison de son éternité ! Vraiment, c'est bien la peine de se fatiguer de travaux et de soucis, pour répéter en mourant ce mot d'un vieil empereur, parvenu des derniers rangs de l'armée au trône des Césars : J'ai été tout et tout ne sert de rien : *Omnia fui, et nihil expedit*.

Le monde me vantera-t-il ses plaisirs ? mais voici un grand Roi qui les a tous goûtés ; écoutons-le : Salomon après avoir épuisé les délices de la terre, s'écrie avec amertume : Vanité des vanités, et tout est vanité. - *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* ; les ris ne sont qu'un songe, et j'ai dit à la joie : pourquoi m'as-tu trompé ? *et dixi... quare decepisti me¹ ?*

Voici saint Augustin² qui se plaint à son tour de ces joies trompeuses : «A peine, dit-il, eus-je obtenu de jouir en secret et dans un fol enivrement de l'objet de mon désir, que je me sentis aussitôt frappé et comme déchiré de verges brûlantes ; la jalousie, les soupçons, les craintes ne me laissant pas un moment de repos». (*Conf.* l. 3, c. 1). En est-ce assez ? Faut-il d'autres témoignages ? Mais qui de nous n'a pas appris par sa propre expérience, que les plaisirs, quelle que soit leur fausse douceur, s'échappent rapidement, s'évanouissent comme la fumée et ne laissent au fond de l'âme que des souvenirs pénibles et de cuisants regrets ?

Dites-le-nous, M.F. ; je m'en rapporte à votre témoignage ; on essaye de les satisfaire en leur procurant les affreuses jouissances dont ils étaient avides ; après avoir honteusement

P. 1139

satisfait vos sens par des excès d'ivrognerie ou d'impureté, votre cœur n'était-il pas comme à la gêne et péniblement agité d'un secret malaise ? Le lendemain de vos débauches, n'étiez-vous pas inconsolables d'avoir cédé par faiblesse à des invitations criminelles ou à vos coupables penchants ? Malheureux, disiez-vous, qu'ai-je fait ? Pour un plaisir qui n'a duré qu'un moment, et qui n'a pu qu'irriter mes insatiables désirs, j'ai souillé mon honneur et ma réputation, j'ai désolé ma famille, je me suis avili aux yeux de ma femme et de mes enfants, j'ai perdu ma propre estime ; j'ai enfoncé dans mon âme une épine qui la perce ; mon sommeil est troublé, je me sens perdu... hélas ! je le vois bien ; j'ai mérité l'enfer ; déjà cette horrible fournaise brûle sous mes pieds ; déjà je ressens dans mon cœur une partie des tourments que j'ai mérité d'y endurer un jour.

Telles sont, M.T.C.F., les suites des plaisirs empoisonnés dont le monde nous enivre ; bientôt après s'en être rassasié, vient le trouble, le regret et le remords. Qui ne l'a éprouvé ? et l'on souffre plus cruellement que je ne puis le dire d'avoir sacrifié l'une après l'autre toutes les vertus à des passions affamées qui disent sans cesse : "*Apporte, apporte*", et que rien ne peut satisfaire : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*. - Oui, tout est vanité, hors aimer Dieu et le

¹ Qo., 2, 2.

² Saint Augustin (354-430), théologien, philosophe, moraliste, docteur de l'Église latine. Converti à Milan par les prédications de saint Ambroise, il devint évêque d'Hippone. Auteur de la *Cité de Dieu*, des *Confessions*, et du traité *De la Grâce*.

servir ; servir Dieu, aimer Dieu, travailler à se rendre digne par une vie chrétienne du bonheur qu'il a préparé à ses élus, ce doit être là l'unique occupation de l'homme, parce que c'est là sa fin ; tout le reste n'est que l'illusion d'un esprit égaré,

P. 1140

qui s'en va cherchant dans des créatures pleines de misères la vérité et la joie qui ne sont qu'en Dieu.

Oh ! que ces considérations sont puissantes ! que de jeunes gens elles ont déterminés à sortir du siècle et à se consacrer sans partage au Seigneur dès leurs premières années ! que de vieux pécheurs en les méditant se sont convertis ! Lassés de courir, dans une nuit profonde, après des fantômes, ils ont enfin compris que l'homme créé à l'image de Dieu n'est pas sur la terre uniquement comme les animaux de nos étables, pour manger, boire, satisfaire ses convoitises, et mourir ensuite tout entier ; mais que Dieu nous appelle à de plus hautes destinées, et que lui seul peut nous rendre véritablement heureux en remplissant les vides infinis de notre cœur de la plénitude infinie de son amour.

Oh ! qu'ils sont à plaindre ! et en vérité, qu'ils ont peu de raison et de sagesse ceux qui ont d'autres pensées, et qui, entraînés par le charme des sens, s'attachent aux créatures et leur demandent leur bien et leur repos ! Ils n'y trouvent que travail et douleurs pendant la vie, *labor et dolor* ; et après qu'ils ont dormi leur sommeil, quand viendra la mort, que leur restera-t-il ? - C'est ce que demandait Saint Philippe de Néri¹ à un jeune homme qu'il rencontra un jour à Rome et qu'il décida en effet à tout quitter pour entrer aussitôt dans les voies de la perfection chrétienne. Qu'êtes-vous venu faire à Rome ? lui dit le saint. - J'y suis venu pour achever mes études, répondit le jeune homme. - Et ensuite, répliqua St Philippe, que ferez-vous ?

P. 1141

- j'obtiendrai un emploi. - Et ensuite ? - Je me marierai. - Et ensuite ? - Par mes travaux et par mes veilles, j'obtiendrai des succès, je me ferai une réputation brillante, une grande fortune. - Et ensuite ? - Je vieillirai en paix au sein de ma famille. - Et ensuite ? - Mais ensuite, comme tous les autres hommes, il me faudra mourir. - Et ensuite, s'écria le saint avec une profonde émotion, pour gagner un peu de ce vain bruit qu'on appelle renommée, vous aurez donc tout perdu, et les biens temporels amassés à la sueur de votre front, car vous n'en emporterez pas une obole, et les biens éternels dont vous vous serez rendu indigne par une vie toute mondaine et toute sensuelle ; - et ensuite, vous irez au tribunal de Dieu les mains vides de toute espèce de mérites, et sans avoir même pensé à en acquérir aucun ; - et ensuite, comme le serviteur infidèle, vous serez jeté pieds et poings liés dans les ténèbres extérieures où il y a des pleurs et des grincements de dents ; et là, vous commencerez à comprendre que tout ce qui a été l'objet de vos soins, de vos peines, de vos désirs, de votre amour et de vos espérances n'était que vanité : *vanitas vanitatum et omnia vanitas*.

Quelle éloquente leçon ! En profitez-vous, M.F. ?

(*En interligne*) :

Ne vous ferez-vous jamais cette question : *et ensuite* ? Vos parents vous ont placés au collège pour vous instruire, mais ensuite ? Vous retournerez dans votre famille, mais ensuite ?

Au milieu du tumulte du monde, des embarras des affaires, de la dissipation des plaisirs, ne vous ferez-vous pas à vous-mêmes

¹ Philippe Néri (1515-1595), prêtre italien originaire de Florence, fondateur de l'Oratoire d'Italie.

SERMONS

P. 1142

cette question : *mais ensuite ?* Vous êtes dans un état de prospérité ; mais, ensuite ? Vous avez été nommé à cette place, vous avez gagné ce procès, vous avez recueilli cet héritage ; mais ensuite ? - Votre santé est florissante ; mais ensuite ? Vous êtes jeune, une brillante carrière dont vous ne voyez pas le terme s'ouvre devant vous ; avancez, avancez... . hélas ! ensuite ? Mais bientôt il vous faudra mourir ; il vous faudra tout quitter, et pendant les années éternelles, il ne vous restera que ce que vous aurez fait pour Dieu. Quoi ! ne le voyez-vous pas ? Ce que je vous annonce ne tardera pas à s'accomplir : *Toute chair est comme l'herbe et sa gloire passe comme la fleur des champs*¹.

(*Rédaction en marge*) :

En pourriez-vous douter ? Auriez-vous des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne rien entendre. Regardez donc !

(*Rédaction en interligne*) :

Comment pourriez-vous conserver à cet égard quelque doute ? Jusqu'à quand aurez-vous donc des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne point entendre ? Regardez donc.

Est-ce qu'à chaque instant, pour ainsi dire, la mort n'abat pas à vos côtés quelques-uns de ces riches, de ces puissants, dont la prospérité toujours croissante semblait ne devoir jamais finir ? Elle renverse, en un clin d'œil, leurs projets ambitieux, tout l'édifice de leur fortune ; et du creux des tombeaux, il sort une voix qui redit sans cesse : Vanité des vanités et tout est vanité, *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* !

Il est vrai, presque personne n'écoute cette voix, quoiqu'elle parle cependant assez haut. On ferme les yeux sur tant d'exemples éclatants qui nous avertissent de la fragilité des choses humaines, et l'on n'en a pas moins de confiance dans les promesses menteuses du

P. 1143

monde et des passions. Quelle folie ! On parle de bonheur ici bas ; quoique vous soyez bien jeunes, comptez, si vous le pouvez, combien vous avez vu de familles opulentes désunies, ruinées, d'amitiés rompues, de maisons ruinées, de frères trahis par leurs frères, de pères malheureux par leurs enfants, d'enfants malheureux par leurs pères ; et puis, espérez donc que ce qui arrive aux autres ne vous arrivera point à vous-mêmes, et essayez d'établir sur ce sable mouvant une félicité solide et durable.

A quoi donc comparerai-je la vie ? A un voyage au Mont St-Michel. On marche d'abord sur une grève rude, brillante aux rayons du soleil ; on s'avance sans rien prévoir et sans rien craindre ; on aperçoit ce Mont qui s'élève dans les nuages ; d'instant en instant, on s'en rapproche ; enfin, on croit y toucher. On fait un pas, et voilà que tout à coup les pieds chancellent parce que le sol s'ébranle, et l'instant d'après on tombe dans un gouffre sans fond, où l'on trouve une mort cruelle.

Oh ! si vous y réfléchissiez plus attentivement, vous ne vous laisseriez point séduire par une erreur si grossière ; et comme St François de Borgia², dont je vais vous rapporter l'histoire, vous n'hésiteriez pas à reconnaître que tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien ; et toutes les choses qui passent ne seraient précieuses ou viles à vos yeux que selon le rapport qu'elles ont à votre salut éternel.

Issu d'une famille illustre, St François fut élevé, dès l'âge de dix-huit ans, aux plus grandes dignités

¹ Is., 40, 6.

² François Borgia (1510-1572), troisième général des Jésuites, avait été vice-roi de Catalogne avant son veuvage et son entrée dans la Compagnie de Jésus.

P. 1144

de la cour de Charles-Quint¹ qui le combla de faveurs et le nomma écuyer de l'Impératrice Isabelle. Cette haute faveur ne l'éblouit point ; au milieu de cette pompe et de ces grandeurs, il ne fut pas à l'abri des peines et des chagrins inséparables de notre condition ici-bas. Il perdit son aïeule à laquelle il était tendrement attaché ; bientôt après, il eut encore à pleurer la mort d'un de ses amis, enlevé à la fleur de l'âge, dans une expédition militaire ; et dès lors, ses désirs dégagés de la terre n'aspirèrent plus qu'aux biens éternels. Dieu, qui avait sur lui des desseins particuliers de miséricorde, acheva par un dernier coup de le détacher des créatures et de lui en montrer le néant. L'Impératrice Isabelle étant morte, François, comme son grand écuyer, fut chargé de conduire les dépouilles de cette princesse à Grenade, lieu de la sépulture ; l'usage voulait qu'au moment de l'inhumation l'on ouvrit la bière, et que celui qui présentait le corps, après l'avoir découvert et reconnu, jurât que c'était celui de la personne royale dont on lui avait confié la garde. A l'aspect d'un visage qui, peu de jours auparavant, brillait de tant de charmes et de majesté, maintenant en proie à la dissolution la plus hideuse, il s'écria : «Oui, je jure que c'est là le corps d'Isabelle ; mais, je jure en même temps de renoncer au service de tout autre maître que de celui qui est éternel et qui n'est sujet à aucun changement. »

Et nous aussi, mes frères, faisons la même promesse, le même serment ! Et nous aussi, n'avons-nous pas mille fois senti l'insuffisance et le vide de tous les biens terrestres ? Ne savons-nous pas qu'il existe entre

P. 1145

tous les objets créés et les besoins de notre cœur une disproportion que rien ne peut faire disparaître ?

Pourquoi donc serions-nous encore et toujours semblables à ces insensés dont parle le prophète qui s'efforcent d'embrasser une ombre vaine et qui courent après le vent pour le saisir : *Quasi qui apprehendit umbram et prosequitur ventum ?* - Ah ! plutôt imitons les saints ; comme eux chantons, non les joies du monde mais les joies éternelles ; ne servons plus d'autre maître que celui qui n'est sujet à aucun changement, qui est, qui était et qui doit venir, comme le dit l'apôtre St Jean ; qui était hier, qui est aujourd'hui et qui sera dans tous les siècles, comme le dit St Paul ; attachons-nous par des liens indissolubles à ce grand Dieu, car il est le principe, la source et la plénitude de tout bien. Nous ne sommes sur la terre que pour le connaître, l'aimer et le servir ; à jamais n'aimons que lui seul ; tendons sans cesse vers lui de toutes les forces de notre être ; n'ayons plus au fond de notre cœur d'autre sentiment, d'autre pensée ; notre soumission à ses lois, notre union avec lui fera notre bonheur dans le temps et elle le fera encore dans l'éternité.

Les philosophes mêmes ont comparé le monde à un enfant qui joue aux osselets et se tourmente d'un songe.

¹ Charles V, dit Charles Quint (1500-1558) ; roi d'Espagne en 1516 , élu empereur germanique en 1519, il gouverne un immense territoire sur lequel "jamais le soleil ne se couche". Il abdiqua en 1556 et se retira au couvent de Yuste.

RÉFLEXIONS SUR LA FIN DE L'HOMME¹

P. 1146

Oh ! que n'ai-je pour vous convaincre de la vanité des plaisirs, l'éloquence de ce paysan des environs de St-Pol de Léon nommé Jean Guiclan qui allait partout prêchant la mortification, la pénitence, se jetant au travers des joies de la vie comme un messenger de mort. On raconte qu'un jour se tenant debout sur les murs noircis d'une maison brûlée quelques années auparavant, il fit d'une voix tonnante à d'autres paysans qui dansaient sur la grève un discours si éloquent qu'il était impossible d'y résister. Il montra à la foule des danseurs la marée qui commençait à monter et dont les grands flots allaient effacer les traces que leurs pieds avaient imprimées sur le sable ; il compara cette mer, qui autour de leur joie grondait comme une menace, à l'éternité murmurant sans cesse autour de leur vie un avertissement terrible. Puis par une transition brusque, adressant la parole à un jeune homme qui se trouvait devant lui : Bonjour à toi, Pierre, dit-il, bonjour à toi ; danse et ris, mon fils ; te voilà à la place où l'on a trouvé, il y a deux ans, le corps noyé de ton frère. Il continua sur le même ton, appelant chacun par son nom, remuant au cœur de tous, les souvenirs les plus poignants propres à les émouvoir, fouillant dans la vie de chacun comme pour y trouver une cicatrice à rouvrir. Enfin, quittant les personnalités, il parla des punitions réservées aux pécheurs, et il annonça à ceux qui, sur la terre, avaient aimé les enivrements de la danse et des fêtes, une danse éternelle formée au milieu des flammes de l'enfer. Il dépeignit cette ronde de damnés emportée pendant des millions de siècles dans un cercle immuable de souffrances toujours renaissantes, au bruit des pleurs, des sanglots, des grincements de dents. « Nous nous regardions avec surprise, (disent les auteurs de ce récit), car de notre vie nous n'avions rien entendu de plus saisissant, de plus effroyablement beau que cette description mêlée d'imprécations, de prières, d'images flamboyantes ; la foule haletait et fondait en larmes suspendue à ses paroles. »

MEMORARE NOVISSIMA TUA ET IN AETERNUM NON PECCABIS.

P. 1147

Il est écrit dans nos saints Livres : *Pensez souvent à vos fins dernières et vous ne pécherez jamais*. Si donc tant de honteux et graves désordres règnent parmi les chrétiens mêmes, si un si grand nombre d'entre eux s'égarent et se perdent quoiqu'il leur soit si facile de se sauver, si tant de personnes chrétiennes en apparence ne le sont pas en effet, servent deux maîtres, c'est qu'étourdies par les vains bruits du monde et séduites par ses prestiges, elles ne s'occupent que des choses présentes, et sans s'inquiéter du sort qu'elles se préparent dans l'avenir, marchent en aveugles à travers la vie. En un mot, l'oubli des fins dernières, voilà la cause de tous les maux, de tous les crimes et de toutes les erreurs.

Pour nous empêcher de tomber dans une si folle et criminelle insouciance, ou pour vous en tirer si vous y êtes déjà, je veux, M.F., vous faire part, pendant cette retraite des réflexions qui me frappent et me touchent le plus lorsque je médite devant Dieu, pour mon propre compte, sur la grandeur de l'affaire de l'éternité. Ces réflexions courtes et simples seront plus propres que de longs discours à vous inspirer le désir et la volonté ferme de changer de vie et de travailler à votre conversion et à votre salut.

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

(Variante) :

Aujourd'hui, M.F., à l'entrée de cette quarantaine, je veux méditer avec vous sur la fin de l'homme. Ce n'est point un discours que je veux faire, mais ce sont vos réflexions aussi bien que les miennes que je veux recueillir afin de vous convaincre de plus en plus... (inachevé)

Aujourd'hui, nous parlerons de la fin de l'homme et de la vanité de ce misérable monde dont les faux biens éblouissent nos regards et détournent trop souvent nos espérances du seul objet qui soit digne d'elles.

Prions la Très Sainte Vierge qui jamais ne chercha et n'aima sur la terre autre chose que Dieu, que son divin Fils, de nous obtenir la grâce de mieux comprendre que nous ne l'avons fait jusqu'ici, que tous les biens découlent de Dieu comme de leur source, et que le bonheur comme la sainteté consiste à reposer notre âme dans

P. 1148

son sein, à l'aimer sans partage et à le servir de tout notre cœur et de toutes nos forces. - *Ave Maria.*

Quand l'homme vient à réfléchir sur sa destinée, il entre dans un profond étonnement, et sa propre existence lui est incompréhensible. Je n'existais pas il y a cinquante ans (et qu'est-ce cependant que cinquante années ?) ; pourquoi suis-je né ? Pourquoi ai-je été placé sur cette terre où je passe si rapidement, où j'éprouve tant de douleurs, où je suis accablé de tant de misères ? Au bout de ma carrière, demain peut-être, que trouverai-je ? que deviendrai-je ? Mon corps est poussière, et il retournera en poussière ; je le sais ; mais mon âme, qu'est-elle ? où ira-t-elle ? Qui me le dira ?

La raison s'est péniblement et vainement tourmentée pendant des siècles pour répondre à ces questions si simples en apparence. La religion seule peut les résoudre, et dès la première leçon de catéchisme qu'elle met entre nos mains dans notre enfance, elle nous apprend que Dieu nous a créés pour lui, que formés à son image nous devons être éternels comme lui, que la vie n'est qu'un temps d'épreuve qui finira bientôt et qu'à la mort chacun sera récompensé ou puni suivant ses œuvres. Que de choses renfermées en ce peu de paroles !

Dieu m'a fait pour sa gloire ; donc je dois lui rapporter toutes mes actions, lui consacrer tout mon être, car je le tiens de lui, et il ne me l'a donné que pour cela ; donc, je dois appliquer mon esprit à le connaître, toutes mes facultés à le servir ; donc je ne suis pas né et je ne dois pas vivre pour me livrer à des amusements frivoles, pour devenir riche et puissant, mais pour devenir un saint. Mon corps tombera en pourriture, mon âme

P. 1149

est immortelle ; je n'ai point ici-bas de demeure permanente. Donc je dois me dégager de plus en plus des affections de la chair, et toutes mes pensées, tous mes efforts doivent tendre à me rendre digne d'entrer un jour dans la société des anges et de Dieu même. C'est là ma fin. «Vanité donc, s'écrie le pieux auteur de l'Imitation, vanité, d'amasser des richesses et d'espérer en elles ; vanité, d'aspirer aux honneurs et de s'élever à ce qu'il y a de plus haut ; vanité, de souhaiter une longue vie et de ne pas se soucier de bien vivre ; vanité, de ne penser qu'à la vie présente et de ne pas prévoir ce qui la suivra ; vanité, de s'attacher à ce qui passe si vite et de ne pas se hâter vers la joie qui ne finira point».

En deux mots, notre fin est Dieu et le ciel ; tout ce qui nous détourne de cette fin sublime n'est qu'erreur et mensonge. Je suis profondément convaincu de cette vérité ; je dois l'avoir et je l'aurai toujours présente à l'esprit ; elle sera la règle de toutes mes actions comme de tous mes jugements, à tout âge et dans toutes les circonstances de ma vie.

Que le monde, étalant devant moi tous ses trésors et tous ses charmes et toutes ses pompes, essaye maintenant de me séduire, il n'y parviendra point. Qu'est-ce donc que ce

SERMONS

monde lui-même pour m'attirer à lui ? Qu'est-il sinon une petite vapeur qui se dissipe comme le dit l'apôtre : *vapor ad modicum parens*, une vaine apparence, une scène de théâtre ? Vient la mort, le rideau tombe, la scène se ferme ; le fantôme s'évanouit et pour jamais. Pour me détacher du service de Dieu, qu'a-t-il à m'offrir et à me donner en échange des biens que Dieu me promet ? Des richesses ? mais à quoi me servira d'avoir possédé des palais avec des millions, lorsque tout à l'heure je descendrai dans la fosse ? Alors, je n'aurai plus besoin que d'un

P. 1150

linceul pour envelopper mes misérables restes et de quelques pelletées de terre pour les couvrir. Que m'offre-t-il encore ? Des honneurs ? et que m'importe ? En jouir, c'est être esclave et il n'y a pas de servitude plus dure comme l'atteste tous ceux que la fortune a placés aux premiers rangs. La tiare, disait un grand pape, paraît brillante quand on la voit de loin, mais elle brûle celui qui la porte ; elle est de feu : *ignea est*. Que d'autres soient donc jaloux de ces hommes que dans notre ignorance nous appelons quelquefois les heureux du siècle parce qu'un grand éclat les environne.

1er texte : Pour moi qui ai vu de près ces grands si fiers de leurs dignités, de leurs décorations et de leurs titres, moi qui les ai vus épuisés d'inquiétudes, consumés d'ennuis, tourmentés par la gloire elle-même, etc... . Que j'ai pitié de ce qu'on appelle leur bonheur !

en interligne : Si j'entre dans ces palais superbes où règne le luxe avec la puissance, je ne vois que des gens épuisés qui ne savent que faire de ces jours qui leur pèsent. Si j'entre dans... (*mot passé*) où l'or est semé avec les fêtes, demeures toutes brillantes de richesses, de beautés, je trouve que cette jeunesse a le cœur flétri.

Et j'ai dit heureux le pauvre dont l'existence obscure est si paisible et qui s'en va sans bruit dans la maison de son éternité ! Vraiment c'est bien la peine de se fatiguer de travaux et de soucis pour qu'à nos funérailles on fasse un peu plus de bruit, pour répéter au bout de sa carrière ce mot d'un vieil empereur parvenu des derniers rangs de l'armée au trône des Césars : J'ai été tout et tout ne sert de rien : *omnia fui et nihil expedit*.

Le monde me vantera-t-il ses plaisirs ? mais voici un grand Roi qui les a tous goûtés ; c'est Salomon. Après avoir épuisé les délices de la terre, il s'écrie avec amertume :

P. 1151

Vanité des vanités et tout est vanité : *vanitas vanitatem et omnia vanitas* - Les ris ne sont qu'un songe, et j'ai dit à la joie : Pourquoi m'as-tu trompé ? Voici St Augustin qui se plaint à son tour de ces joies trompeuses : «A peine, dit-il, eus-je obtenu de jouir en secret et dans un fol enivrement de l'objet de mon désir que je me sentis aussitôt frappé et comme déchiré de verges brûlantes ; la jalousie, cette passion même que j'avais essayé d'assouvir, les soupçons, les craintes, les disputes, les fureurs ne me laissant pas un moment de repos». (*Conf.* 1. 3, c. 1) En est-ce assez ? Faut-il d'autres témoignages ? Mais qui de vous ne sait pas par sa propre expérience que les plaisirs, quelle que soit leur fausse douceur, s'échappent rapidement, s'évanouissent comme la fumée et ne laissent au fond de l'âme que des souvenirs pénibles et de cuisants regrets ? Après avoir heureusement satisfait vos sens par des excès d'ivrognerie, d'impureté, n'étiez-vous pas involontairement agités de secrètes angoisses ? votre cœur n'était-il pas comme à l'étroit, comme à la gêne ? N'étiez-vous pas livrés intérieurement au supplice des remords ? Le lendemain de vos débauches et même dès l'instant d'après, avec quelle amertume ne vous reprochiez-vous pas d'avoir cédé avec une indigne faiblesse à des invitations criminelles ou à des penchants coupables ? Malheureux, disiez-vous, pour un

plaisir qui n'a duré qu'un moment et qui au lieu de rassasier mes insatiables désirs leur a donné une activité nouvelle, j'ai souillé mon âme, j'ai perdu mon honneur, j'ai ruiné ma santé ; je me suis avili aux yeux de mes complices mêmes ; je me suis mérité la haine de mes parents, les reproches de mes maîtres ; je suis sans excuse. Hélas ! je le vois, je m'en vais en enfer. Déjà cette horrible fournaise brûle sous mes pieds, et je sens dans mon cœur une partie

P. 1152

des tourments que j'ai mérité d'y endurer un jour.

Répétons-le donc : *vanité des vanités et tout est vanité - Vanitas vanitatum et omnia vanitas.* ¹ - Oui tout est vanité hors aimer Dieu et le servir. Servir Dieu, aimer Dieu, se rendre digne du ciel, ce doit être là l'unique occupation de l'homme, parce que c'est là sa fin ; tout le reste n'est que l'illusion d'un esprit égaré, qui s'en va cherchant dans des créatures pleines de misères la vérité et la joie qui ne sont qu'en Dieu.

Oh ! que ces considérations sont puissantes ! Que de jeunes gens et de jeunes personnes elles ont déterminées à se consacrer sans partage au Seigneur dès leurs premières années ! Que de vieux pécheurs en les méditant se sont convertis ! Lassés de courir dans une profonde nuit après des fantômes, ils ont enfin compris que l'homme créé à l'image de Dieu n'a pas été mis sur la terre uniquement pour manger, boire, dormir, danser, s'amuser, se divertir et puis mourir ensuite tout entier comme les animaux de nos étables ; mais que Dieu seul doit posséder son cœur, parce que lui seul peut le satisfaire pleinement en le remplissant de l'immensité de son amour.

Oh ! qu'ils sont insensés ceux qui ont des pensées différentes, qui songent à tout sauf à se sauver, qui ont du temps pour tout excepté pour Dieu, et qui perdant de vue leurs immortelles destinées se fatiguent à poursuivre si péniblement et si vainement un bonheur qui les fuit toujours et des biens que la mort leur ravira demain ! Tel était ce jeune homme que St Philippe de Néri rencontra à Rome et qu'il parvint à détromper des illusions du monde en lui adressant les questions que voici : Qu'êtes-vous venu faire ici ? - lui demanda-t-il ? - J'y

P. 1153

suis venu, répondit ce jeune homme, pour achever mes études.

- Et ensuite ? répliqua le saint, que ferez-vous ?

- Je tâcherai d'obtenir un emploi.

- Et ensuite ?

- Je me marierai.

- Et ensuite ?

- J'élèverai mes enfants, et par mes travaux et par mes veilles, j'acquerrai une grande fortune.

- Et ensuite ?

- Je vieillirai en paix au sein de ma famille.

- Et ensuite ?

- Mais ensuite il me faudra mourir.

Et ensuite ? s'écria St Philippe avec une profonde émotion ; ensuite, vous aurez donc tout perdu, et les biens temporels amassés à la sueur de votre front, car vous n'en emportez pas une obole, et les biens éternels dont vous vous serez rendu indigne par une vie toute mondaine et toute sensuelle...

Et ensuite vous irez au tribunal de Dieu, les mains vides de toute espèce de mérites et sans avoir même pensé à en acquérir aucun ; et ensuite, comme le serviteur infidèle, vous serez jeté pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures où il y aura des pleurs et des grincements de dents, et là vous commencerez à comprendre que tout ce qui a été l'objet de

¹ Qo., 1, 2.

SERMONS

vos soins, de vos peines, de votre amour et de vos espérances n'était que vanité : - *vanitas vanitatum et omnia vanitas !*

Quelle éloquente leçon ! En profiterez-vous, mes frères ? Vous ferez-vous à vous-mêmes de temps en temps cette question si simple : et ensuite ? Je jouis des biens de ce monde, mais ensuite ? Rien ne contrarie ma volonté et mes désirs, mais ensuite ? Après avoir achevé vos études, vous deviendrez négociant, marin, avocat, médecin ; mais ensuite ? Comprendrez-vous enfin que toutes celles de vos actions, de vos paroles, de vos pensées, dont Dieu n'est pas l'objet sont à jamais perdues ? - (ce que vous n'aurez pas fait pour Dieu sera à jamais perdu ?).

Ne comprendrez-vous cela qu'à la mort ? Ne sera-ce qu'aux portes de l'éternité, sur le bord de l'enfer que vous ferez l'aveu de votre erreur ? Comment donc

P. 1154

pouvez-vous l'oublier ? N'êtes-vous pas suffisamment avertis tous les jours par ce qui se passe sous vos yeux de la fragilité de votre être et de la vanité de toutes les choses d'ici-bas ? Tous les jours, la mort n'abat-elle pas, pour ainsi dire à vos côtés, quelques-uns de ces riches, de ces puissants dont la prospérité toujours croissante semblait ne devoir jamais finir ? Ne renverse-t-elle pas en un clin d'œil leurs projets ambitieux et tout l'édifice de leur fortune ? Du creux des tombeaux ne s'élève-t-il pas une voix qui redit à chaque instant : vanité des vanités et tout est vanité - *Vanitas vanitatum et omnia vanitas ?*

Ici, M.F., permettez que je cite un trait de la vie de St François de Borgia. Ceux mêmes d'entre vous qui le connaîtraient déjà aimeront à l'entendre encore raconter, et il servira à vous convaincre de plus en plus des vérités importantes que j'ai rappelées dans cette instruction.

Issu d'une famille illustre, St François de Borgia fut élevé dès l'âge de 18 ans aux plus éminentes dignités de la cour de Charles-Quint qui le combla de faveurs et le nomma grand écuyer de l'Impératrice Isabelle ; cette haute fortune ne l'éblouit point, car au milieu de cette pompe et de ces grandeurs il ne fut pas à l'abri des peines et des chagrins inséparables de notre condition ici-bas. Diverses maladies lui survinrent ; il perdit son aïeule à laquelle il était tendrement attaché ; bientôt après, il eut encore à pleurer la mort d'un de ses amis enlevé à la fleur de l'âge dans une expédition militaire, et dès lors ses désirs dégagés de la terre n'aspirèrent plus qu'aux biens éternels. Dieu, qui avait sur lui des desseins particuliers de miséricorde, acheva par un dernier coup de le détacher des créatures et de lui en montrer le néant. L'Impératrice Isabelle étant morte, François, comme son grand écuyer, fut

P. 1155

chargé de conduire les dépouilles de cette princesse à Grenade, lieu de la sépulture. L'usage voulait qu'au moment de l'inhumation l'on ouvrit la bière et que celui qui présentait le corps, après l'avoir découvert et reconnu, jurât que c'était celui de la personne royale dont on lui avait confié la garde. A l'aspect d'un visage qui naguère brillait de tant de charmes et de majesté, maintenant flétri, livide et hideusement en proie à la dissolution, il s'écria :

«Oui, je jure que c'est là le corps d'Isabelle, mais je jure en même temps de renoncer au service de tout autre maître que de celui qui est éternel et qui n'est sujet à aucun changement. »

Faisons, M.F., la même promesse, le même serment. Et nous aussi, n'avons nous pas mille fois remarqué et senti l'insuffisance et le vide de tous les biens terrestres ? N'avons-nous pas appris par notre propre expérience qu'il existe entre tous les objets créés et les besoins de notre cœur une disproportion que rien ne peut faire disparaître ?

Ah ! ne nous y trompons donc plus. Ne soyons donc plus comme ces hommes dont la folie excite le rire et la pitié, qui s'efforcent d'embrasser une ombre vaine et qui courent après le vent pour le saisir : *quasi qui apprehendit umbram et prosequitur ventum.*

Prenons donc cette résolution sincère, efficace, inébranlable de nous dévouer toujours au service du seul maître qui est éternel et qui n'est sujet à aucun changement, au service de ce grand Dieu qui est le principe, la source et la plénitude de tout bien ; nous ne sommes sur la terre que pour le connaître, l'aimer et le servir comme il mérite d'être aimé, de tout notre cœur, de toutes nos forces,

P. 1156

et par ce moyen acquérir la vie éternelle ; aimons-le donc ; soyons tout à lui dans le temps et il sera tout à nous dans l'éternité.

293

SUR LA NÉCESSITÉ DE TRAVAILLER À SON SALUT. ¹

P. 1158

Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum

Je n'ai point fait profession parmi vous de savoir autre chose que J.-C. et J.-C. crucifié. (I Cor. 2, 2)

Vous savez, M.F., quelles ont été les suites funestes du péché de notre premier père, et dans quel état déplorable était le monde lorsque J.-C. N-S. vint y prêcher son Évangile : toutes les nations errant au gré des désirs corrompus de leurs cœurs avaient mis en oubli toutes les vérités et tous les devoirs ; le genre humain était tombé dans la dépravation la plus honteuse ; et semblable à un malade exténué, n'en pouvant plus, qui serait étendu sans vigueur sur la face de la terre, il n'avait par lui-même aucun moyen de se relever de sa chute ; cependant, ô prodige de miséricorde, le fils même de Dieu vient à son secours ; il descend du ciel pour le guérir. Il prend sur lui les infirmités des hommes en souffrant à leur place ; il ferme les plaies profondes que le péché leur avait faites ; il apaise la colère de son père irrité par leurs crimes et il le glorifie encore plus par ses humiliations qu'ils ne l'avaient outragé par leurs révoltes.

Ce mystère est le fondement du christianisme et c'est sur lui que repose toute la religion ; aussi l'apôtre St Paul qui avait pénétré si avant dans les conseils de Dieu réduit-il toute la science qu'il possède à ces deux paroles de mon texte : J.-C. et J.-C. crucifié : *J.-C. et hunc crucifixum*. A chaque page des admirables épîtres qu'il adressait aux premiers fidèles, il leur rappelle ce premier dogme de notre foi ; il leur représente le

P. 1159

Sauveur du monde déchirant la sentence de condamnation portée contre nous, désarmant par sa mort les puissances des ténèbres, et faisant de sa croix comme un char de triomphe auquel il traîne le monde vaincu : *expolians principatus et potestates, traduxit confidenter palam triumphans in semetipso*².

L'Église, pénétrée des mêmes sentiments, nous remet à chaque instant sous les yeux l'image de J.-C. crucifié, et nous invite à méditer sans cesse sur ses souffrances et sur sa mort. Pourquoi cela, M.F. ? C'est que la croix est comme un livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre des secrets de Dieu, toute l'économie du salut des hommes, la règle fixe et invariable pour former nos jugements et nos mœurs. - Hélas ! jusqu'ici peut-être

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Col., 2, 15.

SERMONS

nous y avons bien peu pensé ; mais du moins dans cette semaine vraiment sainte occupons-nous-en davantage, et en considérant ce que Dieu a fait pour sauver nos âmes, apprenons à connaître ce qu'elle vaut et ce que nous devons faire nous-mêmes pour assurer son éternel bonheur.

La croix, dit St Bernard¹, renferme toute la science du salut ; elle est l'abrégé de tout l'Évangile, et si nous avons médité plus souvent les leçons qu'elle nous donne, si nous nourrissons davantage notre esprit des vérités qu'elle nous rappelle, chaque jour nous ferions de nouveaux progrès dans la vertu, et bientôt nous parviendrions à la plus haute perfection, à la plus éminente sainteté.

En effet, n'est-ce pas la croix qui a converti le monde, qui a abattu l'orgueil des hommes, qui a renversé leur fausse sagesse, qui a triomphé de leurs passions et de leur cœur ? N'est-ce pas elle qui enflammait le zèle dont les apôtres étaient dévorés, qui inspirait aux martyrs ce courage que les tourments mêmes ne

P. 1160

pouvaient ébranler, qui donnait aux solitaires et aux vierges cette force qui les soutenait au milieu des privations les plus pénibles, et qui les faisait renoncer à toutes les espérances de la terre ? Souvent lorsqu'on nous rapporte ce qu'ont fait les saints, lorsqu'on nous dit quels ont été leurs austérités, leurs travaux, leurs pénitences, nous entrons dans un étonnement d'admiration, et nous en sommes presque effrayés ; mais c'est que nous ne nous formons pas de ce que doit être un chrétien, l'idée qu'ils en avaient ; c'est que cette *parole de la croix, verbum crucis*, qui faisait sur eux une impression si vive et si profonde n'en produit aucune sur nous. En fixant leurs regards sur J.-C. crucifié, ils se sentaient pressés par son amour de souffrir avec lui et de marcher sur ses traces : *caritas Dei urget nos*² ; ils étaient bien convaincus qu'ils n'avaient point d'autres moyens de sauver leur âme que de suivre celui qui est la voie, la vérité et la vie, d'imprimer sur eux-mêmes le sceau douloureux de sa croix et de crucifier leurs concupiscences et leurs vices : *Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis*³.

Qu'il s'en faut que nous agissions ainsi et que ce soient les sentiments qui nous animent ! Chose étrange ! nous ne craignons rien tant que de ressembler au Dieu que nous adorons ! Non, ses voies ne sont pas nos voies et ses pensées ne sont pas nos pensées : *non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ ; neque viæ vestræ, viæ meæ, dicit Dominus*⁴.

Et d'abord, M.F., quelle étonnante opposition entre les soins qu'il se donne, les sacrifices qu'il fait, les tourments qu'il endure pour nous empêcher de nous perdre, et le peu d'intérêt que nous prenons à ce que nous devons un jour devenir ! Avouons-le de bonne foi, l'affaire de notre salut est celle à laquelle nous travaillons avec le plus d'indolence et de dégoût ; de toutes les

P. 1161

choses de ce monde, celle dont nous faisons le moins de cas c'est notre âme. Ô homme, viens donc aujourd'hui, viens au pied de la croix apprendre ce que tu vaudrais ; si tu parais vil et méprisable à cause des misères qui t'environnent, apprendis à t'estimer par le prix auquel te met la sagesse même : *Si vos vobis terrena fragilitate viluistis ex pretio vestro vos apprendite*.

Le Verbe éternel, heureux dans le sein de son Père, n'avait aucun besoin de nos hommages ni de nos louanges ; cependant le voilà qui se dépouille de sa gloire, de son éclat,

¹ Bernard de Clairvaux (1090-1153). Moine de Cîteaux, il fonda l'abbaye de Clairvaux, berceau des Bénédictins réformés, ou Cisterciens (1115), et prêcha la 2^e croisade. Ecrivain mystique, docteur de l'Église.

² 2 Co., 5, 14.

³ Gal., 5, 24.

⁴ Is., 55, 8.

de ses richesses ; il abaisse les cieus et il vient habiter parmi les enfants des hommes. Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, qu'est-ce donc qui vous fait descendre sur cette terre qui n'est couverte que d'ingrats qui vous outragent et qui vous repoussent ? Ils portent sur vous des mains sacrilèges, ils vous attachent à un gibet infâme ; des maux sans nombre vous assaillent de toutes parts et entrent jusqu'au fond de votre âme ; votre douleur est grande comme la mer : *magna est velut mare contritio tua*.¹ - J'ai supporté l'opprobre, me dites-vous vous mêmes, par la bouche d'un de vos prophètes ; l'ignominie a couvert mon visage, et j'ai fait mon vêtement du sac de l'affliction, *sustinui opprobrium*². Et pourquoi, Seigneur, vous livrer ainsi aux tourments et à la mort ? – Pourquoi ? me répondez-vous, c'est pour sauver votre âme : *filius hominis venit animas salvare*³. Je le sais, la plupart des hommes fouleront aux pieds ce sang que je vais répandre, mais du moins ceux qui croiront en moi ne périront pas, *ut omnis qui credit in eum non pereat*.⁴ Du moins en voyant leur Créateur, leur Dieu, mourir pour leur salut et leur délivrance, ils sentiront qu'il n'y a point de sacrifices qu'ils ne doivent faire, de précautions qu'ils ne doivent prendre pour éviter les malheurs qui les menacent ; et à la vue de ma croix, ils comprendront qu'une seule

P. 1162

chose est nécessaire, sauver leur âme : *porro unum est necessarium*⁵.

Et en effet, M.F., qui de nous pourrait refuser de s'occuper uniquement d'un objet que Dieu lui-même a jugé digne d'une si haute importance ? Avant même qu'il tirât du néant tous les êtres, dit l'apôtre, il nous a choisis en J.-C., afin que nous fussions sans taches et saints à ses yeux : *elegit vos ante mundi constitutionem ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus*⁶. - Âmes saintes, entrez profondément dans cette pensée ; épanchez vos cœurs dans une pieuse méditation de ces belles paroles de l'apôtre. Rien n'était encore, *ante mundi constitutionem*, et déjà nous étions l'objet de son amour et de sa tendresse ; déjà il nous voyait tout couverts du sang de son Fils ; il nous considérait comme les héritiers de son royaume et de sa gloire ; il pourrait nous dire comme à son prophète : *Priusquam te formarem in utero novi te*⁷.

J.-C. vient sur la terre, et il n'opère pas un seul miracle, il ne fait pas une seule démarche, il ne prononce pas une seule parole qui n'ait pour objet de rendre à son Père la gloire qui lui est due, et aux enfants des hommes l'innocence et la paix ; leur réconciliation avec le ciel, leur salut a été sa grande, son unique affaire. - Et nous, grand Dieu ! ah ! je me le demande à moi-même en tremblant, qu'ai-je fait pour sauver mon âme ? Vous avez donné votre vie pour elle ; moi, ai-je sacrifié une seule passion pour assurer son éternel bonheur ? Tout ce qui va finir en un moment m'intéresse et m'agite, et ce qui n'aura point de terme ne m'occupe pas un instant !

Semblables à ces enfants qui sur le rivage s'amuse à élever des châteaux de sable que le plus léger souffle va renverser ou que le premier flot va faire disparaître, nous nous consumons dans les travaux et dans les veilles pour acquérir des biens fragiles,

P. 1163

que tout à l'heure il faudra quitter. Certes, dit le prophète, la vie de l'homme n'est que vanité ; c'est un fantôme qui fuit dans les ténèbres ; et pourtant il s'agite, il amasse, il thésaurise ; et cet

¹ Lm., 2, 13.

² Jr., 31, 9.

³ Mt., 18, 11.

⁴ Jn., 11, 26.

⁵ Lc., 10, 42.

⁶ Ep., 1, 4.

⁷ Jr., 1, 5.

SERMONS

homme mourra demain. - Il s'inquiète, il s'empresse ; tous les jours de nouvelles vues, de nouvelles prétentions, de nouveaux projets ; écoutez-le, il vous dira que les journées finissent trop tôt, que les heures s'écoulaient trop vite.

Mais dans ce mouvement éternel s'occupe-t-il de ce que deviendra son âme ? non, et cet homme mourra demain. – Insensé, nous dit le prophète, jusqu'à quand votre cœur sera-t-il donc appesanti et courrons-nous après la vanité et le mensonge ? De grâce, ayez un moment de raison et un peu d'intelligence, *stulti aliquando sapite*¹. Quoi, tout à l'heure vous allez tomber entre les mains du Dieu vivant, et vous le mettez en oubli comme les morts auxquels on ne pense plus ! Oui, M.F., cet état d'étourdissement dans lequel vivent la plupart des hommes, cette insensibilité profonde sur leurs intérêts les plus chers, me paraissent plus inconcevables que les mystères mêmes de la foi ; car enfin, qui est-ce donc qui nous expliquera comme il se peut faire que ce que la sagesse éternelle nous apprend à mépriser, ce qui doit infailliblement nous perdre, soit l'unique objet de nos travaux, de nos désirs et de nos recherches ? Ce qui seul peut nous faire éviter d'irréremédiables douleurs ne nous semble pas digne de notre attention ; ce que le Seigneur attend de nous comme un gage de notre amour, comme une marque de notre reconnaissance, nous gêne, nous ennuie, nous déplaît ! Les uns disent tout simplement à Dieu : nous ne vous servons pas : *non serviam*. Les autres lui disent bien : nous vous servons ; mais dans le fait ils ne lui donnent que des paroles et des cérémonies, et encore faut-il

P. 1164

que ces paroles soient courtes et que ces cérémonies ne soient pas longues.

En vain le Fils même de Dieu descend au milieu des hommes pour leur montrer la voie qui conduit à la vie, pour mettre en quelque sorte le salut sous leur main ; séduits par un monde pervers dont les caresses sont des pièges, dont l'amour est un mensonge, dont les faveurs sont un poison, ils foulent aux pieds les maximes saintes de l'Évangile ; ils ne cherchent qu'à mener une vie molle et sensuelle ; ils marchent vers le tombeau sans s'inquiéter de ce qu'ils trouveront au delà, et ils courent en chantant se précipiter dans ces flammes éternellement dévorantes, dans ces lieux d'épouvante et d'horreur où ils trouveront la rage, le désespoir et les grincements de dents : *ibi erit fletus et stridor dentium*².

Je ne sais, M.F., si ces réflexions font sur vous une impression vive et profonde ; pour moi, je l'avoue, je suis toujours nouvellement effrayé, je tremble jusqu'au fond de l'âme, quand je me représente un de ces hommes qui vivent dans l'oubli du salut, tombant tout à coup et sans y penser entre les mains de la mort. Voilà ce pécheur aux pieds du tribunal de J.-C. Ô ciel, comme son âme est bouleversée ! quel saisissement ! quel étonnement ! quel désespoir ! quelle angoisse ! Le premier objet qui frappe ses regards, c'est la croix. C'est elle qui l'avait sauvé, et maintenant c'est elle qui va le juger ; cette voix de la croix dont parle l'apôtre : *verbum crucis*, qu'il n'a pas voulu entendre, retentit alors comme un éclat de tonnerre ; elle lui dit : malheureux que t'a servi de gagner le monde ? ton âme est perdue, sans ressource et pour toujours. - Oui tout est perdu, tout jusqu'à l'espérance. Jésus, le Fils du Très-Haut, s'est rendu l'opprobre des hommes et le mépris du peuple ; il a versé tout son sang pour te mériter d'être éternellement assis sur un trône de gloire ; - tu ne l'as pas voulu ; - eh bien, le temps des grandes vengeances est enfin arrivé. Dieu va entreprendre d'égaliser sa justice à ses miséricordes.

Alors cet homme de péché, dans le serrement de son cœur, verra combien il lui eût été facile de profiter des grâces qui lui étaient offertes ; toutes ses œuvres se soulèveront contre lui et viendront l'accuser ; il demeurera contre elles sans excuse et sans défense ; enfin il

¹ Ps., 94, 8.

² Mt., 13, 42.

recevra dans les transports du désespoir et de la rage, il recevra de J.-C. ces reproches accablants, cette dernière et irrévocable sentence : tes joies, tes biens, tes plaisirs, tout cela s'est évanoui comme un songe, où sont-ils ? *ubi sunt* ? Te voilà seul en ma présence ! Eh ! malheureux, tu as rougi de moi ! eh bien, je vais imprimer sur ton front une marque éternelle d'ignominie : *notam ignominiae sempiternam*. - Ma fureur va se saisir de ton âme ingrate ; tu n'as pas voulu marcher dans mes voies et j'ai juré dans ma colère que tu n'entreras pas dans mon repos : *juravi in irâ meâ si introibunt in requiem meam*¹.

M.F., qui de nous oserait répondre que ces paroles terribles ne lui seront point adressées un jour ? ne cherchons point ici à nous faire illusion ; à quoi cela nous servirait-il ? Que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, que nous en convenions ou que nous n'en convenions pas, il vient, il approche ce jour que le prophète Joël appelle un jour de ténèbres et de tempête, un jour d'indignation éternelle, où Dieu se fera reconnaître par la grandeur de ses vengeances à ceux qui auront été insensibles à la grandeur de son amour. Quels sont donc ceux d'entre nous qui peuvent raisonnablement être tranquilles ? Vous qui employez des années entières à d'autres choses qu'à votre salut, ne refusez pas dans ce moment, ne refusez pas à votre conscience le temps pour écouter ce qu'elle vous dira de la part de Dieu

P. 1166

sur ce grand sujet ; examinez-vous, jugez vous-mêmes ; voici la règle. Il n'y aura de sauvés que ceux qui instruits à l'école de Jésus crucifié auront fidèlement mis en pratique les leçons qu'il nous donne par ses exemples.

Or qu'ils sont rares les hommes qui prennent les moyens de salut que la croix leur indique ! elle prêche l'humilité, l'abnégation de soi-même, la mortification, la douceur, la patience, le pardon des injures, l'amour des ennemis, toutes les vertus ; et d'un bout du monde à l'autre règnent l'orgueil, la volupté, la violence, la haine, la vengeance et tous les vices ! Où sont-ils, même parmi les hommes qui s'honorent du nom de chrétiens, ceux qui mettent réellement le salut au-dessus de tout, qui se souvenant que J.-C. a trouvé sa vie dans la mort, ses richesses dans la pauvreté, ses délices dans les tourments, et sa gloire dans l'ignominie, sont prêts à marcher sur ses traces, consentent à être rassasiés d'opprobres avec l'homme des douleurs, souffrent les injures sans se venger et sans se plaindre, ont horreur du monde et de ses joies dissolues ? En un mot, où sont-ils ceux qui ne fuient pas tout ce qu'on voit à la croix ?

Hélas ! ne craignons pas de l'avouer, presque aucun de nous n'a le courage de suivre J.-C. jusqu'au Calvaire ; chacun s'excuse par de vains prétextes, et comme aux jours de ses souffrances et de sa mort tous le fuient et l'abandonnent lorsqu'il s'agit de boire avec lui ce calice d'amertume dont il avala jusqu'à la lie ; nous ressemblons aux Juifs superbes pour qui la croix est un scandale, aux sages gentils à qui elle semble une folie et une honte ; nous menons la même vie ; nous applaudissons aux mêmes maximes ; nous faisons consister

P. 1167

le bonheur dans les mêmes choses !

Mon Dieu, où en sommes-nous donc ? Qu'allons-nous devenir Ah ! Seigneur, nous périssons ; tendez-nous la main de votre miséricorde ; elle seule peut nous ramener des portes de la mort et de l'enfer où nous a conduits notre vie licencieuse. C'est vers la croix que se tournent encore les regards de notre cœur ; c'est à elle que se rattachent toutes nos espérances ; elle nous rappelle combien nous sommes coupables, mais en même temps, Seigneur, elle nous dit que vous ferez grâce à notre repentir. - Ô mon Dieu, lorsque vous vîtes Jérusalem infidèle baignée dans son sang, vos entrailles en furent émues, et vous lui fîtes dire

¹ He., 3, 11.

SERMONS

par votre prophète : vivez, vivez, maison d'Israël, *in sanguine tuo vive*¹ ; nous voilà qui nous présentons devant vous tout couverts du sang de votre Fils ; est-ce que vous n'aurez pas pitié de nous ? nous laisserez-vous périr ?

Ô Jésus crucifié, nous vous avons oublié, nous vous avons méconnu, nous sommes pécheurs, nous sommes morts ; mais divin Sauveur, la grâce et la vie sont sur vos lèvres, répandez-les en nous ; à l'avenir nous n'emploierons le temps qu'à mériter d'être éternellement heureux dans votre sein.

294

LE SALUT

P. 1170

(Fragment).

Un laboureur perd sa récolte ; il espère être moins malheureux à l'automne suivant. On s'est trompé dans un calcul, on le rectifie. Un artisan ne réussit pas dans son travail, il le reprend et le corrige : ses fautes mêmes l'instruisent et il s'en sert pour devenir un ouvrier parfait. Il est rare qu'une étourderie ou une négligence soit sans remède.

Mais il n'en est pas ainsi de l'affaire du salut. Il n'est pas en notre puissance de dire : j'ai agi imprudemment, je reviendrai sur mes pas ; je vais recommencer, je serai plus attentif et plus prudent ; ce qui est fait est fait.

Où vas-tu jeune homme ?

- Je cours où le plaisir m'appelle ;

- à la bonne heure, mais où iras-tu ensuite ? à la mort ?

Jeune personne qui prenez tant de soin pour vous parer, où allez-vous ?

- à la mort !

Homme de négoce, etc... .

Et c'est en allant à la mort que vous vous livrez aux jurements ? ... (Inachevé).

295

SUR LE SALUT

P. 1170 b

[Ceux] qui pensent le mal lorsqu'ils ne le font pas, qui insultent la religion de leurs pères et qui eux-mêmes s'appellent sages parce qu'ils osent contredire la Sagesse éternelle : voilà ceux auxquels on se compare ; et on se croit innocent, parce qu'on n'est pas aussi coupable qu'eux, et on est tranquille sur son état, parce qu'on conserve encore quelques anciens principes ; on s'imagine aimer Dieu suffisamment, parce qu'on ne l'outrage pas d'une manière si grossière ; on se persuade qu'on aime le prochain autant qu'il faut, quand on ne lui fait ni bien ni mal, et que sur son compte on ne croit pas avoir le droit de tout penser, ni qu'il soit permis de tout dire.

Que ce riche dont parle l'Évangile était insensé ! il ne croit pas avoir encore assez de biens ; et au milieu de l'abondance, il tient le langage de ceux qui sont dans la détresse ; il veut faire construire de nouveaux greniers, amasser de nouvelles richesses ; eh ! que ne les portait-il dans la maison du pauvre ? nulle part elles n'eussent été aussi bien placées ; mais non ; il réserve pour lui seul ce qui ne lui a été donné que pour le communiquer aux autres ; que dis-je ? il s'en prive lui-même, car il ne pouvait les conserver et en retirer quelques fruits, qu'en les distribuant à ceux qui sont dans l'indigence. Ah ! si la terre nous rend au centuple le

¹ Ez., 16, 6.

grain que nous lui confions, quelle riche moisson n'aurait-il pas recueillie au dernier jour, s'il avait semé dans le sein des pauvres ! (St Ambroise¹ - *Livre de Naboth*)

Ah ! comment peut-on être surpris qu'il y ait si peu de chrétiens vertueux quand on considère qu'ils n'aiment et qu'ils ne cherchent que ce qui est un obstacle à la vertu !

Qu'il y a peu de chrétiens qui puissent dire à Dieu avec le Roi prophète : *Je suis tout à vous, tuus sum ego*², sans être aussitôt démentis par leurs œuvres ! Est-il véritablement à Dieu celui

P. 1171

qui ne fait rien de ce qu'il ordonne et qui s'acquitte de tout ce que le monde exige ? Oh ! s'il sait se glorifier d'être le serviteur de J.-C., tous les vices se présenteraient en foule, et il n'y en a pas un qui ne lui dit : vous êtes à moi ! - Eh quoi, lui dirait l'impureté, je domine dans votre cœur, je dirige tous vos mouvements, vous obéissez en esclave à tous mes désirs ; oh ! vous êtes à moi et pour toujours. L'avarice pourrait lui tenir le même langage : les trésors que j'accumule entre vos mains sont des biens qui vous retiennent sous ma puissance et vous êtes soumis à mes volontés et docile à mes conseils ; la colère lui succéderait et s'exprimerait ainsi : il n'y a qu'un instant que je le possédais tout entier.

Ah ! comment Dieu pourrait-il reconnaître comme étant à lui un homme sur qui le démon a tant de droits ! Cet esprit de ténèbres dirait à son tour au Seigneur : il est à moi ce chrétien marqué de votre sceau ; j'entre dans son âme plusieurs fois tous les jours et il est disposé à me la livrer encore, et je puis vous montrer en lui plus de marques de ma souveraineté que vous ne pouvez en prétendre. Il est vrai qu'il se glorifie de porter votre nom ; mais ce sont mes lois qu'il observe et non les vôtres ; il se prosterne au pied de vos autels, mais c'est moi qu'il adore et qu'il sert. Non, non ; J.-C. ne regarde point comme étant à lui celui qui est à tant de maîtres, celui qui n'a aucune des vertus qui sont à lui et qu'on trouve en ceux qui lui sont véritablement dévoués.

Ne cherchez pas à être parfaitement heureux dans ce lieu d'épreuves ; attendez que le combat soit fini pour prétendre au prix de la victoire.

296

SUR LE SALUT

P. 1172

(*Fragment de sermon*)

Vous dites : pourquoi me gênerais-je dans ma conduite, puisque je serai, quoi que je fasse, ou sauvé ou damné infailliblement, selon que Dieu aura prévu l'un ou l'autre ? - Ils vous répondent : Et nous aussi, nous avons longtemps négligé de travailler à notre salut sous ce vain prétexte ; mais après y avoir réfléchi, nous avons reconnu qu'il y avait bien peu de raison dans ce raisonnement ; car enfin, qu'est-ce que prévoir ? C'est avoir la connaissance qu'une chose sera ; or, je demande quelle relation de causalité il peut y avoir entre cette connaissance et l'action prévue. Je me souviens d'une chose que j'ai faite il y a dix ans ; mon souvenir a la certitude de la prescience de Dieu ; influe-t-il pour cela sur la liberté avec laquelle je fis cette action ? Tout est présent à la fois devant Dieu ; il n'y a pour lui ni avenir ni passé ; il voit les événements futurs comme nous voyons les événements présents ; et prétendre que cette vue

¹ Saint Ambroise (340-397), père et docteur de l'Église latine. Evêque de Milan, il lutta contre l'arianisme, baptisa Augustin, christianisa les institutions impériales.

² Ps. 119, 94.

SERMONS

divine qui embrasse tout, enchaîne la liberté des êtres créés, c'est prétendre que l'homme qui voit un autre homme marcher, lui ôte par cela même la liberté avec laquelle il marche.

Et voyez donc combien est grossier le sophisme qui vous éblouit ! Je suppose que vous ayez un fils très paresseux et que vous le grondiez de n'avoir pas appris (sa leçon) : mon enfant, (lui dites-vous), si vous n'apprenez votre rudiment, si vous n'écrivez votre thème, si vous ne préparez votre version, jamais vous ne saurez

P. 1173

le latin. Voilà ce que c'est que les préjugés, pourrait vous répondre cet enfant ; assurément vous avez tort de me faire des reproches, car Dieu a prévu de deux choses l'une, ou que je saurai le latin, ou que je ne saurai pas le latin ; dans le premier cas, je le saurai nécessairement, sans ouvrir un rudiment, sans connaître même de vue un dictionnaire ; et il n'est pas moins nécessaire que je l'ignore dans le second cas, quelque peine que je me donne d'ailleurs pour l'apprendre.

Eh bien, cet enfant raisonnerait sur ses études comme vous raisonnez sur le salut. Si vous êtes conséquents, admirez donc dans ce petit philosophe de dix ans, une sagesse si prématurée et qui vous promet pour l'avenir de si beaux fruits. Gardez-vous surtout de le châtier, car je vous demanderais aussitôt pourquoi il serait injuste que Dieu vous punît de votre négligence à remplir vos devoirs de chrétien, s'il est juste que vous punissiez votre fils de sa négligence à remplir ses devoirs d'écolier ; ses arguments ne sont-ils pas les mêmes que les vôtres ? Si de votre propre aveu ils sont absurdes et ridicules dans sa bouche, seraient-ils donc raisonnables quand vous vous en servez ... (*Document inachevé*).

297

LA MORT

P. 1174

*Statutum est hominibus semel mori*¹.

Il faut mourir : un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faut mourir !

Nous naissons tous condamnés à la mort ; quelle que soit la longueur de notre vie, il viendra un jour, il viendra une heure qui sera pour nous la dernière, et ce jour et cette heure sont déjà irrévocablement fixés : *statutum est hominibus semel mori*.

Donc en peu d'années, ni moi qui prononce ces paroles, ni vous à qui je les adresse, nous ne serons plus sur la terre ; de même que nous avons entendu sonner les cloches pour la mort des autres, les autres les entendront sonner pour notre mort ; de même que nous lisons dans les registres funèbres de nos paroisses les noms de ceux qui nous ont précédés, les nôtres y seront lus par ceux qui nous succéderont. Que dis-je ? déjà le travail de la mort sur chacun de nous est commencé ; elle s'empare, pour ainsi dire, à chaque instant d'une partie de notre vie ; une année de plus que le passé a engloutie est une année de plus qui est à elle ; si bien que nous ne devrions pas dire : j'ai dix-huit ans ou vingt ans, mais la mort m'a enlevé dix-huit ou vingt du petit nombre d'années que j'avais à vivre.

Notre vie se compose de la perte de nos années ; elle passe et se précipite, telle que le cours d'un fleuve ; en un mot, sans nous en apercevoir et

P. 1175

sans nous arrêter, nous avançons tous d'un pas rapide dans la voie qui a conduit tous les autres hommes au tombeau. Il ne dépend de nous ni de suspendre notre marche, ni de revenir en

¹ He., 9, 27.

arrière, et bientôt nous entrerons dans ces sépulcres toujours ouverts et toujours vides, où les générations vont successivement s'ensevelir et disparaître : *breves anni transeunt, et viam per quam non revertar ambulo*¹.

Mais quand on est jeune ou quand on est heureux, on veut goûter la vie, et qu'est-ce qui pense sérieusement à la mort ? On éloigne de soi une triste image dont l'imagination s'effrayerait : *non terror filiorum Adæ*. Distrain par les plaisirs et par les affaires, hélas ! il n'est que trop vrai, on oublie qu'il viendra un jour et que dans ce jour qui nous est inconnu, l'éternité du ciel ou l'éternité de l'enfer sera notre partage : *statutum est hominibus semel mori*.

Qui ne déplorerait une pareille inconséquence de la plupart des hommes ? Qui ne serait profondément ému et de crainte et de pitié en les voyant tout occupés de rendre heureuse une vie qui leur échappe, sans jamais songer à ce qu'ils deviendront dans cette autre vie qui ne finira point ?

Je l'avoue, un si prodigieux aveuglement me confond, ou plutôt, il est pour moi une des preuves les plus fortes de l'existence d'un péché originel qui a dégradé toutes nos facultés, altéré et presque détruit notre raison même.

P. 1176

On ne pense point à la mort ; et cependant ne la voyons-nous pas frapper à chaque instant à droite et à gauche les enfants comme les vieillards, les sages comme les insensés, le pauvre sur son grabat comme le riche au milieu de ses festins et de ses fêtes ? Qui épargne-t-elle ? Se passe-t-il vingt-quatre heures sans que nous n'entendions dire qu'un tel se meurt, qu'un tel est mort ?

Parole effroyable que je ne m'accoutume point à entendre prononcer froidement, car enfin, pour le plus grand nombre, puisque le plus grand nombre est pécheur hélas ! c'est comme si l'on disait : cet impie dont tous les discours ont été des blasphèmes, est allé rendre compte à Dieu de son incrédulité, des insultes qu'il lui a faites ! ce libertin qui s'est souillé de mille crimes, est sorti de ce monde pour en recevoir dans l'autre le châtiment ! cet homme qui a vieilli dans les plus criminelles habitudes, qui a vécu tant d'années sans s'approcher du tribunal de la pénitence ; cet avare, ce vindicatif, cet intempérant, ce voleur dont les mains étaient pleines d'injustices et de rapines, enlevés par une mort soudaine ou imprévue, viennent d'être précipités par la divine justice dans l'abîme de toutes les douleurs !

Qu'il est bien vrai que la mort n'est pas seulement un corps qui se dissout, une machine qui se brise, qu'elle a pour l'âme des suites effroyables ! Mais enfin, direz-vous que quand un homme meurt, on ignore quelles sont ses dispositions et par conséquent s'il a été jugé digne d'amour ou de haine ? quoi ! cette incertitude n'est-elle pas terrible ? y pouvez-vous penser de sang-froid ?

P. 1177

Il est donc incertain si cet homme que la mort vient d'enlever avec autant de hâte, qui vous était si bien connu et qui peut-être vous était si cher, est maintenant pour l'éternité dans la paix, ou pour l'éternité dans le feu ; cela dépend de l'état où il se sera trouvé à la mort ; mais sur cela, quelles conjectures pouvez-vous faire ?

Nous devons trembler pour les plus justes, car qu'est-ce qui est assez pur pour mériter de voir Dieu dans le ciel avec les anges ? Qu'est-ce donc des pécheurs ? Comment ceux-ci se préparent-ils à la mort ? et lors même qu'elle les avertit de son approche, comment meurent-ils ? quels sont alors leurs sentiments, leurs pensées ? Qui pourrait dire ce qui se passe à ce moment affreux dans ce que Salomon appelle l'intérieur du mourant et de la mort même, *interiora mortis* ?

¹ *Mes années de vie sont comptées, et je vais prendre le chemin sans retour.* (Jb., 16, 22)

SERMONS

Représentez-vous un de ces hommes assailli par la dernière maladie ; *la veille, il s'en allait la tête levée*, par la ville, parlant à tout le monde de ses rêves de fortune et de gloire, des places qu'il allait occuper, des voyages qu'il comptait entreprendre, des trésors qu'il devait en rapporter ; et tout à coup le voilà étendu, sans presque aucun sentiment sur un lit d'où il ne se relèvera plus !

Les médecins qui s'assemblent en hâte, ses parents enfoncés dans un silence morne, les soupirs étouffés des assistants, le trouble peint sur leurs visages, les larmes qui coulent de leurs yeux, tout lui annonce que son heure suprême est venue, tout concourt à augmenter ses angoisses

P. 1178

et sa terreur ; aucune pensée de foi et d'espérance ne calme ses inquiétudes, n'adoucit ses regrets ; jamais il n'a ni servi ni aimé Dieu ; comment l'invoquerait-il alors avec confiance ? Que peut-il attendre de celui qui a été constamment l'objet de ses mépris et de ses outrages ? Le désespoir l'environne donc et le presse de toutes parts ; désespoir quand il se rappelle les plaisirs qu'il a goûtés, les succès qu'il a obtenus et qui se sont si rapidement évanouis ; désespoir au souvenir des amis qui l'ont détaché de Dieu et qui maintenant ne peuvent plus rien pour lui ; désespoir à la vue de ce grand Dieu qui déjà étend ses mains formidables pour le saisir, désespoir enfin et désespoir éternel de quelque côté qu'il porte ses regards consternés et stupides d'épouvante.

Au milieu de cette confusion, de cette tempête, il faut qu'il se dispose à partir de ce monde. Eh ! comment s'y disposer ? Le temps est si court ! son esprit, ses forces l'abandonnent ; il est à peine capable de soulever une pensée ! Qu'importe ? l'heure est venue, il faut partir : *proficiscere de hoc mundo* ¹ !

En vain le ministre de la religion lui parle-t-il de la divine miséricorde ; il l'écoute à peine en détournant la tête et n'est occupé que de ses maux ; appelez, s'écrie-t-il, appelez d'autres médecins ; essayez d'autres remèdes ! Quoi ! des médecins, des remèdes ? L'heure est venue, il faut partir ! il n'est au pouvoir de personne de retarder d'un instant l'exécution de cette sentence : *proficiscere de hoc mundo* !

Mais déjà le mourant est baigné d'une sueur froide ; ses yeux s'obscurcissent, son pouls s'affaiblit, ses pieds et ses mains se refroidissent, son corps livide et sans mouvement

P. 1179

prend l'apparence d'un cadavre ; l'agonie commence. Sa poitrine s'affaisse, la respiration devient plus rare, signes certains d'une fin prochaine... la mort frappe le dernier coup, et le voilà dans l'éternité !

Chaque fois que j'ai été témoin de ce spectacle - (et combien de fois ne l'ai-je pas été dans un si long exercice du saint ministère ?) - en voyant un pauvre malade qui est près d'expirer, dont on cherche à se faire entendre mais qui n'entend plus, qu'on invite à la pénitence mais dont le cœur est déjà glacé, qui vous regarde d'un œil trouble et à demi fermé ; d'un œil qui, dans quelques instants, va s'ouvrir pour voir face à face son Juge, j'éprouve un frémissement dont il me serait impossible de vous donner l'idée. Ah ! c'est alors que je conçois bien l'espèce d'impossibilité qu'il y a pour le pécheur de se convertir à la mort, et la folie de ceux qui attendent pour quitter le péché, le moment où il leur faudra quitter la vie, et je ne m'étonne plus de ce que l'Église elle-même s'effraie de cette pénitence tardive ! Cependant, le dirai-je ? J'ai vu un exemple d'un grand pécheur dont je puis croire que la mort a été sainte quoique sa vie eût été bien criminelle, et je rapporterai cet exemple, parce qu'il n'y a rien de plus propre à vous désabuser de l'espérance trompeuse de vous convertir à la mort.

¹ *Sors de ce monde !*

C'était un jeune homme de 26 ans, un de mes camarades d'enfance ; il s'était livré à de honteux excès dont sa maladie même était la suite ;

P. 1180

de mauvaises lectures avaient corrompu sa raison au point qu'il se vantait sinon de ses désordres, du moins de son impiété ; il avait perdu et la foi et les mœurs ; son corps était épuisé, son âme était éteinte ; en lui, d'avance tout était mort ; il ne restait plus, ce semble, qu'à enterrer le cadavre ! Ayant appris qu'il était dangereusement malade, j'allai le voir ; je lui parlai de son état et lui témoignai mes inquiétudes : tu es bien bon, me répondit-il sèchement ; je ne suis pas aussi mal que tu le penses ; tu t'alarmes trop. Le lendemain je retournai auprès de lui, et comme s'il avait craint que je n'eusse répété ce que je lui avais dit si franchement la veille, il s'empessa de m'assurer qu'il se trouvait beaucoup mieux et qu'il avait l'espoir d'être bientôt guéri. Cependant ses forces diminuaient ; d'heure en heure, les accidents devenaient plus graves, et tout le monde, excepté lui, voyait la mort qui approchait à grands pas. J'insistai donc pour qu'il songeât à mettre ordre à sa conscience. A ce mot de *conscience*, se soulevant de son lit : Pourquoi, s'écria-t-il, viens-tu troubler mon repos ? Si je dois mourir, du moins je veux mourir en paix. Mourir ! non, cela ne sera pas de si tôt ; je vais mieux, te dis-je ! Je ne répondis rien, mais j'allai dans l'église me jeter aux pieds du saint autel ; et là, à genoux, je demandai à Dieu en pleurant la conversion d'une âme qui m'était si chère.

Il me vint donc dans la pensée que le médecin par lequel il était traité et qui demeurait à six lieues de là, pourrait plus

P. 1181

facilement que personne lui persuader qu'il se mourait ; et, dès le soir, je fis partir un exprès pour le prier d'arriver en toute hâte. Il arrive. Monsieur, lui dis-je, vous avez fait tout ce qui dépendait de vous pour sauver la vie de ce pauvre malade ; maintenant faites, je vous en conjure, tout ce qui dépendra de vous pour sauver son âme ; ne lui dissimulez rien ; il faut absolument qu'il connaisse son état ; aussitôt que vous l'en aurez instruit, sortez de sa chambre et j'y entrerai. Au bout d'un quart d'heure, il sort et j'entre. Quel spectacle ! jamais, non jamais il ne sortira de ma mémoire. Je fondais en larmes ; celles de mon ami coulaient en abondance ; ni l'un ni l'autre nous ne pouvions parler ; nous restâmes ainsi en silence l'un devant l'autre, pendant plusieurs minutes ; quel silence ! Nous étions trois : lui, moi et la mort ! Enfin, je lui demandai s'il ne consentait pas enfin à ce que j'allasse chercher un confesseur. Ah ! de tout mon cœur, j'y consens, répondit-il ; va bien vite !

Je cours à la paroisse ; il était 5 heures du soir ; le prêtre sur qui j'avais fixé mon choix était sur le point de monter en chaire. Dans une heure, me dit-il, je me rendrai auprès de votre malade. Dans une heure ! ce délai m'effrayait, car je pouvais craindre que d'une minute à l'autre tout ne fût consommé. Mais un autre ecclésiastique qui se trouva dans la sacristie voulut bien prêcher pour son confrère et celui-ci me suivit.

En voyant arriver un confesseur, le mourant tressaillit de joie. Il se confessa, il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec les plus vifs sentiments de foi, de piété et de

P. 1182

repentir. Il me pria de ne plus le quitter ; il fit faire un lit dans une chambre voisine de la sienne. Jean, me dit-il, tu coucheras là, afin que si j'ai besoin de toi pendant la nuit, je puisse t'appeler. Il m'appela, en effet, plusieurs fois dans cette première nuit et dans la suivante, afin de lui aider à se préparer à bien mourir. Mon Dieu, s'écriait-il de temps en temps, que j'ai commencé tard à vous aimer ! Mon Dieu, que mes offenses ont été nombreuses ! que mes péchés ont été graves ! J'ai commis tous les crimes, excepté le meurtre... ce furent ses paroles.

SERMONS

- Mon Dieu me ferez-vous miséricorde ? - Oui, lui répondais-je, aie confiance ; j'espère que le bon Dieu te fera miséricorde. Et, plein de cette douce espérance il expira entre mes bras.

J'ajouterai quelques réflexions à ce simple récit. J'aurais pu citer une foule d'exemples de morts subites et malheureuses ; n'en arrive-t-il pas tous les jours ? Combien de fois n'avez-vous pas ouï dire : cet homme a été tué d'un coup d'épée ; celui-ci s'est noyé ; celui-là s'est brisé en tombant d'un lieu élevé ; l'un a péri par le feu, un autre par le fer, un autre par la peste, un autre par la main des voleurs, un autre enfin dans son lit, mais il n'avait qu'une connaissance confuse lorsqu'on lui a administré les derniers sacrements : à quoi lui ont-ils servi ? Mais l'histoire que je viens de raconter est d'autant plus frappante que celui dont il s'agit est du très petit nombre d'hommes qui semblent se réconcilier avec Dieu à la mort ; car, pour cela qu'a-t-il fallu ? Il a fallu que je m'obstinasse en quelque sorte à vaincre sa résistance,

P. 1183

que je le prisse entre mes bras pour l'arracher au péché et à l'enfer ; il a fallu que le médecin vînt assez tôt pour seconder mes efforts, et que ce médecin, malgré ses répugnances, y consentît ; il a fallu que la mort qui déjà avait saisi, pour ainsi dire, ce pauvre malade, attendît trente-six heures avant de rompre le dernier fil par lequel elle le tenait suspendu au-dessus de l'abîme ; en un mot, il a fallu un miracle. Mais en faveur de qui ce miracle s'est-il opéré ? Remarquez-le bien, ce jeune homme avait vécu dans les temps malheureux où nos églises étaient fermées, où nos chaires étaient muettes ; il n'avait jamais été à même ni de faire une retraite, ni de voir une mission, un jubilé ; la religion longtemps proscrite reparaisait à peine depuis quelques mois lorsqu'il fut atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau. Et vous, qui avez reçu tant de grâces, vous qui, depuis votre enfance avez été environnés de tant de secours, qui avez entendu tant de fois la divine parole, qui avez eu sous les yeux tant d'exemples propres à vous toucher et à vous convertir, n'êtes-vous pas bien plus coupables ? et par conséquent, n'avez-vous pas bien moins raison d'espérer qu'à l'heure de la mort Dieu vous soit propice et qu'il opère en votre faveur un pareil prodige ?

Si donc vous continuez à rendre inutiles tous les moyens de sanctification qu'il vous offre, différant toujours votre salut dans l'avenir, ne

P. 1187

permettra-t-il pas que cet avenir sur lequel vous comptez avec une si folle assurance ne vous échappe tout à coup et que vous mouriez comme tant d'autres au moment même où vous vous promettez encore une longue vie ? Qui vous garantit qu'un prêtre zélé, charitable, sincère, qui ait le courage de vous dire : voilà la mort, regardez ! se trouvera près de vous à votre dernière heure ? Tous ceux dont vous serez alors entouré, au lieu de vous avertir du péril, ne chercheront-ils pas à vous le cacher ? Votre femme, vos enfants, vos amis vous feront entendre qu'il est encore bien éloigné ; ils vous féliciteront de ce que vous paraissez reprendre de nouvelles forces ; ils vous flatteront d'une prochaine convalescence ; ils vous diront : ne t'inquiète point ; ces sueurs sont un heureux indice du retour de la santé ; cette défaillance n'est qu'une crise salutaire ; le pouls est bon, la nuit sera calme ! et cette même nuit n'aura point pour vous d'aurore ; avant qu'elle ne s'achève, vous aurez rendu votre âme à Dieu ! Ah ! c'est donc dès aujourd'hui qu'il faut vous préparer à ce passage terrible du temps à l'éternité ! Oui, je vous y exhorte avec la même ardeur et le même zèle que si je vous parlais pour la dernière fois ; oui, je vous conjure comme je conjurais ce jeune homme pour qui j'avais une amitié si tendre, de vous hâter de revenir à Dieu ! Aujourd'hui il vous tend ses bras ; sa grâce vous sollicite et vous presse ; demain peut-être il sera trop tard ! Demain la mort ! demain le ciel ou l'enfer ! demain l'éternité !

N'hésitez donc plus ; si vous n'avez pas encore commencé votre retraite, commencez-la tout de suite, examinez votre conscience et confessez-vous avec toute l'attention, toute la franchise et tous les sentiments

P. 1185

de repentir dont vous seriez pénétrés si Dieu vous envoyait un prophète pour vous dire : mon frère, sous huit jours, tu paraîtras devant ton juge. Et quand la retraite sera achevée, continuez à vivre chaque jour comme si le lendemain vous deviez mourir ; ainsi votre vie sera sainte, votre mort sera douce et vous serez du nombre de ceux dont il est écrit : Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*¹ !

(Variante de deux fragments du sermon précédent) :

Il y a des exemples de pécheurs dont on peut croire que la mort a été sainte ; mais tous ces exemples, quand on en remarque les circonstances, sont propres à nous désabuser de l'espérance trompeuse de nous convertir dans nos derniers moments.

Ainsi le bon larron sur la croix se convertit ; mais c'était pour la première fois qu'il voyait, qu'il entendait Jésus-Christ, et les paroles que lui adressa notre divin Sauveur étaient la première grâce qu'il eût reçue ; ainsi dans les pays infidèles où les chrétiens passent souvent plusieurs années de suite sans rencontrer un prêtre, nul doute que Dieu dans son immense bonté ne leur accorde des secours particuliers lorsqu'ils sont sur le point de paraître devant lui, secours qu'ils ont mérités d'ailleurs par une vie presque toujours exempte de fautes graves.

Ecoutez ce que rapporte Monsieur Ollivier, notre compatriote, missionnaire en Cochinchine, dans une de ses lettres en date du 16 mars 1826 : Un jeune homme, dit-il, d'environ vingt-cinq ans, chéri de tout le monde à cause de ses excellentes qualités, tombe dangereusement malade ; aussitôt il prie sa mère d'envoyer chercher un prêtre pour lui administrer les derniers sacrements ; et comme ce prêtre était fort éloigné, et ne pouvait venir qu'au bout de

P. 1186

plusieurs jours, le lendemain, sentant que ses forces l'abandonnent de plus en plus, il appelle de nouveau sa mère et la prie de lui donner en toute hâte ce qu'il lui fallait pour écrire. Sa mère lui dit avec étonnement et avec émotion : Mon fils, que voulez-vous faire dans l'état de faiblesse où vous êtes ? - Ma mère, répond le jeune homme, je crains d'avoir perdu connaissance d'un moment à l'autre ; je veux donc écrire mes péchés, afin que si je vis encore quand le prêtre arrivera, vous lui remettiez ce papier et qu'il connaisse les tristes détails de ma vie ; vous lui direz que je désire de tout mon cœur recevoir les sacrements de Pénitence et d'Extrême-Onction, et comme vraisemblablement je ne serai plus en état de les lui demander moi-même, vous les lui demanderez pour moi. Il écrit sa confession. Combien de fois pendant la nuit ne s'écria-t-il pas en pleurant : Ma mère, le prêtre arrivera-t-il bientôt ? de grâce, envoyez de nouveau quelqu'un au-devant de lui pour le presser, car je n'en puis plus, je vais mourir. Vers les deux heures après minuit, il se soulève de son lit, approche la lumière, prend le papier où il avait écrit sa confession et se dispose à le brûler. Que faites-vous ? lui dit sa mère ? - Laissez, reprend ce jeune homme ; il est certain que le prêtre n'arrivera pas à temps ; je vais brûler ce papier car il ne peut plus m'être utile, et il ne convient pas que personne le voie ; le froid de la mort a déjà gagné les extrémités ; je touche à ma dernière heure. Ô mon Dieu, ajouta-t-il, je vais donc entrer dans mon éternité sans

¹ Ap., 14, 13.

SERMONS

P. 1186 bis

avoir pu me confesser à un prêtre comme je le désirais si vivement ! Ô mon Dieu, ayez pitié de ma pauvre âme ! Ô mon Jésus, qui êtes mort pour me racheter, sauvez-moi ! Sainte Vierge, ma bonne et tendre Mère, soyez mon avocate dans ce moment affreux ! Et puis, se tournant vers les fidèles qui étaient là, il les conjure d'unir leurs prières aux siennes pour lui obtenir la contrition ; il prononce les doux noms de Jésus et de Marie et meurt...

Pour cela qu'a-t-il fallu ? il a fallu qu'il conservât sa connaissance dans un moment où presque tout le monde la perd ; il a fallu qu'il eût le temps de repasser tous ses péchés dans sa mémoire pour en concevoir une véritable contrition ; il a fallu que ce ne fût pas par sa faute qu'il eût attendu à s'en confesser ; il a fallu enfin que Dieu agréât son repentir et qu'il opérât immédiatement dans son âme, d'une manière toute miraculeuse, pour la justifier ! Mais en faveur de qui cette espèce de miracle s'est-il opéré ? Remarquez-le bien ; ce jeune homme avait été privé des secours ordinaires que la divine Providence met pour ainsi dire habituellement sous notre main ; il n'avait vu que de loin en loin les ministres du saint Évangile ; il n'avait assisté à nos divins mystères et il n'y avait participé que très rarement dans sa vie ; il n'avait pas dépendu de lui de s'en approcher plus souvent. Et vous ? ...

298

SUR LA PENSÉE DE LA MORT. ¹

P. 1186 ter

Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris.

Ô homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. (Gn, 3, 19)

Que de choses renfermées dans ce peu de paroles ! Comme elles sont propres à effrayer nos passions, à humilier notre orgueil, à nous faire entrer dans la profondeur de notre néant ! Aussi, mes frères, l'Église les adresse-t-elle à ses enfants lorsqu'elle veut les préparer à la carrière de pénitence que nous parcourons, et il semble que pour rentrer dans les voies de la justice et de l'innocence, il suffise que l'homme se souvienne qu'il est poussière et qu'il retournera en poussière, *memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris.*

Variante : Et dans ces jours de salut et de réconciliation où elle-même les invite à briser leur cœur par un vrai repentir, que puis-je faire de mieux que de leur rappeler qu'ils ne sont que poussière et que bientôt ils retourneront en poussière

Mais le monde n'aime pas qu'on parle de la mort qui nous montre si bien sa vanité tout entière ; aussi les hommes qu'il séduit par ses prestiges, qu'il éblouit par ses promesses, se mettent-ils en travail pour éloigner de leur esprit une pensée qui ne peut faire sur eux qu'une impression de tristesse, et qui empoisonne la douceur de leurs criminels plaisirs ; ils détournent donc leurs regards de dessus cet avenir formidable auquel ils touchent et qui les menace ; ils vivent sans penser à la mort ; or, ne s'y préparant pas, n'avons-nous pas tout lieu de craindre que leur mort ne soit funeste et qu'ils ne paraissent devant Dieu que pour être condamnés par son inexorable justice ? Oui, mes frères, et eux-mêmes doivent être bien convaincus que c'est là le sort qui les attend s'ils ne sortent pas enfin de ces voies corrompues où leurs passions les égarent. Cette vérité est si importante qu'elle

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

P. 1187

fera seule la matière de ce discours.

(*Rédaction primitive*) : Ils ne pensent point à la mort, et par conséquent ne s'y préparent point, il y a tout lieu de craindre que leur mort ne soit funeste. Vérité bien importante que je vais tâcher de vous présenter dans toute sa force, avec le secours de l'Esprit Saint qui seul peut vous faire sentir tout ce qu'elle a de terrible et d'effrayant.

Nous avons sans cesse la mort sous les yeux ; elle se met en vue de tous côtés, et pour ainsi dire à chaque instant elle frappe quelques-uns de ceux qui nous environnent. M.F., tout change autour de nous ; tout nous abandonne, tout finit ; tout nous rappelle que bientôt nous suivrons la voie qu'ont tenue nos pères et que nous allons descendre dans ces tombeaux toujours remplis et toujours vides où les générations vont successivement s'engloutir et disparaître. Riches, pauvres, monarques, sujets ont été formés de la même poussière, leurs années se précipitent avec la même rapidité ; et si les uns ont sur les autres quelque privilège, c'est tout au plus de faire recouvrir leurs ossements par de vains mausolées que le temps détruit ainsi que tout le reste, ou de faire porter aux vers avec un peu plus de pompes ce cadavre qui doit leur servir de pâture.

Mais, quoique nous marchions tous à grands pas vers l'éternité, l'éternité ne nous occupe point, et nous vivons comme si nous étions destinés à rester toujours dans cette demeure passagère que nous quitterons demain, dans cette maison de boue qui se renverse et qui tombe. Notre vie est sans défense, dit l'Écriture ; aucun de nous ne peut se répondre à soi-même d'un seul instant, et cependant, notre prévoyance inquiète s'étend sans mesure dans un avenir que peut-être nous ne verrons jamais. Les longues espérances de l'homme, de ce souffle qui passe et ne revient plus, *spiritus vadens et non rediens*¹, c'est une figure qui passe, un nuage qui se dissipe, une ombre qui s'évanouit, une vapeur, un souffle. - Encore un moment et nous nous séparerons de tout ce qui nous environne ; et les œuvres de nos mains, nos actions, jusqu'à notre

P. 1188

nom, le temps effacera tout de la mémoire des hommes. Au lieu d'acquérir des biens stables et permanents et d'amasser *des trésors que la rouille ne puisse corrompre, que les voleurs ne puissent enlever*, nous désirons, nous recherchons ces biens fragiles auxquels bientôt il nous faudra dire un éternel adieu ; au lieu de rompre successivement des liens qui nous attachent à la terre, nous tâchons de les serrer davantage, d'en former de nouveaux tous les jours, comme si nous pouvions retarder le moment de notre séparation, la rendant plus difficile et plus douloureuse, comme si nous avions fait un traité avec la mort et qu'elle nous eût dit : Sois tranquille ; je ne viendrai que lorsque tous tes projets seront remplis ; je prendrai bien garde de t'arracher à tes plaisirs, de te séparer de tes richesses et de t'enlever de dessus cette terre, ton unique espérance ; j'attendrai que tous tes désirs soient rassasiés, *Dixistis enim : percussimus fœdus cum morte et cum inferno fecimus pactum.*² (Is 28, 15)

Cependant n'est-il pas bien étonnant qu'une expérience qui se renouvelle sous nos yeux pour ainsi dire à toutes les heures, ne nous désabuse pas, que nous comptions sur cette protection de mensonge, comme parle le prophète, *mendacio protecti sumus*³ (Is 28, 15)) et que ce monde qui s'enfuit, qui nous échappe, ait pour nous autant d'attraits que si nous devions en jouir pendant des années éternelles ? Il faut que notre aveuglement soit bien

¹ Ps. 78, 39.

² *Vous dites : nous avons conclu une alliance avec la mort, et avec le sheol nous avons fait un pacte.*

³ *Nous nous sommes fait du mensonge un refuge.*

SERMONS

profond pour que ce continuel spectacle d'ossements et de tombeaux ne nous fasse pas souvenir combien nous sommes fragiles ; il faut que nous ayons une étrange facilité à nous tromper nous-mêmes pour croire que si nous oublions la mort, la mort nous oubliera, et que le plus sûr moyen de l'éloigner de nous, est de n'y pas penser. Il est vrai cependant qu'on ne se dissimule pas qu'enfin il arrivera un jour auquel nul autre jour ne succédera plus ; mais on place ce terme si loin de soi que dans le fait on agit comme si on ne devait jamais l'atteindre ; mais on se laisse doucement bercer

P. 1189

par les illusions des plaisirs ; on s'endort dans la mollesse, et la vie passe comme un songe : *in imagine pertransit homo*.

Aussi, l'Écriture nous dit que la terre se tut devant Alexandre ; il dompta les peuples ; il s'assujettit les rois ; il remplit le monde entier du bruit de ses triomphes et de sa gloire ; après cela, il défaillit sur son lit et il connut qu'il allait mourir : *et decidit in lectum et cognovit quia moreretur*.

M.F., n'est-ce pas là notre histoire ? et qui est-ce qui pense sérieusement à la mort avant que la mort arrive ? : *Et decidit in lectum et cognovit quia moreretur*¹. Hélas ! une espérance fallacieuse nous mène de travaux en travaux, d'illusion en illusion, jusqu'au moment où nous achevons nos rêves, jusqu'au moment où le souffle de la mort fait disparaître ces vains fantômes qui avaient ébloui nos yeux, et nous nous réveillons pour ainsi dire entre les mains de Dieu, au pied de son tribunal redoutable. Misérables mortels, quand ouvrirons-nous les yeux et aurons-nous un peu d'intelligence ? *Stulti aliquando sapite*². Quoi ! voulons-nous donc ressembler à ces vierges folles qui ne furent point admises aux noces de l'époux parce que, ne croyant pas que sa venue fût si proche, elles avaient oublié d'acheter de l'huile pour allumer leur lampe ? Et comment pouvons-nous espérer de n'avoir pas le même sort qu'elles, si nous attendons que *la fin soit sur nous* pour acquérir les vertus qui nous manquent, pour briser les liens d'iniquité qui nous retiennent, pour changer ces inclinations perverses qui avec le temps sont devenues si profondes, pour détruire en un seul instant l'ouvrage de tant d'années et former en nous-mêmes un nouvel homme ?

M.F., si nous sommes sages en agissant ainsi, les saints l'étaient donc bien peu ! Toute leur vie n'était en quelque sorte qu'une préparation à la mort ; la mort était le terme de tous les travaux, l'objet de toutes leurs pensées ; leurs actions, leurs projets, leurs désirs, étaient réglés d'avance comme ils devaient l'être à leur dernière

P. 1190

heure ; se regardant ici-bas, comme des voyageurs, ils vivaient, nous dit l'apôtre, sous des tentes comme Abraham, Isaac et Jacob ; et après avoir employé tous les jours de leur pèlerinage à expier, dans les exercices laborieux de la pénitence, les fautes qui échappaient à leur fragilité ; après avoir employé le temps uniquement à méditer les années éternelles, ils craignaient encore de n'être pas assez purs, de ne pas obtenir la grâce de la persévérance et d'être trouvés légers lorsque Dieu les pèserait dans la balance de sa justice. Et vous, M.F., qui ne faites rien pour l'éternité, vous qui ne daignez pas songer ni même dans vos calculs la compter pour quelque chose, vous vous approchez d'elle avec confiance, vous ne craignez rien, et après avoir vécu de la vie des pécheurs, vous comptez mourir de la mort des justes !

Et qu'y a-t-il donc en cela de si difficile ? me répondez-vous. Est-ce que à ma dernière heure je ne pourrai pas appeler un prêtre, lui ouvrir mon cœur coupable, me repentir et recevoir de sa bouche une sentence d'absolution ? M.F., à Dieu ne plaise que j'ose mettre des

¹ *Et tombé sur son lit, il sut qu'il allait mourir.*

² Ps., 94, 8.

bornes aux compassions du Seigneur, et vous dire qu'il puisse y avoir un seul instant dans la vie où le Père des miséricordes refuse d'écouter la prière du pécheur qui se repent ! - Mais cette vérité, quelque consolante qu'elle soit, ne me rassure pas sur votre sort ; et pourquoi ? C'est que j'ai appris de J.-C. même qu'il viendra au moment où vous ne l'attendez pas, *qua hora non putatis*¹ ; c'est que j'ai entendu sortir de sa bouche ces paroles qui m'ont rempli d'effroi : il y aura un temps où vous me chercherez et où vous ne me trouverez plus, et vous mourrez dans votre péché, *in peccato vestro moriemini*. Menace épouvantable ! L'avez-vous entendue, M.F. ? Il ne dit pas que vous ne le chercherez point, que vous ne ferez aucun effort pour venir à lui ; au contraire vous le chercherez, *quæritis me* ; mais vous le chercherez mal ; votre retour vers lui ne sera pas sincère ; vous n'aurez qu'un repentir de désespoir, et vous ne trouverez pas le pardon, et vous mourrez dans votre péché : *quæritis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemini*.²

P. 1191

En effet, M.F., si vous éloignez de votre esprit la pensée de la mort dans le temps où vous êtes pleins de force et de vigueur, parce qu'elle vous trouble et vous importune, croyez-vous de bonne foi que lorsque la mort elle-même se présentera à vous avec tout ce qu'elle a de lugubre et de hideux, votre esprit déjà affaibli par les souffrances, distrait par la douleur, la considérera d'un œil plus tranquille et que vous serez assez maîtres de vous-mêmes pour vous y préparer de sang-froid ? J'appellerai un prêtre, dites-vous. Mais Dieu vous a-t-il promis de vous en laisser le temps ? Et ne voyez-vous pas tous les jours des hommes qui ne mettent entre la santé la plus florissante et la mort, que l'intervalle de quelques heures ? Vous appellerez un prêtre ! Je le désire, mon frère ; mais quoique vous parliez ainsi, ah ! je crains que, conservant encore des espérances de vie dans les bras mêmes de la mort, vous ne *repoussiez* le ministre de J.-C. parce que vous craindrez qu'il n'éclaire toutes vos souillures, qu'il ne déchire le voile qui vous cache vos crimes, et qu'il ne vous montre à vous-même tel que vous êtes ? Vous appellerez un prêtre ! - Eh bien, il viendra, il vous exhortera à profiter de ce reste de vie qui vous anime encore ; il cherchera à adoucir vos peines, à consoler votre douleur ; il vous dira que quoique Dieu soit terrible dans ses jugements, jamais on ne doit désespérer de sa clémence ; il vous dira de mettre la croix de J.-C. entre vos péchés et sa justice. Mais quelle impression feront sur vous ses exhortations et ses discours, sur vous qui n'avez jamais considéré la mort comme le commencement d'une éternelle vie, vous à qui le langage de la religion est tout à fait étranger, vous qui êtes vendu au péché, selon l'expression de St Paul ; qui êtes entièrement son esclave, selon celle de J.-C. même ; vous qui êtes subjugué, qui

P. 1192

êtes entraîné, qui êtes possédé par le péché, comme parle St Augustin, sur vous dont le cœur est depuis si longtemps mort à tous les sentiments de la piété, et qui peut-être n'avez jamais senti combien elle a de douceur et de charmes, combien ses espérances sont belles, combien elles sont ravissantes ? Croyez-vous donc qu'à la voix du ministre du Seigneur, et comme par enchantement, vous changerez vos goûts, vos dispositions, vos jugements, vos pensées, et qu'après vous être endormi dans l'impénitence, tout d'un coup vous serez transformé en saint ; qu'il suffira d'un mot pour vous détacher de ces richesses d'iniquité que vous avez conquises avec des soins si pénibles qu'il suffira d'un mot pour vous faire détester ce que vous avez toujours aimé, pour vous faire aimer ce que vous avez toujours haï ? - Encore une fois, je ne nie pas que la grâce de J.-C. notre Sauveur ne soit assez puissante pour opérer une pareille

¹ A l'heure où vous n'y pensez pas. (Lc., 12, 40)

² Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché. (Jn., 8, 21)

SERMONS

merveille ; mais c'est un miracle, mon cher auditeur, c'est un miracle ; et si vous y comptez contre la parole même de Dieu qui vous menace de vous surprendre, vous êtes de tous les hommes le plus imprudent et le plus insensé.

Voyez une personne qui, dans la force de l'âge et jouissant d'une santé parfaite, est touchée d'un vrai repentir de ses crimes et prend la résolution sincère de se convertir ; eh bien, elle a besoin de plusieurs semaines pour repasser devant Dieu dans l'amertume de son cœur les fautes qu'elle a commises ; il lui faut plusieurs jours pour se confesser à fond, pour découvrir dans sa conscience toutes les taches qui la souillent ; encore est-il nécessaire qu'elle donne à ce grand ouvrage toute son attention, tous ses soins ; elle n'a pas trop de toutes les lumières de son esprit pour dissiper les ténèbres qui environnent sa

P. 1193

conscience, pour découvrir ses péchés, pour en rechercher, en connaître, en réparer les suites ; et on veut qu'un homme qui n'a plus qu'une connaissance confuse, qu'une mémoire incertaine, que les douleurs environnent et serrent de toutes parts, qui serait incapable de traiter la plus petite affaire, celle même, qu'il aurait auparavant étudiée davantage et qu'il saurait le mieux, on veut, dis-je, que cet homme près de paraître devant Dieu, règle en un moment les comptes de toute sa vie, qu'il reçoive avec toutes les dispositions qu'ils exigent les derniers sacrements qu'on lui administre à la hâte, vite, vite, car le temps presse, la mort approche, elle est là ! La cruelle ! elle étend sur ce malheureux ses mains affreuses et le voilà dans l'éternité !

Grand Dieu, est-ce donc ainsi qu'on se sauve ? Je le répète, est-ce donc ainsi qu'on se sauve ? Non, non, M.F. ; la fin des pécheurs est semblable à leurs œuvres dit l'Écriture ; et quand une mort toujours imprévue pour eux, toujours soudaine, vient finir l'enchaînement de leurs crimes, elle commence celui de leurs supplices : *quorum finis erit secundum opera ipsorum*¹. Ils se sont moqués de Dieu ; ils ont méprisé ses menaces, abusé de sa miséricorde, insulté sa patience ; mais à son tour, il les frappe dans sa colère et il se rit de leur fin malheureuse : *in interitu vestro ridebo*². Oui, encore une fois, ne point s'occuper de la mort c'est se préparer une mort funeste, et ce n'est pas quand on est déjà au fond de l'abîme qu'il est temps de penser à prendre les moyens de n'y pas tomber.

Mais dites-vous, si la pensée de la mort se présentait souvent à notre esprit, elle attristerait tous nos

P. 1194

plaisirs, elle troublerait nos joies mondaines, rendrait toutes voluptés tremblantes, tous nos plaisirs inquiets ; et comment jouir de la vie, quand on se voit en quelque sorte toujours placé entre l'éternité qui s'ouvre pour nous recevoir et le monde qui s'évanouit ?

Vraiment, je sais bien, M.F., que l'image de la mort épouvante l'impie, qu'elle alarme la conscience du pécheur, qu'elle l'empêche de trouver la paix dans le crime ; et c'est pour cela même que je voudrais qu'il ne cessât pas un instant d'y penser ; c'est parce que le salut de son âme m'est cher que je voudrais qu'il eût le courage de descendre souvent dans les profondeurs du tombeau, et là qu'il vît que ce monde qui le séduit n'est rien, que ces promesses sont des mensonges, que sa félicité n'est qu'un rêve, que tout ce qu'il donne n'est que vanité. Oh ! qu'elle est forte, qu'elle est puissante cette voix qui sort du creux des tombeaux ! Comme elle apprend bien à l'homme qu'il n'est que poussière ! Comme ce seul mot : *il faut mourir*, anéantit tout ce qui n'est pas Dieu ! Un cadavre que les vers dévorent, un linceul qui l'enveloppe, un peu de terre qui le couvre, voilà tout ce qui reste et des honneurs et des richesses et de la gloire ? C'est là, la fin, c'est là, le fruit de tant de travaux, de tant de sueurs,

¹ 2 Co., 11, 15.

² Pr., 1, 26.

de tant d'injustices, de tant de crimes ? Mon Dieu, tout cela vaut-il donc bien les peines et les tourments qu'on se donne ? Faut-il donc se rendre éternellement malheureux pour acquérir des biens qui nous échappent et dont à peine nous pouvons jouir dans cette terre des mourants où tout à l'heure nous ne serons plus ?

Pauvres riches, toujours affamés au milieu même de l'abondance, hommes sensuels et voluptueux, toujours avides de coupables jouissances, femmes mondaines,

P. 1195

si jalouses d'une beauté fragile, venez donc et voyez. Mais non, on ne veut ni voir ni entendre ; on veut s'étourdir. Eh bien, M.F., vous pouvez vous aveugler vous-mêmes ; vous êtes maîtres de fermer les yeux à la lumière et de ne pas voir la vérité que je vous présente, mais à quoi cela vous servira-t-il ? Hélas ! ce temps d'erreur et d'illusion sera bien court, car déjà, déjà Dieu se prépare à accomplir sur vous ce que je vous prédis par ses ordres : *faciet tibi Dominus sicut locutus est in manu mea*¹. - Encore une fois, vous pouvez bien éloigner de votre esprit la pensée de la mort, mais vous ne pouvez pas éloigner de vous la mort même ; pour être plus libres et plus tranquilles, pour goûter sans remords de criminelles délices, vous pouvez vous promettre de longs jours et compter, malgré vos crimes, sur cette grâce de la persévérance, qui presque toujours est le fruit d'une vie entière d'innocence et de sainteté.

Mais, mon cher auditeur, en vous trompant vous-même changerez-vous les desseins de Dieu ? Suffit-il donc pour prévenir les dangers qui nous menacent de ne les pas voir ? Croyez-vous que vous vous rendrez le Seigneur propice en méprisant ses avertissements, sa parole, ses jugements et qu'à votre dernière heure il vous accordera le pardon de tous vos crimes, précisément parce que vous vous serez fait de l'espérance de l'obtenir un affreux motif de vous enfoncer dans les plus honteux dérèglements et de persévérer dans vos désordres ?

M.F., vous sentez que cela ne peut être ainsi ; prenez donc, et prenez sans retard le seul moyen qui puisse vous faire éviter un tel malheur et vous assurer la grâce d'une bonne mort ; pensez-y souvent et faites dès aujourd'hui ce que vous voudriez avoir fait à votre dernière heure ; alors il sera trop tard, mais aujourd'hui il est temps encore. Ah ! si vous profitez de cet avis que le bon Dieu vous donne dans ce moment par la bouche de son indigne ministre, si vous vivez en saint et dans l'attente continuelle de l'avènement du Seigneur, j'ose vous assurer que la mort vous sera bien douce.

P. 1196

Loin de trembler à son approche, votre âme comme celle du prophète sera consumée du désir ardent de voir les parvis du Seigneur, et elle appellera par ses désirs le moment qui doit briser les tristes liens qui la retiennent ici captive ; votre cœur, votre chair même, tressailliront d'allégresse en pensant que bientôt vous entrerez dans la joie de Dieu, que vous serez heureux de son bonheur et revêtu de sa gloire, que vous vivrez de sa vie et qu'éternellement unis aux anges qui environnent son trône, aux saints qui le voient face à face et sans voile, vous contemplez ses grandeurs, vous bénirez ses miséricordes ! Puissent donc, M.F., ces sentiments devenir les vôtres ! Non seulement ils vous aideront à porter le fardeau de la vie et vous en adouciront toutes les peines, mais encore ils en rendront la fin véritablement heureuse, et vous deviendrez dignes de ces immortelles récompenses qui sont promises à la foi et aux œuvres des justes, et que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

¹ 1 S, 28, 17.

SERMONS

(variante du passage ci-dessus) :

Ah ! M.F., ne rejetez donc pas les grâces qui vous sont offertes ; sortez de l'abîme où vous périssez ; il vous en coûtera peut-être, mais qu'importe ? Les sacrifices que vous aurez à faire ne seront-ils pas bien récompensés ? Dans vingt ans, dans dix ans, demain peut-être, la mort viendra et alors tous vos travaux, toutes vos peines seront finis et vous entrerez dans le repos du Seigneur, dans le séjour de l'éternelle paix.

(3ème rédaction) :

Sortez donc, sortez de l'abîme où vous périssez ; si vos passions en murmurent, si pour vous convertir il vous en coûte un peu, eh bien, qu'importe ? Dans vingt ans, dans dix ans, demain peut-être, la mort viendra ; elle viendra, et alors ne verrez-vous pas tout s'évanouir,

P. 1197

hors ce que vous aurez fait pour le bon Dieu ? Les sacrifices, les renoncements, les violences, en un mot la pénitence qui vous effraie, ne sera-t-elle pas la plus douce de vos pensées et la seule consolation qui vous restera sur le lit de votre douleur ? Si toutes ces considérations sont inutiles, si vous ne voulez pas vous convertir, eh bien, cependant, M.F., lorsque ce moment terrible arrivera où Dieu vous appellera pour lui rendre compte, lorsque les portes de l'éternité s'ouvriront, votre conscience elle-même vous rappellera cet avertissement que je vous donne et le discours que vous venez d'entendre ; alors vous vous ressouviendrez que dans ces saints jours, le pardon vous a été offert et que vous avez refusé le pardon ; vous vous ressouviendrez que de cette même bouche dont je consacre les divins mystères, je vous ai conjurés au nom de J.-C. de venir vous jeter dans le sein de sa miséricorde et que vous ne l'avez pas voulu ; et cette pensée déchirante sera pour vous le commencement d'un malheur sans fin, d'un malheur sans mesure ; elle vous accompagnera au tribunal de J.-C. et elle vous suivra dans les enfers, et éternellement elle nourrira dans votre cœur un désespoir encore plus brûlant que ses feux. Pécheurs endurcis, en deux mots, voilà votre histoire.

Pour vous chrétiens qui êtes prêts à profiter des avis que Dieu vous donne par la bouche de son indigne ministre, j'ose vous l'assurer, si vous vivez dans l'attente continuelle de l'avènement du Seigneur, si vous vivez de la foi, vous mourrez dans la consolation et dans la paix de l'espérance. Arrivés au bout de votre carrière vous comprendrez mieux encore que vous ne pouvez le faire maintenant tout le prix des grâces qui vous

P. 1198

sont offertes, vous vous réjouirez de les avoir reçues avec un cœur reconnaissant ; et loin que l'image de la mort vous attriste, loin de trembler à son approche, votre âme bénira le moment qui viendra briser les liens qui la retiennent ici-bas captive et qui la mettra en possession du bonheur ineffable qui sera la récompense de ses efforts. - M.F., choisissez donc d'avance entre ces deux morts ; voyez laquelle vous voulez vous préparer ; je vous ai montré la droite et la gauche, les promesses et les menaces ; encore une fois, choisissez ; voilà tout ce qui me reste à vous dire en finissant un sujet si terrible. Tout dépend de ce que vous allez faire, du parti que vous allez prendre et puissiez-vous vous repentir et vivre de la vie des justes afin que votre mort soit semblable à la leur !

- Jeunes et vieux se mêlent et se pressent dans la tombe.

- Ce jour juge de tous les autres jours.

- Qu'est-ce que la vie ? Un songe pénible ; on se réveille dans l'éternité. Ô vanité ! ô fumée ! ô vanité !

- Oui, la vie de l'homme n'est que vanité ; c'est un fantôme qui fuit dans les ténèbres, et pourtant il s'agite, il amasse, il thésaurise ; - et cet homme mourra demain ! Il s'inquiète, il s'empresse ; tous les jours de nouvelles vues, de nouveaux projets, de nouvelles prétentions ;

écoutez-le ; il vous dira que les jours finissent trop tôt que les heures s'écoulent trop vite ; mais dans ce mouvement éternel s'occupe-t-il de ce que deviendra son âme ? Non ! Et cet homme mourra demain ! Je le rencontre et je lui demande où en sont ses affaires. Aussitôt

P. 1199

il me fait le compte de ses achats et de ses ventes, et il me dit bien exactement tout ce qu'il a gagné ou perdu dans les entreprises qu'il a faites ; mais lui dis-je, mon frère, vous avez encore une autre affaire. Oui, me répond-il, je vais passer un marché dont j'espère retirer les plus grands avantages. - J'insiste encore et je lui dis : mais vous avez une autre affaire ? - Et quelle est-elle donc ? - Celle de l'éternité. - Oh ! pour celle-là, il y a du temps d'y penser ; n'en parlons pas, occupons-nous d'autre chose. - Et cet homme mourra demain ! M.F., cet homme, c'est vous, et voilà votre histoire, hélas !

- Ô mort que ton souvenir est amer à l'homme qui vit en paix au milieu de ses biens, que rien ne trouble, à qui tout prospère et qui plein de santé, se propose de goûter encore les délices de la vie ! Ô mort, que ton approche est douce au malheureux, au pauvre dont l'âme et le corps tombent en défaillance et dont la patience épuisée t'attend et n'espère plus qu'en toi !

- Lorsqu'on voit des personnes enlevées à la fleur de leur âge, par une maladie très prompte, il y a des gens qui disent : mais vraiment, il serait à propos de nous occuper un peu de notre salut ; et le lendemain on oublie son salut avec ceux qui sont morts.

La vie n'est qu'un enfantement douloureux.

- Je m'enfonce avec joie dans les ombres de la mort. Cette espérance me suivra lorsque je passerai par la tombe pour entrer dans la vie du siècle à venir.

- Ce continuel spectacle d'ossements et de tombeaux ne nous fait pas souvenir combien nous sommes fragiles.

P. 1200

- Nul ne sort de la vie autrement que si tout présentement il y entrait (Mont(aigne))

- Peu à peu, de degré en degré, sans secousse, nous y sommes conduits par une pente douce et presque insensible.

- Quand la jeunesse meurt en nous.

299

SUR LA MORT

P. 1202

Statutum est hominibus semel mori.

Entraînés par le charme des sens et comme frappés d'étourdissement, la plupart des hommes n'ont aucun souci de l'avenir ; le présent est tout pour eux ; s'amuser, s'enrichir, satisfaire toutes leurs passions même les plus grossières, tous leurs goûts même les plus dépravés ; passer doucement sur la terre un jour qui peut-être n'aura pas de lendemain, voilà l'unique objet de leurs soins, de leurs travaux et de leurs pensées. Pour nous, soyons plus sages ; en toutes choses regardons la fin ; ne nous laissons point éblouir par des illusions vaines qui après tout ne nous tromperaient pas longtemps ; et pour détruire les erreurs si nombreuses et si funestes dans lesquelles elles nous jettent presque à chaque instant, méditons ensemble dans ces saints jours, suivant le conseil de l'Esprit Saint, sur les fins dernières de l'homme : *Memorare novissima tua et in aeternum non peccabis.*¹

De quels sujets plus importants pourrions-nous donc nous occuper ? Quelles vérités sont plus propres que celles-ci à nous convertir ? et n'est-ce pas parce que les chrétiens même

¹ *Souviens-toi de tes fins dernières et tu ne pécheras jamais.*

SERMONS

les mettent trop souvent en oubli qu'un si grand nombre d'entre eux s'égarèrent et se perdent ? N'est-ce pas surtout parce qu'ils ne regardent la mort que dans un éloignement trompeur qui lui ôte ce qu'elle a de plus terrible, qu'ils s'effrayent si peu de ses suites, et qu'ils remettent à un autre temps à profiter des moyens de salut que la bonté de Dieu leur offre ? Aujourd'hui que de nouvelles grâces nous sont données et que l'Église appelle d'une voix si forte et si douce tous ses enfants à la pénitence, appliquons-nous donc à réfléchir plus attentivement que nous ne l'avons fait jusqu'ici sur ces hautes vérités et particulièrement sur ces

P. 1203

paroles de l'Esprit Saint : *statutum est hominibus semel mori* - Il faut mourir ; pour bien mourir il faut s'y préparer ; ces deux réflexions feront le sujet et le partage de cet entretien.
- *Ave Maria.*

Qu'est-ce que la vie ? La plupart des enfants se la représentent comme une succession presque infinie de mois et d'années dont il est trop tôt pour eux de prévoir le terme, parce qu'ils sont encore bien loin d'y arriver. Cependant la vie n'est qu'un voyage bien court ; le ciel ou l'enfer en sont le terme prochain et inévitable. Telle est l'idée que s'en sont formée tous les saints ; ils se considéraient comme des pèlerins sur la terre, et dès lors ils ont vécu dans le monde *comme n'y vivant pas*, c'est-à-dire comme dans une hôtellerie où l'on s'arrête un instant mais où personne ne séjourne, et non comme dans une demeure stable. et permanente : *non habemus hic* disaient-ils, *non habemus hic manentem civitatem*.¹ - Ils ne s'attachaient donc à rien de ce qui passait avec eux et quelquefois plus vite qu'eux ; richesses, plaisirs, dignités, honneurs, et la chair et le sang, ils foulaient tout aux pieds et se hâtaient pleins d'espérance vers cette grande éternité où la foi nous promet le repos, la paix, le bien parfait, infini, dans la possession de Dieu même.

Aussi combien la mort, que la plupart des hommes redoutent tant, ne leur a-t-elle pas été douce ? La mort n'avait rien à leur ravir, puisque d'avance ils s'étaient détachés de tout ; elle était donc pour eux, au contraire, le commencement de la véritable vie ; loin de la craindre ils l'appelaient de tous leurs vœux, parce qu'elle devait les délivrer de toutes les tentations, de toutes les misères, de tous les périls dont nous sommes environnés ici bas, et

P. 1204

les faire jouir enfin du bonheur du ciel auquel ils avaient toujours aspiré. Ainsi St. Martin² sur le point de rendre le dernier soupir, disait aux religieux qui l'assistaient : Laissez-moi voir le ciel, mes frères, car mon âme est impatiente de s'élancer dans le chemin qui doit l'y conduire et la réunir à son Dieu : *sinite me, fratres, cœlum aspicere, ut suo jam itinere quo iturus est ad Deum spiritus dirigatur*. - St Hilarion³, dans les mêmes circonstances, éprouvait les mêmes sentiments de joie et de confiance : Sors, ô mon âme, s'écriait-il, sors de ce corps de boue ; voilà soixante-dix ans que tu sers Dieu dans les jeûnes et dans la prière, qu'as-tu à craindre ? - *Egredere, anima mea, quid times ? Septuaginta annis servisti Deo et adhuc times ?* - Et nous, M.F., tiendrions-nous le même langage si nous étions près de mourir ? pourrions-nous dire comme eux que la mort nous serait *un gain* : *Mihi mori lucrum*⁴ ?

Verrions-nous avec joie se dissoudre les liens qui tiennent ici-bas notre âme captive ? Disons-nous comme l'Apôtre : Tout mon désir est d'être avec J.-C. ? *Cupio dissolvi et esse cum Christo*⁵ ? - Nous préparons-nous à ce passage terrible du temps à l'éternité ? Hélas !

¹ He., 13, 14.

² Martin (v. 315-397), soldat originaire de Pannonie, converti au christianisme. Il fonda de nombreux monastères et devint évêque de Tours.

³ Hilarion (v. 295-v. 371), disciple de saint Antoine, fondateur de la vie monastique en Palestine.

⁴ Ph., 1, 21.

⁵ Ph., 1, 23.

non ! Nous touchons à l'éternité et nous n'y pensons pas ; nous nous en allons au hasard, sans rien prévoir, vers ce jour auquel ne doit succéder aucun autre jour ; nous faisons des calculs de fortune, des arrangements de famille, des spéculations de commerce, des projets d'ambition pour des années sans fin, quoique nous ne soyons pas assurés d'une seule ; sans souci de l'avenir, nous nous livrons avec une folle sécurité à tout ce que la nature dépravée convoite ; en un mot, nous vivons comme si nous devions toujours vivre, et nous sommes moins sages que ces peuples de

P. 1205

l'Asie qui obligent chacun à faire son cercueil pendant sa vie et à le tenir en vue dans sa maison pour ne pas oublier un seul instant que dès en naissant nous sommes tous condamnés à la mort et qu'elle arrivera d'un moment à l'autre. Cependant à quoi nous sert de détourner nos regards d'un événement si triste ? Nous ne pouvons ni l'éviter ni le retarder : *statutum est hominibus semel mori. Il faut mourir !* Que de choses dans ce peu de paroles !

Donc bientôt nous abandonnerons pour toujours et nous laisserons à des héritiers avides et ingrats ces maisons que nous avons élevées et embellies avec tant d'art, ces champs que nous avons plantés et cultivés avec tant de soins, et nous habiterons avec les vers dans un sépulcre : *solum mihi superest sepulcrum*¹. Donc bientôt nous serons comme arrachés de ces plaisirs et de ces joies qu'à peine avons-nous goûtés, tant notre existence est courte et tant elles sont fugitives ! *breves annis transeunt*, parce qu'en effet tout ce qui passe n'est qu'une vapeur et qu'un souffle : *vapor ad modicum parens*² ; donc bientôt cette réputation, ces titres dont nous sommes si fiers s'en iront en fumée ; cette beauté dont nous sommes si jaloux se flétrira, et nous dirons à *la corruption et à la pourriture* : vous êtes *ma sœur*, vous êtes *ma mère ! mater mea et soror mea vermibus* ; donc bientôt nous nous séparerons sans retour de tous ceux que nous avons aimés, de ce père qui a été si bon pour nous, de cette mère qui nous a nourris de son lait, qui a environné notre berceau de ses soins vigilants, qui a essuyé nos premières larmes, dirigé nos premiers pas dans la vie, de ces frères, de ces sœurs, de ces amis, doux compagnons de nos jeux, tendres amis de notre enfance. Etendus sur un lit funèbre que vos parents

P. 1206

et vos amis environneront en pleurant, femmes, vous serrerez pour la dernière fois dans vos mains défaillantes les mains de cet époux qui vous rendait si heureuse, de ces petits enfants à qui vous avez prodigué des soins si tendres et que vous allez laisser orphelins ; enfants, vous direz un dernier et éternel adieu à ce père, à cette mère, de qui vous avez reçu tant de bienfaits et à qui vous étiez attachés par des liens si forts et si doux. Oh ! cruelle séparation ! Oh ! que la mort sera dure pour celui qui aura mis toutes ses affections, toutes ses espérances dans les créatures ! Quels affreux déchirements lorsqu'elles lui échapperont, qu'elles lui seront enlevées toutes à la fois et d'un seul coup ! *amara mors*³ !

Mais puisqu'il en est ainsi et puisqu'il *faut mourir* et tout quitter, c'est donc en vain que l'homme s'agite et se tourmente pour amasser des biens qui périront avec lui. Au jour de ma mort à quoi me servira de m'être épuisé de fatigues sous le soleil pour me procurer des jouissances dont le souvenir ne sera pour moi qu'un remords, pour me faire peut-être une fortune brillante dont peut-être je n'aurai même pas joui, et dont après tout je ne jouirai pas le lendemain ? Nous sommes des coureurs obligés de fournir une carrière, nous passons devant tout et nous laissons tout derrière nous. Que seront pour moi ces vases d'argent, cet or

¹ Jb., 17, 1.

² Jc., 4, 14.

³ *Vraiment la mort est amère !* (1 S., 15, 32).

SERMONS

accumulé, ces meubles riches et pompeux ? Qu'emporterai-je de tout cela dans la maison de mon éternité : *in domum æternitatis meæ* ? J'emporterai une châsse, quatre planches de sapin, pour dérober aux regards des hommes mon cadavre hideux, déjà tombant comme par

P. 1207

morceaux, en pourriture ; ils le jetteront dans la fosse en détournant les yeux et ils s'en iront en disant : il est mort, n'y pensons plus, tout est fini ! Oh ! qu'il avait donc bien raison, ce guerrier célèbre qui, après s'être rendu maître par la force des armes d'une foule d'Etats, ordonna qu'à ses funérailles l'on portât devant son cercueil, au lieu de son étendard, un drap suspendu à une lance, et qu'un héraut dît à haute voix : Voilà tout ce que Saladin¹, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes : un misérable linceul !

A l'heure de la mort, à mon heure suprême, que penserai-je de tout ce qui maintenant m'afflige ou me réjouit, de tout ce qui excite si vivement mes craintes et mes désirs, mes regrets ou mes espérances ? Que j'aie été dans l'opulence ou dans la pauvreté, que j'aie été comblé d'honneurs ou qu'on m'ait persécuté, que je me sois élevé par mes talents à ce qu'il y a de plus haut, ou que j'aie languï dans un état obscur, quoi de plus indifférent alors ? Le riche et l'indigent, le plus pauvre paysan et le plus grand monarque, le puissant et le faible seront égaux à la mort, puisqu'elle finira tout pour les uns comme pour les autres ; les avantages du corps, de l'esprit, de la naissance, de la fortune, ne seront plus comptés pour rien ; comme un songe après le sommeil, ils s'évanouiront, et il ne nous restera que nos œuvres bonnes ou mauvaises, qui nous auront rendus dignes de récompenses ou de châtiments ; et ainsi se vérifiera cet oracle de l'Esprit Saint : Vanité des vanités, et tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir : *vanitas vanitatum et omnia vanitas*².

Il faut mourir ! mais quand ? qui le sait ? qui

P. 1208

nous le dira ? Chaque moment de notre vie ne peut-il pas être le dernier ? Ô homme, comment donc parviens-tu si facilement à oublier que tu es poussière et que tu vas tout à l'heure retourner à la poussière ? *pulvis es et in pulverum reverteris*. Ô homme frêle et chétive créature, tu n'es pas moins fragile que le verre, qui au moindre choc éclate et se brise ; ce qu'il y a d'étonnant ce n'est pas que tu meures ; ce qu'il y a d'étonnant c'est que tu vives. Une artère qui se rompt, une fibre qui se déränge, une goutte de sang qui s'épanche dans le cerveau, il n'en faut pas davantage pour nous conduire en un clin d'œil au tombeau ; si vigoureux que soit notre tempérament, si florissante que soit notre santé, le matin nous ne sommes pas sûrs d'atteindre le soir ; et tous les jours, en effet, nous voyons des hommes plus robustes que nous enlevés subitement, et sans même qu'ils aient le temps de s'apercevoir qu'ils se meurent.

Mais, quand nous serions à l'abri d'accidents semblables, quand notre vie se prolongerait plusieurs siècles, qu'importe puisqu'elle doit finir ? Cette réflexion si simple convertit un jeune homme qui, assistant une nuit à l'office de Matines dans l'église de Notre Dame de Paris, entendit chanter ces paroles de la Genèse : Adam a vécu 930 ans, et il est mort ; Seth a vécu 912 ans et il est mort ; Enos a vécu 905 ans, et il est mort ; Malaléel a vécu 895 ans, et il est mort ; Jared a vécu 962 ans, et il est mort. Ils sont morts chargés d'années, dit-il ; les miennes seront-elles aussi nombreuses que les leurs ? Ne suis-je pas certain

¹ Saladin 1er, en arabe : Salah al-Din Yüsuf (1138-1193), réunit sous son autorité l'Egypte, le Hedjaz, la Syrie et la Mésopotamie. Il reprit Jerusalem aux Latins en 1187 et signa avec eux une paix de compromis en 1192.

² Qo., 1, 2.

P. 1209

au contraire, qu'il en sera fait de moi bien plus vite ? Hélas ! ne puis-je pas, comme le prophète, comparer ma vie à une fleur, qui à peine éclos, est brisée et foulée aux pieds ? *quasi flos egreditur et conteritur*¹ - Mais en supposant que je vive aussi longtemps que ces premiers-nés du genre humain, que m'importeront ces années de plus quand elles seront passées, quand l'éternité les aura englouties dans ses abîmes ? Alors mille ans seront pour moi comme le jour d'hier qui n'est plus : *tanquam dies hesternæ quæ præterit*². Donc, puisqu'un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faut mourir, il faut que je m'y prépare dès à présent ; dans toutes mes actions, dans toutes mes pensées, je dois être tel que je voudrais être si je savais que je dois mourir aujourd'hui.

Qui de nous pourrait raisonnablement ne pas tenir le même langage, ne pas prendre les mêmes résolutions ? Si nous ignorons le moment de notre mort, ne savons-nous pas du moins que l'on ne meurt qu'une fois ? : *statutum est hominibus semel mori*. L'arbre qu'on a coupé n'est pas sans espérance de reverdir et de porter de nouveaux rejetons, disait le saint homme Job. Quand sa racine aurait vieilli dans la terre, quand son tronc serait desséché dans la poussière, l'humidité lui rend la vie et il se couvre de feuillage comme s'il venait d'être planté ; mais l'homme meurt, et il reste enseveli dans son tombeau ; l'homme passe et ne revient plus : *Sic homo dum dormierit non resurget*. Repérons-le donc : on ne meurt qu'une fois ; mais ce moment si court décide entre une vie toujours heureuse ou toujours désespérée. Si l'arbre tombe au septentrion, il y demeurera ; s'il tombe au midi, il y demeurera, dit l'Ecclésiaste : *Si ceciderit lignum*

P. 1210

ad austrum aut ad aquilonem, ibi erit. (Eccl 11, 3). Terrible, terrible alternative ! Pécheur, mon frère, y as-tu jamais sérieusement pensé ? Que serais-tu donc devenu si la mort t'avait surpris au milieu de ces fêtes où tu t'es abandonné à tant de désordres, dans ces bals où tu t'es livré à des joies si folles et presque toujours si criminelles, à cette table où tu as commis tant d'excès, dans cette nuit où tu as consommé tant d'actions infâmes ? ... tu te serais réveillé dans l'enfer pour y brûler toujours avec les démons et les damnés.

Vous frémissez en pensant que vous avez été exposés et que, peut-être, l'êtes-vous encore à ce malheur extrême ; mais voulez-vous sincèrement vous en préserver ? dès à présent, préparez-vous à la mort : *cherchez le Seigneur tandis qu'on peut le trouver ; invoquez-le tandis qu'il est proche : invoke eum dum prope est*³.

A chaque page de nos livres sacrés, J.-C. lui-même nous donne ces avertissements ; il nous recommande de prier, de veiller sans cesse, parce que nous ne savons ni le jour ni l'heure où il viendra ; il se compare à un voleur qui entre dans une maison au moment où on ne l'attend point : *qua hora non putatis filius hominis veniet*⁴ ; et par conséquent, ce serait de notre part une grande folie que de ne pas nous tenir prêts et de nous endormir dans une présomptueuse sécurité.

Cependant - (comme nous l'avons déjà remarqué) - n'est-ce pas ce que font la plupart des hommes ? Et vous-mêmes, M.F., avez-vous eu jusqu'ici plus de prudence et de raison que les autres ? Si vous deviez à l'instant partir de ce monde, seriez-vous tranquilles ? partiriez-vous contents de votre vie passée ? n'avez-vous plus aucune faute à effacer, aucune injustice, aucun scandale

¹ Jb., 14, 2.

² Ps., 90, 4.

³ Is., 55, 6.

⁴ Lc., 12,40

SERMONS

P. 1211

à réparer ? Vos comptes sont-ils en règle ? pensez-y, M.F. ; quel que soit notre âge, pensons-y tous dans cette retraite, car tous les jours, jeunes et vieux se mêlent et se pressent sous la tombe, et il est écrit pour les uns comme pour les autres : *cette nuit on te redemandra ton âme ! in hac nocte !* Sera-ce donc au milieu des ténèbres et des angoisses de cette nuit affreuse, lorsque la mort se présentera à vous avec tout ce qu'elle a de lugubre et de hideux que vous aurez assez de sang-froid et de liberté d'esprit pour débrouiller le chaos de votre conscience ? Dans cette retraite où rien ne vous distrait, où vous jouissez de toutes vos facultés intellectuelles, où du haut de nos chaires on vous donne tant d'instructions propres à vous éclairer et à vous rendre plus facile la recherche de vos fautes anciennes, à peine huit jours vous suffiront-ils pour bien les connaître et pour vous en confesser, et l'on veut qu'un homme que les douleurs accablent, dont tous les sens sont troublés et malades, dont l'imagination est agitée d'effrayants fantômes, dont l'âme, comme renfermée dans une fosse obscure, est absorbée tout entière dans l'horrible contemplation de la ruine qui la menace et qu'elle ne saurait éviter ; on veut, dis-je, qu'un homme en cet état où il n'a plus de force que pour souffrir repasse toute sa vie sans oublier aucun des innombrables péchés qu'il a commis ; on veut qu'il les confesse distinctement, en répare les suites autant qu'il le doit, change tout à coup de sentiments, d'affections et de pensées, qu'il haïsse ce qui attirait tous ses désirs, qu'il aime ce qui était l'objet de toutes ses répugnances ; en un mot on veut que, lorsqu'il n'est plus maître ni de son esprit ni de son cœur, il reçoive avec les dispositions convenables les derniers

P. 1212

sacrements qu'on lui administre à la hâte ! Oh ! non, non, ce n'est pas ainsi qu'on se convertit et qu'on se sauve ; pour bien mourir, il faut au moins avoir commencé à bien vivre.

Commençons donc, et travaillons à notre salut de bon cœur et de bonne foi, et non pas comme nous l'avons fait jusqu'ici, pour tromper notre conscience et calmer les alarmes qu'un reste de religion excite en nous. Profitons du temps que le Seigneur nous accorde dans sa clémence, afin que lorsqu'il sera fini nous n'ayons pas à le regretter avec des larmes amères. C'est assez, c'est beaucoup trop d'années perdues ; celles qui nous restent, employons-les uniquement à nous rendre tels que nous désirons d'être trouvés à la mort, et pour cela :

1mt. Mourons tous les jours au péché, au monde, à ses vanités, à ses plaisirs ; détachons d'avance notre âme de tout ce qui, un jour, se détachera d'elle, afin qu'au moment du départ, *tous nos adieux soient déjà faits*, comme le dit St François de Sales¹.

2mt. Au lieu d'éloigner de nous l'image de la mort, parce qu'elle nous attriste et trouble nos joies mondaines, souvent descendons par la pensée au fond de ces tombeaux où tant de générations nous ont déjà précédés, afin de nous convaincre de plus en plus que le monde qui nous réduit et nous enchante n'est qu'une ombre vaine, que ses promesses sont des mensonges, que sa félicité n'est qu'un rêve. Disons-nous à nous-mêmes : Qui sait si cette année, si ce mois, si ce jour n'est pas pour moi le dernier ? qui sait si mon sort ne dépend pas de cette heure qui s'écoule et dont peut-être ne verrai-je pas

P. 1212 bis

la fin ? Ô mon Dieu, j'ai déjà trop longtemps abusé de votre patience et de votre indulgence ; je ne dirai plus demain, demain, car demain c'est l'éternité !

3mt. Dans toutes nos prières, demandons à Dieu la grâce d'une bonne et sainte mort ; et pour l'obtenir ayons recours à la très Sainte Vierge avec une humble et vive confiance : n'est-elle pas notre mère ? pourrait-elle nous abandonner lorsque nous serons près d'expirer, près

¹ François de Sales (1567-1622), évêque de Genève-Annecy et docteur de l'Église. Auteur de *l'Introduction à la vie dévote*, et du *Traité de l'Amour de Dieu*. Avec Jeanne de Chantal, il fonda l'ordre de la Visitation.

d'être jugés, lorsque tous nos amis de la terre seront dans l'impuissance de nous secourir et s'éloigneront de nous ? Oh ! ne laissons passer aucun jour sans répéter plusieurs de ces belles et touchantes paroles que l'Église elle-même nous invite à lui adresser : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.*

4mt - Faisons toutes nos actions comme si dès l'instant d'après nous devons aller en rendre compte au tribunal de Dieu, et, pour ne parler que de celles que nous devons faire pendant cette retraite, interrogeons notre conscience, écoutons ses reproches, suivons ses mouvements et confessons-nous avec les mêmes sentiments de foi, de douleur et de repentir, que si un prophète nous était envoyé pour nous dire : *Mon frère, fais pénitence, car le jour du Seigneur est proche.* A la fin de ces pieux exercices, si nous avons le bonheur de communier, faisons-le avec autant de ferveur et d'amour que si nous recevions le divin Sacrement en viatique et que si, à ce moment même, J.-C. dépouillé de ses voiles, devait nous apparaître comme il nous apparaîtra au jour de notre mort, dans tout l'éclat de sa majesté et de sa gloire. En un mot, que notre vie, comme celle des justes, ne soit qu'une préparation habituelle à la mort, et notre mort sera semblable à la leur ; comme eux, nous quitterons avec une sainte confiance et une grande joie cette terre d'exil, pour entrer dans l'heureux séjour où Dieu nous appelle et où nous serons rassasiés de tous les biens. Ainsi soit-il.

300

FRAGILITÉ DE LA VIE HUMAINE

P. 1212 ter

[...] une artère qui se rompt, une fibre qui se déränge, une goutte de sang qui s'épanche dans le cerveau, il n'en faut pas davantage pour conduire en quelques minutes au tombeau. Si vigoureux que soit notre tempérament, si florissante que soit notre santé, le matin, nous ne sommes pas sûrs d'atteindre le soir ; et tous les jours, en effet, nous voyons des hommes plus robustes que nous enlevés subitement sans même qu'ils aient le temps de s'apercevoir qu'ils se meurent.

Mais quand nous serions à l'abri d'accidents semblables, quand notre vie devrait se prolonger plusieurs siècles, qu'importe puisqu'elle doit finir ? Cette réflexion convertit un jeune homme qui, assistant une nuit à l'office des matines dans l'église de Notre-Dame de Paris, entendit chanter ces mots de la Genèse : Adam a vécu 930 ans, et il est mort ; Seth a vécu 912 ans, et il est mort ; Enos a vécu 905 ans, et il est mort ; Malaliel a vécu 895 ans, et il est mort ; Jared a vécu 962 ans, et il est mort. - Et moi, dit-il, je suis certain qu'il en sera fait de moi bien plus vite, car hélas ! ma vie est semblable à une fleur qui à peine éclos est brisée et foulée aux pieds : *quasi flos egreditur et conteritur.* - Un souffle a passé, la fleur tombe et le lieu qui la portait ne la reconnaîtra plus, *et non cognoscet amplius locum suum.* Mais en supposant même qu'il en fût autrement et que

P. 1213

je vécusse aussi longtemps que ces premiers-nés du genre humain, que m'importeront ces années de plus quand elles seront passées ? Donc puisqu'un peu plus tôt ou un peu plus tard il faut mourir, dans toutes mes actions, dans toutes mes pensées, je dois être tel que je serais s'il me fallait mourir aujourd'hui.

Qui de nous pourrait hésiter à tenir le même langage ? Si nous ignorons le moment de notre mort, ne savons-nous pas du moins qu'on ne meurt qu'une fois et que ce moment si court décide entre une vie toujours heureuse ou toujours désespérée ? Si l'arbre tombe au septentrion il y demeurera ; s'il tombe au midi, il y demeurera, dit l'Ecclésiaste : *Si ceciderit lignum ad austrum aut ad aquilonem, ibi erit.* (Eccl. , l. 1, 3). - Terrible, terrible alternative !

SERMONS

Pécheur mon frère, que serais-tu donc devenu si la mort t'avait frappé au milieu de tes égarements, dans ce lieu, dans ces fêtes, dans ces divertissements où tu t'es abandonné à tant de désordres, à cette table où tu as commis tant d'excès, dans cette nuit où tu as consommé tant de crimes infâmes ? Hélas ! Tu te serais réveillé dans l'enfer et tu y brûlerais maintenant et pour toujours avec les démons et les damnés.

Vous frémissez en pensant que vous avez été exposés et que peut-être l'êtes-vous encore, à ce malheur extrême ; mais voulez-vous sincèrement vous en préserver ? Voulez-vous éviter le sort des réprouvés et que votre mort soit celle des justes ? *Préparez-vous-y dès à présent ; cherchez le Seigneur tandis qu'on peut le trouver ;*

P. 1214

invoquez-le tandis qu'il est proche.

A chaque page de nos livres sacrés, Dieu lui-même nous donne cet avertissement ; il nous recommande de veiller et de prier sans cesse parce que nous ne savons ni le jour ni l'heure où il viendra. Il se compare à un voleur qui entre dans une maison au moment où on ne l'attend point : *qua hora non putatis filius hominis veniet*¹ ; et par conséquent ce serait de notre part une grande folie que de ne pas nous tenir prêts et de nous endormir dans une présomptueuse confiance.

Cependant, - (comme nous l'avons déjà remarqué) - n'est-ce pas ce que font la plupart des hommes ? Et vous-mêmes, M.F., avez-vous plus de prudence et de raison que les autres ? Si vous deviez à l'instant partir de ce monde, seriez-vous tranquilles ? Partiriez-vous contents de votre vie passée ? N'avez-vous plus aucune faute à effacer, aucune injustice aucun scandale à réparer ? Vos comptes sont-ils en règle ? Pensez-y, M.F., pensez-y tous dans cette retraite, car il est écrit pour les jeunes comme pour les vieux : *cette nuit on te redemandera ton âme !* Sera-ce donc au milieu des ténèbres et des angoisses de cette nuit affreuse, lorsque la mort se présentera à vous avec tout ce qu'elle a de lugubre et de hideux, que vous aurez assez de sang-froid et de liberté d'esprit pour débrouiller le chaos de votre conscience ? Dans cette retraite où rien ne vous distrait, où vous jouissez de toutes vos facultés intellectuelles, à peine huit jours vous suffiront-ils pour bien vous connaître et bien vous confesser ; et l'on veut qu'un homme que la douleur environne, accable

P. 1215

et serre de toutes parts, dont tous les sens sont troublés et malades, dont l'imagination est agitée d'effrayants fantômes, dont l'âme comme renfermée dans une fosse obscure, est absorbée tout entière dans l'horrible contemplation de la ruine qui la menace et qu'elle ne saurait éviter ; on veut, dis-je, que cet homme repasse les fautes de toute sa vie, les confesse distinctement sans en oublier aucune, en répare les suites autant qu'il le doit ; change tout à coup de sentiments et de pensées, comprenne la fausseté des maximes du monde qu'il a suivies jusqu'alors et s'attache avec une pleine conviction à celles du saint Évangile ; qu'il haïsse ce qui attirait tous ses désirs, qu'il aime ce qui était l'objet de toutes ses répugnances ! en un mot, on veut qu'il devienne chrétien parfait dans quelques instants alors qu'il n'est plus maître ni de son esprit ni de son cœur, qu'il reçoive avec les dispositions convenables les derniers sacrements qu'on lui administre à la hâte ! Oh ! non, non, ce n'est pas ainsi qu'on se convertit et qu'on se sauve ; pour bien mourir, il faut au moins avoir commencé à bien vivre. (*Inachevé*)

¹ Lc., 12, 40.

301

LA MORT

P. 1216

Entraînés par le charme des sens et comme frappés d'étourdissement, la plupart des hommes n'ont aucun souci de l'avenir ; le présent est tout pour eux et ils ne goûtent que ce qui est charnel ; passer doucement sur la terre un jour qui peut-être n'aura pas de lendemain, voilà donc l'unique objet de leurs pensées et des soins qui les travaillent. Pour nous, chrétiens, soyons plus sages ; dans cette retraite surtout où de nouvelles grâces et de nouvelles lumières nous sont données, où l'Église invite d'une voix si tendre tous ses enfants à rentrer en eux-mêmes, méditons attentivement sur nos fins dernières, afin de nous détacher de plus en plus des créatures et de tout ce qui passe, afin de mieux comprendre que nous ne l'avons fait jusqu'ici, qu'une seule chose est nécessaire : le salut ! *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.*

Qui l'ignore ? qui en doute ? Il faut mourir ! Mes frères, un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faut mourir ! *Statutum est omnibus hominibus semel mori.*

Dès en naissant nous sommes tous condamnés à mourir. Nul enfant d'Adam n'échappe à cette loi terrible, et le premier pas que nous avons fait en entrant dans le monde a été un pas vers le tombeau : *Statutum est omnibus hominibus semel mori.* Quelle que soit la longueur de notre vie, il viendra donc un jour, il viendra une heure qui sera pour nous la dernière, et ce jour et cette heure sont déjà irrévocablement fixés dans les décrets de Dieu.

Donc il est certain qu'en peu d'années, ni vous ni moi, nous ne serons plus sur la terre ; de même que nous avons entendu sonner les cloches pour la mort des autres, les autres les entendront sonner pour notre mort ; de même que nous lisons

P. 1217

dans les registres funèbres les noms de nos ancêtres, les noms de ceux qui nous ont précédés, les nôtres y seront lus par ceux qui nous succéderont ; en un mot, il n'y a pas de remède ; tous, jeunes et vieux chaque jour se mêlent et se pressent dans la tombe.

Mais quand donc mourrons-nous ? Mes frères, remarquez-le bien, nous mourons tous les jours : *quotidie morior.*¹ Déjà le travail de la mort sur chacun de nous est commencé et il ne s'arrête point ; à chaque instant elle s'empare et prend possession en quelque sorte d'une partie de notre vie ; une année de plus que le passé a engloutie est une année de plus qui est à elle, si bien que nous ne devrions pas dire : j'ai vingt ans, j'ai cinquante ans, mais déjà la mort m'a enlevé vingt ou cinquante ans des années si courtes que j'avais à vivre.

Mon enfant, tu as quinze ans, dis-tu ; mais ces quinze ans, est-ce des années qui sont à toi ? Non, ce sont des années qui sont à la mort, et qu'elle ne te rendra jamais, la cruelle ! elle les garde ; demain, de nos années si rapides un jour de plus lui appartiendra, et ainsi de jour en jour elle s'emparera de tout et ne te laissera rien.

Comprenons-le bien, ce que nous appelons vie se compose de la perte de nos années, qui se précipitent, semblables, dit l'Écriture, aux eaux qui coulent dans la mer où elles se perdent sans jamais remonter vers leur source. Ainsi nous sommes entraînés d'un mouvement insensible, mais rapide et continu, vers notre dernier terme, comme ceux qui dorment

P. 1218

dans un navire, sont poussés vers le port sans s'en apercevoir ; nous nous avançons à pas rapides dans la voie qui a conduit nos pères et qui nous conduit nous-mêmes à la maison de notre éternité ; il ne dépend de nous ni de suspendre notre marche, ni de revenir en arrière, et nous ne tarderons pas à descendre dans ces sépulcres toujours ouverts et toujours vides où les

¹ 1 Co., 15, 31.

SERMONS

générations vont successivement s'ensevelir et disparaître : *breves anni transeunt et viam per quam non revertar ambulo*¹.

Mais qu'est-ce qui s'occupe de ces graves réflexions ? Elles attristent, elles importunent, on les éloigne de soi ; on détourne la tête de peur d'en être trop vivement frappé ; on ne songe uniquement qu'à goûter la vie, à en savourer les trompeuses délices ; et presque personne ne pense à ce jour inconnu, mais prochain cependant et inévitable, dans lequel commencera pour nous l'éternité du ciel ou l'éternité de l'enfer !

Etrange folie ! Qui donc nous expliquera l'aveuglement, les prodigieuses contradictions de l'esprit de l'homme ? Chacun s'alarme vivement de l'avenir et se fait un sujet de crainte de mille choses qui n'arriveront jamais. L'un craint, par exemple, la perte d'un procès et il gagnera ce procès ; l'autre craint de ne pas obtenir une dignité, une place, un emploi, et il obtiendra cette place, cet emploi ; celui-ci craint d'être réduit à la misère par un revers de fortune, de manquer de pain dans sa vieillesse ; il se fatigue à mettre un écu sur un écu ; il sue pour remplir sa bourse et ses greniers ; et dans quel but ? Pour lui-même, croit-il. L'insensé !

P. 1219

cette nuit, on lui demandera son âme, et il laissera à ses héritiers d'immenses trésors ; celui-là craint de voir ses récoltes détruites par la grêle, ses troupeaux frappés par la maladie, ses fils enlevés par la guerre, sa maison ruinée ou brûlée, et aucune de ces tristes prévisions ne se réalisera ; sur tout cela cependant que d'inquiétudes, de démarches, de raisonnements, de calculs ! Que de mesures et de précautions prises, souvent aux dépens de notre santé et de notre repos, pour nous mettre à l'abri de ces maux imaginaires ! et le seul malheur que l'on ne craigne point c'est la mort, le seul qui soit certain ! Est-ce la faute de la mort si l'on pense si peu à elle ? Ne se met-elle pas en vue de tous côtés ?

Le moment où elle arrivera est incertain, dit-on ; soit ; cette incertitude est affreuse et n'est que plus épouvantable. Frêles et chétives créatures, nous ne sommes pas moins fragiles que le verre qui, au moindre choc éclate et se brise ; une artère qui se rompt, une fibre qui se dérange, une goutte de sang qui s'épanche dans le cerveau, il n'en faut pas davantage pour nous tuer ; si vigoureux que soit notre tempérament, le matin, nous ne sommes pas sûrs d'atteindre le soir ; si florissante que soit notre santé, qu'est-elle ? Une feuille sèche que le plus léger vent enlève, une vapeur que le plus petit souffle dissipe : *vapor ad modicum parens*.

D'ailleurs ne voyons-nous pas la mort frapper d'heure en heure à nos côtés, l'enfant comme le vieillard, le pauvre sur son grabat comme le riche dans son palais, au

P. 1220

milieu de ses festins et de ses fêtes ? Qui épargne-t-elle ? Se passe-t-il une semaine, un jour, sans que nous n'entendions dire : un tel se meurt, il est mort ?

Il semble pourtant que ces sinistres paroles, sans cesse répétées devraient faire sur nous une impression profonde, car que signifient-elles ? Un homme est mort, qu'est-ce à dire ? Est-ce seulement le corps de cet homme qui s'est dissous, ses organes qui se sont brisés ? Il est vrai, il ne reste de lui sous nos yeux qu'un cadavre ; mais ce mort avait une âme, où est-elle ? Pour le savoir interrogez sa vie ; cet enfant est mort ; il était désobéissant à ses parents, rebelle à ses maîtres, où est-il ? Il est dans l'enfer ; il plie sous une loi de colère et de vengeance, sous une loi de supplice, parce qu'il n'a pas voulu se soumettre à une loi d'amour ; il est mort, cet impie dont toutes les paroles étaient des blasphèmes, et maintenant il croit et il brûle ! Il est mort, ce libertin qui s'est souillé de mille crimes, et maintenant des flammes éternelles s'attachent à ses membres voluptueux et il brûle ! Il est mort cet avare, ce vindicatif,

¹ Jb., 16, 22.

cet intempérant, ce voleur dont les mains étaient pleines d'injustices et de rapines, et maintenant au fond de l'abîme ils grincent des dents et ils brûlent !

Voilà donc quelles ont été pour ces misérables pécheurs les suites de la mort si elle les a surpris dans leur péché. Chrétiens, nous n'en doutons pas, d'où vient donc qu'étant journellement témoins de tant de morts malheureuses nous ne faisons aucun retour sur nous-mêmes pour nous demander : et moi

P. 1221

qui vis comme eux, comment mourrai-je ?

(Autre rédaction) :

Voilà donc quelle a été la mort de plusieurs de ceux avec qui vous avez vécu, de plusieurs de vos camarades.

Cela vient sans doute mes frères de ce que nous nous flattons en secret, sans peut-être nous l'avouer à nous-mêmes, de pouvoir échapper à la mort, ainsi que ces pécheurs l'ont pu, effacer par les larmes de la pénitence et par les sacrements, la multitude de nos iniquités ; fatale illusion ! La mort est terrible pour le juste ; qu'est-ce donc pour le pécheur qui ne s'y est point préparé, mais qui au contraire a toujours vécu, l'insensé, comme s'il devait toujours vivre ?

Représentons-nous, etc... .

Mais, dit-on, avant de mourir n'a-t-il pas reçu les derniers sacrements ? Peut-être ! mais comment les a-t-il reçus ?

Un prêtre se présente et lui parle de la divine miséricorde ; il ne l'écoute point, ou s'il l'écoute, c'est en détournant l'instant d'après son attention pour songer aux moyens de rappeler cette vie qui lui échappe et s'en va.

Tout le monde le sait, tout le monde le dit, mais qu'est-ce qui se prépare à cette mort inévitable et peut-être prochaine ? Personne ou presque personne, parmi les chrétiens mêmes et surtout parmi les jeunes gens.

302

MORT

P. 1221 bis

Frappés d'étourdissement, entraînés, aveuglés par le charme des sens, la plupart des hommes n'ont aucun souci de l'avenir ; le présent est tout pour eux. S'amuser, s'enrichir, satisfaire toutes leurs passions même les plus honteuses, tous leurs goûts même les plus dépravés ; passer doucement sur la terre un jour qui peut-être n'aura pas de lendemain, voilà l'unique objet de leurs soins, de leurs travaux et de leurs pensées. Pour nous, soyons plus sages ; en toutes choses, regardons la fin et ne nous laissons point séduire par des illusions vaines qui après tout ne nous tromperaient point longtemps. Pendant cette retraite nous méditerons donc ensemble sur la mort, le jugement, le paradis et l'enfer. Quels sujets plus importants pourraient nous occuper ? Donnons-y toute notre attention, afin que ces vérités terribles fassent sur nous une impression salutaire, et qu'elles nous pénètrent de la crainte des jugements du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse : *Initium sapientiæ timor Domini*¹.

De la Mort.

¹ Ps., 111, 10.

SERMONS

Il faut mourir ; pour bien mourir, il faut s'y préparer. Ces deux réflexions feront le sujet et le partage de cet entretien.

Qu'est-ce que la vie ? La vie n'est qu'un voyage bien court dont le ciel ou l'enfer sont le terme prochain et inévitable. C'est là l'idée que s'en sont formée tous les saints ; (suivant la remarque de St Paul) ils se sont considérés comme des pèlerins sur la terre où nous passons si rapidement ; ils ont vécu dans le monde comme dans

P. 1222

une hôtellerie où personne ne séjourne, et non comme dans une demeure stable et permanente où l'on s'établit : *non habemus hic*, disaient-ils, *non habemus hic manentem civitatem*¹. Dès lors, ils ne s'attachaient à rien de ce qui aurait pu les arrêter dans la route qu'ils avaient à parcourir ; richesses, plaisirs, dignités, honneurs, ils foulait tout aux pieds et ils se hâtaient, pleins d'espérance, vers cette grande éternité où la foi nous promet le repos, la paix, le bien parfait, infini, dans la possession de Dieu même.

Ne nous étonnons donc plus de ce que la mort leur ait été si douce ; elle n'avait rien à leur ravir ; ils l'appelaient de tous leurs vœux parce qu'elle devait les délivrer de toutes leurs misères, de toutes les tentations, de tous les périls, et les mettre en possession du bonheur immuable auquel ils avaient toujours aspiré. Ainsi le grand St Martin, quelques instants avant de rendre le dernier soupir, disait avec ravissement aux religieux qui l'assistaient : Laissez-moi voir le ciel, mes frères ; déjà mon âme s'élance dans le chemin qui doit la conduire à son Dieu : *Sinite me cælum aspicere, ut suo jam itinere iturus ad Dominum spiritus dirigatur*. - Sors, ô mon âme, s'écriait St Hilarion expirant, sors de ce corps de boue ; voilà soixante-dix ans que tu sers Dieu dans la mortification et la prière, que pourrais-tu craindre ?

En est-il de même de nous ? Nous sommes, il est vrai, à chaque instant témoins de la mort de ceux qui nous environnent ; nous savons que nous devons les suivre de près et que notre passage sur la terre est bien rapide [...] (*Lacune dans le manuscrit*).

P. 1223

[...] par votre grâce, j'aie de cette effrayante vérité une conviction profonde ! Ai-je pris des précautions suffisantes pour me mettre à couvert du péril ?

M.F., faites à votre conscience cette même question ; qu'elle réponde sincèrement et devant Dieu. Etes-vous prêts ? Tous vos comptes sont-ils en règle ? N'avez-vous plus aucune faute à effacer, aucune injustice à réparer ? Ne conservez-vous contre personne des sentiments de haine ? Pardonnez-vous à vos ennemis, comme vous voulez que Dieu vous pardonne ? Pensez-y, M.F. ; pensons-y tous dans cette retraite, car il est écrit : *Cette nuit on te redemandera ton âme*.

Ceci s'adresse à tous : que vous soyez vieux, que vous soyez jeunes, vous ne mettrez jamais, entre la santé la plus florissante et la mort, que l'intervalle de quelques heures ; sera-ce donc au milieu des ténèbres de cette nuit affreuse, lorsque la mort se présentera à vous avec tout ce qu'elle a de lugubre et de hideux que vous aurez assez de liberté d'esprit et de sang-froid pour mettre ordre à votre conscience ? Voyez ce qui vous arrive maintenant ; quoique vous jouissiez de toutes vos facultés et que vous ayez consacré une semaine entière à l'examen de votre état intérieur et à la recherche de vos péchés, vous avez une peine extrême à vous les rappeler tous avec leurs circonstances et à bien vous connaître ; et l'on veut qu'un homme assailli par une maladie cruelle, qui n'a plus que des idées confuses, une mémoire affaiblie, un esprit à demi éteint, que la douleur environne, accable et serre de toutes parts, dont tous les sens sont troublés, dont l'imagination est agitée d'effrayants fantômes, qui serait incapable de traiter la plus petite affaire, de signer un marché, de discuter les conditions d'une

¹ He., 13, 14.

ferme ; on veut, dis-je, que cet homme repasse en un moment les fautes de toute sa vie, les confesse distinctement et reçoive avec les dispositions convenables les

P. 1224

derniers sacrements qu'on lui administre à la hâte, car déjà la mort l'a saisi et le tient entre ses mains glacées !

Oh ! qu'une pareille mort est effroyable ! Ce n'est pas ainsi que nous mourrons, je l'espère bien, M.F., car, dans la retraite et sans délai, nous allons prendre les moyens et les précautions nécessaires pour que la mort à quelque instant qu'elle arrive ne puisse nous surprendre.

1mt. Nous vivons désormais dans une continuelle attente de l'avènement du Seigneur ; au lieu d'éloigner de nous l'image de la mort parce qu'elle nous attriste et qu'elle trouble nos joies mondaines, souvent nous descendrons par la pensée au fond du tombeau, et là nous verrons que ce monde qui nous séduit n'est qu'une ombre vaine, que ses promesses sont des mensonges et que sa félicité n'est qu'un rêve. Pas un jour ne s'écoulera sans que nous nous disions à nous-mêmes : c'en sera fait de moi bientôt ; demain je puis mourir, demain commenceront peut-être pour moi les années éternelles.

2mt. Nous ferons toutes nos actions comme si en les achevant nous devons comparaître au tribunal de Dieu ; nous prierons avec autant d'attention et de ferveur que si nous implorions pour la dernière fois la miséricorde de notre Sauveur et de notre Juge ; nous interrogerons notre conscience, nous en écouterons tous les reproches, nous en suivrons tous les mouvements, et nous nous confesserons avec les mêmes sentiments de foi, de douleur et de repentir que si un prophète nous disait : "Faites pénitence, car le jour du Seigneur est proche". Nous communierons comme si c'était en viatique que le saint Sacrement nous fût donné, comme si l'instant d'après J.-C., dépouillé de ses voiles, devait nous apparaître dans toute sa majesté et dans toute sa gloire ; nous souffrirons toutes les peines inséparables de notre condition ici-bas, comme si nous touchions déjà la couronne immortelle que J.-C. a promise à ses disciples pour prix de leur résignation et de leur patience. En un mot, notre vie comme celle des justes ne sera qu'une préparation habituelle à la mort, et alors, bien loin de la craindre, nous la recevrons avec joie, nous serons remplis d'une douce confiance parce qu'alors nous verrons s'ouvrir pour nous le sein d'Abraham, et les tabernacles éternels.

303

DE LA MORT

P. 1225

Entraînés par le charme des sens et comme frappés d'étourdissement, la plupart des hommes n'ont aucun souci de l'avenir ; le présent est tout pour eux : s'amuser, s'enrichir, satisfaire toutes leurs passions même les plus honteuses, tous leurs goûts, même les plus dépravés ; passer doucement sur la terre un jour qui peut-être n'aura pas de lendemain, voilà l'unique objet de leurs soins, de leurs travaux et de leurs pensées. Pour nous, soyons plus sages ; en toutes choses regardons la fin et ne nous laissons point éblouir par des illusions vaines qui, après tout, ne nous tromperaient pas longtemps. Elles ressemblent à la lumière du jour ; quand elles finissent, tout disparaît avec elles. Pendant cette retraite, nous méditerons donc ensemble sur la mort, le jugement, le paradis et l'enfer. Quels sujets plus importants pourraient nous occuper ? Donnons-y toute notre attention, afin que des vérités si propres à faire sur nous une profonde impression nous pénètrent de cette crainte heureuse dont parle l'Écriture qui est le commencement de la sagesse : *Initium sapientiæ timor Domini*¹.

¹ Ps., 110, 10.

SERMONS

De la Mort.

Nous ne regardons la mort que dans un éloignement trompeur qui lui ôte ce qu'elle a de plus terrible, de sorte que nous remettons à y penser à un autre temps que celui que Dieu nous donne actuellement.

Il faut mourir ; pour bien mourir, il faut s'y préparer : deux réflexions fort simples sur lesquelles on ne saurait trop sérieusement méditer.

Qu'est-ce que la vie ? La vie n'est qu'un voyage bien court, dont le ciel ou l'enfer sont le terme prochain et inévitable. Telle est l'idée que s'en sont formée les

P. 1226

Saints ; ils se considéraient comme des pèlerins sur la terre ; et dès lors ils y ont vécu *comme n'y vivant pas*, suivant l'expression de St Paul, c'est-à-dire comme dans une hôtellerie où personne ne séjourne, et non comme dans une demeure stable et permanente : *non habemus hic manentem civitatem*¹. Les yeux toujours fixés sur le terme de leur carrière, ils ne s'attachaient à rien de ce qui aurait pu les arrêter dans la route qu'ils avaient à parcourir. Richesses, plaisirs, dignités, honneurs, ils foulait tout aux pieds et se hâtaient pleins d'espérance vers cette grande éternité où la foi nous promet le repos, la paix, le bien parfait, infini, dans la possession de Dieu même.

Ne nous étonnons donc plus de ce que la mort leur ait été si douce, car elle n'avait rien à leur ravir ; elle était pour eux, au contraire, le commencement de la véritable vie. Loin de la redouter, ils l'appelaient de tous leurs vœux, parce qu'elle devait les délivrer de toutes leurs tentations, de toutes les misères, de tous les périls dont nous sommes environnés ici-bas et les mettre en possession du bonheur auquel ils avaient toujours aspiré. Ainsi St Martin, à la veille de rendre le dernier soupir, disait aux religieux qui l'assistaient : Laissez-moi voir le ciel, mes frères, mon âme est impatiente de s'élancer dans le chemin qui doit la conduire à son Dieu - *Sinite me fratres caelum aspicerem, ut suo jam itinere iturus ad Deum spiritus dirigatur*. - St Hilarion, dans la même circonstance, éprouvait les mêmes sentiments de joie et de confiance : "Sors, ô mon âme, s'écriait-il, sors de ce corps de boue ; voilà soixante-dix ans que tu sers Dieu dans les jeûnes et dans la prière,

P. 1227

qu'as-tu à craindre ? - *Egredere anima mea, quid times ? septuaginta annis servisti Deo, et adhuc times ?*

Et nous, M.F., pourrions-nous dire comme eux que *la mort nous est un gain ? : mihi mori lucrum*. Hélas ! non, nous touchons à l'éternité et nous n'y pensons pas. Avons-nous, comme l'Apôtre, le désir sincère de voir se dissoudre les liens du corps et d'être avec J.-C. ? *Cupio dissolvi et esse cum Christo*². Nous nous en allons au hasard et sans rien prévoir vers ce jour auquel nul autre jour ne doit succéder. Nous faisons des calculs, des arrangements, des spéculations, des projets, pour des années sans fin que nous ne devons pas voir ; nous nous livrons avec une folle sécurité à tout ce que la nature dégradée convoite ; en un mot, nous vivons comme si nous devions toujours vivre ; jamais nous ne nous disons sérieusement à nous-mêmes : *je mourrai !* Nous mettons au contraire tous nos soins et toute notre étude à éloigner de nous tout ce qui nous en rappellerait l'idée. Trop souvent nous avons le triste pouvoir d'obscurcir l'évidence des vérités les plus claires lorsqu'elles nous importunent. Mais douter de la certitude de la mort, d'un événement si funeste que nous ne pouvons éviter, ni

¹ He., 13, 14.

² Ph., 1, 23.

même retarder et bien plus prochain que nous ne nous l'imaginons, cela est impossible, et nul homme n'est assez fou pour n'être pas pleinement convaincu qu'il mourra.

Il faut mourir ! Que de choses dans ce peu de paroles ! Donc bientôt nous abandonnerons pour toujours ces maisons que nous avons élevées et embellies avec tant d'art, ces champs que nous avons plantés et cultivés avec tant de soins, ces emplois que nous avons obtenus au prix de tant de sacrifices, et nous habiterons avec les vers dans un sépulcre ; bientôt nous serons

P. 1228

comme arrachés de ces plaisirs et de ces joies qu'à peine avons-nous commencé à goûter, parce qu'en effet tout ce qui passe n'est qu'une vapeur et qu'un souffle ; bientôt nous nous séparerons sans retour de tous ceux que nous avons aimés, de tout ce qui nous est le plus cher au monde, de notre père, de notre mère, de nos frères, de nos sœurs, de nos amis ; bientôt, étendus sur un lit funèbre qu'ils environneront en pleurant, nous les verrons, nous serrerons leurs mains de nos mains défaillantes pour la dernière fois ; nous leur dirons un dernier et éternel adieu. Oh ! que cette séparation serait cruelle si nous n'avions pas l'espoir de les retrouver dans un monde meilleur ! Oh ! que la mort est dure pour celui qui a mis toutes ses affections et toutes ses espérances dans les créatures ! Quels affreux déchirements il éprouvera dans son cœur lorsque tous les liens qui l'y attachaient se seront brisés à la fois et d'un seul coup, lorsque [...] (*Lacune dans le manuscrit*).

[...] autant de ferveur que si nous recevions la Ste Eucharistie en viatique, que si, au moment que nous sortirons de la table sainte, J.-C. dépouillé de ses voiles devait nous apparaître dans l'éclat de sa majesté et de sa gloire. En un mot, que notre vie, comme celle des justes, ne soit qu'une préparation habituelle à la mort, et notre mort sera semblable à la leur ; comme eux, nous quitterons avec une sainte confiance et une grande joie cette terre d'exil, pour entrer dans l'heureux séjour où Dieu nous appelle et où nous serons rassasiés de tous les biens. *Ainsi soit-il.*

1°- Mourons tous les jours de cette mort toute vivifiante, comme l'appelle St François de Sales ; mourons au péché, au monde, à ses richesses, à ses plaisirs, afin qu'au moment du départ tout soit dans l'ordre, tout soit prêt et que, comme le dit St François de Sales, tous les adieux soient faits.

Pensons à ce moment où tous les hommes et le monde entier nous échapperont, où nous rencontrerons Dieu, Dieu seul, comme le dit un prophète (Is 64).

304

SUR LA MORT

P. 1230

(Le début manque).

[...] plus criminelles habitudes, qui n'a pas fait ses Pâques, qui depuis si longtemps n'a pas été à confesse, (qui a vécu tant d'années sans approcher du tribunal sacré de la Pénitence), cet avare, ce vindicatif, cet impudique, cet intempérant, ce voleur dont les mains étaient pleines d'injustices et de rapines, enlevés par une mort soudaine et imprévue, viennent d'être précipités dans l'abîme de toutes les douleurs ! Ils sont allés au feu éternel ; ils brûlent avec Satan dans son enfer !

Voilà la traduction, hélas ! trop fidèle, de ces trois mots : il est mort ! qui si souvent retentissent à nos oreilles.

SERMONS

Comment donc des événements si fréquents et si funestes ne font-ils sur vous aucune impression ? D'où vient que nous voyons tant d'hommes mourir sans faire aucune réflexion ni sur eux ni sur nous-mêmes ? Direz-vous que lorsqu'un homme meurt, on ignore quelles sont ses dispositions et par conséquent s'il a été jugé digne d'amour ou de haine ? Direz-vous que peut-être votre mort ne sera pas semblable à votre vie ? Quoi ! c'est là ce qui vous rassure sur le sort des autres et ce qui vous empêche de vous en assurer un meilleur ! Mais cette incertitude même n'est-elle pas terrible ? Y pouvez-vous penser de sang-froid ?

Il est donc incertain si cet homme qui vous était si bien connu et qui vous était si cher, si ce parent, ce voisin, cet ami, que vous venez de perdre est maintenant pour l'éternité dans la joie ou pour l'éternité dans le feu ! Vous ne savez pas s'il est entré dans le lieu du rafraîchissement et de la paix, ou s'il brûle ! Vous ne

P. 1231

savez pas davantage ce que vous deviendrez quand Dieu vous appellera à son jugement. Cela dépend, je le sais comme vous, de l'état dans lequel on sera trouvé à la mort ; mais sur cela, quelles conjectures pouvons-nous faire ?

Nous devons trembler pour les justes, car il faut être si pur pour voir Dieu ! Qu'est-ce donc des pécheurs ? Lorsque la mort les surprend, comme il arrive tous les jours, leur réprobation est-elle douteuse ? et lors même que la mort les avertit de son approche, comment meurent-ils ?

Essayons de le découvrir en examinant ce qui se passe en eux à ce dernier moment, ce qui se passe dans ce que Salomon appelle l'intérieur du mourant et de la mort même : *interiora mortis* !

Représentez-vous un de ces hommes assailli par la dernière maladie ; la veille il s'en allait, la tête levée, par la ville, parlant à tout le monde de ses rêves de fortune et de gloire, des places brillantes qu'il allait occuper, des voyages qu'il comptait entreprendre, des trésors qu'il devait en rapporter ; et tout à coup le voilà étendu sur un lit de douleurs d'où il ne se relèvera plus ! Que se passe-t-il alors ?

Les médecins qui accourent (s'assemblent) en hâte, ses parents enfoncés dans un silence morne, les soupirs étouffés des assistants, le trouble peint sur leurs visages, les larmes qui coulent de leurs yeux, tout lui annonce que son heure suprême est venue ; tout concourt à exciter son effroi et sa terreur. Pauvre homme ! aucune pensée de foi et d'espérance ne se présente pour calmer ses angoisses ; le désespoir l'environne

P. 1232

et le presse de toutes parts : désespoir quand il se rappelle les plaisirs qu'il a goûtés, les succès qu'il a obtenus et qui se sont si rapidement évanouis, désespoir au souvenir des amis qui l'ont détaché de Dieu et qui maintenant ne peuvent plus rien pour lui, désespoir à la vue de ce grand Dieu qui déjà étend ses mains formidables pour le saisir, désespoir enfin et désespoir éternel de quelque côté qu'il porte ses regards consternés et stupides d'épouvante !

Au milieu de cette confusion, de cette tempête, il faut pourtant qu'il se dispose à partir de ce monde. Et comment s'y disposer ? Le temps est si court ! son esprit, ses forces l'abandonnent ; la fièvre dévore ses entrailles, la douleur ronge ses os ; il est à peine capable de soulever une pensée ! Qu'importe ! l'heure est venue ; regardez-le bien ; le voilà dans son lit, demain il sera dans le cimetière ! Oui, oui, il faut qu'il parte ! Fossoyeur, prends ta bêche, creuse sa fosse ; *Proficiscere de hoc mundo* !

Cependant on est allé chercher un prêtre : il arrive ! En vain lui parle-t-il de la divine miséricorde, il l'écoute à peine en détournant la tête ; il n'est occupé que de ses maux. Appelez, s'écrie-t-il, appelez d'autres médecins ; essayez d'autres remèdes ! ... Quoi ! des médecins, des remèdes ! Non, il est trop tard ; l'heure est venue, il faut partir ; il n'est au

pouvoir de personne de retarder d'un instant l'exécution de cette sentence : *proficiscere de hoc mundo !*

Mais déjà le mourant est baigné d'une sueur froide ; ses yeux s'obscurcissent et se couvrent déjà comme d'un voile ; son pouls s'affaiblit, ses pieds et ses mains se refroidissent, ses traits se décomposent ; son corps livide et sans mouvement prend l'apparence d'un cadavre ; la

P. 1233

poitrine s'affaisse, la respiration devient plus rare, signes certains d'une fin prochaine... La mort frappe le dernier coup... et le voilà dans l'éternité !

Chaque fois que j'ai été témoin de ce spectacle - (et combien de fois ne l'ai-je pas eu sous les yeux dans l'exercice de mon long ministère !) - en voyant un pauvre malade sur le point d'expirer, dont on cherche à se faire entendre mais qui n'entend plus, qu'on invite à la pénitence mais dont le cœur est déjà glacé, qui vous regarde d'un œil trouble et à demi fermé, d'un œil qui pourtant tout à l'heure va s'ouvrir pour voir face à face son juge, j'éprouve un frémissement dont il me serait impossible de vous donner l'idée. Ah ! c'est alors que l'on conçoit bien l'espèce d'impossibilité où est le pécheur de se convertir à la mort et la folie de ceux qui attendent pour quitter le péché le moment où il leur faudra quitter la vie. C'est alors que l'on ne s'étonne plus de ce que l'Église elle-même doute et s'effraie pour ainsi dire d'une pénitence si tardive !

D'où vient qu'étant si souvent témoins de morts funestes, nous ne songions point à ce que sera la nôtre et que nous ne nous demandons jamais : Et moi, comment mourrai-je ? Cela vient, M.T.C.F., de ce que nous nous flattons toujours qu'il (*Manuscrit inachevé*).

305

SERMON (DANS UN CIMETIÈRE)¹

P. 1234

*Statutum est hominibus semel mori*².

Il faut mourir ! Un peu plus tôt, un peu plus tard, M.F., il faut mourir ! Dès en naissant nous sommes tous condamnés à la mort. Quelle que soit la longueur de notre vie, il viendra un jour qui sera pour nous le dernier, et ce jour nous est inconnu, quoiqu'il soit déjà irrévocablement fixé.

Donc en peu d'années, ni moi qui vous adresse ces paroles, ni vous qui les écoutez, nous ne serons plus sur la terre ; de même que nous avons entendu sonner les cloches pour la mort des autres, les autres les entendront sonner pour notre mort ; de même que nous lisons dans les registres funèbres les noms de ceux qui nous ont précédés, ainsi les nôtres y seront lus par ceux qui nous succéderont. En un mot, il n'y a point de remède. Nous suivons tous la voie qu'ont tenue nos pères et bientôt nous viendrons les rejoindre dans ces sépulcres toujours ouverts et toujours vides où les générations vont successivement s'engloutir et disparaître : *Breves anni transeunt et viam per quam non revertar ambulo*³.

Un cimetière, voilà donc la triste et lugubre demeure vers laquelle nous marchons tous d'un pas rapide. Riches, pauvres, justes, pécheurs, impies, chrétiens, qui que vous soyez, c'est ici qu'aboutiront vos peines, vos joies, vos projets, vos travaux ; c'est dans ce champ à l'ombre

¹ Sermon repris dans le cimetière de Redon (Cf. in fine.)

² He., 9, 27.

³ Jb., 16, 22.

SERMONS

de cette église qu'après tant d'inquiétudes, de fatigues et de sueurs, vous dormirez votre sommeil ; c'est ici que l'on déposera vos derniers restes, recouverts d'un misérable drap, et de quelques pelletées de terre. Eh bien, après cette cérémonie, en repassant dans le cimetière, voyez donc, choisissez, marquez d'avance la place que vous devez occuper parmi ces morts, et hâtez-vous, car pour plusieurs de ceux qui m'entendent l'année ne se

P. 1235

passera pas sans qu'on les ait jetés dans la fosse d'où ils ne sortiront jamais !

Que dis-je, jamais ? La croix qui s'élève comme un arbre de vie au milieu de cette enceinte, n'annonce-t-elle pas à la mort son vainqueur ? N'est-ce pas un article de notre foi qu'il viendra un jour où Dieu ranimera nos cendres éteintes ? N'ordonnera-t-il pas aux morts de revivre au son de la dernière trompette ? Et à la voix de son juge, en un clin d'œil le genre humain se lèvera tout entier du fond des tombeaux. Ah ! si cet événement que la foi nous prédit arrivait à l'instant même, si cette terre sur laquelle vous marchez frémissait sous vos pieds, se soulevait, et déchirant ces entrailles, tout à coup rendait ses morts ; si ces ossements inconnus et sans nom s'agitaient tout à coup sous vos pas ; si vous voyiez reparaître pleins de vie et vos pères et vos mères, et vos frères et vos sœurs, et vos enfants et vos amis, que leur diriez-vous ? Ne vous empresseriez-vous pas de leur demander quel est leur sort dans l'autre monde et quel a été leur jugement ? Non, vous ne leur diriez rien ; frappés de stupeur et d'épouvante, vous resteriez muets devant eux ; cependant, il faut les interroger, car ils ont aujourd'hui à vous donner de grandes leçons ; mais, puisque vous manquez de force et de courage pour les interroger, moi, je vais le faire pour vous et ils vont me répondre. Ecoutez :

Toi, qui es-tu ? – Je suis un riche ; insatiable d'or, je ne songeais qu'à ma fortune. Que de veuves j'ai opprimées ! Oh ! que d'orphelins j'ai dépouillés ! Que d'indigents dont j'ai dévoré la substance ! que de familles j'ai ruinées par d'odieuses

P. 1236

usures ! Rien ne pouvait satisfaire les désirs de mon avarice ; hélas ! maintenant quelle est ma misère ! Mon unique héritage c'est le désespoir et les grincements de dents, mon trésor éternel c'est le feu ; je suis damné !

Toi, qui es-tu ? – Je suis un pauvre ouvrier. - Ah ! mon père, tu es sans doute du petit nombre de ceux que le Seigneur a bénis dans sa crèche ; combien la pauvreté a dû te rendre le salut facile ! Au sortir de cette vie n'es-tu pas entré plein de joie dans le sein d'Abraham ? – Non, non ; car j'en étais indigne ; j'ai murmuré contre Dieu ; mon cœur était avide des biens qu'il me refusait ; et pour en acquérir, j'ai commis mille injustices ; ce n'est pas tout ; j'ai blasphémé le nom du Seigneur ; j'ai violé le jour de son repos ; j'ai fréquenté les cabarets ; je me suis livré à l'ivrognerie et à la débauche ; et voilà que des flammes s'attachent à ma langue voluptueuse ; je demande à Dieu une goutte d'eau pour rafraîchir mes lèvres brûlantes, et je ne l'obtiens pas ; je suis damné, vous dis-je.

Toi, qui es-tu ? – Je suis un père de famille ; j'ai mal élevé mes enfants ; par ma faute ils se sont perdus ; les entendez-vous ? Ils demandent à Dieu vengeance de mes impiétés, de mes scandales ; et je suis damné !

Toi, qui es-tu ? – Je suis un jeune homme que la mort a frappé à l'âge de dix-huit ans ; d'infâmes camarades m'ont ravi mon innocence ; ils m'ont parlé des plaisirs et je les ai imprudemment écoutés ; ils m'ont entraîné dans le crime et j'y suis mort ! Ah ! que ne suis-je mort en naissant ! Pourquoi mon père m'a-t-il reçu sur ses genoux ? Pourquoi ma mère

P. 1237

m'a-t-elle allaité ? Périsses la nuit où j'ai été conçu ! Nuit funeste, du fond de l'enfer je te maudis !

Toi, qui es-tu ? – Je suis une jeune fille. – As-tu aimé les parures, les assemblées mondaines, les bals, les noces scandaleuses, la danse ? – Oui, j'ai aimé tout ce qui flattait ma vanité, tout ce qui satisfaisait mes sens. – Pauvre fille, je ne t'en demande pas davantage, ce n'est point en vain qu'il est écrit : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez ; va, tu es damnée !*

Toi, qui es-tu ? – Je suis un impie ; j'ai insolemment outragé Dieu et les ministres de sa miséricorde ; j'ai méprisé particulièrement ses grâces dans la mission qui fut donnée dans cette paroisse, il y a 64 ans ; tout a été inutile pour me ramener ; je ne voulais rien croire, parce que je ne voulais rien pratiquer. Dieu est juste ! J'ai aimé la malédiction, la malédiction est sur moi ; des siècles plus nombreux que les gouttes d'eau de la mer et que les sables de ses rivages passeront, et je ne serai encore qu'au premier moment de mon enfer !

Mon Dieu, où sont donc vos élus ? Parmi ces morts, n'en trouverais-je donc pas un seul qui soit sauvé ?

Toi, qui es-tu ? – Je suis un misérable ; j'ai péché dans mon enfance ; j'ai péché dans ma jeunesse ; mes iniquités sont énormes, elles sont sans nombre ; je ne suis donc pas le juste que vous cherchez ; mais j'ai fait pénitence, et je suis sauvé !

Pécheurs, mes frères, à cette parole, que de nos cœurs consternés s'échappe un cri de joie et d'espérance ! faisons de dignes fruits de pénitence, et nous serons sauvés !

P. 1238

Oui, votre corruption fût-elle plus grande que celle des cadavres que vous foulez aux pieds ; votre âme fût-elle plus profondément pourrie et plus infecte qu'ils ne le sont, faites pénitence, et vous serez sauvés !

Pourriez-vous hésiter, mes frères ? Y aurait-il donc parmi vous des opiniâtres, qui, après avoir entendu la voix de la mort elle-même, qui sort pour ainsi dire de chacun de ces cercueils, resteraient volontairement et stupidement ensevelis dans leur péché ? Ah ! mon Dieu ! c'est moins sur les morts dont la destinée est déjà accomplie que je pleure en ce moment, que sur ces morts encore vivants, non moins insensibles à vos grâces qu'un squelette desséché, que cet ossement aride que je tiens entre mes mains ; oui, voilà leur image ! Je pleure sur eux, et mes larmes sont sans consolation, car en terminant ces exercices, nous allons, pour ainsi dire, célébrer leurs affreuses obsèques ; ce ne sera pas leurs corps que nous porterons aux vers pour leur servir de pâture, mais c'est leur âme que nous laisserons au démon dont elle est la proie ; en vain nous sommes-nous efforcés de vaincre leur endurcissement ; il n'y a plus en eux aucun principe de foi, d'amour et de vie ; hélas ! tout est mort. Il ne nous reste qu'à leur dire le dernier adieu ; adieu donc, pauvres pécheurs ; adieu donc, mes frères toujours bien aimés, mais pour jamais perdus ! Voilà qu'entre vous et nous tout est fini, jusqu'à ce que nous nous retrouvions ensemble au tribunal de J.-C. Là, debout devant le Juge suprême, palpitants de crainte et de remords, nous verrons ce

P. 1239

que vous avez à répondre ! Vous implorerez ce pardon dont vous ne voulez pas aujourd'hui ; mais alors Dieu sera sourd à votre voix, comme vous l'êtes en ce moment à la mienne. – Adieu donc, mes frères, adieu, jusqu'à ce terrible réveil de l'éternité.

(Autre rédaction d'une partie de ce sermon) :

Quoi donc ? Ne nous reste-t-il plus qu'à célébrer leurs affreuses obsèques et à leur dire un éternel adieu, avant qu'ils descendent dans l'enfer ? Après la mission laisserons-nous leur âme en proie au démon, comme leur corps le sera plus tard aux vers dont il sera la pâture ? Pauvres pécheurs, mes frères bien-aimés, êtes-vous donc pour jamais perdus ? Entre vous et nous tout est-il fini ? Non, non, mes frères ; j'ai de meilleures espérances ; chacun de vous au

SERMONS

moment où s'achève cette pieuse et touchante cérémonie, va prendre la résolution de faire pénitence, d'aller à confesse sans délai, et sans attendre jusqu'à cette nuit terrible qui n'aura point d'aurore et dans laquelle le pécheur demandera en vain son pardon. Sur les bords de cette vaste tombe où vont être jetés pêle-mêle tant d'ossements déjà inconnus et sans nom, vous vous direz à vous-mêmes que tout ce qui n'est pas Dieu est vanité, illusion, mensonge, et vous vous direz à vous-mêmes : qui sait si dans un an, dans un mois, dans une semaine, si ce soir, je serai encore vivant ? Il faut donc me convertir à l'heure même et faire pénitence pour éviter l'enfer, pour sauver mon âme. Ô mes frères, n'hésitez point ; encore un peu de temps et il n'y aura plus de temps. Ne dites plus : demain, demain.

Demain, c'est l'éternité ! Et si mes paroles n'étaient

P. 1240

pas assez puissantes pour vous toucher, je lèverais la pierre sous laquelle gît M. Retoul ; j'ouvrirais ce tombeau, et le vénérable et saint pasteur à la mémoire duquel vous l'avez élevé, paraissant à ma place au milieu de vous, vous dirait lui-même :

« Mes enfants, faites pénitence et vous serez sauvés. Vous savez tous combien votre salut m'a été cher ; pendant plus de 40 années, j'y ai consacré mes soins, mes veilles ; il a été l'objet de toutes mes pensées et de tous mes travaux. Eh bien, pour prix de tant de dévouement et de si longs services, ce que je vous demande aujourd'hui, ce n'est pas de verser des larmes sur ma tombe, mais c'est de promettre, avant de vous éloigner d'elle, d'aller au plus tôt à confesse pour profiter de cette heureuse et sainte mission qui vous est procurée par un pasteur héritier de mon amour pour vous comme de mon zèle. »

Habitants de Redon, écoutez, écoutez désormais la voix de celui qui fut votre père : *defunctus adhuc loqui* ; faites, vous dit-il, faites tous pénitence afin que tous vous soyez sauvés.

306

SÉPULTURE D'OSSEMENTS¹

P. 1241

(*Le début manque*).... J'ai de vous de meilleures espérances : je n'en doute pas, à l'instant où s'achève cette pieuse cérémonie qui a réveillé dans votre cœur tant de tristes et si touchants souvenirs, sur la tombe de vos ancêtres, de ce père, de cette mère qui vous ont si tendrement aimés, dont la voix du sein de l'éternité s'unit à la mienne pour vous conjurer de sauver votre âme, vous allez prendre la résolution de vous convertir, d'aller à confesse sans délai et sans attendre cette nuit affreuse dans laquelle le pécheur frappé de la main de Dieu ne fera plus entendre que cette épouvantable parole : je suis damné !

Oui, sur le bord de cette vaste fosse où tout à l'heure vont être jetés pêle-mêle tant d'ossements déjà inconnus et sans nom, vous allez commencer à comprendre la profonde vanité de toutes les choses de la terre et le néant de tout ce qui n'est pas Dieu ; en un mot, en retournant dans vos maisons vous vous direz à vous-mêmes : c'en est fait, je renonce au péché et à toutes les occasions du péché ; je vais dès aujourd'hui travailler à détruire mes habitudes criminelles ; désormais, je veux vivre en saint, afin de mourir en saint.

¹ Sermon prononcé à cette occasion, dans un cimetière.

307

DISCOURS PRONONCÉ DANS UN CIMETIÈRE

P. 1242

Dans le cours de la mission qui s'achève, on vous a rappelé les plus grandes et les plus terribles vérités de la religion. Hélas ! la plupart d'entre vous les avaient mises en oubli, ou du moins n'y faisaient point une attention assez sérieuse ; continuellement occupés de plaisirs, d'affaires, d'embarras de famille, des intérêts de ce monde qui passe et va s'évanouir, vous ne songiez point à l'éternité, à l'éternité qui s'avance vers vous et dans le sein de laquelle, vous et moi, nous entrerons demain, aujourd'hui peut-être !

Les salutaires avertissements qu'on vous a donnés vous ont fait sortir de votre sommeil ; votre conscience depuis longtemps endormie s'est éveillée tout à coup, et vous avez été effrayés des dangers qui vous menaçaient. Toutefois, M.F., après vous avoir parlé, nous sentons le besoin de vous faire entendre une autre voix que la nôtre, bien plus éloquente et plus forte. Ô mort, instruis-les de la profonde vanité des choses de la terre. Ô mort, nous sommes venus dans ce lieu funèbre, au milieu de ces débris, pour contempler ta puissance et recevoir tes leçons !

Du bord de cette fosse où vont être jetés pêle-mêle tant d'ossements déjà inconnus et sans nom, voyez et marquez d'avance la place que vous occuperez bientôt auprès d'eux ; à votre tour vous serez ensevelis dans cette enceinte où dorment vos aïeux ; c'est ici que viendront aboutir vos peines, vos travaux, vos projets, votre ambition ; et de tous les biens que vous amassez avec tant d'inquiétude et de fatigues, vous n'emporterez rien, sinon le misérable linceul dont on recouvrira vos derniers restes. Les maisons dont vous êtes sortis pour assister à la cérémonie

P. 1243

qui nous rassemble, ne sont qu'une demeure passagère où vous n'habitez qu'un moment ; vous en sortirez de nouveau pour revenir habiter parmi ces morts ; on jettera sur votre cercueil une pelletée de terre, et en voilà pour jamais ! Je me trompe mes frères, la foi nous apprend qu'au dernier jour Dieu ranimera nos cendres éteintes ; il ordonnera aux morts de revivre, et le genre humain se lèvera tout entier à la voix de son juge. Ah ! si cet événement terrible arrivait à l'instant même, si les tombeaux sur lesquels vous marchez s'ouvraient, si ces ossements arides que vous tenez entre vos mains s'agitaient tout à coup et que vous vissiez reparaitre pleins de vie vos pères, vos mères, vos frères, vos sœurs, vos amis, frappés de terreur à ce spectacle, oseriez-vous leur demander quel est le premier jugement qu'ils ont subi ? Non, mes frères, la frayeur dont vous seriez saisis ne vous permettrait pas d'ouvrir la bouche ! Eh bien, mes frères, je vais les interroger pour vous, et ils vont me répondre : Ecoutez :

Toi, qui es-tu ? - Je suis un père de famille, j'ai négligé l'éducation de mes enfants ; par ma faute, ils se sont perdus, et leur perte est la cause de la mienne ; - je suis damné !

Toi, qui es-tu ? - Je suis un riche ! Insatiable d'or, je ne songeais qu'à ma fortune ; hélas ! rien ne pouvait satisfaire les désirs de mon avarice ; hélas ! maintenant quelle est ma misère ! Mon unique partage c'est le désespoir et les grincements de dents ; mon unique trésor, c'est le feu : - je suis damné !

Toi, qui es-tu ? - Je suis un pauvre ouvrier. Ah ! mon frère, tu es du petit nombre de ceux que le Sauveur a bénis ; sans doute, maintenant tu habites plein de joie dans le sein d'Abraham ? - Non, non ; au lieu de souffrir avec patience, j'ai blasphémé le nom de Dieu ; j'ai violé le jour de son repos ; je me suis

P. 1244

SERMONS

livré à la débauche, j'ai fréquenté les cabarets, je m'y suis enivré ; et voilà que les flammes éternelles se sont attachées à ma langue voluptueuse ; je demande à Dieu une goutte d'eau pour rafraîchir mes lèvres brûlantes, et je ne l'obtiens pas. - Je suis damné, vous dis-je !

Toi, qui es-tu ? - Je suis un jeune homme que la mort a frappé à l'âge de dix-huit ans ; d'infâmes camarades m'ont ravi mon innocence sur laquelle hélas ! je n'ai pas veillé avec assez de soin ; ils m'ont parlé de plaisirs ; ils m'ont entraîné dans le crime et j'y suis mort ! Ah ! que ne suis-je mort en naissant ! Pourquoi mon père m'a-t-il reçu sur ses genoux ? Pourquoi ma mère m'a-t-elle allaité ? Périssent la nuit où j'ai été conçu ! Nuit funeste, du fond de l'enfer je te maudis !

Toi, qui es-tu ? - Je suis une jeune fille. - As-tu aimé les parures, les assemblées ? As-tu fréquenté les cabarets et les danses ? - Oui, j'ai aimé tout ce qui flattait ma vanité, mes sens. - Je ne t'en demande pas davantage ; ce n'est point en vain qu'il est écrit : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez.* - Va, tu es damnée !

Mon Dieu où donc sont vos élus ? Parmi tous ces morts n'en trouverai-je donc pas un seul qui soit sauvé ?

Toi, qui es-tu ? - Je suis un misérable ; j'ai péché dans mon enfance, j'ai péché dans ma jeunesse ; je ne suis point le juste que vous cherchez ; mais j'ai fait pénitence et je suis sauvé ! Pécheurs, M.F., à cette parole, que de nos cœurs consternés s'échappe un cri de joie et d'espérance. - Faisons de dignes fruits de pénitence, et nous serons sauvés ! Oui, votre corruption fût-elle plus grande que celle des cadavres que vous foulez aux pieds, votre âme fût-elle plus infecte, plus profondément pourrie qu'ils ne le sont, faites pénitence, le ciel peut encore être votre

P. 1245

partage. Ah ! si à la fin de cette mission il y avait encore parmi vous des opiniâtres qui restassent volontairement ensevelis dans leur péché ; s'il y en avait un seul qui hésitât à se convertir, je m'approcherais de son tombeau comme J.-C. mon Sauveur s'approcha du tombeau de Lazare :

- Mon frère, lui dirais-je, au nom de Jésus je t'ordonne de revivre : *Lazare, veni foras*¹ ! Mort de quatre jours, romps tes liens, sors de ton cercueil, confesse-toi, fais pénitence et tu seras sauvé !

Mon Dieu, opérez ce prodige ; il est digne de votre miséricorde. Que tous les habitants de cette vaste paroisse déplorent leurs égarements, pleurent leurs désordres, vous en demandent pardon, fassent pénitence et soient tous enfin rendus à la vie et à la lumière qu'ils avaient perdue ! Qu'aucun d'eux ne retombe dans l'abîme d'où votre main les a retirés ! Qu'ils n'oublient jamais les merveilles de votre grâce sur leur âme malheureuse ! Que désormais ils ne rentrent plus dans la voie de l'enfer ! qu'ils marchent tous dans la route étroite qui conduit au ciel !

Voilà, mon Dieu, les vœux que je forme, la prière que je vous adresse pour eux, aux pieds de la croix ! Qu'ils vous fassent aussi pour moi la même prière ! qu'ils la fassent encore pour les dignes missionnaires qui leur ont prêché avec tant de zèle les vérités du salut, afin que prêtres et fidèles, pasteurs et troupeau, nous soyons tous un jour réunis dans le même bonheur et dans la même gloire.

¹ Jn., 11, 43.

308

DISCOURS AU CIMETIÈRE

P. 1246

(*Le début manque*)... Mais, pourquoi vous parlé-je ? Je veux me taire et que les morts seuls vous instruisent ! Ouvrons leurs tombeaux ; interrogeons-les !

- Toi, qui es-tu ? — Je suis un père de famille, je fus honnête homme. - Eh bien, où es-tu ? - Je suis dans l'enfer ! - Quoi, tu es damné ? - Oui, je suis damné ; j'avais des enfants, je les ai laissés se livrer à tous leurs penchants corrompus ; j'ai négligé de les instruire et de les sanctifier ; ils se sont perdus. Dieu m'a demandé leur âme ; il a vu que par ma faute ils s'étaient perdus, je suis damné !

- Toi, qui es-tu ? - Je suis l'épouse de celui qui vient de te répondre ; j'ai partagé ses fautes, je partage son supplice, je suis damnée !

- Toi, qui es-tu ? — Mon père, ma mère vous ont répondu, je suis damné !

- Toi, qui es-tu ? — Je suis un riche - As-tu fait la charité ? As-tu donné du pain au malheureux couché à ta porte, qui te demandait les miettes qui tombaient de ta table — Non. - Va, tu es damné !

- Et toi, qui es-tu ? - Je suis pauvre - Ah ! mon frère, tu es du petit nombre de ceux que J.-C. a bénis ; tu es sauvé ! - Non, je suis damné ! Ma pauvreté était feinte ; j'ai été orgueilleux dans ma misère ; j'ai murmuré ; j'ai refusé le travail ; j'ai exigé l'aumône comme un tribut ; j'ai pris ce qu'on ne me donnait pas ; aujourd'hui je demande à Dieu une goutte d'eau pour rafraîchir mes lèvres brûlantes, je ne l'obtiens pas ; je suis damné, vous dis-je !

- Et toi, qui es-tu ? - Je suis un usurier. - Tu es un homicide ; les larmes de l'orphelin et de la veuve demandent vengeance contre toi ; misérable, j'entends leurs voix qui t'accusent ; où est ton trésor ?

- Mon trésor, c'est le feu ; je brûle, je suis damné !

P. 1247

- Et toi, qui es-tu ? — Je suis une jeune fille - A quel âge es-tu morte ? - A vingt ans - Approchais-tu souvent du sacrement de la pénitence ? — Oui. - Communiais-tu souvent ? - Oui. - Eh bien, tu t'es présenté avec confiance au tribunal du souverain Juge ? - Oui - Il t'a dit d'entrer dans son royaume, dans sa joie ? - Non, non ! il m'a dit que j'avais partagé mon cœur entre lui et les créatures, que parce que j'avais voulu leur plaire, il m'avait en horreur ; j'ai aimé les parures, la danse, les plaisirs ; je suis damnée !

Où suis-je donc ? Père, mère, enfants, riches, pauvres, ils sont tous damnés ! Mon Dieu, où sont donc vos élus ?

- Toi qui es-tu ? - Je suis un pauvre laboureur ; j'ai arrosé la terre de mes sueurs ; je n'ai fait tort à personne ; je payais ma ferme et mes dettes ; j'allais à confesse tous les ans, à la messe tous les dimanches - Et puis, où allais-tu ? - J'entrais au cabaret, quelquefois j'en sortais ivre - Ah ! malheureux, tu es damné ! Désaltère-toi dans les flammes, bois les feux de l'enfer !

- Et toi, qui es-tu ? — Je suis un marchand - Dieu t'a pesé dans ses balances, t'a-t-il trouvé léger ? - Sa colère m'a repoussé comme la paille que le vent emporte ; il m'a dit qu'il était souverainement juste et qu'éternellement je serais souverainement malheureux ; je suis damné !

- Quoi ! Seigneur, parmi tous ces morts, il n'y en a pas un seul qui vous appartienne ? Il n'y en a pas un seul qui ait été sauvé par la vertu du sang de votre Fils ?

- Toi, qui es-tu ? - Je suis un misérable ; j'ai péché dans mon enfance ; j'ai péché dans ma jeunesse ;

SERMONS

P. 1248

j'ai péché dans un âge plus avancé encore. - Ah ! je ne trouverai donc pas un seul juste ? - Je ne suis pas le juste que vous cherchez, mais j'ai fait pénitence, je suis sauvé !

Pécheurs, réjouissez-vous ; que du fond de vos cœurs s'élève un cri unanime de joie et d'espérance ; faisons pénitence, M.F., et nous serons sauvés ! Oui, nous sommes tous pécheurs ; frappons nos poitrines ; avouons-le à la face du ciel et de la terre, et en présence de tous ces morts. Moi, le premier, je suis pécheur et peut-être le plus grand de tous ! Mais du moins, je ne veux plus l'être, j'ai interrogé les autres ; on m'interrogera à mon tour ; je veux pouvoir répondre : je suis sauvé ! - Je veux plus, M.F. ; je veux que chacun de vous puisse le dire, je veux qu'avant de sortir de cette enceinte funèbre, vous en preniez la résolution, que sur la tombe de vos parents, de vos amis, de ceux avec lesquels vous avez vécu et qui vous ont précédés dans la grande éternité, vous promettiez à Dieu, vous vous promettiez à vous-mêmes de vivre et de mourir en saints. Le silence des tombeaux vous parle plus éloquemment que je ne puis le faire : écoutez-le.

309

PRÉPARATION À LA MORT.

P. 1248 bis

(*Fragment de sermon*).

1mt. Détachons-nous de tous les objets dont la mort nous séparera un jour, afin que lorsque la mort viendra elle nous trouve prêts et que d'avance tous nos adieux soient faits.

2mt. De temps en temps pensons à la mort et disons-nous à nous-mêmes : qui sait si ce jour ne sera pas le dernier, si nous verrons la fin de cette heure qui s'écoule ? Hélas ! notre vie est plus fragile que le verre qui au moindre choc éclate et se brise.

3mt. A la mort que m'importera tout ce qui m'excite aujourd'hui si vivement, mes craintes ou mes désirs, mes regrets ou mes espérances ? Il ne me restera que mes œuvres bonnes ou mauvaises.

4mt. Demandons souvent à Dieu par l'intercession de la très Ste Vierge la grâce d'une bonne mort. Quand nous serons sur le point d'expirer, que nous n'aurons plus de connaissance, qu'il n'y aura plus de remède, que presque tout le monde nous abandonnera, on dira aux personnes mêmes qui nous aiment le plus : il est inutile de rester ici, vous ne pouvez plus lui rendre aucun service, le voilà qui expire, retirez-vous. Mais Marie viendra près de votre lit pour vous assister dans ce moment terrible ; elle recevra notre dernier soupir, et ses mains maternelles porteront notre âme, jusqu'au pied du tribunal de son divin Fils à qui elle demandera et de qui elle obtiendra pour nous le pardon et la miséricorde. Ah ! ayons donc soin de répéter souvent et toujours avec une grande confiance

P. 1249

cette belle et touchante prière de l'Église : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.*

5mt. Faisons toutes nos actions comme si chacune d'elles devait être la dernière, et pour ne parler que de celles que vous devez faire dans le jubilé, examinez votre conscience avec le même soin que si demain vous deviez mourir ; confessez-vous avec le même repentir que si demain vous deviez mourir ; communiez avec la même foi et la même ferveur que si vous communiez en viatique, que si l'instant d'après J.-C. dépouillé de ses voiles allait se montrer à vous dans tout l'éclat de sa majesté et de sa gloire.

Ici, mes frères, un doux et touchant souvenir émeut mon âme et il faut que je vous en fasse part. Vous savez qu'il y a 22 ans, M. l'abbé Gilbert¹ et moi, nous donnâmes dans cette ville une mission, mais vous ignorez peut-être la manière dont M. Gilbert est mort. Quelque temps après vous avoir quittés, ce saint missionnaire qui semblait ne se délasser d'un travail qu'en en entreprenant un autre, prêcha pendant une semaine à Auray², quatre fois par jour, aux frères de mon Institut ; à la fin de cette retraite il était épuisé, il n'en pouvait plus. Le vénérable Père Deshayes me dit : Vous voyez l'état de notre ami Gilbert ; n'en êtes-vous pas alarmé comme moi ? Je vais l'emmener à St-Laurent pour y prendre un peu de repos.

M. Gilbert et M. Deshayes s'en allèrent donc ensemble à St-Laurent. Mais à peine furent-ils arrivés qu'on s'aperçut que pour M. Gilbert

P. 1250

il n'y a plus de guérison à espérer, et en conséquence on s'occupe de lui administrer les derniers sacrements ; quand on les lui apporta, il voulut se revêtir de sa soutane ; et rassemblant le peu de forces qui lui restaient il descendit de son lit pour recevoir la sainte communion à genoux et à terre, soutenu par deux personnes qui l'assistaient. Oh ! la belle mort ! Puisse la nôtre lui ressembler ! Puisse ce saint prêtre dans le ciel s'intéresser encore à ceux qu'il évangélisa autrefois ! Puisse-t-on dire un jour de nous comme de lui : Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur, car leurs œuvres les suivent : *Beati mortui qui in Domino moriuntur : opera enim illorum sequentur illos*³ !

310

SUR LA RÉSURRECTION DES CORPS. ⁴

P. 1250 bis

Si Christus surrexit a mortuis, quomodo quidam dicunt in vobis quia resurrectio non est ?

Puisque Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, comment peut-on dire qu'il n'y a point de résurrection pour nous ? (I Cor 15, 12)

La résurrection de Jésus-Christ est le gage de la nôtre, et puisqu'il est certain qu'il est sorti du tombeau glorieux et triomphant, puisqu'il a vaincu la mort, nous devons espérer qu'il nous retirera aussi d'entre ses mains affreuses, et qu'à la fin des siècles, il nous rendra tout ce qu'elle nous enlève. Ce dogme de la résurrection des corps est si important que quoiqu'on vous en ait déjà entretenu dans ces saints jours, je crois devoir vous en parler encore aujourd'hui, pour vous faire voir quels admirables effets il a produits dans tous les temps et pour vous faire bien sentir que c'est un des points fondamentaux de la religion. On ne saurait trop insister sur ces grandes vérités qui sont la base de tout le reste, et que les hommes ne cherchent tant à éloigner de leur esprit qu'afin de pouvoir en quelque sorte pécher avec raison et vaincre plus facilement les remords de leur conscience alarmée.

¹ Nicolas Alain Gilbert, né à Saint-Malo en novembre 1762, avait étudié au séminaire des Missions Etrangères à Paris, mais il dut renoncer, pour raison de santé, à partir à l'étranger. Il devint curé de Saint-Pern, puis de Dinan et de Josselin. Insermenté en 1791, il se réfugia en Angleterre où il resta jusqu'en 1814. Revenu en France, il se consacra aux missions à l'intérieur. L'abbé J.-M. de la Mennais raconte ici les circonstances de sa mort, survenue à Saint-Laurent-sur-Sèvre, le 25 septembre 1821.

² La retraite d'Auray eut lieu en mai 1821. F. Hippolyte, *Mes Souvenirs*, I, 18. AFIC. 80.1.

³ Ap., 14, 13.

⁴ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

A peine l'homme est-il mort qu'on rend son cadavre à la terre d'où il a été tiré, et bientôt il se corrompt, il se dissout ; il n'est plus qu'une cendre froide, une poussière insensible ; cependant la foi ne nous permet pas de douter que malgré tous ces changements, pas un cheveu de nos têtes ne

P. 1251

périra. Elle nous apprend qu'au dernier jour et lorsque tous les mystères de Dieu seront consommés, lorsque toutes ses promesses seront accomplies et que l'Évangile aura été prêché à tous les peuples, le son de la trompette retentira au fond des tombeaux ; les morts entendront la voix du Fils de Dieu qui leur ordonnera de revivre, et alors dans un clin d'œil, nous dit l'apôtre, on verra les corps desséchés reprendre leur première forme et leur première vigueur ; un esprit de vie coulera dans ces ossements secs et arides, et la mer, et la terre, et les abîmes rendront tout entiers ceux qu'ils avaient reçus et qu'ils avaient comme engloutis dans leurs entrailles.

Représentez-vous donc, mes frères, tous les hommes qui ont vécu depuis l'origine du monde jusqu'à ce moment, tous ceux qui sont actuellement sur la terre, tous ceux qui y paraîtront après nous jusqu'à la consommation des siècles, ressuscitant tous ensemble et reprenant au même instant le corps qu'ils avaient eu ; représentez-vous le genre humain se levant tout entier comme une seule moisson – (ce sont les paroles de saint Augustin) - et se trouvant tout à coup au pied du tribunal du souverain juge. Voilà, mes frères, le magnifique spectacle que vous offre la foi et dont nous devons être un jour les témoins. Oh ! comme il est propre à élever notre âme ! Quelle haute idée il nous donne de nous-mêmes ! Qu'est-ce donc que l'homme puisque celui dont les mains l'ont formé, daigne conserver avec tant de soin ce corps de boue qu'il anima de son souffle ? car ne voyez-vous pas qu'il faut que nous soyons aux yeux de Dieu quelque chose de bien grand puisqu'il veut qu'il reste dans nos cendres mêmes une semence d'immortalité ? Ne voyez-vous pas, M.F., combien ces promesses de la foi sont consolantes, combien ces espérances sont belles, et

P. 1252

combien il y a loin d'une religion qui nous entretient sans cesse de ces ravissantes pensées, à ces doctrines désolantes qui nous apprennent à ne voir dans l'homme que le compagnon de la brute, l'enfant du hasard, vil jouet d'une aveugle nécessité qui le pousse avec sa main de fer dans les routes de la vie, et l'entraîne et le précipite ensuite dans un anéantissement éternel ? Mais, grâces vous en soient rendues ! ô mon Dieu ; le dogme de la résurrection des corps est un de ceux qui est le plus évidemment établi dans les saintes Ecritures ; il n'y a point pour ainsi dire de page dans les livres sacrés où on n'en trouve des preuves, et aussi n'y en a-t-il point qui soit plus fortement appuyé sur la foi constante de tous les siècles.

Je ne rapporterai point ici tous les textes où la vérité que je prêche est clairement exprimée ; vous les avez entendus dernièrement, et d'ailleurs le temps ne me permet pas de multiplier les citations. J'aime mieux vous faire voir quelle impression a faite dans tous les temps l'espérance de la résurrection sur ceux qui vivent de la foi et que la religion remplit de ses espérances et de ses lumières.

Ecoutez, M.F., le saint homme Job : étendu sur son fumier, dans le plus affreux dénuement, couvert de plaies, abandonné de ses proches, insulté par ses amis, il se console des maux qui le pressent et l'environnent de toutes part en pensant à la résurrection future : *Je sais, s'écrie-t-il, que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai au dernier jour ; je sais que je serai revêtu de nouveau de ma peau, que je verrai mon Dieu dans ma propre chair, que je le verrai de mes yeux ; oui, c'est là l'espérance que j'ai, et toujours elle reposera dans mon sein.*

P. 1253

Dans cette attente bienheureuse les fidèles mêmes de l'ancienne loi, opprimés, persécutés, mutilés, mis à mort, se réjouissaient de voir leur corps tomber en pièces et regardaient les supplices soufferts pour la religion comme un bonheur, comme un triomphe. Ah ! pour moi, je ne puis voir sans être vivement ému les enfants mêmes de ces anciens temps professer sous le glaive des bourreaux cette foi de l'immortalité. On amène devant Antiochus une mère et ses sept enfants ; on les frappe, on les déchire ; et que disent-ils ? Mes frères, ils voient d'avance la gloire qui les attend, et ils adressent à Antiochus ces admirables paroles : *Prince, vous nous ôtez la vie présente, mais le roi du monde nous ressuscitera un jour pour nous donner une vie bienheureuse que rien ne peut nous faire perdre.* On leur demande leurs mains pour qu'on les perce, et ils les donnent, on leur demande leurs pieds pour qu'on les coupe et ils les présentent, et en même temps ils chantent leur victoire : *Nous avons reçu ces membres du ciel, s'écrient-ils, et nous ne craignons pas de les perdre pour la défense des lois du Seigneur, car nous sommes sûrs qu'un jour il nous les rendra.*

C'était la même espérance qui inspirait aux premiers chrétiens tant de patience dans les persécutions et qui les rendait si joyeux dans les souffrances, si glorieux dans les opprobres ; ils avaient sans cesse présentes à l'esprit les prédictions du Sauveur, qui déclare dans l'Évangile qu'au dernier jour tous les morts ressusciteront pour ne plus mourir. Et déjà il leur semblait entendre cette voix qui sortira du trône et de la propre bouche du Fils de Dieu :

P. 1254

os arides, os desséchés, écoutez la parole du Seigneur ; tombeaux, ouvrez-vous, rendez vos morts : *ossa arida, audite verbum Domini*¹. Oui, c'était cette promesse qui soutenait la foi des martyrs, qui animait la constance des vierges, qui adoucissait aux anachorètes les horreurs des déserts et les rigueurs de la pénitence ; ils savaient que ceux qui dorment dans le Seigneur ne périront pas sans ressource, et ils attendaient avec une vive impatience le moment où ils entreraient dans la joie de ce grand Dieu qui ne laissera pas périr un seul cheveu de leur tête, qui à la fin des temps réunira à leur âme bienheureuse ce corps même qu'il rendra semblable à la gloire et à la clarté de celui de son propre Fils. Aussi voyons-nous que l'apôtre saint Paul dans ses épîtres, et particulièrement dans celle qu'il adresse aux fidèles de Corinthe, entre avec eux à cet égard dans des détails bien intéressants pour ceux qui ont de la foi et qui aiment à se nourrir de la pure substance de la religion. Il leur fait donc remarquer que le corps, comme une semence, est mis en terre dans un état de corruption, difforme, sans mouvement et sans vie ; mais qu'il ressuscitera incorruptible, glorieux, spirituel, impassible, agile, plein de vigueur et de force ; il ajoute encore que, de même qu'entre les astres les uns sont plus brillants que les autres, entre les morts il y en aura qui le seront aussi davantage, et que chacun le sera d'autant plus que ses mérites auront été plus grands et ses vertus plus éminentes : heureux état dans lequel le corps ne sera plus sujet aux douleurs, aux maladies, à la mort ! Pour les saints quel bonheur et quelle gloire ! pour les méchants quel malheur et quel opprobre ! car, continue l'apôtre,

P. 1255

voici un grand mystère que je vais vous apprendre ; nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés, c'est-à-dire, mes frères, que les pécheurs ne participeront point à tous les avantages dont j'ai parlé tout à l'heure [...] (*Lacune dans le manuscrit : 4 pages*)

[...] impies dans leur toute puissance, ne mettre aucune différence entre le cadavre d'un homme et celui des animaux les plus vils, et cependant ils nous vantaient leur sagesse et leurs lumières, tandis qu'ils se mettaient au-dessous des sauvages mêmes qui du moins

¹ Ez., 37, 4.

SERMONS

consacrent et respectent ces asiles souterrains où la dépouille de l'homme attend dans le silence des tombeaux le réveil de l'éternité.

Dépravation honteuse, égarement vraiment inconcevable et qui devrait du moins faire rougir l'orgueil de ces hommes qui recherchent avec tant de travail la prudence et l'intelligence, et qui se sont enfoncés si avant dans les routes du mensonge ! Hélas ! tous leurs pas sont devenus chancelants dans ces voies ténébreuses où ils errent au hasard ; et comme je vous l'ai déjà fait observer et comme on ne saurait trop le redire, cela sert à prouver de plus en plus que tous nos dogmes sont des vérités puisqu'on ne peut en abandonner un seul sans les rejeter tous et qu'on ne peut les rejeter tous sans être conduit par une suite de conséquences inévitables à soutenir des principes aussi affreux qu'il sont faux, et sans aller se précipiter dans un abîme d'erreur qui n'a point de fond, qui n'a point de rives.

Mes frères, attachons-nous donc fortement à la parole du Dieu qui ne trompe point et jouissons avec confiance de

P. 1256

toutes les espérances qu'elle nous donne ; n'imitons pas ces insensés qui eux-mêmes s'appellent esprits forts, et qui cependant n'ont pas dans l'esprit assez de force pour croire, et pour s'élever au-dessus des petites objections que peut faire notre petit savoir ; qui s'imaginent très sérieusement que les prodiges coûtent autant à Dieu qu'ils leur coûteraient à eux-mêmes s'ils étaient chargés de les faire, et que le Très-Haut doit être fort embarrassé de ce qui les embarrasse ; qui enfin, par un aveuglement bien étrange, se persuadent avoir plus d'intelligence et mieux voir les difficultés, parce que dans leur ignorance ils ne trouvent rien à y répondre, qu'elles les arrêtent et qu'ils y succombent. Encore une fois, mes frères, ne les imitons pas ; soyons bien convaincus que Jésus, qui aime les siens et les aime jusqu'à la fin, prendra soin de recueillir leurs cendres dispersées et de ramasser de toutes les parties du monde leurs restes toujours précieux devant lui ; soyons tranquilles, il ne nous a pas promis plus qu'il ne peut faire, et ce n'est pas à nous, misérables mortels, de dire à sa puissance comme lui-même a dit à la mer : vous viendrez jusqu'ici et vous n'irez pas au delà. Apparemment qu'il n'est pas obligé de nous montrer toutes ses ressources, et il me semble que nous pouvons bien croire sans être trop crédules que Celui dont les regards embrassent tout depuis l'origine des siècles jusqu'à leur terme, qui a su trouver nos corps dans le néant d'où il les a tirés par sa seule parole, ne les laissera point échapper à sa puissance au milieu de ses créatures ; non, non, et il veille sur eux ; il les garde sous sa main. Qu'est-ce donc qui pourrait les lui ravir et l'empêcher d'achever en eux son ouvrage ?

Pour vous, mes frères, qui ne révoquez point en doute

P. 1257

ces grandes vérités, ne vous bornez pas à les considérer d'une manière vague et stérile ; faites-en l'objet de vos méditations, la règle de vos mœurs ; et pour renfermer en deux mots le fruit que je désire que vous retiriez du discours que vous venez d'entendre, mes frères, vivez de la vie des saints, afin que votre résurrection soit semblable à la leur, afin que ce corps fragile revêtu de l'immortalité se trouve un jour dans la société des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges qui forment le corps mystique de Jésus-Christ, pontife éternel, qui dans cette grande assemblée, comme parle le prophète, offre continuellement à son Père ceux qui ont été ses membres, et qu'il a délivrés de la mort.

Il est bon de penser à ces promesses magnifiques et d'en parler souvent ; saint Paul même nous l'ordonne en finissant ce qu'il en a dit par ces paroles : *itaque consolamini invicem in verbis istis*¹.

¹ 1 Th, 4, 18.

Les lois de l'union de l'âme et du corps qui ne tendent présentement qu'à la conservation d'un corps corruptible et au bien d'une société périssable, auront alors une fin toute spirituelle, ne tendront plus qu'à nous unir ensemble et avec notre divin chef, pour ne former avec lui qu'un même corps, un même chœur de louanges.

311

RÉFLEXIONS SUR LE JUGEMENT. ¹

P. 1258

En toutes choses, il faut considérer la fin, nous dit l'Esprit Saint dans nos saints Livres ; ne nous bornons donc pas à méditer sur la brièveté de notre vie, sur la certitude de la mort, mais considérons les suites de cette mort inévitable. Déjà dans ma première instruction, je vous en ai dit quelque chose ; mais il est bon de nous en occuper de nouveau aujourd'hui, car il s'agit de notre bonheur ou de notre malheur éternel. Nous ne saurions donc trop y réfléchir. Prions la Très Sainte Vierge de nous obtenir de prévenir les rigueurs du dernier jugement en nous y préparant dans ces saints jours où Dieu nous offre son pardon avec tant de bonté.

Statutum est hominibus semel mori, post autem judicium.

Hier, nous avons laissé un pauvre mourant étendu sur son lit funèbre, retournons auprès de lui et voyons les suites : Cet homme est mort !

On s'approche en silence, on le considère et on se demande : Est-il bien mort ?

(*En interligne*) : Quoi ! en si peu de temps ! Est-il possible ? A peine croyait-on qu'il fût sérieusement malade !

Est-il bien vrai qu'il soit mort ? Un léger souffle ne s'exhale-t-il point encore de sa poitrine ? Non, il est mort ! Touchez ses membres : déjà il est froid ! il est glacé ! On détourne la tête, et on l'abandonne en disant : Tout est fini !

- Le voilà donc, ce jeune homme qui, par ses talents, sa beauté, ses grâces, sa gaieté et ses saillies, faisait il y a peu de jours le charme et les délices des meilleures sociétés ! Il est mort ! Que sont devenus les projets ambitieux et toutes les espérances de fortune dont son âme était ivre ? Tout est fini ! Pauvre jeune homme, tous ses rêves sont finis.

- Le voilà donc celui qui fut ce puissant monarque, qui a rempli

P. 1259

le monde entier du bruit de son nom et de ses exploits, devant qui les peuples s'inclinaient avec respect et crainte, il est mort ! tout est fini !

- Le voilà donc cet homme célèbre qui a été élevé aux plus hauts honneurs, qui s'est enivré de tant de louanges, à qui les flatteurs promettaient une mémoire éternelle ; il est devenu pour tous un objet d'indifférence et d'horreur ; il est mort ! tout est fini !

- Le voilà donc ce riche qui possédait de si vastes domaines, qui s'est rassasié de tant de plaisirs, qui avait amassé tant de biens ; il est mort, tout est fini ! Entrons dans ses appartements ; déjà des étrangers s'y promènent froidement ; à peine prononcent-ils le nom de celui qui les habitait la veille. Le notaire a déjà fait l'inventaire et le partage de ses dépouilles ; ses terres, sa maison, ses meubles, son lit, ses vêtements, ses trésors ont passé en d'autres mains ; il est mort ! tout est fini !

Voulez-vous le voir pour la dernière fois ? Hâtez-vous, soulevez ce linceul, et contemplez-le, non plus florissant, vermeil, plein de grâces et de vie, mais défiguré, mais livide, mais déjà tombant en pourriture et à demi rongé par les vers. Quatre planches de sapin

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

vont lui servir de dernière demeure. En peu de jours, il ne restera de lui qu'un squelette infect, qui s'en ira lui-même en poussière. Il est mort ! tout est fini !

Mais ce cadavre, ce hideux amas d'ossements et de pourriture, est-ce là tout l'homme ? N'avait-il pas une âme ? Pour son âme aussi, tout est-il fini ? Oh ! non ; avant que le corps soit descendu dans la fosse, et tandis que les parents couvrent d'un drap lugubre les derniers restes du mort et lui préparent de pompeuses mais vaines funérailles, que se passe-t-il, ou plutôt que s'est-il déjà passé entre ce mort et Dieu ? Son sort a été fixé pour jamais par un jugement irrévocable, car il vit, il vit pour ne plus mourir ! Ô mon Dieu, ce que je dis des autres m'arrivera ; viendra un jour - (qui ne saurait être bien éloigné) -

P. 1260

où mes parents en deuil, mes amis en pleurs, où vous-même direz de moi : Jean de la Mennais est mort ! Pour lui, tout est fini ! Et avant qu'ils aient achevé ces trois mots, ma cause aura été instruite au tribunal de Dieu, ma sentence prononcée, exécutée ! Sentence sans appel, rendue en un clin d'œil ! Tous mes os s'effrayent d'épouvante, comme si déjà j'entendais retentir à mon oreille le son de cette trompette : Mort, lève-toi, va au tribunal ! *Surgite mortui, ite ad judicium !* Ô mort ! Ô moment ! Ô éternité !

Ô mort qui est le commencement d'une vie sans fin, toujours heureuse ou toujours malheureuse ! Ô moment qui est le dernier de tous ! Ô Eternité ! poids immense, ô mer sans rivage ! Ô Eternité toujours entière, toujours immuable, toujours vivante ! *Semper vivens æternitas !*

1ère rédaction : On se perd dans cette pensée ; on ne peut la méditer sans être terrassé d'effroi ; elle jette dans l'âme je ne sais quoi qui la brise et qui lui fait éprouver d'inexprimables angoisses. A la mort, à ce moment fatal dont nous approchons sans cesse, qui peut arriver à chaque battement du pouls, que deviendrons-nous ?

2ème rédaction : Alors, que deviendrai-je ? Que deviendront les (pauvres âmes ?) M.F. ? De quelles inexprimables angoisses notre âme ne doit-elle pas être saisie en pensant à ce que chacun de nous deviendra ! Qui pourrait contempler de sang-froid, même de loin, les profondeurs de cet abîme et n'être pas terrassé d'effroi ?

Que deviendrons-nous donc, quand ce ne sera plus notre confesseur ou notre conscience seule qui nous interrogeront, mais Dieu lui-même, la lampe à la main, sondera notre cœur et nos reins, interrogera nos œuvres ? Quel juge que celui-là ! Qui pourra le séduire ? Qui pourra le tromper ? Son œil découvre des taches dans ses anges. Je tremble quand un ami vient me dire : Mon ami, qu'as-tu fait ? quand ma conscience, d'une voix que j'entends seul, me demande : que vas-tu faire ? Que sera-ce donc de nous dont les sens et la pensée sont enclins au mal dès l'enfance ? M.F., y avez-vous jamais réfléchi ?

P. 1261

Le Père Louis Dupont¹, ce religieux d'une si haute vertu, ne pouvait s'occuper lui-même de ce dernier et si redoutable jugement, sans trembler aussitôt pendant quelques minutes avec une telle violence que le tremblement de ses membres se communiquait au plancher sur lequel il priait à genoux. Les anachorètes dont parle St Jean Climaque², après plusieurs années de la plus austère pénitence, se demandaient les uns aux autres : Pensez-vous, mon frère, que Dieu ait oublié mes offenses ? Puis-je espérer qu'il me pardonne au jour

¹ Luis de la Puente (1554-1624), jésuite espagnol, auteur d'ouvrages spirituels, dont les *Méditations sur les mystères de la foi*.

² Jean Climaque (v. 579-v. 649), ermite puis abbé du monastère du mont Sinaï, auteur d'un traité de vie spirituelle, *L'Echelle sainte*, d'où son surnom.

du jugement ? Et vous qui avez péché si souvent et en tant de manières, enfants orgueilleux, rebelles, jeunes voluptueux, livrés à des passions d'ignominie, à des habitudes infâmes, vous n'appréhenderiez pas de tomber entre les mains du Dieu vivant, de celui qui s'appelle et qui est Saint, Saint, Saint : *Sanctus ! Sanctus ! Sanctus Dominus Deus noster !*

Quand il parlait dans sa gloire à Moïse et aux patriarches, ils tombaient par terre, saisis de frayeur, et ils s'écriaient qu'ils allaient mourir parce qu'ils avaient vu le Seigneur, et c'étaient des justes ! Que sera-ce donc des pécheurs, quand l'éternité ouvrant ses portes, il leur dira : Voici votre juge ; C'est moi : *Ego sum ?*

Pécheurs, songez-y bien ; à cette parole les ténèbres dans lesquelles nous sommes plongés ici-bas, et tous les mensonges de la vie se dissiperont comme les nuages au lever du soleil ; vous verrez, non plus dans le brouillard de la crèche et du calvaire, mais dans tout l'éclat de sa majesté et de sa puissance, ce Jésus que vous avez outragé, méprisé, crucifié, à qui vous avez jusqu'à la fin refusé votre obéissance et votre amour ; vous verrez ses plaies sacrées dans lesquelles il vous eût été si facile et si doux de vous réfugier, désormais fermées pour vous ; vous entendrez sa voix,

P. 1262

mais ce ne sera plus comme aujourd'hui la voix de la miséricorde qui vous invite à la pénitence ; ce sera la voix de son sang profané vous rappelant le long abus que vous avez fait de ses grâces qui demandera contre vous vengeance ; il vous accusera d'avoir frappé de stérilité le zèle de vos maîtres et de vos parents, aussi bien que le ministère de ses prêtres. Il fera revivre en un instant toutes vos pensées, tous vos sentiments, toutes vos actions, les péchés de votre enfance, les péchés de votre jeunesse, les péchés d'un âge plus avancé, dont il ne reste plus de trace dans votre mémoire ; il publiera en présence des saints et des anges, pour votre éternelle honte, sans que vous puissiez ni les déguiser, ni les justifier, ces crimes secrets que vous avez commis dans les ténèbres et que vous cachez, si je puis m'exprimer ainsi, dans les replis de votre cœur, dont vous aviez tant de peur que vos amis même les plus intimes fussent instruits, ces désirs impurs, ces actions sales et dégoûtantes qui vous couvrent de confusion chaque fois que vous y pensez seulement en vous-mêmes, et dont vous craignez si vivement de faire l'humiliant aveu à un confesseur sous le sceau du plus inviolable secret. Alors votre conscience vous sera montrée nue ; tout sera connu, tout sera puni. Condamnés par votre propre conscience, vous reconnaissant indignes d'habiter avec les élus, vous direz un éternel adieu à la bienheureuse demeure de la cité céleste ; et de même que le bourreau s'empare du criminel qu'il est chargé de punir, le remords s'emparera de vous et l'enfer dilatant ses entrailles, votre âme s'y précipitera en un clin d'œil, pour s'y maudire à jamais elle-même.

Jeunes gens qui m'écoutez, peut-être dites-vous en ce moment ce que disait les enfants d'Israël à Ezéchiel : *Vos menaces nous effrayent peu, car elles ne seront point de longtemps accomplies : in tempora longa iste prophetat*¹. Insensés ! qui donc vous rassure ? Je veux que votre vie se prolonge au delà même de vos espérances et des nôtres ; qu'est-ce à dire ? Plus elle sera longue, plus aussi le compte que vous aurez à rendre sera terrible ; cette retraite même, par exemple, dans

P. 1263

laquelle je vous avertis de la part de Dieu de vous tenir prêts, ne sera-t-elle pas comme un article nouveau de ce compte déjà chargé de tant de dettes ? Vous faites de la patience de Dieu un titre pour l'offenser avec plus de hardiesse ; croyez-vous de bonne foi qu'il soit à cause de cela moins sévère envers vous ?

¹ Ez., 12, 27.

SERMONS

Et après tout, qu'importe qu'il vous appelle à son jugement un jour plus tôt ou un jour plus tard, puisque vous ne pouvez pas éviter d'y comparaître ? Voudriez-vous ressembler à un homme qui resterait indifférent à un grand procès d'où dépendrait sa fortune et sa vie, parce qu'il aurait l'espoir que ce procès, au lieu d'être jugé à dix heures du matin, ne le serait qu'à six heures du soir ? Ah ! je vous en conjure, au nom de vos plus chers intérêts, ayez donc enfin des pensées plus sages ; et au lieu de vous endormir dans une sécurité si folle et si funeste, imitez le saint homme Job qui après tant et de si rudes épreuves supportées avec une héroïque patience redoutait encore ce jugement qui vous paraît si peu redoutable, et s'écriait en tremblant : Que ferai-je quand le Seigneur viendra la lampe à la main examiner mes œuvres ? et lorsqu'il se lèvera pour interroger ma vie, que lui répondrai-je ? : *Quid enim faciam cum surrexerit ad judicandum Deus, et cum quaesierit, quid respondebo ille*¹ ?

Chers enfants, que répondrez-vous donc, lorsque vous serez là debout devant le juge suprême que l'on ne peut ni séduire, ni tromper ? Où seront vos excuses ? Que répondrez-vous lorsqu'il vous demandera pourquoi vous ne vous êtes pas convertis dans le jubilé de 1833, pourquoi vous avez été rebelles à sa parole, pourquoi dans ces saints jours de la retraite vous avez étouffé dans votre cœur les heureuses et salutaires pensées que la grâce y a fait naître, pourquoi après avoir tant de fois promis de ne plus retomber dans les mêmes fautes, vous vous en êtes de nouveau rendus coupables l'instant d'après ? Mes amis, ces questions vous seront faites au dernier jour, comme je vous les fais en ce moment. Préparez vos réponses, et remarquez bien ceci : Si aujourd'hui nous pouvons vous aider à vous réconcilier avec votre juge, nous ne le pourrons plus lorsque sera venu ce que l'Écriture appelle son jour, le jour de l'avènement,

P. 1264

le jour de sa justice et de sa colère ; alors, point de parents, point d'amis ; personne pour vous défendre ; et de qui donc invoqueriez-vous le témoignage pour vous justifier, et l'appui pour vous secourir ? Serait-ce de votre père ou de votre mère, de ce père dont vous avez jusqu'au bout méprisé si opiniâtrement les conseils et les ordres, de cette mère si tendre que vous avez tant de fois contristée en fermant l'oreille à ses douces remontrances ? ...

(*En interligne*) : ... de vos enfants, de ces enfants dont vous avez négligé l'éducation, que vous avez tant de fois scandalisés et qui... ?

L'un et l'autre vous diraient : Mon cher enfant, nous pleurons sur ton sort ; mais nous ne pouvons le changer, il est trop tard maintenant, nous ne pouvons plus rien pour toi ; si nous ouvrons la bouche, enfant ingrat et rebelle, ce serait pour t'accuser ! Appellerez-vous en aide dans ce moment si terrible et si cruel pour vous, vos anciens compagnons de plaisirs et de débauche, ces enfants qui, dans le secret, vous ont sollicité au mal ? Ils vous diraient : Nous avons bien pu t'empoisonner, te perdre, embraser ton âme du feu des passions, te prêter de mauvais livres, te conduire dans des lieux de débauche, mais voilà tout. Maintenant, si nous ouvrons la bouche, ce serait pour t'accuser en nous accusant nous-mêmes, car tes péchés sont nos péchés, et éternellement tes supplices seront les nôtres. Appellerez-vous vos maîtresses ? Ah ! elles ne vous répondraient que par leur silence et par leurs larmes. Appellerez-vous les ministres de Jésus-Christ pour qu'ils implorant votre pardon ? Ils vous diraient : Le temps de la miséricorde est passé ; il fallait nous demander plus tôt ce que vous demandez aujourd'hui ; la retraite de St-M(éen ?) était pour vous le temps favorable ; nous vous l'avons dit ; pourquoi ne nous avez-vous pas crus ? pourquoi ne nous avez-vous pas même écoutés ? Alors, nous n'avons rien négligé pour éclairer les aveugles, pour réveiller les endormis, pour ranimer les lâches, pour ressusciter les morts ensevelis dans le péché ; maintenant tout est consommé ; si nous ouvrons la bouche, ce serait pour vous accuser, ou plutôt pour condamner avec notre

¹ Jb., 31, 14.

divin Maître tous ceux dont l'invincible ingratitude a rendu inutiles et stériles les efforts de notre zèle.

P. 1265

Eh bien, que vous restera-t-il donc, sinon d'attendre dans un silence morne que J.-C. vous bannisse à jamais de sa présence par cette sentence irrévocable : *Allez loin de moi, maudits : ite maledicte*. - Seigneur, où iront-ils ? Allez, privés de tous les biens, chargés de tous les maux. - Seigneur, où iront-ils ? - Ah ! Seigneur, pardon, miséricorde ! - Allez au feu qui a été préparé, non pour vous, pauvres enfants qui m'étiez si chers, mais pour Satan et pour ses anges. Comme eux, vous avez abusé de tous mes dons ; vous vous êtes associés à leur révolte ; vous serez éternellement associés à leur supplices : *Ite maledicti in ignem æternum*¹.

Vous maudits ! chers enfants, vous pour qui je demanderais volontiers à Dieu, comme Moïse et comme St Paul, de me faire anathème, vous, maudits ! ... Non, non, vous ne le serez pas ; dans ce temps que Dieu vous donne encore pour mettre ordre à votre conscience, vous allez prévenir ses jugements par la sévérité des vôtres ; vous irez au tribunal de la pénitence avec un cœur sincèrement contrit ; là au lieu d'un juge inflexible, inexorable, vous trouverez un père qui vous ouvrira son sein, qui essuiera vos larmes, et dont la main miséricordieuse et puissante effacera du livre de votre vie ces pages qui vous humilient à vos propres yeux, tous ces péchés qui vous accuseraient au tribunal de Dieu ; il couvrira votre âme pour ainsi dire tout entière du sang de J.-C. et de son pardon ; et lorsque l'ange de la mort, s'approchant de vous, vous avertira que le moment est venu d'aller à votre juge, vous vous présenterez devant lui avec confiance ; la douceur, la clémence de ses regards apaiseront vos craintes ; vous saluerez avec amour cette croix qui s'offrira à vos regards comme le signe de votre éternel salut ; et tressaillant d'allégresse, vous entendrez avec ravissement cette parole : *Bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Maître : intra in gaudium Domini tui*² ; sa félicité, sa joie, seront ton partage et ta récompense pendant toute la durée des jours éternels. *Ainsi soit-il*.

312

SUR LE JUGEMENT - (Sermon donné à Cancale)

P. 1266

*Statutum est omnibus hominibus semel mori, post hoc autem iudicium*³.

Savez-vous ce que c'est que la vie ? Je vais vous le dire. La vie est un grand procès d'où dépend notre fortune ou notre ruine éternelle ; ce procès sera jugé au moment de la mort et rien ne nous importe tant que d'en sortir victorieux ; chacun en convient et dit : *Il est vrai, voilà notre grande affaire*.

Mais, si cela est vrai, pourquoi donc vous en occupez-vous si peu ? Puisque nous n'avons que l'espace si court et si incertain de cette vie pour nous préparer à notre état éternel, n'est-ce pas la plus extravagante de toutes les folies que de remplir notre esprit de toute autre chose et de ne pas penser à celle-ci ?

Quand il s'agit de nos intérêts temporels, nous sommes plus prévoyants et plus sages ; aucune démarche ne nous coûte, si pénible qu'elle soit ; aucune précaution ne nous paraît superflue ; nous ne croyons pouvoir jamais en trop faire, en faire assez pour éviter le plus petit dommage, pour nous mettre à l'abri de la plus légère perte ; s'agit-il au contraire du salut de notre âme, c'est-à-dire de tout notre avenir, nous sommes indifférents, distraits, et rarement rentrons-nous dans notre cœur pour examiner ce que nous sommes devant Dieu, et ce que

¹ Mt., 25, 41.

² Mt., 25, 21.

³ Et comme c'est la destinée de l'homme de mourir une seule fois, et qu'après cela suit le jugement..(He., 9, 27)

SERMONS

nous deviendrons dans ce jour terrible où le souverain juge nous appellera à son tribunal redoutable pour lui rendre compte de toutes nos œuvres.

Sortons enfin de cette espèce d'insouciance stupide ; soyons plus sages ; rappelons-nous qu'à la mort Dieu nous jugera : *post mortem judicium* ; et afin que son jugement nous soit favorable, jugeons-nous nous-mêmes d'avance et dès à présent avec une juste sévérité.

– *Ave Maria.*

Je vais raconter ce que chacun de nous a vu. Un homme

P. 1266 bis

est atteint d'une maladie mortelle. Ses parents, ses amis l'environnent et lui prodiguent mille soins pour prolonger sa vie : soins inutiles ! La maladie devient plus grave, une crise survient, ses traits se décomposent, sa voix s'altère et s'éteint, ses yeux se ferment, les assistants se pressent avec une inexprimable anxiété autour du lit de cet homme qui va passer, ils le regardent... et voilà que, tout à coup, ils jettent un grand cri : *Il est mort*, disent-ils, et ils n'ont pas achevé la dernière syllabe de ces trois mots, que déjà cet homme qui était encore vivant il n'y a qu'une minute, a subi son jugement.

Quelle promptitude ! Quoi ? En un clin d'œil il a donc passé de ce monde à l'autre ! en un clin d'œil il est tombé au pied de son juge, et il l'a vu de courroux ou de clémence, et il s'est trouvé seul devant lui, sans amis, sans défenseurs, et aussitôt il a été placé à la droite avec les élus, ou à la gauche avec les réprouvés, – pour toujours ! Et qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait, cet homme, lorsqu'il s'est trouvé là debout devant le juge suprême ?

Ah ! il n'en est pas du tribunal de Dieu comme d'un tribunal humain ; quand on comparait devant les juges de la terre, on a le droit de se défendre ; on a le temps de présenter sa justification ou ses excuses ; on répond aux accusations, on les discute ; tout va par degrés ; on obtient des délais ; on peut appeler de la sentence même, puisqu'il y a des tribunaux supérieurs établis pour la réformer ; mais quand Dieu nous jugera dans l'éternité, ses arrêts seront immuables ; on ne peut ni les changer, ni les éluder, ni en suspendre l'effet ; ils frapperont comme la foudre : en un clin d'œil, *in ictu oculi*.

Toutefois, dans cet instant rapide, insaisissable même par la pensée, notre vie entière, si longue qu'elle ait été, sera soumise

P. 1266 ter

dans tous ses détails à l'examen le plus exact et le plus rigoureux ; les faiblesses de notre enfance, auxquelles on fait ordinairement si peu d'attention, comme les désordres d'un âge plus avancé ; ce que nous avons fait seuls dans les ténèbres comme ce que nous avons fait publiquement ; nos actions les plus cachées, nos pensées les plus fugitives, nos désirs les plus secrets, ce qui dans notre conduite échappe aux regards des hommes avec lesquels nous avons les rapports les plus intimes, aux regards de nos amis, de nos parents, de nos supérieurs, de nos maîtres et même à nos propres regards, tout sera manifesté. Dieu, suivant l'énergique expression du prophète, nous placera en face de nous-mêmes, *statuam te contra faciem tuam* ; une lumière soudaine nous éclairera ; tous les mensonges de la vie se dissiperont, comme les rêves de la nuit se dissipent au moment du réveil ; tous les voiles seront déchirés et notre conscience nous sera montrée nue ! *ostendam nuditatem tuam* !

Oh ! que d'ignominies seront alors révélées ! que de turpitudes seront alors découvertes ! que de fronts auront alors à rougir ! *Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium*¹ ! Est-il un dérèglement honteux, un outrage à la justice ou à la sainteté des mœurs qui ne soit connu que de nous, qu'aucun œil humain n'ait aperçu, que nous

¹ 1 Co., 4, 5.

n'ayons pas même voulu avouer dans le tribunal de la miséricorde, répétons-le, Dieu manifestera les secrets des cœurs : *manifestabit consilia cordium* ! Quels secrets ! Nous serons forcés de nous en accuser devant Dieu et devant ses anges, pour en être humiliés et pour en recevoir le châtement, pour en obtenir le pardon.

Le pécheur couvert de confusion à la vue de tant de crimes dont plusieurs seront pour ainsi dire nouveaux pour lui, soit parce qu'il les avait oubliés volontairement, soit qu'il n'en avait

P. 1267

jamais considéré ni toute la grièveté, ni toute la laideur, trompé par de vains sophismes, ne pourra ni les dissimuler à son juge, ni se faire à lui-même illusion. Ses yeux seront malgré lui éternellement fixés sur cet amas d'infamies, d'ordures et de pourriture, et ce sera là le plus grand de ses supplices : *evigilabunt in opprobrium ut videant semper*¹.

Mon Dieu, qui ne serait saisi de terreur à cette pensée ? Quand votre justice pénétrera jusque dans la moelle de mes os et que vous porterez votre lumière dans ce que votre Apôtre appelle les *jointures de l'âme*, c'est-à-dire dans les replis les plus profonds : *pertingem usque ad divisionem animæ compagum quoque ac medullarum*² ; quand je verrai revivre toutes mes œuvres d'iniquité, qu'elles seront toutes devenues immortelles, et qu'elles viendront, pour ainsi dire, non pas seulement l'une après l'autre, mais toutes ensemble, m'accuser devant vous, Seigneur, que ferai-je ? que deviendrai-je ? où trouverai-je des paroles pour me justifier ? Malheureux pécheur, si j'ouvre la bouche, ce ne sera que pour me condamner moi-même et pour glorifier votre justice qui me brisera de sa verge.

Ah ! sous les coups sans cesse répétés de votre bras infatigable, il ne me restera de forces que pour boire jusqu'à la lie cette coupe pleine d'un vin troublé, pleine de mes iniquités sans nombre, que vous porterez à la main et que vous verserez sur moi tout entière. - *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto. Pax ejus non est exinanita, bibent omnes peccatoris terræ*³.

1ère rédaction (en tête de la page) : D'où vient que la plupart des hommes, même ceux qui ont de la foi, ne partagent point des craintes si légitimes ? Le voici, M.F. ;

2ème rédaction (en marge) : D'où vient que cette pensée qui a fait sur tous les justes une impression si vive n'en fait aucune sur la plupart des hommes ?

3ème rédaction : (texte écrit en interligne qui paraît plus récent, mais est recouvert en partie par les lignes qui effacent le texte primitif) : Cette pensée qui fait sur moi une impression si vive, n'en fait-elle aucune sur vous ? Peut-être ; car hélas ! trop souvent on a la foi sans avoir ces craintes salutaires ;

P. 1268

...c'est que malheureusement, il nous est trop facile d'apaiser nos remords, parce que Dieu ne nous interroge encore dans cette vie que par la voix d'une conscience presque toujours affaiblie, que les vains bruits du monde et des passions étouffent et qui se plaît à se tromper elle-même. Nous vivons dans des ténèbres si épaisses que nous remarquons à peine nos fautes les plus grossières, et elles se succèdent si rapidement que nous en perdons le souvenir à mesure que nous les commettons. Qui de nous, par exemple, pourrait rendre un compte exact de ce qu'il a fait dans ses premières années, de ce qu'il a fait depuis, de ce qu'il fit hier ? Il n'est que trop vrai, nous avons une prodigieuse et déplorable facilité à oublier tout ce qui nous

¹ Dn., 12, 2.

² He., 4, 12.

³ Ps., 75, 9.

SERMONS

humilie, de sorte que de tous les mystères il n'y en a point pour nous de plus obscur et de plus impénétrable que l'histoire de notre propre vie.

Mais, à la mort, lorsque nous serons séparés de tous les objets sensibles, et pour ainsi dire investis de la lumière même de Dieu, ce cœur si habile à se déguiser ses véritables dispositions, son état réel, ne pourra plus l'ignorer, et Dieu dissipera comme de vaines ombres tous les prétextes dont il s'était jusqu'alors enveloppé pour se dérober à lui-même. Dieu ouvrira devant nous le livre où toutes nos actions sont écrites, où chacune d'elles a été enregistrée sous sa date, et il nous fera lire dans ce livre notre condamnation signée de notre propre main.

1ère rédaction : Mais alors, je le répète, et remarquez-le donc bien, nous ne pourrons plus effacer ni raturer une seule ligne, un seul mot de ce qui sera marqué dans ce livre, ni par conséquent expier ou réparer aucune de nos erreurs, ni acquérir aucun mérite. Alors, dit saint Grégoire de Nazianze, il n'y aura plus d'huile... .

2ème rédaction (en marge) : Il nous dira : Femme de Cancale, lis ; voilà ce que tu as fait tel jour, à telle heure, dans tel village, dans telle maison. Homme de Cancale, voilà ce que tu as fait dans ton navire, à Terre-Neuve ou à Cancale même. Lis ce qui est écrit et maintenant, tu ne peux plus en effacer une seule ligne, en raturer un seul mot, et maintenant il n'y a plus moyen de réparer ce qui est fait. Ce qui est fait est fait, il n'y a plus d'huile

P. 1269

à acheter, des vierges sages ou de ceux qui en vendent, pour rallumer les lampes éteintes.

En vain demanderons-nous un jour, une heure, pour nous reconnaître et nous repentir ; ce jour, cette heure ne nous seront pas donnés ; le Seigneur, assis sur son trône, le bras étendu, montrant du haut du ciel sa main puissante, nous répondra : le temps est accompli ; mon heure est venue, l'heure de la vérité et de la justice, l'heure de la colère et de la vengeance. Pécheur, tout est consommé pour toi ; homme ingrat et obstiné, que ta volonté soit faite ; entre en possession du partage que tu t'es choisi ; laisse, laisse le ciel à ceux qui l'ont cherché ; esclave de Satan, va dans les enfers rejoindre le maître que tu as servi ; va lui demander ton salaire ; lui-même applaudira à ma justice qui t'envoie au feu éternel ; il se réjouira de ta ruine et il sifflera sur tes malheurs : *sibilabit super illum, intuens locum ejus*¹. (Job)

Quelle sentence effroyable ! et qui de nous pourrait dire qu'elle ne sera pas la sienne ? Les plus grands saints au fond de leurs déserts, sous la cendre et le cilice, tremblaient en y pensant, en pensant à ce juge dont rien ne pourra faire fléchir l'inexorable équité, qui exigera du débiteur jusqu'à la dernière obole,

P. 1270

et qui menace les justes de juger leur justice même : *justitias vestrum judicabo*². - Partout où je vais, disait saint Jérôme³, soit que je me livre à l'étude, soit que je mange, soit que je boive, quelque chose que je fasse, et jusqu'au milieu des nuits dans mon sommeil, je crois entendre retentir à mon oreille le son de cette terrible trompette : morts levez-vous, allez au jugement - *Surgite mortui, ite ad judicium*.

Et si nous l'entendions aussi cette trompette formidable, si les voûtes de cette église s'ouvraient à l'instant, si l'ange du Seigneur paraissait au milieu de vous et qu'il dît : Chrétiens, vous qui êtes assis sur ces bancs, *levez-vous, allez au jugement : surgite, ite ad judicium*, qui de vous se lèverait avec assurance ? Qui de vous en voyant arriver ce moment où J.-C.,

¹ Jb., 27, 23.

² Ps., 75, 3.

³ St. Jérôme (v.347-419 ou 420), Père de l'Église latine, traducteur et commentateur de la Bible (*Vulgate*).

suivant sa parole, doit faire le discernement de nos œuvres, et sonder, la lampe à la main, nos cœurs et nos reins, ne sécherait de terreur et ne serait au désespoir de n'avoir rien fait pour apaiser la colère de son juge, pendant qu'il en était temps encore ?

Eh bien ! M.F., ce n'est pas là une vaine figure, car écoutez-le bien : *statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium* ! - Sachez-le bien, il n'y a donc personne dans cet auditoire pour qui ne doive bientôt s'accomplir tout ce que j'annonce, puisqu'il n'y a personne qui ne doive mourir bientôt. Il viendra un moment où il vous sera dit : *levez-vous, allez au jugement*. Avant un an, avant un mois, avant huit jours, combien d'habitants de cette ville seront morts et auront comparu devant le tribunal de Dieu pour y être jugés ? Ce ne sera pas moi, dites-vous ; et qu'en savez-vous ? Eh bien, j'y consens. Poussez aussi loin que vous le voudrez vos espérances

P. 1271

de vie ; toujours est-il certain que vous mourrez et qu'à l'instant de votre mort votre destinée éternelle sera irrévocablement fixée : *post hoc autem judicium*. Appliquez-vous donc à vous personnellement et non à d'autres, tout ce que nous venons de dire ; et si vous voulez avoir pour juge, au lieu d'un Dieu tout puissant irrité par vos offenses, un Sauveur plein de compassion et de miséricorde, dès à présent, jugez-vous vous-mêmes avec une juste sévérité !

Je dis *avec une juste sévérité*, car ne l'oubliez pas, M.F., pour que notre jugement prévienne celui de Dieu et nous mette à l'abri de ses rigueurs, il faut que le nôtre ait toutes les qualités du sien, et c'est là le fruit que vous devez retirer de cette instruction.

Et d'abord, Dieu nous jugera-t-il d'après ce que pensent et disent de vous vos camarades, dont vous recherchez si avidement les louanges et dont vous craignez si vivement les censures ? Les maximes licencieuses que vous leur entendez si souvent professer, les exemples scandaleux qu'ils vous donnent si souvent, vous justifieront-ils au tribunal suprême ? Puisque Dieu, comme vous n'en sauriez douter, nous jugera d'après sa loi sainte et d'après les exemples de J.-C., ne consultons point d'autres règles que celles-là pour juger toutes nos actions et toute notre conduite ; ne nous laissons plus entraîner par les sophismes des passions, par les préjugés d'un monde aveugle qui appelle bien ce qui est mal, qui donne aux ténèbres le nom de lumière et à la lumière le nom de ténèbres ; sous des prétextes quelquefois spécieux quoique toujours frivoles, ne cherchons plus à excuser rien de ce que Dieu condamnera à son jugement, de ce qu'il a déjà condamné dans son Évangile et par l'organe de son Église, qui en est l'infaillible interprète. Allons au tribunal de la pénitence comme nous irions au tribunal de Dieu même,

P. 1272

non pour disputer, mais pour nous accuser, non pour donner des décisions mais pour en recevoir, non pour y défendre en quelque sorte une à une les maximes de ce monde que J.-C. a maudit en défendant des divertissements, des plaisirs, des usages qui sont inconciliables avec une véritable religion et une piété sincère, mais avec la ferme résolution de réformer nos mœurs, de changer nos habitudes et de pratiquer à l'avenir tous les devoirs et toutes les vertus d'un chrétien fidèle

En second lieu, pour nous bien juger, pour nous bien connaître, descendons au fond de notre cœur et prenons garde de nous y égarer comme il arrive trop souvent ; oui, trop souvent, voulant vivre en paix avec nous-mêmes, nous ne voulons pas nous trouver aussi coupables que nous le sommes en effet ; nous nous faisons une fausse conscience ; nous ramassons, pour ainsi dire, tout ce qu'il y a de bon dans notre vie pour nous tranquilliser d'après cela ; nous nous comparons intérieurement, non pas aux chrétiens plus parfaits, mais à ceux qui le sont le moins ; nous disons comme le pharisien de l'Évangile : je ne suis pas ivrogne comme celui-ci, libertin comme celui-là, voleur, avare, comme tel autre ; et, parce que nous sommes exempts

SERMONS

de certains vices grossiers et que quelques-unes de nos œuvres nous attirent l'estime et les louanges des hommes, nous nous imaginons avoir accompli toute justice ; quelle pitié ! Le feu du jugement de Dieu, comme le dit St Paul, consumera *toute cette paille* ; nous verrons alors la vanité et le néant de ces œuvres qui nous inspiraient tant de confiance et qui, cependant, ayant été corrompues dans leur source par l'orgueil, ne devaient nous en donner aucune ; en un mot, M.F., examinons-nous avec un vrai désir de ne nous faire illusion sur rien, de nous connaître comme Dieu nous connaît, avec la crainte, hélas ! trop fondée, de suivre ces voies trompeuses dont parle le Sage, qui paraissent droites et qui pourtant

P. 1273

conduisent à la mort ceux qui y marchent.

Nous serons jugés avec d'autant plus de rigueur que nous avons reçu plus de bienfaits de la main de Dieu. Le jugement de ces peuples à qui l'Évangile n'a point été prêché ou qui sont privés de tous les secours que le bon Dieu nous prodigue sera bien moins sévère que (le nôtre ?)

Enfin, M.F., demandons-nous un compte exact comme J.-C. nous le demandera au dernier jour, du fruit que nous avons retiré de toutes les grâces qu'il nous a faites, ou plutôt qu'il nous a prodiguées depuis que nous sommes au monde. Pour moi, je l'avoue, c'est là ce qui m'effraye le plus ; il est vrai qu'un prêtre dépositaire des trésors du Ciel, dispensateur des mystères de Dieu doit craindre plus que personne d'avoir abusé de tant de pouvoirs, de tant de richesses ; mais vous-mêmes, M.F., ne devez-vous pas partager les mêmes craintes, puisque tous ces biens spirituels ne nous ont été confiés que pour vous les communiquer, et que nous vous les communiquons en effet de mille manières, et pour ainsi dire à chaque instant ? Chaque fois que nous immolons sur l'autel la victime sainte, c'est pour vous que nous l'offrons et l'immolons ; si plusieurs fois chaque jour nous prions au nom de l'Église, c'est pour vous que nous prions ; nous ne disons pas une parole du haut de nos chaires et dans le tribunal sacré de la pénitence qui ne soit comme une semence qui doit germer, se développer dans le cœur de celui qui la reçoit et rapporter au centuple ; ainsi tout notre ministère est pour vous, et vous aurez comme nous-mêmes à en rendre raison à J.-C. M.F., songez donc bien à ce que vous aurez à lui répondre lorsqu'il vous redemandera le prix de son sang ; songez à toutes ces prédications que vous avez entendues sans devenir

P. 1274

meilleurs, à toutes ces confessions sans amendement, à toutes ces communions sans ferveur, à toutes ces inspirations secrètes de l'Esprit Saint auxquelles vous avez résisté, à tous les bons exemples que vous avez méprisés, à tous les sages conseils que vous avez refusé de suivre et même d'écouter, et préparez ce que vous aurez à dire pour vous justifier d'avoir ainsi rendu inutile ce grand travail de Dieu pour vous sauver, ce long et douloureux travail de miséricorde que J.-C. a commencé pour vous dans la crèche, et qu'il n'a achevé que sur le Calvaire.

Faites, faites dès aujourd'hui cet examen terrible au pied de la croix, aujourd'hui que de nouvelles grâces en découlent, aujourd'hui que l'Église vous dit de sa part ce que le Fils de l'homme, lorsqu'il viendra dans tout l'appareil de sa gloire, dira aux justes : *Réjouissez-vous, levez la tête, parce que votre rédemption approche : respicite, levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra*¹. - Dans ce second jubilé où il dépend de vous de réparer par une sincère pénitence l'abus que peut-être avez-vous fait du premier, ah ! n'hésitez point dans la détermination que vous avez à prendre ; oui, levez la tête, regardez le ciel ; voyez J.-C. notre Sauveur qui vous tend les bras comme un père ; pauvres pécheurs, si criminels que vous soyez, allez à lui ; il ne vous appelle que pour vous couvrir de son pardon, *quoniam*

¹ Lc., 21, 28.

appropinquat redemptio vestra ; - et quand un peu plus tard il vous appellera de nouveau comme juge, vous vous présenterez encore devant lui avec confiance ; et alors vous entendrez sortir de sa bouche cette parole qui ravira votre âme d'une éternelle allégresse : bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton maître ; sa félicité, sa joie sera ton partage et ta récompense pendant toute la durée des jours éternels. Ainsi soit-il.

(Autre rédaction d'un passage de ce sermon) :

Si ce qui arrivera un jour arrivait à cette heure même, si Dieu en ce moment vous disait : (habitant de Cancale qui êtes assis sur ces bancs) mon enfant, levez-vous, venez à mon jugement, iriez-vous au jugement de Dieu avec sécurité ?

P. 1275

Vos os ne craqueraient-ils pas d'épouvante ? Ne vous croiriez-vous pas pour jamais perdus ? Eh bien, si vous ne voulez pas l'être, dès aujourd'hui, jugez-vous vous-mêmes avec une juste sévérité. Plus tard, vous aurez pour juge (un Dieu) depuis trop longtemps irrité par vos offenses pour que vous puissiez l'apaiser ; aujourd'hui, vous avez pour juge un Sauveur plein de bonté ; de commisération, d'indulgence et de miséricorde.

Mais sur quoi et comment vous jugerez-vous ?

1mt. Jugez-vous non sur les maximes du monde mais sur la loi de Dieu et sur les exemples de J.-C. ; le monde trop souvent appelle bien ce qui est mal ; il donne aux ténèbres le nom de lumières. N'excusez rien de ce que Dieu vous avertit par la bouche de son Église et de ses prêtres qu'il condamnera au dernier jour. Leur parole n'est jamais trompeuse ; celle des mondains l'est toujours.

2mt. Ne vous faites grâce sur rien. Descendez de bonne foi au fond de votre cœur ; prenez garde de vous y égarer ; trop souvent notre cœur se dérobe à lui-même ; nous nous faisons mille illusions et parce que quelques-unes de nos œuvres nous attirent peut-être des louanges des hommes, nous nous imaginons avoir rempli toute justice, quelle pitié ! Le feu du jugement de Dieu, dit St Paul, consumera toute cette paille, et nous verrons alors le néant de la vanité de toutes ces œuvres qui nous inspiraient une si présomptueuse et si fausse confiance.

3mt. Enfin, nous serons jugés d'autant plus sévèrement que nous aurons reçu plus de grâces ; faisons donc, pour ainsi dire le compte de ces grâces et voyons quel fruit nous en avons retirés. Pour moi, je l'avoue ... (voir plus haut, P. 1273).

313

LE JUGEMENT

P. 1278

On se perd dans cette pensée ; nul chrétien et même nul homme raisonnable ne saurait y réfléchir avec attention pendant quelques minutes sans être terrassé d'effroi. J'ai connu un saint religieux qui, chaque fois qu'il s'occupait dans son oraison du dernier jugement, tremblait avec une telle violence que le tremblement de ses membres se communiquait au plancher sur lequel il méditait à genoux. Un des savants les plus distingués du dernier siècle, M. de Vauvilliers¹ (je le nomme) s'étant un jour imaginé que Dieu l'appelait à son tribunal pour lui rendre compte de l'usage, ou peut-être de l'abus qu'il avait fait de ses talents, éprouva

¹ Jean-François Vauvilliers (1737-1801), helléniste, professeur au Collège Royal de France. Membre du Conseil des Cinq Cents, sous le Directoire, il fut compris dans la liste des déportés de Fructidor et dut se réfugier en Russie.

SERMONS

une impression si forte qu'à l'instant même ses cheveux blanchirent. Les anciens anachorètes, dont parle saint Jean Climaque, après plusieurs années de la pénitence la plus austère, se demandaient les uns aux autres : Pensez-vous, mon frère, que Dieu ait oublié mes offenses ? Puis-je espérer qu'il me pardonne au jour de son jugement ? Et vous qui avez péché si souvent et en tant de manières, hommes impies et blasphémateurs, hommes chargés d'injustice, femmes mondaines, jeunes voluptueux livrés à des passions d'ignominie et à des habitudes infâmes, vous n'appréhenderiez pas de tomber entre les mains du Dieu vivant, de celui qui est saint, saint, saint : *sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus noster !*

Ah ! quand autrefois il apparaissait dans sa gloire à Moïse et aux patriarches, ils tombaient à terre, saisis de frayeur, et ils s'écriaient qu'ils allaient mourir, parce qu'ils avaient vu le Seigneur. – Et c'étaient des justes ! Que sera-ce donc des pécheurs, quand l'éternité tout à coup ouvrant ses portes, il s'offrira à leurs regards et leur dira : voici votre juge, c'est moi : *ego sum ?*

P. 1279

(1^{ère} rédaction) :

Pécheurs, songez-y bien ; à cette parole, comme à la parole par laquelle il créa la lumière, les ténèbres dans lesquelles vous êtes maintenant plongés se dissiperont ; tous les mensonges de la vie s'évanouiront. Oh ! que Dieu vous paraîtra grand alors ! Combien vous paraîtront petits et méprisables tous les objets qui vous ont séduits et détournés de son service ! Alors, vous verrez non plus dans l'humiliation de la crèche et du Calvaire, mais dans l'éclat de sa majesté et de sa puissance ce Jésus qui vous a tant aimés, et à qui vous avez refusé jusqu'au bout votre obéissance et votre amour ; vous verrez ses plaies sacrées dans lesquelles il vous serait si doux de vous réfugier, fermées maintenant pour vous ; vous entendrez sa voix ; mais ce ne sera plus comme aujourd'hui la voix d'un père qui pardonne, mais la voix d'un juge sévère qui condamne ; il fera revivre en un instant tous les péchés de votre vie, et ceux mêmes dont vous aviez perdu le souvenir ou que vous cachiez dans les replis des plus profonds de votre cœur pour vous les dissimuler à vous-mêmes, les péchés de votre enfance, qui sont souvent si graves, auxquels on fait ordinairement si peu d'attention, les désordres de votre jeunesse, ceux d'un âge plus avancé, ces désirs impurs,

(2^{ème} rédaction) :

Pécheurs, songez-y bien ; à cette parole, comme à la parole par laquelle il créa la lumière, toutes les ténèbres dans lesquelles vous êtes maintenant plongés, se dissiperont, tous les mensonges de la vie s'évanouiront. Oh ! que Dieu vous paraîtra grand ! oh ! quel dédain inexprimable ne concevrez-vous pas pour tous les vains objets qui vous auront amusés et séduits pendant cette vie d'un jour ! Alors vous verrez, non plus dans l'humiliation de la crèche et du Calvaire, mais dans l'éclat de sa majesté et de sa gloire, ce Jésus qui vous a tant aimés, à qui vous avez refusé jusqu'au bout votre obéissance et votre amour. Vous verrez ses plaies sacrées dans lesquelles il vous serait maintenant si facile et si doux de vous réfugier, fermées (alors) pour vous. Vous entendrez sa voix, mais ce ne sera plus la voix d'un père qui pardonne, mais la voix d'un juge qui condamne ; il fera revivre en un instant tous vos péchés anciens et ceux mêmes que vous aviez cachés dans les replis les plus intimes de votre cœur, dans les jointures de votre âme ; ils en sortiront tous à la fois pour vous accuser ; ces désirs impurs, ...

P. 1280

... ces actions sales et immondes qui vous couvrent de confusion chaque fois que vous y pensez et dont vous craignez si vivement de faire l'aveu à un confesseur, sous le sceau du plus inviolable secret, seront manifestés à la face du ciel. Oh ! que d'ignominies seront alors

révélées ! que de turpitudes seront découvertes ! que de fronts auront à rougir ! et au moment où sera déchiré le voile qui couvre ces horribles mystères, que deviendrez-vous donc ? Des remords brûlants s'empareront de vous comme le bourreau s'empare de la victime qu'il va frapper, et l'enfer dilatant ses entrailles, votre âme s'y précipitera en un clin d'œil pour s'y maudire à jamais elle-même !

Pécheurs, mes frères, il me semble entendre ce que vous dites en vous-mêmes dans ce moment-ci ; vous me dites ce que disaient les enfants... (*Inachevé*)...

Et à son tour, le Seigneur assis sur son trône, étendant son bras... (*voir p. 1269*).

314

LE JUGEMENT

P. 1281

(*Fragment*) ... Ils verront alors de leurs yeux ce Jésus qui a tant souffert pour leur salut, et pour qui ils n'ont jamais rien voulu souffrir, et à qui ils ont obstinément refusé jusqu'à la fin leur obéissance et leur amour ; ils verront ses plaies sacrées dans lesquelles il leur serait si doux de se réfugier, maintenant et pour jamais fermées pour eux ; ils verront la vanité des biens du monde et la grandeur des biens éternels ; ils verront cette bienheureuse demeure de la cité céleste dont ils se sont si misérablement exclus ; alors ils seront détrompés. Les mensonges de la terre, les ténèbres dont ils s'enveloppent et au fond desquelles ils se cachent avec leurs crimes, se dissiperont comme les nuages au lever du soleil ; au bruit du tonnerre des divines vengeances, éveillés de leur long assoupissement, ils verront revivre à la fois toutes leurs œuvres d'iniquité ; les péchés de leur enfance, les désordres de leur jeunesse, les scandales d'un âge plus avancé, leurs injustices, leurs sacrilèges, leurs fornications, leurs adultères, et une foule de crimes secrets dont ils avaient perdu le souvenir viendront les accuser. Est-il un dérèglement honteux, un vil penchant, une action sale, immonde, qui ne soit connue que de vous seul, et que vous n'avez pas même voulu avouer dans le secret de la confession, ils seront contraints d'en faire l'aveu aux pieds de leur juge ; tous les horribles mystères de leur vie seront révélés ; leur conscience leur sera montrée nue, et des remords brûlants s'emparant de leur âme, comme le bourreau s'empare de la victime qu'il va frapper, elle se présentera dans l'enfer en un clin d'œil, pour s'y maudire à jamais elle-même.

Mais peut-être me direz-vous comme... (*Inachevé*)

Non, vous ne tiendrez pas ce langage insensé. Dieu a permis que pendant cette retraite vous eussiez sous les yeux un exemple bien propre à vous détromper d'une pareille illusion ; hier, du haut de cette chaire, je vous montrais combien votre vie est fragile, combien elle est vaine, et deux heures après une religieuse de cette maison, dont on était loin de prévoir la fin prochaine puisque quoique faible elle était encore debout, tout à coup se trouve plus mal et sans qu'on s'aperçoive pour ainsi dire, et sans qu'on ait le temps de lui administrer les derniers sacrements ; nous étions plusieurs prêtres cependant ; on demande les saintes huiles, on les apporte en toute hâte, mais quand elles arrivèrent, il était déjà trop tard.

Sans doute dans ce cas-ci nous n'avons aucun motif de craindre pour le salut d'une âme si bien préparée et si pure. Cette vénérable et sainte fille avait fait sa profession religieuse au pied de cet autel, et par cet acte suprême de religion, elle avait effacé en elle les derniers restes du péché ; elle était devenue l'épouse de J.-C. et elle n'a quitté la terre que pour assister dans le ciel à ce que la sainte Ecriture appelle les noces de l'agneau : *nuptiæ agni*. Mais enfin, qui de vous est assuré que sa mort ne sera pas soudaine comme celle-ci ? et s'il en était ainsi auriez-vous les mêmes motifs de confiance ? Dieu n'a-t-il pas voulu que cet événement ait eu lieu pendant la retraite, afin de ne laisser aucune excuse aux pécheurs qui y assistent, à chacun de vous, mes frères, si vous différiez de prendre tout à l'heure des mesures solides de pénitence ?

315

LE JUGEMENT

P. 1283

(Voir 311, 11° et 12° page)

[...] Pécheurs, songez-y bien, à cette parole, comme à la parole par laquelle il créa la lumière ; les mensonges de la vie, les ténèbres dans lesquelles nous sommes plongés ici-bas, se dissiperont de même que les nuages se dissipent au lever du soleil.

Oh ! que Dieu alors nous paraîtra grand ! quel dédain inexprimable ne concevrez-vous pas pour tous les vains objets qui vous auront amusés pendant le court espace de cette vie ! Vous verrez dans tout l'éclat de sa majesté et de sa puissance ce Jésus que vous avez outragé, méprisé, crucifié ; à qui, malgré ses tendres sollicitations, vous avez refusé jusqu'à la fin votre obéissance et votre amour ; vous verrez ses plaies sacrées dans lesquelles il vous eût été si facile et si doux de vous réfugier, désormais fermées pour vous ; vous entendrez sa voix, non plus la voix de la miséricorde qui vous invite à la pénitence, mais la voix de son sang profané qui demande vengeance. Il fera revivre en un instant tous les péchés que vous avez commis dès vos premières années (*en interligne* : réveillés tout à coup de votre long assoupissement) et tous ceux que vous avez fait commettre par vos scandales ; les péchés de tous les âges, de tous les états, de tous les emplois ; toutes les démarches, toutes les paroles, tous les regards, tous les sentiments, toutes les pensées qui vous ont rendus coupables et dont vous n'avez qu'un souvenir vague et confus.

Vos œuvres même les plus irréprochables en apparence seront éprouvées comme par le feu, car son œil pénétrera jusque dans la moelle, jusque dans les jointures de votre âme, suivant l'expression de l'apôtre. Il publiera en présence des anges et des hommes pour votre éternelle honte, ces crimes secrets que vous cachiez en quelque sorte dans les replis de votre

P. 1284

cœur pour vous les dissimuler à vous-mêmes et de peur que vos amis même les plus intimes n'en fussent instruits ; ces désirs impurs, ces actions sales et immondes qui vous couvrent de confusion chaque fois que vous y pensez, et dont vous craignez si vivement de faire l'aveu à un confesseur, sous le sceau du plus inviolable secret, seront manifestés à la face du ciel. En un mot, ces crimes secrets que nous cachions en quelque sorte dans les jointures de notre âme, en sortiront pour nous accuser. Les horribles mystères de votre conscience seront expliqués ; alors, des remords brûlants s'empareront de vous comme le bourreau s'empare de la victime qu'il va frapper, et l'enfer dilatant ses entrailles, votre âme s'y précipitera en un clin d'œil pour s'y maudire à jamais elle-même.

Alors disparaîtront tous les mensonges de la vie... (*Inachevé*)

316

LE JUGEMENT

P. 1285

(*Fragment*) ... S'il a vécu dans l'innocence, ou si par un sincère repentir il a obtenu la rémission de ses fautes, il est dans le ciel, mais s'il est mort dans l'impénitence qu'est-il devenu ?

- Je viens de le dire, il est dans une prison de feu ! Mon Dieu, vous qui êtes son créateur et son père, l'y avez-vous donc précipité comme par un mouvement de colère et de vengeance ?

Non, il s'y est précipité lui-même ; il a combattu une à une toutes vos grâces ; il a vaincu votre miséricorde. Vous avez voulu, pour que ses actions fussent méritoires, qu'elles fussent libres, et lui n'a été libre que pour se rendre coupable ; maintenant son plus grand supplice ce n'est pas le feu, ce feu si riche en tourments, dit Tertullien¹, c'est son péché même toujours vivant, c'est le remords ! - Pour une satisfaction ... (*Inachevé*)

317

LE CIEL

P. 1286

*Merces vestra magna est in caelis*².

Votre récompense est grande dans le ciel.

Dégageons notre esprit des pensées terrestres, du tumulte des objets sensibles, des vains bruits du monde ; recueillons doucement notre âme et élevons-la jusque dans le sein de Dieu ; nous allons méditer sur le ciel ; nous allons essayer de soulever quelques-uns des voiles qui en dérobent à nos regards les merveilles ravissantes.

Quoi de plus propre, M.F., à nous consoler dans nos peines et à nous animer dans le service de Dieu que de nous entretenir du bonheur du ciel, qui sera la récompense de nos travaux, de nos ... (*passage déchiré*) et de nos combats ? Sans doute, ce bonheur est incompréhensible ; quand je parlerais le langage des anges, je ne pourrais rien dire qui en approchât ; mais l'impuissance même où nous sommes de le peindre tel qu'il est, ne doit-elle pas nous donner la plus haute idée de sa grandeur : *Merces vestra magna est in caelis* ?

Cependant j'essayerai de vous en donner une idée quoique imparfaite. Je me bornerai donc aujourd'hui à vous dire, M.F., que dans le ciel, vous serez exempts de tous les maux et que vous posséderez tous les biens... (*autographe en partie déchiré*)... de continuel efforts pour... belle et si riche récompense ! il en coûte trop pour l'obtenir ! ... Patriarche Jacob, dont.... et d'angoisses ; ... ici-bas, est... embarrassé de soins, séduit par une foule de chimères, accablé de tentations, environné d'erreurs, brisé de travaux et de souffrances

P. 1287

depuis son berceau jusqu'à la tombe. Il est vrai, les jours de l'homme sur la terre sont courts et mauvais : *pauci et mali*. Aussi, n'entendons-nous de tous côtés que des hommes qui se plaignent de leur sort et il n'est pas rare d'en rencontrer qui succombant sous le poids du malheur et de l'amertume disent comme Job : *Pourquoi suis-je né ? Pourquoi mon père m'a-t-il reçu sur ses genoux ? Pourquoi ma mère m'a-t-elle allaité ? Que ne suis-je mort en naissant ? Mais qu'est-il besoin de vous raconter nos misères ? Hélas ! qui ne le sait ? La terre a été maudite ; depuis six mille ans, un long cri de douleur sort de ses entrailles : omnis creatura ingemiscit et parturit*³.

Les hommes en apparence les plus heureux sont souvent en réalité les plus misérables ; au milieu de leurs richesses si péniblement acquises, de leurs plaisirs turbulents, de leurs joies emportées, oh ! que d'inquiétudes secrètes ! que de soucis, de dégoûts, de chagrins rongeurs ! Que d'inquiétudes et d'angoisses ! Si haut que la fortune les ait élevés, si avant qu'ils soient placés dans la gloire, ils ne sont pas plus à l'abri que les pauvres des souffrances du corps et de l'esprit. Ils gémissent comme tous les enfants d'Adam, dans l'amertume et les ennuis de la vie présente. Ah ! qui les a vus de près fuirait s'il était possible par delà les extrémités du monde leur épouvantable bonheur.

¹ Tertullien (155-222), païen converti, devenu apologiste chrétien, il est l'auteur de *l'Apologétique* et du *Contre Marcion*. Cependant, il se rallie à l'hérésie montaniste.

² Mt., 5, 12.

³ Rm., 8, 22.

SERMONS

Telle est donc notre déplorable condition, nul n'en est exempt. Mais si nous avons souffert avec résignation et avec patience toutes les tribulations dont notre vie est pleine, nous serons à la mort délivrés de tous

P. 1288

ces maux. Dans le ciel, nous goûterons une joie inaltérable et toujours pure : plus de maladies, plus d'inquiétudes, de tristesse et de larmes : *neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra*¹, parce qu'alors nous serons affranchis de la honteuse servitude de la chair et des vices ; alors nous n'aurons plus de tentations à combattre, de passions à dompter ; que dis-je ? notre corps même devenu glorieux brillera comme le soleil dans son midi.

Ici-bas, en combien de manières ne sommes-nous pas exercés dans la pratique même de la vertu ? Souvent notre foi chancelle, fatiguée en quelque sorte des ténèbres au milieu desquelles nous sommes plongés. Dans le ciel, plus d'énigmes, plus de voiles ; nous verrons de nos yeux et nous comprendrons ce que nous croyons aujourd'hui sans en avoir l'intelligence ; nous contemplerons la divine lumière dans sa source, sans ombre et sans vicissitudes ; elle resplendira sur nos têtes et aucun nuage ne l'obscurcira jamais.

Ici-bas, souvent notre espérance est ébranlée ; et comment ne serions-nous pas saisis de terreur au souvenir de nos fautes et en considérant l'incertitude de notre persévérance et de notre salut ? Dans le ciel, nous n'aurons plus la triste liberté de nous égarer ; mais au contraire, à l'abri de toute chute, nous aurons une pleine assurance de ne jamais perdre la justice et la grâce : *eripuit animam meam de morte, oculos meos a lacrymis, et pedes meos a lapsu*². - Nous ne nous rappellerons nos péchés mêmes que pour bénir à

P. 1289

jamais le Dieu infiniment bon qui nous les a pardonnés malgré notre indignité profonde, et qui nous couronne éternellement de sa miséricorde et de son amour : *coronat te in misericordia, et miserationibus*³.

Ici-bas, lors même que notre volonté est droite, quoique nous ayons un sincère désir de nous sauver, quelquefois nous sommes livrés à des perplexités accablantes ; notre âme devenue tout à coup froide, aride et sans mouvement, ne sent plus rien ; elle ne trouve plus aucun attrait, aucune consolation dans les plus aimables et les plus douces pratiques de la piété dont elle faisait auparavant ses délices ; elle succombe sous le poids de ses craintes. Elle est semblable à une terre sans eau dans laquelle les plus belles plantes qui l'embaumaient de leurs parfums se flétrissent et meurent. Epreuve terrible pour les âmes les plus saintes ! Dans le ciel, nous ne serons plus exposés à ce trouble intérieur, à ces douloureuses fluctuations, à ces sécheresses désolantes ; la paix et la joie couleront comme un fleuve intarissable au milieu de nous.

Mais ne nous bornons pas à remarquer de combien de maux nous serons délivrés, si à la fin de notre exil nous sommes trouvés dignes d'entrer dans la bienheureuse demeure de la cité céleste. Que notre esprit s'élève, que notre cœur s'ouvre et s'étende, que notre imagination s'agrandisse pour concevoir, autant qu'il est permis à l'humaine faiblesse, une plus juste idée des biens que le Seigneur a promis et qu'il a préparés à ses élus.

Si Dieu a formé un monde si magnifique

¹ Ap., 21, 24.

² Ps. 116, 8.

³ Ps., 103, 4.

P. 1290

et si vaste pour l'habitation de créatures périssables, quelle doit être l'étonnante grandeur et la beauté du palais où il réside, dans la plénitude de sa gloire, au milieu des anges et des esprits des justes perfectionnés en J.-C. ! Aussi l'apôtre St Jean compare-t-il la céleste Jérusalem à une ville dont les murs sont bâtis de pierres précieuses, dont les portes resplendissent de l'éclat des perles et dont les places sont pavées de l'or le plus pur ; mais combien ces figures ne sont-elles pas imparfaites ? Ô mon Dieu, la lumière du soleil, tout l'éclat des astres ne sont qu'un faible et douteux crépuscule, en comparaison de l'éblouissante splendeur qui environne votre trône. Ô cité de Dieu, bien des merveilles ont été dites à ta gloire ; mais pourtant qui pourrait les raconter toutes ? *Gloriosa dicta sunt de te* ¹ ! - Ah ! mon cœur comme celui du Prophète, est rempli d'une ineffable joie quand je pense que nous verrons un jour ces merveilles, lorsque j'entends cette parole : *Nous irons dans la maison du Seigneur : Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi ; in domum Domini ibimus* ² ; nos pieds seront fixés à tes parvis, ô Jérusalem : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jérusalem* ! - Là, nous posséderons tous les biens, puisque nous posséderons Dieu même ; nous le verrons, nous l'aimerons, nous le louerons dans tous les siècles et à jamais : *videbimus, amabimus, laudabimus, a sæculo et usque in sæculum*.

Nous verrons Dieu ! C'est-à-dire que Dieu lui-même présent en nous, *se promenant* dans notre

P. 1292

cœur suivant la belle expression de la sainte Ecriture, - *deambulabo in eis*, - nous abreuvera de lumière et nous nourrira de la pure substance de l'éternelle vérité ; c'est-à-dire que son verbe deviendra notre verbe et notre parole intérieure ; c'est-à-dire que Dieu nous fera voir, dans sa propre essence, d'une claire vue, l'équité de ses jugements, les merveilles de sa sagesse, la magnificence et l'harmonie de ses ouvrages, les secrets de sa Providence, l'enchaînement de ses décrets, l'accord de ses attributs, en un mot, ses propres pensées et le fond des plus hauts mystères : *in lumine tuo videbimus lumen*³ ; de là, cette étonnante expression de l'apôtre : nous connaissons Dieu comme Dieu nous connaît, *tunc cognoscam sicut et ego cognitus sum*⁴. Or, qui pourrait dire les émotions, les élancements de l'âme à la vue du bien suprême ? Plongée dans une perpétuelle extase, elle s'enivre des plus pures délices ; elle puise continuellement et sans mesure à cette source inépuisable, et sa soif toujours renaissante et toujours satisfaite, lui rend toujours nouveau l'éternel bonheur dont elle jouit.

Nous verrons Dieu, et en voyant Dieu tel qu'il est, nous lui deviendrons semblables : *similes illi erimus*⁵. Non seulement il sera la nourriture immortelle de notre intelligence, mais un amour immense, infini, Dieu même qui en sera l'objet ravira nos plus secrètes facultés et nous enlèvera à nous-mêmes ; la charité dont à peine ressentons-nous quelque étincelle, nous embrasera de

P. 1292

tous ses feux ; notre âme s'écoulera tout entière en Dieu ; Dieu sera à nous tout entier, et voilà que nous lui deviendrons semblables : *similes illi erimus*. - Union ineffable, sacrement auguste, noces de l'Agneau, qui pourrait vous décrire ?

¹ Ps., 87, 3.

² Ps. 122, 1.

³ Ps. 36, 10.

⁴ 1 Co., 13, 12.

⁵ Gn., 3, 5.

SERMONS

Ah ! après avoir dit avec l'apôtre, nous verrons Dieu, on pleure de joie, la parole expire, et tout ce que l'on peut faire est de redire et de redire encore : nous verrons Dieu, nous verrons Dieu tel qu'il est : *videbimus Deum sicuti est ; facie ad faciem*¹.

Mais, lorsqu'il nous sera donné de voir ainsi face à face l'Être qui renferme en soi toutes les perfections, de qui découle tout ordre et toute beauté, Dieu même ; lorsque nous verrons J.-C., notre Sauveur, non plus dans les humiliations de la crèche et du calvaire, mais dans la gloire de son règne ; lorsqu'il nous fera connaître et que nous comprendrons jusqu'à quel point il nous a aimés, notre admiration et notre reconnaissance pourraient-elles demeurer muettes ? Non, non, M.F., à jamais ses louanges seront sur nos lèvres et nous chanterons ses grandeurs et ses miséricordes au milieu des célestes hiérarchies et des innombrables armées d'anges, qui, prosternés sur les marches de son trône, font retentir le ciel de leurs *alléluia* éternels ; nous mêlerons nos cantiques aux cantiques des saints,

P. 1293

de nos frères premiers-nés qu'il a aimés et rachetés comme nous ; ne faisant plus avec eux qu'un cœur et pour ainsi dire qu'une voix, nous dirons tous ensemble en présence de l'autel de l'Agneau et en déposant à ses pieds nos couronnes : *saint ! saint ! saint* est le Seigneur (notre Dieu), Dieu des vertus ; qu'il soit adoré, béni dans tous les siècles ! à lui seul appartient l'honneur, la louange, la gloire et la puissance : *ipsi honor, gloria et imperium* !

Ces doux cantiques, M.F., ne seront jamais interrompus, car éternellement nous goûterons, nous savourerons le même bonheur ; et, assurée de ne le jamais perdre, l'âme s'avance, s'enfonce pour ainsi dire dans les siècles infinis qu'elle voit devant elle, de sorte qu'à chaque instant elle jouit de l'éternité tout entière : *bibent, igitur bibent et absorbebunt*².

Voilà donc, M.F., le bonheur qui nous attend si nous vivons dans la justice et si nous y persévérons jusqu'à la fin : *merces vestra magna est in caelis*³. Voilà avec quelle magnificence et quelle grandeur Dieu récompense, non pas les actions éclatantes qui frappent et éblouissent les regards, mais les vertus les plus humbles, un verre d'eau

P. 1294

froide, par exemple, donné par le pauvre à celui qui plus pauvre encore manque d'un verre d'eau, mais les plus humbles vertus du plus petit enfant ! Oh ! que notre héritage est beau ! qu'il est riche ! *Lineae ceciderunt mihi in praecclaris*⁴. Quand donc en jouirons-nous ? Quand donc irai-je et paraîtrai-je devant mon Dieu ? *Quando veniam et apparebo ante Deum meum*⁵ ?

Je languis dans cette attente, dit St Augustin ; ce n'est pas pour mourir, mais pour nous résigner à prolonger notre exil dans cette vallée de larmes, que nous avons besoin de courage ; et cette parole du saint docteur m'en rappelle une autre d'un anachorète exténué de jeûnes et d'infirmités ; lorsque ses membres perclus tombaient comme par morceaux en pourriture, on l'entendait chanter un hymne de triomphe et d'action de grâces ; surpris de ce mouvement de joie, ses frères lui demandèrent pourquoi donc il chantait. Je chante, leur répondit-il, parce que le jour de ma délivrance approche, parce que le mur qui m'empêche de voir Dieu s'ébranle et va tomber !

Voilà, mes frères, le langage de la foi ; voilà les sentiments qu'elle doit nous inspirer et qu'elle nous inspirerait en effet si nous vivions de manière à nous rendre

¹ 1 Jn., 3, 2.

² Ab., 1, 7.

³ Mt., 5, 12.

⁴ Ps., 16, 7.

⁵ Ps., 42, 3.

P. 1295

dignes de ses promesses. Mais que faisons-nous pour gagner le ciel ? L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a jamais rien conçu qui approche du bonheur que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, et pourtant cette récompense si grande, trop grande, dit Abraham, le père des croyants, - *magna nimis* -, semble ne l'être pas assez pour nous donner la volonté et le courage de faire le plus petit sacrifice pour l'obtenir. Chose étrange ! nous nous exposons à la perdre parce qu'il faut l'attendre un peu, et nous lui préférons un misérable plaisir parce qu'il est présent. Nous sommes inconsolables de la perte de quelques pièces de monnaie et nous renonçons sans regret à la possession du souverain bien, à l'éternelle possession de Dieu ! En un mot, nous ressemblons aux Israélites non moins insensés qu'ingrats qui changèrent la gloire, dit le prophète, contre l'image d'un animal nourri d'herbes : *mutaverunt gloriam suam in similitudinem vituli comedentis fœnum*¹. Quand nous entendons parler du ciel, il semble que ce soit un pays inconnu où nous ne devons jamais aller ; nous ne jetons qu'un regard languissant qu'aucun désir n'anime sur cette heureuse Jérusalem

P. 1296

où se trouve tout ce qui peut plaire et d'où tout ce qui peut déplaire est banni.

Qu'à l'avenir il n'en soit plus ainsi ! Dans cette retraite en examinant votre conduite et votre conscience, vous avez découvert les obstacles qui pouvaient vous empêcher d'aller au ciel ; après la retraite travaillez désormais avec un grand zèle à les faire disparaître et à les vaincre ; si pour cela il vous en coûte un peu, si quelquefois la nature souffre et murmure, eh bien, qu'importe ? ces épreuves seront courtes, votre récompense sera éternelle : *Merces vestra magna est in cœlis*.²

Courage donc, M.F., allons au ciel ; allons dans la demeure où nous attendent les patriarches et les prophètes, les apôtres et les martyrs, les confesseurs et les vierges ; là où sont montées les tribus d'Israël, dans les lieux où habitent tous ceux qui nous ont précédés avec le signe du salut, ce père si chrétien, cette mère si pieuse et si tendre, ce frère, cette sœur, cet ami qui sont morts en saints sous nos yeux, et pour ainsi dire entre nos bras !

Oui, dans cette ville si chrétienne il n'y a pas une seule famille qui n'ait eu des saints parmi ses membres ; maintenant du haut du ciel, ils nous tendent les bras ; les entendez-vous ? Ils nous pressent, M.F., ils nous conjurent d'aller les rejoindre : mon fils, mon frère, ma

P. 1296 bis

sœur, nous disent-ils, sauve ton âme ; marche, marche d'un pas ferme dans la voie où nous avons nous-mêmes marché ; elle te conduira comme nous au séjour des joies immortelles et de l'éternelle félicité.

Qu'il en soit ainsi ! Fiat ! fiat ! Ô mon Dieu, pour que ce vœu s'accomplisse, aidez-nous de votre grâce ; que la main puissante et douce de votre miséricorde nous soulève et nous dirige vers la montagne de Sion où vous résidez et d'où vous nous appelez avec tant d'amour. Ô mon Dieu, pour plusieurs et pour moi-même, le jour décline, la nuit approche ; qu'elle vienne ! Qu'elle vienne, cette nuit si heureuse ! Ô mon Dieu, *tædet me vivere*³ : il me tarde de n'être plus compté sur la terre au nombre des vivants, pourvu que je sois compté dans le ciel au nombre de vos élus. Ainsi soit-il !

« Dans la cité divine, dit St Augustin, cette parole sera accomplie : *Demeurez en repos ; reconnaissez que je suis Dieu*, c'est-à-dire qu'on y jouira de ce sabbat, de ce long jour qui n'aura point de soir et où nous nous reposerons en Dieu. »

¹ Ps., 106, 20.

² Mt., 15, 12.

³ Gn., 26, 46.

318

LE CIEL

P. 1296 ter

*Merces vestra magna est in caelis*¹.

Votre récompense sera grande dans le ciel.

Dégageons notre esprit des pensées terrestres, du tumulte des objets sensibles ; recueillons doucement notre âme et élevons-la jusque dans le sein de Dieu ; nous allons méditer sur le ciel. Nous allons essayer de soulever quelques-uns des voiles qui en déroberent à nos yeux les merveilles ravissantes.

Quoi de plus propre à affermir les résolutions que vous avez prises dans ces saints jours et à vous animer au service de Dieu que de vous rappeler combien est grande la récompense qu'il réserve à votre persévérance et à vos combats ? Mais, quand je parlerais le langage des anges, nous ne pourrions rien dire qui en approche, et cette impuissance même où nous sommes de la peindre telle qu'elle est, n'est-ce pas ce qui doit nous donner la plus haute idée de sa grandeur ?

Dans le ciel, nous serons délivrés de tous les maux, nous jouirons de tous les biens ; voilà tout ce qu'il nous est permis d'en dire.

Nos jours d'ici-bas sont courts et mauvais, remplis de larmes et d'angoisses ; personne n'est content de son sort, et il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui, succombant sous le poids de leurs maux, s'écrient avec amertume comme le saint homme Job : *Pourquoi suis-je né ? Pourquoi mon père m'a-t-il reçu sur ses genoux ? Pourquoi ma mère m'a-t-elle allaité ? Que ne suis-je mort en naissant ?* Ah ! qui ne le sait ? La terre a été maudite, et, depuis six mille ans, un long cri de douleur sort de ses entrailles : *omnis creatura ingemiscit et parturit*². Les hommes en apparence les plus heureux sont souvent, en réalité, les plus misérables ; au milieu de leurs richesses si

P. 1296 quater

péniblement acquises, de leurs plaisirs turbulents, de leurs joies emportées, oh ! que d'inquiétudes secrètes, de soucis rongeurs ! Si haut que la fortune les ait placés, si avant qu'ils soient dans la gloire, ils ne sont pas plus exempts que les autres des souffrances du corps et de l'esprit ; et quiconque les a vus de près, fuirait s'il était possible, par delà les extrémités du monde, leur épouvantable bonheur.

Telle est notre déplorable condition sur la terre ; mais quand s'achèveront les tristes jours de notre pèlerinage, nous serons affranchis, si nous avons vécu et si nous sommes morts en chrétiens, nous serons affranchis de la dure servitude de la chair et des vices. Alors, plus de tentations à combattre, plus de passions à dompter : notre corps même devenu glorieux, brillera comme le soleil dans son midi ; plus de souffrance, de deuils et de larmes ; tous nos désirs seront rassasiés de bonheur : *neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra*³.

Ici-bas, en combien de manières...(suite comme dans n° 317 - p. 1288).

¹ Mt., 5, 12.

² Rm., 8,22.

³ Ap., 21, 4.

319

SUR LE CIEL¹ (Pour la fête de l'Ascension).

P. 1297

Videbimus eum sicut est.

Nous verrons Dieu tel qu'il est. (1 Joan c. 3, v. 2)

L'homme est fait pour l'éternité ; il le sait, tout le lui annonce, et cependant l'éternité ne l'occupe point ; comme un enfant sans prévoyance, il s'amuse de tout ce qu'il voit : le plus petit intérêt l'entraîne, le plus léger plaisir l'enchanté et suffit pour lui faire perdre de vue ses hautes destinées, pour lui ôter le souvenir de Dieu et de ses terribles jugements. Tous sont là-dessus d'une distraction d'indifférence qui étonne et qui effraie ; en vain on leur montre le ciel et ses récompenses ; ils les regardent comme je ne sais quoi d'obscur, de merveilleux, d'éloigné de nous ; en vain on leur dit : voilà la route qui conduit au bonheur de la vie future ; la voilà, elle est ouverte, entres-y. Ils répondent : que m'importe ? et chacun prenant une autre voie, court bien vite ailleurs, pour traiter ses affaires, pour poursuivre des intérêts, pour chercher des plaisirs.

Cependant, dans ce grand jour où Jésus s'élève dans les cieux et y fait son entrée triomphale, ne sera-t-il pas possible de les arrêter un instant dans leur route et d'obtenir d'eux qu'ils se détournent un peu pour jeter du moins leurs regards sur les biens qui leur étaient promis et dont ils s'éloignent ? Pourront-ils, sans éprouver de regrets, voir ce qu'ils perdent, et penser au bonheur que J.-C. leur prépare, sans mépriser les délices trompeuses, les richesses périssables et fragiles que le monde leur offre ? Essayons donc de vaincre leur aveuglement et de mettre dans leur cœur des sentiments qui, hélas ! sont si loin de lui ! Venez, M.F., et voyez ; élevons-nous tous ensemble jusque dans le sein de Dieu, et là considérons ce

P. 1298

qu'il fait pour ses élus, et combien est grande la félicité dont ils jouissent.

Je pourrais d'abord, M.F., déployer à vos yeux les plus riches merveilles, vous présenter le tableau de tout ce que la nature nous offre de plus grand, de plus beau, de plus propre à enflammer (*manuscrit déchiré*)... le ciel seront infiniment au-dessus de tous ceux que nous recherchons sur la terre avec tant d'ardeur ; mais tout cela ne vous donnerait du bonheur que Dieu nous prépare, qu'une idée très... (*manuscrit déchiré*)... envisager mon sujet sous un autre point de vue.

Dieu est esprit, Dieu est amour ; l'homme a été formé à son image, et par conséquent il est d'autant plus parfait et d'autant plus heureux que ses connaissances sont plus étendues et qu'il aime davantage... (*déchiré*)... qui seul peut calmer les inquiétudes et les agitations d'un cœur que les objets créés laissent toujours vide. Or, ici-bas, combien notre amour n'est-il pas languissant ! combien nos lumières ne sont-elles pas incertaines ! Notre âme, sans cesse distraite par tout ce qui l'environne, ne peut fixer son attention sur les choses qu'elle veut connaître que pendant quelques moments rapides ; bientôt elle se lasse, elle s'épuise ; tout fuit en quelque sorte devant elle ; tout échappe à sa pénétration et à ses recherches. Les vérités mêmes que la foi nous enseigne sont couvertes d'une obscurité mystérieuse ; et lorsque notre raison veut pénétrer et découvrir le fond de celles mêmes qui semblent à sa portée, on la voit se tourmenter vainement pour dissiper les ténèbres qui l'enveloppent, pour reculer les bornes qui l'arrêtent à chaque instant. Surprise par l'erreur, éblouie par des apparences mensongères, elle s'égare, elle chancelle, elle tombe et elle est avertie par ses chutes humiliantes que tous ses efforts sont impuissants pour acquérir une véritable science et que ce sera dans le ciel

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

P. 1299

seulement qu'en voyant Dieu, nous verrons la vérité sans nuage ! Là, M.F., rien ne la couvre, rien ne la combat ; elle s'offre d'elle-même ; là elle se montre face à face et dans toute la splendeur de sa gloire ; on la voit, on la sent, on la goûte ; on se repose en elle, sans jamais se rassasier de la contempler sans cesse.

Ô bonheur ! ô joie ! éternellement nos yeux seront donc fixés sur son éternelle beauté, et elle fera naître dans notre cœur une paix délicieuse que rien ne pourra jamais troubler, qui ne sera jamais affaiblie ! Notre âme, toujours attentive et toujours contente, se portera tout entière, se précipitera sur la vérité même, comme s'exprime St Augustin ; et s'y fixant, elle laissera tout le reste comme dans l'oubli pour jouir dans la vérité seule de toutes choses à la fois. Dieu lui-même présent en nous, ne faisant plus qu'un avec nous, nous découvrira ses secrets, nous communiquera ses idées, nous fera voir la lumière dans sa lumière, *in lumine tuo videbimus lumen*¹. La profondeur de sa sagesse, l'équité de ses jugements, l'harmonie de ses ouvrages, l'enchaînement de ses décrets, l'accord de ses attributs, le fond des plus hauts mystères, tout nous sera montré, tout nous sera connu ; les difficultés qui troublent notre intelligence s'éclairciront d'elles-mêmes ; plus d'énigmes, plus de voiles ; nous verrons Dieu comme Dieu nous voit ; nous lirons dans ses pensées ; *tunc cognoscam, sicut et ego cognitus sum*². Et en le contemplant face à face, quelles ne seront point les beautés, les richesses, les prodiges qu'il offrira sans cesse à notre admiration, à notre amour ? Qui pourrait exprimer les émotions, les élancements, les transports de l'âme, à la vue du bien suprême ! Dans une éternelle extase, elle s'enivre des sentiments les plus délicieux ; sans interruption, à chaque moment elle est dans le même saisissement ; une volupté

P. 1300

pure coule comme un torrent au milieu d'elle ; et continuellement elle sera dans ce ravissement divin, sans que mille et mille siècles écoulés puissent rien ôter à sa félicité toujours nouvelle et toujours entière.

Mon Dieu, quand on y pense, on est ému, ébranlé jusque dans la moelle des os ; on sent dans le cœur un charme secret qu'il est impossible d'exprimer ; je ne sais quoi de céleste, de divin vient chercher notre âme, la remplit, l'embrase. Je partage les sentiments du Roi-Prophète qui nous dit qu'à cette douce espérance son cœur, sa chair même tressaillent et s'écrient : Ô Dieu vivant ! ô Dieu fort ! quand serons-nous donc enivrés de l'abondance de votre maison ? quand serons-nous abreuvés du torrent de vos délices ? quand passerons-nous dans les tabernacles de l'admiration, dans la demeure de Dieu, dans le sanctuaire des merveilles où il habite, au milieu des cris de louange et de joie, dont retentissent éternellement les festins des justes ? M.F., ils se réjouissent parce que pour eux il n'y a plus de nuages, plus de figures, il n'y a plus d'ombre ; encore une fois, ils voient Dieu tel qu'il est : *videbimus eum sicuti est* ; rien ne les sépare de J.-C.

Il leur découvre les trésors infinis, les richesses incompréhensibles de sa divinité et de sa gloire ! Ils ne font que passer de clartés en clartés, d'admiration en admiration. Mon Dieu, je le répète, quand on y pense, toujours heureux, toujours goûtant la félicité suprême, on ne tient plus à rien ; tous nos vœux, toutes nos pensées, tout notre cœur est dans le ciel ; alors on comprend que tout ce qui se voit sur la terre, que tout ce qui se compte, que tout ce qui se mesure n'est rien ; alors, on reconnaît que le monde avec sa beauté d'un jour et tous ses plaisirs et tous ses biens et toute sa pompe, n'est qu'une figure

¹ Ps., 36, 10.

² 1 Co., 13, 12.

P. 1301

qui passe, une ombre fugitive qui va disparaître ; on conçoit que la nature entière n'est rien, que Dieu seul est tout ; alors on n'a plus qu'un désir, celui d'être admis bientôt dans cet heureux séjour de l'innocence et de la paix, où nous serons nourris de la pure substance de l'éternelle vérité, où le Verbe même de Dieu deviendra comme notre Verbe intérieur, comme notre parole, notre sagesse, notre vie, notre être, notre tout.

Que ces espérances sont belles ! quand on en est pénétré, ce n'est point pour mourir, c'est pour vivre qu'on a besoin de courage. Eh ! M.F., que faisons-nous ici-bas, sur cette terre d'épreuves et de châtiments ! Notre pauvre cœur séché d'ennui, flétri de tristesse, y est sans cesse la proie de vains regrets et de vains désirs. La maladie, la pauvreté, la souffrance, les dégoûts, les craintes répandent l'amertume sur tous nos jours ; (*en interligne* : cette vaste capacité d'aimer successivement, remplie de mille maux dans une vie si courte, quelle longue suite de douleurs !) avides cependant de bonheur et de repos, nous le cherchons sans cesse, et toujours il nous échappe comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir. Partout on voit le dénuement, le deuil, la misère ; on n'entend que les cris du malheur et ses plaintes douloureuses ; et là où se trouvent les richesses et les plaisirs turbulents, et les joies emportées, là encore plus qu'ailleurs se trouvent les soucis cuisants, les chagrins rongeurs, les inquiétudes dévorantes. Ô M.F., quand sortirons-nous de cette carrière de douleurs ? quand entrerons-nous dans cette sainte Sion qu'habitent les joies éternelles ? Ni les jalousies, ni les défiances, ni les querelles, ni les divisions, ni les intérêts, ni la haine, ni les remords n'approchent de cet heureux séjour. Là, nous n'aurons plus aucun vice dont il nous faille secouer le joug, ni dont nous soyons obligés de combattre les attraits trompeurs ; là on se repose dans les bras mêmes de la paix ; toute douleur est éteinte, *fugiet dolor et gemitus*¹ ; tout désir est rassasié ; on est, comme le dit le prophète, dans les tabernacles

P. 1302

de la confiance : *in tabernaculis fiducia*². L'âme toute recueillie en elle-même, y jouit d'un repos riche de bonheur, *in requie opulenta* ; elle vit de la joie de Dieu et Dieu à son tour, triomphant de la joie de ses élus, les fait s'asseoir sur son trône, les couronne de ses splendeurs, les couvre de sa gloire, ils lui deviennent semblables : *similes illi erimus*³.

Ah ! M.F., trop au-dessous de tant de merveilles, notre âme resterait comme dans l'étonnement, notre bouche serait muette si l'amour qui dans le ciel embrasera tous nos sens, pouvait demeurer sans voix ; mais non, et éternellement les louanges du Seigneur seront sur les lèvres de ses saints ; tous ensemble consommés dans l'unité, ils ne font qu'une seule pensée, un seul esprit, une seule âme ; tous ensemble, ils bénissent ce grand Dieu qui les porte tous entre ses bras, dans son sein, dans son cœur, qui est au milieu d'eux comme un lien infini et commun. Louons-le, s'écrient-ils, exaltons-le au-dessus de tout dans tous les siècles ! Et voilà que les anges, mêlant à ces cantiques l'ineffable suavité de leurs concerts, les voûtes éternelles retentissent de ce cri d'adoration, de reconnaissance et d'amour : Saint ! Saint ! Saint est le Seigneur, le Dieu des armées ; à lui seul appartient la louange, l'honneur et la gloire, : *ipsi gloria et imperium* - (v. le 3ème livre du *Traité de l'amour de Dieu* par St François de Sales).

Ainsi, M.F., ces âmes bienheureuses ne se lassent point de louer sans cesse celui qu'elles sont assurées d'aimer toujours ; elles savent que jamais elle ne sortiront de cet abîme de délices dans lequel elles sont plongées ; elles savent que rien ne pourra les séparer de la

¹ Is., 35, 10.

² Is., 32, 18.

³ Gn., 3, 5.

SERMONS

charité de J.-C., qu'elles lui seront toujours unies ; et s'avancant, si je puis ainsi parler, s'avancant dans les espaces infinis qu'elles voient devant elles, elles

P. 1303

jouissent à chaque instant de l'éternité tout entière, *bibent igitur bibent et absorbebunt*¹.

Mon Dieu, que ces idées sont douces ! mon cœur se fond, ma chair tombe en défaillance quand je me dis : et moi aussi je puis mériter un tel bonheur ! Si je le veux, Dieu lui-même me rassasiera de sa gloire ; je le verrai de mes yeux ! - Et si cette pensée me fait tressaillir, que sera-ce lorsque cette charité divine, dont à peine nous ressentons ici-bas quelque étincelle, éclatera en nous de toutes parts et nous embrasera de tous ses feux ? Que sera-ce lorsque nous entendrons sortir de la bouche même de J.-C. cette parole ravissante : Venez les bien-aimés de mon Père, entrez dans la plénitude de ma joie, *intra in gaudium Domini tui*² ? - Ô joie ineffable ! ô joie divine ! plus grande encore que le cœur des Saints, tu l'inondes, tu le pénètres, tu l'enlèves à lui-même ; ils sont tout à Dieu, Dieu est en tous ; union ineffable, transports, ravissements, ivresse, sacrement auguste, noces de l'agneau, qui pourrait vous décrire ? M.F., il faudrait que je parlasse le langage des anges pour vous donner une idée même imparfaite de ces mystères d'amour ; tout ce que je sais, c'est qu'alors *tout ce qu'il y a de mortel en nous sera englouti par la vie*, c'est que nous jouirons de la plénitude de la grâce que J.-C. nous a apportée ; possédant Dieu, possédés de Dieu, transformés en lui, il sera en quelque sorte l'âme de notre âme. Dans le ciel, c'est par lui que l'âme vit, qu'elle pense, qu'elle voit, qu'elle aime. Ainsi pendant l'éternité tout entière, les saints vont s'enfonçant, s'abîmant dans le cœur de Dieu ; ils puisent sans mesure à cette source de vie, leur soif toujours renaissante et toujours satisfaite, leur rend toujours nouveau l'éternel bonheur dont ils jouissent.

P. 1304

Dirai-je donc encore qu'ils en sont transportés, qu'ils en sont enivrés ? Non, non, c'est trop peu dire ; il me faut un terme plus fort, et voici l'apôtre St Paul qui nous assure qu'ils ont besoin que Dieu leur prête en quelque sorte sa toute-puissance pour soutenir le poids immense de la gloire qui le remplit : *supra modum æternæ gloriæ pondus*.³

Mais, je sens que mon sujet m'entraîne. Quand on s'occupe du ciel on voudrait pouvoir s'en occuper toujours. Après avoir dit avec l'apôtre : *nous verrons Dieu* tel qu'il est face à face - *facie ad faciem* - on pleure de joie et on aime à redire encore : nous verrons Dieu, *videbimus eum*. Que dis-je ? M.F., comment osons-nous concevoir une si grande espérance ? Que faisons-nous pour nous rendre dignes de cet ineffable bonheur ? Que faisons-nous ? Je m'interroge ainsi moi-même en tremblant. Il me semble voir les portes du Ciel s'ouvrir ; il me semble entendre la voix de Dieu qui m'appelle et qui me demande si je suis prêt à entrer dans son royaume. Où sont mes œuvres ? ... Seigneur, Seigneur, grâce, pardon, miséricorde ; je n'ai rien fait, mes mains sont vides ; mais donnez-moi encore un moment et je vais m'efforcer de saisir la vie éternelle, et de mériter d'être admis dans vos tabernacles. (*En interligne* : sur la terre commençons l'éternité). Non, non, mon Dieu ; je ne vous disputerai plus désormais un instant de contrainte et de pénitence qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure ; je recevrai avec reconnaissance les maux de la vie présente en pensant qu'ils m'assurent les biens du monde à venir ; rien ne me coûtera pour gagner le ciel. Ô Jésus, je veux que vous soyez vous-même ma grande récompense ; je veux que vous répandiez dans mon cœur cette

¹ Ab., 1, 16.

² Mt., 25, 21.

³ 2 Co., 4, 17.

mesure de joie, pleine, pressée, surabondante, qui est le partage de vos élus. - Sans doute, vous le voulez aussi, M.F. Ah ! puissions-nous donc tous vivre

P. 1305

en saints, pour jouir du bonheur des saints ! puissions-nous habiter éternellement cette Jérusalem céleste que Dieu remplit de sa gloire et de sa présence ! puissions-nous tous entrer dans cette cité sainte, la demeure des patriarches, des apôtres, des prophètes, où nous retrouverons tous ceux que la charité nous avait unis sur la terre, où nous serons avec eux dans un éternel ravissement, immobiles dans le sein du bon Dieu, toujours l'aimant, toujours chantant ses louanges, toujours intimement heureux par la possession du souverain bien. O Ciel ! les expressions, les idées, tout me manque pour parler dignement de tes merveilles, et il ne me reste de forces que pour m'écrier avec l'apôtre : *L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme ne peut comprendre rien qui approche du bonheur que Dieu prépare à ceux qui l'aiment !*

(Fin du sermon).

(Notes figurant sur les pages de garde du manuscrit précédent) :

Oh ! que notre partage est riche ! que notre héritage est glorieux ! Non, non, je ne suis point surpris que cette attente bienheureuse ait inspiré aux saints tant de courage et tant de force ; déjà leur espérance atteignait les biens éternels ; déjà possédant le ciel en idée, ils s'abreuyaient par avance dans les eaux célestes ; et ceci me rappelle un beau mot d'un anachorète ; exténué, n'en pouvant plus, il entonne un cantique d'allégresse et de triomphe ; étonnés de ce mouvement de joie, ses frères qui l'environnent lui demandent pourquoi il chante. Je chante, s'écrie-t-il, parce que je m'aperçois que le mur qui m'empêche de voir Dieu s'écroule et tombe.

M.F., voilà le langage de la foi ; voilà les sentiments qu'elle inspire à tous ceux qui se rendent dignes de ses promesses ;

P. 1306

et si ce ne sont pas les nôtres, c'est qu'hélas ! nous sentons que nous ne méritons point de nous reposer sur cette montagne sainte où ceux-là seuls seront reçus, qui, animés par une foi vive, auront recueilli sur leur route les fruits abondants de la charité. M.F., que faisons-nous pour le ciel ? que faisons-nous ?

- Qui pourra se rassasier en voyant sa gloire ? - *Et quis saturabitur videns gloriam ejus ?* (Eccl 42, 26)

- Quand l'âme est dans le ciel, le corps ne sent pas la pesanteur de ses chaînes ; elle emporte avec soi tout l'homme. (Tertullien)

- Dieu présent comme vérité, comme justice, comme bonté, infiniment communicative ; Dieu présent dans le cœur et y habitant, y demeurant, y agissant avec liberté, s'y promenant comme parle l'Écriture, *deambulabo in eis*, - ce n'est point une présence sèche, mais pleine d'amour. Il devient la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligence et la vie de son amour.

- Cette délectation, ce plaisir pur, cette jouissance du cœur... (*manuscrit déchiré*)... . goût des biens célestes dont on nous présente un... (*manuscrit déchiré*)... de nous abandonner la coupe pleine.

- Quel art prodigieux doit resplendir dans la structure du trône de Dieu ! Avec quelle grandeur et quelle pompe doit s'élever l'habitation que s'est lui-même bâtie celui qui inspirait le génie d'Hiram ! Quelle doit être la majesté de ce lieu où se déploient les merveilles de la création, et que Dieu a choisi pour s'y montrer dans toute sa magnificence ! Comment décrire, comment se représenter l'ouvrage d'une puissance infinie dirigée par une sagesse infinie ?

SERMONS

Quelles ineffables transports doit éprouver un esprit bienheureux à la vue de ces objets créés pour lui plaire par un être qui connaît le fond intime de notre âme et le moyen d'en ravir

P. 1307

toutes les facultés et les plus secrètes puissances ? C'est à cette glorieuse présence de Dieu que nous pouvons appliquer cette belle expression de l'Écriture : Voyez, la lune, elle ne brille point et les astres mêmes ne sont pas purs à ses yeux. La lumière du soleil et tout l'éclat du monde que nous habitons ne sont qu'un faible et douteux crépuscule ou plutôt que des ténèbres profondes en comparaison de l'éblouissante splendeur qui environne le Très-Haut. Si l'Éternel a formé ici-bas pour l'habitation des créatures périssables un monde si magnifique et si vaste, quelle doit être l'étonnante grandeur du palais où il réside d'une manière. . (*manuscrit déchiré*)... où il se découvre dans toute la plénitude de sa... (*manuscrit déchiré*)... au milieu de la troupe innombrable des anges, des esprits, des justes perfectionnés en J.-C. Certes, ce serait l'élever trop haut dans l'idée... (*manuscrit déchiré*)

Elle nous le présente sous l'image de ces lieux enchantés où en épuisant tous les secrets du goût, en réunissant toutes les richesses des arts, on est parvenu à imiter, à varier, à surpasser la nature même.

- L'ordre, les proportions, l'harmonie nous enchantent, que sera-ce lorsque nous découvrirons celui qui est tout ordre, toute perfection ?

- Un rejaillissement de son éternelle beauté.

- Que l'esprit s'élève, que le cœur s'ouvre et s'étende, que l'imagination agrandisse ses espérances et ses désirs ; jamais on n'atteindra au lien que Dieu veut nous faire en son Fils.

- Au milieu des célestes *hiérarchies* et des innombrables armées d'anges qui environnent le trône de Dieu en chantant des hymnes de louange et des alléluias éternels...

- Ces âmes toutes ardentes d'amour

- Je vous montrerai tout bien (Dieu à Moïse, Dt)

- Voyez l'élévation 9 de la Seconde semaine dans les "*Elévations sur les mystères*" par Bossuet.¹

- Nous lirons en Dieu même la suite de ces conseils et ses éternelles volontés.

(St Augustin, livre 13 de ses *Confessions*, c. 16)

320

LE CIEL

P. 1308

(*Fragment*). *Merces vestra magna est in cælis*².

Dégageons notre esprit des pensées terrestres, du tumulte des objets sensibles, et fermons l'oreille aux vains bruits du monde ; recueillons doucement notre âme et élevons-la jusque dans le sein de Dieu ; nous allons méditer sur le ciel ; nous allons essayer de soulever quelques-uns des voiles qui en dérobent à nos yeux les merveilles ravissantes.

Quoi de plus propre à vous animer au service de Dieu que de considérer souvent combien est grande la récompense qu'il réserve à notre persévérance et à nos combats ? Oh ! qu'elle est belle ! Quand je parlerais le langage des anges, je ne pourrais rien dire qui en approchât.

Mais ce qui doit nous donner la plus haute idée du bonheur du ciel, c'est l'impuissance même où nous sommes de le peindre tel qu'il est : *merces vestra magna nimis*

¹ Jacques Bénigne Bossuet (1627-1704), théologien et apologiste, orateur religieux, évêque de Meaux.

² Mt., 5, 12.

321

LE CIEL

P. 1308 bis

(Fragments).

Dégageons notre esprit des pensées terrestres, du tumulte des objets sensibles, des vains bruits du monde ; recueillons doucement notre âme et élevons-la jusque dans le sein de Dieu, nous allons méditer sur le ciel ; nous allons essayer de soulever quelques-uns des voiles qui en dérobent à nos regards les merveilles ravissantes.

Quoi de plus propre à vous animer au service de Dieu que de vous rappeler souvent combien grande est la récompense qu'il réserve à votre persévérance et à vos combats ! Mais, quand je parlerais le langage des anges, je ne pourrais rien dire qui en approchât, et ce qui doit nous donner la plus haute idée de sa grandeur est l'impuissance même où nous sommes de nous en faire une idée juste et de la peindre telle qu'elle est. Je me bornerai donc à vous rappeler, Mes Frères, que dans le ciel nous serons délivrés de tous les maux et que nous jouirons éternellement de tous les biens.

Cependant, mes Frères, je vais parler du bonheur du ciel, et dans l'espoir que vous suppléerez ce que je ne dirai point, sachant bien que je ne puis rien dire qui en approche. *(Inachevé)*...

(Autre rédaction) : Mais quand je parlerais le langage des anges, il me serait impossible de vous donner une idée de ce bonheur que l'œil n'a point vu et qui est si fort au-dessus de toutes nos pensées. Cependant j'en parlerai, parce que j'espère que vous suppléerez à ce que je ne dirai point, sachant bien que je ne puis rien dire qui en approche.

Nos jours d'ici-bas sont courts et mauvais, remplis de larmes et d'angoisses ; aussi que voyons-nous ? Personne n'est content de son sort, et il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui, succombant sous le poids de leurs maux, s'écrient avec amertume

P. 1309

comme le saint homme Job : Pourquoi suis-je né ? Pourquoi mon père m'a-t-il reçu sur ses genoux ? Pourquoi ma mère m'a-t-elle allaité ? Que ne suis-je mort en naissant ! Ah ! qui ne le sait ? la terre a été maudite, etc... .

Cité de Dieu, cité de Dieu, que de merveilles ont été dites à ta gloire ! Et cependant, répétons-le, on ne peut rien dire qui en approche : *gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei*¹ Ah ! mon cœur tressaille d'une ineffable joie quand je pense que ce beau ciel sera mon partage, quand j'entends cette parole du Prophète : *Nous irons dans la maison du Seigneur. Nos pieds seront éternellement fixés dans tes parvis, ô Jérusalem : - laetatus sum in his*, etc.

322

LE CIEL

P. 1310

[...] environne votre trône. Ô Sion, tes murs seront le séjour de ceux qui possèdent la joie ! Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur Dieu des vertus ! Cité de Dieu, des merveilles ont été dites à ta gloire : *civitas Dei, gloriosa dicta sunt de te !* - Je me réjouis en entendant cette parole : nous irons dans la maison du Seigneur ; elle deviendra la nôtre ; nos pieds seront fixés dans tes parvis, ô Jérusalem ; une place m'y est réservée : *Laetatus sum in his quæ dicta*

¹ Ps., 87, 3.

SERMONS

*sunt mihi : in domum Dei ibimus, lætantium omnium habitatio est in te, stantes erunt pedes nostri in atriis tuis Jerusalem*¹.

Là nous posséderons la plénitude de tous les biens, puisque nous posséderons Dieu même ; nous le verrons, nous l'aimerons, nous le louerons dans tous les siècles et à jamais : *videbimus, amabimus, laudabimus a saeculo et usque in saeculum*.

Nous verrons Dieu ! c'est-à-dire que Dieu lui-même présent en nous, se promenant dans notre cœur, suivant la belle expression de la sainte Ecriture, l'abreuvera de lumière et nous nourrira de la pure substance de son éternelle vérité ; c'est-à-dire que son verbe deviendra comme notre verbe, comme notre parole intérieure, c'est-à-dire que Dieu nous fera voir à découvert et dans sa propre essence, la magnificence de ses œuvres, les trésors de sa sagesse, l'équité de ses jugements, l'harmonie de ses ouvrages, les secrets de sa Providence, l'enchaînement de ses décrets, l'accord de ses attributs, le fond des plus hauts mystères : *in lumine tuo videbimus lumen*². - De là, cette étonnante

P. 1311

parole de l'Apôtre : nous connaissons Dieu comme Dieu nous connaît : *tunc cognoscam sicut et ego cognitus sum*³ ; - qui donc pourrait exprimer les émotions, les élancements de l'âme à la vue du bien suprême ? Plongée dans une éternelle extase, elle s'enivre des plus pures délices ; elle puise continuellement et sans mesure à cette source inépuisable, et sa soif toujours renaissante et toujours satisfaite, rend toujours nouveau l'éternel bonheur dont elle jouit.

Nous verrons Dieu, nous verrons Dieu tel qu'il est : *videbimus eum sicuti est*, - face à face, *facie ad faciem* ; et il deviendra, non seulement la nourriture immortelle de notre intelligence, mais la perfection de notre être, la vie de notre amour, et aussi nous lui deviendrons semblables : *similes, illi erimus* ; - un amour immense, infini comme celui qui en est l'objet, ravira nos plus secrètes facultés et nous enlèvera à nous-mêmes ; la charité dont nous ressentons à peine quelque étincelle éclatera en nous de toutes parts et nous embrasera de tous ses feux ; notre âme s'écoulera en lui tout entière ; nous serons tout à Dieu, Dieu sera tout à nous ; nous ne ferons plus qu'un avec lui : *similes illi erimus*. - Union ineffable, transports, ivresse, sacrement auguste, noces de l'Agneau, qui pourrait vous décrire ?

Ah ! après avoir dit avec l'Apôtre : nous verrons Dieu tel qu'il est, - *videbimus eum sicuti est* ; - on pleure de joie, et tout ce qu'on peut faire est de redire encore avec une joie plus vive : Nous verrons Dieu : *videbimus eum facie ad faciem*

Mais lorsqu'il nous sera donné de voir ainsi face à face l'être qui renferme en soi toutes les perfections, de qui découle tout ordre et toute beauté, Dieu même ; lorsque nous verrons J.-C. notre Sauveur et la gloire de son règne, lorsqu'il nous fera comprendre jusqu'à quel point il nous a aimés et quels sacrifices il a faits pour nous rendre dignes d'être associés à son bonheur et d'entrer dans la gloire de son héritage, qu'il ne nous a pas traités selon nos offenses, qu'il ne nous a pas rendu selon nos iniquités, notre reconnaissance pourrait-elle rester sans voix ? Non, non, Mes Frères ; éternellement ses louanges seront sur nos lèvres, nous chanterons ses grandeurs et ses miséricordes au milieu des célestes hiérarchies et des innombrables armées d'anges qui, prosternés au pied de son trône font retentir le ciel de leurs *alléluia* éternels ; nous mêlerons nos cantiques à ceux des saints qu'il a aimés comme nous, qu'il a rachetés comme nous, ne faisant plus avec eux qu'un cœur, une âme, une voix, nous nous écrierons : Saint, saint, saint est le Seigneur notre Dieu ; qu'il soit béni dans tous les siècles ! à lui seul appartient la louange, l'honneur, la gloire et la puissance : *ipsi honor, gloria et imperium !*

¹ Ps., 122, 1, 2.

² Ps., 36, 10.

³ 1 Co., 13, 12.

Jamais ces doux cantiques ne seront interrompus ; éternellement nous n'aurons plus d'autre occupation et d'autre pensée que de savourer notre bonheur et d'en rendre à Dieu d'immortelles actions de grâces. Assurée de ne le jamais perdre, l'âme s'avance, s'enfonce, si je puis ainsi parler, dans les siècles infinis qu'elle voit devant elle, et qui, en s'écoulant, n'ôteront rien à sa félicité toujours la même, de sorte qu'à chaque moment, elle jouit de l'éternité tout entière : *bibent igitur, bibent et absorbebunt*¹.

P. 1313

Voilà donc le bonheur qui nous est préparé ! Oh ! que notre partage est riche ! que notre héritage est glorieux ! Quand donc en serons-nous mis en possession ? Ce n'est pas pour mourir, disait St Augustin, mais pour vivre sur cette terre d'exil que nous devrions avoir besoin de courage ; et cette remarque du saint docteur me rappelle un beau mot d'un anachorète exténué de jeûnes et d'infirmités, souffrant dans tous ses membres qui tombaient comme par morceaux et en pourriture ; on l'entendit chanter un hymne de triomphe. Surpris de ce mouvement de joie, ses frères lui demandèrent pourquoi donc il chantait. Je chante, leur répondit-il, parce que le mur qui m'empêche de voir Dieu s'écroule et va tomber. Voilà, mes Frères, le langage de la foi ; voilà les sentiments qu'elle devrait nous inspirer, et qu'elle nous inspirerait en effet si nous vivions de manière à nous rendre dignes de ses promesses.

Mais que faisons-nous pour gagner le ciel ? L'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille n'a rien entendu, son esprit n'a jamais rien compris qui approche du bonheur que Dieu prépare à ceux qui l'aiment ; et cependant, cette récompense, si grande, trop grande pour Abraham, le père des croyants - *magna nimis* - ne l'est pas encore assez pour nous donner la volonté et le courage de tout sacrifier pour l'obtenir. Nous nous exposons à la perdre afin de jouir d'un misérable plaisir, que nous voyons et qui est présent ; la perte d'une

P. 1314

obole nous inquiète, et nous renonçons sans regret à la possession du souverain bien ; nous ressemblons aux Israélites ingrats qui méprisèrent la terre si digne de leurs désirs et changèrent le Dieu de leur gloire contre l'image d'un animal nourri d'herbe : *mutaverunt gloriam suam in similitudinem vituli comedestis fœnum*². - Quand nous entendons parler du ciel, il semble que ce soit une terre inconnue où nous ne devons jamais aller ; nous restons en quelque sorte immobiles, et à peine jetons-nous un regard languissant sur cette Jérusalem où se trouve tout ce qui peut plaire, d'où tout ce qui peut déplaire est banni et dans laquelle nous sommes certains d'habiter un jour si nous nous en sommes rendus dignes par nos œuvres.

Qu'à l'avenir, M.T.C.F., il n'en soit plus ainsi ; dans cette retraite nous avons découvert les obstacles qui pourraient nous empêcher d'aller au ciel ; après la retraite, travaillons avec un grand zèle à les faire disparaître ou à les vaincre ; si pour cela nous avons quelques combats à livrer, s'il nous en coûte un peu, eh bien, qu'importe ? Notre peine passera bien vite ; le bonheur qui en sera la récompense ne passera jamais. Courage donc, M.T.C.F., courage, allons, allons au ciel ! Allons dans la demeure où nous attendent les patriarches et les prophètes, les apôtres et les martyrs, les confesseurs et les vierges ; là où sont montées les

P. 1315

tribus du Seigneur, dans cette Jérusalem où sont établis les sièges de la justice, et les trônes de la maison de David ; marchons comme eux d'un pas ferme, dans la voie étroite ; elle nous conduira au séjour des joies immortelles, dans le sein même de notre Dieu.

¹ Ab., 1, 16.

² Ps., 106, 20.

SERMONS

Puissent ces souhaits s'accomplir ! Ô mon Dieu ! aidez-nous tous, tendez-nous la main de votre miséricorde ; qu'elle nous soulève, qu'elle nous dirige vers notre véritable patrie, vers cette cité sainte où vous nous appelez avec tant d'amour : *unam petii a Domino, hanc requiram est inhabitam in domo Domini*¹. - Faites, ô mon Dieu, que toutes les personnes qui m'entendent et moi-même, nous y soyons plus tard tous réunis ! Le jour décline, la nuit approche, ô mon Dieu, bientôt nous ne serons plus au nombre des vivants ; puissions-nous tous, sans exception, être comptés au nombre de vos élus ! Amen !

Allons dans les lieux où habitent déjà tous ceux qui nous ont précédés avec le signe du salut, ce père si chrétien que nous avons perdu dans notre jeunesse, cette mère si tendre et si pieuse, ces frères, ces sœurs qui sont morts en saints, sous nos yeux et dans nos bras. Maintenant ils nous tendent les leurs du haut du ciel et ils nous disent : mon fils, mon frère, venez nous rejoindre ; pauvre enfant, qui nous était si cher, sauve ton âme, marche d'un pas ferme dans la voie où nous avons nous-mêmes marché ; elle te conduira comme nous au séjour des joies immortelles, dans le sein de ton Dieu !

323

LE CIEL

P. 1315 bis

(Fragment).

Quand s'achèveront les tristes jours de notre pèlerinage sur la terre, notre destinée sera bien différente si nous avons vécu et si nous sommes morts en chrétiens ; alors nous serons affranchis de la honteuse servitude de la chair et des vices ; nous n'aurons plus de tentations à combattre, des passions à dompter ; notre corps même, devenu glorieux, brillera comme le soleil dans son midi ; alors, plus de souffrances, de deuil, et de larmes ; tous nos désirs seront rassasiés de bonheur : *satiabor cum apparuerit gloria tua*² : *neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia priora abierunt*³.

324

L'ENFER

P. 1316

Recueillons-nous, rassemblons nos forces. Nous allons méditer sur un sujet terrible, nous allons méditer sur l'enfer ! ... L'enfer ! ce seul mot bouleverse l'âme ; un chrétien, pour peu qu'il ait de foi, ne saurait l'entendre prononcer sans frémir d'horreur et de crainte. Mais qu'importe ? Il le faut, nous allons méditer sur l'enfer ! ... Mon Dieu, c'est auprès des brasiers ardents que le souffle de votre colère allume ; c'est en quelque sorte à la bouche de cet abîme à demi ouvert que je me place en ce moment ; quoi de plus propre à nous convertir d'une manière solide et durable que de comparer la pénitence que l'on souffre dans l'enfer pour des crimes inexpiables, à la pénitence qu'il nous est si facile de faire ici-bas pour en obtenir le pardon.

N'avez-vous jamais vu un homme attaqué d'une maladie violente ? Il semble porter dans ses entrailles un feu qui le dévore ; il s'agite sur son lit, il se roule ; ses gémissements ou

¹ Ps., 27, 4.

² Col., 3, 4.

³ Ap., 21, 4.

plutôt ses cris, ses hurlements, percent, déchirent l'âme de tous ceux qui l'approchent. Le pauvre homme, disent-ils, voyez comme il souffre ! Voilà déjà plusieurs heures qu'il est dans cet état. Quel supplice ! en sera-t-il bientôt délivré ? Oui, les secours qu'on lui prodigue, les remèdes qu'on lui fait prendre, ne tarderont point à apaiser ses douleurs si cruelles ; il serait d'ailleurs incapable de les supporter plus longtemps ; demain il ne sera plus, ou demain il sera guéri.

P. 1317

On plaint le sort de ce malheureux ; on ne peut le regarder en proie à un pareil tourment sans être ému de pitié, sans verser des larmes, sans désirer aussi ardemment qu'il le désire lui-même que ses souffrances soient abrégées ; et en effet elles sont si fortes qu'elles auront nécessairement un terme prochain.

Cependant, ses souffrances ne sont rien en comparaison de ce que les damnés ont à souffrir ; et les souffrances des damnés sont éternelles !

Pensez-y bien, M.F., il y a dans l'enfer des âmes qui y sont tombées depuis l'origine du monde ; depuis six mille ans elles sont dans le feu ; et l'on peut dire que leur enfer est à peine commencé puisque l'enfer doit durer toujours ; comment nous en former une idée ? Quel est dans leur désespoir, leur rage ? La douleur la plus légère, celle par exemple d'une piqûre d'épingle, nous serait insupportable si elle se prolongeait pendant un mois et encore plus si elle se prolongeait une année ; qu'est-ce donc de ces douleurs atroces que l'on endure aujourd'hui que l'on endurera demain, et toujours ? Ah ! si du moins ces victimes déplorables de la justice céleste ignoraient qu'elles n'obtiendront jamais d'adoucissement à leurs maux ; si du moins elles pouvaient se flatter que dans une suite d'années sans fin il y eût pour elles quelque intervalle de repos et qu'il vînt un moment où Dieu, jetant sur elle un regard de pitié,

P. 1318

leur accordât quelque soulagement, soulevât leurs chaînes brûlantes, répandît sur leurs lèvres enflammées une goutte d'eau ! ... Mais non, encore une fois ; jamais ! elles sont sans espérance ! Des siècles plus nombreux, etc.

Mais de toutes les peines de l'enfer, celles du corps sont les moins dures ; être séparé de Dieu ! ne pouvoir plus aimer le souverain bien qui est Dieu ! Voilà l'enfer !

Mais laissons là tous les raisonnements. Voulons-nous le comprendre ? Interrogeons le damné ; il nous répondra que le feu dans lequel il est enseveli, ce feu si riche en tourments, pour me servir de l'énergique expression de Tertullien, ne peut s'éteindre parce qu'il n'est que le juste châtiment de ses péchés qui ne meurent point, mais que ce feu n'est pas le plus cruel des maux qu'il endure ; le péché devenu indestructible, encore une fois, voilà l'enfer ; et il le faut bien comprendre. Les plus grands supplices ne sont pas ceux qui effrayent le plus notre imagination ou pour me servir des expressions du catéchisme, ce n'est pas la peine des sens, c'est la peine du dam, c'est le remords, c'est le souvenir de tout le mal qu'il a fait et qu'il lui était si facile d'éviter, et l'impuissance affreuse où il est de le réparer. Je pouvais me sauver, dit-il, et je ne l'ai pas voulu ; pour quelques satisfactions passagères et empoisonnées, j'ai perdu le ciel et ses trésors ; j'ai perdu Dieu ; un

P. 1319

chaos immense me sépare à jamais de Celui qui est le bien suprême, infini, la source de toute joie, et de tout bonheur.

Ô ravissante demeure des élus, du fond de cet abîme, à travers tes portes qui ne s'ouvrent point pour moi, je vois la place glorieuse qui m'était préparée dans ton sein et en même temps je sais qu'éternellement j'habiterai dans une prison de feu. C'est ma faute ;

SERMONS

maintenant, mais trop tard hélas ! je frappe ma poitrine et je le confesse ; c'est ma très grande faute ; je n'ai voulu ni rien entendre ni rien croire. En vain, les ministres de la religion m'ont-ils exhorté à fuir le péché, et m'ont-ils fait connaître d'avance les affreux châtimens qui lui était réservés ; j'ai vécu dans l'impénitence, et j'y suis mort. En vain des amis fidèles, des maîtres charitables, des parents chrétiens ont réuni leurs efforts pour me faire rentrer en moi-même et me sauver : tout a été inutile ; j'ai méprisé leurs conseils ; je me suis moqué de leurs douces remontrances et de leurs menaces ; comme emporté par une fièvre ardente, j'ai brisé dans ma folie les barrières d'amour dont ils m'avaient environné. Ah ! pourtant, que j'étais insensé ! me voilà donc au fond d'un gouffre de douleurs et de tourmens d'où je ne sortirai jamais. Où sont maintenant ces impies, ces libertins, ces enfans corrompus et corrupteurs que j'ai écoutés et suivis, malgré tout ce qu'on

P. 1320

a pu me dire pour m'éloigner d'eux ? Où sont-ils ? qu'ils viennent contempler leur victime et que mon supplice soit une partie du leur ! Maudits soient-ils ! Maudit soit le jour où pour la première fois je les ai rencontrés ! Maudite soit l'heure que j'ai marquée de mon premier péché ! Ce péché n'a duré qu'un instant, mais il ne dépend plus de moi de l'effacer ; et ce désespoir, ces cris, ces remords, ce feu, dureront toujours. Pendant que j'étais sur la terre, je pouvais obtenir le pardon de mes crimes en m'en confessant avec un humble repentir ; je n'en ai pas eu le courage. Lâche que j'étais ! la honte a fermé ma bouche. J'ai repoussé la miséricorde. - Eh bien quoi de plus juste ? Il n'y en a plus pour moi de miséricorde ; non, non, il n'y a plus de retour ; ma ruine est éternelle, je suis damné ; des siècles plus nombreux que les gouttes d'eau de la mer et que les grains de sable de ses rivages passeront et je ne serai jamais qu'au commencement de mon enfer.

Et en parlant ainsi, le damné s'enfonce de plus en plus dans les flammes pour y chercher un supplice égal à son crime et à son désespoir.

Quelle leçon ! l'entendez-vous ? en profiterez-vous ? Qu'a dit le damné ? Répétons ses effroyables paroles ; il a dit : Si je l'avais voulu, je serais au ciel avec les saints, avec les anges, dans l'éternelle société de Dieu ; mais voilà que par ma faute, par ma très grande

P. 1321

faute je suis dans un lieu d'horreur et de grincemens de dents ; je brûle ! Dieu est juste. Mon malheur est mon ouvrage ; j'aime la malédiction, la malédiction est venue sur moi ; je me suis fait volontairement l'esclave du péché, esclavage terrible dont je n'ai pas prévu, mais dont j'aurais dû prévoir les suites. Je suis entré dans l'éternité avec le péché ; il ne dépend plus de moi d'en briser les chaînes brûlantes, car dans l'éternité rien ne change, tout est immobile ; des milliards d'années s'écouleront, s'entasseront sur ma tête, et je ne serai encore qu'à la première heure de mon enfer.

Mais quoi donc ? M.F., permettez que je vous le demande ; les remords qui déchirent l'âme du réprouvé ne déchireront-ils pas aussi éternellement la vôtre ? Ne sentez-vous pas déjà les premières morsures du ver qui ronge la sienne ? Quand vous l'avez entendu qui disait : que m'en aurait-il coûté pour aller à confesse et pour avouer franchement à mon confesseur toutes mes misères et toutes mes faiblesses, pour vaincre mes passions, pour fuir les occasions du péché, pour éloigner de moi cette infâme créature qui me portait au mal, pour brûler ce livre, pour rompre cet entretien, pour mieux régler mes repas, pour me priver de ce verre de cidre dans lequel j'ai noyé ma raison, pour dire

P. 1322

non à quiconque me sollicitait à des actions honteuses, pour me séparer de ces vils et odieux compagnons de débauche, jeunes gens ignobles et sales, tout dégoûtants de vices et d'ordures,

dont la licence effrénée m'inspirait un dégoût profond, et qui néanmoins m'ont fait faire le mal même que je ne voulais pas ; quand, dis-je, le damné parlait ainsi, n'avez-vous pas cru qu'il racontait votre histoire et qu'il prophétisait en quelque sorte ce qui doit vous arriver prochainement ? Soyez de bonne foi ; tiendriez-vous un autre langage si tout à coup, frappés de la main de Dieu, vous mouriez dans l'état funeste où vous êtes ? Que chacun rentre en soi-même, s'examine et réponde dans sa conscience.

Si cette pensée de la perte éternelle de Dieu fait sur nous une impression moins vive que la considération de la peine du feu à laquelle sont condamnées les âmes pécheresses...
(*passage inachevé*)

Ici-bas nous n'avons qu'une idée imparfaite du souverain bien et trop souvent nous le cherchons où il n'est pas ; mais à la mort aussitôt que nous serons dégagés des liens du corps, ces trompeuses illusions se dissiperont comme se dissipent les nuages devant le soleil ; nous connaissons, sans qu'il nous soit possible de ne pas le connaître, que la véritable félicité n'est qu'en Dieu,

P. 1322 bis

dans notre union avec lui, dans l'éternelle contemplation de ses attributs et de sa gloire. Or, qui peut se faire une idée de l'état d'une âme à qui cette vérité sera perpétuellement présente, qui en même temps aura l'affreuse certitude qu'elle sera à jamais séparée de celui qui seul peut la rendre heureuse ? En vain s'efforcera-t-elle de se précipiter en quelque sorte vers Dieu comme vers le centre de tous ses désirs, Dieu la repoussera à jamais loin de lui ; et retombant sur elle-même, que lui restera-t-il sinon de s'enfoncer de plus en plus avec rage dans ce grand abîme dont parle l'Écriture, où il y a des pleurs et des grincements de dents ?

Ô mon Dieu, cet état affreux sera-t-il le mien, au sortir de ce monde ? l'enfer sera-t-il mon héritage éternel ? Serai-je condamné à perdre l'amour même ?

Nous sommes pécheurs ; par conséquent nous avons mérité l'enfer ; donc pour l'éviter, nous devons nous hâter de faire pénitence et pour nous y déterminer, comparons la pénitence de ce monde à cette pénitence effroyable dont je viens de mettre sous vos yeux quelques traits, affreux sans doute, et cependant infidèles. La pénitence à laquelle on vous invite aujourd'hui (*Manuscrit inachevé*).

325

SUR L'ENFER

P. 1322 ter

Ici-bas, nous n'avons qu'une idée imparfaite du souverain bien et trop souvent nous espérons le trouver où il n'est pas ; mais à peine serons-nous dégagés des liens du corps que ces vaines illusions disparaîtront comme un songe ; nous reconnaissons que la véritable félicité n'est qu'en Dieu, dans notre union avec lui, dans l'éternelle contemplation de ses attributs et de sa gloire ; or, quel sera l'état d'une âme à qui cette vérité sera toujours présente et qui en même temps aura l'affreuse assurance qu'elle sera à jamais séparée de Celui qui seul peut la rendre heureuse ? En vain s'efforcera-t-elle en quelque sorte de se précipiter vers Dieu comme vers le centre de tous ses désirs, Dieu la repoussera loin de lui ; et retombant sur elle-même, que lui restera-t-il, sinon de s'enfoncer de plus en plus dans ce *grand abîme* dont parle l'Écriture, où il n'y a que des pleurs et des grincements de dents ?

Elle était faite pour le ciel ; là, un trône lui avait été préparé à côté de celui des anges ; elle était destinée à mêler sa voix à leurs voix, ses cantiques à leurs cantiques ; elle voit pour ainsi dire la couronne brillante qui eût été le prix de sa fidélité... Âme malheureuse, elle a tout perdu ; elle habite une prison de feu ; elle y est chargée de chaînes brûlantes. Qui pourrait

SERMONS

comprendre les maux qu'elle endure ? Chaque instant est pour elle un supplice éternel, puisqu'à chaque instant elle se dit que son supplice n'aura jamais de fin.

Une seule nuit paraît d'une longueur immense au pauvre malade que la fièvre tourmente ; que sera-ce donc de cette nuit qui se prolongera dans les siècles des siècles, sans

P. 1323

être suivie d'aucun jour ? que sera-ce de ces ténèbres extérieures au milieu desquelles l'âme du réprouvé n'apercevra plus que les spectres hideux de ses compagnons de crimes et de douleurs ? Ici-bas, celui qui souffre rencontre du moins des amis charitables qui essayent d'adoucir et d'abrèger ses peines, d'essuyer ses larmes ; dans l'enfer...

Je succombe sous le poids d'un pareil sujet ; et quand je pense que plusieurs de ceux qui m'entendent, que mes parents, mes amis et moi-même, nous sommes tous menacés des supplices de l'enfer ; quand je pense que leurs noms et le mien sont peut-être déjà écrits dans la liste fatale des malheureux qui doivent être jetés pieds et poings liés dans les ténèbres extérieures ; quand je vois dans mes péchés passés et dans mes fautes de chaque jour, dans ma langueur habituelle au service de Dieu, dans l'inconstance de mes résolutions de nouveaux motifs de craindre la colère de mon juge, tous mes os frémissent, mon esprit se trouble et je m'écrie : Mon Dieu, ayez pitié de moi ; sauvez-nous, car nous allons périr : *Domine, salva nos, quia perimus*¹.

Partagez-vous ces sentiments, M.F. ? avez-vous bien réfléchi aux vérités terribles que je viens de rappeler ? Ne m'accusez pas de les exagérer. Hélas ! peut-être les ai-je affaiblies. Oui, je le confesse, toutes les images que je vous ai présentées de l'enfer sont incomplètes ; ce que j'ai dit est au-dessous de la réalité, car il n'y a point dans le langage humain d'expression assez vive pour peindre le malheur du damné. Et quels seront donc les damnés ? Est-ce seulement les assassins, les voleurs publics, les empoisonneurs, les blasphémateurs, les monstres ? non, mes frères ; ce sont, nous dit l'apôtre, les avarés, les usuriers, les vindicatifs, les ivrognes,

P. 1324

les intempérants, les impudiques ; ce sont, écoutez bien ceci, tous ceux qui au moment de la mort seront trouvés coupables d'un seul, d'un seul péché mortel. Ô mon Dieu, qui ne tremblerait et pour soi et pour ses frères ? qui hésiterait à se convertir à l'heure même, à se confesser, à faire pénitence, tandis qu'il en est temps encore ? à la mort, il sera trop tard ; peut-être n'avons-nous qu'une année, un mois, un jour pour nous racheter de l'enfer ; hâtons-nous donc ; voici le moment propice : *ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*².

Que Dieu ne fait-il pas pour nous exciter à revenir à lui et à nous réconcilier avec lui ? sa charité nous presse : *caritas Dei urget nos*³ ; - il nous exhorte, il nous conjure de ne pas nous perdre ; ô mon peuple, nous dit-il, ne ferme point les oreilles de ton cœur à ma voix : *hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra*⁴ ; - *Maison d'Israël, pourquoi donc veux-tu périr ?*

M.F., essayez de répondre à ce *pourquoi* : pourquoi allez-vous en enfer ? c'est parce que vous refusez de faire des restitutions indispensables, ou des aumônes proportionnées à votre fortune, de peur de la diminuer, quoique vous sachiez bien que demain la mort vous la ravira tout entière. C'est parce que vous ne voulez pas renoncer à des plaisirs criminels, à des habitudes honteuses d'ivrognerie, d'impureté, qui vous déshonorent, qui vous ruinent et qui vous tuent ; c'est parce que vous nourrissez au fond de votre cœur des sentiments amers de

¹ Mt., 8, 25.

² *Voici le temps favorable, voici le jour du salut.*

³ 2 Co., 5, 14.

⁴ Ps., 94, 7-8.

jalousie et de haine qui ne vous laissent aucun repos ; c'est parce que vous ne pouvez supporter les privations les plus légères ; c'est parce qu'il vous serait trop pénible d'aller régulièrement aux offices de votre paroisse pour vous édifier de la piété de vos frères et y chanter les louanges de Dieu ; c'est parce que vous n'osez faire l'humble et sincère aveu de vos faiblesses aux

P. 1325

pieds d'un prêtre qui ne doit et ne peut exercer envers vous qu'un ministère de douceur et de charité.

Voilà donc pourquoi vous vous damnez ! Voilà à quoi vous sacrifiez le ciel et ses trésors ! Voilà ce qui vous empêche de servir Dieu et d'obéir à la loi de son Christ ! Ah ! je comprends maintenant, Seigneur, que vos jugements sont remplis d'équité ; l'enfer ne m'étonne plus ; ô homme, créature insolente ! tu n'as pas voulu te soumettre ; il est juste que tu sois brisée ; tu as rejeté la loi d'amour, tu vivras éternellement sous la loi de haine ; tu auras le sort que tu t'es fait. N'accuse point Dieu de tes malheurs, car ils sont ton ouvrage.

Qu'il n'en soit pas ainsi ; faisons pénitence et nous serons sauvés. Mes frères, que cette effrayante pensée du jugement et de l'enfer soit toujours présente à votre esprit, et pour ainsi dire qu'elle vous suive partout, afin que connaissant ce qu'il y a de terrible dans la justice qui vous menace et de précieux dans la grâce qui vous est encore offerte, vous vous rendiez dignes de participer à la gloire que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Amen !

Estote perfecti sicut et pater vester caelestis perfectus¹.

C'est là tout le plan de Dieu dans la régénération de l'homme ; les leçons de J.-C. et ses exemples n'ont d'autre objet que de nous rapprocher sur la terre, autant que notre faiblesse le permet, de la perfection de Dieu, afin de nous rendre tout à fait *semblables* à Dieu dans l'éternité. Le démon, au contraire, travaille à nous rendre semblables à lui-même dans le temps, afin que nous soyons éternellement associés à sa misère.

Pour être semblable à Dieu dans le ciel, il faut lui être semblable sur la terre ; notre second état ne doit être qu'un perfectionnement du premier ; ainsi les idées

P. 1326

de Dieu doivent être même ici-bas les nôtres ; nous devons nous efforcer de retracer dans notre conduite ses perfections ineffables ; son amour doit pénétrer, remplir notre âme tout entière et toutes nos facultés, et dès lors nous commencerons à être heureux comme lui, parce que nous serons dans l'ordre comme lui.

Âme chrétienne, ne crois pas qu'il y ait quelque vide dans le bonheur que Dieu te réserve. Ne demande pas au monde d'y suppléer, et ne lui donne pas pour prix de ce que tu exiges de lui une partie d'un cœur que tu dois tout entier à Dieu et que Dieu est seul capable de satisfaire.

¹ *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. (Mt., 5, 48)*

SUR L'ENFER

P. 1328

Je vais parler de l'enfer ! à ce mot enfer, l'esprit se trouble, toute l'âme est bouleversée ; et frappés d'épouvante nous cherchons aussitôt à nous distraire par d'autres pensées. Mais à quoi sert de s'étourdir ? L'enfer cesse-t-il d'exister parce qu'on n'y pense plus ? Et n'est-ce pas parce qu'ils évitent d'y penser que la plupart des hommes s'y précipitent en foule ?

Pour nous, soyons plus sages ; n'imitons point les insensés qui s'imaginent éviter le péril en fermant les yeux de peur de le voir ; descendons tout vivants dans l'enfer, comme le dit St Bernard, afin de n'y pas descendre après notre mort ; pénétrons sous ses voûtes ardentes, écoutons les plaintes, les hurlements, les blasphèmes dont elles retentissent et instruisons-nous.

Que voyons-nous dans l'enfer ? Nous y voyons le pécheur dans l'ordre éternel, c'est-à-dire éternellement malheureux, parce que sa volonté ne pouvant plus changer, il est éternellement coupable ; ainsi de même que Dieu règne dans le ciel par son amour, il règne dans l'enfer par sa justice ; et s'il se venge des pécheurs, les pécheurs peuvent-ils s'en plaindre ? Dieu leur donne pour bourreaux leurs péchés mêmes ; chaque pécheur, en effet, a sa peine particulière, proportionnée au mal qu'il a fait et tous sont punis plus rigoureusement dans les choses où ils ont le plus péché : « Là, dit le pieux auteur de l'Imitation, *le paresseux sera percé par des aiguillons enflammés et les intempérants tourmentés par une faim et une soif extrêmes ; là les voluptueux et les impudiques seront plongés dans une poix brûlante et fétide ; comme des chiens furieux, les envieux hurleront de douleur ; là les superbes seront remplis de confusion et les avarés réduits à la plus misérable indigence ; ils ont refusé de donner à manger à celui qui avait faim, à boire à celui qui avait soif, et*

P. 1329

leurs lèvres brûlantes ne seront jamais rafraîchies par une seule goutte d'eau.»¹

Est-ce tout ? Qui nous le dira ? Interrogeons le damné et demandons-lui quel est le plus insupportable, le plus cruel des tourments qu'il endure.

Pauvre âme, réponds-moi : Combien de temps y a-t-il que tu habitais dans un corps sur la terre ? Trois, quatre, cinq, six mille ans ? Quoi, tu es damné depuis six mille ans ? - Oui. - Il y a six mille ans que tu es plongée dans le feu ? - Oui. - Mais je te vois au milieu des damnés, d'une foule de spectres hideux ; tous les blasphémateurs, tous les ivrognes, tous les adultères, tous les voleurs, tous les fornicateurs, tous les homicides forment ta société et ton affreux cortège. Le feu est-il de tous les supplices le plus riche en tourments ? - *pœnarum thesaurus* (Tertullien) - Non, c'est le remords. Je pouvais me sauver et je ne l'ai pas voulu ; pour quelques satisfactions passagères et empoisonnées, j'ai perdu le ciel et ses trésors ; j'ai perdu Dieu. Un chaos immense me sépare à jamais de celui qui est le bien suprême, infini, la source de toute joie, de tout bonheur. Ô ravissante demeure des élus, sainte Jérusalem, je vois du fond de cet abîme la place glorieuse qui m'était préparée dans ton sein, et, en même temps, je sais qu'éternellement j'habiterai dans une prison de feu ; c'est ma faute ; maintenant, mais trop tard hélas ! je le confesse ; c'est ma faute, c'est ma très grande faute. Je n'ai voulu rien croire ni rien entendre. En vain les ministres du Seigneur m'ont-ils exhorté à fuir le péché en me faisant connaître d'avance les affreux châtiments qui lui étaient réservés ; en vain des amis fidèles, des parents chrétiens ont-ils réuni leurs efforts pour me faire rentrer en

¹ Imit. I, 24, 3, 4

P. 1330

moi-même et me sauver ; tout a été inutile ; j'ai méprisé leurs conseils ; je me suis ri de leurs exhortations et de leurs menaces ; j'ai brisé dans ma folie les barrières d'amour dont ils m'avaient environné, et je me suis précipité au fond de ce gouffre de douleurs et de tourments. Ah ! où sont-ils à cette heure ces libertins, ces impies, ces complices de débauche que j'ai écoutés et suivis malgré tout ce qu'on a pu me dire pour m'éloigner d'eux ? Où sont-ils ? ... Qu'ils viennent donc maintenant contempler leur victime, et que mon supplice soit une partie du leur ! Maudits soient-ils ! Maudit soit le jour où pour la première fois je les ai rencontrés ! Maudite soit l'heure que j'ai marquée de mon premier péché ! Ce péché n'a duré qu'un instant ; ce désespoir, ces cris, ces larmes, ces remords, ce feu dureront toujours. Il dépendait de moi pendant que j'étais encore sur la terre d'effacer mes crimes en m'en confessant avec un vrai repentir ; la honte m'a retenu, elle a fermé ma bouche ; j'ai repoussé la miséricorde ; il n'y a plus pour moi de miséricorde ; non, non, il n'y a plus de retour ; ma ruine est éternelle, je suis damné. Des siècles plus nombreux que les gouttes de la mer et que les grains de sable de ses rivages passeront, et je ne serai jamais qu'au commencement de mon enfer.

Et en parlant ainsi, le malheureux s'enfonce de plus en plus dans les flammes pour y chercher un supplice égal à son crime et à son désespoir. Quelle leçon ! L'entendez-vous ! en profiterez-vous ? qu'a dit le damné ? - Répétons ses propres et effrayantes paroles : Si je l'avais voulu, je serais au ciel, et je suis par ma faute, par ma très grande faute, sans aucun espoir de rédemption dans un lieu d'horreur et de grincements de dents ! Je suis entré dans l'éternité portant

P. 1331

sur mes membres les ignobles chaînes du péché et il ne dépend plus de moi de les rompre. Des milliards d'années s'entasseront sur ma tête et je ne serai encore qu'à la première heure de mon enfer.

Mais, quoi donc, mes frères, les remords qui déchirent l'âme du réprouvé ne déchireront-ils pas aussi éternellement la vôtre ? Ne sentez-vous pas déjà les premières morsures du ver qui ronge la sienne ? Quand tout à l'heure, vous l'avez entendu qui disait : Que m'en aurait-il coûté pour vaincre mes passions, pour fuir les occasions du péché, pour renvoyer de chez moi une infâme créature qui me portait au mal, pour mieux régler mes repas et ne faire aucun excès, pour aller à confesse cinq ou six fois par an, pour dire non à tous ceux qui me sollicitaient à des actions coupables, pour me séparer de ces odieux compagnons de débauche qui, abusant de ma faiblesse, m'ont fait commettre le mal même que je ne voulais pas, n'avez-vous pas cru qu'il prophétisait en quelque sorte ce qui devait vous arriver un jour, et que son langage était celui que vous tiendriez à cet instant même si tout à coup, frappés de la main de Dieu, vous mouriez dans l'état où vous êtes ?

Et comment donc restez-vous en cet état ? D'où vient cette imbécile confiance avec laquelle vous bravez l'enfer ? Après un siècle d'austérités et de pénitence passé au fond des déserts, les Paul, les Antoine, les hommes les plus purs et les plus saints sèchent de frayeur en y pensant. Et vous, après avoir outragé Dieu, méconnu, violé sa loi, souillé votre cœur en mille manières, vindicatifs, jureurs, voleurs, impudiques, qui avez fait de vos membres des membres de prostitution, comme parle l'apôtre, vous qui depuis votre enfance avez commis plus de péchés qu'il n'y a de cheveux sur votre tête, vous

P. 1332

êtes tranquilles et vous ne ferez rien dans cette retraite même pour vous changer et éviter l'enfer ! Vous qui ne pourriez supporter la douleur d'un peu de cire enflammée qui tomberait sur vos mains, comment donc supporterez-vous les souffrances de ce gouffre de feu, sans espérance et sans retour ? Avez-vous donc perdu le sens ? En vérité, en vérité, je vous le dis,

SERMONS

une pareille obstination et une pareille folie me confondent ! Quoi ! vous êtes tranquilles ou à peine un léger trouble s'élève-t-il dans votre conscience ? Qu'est-ce donc qui vous rassure ? Avez-vous fait un pacte avec la mort ? Vous a-t-elle promis de ne vous frapper que lorsque vous diriez : J'ai assez vécu ; viens, je suis prêt ? Etes-vous certains qu'elle ne se hâtera pas, et d'avoir encore plusieurs années avant d'arriver au terme de votre vie, sur les bords de l'enfer, ou plutôt dans l'enfer même ?

M.F., tout à l'heure, j'interrogeais le damné ; maintenant, il faut que, vous prenant pour ainsi dire un à un, je vous interroge à votre tour. - Mon frère, dis-moi donc, pourquoi diffères-tu de rompre tes habitudes criminelles et de te convertir ? Je ne te demande pas tes raisons, car évidemment tu n'en as aucune ; mais je te demande les prétextes. - Peut-être, dis-tu, un peu plus tard ferai-je une seconde retraite ? peut-être dans quelques années m'en coûtera-t-il moins pour faire tous les sacrifices que mon confesseur m'a demandés au nom de Dieu dans le tribunal de la pénitence ; je suis jeune encore, et après tout n'y a-t-il pas des exemples d'hommes qui ont vécu jusqu'à quatre-vingts et cent ans ? peut-être atteindrai-je à une vieillesse aussi longue.

Quoi, c'est là ce qui te rassure ! mais depuis quand ne meurt-on pas à tout âge ? Consulte les registres de ta

P. 1332 bis

paroisse ; remarque combien il y a eu d'hommes de ta connaissance qui soient morts à celui que tu viens de fixer. Compte-les sur tes doigts ; tu n'auras pas besoin pour cela de tes deux mains. Quoi qu'il en soit, depuis quand est-il d'autant plus facile de déraciner les mauvaises habitudes qu'elles sont plus vieilles ? Depuis quand est-il permis d'espérer d'autant plus dans la bonté de Dieu qu'on s'est montré plus longtemps ingrat et rebelle envers lui ? Vois, vois donc, l'enfer n'est-il pas plein... . (*Inachevé*)

327

SUR L'ENFER

P. 1333

Y a-t-il un enfer, et cet enfer est-il éternel ? Tous les catholiques répondent : oui ; l'Église nous enseigne ce dogme par ses pères, par ses docteurs, par ses conciles, et l'Église ne peut nous tromper.

Y a-t-il un enfer, et cet enfer est-il éternel ? Tous les Juifs répondent oui ; c'est la foi des patriarches et des prophètes ; elle est aussi ancienne que le monde.

Y a-t-il un enfer, et cet enfer est-il éternel ? Tous les protestants et toutes les sectes chrétiennes répondent oui ; la parole de Dieu y est expresse ; cette vérité est clairement écrite dans chacune des pages de nos saints Livres.

Y a-t-il un enfer, et cet enfer est-il éternel ? Tous les païens répondent oui ; tous les siècles et tous les peuples répondent oui ; c'est la croyance universelle, perpétuelle du genre humain ; à peine se rencontre-t-il quelques hommes qui nient l'enfer parce qu'ils ont intérêt à ce qu'il n'y en ait point, parce qu'ils voudraient pouvoir outrager Dieu sans remords, comme ils l'outragent sans pudeur.

Y a-t-il un enfer, et cet enfer est-il éternel ? La raison répond oui, et voici comme elle se démontre à elle-même l'éternité des peines.

L'homme au moment de la mort est fixé dans l'état où il se trouve ; s'il en était autrement, sa conduite dans ce monde serait sans conséquence ; s'il était libre alors de choisir, il pourrait impunément se livrer ici-bas à tous les crimes. Le pécheur en mourant demeure

P. 1334

immuablement fixé dans l'état où il se trouve ; et pourquoi ? parce qu'il n'est plus libre. Et pourquoi n'est-il plus libre ? parce que voyant à la mort, d'un côté les biens infinis qui sont le partage des saints et de l'autre les châtiments effroyables qui sont réservés aux pécheurs, il ne pourrait plus hésiter à rentrer à l'instant même dans l'ordre. Il y rentrerait donc par une force invincible, et par conséquent sans mérite ; et cependant quoiqu'il n'eût aucun mérite, son bonheur serait le même que celui des justes, ce qui répugne à l'idée de Dieu.

Mais cet état étant fixe, à quelque point de l'éternité que vous vous supposiez, la raison de le punir est toujours la même ; donc la raison de le punir étant éternelle, la punition doit l'être aussi.

Maintenant on demande pourquoi Dieu ne ferait point grâce, pourquoi Dieu n'anéantirait pas.

Faire grâce, c'est récompenser ; or, comment supposer que Dieu récompense le désordre et donne une preuve d'amour à l'être irrévocablement fixé dans sa haine ?

Anéantir, ce serait encore une véritable récompense puisque c'est accorder une cessation de peines, et que la cessation d'un mal infini est un bien infini. De plus on a prouvé qu'il existe une raison éternelle de punir ; donc il y a contradiction à supposer dans le même être, c'est-à-dire en Dieu, une raison de cesser de punir.

On dit encore : quelle proportion y a-t-il entre

P. 1335

une faute momentanée et une peine éternelle ? Quelle pitié ! Ne voit-on pas que cette faute ne mérite punition que parce qu'elle constitue le pécheur dans un état d'opposition à l'ordre ? Or cet état étant permanent, évidemment la punition doit l'être aussi ; chaque instant de la durée est comme un péché nouveau qui a sa punition nouvelle, et l'enfer n'est éternel que parce que le péché l'est aussi... Ainsi le péché devenu indestructible, le péché toujours vivant, voilà l'enfer.

Comprenez bien ceci, M.F. ; rien n'est plus propre non seulement à vous convaincre de la réalité de l'enfer, mais encore à vous donner l'idée des tourments qu'on y endure ; le plus grand de tous n'est pas ce feu que le souffle de la colère de Dieu allume, quoiqu'il soit si riche en tourments, dit Tertullien ; mais c'est cette union affreuse, éternelle de l'âme avec le péché ; c'est cette horrible impuissance où est le pécheur de rentrer dans l'ordre d'où il est sorti par sa volonté ; c'est le remords enfin, c'est le souvenir éternellement présent à l'esprit du pécheur du mal qu'il a fait, dont il ne peut plus se détacher et qu'il ne peut plus réparer.

Je dis le remords et non pas le repentir ; le repentir en effet est une vertu, parce que c'est un acte libre. Or, dans l'enfer, le réprouvé n'est plus libre ; il voit toute l'étendue de son malheur sans qu'il lui soit possible d'en détruire la cause toujours subsistante, et par conséquent d'en abrégier la durée ; il reconnaît la justice des coups dont il est frappé en même temps qu'il maudit la main qui le frappe. Pour quelques satisfactions... (*Inachevé*)

(Voir suite : n° 326 – P. 1329)

328

SUR L'ENFER

P. 1335 bis (*Fragment*).

On s'effraye de l'enfer, et on a raison ; on s'étonne de l'enfer, et on a tort. Que vois-je dans l'enfer ? J'y vois l'ordre éternel, c'est-à-dire le pécheur éternellement malheureux, parce que la mort le fixant dans l'état où elle le trouve, et sa volonté ne pouvant plus changer, il reste éternellement coupable ; donc, à quelque point de l'éternité qu'on se place, la raison de punir est toujours la même ; donc la punition doit l'être aussi et Dieu ne peut faire grâce, car

SERMONS

faire grâce, ce serait récompenser et Dieu ne peut faire grâce à un être irrévocablement fixé dans sa haine.

Vous aurez beau alléguer la bonté de Dieu, on vous rappellera sa sainteté, sa justice, sa sagesse, et on attendra que vous démontrerez autrement que par des assertions sans preuves qu'il répugne à la bonté de Dieu, qui n'est pas moins saint, qui n'est pas moins juste qu'il n'est bon, d'écarter éternellement de sa présence, l'être qui, après l'avoir pendant sa vie outragé éternellement autant qu'il a été en lui, meurt dans un état de complète opposition à l'ordre, et par conséquent avec la volonté de l'outrager éternellement, s'il lui a été possible.

Ainsi l'enfer n'est autre chose que le péché toujours vivant et devenu indestructible. Le pécheur n'étant plus libre de détruire la cause de son malheur, et par conséquent d'en abrégier la durée en rentrant dans l'ordre, se livre nécessairement au désespoir, aux remords ; et encore une fois, c'est là (*Inachevé*)

329

SUR L'ENFER

P. 1336

(*Fragment*).

Que vois-je dans l'enfer ? J'y vois l'ordre éternel, c'est-à-dire, le pécheur éternellement malheureux parce que la mort le fixant dans l'état où elle le trouve, sa volonté ne peut plus changer ; il cesse d'être libre, et il ne saurait par conséquent cesser d'être coupable. La raison de punir est donc en Dieu toujours la même ; donc la raison de punir étant éternelle, la punition doit l'être aussi ; en un mot, l'enfer n'est autre chose que le péché toujours vivant et devenu indestructible.

Interrogeons le damné : il nous dira que le feu qui le dévore, ce feu si riche en tourments, n'est pas le plus cruel de ses supplices, son supplice le plus grand, c'est le remords.

330

SUR L'ENFER

P. 1337

(*Fragment*).

Ces peines ne peuvent être comparées à celles, même les plus poignantes, que l'homme ressent dans ce monde ; elles sont d'une nature toute spéciale et hors de toute appréciation humaine.

331

OBLIGATION D'OBSERVER LA LOI DE DIEU POUR ÊTRE SAUVÉ

P. 1338

(*Exorde d'une instruction dialoguée : voir n° 332*).

*Si vis ad vitam ingredi serva mandata*¹.

Les paroles que vous venez d'entendre sont celles de J.-C. même. Il était venu apporter aux hommes une loi nouvelle, c'est-à-dire une plus grande abondance de lumières, des règles plus parfaites, des grâces plus excellentes ; mais il n'est pas venu pour abolir ces préceptes qui renferment en abrégé tous les devoirs que nous avons à remplir envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. Dieu les avait publiés sur la montagne du Sinaï, avec un grand appareil, au milieu des éclairs et de la foudre. J.-C. les a renouvelés, mais ce n'est plus par des motifs de crainte qu'il veut que nous les remplissions : c'est par des motifs d'amour ; il

¹ *Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements. Mt., 19, 17.*

ne veut pas que notre obéissance soit celle des esclaves qui plient sous la volonté inflexible d'un maître menaçant, mais que nous obéissions comme des enfants, dont la plus douce jouissance est de faire tout ce qu'exige d'eux un père tendrement chéri ; nul ne peut donc entrer dans la vie s'il n'observe les commandements et tous les commandements, car suivant la parole de l'apôtre St Jacques, en violer un seul, c'est les violer tous, parce que c'est un acte de révolte contre l'autorité d'où elles émanent, c'est-à-dire contre l'autorité de Dieu même qui les a publiés et qui nous

P. 1339

ordonne de nous y soumettre.

Cette obligation étant de la plus haute importance, il est essentiel que chaque chrétien soit instruit, non pas seulement de la lettre de la loi, mais encore de son esprit, et qu'il en comprenne bien le sens et l'étendue. Ceci regarde tout le monde, puisqu'encore une fois le salut en dépend. Si je venais vous parler ici de vos intérêts temporels, sans doute vous seriez bien attentifs ; quand vous faites un contrat, quand vous passez une ferme ou un marché, vous pesez avec soin chaque mot, chaque condition ; s'il vous survient un procès, votre mémoire a fidèlement retenu tout ce qui a été dit, tout ce qui a été convenu entre vous et celui avec lequel vous avez traité ; si on vous fait une difficulté imprévue, vous allez aussitôt consulter un avocat ; vous discutez avec lui chaque point en litige, et ses conseils deviennent votre règle.

Eh bien, M.F., entre Dieu et vous, il y a aussi un contrat ; il vous a promis son royaume et son éternelle gloire, mais c'est à des conditions qu'il ne dépend pas de vous de changer ; l'ignorance même ne vous excuserait point, parce qu'il a tout droit sur vous et que vous n'en avez aucun sur lui ; parce que vous êtes environnés de tous les secours qui vous sont nécessaires pour connaître sa volonté souveraine ; nous allons vous la manifester, vous l'expliquer

P. 1339 bis

de nouveau ; cette instruction se fera sous la forme de dialogue, afin qu'elle soit plus facilement comprise, car nous avons à cœur d'être entendus des personnes même les plus simples ; ce sont celles-là qui sont les plus chères à J.-C. et auxquelles il a voulu révéler les mystères qu'il cachait aux grands et aux sages.

332

CONFÉRENCE DIALOGUÉE SUR LES COMMANDEMENTS.

P. 1339 ter

(Le texte qui suit est un catalogue d'objections pour conférences dialoguées ; les réponses n'y figurent pas : on ne sait donc pas comment se déroulaient ces conférences).

1ère question :

Certainement, Monsieur, la matière dont vous vous proposez de m'entretenir est du plus haut intérêt et mérite toute notre attention ; mais je commence par vous avouer avec franchise que je ne me forme pas du vol l'idée que vous paraissez en avoir, et que je crains que vous ne nous donniez sur cet objet des règles trop sévères et des principes trop gênants. Sans me faire ici l'avocat des voleurs, quoiqu'à ce titre je pusse compter sur un grand nombre de clients, je prétends qu'on les traite et qu'on les juge ordinairement avec beaucoup trop de rigueur ; car enfin, pour qu'ils fussent aussi coupables qu'on dit qu'ils le sont, il faudrait qu'il y eût une loi expresse qui défendit, d'une manière générale et absolue de prendre le bien d'autrui ; et cette loi existe-t-elle ? C'est ce dont je doute ; et ensuite, quand il serait prouvé qu'elle existât, pourriez-vous nous dire M., si elle appartient au droit naturel ou au droit

SERMONS

positif, au droit divin ou au droit humain ? Si tout cela est incertain, et ne peut être démontré, assurément le vol n'est pas un crime.

2ème question

M., Vous venez de nous dire que dans l'Ancien Testament Dieu avait défendu aux Juifs de prendre le bien d'autrui ; peut-être, on ne sait, il se peut faire que par hasard, pour des Juifs, cette défense ne fût pas de trop ; mais nous sommes chrétiens, et comment pouvez-vous nous appliquer une loi qui a été donnée à un peuple dont nous ne faisons pas partie, et sous une alliance dans laquelle nous ne vivons pas ? Remarquez, je vous prie, que pour que votre raisonnement eût quelque force, il faudrait que vous eussiez prouvé que la loi qui défend le vol appartient à l'Évangile, et, permettez-moi de vous le dire, c'est ce que vous n'avez pas fait.

3ème question.

M., voici une réflexion qui m'empêche de me rendre aux

P. 1340

raisonnements que vous venez de faire et aux preuves que vous venez de donner. S'il est vrai que Dieu eût défendu le vol, non seulement dans l'Ancien Testament, mais même dans le nouveau, pourquoi a-t-il fallu que les lois humaines le défendissent encore ? Et à propos de ces lois qui sont faites de main d'homme, il faut que je vous avoue, M., que je ne les crois point obligatoires ; il a plu à ceux qui les ont portées de me défendre telle ou telle action, de m'ordonner telle ou telle chose, eh bien ? pourquoi ferais-je céder ma volonté à la leur ? Quelle autorité ont-ils sur ma conscience ? Vous me direz peut-être que si je désobéis à ces lois, je m'expose à des châtiments rigoureux ? Eh ! qu'importe ? Cela ne me fait pas grand-peur, car, tenez, les lois sont comme des toiles d'araignées, où il n'y a que les mouches à se prendre ; si je suis fort, si je suis adroit, les supplices auxquels elles condamnent ne sont-ils pas le seul mal que j'aie à craindre en les transgressant ?

4ème question.

Vous voulez absolument, Monsieur, qu'il y ait du mal à prendre du bien... qui ne nous appartient pas ; mais convenez du moins que ce péché-là n'est pas grand. Oh ! si vous saviez combien il est doux ! ... (*Incomplet*).

1 - Notre première conférence m'a fait faire beaucoup de réflexions qui m'inquiètent, qui m'attristent, qui me troublent, qui m'embarrassent ; et quoique vous m'ayez paru très sévère, cependant comme je veux avoir la conscience tranquille, j'ai encore recours à vous, M, pour éclairer mes doutes et résoudre les difficultés que je me suis faites ; je ne vous dissimulerai pas que c'est avec peine que j'ai entendu sortir de votre bouche ces terribles paroles : il faut rendre les biens mal acquis, et les remettre aussitôt à ceux à qui ils appartiennent ; je serais d'accord et sur tout le reste

P. 1341

si vous vouliez me céder seulement ce petit point-là ; car, M., je crains les conséquences de ce malheureux principe, et peut-être jugerez-vous que je n'ai pas tort, quand je vous aurai exposé la position où je me trouve ; je n'ai jamais volé personne, vous pouvez m'en croire sur ma parole, mais j'ai contracté des dettes ; eh bien, dites-moi, est-ce que je ne pourrais pas sans blesser la justice me dispenser de payer ? Peut-être prétendrez-vous que non ; je ne veux pas discuter là-dessus ; mais du moins, avouez que rien ne presse à cet égard, et que le délai de les acquitter ne peut dans aucun cas m'obliger à la restitution.

2 - Que vous êtes pressé, M., de me faire payer mes dettes ! Moi, j'aurais aimé à croire que je pouvais attendre pour rembourser mes créanciers qu'il arrivât un moment heureux où cela ne me gênât pas ; si tout avait pu s'arranger de la sorte, cela m'aurait mis fort à l'aise, car s'ils n'ont droit à toucher mon argent que lorsqu'il me conviendra de le leur compter, je vous assure qu'ils ne le tiennent pas. Mais quand vous me dites d'acquitter mes dettes, vous ne savez pas à qui vous parlez ! Tous les jours, j'en contracte de nouvelles ; tous les jours j'emprunte ; vous allez me demander comment je ferai pour rendre tout cela. – M., nous verrons dans le temps, je ne m'en occupe pas ; je ne pense qu'à faire mon jubilé ; et je crois bien que vous ne me désapprouverez pas.

3 - Oh ! je vous attendais là, vous venez de me gronder parce que je m'endette ; mais, un aveu qui coûte singulièrement à ma modestie, c'est que je ne vous ai pas dit que dans cette situation fâcheuse, je répands l'argent que je puis avoir dans le sein des pauvres ; je fais des présents ; je donne à tout le monde ; est-il possible que ma générosité

P. 1342

m'expose à vos censures ?

4 - Ah ! ce que vous me dites là a quelque force, et je conçois que le moyen de prouver qu'on aime les pauvres, ce n'est pas d'en faire ; mais si je suis blâmable, parce que j'agis ainsi, qu'est-ce donc, M., que vous pensez de tant de personnes qui se trouvant dans la même position que moi se livrent aux plaisirs les plus dispendieux, font des festins, vont aux spectacles, donnent des bals pour secouer, disent-elles, leurs inquiétudes et leur misère, tandis que ceux à qui elles doivent languissent dans le besoin, parce qu'on diffère de les rembourser ? Que dites-vous de ceux qui agissent ainsi ?

5 - Savez-vous bien, M., que vous me mettez dans un grand embarras ; vous voulez que je rende, mais comment ? Mais à qui ? Je dois à cinquante personnes et j'ai à peine le moyen d'en payer quatre ; par où commencerai-je ? Y a-t-il des dettes qui aient sur d'autres dettes le privilège d'être payées les premières ? Pourquoi m'acquitterais-je vis-à-vis de Pierre avant de m'acquitter vis-à-vis de Paul ? - Cela ferait des jaloux ; et pour le bien de la paix, pour éviter toute difficulté, par zèle pour le salut de mes frères, par amour pour leur bien, je ne connais qu'un moyen, c'est de garder tout, jusqu'à ce que je sois dans le cas de payer tout le monde.

6 - Je me rends, M., je me rends ; mais il faut mettre de l'ordre dans ses affaires, en même temps qu'on en met dans sa conscience. Or, si j'ai beaucoup de créanciers, j'ai aussi quelques débiteurs et j'ai envie de m'occuper des seconds avant de m'occuper des premiers ! c'est pourquoi, puisque d'après vos principes, il est indispensable que chacun

P. 1343

ait ce qui est à soi, je vais le plus tôt possible poursuivre avec rigueur tous ceux qui me doivent ; vous m'apprenez à ne pas craindre d'être sévère vis-à-vis d'eux, je le serai ; vous voyez que me voilà converti.

7 - Si tout ce que vous venez de me dire est vrai, malheur à ceux qui empruntent ; et s'il est dangereux d'emprunter, il ne peut jamais arriver qu'on soit obligé de prêter et les lois mêmes doivent le défendre ; cette conséquence me paraît incontestable et elle me plaît beaucoup parce que sans cesse on vient me dire : prêtez-moi ceci, prêtez-moi cela ; puis-je le faire ? Dois-je le faire ? Cela m'embarrasse. - Je demande des intérêts : on m'accuse d'usure ; -

SERMONS

d'usure, M., comme si je savais ce que c'est que l'usure ! Non vraiment, je n'en sais rien, et j'ai grand besoin que vous m'expliquiez tout cela.

8 - Je vous demande bien pardon, M., de vous avoir interrogé sur cet objet ; tout à l'heure je me plaignais de n'y pas voir assez, et maintenant je suis désolé d'y voir si clair ; cependant puisque j'ai été assez imprudent pour vous prier de m'éclairer là-dessus, j'irai jusqu'au bout, et je vous demanderai encore si vous considérez tout prêt à intérêt comme usuraire, et s'il n'y en a point quelqu'un qui soit permis.

9 - Voilà bien des difficultés avant de m'arrêter à les discuter avec vous, permettez-moi, M., de vous demander qu'elle est donc la manière dont vous voulez que je place mon argent ; car enfin il faut que je le fasse valoir, et je ne suis pas homme à consentir à n'en rien retirer.

10 - Ce fut avec une joie vivement sentie, qu'hier, M., je vous vis vous élever contre les chrétiens qui ne se

P. 1344

contentent pas d'outrager le Seigneur dans le secret, mais qui viennent encore l'insulter publiquement dans ses temples de sorte que Dieu ne trouve pas même dans son sanctuaire un asile contre leur impiété ; ce fut avec le même plaisir que je vous entendis reprocher aux parents d'amener leurs enfants à l'église dans un âge où ils ne sont propres qu'à y jeter le trouble, ou de les y envoyer seuls, comme ils les enverraient dans une promenade publique ; insouciance coupable, négligence criminelle, qui peut-être est la première cause de ces abominables scandales qui désolent la religion ; car lorsque dès l'enfance on a pris l'habitude de mépriser les choses saintes, il est bien rare qu'en avançant en âge, on apprenne à les respecter. Cette question que nous traitâmes hier, nous conduit naturellement à parler du respect qui est dû au nom même de Dieu, et me porte à vous demander ce que c'est que le blasphème, et si vous le regardez comme un grand crime.

11 - D'après les réflexions que vous venez de nous faire et les exemples effrayants que vous nous avez présentés, nous concevons, M., combien Dieu est outragé par le blasphème ; jamais il ne souillera notre bouche, et nous ne parlerons point le langage des enfers ; mais, M., ne manque-t-on pas encore au respect qui est dû au saint Nom de Dieu, lorsqu'on ne dit presque aucun mot qui ne soit accompagné d'un serment ou bien lorsqu'on est dans la disposition de prendre et qu'on prend en effet Dieu à témoin de la sincérité d'une promesse, de la vérité d'un fait qui n'a jamais existé ou qui n'est pas sincère ? Pardon, M., de vous proposer une question qui semble résolue par la manière même dont elle est posée ; mais c'est que dans le siècle où nous sommes, on a jugé à propos

P. 1345

d'ôter le mensonge de dessus la liste des crimes ; on se parjure en conséquence sans difficulté, sans scrupule, et on ne s'embarrasse pas plus de faire un faux serment que de prendre un verre d'eau.

12 - Me voilà, M., bien pénétré du respect qui est dû à toutes les choses saintes, mais si j'en dois tant au nom même de Dieu, sans doute, j'en dois beaucoup aussi aux sacrements qui contiennent sa grâce ; or, M., peut-on mieux montrer le respect qu'on a pour eux qu'en en approchant très rarement, une fois par an tout au plus ? S'il en était ainsi cela arrangerait à

merveille certaines personnes de ma connaissance qui font consister leur respect pour les sacrements à en parler beaucoup et à n'en approcher presque jamais.

13 - Je conçois maintenant, M., que les sacrements étant des sources de grâce, on ne peut mieux prouver l'estime qu'on en fait qu'en y allant puiser sans cesse ; aussi les personnes dont je vous ai parlé tout à l'heure qui s'en éloignent par respect sont-elles très rares, et ce n'est là presque toujours qu'un vain prétexte dont on couvre son impiété ; mais ce qui est beaucoup plus commun, c'est de trouver des gens qui reçoivent les sacrements même assez fréquemment, et qui n'ont aucun respect pour les ministres qui les leur donnent, ni en général pour toutes les personnes consacrées à Dieu. Veuillez nous dire, M., jusqu'à quel point ils sont coupables.

14 - Rien de plus important pour l'homme que de connaître les règles qui doivent diriger sa conduite, car sans cela il deviendrait semblable aux animaux qui se laissent emporter par un instinct aveugle ; je serais

P. 1346

donc bien aise, M., que vous nous donnassiez quelques instructions à cet égard, car nous en avons grand besoin. Mais avant tout, je vous prierai de nous expliquer en détail ce que c'est que le Décalogue.

15 - Je comprends maintenant ce que c'est que le Décalogue, mais il ne me suffit pas de savoir ce qu'il est ; je désirerais connaître d'où il vient, qu'est-ce qui l'a donné aux hommes ; quels sont les premiers d'entre eux qui l'ont reçu, et dans quel temps. En un mot, M., je prévois que l'histoire du Décalogue doit être fort intéressante, et je vous prie de nous la raconter.

16 - Ce que vous venez de dire me donne lieu de vous présenter une objection, car j'ai été fort attentif à écouter le récit des faits que vous avez rapportés, et j'ai remarqué que vous avez avancé que le Décalogue avait été donné aux Juifs par le ministère de Moïse ; or comme nous ne sommes pas Juifs, il me semble qu'il est clair que le Décalogue ne nous regarde pas et que ce n'est point une loi faite pour des chrétiens.

17 - Je me rends aux autorités que vous venez de citer et particulièrement à celle de Jésus-Christ ; quand il parle il n'y a rien à répondre ; mais quoique le Décalogue subsiste encore dans toute sa force, ne pourrais-je pas me dispenser d'en faire l'objet de mon étude et de mes réflexions ? S'il faut que je m'instruise en détail de ce qu'ordonne et de ce que défend chaque commandement, cela exigera beaucoup de travail, cela me fatiguera, et comme je suis

P. 1347

de mon naturel un peu paresseux, je serais bien aise que vous m'accordassiez la permission de ne point m'instruire de tout ce qui est renfermé et compris dans le Décalogue et même de n'y jamais penser.

18 - M., je suis fâché de vous entendre parler comme cela ; j'avais trouvé un excellent moyen pour ne jamais pécher ; et le voici : Je m'étais dit on ne fait point de mal en transgressant une loi qu'on ignore ; or, en n'étudiant pas la loi de Dieu, il est bien certain que je l'ignorerai ; donc je pourrai la transgresser du matin au soir, sans jamais me rendre coupable ; eh bien, M., qu'en dites-vous ? N'est-ce pas là bien raisonner ?

SERMONS

19 - Encore une petite objection, M., car n'allez pas croire que je me rende au premier mot ; quand je suis ma conscience, est-ce que je ne suis pas toujours en sûreté ? Or, ma conscience ne me défend pas de faire une chose que j'ignore être défendue ; donc le meilleur moyen de ne jamais pécher, c'est de ne rien savoir ; et pour être un saint, il faut commencer par être un ignorant.

20 - Je suis bien malheureux ; vous voulez que je sorte de cette ignorance dans laquelle je me reposais si doucement, et il n'y a pas moyen d'échapper aux raisonnements par lesquels vous avez prouvé la nécessité de s'instruire ; or, comme je ne veux pas cependant me damner, je vous prie de m'indiquer les sources où je pourrai aller puiser l'instruction dont j'ai un besoin si pressant.

21 - Vous voulez donc absolument que nous observions les commandements ; mais il semble à vous entendre que ce soit une chose très facile ; cependant cela me paraît à moi,

P. 1348

extrêmement difficile, je dirais presque impossible ; et si cela m'est impossible, il en résulte que je n'y suis point tenu, et que par conséquent je puis les omettre sans crime ; je n'en citerai qu'un exemple. Comment voulez-vous que j'aime un homme qui me persécute, qui le premier a rompu tous les liens qui nous unissaient ? Comment voulez-vous que j'oublie les injures qu'il m'a dites, le mal qu'il m'a fait et celui qu'il a voulu me faire ? Selon vous, M., c'est une chose possible que d'observer la loi de Dieu dans toute son étendue ; cependant je voudrais bien que vous me disiez comment il est possible de les concilier tous ensemble. Je n'en citerai qu'un exemple : Il est dit dans l'Évangile qu'il faut haïr mon père, ma mère, etc.

22 - Ces considérations sur les commandements envisagés en général me suffisent ; je désire que nous entrions dans des objets de détail et de pratique, car c'est surtout la pratique qui me gêne ; veuillez donc bien me dire quel est le 1^{er} commandement.

Qu'est-ce que la *foi* ?

23 - Je comprends maintenant ce que c'est que la foi, mais il me semble qu'il ne suffit pas de dire aux hommes de croire, mais qu'il faut leur donner des raisons ; or ces raisons-là, je ne les connais pas ; c'est-à-dire j'ignore quels sont les fondements de la foi, et je vous prie de me dire quels sont ceux sur lesquels elle repose.

P. 1349

24 - N'y a-t-il pas un jour spécialement consacré au service de Dieu et quel est-il ?

Que faut-il faire pour sanctifier le jour du Seigneur ? Ne peut-on sans blesser sa conscience manquer à sa sanctification ?

Puisqu'il est défendu de travailler, au moins nous sera-t-il permis de nous amuser ?

N'y aurait-il pas d'autre manière de violer le dimanche que les œuvres serviles ?

Suffit-il de ne rien faire de mal le dimanche pour le sanctifier ?

25 - D'après tout ce que vous voulûtes bien nous dire hier, nous sommes bien décidés, M., à ne point travailler le dimanche ; c'est bien assez de le faire pendant 6 jours, et puisque Dieu veut que nous nous reposions le 7^{ème} il sera certainement obéi ; mais aussi après avoir entendu une messe basse, - (et nous aurons encore bien soin de choisir la plus courte) - nous nous amuserons, nous nous divertirons ; et vous pouvez compter, M., sur notre zèle pour qu'il n'y ait pas un seul moment de la journée qui ne soit rempli par le plaisir. Si c'est là seulement ce que la loi de Dieu nous prescrit, je crois pouvoir vous assurer, M., au nom de tous ceux qui

vous entendent, que de tous les préceptes du Décalogue, celui-ci sera le plus exactement rempli, le plus parfaitement observé ; dites-nous donc si mon interprétation du 3^{ème} commandement est aussi vraie qu'elle est commune, et s'il est permis de prendre le dimanche toutes sortes de récréations.

26 - Je remarque, M., que vous faites une distinction

P. 1350

entre les plaisirs et les plaisirs ; il y en a que vous permettez et d'autres que vous ne voulez pas qu'on prenne ; mais parmi les différents genres de divertissements, il en est un qui est fort recherché, fort goûté et qui peut-être cependant ne sera pas de votre goût, c'est la danse. Oui, il y a des gens qui soutiennent qu'on ne peut pas s'amuser, si on ne saute, et que la danse et le bonheur, c'est la même chose. Qu'en pensez-vous, M. ?

27 - Pour finir, M., permettez-moi de vous prier de vouloir bien dire un petit mot à Messieurs les ivrognes, à ces hommes si profondément vils qui ont grand soin tous les dimanches de noyer leur raison dans le vin, et qui après avoir dépensé tout ce qu'ils avaient gagné dans la semaine, rentrent chez eux chancelants, parlant à peine, et encore trop cependant puisque leur langue ne sait plus prononcer que des injures ou des blasphèmes.

28 - Tout ce que vous avez dit, M., me causerait une joie bien douce, si je pouvais penser que les réflexions que vous venez de faire s'appliquent sans exception à toutes les personnes qui vous écoutent ; mais hélas ! il en est plusieurs à qui je ne saurais croire que vous vouliez vous adresser dans ce moment ! Et si j'osais me citer moi-même, je vous dirais que j'ai peine à m'appliquer ce que vous venez de dire quand je me rappelle les scandales que j'ai donnés pendant le jubilé qui finit aujourd'hui. Ministre du Seigneur, n'ai-je pas élevé ma voix dans son temple pour défendre tour à tour

P. 1351

les voleurs, les usuriers, les fripons, ceux qui lisent de mauvais livres et qui les prêtent, en un mot tous les hommes qui vivent du revenu de leurs crimes ? - Il est vrai que j'ai reconnu combien était mauvaise la cause que j'avais entrepris de défendre ; mais mon repentir n'a-t-il pas été trop tardif et ma pénitence trop courte ? Est-ce bien encore à moi et à tous les pécheurs qui me ressemblent que vous venez adresser des paroles de consolations ? Est-ce bien à nous comme aux justes, est-ce à tous que vous prétendez appliquer aujourd'hui ces paroles du grand apôtre : *Marchez comme des enfants de lumière : ut filios lucis ambulate* ¹ ?

29 - Je vois avec consolation que tous ceux qui ont présenté des cœurs brisés de componction à l'indulgence que l'Église nous a offerte ; tous les pécheurs qui sont entrés dans ses vues de miséricorde et de bonté sur nos crimes, seraient-ils revenus au bon Dieu, pour ainsi dire, à la dernière heure peuvent encore tout espérer, qu'ils sont rentrés dans tous les droits qu'ils avaient perdus par leurs crimes et que c'est à eux comme aux justes, que c'est à tous sans exception que vous allez parler pour leur apprendre les dispositions où ils doivent être pour conserver les grâces précieuses qu'ils ont reçues. Il ne me reste donc, M., qu'à vous prier de vouloir bien nous donner ces avis salutaires dont nous avons un besoin si pressant.

30 - Je sens, M., combien il serait avantageux pour nous d'avoir cette volonté ferme de ne plus marcher désormais que dans les voies de la justice et de la piété ; mais plus il est

¹ Ep., 5, 8.

SERMONS

important pour nous de former à cet égard des résolutions fortes, dans lesquelles rien ne puisse nous faire chanceler, plus il me semble que nous devons

P. 1352

désirer que vous veuillez bien nous présenter les motifs les plus propres à nous déterminer à vouloir fortement rester jusqu'à notre dernier soupir dans cet état heureux d'innocence et de justice, où le jubilé nous a mis.

31 - Eh bien, Monsieur, les considérations que vous venez de présenter sont si fortes que nous ne pouvons nous empêcher de sentir que si nous recommencions notre vie criminelle, ce serait profaner les grâces et les trésors de l'Église et par conséquent attirer sur nous les malédictions du Seigneur ; aussi je m'empresse de vous demander à quoi doit nous porter cette volonté ferme de conserver les fruits du Jubilé que nous venons de faire.

32 - Je vous demande bien pardon, Monsieur, si je vous interromps mais c'est que je ne puis m'empêcher de vous témoigner combien je suis surpris de vous entendre nous parler encore de pénitence. Est-ce que le jubilé n'est pas en quelque sorte le signal du repos et l'abolition des œuvres laborieuses ? Est-ce qu'il ne nous dispense pas de la pénitence ? Tout est fini, et tout nous est remis, et je me suis flatté qu'après avoir participé aux grâces que l'Église nous a offertes dans ces jours de salut, je serais absolument quitte, et que je pourrais aller au ciel par des voies larges et commodes.

33 - Je conçois maintenant que la pénitence nous est encore et ne cessera jamais de nous être nécessaire ; mais l'esprit de religion nous est aussi nécessaire que celui de pénitence, et l'usage fréquent des sacrements ne serait-il pas un excellent moyen pour conserver l'un et l'autre ?

(Fin de la liste de questions).

333

SUR LA FOI

P. 1354

La foi est un don de Dieu par lequel nous croyons fermement en Dieu et à tout ce qu'il a révélé à son Église

C'est un don de Dieu, il ne le doit à personne, mais il ne le refuse qu'à ceux qui s'en rendent volontairement indignes ; c'est la plus grande de toutes les grâces, parce que c'est le fondement et la source de toutes les autres ; celui qui ne croit point ne sera pas sauvé parce que sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu qui ne demande pas à l'homme le sacrifice de ses œuvres, mais la soumission de son esprit à toutes les vérités qu'il a révélées, sans exception, dont son Église est dépositaire et l'infaillible interprète ; l'homme n'a pas le droit sans doute de faire en quelque sorte un triage parmi les dogmes que Dieu lui-même nous enseigne ; de dire par exemple : je croirai à celui-ci, mais je rejette celui-là ; en voici un que j'admets volontiers parce que je le trouve conforme à ma raison ; mais pour cet autre, je n'en veux pas ; je crois, par exemple, à la divinité de Jésus-Christ et je l'adore comme mon Dieu ; mais je ne crois pas qu'il ait laissé ses pouvoirs à des hommes semblables à moi et qu'il faille aller à confesse pour se sauver.

L'homme qui penserait ainsi aurait perdu la foi, parce qu'il n'aurait pas une soumission entière à l'autorité de Dieu ; il se mettrait en quelque sorte au-dessus de Dieu ; il se ferait son juge, et cet acte d'orgueil, de révolte, et je puis le dire, de folie, le mettrait au nombre de ces

hommes réprouvés selon la foi, dont parle un apôtre, qui seront éternellement indignes de contempler en Dieu même les vérités qu'ils n'ont pas voulu croire sur sa parole.

P. 1355

Ainsi mes frères, la foi ne suppose aucune hésitation, aucun doute sur un objet quelconque que l'Église nous propose à croire ; c'est une croyance ferme et inébranlable, une conviction intime, profonde, un acte enfin par lequel notre esprit s'anéantit devant la souveraine vérité, qui est Dieu, et l'adore en lui disant : Mon Dieu, vous ne pouvez me tromper, je crois en vous ; je n'examine point après vous ce que vous avez dit ; je le crois, et j'aimerais mieux mourir que de professer une autre doctrine que celle que votre Église m'enseigne de votre part.

La définition que je vous ai donnée... . (*Inachevé*)

334

SUR LA FOI

P. 1355 bis

(*Le début manque*). [...] attentif à la prière de l'homme, occupé à pourvoir à ses besoins, jaloux de posséder son cœur ; elle nous dit qu'il est infiniment bon et souverainement juste ; qu'il est celui qui est ; que rien n'échappe à ses regards, qu'il est partout présent et que sa puissance, que sa sagesse, que sa miséricorde sont au-dessus de tout ce que nous pouvons concevoir ; qu'il est la source et le principe de toute vertu, de toute sainteté, de toute perfection. Mais notre esprit ne sera-t-il pas confondu par l'idée d'un être sans bornes ? pourra-t-il fixer l'infini sous sa pensée ? Ô Jésus, venez nous apprendre que ce Dieu si grand, si puissant, est aussi notre ami ; qu'il est et qu'il veut que nous l'appelions notre Père ; venez nous parler de cette bonne Providence qui compte les cheveux de nos têtes, qui nous soutient, qui nous nourrit, qui nous porte dans son sein, comme une tendre mère porte entre ses bras l'enfant qu'elle aime. Venez nous instruire du culte que nous devons à ce Père de miséricorde.

Je vous entends qui nous dites qu'il faut l'adorer en esprit et en vérité, et qui nous ordonnez de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces. L'homme, aimer Dieu ! doctrine céleste, précepte vraiment divin ; non, non, l'homme n'a point dit à l'homme : vous aimerez ; il n'y avait que celui qui a fait notre cœur qui pût lui commander l'amour. Et qui pourrait refuser d'aimer un Dieu que la foi nous rend encore si aimable par les mystères qu'elle nous découvre ? Car, mes frères, rien ne nous donne une plus haute, une plus magnifique idée de

P. 1356

la divinité que les mystères, que la religion nous révèle. Si j'ignorais encore ce qu'est Dieu et que je trouvasse quelqu'un qui voulût entreprendre de m'expliquer sa nature, je ne m'arrêterais pas à l'écouter une minute, à moins que ce ne fût pour observer jusqu'où peut aller le délire de l'orgueil impuissant. Je sens que l'Être des êtres est nécessairement au-dessus de mon intelligence, et je n'ai pas la folle présomption de prétendre concevoir avec un esprit borné un être qui ne peut avoir de limites. Il est donc absolument nécessaire que la religion renferme des mystères ; et aussi lorsque Dieu s'est fait homme pour instruire et sauver les hommes, leur a-t-il enseigné une doctrine dont plusieurs points sont pour eux absolument incompréhensibles. Ce serait sortir du sujet que je traite que de m'attacher à prouver ici la nécessité de croire les mystères ; je ne pense pas d'ailleurs qu'on puisse sérieusement les rejeter quand on admet qu'il y a une révélation, car il serait un peu trop absurde de dire à Dieu : Vous vous trompez ; c'est moi qui vais vous apprendre ce que vous êtes ; écoutez votre créature, elle va vous instruire. Apparemment, mes frères, que Dieu sait aussi bien que nous ce qu'il est, et il me semble qu'on peut l'en croire sur parole. Mais après vous avoir observé

SERMONS

qu'il est impossible que la foi ne soit pas accompagnée d'obscurités impénétrables, il me reste à vous faire remarquer combien ces mystères sont propres à nourrir notre amour pour le Seigneur et à nous porter à le servir avec zèle.

P. 1357

Le mystère de la sainte Trinité est le fondement sur lequel repose tout le christianisme ; ôtez-le et vous détruisez en même temps ceux de l'Incarnation et de la Rédemption. Or, qu'il est consolant pour le cœur de l'homme de penser que c'est le Fils même de Dieu qui vient le chercher au fond de l'abîme où il est tombé ! Qu'il est beau de voir le Verbe éternel descendre vers nous, se revêtir de toutes nos misères pour nous communiquer toutes ses richesses ! Ah ! sans doute, ce miracle de charité est au delà de tout ce que nous aurions pu espérer, au-delà de ce que nous pouvons comprendre !

Qu'est-ce qui jamais aurait osé se flatter que Dieu pût aimer le monde, et le monde coupable, jusqu'à lui donner son Fils unique ? *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret*¹. - Religion sainte, oh ! que ta doctrine est ravissante ! Non, encore une fois, je ne conçois pas ce prodige d'amour ; mais moins je le conçois et plus je sens combien est digne de mes hommages celui qui en est l'auteur ! Tout dans l'univers me parle de son immense pouvoir, de sa puissance infinie ; toi seule me fait connaître dans toute leur étendue sa justice qui exige une satisfaction infinie pour le péché, sa bonté et sa miséricorde qui portent la deuxième personne de la Très Sainte Trinité à s'incarner pour payer elle-même nos dettes et nous réconcilier avec le ciel.

Mes frères, cherchez tant qu'il vous plaira, avec les seules lumières de votre esprit, à vous former une notion de la divinité qui approche de celle-là ; lisez tous les livres qu'ont écrits là-dessus les sages de l'antiquité

P. 1358

et les philosophes de ces temps modernes ; consultez tous les peuples ; examinez, comparez leurs croyances diverses ; ah ! nulle part vous ne trouverez, je le répète, rien qui ne soit infiniment au-dessous, rien qui puisse même être comparé à l'idée sublime que la foi et ses mystères nous donnent de la Divinité. Et pourquoi cela, mes frères ? C'est que partout ailleurs c'est l'homme qui parle de Dieu, et qu'ici c'est Dieu qui parle de lui-même.

De la connaissance de Dieu, la foi nous conduit à la connaissance de nous-mêmes et nous apprend ce que nous sommes et ce que nous devons être. Je rentre au dedans de moi, j'examine mon cœur avec soin ; mais je découvre en lui tant de contradictions et tant de faiblesses, des prétentions si vastes et un pouvoir si borné, une si haute élévation et une excessive bassesse, un désir si vif de tout savoir et une ignorance si profonde que je ne puis raisonnablement espérer de parvenir à me connaître. Ici un abîme est près d'un abîme, je suis effrayé de moi-même.

lère rédaction :

Ceux qui se vantent (de s'appliquer) particulièrement à l'étude de l'homme, je les consulte, je les interroge ; et leurs réponses ne font qu'augmenter le tourment de mon incertitude ; je cherche la vérité ; c'est elle seule que je cherche et l'assurance de la posséder ; et ils me présentent des systèmes bizarres, des conjectures sur lesquelles jamais ils ne sont d'accord entre eux et qui ne peuvent me satisfaire, que je ne puis admettre parce qu'il leur est impossible de les prouver. Je ne tarde pas à fuir ces maîtres.

¹ Jn., 3, 16.

2ème rédaction :

Mais quoi, j'entends des hommes qui se vantent de leurs lumières et qui me disent : venez à nous et nous lèverons toutes les difficultés qui vous arrêtent ; venez et nous éclairerons le fond de votre cœur. Quelles séduisantes promesses ! Je m'approche d'eux, je les consulte, je les interroge, je les écoute ! O Dieu, qu'entends-je ? Ils veulent que je sois le compagnon de la brute et l'enfant du hasard ; dans leurs écoles, je ne reçois que des leçons de vice ; ils n'y enseignent que de désolantes doctrines qui flétrissent l'âme, qui la remplissent d'amertume et de trouble.

P. 1359

Les trompeurs ! Je cherchais la vérité ; je désirais avec ardeur de la connaître pour l'aimer, pour la défendre ; - je la leur demandais ; ils me l'ont promise ; - et voilà que maintenant ils me disent que c'est en vain que je cours à sa poursuite. - Non, non, je ne la trouverai pas dans vos systèmes impies, dans vos conjectures insensées, dans vos maximes corrompues, sophistes orgueilleux et cruels. Mais je sais ce que je ferai ; je ne tiens point de moi-même mon existence ; je m'adresserai à celui qui me l'a donnée ! Je lui dirai : Ô Dieu, faites cesser le tourment de mon incertitude ! Vous êtes mon père : soyez sensible aux cris de votre enfant qui vous appelle à son secours ; regardez-le dans votre pitié ; ô vous dont les mains m'ont formé, donnez-moi l'intelligence de ce que je suis ; éclairez ma route ; faites luire sur votre serviteur la lumière de votre visage ; que votre vérité vienne à moi pour me consoler ; parlez, Seigneur, je vous écoute. - Méchants,

P. 1360

éloignez-vous de moi et je méditerai les oracles de mon Dieu. *Declinate a me maligni et scrutabor mandata Dei mei*¹.

Ah ! Je sens que je me suis adressé au seul Maître capable de m'instruire. Il me dit que l'état présent de l'homme n'est pas celui dans lequel il avait été créé ; qu'il est déchu par sa désobéissance de celui où il avait été placé. Et dès lors, je connais la cause de ces contrariétés qui m'étonnaient ; tout ce qu'il y a de grand en moi est un reste de la première condition de l'homme ; toutes mes misères sont une suite de son péché ; et ainsi tout s'éclaircit, tout s'explique ; je saisis quel est le rang que j'occupe et quels sont les sentiments qui me conviennent. J'éviterai l'orgueil en me rappelant mon malheur et ma faiblesse ; j'éviterai le découragement et le désespoir en pensant que Dieu m'a fait à son image, qu'il a envoyé le réparateur qu'il avait promis à notre premier père au moment de sa chute.

Mais cela ne me suffit point encore : je suis inquiet sur l'avenir ; tout finira-t-il avec la vie ? et quelles sont les règles qu'il faut suivre pendant qu'elle dure ? O mon Dieu, c'est encore à vous que j'ai recours pour savoir avec une inébranlable certitude ce qu'il m'est si important de ne pas ignorer. Oui, sans doute, ma raison me fait espérer que je ne mourrai pas tout entier et qu'il y a quelque chose au delà du tombeau, mais qu'il est consolant d'avoir encore la parole de celui qui règne au-delà des temps !

Comme ses promesses nous rassurent ! comme elles sont propres à nourrir au fond de notre cœur les plus douces espérances ! Non,

P. 1361

il n'y a encore que la foi qui nous parle dignement des récompenses qui attendent dans l'autre vie la vertu ici-bas malheureuse ; il n'y a qu'elle qui tonne dans la conscience du méchant et qui menace le vice de manière à l'épouvanter ; il n'y a qu'elle qui donne pour garantie du

¹ Ps., 119, 115.

SERMONS

bonheur dont jouiront les gens de bien, le sang d'un Dieu mort pour expier leurs iniquités et pour réparer leurs fautes ; elle seule nous ouvre le chemin qui peut conduire à ces demeures célestes où habiteront les saints, et affermit nos pas chancelants dans la carrière que nous parcourons avant d'arriver à ce lieu de délices ; elle seule enfin nous apprend avec autorité ce que nous devons faire pour mériter d'y être admis. Car, mes frères, c'est ici un des plus grands avantages de la foi ; c'est qu'elle exclut toute espèce de discussion sur les règles de morale qu'elle prescrit comme sur les dogmes qu'elle enseigne ; du moment où c'est la voix de la divinité qui se fait entendre, l'homme n'a plus l'erreur à craindre, et la défiance serait un crime ; le voilà donc dispensé de tout examen pénible, de toute recherche au-dessus de ses forces, et s'il lui reste encore quelque embarras, quelque difficulté, la Providence a placé auprès de lui un tribunal infailible auquel il peut par conséquent s'adresser avec confiance.

Ô mes Frères, avez-vous quelquefois attentivement considéré tous ces précieux avantages que la foi vous procure ? Nés dans le sein de la vraie religion, accoutumés dès notre enfance à jouir de ses bienfaits, à être éclairés de sa lumière, nous ne sentons pas

P. 1361 bis

assez vivement notre bonheur ; et cependant n'avons-nous pas continuellement sous les yeux des exemples frappants de l'état horrible, de l'état épouvantable où l'on tombe lorsqu'on l'abandonne ? Pour moi, je l'avoue, quand je pense que les hommes sans foi sont presque toujours des hommes sans mœurs ; quand je les vois ivres d'impiété, perdre jusqu'à l'usage de cette raison même dans laquelle ils ont une confiance si déraisonnable, oublier ou plutôt combattre les premiers sentiments de la nature, s'honorer des désordres qui feraient rougir les sauvages au fond des forêts qu'ils habitent, quand je les vois toujours vacillants, toujours incertains, toujours inquiets ; quand je les vois fermer les yeux à la lumière qui les investit de toutes parts et tâtonnant autour d'eux comme des aveugles qui cherchent une muraille ; ah ! à la vue de ces égarements inconcevables, je lève mes mains vers le ciel pour lui rendre grâces de m'en avoir préservé et de m'avoir montré le chemin de la vie ; je lui demande avec insistance qu'il ne permette jamais que j'aie le malheur de perdre la foi qui est non seulement le flambeau qui m'éclaire, mais encore une source inépuisable des plus douces consolations.

335

PRIX DE LA FOI

P. 1362

Quand je rencontre un homme volontairement dépouillé de toute religion, abandonné aux seules lumières d'une raison incertaine, flottant sur cette mer vaste, trouble et ondoyante des opinions humaines, sans pouvoir jamais se reposer dans la vérité, ne s'apercevant de ses erreurs qu'en en éprouvant les suites funestes, ne les corrigeant que par des erreurs nouvelles, alors je sens vivement combien je suis heureux que la religion fixe mon esprit et arrête en moi cette curiosité vaine et impuissante qui ne pourrait que m'égarer en soumettant à ses recherches des objets qu'elle ne saurait atteindre. Hélas ! tout ce que nous avons d'intelligence en cette vie est si peu de chose, que si la foi ne venait point guider nos pas et éclairer notre route, bientôt nous nous enfoncerions dans les ténèbres, et nous serions condamnés à chercher toujours, sans pouvoir espérer de trouver jamais ce qu'il nous importe le plus de connaître avec certitude. Le plus beau présent que la Divinité ait pu nous faire, c'était donc de nous donner une autorité supérieure à tout raisonnement, qui nous instruisît de tout ce qu'il est nécessaire que nous sachions, et qui, en nous dispensant d'entrer dans l'examen de ces questions éternelles qu'agite si inutilement la faible raison des hommes, nous conduisît comme par la main dans une voie toujours droite où nous sommes sûrs de ne nous égarer jamais.

Et voyez comme la religion s'empresse de nous ouvrir ce sentier de lumières qui est celui de la vérité et du bonheur ! Dès notre plus tendre enfance, elle nous prend entre ses bras de peur que nous ne soyons arrêtés par les écueils des passions ; elle n'attend pas pour nous parler de nos devoirs que le monde nous ait parlé de plaisirs ; elle nous enseigne ce que nous devons croire ; elle nous dit ce

P. 1363

que nous devons faire, avant que nous ayons été exposés aux séductions du mensonge et avant que l'erreur ait pu nous surprendre par ses sophismes à douter de tout et à ne rougir de rien. Ses instructions les plus sublimes sont devenues la nourriture des enfants conformément à cette parole : *Declaratio sermonum tuorum intellectum dat parvulis*¹. Oui, à peine l'homme est-il sorti de son berceau, à peine les yeux de son intelligence commencent-ils à s'ouvrir, qu'elle lui montre tout ce qui est propre à élever son âme et à lui faire sentir combien il est grand par ses rapports avec Dieu et qu'elle est haute, qu'elle est belle, l'idée qu'elle lui donne du premier être ! Elle ne nous parle point comme la philosophie d'une divinité indolente qui, après avoir arrangé une matière qu'elle n'a pas faite, se retire en elle-même, fatiguée sans doute de tant de travail, et abandonne au hasard le soin de veiller sur ses ouvrages.

Le Dieu que nous adorons a dit, et tout a été fait, et il a répandu l'ordre et la beauté sur toutes ses créatures. L'homme est le chef d'œuvre de ses mains toutes puissantes ; pour le former, il ne s'est point proposé un autre modèle que lui-même. Notre âme est en quelque sorte un souffle de sa vie ; il l'a produite avec une affection si particulière et si tendre que c'est comme s'il l'avait tirée du fond de son cœur. *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ*². Aussi ses mains sont-elles toujours ouvertes pour répandre sur nous des grâces, et ses oreilles toujours attentives à la voix de notre prière. Sa Providence veille sur nos besoins, elle nous couvre de sa protection, elle compte les cheveux de nos têtes, et cependant elle n'oublie ni les

P. 1364

oiseaux du ciel, ni les lis des champs dans la distribution de ses bienfaits.

Certes, on ne peut nous représenter le souverain maître du monde sous les traits tout à la fois plus augustes et plus aimables. Mais ce n'est pas tout encore, et les mystères que la religion nous révèle, nous font pénétrer bien plus avant dans la nature de Dieu ; ils nous ouvrent en quelque sorte son cœur ; ils nous font voir toutes les richesses de sa bonté ; ils mettent sa miséricorde sous nos yeux et plus on s'enfonce dans leur profondeur, plus on y découvre de merveilles. Ah ! je plains ceux qui ne sentent pas combien il est beau de voir le Père nous adopter tous pour ses fils et étendre sur nous cet amour infini qu'il a pour son Verbe ; combien il est doux d'entendre la voix même de Dieu qui nous appelle et qui nous dit : Vous êtes mes enfants ; vous aurez le même héritage que Jésus-Christ, votre frère ; vous serez assis sur un trône ; vous partagerez sa gloire ; vous serez heureux en lui, par lui, avec lui, pendant toute la durée des jours éternels !

Mais en même temps que la religion nous donne de si magnifiques espérances, elle nous en fait sentir bien vivement tout le prix en nous découvrant l'affreuse profondeur de l'abîme dans lequel nous avait précipités notre premier père ; elle nous dit qu'il fut coupable, et ce seul mot est comme un trait de lumière qui dissipe la nuit impénétrable qui nous couvrait ; il explique ce que nous sommes en nous apprenant ce que nous devons être, et l'homme ne s'étonne plus de trouver en soi tant de grandeur

¹ Ps. 118, 130.

² Gn., 2, 7.

SERMONS

P. 1365

et tant de faiblesse, tant de gloire et tant de misères ; que si cependant il se troublait en considérant combien grande est sa chute, en voyant que son âme n'est plus en quelque sorte qu'une ruine, aussitôt la religion le réconcilie avec lui-même en le réconciliant avec Dieu ; contente d'avoir brisé son orgueil, elle relève son courage, elle lui montre la Croix... La croix ! ô amour ! ô amour ! un Dieu se dévoue pour moi aux rigueurs infinies de la vengeance d'un Dieu ! un Dieu meurt pour me donner la vie, et c'est ainsi qu'il a aimé le monde. *Sic Deus delexit mundum*¹ !

A cette pensée, mes os tressaillent ; une joie céleste saisit tous mes sens : *Sic Deus delexit mundum* ! Nous périssons ; le Fils du Très-Haut sort du sein de son Père, Me voici, lui dit-il ; me voici : *ecce adsum*. Votre justice doit être satisfaite ; eh bien, c'est moi qui serai la victime. Son sang coule, il expire [...] (*Lacune dans le manuscrit : 2 pages manquent*).

[...] Nous croyons à l'amour que Dieu a eu pour nous ; quelle belle profession de foi ! Chrétiens, quel magnifique symbole !

Ainsi, M.F., l'obscurité même des mystères est un charme qui y attache, est une raison qui y fait croire l'homme qui sent son impuissance et sa faiblesse. Au lieu de chercher à pénétrer ce qui par sa nature doit être impénétrable, il se réjouit de voir que l'amour de Dieu pour nous ne peut être compris, parce qu'il est sans bornes, comme Dieu lui-même ; au lieu de se livrer à

P. 1366

des recherches laborieuses qui épuiserait ses forces sans éclairer son esprit, il fait comme ceux qui accablés de travail et ne pouvant plus se soutenir, aussitôt qu'ils ont trouvé un bras vigoureux et ferme dont on leur offre l'appui, se reposent dessus, s'y abandonnent, se laissent porter ; sentant qu'il ne peut rien par lui-même que se tourmenter vainement, le chrétien fidèle se confie en celui qui ne trompe point ; il se laisse aller doucement et avec foi entre les bras secourables de son Sauveur, de son Père ; il met toute sa science à s'unir à celui qui sait tout ; il lui offre un esprit vide de ses pensées propres, afin qu'il puisse être rempli tout entier des pensées divines ; il se laisse aller doucement à ces vérités saintes qui en pénétrant au fond de l'âme la nourrissent et l'éclairent ; et humblement soumis à tout ce que le Seigneur a révélé, comme à tout ce qu'il a prescrit, déjà, quoique encore dans les ténèbres, il commence à jouir du bonheur des saints qui habitent dans la lumière ; et comme eux, lorsque Dieu parle, il n'a qu'un *amen* à répondre, c'est-à-dire, cela est ainsi ; il n'a qu'un *alléluia* à chanter ; Dieu soit loué de tout ce qu'il a fait ; exécutons avec joie tout ce qu'il ordonne.

(*en interligne* : Ils ne savent plus où se prendre, et ils se rendent en quelque sorte coupables de toutes les erreurs en doutant de toutes les vérités)

Mais non seulement la foi fixe notre esprit dans la vérité et l'empêche de devenir le jouet d'une raison d'autant plus aveugle qu'elle est plus orgueilleuse, et d'autant plus orgueilleuse qu'elle est plus faible ; non seulement par sa céleste doctrine, elle ennoblit notre âme à ses propres yeux, elle l'agrandit, elle l'élève ; mais encore en plaçant la loi de J.-C. au milieu du cœur de l'homme, la religion le conduit au bonheur par la vertu.

Remarquez avec quel soin elle guide ses pas, avec quelle attention elle veille sur ses démarches ; elle assiste au commencement de toutes ses pensées, de tous ses désirs, et dès leur naissance, elle les dirige, elle les règle. Toujours auprès de lui dans les meilleurs sentiers où il marche, elle prévient ses malheurs en prévenant ses désordres, et elle l'empêche d'aller se précipiter dans le gouffre des vices où ses sens l'entraîneraient bientôt sous l'attrait du plaisir ; mais elle l'arrête dans des liens pleins de douceurs, mais elle le retient dans des chaînes d'amour ; et en s'emparant de toutes ses facultés, en soumettant toutes ses actions à des lois

¹ Jn, 3, 16.

inflexibles et sévères, elle le rend vraiment libre, puisqu'elle le protège contre ses passions et que sans elle il serait leur esclave. Oh ! que la religion connaît bien l'homme ! Ce n'est point avec sécheresse qu'elle lui enseigne ses devoirs, ce n'est point sans lui offrir de dédommagement qu'elle lui demande des sacrifices ; ce n'est pas comme la philosophie qui, après l'avoir corrompu, lui dit avec dureté : abstiens-toi du crime, et qui, pour le déterminer à ne pas s'y livrer, ne sait rien de mieux à faire que de lui montrer le glaive du bourreau et le menacer de la potence. La religion, toujours parlant au nom de Dieu à la conscience de l'homme, lui fait trouver le bonheur dans l'obéissance, et elle ne lui donne des leçons que pour lui apprendre à être heureux. Elle lui inspire, il est vrai, la crainte et le mépris des prospérités de la terre ; elle lui prescrit

P. 1368

de renoncer à tous les biens de l'avarice et de l'orgueil ; mais en même temps qu'elle le délivre des inquiétudes de la cupidité et des tourments de l'ambition, elle l'élève jusque dans le sein de ce Dieu qui doit couronner ses vertus. Déjà, déjà elle fait couler dans son cœur une joie douce et pure qui n'est qu'un avant-goût des joies célestes, et elle lui en offre en quelque sorte un essai, avant de lui abandonner la coupe pleine. Encore une fois, que la religion connaît bien l'homme !

A quelque degré de perfection qu'il se soit élevé, toujours elle lui montre une perfection plus grande encore, à laquelle il doit tendre ; mais quels que soient ses efforts pour y atteindre, quelque juste qu'il soit, quelque bien qu'il fasse, jamais elle ne lui promet la reconnaissance de ses inférieurs, la bienveillance de ses égaux, l'estime de ses maîtres, car l'homme n'aurait pas tardé à se désabuser d'une morale qu'il aurait trouvée en contradiction avec ce qu'il aurait eu sous les yeux et avec ce qu'il aurait éprouvé lui-même. Elle ne cherche pas à exalter son esprit par l'espoir d'obtenir une gloire fugitive et trompeuse ; elle ne lui dit point qu'il trouvera en lui-même le prix de tous les travaux qu'il lui faudra soutenir pour être fidèle à ses devoirs. Non, non ; comme la philosophie, elle ne donne pas à la vertu l'orgueil pour récompense, et elle sait bien que les passions se rient en secret de ces brillantes maximes auxquelles peut-être elle paraissent acquiescer un moment,

P. 1369

en attendant celui de les rendre vaines. - La religion ne nous parle que de l'éternité ; elle nous environne d'espérance et d'amour ; et en même temps qu'elle nous présente un Dieu pour législateur, elle nous donne un Dieu pour modèle. Admirez comme ses commandements sont toujours appuyés sur des motifs qui en rendent l'exécution douce et facile : elle nous dit de pardonner mais en nous imposant une obligation si dure à notre orgueil, elle nous montre l'image de J.-C. dont le dernier soupir demandait à son Père le pardon de ses ennemis. Elle veut que ses enfants n'aient tous qu'un cœur et qu'une âme ; mais elle fait de la charité que Dieu a eu pour nous, le principe et le motif de la charité que nous devons avoir les uns pour les autres ; elle nous représente l'aumône comme un devoir, mais c'est après nous avoir avertis que l'aumône est un trésor de grâces, c'est après avoir fait voir [...] (*Lacune dans le texte : 2 pages manquent*).

[...] élevées par la Providence sur la longue route des misères humaines ; en un mot, suivant l'homme dans tous les âges, dans toutes les conditions de la vie, et s'intéressant encore à son bonheur après même qu'il n'est plus sur la terre. Oh ! mes frères, est-ce que la religion ne pourrait pas bien dire à ceux qui l'outragent ce que J.-C. lui-même disait à ses ennemis : Vous m'avez haï sans cause - *odio habuerunt me gratis*¹. Oui, sans cause, sans raison, sans

¹ Jn., 15, 25.

SERMONS

motif, et avec l'ingratitude la plus profonde : *Odio...* Pour nous, M.F., qui sentons tout le prix de ses immenses bienfaits, aimons-la ; marchons avec confiance et

P. 1370

avec une ardeur toujours nouvelle dans la voie de ses saints commandements, et ainsi, nous arriverons au bonheur éternel qu'elle nous promet et que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

(Notes diverses).

- Oui, je me glorifie de mon néant, je m'y enfonce, je m'y plais, parce que plus je m'anéantis, plus je me sens à ma place.

- Toutes les consolations, toutes les espérances environnent son lit de mort ! Le ministre du Dieu vivant, son Dieu lui-même sont là pour le soutenir. Ce n'est pas dans la tombe qu'il descend, c'est au ciel qu'il monte ! L'Église pleure, car elle a perdu un de ses enfants ; elle chante, parce qu'il va retrouver son père ; chaque année, elle renouvelle ses prières, et ses prières sont éternelles, comme son amour.

- Comment ces vérités ne frappent-elles pas tous les esprits, n'entraînent-elles pas tous les cœurs ?

- Au lieu de vous reposer doucement dans le sein de Dieu, vous vous précipitez dans les abîmes que creuse autour de vous (*Inachevé*)

- A chaque pas l'on trouvait, il y a vingt ans une école pour les enfants, une maison de retraite pour les vieillards, un hospice pour les malades, un asile pour l'innocence, un lieu de refuge pour le repentir ; la France était couverte des monuments de la charité. - La philosophie est venue, elle a passé, - et nous ne voyons que des ruines ! ...

- Lorsque cette pensée saisit toute notre volonté, et l'amène à se plonger et se perdre dans la sienne. (*Inachevé*)

- La religion n'était plus ornée que de ses plaies et de ses blessures.

- Les mains de la philosophie fécondes en ruines, fortes pour détruire, sont impuissantes pour édifier.

- Il faut que la raison humaine entre dans une raison plus haute.

(Bos(suet). *Just. des ref. mor.*)

336

PERTE DE LA FOI

P. 1370 bis

Tâchons de conserver le précieux trésor de la foi et d'être toujours fidèles à la Religion sainte dans laquelle nous sommes nés. Suivant le bel exemple que donnèrent au monde les chrétiens de l'Église naissante ; et comme eux n'ayons qu'une crainte, celle de Dieu ; n'ayons qu'un désir, celui de lui plaire et de lui prouver notre amour.

On vit alors de simples enfants montrer dans les supplices une inébranlable fermeté et une constance qui étonne ; ils méprisaient également les promesses et les menaces ; et ils expiraient étendus sur des grils ardents, déchirés avec des ongles de fer, sans pousser un soupir ni laisser échapper une plainte ; ils allaient au martyre comme s'ils avaient marché à la victoire ; et les bourreaux étaient plutôt lassés de les tourmenter qu'ils n'étaient eux-mêmes lassés de souffrir. Lisez l'histoire des fils de sainte Félicité, et voyez quelle force, quel courage, quelle grandeur d'âme le Seigneur inspire à ceux qu'on persécute, parce qu'ils l'honorent et qu'ils le servent. On les accable de coups, on les déchiquette, on les brûle, et jusqu'à leur dernier soupir ils refusent d'offrir aux idoles un encens sacrilège. Jésus-Christ est toujours le seul Dieu qu'ils reconnaissent et qu'ils invoquent.

Combien d'autres exemples ne pourrais-je pas ajouter à celui-ci ?

Saint Barulas¹ n'a que sept ans et déjà il aime mieux qu'on l'immole que de renoncer à sa foi ; sainte Agnès n'en a que treize et elle préfère la mort à la honte de renier Jésus-Christ. Ce spectacle ravissant de la Religion triomphante dans de simples enfants et dans le sexe le plus faible, l'Église l'a donné dans toutes les persécutions et dans tous les siècles.

337

PERTE DE LA FOI

P. 1371

Au reste, M.F., il est bon d'observer ici que le nombre des gens qui ont entièrement perdu la foi est bien moins considérable que vous ne le pensez peut-être. Souvent, il est vrai, vous avez entendu des hommes téméraires blasphémer contre la religion et ses dogmes, déclamer contre les prêtres, se vanter de s'être affranchis des lois de l'Église, et vous avez dit : Voilà des gens qui ne croient plus rien.

Et moi, je vous dis, M.F., qu'ils croient ce qu'ils paraissent nier ; je n'hésite pas à leur rendre ce témoignage, car toutes les fois, sans exception, que j'ai été assez heureux pour convertir quelques-uns de ces incrédules, en apparence si hardis à attaquer la religion, ils m'ont tous avoué qu'en tenant les propos que je viens de rappeler, ils cherchaient uniquement à affermir leur esprit dans des erreurs qui étaient chères à leurs passions, mais dont ils ne pouvaient cependant se convaincre eux-mêmes ; tous reconnaissaient encore qu'ils avaient été dominés par la crainte de passer pour esprits faibles s'ils avaient manifesté d'autres sentiments. Voilà donc des hommes qui, ayant peur les uns des autres, travaillent à se tromper réciproquement, et qui mettant en commun leurs doutes, leurs sophismes, leurs blasphèmes ne parviennent point à se procurer un repos qui les fuit.

Une autre observation que chacun a pu faire comme moi, c'est qu'ils ne s'expriment jamais sur ces matières qu'avec une sorte de violence ; l'insulte, le sarcasme, les railleries amères sont les armes qu'ils emploient dans cette espèce de combat pour se défendre contre la vérité qui les importune et les persécute. Nouvelle preuve que leur conscience est inquiète et souffrante : leur langage serait calme si leur âme l'était elle-même ; leurs paroles seraient douces et pures, si leur raison était pleinement

P. 1372

satisfaite. Donc elle ne l'est pas ; donc quoi qu'ils fassent, ils ne parviennent jamais à jouir de cette sérénité, de ce repos d'esprit qu'ils voudraient posséder cependant, à moins qu'ils ne se plongent avec une sorte de désespoir dans un stupide étourdissement qui ne leur dérobe le sentiment de leur misère présente que pour les précipiter dans une misère plus affreuse et éternellement irrémédiable.

M.F., voyez si vous voulez rester dans cet état ; je vous le répète, vos difficultés contre les doctrines des chrétiens ne sont rien ; je me chargerais de les résoudre toutes dans vingt minutes, pourvu que j'eusse affaire à un homme de bon sens, de bonne foi, à qui je ne serais pas obligé d'expliquer les mots dont il se sert, et qui fût capable de saisir et de lier ensemble deux idées même les plus simples. Après tout il n'y a pas grand mérite à cela ; vos objections ne sont pas neuves ; nous connaissons aussi bien que vous, et mieux que vous peut-être, les livres où vous les avez prises, et d'où elles sont sorties depuis trente ans, pour courir le monde, qu'elles ont éclairé, qu'elles ont rendu heureux et sage, comme chacun sait. Faibles esprits ! qu'avez-vous donc vu que l'on n'ait pas vu avant vous ? N'est-ce que d'hier que la vérité a été découverte ? et était-il donc réservé aux sauvages de nos jours d'être ses enfants et ses

¹ Saint Barulas, martyr à Antioche vers 306. Jean Chrysostome le cite dans son 2^e *Elog. de S. Martyre Romano*.

SERMONS

apôtres ? Vous ne voulez point des leçons de J.-C. ; et de qui donc recevez-vous des leçons ? Je ne nommerai point ici vos maîtres ; non, je ne veux pas vous faire rougir ; votre humiliation ne saurait être mon triomphe, je vous plains, M.F. ; je vous aime, M.F. ; et si je vous parle avec cette force, c'est que je ne me console point de vous voir sortir de cette grande famille des chrétiens dans laquelle vous êtes nés, à laquelle se rattachent tous vos souvenirs, et dont vous vous séparez avec un effroyable orgueil, comme si l'héritage qui lui est promis était indigne de vos espérances !

Ce sera à nous si nous avons été assez obstinés pour étouffer dans votre cœur une foi si sainte, ce sera à nous au dernier jour d'en rendre à Dieu raison et de lui dire pourquoi ; or, quelles raisons lui en rendrons-nous ?

338

PERTE DE LA FOI

P. 1373 bis

Au reste, M.F. , il est bon d'observer ici que le nombre des gens qui ont entièrement perdu la foi est bien moins considérable que vous ne le pensez peut-être. Vous avez pu souvent, il est vrai, entendre des hommes téméraires blasphémer contre la religion, tourner en ridicule nos cérémonies, déclamer contre les prêtres, se vanter de s'être affranchis des lois de l'Église, et vous vous imaginez que ces gens-là n'ont plus la foi !

Prenez garde, M.F., cette accusation est fautive, je vous en avertis ; ils croient ce qu'ils paraissent nier, j'en ai la pleine assurance. - Comment pouvez-vous le savoir ? me demandez-vous. - Bien aisément, M.F., ils le disent tous lorsqu'ils se convertissent ; pour moi, je n'en ai pas trouvé un seul qui alors n'ait avoué ce qu'ils se dissimulent peut-être à eux-mêmes dans ce moment-ci, c'est-à-dire qu'en tenant les propos que je viens de rappeler, ils cherchaient uniquement à affermir dans leur esprit des erreurs dont ils n'ont jamais pu se convaincre, quoiqu'elles fussent si chères à leurs passions. Et ceci, s'ils y pensent bien, suffirait seul pour leur prouver que ce sont réellement des erreurs, car la vérité éclaire et satisfait pleinement l'âme lorsqu'elle y répand sa lumière.

Mais ces hommes, lorsqu'ils examinent avec encore plus de soin les motifs secrets de leur conduite, reconnaissent unanimement qu'ils ont été surtout dominés par la crainte d'être appelés *esprits faibles*, s'ils avaient manifesté d'autres sentiments. Et comme la même crainte agitait ceux devant lesquels ils parlaient, voilà donc des hommes qui ayant peur les uns des autres travaillent à se tromper réciproquement, et qui mettant en commun leurs doutes, leurs sophismes, leurs blasphèmes, ne parviennent point encore à se procurer un repos qui les fuit. Quelle pitié ! M.F. !

Une autre observation que chacun a pu faire comme moi, c'est qu'ils ne s'expriment jamais sur ces matières qu'avec le ton de la violence,

P. 1374

du sarcasme ou de la raillerie ; nouvelle preuve que leur conscience n'est point tranquille, mais qu'elle est inquiète et souffrante. Le remords veille au fond de ces consciences malades qu'on s'efforce vainement d'endormir, et ma voix ne répète que ce que la sienne dit ; que ne l'écoutez-vous enfin ? Pourquoi disputer contre ce sentiment intérieur que vous ne pouvez vaincre ? Votre état est-il donc si heureux ? Les doctrines du néant sont-elles donc si douces, M.F., je ne veux plus vous dire qu'un mot ; lorsque vous êtes entrés dans le monde, la religion vous a consacrés ; elle a reçu vos promesses et vos serments ; pourquoi les violez-vous aujourd'hui ? Pourquoi êtes-vous parjures ? Convenez-en franchement ; c'est que vos passions ne peuvent plus porter le joug de ses préceptes austères et de son inflexible morale. Mais si vous êtes pères, avez-vous abandonné la religion pour vos enfants ? Ne désirez-vous pas qu'ils

y croient pour leur bonheur et pour le vôtre ? Et si votre bonheur et celui de votre famille en dépendent, d'où vient que vous ne voulez pas vous-mêmes de cette religion ? Mais allons plus avant dans votre cœur. Quand vos parents ont été atteints d'une maladie mortelle, n'avez-vous pas voulu que la religion vînt consoler leurs derniers instants ? Si votre père, votre mère, sur leur lit de mort, vous ont adressé quelques recommandations pieuses, s'il vous ont conjuré de revenir à vous-même en revenant à Dieu, ces paroles, prononcées pour ainsi dire sur le seuil de l'éternité ne vous sont-elles pas toujours présentes ? Ah ! M.F., nous avons tous la même foi ; cessez, cessez de vous en défendre ; ne sacrifiez plus votre salut à de vains préjugés, à des idées d'enfants, ayez donc un peu plus de force d'âme et de caractère ; soyez hommes et vous deviendrez chrétiens.

339

1^{ère} CONFÉRENCE SUR L'INCRÉDULITÉ. ¹A. M. D. G. Vq Dp. ²

P. 1376

Videte nequis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam

Prenez garde qu'on ne vous séduise par une vaine philosophie et par des raisonnements trompeurs. (Ep. aux Coloss. c. 2, 8)

Lorsque autrefois les ministres de l'Église montaient dans nos chaires pour y publier les lois du saint Évangile de J.-C. et pour exhorter les fidèles à la pénitence, on les écoutait avec une humble docilité, comme les envoyés de Dieu, ou du moins personne n'élevait dans son esprit des doutes sacrilèges sur les vérités qu'ils annonçaient. Ces temps heureux ne sont plus ! Hélas ! nous sommes condamnés à rencontrer l'impiété partout, oui, partout, jusque dans nos temples, jusqu'aux pieds des autels, et dans l'assemblée même des enfants de Dieu !

Nous avons donc la triste certitude que parmi ceux qui, à l'occasion du Jubilé, viendront nous entendre, il s'en trouvera plusieurs dont le cœur, fermé d'avance à notre parole, ou plutôt à celle de J.-C., la repousseront avec dédain. Et que sais-je ? Peut-être non contents de la rendre inutile pour eux-mêmes, chercheront-ils à la rendre stérile pour les autres, en attaquant la religion, dans leurs discours avec encore plus de violence. Eh bien ! c'est à ces hommes qui affectent de mépriser les divins enseignements et qui ont la témérité de les combattre que je veux parler aujourd'hui. Ils nous demandent avec hauteur

P. 1377

pourquoi nous croyons. Nous sommes prêts à le leur dire et à justifier notre foi ; mais, à leur tour, il faut qu'ils nous rendent compte de cette incrédulité dont ils se montrent si pitoyablement fiers ; et voyons donc si elle a d'autres causes que l'ignorance, l'orgueil et le libertinage.

Ô vous dont je vais rappeler les égarements, ne m'accusez point d'une indiscretion peu charitable, parce que j'en découvrirai sans ménagements les sources honteuses. Pour vous guérir et vous sauver, il est indispensable de vous faire connaître toute la grièveté de vos torts et toute l'étendue de vos misères ; pour que les vains raisonnements d'une philosophie menteuse ne séduisent point les chrétiens encore fidèles, il est nécessaire de leur apprendre par votre exemple, jusqu'à quel point elle avilit et dégrade l'homme. Cependant, ne craignez pas que je me laisse emporter par la vivacité de mon zèle ; non, non, si vous êtes coupables et malheureux, je n'oublierai point pour cela que vous êtes mes frères et que je suis le ministre de celui qui a dit : *Je ne veux pas la mort du pécheur ; mais qu'il se convertisse et qu'il vive.*

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² *Ad Majorem Dei Gloriam Virginisque Deiparae.*

SERMONS

Ô mon Dieu, faites donc qu'ils se convertissent ; vous le savez, c'est là tout mon désir ; faites luire sur leur âme aveuglée un rayon de votre éternelle lumière. C'est la grâce que je vous demande pour eux ; par l'intercession de votre divine Mère qui est aussi la nôtre, et le refuge et l'espérance des pauvres pécheurs ! *Ave Maria.*

P. 1378

Depuis l'origine du christianisme jusqu'à ces derniers temps, une foule d'hommes illustres, non moins distingués par leurs éminentes vertus, par leur esprit que par leur savoir, avaient rendu hommage à la religion d'une voix unanime, et l'avaient défendue avec une force proportionnée à l'étendue de leurs connaissances et à la sublimité de leur génie. Leurs ouvrages comme leur vie entière sont des monuments de leur foi, tandis qu'à peine l'histoire nous a-t-elle conservé les noms de quelques écrivains obscurs, qui dans cette longue suite de siècles ont osé se plaindre de l'insuffisance des preuves qui avaient convaincu l'univers entier. Cependant, à une funeste époque peu éloignée de nous, les mœurs s'étant profondément altérées, d'habiles mais odieux sophistes conspirèrent la ruine de ces doctrines antiques et sacrées auxquelles jusqu'alors les esprits les plus élevés, comme les esprits les plus humbles, s'étaient soumis sans réserve

Pour remplir cet affreux apostolat, ils mirent en usage tous les moyens que leur suggère une haine effrénée. Cependant, prudents dans leur haine, sages dans leur délire, ils commencèrent par détruire l'autorité de la religion dans les esprits, avant que d'exercer contre ses ministres la persécution du glaive et de briser ses autels. Plus puissants avec des livres qu'avec des armées, ils firent couler le poison de l'immoralité et de l'athéisme dans les veines du corps social pour en hâter la dissolution par le charme

P. 1379

de certains mots de liberté, d'égalité, de raison d'indépendance, mots d'autant plus dangereux qu'ils sont plus vagues ; par de perfides mensonges et de séduisantes promesses, ils remuèrent toutes les passions ; ils se firent les alliés de tous les crimes ; et bientôt sous le spécieux prétexte d'éclairer et de régénérer le monde, ils le couvrirent de ténèbres et de sang. Il semblait qu'après avoir été témoins de ces désordres et de ces calamités inouïes, les enfants, mieux instruits et plus sages que leurs pères, eussent dû abjurer pour jamais ces systèmes désastreux, ces doctrines impies et meurtrières. Et pourtant, que voyons-nous ? La génération qui s'élève a déjà oublié ces temps d'éternelle mémoire ; elle s'en va avec assurance, ou plutôt elle se précipite dans les abîmes que l'impiété ouvre devant elle ; et si elle se distingue de la génération qui l'a précédée, c'est par une naïveté d'audace avec je ne sais quelle effronterie (et je ne sais quelle prodigieuse sécurité) d'irréligion qui n'a de nom dans aucune langue, parce que jusqu'ici on n'avait rien vu de semblable.

Mais n'en soyons pas surpris ; comment n'en serait-il pas ainsi ? Comment un jeune homme ne se perdrait-il pas au milieu des pièges, des séductions et des scandales de tout genre dont il est environné en entrant dans le monde tel que l'iniquité nous l'a fait, en

P. 1380

entrant dans cette société qui se détruit et tombe en pourriture, de l'aveu même de ceux qui entreprennent de la gouverner et de la guérir ? Dans cet état inouï de dépérissement des intelligences et des choses humaines, qu'un jeune homme, confiant et facile comme on l'est naturellement dans le premier âge, est à plaindre ! Ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il lit, tout le trompe. Et lui aussi, il veut comme tant d'autres s'affranchir des préjugés vulgaires, et ne pas rester en arrière de son siècle dont on lui vante sans cesse et la supériorité et les lumières et la sagesse. Jaloux d'en suivre les progrès, il saisit donc d'une main avide quelques-uns de ces ouvrages légers, mais grossièrement impies, que la presse multiplie chaque jour

avec une activité si effrayante ; et à peine les a-t-il lus que, fier des connaissances nouvelles qu'il vient d'acquérir, ravi d'être devenu si habile en religion, sans savoir même son catéchisme, il regarde en pitié les hommes assez simples pour croire encore à la religion et en pratiquer les devoirs ; il se moque de leur faiblesse ; la foi et la vertu ne sont plus à ces yeux qu'un tribut du pauvre, et il les compte au nombre de nos misères. Persuadé que dans les temps anciens on était chrétien sans savoir pourquoi, que c'est d'hier seulement que le genre humain devenu libre a commencé d'ouvrir les yeux à la lumière, il ne parle qu'avec un insultant mépris de ce qui

P. 1381

a été l'objet du respect et des adorations de nos pères et des grands hommes qui nous ont précédés, de ce qu'ont cru, par exemple, saint Augustin, saint Chrysostome, Fénelon¹, Bossuet ; et il craindrait de déshonorer sa raison s'il adoptait sur de hautes questions qu'il n'a jamais eu ni le temps, ni les moyens, ni la volonté d'approfondir, les sentiments de ces vastes génies dont la vie entière fut consacrée à une si importante et si difficile étude.

Comment donc ramener ces esprits malades de préjugés et d'ignorance, qui doutent de tout, excepté de leur inconcevable folie ? quelles preuves leur donnerez-vous de la liberté de la religion qu'ils soient capables de comprendre ou qu'ils ne soient pas décidés d'avance à trouver mauvaises ? Essayerez-vous de les confondre par l'imposante autorité d'une tradition universelle qui, depuis dix-huit siècles, n'a jamais varié, tandis que le caractère propre de l'erreur est de varier sans cesse, de n'avoir rien de fixe ? Ils vous répondront que cela peut bien être, mais enfin que cela ne leur fait rien, attendu qu'ils ont à eux seuls plus de raison que n'en ont eu tous les chrétiens ensemble pendant dix-huit siècles, et que tout le monde a rêvé pendant ce temps-là. De même ils soutiendront sans hésiter que les prophètes, qui écrivaient l'histoire du christianisme avant que le christianisme existât, n'ont été que des visionnaires,

P. 1382

ou que nous le sommes nous-mêmes en imaginant lire dans leurs écrits ce qui n'y est pas, que les miracles qui ont converti le monde ne sont que de vains prestiges, comme si le monde qui les a vus avait pu s'y tromper ; que les témoins qui les ont attestés sous le glaive des bourreaux n'étaient que des menteurs, que tous les monuments contemporains qui les rappellent n'ont aucune autorité, ne méritent aucune confiance ; que les histoires publiées à l'époque où les événements ont eu lieu ne sont que des fables, quoiqu'elles aient été crues alors par ceux mêmes qui avaient le plus grand intérêt à les nier, c'est-à-dire par les Juifs et les païens, et j'entends par les Juifs et les païens qui n'ont pas cessé de l'être, mais qui jamais à l'origine n'ont osé nier les faits, quoiqu'ils en aient rejeté les conséquences sous des prétextes évidemment absurdes ; que le christianisme a couvert le monde d'épaisses ténèbres, que tous les prêtres ne sont que de vils imposteurs. Ils disent tout cela, et encore une fois, d'après qui le disent-ils ? D'après le grave auteur de quelque brochure bien impie et de quelque roman bien licencieux, d'après le journal qu'ils auront lu la veille ; car c'est dans ces doctes ouvrages qu'ils puisent leur érudition, leur science en matière de religion ; c'est à cette école qu'en sortant du collège ils vont faire leurs cours de morale et de théologie ; ils traitent leurs croyances comme on traite au moment du réveil les songes de la nuit.

P. 1383

Quelle pitié ! et quelle honte pour la philosophie d'avoir de pareils défenseurs, de pareils disciples ! De pareils excès, une déraison pareille ne devraient-ils donc pas humilier

¹ François de Salignac de Lamoignon Fénelon (1651-1715), philosophe, théologien et apologiste ; archevêque de Cambrai. Son ouvrage, *Doctrine des Maximes des Saints*, déclencha une controverse avec Bossuet.

SERMONS

l'orgueil de notre siècle ? Que dira-t-il pour venger sa gloire et justifier ses prétentions hautaines ? Vantera-t-il les chefs d'œuvre de son industrie, les progrès qu'il a faits dans les arts et dans les sciences naturelles ? mais qu'importe ? toujours est-il certain que jamais la religion qui est la première des sciences, le fondement de toute vérité, de tout ordre, dans le monde moral comme dans le monde politique, dans la famille comme dans l'Etat, n'avait été aussi universellement et aussi profondément ignorée qu'elle l'est aujourd'hui, quoique peut-être on n'en eût jamais autant parlé pour la combattre ; mais on en parle sans en savoir les premiers éléments, et l'on dédaignerait même de consacrer quelques heures à s'en instruire. Etrange disposition des esprits ! S'il s'agissait d'une question de physique ou de mathématiques, avant de se former une opinion, on croirait nécessaire de s'en occuper avec une attention sérieuse ; on consulterait avec soin ceux qui ont fait de ces sciences l'objet spécial de leurs méditations et de leurs études ; mais s'agit-il de la religion, c'est tout autre chose ; les seuls hommes dont on se défie sont précisément ceux-là mêmes qui par état doivent la mieux connaître ; ce sont les prêtres ; et l'on se décide au hasard contre elle sur la périlleuse parole du premier

P. 1384

venu qui l'attaque avec hardiesse.

Et voilà ce qui rend l'incrédulité si opiniâtre et en même temps qui rend si difficile toute controverse sérieuse avec elle. Que dire à des gens qui n'ont aucun principe fixe, aucune doctrine arrêtée, qui cherchant plutôt ce qu'ils doivent objecter que ce qu'ils doivent croire, craignent moins - (se soucient bien peu) - de manquer de foi que de manquer de parole, qui évidemment n'entendent pas même leurs propres erreurs, puisqu'ils en admettent de contradictoires ; à des gens qui divaguent sans cesse et n'écoutent jamais, qui se font un amusement et je ne sais quelle gloire d'embrouiller les questions les plus simples et les plus claires, qui, inépuisables dans leurs subtilités, au lieu d'établir des preuves ne cherchent que des difficultés, et qui lorsqu'ils en rencontrent les croient - (avec une grande simplicité d'esprit) - insolubles pour tout le monde parce qu'elles le sont pour eux ; à des hommes enfin qui, comme je le remarquais tout à l'heure, ne savent de la religion que ce que leur en ont raconté ses ennemis, dont ils prennent les plaisanteries pour des raisons, les paradoxes et les rêves pour des découvertes.

Or, tels sont les incrédules de nos jours ; je n'en excepte point ceux qui sur d'autres objets ont le plus de connaissances réelles, car sur la religion ils sont aussi ignorants que les autres. Ils croiraient indigne de leur haute

P. 1385

sagesse d'en approfondir les croyances, d'en méditer les preuves, d'en étudier les monuments, les traditions, les usages ; ils abordent à tort et à travers les matières les plus augustes, prenant le diamètre de leur cerveau pour la hauteur de l'esprit humain, et ils se font de tout cela des idées vraiment prodigieuses.

Ecoutez-les. Dieu ne nous a pas créés pour nous damner, disent-ils ; et parce que Dieu veut leur salut, ils en concluent qu'ils peuvent se dispenser de le vouloir eux-mêmes, de s'en occuper ; et parce que Dieu ne se lasse point de leur offrir le pardon tandis qu'ils sont dans le temps d'épreuves, ils en concluent que le repentir et la conversion ne sont jamais nécessaires ; et que lui importent, ajoutent-ils, et nos œuvres et nos larmes ? les unes peuvent-elles l'outrager ? les autres apaiseraient-elles sa justice offensée ? Voilà donc que parce que Dieu est au-dessus de leurs attaques, ils s'imaginent échapper à ses regards et être à l'abri de ses coups ; voilà que parce qu'ils ne sont rien devant lui, ils se persuadent être autorisés à tout faire contre lui, à mépriser ses lois, à se moquer de ses préceptes et de ses défenses, à vivre comme s'il n'était pas ! Mais, si nous sommes condamnés, disent-ils, combien d'autres ne le seraient-ils pas avec nous ? Etrange motif de sécurité

P. 1386

que la multitude des coupables ! Et ils ne voient pas que toutes ces inquiétudes hypocrites sur le sort des hommes qui n'ont pas reçu les mêmes grâces, ne sont autre chose que les chicanes de l'ingratitude qui voudrait trouver Dieu injuste envers d'autres, pour se justifier de ne pas reconnaître qu'il a été prodigue envers nous. Puissants génies qui s'épuisent en inutiles efforts pour comprendre un grain de sable et qui voudraient que... . (*passage inachevé*).

Voyez ce qu'ils écrivent : je dirais presque que ce ne sont plus des sophismes, car en effet, ce ne sont que des injures ; ils confondent tout, ils dénaturent tout, et si de temps en temps, lorsqu'on dispute avec eux, - (j'ai toujours été frappé de ceci) - ils répètent encore quelques objections usées, ce sont les plus misérables qui semblent faire sur leur esprit le plus d'impression ; ainsi ils voudraient ne rien trouver d'obscur dans la religion : semblables à cet enfant que St Augustin rencontra sur le bord de la mer et qui pleurait parce qu'il ne pouvait renfermer l'Océan dans une coque de noisette, ils s'étonnent sérieusement de ce que les attributs et les conseils de l'Etre infini soient au-dessus de leur intelligence ; ils s'en vont scrutant les mystères et interrogeant Dieu comme s'il était leur justiciable, lui demandant des comptes, comme s'il avait à leur en rendre ; critiquant dans les desseins de sa Providence et de son éternelle sagesse tout ce qui contrarie leurs vaines théories, tout ce qui n'est pas d'accord

P. 1387

avec leurs systèmes d'hier, tout ce qui trouble leurs pensées d'un jour.

En vérité, c'est dommage qu'il ne les ait pas consultés, ces Messieurs ; sa justice eût été moins sévère, son Évangile eût été plus commode ; ils lui auraient appris ce qu'il avait à dire, ce qu'il était convenable d'exiger de sa créature, sans qu'elle pût le trouver mauvais et s'en plaindre justement ; enfin il ne se serait pas imprudemment exposé à ce qu'ils l'embarrassent au dernier jour par des objections auxquelles sans doute il ne s'attend guère. La vérité leur est suspecte ; ils ne l'osent seulement (considérer) de peur qu'étant épris de sa beauté ils ne soient obligés de la suivre ; ils aiment mieux dormir un doux somme plein de songes agréables que d'écouter la voix importune de ceux qui ne les réveillent que pour les affliger. Par une juste punition de ne vouloir pas entendre la vérité, ils ne s'entendent pas eux-mêmes.

Ce n'est jamais fini de questions tantôt sur les élus, tantôt sur les réprouvés ; ils cherchent des raisons où un si grand apôtre que St Paul n'en trouve pas d'autres que le bon plaisir de Dieu. Pour moi j'avoue que je ne me saurais jamais assez étonner de ceux qui méprisent avec tant d'ingratitude les choses que Dieu nous a voulu faire connaître, pour rechercher avec tant de témérité celles que pour un temps il a voulu nous cacher.

Quand l'homme en est venu là, il faut désespérer de sa raison, car qui pourrait la guérir et l'éclairer ? Toute discussion cesse parce qu'il n'y a plus moyen de s'entendre et parce qu'enfin il est impossible de

P. 1388

rien prouver à ceux qui détruisent le fondement de toute preuve et qui avant de croire veulent qu'on leur explique ce qui par sa nature doit être nécessairement inexplicable. Cependant Dieu dans son immense miséricorde peut encore ranimer ces intelligences éteintes, et en faisant pénétrer un rayon de sa grâce dans leurs ténèbres leur rendre par un miracle la lumière qu'elles se sont elles-mêmes ravie. Et c'est ce que moi-même j'ai vu plus d'une fois arriver. Nous prêtres, nous connaissons par une heureuse et douce expérience ces secrets de la bonté divine ; nous ne perdons pas pour cela l'espoir, dans un temps surtout comme celui-ci, du salut de ces pauvres âmes qui suivant l'expression de l'Écriture sont assises dans les ombres de la

SERMONS

mort : *in umbra mortis sedent*¹. Alors, quel changement ! comme toutes ces vaines et puérides difficultés s'évanouissent ! comme on s'étonne d'avoir pu si longtemps méconnaître et combattre la vérité ! De quels vifs sentiments d'admiration, de reconnaissance et de joie, l'âme n'est-elle pas transportée, à cet instant où la foi renaît et plus brillante et plus pure dans ces esprits si longtemps obscurcis par l'erreur ?

Représentez-vous un aveugle-né à qui l'usage de la vue serait subitement rendu, et essayez de concevoir ce qu'il éprouverait en contemplant pour la première fois le spectacle de l'univers. Que de merveilles jusqu'alors cachées pour lui viennent frapper ses regards ! Le voile qui lui dérobait la nature est déchiré ; elle se montre dans toute sa magnificence, dans toute sa pompe ; elle est en quelque sorte de nouveau

P. 1389

créée pour lui. Eh bien, il en est de même d'un homme qui après avoir été enseveli dans l'incrédulité comme dans une nuit profonde, en sort tout à coup et découvre toutes les grandeurs, toutes les beautés de la religion. Le soleil de l'intelligence se lève et l'environne de ses clartés ; les nuages dont il était enveloppé se dissipent ; ses sentiments s'exaltent ; suivant la promesse de Jésus-Christ, l'amour lui enseigne toutes choses ; et dans son ravissement il lui semble, en devenant chrétien, avoir reçu de Dieu une existence nouvelle.

Ô vous qui, distraits par d'autres soins, avez jusqu'ici négligé de vous instruire des dogmes et des preuves de la religion, et dont l'esprit à cause de cela même est rempli de préjugés contre elle, apprenez donc enfin à la connaître, et, je vous le promets, toutes vos incertitudes disparaîtront comme un songe douloureux. Jamais question plus importante ne s'offrit à votre examen. De sa solution dépendent et vos devoirs et vos espérances, et la conduite entière de votre vie et votre sort éternel ; pourvu que vous y réfléchissiez un moment, vous n'en pouvez douter ; et cependant, jusqu'ici vous y avez donné moins d'attention qu'aux objets les plus frivoles ; n'est-il pas vrai ? Vous ne pouvez élever la voix pour me répondre, mais répondez dans votre conscience ; je vous le demande de nouveau : n'est-il pas vrai ? ce sont là cependant vos plus hauts intérêts ; qui que vous soyez, il vous faudra un jour comparaître devant Dieu. Cités à son tribunal redoutable

P. 1390

pour y rendre compte de votre foi, voulez-vous n'avoir pour toute défense à articuler que ces paroles : Seigneur, cela m'était indifférent ; - (je n'y ai point pensé) - je m'en suis peu occupé ? Ah ! loin de vous cette indifférence coupable, ce mortel assoupissement suivi d'un si terrible réveil ! Sachez enfin ce que vous devez croire pour savoir ce que vous devez faire, ce que vous devez espérer, ce que vous devez craindre ; voilà la véritable science de l'homme ; les autres ne sont que des curiosités futiles, des jeux d'enfants, dont on berce son ennui ou dont on amuse ses loisirs.

Puissiez-vous donc écouter et suivre les salutaires conseils que je vous donne ! La religion de J.-C. que vous avez rejetée parce qu'elle vous était inconnue, vous apparaîtra bientôt telle qu'elle est ; et alors cette religion si grande, si belle, si vivante et si vivifiante forcera les barrières de votre raison comme celles de votre cœur, si j'ose ainsi parler, et vous mettrez votre gloire à vous soumettre à ses enseignements et votre bonheur à la pratiquer ; pour en découvrir la vérité, vous n'avez besoin ni de longues et vastes recherches, ni d'un pénible travail d'esprit ; il ne faut pour cela qu'un cœur droit :

« Aimez, aimez autant la vérité, dit Fénelon, que vous aimez votre santé, votre vanité, votre liberté, votre plaisir et votre fortune ; vous la trouverez. Soyez aussi curieux pour trouver celui qui vous a fait et à qui vous devez tout, que le sont les hommes les plus grossiers

¹ Lc., 1, 79.

pour suivre un soupçon malin, pour contenter leurs passions brutales, pour déguiser leurs desseins injustes et honteux ; en voilà assez pour trouver Dieu et la vie éternelle. »

P. 1390 bis

En est-ce trop, mes Frères ? Et vos doutes vous sont-ils donc si chers, vos incertitudes vous rendent-elles si heureux que vous appréhendiez d'en sortir ? Dans ce cas, ne nous parlez donc plus ni de votre raison, ni de votre science. Convenez franchement - (car à quoi sert de se faire illusion ?) - que c'est un parti pris de tout nier à l'aventure, de vous laisser emporter dans la vie par les passions sans rien prévoir, d'éloigner de votre esprit les pensées de la foi parce qu'elles vous sont importunes, de voiler en quelque sorte un avenir menaçant, et qu'enfin cette ignorance que vous décorez du nom de sagesse n'est au fond que la crainte de savoir ce que vous êtes, ce qu'est Dieu, et ce qu'il exige de vous.

M.F., je montrerai dans une prochaine conférence que c'est là en effet la véritable cause de votre incrédulité ; en finissant celle-ci, il ne me reste qu'à prier Dieu de guérir lui-même tous ces malades volontaires qui, se cachant à eux-mêmes leurs plaies et se dissimulant le danger de leur état, s'obstinent à ne vouloir ni de médecin ni de remèdes ; ce prodige est au-dessus de nos forces ; mais, ô mon Dieu, il n'est pas au-dessus de votre puissance, et je l'attends de votre miséricorde.

340

2de CONFÉRENCE SUR LES SOURCES DE L'INCRÉDULITÉ. ¹

P. 1390 bis

Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam.

Prenez garde qu'on ne vous séduise par une vaine philosophie et par des raisonnements trompeurs. (Ep. aux Coloss. c. 2, 8)

On ne croirait jamais si on n'en avait sous les yeux la preuve déplorable, qu'une religion dont toutes les doctrines sont saintes et pures, de l'aveu de ceux qui l'abandonnent, qu'une religion qui est celle de nos ancêtres et qui nous a marqués de son sceau dès le 1^{er} jour où nous sommes entrés dans la vie, qui, depuis dix-huit siècles, a rempli le monde entier de ses lumières et de ses bienfaits, pût avoir tant d'ennemis et qu'on lui préférât quoi donc ? les stériles spéculations, les absurdes systèmes, les abjectes doctrines d'une philosophie mensongère et corruptrice qui renverse tous les fondements de la société, blesse à mort toutes les vertus et dévaste les espérances de l'homme ; cependant il en est ainsi, l'impiété triomphe ; à peine rencontre-t-on de loin en loin quelques familles, dans ce pays surtout, qui aient conservé les anciennes mœurs avec l'ancienne foi ; on ne peut faire un pas sans entendre un blasphème ; hommes, femmes, enfants, marchent à sa suite, et il semble que nous touchions à l'heure du Prince des ténèbres, au temps de la grande apostasie prédite dans nos saints livres. Jamais donc il ne fut plus nécessaire de rappeler aux chrétiens mêmes cet avertissement de l'apôtre : *Ne vous laissez pas séduire : Videte ne quis vos decipiat per philosophiam*

P. 1391

et inanem fallaciam !

Mais d'où vient ce désordre presque général des intelligences qui afflige nos regards, et plus encore notre pensée, cette profonde dégradation des esprits ? Hier je vous fis voir que l'ignorance en était une des principales causes ; on a cessé de croire à la religion, parce qu'en négligeant de l'étudier on a cessé de la connaître ; aujourd'hui je prouverai que l'orgueil et le libertinage ne contribuent pas moins puissamment à répandre parmi nous les désolantes et

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

hideuses doctrines de l'impiété dont les ravages s'étendent de jour en jour d'une manière si effrayante. Elles sont si dangereuses, elles vous seraient si funestes que je ne saurais trop les combattre pendant cette retraite. Malheureux enfants d'Adam, nous avons été conçus dans le péché ; l'orgueil s'empare de nous dès notre naissance, et il nous est bien difficile de parvenir à arracher entièrement du fond de notre âme ses racines empoisonnées.

Et l'orgueil, qu'est-ce donc ? N'est-ce pas cet esprit d'indocilité, ce secret amour de l'indépendance qui nous fait briser toute espèce de frein et porter impatiemment toute espèce de règle ? *Dominationem spernunt*, dit St Jude. Ah ! c'est là une grande misère, car c'est la principale source de tous nos égarements : *Dominationem spernunt*¹.

Ainsi, lorsque la religion exige de nous une soumission absolue, lorsqu'elle nous commande de courber notre raison sous le joug de la foi, lorsqu'avec le sacrifice de l'esprit elle exige celui du cœur, l'orgueil murmure, s'irrite, se révolte, et dit : je n'obéirai pas. *Non serviam* ! Et quand la philosophie

P. 1392

vient ensuite flatter ce rebelle, lui promettant la science et la lumière pour prix de sa rébellion, l'insensé met sa gloire à ne rien céder de ce qu'il appelle ses droits. Le voilà donc l'homme, roi de ses pensées ! Oh ! quel triste domaine ! et que fera cet insensé pour y établir et y maintenir l'ordre ? Autour de lui se fait comme une émeute : chacune de ses pensées même les plus folles veut être maîtresse ; l'une dit : je suis la pensée de M. Aristote ; l'autre dit, etc. ; et cet homme volontairement dépouillé de la foi, erre à l'aventure au milieu de ténèbres profondes, ne sachant plus où se prendre, exposé sans défense à tout vent de doctrine, cet homme si fier d'être indépendant dans ses croyances devient infailliblement le jouet de toutes les erreurs, même les plus absurdes, même les plus honteuses.

Oh ! combien grande est sa misère ! mais alors au lieu de s'en humilier, il se complaît dans sa folie ; il se glorifie de s'être mis au-dessus des préjugés d'un crédule vulgaire, de s'être mis à part, et à force de combats et de victoires remportées sur une raison affaiblie, il arrive enfin à ce point fatal où le remords même expire.

Toutefois son isolement l'effraye, et pour s'affermir dans un état si funeste, il a besoin de complices : cherchant de tous côtés des auxiliaires à son impiété et surtout parmi les jeunes gens, il s'efforcera de soustraire les autres à l'autorité dont il s'est lui-même affranchi ; il se raillera en leur présence et des dogmes et des ministres et des pratiques de la religion ; il affectera de les plaindre d'avoir conservé si longtemps, dans un siècle si éclairé, les préjugés de leur enfance ; il

P. 1393

embrouillera leur esprit par des sophismes adroits ; il fera briller à leurs yeux l'image des plaisirs et de la liberté ; et par ces moyens divers il obtiendra le facile triomphe qu'il cherche, c'est-à-dire qu'ils l'imiteront dans son égarement.

Ce que je viens de dire n'est-il pas le récit fidèle de ce que nous voyons tous les jours ? N'est-ce pas ainsi que tant de jeunes gens qui avaient reçu une éducation chrétienne sont poussés vers l'abîme de l'impiété, où ils se précipitent en foule ? Pendant leurs premiers années, jours heureux de candeur et d'innocence, ils remplissaient avec exactitude et avec joie tous les devoirs de la religion ; aucun doute n'inquiétait leur esprit ; leur foi était ferme, et, tout à coup, voilà qu'elle chancelle, ou plutôt qu'elle s'éteint et meurt. D'où vient un changement si subit ? Est-ce un examen attentif de leurs premières croyances qui du soir au lendemain leur en a fait découvrir la fausseté ? L'incrédulité de cet enfant de 15 à 18 ans qui jusqu'à cet âge s'était confessé et avait fait ses Pâques est-elle donc le fruit de ses études ou de

¹ Jude, 1, 8.

ses réflexions ? Non ; mais il a appris que dans ce siècle de licence, on ne pouvait plus avouer publiquement la foi, sans devenir l'objet des dérisions, des amers sarcasmes des impies. Et n'ayant pas le courage de souffrir cette espèce de persécution, qu'a-t-il fait ? Il s'est fait hypocrite d'impiété.

On leur a dit, comme la femme de Job à cet homme juste : *adhuc tu permanes in simplicitate tuâ*¹ ! Quoi, tu restes dans la simplicité de ton premier âge !

P. 1394

Tu écoutes encore l'Église et ses ministres ! tu te soumetts aux observances dont ils te font une obligation rigoureuse ! tu crains de manquer la messe ? tu vas encore à confesse ? Pauvre homme, qu'est devenue ta raison ? ne rompras-tu pas enfin ces indignes liens ? *Adhuc tu permanes in simplicitate tuâ* ? Et le respect humain, c'est-à-dire l'orgueil, leur fait abandonner la religion, et mêler leur voix aux voix qui la blasphèment. Faibles esprits, que quelques vaines paroles entraînent, qu'un misérable et puéril amour propre aveugle au point de les faire rougir de Dieu !

Cependant ne croyez pas qu'ils se laisseront vaincre si facilement et sans résistance ; s'ils n'avaient pas au fond du cœur des désirs criminels qu'ils voudraient satisfaire sans crainte. Le remords est si importun ! on souhaite si vivement d'être délivré de ses morsures. La religion, d'ailleurs, est si exigeante ; elle nous impose des privations et des sacrifices si pénibles à la nature ! La vanité, l'ambition, l'avarice, la mollesse, la vengeance, la haine, l'impureté sont autant de victimes qu'il lui faut immoler ; elle ne fait grâce à aucun vice ; les châtimens dont elle les menace sont éternels ; ce mot *enfer* est si dur à entendre ! comment donc pourrait-elle, en déclarant aux passions une guerre implacable, ne pas être un objet d'effroi pour ceux que toutes les passions dominent ? Est-il donc étonnant que lorsqu'on fait le mal, on fuie, on haïsse la lumière ? *qui male agit odit lucem*².

Mais, remarquez-le bien, cette opposition violente aux maximes et aux règles de la religion est

P. 1395

une preuve de sa divinité, car plus elle est pieuse et sainte, moins on peut reconnaître en elle l'œuvre de l'homme. Les passions troublent l'ordre moral ; la religion qui a pour objet de le rétablir doit donc les combattre ; les lois mêmes n'ont pas d'autre objet ; et la religion n'est plus sévère, elle ne commande des vertus difficiles, elle n'interdit des fautes plus légères, elle ne prescrit, en un mot, une plus haute perfection, que parce qu'elle est la plus parfaite des lois ; donc, c'est parce qu'elle est ce qu'elle doit être qu'on la repousse ; donc c'est à force de l'estimer qu'on refuse de s'y soumettre et la haine de ses ennemis est un de ses plus hauts titres de gloire.

Et qu'on ne dise pas que j'exagère et qu'il y a des hommes qui rejettent la religion et ses mystères par des motifs bien différents ; quels sont donc ces motifs ? Est-ce pour devenir plus vertueux qu'ils cessent d'être chrétiens ? Est-ce pour laisser à leurs passions moins de liberté et leur donner un nouveau frein qu'ils s'éloignent des sacrements ? ici, point de discussion, je m'en rapporte à vous, M.F. Répondez : avez-vous jamais vu qu'un chrétien soit devenu meilleur après avoir perdu la foi, ou qu'un incrédule soit devenu plus vicieux après avoir abjuré ses erreurs ?

Ce jeune homme autrefois si pieux, si fervent, cesse de l'être. Il se moque de la religion ; il se rit de ses promesses comme de ses menaces ; devient-il dès lors plus

¹ Jb., 2, 9.

² Jn., 3, 20.

SERMONS

respectueux envers ses parents, plus docile aux ordres de ses maîtres ? ne méprise-t-il pas au contraire

P. 1396

plus hardiment leurs sages conseils ? et ne se soulève-t-il pas plus que jamais avec insolence contre leur autorité, en même temps qu'il se révolte contre celle de Dieu ? Ses prières et ses cantiques ne s'élèvent plus vers le ciel ; mais de sa bouche sortent des discours impies et des chants lascifs. Il ne lit plus de livres de piété ; mais il lit des romans et des poèmes obscènes ; il ne fréquente plus les sacrements, il ne va plus à l'église ; mais où va-t-il donc ? A la comédie, aux cafés, aux billards, où il perd son temps, son argent, ses mœurs ; il passe ses journées dans des lieux infâmes où il reçoit et où il donne l'exemple de tous les genres de corruption. Eh bien, voilà ses œuvres ; jugez par ses œuvres des motifs réels de son changement.

Et cet incrédule qui, las d'errer tristement loin de Dieu dans des voies âpres et désolées, revient à la religion d'un cœur sincère, et a le courage de faire aux pieds d'un prêtre l'humiliant aveu de ses longues erreurs, depuis sa conversion remplit-il avec moins de zèle les devoirs d'un bon fils, d'un bon père, d'un époux fidèle, d'un négociant probe, d'un magistrat intègre, d'une honnête homme ? Bien loin de là. S'il avait des habitudes vicieuses, il s'en corrige ; s'il avait commis des injustices, il les répare ; s'il se livrait à des plaisirs coupables, il y renonce ; et cet homme qui auparavant peut-être était le scandale d'un pays par ses désordres, en devient le modèle par ses vertus. Eh bien, voilà ses œuvres ; jugez, par ses œuvres des motifs réels de son changement.

P. 1397

Ces faits dont il n'y a personne qui ne soit journellement témoin ne prouvent-ils pas, mieux que de longs discours, que l'incrédulité n'est pas le fruit d'une conviction raisonnée, et qu'on ne refuse de croire que parce qu'il en coûterait trop pour surmonter d'indociles penchants et se réformer soi-même ? Il y a longtemps que le prophète David a fait en deux mots toute l'histoire de l'impie : *noluit intelligere ut bene agiret*¹.

Oubliez-vous donc, me dira-t-on, que vos symboles ne sont qu'un enchaînement de mystères que la raison ne peut admettre, puisqu'ils sont au-dessus d'elle ?

Vain prétexte ! si cette impossibilité était réelle, il ne faudrait donc croire qu'à des vérités évidentes, et l'on devrait regarder comme incertains tout ce qui est obscur en soi ; or, les sciences même naturelles, sans en excepté la géométrie, offrent, pour ainsi dire à chaque pas, des difficultés insolubles à la raison ; elles ont toutes leurs mystères qui confondent l'esprit de l'homme et le subjuguent sans l'éclairer parfaitement. Le seul moyen d'être raisonnable serait donc de tout nier, même notre propre existence, qui certes, pour quiconque y réfléchit, n'est pas moins incompréhensible que tout le reste. Mais qui donc a étendu jusque-là le scepticisme ? La nature ne le permet pas, et il y a une foule de vérités, tout le monde le sait, dont nous ne pouvons douter sans folie, quoique personne ne puisse ni les expliquer ni les comprendre.

P. 1398

On ne douterait donc pas davantage de celles du christianisme si elles n'intéressaient pas les mœurs, si, comme le dit Bossuet, bien croire n'était pas le fondement de bien vivre. Leur inaccessible hauteur serait au contraire une preuve de plus de leur origine céleste, car une religion sans mystères serait une religion fautive puisqu'elle ne nous donnerait ni l'idée ni le sentiment de l'infini ; ou plutôt ce ne serait rien, puisque, nous laissant dans une ignorance

¹ Ps. 36, 3.

complète de la divinité, qui est évidemment au-dessus de notre intelligence, elle n'établirait entre Dieu et nous aucuns rapports.

Mais à quoi bon poursuivre cette discussion ? Qui jamais eut une foi si robuste que les gens qui prétendent n'avoir plus de foi ? Voyez avec quelle assurance ils répètent les leçons de leurs maîtres. Il n'y a pas d'absurdités que ceux-ci n'imaginent et n'enseignent ; ils ne daignent même plus prendre la peine de tromper avec adresse, de mentir avec art, de donner à leurs sophisme l'apparence du raisonnement pour tromper un public décidé à croire toutes les impostures, et néanmoins toujours leurs disciples applaudissent, admirent, sans jamais hésiter à croire. Comprennent-ils donc clairement ces bizarres systèmes d'erreur, tous ces dogmes d'immoralité et de corruption, tous ces mystères du hasard et du néant ? Comprennent-ils une matière qui pense, qui sent, qui juge et qui raisonne ? Comprennent-ils que le même repos attende dans la tombe le juste chargé de mérites et le

P. 1399

méchant chargé de crimes ? Comprennent-ils ce Dieu qu'ils font à leur image, indifférent au vice et à la vertu, à la vérité et au mensonge ? qui crée le monde et le laisse là comme si de le gouverner fatiguait sa Providence ; qui donne à l'homme la faculté de le connaître et de l'aimer et n'exige de lui aucun hommage ?

Comprennent-ils comment toutes les religions si différentes dans leurs croyances et dans leurs cultes, peuvent être toute également bonnes, c'est-à-dire également propres à nous sanctifier et à honorer celui qui est la vérité suprême ? Comprennent-ils que Dieu soit aussi glorifié par celui qui adore Jésus, son Fils, l'éternel objet de ses complaisances, que par celui qui adore une pierre, un tronc d'arbre, un sale animal ? J'en appelle au simple bon sens : parler de la sorte ce serait calomnier la bonté de Dieu et déshonorer sa miséricorde. Qui est-ce donc qui a compris tout cela ? Je le répète, personne ; et j'ai le droit de le dire, car les philosophes les plus célèbres l'ont dit avant moi. Ainsi un jeune adepte se vantait devant Diderot¹ d'entendre fort bien ses ouvrages et ses doctrines ; - Vous avez donc, lui dit-il, plus d'esprit que moi, car je vous avoue que je ne les entends pas. Ainsi, Rousseau² nous exhorte à fuir ceux qui, sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, nous soumettent impérieusement à leurs doctrines tranchantes et prétendent nous donner pour

P. 1400

les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination, sans songer qu'il n'était lui-même ni moins hautain, ni moins tranchant, ni moins inconséquent dans ses incompréhensibles erreurs.

Quelle dérision ! Et comment peut-on se jouer à ce point de tout ce qu'il y a de plus sacré et de plus saint, de la vérité ? Mais redisons-le, quand l'homme est corrompu et que le mal suivant l'expression de l'Écriture, a pénétré jusque dans la moelle de ses os, il n'aspire qu'à étouffer le remords incorruptible qui ne cesse de crier dans sa conscience ; et pour cela que fait-il ? Il dit : peut-être cette crainte qui attriste tous mes plaisirs, qui rend amères toutes mes jouissances, n'est-elle qu'un préjugé, une illusion ? Dormons, dormons notre sommeil ! On le dit, mais un doute aussi vague ne calme pas entièrement des inquiétudes pénibles et secrètes que, de temps en temps, un reste de foi caché au fond du cœur réveille encore ; car enfin, il s'agit de s'exposer à l'irréparable malheur, il s'agit de l'éternité, et l'on n'a pour se rassurer que ce seul mot *peut-être*. Je défie un impie quel qu'il soit, d'aller plus loin ;

¹ Denis Diderot (1713-1784), écrivain et philosophe français, l'un des grands animateurs de l'Encyclopédie.

² Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), écrivain et philosophe, exerça une grande influence par ses essais (*Le Contrat social*, *L'Emile*), ses romans (*Julie ou la Nouvelle Héloïse*), ses œuvres autobiographiques (*Confessions*).

SERMONS

P. 1401

mais pour donner quelque consistance à ce misérable *peut-être*, on cherche dans des livres impies des sophismes et on les y trouve ; on appelle à soi tous ses complices de débauche pour en être soutenus dans cette espèce de combat ; on s'anime les uns les autres à tout braver. Chose épouvantable, on prend la vérité même en haine ! Elle se retire et alors tout ce qui la rappelle est odieux ; on ne peut plus supporter la vue d'un prêtre, les conseils d'un père, les prières d'un ami, les larmes d'une épouse ; - (on n'écoute plus ni les avis de son père, ni les larmes de sa mère) - ; on s'endort tranquillement dans le crime et l'on y meurt !

Jeunes gens chrétiens, qui jusqu'ici avez conservé le précieux et doux trésor de la foi, tremblez de le perdre, et n'imites pas ceux dont je viens de raconter la lamentable - (déplorable) - histoire ! Ils ne sont pas tombés tout d'un coup dans l'état affreux où vous les voyez ; ils y sont venus par degrés insensibles ; prenez donc garde de faire le premier pas dans la route où ils ont marché, car qui vous arrêterait, qui vous retiendrait sur une pente aussi glissante ?

Si vous livrez votre âme aux passions, elles vous entraîneront bientôt dans cet abîme d'où l'on ne revient plus ; vous ne serez plus maîtres, ni de vos actions, ni de vos pensées ; à chaque instant il faudra sacrifier un nouveau devoir, une nouvelle

P. 1401 bis

vertu à des passions insatiables ; après avoir dégradé votre intelligence, opérant dans vos membres mêmes comme le dit St Paul, elles y produiront des fruits de mort : *passiones ... sperabantur in membris nostris, ut fructificarent morti* (Rm 7, 5) - Ah ! soyez purs, et alors en vain l'impiété vous racontera-t-elle ses fables ; soyez chastes, et toujours vous serez chrétiens.

Jeunes gens, c'est à vous que je m'adresse particulièrement dans ce moment-ci, parce que mon cœur s'émeut et se brise à la vue des périls qui vous menacent : *tanquam filiis dico* ; jeunes gens qui m'êtes si chers, ne vous laissez donc ni effrayer ni séduire. Que craignez-vous ? de perdre l'estime des gens de bien en pratiquant la religion ? Mais c'est au contraire le plus sûr moyen de l'obtenir ; de perdre l'estime et l'amitié des méchants ? mais sachez bien qu'en eux-mêmes ils méprisent ceux qui leur ressemblent et surtout ceux qui par faiblesse feignent de leur ressembler ; et après tout, qu'est-ce donc que ces amitiés honteuses qui se forment au sein de l'impiété et de la débauche ? Pourriez-vous y attacher quelque prix ? Que cherchez-vous ? La vérité ? La vérité ne se découvre qu'aux hommes dignes d'elle, qui entendent en faire la règle de leur conduite et non pas seulement l'objet d'une vaine et insultante curiosité ; la vérité, c'est Dieu ; aimez donc Dieu et vous ne douterez jamais de sa parole. Que désirez-vous ? le bonheur ? Eh bien, fuyez, fuyez

P. 1402

donc ces plaisirs immondes, ces joies bruyantes et dissolues, qui en corrompant votre cœur y jetteraient et y féconderaient, si je puis m'exprimer de la sorte, les semences de toutes les erreurs et de tous les vices ; séparez-vous des impies ; séparez-vous des libertins ; si vous en aviez rencontrés autrefois, n'ayez plus désormais aucun rapport avec eux.

Attachez-vous par les liens d'un indissoluble amour à cette religion sainte qui a béni votre berceau et qui bénira votre tombe. Qu'elle soit votre guide ; ce n'est pas assez dire, qu'elle soit votre mère ! jetez-vous entre ses bras ; elle seule peut vous rendre heureux au milieu des traverses de la vie et vous conduire un jour à une immortelle et plus pure félicité !

(*Autre rédaction* : Oui, soyez-lui fidèles et elle vous portera dans ses bras maternels.)

341

EFFETS DE L'INCRÉDULITÉ.

P. 1402 bis

Videte ne qui vos decipiat per philosophiam aut inanem fallaciam.

Prenez garde qu'on ne vous séduise par une vaine philosophie et par des raisonnements trompeurs. (Ep. aux Coloss. c. 2e)

Dans mes deux premières conférences, j'ai recherché les causes de l'incrédulité ; aujourd'hui, je vais parler de ses effets afin que les hommes qui se seraient laissé entraîner par elle, rentrant en eux-mêmes, gémissent sur leur sort et éprouvent du moins quelque regret d'avoir si facilement écouté ses enseignements corrompus et ses promesses trompeuses.

Mais qui pourrait raconter tous les maux qu'enfante l'impiété ? Ils sont sans bornes : malheur et avilissement pour les individus, désordres dans les familles, anarchie dans l'Etat, tels sont les effets qu'elle produit et dont je vais mettre sous vos yeux l'effrayant tableau. Je n'en présenterai néanmoins que quelques traits, car un livre suffirait à peine pour développer un pareil sujet. Mais avant de commencer, je dois, M.F., vous avouer avec franchise que j'ai eu besoin de me faire à moi-même une sorte de violence pour m'en occuper et vous en entretenir dans ces saints jours. Hélas ! aux réflexions si tristes que je vous ai déjà présentées, faut-il donc que j'ajoute ces réflexions nouvelles et plus tristes encore ?

Ô mon Dieu, éloignez de moi ce calice : *transeat a me calix iste*¹ ! Que vais-je donc faire ? Quoi, c'est à des chrétiens remplis de ferveur, qui, en ce moment, plus que jamais, nous consolent et nous édifient par leur zèle, c'est à des chrétiens, qui, animés des sentiments élevés et généreux qu'inspire la foi, repoussent avec horreur les doctrines de corruption et de licence, que je vais montrer jusqu'à quel point elles sont funestes à l'homme, à la famille et à la société, comme s'ils n'en étaient pas convaincus d'avance. Oui, M.F., vous l'êtes, et c'est cela même qui me rassure et m'enhardit, car mes paroles

P. 1403

doivent être d'autant plus libres et plus fortes que les applications personnelles qu'on vous en peut faire sont plus rares ; mais si une providence miséricordieuse a permis que vous conservassiez plus fidèlement que beaucoup d'autres l'héritage de religion, d'honneur et de vertu, que vous ont laissé vos pères, ce doit être pour nous un motif de vous prémunir avec plus de soin contre tant de séductions et de dangers ; je n'hésiterai donc point à m'expliquer sans détour et sans aucun de ces timides et lâches ménagements que n'ont connus ni les prophètes ni les apôtres, que l'indifférence appelle *modération* lorsqu'il lui arrive de rougir d'elle-même et de son nom.

Des esprits assez dégradés, des cœurs assez pervers pour être insensibles aux charmes et aux beautés de la religion, pour rejeter avec mépris et avec une sorte de haine la plus pure, la plus brillante, la plus sainte des vérités, méritent de perdre toutes les autres et d'être condamnés à errer désormais de doute en doute, sans fin et sans repos : *errant velut in mari magni*, dit Lactance². C'est en effet ce qui arrive ; après avoir éteint le flambeau de la foi qui éclairait son intelligence, l'incrédule n'ayant plus pour guide qu'une raison débile, incertaine et presque aveugle, marche comme à tâtons au milieu des ténèbres ; il ne sait ni d'où il vient ni où il va, également incapable de rien nier et de rien affirmer sur son origine et ses destinées futures. Y a-t-il un Dieu ? Quel culte exige-t-il de ses créatures ? Il n'en sait rien ! Ce Dieu entend-il nos prières ? D'après quelles lois nous jugera-t-il ? il n'en sait rien. Y a-t-il un ciel ? Y a-t-il un enfer ? Il n'y pense pas. En vain son esprit en travail s'efforce-t-il de se faire à lui-

¹ Mt., 26, 39.

² Lactance (v. 260-v. 325), rhéteur converti, il devient apologiste chrétien d'expression latine. Auteur des *Institutions divines*.

SERMONS

même des croyances fixes sur des objets qu'il lui importe tant de connaître avec certitude ; il ne saurait y parvenir ; de sorte qu'il n'a d'autre moyen

P. 1404

de goûter quelque paix, que de n'y point penser et de s'endormir stupidement après avoir répété encore une fois avec une confiance idiote le symbole de la *philosophie*, tout entier compris dans ces deux mots : *Que sais-je ?*

Mais, pourtant, dans la vie il y a des devoirs que tout nous rappelle et dont les hommes mêmes ne permettent pas que l'on s'affranchisse en disant : que sais-je ? Ignorera-t-il également ces devoirs ? Dès notre enfance, la religion nous les enseigne au nom de Dieu ; elle les explique, elle les consacre par ses menaces et ses promesses, sans jamais nous permettre de les discuter ; mais quand on ne considère plus ces règles sacrées comme des lois descendues du ciel, pourquoi s'y soumettre ? Chacun se fait arbitrairement sa morale, comme il s'est fait son symbole, suivant ses préjugés et ses convenances ; et cette morale faite de main d'homme, n'ayant d'autre autorité que celle de notre propre jugement et d'autre sanction que nos intérêts, varie comme nos intérêts et nos pensées. Tandis qu'une certaine lumière de sagesse nous éclaire encore, des sentiments d'honneur, le désir de conserver la réputation d'honnête homme, nous empêchent de tomber dans des fautes éclatantes qui nous la feraient perdre ; mais si les tentations deviennent plus fortes, si elles nous pressent dans le secret, elles seront bientôt victorieuses. Et comment ne le seraient-elles pas ? Qu'est-ce donc qui élèvera au-dessus des intérêts du temps un homme qui n'espère que dans le néant, un homme qui se persuade que la mort vient tout finir, que les iniquités de ce monde sont sans conséquence pour l'autre, et qu'après une vie écoulée dans les prospérités de la fortune et les joies de la débauche, on sera tout aussi avancé qu'après un siècle de patience et de vertu ? Quels sacrifices attendre de celui qui regarde la conscience comme

P. 1405

un préjugé, la liberté de l'homme comme un vain mot, la vie à venir, le ciel et l'enfer comme une illusion ou un problème ? Qu'est-ce qui le défendra des séductions du vice, et lui apprendra à mépriser les jouissances coupables ? Comment ne seraient-elles pas abjectes les mœurs de ces hommes que rien de céleste ne soulève au-dessus de la terre, qui croient se rendre justice en se comparant aux brutes et agir en sages lorsqu'ils se plongent dans d'ignobles et sales plaisirs ?

Ainsi on était devenu incrédule pour satisfaire plus librement ses passions, mais l'incrédulité à son tour exalte les passions qui l'ont fait naître ; à la longue, elle éteint même au fond de l'âme les sentiments naturels de décence, d'honnêteté, de pudeur, et effaçant l'horreur du crime, elle met la honte à ne pas s'y livrer.

Malheur donc, malheur à l'homme que l'impiété fait tomber dans ses pièges ; il prend avec avidité, peut-être même avec délices les poisons dont elle l'abreuve ; mais il ne tarde pas à en ressentir les horribles effets ; ses désolantes doctrines jettent sur tout ce qui l'environne comme un voile de tristesse ; son esprit se rétrécit, ses entrailles se dessèchent ; toutes les grandes pensées qui élèvent l'âme, tous les sentiments généreux, toutes les affections douces dont le cœur se nourrit lui deviennent étrangers. Abandonné à l'inconstance de ses goûts, à la violence de ses penchants, vil jouet de tous leurs caprices, il flotte dans un état de trouble et d'anxiété, et, comme le dit St Augustin, il se fatigue inutilement à poursuivre des plaisirs vides de bonheur ; en vain cherche-t-il à s'étourdir, à se faire contre Dieu un rempart de ténèbres, la vérité passe à travers et va réveiller le remords dans sa conscience ; il trouve d'ailleurs dans ses passions mêmes, que

P. 1406

rien ne retient plus, une source inépuisable d'inquiétudes, de chagrins ; sans cesse elles le tourmentent et le rongent ; le plus petit revers désespère son avarice, un mot révolte son orgueil ; la plus légère injure pénètre au fond de son âme et y jette le trouble ; tout l'irrite, tout le blesse. O Dieu, quel état ! quelle honteuse servitude, sous l'apparence d'une liberté sans bornes !

Nous vous plaignons, ô vous que l'incrédulité a fait descendre dans cet abîme ; oui, nous vous plaignons ! nos divines consolations, nos immortelles espérances vous échappent ; vous êtes morts au bonheur. Vous n'avez plus de foi ! vous ne levez plus vos yeux vers le ciel ! la terre est votre unique héritage ; un peu de boue, voilà donc votre seul trésor ! Pauvres infirmes, infirmes d'esprit et de cœur, je l'entends, vous ne voulez plus que la religion essuie vos larmes, répande sur vos plaies ce baume céleste, cette huile de miséricorde et de grâce qui seule peut les guérir ; mais qu'est-ce donc qui dans vos peines remplacera pour vous ses touchantes sollicitudes, sa providence maternelle ? Pendant les jours de votre jeunesse, séduits par les perfides attraits d'un monde que vous ne connaissez pas, peut-être traiterez-vous en riant vos passions et vos misères ; mais un peu plus tard lorsque vous serez détrompés de toutes ces illusions, lorsque les plaisirs qui vous enchantent aujourd'hui se seront enfuis de vous, mon frère, que deviendrez-vous ? qui vous aidera à porter le poids de vos maux ? Vos amis ? Ils passeront près de vous sans vous regarder, ou, tout au plus vous n'obtiendrez d'eux qu'une pitié stérile et trompeuse. La philosophie ? elle viendra, mais ce sera pour vous dire comme le sauvage à son enfant : souffre, et tais-toi. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de vous offrir le néant pour asile et le désespoir pour consolateur.

Mais, si l'impiété, en ôtant à l'esprit sa règle, aux passions leur frein, au malheur ses consolations et pour ainsi dire ses joies, rend si digne de pitié l'homme qui s'y livre, cet homme,

P. 1407

combien n'est-il pas encore plus à plaindre lorsqu'elle pénètre dans le sein de sa famille ?

Quel touchant spectacle que celui de deux époux chrétiens dont la religion unit les âmes et qui coulent dans l'innocence des jours purs et tranquilles que n'obscurcit aucun nuage ! Leurs enfants sont leur couronne ; ils les élèvent dans la crainte de Dieu, dans la pratique de sa loi sainte, et ils en sont constamment vénérés et chéris, parce que, grâce à leurs tendres soins, ces enfants croissent en sagesse en croissant en âge. Mais que l'impiété entre dans une famille et avec elle y viendront aussitôt la jalousie, les reproches, les dédains, les outrages et tous les désordres. Au nom de la liberté, le scandale s'assoit entre l'époux et l'épouse, et bientôt, également coupables, également fatigués l'un de l'autre, on les verra briser au nom de la raison des doux liens qu'ils avaient promis aux pieds des autels de respecter toujours, et qui maintenant ne sont plus pour eux que d'insupportables et odieuses chaînes.

Quel exemple pour les enfants ! Qui n'en frémit ? mais hélas ! d'avance ils sont perdus sans retour. L'impiété a veillé sur leur berceau, et dès leur naissance elle les a allaités de ses mensonges. Malheureux jeunes gens, élevés sans foi, sans mœurs, sans Dieu, dont on a caressé tous les défauts, éveillé toutes les passions, flatté tous les penchants et corrompu la raison même, que feront-ils et que vont-ils devenir dans le monde ? Nous ne le savons que trop ; ils tomberont dans un profond avilissement ; ils s'abandonneront aux fureurs du jeu, à un libertinage effronté, à tous les excès, et ils finiront par couvrir de douleurs et d'opprobres les vieux jours de leurs parents, qui, accablés de regrets maudiront ces enfants dénaturés dont l'ingratitude les délaisse ou dont les scandales les déshonorent. Ô philosophie, vois, contemple ton ouvrage et applaudis-toi si tu l'oses.

Quand tu es apparue parmi nous, tous les vices ont

SERMONS

P. 1408

jeté un cri de triomphe ; ils ont dit : notre règne va commencer ! ... Nous avons vu ce règne affreux et nous le voyons encore : la sainteté du mariage est méconnue et souillée, l'autorité paternelle méprisée, des parents insensés se faisant les égaux et quelquefois les complices de ceux dont ils doivent être les maîtres et les modèles ; des pères considérant comme un abus l'exercice le plus légitime du pouvoir qu'ils ont reçu de Dieu sur leurs enfants, en ne l'exerçant qu'avec violence lorsque le mal est sans remède, une jeunesse lamentable follement éprise d'elle-même, ne connaissant plus d'autre loi que ses caprices, d'autre morale que la volupté, voilà la famille telle que la philosophie nous l'a faite.

Et que dirons-nous de la société ? Mais avant de vous montrer jusqu'à quel point les doctrines impies en ont ébranlé les fondements et l'ont pour ainsi dire épuisée de vie, il faut combattre un préjugé aujourd'hui trop répandu pour qu'il ne soit pas nécessaire de nous arrêter un instant à l'examiner. On veut bien encore généralement convenir que les opinions religieuses comme on les appelle peuvent avoir quelque importance dans l'ordre du salut, mais on nie qu'elles en aient aucune dans l'ordre politique ; or rien n'est plus faux : il n'y a point d'erreur indifférente parce que tôt ou tard on en fait nécessairement l'application et que l'application de l'erreur ou l'erreur pratique est désordre, vice, crime, révolution même, selon sa gravité ou selon qu'elle appartient à quelques individus ou à la société entière. Qu'on ne nous dise donc plus que les opinions sont sans conséquences. C'est l'opinion qui gouverne le monde. Toutes les grandes maladies qui travaillent le genre humain ont leur siège dans la raison, presque toujours la première atteinte, toujours la plus difficile à guérir, et qui, soit qu'elle conserve sa droiture, soit qu'elle se laisse pervertir

P. 1409

exerce un empire absolu sur l'homme isolé qui ne vit qu'un moment et que sa faiblesse condamne souvent à céder à d'autres impulsions, mais sur la masse des hommes, sur la société qui ne meurt point, et qui soumise à l'influence d'une cause perpétuellement agissante, se modifie plus ou moins vite, mais toujours nécessairement, selon les doctrines reçues, comme le corps prend à la longue les habitudes que l'action durable des causes physiques tendent à lui faire contracter.

Si donc il était une erreur qui fût la source et comme l'abrégé de toutes les autres erreurs on ne pourrait la voir se répandre chez un peuple sans être effrayé des maux qui en doivent résulter : une dissolution complète, l'extinction totale de la vie dans la société où elle dominerait en serait la suite infaillible. Or, l'erreur que nous supposons n'existe que trop réellement. Tous les jours elle se propage en Europe et y menace l'espèce humaine d'une destruction inévitable, si on n'arrête enfin les progrès de cette effroyable contagion. Et en effet, l'athéisme - (puisqu'il faut nommer ce fléau) - l'athéisme, qui n'est que la négation universelle de toute vérité, tend par sa nature à anéantir tout ce qui est : les sciences intellectuelles, en niant le premier principe de toute raison, la correspondance nécessaire de l'effet et de la cause ; la morale en niant tous les devoirs ; l'ordre social en niant le pouvoir qui soutient et anime pour ainsi dire la société ; il anéantirait l'ordre physique même si Dieu ne s'en était réservé le domaine exclusif et s'il n'avait borné à l'homme seul le pouvoir qu'il a donné à l'homme de détruire.

Or, toutes les doctrines fausses en matière de religion ne sont qu'un athéisme déguisé, comme l'a démontré Bossuet ; elles doivent toutes, par conséquent, avoir des effets plus ou moins désastreux pour la société, selon qu'elles y diminuent plus ou moins la vérité ou la religion qui est sa vie. Que sera-ce donc de cette impiété brutale qui emporte aujourd'hui presque tous les esprits, et qui

P. 1410

n'est autre chose que l'absence de tous principes d'ordre, de justice et de vertu sous le nom de sagesse et le mépris de tous les dogmes du christianisme sous le nom de philosophie ?

Quand de pareilles erreurs deviennent générales, quand l'irréligion érigée en système et hautement professée attaque à front découvert, sans qu'on s'en indigne et qu'on s'en effraye, tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus saint, c'en est fait de la société ; elle sera bientôt mise en pièces ; tous ses liens sont dissous ; tous ses appuis sont renversés ; en vain cherchera-t-on à la soutenir par la force ou par les lois : la force, les lois seront impuissantes à contenir les passions déchaînées toutes à la fois au fond du cœur de l'homme ; fier de son indépendance et poussé par je ne sais quelle inquiétude sans règle née pour la destruction, il étend la main, et comme ce guerrier aveugle dont parle l'Écriture, il saisit et brise les colonnes de l'édifice qui va l'écraser sous ses ruines ; alors tout s'agite, tout se déplace ; toutes les idées sont confondues ; toutes les bornes sont brisées, et les nations délirantes sont données en spectacle d'étonnement et d'effroi. Dans ce désordre universel, chacun se croit appelé à régénérer l'État, qui tombe comme par morceaux, et les législations se succèdent avec la rapidité des flots qui dans un jour de tempête frappent et rompent la digue élevée pour les contenir ; changeant le lendemain ce qu'on a établi la veille, on ne laisse pas même les ruines en repos ! *La terre chancelante marche comme un homme ivre*, suivant l'expression du Prophète, étalant à tous les yeux ses plaies, sa turpitude, et frappée d'un honteux esprit de vertige, elle cherche sa gloire dans la fange et son bonheur dans les larmes et dans le sang ! *Agitatione agitabitur terra sicut ebrius*¹.

M.F., ce ne sont pas là des suppositions ; hélas ! ce sont des souvenirs, et plutôt à Dieu que le présent ne nous forçât point à les rappeler ! Mais quel profit avons-nous retiré des dures leçons de l'expérience ? Que voyons-nous ? Quel est l'état des mœurs publiques ? Tous les sentiments grands et généreux se sont flétris en même temps que la foi s'est éteinte au fond des âmes. L'homme dégradé semble avoir perdu l'instinct de ses destinées immortelles ; il se rit de la justice et du droit, comme s'il n'y avait d'avenir ni pour les individus, ni pour les familles, ni pour les royaumes ; et il ne connaît plus d'autres jouissances que celles des sens, d'autre culte que celui de l'or, d'autres sacrifices que ceux qu'il se fait à lui-même en les faisant à son

P. 1411

ambition ou à ses plaisirs. Que lui parlez-vous de dévouement à son Roi, d'amour de la Patrie ? Taisez-vous, et pleurez, en le voyant descendre jusqu'aux extrémités de la corruption et s'y complaire avec orgueil ! Ô douleur ! je le dirai, car il est vrai ; la société ne sera bientôt plus qu'un cadavre en dissolution, vile et dégoûtante pâture que dévorent en silence, comme des vers rongeurs, l'égoïsme et la cupidité : *quasi cadaver putridum*.

Et, en effet, qu'est-ce qu'un peuple où toutes les vérités étant mises en doute l'on ne s'effraye d'aucune erreur et on ne se trouble d'aucun scandale, où l'on ne sait plus ce que c'est que Dieu, ce que l'homme et la société lui doivent, où son saint nom invoqué ne garantit plus la foi des promesses, où le déshonneur s'excuse par la nécessité, où le parjure se justifie par l'usage, où chacun se traîne après un grossier intérêt, où les consciences sont sans vie, où on en vient au point d'estimer par sous et deniers l'honneur, la probité, la conscience ; où l'amour de soi et la conservation de son bien-être physique sont universellement considérés comme l'unique devoir social ? Ceci est prodigieux ; depuis l'origine du christianisme jamais on n'avait vu rien de semblable. Sous l'emprise même des doctrines païennes, l'homme moral, quoique opprimé, n'était pas entièrement détruit ; le doux nom de Patrie, une vaine image de gloire, remuaient au fond des âmes encore vivantes, quelque chose de grand... Aujourd'hui

¹ Is., 24, 20

SERMONS

tout est mort, et si à travers ses honteuses ténèbres on aperçoit quelques hommes sans tache, qui n'aient composé avec aucune faiblesse et dont rien n'ait ébranlé l'intrépide vertu, leur nombre hélas ! *est aussi petit que celui des olives demeurées dans l'arbre après la récolte, que celui des raisins suspendus au cep après la vendange.*

A Dieu ne plaise que je sois jamais du nombre de ces prophètes que condamne l'Écriture, qui violent leur parole et n'achèvent pas leur pensée ! oui si ces doctrines achevaient de prévaloir ... (*passage inachevé*). Cependant, fussions-nous semblables à ces peuples dont parle l'Écriture, qui habitent dans les sépulcres et ne voient autour d'eux que des ossements et des ruines, ne désespérons pas du salut de la France ; elle peut encore être sauvée par cette foi toute-puissante qui ranime les morts dans leurs tombeaux. Mais prenons-y garde : la religion qui nous sauvera ne sera pas cette religion politique que

P. 1412

l'on jette au peuple avec dédain, comme pour satisfaire sa crédulité et tromper son ignorance, mais une religion libre de toute entrave, qui parle à tous au nom de Dieu des devoirs qu'il impose à chacun ; ce ne sera pas une religion vague qui ne s'applique à rien, qui ne réforme rien, mais une religion vivante, une religion de pratique et d'action.

Aujourd'hui, il se rencontre assez d'hommes qui volontiers feront des phrases en l'honneur de la religion ; ils en sont *amateurs* - (pardonnez-moi cette expression, car elle rend bien ma pensée) - ; mais ils l'aiment comme ils aiment une médaille antique et curieuse ; ils la louent comme ils loueraient un beau poème ; ses cérémonies les plus saintes et les plus augustes ne sont pour eux qu'un spectacle, et tous les hommages qu'ils ont à lui rendre sont épuisés, quand dans leur profonde admiration pour elle, ils ont daigné reconnaître qu'il vaut mieux encore que la morale soit protégée par des prêtres que par des bourreaux !

Ceci est une chose nouvelle et bien remarquable ; autrefois quand on n'était pas décidément impie, on était franchement chrétien ; mais on aurait eu horreur de ces parleurs de religion qui l'honorent comme les Juifs honoraient N. - S. lorsqu'à genoux à ses pieds ils lui disaient : salut roi des Juifs ! - *Ave Rex Judæorum* ! mais on ne connaissait point cette espèce d'hommes *d'entre deux*, toujours prêts à célébrer les beautés et les merveilles du christianisme, à vanter la haute perfection de ses maximes, l'utilité et l'excellence de ses préceptes, mais qui tout en voulant que les autres observent des lois si saintes prétendent s'en affranchir, comme si elles n'étaient pas faites pour tous. Ils se souviendront avec nous, au besoin ils prouveraient plus éloquemment que nous, que sans religion il n'y a pas de salut pour la société ; mais

P. 1413

ils entendent s'en passer pour leur propre salut, et en même temps qu'ils combattent l'impiété dans leurs discours, ils l'autorisent et la prêchent en quelque sorte par leur conduite ; au sein même de leurs familles, ils sont très exacts, par exemple, à envoyer à confesse leurs femmes, leurs enfants, leurs domestiques ; mais ils rougiraient de les accompagner ou de les suivre à ce tribunal de la miséricorde et de la paix, comme ils l'appellent eux-mêmes, où ils devraient les précéder. Ce scandale - (et je n'en connais point de plus grand et de plus dangereux) - va-t-il cesser ? A cette époque heureuse où la justice cède ses droits pour rendre plus facile notre retour à la vérité, hésitera-t-on encore ? La vérité régnera-t-elle enfin pleinement sur nos consciences comme sur nos esprits ? Espérons-le, M.F., et alors au lieu de tous les maux dont l'impiété nous menace et qu'elle répand sur nous sur nos familles, nous jouirons de tous les biens que donne cette religion qui a les promesses de la vie présente et les promesses de la vie à venir.

342

SUR L'INCRÉDULITÉ. ¹

P. 1414

Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam.

Prenez garde qu'on ne vous séduise par une vaine philosophie et par des raisonnements trompeurs. (Ep. ad Coloss. c. 2, v. 8)

Autrefois les ministres de J.-C. montaient dans nos chaires moins pour exposer aux chrétiens les preuves de leur foi que pour nourrir leur piété ; mais dans ces jours de confusion et de licence où l'incrédulité se montre à découvert, où elle s'efforce d'égarer tous les esprits et d'infecter tous les cœurs de ses maximes corrompues, il faut que nous élevions la voix contre elle ; c'est Dieu même qui nous l'ordonne : *Clamez sans cesse* ; il faut que nous fassions connaître aux fidèles les dangers qui les menacent, les pièges qu'on leur tend, et qu'à l'exemple de l'apôtre nous leur disions avec la liberté sainte de notre ministère : *Prenez garde qu'on ne vous séduise par une vaine philosophie et par des raisonnements trompeurs : Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam.*

Je vais donc aujourd'hui, M.F., vous découvrir les *sources* honteuses de l'impiété et vous montrer quels sont ses *effets* funestes. Ecoutez-moi avec l'attention que mérite un objet d'une si haute importance. Chrétiens, apprenez à reconnaître votre bonheur en voyant que ceux qui rejettent follement le joug de la foi ne trouvent dans les routes ténébreuses où ils s'enfoncent que la malédiction et l'amertume et qu'ils ne connaissent point le chemin de la sagesse et de la paix. Incrédules, venez entendre l'histoire de vos égarements et de vos malheurs ; venez avec confiance,

P. 1415

car quoique je me propose d'exciter dans ceux qui m'entendent la plus vive horreur pour vos systèmes, pour vos désordres, et de vous en faire rougir vous-mêmes, cependant je n'oublierai point que vous êtes mes frères et que je suis le ministre d'un Dieu qui a versé pour vous tout son sang.

Quand on considère la certitude des faits sur lesquels la religion chrétienne est fondée, son origine, sa suite, son ensemble, la clarté des prophéties qui la prouvent, l'éclat des miracles opérés par ceux qui l'ont annoncée, et encore sa beauté ravissante, les vertus héroïques dont elle est la source, le bien qu'elle produit, les consolations infinies qu'elle donne, on se demande à soi-même comme il est possible qu'elle trouve un incrédule. - Mais quand on connaît un peu ceux qui se vantent de ne rien croire, on cesse de s'étonner de voir douter de tout des gens qui n'ont pour toute science que le désir de trouver fausse une doctrine qui humilie l'orgueil et enchaîne toutes les passions.

Je ne crains point, M.F., d'appeler ici les impies en témoignage contre eux-mêmes. Qu'ils considèrent combien la religion compte de grands hommes parmi ses enfants ; qu'ils se rappellent qu'elle a été crue, qu'elle a été pratiquée, qu'elle a été défendue dans les siècles les plus éclairés par les génies les plus vastes, par les savants les plus profonds, qui tous ne se sont distingués du vulgaire que par une foi plus humble, par une piété plus tendre ; et que ces hommes qui sont si certains que l'Évangile est une fable me disent de bonne foi qu'ils croient avoir plus de connaissances, de lumières et de vertus que les Augustin,

P. 1416

les Chysostome, les Ambroise, les Basile¹, les Jérôme, les Fénelon, les Bossuet, qui après l'examen le plus sévère, se sont intimement convaincus que la religion avait des motifs de

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

crédibilité évidents, irrésistibles, et que ceux-là seuls s'élèvent contre de telles preuves qui ne veulent prendre la peine ni de les approfondir ni même d'y donner quelques instants d'une attention qu'ils réservent tout entière pour les objets les plus frivoles.

Oui, des hommes qui ne savent pas même de la religion ce qu'on en apprend aux petits enfants, ouvrent avec empressement et lisent avec avidité quelques-uns de ces ouvrages où on tourne en dérision les choses saintes, où par d'insidieux sophismes et d'odieux mensonges on attaque sans pudeur toutes les vérités pour pouvoir ensuite railler toutes les vertus et excuser tous les vices ; où sous le prétexte de n'écouter que la raison, on expose et on défend des systèmes qui font rougir la raison même. Et après s'être éclairés - (car c'est ainsi que cela s'appelle) -, après donc s'être éclairés, voilà que les hommes dont je parle se donnent à eux-mêmes le beau nom de sages ; du haut de leur orgueil, ils regardent en pitié le reste du monde ; ils se persuadent que la religion a été reçue sans examen, qu'on la pratique sans savoir pourquoi, que c'est d'hier qu'on a commencé à penser ; et ce qu'il y a d'admirable, c'est que ces pauvres insensés qui sont si tristement et si fièrement seuls contre le cri de tous les sages, contre la conscience du genre humain, croiraient cesser d'être raisonnables s'ils admettaient les principes consacrés par la croyance de tous les siècles.

Voulez-vous vous en convaincre ? Ecoutez-les soutenir d'un

P. 1417

ton décisif et tranchant les paradoxes les plus absurdes ; ils vous présentent avec une confiance qui fait pitié, des objections usées qu'ils croient invincibles parce qu'elles sont nouvelles pour eux et qu'ils n'ont aucune idée des réponses victorieuses qu'on y a faites. Ainsi dans leur ignorance profonde, n'imaginant pas qu'il y ait rien au delà de ce qu'ils savent, des gens qui ne se sont jamais sérieusement occupés que de leurs plaisirs ou de leurs affaires, qui souvent n'ont pas même lu un seul de ces ouvrages immortels où la vérité de nos dogmes est exposée dans tout son jour, décident sans balancer qu'une tradition de dix-huit siècles n'a aucune autorité, que les témoins qui se font égorger sont des imposteurs, que les prophètes qui écrivaient l'histoire du christianisme avant que le christianisme existât sont des visionnaires, que les miracles qui ont converti le monde sont de vains prestiges, que toutes les histoires sont des mensonges, tous les docteurs des hommes sans lumières et sans science ; et ils disent tout cela d'après les graves réflexions et les savantes recherches de l'auteur de quelque roman. Car, M.F., les livres de cette espèce sont presque toujours les seuls qu'ils lisent, et c'est ordinairement à cette école qu'ils vont étudier la religion, faire leur cours de morale et puiser leurs connaissances théologiques.

Ne vous attendez donc point à trouver en eux aucun fonds de doctrine et d'instruction sur les objets mêmes dont ils parlent avec tant de hardiesse. Incapables d'attention et d'examen, sans suite dans leurs idées et dans leurs propres principes, ils adoptent successivement les opinions les plus extravagantes ; leur incertitude roule sur elle-même

P. 1418

dans un cercle perpétuel et sans repos ; aujourd'hui ils admettent un système, demain l'autre ; ils ne font qu'errer de doute en doute ; et après tout, peu leur importe ce qu'ils croient, pourvu qu'ils soient libres de faire ce qu'ils veulent.

Essayez de leur développer quelques-unes des preuves de la religion et de leur montrer la liaison qu'elles ont entre elles ; s'ils vous font la grâce de vous écouter un instant, vous serez tout étonné de voir que ces hommes qui parlent avec tant de confiance sur ces hautes questions n'ont aucune connaissance des principes et des faits que vous leur exposez ; insistez,

¹ Basile, surnommé Le Grand (329-379), évêque de Césarée, Père de l'Église grecque. Il lutta contre l'arianisme et développa le monachisme en Orient.

pressez vos raisonnements, engagez-les d'y répondre ; peut-être s'efforceront-ils de détruire votre premier argument, mais si vous en faites un second, un troisième, je vous garantis que vous les verrez tous passer d'objection en objection, fuyant devant la vérité qui les poursuit et n'ayant d'autre ressource que d'aller bien vite chercher dans leur mémoire quelque anecdote scandaleuse, quelque froide raillerie, quelque vieux sarcasme contre la religion et ses ministres, et vous sentez qu'étant ainsi armés, il n'y a point de démonstration qui les effraie ni de raisonnement qui les ébranle.

Quand je recherche en moi-même les causes profondes d'un si prodigieux égarement, voici, M.F., ce qui me vient dans la pensée.

Tous les hommes ont en eux-mêmes un fonds d'indocilité, un désir secret de l'indépendance qui leur fait porter impatiemment toute espèce de joug, résister à toute espèce de règles et rejeter la vérité même, lorsqu'elle les reprend et les humilie. De là vient que lorsque la religion leur commande au nom du ciel de se soumettre à une doctrine qu'ils ne comprennent point et à une morale qui les gêne, leur amour-propre

P. 1419

se révolte, s'irrite, gronde, et ils écoutent avec bien plus de plaisir une philosophie vaine dans ses pensées, superbe dans ses discours, qui les flatte en leur disant de ne se soumettre à aucune autorité et de vivre au gré de tous leurs caprices. Une fois bien pénétrés de ces maximes commodes, bien convaincus que leur esprit est capable de juger de tout et qu'il est à lui-même sa propre règle, leur orgueil en délire les conduit à tous les excès. Ainsi vous les entendez disputer avec Dieu même, lui reprocher tout ce qui étonne leur petite science, tout ce qui dérange leurs petits systèmes ; l'interroger comme s'il était leur justiciable, lui demander des comptes, comme s'il avait à leur en rendre, et s'imaginer très sérieusement l'embarrasser par leurs blasphèmes ; vous les verrez, emportés par une curiosité inquiète, vouloir tout examiner, tout pénétrer, tout connaître, répétant sans cesse, *et pourquoi ceci ? et comment cela ?* et finissant toujours par substituer à des mystères inconcevables de révoltantes absurdités.

Ô Dieu ! quelle déraison ! Encore s'ils en rougissaient ! mais non ; ils se persuadent valoir mieux que les autres hommes, parce qu'ils pensent autrement ; ils s'honorent de cette singularité déplorable qui devrait les humilier ; elle les flatte, ils la recherchent ; le bon sens est une chose trop commune et trop vieille, ils y renoncent ; la religion leur paraît trop simple, ils l'abandonnent ; ils laissent au peuple la foi et les vertus, ils les regardent comme un tribut du pauvre et les mettent au nombre de ses misères. Le dirai-je ? Bientôt, ils perdent toute retenue, toute pudeur ; ils

P. 1420

se font une gloire affreuse de leur honte et de leur impiété ; ils s'en vantent avec une ostentation qui découvre tout à la fois la petitesse de leur esprit et la faiblesse de leur caractère.

Car, M.F., n'y soyez pas trompés : les gens que vous entendez tous les jours blasphémer avec tant de hardiesse une religion qu'ils ignorent, parlent ainsi bien moins d'après leurs convictions que par la crainte, s'ils étaient religieux, de devenir l'objet de la censure des personnes qu'ils fréquentent. Vous savez qu'aujourd'hui il est de bon ton de traiter avec légèreté des choses les plus saintes, et que quiconque veut montrer la force de son génie et la supériorité de ses lumières doit commencer par tourner en ridicule les vérités que les chrétiens respectent et adorent ; si vous descendiez donc dans le cœur de ces hommes qui vous scandalisent par leurs discours et que vous cherchassiez à découvrir quels sont les vrais motifs qui les conduisent, vous reconnaîtrez qu'ils n'ont pris aucune peine pour dissiper leurs doutes, pour éclaircir leur incertitude ; le torrent les entraîne ; ils n'ont point de religion, uniquement

SERMONS

parce que la religion n'est pas à la mode, et ils se décident sur les plus importants de tous les objets, précisément d'après la règle même qu'ils suivent quand il s'agit de choisir la couleur de leur habit ou de déterminer sa forme !

Je n'exagère point, M.F., et déjà chacun de vous peut avoir appris par sa propre expérience les vérités que je prêche. Qui de vous n'a pas vu des jeunes gens qui avaient reçu une éducation chrétienne, en entrant

P. 1420

dans le monde, changer tout à coup de principes et de conduite ? Eh bien ! dites-moi, croyez-vous que dans un jour ils aient acquis de nouvelles lumières, que dans un instant ils aient découvert des vérités jusqu'alors cachées pour eux ? Non, non ; mais ils se sont imprudemment liés avec des impies ; ils les ont entendus faire de la piété l'objet de leurs discours sacrilèges, et il n'en a pas fallu davantage pour renverser leur foi timide et chancelante. Faibles esprits, qu'un mot entraîne, que trompe une misérable vanité, qu'un amour-propre puéril égare !

Ainsi, M.F., ces hommes superbes qui font les fiers, qui ont une si haute idée d'eux-mêmes, qui crient sans cesse contre les préjugés, croient à l'athéisme et à ses mystères, admettent l'irréligion et ses conséquences affreuses, uniquement sur la périlleuse parole de je ne sais quel libertin qui dans l'emportement de ses orgies prononce qu'il faut être insensé pour n'être pas incrédule. Ô folie ! ô étrange aveuglement des enfants des hommes !

Cependant, ne croyez pas qu'ils se laissassent si facilement entraîner, si eux-mêmes n'avaient pas dans le cœur des penchants corrompus qu'ils veulent satisfaire, s'ils ne désiraient pas étouffer le remords qui crie au fond de leur conscience, et goûter dans leurs égarements le repos qu'on ne trouve que dans la piété et dans la sagesse. Oui, M.F., c'est parce qu'on ne peut pas considérer d'un œil ferme la religion et ses menaces qu'on s'efforce de n'y plus croire ; et on n'admet point ses dogmes uniquement parce que sa morale est incommode aux passions. Elle condamne et les hauteurs de l'orgueil et les intrigues de l'ambition et les fureurs de la vengeance, et les bassesses

P. 1422

de l'avarice, et les joies infâmes de la volupté ; elle ne fait grâce à aucun vice ; les règles qu'elle leur oppose sont fermes, invariables, inflexibles ; les supplices dont elle les menace sont éternels ; comment des vérités si effrayantes et si rudes pourraient-elles être admises par des hommes dérégés qui se livrent à tous les excès ? Est-il donc si étonnant que ceux qui font le mal fuient la lumière ? *qui male agit odit lucem*¹. Ô ma religion ! la haine de tes ennemis prouve ta sainteté, fait ta gloire et te rend encore plus chère à mon cœur ! Car c'est à force de l'estimer qu'ils te rejettent ; c'est parce qu'ils sentent que tu ne peux tolérer leurs dissolutions ni approuver leurs désordres qu'ils te blasphement et t'abandonnent.

En effet, M.F., avez-vous jamais vu qu'un chrétien soit devenu meilleur après avoir secoué le joug de la foi et qu'un incrédule soit devenu plus vicieux en renonçant à ses principes ? Croyez-vous que ce soit par amour de la vertu qu'on refuse d'admettre une doctrine sainte qui la nourrit, qui l'inspire et qui seule peut nous déterminer à la pratiquer toujours ? Ah ! quand le cœur est pur, la religion paraît claire et certaine ; on ne conteste ses mystères que parce qu'on hait ses maximes ; on ne raisonne si mal en théorie que pour mettre le mal en pratique.

Et si réellement on ne cessait de croire à nos dogmes que parce qu'ils sont incompréhensibles, il faudrait donc en même temps qu'on n'admît que des principes évidents

¹ Jn., 3, 20.

par eux-mêmes ; or, qui est-ce qui a jamais conçu des effets sans cause, du mouvement sans moteur, un hasard intelligent et sage, et toutes les autres absurdités

P. 1423

dont se compose le symbole d'un athée, ces dogmes de bassesse et de corruption, ces mystères de l'homme brute, ce mystère du néant ? Qui est-ce qui peut dire de bonne foi qu'il a la certitude affreuse que Dieu a retiré sa Providence de dessus son ouvrage ; que peu importe qu'on l'honore ou qu'on l'outrage, qu'on l'aime ou qu'on l'insulte ; que le même repos est préparé dans la tombe au juste qui a souffert et au méchant qui a fait souffrir ? Ô mystères de l'incrédulité, mystère de corruption et de bassesse, mystère du néant, dogmes du désespoir, notre raison vous rejette, toute notre âme vous repousse !

Mais, disons-le : quand les hommes sont gâtés et corrompus jusque dans la moelle des os, ils ne désirent qu'une chose : vivre en paix dans leur désordre ; et pour cela que font-ils ? M.F., le voici, et je vous prie d'y faire une sérieuse attention. D'abord on s'efforce d'oublier les maximes sévères de l'Évangile ; c'est par là qu'on commence ; mais quoi qu'on fasse, ces vérités importunes se présentent sans cesse à l'esprit, l'agitent et l'inquiètent. On les fuit, elles se représentent encore ; alors pour apaiser le trouble qu'elles font naître, on est tenté de les révoquer en doute ; on se dit à soi-même : peut-être cette crainte qui attriste tous mes plaisirs, qui empoisonne toutes mes jouissances n'est-elle qu'un préjugé ; peut-être tout ce qu'on m'enseigne n'est-il qu'une erreur dont on a bercé mon enfance. - On le dit ; mais un doute aussi vague ne tranquillise pas encore, car enfin, il s'agit de s'exposer à d'irréremédiables douleurs, il s'agit de l'éternité, et on n'a pour se rassurer qu'un misérable peut-être ! ...

On tâche donc d'aller plus

P. 1424

loin ; on cherche dans des livres impies des raisonnements captieux pour embrouiller sa raison et se tromper soi-même ; on les y trouve ; l'aveuglement augmente ; on ferme tout à fait son cœur ; la lumière de la foi n'y pénètre plus ; la conscience devient muette ; on avale jusqu'à la lie le breuvage de l'assoupissement dont parlent les prophètes ; et c'est alors qu'on goûte dans le crime une affreuse paix, et dans l'incrédulité un calme stupide.

Vérités terribles ! Ecoutez-les en tremblant, ô vous qui êtes avides de criminelles jouissances, et qui vous livrez à d'infâmes plaisirs ; peut-être ne cherchez-vous point encore à justifier vos dérèglements et vos vices, mais craignez d'en venir là ; craignez d'avoir bientôt besoin de dormir tranquille dans le sein de la honte et d'étouffer au fond de votre cœur la voix incorruptible de la religion qui vous reproche vos égarements et votre folie ; prenez garde, vos mœurs menacent votre foi ; ceux qui ont cessé de croire ont commencé par cesser de pratiquer ; ils ne sont pas tombés tout d'un coup dans cet état d'endurcissement et de délire où vous les voyez et qui vous fait horreur ; ils y sont venus par degrés, et la route qui les y a conduits est précisément celle où vous marchez.

M.F., voilà quelles sont les sources de l'incrédulité ; voyons maintenant quels sont ses effets : grand Dieu, grand Dieu, dans quel abîme il me faut descendre !

Sans doute, M.F., vous n'attendez pas de moi que j'expose ici en détail tous les maux que produit l'impiété ; hélas ! on ne saurait les compter, et ils n'ont d'autres

P. 1425

bornes que celles de la perversité et de la corruption : je ne peux percer la profondeur des passions et des vices.

Des esprits assez aveugles, des cœurs assez dépravés pour n'être pas sensibles aux charmes de la religion, pour rejeter la plus brillante, la plus pure, la plus douce des vérités, méritent de perdre toutes les autres ; et c'est aussi ce qui arrive ; malheur et avilissement pour

SERMONS

les individus, trouble et anarchie pour les sociétés ; tel est le résultat de ces opinions monstrueuses. Oui, quand on prend pour seul guide une raison débile, incertaine et presque aveugle, quand on se fait une morale qui n'a d'autre autorité que nos raisonnements, d'autre sanction que notre intérêt, et qu'on charge les passions de diriger et de contenir les passions mêmes ; bientôt, n'ayant plus de prise pour s'arrêter, on est entraîné comme malgré soi, et on va toujours s'enfonçant davantage dans l'erreur et dans le crime. Pendant qu'une certaine lumière de sagesse et de raison éclaire la volonté, on se persuade qu'on aura assez de force pour retenir ses propres penchants, pour rester maître de son cœur, pour pratiquer les devoirs qu'on ne peut s'empêcher de respecter encore ; mais lorsque l'occasion se présente et que le plaisir se montre, toutes ces résolutions s'évanouissent comme un vain songe ; et comment cela ne serait-il pas ainsi ? Qui est-ce qui élèvera au-dessus des intérêts du temps un homme qui croit que la mort vient tout finir, que les iniquités de ce monde sont sans conséquence pour l'autre, et qu'après une vie écoulée dans les prospérités de l'ambition et les plaisirs de la débauche, on sera tout aussi avancé qu'après un

P. 1426

siècle de patience et de vertu ? Quels sacrifices peut faire à son devoir celui qui regarde la conscience comme un préjugé, la liberté comme un mot, la Providence comme une chimère, la vie à venir comme un mensonge ? Qui est-ce qui le défendra des séductions du vice et lui apprendra à mépriser les jouissances coupables, à surmonter ses vils penchants ? Comment ne seraient-elles pas abjectes les mœurs de ces hommes que rien de céleste ne soulève au-dessus de la terre, qui croient se rendre justice en se comparant aux brutes et agir en sages en se laissant entraîner comme elles par l'attrait du plaisir ?

Mon Dieu, avec de pareils principes comme on s'avilit ! comme on se dégrade ! On était devenu incrédule pour se livrer sans rien craindre à tous les désirs d'une nature corrompue, mais l'incrédulité à son tour exalte les passions qui l'ont fait naître ; elle éteint au fond du cœur les sentiments d'honnêteté et de décence que la nature même y avait placés, et effaçant l'horreur du crime, elle met la honte à ne pas s'y livrer.

Malheur, malheur à l'homme qu'elle déprave ainsi : il prend avec avidité, peut-être même avec délices les poisons dont elle l'abreuve ; mais bientôt il en ressent les horribles effets et il ne coule plus sur la terre que des jours remplis d'amertume : *amara erit potio bibentibus illam* (Is 24, 9). Ses désolantes doctrines jettent sur tout ce qui l'environne comme un voile de tristesse ; il s'enfonce et il erre dans les déserts de son cœur, *abiit vagus in via cordis sui* (Is 57, 17). Du moment où Dieu n'est plus dans sa pensée, son esprit se rétrécit, ses entrailles se dessèchent ; toutes les grandes idées qui

P. 1427

élèvent l'âme, toutes les affections douces dont le cœur se nourrit, lui sont absolument étrangères ; abandonné à l'inconstance de ses goûts, à la violence de ses penchants, vil jouet de tous leurs caprices, il flotte dans un état de trouble et d'anxiété et il se fatigue à poursuivre inutilement des plaisirs vides de bonheur. En vain il veut se plonger dans une indifférence absolue, dans un calme stupide ; malgré tous les efforts qu'il fait pour la repousser, la vérité vient encore de temps en temps effrayer sa conscience ; il trouve dans ses passions mêmes que rien ne retient plus, une source inépuisable d'inquiétudes et de chagrins : sans cesse elles l'agitent, elles le tourmentent ; le plus petit revers alarme sa cupidité ; un mot révolte son orgueil ; la plus légère injure pénètre au fond de son âme et y jette le trouble ; tout l'irrite, tout le blesse. Ô Dieu ! quel état ! quelle servitude honteuse sous les dehors trompeurs d'une liberté sans bornes ! quelle vie pénible et douloureuse !

Nous vous plaignons, ô vous que l'impiété a fait descendre dans cet abîme de misères et d'abjection ! nous vous plaignons ; nos divines consolations, notre immortelle espérance,

tout vous échappe ; vous êtes mort au bonheur, mon frère. Pendant les jours de votre jeunesse vous ne voulez pas que la religion soigne vos plaies et essuie vos larmes ; vous repoussez sa main et ses bienfaits ; mais qui est-ce donc qui remplacera auprès de vous ses touchantes sollicitudes, ses attentions maternelles ? Séduits par les perfides attraits d'un monde que vous ne connaissez pas encore, peut-être traînez-vous en riant vos passions

P. 1428

et vos misères, mais lorsque vous serez détrompés de toutes ces illusions, lorsque les plaisirs se seront enfuis de vous, mon frère, que deviendrez-vous ? Qui est-ce qui vous aidera à soutenir le poids de vos maux, si ce n'est pas elle ? - Vos amis ? oh ! ils passeront près de vous sans vous regarder, ou tout au plus obtiendrez-vous d'eux une pitié stérile et trompeuse. - La philosophie ? elle viendra, mais ce sera pour vous dire comme le sauvage à son enfant : souffre et tais-toi.

Mon Dieu, il est juste que cela soit ainsi ; il est juste que ceux qui vous abandonnent ne trouvent dans leurs égarements que le malheur et la honte, et que la paix, la sérénité, la confiance s'éloignent d'un cœur où vous n'êtes plus !

Mais si un homme que l'impiété fait tomber dans ses pièges est si à plaindre, combien ne le devient-il pas encore davantage lorsque cette licence effrénée de penser et d'agir, d'intelligence avec les passions, pénètre au sein de sa famille !

M.F., quel touchant spectacle que celui de deux époux chrétiens qui coulent dans l'innocence des jours purs et tranquilles, que n'obscurcit aucun nuage ! leurs enfants sont leur couronne ; ils les élèvent dans la crainte de Dieu et dans son amour, et ils en sont constamment respectés et chéris, parce qu'ils ont soin qu'ils croissent en sagesse en croissant en âge. Mais lorsque deux époux perdent avec la religion les vertus dont elle est le principe, que leur état est triste ! Si l'intérêt ou les passions les rapprochent un instant, bientôt ils sentent qu'il n'y a entre eux aucun principe d'une

P. 1429

union vraiment durable ; et aux promesses de s'aimer toujours succèdent la défiance, les reproches, les dédain, les outrages. Ils sont privés du plus doux de tous les sentiments, celui de la confiance et de l'estime ; leur cœur flétri ne s'épanche plus l'un dans l'autre ; et quoiqu'ils soient ensemble, chacun vit à part ; plus ils s'enfoncent dans la vie, plus leur caractère s'aigrit, plus ils se deviennent réciproquement à charge, et souvent, grand Dieu ! ils finissent pour se mettre plus à l'aise, par s'accorder réciproquement une infâme complaisance pour leurs mutuels désordres.

Ce n'est pas tout encore ; l'incrédulité étend plus loin ses ravages et elle va corrompre dans son berceau la génération naissante ; et ne voyez-vous pas que grâce aux doctrines abjectes qu'elle a mises à la mode, les pères et les mères ne regardent plus leurs enfants que comme des objets d'amusement ? et traitant d'abus leur propre puissance, ils se dépouillent eux-mêmes de cette autorité sainte qu'ils avaient reçue du ciel pour inspirer la vertu à ceux à qui ils ont donné le jour. Ô temps antiques ! mœurs de nos pères, déjà que vous êtes loin de nous ! Autrefois les parents environnaient leurs fils d'une surveillance tendre mais active, et ils n'épargnaient rien pour éloigner d'eux tout ce qui pouvait souiller leur innocence ; aujourd'hui ils trouvent bien plus commode de les laisser vivre comme il leur plaît ; et écartant toute contrainte austère et gênante, ils veulent en être traités avec cette familiarité indiscrette qui toujours amène l'indépendance,

P. 1430

la révolte et le mépris ; ils trouvent bien plus sage de caresser tous leurs défauts, au lieu de les accoutumer de bonne heure à plier sous la règle ; d'attendre à leur parler de devoirs, que leurs

SERMONS

passions soient assez fortes pour les porter à les méconnaître, et ils vont même jusqu'à désirer qu'à vingt ans la conscience soit pour leur fils une découverte et Dieu lui-même une nouveauté ! Ainsi ces malheureux enfants à qui on n'a montré que ce qui était propre à éveiller en eux le goût des plaisirs, en entrant - (s'élançant) - dans le monde, tombent dans le plus profond avilissement, dans un état de dégradation qui fait horreur à quiconque sait encore voir et sentir, et ils finissent par couvrir de douleurs et d'opprobres les vieux jours de leurs parents, qui se livrent, mais trop tard, à la honte, aux regrets, aux pleurs, et qui meurent en maudissant les enfants dénaturés qui les délaissent et les déshonorent.

C'est ce que nous apprend une expérience funeste et journalière. Ô incrédulité ! viens donc, viens, contemple ton ouvrage ; vois ce qu'ont produit tes principes et applaudis-toi si tu l'oses ! Quand tu as apparu parmi nous, toutes les passions se sont soulevées, tous les crimes ont jeté un cri de joie et de triomphe, ils ont dit : Notre règne va commencer ; tu as comblé la mesure de l'erreur et de la licence ; tous les vices, tous les désordres, tous les malheurs, voilà tes dons, voilà tes bienfaits.

Oui, M.F., oui, ce sont là les suites affreuses de l'impiété, et je voudrais avoir cent voix pour

P. 1431

le publier, pour le redire tous les jours, puisque tous les jours on l'oublie ; on se plaint que l'autorité paternelle, que les mœurs environnaient autrefois de tant de respect, est tombée dans le mépris ; on voit avec épouvante les progrès toujours croissants de l'immoralité ; on entre dans un étonnement de tristesse, parce qu'on ne trouve plus parmi les hommes l'antique probité de nos pères : ô Israël, ton mal vient de toi-même ! *perditio tua ex te Israel*¹ ! Tu as abandonné ton Dieu, et sa colère s'est appesantie sur toi ; tu n'as plus voulu que sa religion sainte fût ton guide, et depuis ce moment, vils esclaves de leurs passions, les hommes n'ont plus d'autres principes que l'ambition, le plaisir, l'intérêt, la crainte ; leur raison troublée par l'ivresse du vice ne reconnaît plus d'autre Dieu que l'or et d'autre morale que la volupté ; n'ayant plus pour faire le bien de motifs pris hors d'eux-mêmes, supérieurs à leurs intérêts et plus forts que leurs passions, chacun n'aime plus que soi, et calculant ce qui lui revient, il foule aux pieds sans scrupule les devoirs les plus sacrés ; il se fait de l'égoïsme une règle et je dirais presque une vertu du crime même. L'usure multiplie ses meurtres et la calomnie ses empoisonnements ; une humanité stérile qui plaint beaucoup les malheureux pour se dispenser de les secourir, est mise à la place de cette charité sans bornes qui soulageait toutes les misères et consolait toutes les douleurs.

Quelle digue opposera-t-on à ce torrent de dépravation qui déborde de toutes parts ?
Après avoir renversé

P. 1432

les barrières posées par la main de la nature et de Dieu même, déchaîné les passions au fond du cœur de l'homme, ô homme, sera-ce toi qui de ta main faible et tremblante arrêtera ces passions fougueuses déchaînées toutes à la fois ? Otez la religion qui enracine la soumission dans la conscience, et les lois seront vaines ; ôtez la religion qui nous apprend à voir dans le magistrat Dieu même qui nous commande, et son autorité deviendra absolument impuissante à réprimer tant de désordres, à arrêter tant de crimes ; ôtez la religion, et vous verrez les hommes rejeter avec un affreux empressement tous les principes qui entretiennent entre eux l'ordre et l'harmonie ; on les verra déchirer tous les voiles de la pudeur, et se faire de l'infamie même une jouissance ; vous les verrez, ivres d'orgueil et d'impiété, perdre jusqu'à l'usage de cette raison dans laquelle ils ont une confiance si déraisonnable, nier tout ce qui est vrai,

¹ Os., 13, 9.

profaner tout ce qui est saint, proscrire tout ce qui est juste, n'avoir plus aucune idée de subordination, de droit, d'obéissance, de raison, de morale ; en un moment la société sera mise en pièces.

Mon Dieu, quand on y pense, et qu'on remarque que cet esprit d'incrédulité source inépuisable de tous les malheurs, subsiste encore parmi nous, on jette avec inquiétude sur l'avenir des regards tremblants.... Mais non, non, le Seigneur ne l'abandonnera pas, notre France ; il la protège, il l'aime encore. Ô Église gallicane ! chante le Seigneur qui est ton soutien et qui a fait pour toi de si grandes choses ! lève les yeux

P. 1433

et sois toi-même étonnée de ton triomphe et de ta gloire ! Vois les temples ouverts et bénis la main du héros qui te les a rendus ; vois tes autels relevés et tes enfants qui les environnent ; leur foi se réjouit de voir venir au milieu d'eux le successeur de Pierre¹, fondement immobile des promesses qui t'ont été faites ; ils accourent de toutes parts ; ils viennent célébrer dans les transports de leur reconnaissance et de la joie le rétablissement de leur religion sainte. Ô Église, ô Jérusalem, que ton cœur admire et s'épanche ! Livre-toi, livre-toi tout entière à la douce espérance de voir renaître bientôt ta première splendeur et la beauté de tes anciens jours.

Et vous dont nous déplorons les égarements et dont nous détestons les erreurs, ô incroyables, jamais vous ne cesserez de nous être chers, et si nous ne pouvons vous convaincre, du moins toujours nous vous aimerons, toujours nous vous porterons dans notre cœur. Si les vérités que nous vous avons dites vous paraissent dures, si vous avez rougi en les entendant, M.F., ce n'est pas notre faute, et nous n'avons montré tout ce que votre état a d'horrible qu'afin d'éviter que d'autres y tombent et pour vous déterminer vous-mêmes à en sortir aussitôt. Ah ! nous avons assez disputé, assez plaidé ; enfants par le saint Baptême du même père de famille, finissons enfin nos procès ; vous êtes nos frères ; le voulez-vous, ne le voulez-vous pas, vous êtes nos frères. Eh pourquoi voudriez-vous ne pas l'être ? il ne s'agit pas de partager l'héritage, il est à vous comme à nous ; possédons-le en commun tous deux ensemble ; n'ayons qu'une même foi, n'ayons qu'une âme, n'ayons qu'un cœur ; vivons tous dans l'amour

P. 1434

et dans la pratique de cette religion sainte dont les voies sont si belles, dont les sentiers sont pleins de paix, et qui après nous avoir rendus heureux ici-bas fera encore notre bonheur pendant toute la durée des jours éternels. Ainsi soit-il.

Autre rédaction :

Nous l'avons vu ce règne affreux, et jamais nous n'en perdrons l'épouvantable mémoire. Nous avons vu au nom de la liberté, la terreur s'asseoir entre le père et le fils ; au nom de la raison, le scandale entrer dans nos temples et monter sur nos autels ; au nom de l'humanité, les prêtres du Dieu vivant tomber sous le glaive et l'(in)tolérance.

Il faut qu'ils soient doués d'une crédulité bien robuste, ou frappés d'un aveuglement bien incurable : comment ce qui s'est passé depuis trente ans n'a-t-il pas dessillé tous les yeux ? Quelle est donc cette foi philosophique qui résiste à de telles épreuves ? quelle est cette espèce de fanatisme que rien ne peut vaincre et confondre ?

¹ Cette allusion au voyage du pape Pie VII en France donne une indication sur la date probable de ce sermon (1804).

SOURCES ET EFFETS DE L'INCRÉDULITÉ

P. 1434 bis

(Le début manque)[...] notre cœur, c'est l'orgueil, et lui seul peut expliquer un égarement si prodigieux ; c'est de l'orgueil que vint la chute de l'homme lorsque avide du fruit de la science il dit en lui-même : j'en mangerai et je serai semblable à Dieu. Espérance trompeuse ! Il mange et aussitôt son intelligence s'obscurcit ; un trouble inconnu s'élève dans son cœur et dans ses sens, et le malheureux, qui croyait s'élever jusqu'à Dieu, descend au-dessous même des bêtes. Sa raison superbe s'agite fièrement dans les ténèbres et met sa gloire à nier ce qu'elle ne voit pas, et cette lumière qu'elle s'est elle-même ravie. Or, mes frères, quand on en est venu là, on sent pour ainsi dire le besoin de trouver des complices de révolte pour se rassurer ; on se raille des vérités de la religion et de ses pratiques ; on les censure avec amertume ; on ne néglige rien pour inspirer aux autres cet orgueil impie dont on est soi-même tourmenté et trop souvent on y réussit. Ceci n'est-il pas confirmé par l'expérience ? En effet, que voyons-nous ? Des jeunes gens qui avaient reçu une éducation chrétienne, en entrant dans le monde entendent la plupart des hommes avec lesquels ils ont des rapports habituels, se vanter de leur irréligion, et tout à coup ils leur deviennent semblables.

Après avoir découvert les sources de l'incrédulité examinons ses effets. Grand Dieu, dans quels abîmes il me faut descendre !

Sans doute, vous n'attendez pas de moi que j'expose ici en détail tous les maux que produit l'impiété.

P. 1435

Hélas ! on ne saurait les compter ; ils n'ont d'autres bornes que celles de la perversité et de la corruption. Malheur et avilissement pour les individus, désordres dans les familles, anarchie dans l'Etat, tels sont les effets de ces doctrines funestes.

Des esprits assez aveugles, des cœurs assez dépravés pour n'être pas sensibles aux charmes de la religion, pour rejeter la plus brillante, la plus pure des vérités, méritent de perdre toutes les autres et c'est aussi, mes frères, ce qui arrive. Quand on prend pour seul guide une raison débile, incertaine et presque aveugle ; quand chacun se fait à soi-même une morale qui n'a d'autre autorité que celle de nos propres jugements, d'autre sanction que nos intérêts ; en un mot, quand on charge les passions de diriger et de contenir les passions mêmes, bientôt, n'ayant plus de prise pour s'arrêter, on est entraîné comme malgré soi et l'on va toujours s'enfonçant dans l'erreur et dans le crime. Pendant qu'une certaine lumière de sagesse éclaire la volonté, on se persuade que l'on aura assez de force, etc.

Nous vous plaignons, ô vous que l'impiété a fait descendre dans cet abîme de misères ! Oui, nous vous plaignons ; nos divines consolations, nos immortelles espérances, tout vous échappe ; vous êtes morts au bonheur. Vous ne voulez pas que la religion soigne vos plaies, essuie vos larmes ; mais qu'est-ce donc qui remplacera pour vous ses touchantes sollicitudes, ses attentions maternelles ? Pendant les jours de votre jeunesse, séduits par les perfides attraits d'un monde que vous ne connaissez pas, peut-être traînez-vous en riant vos passions et vos misères, mais lorsque vous serez détrompés de toutes ces illusions, lorsque les plaisirs se seront enfuis de vous, mon frère,

P. 1436

que deviendrez-vous ? Qui vous aidera à porter le poids de vos maux ? - Vos amis ! oh ! ils passeront près de vous sans vous regarder, ou tout au plus vous n'obtiendrez d'eux qu'une pitié stérile et trompeuse. - La philosophie ? Elle viendra mais ce sera pour vous dire comme le

sauvage à son enfant : souffre et tais-toi. Tout ce qu'elle peut faire pour vous, c'est de vous présenter le néant pour asile et le désespoir pour consolateur.

(*En tête de la page* : Le progrès des lumières est principalement attesté par la profonde ignorance de ceux qui se sont chargés de les répandre).

Ce que je dis, nous l'avons vu, et Dieu veuille que nous n'ayons pas besoin d'une nouvelle leçon pour en être convaincus ! Mais après avoir été témoins de tant de malheurs et de tant d'excès, est-ce que nous n'abjurerons pas pour toujours ces systèmes monstrueux d'impiété et de licence qui les ont produits ? Est-ce que nous refuserons d'en faire à Dieu une réparation solennelle ? Est-ce que nous ne déposerons pas à ses pieds et nos inimitiés et nos haines ? Est-ce que nous ne lui offrirons pas enfin, tous ensemble et nos larmes et notre repentir ? Est-ce que nous n'implorerons pas son pardon ? Est-ce que nous hésiterions encore à lui dire : Seigneur, vous êtes notre maître ; vous avez droit à notre soumission et à nos hommages ; régnez sur nous ! Oubliez nos torts et souvenez-vous seulement que vous êtes le père des miséricordes et que nous sommes tous vos enfants ?

Mais il ne suffit point de le lui dire dans ce temple ; il faut que notre amende honorable et nos prières lui soient présentées à la face du ciel, pour leur donner une plus grande publicité, pour nous exciter à une plus vive douleur et attirer sur nous de plus grandes grâces.

Hélas ! il n'est que trop vrai, notre Patrie a été

P. 1437

souillée par de grands crimes aux jours funestes où l'homme, dans le délire de son orgueil, semble vouloir forcer Dieu de se retirer du milieu d'elle. Il n'est que trop vrai, nos temples furent dévastés, nos tabernacles brisés, le scandale entra dans nos sanctuaires profanés et monta sur nos autels et l'impiété triomphante défia Dieu de se venger ! - Dieu lui répondit en la livrant à ses propres fureurs et aussitôt nous devînmes semblables à ces peuples dont parle l'Écriture qui habitent dans les sépulcres et ne voient autour d'eux que des morts, des ossements et des ruines. - Eh bien, qui accuserai-je ? Où sont les plus grands coupables ? Est-ce ceux dont la bouche vomit tant de blasphèmes, dont la main consomme tant de sacrilèges ? A Dieu ne plaise que je les excuse ! Mais je vous dirai comme J.-C. aux Juifs qui amenèrent en sa présence la femme adultère : que ceux d'entre vous qui sont sans péché leur jettent la première pierre ! Vous avez péché et je vous accuse, vous d'abord, prêtres indignes qui par votre négligence à instruire les peuples, les avez laissés sans défense contre les séductions dont ils étaient environnés, qui par votre mollesse avez favorisé leurs désordres et qui peut-être par des scandales aviez affaibli dans leur cœur le respect pour la religion dont vous étiez les ministres. Je vous accuse, pères et mères, vous qui avez jeté vos enfants au milieu du monde sans les prémunir contre ses dangers, qui au lieu de veiller sur leur innocence, leur avez appris à faire le mal en le faisant vous-mêmes devant eux. Je vous accuse, maîtres et maîtresses, qui en tolérant les vices

P. 1438

de vos domestiques, avez contribué à les éloigner des sacrements et leur avez enseigné par vos exemples à mépriser la religion et ses lois. Je vous accuse, riches impitoyables, dont la main pleine d'or s'est fermée à l'aspect du pauvre mourant de faim auprès de vous. Je vous accuse, pauvres qui, méconnaissant votre dignité, avez oublié que si les rois sont les images de J.-C., vous étiez quelque chose de plus, puisque vous êtes ses membres, et qui, en vous emparant par la force ou par la ruse du bien d'autrui, vous êtes apparemment imaginé que la morale n'avait d'autre protecteur que les bourreaux. Je vous accuse, vous qui en faisant des communions indignes n'avez pas, il est vrai, jeté l'hostie sainte sur le pavé du temple, mais qui l'avez livrée au démon qui était en vous et avez crucifié J.-C. dans votre cœur. Je vous accuse,

SERMONS

vous qui par l'abus que vous faisiez des grâces avez mérité de les perdre. Je vous accuse, pécheurs, qui que vous soyez ; je m'accuse moi-même ; vos iniquités, les miennes ont rempli ce vase de la colère que le Seigneur a versé sur nous tous. - Eh bien, frappons donc notre poitrine ; mettons notre front dans la poussière ; prosternons-nous et disons à Dieu :

Seigneur, nous sommes tous coupables ; nous le confessons publiquement et nous vous faisons amende honorable pour tant d'outrages, tant d'offenses que vous avez reçues dans ce temps malheureux qui semblait annoncer la grande apostasie après laquelle finiront les temps et commencera votre règne éternel. Pardon, mon Dieu, miséricorde ! Seigneur, ouvrez de nouveau, élargissez vos plaies pour y recevoir tant de pauvres pécheurs à qui il ne reste d'autre asile. Mon Dieu, c'est nous qui les avons faites ;

P. 1439

nous nous y réfugions. Seigneur, nous sommes vos bourreaux, faites pour nous la prière que vous fîtes sur la croix : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*¹.

Non, nous ne savions pas ce que nous faisons lorsque nous avons dit à l'impiété de régner sur nous, lorsque nous nous sommes affranchis de vos lois et que nous avons voulu nous soustraire à votre aimable et doux empire.

Ô Père, pardonnez à vos enfants ; ô Père, miséricorde pour vos enfants ! Pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; encore une fois, grâce, pardon, miséricorde, et pour nous et pour ceux qui ne vous le demandent pas encore ; éclairez-les donc ; hâtez donc leur retour vers vous ; ô bon Pasteur, ces pauvres brebis errantes, fatiguées, épuisées en quelque sorte, ne pourraient pas revenir d'elles-mêmes au bercail ; prenez-les, portez-les sur vos épaules ; ayez pitié d'elles ; ayez pitié de nous ; nous ne vous offenserons plus, nous sommes venus ici pour vous le dire ; écoutez nos larmes ; elles parlent, Seigneur ; elles vous promettent qu'à l'avenir, nous observerons fidèlement tous les préceptes de votre saint Évangile, que jamais rien ne pourra nous détacher de notre religion, ni nous séparer de votre charité. A la vie et à la mort, nous vous serons fidèles, nous vous aimerons, nous vous bénirons ; accordez-nous donc un pardon entier ; couvrez-nous tous de votre sang et de votre infinie miséricorde.

344

SUR L'AMOUR DE DIEU

P. 1439 bis

(Exorde incomplet).

Non diligamus verbo neque lingua sed opere et veritate. (1 Ep. S. Joan. c. 3, v. 18)

M(es) F(rères),

J(ésus)-C(hrist) ne ressemble point aux sages de la terre qui pour faire adopter aux hommes des opinions incertaines les engagent dans de longues discussions dont la plupart d'entre eux sont visiblement incapables ; J.-C. commande en maître, il parle en Dieu ; sa religion est en même temps majestueuse dans sa simplicité, sublime dans ses enseignements et facile à comprendre par les esprits les moins cultivés et les personnes les moins instruites ; il les a dispensées de toute recherche, de tout examen au-dessus de leurs forces, et leur a fourni un moyen toujours sûr de connaître la doctrine du salut, en établissant son Église qu'il en a fait, non seulement dépositaire, mais encore l'infailible interprète. Puisqu'il a promis d'une manière claire et précise qu'il serait tous les jours avec elle jusqu'à la consommation des siècles, pour savoir ce qu'on doit croire, il suffit donc de bien concevoir quatre lignes de l'Évangile, et ensuite d'écouter avec une humble docilité les pasteurs qu'il a chargés de guider

¹ Lc., 23, 34

nos pas et d'éclairer notre route. Ainsi les chrétiens instruits par la Divinité même ne sont donc point obligés de connaître et d'étudier tous les vains systèmes que les hommes ont inventés dans leur ignorance et qui bien loin de nous aider à découvrir la vérité, ne font que répandre des nuages autour d'elle.

Notre divin Maître nous parle avec assurance ; avec lui point de disputes, point de doute ; ce qu'il a prononcé, il faut le croire ; ce qu'il a commandé, il faut le faire : *Aimez*, nous dit-il, *le Seigneur votre Dieu*, etc... . et

P. 1440

dans ce peu de mots, vous venez d'entendre toute sa loi, comme dans ceux que je vous ai rapportés tout à l'heure, vous avez entendu toute la constitution de son Église. Remarquez, M.F., que c'est un ordre qu'il nous donne et non une exhortation qu'il nous adresse ; or, il n'y avait qu'un Dieu qui pût tenir un pareil langage et commander l'amour. Quel est l'homme qui oserait dire à l'homme : Vous aimerez ! Il faut avoir créé notre cœur pour pouvoir lui imposer un pareil précepte, et c'est ce que j'ai voulu vous faire sentir, afin de vous attacher de plus en plus à une religion dont tout prouve la céleste origine. J'ai cru qu'il convenait de vous montrer combien les enseignements de J.-C. sont admirables dans leur simplicité, combien ils sont au-dessus des conceptions de l'homme avant de vous développer le sens de ces belles paroles : *Vous aimerez le Seigneur* etc... .

Je viens aujourd'hui fixer votre attention sur un sujet dont on vous a souvent entretenus, et je désire ...(*Inachevé*)

Jésus-Christ a acquitté en mourant pour nous ce que nous devions à la justice de son Père ; il fallait une satisfaction infinie pour réparer l'outrage qui avait été fait à un être infini. J.-C. a fait ce que nous ne pouvions pas faire ; il s'est mis à notre place et est devenu homme pour nous réconcilier avec Dieu ; il est descendu sur la terre pour nous montrer la route qui conduit aux demeures célestes ; comment reconnaître tant de bonté ? Que lui donner pour ce que nous en avons reçu ? - C'est lui-même, M.F., qui répond à cette question et qui nous dit : «Aimez-moi de tout votre cœur, et quoique vous soyez pauvres, vous vous acquitterez envers moi d'une dette qui paraissait insolvable.

P. 1440 bis

Je ne demande point beaucoup de sacrifices, de riches présents, de pénibles travaux ; je ne veux que votre cœur ; je ne vous demande que votre amour ; donnez-le moi et je vous tiens quitte. » (St Paulin)

345

AMOUR DE JÉSUS-CHRIST POUR LES HOMMES

P. 1441

(*Fragment*).

Je vous ai aimés d'une charité perpétuelle, dit le Seigneur : *caritate perpetua dilexi te*¹. Avant tous les siècles nous avons été présents à sa pensée et il a préparé dans le conseil de sa Providence toutes les grâces dont nous aurions besoin pour l'opérer, et ainsi, l'amour qu'il a pour nous est éternel comme celui qu'il a pour lui-même.

¹ Jr., 31, 3.

SERMONS

Son propre Fils est venu sur la terre, et qu'y a-t-il fait ? Tous ses miracles, tous ses discours, toutes ses actions n'ont eu d'autre objet que la sanctification des hommes coupables, et il n'a pas voulu porter d'autre nom que celui de leur Sauveur.

Le St-Esprit n'a pas moins de zèle - (si j'ose m'exprimer de la sorte) - pour notre salut : continuellement il parle à notre cœur ; *il aide notre infirmité, il demande pour nous avec des gémissements ineffables* ; il nous éclaire dans nos doutes, il nous console dans nos afflictions, il guérit nos langueurs et fortifie à chaque instant notre âme défaillante.

Mais ne nous bornons pas à ces considérations générales et voyons plus en détail ce que Dieu fait pour nous sauver. A peine sommes-nous nés que Dieu députe vers nous un des esprits célestes qui environnent son trône et le charge d'être notre gardien au milieu des périls qui nous environnent ; il recommande pour ainsi dire notre salut à tout le monde ; il dit à son Église : *je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles* ; et il est avec elle pour qu'elle nous préserve de toute erreur, et qu'aux différentes époques de notre vie, elle nous communique, suivant nos besoins, les richesses spirituelles dont il l'a faite dépositaire ; il dit à

P. 1442

notre pasteur : prenez soin du salut des âmes qui se trouvent dans votre paroisse ; instruisez-les ; enseignez-leur les mystères de la foi et la pratique de la vertu ; il dit à nos pères et mères : prenez garde que vos enfants ne contractent des habitudes vicieuses ; encouragez-les à bien faire par des récompenses, et châtiez-les quand ils font le mal ; il dit à nos frères, à nos voisins : gardez-vous de donner mauvais exemple à qui que ce soit ; je vous rends personnellement responsables de tous les désordres que vous auriez causés par vos scandales.

Et de combien de manières diverses Dieu ne nous rappelle-t-il pas dans les voies du salut ? Notre confesseur nous exhorte, les prédicateurs nous menacent, nos parents nous repreignent, nos amis nous avertissent, notre propre conscience nous reproche les moindres fautes qui nous échappent.

346

AMOUR DE DIEU POUR LES HOMMES

P. 1442

(Fragment)

Je vous ai aimés d'une charité perpétuelle, nous dit le Seigneur : *caritate perpetua dilexi te*¹. Avant tous les temps nous avons été présents à sa pensée, et il s'est occupé de notre salut ; il a préparé dans les conseils de sa Providence les grâces, les secours, les lumières dont nous aurions besoin pour l'opérer, et ainsi l'amour qu'il a eu pour nous est éternel comme celui qu'il a eu pour son propre Fils et pour lui-même.

Il a dit : l'homme, abusant de mes dons et de sa liberté, essayera d'échapper en quelque sorte au bonheur que je lui destinais ; mais son salut m'est si cher que mon Verbe s'incarnera pour le racheter ; et à quel prix ? Il naîtra dans la pauvreté ; il vivra dans les humiliations ; il mourra dans les douleurs sur une croix infâme. Et comme tous ses miracles, tous ses discours, toutes ses actions n'auront pas d'autre objet que la sanctification des hommes, il n'aura pas d'autre nom sur la terre que celui de Sauveur.

¹ Jr., 31, 3

347

DE L'AMOUR DE DIEU

P. 1443

(Le début manque)

[...] enfance, combien de fois, M.F., n'avez-vous pas entendu répéter cet admirable abrégé de toute la morale chrétienne, ce commandement dans lequel sont contenus tous les autres ? Je désire aujourd'hui examiner avec vous si vous l'avez observé dans toute son étendue et comme vous auriez dû le faire. Chaque jour, je vois des personnes qui sont pieuses, méconnaître leurs obligations à cet égard et se persuader que parce qu'elles récitent de temps en temps des actes de charité, elles sont acquittées de tous les devoirs que la charité leur impose ; elles oublient que l'amour ne se prouve que par les œuvres, et c'est à elles, c'est à vous tous mes frères que je veux rappeler quelles sont les preuves que nous pouvons avoir que l'amour de Dieu et des hommes est véritablement dans nos cœurs. *Non deligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.*¹

Rappelons d'abord les motifs que nous avons d'aimer Dieu. Ah ! M.F., qu'ils sont pressants, qu'ils sont forts ! Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu de son infinie bonté ? et les biens que nous possédons sur la terre et ceux plus grands encore qui nous sont destinés n'est-ce pas lui qui nous les donne et qui nous les prépare ?

Il nous soutient, il nous conserve ; nous vivons sous la garde de sa Providence ; les maux mêmes qui nous affligent sont une faveur qu'il nous accorde, puisque ce n'est qu'en souffrant que nous pouvons mériter et que nous n'aurions point de récompense à attendre dans une autre vie, si nous n'avions dans celle-ci que des

P. 1444

plaisirs et des jouissances ; nés dans le sein de son Église, lavés dans son sang, nourris de son corps adorable, comment serait-il possible que nous ne l'aimions pas de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces ? Nous lui dirions donc :

Seigneur, vous n'avez point mis de bornes à vos bienfaits ; nous en mettrons à notre reconnaissance ; vous vous êtes associés à notre misère ; vous êtes morts pour nous donner la vie, et nous vivrons sans penser à vous, sans nous occuper de procurer votre gloire, sans obéir à vos saints commandements ?

Mes frères, j'en suis bien sûr, aucun de vous n'oserait tenir un pareil langage ; vous sentez trop vivement combien vous seriez coupables si vous étiez insensibles aux grâces multipliées dont Dieu vous comble. Mais prenez-y garde ; ce n'est pas assez d'avouer qu'on tient tout de sa main libérale ; ce n'est pas même assez de l'en remercier dans nos prières ; oui, nous serions des ingrats si nous ne faisons rien davantage. Dites-le moi, M.F., si une personne vous répétait souvent qu'elle vous est sincèrement attachée, lui sauriez-vous beaucoup de gré de ces belles protestations qu'elle vous ferait si vous vous aperceviez qu'elle fût réellement indifférente à tout ce qui vous touche, qu'elle fuit votre présence et ne s'estime jamais si heureuse que lorsqu'elle vous quitte ?

Et cependant, mes frères, n'est-ce pas ainsi que vous agissez vis-à-vis du bon Dieu ? et n'avez-vous pas à vous reprocher ce que vous condamnez dans les autres ? Pour vous en convaincre, réfléchissez un instant sur votre tiédeur et sur le peu de zèle que vous montrez pour les intérêts de Dieu. Je suis toujours nouvellement

P. 1445

surpris de la contradiction qui existe entre notre foi et notre conduite ; nous confessons hautement que le Seigneur est la source de toutes les grâces, qu'il possède toutes les

¹ *N'aimons pas en paroles et des lèvres, mais en acte et en vérité.* (1 Jn, 3, 18)

SERMONS

perfections, que nous ne pouvons jamais l'aimer assez. Et rarement avons-nous recours au souverain Maître du monde ; rarement est-il l'objet de notre pensée ; nous lui préférons même les biens les plus vils ; et nous nous occupons gravement de niaiseries puériles au pied des autels sur lesquels nous croyons que J.-C. repose ; nous n'éprouvons que de l'ennui et nous sentons une sorte de répugnance à nous entretenir avec lui et à méditer les vérités éternelles. Chose étrange ! nous ne craignons rien tant que de ressembler au Dieu que nous servons, et ce qui nous plaît davantage, c'est ce qu'il nous a recommandé de haïr ; il fut pauvre, et nous voulons devenir riche ; il fut humilié, et nous exigeons que toutes les personnes qui nous entourent nous (*Sermon inachevé*).

348

SUR LA RELIGION

P. 1446

(*Fragment*).

Souvent quand on parle de religion on s'embarrasse dans mille difficultés, parce qu'on ne s'entend pas soi-même, et parce qu'on n'attache à ce mot de *religion* que des idées vagues ou inexactes. Commençons donc par le définir.

La *religion* est l'expression des rapports qui dérivent de la nature de Dieu et de celle de l'homme ; ou en d'autres termes, c'est l'ensemble des vérités que Dieu nous oblige à croire et des devoirs qu'il nous ordonne de pratiquer.

La religion n'est donc pas renfermée tout entière, comme trop souvent on se l'imagine dans certains actes extérieurs, dans certaines cérémonies plus ou moins indifférentes en soi, qui peuvent varier suivant les temps et les pays ; ces actes, ces rites divers constituent ce qu'on appelle le culte, mais ne sont pas la religion elle-même ; c'est bien elle qui les règle et les détermine ; mais, encore une fois, ils ne sont pas tous d'une égale importance, et lorsque Dieu ne les a pas établis directement et avec la volonté qu'ils fussent universels et perpétuels, l'Église peut les changer et les modifier, comme elle le juge convenable.

Mais la religion, c'est-à-dire, le symbole de la foi et la règle des mœurs, sont nécessairement invariables, et cela résulte de la définition même que nous venons d'en donner.

Quand on demande donc s'il peut y

P. 1446 bis

avoir plusieurs religions également bonnes, c'est comme si on demandait si entre Dieu et l'homme, il peut y avoir des rapports opposés les uns aux autres qui soient également vrais ; ou en d'autres termes, s'il ne peut pas arriver que parmi des croyances contradictoires il n'y en ait aucune de fausse. Or, personne, à moins d'avoir abjuré la raison, ne peut proposer sérieusement une pareille question, car ce serait dire une absurdité manifeste ; ainsi, par exemple, il ne peut être vrai en même temps que J. -C soit Dieu et qu'il ne le soit pas ; qu'il soit Dieu et qu'on n'ait à lui rendre aucun hommage d'adoration et d'amour, qu'il soit Dieu et que l'on soit libre de le servir ou de le blasphémer suivant le lieu qu'on habite, ou les idées du siècle dans lequel on vit. (*Manuscrit inachevé*).

349

IMPORTANCE DE L'ÉTUDE DE LA RELIGION

P. 1447

(*Fragment*. - *Une partie de ce manuscrit, écrite au crayon, est peu lisible*).

Je mets au premier rang des devoirs que nous avons à remplir dans les temps actuels l'étude sérieuse de la religion. Sans doute il suffit aux hommes qui ont le bonheur de vivre

loin de nos villes corrompues et qui n'ont que de loin des rapports avec elles, il leur suffit, dis-je, de savoir leur catéchisme et de le croire avec simplicité : leur foi n'est exposée à aucune épreuve, ou jamais ils n'entendent parler contre elle. Mais il n'en est pas de même de ceux qui aujourd'hui par leurs (relations ou) par la nature de leurs affaires sont journellement au milieu d'(une société) où la religion est si peu connue et où par conséquent elle a tant d'ennemis. Ce n'est point assez pour eux d'en avoir reçu quelques courtes leçons dans leur enfance ; ils doivent autant qu'il dépend d'eux, s'appliquer à bien connaître son histoire, ses preuves, et se mettre même dans le cas de fermer la bouche à quiconque l'attaque devant eux ; ils doivent se rendre capables d'apprécier tout ce qu'il y a de faux dans les discours impies qui frappent continuellement leurs oreilles, afin de ne pas flotter comme des nuées sans eau à tout vent de doctrine, et de ne pas se laisser étourdir par des cris ou quelques mots bruyants. Et d'ailleurs un père, une mère dans sa famille ne trouvent-ils pas trop souvent l'occasion de mettre en garde leurs enfants contre les erreurs les plus dangereuses ? Et puisque ces malheureux enfants ne peuvent aller nulle part, ni ne fréquenter personne sans être exposés à la séduction, n'est-ce pas un devoir sacré pour des parents chrétiens de leur donner une instruction solide et par conséquent de l'acquérir eux-mêmes ?

Nous sommes dans une position tout à fait semblable à celle des premiers chrétiens ; maintenant comme alors, chacun de nous est environné d'une foule d'hommes pour qui la religion est un scandale ou une folie ; à chaque instant, des discussions religieuses s'élèvent dans les sociétés, dans les repas, dans les voyages, à toute occasion, et je dirais presque à tout propos, entre ceux qui ont

P. 1448

le bonheur de conserver la foi, et ceux qui l'ont perdue. Nous devons donc imiter nos pères et ne pas prendre moins de précautions qu'ils n'en ont prises pour garder le précieux trésor que tant de gens cherchent à nous enlever. Or, les premiers chrétiens, comme l'histoire nous l'apprend, faisaient de l'étude de la religion leur occupation habituelle, et ils y consacraient non seulement une partie du jour, mais une partie des nuits, ainsi - (pour n'en citer qu'un exemple) - nous voyons Origène¹, dès ses premières années et dans un âge où l'on ne s'occupe que des jeux frivoles, s'occuper uniquement de faire des progrès dans la connaissance des plus hautes vérités de la religion, et y réussir si bien que, pendant son sommeil, le père de cet admirable enfant baisait avec respect sa poitrine comme renfermant les trésors de la science céleste.

Ici, j'... (*Manuscrit inachevé*)

(*Autre rédaction de quelques passages*) :

Il leur semble que ce soit assez pour eux d'en avoir reçu quelques courtes leçons à l'entrée de la vie.

Les premiers chrétiens, comme nous, vivaient au milieu d'une foule d'hommes qui avaient une foi différente de la leur, et qui l'attaquaient sans cesse dans leurs discours par des blasphèmes et des sophismes ; ils étaient donc exposés à de continuels combats, dans lesquels ils auraient inévitablement succombés s'ils n'avaient pas su la défendre. Aussi, regardaient-ils l'étude approfondie de nos saintes doctrines, comme le premier de leurs devoirs, et consacraient-ils à une si douce étude, non pas seulement quelques courts instants, mais une partie de leurs

¹ Origène (v.185- v. 252/254), exégète et théologien, qui fit de l'école d'Alexandrie une école de théologie célèbre.

SERMONS

P. 1448 bis

journées, et souvent la nuit même. Ainsi Origène, dès l'âge le plus tendre - (pour ne citer que cet exemple) - s'y appliquait avec tant d'ardeur qu'on était étonné de ses progrès et que pendant son sommeil, le père de cet admirable enfant baisait avec respect sa poitrine comme renfermant les trésors de la science céleste.

350

DEVOIRS ENVERS LA RELIGION DANS LES TEMPS ACTUELS. ¹

P. 1449

(Fragment).

Il me semblait entendre une voix du ciel qui me disait : Serais-tu prêtre, serais-tu chrétien, si d'autres n'avaient rien souffert ou n'avaient rien fait pour que tu le fusses devenu ? Dix-huit siècles te séparent de celui où le Fils de Dieu vint sur la terre : comment sa parole serait-elle arrivée jusqu'à ton oreille et jusqu'à ton cœur, si dans cet intervalle il n'y avait pas eu de chrétiens qui te l'eussent transmise dans toute sa pureté et telle qu'elle est sortie de la bouche même du Sauveur des hommes ?

Ô mes pères, je vous rends grâce : je vous dois l'existence ; je vous dois plus encore, puisque, du moins je l'espère, je vous devrai le salut !

M.F., que ceux qui vous doivent l'existence vous doivent aussi le salut, et après eux en viendront d'autres qui, se succédant de génération en génération, publieront votre foi et leur reconnaissance dans l'assemblée des saints, et jusque devant le trône de Dieu.

351

INFLUENCE BIENFAISANTE DE LA RELIGION SUR LA GUERRE.

P. 1450

(Fragment)²

Dès que l'impiété a pénétré dans les camps, la guerre a repris cet affreux caractère d'extermination que le christianisme lui avait fait perdre ; les hommes ont été livrés, sacrifiés, égorgés comme ces vils animaux dont une abjecte philosophie leur avait appris qu'ils étaient l'image ; le droit des gens a été anéanti ; et moins avancés dans la civilisation que les conquérants païens qui, après le combat, laissaient du moins aux vaincus leur religion et leurs biens, nous avons vu un sauvage couronné attaquer tout à la fois les institutions, les mœurs, les croyances de tant de royaumes dévastés par ses armes ; et enfin au milieu de ce siècle si fier de sa philanthropie et de ses idées libérales, nous avons vu la barbarie renaissante menacer tous les Etats de l'Europe d'une ruine qui paraissait inévitable.

Une fière et généreuse nation s'est rencontrée cependant qui, à la voix de l'honneur s'est soulevée tout entière pour repousser loin d'elle l'affreux joug qui pesait sur toutes les autres. Celles-ci avaient résisté sans doute et non sans gloire, mais les revers avaient bientôt lassé leur constance, tandis que celle-là s'animait par ses défaites, s'enorgueillissait de ses malheurs, et après avoir combattu sans succès, combattait encore avec un courage qui semblait chaque fois se surpasser lui-même. Cette différence, M.F., est assez frappante pour que nous en recherchions la cause ; elle n'est pas difficile à découvrir, et pour la méconnaître il faudrait n'être pas moins insensé que ces incurables fous qui niaient le mouvement, même

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Ces passages se retrouvent dans le Discours pour la bénédiction des drapeaux de la Légion d'Ille-et-Vilaine, prononcé le 25 août 1816 à Saint-Brieuc. Cf. *Correspondance Générale de Jean-Marie de la Mennais*, I, 449.

lorsqu'on marchait devant eux. Qui ne voit que des peuples qui ont perdu toute croyance religieuse, ou du moins chez qui elles se sont affaiblies, ayant, si je puis

P. 1451

m'exprimer ainsi, moins de communication avec le monde à venir, en ont d'autant plus d'attachement à celui-ci, doivent sentir plus douloureusement des pertes qui leur paraissent sans compensation, et que l'intérêt du jour, la conservation de leur bien-être présent, leur défend des sacrifices qui seraient sans motif, puisqu'ils seraient sans dédommagement. Alors, il n'y a plus de vertus publiques, plus de caractère, plus de force, c'est un peuple éteint.

Après de pareils exemples, oserait-on dire encore que la religion rend l'homme timide, et qu'elle ne peut s'accorder avec la profession des armes ? Misérable préjugé dont l'origine est trop récente, et dont les effets ont été trop déplorable, pour que je combatte plus longtemps devant vous, qui vous honorez de marcher sur les traces des Turenne¹, des Condé², des Créquy³, des Catinat⁴, et tant d'autres guerriers illustres qui ne se sont pas moins distingués par leur piété que par leur bravoure. Mais je dois vous présenter une considération bien propre à vous affermir dans des dispositions si heureuses.

La Révolution est finie dans l'ordre politique, mais il faut aussi qu'elle le soit dans l'ordre moral ; il faut que chacun de nous reprenne et contribue à faire renaître autour de soi les anciennes mœurs, sans... .

(Manuscrit inachevé)

(En tête de la page) :

Jamais vérité n'avait été démontrée par une expérience plus décisive. – Je ne parle pas de l'athée, il n'est plus homme. - qui ont des opinions sur tout et des principes sur rien.

352

BIENFAITS DU CHRISTIANISME.

P. 1452

Lorsque douze pauvres pêcheurs du lac de Génézareth, portant devant eux la croix de Jésus-Christ, s'avancèrent au milieu des nations aveuglées et corrompues pour briser leurs idoles, changer leurs croyances et les soumettre à une doctrine qui confond l'esprit par sa hauteur et qui par sa sévérité épouvante toutes les passions, qui aurait pu croire au succès d'une telle entreprise, surtout en voyant s'armer toutes les puissances du monde pour s'opposer à l'invasion que ces conquérants d'une nouvelle espèce osaient faire sur le territoire de l'erreur et du désordre ? Cependant à leur voix humble et forte, le genre humain se réveille comme d'un profond sommeil ; les vérités qu'on lui annonce l'étonnent d'abord et l'effrayent ; mais bientôt, les préjugés s'effacent, les autels du paganisme chancellent, ses temples deviennent déserts ; et après trois siècles de persécutions et de combats, la religion s'assoit avec Constantin⁵ sur le trône des Césars. Comme il est dans la destinée de l'Église de toujours souffrir ici-bas, afin que toujours on aperçoive la main puissante qui la défend et la soutient,

¹ Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne (1611-1675), maréchal de France, mort au combat à Sasbach.

² Louis II, dit le Grand Condé (1621-1686), duc d'Enghien, illustré par les victoires de Rocroi, Fribourg, Nordlingen, Lens.

³ François Créquy (1629-1687), maréchal de France.

⁴ Nicolas Catinat (1637-1712), maréchal de France, un des grands stratèges de Louis XIV.

⁵ Constantin Ier le Grand, empereur romain de 306 à 337, vainqueur de Maxence en 312, établit la liberté religieuse dans l'Empire en 313 par l'édit de Milan, assurant ainsi le triomphe du christianisme. Il fonda la ville de Constantinople.

SERMONS

l'Église est exposée à de nouvelles épreuves mais qui ne servent encore qu'à l'affermir ; les erreurs qui s'élèvent, quelquefois sous la protection même des princes, lui donnent occasion de développer ses dogmes, de perfectionner sa discipline et de proclamer son indépendance. Les schismes retranchent de son corps quelques membres indignes de lui appartenir ; elle pleure sur ceux qui l'abandonnent, mais d'autres enfants lui sont donnés, auxquels elle semble prodiguer ses soins avec une tendresse plus vive. Elle abolit tous les crimes sociaux, la polygamie, le divorce, l'infanticide, les combats de gladiateurs, l'esclavage, les guerres exterminatrices ; et lorsque les

P. 1453

barbares fondent sur l'Europe pour la ravager, elle triomphe de leur cruauté et de leur ignorance ; elle les éclaire et civilise.

A une législation oppressive succède une législation sage, douce et ferme tout ensemble, qui réprime toute espèce de mal et encourage toute espèce de bien ; on voit des abus et des désordres sans doute, parce qu'il ne peut pas plus exister d'hommes sans passions que de sociétés sans hommes ; mais si l'histoire de ses anciens temps nous offre l'exemple de quelques grands crimes, elle nous montre à côté de grandes expiations ; et alors du moins la conscience était vivante, et ceux qui avaient affligé la religion par leurs faiblesses ou leurs torts, la consolait plus tard par leur repentir.

Sans cesse occupée à répandre autour d'elle ses lumières et ses bienfaits, aucun besoin de la société, aucune misère de l'homme ne semblait pouvoir échapper à son zèle infatigable : édifices sacrés et profanes, sciences, lois, institutions civiles, morales, religieuses, nous lui devons tout ; et sans m'arrêter ici à prouver un fait que la mauvaise foi seule pourrait révoquer en doute, qu'il me suffise de vous rappeler ce que vous avez vu ; à chaque pas l'on trouvait, il y a vingt-six ans une école pour les enfants, une maison de retraite pour les vieillards, un hospice pour les malades, un asile pour l'innocence, un lieu de refuge pour le repentir ; la France, l'Europe entière étaient couvertes des monuments de la charité. A qui étions-nous redevables de ces fondations saintes ? A la religion. - Hélas ! la philosophie est venue, elle a passé et nous ne voyons plus que des ruines.

Ainsi, M.F., la religion avait traversé les siècles, recueillant les bénédictions des peuples qu'elle avait rendus

P. 1454

heureux en les sanctifiant ; elle leur paraissait telle qu'elle est, c'est-à-dire aussi digne de leur admiration que de leur amour ; elle avait soumis à son autorité le génie des plus grands hommes en même temps qu'elle avait su se proportionner à l'intelligence des plus petits ; toutes les erreurs au commencement du dernier siècle semblaient être épuisées ; rien désormais ne paraissait plus devoir ébranler la religion de St Louis dans le royaume de ses enfants, héritiers de sa foi comme de sa couronne ; espérance trompeuse ! Une douzaine de sophistes, dont le caractère était aussi pervers que leurs doctrines, et les intrigues aussi viles que leurs principes, entreprennent de renverser de fond en comble cette religion auguste, - (se chargent de l'attaquer) - que dis-je ? de la détruire, ou mieux encore, pour me servir de leur expression, de l'écraser ! Erudition, raisonnements, sarcasmes, dérision amère, tout est mis en œuvre pour l'anéantir ; et sans doute, ils y auraient réussi si elle n'était pas immortelle. En enseignant aux hommes qu'il n'y avait point d'autre morale que leur intérêt, que la vertu n'est rien, ou qu'elle consiste à suivre ses goûts, ses penchants quels qu'ils soient, c'est-à-dire dans l'obéissance à cette grande loi de l'intérêt propre, si facile et si douce à observer, que toutes les actions de ce monde étaient sans conséquence pour l'autre, que nous n'étions placés sur la terre que pour gagner de l'or afin de nous procurer les plaisirs, quelle puissance ils se donnèrent ! Ils armaient toutes les passions pour leur cause, et se faisaient des alliés de tous

les crimes. Qui racontera l'histoire de ce monstrueux apostolat de l'impiété et de l'anarchie ? Voyez-les agitant ce prétendu flambeau...(*manuscrit inachevé*).

353

CONSÉQUENCES DE L'OUBLI DE LA RELIGION

P. 1454 bis

(*Fragment*).

Des hommes se sont rencontrés qui ont dit : nous allons régénérer le monde ; il était malheureux, il était esclave avant nous ; après nous et par nous, il jouira du bonheur et de la liberté ; le monde à cette annonce s'est réjoui ; chacun s'est flatté de voir, à l'instant même, cesser les abus, chacun faisait son rêve ; et dans cette nuit d'illusions, on voyait - (car ne voit-on pas quand on rêve ?) - on voyait l'exemption de tout tribut, l'indépendance de chaque individu, une paix éternelle succéder à des impôts ruineux, à des entraves gênantes, à des querelles qui se renouvelaient sans cesse.

Le lendemain on s'est éveillé ; on a vu, - (et ceci était une triste réalité) - que les charges publiques s'aggravaient chaque jour, que le silence et les larmes mêmes n'étaient pas libres ; que la religion et sa pratique étaient devenues un objet de dérision ; que ses ministres étaient frappés, l'un après l'autre par le glaive de la "tolérance" ; que l'Etat était bouleversé ; que les mœurs étaient détruites ; que l'autorité royale et ses bienfaits étaient méconnus ; que la puissance paternelle était mise au nombre de ces tyrannies dont les familles devraient être délivrées.

Les lumières faisaient toujours des progrès rapides, les enfants étaient dévoués à la mort avant que de naître ; ils ne savaient pas encore ce que c'était que vivre, et déjà ils étaient inscrits sur les registres sanglants du despote qui les comptait un à un comme les fusils qu'on fabriquait dans ses manufactures d'armes ; les mères n'étaient plus fécondes que pour assouvir le glaive ; on leur arrachait leurs fils et on les jetait d'un bout de l'Europe à l'autre, comme des balles ! un jeune homme de Loudéac¹ s'en allait mourir de froid sous les glaces de la Russie ; et on nous parlait de gloire ; et on nous vantait ces merveilleuses découvertes de l'esprit humain, qui avait calculé tout cela d'avance, et qui, à force de combinaisons et de génie, avait trouvé

P. 1455

le secret inconnu à nos pères de rendre les générations heureuses en ouvrant devant elles et pour elles un tombeau !

Voilà, M.F., où nous a conduit l'oubli de la religion et de ses préceptes ; il est temps enfin d'ouvrir les yeux ; il est temps que la raison reprenne ses droits, et que tant d'erreurs meurtrières fassent place à ces doctrines de vie que nous n'avons pu abandonner un instant sans être livrés à des malheurs sans bornes.

Est-ce que l'expérience n'est pas bien faite ? Voudriez-vous encore forcer la Providence à vous donner une autre leçon ? Celle que vous avez reçue ne suffit-elle pas pour vous détromper ? la philosophie a-t-elle donc faim du genre humain tout entier ?

Mais pourquoi souffrons-nous encore ? Ah ! c'est que vous n'avez pas cessé d'être coupables ; c'est ...(*Manuscrit inachevé*).

¹ La phrase donne une indication de lieu et d'époque pour ce sermon. – La retraite de Russie s'opéra à l'automne de 1812.

INSTRUCTION SUR LA PRIÈRE. ¹

P. 1456

Dans chaque mission, St Alphonse de Liguori² avait coutume de faire un sermon particulier sur la nécessité de la prière et sur son efficacité à obtenir de Dieu les grâces dont nous avons besoin ; il attachait beaucoup d'importance à ce sermon, et voulait que ses missionnaires ne l'omissent jamais. J.-C. disait-il, a mis notre salut dans la prière ; si on ne prie pas, les grâces ne s'obtiennent pas ; et si le peuple ne comprend pas le prix de ce grand moyen, il ne s'y affectionnera jamais, et ne recourra pas à J.-C. ; sa bouche répandra inutilement des prières incomprises, si elles sont faites en latin ou pitoyablement récitées en langue vulgaire. Outre ce sermon particulier, il avait soin à la fin de chaque prédication d'inculquer au peuple la prière : « Priez, disait-il, et priez beaucoup ; si vous priez, vous obtiendrez tout, et rien ne vous manquera pour faire votre salut. »

*Petite et accipietis, pulsate et aperietur vobis*³.

Demandez et vous recevrez ; frappez et on vous ouvrira.

Voilà sans doute une des plus consolantes et des plus magnifiques promesses que J.-C. nous ait faites ; cependant, elle nous touche peu, et trop souvent un certain fond d'infidélité secrète et injurieuse à la bonté de Dieu nous rend indignes d'en être exaucés ; nous le prions avec l'hésitation d'un homme qui semble essayer et vouloir éprouver si Dieu l'écouterait : *quasi homo qui tentat Deum*.

Ce défaut de confiance rend la plupart de nos prières inefficaces, de sorte que, persuadés qu'elles sont inutiles parce que nous n'en retirons aucun fruit, nous ne prions plus qu'avec tiédeur et dégoût ; quelquefois même nous abandonnons entièrement ce saint exercice, quoique ce soit le plus

P. 1457

essentiel de tous les devoirs de la piété chrétienne, et quoique notre salut dépende de notre fidélité à l'accomplir. Ceci n'arriverait pas, M.F., si nous étions fermement convaincus, comme nous devrions l'être de la toute-puissance de la prière lorsqu'elle est faite avec les conditions nécessaires pour être agréable à Dieu. J'ai pensé que quelques explications sur un sujet si important, vous seraient utiles, je vais vous les donner en peu de mots.

Et d'abord, remarquez-le bien, M.F., pour obtenir, il faut demander : *petite et accipietis* ; or, ceux qui se plaignent avec tant d'amertume de ce que leurs prières ne sont pas écoutées s'écoutent-ils toujours eux-mêmes en les faisant ? A les voir dans nos églises pendant le redoutable sacrifice, distraits par les objets les plus frivoles, occupés uniquement de ce qui se passe autour d'eux, riant, causant, malgré la sainteté du lieu, comme s'ils étaient sur une place publique, qui pourrait s'imaginer qu'ils prient Dieu sincèrement ? que penseriez-vous M.F., d'un homme qui viendrait implorer dans ses besoins votre charité et vos secours, et qui, dans l'espace d'un quart d'heure, vous quitterait vingt fois pour s'entretenir avec le premier venu des choses les plus vaines ? Quel est le magistrat qui ne s'irriterait si celui à qui il daigne donner audience pour traiter d'une affaire grave n'y faisait lui-même aucune attention, tournait la tête et jetait ses regards de côté et d'autre à chaque instant, et prononçait au hasard les paroles qui se pressent sur ses lèvres, sans y attacher aucun sens ? Ne considérerait-il pas une pareille conduite comme une dérision et un outrage ? et voilà pourtant de quelle manière on

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Alphonse-Marie de Liguori (1696-1787) abandonna une carrière d'avocat, devint prêtre et missionnaire dans la région de Naples. Fondateur de la Congrégation du Très Saint Rédempteur (Rédemptoristes). Son enseignement moral s'oppose au rigorisme janséniste.

³ Mt., 7, 7.

agit envers ce grand Dieu, devant qui toutes les nations ne sont que comme une goutte d'eau, et la terre qu'elles habitent comme un grain de poussière ; loin d'être saisis de respect et de

P. 1458

crainte devant sa souveraine majesté que les Anges mêmes n'adorent qu'en tremblant, nous nous approchons de lui avec je ne sais quelle légèreté hardie qui montre combien nous avons peu de foi ; on ne fait nul effort sur soi pour prévenir les égarements d'une imagination volage, d'un esprit dérégé ; et pendant la prière on s'occupe de tout excepté de la prière même ; est-ce donc là une prière sérieuse ? pouvons-nous raisonnablement espérer que Dieu l'écoute et l'exauce ?

Si un maître savant et renommé nous disait : quiconque vient à moi pour s'instruire, je lui donnerai l'intelligence des sciences même les plus difficiles, assurément, il faudrait sous entendre comme l'observe Didyme¹ d'Alexandrie que l'on devrait se présenter chez ce maître avec l'intention réelle d'être attentifs à ses leçons, et non pas seulement pour le voir et en être vu, car autrement, il dirait à son prétendu disciple : mon ami, vous n'avez pas les dispositions indispensables pour acquérir les connaissances que j'ai promis de vous enseigner ; vous les auriez acquises, en effet, si vous aviez été présent d'esprit lorsque je parlais, mais à quoi peuvent vous servir des leçons que vous n'écoutez pas ? Si vous êtes resté dans l'ignorance, ce n'est pas ma faute, c'est la vôtre.

Donc, M.F., avant de prier, ayez soin de vous recueillir et prenez bien garde que pendant la prière, votre esprit ne s'écoule pour ainsi dire au dehors ; croyez fermement que Dieu est près de vous et au-dedans de vous, d'une manière invisible, et avec un respect et une humilité profonde, tenez-vous comme une chaste épouse en sa présence disant avec le prophète Elie : Vive le Seigneur devant qui je suis ! ; rassemblez incessamment vos affections dispersées, et reportez-les en Dieu avec un vif et tendre amour. « Si j'avais une foi véritable et sincère, dit St Jérôme, avant de prier

P. 1459

j'aurais soin de purifier ce cœur avec lequel on voit Dieu ; je frapperais ma poitrine ; tout mon corps en frémirait ; mon visage serait pâle et abattu ; j'arroserais de mes larmes les pieds de mon Sauveur ; je me tiendrais attaché au bois de sa croix, et je ne m'en séparerais point que je n'eusse obtenu miséricorde. » Ah ! mes frères, n'est-il pas bien rare que l'on prie ainsi ?

En second lieu, la prière doit être l'expression d'un désir véritable : *petite et accipietis* ; or, ce que vous demandez à Dieu, le désirez-vous en effet ? sans doute, mes frères, lorsque vous le priez pour le succès de vos affaires temporelles, pour la conservation de votre fortune ou de votre vie, pour la guérison des personnes qui vous sont chères ; mais en est-il de même lorsque après lui avoir exposé les maux de votre âme, vous lui en demandez le remède ? Hélas ! ne le voyons-nous pas tous les jours ? Votre conscience est troublée, inquiète ; vous gémissiez secrètement sur les désordres honteux dans lesquels vos passions vous entraînent ; du fond de l'abîme vous criez : Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Seigneur, ne permettez pas que je me perde ; et l'instant d'après, vous vous précipitez volontairement au milieu des écueils ; vous vous en allez au-devant du péché, si je puis m'exprimer ainsi ; un ivrogne, un voluptueux, par exemple, ne manquera pas de réciter ses prières le matin et le soir : ne nous induisez pas en tentation, dira-t-il ; mon Dieu, délivrez-nous du mal ; et ce mal il le fera l'instant d'après ; et cette tentation, il la recherchera ; sa prière n'était donc qu'un mensonge !

En troisième lieu, remarquez-le bien, J.-C. nous dit : tout ce que vous demanderez, vous l'obtiendrez : *petite et accipietis*² ; mais il ajoute : tout ce que vous demanderez en mon

¹ Didyme d'Alexandrie, dit Didyme l'Aveugle (v. 313-v. 398), auteur d'ouvrages exététiques et dogmatiques.

² Jn., 16, 24.

SERMONS

nom : *quodcumque petieritis in nomine meo*¹ ; or, qu'est-ce que prier au nom de J.-C. ? Sans doute, ce n'est pas se contenter de prononcer son nom adorable

P. 1460

avec une foi morte ou avec des désirs indignes de lui. Le nom de J.-C. est la même chose que lui-même, et demander en son nom c'est mettre sa confiance en ce qu'il est ; c'est offrir à Dieu nos prières avec une intime persuasion qu'il les recevra à cause de son Fils qui est devenu notre médiateur auprès de lui, notre hostie et notre pontife ; c'est être persuadé que rien ne peut plaire à un père que ce qu'il lui offre et ce qu'il sanctifie en le lui offrant ; c'est ne rien désirer qui serait un obstacle au grand ouvrage de J.-C., c'est-à-dire, à notre justice et à notre salut, unique objet de son incarnation et de sa mort.

Ce n'est pas qu'il nous soit défendu de recourir à Dieu dans nos nécessités temporelles ; mais nous devons le faire dans un esprit de parfaite soumission à sa volonté sainte ; nous devons nous rappeler que lui seul connaît la liaison qu'il lui a plu d'établir entre les biens de la vie présente et les biens de la vie future ; et loin de nous affliger, nous devons nous réjouir lorsqu'il nous prive des dons qu'il accorde à ses ennemis mêmes, pour nous accorder ceux qui sont particuliers à ses élus. Ainsi, quoi qu'il paraisse nous refuser, il nous exauce néanmoins, puisque notre grand intérêt n'est pas d'être riches, élevés en honneur, heureux sur la terre, mais de l'être dans le ciel ; puisque en invoquant le nom de notre Sauveur nous protestons ne vouloir rien obtenir que ce qui peut nous rendre plus conformes à lui et moins indignes de l'éternel bonheur auquel il nous appelle.

Quatrièmement, la prière doit être persévérante ; notre foi ne doit pas s'étonner, si je puis m'exprimer de la sorte, des délais que Dieu juge quelquefois nécessaires pour l'éprouver, et pour nous faire mieux sentir le prix de ses grâces. Une prière n'est pas un commandement ; il faut qu'elle soit humble, résignée,

P. 1461

patiente ; nous devons non pas seulement la présenter, mais la *prosterner devant Dieu*, suivant l'expression du prophète, nous souvenant qu'il résiste aux superbes et qu'il se plaît au contraire à répandre sur nous ses bienfaits avec d'autant plus d'abondance que nous sommes moins découragés par ses retards et par ses refus apparents, de même qu'un riche est d'autant plus généreux envers le pauvre mendiant que celui-ci a attendu plus longtemps à sa porte sans se plaindre.

Ste Monique², profondément affligée des désordres auxquels se livrait son fils Augustin, souhaitait avec une inexprimable ardeur sa conversion et adressait à toute heure du jour à Dieu, pour lui, ses vœux, ses larmes et ses gémissements ; elle conjura St Ambroise de vouloir bien s'entretenir avec lui, afin de réfuter ses erreurs et de le retirer des mauvaises voies où il s'égarait ; mais le saint Evêque trouva encore Augustin trop indocile pour tenter auprès de lui une démarche semblable : « Laissez-le, lui dit-il, et contentez-vous de prier pour lui » ; et comme loin de se rendre à ce discours, elle le pressait plus vivement encore, il lui répondit, comme fatigué de ses instances : « Allez, et continuez de faire ce que vous avez fait : il est impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes périsse jamais ! » Mais au bout de combien d'années vit-elle cet événement tant désiré s'accomplir ? au bout de dix-sept ans, pendant lesquels elle ne cessa point ses ardentes prières ; aussi la conversion de ce fils qui lui était si cher fut-elle incomparablement plus parfaite qu'elle n'avait osé l'espérer ; pour le retirer de ces voluptés criminelles qui donnent la mort, elle voulait qu'il se mariât, et elle eut la consolation

¹ Jn., 14, 13.

² Sainte Monique, née à Tagaste vers 331, se consacra à la conversion de son fils Augustin. Elle mourut à Ostie en 387.

de le voir mettre en pratique les plus difficiles conseils du St Évangile, puisqu'en entrant dans le sacerdoce il embrassa la chasteté ; elle aspirait à ce qu'il reçut le baptême, et il devint Evêque d'Hippone ;

P. 1462

elle demandait à Dieu de dissiper les ténèbres de l'hérésie qui enveloppaient son esprit, et Dieu en fit un Père de l'Église, le fléau des hérétiques de son siècle et de tous les siècles.

A cet exemple si frappant de l'efficacité de la prière, combien n'en pourrais-je joindre d'autres tirés des saintes Ecritures ?

Ainsi Moïse prie, et sa prière précipite dans les flots Pharaon, ses chars et son armée. Les Israélites ingrats adorent de vaines idoles ; Dieu lève sa main sur eux pour les frapper ; Moïse prie de nouveau, et le Seigneur lui répond : laisse-moi ; permets à ma colère de les exterminer : *dimitte me ut irascatur furor meus contra eos et deleam eos*¹ ; - paroles étonnantes ! Il semble que par sa prière Moïse ait enchaîné le bras de Dieu et que Dieu à son tour prie son humble serviteur de lui rendre la liberté de punir : *dimitte me*. Moïse supplie encore une fois le Seigneur de pardonner, et si coupables que fussent les Israélites, ils obtiennent leur pardon.

Josué prie, et le soleil obéissant à sa voix, demeure immobile, et les eaux du Jourdain se séparent et s'arrêtent dans leur cours.

Elie prie et le ciel fait pleuvoir sur les tendres épis une eau nourrissante et féconde.

Ezéchias prie, et à l'instant même, l'ange du Seigneur part et va porter la mort dans l'armée de Sennachérib.

Les Ninivites font pénitence sous le sac et sous la cendre, dans le jeûne et dans la prière, et le Seigneur ayant pitié d'eux, ne leur fait pas le mal qu'il avait résolu de leur faire.

Suzanne allait périr ; elle prie et voilà que Dieu suscite le jeune Daniel pour forcer l'iniquité à mentir contre elle-même.

Mais comment raconter toutes les merveilles, tous les miracles opérés par la prière ? Il n'y a pas une page de l'histoire de l'Église où il n'y ait des preuves éclatantes de son efficacité, et il est impossible d'en douter sans douter de l'évidence même. Aussi, si l'Église veut faire cesser quelque calamité publique, c'est à la prière

P. 1462 bis

qu'elle a recours ; elle rassemble tous ses enfants dans ses temples ; elle élève ses mains avec eux vers le trône de la grâce et elle implore à genoux la divine miséricorde pour détourner les fléaux qui les menacent ; si elle ne désespère jamais de la conversion des pécheurs, c'est que toujours, dans son inépuisable charité, elle prie pour eux avec des gémissements ineffables ; elle veut que ses ministres se prosternent, pour ainsi dire à chaque heure du jour, entre le vestibule et l'autel, pour désarmer la colère du Seigneur et le réconcilier avec son peuple ; elle regarde comme ses protecteurs les plus puissants, non pas les hommes dont le monde célèbre la gloire et les richesses, mais ceux qui renonçant à toutes les espérances de la terre et vivant dans une humble retraite, sont uniquement occupés de la prière, et dont trop souvent on accuse la vie d'être inutile au monde.

Puissent ces courtes réflexions vous engager, mes frères, à prier plus souvent, à prier avec plus de zèle et de confiance que vous ne l'avez fait jusqu'ici ! Souvenez-vous que vous êtes les enfants des saints, et que pour tous les saints, la grâce de la prière a été la source de toutes les autres ; si vous êtes fidèles à cette grâce, votre salut est assuré ; et par vos fréquentes et douces communications avec Dieu, vous commencerez à jouir du bonheur dont il vous réserve la plénitude dans le siècle futur. Ainsi soit-il !

¹ Ex., 32, 10.

355

SUR L'EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE. ¹

P. 1463

*Omnia quaecumque petieritis in oratione credentes accipietis. Petite et accipietis*²
Demandez et vous recevrez.

Voilà ce que dit le Seigneur, et cependant ce que ne croient pas la plupart des chrétiens mêmes ; presque tous négligent de prier ou le font mal, parce qu'ils n'ont pas dans la prière une assez grande confiance et qu'ils ne connaissent pas toute son efficacité et tout son pouvoir.

Aidez-moi, mon Dieu, à les leur faire connaître et sentir : Ô Jésus, mettez vous-même dans ma bouche les paroles propres à toucher ceux qui m'entendent et à les convaincre de la vérité de celles que vous avez dites : *Demandez et vous recevrez : Petite et accipietis*.

L'homme n'est grand que par ses rapports avec son Créateur, et le plus beau privilège dont il jouisse est celui de pouvoir parler à Dieu dans la prière. Mais, hélas ! que nous sentons peu combien ce don est excellent, combien cette prérogative est glorieuse ! Où sont les chrétiens véritablement convaincus que rien n'est impossible à la prière, et que si nous avons un peu de foi, *nous transporterions les montagnes* ? On se présente devant Dieu avec un esprit occupé de tout ce qui n'est pas Dieu, avec un cœur vide d'amour, et parce qu'on ne retire aucun fruit d'une prière qui est plutôt une injure faite qu'un hommage rendu à la majesté suprême, aussitôt on en conclut que la prière est inutile et qu'elle n'a absolument aucune vertu, aucune force.

Il est vrai qu'on ne se dit pas positivement

P. 1464

à soi-même qu'il ne sert de rien d'étendre nos mains vers le Seigneur et d'implorer son secours ; mais si on ne le dit pas, on le pense, et ce qui le prouve, c'est que dans les besoins qui nous pressent, dans les malheurs qui nous désolent, nous comptons infiniment plus sur les ressources humaines que sur celles que la foi nous présente, et que nous ne nous servons de celles-ci qu'après que toutes les autres nous ont manqué ; dans le fait, nous n'attendons rien que de notre prudence et de notre industrie, que de notre adresse et de notre argent ; et au lieu d'aller chercher dans le Seigneur des lumières et des forces, nous cherchons partout ailleurs les conseils d'une fausse sagesse et des consolations quelquefois aussi dangereuses qu'elles sont vaines. Il en est de même dans l'ordre du salut : nous prions, mais en même temps nous nous troublons, nous sommes inquiets. Il semble que nous craignons que Dieu n'ait pas assez de puissance pour nous soutenir, ou qu'il ne veuille pas prêter son aide à notre faiblesse.

Or, mes frères, rien n'est plus propre à arrêter le cours des grâces de Dieu que notre tiédeur ; et la défiance avec laquelle nous les lui demandons est le plus grand obstacle que nous puissions y mettre. Il est vrai, il aime à les répandre sur nous avec abondance ; *il ouvre sa main* dit le prophète et *tout est rempli de ses bienfaits* ; mais du moins faut-il que nous les espérons et que notre voix ne soit pas timide et chancelante ; du moins faut-il qu'il ne trouve point dans notre âme un fonds d'infidélité

P. 1465

secrète qui soit injurieuse à sa bonté, et ceux-là seuls méritent d'en être exaucés qui s'abandonnent entièrement à lui, qui l'invoquent avec une foi ferme, avec une confiance vivement sentie, qui se jettent dans ses bras, qui se réfugient dans son sein comme des enfants dans celui de leur mère.

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Jn., 16, 24.

Que ces hommes sont heureux ! ils sont assurés de tout obtenir d'un Dieu qui peut tout donner et qui toujours est prêt à nous écouter et à nous secourir ! sa miséricorde ira au-devant d'eux ; leurs prières s'élèveront comme un doux parfum jusqu'à son trône ; et il les couvrira de sa protection ; il sera leur rempart, leur refuge et leur appui. Et comment pourrait-il rejeter leurs vœux, et retirer sa main pour laisser tomber ceux qui l'aiment ? Comment pourrait-il éloigner de son oreille et ne pas entendre les paroles de leur cœur ? Ah ! il est trop bon pour n'avoir pas pitié de ceux qui mettent en lui tout leur espoir, et jamais le père des miséricordes ne refuse à ses pauvres enfants l'aumône spirituelle qu'ils lui demandent avec un esprit humilié et avec un cœur qui fait parler devant lui ses besoins et sa misère.

Cependant, M.F., prenez-y garde ; je ne dis pas que lorsque nous exposons à Dieu nos nécessités et nos peines, nous soyons sûrs qu'il entrera dans nos sentiments, qu'il épousera nos intérêts et nos querelles, qu'il traitera, pour ainsi dire, nos affaires. Oh ! il nous aime trop pour favoriser les désirs aveugles des passions qui souvent, hélas ! nous trompent

P. 1466

et nous égarent. Dans les ténèbres qui nous enveloppent, nous ne pouvons distinguer le vrai bien du vrai mal, et comme il sait mieux que nous, pauvres aveugles, ce qui nous convient, nous devons lui savoir gré de ce qu'il veut bien repousser nos vœux indiscrets. Mais je soutiens qu'une prière bien faite, qu'une prière attentive, fervente, soumise et respectueuse, n'est jamais sans effet, et que s'il arrive quelquefois que dans notre ignorance nous demandions des choses que nous devrions craindre d'obtenir, Dieu en nous les refusant nous accorde toujours des secours précieux adaptés à nos véritables besoins, et des grâces propres à assurer notre salut et notre éternel bonheur.

Pour vous en convaincre, rappelez-vous, M.F., rappelez-vous le commandement que le Seigneur lui-même nous a fait de le prier sans cesse : *Sine intermissione orate*¹. Or, pouvez-vous croire qu'il nous eût prescrit de l'invoquer tous les jours et à tous les instants, si nos prières lui étaient à charge ? Comment pourrait-il nous refuser ce que nous sollicitons de lui d'après ses ordres ?

Mais cependant, mon Dieu, peut-être fatiguerons-nous votre patience par nos cris importuns ; peut-être nos besoins étant si grands, nos demandes seront-elles trop étendues ? Non, non, ne craignez point, nous répond-il ; tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera : *quodcumque petieritis Patrem in nomine meo hoc faciam vobis*². Vous le voyez, M.F., Jésus-Christ ne met point de bornes à ses promesses et il ne veut pas que nous en mettions à notre confiance. Il nous déclare qu'il est prêt à exaucer tous nos vœux : *omnia quaecumque orantes petitis credite quia accipietis*³.

P. 1467

Mais peut-être un si beau privilège n'est-il donné qu'aux justes ? Peut-être le Seigneur ne permet-il qu'aux âmes déjà parvenues à la plus éminente sainteté de disposer ainsi de toutes les richesses de sa grâce, de tous les trésors de sa puissance ? Non encore, et c'est à tous sans exception que ce droit est accordé ; J.-C. n'exclut personne ; quiconque demande reçoit, *omnis qui petit accipit*. Eh ! comment donc cela peut-il se faire ? Homme de peu de foi, pourquoi doutez-vous ? Âme défiante et ingrate, tu mériterais que le Seigneur retirât de toi sa miséricorde et qu'il ne daignât ni t'écouter ni te répondre, mais il veut encore essayer de vaincre ton incrédulité et que tu restes absolument sans excuse, à moins que l'obstination n'en soit une. Que va-t-il donc faire ? M.F., écoutez : le Seigneur prononce un serment : en vérité,

¹ 1 Th., 5, 17.

² Jn., 14, 13.

³ Mc, 1, 24.

SERMONS

en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez, on vous le donnera - *amen, amen, dico vobis, quidquid petieritis fiet vobis*¹.

M.F., dites-moi, que voulez-vous de plus ? Etait-il possible qu'il s'exprimât d'une manière plus forte et plus formelle ? Ne le prier après cela qu'avec une voix tremblante et agitée, comme s'exprime l'apôtre St Jacques, n'est-ce pas lui faire une injure et supposer que sa parole puisse être trompeuse ? Insensés ! nous qui sommes méchants, nous ne voudrions pas refuser ceux qui dans leurs besoins imploreraient notre assistance, et nous craindrions que notre Père céleste qui nous promet

P. 1468

son secours ne l'accordât pas à nos sollicitations et à nos vœux ! *Quanto magis pater vester de caelo dabit spiritum bonum petentibus se*².

Ah ! M.F., ayons donc en lui plus de confiance ; et comme le dit le prophète, dès le matin nous serons remplis des biens de sa miséricorde, *repleti sumus mane misericordia tuâ*³.

Cette vérité est bien consolante sans doute et aussi tous les Pères ont-ils cherché à en convaincre les fidèles qu'ils instruisaient. St Augustin disait à ceux d'Hippone : Représentez-vous la Divinité habitant dans un temple dont toutes les portes sont ouvertes, et que les anges environnent de toutes parts. Quand ces esprits célestes aperçoivent un de nous qui s'avance vers le lieu que le Seigneur remplit de sa présence, et qui paraît vouloir y entrer, aussitôt ils vont au devant de lui ; ils s'empressent de l'introduire dans ce sanctuaire auguste, et ils le présentent devant le trône de Dieu en lui disant : Seigneur, vous voyez un pauvre orphelin qui réclame votre protection, qui implore votre assistance ; voilà sa requête, recevez-la et souvenez-vous que vous avez dit que vous étiez son père. - Oui, je suis son Père, répond le Seigneur ; qu'on ouvre mes trésors à mon enfant. Oh ! mes trésors se réjouissent lorsqu'on vient y puiser, et ils s'affligent lorsque personne ne me témoigne par d'aimables importunités le désir d'avoir

P. 1469

part à mes richesses.

Quelle bonté, M.F., quelle ineffable bonté ! Pour moi, j'en suis attendri jusqu'au fond de l'âme. Oh ! si nous priions davantage, si nous priions mieux, que de grâces nous ferions descendre sur nous ! *Si scires donum Dei*⁴. Car enfin les promesses de Dieu sont sans repentance ; ce qu'il promet il le donne. Voyez les justes de l'Ancien Testament ; ils obtenaient tout parce qu'ils demandaient avec foi. Moïse prie et les enfants d'Israël marchent à pied sec au milieu des eaux qui s'ouvrent devant eux ; sa prière précipite dans les flots Pharaon, ses chars et son armée ; l'élite des chefs de l'Egypte est ensevelie dans la mer Rouge. Cependant les Israélites ingrats, s'éloignent du Dieu qui les avait sauvés, adorent de vaines idoles ; le Seigneur entend leur voix sacrilège et méprise son peuple ; il est prêt à verser sur lui toute son indignation. Moïse s'arme encore de la prière ; il demande grâce. Laisse-moi, lui répond le Seigneur ; Moïse, laisse moi ; permets à ma colère de les dévorer et d'exterminer la terre jusqu'à leur souvenir, *dimitte me ut irascatur furor meus contra eos, et deileam eos*⁵.

Qu'entends-je ? ce n'est plus l'homme qui prie Dieu ; c'est Dieu qui prie l'homme, qui le supplie, qui le conjure : *dimitte me*. Moïse a lié en quelque sorte les bras du Tout-Puissant : il est maître du Seigneur même. *Dimitte me ut irascatur furor meus*. Moïse insiste et les supplications

¹ Jn., 16, 23.

² Lc., 11, 13.

³ Ps., 90, 14

⁴ Jn., 4, 10.

⁵ Ex., 32,10.

P. 1470

qu'il porte aux pieds du trône de Dieu obtiennent enfin le pardon des Israélites coupables. Que dirais-je encore ?

L'Écriture est pleine de semblables exemples. Josué prie, et le soleil obéissant à sa voix demeure immobile, et les eaux du Jourdain se séparent et s'arrêtent dans leur cours. Elie prie, et il fait pleuvoir sur les tendres épis une eau nourrissante et féconde. Ezéchias prie, et aussitôt l'ange du Seigneur part et va porter dans l'armée de Sennachérib le ravage et la mort. Esther prie, et le crime d'Aman est confondu ; son orgueil est brisé ; Israël triomphe. Les Ninivites font pénitence sous le sac et sous la cendre, dans le jeûne et dans la prière, et le Seigneur a pitié d'eux ; il ne leur fait point le mal qu'il avait résolu de leur faire. Suzanne allait périr, elle prie, et voilà que Dieu inspire un prophète qui se présente devant le peuple pour la défendre et le jeune Daniel force l'iniquité à mentir contre elle-même.

Or, M.F., si dans l'ancienne alliance la prière a été si puissante, combien ne doit-elle pas l'être davantage dans la nouvelle et depuis que J.-C. l'a consacrée d'une manière toute spéciale, depuis que nos prières sont si intimement unies avec les siennes et que nous ne faisons plus qu'une même voix avec lui ? Aussi, mes frères, le nouveau Testament et l'histoire de l'Église nous présentent-ils une foule de merveilles et des miracles mêmes, opérés par la prière qui achèvent de démontrer combien

P. 1471

elle est efficace.

Ne pouvant rapporter ces différents traits, puisque le temps ne me le permet pas, qu'il me soit du moins permis de vous observer, M.F., que s'ils sont plus rares de nos jours, c'est que nous craignons trop d'ouvrir, d'élargir en quelque sorte notre cœur pour y faire entrer la piété, pour l'en rendre tout à fait maîtresse ; on cherche trop de ménagements avec le bon Dieu ; car si elle pénétrait bien le fond de notre âme, oh ! ce serait pour nous une consolation bien douce de nous entretenir avec le bon Dieu, de l'invoquer sans cesse, de venir au pied de ses autels lui offrir nos hommages, lui exposer nos besoins et répandre devant lui nos plaintes mêmes pour les faire mourir à ses pieds. Alors on ne nous entendrait plus répéter à chaque instant que nous n'avons rien à dire à un Dieu à qui nous avons tant de choses à demander ; alors nous ne nous plaindrions plus de l'indocilité d'un esprit que tout dissipe et amuse et d'une légèreté que rien ne peut fixer ; alors, nous aurions en lui une confiance d'autant plus ferme qu'elle serait plus humble ; et si pour éprouver notre vertu il tardait de nous exaucer, nous ne nous lasserions point de faire monter vers le ciel les gémissements et les vœux qui toujours y sont entendus ; alors enfin, nous serions de véritables chrétiens, car nous serions des hommes de prière.

Oui, M.F., voilà le véritable esprit de l'Évangile,

P. 1472

et c'est celui qui animait nos pères ; c'est celui qui conduit l'Église elle-même, car si elle veut faire cesser des calamités publiques ou des malheurs particuliers, c'est à la prière qu'elle a recours ; c'est d'elle seule qu'elle attend tout. Si elle ne désespère jamais de la conversion des pécheurs, si elle se flatte toujours de voir des hommes rebelles et pervers changer en des fidèles humbles et fervents, ah ! c'est qu'elle s'efforce de les retirer par ses prières de l'abîme où ils périssent, et d'ouvrir sur eux le sein des divines miséricordes. Aussi veut-elle qu'à toutes les heures, et pour ainsi dire à tous les instants, ses ministres soient prosternés entre le vestibule et l'autel pour représenter au Seigneur les scandales qui la désolent, les troubles qui l'agitent, les plaies qui l'affligent, et pour solliciter sans relâche des remèdes à des maux sans cesse renaissants ; aussi regardait-elle comme ses protecteurs et ses appuis ceux qui,

SERMONS

renonçant à toutes les espérances de la terre et vivant dans une humble retraite, levaient sans cesse vers le ciel des mains pures et sans taches, et en faisaient descendre des bénédictions et des grâces sur ceux mêmes qui peut-être, hélas ! ignorant profondément les voies de Dieu accusaient leur vie d'être inutile au monde.

M.F., que je m'estimerais heureux si des réflexions aussi rapides faisaient assez d'impression sur vous pour vous déterminer à prier souvent et avec une grande confiance ! Faites-le, M.F.,

P. 1473

et vous retirerez de ce saint exercice, les plus grands avantages. Ah ! souvenez-vous que vous êtes les enfants des saints et que c'est ainsi qu'ont agi tous les saints ; marchez donc sur leurs traces et vos prières étant semblables aux leurs seront toujours exaucées de la manière qui entrera le mieux dans l'ordre de votre salut éternel. Vous obtiendrez sur la terre les grâces de Dieu et enfin vous jouirez de la possession de Dieu même. Ainsi soit-il.

Dieu a soif qu'on ait soif de lui, dit St Grégoire de Nazianze¹. Recevoir de sa bonté, c'est lui bien faire ; exiger de lui c'est l'obliger, et il aime si fort à donner que la demande à son égard semble un bienfait. Dieu donne toujours à ses serviteurs autant qu'ils croient recevoir de lui. *Dans credentibus tantum quantum se credit capere qui sumit.* . (St Cyprien)²

Un des signes les plus alarmants de l'affaiblissement et je dirais presque de l'extinction de la foi parmi nous, c'est le mépris de la plupart des hommes pour la prière et l'espèce de dégoût avec lequel les autres remplissent ce grand acte de religion. Les premiers chrétiens ne se bornaient pas à prier régulièrement à différentes heures du jour, comme le font encore les ecclésiastiques ; ils interrompaient souvent leur sommeil pour assister aux offices de la nuit dans les églises ; à l'approche surtout des persécutions on les voyait redoubler de ferveur, prolonger leur veilles saintes, se prosterner devant Dieu, le conjurer avec larmes

P. 1474

de combattre pour eux et avec eux et ils n'attendaient que de lui seul la force et la victoire. Hélas ! ces heureux temps ne sont plus ; à peine daigne-t-on réciter le matin et le soir à la hâte et du bout des lèvres quelques paroles sèches, sans s'écouter soi-même ; et lorsque de grandes tribulations affligent l'Église, chacun se livre à des calculs politiques, à des craintes ou à des espérances humaines, mais nul ne songe à désarmer le bras de Dieu par la prière.

356

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE

P. 1476

(*Fragment*).

La prière est la partie la plus essentielle du culte que Dieu exige de nous ; elle est un témoignage de notre dépendance à son égard, et par conséquent une déclaration solennelle de sa suprême souveraineté. Sans doute, Dieu est au-dessus de nos louanges, mais nous ne lui en devons pas moins l'hommage entier de notre être, et par conséquent notre premier devoir est, en nous abaissant en sa présence, d'établir avec lui un saint commerce d'adoration et d'amour ; sans doute il connaît nos besoins et nos misères ; cependant, il est dans l'ordre que nous en

¹ Grégoire de Nazianze (v. 335-v. 390), évêque de Constantinople, Père de l'Église grecque. Ami de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse, il lutta avec eux contre l'arianisme.

² St. Cyprien, évêque de Carthage, martyr en 258.

fassions, à ses pieds, l'humble aveu, et que nos gémissements, comme nos actions de grâces, montent sans cesse vers son trône, car nous ne pouvons reconnaître autrement que c'est de lui seul que nous avons tout reçu et que c'est de lui seul que nous attendons et espérons tout.

Qui donc pourrait se dispenser de prier ? Il n'y a que l'athée qui nie ce devoir, parce qu'il nie Dieu même ; et encore est-il bien rare qu'il triomphe de la nature jusqu'au point de ne jamais recourir à ce Dieu qu'il voudrait anéantir dans sa pensée. Si une maladie le menace, si sa fortune ou ses jours sont en péril, si une personne qui lui est chère est sur le point de succomber et de lui être ravie, *mon Dieu !* s'écrie-t-il involontairement ; ses yeux se tournent vers le ciel qu'il a outragé par des blasphèmes.

Mais ce n'est... (*Manuscrit inachevé*)

357

LA TENTATION – Pensées diverses.

P. 1476 bis

Priez, et veillez, etc...

L'homme, depuis sa chute, n'est presque jamais sans tentation ; nous naissons tous avec un penchant au mal qu'il faut sans cesse combattre et que, malgré nos efforts, nous ne pouvons parvenir à réprimer toujours ; toujours nous succombons par quelque endroit, et les plus saints ne sont pas entièrement purs devant Dieu. Le juste, dit l'Écriture, pèche sept fois le jour. Qu'est-ce donc des autres hommes ? Qu'est-ce des pécheurs par habitude, des pécheurs endurcis qui se lèvent avant le jour, éveillés par la voix de leurs passions qui leur demandent des crimes ? Voyez-les s'agiter, se tourmenter, ne refuser aucun travail, ne refuser aucun péril, souffrir tout, endurer tout, se soumettre à tout, pourvu qu'ils puissent par là espérer de satisfaire leurs criminels penchants ; malheureux qui labourent péniblement l'iniquité et sèment leur damnation à la sueur de leur front.

L'enfance, même la plus tendre, offre tous les jours des preuves de cette malignité qui semble être inhérente à notre nature. Cette innocence, qui fait le plus grand charme du jeune âge n'est jamais sans quelques taches, et si haut que vous remontiez dans la vie, vous la trouverez corrompue ; hélas ! c'est qu'elle a été infectée dans sa source même. L'homme en naissant reçoit de son père un héritage de concupiscence et de misère qu'il transmettra fidèlement à ses descendants. Ainsi se perpétuent sur la terre le crime et la douleur, le péché et sa punition ; car tout ce qui sort de l'ordre, tout ce qui

P. 1477

offense la justice et la morale porte avec soi la vengeance, et le supplice du méchant commence ici-bas dans son propre cœur devenu son juge et son bourreau.

Rien donc n'est plus certain que cette vérité que tous les hommes sont assujettis à la tentation, mais les uns sont plus tentés, les autres moins, les uns succombent presque toujours à la tentation et presque toujours les autres y résistent ; d'où vient cette différence ? C'est ce qui nous reste à chercher.

Et d'où viendrait-elle, si ce n'est du bon ou du mauvais usage que nous faisons de la grâce accordée à tous ?

Il est de foi que nous avons toujours les secours nécessaires pour vaincre les tentations. Quand nous succombons, c'est donc que nous n'avons pas voulu vaincre ; c'est que nous avons méprisé et rejeté la grâce qui s'offrait à nous. Mais cette grâce ainsi rebutée se rebute elle-même ; elle s'affaiblit chaque jour, tandis que chaque jour la tentation prend de nouvelles forces. Le pécheur que la passion pousse avec violence et que sa conscience ne retient plus que faiblement, s'enfonce de plus en plus dans l'abîme ; l'abîme se creuse sous ses pieds ; il voudrait en trouver le fond et il s'enfonce encore ; malheureux qui ne sait pas que le

SERMONS

fond c'est l'enfer, qui offrira éternellement à son désespoir un objet infini, comme la félicité que le ciel réserve au juste dans l'immensité de ses trésors. Si les chrétiens avaient sans cesse présentes à l'esprit ces salutaires réflexions, sans doute elles leur prêteraient une force

P. 1478

merveilleuse pour résister aux attaques du démon. Quand ils allèguent la violence de la tentation pour se justifier d'y avoir cédé, ce n'est donc qu'une frivole excuse puisqu'ils ont toujours à leur portée les armes nécessaires pour les combattre avec succès. Ces armes sont les pensées pieuses dont nous devrions incessamment nourrir notre âme ; mais surtout, ce sont la prière, les veilles et le jeûne et les larmes : *Priez et veillez*, dit le Seigneur, *afin que vous n'entriez pas en tentation*. Celui qui prierait toujours ne serait pas même tenté. Comment un désir coupable entrerait-il dans une âme constamment, entièrement occupée de Dieu ? Quelle place resterait-il au péché dans un cœur toujours rempli de la sainteté par essence ? Prions donc, prions sans cesse. Mais, dira-t-on, cela même est-il possible ? Quel homme ici-bas pourrait suffire à une prière continuelle ? n'y a-t-il pas mille distractions, mille motifs, mille devoirs même qui nous détournent malgré nous ? Eh ! c'est que vous n'avez pas compris ce que c'est que la prière, cette prière inarticulée et tout intérieure, retirée pour ainsi dire dans le fond de l'âme. Ah ! celle-là, rien ne la trouble, rien ne la distrait, ni le bruit, ni les occupations, ni les affaires, ni le sommeil. Mais, vils esclaves des sens, vous ne voyez dans cet acte sublime qui unit la créature au Créateur, le néant à l'Être infini, vous ne voyez que le mouvement des lèvres et à peine croiriez-vous avoir prié si votre oreille n'était pas frappée d'un vain son. Et vous demandez comment on peut toujours prier ? Demandez donc aussi comment on peut aimer toujours, car la prière n'est que l'amour, et l'amour est la plus belle comme la plus parfaite des prières.

P. 1479

Le 2d moyen que J.-C. nous propose pour éviter la tentation, c'est de veiller sur nous-mêmes. En effet, aucune tentation ne s'empare soudainement et sans préparation de notre âme tout entière. Elle vient par degrés et comme pas à pas [...] (*Lacune dans le manuscrit*).

[...] nous n'avons rien à espérer que par la croix ; que la croix seule est le fondement de notre confiance, le gage de notre immortalité ; et qu'enfin s'il était une marque certaine, un signe évident de réprobation, ce serait une félicité que rien ne troublerait ici bas ; et maintenant applaudissez-vous, heureux de ce monde ! réjouissez-vous dans vos prospérités ! goûtez, goûtez bien ces richesses et ces grandeurs dont vous êtes si orgueilleux et si avides ; épuisez les jouissances de la terre, hâtez-vous de recueillir votre héritage ; hâtez-vous ; car au delà il n'est rien pour vous, rien que la vengeance et l'éternité.

(*Sur le même manuscrit figurent diverses pensées, sans indication de provenance*).

Qui pourrait peindre dignement les délices de la pénitence ? Qui pourrait donner une idée de ces jours ineffables qui, semblables à des plantes célestes, embaumeraient le désert de leurs parfums ? Qui oserait montrer Dieu lui-même, se faisant pour ainsi dire le compagnon du solitaire, habitant avec lui son étroite cellule, conversant familièrement avec ce serviteur digne de lui, parce qu'il a tout quitté pour lui, et remplissant le vide infini de son cœur de la plénitude infinie de son amour ? Oh ! combien un tel bonheur est au-dessus des pensées du monde ! Non l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son esprit n'a

P. 1480

point conçu la félicité que Dieu prépare à ceux qui l'aiment.

- Il est plus difficile de bien écouter que de bien parler.
- Le crime est l'erreur en action
- Cet infâme Dubois qui échappait à l'indignation à force d'avalissement.
- Montesquieu est sûrement un grand écrivain, ses pensées ressemblent aux pucerons dont un seul accouplement féconde plusieurs générations ; mais ce sont des générations d'insectes.
- J'entends la voix de la mort qui m'appelle ; le cercueil demande sa proie. Je vais descendre dans l'éternité. Grand Dieu ! bientôt il n'y aura plus que vous pour moi. A cette effroyable nouvelle, l'âme du pécheur est tombée dans une morne consternation, le poids de ses crimes a redoublé ; elle l'a senti s'appesantir sur elle, et saisie d'angoisse, elle a défailli sous le poids de ses iniquités. Moment affreux, moment effroyable où tout disparaît sans retour, hors le péché et son vengeur, le bourreau et sa victime !
- Je n'aime point les gens qui emmaillotent la vérité.
- En parlant de Sp... il dort de génie.
- On demandait à quelqu'un si les bêtes pensaient ; elles sont, répondit-il, assez bêtes pour cela.
- En parlant de notre première mère et des malheurs accumulés par elle sur sa race malheureuse, on représente le genre humain, ce fruit de ses entrailles

P. 1481

fécondes en douleurs.

- Ce que j'admire le plus dans Nicole¹, c'est moins la profondeur de ses vues, la vérité de ses observations, la sagesse toujours frappante de ses pensées, leur enchaînement plein de force, leur clarté qui ne coûte à l'esprit aucun effort ; c'est moins dis-je tout cela que j'admire que sa perpétuelle attention à indiquer l'application des principes à la conduite ; c'est là ce qui le rend éminemment utile et ce qui le distingue de cette foule de moralistes discoureurs de vertus qui jamais n'en firent naître une seule. Les autres écrivent pour être lus ; lui écrit pour être pratiqué. Tous ses livres sont faits en conscience, car il y a aussi une conscience littéraire. Nul homme n'eut jamais plus de raison avec moins de passion, et néanmoins cette raison s'est égarée. Bel exemple pour être humble et réservé, si l'homme savait l'être !

- On se laisse aller à son imagination et à ses vains désirs avec la même confiance et avec bien plus de plaisir qu'on ne suivrait les conseils de la raison qui est, sans contredit, de toutes nos facultés celle que nous estimons le plus et que nous aimons le moins. Nous nous plaignons de sa faiblesse et de son incertitude, parce que notre cœur est encore plus faible qu'elle, et que nous voulons par ces reproches nous dispenser de l'écouter en ce qu'elle a de certain. Nous la craignons comme un criminel craint son juge ; nous la forçons à se taire, parce que nous ne savons que lui répondre ; et c'est ainsi que nous

P. 1482

parvenons à nous former, en dépit d'elle, un fantôme de bonheur que nous poursuivons sans cesse et que nous n'atteignons jamais. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les philosophes eux-mêmes n'ont pas été moins dupes que le vulgaire de ces déplorables illusions. Bien plus, ils ont cherché à les réduire en systèmes ; et c'est ici que l'extravagance humaine brille dans tout son éclat. Des hommes qui se disaient sages ont cru pouvoir élever un édifice solide sur le fond chancelant de la vie humaine ; ils ont réuni les misères, les larmes, les douleurs, les regrets, les haines, les défiances, les maladies et tous les tourments, et les voilà qui assemblent

¹ Pierre Nicole (1625-1695), écrivain français né à Chartres ; janséniste et professeur à Port-Royal. Il est l'auteur des *Essais de morale* (1671-1678).

SERMONS

ces matériaux pour en bâtir un temple du bonheur ; bonheur désespérant né des ténèbres de l'orgueil, pour s'aller perdre dans celles de la mort.

- La philosophie dans ses plus hautes spéculations, dans ses plus sublimes efforts était forcée, comme le vulgaire, de courber humblement sa tête sous le bras inflexible du destin. Le sage même tant vanté des stoïciens, ce sage placé par eux au-dessus de Dieu même, n'était qu'un misérable esclave qu'une aveugle nécessité traînait, chargé de chaînes, à travers la vie. Sa vertu, sa force, sa grandeur ne consistait que dans une soumission tranquille à sa destinée, dans une sorte d'insensibilité orgueilleuse, qui, acceptant avec une égale indifférence et les biens et les maux, semblait s'élever par cela même au-dessus de cette puissance inconnue

P. 1483

dont il était le jouet, en ravissant aux événements le pouvoir de troubler, d'ébranler son âme toujours libre, toujours indépendante dans ses pensées comme dans ses sentiments.

- Il n'y a pas de vie qui n'offre au moins un beau jour, celui où on la quitte

- Il y a un libertinage d'esprit qui use l'âme comme la débauche use les sens.

- Ô grand Paul, tu n'étais pas un orateur brillant ; mais à ta parole humble et forte, les nations courbaient la tête sous le joug de l'Évangile, et la folie du crucifié triomphait hautement de la sagesse du monde.

- L'intelligence qui a l'idée de Dieu est celle-là même qui ne peut comprendre un atome !

- La vie du sage doit être employée tout entière à conquérir l'oubli.

- Qu'est-ce que la sobriété, la tempérance, la justice, sans la piété ? De froides et languissantes vertus plus dignes du nom de philosophie que de celui de religion. La piété ouvre l'âme aux émotions les plus douces comme aux plus sublimes pensées ; elle agrandit nos conceptions, ennoblit nos idées, nous élève à une hauteur où jamais n'atteignit la science vaine et orgueilleuse, en même temps qu'elle remue au fond du cœur quelque chose de plus vif et de plus doux que tous les plaisirs des sens.

358

CONFIANCE DANS LA PRIÈRE

P. 1484

(*Le début du manuscrit manque*).

[...] Ainsi, point de restriction, point de réserve. Ne mettons point de bornes à notre espérance, puisque Dieu n'en met point à ses promesses : *Omnia quaecumque orantes petitis credite quia accipietis*¹.

Mais peut-être un si beau privilège n'est-il donné qu'aux justes ; peut-être le Seigneur ne permet-il qu'aux âmes déjà parvenues à la plus éminente sainteté de disposer ainsi de toutes les richesses de sa grâce, de toutes les ressources de sa puissance ? Non, non, c'est à tous que ce droit est accordé ; il n'exclut personne : *Omnis qui petit accepit*.

Mais comment cela se peut-il faire ? - Homme de peu de foi, pourquoi doutez-vous ? Âme défiante et ingrate, le Seigneur daigne encore te répondre, et il confirme par un serment cet engagement qu'il daigne prendre avec toi : en vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez on vous le donnera : *Âmen, amen, dico vobis, quidquid petieritis, fiet vobis*².

Y a-t-il parmi vous, continue le Seigneur un père qui donne une pierre à son fils lorsqu'il lui demande du pain ? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous donnez de bonnes choses à vos enfants, comment votre Père céleste refusera-t-il d'exaucer des vœux

¹ Mc., 11, 24.

² Jn., 16, 23.

dont il est l'objet, et trompera-t-il la confiance de ceux qui l'implorent ? *Quanto magis pater vester de caelo dabit spiritum bonum petentibus se*¹.

Comparaison sublime dans sa simplicité et qui achève de démontrer une vérité bien consolante pour nous, M.F. - Vous le voyez donc : tous les biens de la grâce sont en quelque sorte sous notre main, pour en jouir ; il suffit de les demander puisque quand le bon Dieu voit au fond de notre cœur le désir de les obtenir, il s'empresse de nous prévenir de ses plus douces bénédictions ;

P. 1484 bis

même lorsque cela entre dans l'ordre de ses conseils et de sa gloire, il daigne assurer le succès de nos desseins, il fait réussir nos entreprises et nos travaux ; et, comme le dit le prophète, dès le matin nous sommes remplis des biens de sa miséricorde : *repleti sumus mano misericordia tua*.

Ecoutez maintenant, M.F., une belle pensée de St Augustin : il voulait que les fidèles dont il était évêque fussent pénétrés de cette vive confiance dans la prière que je tâche de vous inspirer et il leur disait : représentez-vous la Divinité dans un temple dont. ... (*Manuscrit inachevé*).

359

CLÔTURE D'UN JUBILÉ : EXHORTATION À LA PRIÈRE

P. 1485

(*Fragment*).

[...] mais, qu'avez-vous besoin de nous pour vous soutenir ? Adressez-vous à celui qui est la force et la vertu de Dieu même ; il est entré en vous pour devenir un même esprit avec vous, par la grâce d'une union intime et par l'effusion d'un ardent amour ; il connaît vos infirmités et vos pressants besoins ; il sait en combien de maux et de vices vous avez été plongés, quelles sont vos peines, vos tentations, vos troubles et vos anciennes souillures ; il voit tout ce qu'il y a de plus secret dans votre âme ; implorez donc sa miséricorde et ses bontés ; il ne peut rien vous refuser dans ce moment-ci ; priez-le encore pour toutes les personnes qui vous sont chères ; il nous ordonne de nous aimer les uns les autres ; il exaucera tous les vœux que vous formerez devant lui en faveur de vos parents, de vos amis. Non, non, il ne rebuera point votre humble prière ; priez-le encore pour le digne et saint évêque que le ciel nous a donné dans son amour, et qui, à l'exemple du bon pasteur, ne craint aucune fatigue quand il s'agit de visiter ses brebis et de répandre sur elles les dons célestes dont il est le dispensateur. Priez pour votre respectable curé et pour les prêtres zélés qui sont associés à ses travaux. Ah ! puissent-ils continuer longtemps encore à vous prodiguer leurs tendres soins ! Puissiez-vous ne jamais oublier que c'est au zèle de votre pasteur, au désir qu'il a de votre salut que vous avez été redevables

P. 1486

de cette mission. Puisse-t-il lui-même en recueillir les fruits en voyant disparaître pour toujours de sa paroisse les abus qui affligeaient sa piété et en y voyant fleurir toutes les vertus chrétiennes.

Enfin, M.F., priez pour tous ceux qui sont venus annoncer la parole sainte dans ces heureux jours, pour tous ces prêtres charitables qui ont quitté leurs propres paroisses pour venir travailler dans celle-ci ; priez pour nous en particulier, M.F. ; demandez au bon Dieu qu'après avoir travaillé au salut des âmes, nous sauvions la nôtre ; faire des saints, être nous-

¹ Lc., 11, 13

SERMONS

mêmes des saints, voilà l'unique objet de nos désirs et de nos travaux ; puissions-nous l'atteindre ! Puissions-nous tous, M.T.C.F., être un jour tous réunis dans le même bonheur et dans la même gloire !

360

EFFETS DE L'IMPIÉTÉ

P. 1487

(Fragment).

Il n'y a point de paix pour les impies, dit le Seigneur ; et cette parole, M.T.C.F., ne doit pas s'entendre seulement des pécheurs qui portent dans une conscience souillée le ver du remords, le ver rongeur qui ne meurt point ; elles s'appliquent encore, et d'une manière plus effrayante peut-être, aux nations que l'impiété abreuve et enivre de ses doctrines empoisonnées. La France en est un exemple terrible ; voyez comme elle s'agite depuis vingt-six ans dans les ténèbres où l'ont plongée ces nouveaux précepteurs du genre humain qui, [...] en décorant du nom de sagesse leurs systèmes de perversité et de destruction, se vantaient d'être les dépositaires de la science et des lumières.

Que nous ont donc appris ces prétendus apôtres de la nature et de la raison ? Ils nous ont appris que la croyance établie depuis dix-huit siècles n'était qu'un préjugé, que les craintes des supplices dont la religion menaçait le crime étaient aussi vaines que les espérances qu'elle offre à la vertu ; il nous ont appris à abjurer la foi, à renier Dieu, sa loi, et aussitôt nous avons vu les erreurs les plus monstrueuses admises comme d'incontestables vérités ; les principes de justice, de subordination, de soumission à l'autorité, faire place aux systèmes de révolte et aux rêves de l'indépendance ; les passions déchaînées toutes à la fois au fond du cœur de l'homme, détruire avec violence tout ce qui s'opposait à leurs excès ; l'immoralité armée du sophisme ébranler les bases de l'édifice social, saper l'un après l'autre tous ses appuis et mettre bientôt en pièces la société même.

Ceci, M.T.C.F., n'est point une supposition vague ; tous les

P. 1487 bis

faits parlent, et malheur à nous si nous n'avions point des yeux pour voir et des oreilles pour entendre ! Ah ! l'expérience n'est-elle donc pas achevée, et que vous faut-il pour être convaincus ? Il est temps que nos égarements aient un terme [...].

(Réflexions sur l'impiété).

- Si on ne peut pas les comparer aux démons, c'est que *les démons croient et tremblent.*
- Avant nos jours il y a eu des fous, mais on n'avait pas vu un peuple entier frappé d'une démence si complète.
- Vous vous précipitez dans la mort ; vous assurez à vos enfants cet affreux héritage et en leur léguant votre impiété.
- Le monde moral ne peut subsister sans (la religion), comme le monde physique ne peut subsister sans lois.

361

DES EFFETS DE L'IMPIÉTÉ

P. 1488

(Fragment).

Soyez sincères avec vous-mêmes, car à quoi sert de se faire illusion sur un objet si grave ? N'est-il pas prouvé par l'expérience que l'impiété jette le trouble et le désordre dans les

familles aussitôt qu'elle y pénètre ? Quel est le père qui voudrait avoir une femme, ou des enfants, ou des serviteurs sans religion, et qui se soit jamais imaginé que s'ils ont des défauts, le moyen de les en corriger, de les rendre plus obéissants, plus doux, plus laborieux, plus fidèles, soit de les rendre incrédules et de les éloigner des sacrements ? Quel est l'homme qui, fatigué de ses propres égarements et voulant enfin surmonter ses vicieux penchants, ne soit pas intimement persuadé que pour cela il est nécessaire de revenir à la pratique des devoirs religieux qu'il a trop longtemps abandonnés ? Ainsi, dans l'esprit même de ceux qui n'ont pas de religion comme dans l'esprit de ses disciples eux-mêmes, l'idée de religion se lie à tout ce qui est pur, à tout ce qui est juste, à tout ce qui est saint.

Or, je vous le demande, la religion qui, de votre propre aveu, forme les bons pères, les bons fils, les bons époux, les serviteurs intègres, ne serait-elle donc qu'une erreur ? et ces doctrines impies dont vous reconnaissez que l'influence serait si contraire à votre sûreté et à votre repos, seraient-elles donc

P. 1488 bis

la vérité ? En un mot, si ces doctrines sont mauvaises et pernicieuses pour les autres, comment peuvent-elles être vraies et bonnes pour vous seul ? Diriez-vous que l'élévation de vos sentiments, la force de votre esprit en font disparaître pour vous les dangers ? Quelle pitié ! Ô mon frère, plus ton orgueil est grand, plus grande aussi doit être ta faiblesse ; mets la main sur la conscience et cesse de nous parler de ta force et de tes vertus !

362

CHÂTIMENT DES IMPIES

P. 1489

(Fragment).

Ce que Salomon disait, bien d'autres l'ont dit ou ont pu le dire depuis. - Vous avez sans doute entendu parler de l'affreux tremblement de terre qui a détruit la ville de la Pointe-à-Pitre le huit février dernier¹. Toutes les maisons ont été renversées et brûlées ensuite par un feu souterrain ; c'est le plus affreux désastre des temps modernes ; six mille personnes ont péri dans quelques minutes ; or, cette ville était une ville de plaisir, et la colère de Dieu s'est embrasée sur elle ; on l'appelait le Paris des Antilles ; une des maisons renversées était une maison de débauche ; il n'en est resté debout qu'un pan de mur sur lequel il était écrit : *Bienheureux ceux qui se divertissent !* et ceux qui s'y divertissaient, tout à coup l'ont entendue craquer et en un clin d'œil ont été ensevelis sous les ruines ; ils ont été étouffés, broyés et Dieu a permis, comme pour se rire de ces insensés, qu'on pût lire encore cette sentence impie, qui les avait si tristement séduits, dont ils avaient fait dans l'égarement de leurs pensées la règle de leur conduite : *Bienheureux ceux qui se divertissent !* Maintenant au fond des enfers, qu'en pensent-ils ? Ne disent-ils pas à leurs joies criminelles comme Salomon : *Pourquoi m'avez-vous trompé ? Quare decepisti me² ?* En est-ce assez ? Faut-il d'autres témoignages ?

¹ Le tremblement de terre qui ravagea Pointe-à-Pitre est du 8 février 1843.

² Qo., 2, 2.

DEVOIRS DES PÈRES ET MÈRES

P. 1490

Pères et mères¹,

Vous avez désiré que vos enfants fussent instruits des vérités du salut et qu'ils reçussent l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Vos vœux sont remplis ; ils connaissent les mystères de la foi et ils se sont nourris du Pain des anges ; maintenant, je dois vous rappeler quelles sont les obligations que le ciel vous impose à leur égard et vous indiquer en peu de mots quelles sont les précautions que vous avez à prendre pour conserver dans leurs cœurs les grâces précieuses que Dieu leur a faites. En vain leur aurions-nous appris ce qu'ils doivent croire, inutilement nous leur aurions tracé la route qu'ils doivent suivre, si vous négligiez de les affermir dans les principes de vertu que nous leur avons donnés ; joignez donc vos efforts aux nôtres ; la Religion vous en fait un devoir et votre intérêt vous le commande ; s'ils cessaient d'honorer Dieu, bientôt ils mépriseraient et vos ordres et vos conseils, et vos prières ; vous les verriez se plonger dans le borbier du vice et se livrer aux plus honteux excès. Alors, mais trop tard, vous regretteriez de ne pas leur avoir inspiré des sentiments religieux, les seuls qui puissent les rendre soumis et dociles, les seuls qui puissent leur faire traverser avec sûreté les jours orageux de la jeunesse.

Ah ! qu'ils sont heureux les parents chrétiens qui élèvent leurs fils dans la pratique de notre religion sainte, et qui la regardent comme le plus bel ornement et le plus précieux héritage de leurs familles ! Ils se préparent les jouissances les plus délicieuses et les consolations les plus douces ; leurs enfants les respecteront dans leur vieillesse et les soulageront dans leurs besoins ; la paix et la concorde régneront au milieu d'eux et en écarteront pour toujours les dissensions et les disputes ; leurs enfants ne chercheront qu'à

P. 1491

se plaire réciproquement, qu'à s'aider mutuellement ; ils n'auront qu'un cœur et qu'une âme. Oh ! que vous seriez à plaindre si vous ne vous procuriez point d'aussi grands avantages ! C'est donc pour votre bonheur que je vous invite fortement à ne point partager l'affreuse indifférence de tant de pères dénaturés, de tant de mères barbares qui ne s'embarrassent ni ne s'inquiètent des principes qu'adoptent leurs enfants, et qui semblent ne les avoir mis au jour que pour leur donner la mort éternelle.

Qu'ils sont coupables devant Dieu ! Ils lui ravissent des âmes rachetées au prix de son sang, et qu'il les avait chargés de conduire dans les voies du salut ; pour vous, mes frères, veillez avec une attention toujours soutenue sur ceux que la divine Providence a commis à vos soins ; mais surtout prenez garde que vos leçons ne se trouvent pas en contradiction avec vos œuvres, et commencez par agir vous-mêmes d'une manière conforme à ce que vous leur dites. Tout dépend des exemples domestiques qu'ils auront sous les yeux ; ils seront ce que vous serez ; votre vie sera le modèle sur lequel ils régleront la leur. Acquitez-vous donc de vos devoirs avec la plus scrupuleuse exactitude ; unissez-vous à vos enfants tous les matins et tous les soirs, tous les dimanches et toutes les fêtes pour prier en commun votre Père céleste, pour le remercier de ses bienfaits et implorer ses grâces ; la pratique du bien ne leur paraîtra douce et facile que lorsque vous le ferez avec eux. Votre conduite sera alors pour eux une règle vivante ; ils la suivront pour ainsi dire sans efforts ; ils chériront leurs devoirs ; ils s'en acquitteront sans peine lorsqu'ils vous verront ne vous en écarter jamais. Si vos mœurs au contraire étaient déréglées,

¹ Le manuscrit autographe porte cette mention, d'une autre écriture : probablement prêché à St-Malo.

P. 1492

ce serait pour eux comme une sollicitation perpétuelle au dérèglement ; et quel droit auriez-vous de les reprendre s'ils pouvaient vous répondre qu'ils ne font que marcher sur vos traces, et que vous autorisez par vos actions tout ce que vous défendez par vos discours ?

Pères et mères, je vous le répète, vous recueillerez ce que vous aurez semé ; si vous élevez vos enfants dans la crainte de Dieu, leur respect, leur amour vous accompagneront dans tous les âges ; mais si vous les laissez s'égarer dès leurs premières voies, ah ! chaque pas qu'ils feront dans le monde sera une chute ; vous les verrez courir de crimes en crimes, et votre conscience vous dira : voilà ton ouvrage. Ah ! tâchez donc de leur inspirer dès leur jeunesse le goût de la piété et de la vertu ; ce n'est que pour cela que Dieu les a confiés à votre vigilance.

Croyez-vous donc qu'il vous a donné de l'autorité sur eux pour flatter votre amour-propre, et qu'en leur ordonnant de vous obéir il ne vous a pas en même temps commandé de les former à la piété par vos instructions, par vos conseils et surtout par vos exemples ? Je ne crains point de vous le dire, votre salut dépend du leur ; quand les enfants se perdent, c'est presque toujours la faute de leurs parents qui, par une dureté excessive ou par une indifférence coupable, ou par une molle complaisance, ont contribué à les éloigner de la route qui conduit au ciel.

Or, s'ils sont punis pour s'en être écartés, que n'ont point à craindre ceux qui étaient obligés à les conduire, ceux qui devaient les y retenir et marcher à leur tête ?

En même temps que vous formez leur cœur,

P. 1493

cultivez aussi leur esprit et tâchez de l'orner de connaissances utiles. Les plus intéressantes, je le répète encore, sont celles qui tiennent à la Religion et je vous invite à l'étudier vous-mêmes, afin d'être capables de leur en développer les preuves et de leur en faire sentir toute la force. Préservez-les de la contagion de l'impiété, et pour cela éloignez de votre société et de la leur toutes les personnes qui sont assez malheureuses pour se glorifier hautement du mépris qu'elles font des choses saintes, et dont la compagnie pourrait leur être dangereuse. Ne souffrez pas davantage qu'ils lisent jamais les ouvrages romanesques et irréligieux, si communs maintenant parmi nous et qui achèvent de détruire et de nous enlever le peu de mœurs qui nous restent. Si vous laissiez entre leurs mains ces abominables écrits, vous ne tarderiez pas à reconnaître que cette lecture est pour l'âme un véritable poison. Ô, je vous en conjure, sauvez ces pauvres enfants des dangers qui les menacent, et songez que c'est un dépôt que le ciel vous a confié et dont il faudra un jour que vous lui rendiez compte. Ils ont été purifiés dans le sacrement de la pénitence. J. C. vient de prendre possession de leurs cœurs ; les voilà revêtus d'une robe d'innocence ; malheur à vous s'ils la souillent, car vous en répondrez devant Dieu.

- Environnez-les de votre surveillance.

**IMPORTANCE ET AVANTAGES
D'UNE BONNE ÉDUCATION.**

P. 1493 bis

Quelques-uns d'entre vous, mes frères, peuvent se rappeler que je montais il y a quinze ans dans cette chaire pour vous annoncer la résolution que j'avais prise d'établir à Dinan¹ une école de frères ; personne ne s'y attendait, et l'on fut d'abord surpris de cette résolution soudaine en apparence ; mais ce qui m'engagea particulièrement, M.F., à vous donner la préférence sur plusieurs autres villes qui n'ont eu qu'après vous des écoles de ce genre, ce fut, M.F., la connaissance que j'avais de l'excellent esprit qui vous animait tous, et des sentiments si profonds de religion et de foi que vous manifestâtes et dont j'eus le bonheur d'être témoin quoique si jeune encore, dans le Jubilé de 1804. Oh ! combien n'était-il pas désirable qu'ils se perpétuassent dans vos familles ! et comment s'y seraient-ils perpétués si vous n'aviez pas eu les moyens d'élever vos enfants chrétiennement ?

Grâce au zèle que vous avez mis à seconder mes efforts, voyez, M.F., quel en a été le succès : l'établissement des frères si faible, si imparfait à l'origine, s'est développé de plus en plus, et pour me servir d'une comparaison du saint Évangile, ce petit grain de sénévé est devenu un grand arbre sur lequel les oiseaux du ciel viennent aujourd'hui se reposer.

Cependant, M.F., comme nous devons toujours considérer beaucoup moins le bien qui est fait que celui qui reste à faire, vos dignes pasteurs ont pensé que pour affermir de plus en plus vos enfants dans les heureuses dispositions où ils étaient déjà, il serait utile de leur donner une retraite.

P. 1494

extraordinaire de quelques jours, et Mgr l'Evêque de St-Brieuc non seulement nous l'a permis, mais il a daigné partager nos humbles travaux pour montrer l'intérêt qu'il y prenait. Dieu les a bénis ; vos enfants en ont profité ; mais maintenant, pères et mères, c'est à vous de compléter notre ouvrage. Si vous voulez - (et à Dieu ne plaise que j'en doute !) - si vous voulez que vos enfants persévèrent et conservent les grâces si précieuses qu'ils ont reçues, ah ! je vous en prie, redoublez de soins et de vigilance ; vous connaissez leur inconstance ; hélas ! la paille que le vent emporte n'est pas plus légère qu'ils ne le sont.

Soyez sans cesse auprès d'eux pour les encourager et les soutenir, que vos yeux soient toujours ouverts sur leurs moindres démarches ; veillez à ce qu'ils ne forment plus désormais d'imprudentes et dangereuses liaisons avec des jeunes gens sans mœurs et livrés à d'infâmes habitudes, dont les exemples pernicious gagnent comme la gangrène et dont les conversations pleines de licence flétriraient bientôt dans l'âme de vos enfants et y étoufferaient toutes les semences de piété, tous les germes de vertu ; veillez plus attentivement que vous ne l'avez fait jusqu'ici à ce qu'ils assistent régulièrement le dimanche à la grand-messe et aux vêpres, soit avec vous, soit avec les frères s'ils suivent leurs classes, car je me suis aperçu et il m'est pénible de le dire, qu'à Dinan plus qu'ailleurs, dès l'âge le plus tendre on s'accoutume à négliger ce devoir essentiel ; veillez à ce que sous aucun prétexte ils ne s'absentent jamais de l'école sans permission et soyez inflexibles sur ce point, car il est plus important que vous ne le croyez peut-être ; où donc vont-ils quand ils y manquent ? ils vont courir dans les rues, dans les chemins, sur les places publiques, où ils reçoivent et donnent trop souvent l'exemple de tous les scandales ; là ils rencontrent d'autres

¹ Le sermon est prononcé dans cette paroisse, probablement en 1834. En septembre 1819, l'abbé de la Mennais, lors de l'installation de l'école des Frères de Dinan prêcha dans l'église Saint-Malo de Dinan. (Notice du f. Julien Kerdauid, AFIC.80).

P. 1495

enfants vicieux, et il s'établit entre eux je ne sais quel brutal enseignement d'immoralité, dans lequel ils deviennent maîtres presque aussitôt qu'ils sont disciples. Détournez-les donc d'une main ferme de ce danger que leur inexpérience les empêche d'apercevoir et de craindre ; parlez-leur de temps en temps des avantages d'une bonne et chrétienne éducation ; faites-leur aimer ces écoles où la religion leur distribue de ses mains divines le pain de l'instruction non moins nécessaire à l'âme que ne l'est au corps le pain matériel dont il se nourrit, où l'enfance est formée à la pratique des douces et aimables vertus qui font le charme du premier âge et le bonheur de tous les autres, c'est-à-dire où l'on forme l'homme tout entier, son cœur aussi bien que son esprit, où l'on s'occupe avec tant de zèle non seulement de faire acquérir aux petits enfants les connaissances élémentaires qui sont indispensables aujourd'hui dans toutes les conditions de la société même les plus humbles, mais encore la connaissance de ces hautes vérités que le Fils de Dieu lui-même a voulu enseigner aux hommes et qu'il n'est permis à aucun d'eux d'ignorer.

Que ce soit là l'objet principal d'une véritable éducation, qui en doute ? Faut-il donc de vastes recherches et un long travail d'esprit pour s'en convaincre ? Ah ! malheur aux parents qui ne comprendraient pas combien il leur importe personnellement d'élever leurs fils dans les principes de la religion et de leur inspirer de bonne heure la crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse ! Ils ne tarderont pas à déplorer d'une manière bien cruelle les suites de leur négligence et de leur erreur ; après avoir laissé grandir ces enfants dans une sauvage ignorance, sans foi, sans frein, entièrement libres de s'abandonner

P. 1496

aux passions les plus ignobles, à leurs goûts les plus dépravés, ils les verront traîner leur jeunesse entre le déshonneur et la misère, se livrer sans pudeur au vol, aux excès de l'ivrognerie, aux fureurs du jeu, aux emportements d'une débauche effrontée ; et puis, ils viendront ces enfants, le tête haute, un sourire amer sur les lèvres, insulter à la douleur de leur vieux père, qui essayera alors, mais trop tard, de les attendrir ou de les effrayer.

Qui oserait dire que j'exagère ? n'avez-vous pas été comme moi trop souvent témoin de ce désolant spectacle ? vos oreilles n'ont-elles pas été frappées plus d'une fois, comme les miennes, des plaintes douloureuses de tant de mères qui pleurent leurs fils morts à la vertu, bien plus amèrement que d'autres mères ne pleurent leurs fils que l'on porte au tombeau ? Regrets hélas ! trop tardifs ! qui donc ramènera au bercail ces brebis égarées, ces enfants qui ne peuvent pas même retrouver dans leur mémoire un souvenir de religion, qui n'ont jamais goûté les saintes délices de l'innocence, à qui l'impiété a raconté ses fables et qu'elle a allaités de ses mensonges pour ainsi dire dès le berceau ? En eux, il n'y a plus même d'intelligence ; toute vie est éteinte ; il ne faudrait rien moins qu'un miracle pour ressusciter ces enfants déjà pourris.

Il n'en sera pas ainsi des vôtres, M. C. F. , du moins je l'espère, et cet espoir est fondé sur ce que j'ai vu de mes yeux pendant la dernière retraite ; oh ! comme ils nous ont édifiés et consolés ! avec quelle attention ils écoutaient la divine parole, cette parole descendue du ciel qui tombait sur leur âme comme une douce rosée ! avec quel empressement ils se sont purifiés de leurs plus légères souillures dans le bain sacré de la pénitence ! avec quel vif et ardent amour ils se sont assis à la table de J.-C. pour y manger le Pain des Anges !

P. 1497

Chers enfants, qu'ils étaient contents, qu'ils étaient heureux ! Eux-mêmes sans doute vous ont déjà parlé de leur bonheur et vous l'avez partagé ; en les voyant revêtus de nouveau de la robe blanche qui leur fut autrefois donnée dans le Baptême, votre cœur a tressailli d'une grande joie ; des larmes d'attendrissement et d'espérance ont coulé de vos yeux. Eh bien, M.F.,

SERMONS

je vous exhorte encore une fois ; oui, encore une fois, je le répète ; profitez de cette circonstance pour les affermir de plus en plus dans les sentiments d'une piété sincère et faites en sorte que toujours vos exemples soient d'accord avec vos leçons ; en sanctifiant vos familles vous vous sanctifierez vous-mêmes ; en y établissant le règne de Dieu vous y établirez l'ordre et la paix ; ne craignez point de vous donner pour cela trop de peines et de soins. Et après tout, qu'est-ce qui pourrait vous intéresser davantage ? Qu'avez-vous de plus cher au monde que vos enfants, que ces pauvres petites et innocentes créatures dont Dieu vous a confié la garde et dont il a remis entre vos mains les destinées ? Ne permettez pas qu'ils se corrompent et se perdent.

Quelle autre consolation, quel autre appui aurez-vous dans votre vieillesse ? N'est-ce pas au milieu d'eux que vous devez vivre, entre leurs bras que vous devez mourir ? Ah ! à la fin de leur retraite, ils se sont humblement présentés devant vous et vous ont dit :

Mon père, ma mère, je vous demande pardon du chagrin que j'ai pu vous faire ; et après les avoir embrassés vous les avez bénis en rendant grâce au ciel des changements qui s'étaient opérés en eux ; un jour ces mêmes enfants, à genoux au pied de votre lit de mort, vous prieront de vous accorder avant de vous séparer d'eux et de sortir de ce monde, une bénédiction dernière ; puissiez-vous les avoir élevés si chrétiennement que par leur obéissance

P. 1498

et leur piété filiale ils aient mérité de recevoir ce dernier gage de votre tendresse, qui sera pour eux le gage de l'éternel bonheur ! Ainsi soit-il.

365

PARDON DES OFFENSES

P. 1499

(Fragment).

Depuis que nous sommes dans cette paroisse, nous n'y avons reçu que des témoignages d'estime et de bienveillance ; nous n'avons donc rien à pardonner aux habitants de M.... ; mais, dans des temps déjà loin de nous, que de prêtres ont été persécutés d'une manière cruelle ! et aujourd'hui même, combien n'avons-nous pas encore d'ennemis ! Que d'hommes ivres de haine et d'impiété, attaquent avec une rage infernale, par d'odieuses calomnies, les ministres de Dieu et particulièrement les missionnaires ! Mais quels que soient leurs torts envers nous, nous leur pardonnons de bon cœur ; volontiers à l'exemple de Jésus-Christ, notre divin Maître, nous donnerions notre vie pour racheter leur âme.

(Autre rédaction) :

Mais dans des temps déjà loin de nous, que de prêtres ont été persécutés d'une manière cruelle ! que de prisons ouvertes pour les recevoir ! que d'échafauds rougis de leur sang ! aujourd'hui même, combien n'avons-nous pas encore d'ennemis ! que d'hommes aveugles, injustes, ingrats, ivres de haine et d'impiété, persécutent Dieu même dans ses ministres, en répandant contre eux d'odieuses calomnies ! Mais, quels que soient les torts de ces hommes envers nous, nous leur pardonnons de bon cœur ; ils sont toujours nos frères ; nous les aimons en Dieu ; nous les aimons pour Dieu ; et volontiers, à l'exemple de

P. 1499 bis

Jésus-Christ notre divin Maître, nous donnerions notre vie pour racheter leur âme. Daigne le Seigneur les convertir et les sauver !

366

SUR LES MAUVAISES LECTURES.

P. 1500

*Multi autem eorum qui fuerant curiosa sectati, contulerunt libros, et combusserunt coram omnibus*¹.

Il est rapporté dans le 19^{ème} chapitre des Actes que St Paul ayant prêché à Ephèse, tous les Juifs et tous les gentils qui furent témoins de ses miracles se convertirent et que plusieurs d'entre eux, qui s'étaient livrés à des recherches curieuses et condamnables, apportèrent leurs livres aux pieds de l'apôtre et les brûlèrent publiquement ; et, quand on en eut supputé le prix, on trouva qu'il montait à cinquante mille pièces d'argent, de la valeur d'environ dix-neuf mille francs de notre monnaie ; ainsi, ajoute l'écrivain sacré, la parole de Dieu se répandait de plus en plus et elle était puissamment confirmée : *Ita fortiter crescebat verbum Dei, et confirmabatur*.²

M.F., voilà les exemples que nous ont donnés nos pères dans la foi ; aussitôt qu'ils furent détrompés de leurs longues erreurs, ils s'empressèrent de détruire tous les livres où elles étaient enseignées, et, quel que fût le prix de ces ouvrages, il n'hésitèrent point à en faire le sacrifice. *Contulerunt libros et combusserunt coram omnibus*.

Nous avons aujourd'hui sous les yeux un spectacle bien différent. Jamais les mauvais livres n'avaient été si multipliés, et pourtant personne pour ainsi dire ne s'en effraye, ne s'oppose à leurs ravages : hommes, femmes, enfants, tout le monde les lit, les prête, ou du moins les garde sans scrupule ; et c'est ainsi que la religion s'affaiblit de plus en plus au milieu de nous, et que nous sommes menacés d'en voir disparaître bientôt, d'au milieu de nous, les derniers restes.

P. 1501

Pour que vous ne vous laissiez pas entraîner comme tant d'autres, essayons cependant d'apporter quelques remèdes à un si grand mal. Je le sais, les hommes déjà perdus par de mauvaises lectures se riront de nos plaintes et n'écouteront point nos conseils ; peut-être même s'irriteront-ils lorsqu'ils nous entendront condamner fortement des écrivains qu'ils environnent de louanges et qu'ils admirent sans mesure comme sans raison ; mais qu'importe ? ce n'est pas aux incrédules que je veux parler aujourd'hui ; c'est aux chrétiens que je veux montrer dans cette instruction combien ils sont coupables et insensés quand ils se laissent entraîner par une téméraire curiosité à lire des livres défendus.

Je distingue deux espèces de mauvais livres, les uns sont contraires à la foi, les autres sont contraires aux bonnes mœurs, et ont pour objet d'exciter et de flatter les passions ; or, je dis que vous devez vous interdire sévèrement la lecture des uns et des autres.

Dans tous les temps, il y a eu des mauvais livres ; mais ils étaient rares et presque entièrement inconnus dans notre bonne et sainte Bretagne ; à peine osait-on les répandre dans les ténèbres, et tout homme honnête aurait rougi d'en avoir lu un seul ; mais aujourd'hui on les réimprime par milliers, et ils circulent en foule jusque dans les écoles de l'enfance, et jusque dans la chaumière du pauvre ; vous pouvez juger de la perversité des doctrines qu'ils renferment et du mal qu'ils doivent faire, par le mal même qu'ils ont déjà produit. Vous le savez : une révolution sanglante a bouleversé la terre et l'a couverte de ruines ; ce fléau a passé au milieu de nous comme une tempête ; il a tout dévasté et à peine après tant de secousses violentes, l'Etat ébranlé dans ses fondements commence-t-il à se rasseoir

¹ Ac., 19, 19.

² Ac., 19, 20.

SERMONS

P. 1502

et à se raffermir que déjà il est menacé de secousses nouvelles. Or, quelle a été la cause principale de ces calamités inouïes ?

Qui de vous l'ignore ? N'est-ce pas l'impiété qui a répandu cette fièvre d'indépendance et de révolte qui, depuis soixante ans, travaille l'Europe et le monde entier ? N'est-ce pas elle qui a détruit la société dans sa source en détruisant dans le cœur des peuples le sentiment du devoir, le respect des lois, la véritable notion du [...], les douces habitudes de l'obéissance, la croyance à des peines et des récompenses futures, l'amour de Dieu et la soumission à sa parole ? Direz-vous que nous la calomnions et qu'elle n'a fait rien de tout cela ? Mais elle-même se félicitait d'avance de cet horrible triomphe, et vraiment il serait injuste de lui disputer une pareille gloire. Ecoutez Voltaire¹ : «*Je laisse, dit-il en parlant de ses ouvrages, je laisse à la postérité des limes et des ciseaux ; je jette les semences d'une révolution qui éclatera au premier moment ; ce sera un beau tapage, et les jeunes gens seront bienheureux car ils verront de belles choses.* »

Cette sinistre prédiction s'est accomplie sous nos yeux : les autels et les trônes dont on avait *limé* les appuis sont tombés du même coup, et nous les avons vus s'écrouler dans le sang ; nous avons entendu invoquer la liberté pour protéger les crimes, et l'invoquer encore pour persécuter toutes les vertus ; nous avons vu l'instrument de la mort *en permanence* sur nos places publiques, et notre patrie changée en un vaste cimetière ; nous avons vu enfin des hommes sans religion et sans Dieu, transportés d'un délire presque surnaturel, s'applaudir d'avoir tout détruit, comme aux premiers jours du monde Dieu se glorifiait d'avoir tout créé. Voilà donc les *belles choses* dont les jeunes gens devaient être témoins, et que devaient enfanter ces écrits blasphématoires

P. 1503

et séditieux que leurs auteurs eux-mêmes comparaient aux *ciseaux* avec lesquels des mains hardies et criminelles couperaient bientôt les liens sacrés qui unissent l'homme à Dieu, et l'homme à l'homme même. Louis XVI², ce saint roi d'immortelle et douloureuse mémoire, avait donc bien raison de dire, en parlant des œuvres de Voltaire et de Rousseau : «*Ces deux hommes ont perdu la France !* ».

Mais le mal que leurs livres étaient destinés à faire n'est pas épuisé ; une jeunesse lamentable, pour qui toutes les leçons du malheur semblent perdues, continue d'aller s'abreuver à cette source empoisonnée ; elle s'y enivre d'erreurs et de sophismes ; elle y puise la haine de tout ce qui est vrai, le mépris de tout ce qui est ancien, le dégoût de tout ce qui est pur ; se croyant d'autant plus éclairée qu'elle est plus ignorante et plus folle, son orgueil *monte sans cesse* ; et comme si l'expérience n'était pas bien faite, elle serait toute prête à recommencer, en se jouant, *le beau tapage* que nous avons vu.

Mais à quoi bon nous arrêter plus longtemps à prouver combien les mauvais livres sont dangereux pour la société ? Personne n'en doute ; leurs tristes effets, visibles à tous les yeux, sont également reconnus et par ceux qui s'en réjouissent et par ceux qui s'en effrayent. Chose étrange ! tout le monde est convaincu de cela, et personne cependant ne craint rien de semblable pour soi-même, c'est-à-dire qu'aveuglé par une présomptueuse confiance, chacun se croit permis de tout lire, comme s'il était à l'abri de toute espèce de séduction.

Certes, il y a dans cette manière d'agir et de penser quelque chose d'éminemment anti-chrétien ; et je m'étonne toujours de voir des hommes qui ont encore la foi essayer de justifier

¹ François Marie Arouet, dit Voltaire (1694-1778), écrivain et philosophe, répandit ses idées dans ses poèmes, ses contes, ses essais historiques, son Dictionnaire philosophique (1764).

² Louis XVI, roi de France de 1774 à 1791, puis roi des Français (1791-1792), fut condamné à mort par la Convention et guillotiné le 21 janvier 1793.

à leurs propres yeux une imprudence si évidemment coupable ; car, enfin, la foi n'est-elle pas un don, et le plus grand

P. 1504

de tous les dons ? L'exposer de la sorte, n'est-ce pas un crime ? et, après avoir commis ce crime, comment espérer de n'en être pas puni par la perte de la grâce même à laquelle on attache si peu de prix, puisqu'on prend si peu de précautions pour la conserver ? D'ailleurs, qui ne sait combien notre esprit est faible et prompt à s'éblouir, combien il est facile à un auteur adroit de l'embrouiller et de le faire tomber dans ses pièges ? Les plus habiles souvent ont besoin de sérieuses méditations et d'un long travail d'esprit pour réfuter des raisonnements captieux, pour éclaircir les faits qu'on déguise, pour rétablir les citations qu'on altère ; que sera-ce donc d'un homme à qui ces discussions ont été jusqu'alors étrangères, d'une femme, d'un enfant, d'un simple artisan, qui n'ont jamais rien étudié, rien approfondi, qui ne savent pas le premier mot de tout cela ? Iron-t-ils lutter seuls contre les sophistes exercés, contre les plus robustes athlètes du mensonge ? Et remarquez l'avantage qu'ont ceux-ci dans cette espèce de combat ; ils sont soutenus par les plus puissants auxiliaires, car les passions en servent toutes à l'impiété, parce que les doctrines ... (*Lacune dans le manuscrit : 4 pages manquent*). – (*Voir le n° suivant, qui reprend le même sermon, avec les pages manquantes.*)-

[...] du Dieu de vérité et d'amour ne sont à ses yeux que des *fourbes*, parce qu'ils prêchent les consolantes et sublimes doctrines que le ciel a révélées à la terre pour la rendre heureuse, la sanctifier ; et en serrant autour de son col le fatal cordon, il ne voit plus que *de sublimes noirceurs* dans la religion qui le protège contre lui-même, en lui défendant d'attenter à ses jours.

Quelle frénésie ! et, je le répète, que faut-il de plus qu'un pareil exemple pour vous faire à jamais maudire des ouvrages affreux qui, en ravissant à l'homme la foi, ôtent à ses passions leur frein et détruisent jusqu'à son intelligence ? Que faut-il de plus pour vous déterminer à ne jamais en permettre la lecture aux personnes qui vous sont chères et qui dépendent de vous ? Pères et mères, pourriez-vous voir sans frémir entre les mains de vos fils et de vos filles un seul de ces livres odieux que l'on réimprime pour perdre la jeunesse et dont les impies de nos jours ont redemandé les cendres au bûcher qui les brûla jadis sur la place publique, non par ordre des prêtres mais par l'ordre des magistrats chargés par les lois de veiller à la sûreté des familles et de la société ? Ils sont mauvais, nous en convenons ; mais

P. 1505

enfin, dira-t-on, ils sont bien écrits ; tout le monde les a lus, et pour s'instruire il est indispensable de les lire.

Pitoyable excuse ! mieux ils sont écrits, plus ils sont dangereux ; mais combien les éloges qu'on en fait sous le rapport du talent et du style ne sont-ils pas exagérés ? Et quelle immense supériorité un homme d'un goût pur ne reconnaîtra-t-il pas toujours dans les écrivains que la religion a produits et comme enfantés, sur tous ceux dont le talent n'a pas été agrandi et vivifié par elle ? Quoi qu'il en soit, qu'importe ? Le poison cesse-t-il d'être du poison parce qu'on vous le présente dans une coupe élégante et riche d'ornements, ou parce que beaucoup de gens en sont avides ? La folie des autres justifierait-elle votre imprudence et votre folie ?

L'application est facile, et ainsi, je trouve la réponse à votre objection dans votre objection même.

Pour s'instruire, ajoutez-vous, il faut nécessairement connaître et lire des ouvrages si fameux. - Oui, il faut les connaître comme un navigateur doit connaître les écueils qu'il doit rencontrer sur sa route, afin de les éviter. Et quelle véritable instruction iriez-vous donc

SERMONS

chercher dans des livres qui n'ont été faits que pour tromper et pour corrompre ? Vous n'y apprendrez que deux choses, à douter de tout et à ne rougir de rien.

Nous ne sommes point des enfants, dites-vous encore ; notre jugement est formé, et par conséquent, nous distinguerons sans peine ce qui est bon et ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas.

P. 1506

Cela est-il donc aussi facile que vous vous l'imaginez ? Serait-ce vous faire injure que d'attribuer à votre orgueil une prétention si téméraire ? Pour moi, votre confiance m'effraye ; je crains d'autant plus pour vous le péril de la séduction que vous le craignez moins ; et je tremble quand je vous entends répéter cette parole du pharisien : moi, je ne suis pas comme les autres hommes : *non sum sicut ceteri hominum*¹ !

Un pareil langage prouve que vous ne savez pas jusqu'à quel point notre raison est aveugle et débile, quoique l'expérience ne nous l'apprenne que trop bien tous les jours. Je suppose par exemple qu'un homme savant dans la physique, dans les mathématiques, dans l'histoire ou dans les lettres, mais qui ne s'est jamais occupé de jurisprudence, lise des mémoires composés par un avocat adroit et subtil, sur un sujet qui ne peut être éclairci que par la discussion approfondie d'un point de droit obscur ; qu'arrivera-t-il ? N'est-il pas presque certain que cet homme n'ayant pas fait les études nécessaires pour bien saisir une question si délicate, n'échappera point aux ruses de la chicane, et sera disposé à croire vraies des doctrines soutenues avec tant d'art, quoique cependant elles soient fausses ? Du moins sera-t-il ébranlé et recevra-t-il des impressions dont il lui sera presque impossible de se défendre ; plus il aura d'esprit, plus il aura de confiance dans des opinions qui seront devenues les siennes, et par conséquent, plus il sera difficile de le détromper et de le ramener à des principes contraires.

P. 1507

Eh bien, tel est l'effet que produisent les écrits irrégieux sur ceux mêmes qu'ils ne rendent pas tout à fait impies : ils affaiblissent la foi et la troublent ; ils jettent dans l'esprit une foule de pensées inquiètes, de doutes pénibles, et toujours on est moins chrétien après ces lectures qu'on ne l'était avant de les faire : *diminutæ sunt veritates*. Et n'est-ce pas parce que presque tout le monde se les permet sous de vains prétextes, que l'on rencontre aujourd'hui si peu d'hommes parmi les fidèles mêmes dont toutes les idées par rapport aux choses de la religion soient parfaitement saines et qui n'aient pas dans la tête une foule de préjugés anti-catholiques ?

Que si cependant vous êtes curieux de savoir ce que les ennemis de la religion ont écrit contre elle, lisez les ouvrages de ses défenseurs : vous y trouverez les difficultés et les réponses ; vous entendrez en même temps les deux parties ; c'est le moyen de vous instruire solidement. Quiconque, au contraire, cherche l'erreur pour jouer avec elle, si je puis m'exprimer de la sorte, mérite de la trouver pour sa perte ; quiconque s'amuse du blasphème, déjà n'est plus chrétien, ou ne le sera pas longtemps.

Ces réflexions s'appliquent à la lecture des romans et de toutes ces brochures licencieuses dont nous sommes comme inondés.

Qu'est-ce qui fait l'attrait et le charme de toutes les productions de ce genre, sinon une peinture, hélas ! trop fidèle des plus dangereuses passions. L'ambition, la jalousie, les fureurs de l'amour, la haine, la vengeance y sont louées, préconisées, tandis qu'on y tourne en dérision les lois sacrées du mariage, les délicatesses

¹ Lc., 18, 11.

P. 1508

de l'honneur, la modestie, la candeur, la tendre et timide innocence. A chaque page, pour ainsi dire, que de plaisanteries obscènes ! que d'outrages à la vertu ! Quelle impudence effrénée et quel révoltant cynisme ! Vous voulez orner votre esprit, dites vous ; ah ! plutôt craignez, craignez de le souiller par la lecture de ces ouvrages monstrueux dans lesquels le bon goût, la langue et les mœurs sont également offensés.

Et quand quelques romans seraient moins mauvais que les autres, qu'est-ce que cela prouve, sinon, ce que personne ne conteste, qu'il y a des degrés dans le mal ? Toujours est-il certain qu'il n'y en a aucun de tout à fait irréprochable, et qui ne tende à fausser l'esprit en le remplissant de vaines chimères ; transporté en quelque sorte dans un monde idéal, on devient incapable de juger sainement de ce qu'il y a de réel et de sérieux dans la vie ; on éprouve un invincible dégoût non seulement pour les pieux exercices de la religion, mais encore pour les lectures instructives, pour toute espèce de travail et d'étude, et l'on perd même la faculté de s'y appliquer avec quelque succès ; ainsi on consume les jours si précieux de la jeunesse, et quelquefois la vie entière, dans une oisiveté stérile, dans une indigne mollesse ; on la passe à s'entretenir de fables et à s'amuser avec des rêves.

Malheur donc à ceux qui se permettent de semblables lectures, et qui croiraient être assez sûrs d'eux-mêmes pour s'imaginer que le récit mensonger de tant d'aventures bizarres et scandaleuses ne ferait sur leur cœur aucune impression ! Et d'où vient donc le plaisir qu'ils y trouvent ? Pourquoi les lisent-ils s'ils

P. 1509

n'y prennent aucun intérêt, et quel intérêt peuvent-ils y prendre qui ne soit criminel ? Ah ! il leur arrivera comme à tant d'autres ; après avoir indiscretement fixé les yeux sur l'image du vice, image environnée de tout ce qui peut le rendre aimable et séduisant, ils se familiariseront avec le vice même.

S'il fallait de nouvelles preuves pour vous en convaincre, j'interrogerais la conscience de tous ceux qui ont lu quelques-uns de ces livres pervers ; ils confirmeraient mes réflexions par leur témoignage, j'en suis certain. Entrez, leur dirais-je, entrez dans ce sanctuaire ; mettez-vous à genoux au pied de cet autel, et là, levez la main, jurez devant J.-C. qu'après avoir lu ces blasphèmes et ces obscénités, votre esprit n'en a point été souillé ; que votre foi est restée également ferme qu'auparavant et votre cœur aussi chaste, et vos pensées aussi pures ! ... Ah ! aucun d'eux n'aurait le courage impie de répondre par un mensonge dans un pareil lieu ; ils vous diraient qu'il a suffi d'un mauvais livre pour les perdre, de même qu'il ne faut qu'une étincelle pour allumer un vaste incendie, et tous en rougissant et en versant les pleurs de la honte, vous révéleraient d'affreux secrets dont je ne puis parler.

Qu'ai-je besoin d'en dire plus ? Entreprendre de prouver à des chrétiens que la lecture des livres impies et licencieux doit leur être funeste, n'est-ce pas imiter un magistrat qui ferait élever une tribune sur la place publique, et qui, rassemblant autour de lui ses administrés les préviendrait solennellement que le poison tue, et que

P. 1510

par conséquent, il y a quelque danger à s'en nourrir. Peine inutile, dirait-on ; tout le monde sait ça ! On le sait, il est vrai, mais alors même que l'on rejette avec une indignation les livres où la religion est ouvertement attaquée et où la pudeur est dépouillée de tous ses voiles, on n'hésite point à se permettre la lecture de beaucoup d'ouvrages, moins scandaleux en apparence, et qui sont cependant d'autant plus dangereux qu'on est persuadé qu'ils ne le sont pas. Il est donc fort important de rappeler ou de faire connaître aux chrétiens les règles à suivre dans le choix des livres : ce sera le sujet d'une seconde conférence.

367

DÉSASTREUX EFFETS DES MAUVAIS LIVRES.

P. 1512

*Multi autem eorum qui fuerant curiosa sectati, contulerunt libros et combusserunt coram omnibus*¹.

Il est rapporté dans le 19ème chapitre des Actes des apôtres que St Paul ayant prêché à Ephèse les Juifs et les gentils qui avaient été témoins de ses miracles se convertirent, et que plusieurs d'entre eux qui s'étaient livrés à des recherches curieuses et condamnables apportèrent leurs livres aux pieds de l'apôtre et les brûlèrent publiquement ; et quand on en eut supputé le prix on trouva qu'il montait à cinquante mille pièces d'argent, c'est-à-dire à environ dix-huit mille francs de notre monnaie. Ainsi, ajoute l'écrivain sacré, la parole de Dieu se répandait de plus en plus et elle était puissamment confirmée : *accrescebat verbum Dei et confirmabatur*².

Chrétiens, voilà les exemples que nous ont donnés nos pères dans la foi ; à peine furent-ils sortis des ténèbres du paganisme et détrompés de leurs longues erreurs, qu'ils s'empressèrent de détruire les livres où elles étaient renfermées, et, quel que fût le prix de ces ouvrages, il n'hésitèrent point à en faire le sacrifice : *contulerunt libros et combuserunt coram omnibus*.

Aujourd'hui, nous avons sous les yeux un spectacle bien différent ; jamais les productions de l'impiété n'avaient été si dégoûtantes et si hideuses ; et pourtant, hommes, femmes, enfants, tout le monde les lit, les prête ou les garde chez soi sans scrupule ; ainsi la religion s'affaiblit de plus en plus et nous sommes menacés d'en voir disparaître d'au milieu de nous les derniers restes.

P. 1513

Essayons, sinon de remédier tout à fait à un mal si grand, du moins d'en arrêter les progrès. Je le sais ; les hommes que les mauvaises doctrines ont déjà pervertis, n'écouteront pas nos conseils et se riront de nos reproches ; peut-être même nous accuseront-ils d'injustice et d'exagération lorsqu'ils nous verront attaquer ouvertement des erreurs qui leur sont chères, des écrivains qu'ils environnent de louanges et qu'ils écoutent comme leurs maîtres ; mais qu'importe ? ce ne sont pas les incrédules que je veux convaincre dans cette instruction, mais c'est aux chrétiens que je veux montrer qu'ils ne peuvent, sans danger et sans crime, se permettre indistinctement toutes espèce de lectures.

Je distingue deux sortes de mauvais livres : les uns sont contraires à la foi ; les autres sont contraires aux mœurs et ont pour but d'exciter de honteuses passions ; or, je dis que vous devez en conscience vous interdire également la lecture des uns et des autres.

Avant d'avoir ouvert aucun de ces ouvrages scandaleux que la philosophie répandait autrefois dans les ténèbres avec de timides précautions et presque en les désavouant, mais qu'on réimprime aujourd'hui avec éclat et qu'on fait pénétrer avec audace, jusque dans les écoles de l'enfance et dans la chaumière du pauvre, vous pouvez juger de la perversité des doctrines qu'ils contiennent et du mal qu'ils doivent faire par le mal qu'ils ont déjà produit. Qui de vous l'ignore ? une révolution sanglante a bouleversé la terre et l'a couverte de ruines ; elle a passé au milieu de nous comme une tempête, et sur son passage elle a tout dévasté. A peine,

¹ Ac., 19, 19.

² Ac., 19, 20.

P. 1514

après tant de secousses violentes, l'Etat ébranlé jusque dans ses fondements commence-t-il à se rasseoir et à se raffermir qu'il chancelle de nouveau et que de nouvelles calamités le menacent dans un avenir prochain ; or, quelle a été la cause de tant de malheurs et de désordres ? N'est-ce pas l'impiété qui a répandu cette fièvre d'indépendance et de révolte qui depuis soixante ans travaille l'Europe ? N'est-ce pas elle qui a détruit la société dans sa source en détruisant dans le cœur des peuples le sentiment du devoir, le respect des lois, la vengeance des peines et des récompenses futures, la crainte de Dieu et la soumission à sa parole ? Elle-même se félicitait d'avance de cet horrible triomphe, et certes, je ne lui disputerai point une pareille gloire ; écoutez Voltaire :

Je laisse, dit-il en parlant de ses ouvrages, je laisse à la postérité des limes et des ciseaux ; je jette les semences d'une révolution qui éclatera au premier moment ; ce sera un beau tapage ; les jeunes gens sont bienheureux car ils verront de belles choses.

Cette sinistre prophétie s'est accomplie sous nos yeux ; les autels et les trônes, dont on avait limé les appuis, sont tombés du même coup, et nous les avons vus s'écrouler dans le sang ; nous avons entendu invoquer la tolérance pour persécuter toutes les vertus, invoquer la liberté pour justifier tous les crimes ; nous l'avons vu l'instrument de la mort, en permanence sur nos places publiques ; nous avons vu enfin des hommes sans religion et sans Dieu, devenus tout-puissants, transformer notre patrie en un vaste cimetière, et transportés d'un délire presque surnaturel, s'applaudir d'avoir tout détruit, comme aux premiers jours du monde Dieu se glorifiait d'avoir tout créé.

P. 1515

Voilà donc les belles choses dont nous devons être témoins et que devaient enfanter ces écrits blasphématoires et séditieux que leurs propres auteurs comparaient à ces *ciseaux* avec lesquels des mains hardies et criminelles couperaient bientôt les liens sacrés qui attachent l'homme à Dieu et l'homme à l'homme même. Ah ! Louis XVI, ce saint roi d'immortelle et douloureuse mémoire, avait bien raison de dire en remarquant dans la bibliothèque de l'arsenal les œuvres de Voltaire et de Rousseau : « Ces deux hommes ont perdu la France ! » mais le mal que leurs livres devaient faire n'est pas épuisé. Une jeunesse lamentable, pour qui toutes les leçons du malheur semblent perdues, continue d'aller s'abreuver à cette source empoisonnée ; elle s'y enivre d'erreurs et de sophismes ; elle y puise la haine de tout ce qui est vrai, le mépris de tout ce qui est ancien, le dégoût de tout ce qui est pur ; son orgueil monte sans cesse ; elle se croit d'autant plus éclairée qu'elle est plus ignorante ; et, comme si l'expérience n'était pas bien faite, elle serait toute prête à recommencer en se jouant *le beau tapage* que nous avons vu.

Mais à quoi bon nous arrêter plus longtemps à prouver que les mauvais livres sont funestes à la société ? Leurs tristes effets, visibles à tous les yeux, ne sont niés par personne, sont également reconnus et par ceux qui s'en applaudissent, et par ceux qui s'en effrayent. Cependant, chose étrange ! personne ne craint rien de semblable pour soi-même ; c'est-à-dire qu'aveuglé par une présomptueuse confiance et par une curiosité sans règle, chacun se croit permis de tout lire, même les livres où la religion est outragée dans ses plus saintes maximes et attaquées dans ses preuves fondamentales, comme s'il était à l'abri de toute espèce de séduction.

P. 1516

Qu'un homme déjà sans religion agisse ainsi, je le conçois ; mais je m'étonne toujours de ce qu'un homme qui se dit chrétien, s'expose avec une si déplorable légèreté à perdre le plus grand de tous les dons, le don de la foi ; car enfin, qui ne sait pas combien notre esprit est prompt à s'éblouir, et combien par conséquent il est facile à un auteur adroit de l'embrouiller

SERMONS

et de le faire tomber dans ses pièges ? Les plus habiles souvent ont besoin d'un long travail d'esprit et de se livrer à d'opiniâtres études pour éclaircir des faits qu'on déguise ou des citations qu'on altère, pour répondre nettement à des sophisme captieux ; que sera-ce donc d'une femme, d'un enfant, d'un simple artisan ou même d'un homme instruit dans les sciences humaines qui n'ont jamais approfondi les hautes questions de métaphysique, d'histoire et de religion dont on les entretient, ou pour mieux dire, qui n'en savent pas le premier mot ? Iron-t-ils lutter seuls et corps à corps contre les plus robustes athlètes du mensonge ? N'y a-t-il pas dans cette espèce de combat une inégalité manifeste ? L'impiété, en flattant les passions trouve toujours en elles de puissants auxiliaires, tandis que la religion leur est odieuse parce qu'elle nous impose un joug qui leur est importun et qu'elles sont impatientes de briser. Donc tous ces téméraires qui n'ont pour toute science que leur hardiesse seront infailliblement vaincus puisqu'encore une fois ils n'ont eu ni le temps ni les moyens d'acquérir les connaissances nécessaires pour se défendre de l'erreur, et qu'ils se rendent indignes des grâces spéciales que Dieu n'accorde, pour s'en préserver, qu'aux

P. 1517

humbles de cœur, qui se défient d'eux-mêmes, qui cherchent la vérité avec le désir sincère d'obéir à ses lois.

Que leur arrive-t-il donc ? Ils sont d'abord comme étourdis, troublés par des objections qui leur avaient été jusqu'alors inconnues, et que leur ignorance suppose insolubles parce qu'en effet ils ne peuvent les résoudre ; ils perdent cette sécurité si douce dont ils jouissaient tandis que leur âme se reposant dans la foi avec une simplicité pleine d'amour ; un doute désolant les enveloppe de ses ténèbres, et le oui et le non leur paraissent également probables. Dieu n'est plus pour eux, si je puis m'exprimer de la sorte, qu'un grand problème et sa loi qu'une énigme obscure ; bientôt, de doutes en doutes, ils sont amenés à ne plus rien croire ; mais après s'être affranchis des croyances, ils ne tardent pas à s'affranchir des devoirs ; et à mesure que la vérité se retire de leur intelligence, leurs mœurs se dégradent ; les plus saintes pratiques de la religion leur deviennent à charge et pour ainsi dire odieuses ; ils les abandonnent toutes ; partant, plus de messes, plus de confessions, plus de sacrements, plus de prières ; et n'ayant plus ni règle ni frein, ils se précipitent en aveugles dans de prodigieux excès ; délivrés du remords, dominés par les sens et par les appétits de la brute, ils ne connaissent plus d'autre bonheur que la volupté, d'autres crimes que ceux qui compromettent leur santé ou leur fortune, et s'ils leur survient des maladies, des disgrâces, des revers, ils se débarrassent sans hésiter d'une vie au delà de laquelle ils s'imaginent n'avoir rien à espérer ni rien à craindre, comme on se débarrasse d'un fardeau trop pesant à porter

P. 1518

Je n'exagère point, M.F. ; on a vu de nos jours ce qui ne s'était jamais vu depuis que le monde existe ; on a vu des enfants se suicider avec un affreux sang-froid et eux-mêmes nous ont appris qu'ils avaient puisé dans leurs lectures les doctrines détestables qui, de conséquence en conséquence, les ont amenés à commettre un forfait que je puis bien appeler le plus grand de tous, puisqu'il est le seul inexpiable.

Un jeune pensionnaire du collège Henri IV, à Paris, s'étant un jour échappé de la promenade, fut condamné au retour à trois heures de prison. Pour se venger de ses maîtres qui lui avaient infligé cette punition légère, mais trop rigoureuse selon lui, que fit-il ? Enfermé dans la chambre d'arrêt, il attache sa cravate à une chaise et s'étrangle en se penchant avec effort ; toutefois, avant d'en venir là, il écrivit une espèce de testament dans lequel il disait en propres termes : je lègue mon corps aux pédants et mon âme aux mânes de Rousseau et de Voltaire qui m'ont appris à mépriser les vaines superstitions de ce monde et les subtiles noirceurs des fourbes de prêtres.

Quel langage ! Qui n'en frémirait ? Contemplez donc cette déplorable victime des systèmes impies et meurtriers de ces deux écrivains trop célèbres auxquels le malheureux *lègue son âme* ; apprenez à connaître la puissance des livres ; voyez jusqu'à quel point ils peuvent égarer la raison et étouffer dans le cœur de l'homme les sentiments les plus forts de la nature même ; ce jeune fou était tout fier d'avoir appris à mépriser

P. 1519

les vaines superstitions de ce monde, et ce sont les divins enseignements du christianisme qu'il appelle de ce nom odieux ! Il méprisait à 15 ans ce que les hommes du génie le plus élevé et de la science la plus vaste, ont adoré depuis dix-huit siècles ! Il méprisait ce que tout le genre humain, depuis l'origine du monde, a cru sur le sort réservé dans l'avenir au lâche qui déserte le poste où Dieu l'a placé, et dispose d'une vie qui ne lui appartient pas ! Les ministres du Dieu de vérité et d'amour ne sont à ses yeux que des *fourbes* parce qu'ils prêchent les sublimes et consolantes doctrines que le ciel a révélées à la terre pour la sanctifier ; et en serrant autour de son col le fatal cordon, le malheureux ne voit plus que de *subtiles noirceurs* dans la religion qui le protège contre lui-même en lui défendant d'attenter à ses jours ! Quelle frénésie ! quelle rage ! et qui donc pourrait ne pas maudire les livres détestables qui produisent de pareils effets ? Quels sont les pères assez insensés, les mères assez cruelles, pour mettre ou pour laisser entre les mains de leurs enfants ces ouvrages corrupteurs qui, en ravissant à l'homme la foi, ôtent à ses passions leur frein et détruisent jusqu'à son intelligence, que les impies de notre temps réimpriment avec un zèle affreux et dont ils ont redemandé les cendres au bourreau qui les brûla jadis sur nos places publiques, non par l'ordre des prêtres, mais par l'ordre des magistrats chargés de veiller à la sûreté des familles et à la conservation de la société.

Mais enfin, dit-on, ces livres sont bien écrits ; tout

P. 1520

le monde les a lus, et pour s'instruire, il est indispensable de les lire.

Pitoyable excuse ! mieux ils sont écrits, plus ils sont dangereux. Mais combien les éloges qu'on en fait ne sont-ils pas exagérés ! quelle immense supériorité un homme d'un esprit éclairé par de solides études, d'un sens droit et d'un goût pur, ne reconnaîtra-t-il pas toujours, dans les écrivains que la religion a produits et comme enfantés, sur tous ceux dont le talent n'a été ni agrandi ni vivifié par elle ? Après tout, qu'importe ? Le poison cesse-t-il d'être du poison parce qu'on le verse dans une coupe élégante et précieuse, ou parce que tout le monde en est avide ou s'en nourrit ? Si vous appreniez que tous les habitants d'une ville en ont pris et en sont morts, serait-ce pour vous une raison de ne pas le craindre, de vous flatter, en les imitant, de ne courir aucun risque ? Je veux m'instruire, ajoutez-vous, il faut nécessairement que je connaisse des ouvrages si fameux. Oui, il faut les connaître comme un navigateur doit connaître les écueils qu'il est exposé à rencontrer sur sa route, afin de les éviter ; mais, quelle véritable instruction iriez-vous donc chercher dans des livres qui n'ont été faits que pour tromper et pour corrompre ? Vous n'y apprendrez que deux choses, à douter de tout et à ne rougir de rien.

Pourquoi vous inquiéter ? Nous saurons nous mettre à l'abri du péril de la séduction, dites-vous encore. Oubliez-vous donc que nous ne sommes plus des enfants et que notre esprit mûri par l'âge est capable d'entendre et de juger un livre, quel qu'il soit ?

Mon frère, votre confiance m'effraye ; oui, je tremble quand je vous entends répéter cette parole d'orgueil du

SERMONS

P. 1521

pharisien de l'Évangile : moi, je ne suis pas comme les autres hommes : *non sum sicut ceteri hominum*¹ Quoi ! est-il donc si facile de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux, dans les questions surtout dont on ne s'est jamais occupé d'une manière sérieuse, soit parce qu'elles sont étrangères aux études habituelles et à notre état, soit parce qu'on n'en a pas eu le loisir ? Je suppose qu'un homme fort instruit dans les mathématiques, dans l'histoire ou dans les lettres, mais qui n'a point fait de cours de jurisprudence, lise un mémoire composé par un avocat habile sur un point de droit obscur ; n'est-il pas presque certain que cet homme n'échappera point aux ruses de la chicane ou du moins qu'il sera disposé à considérer comme douteux les principes mêmes les plus certains, s'ils sont attaqués avec force et avec art dans l'écrit qu'il vient de lire ? Plus il aura d'esprit, plus il se flattera de n'avoir pu être trompé, et par conséquent, plus il sera difficile de changer ses idées et d'effacer les premières impressions qu'il a reçues. Eh bien, tel est l'effet des livres contre la foi ; s'ils ne la détruisent pas d'abord, entièrement, du moins ils l'affaiblissent ; ils jettent dans l'âme une foule de pensées vagues, de doutes secrets, qui l'inquiètent, qui la troublent, de sorte que, toujours on est moins chrétien après avoir fait de semblables lectures, qu'on ne l'était avant de les faire ; et n'est-ce pas parce qu'aujourd'hui presque tout le monde se le permet sous de vains prétextes, qu'il est si rare de rencontrer parmi les fidèles mêmes, des hommes dont les idées sur toutes les choses de la religion soient parfaitement justes, qui n'aient pas dans la tête quelques préjugés anti-catholiques ?

Voulez-vous donc véritablement vous instruire ? Et pour

P. 1522

cela êtes-vous curieux de connaître ce que les ennemis de la religion ont dit contre elle ? Lisez les ouvrages où vous trouverez le pour et le contre, les objections et les réponses ; nous ne redoutons point cette espèce d'examen ; mais celui qui cherche l'erreur, pour jouer pour ainsi dire avec elle, mérite de la trouver pour sa perte ; celui qui se rit du scandale et qui s'amuse du blasphème, déjà n'est plus chrétien, ou ne le sera plus longtemps.

Ces réflexions s'appliquent à cette foule de romans, de chansons lascives et de brochures licencieuses dont nous sommes inondés.

Qu'est-ce qui fait le charme et l'attrait de toutes les productions de ce genre, sinon une peinture hélas ! trop fidèle des plus dangereuses passions. L'ambition, la jalousie, la haine, la vengeance et ses fureurs, l'amour et ses faiblesses y sont louées, préconisées, tandis qu'on y tourne en dérision la piété, la modestie, les délicatesses de l'honneur, les lois sacrées du mariage, la tendre et timide innocence, en un mot toutes les humbles vertus du chrétien. A chaque page, que d'obscénités dégoûtantes ! quel révoltant cynisme ! que d'outrages grossiers de tout ce qu'il y a de plus sacré et de plus saint sur la terre ! Vous voulez orner votre esprit, dites-vous. Eh bien, ne lisez donc jamais aucune de ces œuvres monstrueuses dans lesquelles les mœurs, la langue et le bon goût sont également offensés !

On convient généralement, je le sais, qu'en effet quiconque se respecte, ne doit jamais ouvrir aucun de ces infâmes recueils d'ordures, et par conséquent, il serait inutile de m'étendre davantage sur ce point ; une femme, une fille honnête se déshonoreraient aux yeux des libertins mêmes si elles avouaient

P. 1523

qu'elles en connaissent les noms et qu'elles ont souillé leurs mains en les touchant ; mais quand il s'agit de romans, on essaye de se réserver la liberté de les lire tous en supposant qu'il y en a quelques-uns dont la lecture est exempte de dangers.

¹ Lc., 18, 11.

Je l'avoue, tous les romans ne sont pas également mauvais, mais y en a-t-il qui ne le soient pas du tout ? s'il y en a, ils sont en si petit nombre que vous pourriez les compter sur vos doigts, et que vous n'auriez pas besoin pour cela de vos deux mains. Il y a des degrés dans le mal ; toutes les causes de mort n'ont pas aussi une égale activité ; est-ce une raison de ne se précautionner contre chacune d'elles ?

Chrétiens, quand donc commencerez-vous à comprendre que vous ne devez pas éloigner de vous avec moins de soin ce qui peut nuire à votre âme que ce qui peut nuire à votre corps, à votre santé, à votre fortune ?

Quoiqu'il en soit, je le dis sans hésiter, c'est s'abuser étrangement que de s'imaginer que la lecture des ouvrages de ce genre soit innocente. Remarquez l'effet qu'elle produit sur tous ceux qui s'y livrent. Transportés dans un monde idéal, ils deviennent incapables de juger sainement de tout ce qu'il y a de sérieux dans la vie. (*Manuscrit inachevé*)

368

MAUVAIS LIVRES.¹

P. 1524

*Multi autem eorum qui fuerant curiosa sectati contulerunt libros et combusserunt eos coram omnibus*².

Il est rapporté dans le 19^e chapitre des Actes que St Jean et St Paul, ayant prêché à Ephèse, les Juifs et les Gentils, après avoir entendu leur prédication et avoir été témoins de leurs miracles, se convertirent, et que plusieurs d'entre eux qui s'étaient livrés à des recherches curieuses et condamnables, apportèrent leurs livres aux pieds de apôtres et les brûlèrent publiquement. Et quand on eut supputé le prix, on trouva qu'il se montait à cinquante mille pièces d'argent, c'est-à-dire à environ dix-huit mille francs de notre monnaie. Ainsi, ajoute l'écrivain sacré, la parole de Dieu se répandait de plus en plus et elle était puissamment confirmée : *ita crescebat verbum Dei et confirmabatur*³.

Chrétiens, voilà les exemples que nous ont donnés nos pères dans la foi ; à peine furent-ils sortis des ténèbres du paganisme et détrompés de leurs longues erreurs, qu'ils détruisirent les livres où elles étaient renfermées, et, quel que fût le prix de ces livres, ils n'hésitèrent point à en faire le sacrifice : *combusserunt eos coram omnibus*.

Nous avons aujourd'hui sous les yeux un spectacle bien différent : jamais l'impiété n'avait produit tant d'ouvrages si évidemment mauvais, si dégoûtants par leur cynisme ; et pourtant, hommes, femmes, enfants, tout le monde les lit, les prête ou les garde chez soi sans scrupule ; aussi la religion s'affaiblit de plus en plus et nous sommes menacés d'en voir disparaître

P. 1525

d'au milieu de nous ses derniers restes.

Essayons, sinon de remédier entièrement à un mal si grand, si étendu, du moins de le diminuer et d'en arrêter les progrès, en montrant aux chrétiens qu'ils ne peuvent sans péché grave se permettre de pareilles lectures.

Je distingue deux sortes de mauvais livres : les uns attaquent la foi, les autres sont contraires aux bonnes mœurs ; or je dis que vous devez en conscience vous interdire la lecture des uns et des autres.

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Ac., 19, 19.

³ Ac., 19, 20.

SERMONS

Avant d'avoir ouvert aucun de ces livres scandaleux que la philosophie impie du dernier siècle répandait autrefois dans les ténèbres et presque en les désavouant, mais qu'on réimprime aujourd'hui avec éclat en y ajoutant de nouvelles erreurs et de nouveaux blasphèmes, et qu'on fait pénétrer avec audace jusque dans les écoles de l'enfance, dans les chaumières et dans les ateliers du pauvre, vous pouvez juger du mal qu'ils doivent faire par le mal qu'ils ont déjà fait. Qui de vous l'ignore ? à une époque peu éloignée de nous, d'habiles mais odieux sophistes conspirèrent la ruine de la religion et entreprirent de l'écraser ; cependant, prudents dans leur haine, sages dans leur délire ils commencèrent par détruire son autorité dans les esprits avant d'exercer contre ses ministres et ses enfants la persécution du glaive, avant de briser ses autels. Plus puissants avec des livres qu'avec des armées, ils firent couler le poison de l'immoralité et de l'athéisme dans les veines du corps social pour en hâter la dissolution ; par le charme de certains mots d'autant plus

P. 1526

dangereux qu'ils sont plus vagues, par de perfides mensonges et d'insidieuses promesses, ils remuèrent toutes les passions, se firent des alliés de tous les crimes, et bientôt, sous le prétexte de régénérer le monde, ils le couvrirent de ténèbres et de sang, et on les vit alors s'applaudir d'avoir tout détruit, comme aux premiers jours du monde Dieu se glorifiait d'avoir tout créé. Mais ne nous arrêtons pas plus longtemps à montrer combien les livres où la religion est attaquée dans ses dogmes, dans son histoire, dans ses maximes ont été funestes à la société ; leurs tristes effets ne sont-ils pas visibles à tous les yeux ? Mais ce qui est étonnant, ce qui ne s'explique pas, c'est qu'après de pareils exemples on ne se tienne pas plus en garde contre la séduction ; c'est qu'on se laisse aveugler par une présomptueuse confiance et entraîner par une curiosité sans règle au point de se persuader que l'on peut tout lire sans danger et sans s'exposer criminellement à perdre la foi, le plus grand des dons de Dieu. Cependant qui ne sait combien notre esprit est faible, vacillant et prompt à s'éblouir ; combien il est facile à un auteur adroit de l'embrouiller et de le faire tomber dans ses pièges.

Les plus habiles souvent ont besoin d'un long travail d'esprit et de patientes études pour éclaircir les faits qu'on déguise, les textes qu'on altère, pour répondre nettement à des raisonnements captieux ; que sera-ce donc d'une femme, d'un enfant, d'un simple artisan, d'un homme qui ne s'est jamais sérieusement occupé que de ses plaisirs et de ses affaires ? Iront-ils lutter, pour ainsi dire corps à corps avec les plus robustes athlètes du mensonge ? ah ! tous ces téméraires qui n'ont pour toute science que leur hardiesse, seront infailliblement vaincus et leur chute

P. 1527

dans l'erreur est d'autant plus certaine qu'ils se rendent indignes des grâces spéciales que Dieu n'accorde pour s'en préserver qu'aux humbles de cœur.

Qu'arrive-t-il en effet à ceux qui se permettent de coupables lectures ? Ils ne tardent pas à être troublés par des objections qui leur avaient été jusqu'alors inconnues et que, dans leur ignorance, ils supposent insolubles, parce qu'ils sont incapables de les résoudre ; ils perdent cette si douce sécurité de foi dont ils jouissaient et qui les rendait si heureux pendant qu'ils croyaient avec simplicité et avec amour ; un doute désolant les enveloppe de ses ténèbres et le oui et le non leur paraissent également probables. Dieu n'est plus pour eux, si je puis m'exprimer ainsi, qu'un grand problème, et sa loi qu'une énigme obscure ; mais après s'être affranchis des croyances, ils ne tardent pas à s'affranchir des devoirs ; à mesure que la vérité se retire de leur intelligence, leurs mœurs se relâchent et bientôt se dépravent ; les plus saintes pratiques de la religion leur deviennent à charge et presque odieuses ; pour eux, plus de prières, plus de messes, plus de sacrements ; ils abandonnent tout, et n'ayant plus ni règle, ni frein, ils se précipitent en aveugles dans les plus prodigieux excès ; délivrés de la crainte de

Dieu et de ses jugements, dominés par les sens et par les appétits de la brute, ils ne connaissent plus d'autre bonheur que la volupté, d'autres crimes que ceux qui compromettent leur santé ou leur fortune ; et s'il leur survient des maladies, des contradictions, des revers, ils se débarrassent sans hésiter d'une vie au delà de laquelle ils s'imaginent n'avoir rien à espérer ou rien à redouter, comme on se débarrasse d'un fardeau

P. 1528

importun et trop pesant à porter.

Je n'exagère point, M.F. On a vu de nos jours ce qui ne s'était jamais vu depuis l'origine du monde : on a vu des enfants se suicider avec un affreux sang-froid, et eux-mêmes nous ont appris qu'ils avaient puisé dans leurs lectures les doctrines détestables qui, de conséquence en conséquence, les ont amenés à commettre un forfait que je puis bien appeler le plus grand de tous puisqu'il est le seul inexpiable.

Il y a peu d'années, un jeune pensionnaire du collège Henri IV à Paris, s'étant un jour échappé de la promenade, fut condamné au retour à trois heures de prison ; pour se venger du proviseur qui lui avait infligé cette punition légère, que fit-il ? Enfermé dans la chambre d'arrêt, il attacha sa cravate à une chaise et s'étrangla en se penchant avec effort ; toutefois avant d'en venir là, il écrivit avec un crayon sur les murs de la chambre le testament que voici : Je lègue mon âme aux mânes de Rousseau et de Voltaire qui m'ont appris à mépriser les vaines superstitions de ce monde et les subtiles noirceurs des fourbes de prêtres.

Quel langage ! qui n'en frémirait ? Contemplez donc cette triste victime des systèmes impies et meurtriers des deux écrivains trop célèbres auxquels le malheureux lègue son âme. Apprenez à connaître la puissance des livres ; voyez jusqu'à quel point l'impiété peut égayer la raison et étouffer dans le cœur de l'homme les sentiments les plus forts de la nature même. Ce jeune fou était tout fier d'avoir appris à mépriser *les vaines superstitions de ce monde*, et ce sont les divins enseignements du christianisme qu'il

P. 1529

appelle de ce nom odieux ! Il méprisait à quinze ans ce que les hommes du génie le plus élevé et de la science la plus vaste ont adoré depuis dix-huit siècles ! Il méprisait ce que tout le genre humain depuis son origine a cru sur le sort réservé dans l'avenir au lâche qui déserte le poste où Dieu l'a placé, et dispose d'une vie qui ne lui appartient pas ! Les Ministres du Dieu de vérité et d'amour ne sont à ses yeux que des fourbes, parce qu'ils prêchent les sublimes et consolantes doctrines que le ciel a révélées à la terre pour la sanctifier ; et en serrant autour de son col le fatal cordon, le malheureux ne voit que de subtiles noirceurs dans la religion qui le protège contre lui-même et contre la violence et l'égarément de ses passions, en lui défendant d'attenter à ses jours ! Quelle frénésie pourtant ! et qui donc pourrait ne pas maudire les livres abominables qui produisent de pareils crimes ? quels sont les pères assez insensés, les mères assez cruelles pour mettre ou pour laisser entre les mains de leurs enfants ces ouvrages corrupteurs qui en ravissant à l'homme sa foi détruisent jusqu'à son intelligence, ces livres que les impies de nos jours ont réimprimés avec un zèle affreux et dont ils ont redemandé les cendres au bourreau qui les brûla jadis sur nos places publiques, non par l'ordre des prêtres, mais par l'ordre des magistrats chargés de veiller à la sûreté des familles et à la conservation de la société ?

Cependant, qui le croirait ? malgré des exemples si propres à effrayer on se permet sous les plus frivoles prétextes des lectures dont le danger n'est que trop manifeste ; ces livres sont bien écrits, dit-on ; tout le monde les a lus, et si on ne les lisait pas soi-même, on

P. 1530

passerait pour un homme peu instruit.

SERMONS

Quelle pitié ! Ils sont bien écrits dites-vous ? Eh bien, tant pis ! Mieux ils sont écrits, plus ils vous séduiront facilement, et, par conséquent plus vous devriez les craindre ; cependant ne vous en faites pas une trop haute idée, car elle serait fausse. Quelle immense supériorité un homme d'un esprit exercé par de solides études, et d'un goût pur, ne reconnaîtra-t-il pas toujours dans les écrivains que la religion a produits et comme enfantés, sur tous ceux dont le talent n'a été ni agrandi, ni vivifié par elle ? Mais après tout, qu'importe ? Le poison cesse-t-il d'être du poison parce qu'on vous le présente dans une coupe élégante et riche d'ornements ? Et parce que beaucoup d'autres en sont avides et s'en abreuvent au péril de leur vie, est-ce une raison pour vous de vous exposer comme eux à une mort certaine ?

Vous oubliez, ajoutez-on, que tout homme instruit - (et vous ne me ferez pas un reproche d'avoir la prétention de le devenir) - doit nécessairement connaître des ouvrages si fameux. Oui, il faut les connaître comme un navigateur doit connaître les écueils qu'il est exposé à rencontrer sur sa route, mais pour les éviter et s'en éloigner à pleines voiles. Et après tout, quelle instruction véritable iriez-vous donc chercher dans des livres qui n'ont été faits que pour tromper et pour corrompre ? Vous n'y apprendrez que deux choses : à douter de tout et à ne rougir de rien.

On insiste et l'on me dit : eh ! de grâce, rassurez-vous ; vous oubliez encore que nous ne sommes plus des enfants ; car vraiment, mon pauvre M. de la Mennais, notre vieil ami, notre esprit mûri par l'âge et l'expérience est à l'abri de la séduction ; nous avons bien assez de

P. 1531

science et de bon sens pour distinguer ce qu'il y a de vrai de ce qu'il y a de faux dans un livre.

Mon ami, votre confiance m'effraie, et je tremble quand je vous entends répéter cette parole d'orgueil du pharisien de l'Évangile : *Moi je ne suis point comme les autres hommes - Non sum sicut ceteri hominum*¹ ; oui, je m'étonne de ce que vous vous flattiez de la sorte, surtout lorsqu'il s'agit de questions de métaphysique, de théologie, d'histoire ecclésiastique, en un mot de controverses, dont vous ne savez pas le premier mot, dont vous ne vous êtes jamais occupé sérieusement, soit par défaut de loisir, soit parce qu'elles sont étrangères à vos études habituelles et à votre état. Je suppose qu'un homme d'esprit savant dans les mathématiques ou dans les lettres, mais qui n'a pas fait de cours de jurisprudence, lise le mémoire d'un habile avocat sur un point de droit obscur, sur un problème compliqué ; n'est-il pas presque impossible que cet homme peu exercé aux ruses et aux subtilités de la chicane ne se laisse pas entraîner par l'art et l'éloquence de ce légiste, et que si celui-ci se trompe, il ne se trompe pas avec lui ? Tout au moins restera-t-il dans l'indécision sur ce point-là et les impressions qu'il aura reçues s'effaceront bien difficilement après, si fortes que soient les raisons des défenseurs du sentiment contraire. Eh bien, il en est de même des livres contraires à la religion ; s'ils ne font pas toujours perdre entièrement la foi, ils l'affaiblissent du moins ; ils jettent dans l'esprit une foule d'inquiétudes secrètes, et toujours on est moins chrétien après avoir fait ces lectures qu'on ne l'était avant de les faire ; et n'est-ce pas parce que presque tout le

P. 1532

monde se les permet aujourd'hui sans scrupule, qu'on rencontre parmi les fidèles même, si peu d'hommes qui n'aient pas dans la tête quelques préjugés anti-catholiques ? Et au fond, est-ce bien pour s'instruire qu'on lit ces livres ? N'est-ce pas uniquement par curiosité et pour se distraire ? Or, quiconque cherche l'erreur pour jouer avec elle, mérite de la trouver pour sa perte ; quiconque se rit du scandale et s'amuse du blasphème, déjà n'est plus chrétien ou ne le sera pas longtemps : juste jugement de Dieu !

¹ Lc., 18, 11.

Ces réflexions s'appliquent à cette foule de romans, de feuilletons, de journaux, de brochures licencieuses dont nous sommes de toutes parts inondés.

Qu'est-ce qui fait l'attrait et le charme de toutes les compositions de ce genre, sinon une peinture hélas ! trop fidèle des plus honteuses passions ? La haine, l'ambition, la vengeance et ses fureurs, l'amour et ses faiblesses, y sont préconisées, tandis qu'on y tourne en dérision les saintes lois de la pudeur, les devoirs sacrés du mariage, la piété, la modestie, toutes les humbles vertus du chrétien. A chaque page, que d'obscénités révoltantes ! que d'outrages grossiers à tout ce qu'il y a sur la terre de plus digne de respect ! ...

Vous voulez orner votre esprit, dites-vous ; eh bien, ne lisez jamais aucun de ces écrits immondes, dans lesquels les mœurs, la religion la langue et le bon goût sont également offensés ; mais une femme surtout, une fille honnête se déshonoreraient, aux yeux des libertins mêmes, si elles avouaient qu'elles en connaissent seulement le titre et qu'elles ont souillé leurs mains en les touchant. Et si parmi les romans, il y en avait qui fussent moins mauvais que les autres, qu'est-ce

P. 1533

que cela prouverait ? Rien, sinon qu'il y a des degrés dans le mal, car il n'y en a aucun de tout à fait irréprochable ; tous tendent à fausser l'esprit en le remplissant de chimères ; transporté par ces lectures dans un monde idéal, on devient incapable de juger sainement de ce qu'il y a de réel et de sérieux dans la vie ; elles inspirent un indicible dégoût pour les pieux exercices de la religion, pour toute espèce de travail et d'études, ainsi on consume les jours si précieux de la jeunesse et quelquefois la vie entière dans une oisiveté stérile, dans une indigne mollesse ; on la passe à s'entretenir de fables et s'amuser avec des rêves : bel emploi de la vie, vraiment !

Malheur donc à ceux qui croiraient être aussi sûrs d'eux-mêmes pour que le récit mensonger de tant d'aventures bizarres et scandaleuses ne fît sur eux aucune impression ! Et d'où vient donc le plaisir qu'ils trouvent dans ces lectures, s'ils n'y prennent aucun intérêt ? et quel intérêt peuvent-ils y prendre qui ne soit criminel ? Ah ! il leur arrivera comme à tant d'autres ; après avoir indirectement fixé les yeux sur l'image du vice, image environnée de tout ce qui peut la rendre aimable et séduisante, ils se familiariseront avec le vice même et s'y abandonneront infailliblement.

S'il fallait de nouvelles preuves pour vous en convaincre, j'interrogerais devant vous la conscience de tous ceux qui ont lu quelques-uns de ces livres ; ils confirmeraient mes réflexions par leur témoignage, j'en suis certain. Entrez, leur dirais-je, entrez dans ce sanctuaire ; mettez-vous à genoux au pied de cet autel, et là, levez la main, jurez devant J.-C. qu'après avoir lu ces

P. 1534

blasphèmes et ces infamies, votre esprit n'en a point été souillé, que votre foi est restée aussi ferme qu'auparavant et votre cœur aussi chaste, et vos pensées aussi pures. Ah ! aucun d'eux n'oserait répondre par un mensonge dans un pareil lieu ; ils vous diraient qu'il a suffi d'un mauvais livre pour les perdre, de même qu'il suffit d'une étincelle pour allumer un vaste incendie ; et tous en rougissant et en versant des pleurs de la honte, vous révéleraient d'affreux secrets dont je ne puis parler.

SUR LES MAUVAIS LIVRES

P. 1535

(Le début manque).

[...] chefs-d'œuvre de la littérature, et dans la jeunesse surtout, ils doivent être l'objet d'une étude attentive ; mais tout est-il également bon et également pur dans les productions de ces écrivains célèbres qui, par leurs talents, se sont placés au rang des modèles et des maîtres ? Ont-ils toujours respecté la décence autant qu'ils le devaient ? Ne donnent-ils pas quelquefois à certains vices un éclat qui les embellit et les rend aimables ? Le plus souvent, que chantent-ils dans leurs vers, sinon les plaisirs et

P. 1536

la volupté ? Quel est leur but ? N'est-ce pas d'exciter les passions que non seulement l'Évangile mais la sagesse nous ordonne de contenir et de réprimer sans cesse, parce qu'elles sont une source, hélas ! trop féconde de désordres, de crimes et de malheurs ? En un mot, à côté de ces pages brillantes que l'on ne saurait trop admirer, combien d'autres qui blessent la vertu, et qu'il faudrait déchirer pour la gloire même de leurs auteurs !

Or, de pareilles lectures seraient-elles donc innocentes et sans danger ? Qui nous le dira ? Sera-ce les théologiens ? Mais vous les accuseriez peut-être d'être trop scrupuleux et de n'y rien entendre ; consultons donc les poètes eux-mêmes ; personne ne pourra raisonnablement refuser de s'en rapporter à leur témoignage.

Racine¹ avait composé, avec toute la chaleur d'un grand poète qui venge sa propre gloire, une lettre très éloquentes en faveur des théâtres. Boileau² qu'il consulta avant de la publier, lui répondit franchement : « *Mon ami, votre lettre est bien écrite, mais vous défendez une bien mauvaise cause* ».

Et Racine, docile aux conseils d'un ami si éclairé, déchira aussitôt cette lettre ; et, quoiqu'il fût alors dans toute la force de son génie, non seulement il renonça à rien composer désormais pour le théâtre, mais il mit tous ses soins à inspirer à ses enfants les mêmes sentiments : « *Croyez-moi, écrivait-il à son fils, quand vous saurez parler de romans et de comédies, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera pas par cet endroit-là que vous serez le plus estimé ; songez bien, d'ailleurs, que le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver serait d'apprendre que vous avez sur ce point*

P. 1537

des maximes différentes des miennes. »

A l'autorité de Racine, je puis ajouter l'exemple de La Fontaine³ qui expia, pendant plusieurs années sous la haire et le cilice, la publication de ses contes licencieux ; l'exemple de Jean-Baptiste Rousseau⁴ demandant pardon publiquement de quelques épigrammes contraires à l'honnêteté et à la morale, qui lui étaient échappées ; l'exemple de Piron⁵, qui, dans son testament, adressé à l'Académie française, s'exprimait ainsi : « *Je lègue aux jeunes insensés qui auraient la malheureuse démangeaison de se signaler par des écrits corrupteurs,*

¹ Jean Racine (1639-1699), poète dramatique français, historiographe du Roi. Son théâtre peint la passion comme une force fatale.

² Nicolas Boileau, dit Boileau-Despréaux (1636-1711), écrivain français qui contribua à fixer l'idéal littéraire du "classicisme". Auteur de *l'Art poétique*.

³ Jean de La Fontaine (1621-1695), poète français. Ses *Fables* furent publiées de 1668 à 1694.

⁴ Jean-Baptiste Rousseau (1671-1741), poète français auteur d'*Odes* et de *Cantates*.

⁵ Alexis Piron (1689-1773), écrivain français, auteur de comédies et de monologues pour le théâtre de la Foire à Paris.

je leur lègue, dis-je, mon exemple, ma punition et mon repentir. » L'exemple de Gresset¹ qui eut le courage de brûler, d'après les avis de M. de la Motte², évêque d'Amiens, deux comédies encore inédites et deux nouveaux chants qu'il avait ajoutés à l'un de ses poèmes ; l'exemple de Wieland³ - (surnommé le Voltaire de l'Allemagne) - qui écrivait à un de ses amis : « *La pensée que j'ai pu faire du mal m'est très pénible et m'a souvent conduit à désirer d'avoir été fendeur de bois, portefaix, ou toute autre chose, plutôt qu'un écrivain populaire.* » Enfin l'exemple de La Harpe⁴ qui, avant de recevoir les derniers sacrements, témoigna un vif regret d'avoir travaillé pour la scène, et défendit aux comédiens de jamais représenter aucune de ses pièces.

Eh bien, maintenant je vous le demande, direz-vous que nous sommes trop rigoureux lorsque nous condamnons ce que tant d'illustres écrivains ont condamné ? Penserez-vous autrement qu'eux sur ce qu'ils ont dû

P. 1538

savoir beaucoup mieux que vous ? Jugerez-vous leurs ouvrages plus favorablement qu'ils ne les ont eux-mêmes jugés, lorsque, entièrement revenus à la religion et sur le point de paraître devant Dieu, ils ont examiné, d'après les maximes de l'Évangile et dans les lumières de la conscience, l'usage qu'ils avaient fait de leur esprit et de leurs talents ?

Non, non, M.F., vous ne serez pas moins sévères qu'ils ne l'ont été ; si vous êtes sensibles aux charmes du langage, vous le serez bien plus encore à ceux de la vertu, et vous ne vous laisserez point entraîner, par l'envie démesurée de lire et d'apprendre, à faire des lectures dont l'effet certain serait d'affaiblir en vous la vie chrétienne, de souiller votre cœur et vos pensées.

Mais quelques précautions que vous puissiez prendre, combien il vous sera difficile d'éviter tous les pièges qui vous sont tendus ! Ici, M.F., je veux essayer de vous prémunir contre des dangers d'une autre espèce et qui sont d'autant plus grands que vous ne les connaissez pas ; soyez donc attentifs : ce sont les secrets de l'enfer que je vais révéler.

L'impiété, M.F., s'est rendue odieuse par ses excès ; elle a épouvanté le monde quand elle a régné sur lui, de sorte qu'aujourd'hui toutes les âmes honnêtes frémissent à son seul nom. Toutefois, ne croyez pas qu'elle soit désespérée et vaincue ; jamais au contraire, elle n'avait fait tant d'efforts pour relever sa puissance un moment abattue. Or, par quels moyens se flatte-t-elle d'y parvenir ? Instruite par l'expérience, elle n'ose plus se montrer dans sa hideuse et

P. 1539

sale nudité ; mais elle s'enveloppe, elle se cache, elle prend tous les tons, elle se déguise sous toutes les formes pour jeter ses poisons dans les âmes ; elle affecte même un hypocrite respect pour la religion, comme si elle ne voulait détruire que les abus qui la déshonorent ; et par là elle entraîne un nombre prodigieux d'esprits légers et faciles à éblouir par une apparence de réforme, de modération et de sagesse. Elle ne demande pas encore des échafauds et du sang, mais en saluant les autels, elle traîne les prêtres dans la boue et les perce journellement, dans ses pamphlets et dans ses journaux, de tous les traits de la calomnie ; elle ne se moque plus

¹ Louis Gresset (1709-1777), écrivain français, auteur de poèmes, d'épîtres, de pièces de théâtre (*Le Méchant*, 1747).

² Louis d'Orléans de la Motte (1683-1774) fut nommé évêque d'Amiens en 1733.

³ Christoph Martin Wieland (1733-1813), écrivain allemand dont l'œuvre très variée (poèmes, récits, romans satiriques, essais historiques et politiques) l'ont fait surnommer "le Voltaire de l'Allemagne". Il a créé la revue *Der Deutsche Mercur*.

⁴ Jean-François Delharpe ou Delaharpe, dit de La Harpe (1739-1803), critique français auteur du *Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne*.

SERMONS

ouvertement de nos livres saints, mais elle les mutile ; elle ne crie plus hautement : à *bas l'Église !* mais elle l'opprime de sa protection dérisoire et ne lui parle que de *libertés*, en la chargeant de fers ; ainsi les idées les plus fausses s'accréditent et se répandent sans qu'on s'en aperçoive ; la jeunesse surtout, dupe de ces grands mots de liberté, de tolérance, de lumière, de progrès, sans cesse répétés, ne sait plus à quoi s'en tenir ; et après avoir passé du doute à l'indifférence, elle passe de l'indifférence à la haine. Pauvre jeunesse, oh ! qu'elle est à plaindre ! car que ne fait-on pas pour la tromper ? Éléments de grammaire, éléments de géographie, résumés d'histoire, recueils de vers et de prose, et jusqu'aux almanachs et aux chansons, tout a été refait sur ce plan avec un art vraiment infernal. Et voyez combien ces nouveaux moyens de répandre l'erreur sont odieux et perfides. On lit sans crainte un livre, un

P. 1540

journal dont le titre n'annonce rien de mauvais et où cependant c'est encore l'impiété qui donne des leçons et qu'on écoute sans s'en douter ; peu à peu elle s'empare de l'esprit, et par le mélange adultère de la vérité et du mensonge, elle le corrompt insensiblement, mais infailliblement.

Que d'exemples je pourrais citer en preuve de ce que je viens de dire ! Dernièrement, il me tomba entre les mains un recueil de morceaux choisis de Fénelon destiné à être donné dans les collèges ; quelle fut ma surprise et mon indignation, lorsqu'en le parcourant, je remarquai une foule de passages grossièrement altérés, et des phrases entières ajoutés au texte, de sorte que Fénelon, dont le nom inspire une si douce confiance, se trouvait transformé en un prédicateur de morale anti-chrétienne ! Quelle insolence ! quelle audace ! Massillon¹, Pascal², Bacon³, Euler⁴ ont subi des falsifications semblables ; on met des préfaces impies aux meilleurs livres ; on y insère des notes, des remarques qui le rendent plus pernicieux que les libelles infâmes où la philosophie enseigne clairement ses doctrines, car, dans ceux-ci du moins, l'irrégion et le libertinage sont dégoûtants, tandis que dans les autres, elles ont quelque chose de léger et de piquant dont personne ne s'effraye. Oh ! que de ruses indignes ! Que devons-nous donc penser des hommes qui ne rougissent pas d'y avoir recours ? Oh ! les misérables !

Je m'arrête : n'en ai-je pas dit assez, chrétiens mes frères, pour vous rendre circonspects dans vos lectures et pour vous déterminer à ne jamais lire aucun livre sans le bien connaître, ou sans avoir pris conseil de ceux qui, dans l'ordre de la Providence, sont chargés de distinguer pour vous les paroles saines des paroles contagieuses ? Si vous agissiez autrement, si vous vous en alliez saisissant et ouvrant

P. 1541

au hasard tout livre qui tomberait sous votre main, ne ressembleriez-vous pas à un enfant qui se mettrait à courir seul, les yeux fermés, sur les bords d'un précipice ? L'étourdi ! diriez-vous ; mais il va tomber et se casser la tête ! Mais vous-mêmes, êtes-vous donc plus sages, lorsque vous vous exposez volontairement à un péril plus grand ? Ne serait-ce pas vous exposer volontairement au plus grand des périls, et par conséquent être déjà bien coupables ?

¹ Jean-Baptiste Massillon (1663-1742), célèbre prédicateur français. Oratorien, il fut nommé évêque de Clermont.

² Blaise Pascal (1623-1662), mathématicien, physicien, philosophe et écrivain français. Il mourut avant d'avoir achevé une Apologie de la religion chrétienne, dont les fragments ont été publiés sous le titre de *Pensées*.

³ Roger Bacon (1220-1292), baron Vervlam (1561-1626), chancelier d'Angleterre sous Jacques 1^{er}, philosophe. Auteur de la *Grande Reconstitution* (1623) et du *Novum Organum* (1620)

⁴ Leonhard Euler (1707-1783), mathématicien suisse, fut le principal artisan de l'essor de l'analyse au XVIII^e siècle.

Afin de vous rendre ceci plus sensible, permettez que je me serve d'une comparaison familière. Je suppose que vous soyez invité à un festin ; un ami fidèle vient vous trouver et vous dit : Mon cher, prends garde ; parmi les mets qui vont être servis sur cette table, il y en a plusieurs d'empoisonnés. Que feriez-vous ? Prendriez-vous au hasard ce qui vous serait offert, ou ce qui flatterait davantage votre goût ? Ne prieriez-vous pas celui qui vous a donné un avertissement si charitable de désigner les mets auxquels vous ne pourriez toucher sans vous dévouer à une mort certaine ? Eh bien, il en est de même des livres. Parmi ceux qu'on vous présente, il y en a de bons, il y en a de mauvais ; les uns sont pour l'âme qui s'en nourrit comme une manne délicieuse et salutaire ; les autres sont semblables à des fruits dont l'apparence est belle, mais dont on ne peut manger sans faire couler jusque dans la moelle de ses os un poison brûlant. Ne ferez-vous aucune distinction entre les uns et les autres ? Ne demanderez-vous de conseils à personne, et vous déciderez-vous dans ce choix contre l'avis de ceux que Dieu même a établis pour vous empêcher d'en faire un funeste ?

P. 1542

Quoi, dira-t-on, ce sont donc les prêtres qui nous dirigeront dans nos lectures ? de quel droit s'attribuent-ils un pareil pouvoir ?

Est-ce un impie, ou est-ce un chrétien qui me fait cette question ? Si c'est un impie, je n'ai rien à lui répondre ; il ne reconnaît point d'autorité spirituelle sur la terre ; l'unique règle de ses actions est le code pénal ; par conséquent, il peut tout lire, comme il peut tout faire, sauf l'action de la police correctionnelle et du bourreau ; il est juge suprême de ce qui lui convient. Mais un chrétien ne sait-il pas que J.-C. s'est engagé à être, non pas aujourd'hui et demain, mais *tous les jours* sans interruption *jusqu'à la consommation des siècles*, avec l'Église, *enseignant toutes les nations*, c'est-à-dire jugeant de toute parole qui conserve ou qui corrompt le dépôt de la foi ? Donc c'est à elle qu'il appartient de distinguer les écrits où l'erreur est enseignée, de ceux qui contiennent une doctrine pure ; donc c'est le droit et le devoir des pasteurs d'instruire les fidèles à cet égard comme c'est leur devoir et leur droit de prêcher l'Évangile même.

D'où vient donc que des catholiques hésitent à recourir aux ministres de J.-C. dans les cas de cette nature ? C'est qu'ils n'ont jamais assez considéré jusqu'où va le don de Dieu pour les besoins de ses enfants, et quel est ce *comble d'autorité* (comme s'exprime St Augustin) que J.-C. a mis dans son Église pour *abattre toute hauteur qui l'élève* contre la vérité, pour nous humilier et nous éclairer tout ensemble - *culmen auctoritatis obtinuit* -. Lorsqu'il s'agit des mystères ou de quelque article particulier de croyance, on

P. 1543

convient bien que c'est à l'Église de juger ; mais chacun dans le détail de sa conduite personnelle se passe d'elle, et l'on élude sous mille prétextes divers ses décisions, quoiqu'on eût horreur de combattre directement son autorité ; en deux mots, on condamne en théorie les protestants, et dans la pratique on agit comme eux. Dès le commencement du dernier siècle, Fénelon se plaignait avec amertume de cet affaiblissement de la foi et il en prévoyait douloureusement les effets :

«On s'accoutume, écrivait-il à l'Evêque d'Arras, à nous regarder comme des hommes d'un rang distingué, qui donnent des bénédictions, des dispenses et des indulgences ; mais l'autorité qui vient de la confiance, de la vénération, de la docilité et de la persuasion des peuples est presque effacée... Ce n'est point à nous qu'on

P. 1544

va demander conseil, consolation, direction de conscience ; ainsi, cette autorité paternelle qui serait si nécessaire pour modérer les esprits, nous manque entièrement... Chacun est son

SERMONS

propre casuiste, chacun est son docteur, chacun décide... ; les critiques sont au comble de la témérité... ils élèvent les esprits au-dessus de leur portée...ils

P. 1545

n'entendent qu'à faire des philosophes sur le christianisme et non pas des chrétiens. Je croirais qu'ils renverseraient bientôt l'Église si les promesses ne me rassuraient pas. Les voilà arrivés ces temps où les hommes ne pourront plus *souffrir la saine doctrine*, et où ils auront une *démangeaison d'oreilles* pour écouter les novateurs».

(*En marge*) : Il nous est impossible de résister au plaisir de citer cette expression admirable et familière de Bossuet sur le choix des lectures : *Ne mettons que du bon grain au moulin*.

Or, remarquez, M.F., que lorsque Fénelon écrivait ce que vous venez d'entendre, il ne s'agissait que de lecture de l'Écriture Sainte en langue vulgaire, dont plusieurs abusaient en donnant de fausses interprétations au texte sacré dont ils étaient incapables de saisir le véritable sens. Qu'aurait-il dit s'il avait vu ce que nous voyons, s'il avait vu les malheureux enfants d'Adam, avides comme leur père du fruit de l'arbre de la science, y porter la main, et la terre frappée d'une malédiction nouvelle en punition de leur désobéissance et de leur orgueil. : *Quia comedisti de ligno ex quo præceperam tibi ne comederes, maledicta terra in opere tuo¹ ?*

Depuis que des lectures funestes les ont éclairés, comme ils disent, leurs yeux ne voient que ténèbres ; ils s'égarèrent, à la lueur embrasée des passions, d'opinions en opinions, de systèmes en systèmes, de rêves en rêves ; les esprits appauvris, les intelligences épuisées ne savent plus où se prendre ; toutes les langues se contredisent et se confondent, et c'est cette prodigieuse et déplorable anarchie de principes et de doctrines,

P. 1546

fruit de leur indépendance, qu'ils nous donnent et comme une preuve de progrès de la raison et comme le dernier terme de la perfectibilité. En vérité, en vérité, je vous le dis, c'est une grande pitié que de voir jusqu'où l'orgueil nous a fait descendre !

Pour vous, chrétiens, heureux enfants de la sainte Église catholique, je vous en conjure avec toute la force qu'une profonde conviction peut donner à ma faible voix, marchez constamment dans la route de l'humilité et de l'obéissance et vous éviterez les écueils contre lesquels viennent infailliblement se briser tous ceux qui ont la prétention de juger de tout par eux-mêmes et de n'avoir que leur esprit particulier pour conseiller et pour guide. Dans un choix aussi important que celui des livres, ne soyez *pas votre propre casuiste*, comme le dit Fénelon, mais ayez recours aux lumières de ceux dont *les lèvres gardent la science du salut*, et à qui Dieu vous ordonne de la demander, *labia sacerdotis custodient scientiam et legem requirunt in ore ejus*.

En prenant ces sages précautions, vous conserverez tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus grand au monde, la foi ; et vous vous mettrez à l'abri d'une foule d'erreurs dont les suites seraient irréparables.

370

SUR LES MAUVAISES LECTURES

P. 1547

(*Fragment*).

[...] ses décisions sont celles de Dieu même ; donc c'est à elle qu'il appartient de distinguer les écrits où l'erreur est enseignée de ceux qui renferment les véritables croyances ;

¹ Gn., 3, 17.

donc, c'est le droit et le devoir des pasteurs de nous instruire à cet égard puisque c'est à eux que les promesses ont été faites.

Ce langage est dur, *durus est hic sermo*¹, diront quelques catholiques mêmes qui n'ont jamais assez considéré ni jusqu'où va le don de Dieu pour les besoins de ses enfants, ni quel est ce *comble d'autorité* (comme s'exprime St Augustin) que J.-C. a mis dans son Église ; *pour abattre toute hauteur qui s'élève contre la vérité* pour nous humilier et nous éclairer tout ensemble : *culmen auctoritatis obtinuit*.

Lorsqu'il s'agit de mystères ou de quelque article particulier de doctrine, on convient bien que c'est à l'Église de juger, mais dans le détail de la conduite on se passe d'elle et l'on élude, sous mille prétextes divers, ses jugements, quoiqu'on eût horreur de les combattre directement. Dès le commencement du siècle dernier, Fénelon déplorait avec amertume cet affaiblissement de la foi, et il en prévoyait les suites :

« On s'accoutume, écrivait-il à l'évêque d'Arras, à nous regarder comme des hommes d'un rang distingué, qui donnent des bénédictions, des dispenses et des indulgences ; mais l'autorité qui vient de la confiance, de la vénération, de la docilité et de la persuasion des peuples est presque effacée. Ce n'est point à nous qu'on va demander conseil, consolation, direction de conscience ; ainsi cette autorité paternelle, qui serait si nécessaire pour modérer les esprits..., nous

P. 1548

manque entièrement. Chacun est son propre casuiste ; chacun est son docteur ; chacun décide. Les critiques sont au comble de la témérité... Ils élèvent les esprits au-dessus de leur portée... ; ils ne tendent qu'à faire des philosophes sur le christianisme, et non pas des chrétiens ; je croirais que ces hommes renverseraient bientôt l'Église si les promesses ne me rassuraient pas. Les voilà arrivés, ces temps où les hommes ne pourront plus *souffrir la saine doctrine* (2 Tm 4, 3) et où ils auront une *démangeaison d'oreilles* pour écouter les novateurs. »

Or remarquons M.F., que lorsque Fénelon écrivait ainsi, il ne s'agissait que de la lecture de l'Écriture Sainte, et de prévenir les fausses interprétations du texte sacré. Qu'aurait-il dit s'il avait vu ce que nous voyons ? s'il avait eu tous les malheureux enfants d'Adam [...] *Quia comedisti de ligno ex quo præceperam tibi ne comederes, maledicta terra in opere tuo*².

Si de pareils exemples ne nous effrayent pas, il ne nous reste plus qu'à vous plaindre et à gémir sur votre fatal aveuglement.

[...] Vous dites : il est trop humiliant d'avouer qu'on s'est trompé. Sachez, mon frère, que «la conviction d'être tombé dans l'erreur ne flétrit jamais la réputation d'aucun homme, vous répondent-ils avec Fénelon (*Let. . t. IV p. 84*), qui en est lui-même un exemple. Les plus grands et les plus saints d'entre les Pères de l'Église se sont trompés en matière même de foi. St Cyprien, s'est trompé sur le baptême ; St Hilaire d'Arles³ s'est trompé sur la grâce ; St Augustin (un si puissant génie) a été dans l'erreur des demi-Pélagiens jusqu'au temps où, étant déjà évêque, il écrivit ses livres à Simplicien⁴. Rien n'est plus véniel que

P. 1549

l'erreur ; mais la hauteur et la dissimulation ont un caractère odieux et déshonorant. » Celui qui sait bien qu'il s'est égaré, et qui n'en convient pas, qui dispute avec sa conscience,

¹ Jn., 6, 60.

² Gn., 3, 17.

³ St. Hilaire (v. 401-449), évêque d'Arles. Il s'opposa à saint Augustin sur les questions de la prédestination et de la grâce.

⁴ Simplicianus, prêtre de Milan, devait succéder, en 397, à saint Ambroise comme évêque. On peut dater de 396 le *De diversis quaestionibus ad Simplicianum* ; Augustin était évêque d'Hippone depuis 395.

SERMONS

s'efforçant de triompher d'elle qui fuit l'instruction et la lumière, est digne de mépris et de pitié ; tandis que l'homme qui a le courage de dire hautement : j'ai eu tort ; mais maintenant que la vérité se montre à moi, je l'embrasse avec amour, est digne d'estime, de respect et de louanges.

371

SUR LES MAUVAISES LECTURES.

P. 1550

C'est avec douleur et je devrais presque dire avec un sentiment de honte que j'entreprends de prouver à des chrétiens qu'ils ne peuvent lire sans crime des ouvrages remplis des blasphèmes de l'impiété. Il semble que nous ne devrions pas avoir besoin d'exciter leur indignation contre tout ce qui outrage le Dieu qu'ils adorent, et s'il restait encore au fond de leur cœur quelque étincelle de foi, ils auraient horreur de ces libelles infâmes où tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus saint est attaqué sans ménagement¹ et sans pudeur. Ah ! il est bien triste, il est en quelque sorte déshonorant pour la religion que ses enfants se respectent eux-mêmes assez peu, pour aller prendre des leçons d'erreur et de licence à l'école d'une philosophie sacrilège qui s'efforce d'arracher du cœur de l'homme toutes les vérités qui l'éclairent et de lui ravir toutes les espérances qui le consolent ! Hélas ! Sont-ils donc passés sans retour, ces temps heureux, où les fidèles, humbles et dociles, marchant dans la simplicité de la foi repoussaient loin d'eux, et refusaient d'entendre quiconque osait en souiller la pureté ? Jours d'innocence, de lumières et de vertus, où les chrétiens vivaient d'obéissance et d'amour, cherchaient un frein dans l'autorité, une règle dans la soumission, et ne croyaient pas avoir le droit de tout examiner et celui de tout lire ! Mais les temps sont changés ; aujourd'hui chacun a dans son propre jugement une telle confiance qu'on se persuade être à l'abri

P. 1551

de toute séduction, et notre superbe imprudence ne connaît aucun danger ; il n'y a presque personne qui ne se persuade pouvoir, sans être téméraire et sans être coupable, parcourir tous les ouvrages qui tombent entre ses mains, et il semble que ce serait pusillanimité et faiblesse que de craindre de se nourrir du poison que quelques-uns renferment.

Aussi, avant de lire un livre, on ne demande pas s'il est bon, mais s'il est amusant, et peu importe qu'il contienne des pensées fausses, pourvu qu'elles soient brillantes et qu'on ne s'ennuie pas ! On ne cherche qu'à se distraire, et pour y parvenir on s'expose avec une incroyable légèreté à perdre le plus précieux de tous les trésors, le trésor de la foi. Car, M.F., lorsqu'on n'a pas un grand fonds d'instruction, lorsqu'on n'a d'autre guide qu'un esprit sans règle et une raison sans principe, comment pourrait-on n'être pas ébranlé, n'être pas séduit par les sophismes d'un écrivain adroit, qui sait parer le mensonge des couleurs de la vérité, et prêter au vice des attraits qui l'embellissent ? Combien n'est-il pas facile de tromper celui qui ne sait rien, et combien n'est-il pas plus facile encore d'induire en erreur celui qui n'ayant que des connaissances superficielles croit savoir quelque chose² ? Quel n'est pas le pouvoir de la parole dans un livre fait avec art ? Là l'auteur se cache, se replie, se glisse et s'insinue comme un serpent parmi les fleurs ; il émeut l'imagination,

¹ Variante : avec une adresse insidieuse.

² Variante : Comment se défendront-ils lorsqu'on les attaquera avec les armes que la métaphysique et l'art subtil du raisonnement peuvent prêter à la mauvaise foi ?

P. 1552

il enchante l'esprit, il attendrit le cœur. Il touche les passions, s'en empare et s'en sert ; tantôt il inspire la confiance par une modération feinte, tantôt il en impose par un ton tranchant et par la hardiesse même de ses assertions ; il intéresse pour sa cause, il rend ses adversaires odieux ; en un mot, il lie insensiblement l'esprit du lecteur ; il l'enveloppe pour ainsi dire dans les pièges de son système ; du vrai il le mène au faux, par un changement imperceptible, comme les nuances des couleurs ; et on est entraîné comme malgré soi ; cependant on résiste d'abord ; l'impiété est trop hideuse pour ne pas faire reculer d'horreur quand on la voit pour la première fois dans son affreuse nudité¹ ; mais bientôt on se familiarise avec elle ; et les penchants corrompus qu'elle va flatter au fond de notre cœur, lui prêtant toute leur force, bientôt on doute, on chancelle ; on ne sait que croire parce qu'on ne sait que répondre, et on finit par se précipiter dans toutes les erreurs, dans tous les désordres ; on abandonne la religion, on étouffe sa conscience et alors on boit avec délices la coupe même de l'ignominie. Cette doctrine empoisonnée circule dans toutes les classes de la société ; il nous faut disputer le terrain pas à pas au mensonge et à l'impiété.

Leurs ouvrages circulent partout, environnés malheureusement de tout le charme d'un talent suborneur, et de tous les prestiges d'une éloquence mensongère.

Ils présentent leurs folies sous des formes séduisantes, [...] déshonorant une bouche qui ne devrait s'ouvrir que pour donner des conseils de sagesse et de vertu, par la licence des expressions et les plaisanteries les plus grossières, par l'apologie du vice et la prédication du libertinage le plus effréné - *Væ qui scribentes injustitiam scripserunt* (Is 10, 1)

P. 1553

[...] défigurer des passages par de coupables réticences, par de criminels déguisements. Le faux savoir et l'abus des connaissances sont plus funestes que l'ignorance mille fois, et supposent bien plus de préjugés, en même temps qu'ils entraînent bien plus d'inconvénients, d'erreurs et de dangers.

- Une force si prodigieuse de séduction, je ne sais quoi de si éblouissant.
- Cette intrépidité de décision qui est le caractère le plus sûr de l'ignorance.
- Tout ce qu'est l'homme abandonné à la licence de ses pensées.
- Ceux qui restent entre la vérité et le mensonge dans ce vague d'idées, dans cette incertitude sur leur sort, qui troublent la vie, qui la rendent insupportable.

372**SUR LES MAUVAISES LECTURES**

P. 1554

(Fragment).

Je commence par avouer, mes frères, que c'est avec douleur et je dirais presque avec un sentiment de honte, que j'entreprends de prouver à des chrétiens qu'ils ne peuvent lire sans crime des ouvrages remplis des blasphèmes de l'impiété. Il semble que nous ne devrions pas avoir besoin d'exciter leur indignation contre tout ce qui outrage le Dieu qu'ils adorent ; et s'il restait encore au fond de leur cœur quelque étincelle de foi, n'auraient-ils pas horreur de ces libelles infâmes où tout ce qu'il y a sur la terre de plus auguste et de plus saint est attaqué sans ménagement et sans pudeur ? Oh ! il est bien triste, il est en quelque sorte déshonorant pour la religion que ses enfants se respectent eux-mêmes assez peu pour qu'elle soit obligée de les menacer de ses anathèmes, et de s'armer de toutes ses foudres pour les empêcher d'aller

¹ *Variante* : Où on outrage la vérité par d'odieux mensonges, la justice par des calomnies infâmes, la religion par de scandaleuses impiétés, les mœurs par des obscénités révoltantes.

SERMONS

prendre des leçons d'erreur à l'école d'une philosophie sacrilège qui s'efforce d'arracher du cœur de l'homme toutes les vérités qui l'éclairent, et de lui ravir toutes les espérances qui le consolent !

Qu'ils sont loin de nous ces temps heureux où les fidèles, humbles et dociles vivaient dans la simplicité de la foi et couvraient de leurs mépris et de leurs malédictions quiconque osait en souiller la pureté ! Alors on n'écoutait d'autre voix que celle des pasteurs, et on ne mettait pas en question si chacun a le droit de tout voir, de tout examiner, de tout lire ; alors on ne croyait pas qu'il n'y eût aucun mal à transgresser les défenses de l'Église et aucun danger à se nourrir de poison. Mais les temps sont changés ; aujourd'hui chacun a dans son propre jugement une telle confiance qu'on se persuade être à l'abri de toute séduction, et par conséquent qu'on peut sans être téméraire et sans être coupable parcourir tous les ouvrages, quels qu'ils soient, qui tombent entre les mains.

P. 1555

Avant de les lire on ne demande pas s'ils sont bons, mais s'ils sont propres à amuser un instant ; peu importe qu'ils renferment des pensées fausses, pourvu qu'elles soient brillantes. Et comme ceux qui agissent ainsi n'ont ordinairement d'autre guide qu'un esprit sans règle et qu'une raison sans principe, ils sont nécessairement dupes des sophismes d'un écrivain adroit qui sait parer le mensonge des couleurs de la vérité et prêter au vice des attraits qui l'embellissent. Et comment pourraient-ils n'être pas trompés ? Qu'est-ce qui ne sent pas combien il est facile de séduire celui qui ne sait rien, et combien il est plus facile encore d'induire en erreur celui qui, n'ayant que des connaissances superficielles, croit savoir quelque chose ?

Il y a des vérités qui demandent pour être comprises un entendement exercé ; il y en a qui supposent de longues études auxquelles il est impossible que se livrent des gens que leur état force à s'occuper d'autres objets ; or la religion se liant à tout et embrassant par ses rapports l'universalité des êtres est de toutes les ... (*Manuscrit inachevé*). .

373

SUR LES MAUVAISES LIVRES.

P. 1556

(*Fragment*).

La religion cherche à éteindre le feu des passions, et par conséquent elle réprouve et condamne tout ce qui est propre à les exciter et à les nourrir ; si les célestes maximes de la morale évangélique étaient mises en pratique et que tout le monde fût bien pénétré de son esprit, nous rejeterions avec horreur tout ce qui a pour objet de justifier et d'embellir ce que nous devons craindre et détester. Certes nous n'aurions pas ces ouvrages où l'on peint avec tant d'art, des passions qui alors n'existeraient même plus, ou qu'on ne connaîtrait que pour les combattre. Notre littérature peut-être serait moins riche, mais nos mœurs seraient plus pures ; nous aurions moins de vers et plus de vertus, moins de tableaux et plus de bonheur.

Pourquoi faut-il donc que cet état si doux de félicité et d'innocence soit l'objet de nos désirs sans que nous puissions espérer d'y atteindre ? Hélas ! c'est que l'homme toujours empressé de travailler à son malheur n'écoute qu'avec peine les leçons sévères que la religion lui donne, et il se plaît à entretenir dans son cœur les passions qui le tyrannisent. Il les arme contre lui-même, et il leur sait gré des blessures qu'elles lui font. Le poète licencieux qui prête aux vices de nouveaux attraits, le musicien qui donne à la volupté de nouveaux charmes, et le peintre qui ôte à la pudeur tous ses voiles, voilà les hommes pour qui il réserve toute son admiration et qu'il

P. 1557

honore de ses applaudissements et de son estime.

Cependant condamnerons-nous tous les arts parce qu'on en abuse ? et oublierons-nous les services qu'ils ont rendus à la Religion même ? Non, notre zèle ne nous rendra point ingrat et nous aimerons à reconnaître que ce sont eux qui ont élevé nos temples, et qui, chaque jour encore, les ornent et les embellissent, qui donnent à notre culte tant de majesté et tant de pompe. Nous aimerons à publier que loin que la religion les rejette, elle les protège ; elle les a couverts de son auguste protection dans les temps d'ignorance et de barbarie. Loin que la religion arrête l'élan du génie, elle l'élève et l'agrandit ; elle lui fournit ses plus grands sentiments, ses plus hautes pensées, ses plus magnifiques images ; et elle ne le condamne que lorsque «en s'éloignant d'elle, il s'écarte de la nature, de la vertu, du bon goût et du vrai beau».

Et certes il est nécessaire de le dire et de le prouver dans un siècle où on reprochait à la religion de rétrécir les esprits et de les rendre incapables d'aimer et de sentir ce qui est beau et ce qui est bon et ce qui est utile ; il était intéressant de remarquer l'influence qu'elle a eue sur les ouvrages mêmes qui n'étaient pas ... (*Manuscrit inachevé*). .

374

SUR LES MAUVAISES SOCIÉTÉS.

P. 1558

Amicus stultorum similis efficietur.

L'ami des insensés leur devient semblable. (*Prov. 13, 20*)

Aussi longtemps qu'un jeune homme dont les parents sont chrétiens vit dans le sein de sa famille, et n'a de rapports habituels qu'avec des amis qui l'édifient par leurs discours et l'encouragent à bien faire par leurs exemples, sa vie, comme la leur, est sage, laborieuse et régulière ; mais aussitôt qu'il forme d'imprudentes liaisons avec des hommes corrompus, il se corrompt lui-même ; sa foi s'affaiblit, sa ferveur se dissipe, sa piété s'éteint et il devient semblable à l'insensé dont il est l'ami : *amicus stultorum similis efficietur*.

Ce qui arrive aux jeunes gens arrive également aux hommes avancés en âge, et la fréquentation des mauvaises sociétés est la cause la plus ordinaire de leur perte. Je me propose de le démontrer dans cette conférence, afin que les chrétiens qui m'entendent s'affermissent de plus en plus dans la résolution que sans doute ils ont déjà prise, comme le Roi prophète, de fuir la compagnie des pécheurs et de ne jamais s'asseoir dans leurs assemblées : *non sedi cum concilio vanitatis, et cum impiis non introibo*¹.

S'exposer volontairement à la contagion du mauvais exemple, et prétendre qu'il n'y a aucun danger, ni pour la foi, ni pour les mœurs à fréquenter des hommes de scandale, c'est évidemment comme si on se flattait de conserver une santé parfaite en respirant un air corrompu. Mais, d'où vient donc que l'on s'alarme si peu d'un péril si grand, et que si peu de

P. 1559

personnes cherchent à s'en préserver ? C'est que chacun est rempli d'une orgueilleuse confiance dans ses lumières et dans ses forces ; c'est que l'influence des mauvaises sociétés, quoique inévitable, est d'abord presque insensible ; on se familiarise peu à peu avec le péché ; il perd une partie de sa laideur quand on vit au milieu de ceux qui le commettent avec hardiesse, et bientôt on cesse de le repousser et même de le craindre.

Et pourtant ne serait-il pas bien facile de se prémunir contre une erreur malheureusement si commune et dont les conséquences sont si déplorables ? Il suffit pour cela de rentrer en soi-même et de se rappeler l'époque à laquelle on a commencé de se livrer

¹ Ps., 26, 4.

SERMONS

au vice. Répondez : N'est-ce pas celle où vous avez rencontré pour la première fois des hommes vicieux ? Avant de les connaître vous étiez purs, ou si vous aviez de légers défauts, du moins vous ne vous étiez point abandonné à de graves désordres ; vous n'y êtes tombés qu'après avoir reçu de perfides conseils, et après avoir eu sous les yeux des exemples plus pernicieux encore. Auriez-vous donc oublié votre propre histoire, et l'expérience de vos premières années serait-elle entièrement perdue pour vous ?

St Augustin, plus sage que vous ne l'êtes, conservait dans sa vieillesse l'humiliant souvenir des égarements de son enfance ; il les déplore et il les peint, dans ses *Confessions*, avec une effrayante énergie : « J'allais, dit-il, me précipitant dans le mal, et j'aurais rougi

P. 1560

d'être moins dépravé que mes affreux compagnons de débauche ; par un renversement inouï de la raison, je craignais d'être méprisé pour ne m'être pas assez avili, et je me vantais des crimes mêmes que je n'avais pas faits, de peur que, si je n'avais égalé en corruption ces misérables ils ne se fussent raillés de mon innocence et de ma vertu. Voilà ceux avec qui je marchais dans le chemin large de Babylone, me roulant dans la fange et m'en couvrant comme de parfums précieux : *volutabar in caeno ejus tanquam in unguentis pretiosis* ».

Ne vous reconnaissez-vous pas dans ce tableau, hélas ! si fidèle des dérèglements de la jeunesse ? et, si vous avez un sincère désir de mieux vivre, ne devez-vous pas, en vous rappelant du passé, prendre pour l'avenir des précautions dont vos premières fautes ne montrent que trop l'indispensable nécessité ?

Quand il serait vrai, dites-vous, qu'autrefois certaines sociétés nous eussent été funestes, qu'en conclure ? Les jeunes gens ont une imagination ardente, un esprit léger, inquiet et mobile ; ils sont disposés à croire tout ce qu'ils entendent, à imiter tout ce qu'ils voient faire ; maintenant, notre caractère est plus ferme, nos passions sont plus calmes ; ce qui alors était dangereux pour nous, ne l'est plus aujourd'hui. Et moi je vous dis que cette vaine excuse n'est qu'un sophisme de l'orgueil. N'êtes-vous donc plus, comme tous les autres hommes, enclin au mal ? et quoi de plus

P. 1561

propre que les mauvaises compagnies à favoriser vos mauvais penchants et à réveiller vos passions à demi éteintes ? Je ne serai pas ébranlé, dites-vous : insensé ! qui vous en assure ? Mais Dieu dans les saints livres ne dit-il pas tout le contraire ? Ne nous déclare-t-il pas que celui qui aime le péril et qui le recherche y succombera : *qui amat periculum in illo peribit* ?

Etes-vous plus affermi dans la foi et dans la piété que ne l'étaient les Thessaloniciens auxquels St Paul écrivait : Je vous ordonne de vous séparer de tous ceux d'entre vos frères dont la conduite est déréglée, *denunciamus vobis ut subtrahatis vos ab omni fratre de ambulante inordinate*¹ ? Était-ce à des enfants et non pas à tous les fidèles de l'Église de Corinthe sans distinction, qu'il défendait de manger avec les fornicateurs, les avarés, les idolâtres, les médisants, les ivrognes, les voleurs, en un mot, avec quiconque souillait par des mœurs dissolues la sainteté du nom chrétien ? - *Si is qui frater nominatur, est fornicator, aut avarus, aut idolis serviens, aut maledicus, aut ebriosus, aut rapax, cum ejus modi nec cibum sumere* - St Paul ne veut entendre à aucune espèce de ménagement : ôtez le mal d'au milieu de vous, s'écrie-t-il : *auferte malum ex vobis ipsis*².

(*En interligne*) : Au collège de St-M., s'il y a parmi vous... qu'il reste seul ; qu'on lise sur son front : infâme !

¹ 2 Th., 3, 6.

² 1 Co., 5, 13.

St Jean, l'apôtre de la charité, le disciple que Jésus aimait, est-il moins sévère ? Ecoutez, voici ses paroles : Si quelqu'un vient à vous et ne professe pas la vraie doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne lui donnez pas le salut : *si quis venit ad vos et hanc doctrinam non affert, nolite recipere eum in domum, nec Ave ei dixeritis*¹. Or, si les apôtres

P. 1562

recommandaient aux premiers fidèles de rompre toute espèce de rapports avec les hommes de péché, si on mettait en pratique ces fortes maximes dans les plus beaux jours de l'Église, que devons-nous faire, nous qui sommes condamnés à vivre au milieu d'une génération perverse et adultère, au milieu d'un monde impie, entièrement livré à l'esprit de malice, où tout est en opposition avec les maximes et les préceptes de J.-C., *totus positus in maligno*² ? Sommes-nous donc plus sages que nos pères en agissant autrement qu'eux et plus à l'abri de la séduction que l'Église elle-même qui n'a conservé le dépôt de la foi, et qui, après dix-huit siècles d'épreuves et de combats, n'est sans rides et sans taches que parce qu'elle s'est séparée de tous ceux qui enseignaient l'erreur et parce qu'elle a repoussé de son sein tout ce qui était impur ?

Mais enfin, peu touchés de ces considérations, vous persistez à croire que vous ne vous rendez point coupables et que vous ne courez aucun risque en fréquentant ces hommes scandaleux, dont toutes les paroles blessent quelque vérité ou quelque vertu. Voyons donc : dites-moi ce que vous ferez lorsque devant vous ils attaqueront la religion ou les mœurs ? Garderez-vous un lâche silence ? ou bien élèverez-vous la voix pour les contredire et les confondre ? Si vous vous taisez, ou si vous ne désapprouvez que faiblement ce qui est licencieux ou ce qui est impie, vous êtes indignes du titre de chrétien car un chrétien doit partout confesser sa foi et ne jamais

P. 1563

souffrir qu'on l'outrage en sa présence ; mais qui êtes-vous pour la venger ? Où est votre mission ? Comment soutiendrez-vous des discussions si périlleuses avec des hommes qui au lieu de vous répondre sérieusement, tourneront en ridicule vos plus humbles et vos plus justes observations ? Hélas ! leur triomphe sera facile ; un sourire moqueur, quelques mots de plaisanterie, voilà tout ce qu'il leur en coûtera pour vous vaincre, et en vous se vérifiera cet oracle de l'Esprit Saint : l'ami de l'insensé lui deviendra semblable, *amicus stultorum similis efficietur*³.

L'expérience le prouve tous les jours ; ce ne sont pas les bons qui changent les méchants, ce sont les méchants qui pervertissent les bons ; un peu de ferment suffit pour faire lever toute la masse comme le dit l'apôtre : *modicum fermentum totam massam corrumpit*⁴. De même que les métaux les plus durs s'amollissent dans une fournaise ardente, les caractères les plus fermes fléchissent quand l'impiété exerce sur eux une action prolongée. Combien aujourd'hui compterait-on d'hommes qui pensassent absolument et sur tous les points comme ils pensaient il y a quelques années ? Et il n'est pas question ici de ceux que l'intérêt, l'ambition, le mécontentement, la cupidité ou toute autre passion vile et violente ont entraînés hors de leur voie. Je ne parle que des gens de bien encore dignes de ce nom. Oui, parmi ceux-là mêmes, que de déplorables changements ! et - (chose plus déplorable encore) - que de changements dont eux-mêmes ne s'aperçoivent pas !

¹ 2 Jn., 1, 10.

² 1 Jn., 5, 19.

³ Pr., 13, 20.

⁴ 1 Co., 5, 6.

SERMONS

P. 1564

Parce qu'ils s'intitulent toujours catholiques, ils s'imaginent toujours avoir conservé les mêmes principes ; et pourtant, que de déviations secrètes ! que d'accommodements clandestins, que de résistances adoucies ! que de concessions progressives ! que de professions de foi abrégées ! On négocie, on transige, on cède aujourd'hui sur un point, demain sur un autre ; on change, sans s'en apercevoir mais dans un temps très court, d'opinions, d'habitudes et de principes ; on est frappé d'une espèce d'étourdissement entraîné par je ne sais quelle force secrète dont il est impossible de se rendre compte, on dit tout le contraire de ce qu'on pense ; on fait tout le contraire de ce qu'on veut ; on voit les hommes changer de doctrines et de langage en changeant de position, faire aujourd'hui ce qu'ils condamnaient hier, et à peine corrompus de la veille, ils deviennent les corrupteurs du lendemain. L'impiété est une maladie de l'esprit qui se gagne comme la petite vérole : les livres la communiquant beaucoup moins que les assemblées et les discours (nous pouvons dire de l'impiété ce que Voltaire a dit du fanatisme.)

Et voilà comme s'accomplissent les justes jugements de Dieu contre les téméraires qui se précipitent en aveugles dans un danger qu'il leur ordonnait de fuir.

Et lorsque je parle des mauvaises sociétés et que je vous exhorte à vous en éloigner, quelque soit votre âge et quelque confiance que vous inspirent vos dispositions actuelles, ce n'est pas cependant, je l'avoue,

P. 1565

la compagnie des libertins effrénés que je crains le plus pour vous. Tout homme qui garde au fond de son cœur quelque souvenir de la religion et quelques sentiments de vertu s'éloigne avec horreur de ces êtres dégradés par des passions ignobles, de ces sales débauchés ensevelis tout entiers dans la chair, qui se font un jeu du péché et en savourent les délices (*risus illorum in deliciis peccati*), de ces infâmes qui s'honorent de la honte et se parent du mépris public, qui fouillent le crime pour y trouver d'exécrables jouissances, comme un malheureux affamé fouille les tombeaux pour leur ravir une affreuse pâture ; certes, il n'y a rien de plus propre à dégoûter de l'impiété et du vice que le spectacle d'une pareille abjection. Mais il n'en est pas ainsi des sociétés où l'on n'ajoute pas aussi ouvertement le mépris des bienséances au mépris des règles ; celles-ci sont d'autant plus dangereuses qu'elles le paraissent moins ; elles se composent de personnes honnêtes en apparence, mais toutes remplies de l'esprit du monde, de l'amour des plaisirs et des joies sensuelles, uniquement occupées d'exciter dans les autres et de satisfaire cet amour criminel ; elles n'ont pas un langage grossier ; elles affectent au contraire une politesse exquise, une modération séduisante ; mais ignorantes de la religion, elles répandent des doutes et des ridicules sur ses plus saintes lois ; mais, quoique attentives à éviter le scandale, elles forment sans scrupule de honteuses intrigues ; mais elles essayent de justifier les excès de la bonne chère, les profusions du luxe,

P. 1566

la lecture des mauvais livres, les folies du jeu, les bassesses et les vils calculs de l'ambition ; mais, en professant les plus fausses maximes, elles se donnent un air de science et de capacité qui en impose ; mais elles décrivent la piété, elles la représentent d'un ton railleur, comme une singularité ou une faiblesse ; elles censurent avec amertume ceux qui la pratiquent avec simplicité et dont les mœurs sont pures et modestes ; en un mot, de leur bouche, sortent à chaque instant quelques-unes de ces flèches envenimées qui font à l'âme, pour ainsi dire à son

insu, des blessures irrémédiablement mortelles : *paraverunt sagittas suas in pharetrâ, ut sagittent in obscuro rectos corde*¹.

Je le répète : vous ne fréquenterez point longtemps de pareilles sociétés sans prendre à dégoût vos devoirs de chrétien et vos devoirs domestiques, sans être entraînés dans mille désordres secrets, et sans que votre foi même n'en soit affaiblie ; ce n'est pas assez dire : de peur d'attirer sur vous les blâmes insensés des mondains, vous deviendrez esclaves de leurs préjugés ; vous n'oserez plus suivre les mouvements de la grâce et les conseils de votre raison ; vous ne croirez plus possible de faire autrement que les autres et de vous écarter du chemin que vous voyez battu ; vous en viendrez même jusqu'à vouloir paraître pire que vous ne l'êtes en effet, et c'est ainsi que l'on tombe, par degrés insensibles, dans cette hideuse hypocrisie du vice bien plus commune aujourd'hui que ne l'était autrefois celle de la vertu.

Où donc aller, dites-vous ? Quoi, faut-il se retirer dans un désert afin de n'avoir plus de

P. 1567

communications avec les hommes ?

Ne vous imaginez pas que votre objection m'effraye ; oui, je n'hésite point à le déclarer, il vaudrait mieux passer votre vie entière dans la solitude que de vous lier jamais avec les ennemis de Dieu, car enfin, comme le dit un Père, Dieu veut que nous fassions dès à présent le discernement qu'il fera lui-même au dernier jour ; il veut que ses élus prennent leur rang, passent à la droite et que, se séparant de la foule, ils vivent à part, parce que la foule s'en va dans l'abîme. St. Benoît², pour fuir l'exemple contagieux de la jeunesse romaine, s'ensevelit à l'âge de 14 ans dans une caverne profonde et solitaire, au milieu des montagnes de Subiaco.

Toutefois, remarquez-le bien ; je ne parle pas ici des engagements nécessaires d'état ou de famille, mais des engagements qui dépendent de votre volonté et de votre choix ; dans les premiers, Dieu vous soutiendra par sa grâce ; il sera avec vous, parce que vous êtes dans l'ordre de sa providence ; dans les seconds, il vous abandonnerait, parce que vous vous seriez exposé au péril malgré ses défenses expresses ; et privé de son secours, tous vos pas seraient des chutes. N'affectez donc pas de confondre ces deux choses : on ne devient pas semblable aux insensés parce qu'on a avec eux quelques rapports indispensables, mais parce qu'on se fait leur ami : *amicus stultorum similis efficietur*³.

Or, quand vous prétendez que, pour éviter de former des liaisons si pernicieuses, il faut absolument

P. 1568

s'isoler et sortir du monde, n'est-ce pas une exagération manifeste ? N'y a-t-il donc plus de justes sur la terre ? Ne connaissez-vous personne de votre âge et de votre condition avec qui vous puissiez vous unir par les liens de la charité, et en qui même vous ne puissiez trouver un appui pour votre faiblesse, un guide pour votre inexpérience, un consolateur dans les peines inséparables de la vie ? Ah ! vous êtes bien malheureux si jamais vous n'avez rencontré un pareil ami ; cherchez-le, M.F., cherchez-le, et qu'aucun sacrifice ne vous coûte pour découvrir et pour conserver un si riche trésor : *amicus fidelis protectio fortis qui autem invenit illum invenit thesaurum*⁴.

Oh ! que ne puis-je vous peindre le bonheur de deux amis chrétiens ! Que ne puis-je vous faire envier leur sort ! Ils n'ont pas une seule pensée qui ne soit commune, un seul sentiment qui ne soit partagé, et que l'amitié ne rende ou moins amer ou plus doux ; le charme

¹ Ps., 11, 2.

² Benoît de Nursie (v. 480-v. 547) se retira dans la solitude de Subiaco. Il fonda le monastère du mont Cassin, berceau de l'ordre bénédictin.

³ 1 Jn., 5, 19.

⁴ Si., 6, 14.

SERMONS

d'une confiance intime répand sur leurs études, sur leurs travaux et sur toute leur vie je ne sais quel enchantement aimable qu'il est plus aisé de sentir que d'exprimer ; ils vivent l'un dans l'autre ; leurs craintes, leurs espérances, leurs désirs, leurs joies, leurs douleurs se confondent comme des ruisseaux qui, coulant sur la même pente, vont se mêler et se perdre dans l'océan immense où il faut que tout ce qui est créé vienne s'abîmer à jamais, en Dieu, véritable centre de toute joie et de tout amour.

Or, je vous le demande, en est-il de même de ces complices de débauche que vous appelez vos amis ? Après avoir conversé avec eux, n'éprouvez-vous pas

P. 1569

au fond de votre cœur un malaise indéfinissable ? Que vous reste-t-il, sinon des sentiments pénibles de tristes et humiliants souvenirs ? Quels amis, grand Dieu ! quel est le mal qu'un ennemi cruel pourrait vous faire et qu'ils ne vous aient pas fait ? Ils ont ouvert devant vous les sentiers du vice ; ils vous ont pris comme par la main, pour vous y précipiter ; et les traîtres, après vous avoir ruinés, déshonorés, voyez donc comme ils se rient et de vos plaintes et de vos malheurs. Allez donc leur demander, jeunes gens, d'essuyer les larmes de votre mère ; serviteurs, de vous rendre les bonnes grâces de votre maître, de vous retirer de la misère où vous a conduit la débauche ; époux, de consoler votre femme et de donner du pain à vos enfants... . Ah ! ils sont les premiers à vous accuser, à vous condamner ; et loin de chercher à vous rendre quelque service - (à vous assister dans votre misère) -, à vous soulager dans vos désastres, ils laissent à peine tomber sur vous un regard de dédain et de mépris. Si jusqu'ici vous n'avez pas eu le courage de rompre entièrement les indignes liens qui vous attachent à ces amis perfides, n'hésitez donc plus désormais ; n'allez plus dans les lieux publics où vous les avez tant de fois rencontrés pour votre perte ; et si vous les rencontrez ailleurs, détournez la tête de peur que de leur bouche, comme d'un sépulcre infect, il ne s'exhale une odeur de mort : *sepulcrum patens est guttur eorum*¹ - Encore une fois, vous ne sauriez trop les craindre, ni trop les fuir : *et hos evita*². Trop longtemps ils vous ont trompés, trop longtemps ils ont pris sur vous un funeste empire ; secouez leur joug, brisez vos chaînes ; et loin d'eux, fortifiés par les exemples, aidés par les conseils d'amis chrétiens, réparez vos pertes en vous renouvelant dans la piété et dans la vertu.

375

PERVERSION DES BONS PAR LES MÉCHANTS

P. 1570

(Fragment).

L'expérience le prouve tous les jours ; ce ne sont pas les bons qui changent les méchants, ce sont les méchants qui pervertissent les bons ; et, comme le dit l'Apôtre, il ne faut qu'un peu de ferment pour faire lever toute la masse : *modicum fermentum totam massam corrumpit*³.

De même que les métaux les plus durs s'amollissent dans une fournaise ardente, les caractères les plus fermes fléchissent quand l'impiété exerce sur eux une action prolongée ; on est entraîné par je ne sais quelle force secrète dont il est impossible de se rendre compte ; on négocie, on cède aujourd'hui sur un point, demain sur un autre ; et ces concessions progressives amènent celui qui les fait par faiblesse à changer entièrement, dans un temps très court, de principes et de conduite.

¹ Rm., 3, 13.

² 2 Tm., 3, 5.

³ 1 Co., 5, 6.

Lui qui avait horreur de tout ce qui outrage la religion, se permet mille plaisanteries contre elle, et à peine est-il corrompu qu'il devient à son tour corrupteur ; lui qui se glorifiait de n'être jamais entré dans une maison de débauche, y va presque sans scrupule lorsque ses camarades l'invitent à les y accompagner ; il y viole ainsi qu'eux toutes les lois de la tempérance ; il y tient comme les autres des propos dissolus ; il y chante des chansons obscènes, avec une hardiesse qui sans doute l'étonnerait lui-même, si déjà il n'était frappé d'un espère d'étourdissement.

Et voilà comment s'accomplissent les justes jugements de Dieu sur les téméraires qui se précipitent en aveugles dans un danger qu'il leur ordonnait de fuir.

376

SUR LE PÉCHÉ MORTEL.¹

P. 1572

Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum. (Jer. c. 2, v. 19)

St Paul avait livré à Satan et retranché de la communion des fidèles un chrétien de l'Église de Corinthe, coupable d'un *inceste*. Cette terrible sentence fut pour celui contre qui elle était portée, comme un coup de foudre, et son cœur fut brisé d'une componction si vive, que l'apôtre crut devoir lui avancer la grâce de la réconciliation, de peur qu'il ne fût abattu par une tristesse excessive, et que se plongeant dans sa douleur et s'y livrant sans mesure, elle ne l'absorbât tout entier, *ne forte abundantiori tristitia absorbeatur*².

Voilà, mes frères, le premier exemple que nous trouvons dans l'histoire, de cette relaxation de peines, de ces indulgences salutaires que l'Église accorde à ses enfants, et qu'elle répand sur vous aujourd'hui avec tant d'abondance. Puissiez-vous donc, comme ce pécheur dont l'apôtre abrégé la pénitence, être pénétrés d'une douleur de vos fautes profonde et sincère ! Puissiez-vous, dans l'amertume de votre âme, gémir sur vos égarements, pleurer sur vos désordres, et comprendre combien vous êtes coupables, combien vous êtes à plaindre, puisque vous avez abandonné le Seigneur votre Dieu : *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum*³.

C'est pour vous aider à entrer dans ces sentiments qui seuls peuvent vous rendre dignes des grâces qui vous sont offertes, que j'entreprends aujourd'hui de vous faire voir en peu de mots combien est affreuse l'injure que le péché fait à Dieu, combien est grand le tort qu'il fait à l'homme ; et pour vous en inspirer une plus vive horreur, je vous montrerai avec quelle effrayante sévérité Dieu punit ceux qui le commettent.

P. 1573

Ecoutez-moi, mes Frères, avec toute l'attention que mérite un sujet d'une si haute importance.

Ils seraient bien insensés, les hommes qui refuseraient le droit de nous donner des lois à celui qui nous a donné l'existence ; mais aussi qu'est-ce qui a jamais sérieusement dit qu'il n'est pas juste d'obéir à Dieu et de se soumettre à son autorité suprême ? Cependant, quoique ce soit là de toutes les vérités la plus incontestable et la plus claire, c'est une de celles que nous mettons le plus profondément en oubli, et vraiment il semble que personne ne s'en souvienne plus, quand on considère avec quelle étonnante facilité nous commettons le péché. Dieu parle, il commande, il défend ; il veut nous retenir par ses menaces, nous attirer par ses promesses ; ô bonté ! ô excessive bonté ! il nous prie, il nous conjure d'être heureux en le

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² 2 Co., 2, 7.

³ Jr., 2, 19.

SERMONS

servant tous les jours de notre vie ; il nous demande notre amour comme on demanderait une grâce ; et la reconnaissance que nous lui devons pour tous les bienfaits dont il nous comble, et l'espoir des récompenses qu'il nous prépare, et la crainte des châtements qu'il réserve à ceux qui l'offensent, ne sont pas assez forts pour arrêter nos passions, pour les contenir. Elles sont tellement devenues maîtresses, qu'il faut que tout plie devant elles, et que les ordres du Seigneur les plus précis, que ses défenses les plus expresses, cèdent à leurs désirs et à leurs caprices ; de sorte que quand nous mettons dans la balance, d'un côté la volonté de Dieu, et de l'autre le moindre de nos plaisirs, ce n'est point Dieu, c'est notre plaisir qui l'emporte.

Ô homme ! en résistant ainsi au Tout-Puissant, sais-tu jusqu'à quel point tu l'irrites ? Connais-tu combien est grand le

P. 1574

mal que tu te fais à toi-même ? Non : chose bien étonnante ! tout ce qui peut nous nuire nous inspire une secrète horreur ; nous fuyons le plus petit mal avec le plus grand soin ; il n'y a que le souverain mal que nous ne craignons point ! Ô aveuglement inouï ! nous le recherchons même comme un bien. Que je dise à quelqu'un : mon ami, prenez garde ; il est à craindre que cette démarche n'ait pour vous de graves inconvénients ; elle peut causer votre ruine ; elle peut vous ôter la confiance et l'estime des personnes qui vous sont chères et de celles dont vous attendez des secours et des bienfaits. - Cet homme m'écoute avec une attention pleine d'inquiétude ; aucune de mes paroles ne lui échappe, et à l'instant il abandonne sans retour la résolution qu'il avait prise, le projet qu'il avait formé. - Que je dise à ce même homme : mon ami, ce désir est criminel ; cette action est certainement un péché qui ravira à votre âme la vie de la grâce, qui va vous rendre ennemi du bon Dieu. - Cet homme à peine daigne m'entendre ; et il s'empresse d'exécuter bien vite ce qui doit avoir de si épouvantables suites ; il pêche ! Or, M.F., est-il possible de porter plus loin le mépris de Dieu et de l'outrager davantage ? Mais quoi ! croyez-vous donc que Dieu se laissera insulter ainsi, ou plutôt fouler aux pieds par sa créature ? Non, non ; sa miséricorde elle-même indignée excite son courroux, et voici comme il parle dans sa colère. Ecoutons-le : J'ai le pécheur en exécration - *aversor impium* ; il est abominable à mes yeux, *abominatio est* ; il est devenu insupportable à ma patience, *laboravi sustinens* ; mais je sais ce que je ferai : je briserai son inflexible et indomptable dureté, *contiram superbiam duritiæ vestræ* ; de même que je m'étais

P. 1575

plu à le combler de toutes sortes de biens, je me réjouirai en le ravageant, en le renversant de fond en comble, *sic lætabitur subvertem atque disperdem*¹ ; il a marché contre moi, je marcherai contre lui, *contra vos adversus incedam*². Ô Ciel ! qu'entends-je ? Dieu marche contre le pécheur ? Voyons, que va-t-il faire ? Tout ce que possédait Jacob, dit le prophète, tout ce qu'avait de beau la fille de Juda, le Seigneur l'en a dépouillée et il l'a couverte d'opprobres ; il est devenu son ennemi, et il a appesanti sa main sur elle ; il est entré dans la tente de la fille de Sion, et comme la flamme il a tout consumé : *occidit omne quod erat pulchrum visu in tabernaculo filia Sion, effudit quasi ignem indignationem suam*³.

Âme pécheresse, c'est ton malheur que déplore ici le prophète ; c'est sur toi qu'il pleure. Pendant que tu conservais l'innocence, le Seigneur ne jetait sur toi que des regards de complaisance et d'amour ; tu étais heureuse, tu étais riche, parce qu'il daignait te savoir gré du plus petit bien que sa grâce te faisait faire, et qu'il t'avait promis de ne pas laisser sans récompense *un verre d'eau froide donné en son nom à celui qui avait soif*. Maintenant, dans

¹ Dt., 28, 63.

² Lv., 26, 24.

³ Lm., 2, 4.

quel état te voilà réduite ! tu n'es plus qu'une ruine ! Hélas ! avec la justice, tu as perdu tous les mérites que tu avais amassés, tous les droits que tu avais acquis aux célestes récompenses, et si tu meurs avec ton crime, quand tu aurais vécu avant de le commettre des siècles entiers dans la pratique de la vertu, dans l'exercice de la pénitence, dans le jeûne, dans la prière, tout cela sera perdu, entièrement : *occidit omne quod erat pulchrum visu in tabernaculo filiae Sion*¹.

Âme infidèle, ta couronne est tombée : *cecidit corona de capite vestro* - Toute ta

P. 1576

gloire s'est évanouie ; de toutes tes richesses il ne te reste rien. Quelle affreuse indigence ! quel dénuement ! quelle honte ! malheur, malheur à toi parce que tu as péché : *væ, vœ nobis quia peccavimus*².

Mais non seulement le péché est comme un nuage qui s'élève entre Dieu et nos mérites, et qui les lui cache : *iniquitates vestrae diviserunt inter vos et Deum vestrum*. (Is 59, 2), il empêche encore que nous puissions en acquérir de nouveaux, et il frappe nos meilleures actions d'aridité et de sécheresse. Sans doute - (oh ! qu'il m'est doux de le penser et de le dire !) - sans doute, la grâce du repentir peut être quelquefois la récompense que l'excessive miséricorde de Dieu accorde aux bonnes œuvres des pécheurs mêmes ; cependant, et c'est la foi qui nous l'enseigne, quelque bien qu'ils fassent tandis qu'ils sont privés de la justice, au dernier jour on ne leur en tiendra aucun compte ; ils sont morts, et par conséquent toutes leurs œuvres le sont aussi. Aucune d'elles n'est écrite sur le livre de vie : *non operientur operibus suis*. (Is 59, 6)

Pécheurs, ouvrez donc les yeux et voyez quelles pertes immenses vous avez faites. Ah ! le péché est comme un glaive que vous avez enfoncé dans votre âme et qui au moment où je vous parle l'a tuée ; elle est morte ; et puisque Dieu n'habite plus en elle, puisqu'il la regarde avec des yeux ennemis, déjà il ne manque rien à son malheur. Joies du ciel, ineffables délices, elle ne vous goûtera jamais ! heureux habitants de la Jérusalem d'en haut, elle ne sera point associée à votre bonheur et à votre gloire ! Portes éternelles, fermez-vous. Combien est grand le malheur qui tout à l'heure va tomber sur elle ! Ô douleur ! ô douleur ! cette âme malheureuse a pris le démon pour son maître, pour son roi ;

P. 1577

elle l'honore, elle le sert ; et bientôt pour récompense il lui donnera l'enfer et ses tourments.

Pécheurs, encore une fois, ouvrez les yeux ; voilà votre position ; tels sont les dangers qui vous menacent. Quoi ! ne ferez-vous rien pour les prévenir ? Est-ce que vous n'aurez pas pitié de vous-mêmes ? Voulez-vous par un choix de désespoir demeurer et mourir dans le déplorable état où vous êtes ? Ne préférez-vous pas plutôt vous abandonner à cette miséricorde si pleine de tendresse qui, dans ce moment, vous ouvre son sein et vous invite avec tant d'amour à vous y réfugier ? M.F., quelque grand que soit le mal que le péché vous a fait, ce mal ne sera point sans remède si vous prenez des mesures solides de pénitence ; mais prenez-les sans retard, car si vous méprisez plus longtemps la bonté du Seigneur, sa justice éclaterait enfin ; et apprenez par les exemples que je vais mettre sous vos yeux, combien ses vengeances sont terribles.

Les anges avaient tous été créés dans l'innocence ; ministres du Tout-Puissant, ils étaient destinés à exécuter ses ordres et à jouir éternellement du bonheur de le contempler dans sa gloire. Mais l'orgueil souleva leur cœur, et ils dirent : nous serons heureux en nous-mêmes ; nous ferons comme Dieu notre volonté ; nous lui serons semblables : *similes illi*

¹ Lm., 2, 4.

² Lm., 5, 16.

SERMONS

*erimus*¹. A l'instant, ils tombent du ciel ; l'enfer les reçoit dans ses feux, et pendant les siècles des siècles, ils y expieront le crime de leur pensée.

Quoi ! c'est avec cette effroyable sévérité que Dieu a puni ses anges ! Nul intervalle entre leur faute et les supplices qui en sont la peine ; nul espoir de rémission ; point de grâce ; la main du Seigneur est armée de son inflexible

P. 1578

justice ; elle déploie contre eux sa force et éternellement ils gémiront sous les coups incessamment redoublés de son bras infatigable.

Mais si les esprits célestes que Dieu avait comblés de ses dons et qu'il aimait comme un de ses plus parfaits ouvrages, ont été traités de la sorte, ô homme, misérable mortel, comment ne le seras-tu pas toi qui du fond de ta misère as l'inconcevable audace de t'élever contre le Très-Haut, toi dont l'orgueil monte jusqu'au ciel pour l'outrager ? Mais aussi voyez de quelle manière Dieu punit le premier homme pour avoir une seule fois transgressé ses ordres ! Il pèche, - et à l'instant son esprit est enveloppé des ténèbres de l'ignorance ; les soucis rongeurs, les désirs inquiets, les passions dévorantes jettent le trouble dans son âme et la déchirent. Les infirmités, les maladies, les angoisses, la mort sont le triste héritage qu'il laisse à ses enfants et qu'ils recueilleront jusqu'à la fin des siècles. Sa race est dégradée et nous eussions été bannis pour toujours de la cité sainte, si le Seigneur ne nous avait pas pris en pitié, si son Fils ne s'était pas chargé de nos iniquités et de nos dettes. - Comment donc pouvons-nous aimer le péché et le commettre sans crainte, en voyant que c'est lui qui est la cause de tous nos malheurs et la source empoisonnée d'où sortent tous les fléaux qui désolent la terre ?

Car, n'en doutez pas, M.F., c'est lui qui attire sur nous tous les maux qui nous affligent ; c'est lui qui produit les guerres, les famines, les pestes, et ce qui est pire encore, les révolutions sanglantes, et les désordres qui les accompagnent et les désastres qui les suivent. Et qu'est-ce que tout cela, grand Dieu ? Ce sont quelques gouttes que vous laissez tomber du calice de vos vengeances ; mais la lie ne s'en épuise pas et tous les pécheurs la boiront : *bibent omnes peccatores terræ.*

Venez, mes frères,

P. 1579

suivez-moi ; descendons dans l'abîme des tourments ; ici on souffre ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre. - Ecoutez, M.F., écoutez ; il s'élève autour de nous du creux des enfers ce cri lamentable ; du milieu des brasiers ardents, il sort une voix terrible, c'est celle des réprouvés ; ils appellent la mort et la mort ne vient point ; les flammes les consomment, la soif les dévore ; ils se retournent vers Dieu, et Dieu les repousse ; il leur refuse une goutte d'eau. Ô tourments ! ô douleur ! que nous nous sommes trompés ! s'écrient-ils, que nous nous sommes trompés dans nos égarements ! Insensés que nous étions ! nous nous sommes lassés dans les voies du crime ; nous nous sommes consumés dans notre propre malice ; nous nous sommes séparés de celui qui est la source éternelle de la perfection et du bonheur ; et tandis que les justes qui ont été l'objet de nos railleries et de nos reproches jouiront dans son sein d'une félicité sans bornes, nous sommes destinés à vivre éternellement dans ce séjour d'horreur ; nous y existerons toujours pour toujours y souffrir, pour *honorer la puissance de Dieu* par notre supplice (Ex 9, 10), pour être en butte à ses traits, pour être *un spectacle de sa vengeance*. (Rm 11, 17). Oui, M.F., ils boiront pendant les siècles des siècles, dans la coupe inépuisable de la colère de Dieu, et jamais ils n'obtiendront le plus petit adoucissement à leurs peines. Ils le savent ces

¹ Gn., 3, 5.

malheureux pécheurs, ils le savent ; et le désespoir s'emparant de leur âme, elle est dans un état de souffrance, dans un état de rage que le langage humain ne saurait exprimer. Et cela, grand Dieu, je le répète, en frémissant, et cela pendant l'éternité tout entière.

M.F., M.T.C.F., concevez-vous maintenant ce que c'est que le péché ? Dieu qui est tout amour voudrait ne jamais punir, lui qui est infiniment bon et le Père des miséricordes, lui qui se plaît à répandre des bienfaits sur l'homme qu'il a créé à son image et à sa ressemblance ; Dieu, dis-je, ne prend point en lui-même

P. 1580

les maux dont le pécheur est écrasé ; que fait-il donc ? Il déchire le voile qui lui cachait ses crimes et qui l'empêchait d'en apercevoir toute la laideur ; *il les remet dans son sein* (Is 65,7) : *remetiari opus eorum primum in sinu eorum* ; et ce sont eux qui sans cesse présents à sa pensée, le pénètrent d'horreur et le couvrent de honte. Partout il les trouve, partout il les voit ; spectacle horrible à ses yeux, flamme toujours dévorante dans ses entrailles.

Oui, la conscience du méchant est le fonds d'où sortent les extrêmes tourments qu'il endure ; c'est le péché qui a creusé l'enfer et le pécheur est nourri du fruit de ses voies. C'est lui-même qui a ouvert, qui a préparé le gouffre dans lequel il est tombé ; il a rejeté la bénédiction, et elle s'est éloignée de lui ; il a aimé la malédiction, et elle est venue sur lui ; elle est entrée, elle a pénétré jusque dans ses os, il s'est couvert du péché comme d'un manteau et désormais, ne pouvant plus se dépouiller de cet horrible vêtement, il sera pendant toute l'éternité un objet d'exécration aux yeux du Dieu trois fois saint. - Mais que fais-je, ô mon Dieu ? je plains le sort de ces infortunés ; et moi qui suis-je ? Je suis pécheur. Si la mort me frappait à l'instant, l'enfer me recevrait donc dans ses entrailles brûlantes ! - Mon Dieu, mon Dieu, sauvez-moi, donnez-moi encore un moment, et par mon repentir, je tâcherai de fermer l'abîme ouvert sous mes pas.

Sans doute, M.F., c'est là ce que vous dites tous, et votre âme tremblante est maintenant prosternée devant Dieu pour lui demander miséricorde. Eh bien, M.F., vous ne savez pas encore ce que c'est que le péché ; non l'horreur qu'il vous inspire n'est pas assez forte. Ce n'est qu'à l'école du crucifix qu'on apprend à le connaître. Montez donc sur le calvaire ; jetez les yeux sur Jésus attaché à la croix ; et après avoir attentivement considéré cet homme de douleurs,

P. 1581

après avoir vu ses mains percées, son côté ouvert, son front couronné d'épines, son corps meurtri et ensanglanté ; après l'avoir vu couvert d'ignominie, rassasié d'opprobres, demandez-vous à vous-mêmes quel est celui qui souffre ainsi. C'est l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, c'est un Dieu fait homme pour sauver les hommes. Oh ! qu'est-ce donc que le péché devant l'éternelle justice et l'éternelle miséricorde qui n'accorde le pardon qu'au prix du sang d'un Dieu cloué vif sur une croix ? Il est donc bien profond l'abîme dans lequel le péché nous fait descendre, puisque pour nous en retirer il faut que le Verbe éternel se fasse pour nous anathème.

Ah ! M.F., si la foi n'est pas encore éteinte au fond de votre cœur, il sera dévoré de remords lorsque vous penserez que vous avez eu le malheur d'offenser ce Jésus qui est mort pour vous donner la vie ; vous verserez des larmes amères en vous rappelant que vous avez en quelque sorte renouvelé toutes ses douleurs, que vous l'avez crucifié de nouveau en commettant le péché, unique cause de ses souffrances et de sa mort. J'ai donc été le bourreau de mon Dieu ! J'ai élevé une croix dans mon cœur barbare, et de ma main j'ai enfoncé les clous qui y ont attaché mon Jésus ! Et c'est lui qui m'offre encore le pardon ; j'entends, j'entends sa voix qui m'appelle ; il me conjure d'aller me jeter dans le sein de sa miséricorde. J'irai à lui, j'irai trouver mon père, je lui dirai que j'ai péché, et il me recevra avec joie ; il me

SERMONS

rendra tout son amour. J'étais son ennemi, il m'appellera son enfant ; je m'assoierai à sa table, et j'y serai nourri du froment des élus. Oh ! Lui-même il sera ma nourriture vivante. Mon Dieu, mon Dieu, dans ce moment, je ne puis m'empêcher de vous adresser un reproche que vous faisiez un saint : pourquoi donc étant si aimable et m'ayant tant aimé, pourquoi ne m'avez-vous donné qu'un cœur pour vous aimer ?

M.F., tels sont sans doute les sentiments qui vous animent. Ah ! je vous en conjure, conservez ces saintes dispositions que la grâce de J.-C. a mises en vous. Portez-les au tribunal de la réconciliation, afin qu'on puisse appliquer à chacun de vous ce que Jésus dit de cette femme pécheresse qui vint se jeter à ses pieds en confessant et en pleurant ses crimes : *beaucoup de péchés lui ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé.* Ainsi soit-il.

377

NATURE DU PÉCHÉ - SA MALICE

P. 1582

(Fragment).

Personne, si on en excepte quelques insensés décidément impies, ne refuse de reconnaître en celui qui nous a donné l'existence, le droit de nous donner des lois ; tout le monde, par conséquent, avoue que, lorsque Dieu nous manifeste ses volontés souveraines, nous devons nous y soumettre sans examen comme sans réserve, et que se révolter contre elles, c'est tout ensemble une folie et un crime ; mais d'où vient que néanmoins la plupart des hommes violent si souvent, et presque sans remords et sans résistance, les ordres de Dieu ? Pourquoi le péché ne leur inspire-t-il que de faibles craintes avant de le commettre, ou de faibles regrets après qu'ils l'ont commis ? Pourquoi s'étonnent-ils de ce que Dieu le punisse avec tant de rigueur ? C'est qu'ils ne se forment que des idées vagues de ce que le péché est en lui-même, et que faute d'attention ou d'instruction, ils n'en comprennent qu'imparfaitement la nature et la profonde malice. Essayons donc de leur expliquer cette espèce de mystère et de leur faire bien comprendre enfin ce que c'est que le péché.

Tout ce que nous avons en nous, dans notre corps, dans notre âme, tout ce que nous possédons au-dedans et au-dehors, dans l'ordre de la grâce ou de la nature vient de Dieu ; mais Dieu ne nous a rien donné que pour lui. Il nous a créés pour sa gloire ; nous devons par conséquent lui rendre un culte continuel

P. 1583

d'adoration et d'amour.

Or ce culte consiste dans la consécration de toutes nos facultés et de tout ce que nous sommes à Dieu ; nous lui consacrons notre esprit par la foi, notre cœur par une soumission volontaire et sans bornes, nos sens et notre corps par les signes extérieurs de respect et de dépendance qui nous sont commandés par la religion.

Ainsi nous glorifions tous ses attributs, tout son être. En croyant sans les comprendre les vérités qu'il nous révèle, nous reconnaissons qu'il est la vérité suprême, infinie, la lumière et le principe de notre intelligence ; en réglant nos désirs et nos actions d'après sa parole, nous faisons l'aveu de notre dépendance et de son pouvoir. En pratiquant les saints exercices de la mortification et de la pénitence, nous honorons sa justice, et sa miséricorde elle-même, puisque nous nous efforçons, autant qu'il nous est possible, de nous rendre dignes d'elle.

L'homme qui agit de la sorte entre en société avec Dieu, et dans cette société sublime il trouve sa propre perfection, et en même temps son bonheur et sa paix : Voilà l'ordre.

REGISTRE V - AUX FIDÈLES (2^{ème} PARTIE)

378

FIDÉLITÉ À LA GRÂCE

P. 1577

Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. (2 Cor. 6, 1)

Si St. Paul jugeait nécessaire d'adresser cette exhortation aux premiers chrétiens et particulièrement à ceux de Corinthe qui s'étaient montrés tant de fois saintement avides des grâces dont il était le dispensateur, n'est-ce pas pour nous un devoir indispensable d'exhorter aussi les chrétiens de nos jours, si tièdes et si languissants dans le service de Dieu, à profiter des secours abondants qui leur sont offerts pour opérer leur salut ? Hélas ! trop souvent ils en méconnaissent le prix et la nécessité même ; trop souvent ils les négligent, ils les reçoivent avec indifférence et ils en abusent presque sans remords.

N'aurions-nous pas nous-mêmes, mes frères, quelques reproches à nous faire à cet égard ? Ne nous arrive-t-il jamais de contrister l'esprit de Dieu par notre résistance à la grâce ? C'est ce que nous examinerons tout à l'heure, après avoir montré en peu de mots que sans la grâce, nous ne pouvons que nous égarer et nous perdre.

L'homme séparé de Dieu, abandonné à lui-même, est bien malheureux ! Quelle profonde pitié il inspire ! Dominé par des passions ignobles, entraîné par ses vicieux penchants, il s'enfonce dans de honteuses ténèbres ; il se complaît à descendre au-dessous même de la brute ; en effet, celles-ci suivent nécessairement

P. 1578

les lois de la nature sans les connaître et ne les violent jamais, tandis que l'homme a le triste pouvoir de se dégrader, d'agir contre sa propre raison, impuissante d'ailleurs à le guérir de sa corruption, dont tout au plus elle lui montre la profondeur. Au contraire, lorsqu'il fait usage des moyens surnaturels qui lui sont donnés pour s'élever à la perfection de son être, lorsque s'affranchissant de l'esclavage des sens, il lève les yeux au ciel pour attirer sur lui les grâces divines, ses affections s'épurent, ses pensées s'agrandissent, son intelligence entre en possession de la vérité et s'en nourrit. Toutes ses facultés prennent le caractère de l'infini ; son cœur n'aspire plus qu'aux biens éternels ; en un mot, il redevient ce qu'il était à l'origine, c'est-à-dire le chef-d'œuvre de la création, une vivante image de la divinité. Voilà ce que la grâce produit en nous ; mais sommes-nous bien convaincus qu'elle seule peut produire ces effets admirables ? Hélas ! la plupart des hommes, au contraire, ne se persuadent-ils pas que des motifs humains leur suffisent pour s'attacher à la vertu et qu'ils n'ont pas besoin que la main de Dieu les soulève en quelque sorte et les défende pour les préserver du mal ? en vain J.-C. nous a-t-il dit : sans moi vous ne pouvez rien faire : *sine me nihil potestis facere*¹ ; en vain St Paul nous enseigne-t-il que nous ne sommes pas capables de nous-mêmes de former une bonne pensée ; nous n'en sommes pas moins dans une illusion déplorable à cet égard ; nous ne comptons que sur nos

¹ Jn., 15, 5.

SERMONS

P. 1579

propres forces ; et c'est de nous-mêmes bien plus que de Dieu que nous attendons la victoire et la couronne, la justice et la vie, le commencement, les progrès et la consommation du salut.

Je le sais, M.F., nous professons en théorie une autre doctrine ; mais comment mettons-nous celle-ci en pratique ? Permettez que j'entre ici dans quelques détails et que j'examine ce que nous faisons pour obtenir la grâce.

Imt. Avons-nous un vrai désir d'obtenir cette grâce qui nous est si nécessaire ? la demandons-nous avec ardeur ? avons-nous la volonté d'y être toujours fidèles ? A notre réveil, est-ce la première pensée qui nous occupe ? lorsque nous assistons à la sainte messe, tournons-nous les yeux avec une vive foi vers l'autel tout regorgeant du sang de Jésus-Christ, pour le prier de nous appliquer le fruit et les mérites de son sacrifice ? Dans toutes nos tentations, dans toutes nos peines, avons-nous recours à Dieu, afin qu'il daigne nous secourir ? Comment le prions-nous alors ? n'est-ce pas avec un esprit distrait, avec un cœur pour ainsi dire glacé ? Si nous voulions obtenir d'un homme puissant la plus petite faveur, ne lui ferions-nous pas des instances plus vives que nous n'en faisons à Dieu, lorsque nous lui demandons d'ouvrir ses trésors pour qu'il nous soit permis d'y puiser sans mesure ? Lorsque nous désirons d'acquérir les biens fragiles de ce monde ou que nous craignons de les perdre, ne faisons-nous pas mille fois plus d'efforts que lorsqu'il s'agit de gagner le ciel ?

D'où vient cette différence ? c'est qu'on ne sait pas assez que Dieu seul peut nous attirer à lui et.... (*manuscrit inachevé*).

379

ABUS DES MOYENS DE SALUT.

P. 1580

(*Fragment*) [...] Chrétiens qui entendez ces paroles, méditez-les avec tremblement. *Tout est consommé*, c'est-à-dire qu'il a en quelque sorte épuisé tous les moyens de vous ramener à lui. Qu'est-ce que Dieu peut faire pour vous désormais qu'il n'ait pas fait déjà ? Quelle ville a été plus favorisée du ciel que celle-ci où deux fois en trois ans des hommes apostoliques ont prêché¹, vous savez avec quel zèle, avec quelle force et quelle douce onction, les vérités du salut ?

Ah ! combien de lieux en France même où les peuples privés de pasteurs ne reçoivent aucune instruction, ne sont témoins d'aucune cérémonie religieuse, où les enfants, suivant l'expression d'un prophète, demandent du pain et il n'y a personne pour le leur rompre, où les malades attendent en vain sur un lit de douleur qu'un ministre sacré vienne leur donner les dernières consolations et les derniers secours de l'Église ! Combien de vastes contrées désolées par cette famine de la sainte parole dont Dieu menaçait son peuple lorsqu'il était résolu de le punir !

Et vous, M.F., que Dieu a aimés, je le puis dire, d'un amour de prédilection, puisqu'il vous accorde des secours qu'il refuse à tant d'autres ; vous au devant de qui le père des enfants prodigues est venu si souvent avec une ineffable bonté pour vous tendre la main et vous retirer des voies malheureuses dans lesquelles vous étiez égarés, vous pour qui les tribunaux de la miséricorde sont ouverts à toute heure ; vous qui à chaque instant du jour trouvez, pour ainsi dire, sous votre main tout ce qui peut rendre le salut facile... . oh ! que vous êtes coupables ! que vous êtes ingrats ! que vous êtes pécheurs ! Non, puisque vous le voulez ainsi, puisque vous ne vous servez des bienfaits de Dieu (que) pour l'outrager chaque jour davantage, il ne reste plus à Dieu qu'à vous abandonner à la mort ; tout est consommé : *consummatum est*².

¹ Le Père Gloriot et ses confrères prêchèrent la mission à Saint-Brieuc en octobre 1816 et en 1819.

² Jn., 19, 30.

BIENFAITS DU SAINT BAPTÊME.

P. 1581

Ite, baptizate omnes gentes in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.

Allez, baptisez toutes les nations au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

M.F., telle est la haute et sainte mission que les apôtres reçurent de J.-C. au moment où il monta au ciel et que l'Église, après eux, est chargée de remplir sur la terre jusqu'à la consommation des siècles. A peine un petit enfant est-il né qu'elle s'empresse de lui donner, en le baptisant, une nouvelle vie en J.-C., avec le droit et l'espérance de participer un jour à sa vie glorieuse et immortelle ; mais comme ce premier des sacrements nous est administré dans un âge où nous n'avons pas encore l'usage de la raison et où notre esprit ne peut encore rien comprendre, peu de chrétiens, même plus tard, se font une juste idée de son excellence et de sa grandeur, parce qu'ils négligent de s'en instruire ; séparés de la masse de corruption par une grâce spéciale refusée à tant d'autres, ils jouissent de cet immense bienfait, pour ainsi dire, sans le connaître, et, par conséquent, sans connaître davantage les conditions auxquelles ils l'ont reçu.

Aujourd'hui, du moins, M.F., occupons-nous-en sérieusement ; et si, comme il faut l'avouer avec une douleur profonde, nous avons eu le malheur de manquer aux devoirs que le titre de chrétien nous impose, prenons la résolution et les moyens d'y être plus fidèles à l'avenir.

Nous avons été baptisés au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ; chacune des trois personnes de

P. 1581 bis

la Très Sainte Trinité concourt donc d'une manière particulière à notre régénération spirituelle.

Et d'abord, le baptême en effaçant dans notre âme la tache du péché originel, dont à notre naissance elle était couverte comme d'une lèpre hideuse, y fait revivre l'image de Dieu et y rétablit sa ressemblance parfaite. Oh ! quel merveilleux changement s'opère en nous au moment où l'eau sainte coule sur notre tête ! Nous avons été conçus dans l'iniquité ; nous étions *enfants de colère, nous devenons enfants d'adoption*, dignes à ce titre des complaisances et de l'amour de Dieu même. Dans la création, Dieu nous avait fait sortir de son sein par un acte de sa puissance, mais, coupables en Adam, nous ne pouvions l'appeler du doux nom de père ; dans le baptême, il nous crée de nouveau en quelque sorte, et nous naissons de lui, une seconde fois. Il nous rend participants de sa nature, nous ne sommes plus ses ennemis ; nous sommes de sa race, suivant l'énergique expression de St Paul, *vos genus Dei estis*¹ ; et dès lors il nous aime du même amour dont il aime son Fils unique qu'il a engendré avant tous les siècles ; ses biens sont à nous ; son héritage est à nous ; son bonheur, son royaume, sa gloire, seront notre partage et notre récompense éternelle, si nous nous efforçons d'être saints comme lui-même est saint : *Sancti estote, quia et ego sanctus sum*².

Secondement, le baptême ne nous fait pas seulement disciples de J.-C., de même que des hommes qui s'attachent à d'autres hommes et embrassent leurs doctrines s'appellent les disciples de ceux-ci ; mais il nous fait ses frères, mais il nous fait ses membres, la

¹ Ga., 3, 26.

² Lev., 11, 44.

SERMONS

P. 1582

chair de sa chair et l'os de ses os. Dire qu'il est notre Roi, notre maître, notre Seigneur, notre prêtre, notre docteur, notre victime ce n'est pas assez dire : il est encore pour nous quelque chose de plus que cela, car il est notre chef et nous sommes son corps : *caput ecclesiae* ; nous vivons de sa vie ; nous participons à son onction divine, à sa royauté, à son sacerdoce, à sa dignité, à ses mérites ; nous sommes d'autres Christs, dit St Augustin ; et si sur la terre nous retraçons en nous ses divers états, si, comme le dit l'Apôtre, nous achevons d'accomplir ses mystères, nous monterons un jour avec lui jusque dans les hauteurs du ciel, pour y être assis sur le même trône, à la droite du Père, comme il l'a demandé dans cette si touchante et si belle prière : Mon Père, je désire que là où je suis ceux que vous m'avez donnés y soient avec moi.

Enfin, par le baptême, le Saint-Esprit a consacré nos âmes ; il les a transformées en temples vivants dans lesquels il se plaît à habiter ; il y vient, il s'y repose, il les choisit pour épouses, et dans son amour, il les orne de ses dons, les enrichit de ses trésors, les embellit de ses grâces et les rend fécondes en toutes sortes de bonnes œuvres ; c'est de lui que nous viennent toutes les vertus, toutes les lumières ; oh ! ses dons sont ineffables ; jusqu'à la fin des siècles, il éclairera et préservera de toute erreur l'Église, qui est chargée de nous conduire à travers les ténèbres du monde, dans la voie de la vérité et du salut ; il est la source inépuisable de ce fleuve divin qui coule pour nous dans les sacrements, et dans lesquels nous pouvons aller puiser dans cette l'eau céleste qui rejaillit dans l'éternelle vie ; en un mot, comme il unit ensemble le Père et le Fils, il nous unit au Père et au Fils d'une manière ineffable.

P. 1583

Le comprenez-vous maintenant, M.F. ? Le baptême vous divinise en quelque sorte ; vous serez comme des Dieux, disait à Adam et Eve l'esprit tentateur ; promesse trompeuse dans sa bouche ; mais le baptême la réalise dans un autre sens, puisqu'il nous fait entrer en participation de l'être divin, puisqu'il fait de nous des hommes nouveaux semblables à J.-C., créés comme lui dans la justice et la sainteté de Dieu même : *induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est in sanctitate et justitia veritatis*¹.

Mais si le baptême opère en nous des choses si merveilleuses, si le Père nous adopte en J.-C. pour ses enfants, n'est-ce pas pour que nous l'adorions en esprit et en vérité : *nam et Pater tales quærit qui adorent eum in spiritu et veritate*² ?

S'il devient notre Père, n'est-ce pas pour que nous lui obéissions en tout, et que toutes nos actions soient pour sa gloire ? Si le Fils nous reçoit dans son corps mystique, n'est-ce pas pour que nous demeurions en lui, sans que jamais rien nous en sépare ? Si le Saint-Esprit s'unit si intimement à notre âme, n'est-ce pas pour la rendre sainte comme il est saint pour y éteindre tous les désirs terrestres, toutes les affections charnelles, pour y faire mourir les derniers restes du péché ?

Oui, M.F. ; voilà l'admirable dessein de la Très Sainte Trinité dans notre consécration baptismale. Et maintenant, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, je vous le demande, quelle ressemblance y a-t-il entre notre vie et la vie de J.-C. son fils, qui est devenu notre frère ? quel respect avez-vous pour ses maximes ? quels efforts faites-vous pour imiter ses exemples ? Enfin est-ce l'esprit de Dieu ou l'esprit du monde qui vous anime ? dites-le, êtes-vous chrétiens ?

¹ Ep., 4, 24.

² Jn., 4, 23.

P. 1584

Terrible question ! Et ne dites pas que vous ignoriez à quelle perfection vous êtes appelés par le baptême et qu'on ne vous avait pas dit qu'il vous obligerait à ensevelir tout entier le vieil homme avec ses concupiscences et ses vices pour vivre d'une vie toute surnaturelle et toute divine. Vaine excuse ! Est-ce qu'avant de vous plonger dans les eaux du baptême et de vous admettre dans la famille de J.-C., le prêtre ne vous a pas demandé si vous ne promettiez pas d'observer fidèlement sa loi et de le prendre en tout pour modèle ? N'avez-vous pas répondu : oui, je le promets, *promitto* ? n'avez-vous pas solennellement renoncé au monde et à ses pompes, à Satan et à ses œuvres ? ces promesses que vous fîtes par la bouche de vos parrains et de vos marraines, ne les avez-vous pas ratifiées à l'époque de votre première communion et à d'autres époques encore de votre vie ? oui, vous les avez ratifiées, mais hélas ! hélas ! qui de vous peut dire qu'il les ait tenues ? Faut-il que je répète, du haut de la chaire, tout ce que votre conscience vous dit en secret, et qu'à la face du saint autel je vous accuse d'avoir violé vos serments, en vous livrant au monde et à sa corruption, au péché et à ses convoitises, comme si vous n'étiez pas chrétiens ? Non, non, M.F., je ne veux point révéler ni rappeler des fautes dont le souvenir vous humilie, et qui sont l'objet de vos continuels regrets et de vos larmes ; vous êtes venus dans cette maison pour les expier, pour en obtenir le pardon et pour prendre de nouveau l'engagement de vivre en chrétiens parfaits ; aussi les miracles qui s'opèrent en faveur du nouveau baptisé se renouvellent-ils pour chacun de vous. Infidèles à votre première vocation au christianisme, dont vous ne saviez pas apprécier l'excellence, vous vous étiez une seconde fois plongés dans les ténèbres, et voilà que Dieu

P. 1585

vous en retire et vous fait marcher dans sa lumière ! Vous étiez morts par le péché, et voilà que vous vivez maintenant d'une vie surnaturelle et toute divine ! Vous aviez mis en oubli vos premiers engagements, et voilà qu'à genoux au pied de ce sacré tabernacle vous en avez contracté d'autres encore plus parfaits ; ainsi votre consécration religieuse est comme un autre baptême qui rend à votre âme sa première innocence, sa première beauté, et tous les droits et tous les biens que le péché lui avait fait perdre. Mon Dieu, confirmez dans ces chrétiens, pour ainsi dire nouvellement nés, ce que vous avez commencé d'une manière si admirable, ne permettez pas qu'après être devenus aussi purs qu'ils l'étaient en sortant des fonts du baptême, ils souillent encore ce vêtement blanc dont vous les avez revêtus de nouveau en se laissant séduire par l'attrait des plaisirs et par les charmes du monde. Aidez-les, Seigneur, dans les épreuves diverses auxquelles ils seront exposés ; si leur volonté chancelait, hâtez-vous de l'affermir et d'éloigner à jamais de leur esprit la pensée de vous être infidèles ; élevez-les, mon Dieu, au-dessus de toutes les créatures, et attachez-les à vous par le lien indissoluble d'un éternel amour.

Saints Anges, qui leur avez été donnés pour gardiens le jour même de leur baptême du haut du ciel, veillez sur eux dans votre bonté ; fortifiez leur esprit par vos conseils ; enflammez leur cœur du feu qui vous embrase ; soyez leurs guides, leurs défenseurs et leur appui.

Ô Marie, ô Vierge mère du Verbe incarné, souvenez-vous que vous êtes aussi la mère de ceux qu'il daigne appeler ses frères ; tendez-leur votre main miséricordieuse et maternelle ; écoutez les soupirs de ces pauvres exilés gémissant et pleurant dans cette vallée de misères et après cet exil, montrez-leur Jésus, le fruit béni de vos entrailles,

P. 1586

ô clément, ô douce, ô tendre Vierge Marie ! *Ô clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !*

Heureux saints qui déjà avez traversé les flots de cette vie mortelle, et qui maintenant jouissez sans crainte d'un bonheur impérissable, ô vous dont nous portons les noms glorieux,

SERMONS

puissants protecteurs, nous crions vers vous, pleins d'espérance d'obtenir par votre intercession les grâces qui nous sont nécessaires pour mériter d'avoir part à votre récompense en imitant ici-bas vos vertus. Ainsi soit-il !

(*En interligne*) :

J.-C. sort de son tabernacle ; le voilà caché sous des voiles à travers lesquels notre foi le découvre et l'adore ; il vient pour recevoir lui-même de nouveau nos engagements et nos promesses ; allons donc à lui, prosternons-nous à ses pieds ; et pleins de repentir de nos fautes anciennes, méritons d'en recevoir le pardon, en renonçant du fond du cœur aux œuvres de Satan dont il veut détruire en nous le règne, et en nous attachant pour toujours à ce divin Sauveur qui nous a régénérés dans son sang, et qui est la voie, la vérité et la vie.

381

RENOUVELLEMENT DES PROMESSES DU BAPTÊME.

P. 1589

Ite, baptizate omnes gentes in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. ¹

Allez, baptisez toutes les nations, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Telle est la haute et sainte mission que les apôtres reçurent de J.-C. au moment où il monta au ciel, et que l'Église après eux, est chargée de remplir jusqu'à la consommation des siècles. A peine un petit enfant est-il né, qu'elle s'empresse de lui donner en le baptisant, une nouvelle vie en J.-C. avec le droit et l'espérance de participer un jour à sa vie glorieuse et immortelle ; mais, comme ce premier des sacrements nous est administré dans un âge où nous n'avons pas l'usage de la raison, et où par conséquent nous ne pouvons encore rien comprendre, peu de chrétiens, même plus tard, s'en font une juste idée, parce qu'ils négligent d'y penser et de s'instruire à cet égard autant qu'ils le devraient. Séparés de la masse de corruption par une grâce spéciale, refusée à tant d'autres, ils n'en ont aucune reconnaissance ; ils jouissent de cet immense bienfait, pour ainsi dire sans le connaître, et par conséquent ils ne connaissent pas davantage les conditions auxquelles ils l'ont reçu.

Aujourd'hui, du moins, M.F., renouvelons-en le souvenir, et si nous avons eu le malheur de manquer aux devoirs que la qualité de chrétien emporte avec elle, prenons la résolution et les moyens d'y être plus fidèles à l'avenir. Nous avons été baptisés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; chacune des personnes de la Très Sainte Trinité concourt donc d'une manière particulière à notre régénération spirituelle.

Et d'abord le baptême, en effaçant la tache du péché

P. 1590

originel dans notre âme, y fait revivre l'image de Dieu et y rétablit sa ressemblance parfaite ; nous cessons d'être des *enfants de colère* ; nous devenons *enfants d'adoption*, dignes à ce titre de la complaisance et de l'amour du Père céleste ; tristes enfants d'Adam nous devons être à jamais privés de sa présence ; mais par le baptême, nous rentrons en société avec lui ; nous pouvons l'appeler du doux nom de père, puisque nous sommes nés de lui, puisque nous sommes *de sa race*, en participant de sa nature, suivant l'énergique expression de St Paul, *vos genus Dei estis*² ; et dès lors, il nous aime du même amour dont il aime son propre Fils ; tous ses trésors et tous ses biens sont à nous ; son héritage est à nous ; son bonheur, sa gloire seront notre partage et notre récompense, pourvu que nous soyons véritablement ses enfants, c'est-à-dire si nous nous efforçons de lui ressembler, d'être saints, comme il est saint : *Sancti estote*

¹ Mt., 28, 19.

² Ga., 3, 26.

*sicut et ego sanctus sum*¹. Ainsi, dans la création Dieu nous a fait sortir de son sein par un acte de sa puissance, et dans le baptême il nous crée en quelque sorte par sa bonté

Secondement, le baptême nous fait non seulement les disciples de J.-C. mais encore ses frères, mais encore ses membres, et comme parle l'Écriture, la chair de sa chair et les os de ses os ; il devient notre chef et nous devenons en quelque sorte des Christs, dit St Augustin, par la participation de son onction divine ; et n'étant plus qu'un avec lui, nous avons droit de régner, de triompher avec lui, pourvu que nous ne mettions aucun obstacle à l'accomplissement de cette si touchante

P. 1591

et si belle prière qu'il adresse pour nous à son Père : Mon Père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient avec moi. Ne devons-nous donc pas nous écrier avec l'apôtre St Paul : Oh ! que la bonté de Dieu est admirable de nous avoir appelés à la société de son Fils unique J.-C. N-S. !

Enfin, par le baptême, le Saint-Esprit a consacré nos âmes ; il les a transformées en temples vivants dans lesquels il se plaît à habiter ; ce n'est pas assez dire, il les a choisies pour épouses et dans son amour, il les orne de ses dons, il les enrichit de ses grâces et les rend fécondes en toute espèce de bonnes œuvres ; c'est de lui que viennent tous les mérites et toutes les vertus que Dieu couronne dans le ciel ; c'est lui qui est la source inépuisable de toutes les grâces qui nous sont données dans les sacrements ; en un mot, de même qu'il unit ensemble le Père et le Fils, il nous unit au Père et au Fils d'une manière ineffable.

Le comprenez-vous maintenant, M.F. ? Le baptême nous divinise en quelque sorte. Vous serez comme des Dieux, disait à Adam et Eve l'esprit tentateur ; promesse trompeuse dont ils ne tardèrent pas à reconnaître la fausseté ; mais le baptême en nous incorporant à J.-C. la réalise, puisqu'en effet par ce sacrement nous entrons en participation de l'être divin et nous sommes revêtus de ce que St Paul appelle l'homme nouveau qui a été créé dans la sainteté et dans la justice : *induite novum hominem qui secundum Deum creatus est in sanctitate et justitia veritatis*².

Mais, si le baptême opère en nous des choses si merveilleuses,

P. 1592

si le Père nous adopte en J.-C. pour ses enfants, n'est-ce pas afin que nous l'adorions en esprit et en vérité : *nam et Pater tales querit qui adorent eum*³ ? n'est-ce pas afin que toutes nos pensées et toutes nos actions soient pour sa gloire ? Si le Fils nous reçoit dans son corps mystique, n'est-ce pas pour que nous vivions de sa vie, que nous achevions ce qui a manqué à sa passion, comme le remarque l'apôtre, c'est-à-dire, pour achever de faire mourir en nous les derniers restes du péché ? Si le Saint-Esprit se communique et s'unit si intimement à notre âme, n'est-ce pas pour y éteindre tous les désirs terrestres, toutes les affections charnelles et pour diriger tous les mouvements de notre cœur, de telle sorte qu'ils soient en tout dignes d'un enfant de Dieu, d'un frère et d'un membre de J.-C. ?

Oui, chrétiens, voilà les desseins de la Très Sainte Trinité dans notre consécration baptismale. Et maintenant je vous le demande, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, ne travaillez-vous que pour Dieu et pour le ciel ? Hâissez-vous le péché ? Aimez-vous tout ce que J.-C. a aimé ? Condamnez-vous tout ce qu'il condamne ? Réprouvez-vous tout ce qu'il réprouve ? Est-ce l'esprit de Dieu ou l'esprit du monde qui vous anime ? Répondez, M.F., et ne dites pas que ces questions sont nouvelles pour vous ; elles vous ont été faites avant que

¹ Lv., 11, 44.

² Ep., 4, 24.

³ Jn., 4, 23.

SERMONS

l'eau sainte coulât sur vos têtes ; on ne vous a admis dans la famille de J.-C. qu'après avoir exigé de vous la promesse de vous attacher invariablement à ses maximes et de suivre en tout ses exemples ; vous avez solennellement renoncé au monde et à ses pompes, à Satan et à ses œuvres !

Répondez donc, M.F. ;

P. 1593

avez-vous tenu les engagements que vous aviez pris par la bouche de vos parrains et de vos marraines, et que vous avez depuis plusieurs fois ratifiées soit le jour de votre première communion, soit à toute autre époque de votre vie ? Hélas ! qui de vous n'a pas à se faire à cet égard de grands reproches ? Faut-il que je répète du haut de cette chaire tout ce que votre conscience vous dit en secret, et qu'à la face de ces autels, je vous accuse d'avoir violé vos serments, en vous livrant au monde et à toute sa corruption, au péché et à toutes ses convoitises ? Non, non, M.F., je ne veux point révéler des fautes dont le souvenir vous humilie, et qui sont l'objet de vos regrets et de vos larmes ; vous êtes venus dans cette retraite pour les pleurer, pour en demander pardon et pour vous engager de nouveau à vivre désormais en vrais chrétiens ; cela suffit pour que je n'aie que des pensées de miséricorde et de paix.

Si j'allais au milieu des assemblées mondaines, dans des maisons de bonne chère et de débauches, si j'y rencontrais des chrétiens, si je les entendais prononcer des paroles scandaleuses, si je les voyais prendre part à des divertissements coupables, à des plaisirs, à des excès honteux, l'indignation dont je serais pénétré me forcerait sans doute à élever ma voix pour leur dire : Apostats ! ... Oseriez-vous bien faire sur votre front le signe de la croix ? Oseriez-vous prononcer les saints noms de Jésus et de Marie ? Vous n'avez donc plus de Père dans les cieux ? J.-C. n'est plus votre chef ? Le Saint-Esprit vous abandonne ? Satan, voilà votre Roi ; eh bien ! au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, je vous déclare que puisque vous avez voulu appartenir à ce prince des ténèbres, toute puissance lui sera donnée sur vous, et qu'après avoir été ses esclaves sur la terre, dans l'enfer vous serez éternellement ses victimes. - Mais, j'ai de meilleures paroles à vous adresser, M.F. Oh ! c'est avec une grande consolation dans le Seigneur que je vous vois disposés à renouveler d'un cœur sincère l'alliance que vous avez contractée avec Dieu, dans le saint

P. 1594

baptême ; vous êtes empressés de lui promettre de vivre enfin comme vous auriez dû toujours vivre, c'est-à-dire d'observer sa loi, d'obéir à ses préceptes, de l'aimer et de le servir de toutes vos forces. Béni soit N.-S. J-C qui vous a inspiré par sa grâce de si heureuses dispositions ! Allez donc, M.F., allez aux pieds du ministre de J.-C., et la main étendue sur le saint Évangile, protestez que c'est en chrétiens que vous voulez vivre, en chrétiens que vous voulez mourir ; cette promesse sacrée va être inscrite par la main des anges dans le livre de l'éternité ; et, sachez-le bien, au dernier jour elle vous sera rappelée ; ce sera d'après elle que vous serez jugés alors.

Soyez-en béni, ô mon Dieu ! Les miracles de grâce qui s'opèrent dans l'âme du nouveau baptisé, se renouvellent sous nos yeux en faveur de ces chrétiens si longtemps infidèles à leur vocation ! Ils s'étaient une seconde fois et volontairement ensevelis dans les ténèbres, et voilà que vous les en retirez pour les éclairer de votre lumière ! Ils étaient morts par le péché et voilà que vous leur rendez la vie en J.-C. ! Par leur ingratitude et leur perversité, ils étaient redevenus enfants de colère, et voilà que le Saint-Esprit les justifie et les sanctifie de nouveau en les purifiant dans le bain sacré de la pénitence ! Ils avaient mis en oubli leurs premiers engagements, mais voilà qu'à genoux en présence des hommes et des anges, ils viennent de promettre du fond du cœur que désormais ils n'auront plus d'autre maître que J.-C., d'autre règle de conduite que sa parole et qu'ils s'attachent à lui pour

toujours. Dieu de bonté et de miséricorde, louanges vous en soient rendues ! car ceci est votre ouvrage ; vous seul pouvez rendre ainsi à l'âme pécheresse sa première beauté, sa première innocence, et tous les droits et tous les biens que le péché lui avait fait perdre ! Mon Dieu, confirmez donc dans ces chrétiens, pour ainsi

P. 1595

dire nouvellement nés, ce que vous avez commencé d'une manière si merveilleuse ; après être sortis de cette retraite, comme autrefois des saints fonts du baptême, purs et sans tache, ah ! ne permettez pas qu'ils se laissent encore séduire par les attraites des criminels plaisirs et par les charmes trompeurs de ce monde corrompu au milieu duquel ils vivent.

M.E., vous vous tiendrez en garde contre ses séductions et ses mensonges ; je le crois, puisque vous allez le promettre ; vous vivrez en saints, vous mourrez en chrétiens, je l'espère ; et lorsque au dernier jour, Dieu lira dans le livre de vie les nouveaux engagements que vous allez prendre, les anges qui y auront écrit cette espèce de contrat entre Dieu et vous, n'auront qu'à lui rappeler aussi ses promesses, en particulier, celle de récompenser éternellement dans le ciel tous ceux qui l'auront fidèlement servi sur la terre ; aidez-les, Seigneur, dans les combats qu'ils auront à livrer ; fortifiez leur volonté si elle chancelait encore ; faites, ô mon Dieu, qu'ils vous soient fidèles, non plus pendant un jour, pendant une année, mais jusqu'à leur dernier soupir.

Saints anges qui leur avez été donnés pour gardiens dans les voies du salut, du haut du ciel veillez sur eux ; protégez-les ; ne les laissez pas combattre seuls, de peur qu'ils ne soient vaincus.

Vierge sainte, mère du Verbe incarné, souvenez-vous que vous êtes aussi la mère de ses membres ; délivrez-les de tous les périls, maintenant et toujours : a periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta.

Heureux saints qui avez déjà traversé les flots de cette vie mortelle et qui jouissez sans crainte d'un bonheur impérissable ; ô vous dont nous portons les noms glorieux, puissants protecteurs, nous crions vers vous, pleins d'espérance d'obtenir par votre intercession toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour imiter ici-bas vos vertus, et pour avoir part à votre récompense pendant l'éternité.

382

CE QUE DEVIENT L'HOMME PAR LE BAPTÊME

P. 1595 bis

(Le début manque)[...] le ciel est notre héritage, tous ses biens sont à nous ; son bonheur, sa gloire, seront notre partage et notre récompense, parce qu'il nous aime comme son propre Fils et qu'il nous a donné les mêmes droits.

En effet, le baptême nous fait non seulement disciples de J.-C. mais encore ses frères, mais encore ses membres, et comme parle l'Écriture, la chair de sa chair, l'os de ses os ; nous devenons en quelque sorte des Christs, dit St Augustin, par la participation de son onction divine ; en lui nous sommes prêtres, nous sommes rois, et ne formant plus avec lui qu'un même corps dont il est le chef, nous serons éternellement associés à son triomphe, assis sur son trône, et vivants de sa vie dans le sein du Père, suivant cette belle prière qu'il lui adresse pour nous : *Mon Père, je désire que là où je suis ceux que vous m'avez donnés soient avec moi.*

Enfin, par le baptême, le Saint-Esprit a consacré nos âmes comme des temples dans lesquels il doit habiter ; ce n'est pas assez dire, il les a choisis pour épouses, et dans son amour, il les orne et les enrichit de ses dons, il les rend fécondes en toutes sortes de bonnes œuvres. C'est de lui que nous viennent toutes les lumières, toutes les consolations, tous les

SERMONS

mérites, toutes les vertus ; c'est lui qui est la source inépuisable de ce fleuve de grâces qui coule pour nous dans les sacrements ; et pour tout renfermer en un mot, de même qu'il unit ensemble, le Père et le Fils, il nous unit au Père et au

P. 1596

Fils d'une manière ineffable.

Le comprenez-vous maintenant, M.F. ? Le baptême nous divinise en quelque sorte. Vous serez comme des Dieux, disait à Adam et Eve l'esprit tentateur ; promesse trompeuse dont ils ne tardèrent pas à reconnaître la triste illusion. Mais le baptême la réalise, puisqu'il nous revêt de ce que l'apôtre St Paul appelle l'homme nouveau qui a été créé dans la sainteté et dans la justice, puisqu'il nous associe aux trois personnes adorables de la Très Sainte Trinité d'une manière ineffable.

Nous avons été baptisés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; chacune des trois personnes de la Sainte Trinité concourt d'une manière particulière à notre régénération spirituelle.

Et, d'abord, le baptême en effaçant la tache du péché originel dans notre âme, y fait revivre l'image de Dieu et y rétablit sa ressemblance parfaite ; nous redevenons purs et saints comme l'était Adam avant sa chute ; l'innocence primitive nous est rendue ; et voyez que de biens, d'honneurs, et de grâces nous sont donnés avec elle, d'une manière invisible, il est vrai, mais qui n'en est pas moins réelle ! Au moment où l'eau sainte coule sur nos fronts, le démon dont nous étions les esclaves, frémit et se retire ; d'enfants de colère, nous devenons enfants d'adoption, dignes à ce titre des complaisances et de l'amour de Dieu même ; auparavant, il est vrai, nous étions ses créatures, mais créatures coupables, et dès lors dignes de l'enfer, condamnées à un malheur éternel.

P. 1597

Maintenant, nous pouvons l'appeler du plus doux de tous les noms, du nom de père. Nous pouvons dans nos besoins l'invoquer avec confiance, compter sur sa protection, espérer dans ses miséricordes, car il nous aime en père. Tous ses trésors nous sont ouverts, tous ses biens sont à nous, nous sommes ses fils : il nous a engendrés, dit l'apôtre St Jacques : *ipse enim genuit nos*¹.

Ah ! y avons-nous jamais bien songé ? Si nous sommes si attachés à nos parents selon la chair, quoique nous ne tenions d'eux qu'une vie pleine de misères, de quels sentiments ne serons-nous pas pénétrés pour notre Père céleste qui, malgré notre indignité profonde, nous élève au rang d'héritiers de son royaume et de son éternelle gloire ?

2mt. Le Baptême nous incorpore à J.-C. ; nous sommes non seulement ses disciples, mais encore ses frères, mais encore ses membres, et comme parle la sainte Ecriture, la chair de sa chair, l'os de ses os ; ne faisant avec lui qu'un même corps dont il est le chef, nous participons à son onction divine ; nous sommes ainsi que lui sacrés rois et prêtres : *regale sacerdotium*. Après avoir bu de l'eau du torrent, pour me servir de l'expression du prophète, nous nous assoirons sur un trône à sa droite ; après avoir offert à son exemple le sacrifice de notre corps par la pénitence, nous entrerons avec lui dans son repos éternel ; nous vivrons éternellement de sa vie ; et ainsi s'accomplira cette belle prière qu'il a faite pour nous : *Mon Père, je désire que là où je suis, ceux*

P. 1598

que vous m'avez donnés y soient avec moi.

¹ Jc., 1, 18.

Enfin, par le baptême, le St-Esprit a consacré nos âmes comme des temples où il veut faire sa demeure ; ce n'est pas assez dire, il les a choisies pour épouses ; et dans son amour il se plaît à les orner, à les enrichir et à les rendre fécondes en toutes sortes de bonnes œuvres. C'est de lui, en effet, que nous viennent toutes les lumières, toutes les consolations, tous les mérites, toutes les vertus. C'est lui qui est la source inépuisable de ce fleuve de grâces qui coule pour nous dans les sacrements ; c'est lui qui, jusqu'à la fin des siècles éclairera et préservera de toute erreur l'Église qui est chargée de nous conduire à travers les ténèbres de ce monde, dans les voies de la vérité et du salut ; en un mot, c'est lui qui nous unit au Père et au Fils, comme il unit ensemble le Père et le Fils d'une manière ineffable. (*Fin du manuscrit*).

383

EXHORTATION POUR LA COMMUNION PASCALE. ¹

P. 1599

Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini.

Honneur et gloire au fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

(*S. Matth. c. 21, 9*)

J.-C. entre dans Jérusalem comme un roi plein de douceur qui vient la délivrer par sa présence ; le peuple se précipite en foule sur son passage ; les uns coupent des branches d'arbres et en ornent sa route ; les autres se dépouillent de leurs vêtements, les étendent devant lui, et tenant à la main des branches de palmiers, l'accompagnent jusque dans le temple, et s'écrient animés d'une sainte joie : Honneur et gloire au fils de David ; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : *Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini.*

Mais qu'il sera court ce triomphe du roi de gloire ! dans quelques jours, ces mêmes hommes qui le reçoivent avec tant de pompe, le couronneront d'épines et feront retentir les rues de Jérusalem de ces cris affreux : qu'on le crucifie ! que son sang retombe sur nous et sur nos enfants : *Crucifigatur ; sanguis ejus super nos et super filios nostros* ² !

N'est-ce pas là, M.F., une image hélas ! trop fidèle de ce qui s'est passé maintes fois sous nos yeux et de ce qui s'y passera encore bientôt ! Bientôt, J.-C. entrera en effet dans nos cœurs par la sainte communion ; vous lui préparez tous une réception solennelle ; mais, après avoir consommé ce grand acte de religion, plusieurs par

P. 1600

de nouveaux péchés, ne donneront-ils pas à J.-C. une nouvelle mort ?

Quelle est la cause d'une si déplorable inconstance ? D'où viennent ces fausses conversions qui désolent le zèle de vos pasteurs, de vos confesseurs qui, trompés par les promesses que vous leur faites chaque année dans ce temps, d'abord les croient sincères et reconnaissent ensuite avec une inexprimable douleur qu'ils ont eu tort d'y compter ? Ne serait-ce pas, mes frères, qu'un grand nombre de chrétiens remplissent le devoir pascal uniquement pour suivre la coutume, c'est-à-dire, moins pour être plus saints que pour être plus tranquilles, moins pour sacrifier leurs passions que pour calmer des remords qui les importunent, et par conséquent, sans un vrai désir de s'affranchir tout à fait de l'empire de la chair et du monde ? Oui, il en est ainsi ; et je me propose dans cette instruction de vous convaincre, afin que vous purifiant par une contrition véritable, la Pâque que vous allez faire soit pour vous un véritable passage, et que vous persévériez tous dans la justice où les sacrements vont vous établir ; demandons cette grâce par l'intercession de Marie : *Ave Maria.*

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Mt., 27, 25.

SERMONS

De tous les mystères de la religion, le plus haut, le plus étonnant est le mystère de l'Eucharistie, non qu'il soit en lui-même plus impénétrable que les autres, mais parce qu'il est par excellence le mystère de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, pour les hommes ingrats, de qui il reçoit journellement tant d'outrages ! J.-C. a quitté le sein de son Père ; il est descendu du ciel pour expier leurs péchés par les travaux douloureux de sa vie sur la terre, et par une mort non moins cruelle qu'ignominieuse sur la croix ; cependant. cela même

P. 1601

n'est pas assez pour lui ; il veut encore que la chair qui a été crucifiée pour eux devienne leur nourriture et que son sang soit leur breuvage, afin qu'ils soient transformés en lui et qu'ils ne fassent plus qu'un avec lui comme lui-même ne fait qu'un avec son Père. Pour accomplir un si grand dessein, il multiplie les prodiges ; non seulement il voile sa divinité, mais il cache son humanité même sous les fragiles apparences du pain qui n'est plus, et il entre dans un anéantissement si profond que notre orgueilleuse sagesse serait tentée de croire qu'il oublie trop ce qu'il est et jusqu'à quel point sa misérable créature est indigne de tant d'honneur et de tant d'amour.

Ah ! que ses pensées sont différentes de nos pensées ! plus notre misère est grande, et plus il est jaloux de montrer que sa miséricorde est encore au-dessus, et plus il s'obstine, si je puis parler de la sorte, à se faire aimer de nous, même aux dépens de sa propre grandeur ; ainsi, il met sa gloire dans ces abaissements et dans la manifestation d'une bonté sans bornes envers de vils et dégoûtants pécheurs. Oh ! que l'apôtre St Jean avait donc bien raison de renfermer toute la foi chrétienne dans ces courtes paroles si simples, mais si belles : nous croyons à la charité de Dieu pour les hommes : *nos cognovimus et credidimus charitati quam habet Deus in nobis*¹ !

La profession de ce magnifique et doux symbole est continuellement dans notre bouche, M.F. ; mais si nous croyons tous à l'amour de J.-C., quelles preuves lui donnons-nous du nôtre ? Je vois dans le saint Évangile que les peuples de la Judée avides de ses divines paroles, s'enfonçaient avec lui dans les déserts, quittaient tout pour le suivre, et que, pour prolonger le bonheur de l'entendre, ils oubliaient le soin même de leur nourriture ; que la Chananéenne s'estimait

P. 1602

bienheureuse d'avoir seulement touché les franges de sa robe ; que Marie, sœur de Lazare, se leva du lieu où elle pleurait aussitôt que Marthe lui eût dit : le Maître est là, et il vous appelle ; que l'aveugle de Jéricho tressaillit de joie et d'espérance quand il rencontra Jésus sur sa route ; et nous qui savons que ce même Jésus est réellement présent dans nos tabernacles, qu'il renouvelle chaque jour sur l'autel tous les mystères de sa vie, de sa passion et de sa mort pour nous en appliquer les mérites ; que son désir le plus ardent est de venir dans notre cœur pour guérir tous nos maux et nous communiquer toutes ses grâces, nous demeurons froids, insensibles ; le sacrement de vie est méprisé ; la table où J.-C. distribue le pain des anges qui n'est autre chose que lui-même est déserte ... Le dirai-je ? il semble que ses tendres invitations nous fatiguent, que ses prières nous importunent, puisqu'au lieu d'aller à lui avec empressement, nous saisissons tous les prétextes de nous en éloigner.

Toutefois, dans ce saint temps de Pâques, à la voix de l'Église qui les exhorte et qui les menace, la plupart des chrétiens secouent leur langueur et paraissent sortir d'une si criminelle indifférence ; le monde même suspend ses fêtes ; il permet à ses esclaves de l'abandonner pendant quelques jours et d'entrer dans la salle du festin avec les enfants de Dieu ; les tribunaux de la pénitence sont environnés d'une foule de pécheurs qui frappent leur poitrine ;

¹ 1 Jn., 4, 16.

et à l'exception de quelques impies, qui se sont excommuniés eux-mêmes, tous veulent participer aux mystères saints.

Mais comment s'y préparent-ils ? et leur empressement à les recevoir n'est-il pas quelquefois aussi affligeant que leur indifférence même ?

P. 1603

Ici, M.F., des réflexions tristes se présentent à mon esprit ; elles sont propres, je le sais à vous affliger aussi ; cependant je ne craindrai point de vous dire avec franchise tout ce que je pense, parce qu'enfin le seul moyen d'arrêter le mal est de le montrer sans déguisement et d'en indiquer la source.

Sans doute, nous devons nous réjouir de ce que du moins à l'approche de la plus grande de nos solennités, quelques sentiments de religion se réveillent encore au fond des âmes ; et après avoir été témoins, dans des jours mauvais peu éloignés de nous, de tant d'apostasies et de scandales, il est consolant de voir qu'on a conservé du moins dans un grand nombre de familles, des restes si précieux de nos anciennes mœurs. Mais l'ancien esprit de religion et de foi ne s'est-il pas affaibli en ceux-là mêmes qui ne l'ont pas entièrement perdu ? Hélas ! M.F., il faut le reconnaître, aujourd'hui chacun compare ses dispositions personnelles et sa conduite avec celle des hommes qui, ayant abandonné tous les principes, se livrent hardiment à tous les excès ; et comme on se trouve moins coupable qu'eux, on se complaît dans cette justice apparente ; on se croit juste parce qu'on n'est pas tout à fait pervers, et l'on prend trop facilement pour des marques d'une parfaite sainteté les derniers efforts d'une religion expirante ; c'est là la grande tentation des temps actuels.

Aveuglement inconcevable ! on prend pour soi comme un éloge ce reproche que Dieu adressait autrefois aux Juifs lorsqu'il disait : Ce peuple m'honore du bout des lèvres, *populus hic labiis me honorat*¹, c'est-à-dire qu'on se flatte d'en faire assez pour Dieu, parce qu'on obéit à quelques-unes de ses lois et qu'on fréquente encore ses temples, parce qu'on

P. 1604

prononce son nom avec respect, on s'imagine avoir de la religion parce qu'elle plaît à l'imagination, parce qu'on avoue qu'elle est quelquefois utile à la société et parce qu'on ne blasphème pas contre elle. En un mot, on se persuade d'être un véritable chrétien, parce qu'on n'est pas un impie décidé.

Dès lors presque personne ne fait plus ces dignes fruits de pénitence auxquels la grâce de la réconciliation est attachée ; on n'est plus pénétré de cette vive componction qui est la marque d'un vrai repentir, et trop souvent l'on ne s'approche des sacrements que pour les profaner. Oui, je répète avec une profonde douleur, voilà ce qui arrive chaque année à cette masse énorme de chrétiens tièdes et imparfaits - (à ceux hélas en si grand nombre, qui n'ont point une sincère piété) -, qui négligent habituellement la sainte communion, qui n'ont ni faim ni soif de cette nourriture céleste, et ne la reçoivent presque jamais qu'à Pâques, c'est-à-dire lorsqu'ils y sont forcés sous peine de scandale et d'anathème.

N'en serait-il pas ainsi de quelques-uns de vous, M.F. ? Permettez donc que je vous le demande : avez-vous bien compris, lorsque vous vous êtes proposé de faire vos pâques, qu'il s'agissait d'en finir avec le péché, c'est-à-dire de travailler sincèrement et de bonne foi à renouveler vos mœurs ; de vous purifier entièrement du vieux levain ; de consommer enfin votre conversion depuis si longtemps commencée et cependant toujours imparfaite ? Quoi ! vous ferez-vous donc toujours illusion là-dessus ? Croyez-vous de bonne foi que, parce que la corruption du monde sera bientôt sans mesure, nos mystères saints exigent moins de

¹ Mt., 15, 8.

SERMONS

préparation ou qu'ils soient moins terribles ? Croyez-vous que l'Évangile change parce que la foi

P. 1605

diminue ? Croyez-vous qu'on puisse se sauver avec une demi-justice, parce que les scandales se multiplient ? Non, non, M.F., il n'en est pas de la sorte ; la loi du Seigneur notre Dieu est éternelle, immuable comme lui ; le ciel et la terre passeront, mais sa parole ne passera pas : *Lex Domini manet in æternum*.

Ecoutez donc avec une humble docilité cette divine parole : que vous dit-elle ? Elle vous déclare qu'il ne saurait y avoir aucune alliance entre J.-C. et Bélial : *Quæ autem conventio Christi ad Bélial*¹ ? Elle vous avertit de vous éprouver vous-mêmes et d'examiner, avant de recevoir le corps du Sauveur, si vous êtes animés de son esprit ; car, dit St Paul, si quelqu'un n'a pas l'esprit de J.-C. il ne lui appartient pas : *Si quis autem spiritum Christi non habet, hic non est ejus*² ; et, s'il ne lui appartient pas, comment pourraient-ils demeurer l'un dans l'autre : *in me manet et ego in illo*³ ? Comment pourraient-ils s'unir ensemble ? Or, l'esprit de J.-C. est un esprit de prière, de mortification, d'humilité, de charité, de pénitence, de fuite et de haine du monde ; mais, avez-vous cet esprit-là ? Répondez, vous qui êtes si enclins à vous répandre au dehors, si négligents à rentrer en vous-mêmes, si vifs pour écouter des récits frivoles, si appesantis durant les saints offices, si pressés d'en voir la fin, si peu attentifs en y assistant ; vous qui vivez dans une indigne mollesse, ennemis de toute gêne, de toute contrainte, sans cesse occupés de satisfaire tous vos goûts et tous vos désirs charnels ; vous dont le cœur profané ne trouvant plus dans la vertu et dans la piété cette onction délectable, ce charme divin qui naît du calme de la conscience, de son innocence et de sa paix, ne cherchez qu'à vous distraire, à vous étourdir par des loisirs bruyants ; vous qui, vous faisant une morale à part, toujours d'accord avec vos passions, essayez de justifier

P. 1606

par de fausses maximes tout ce que l'Évangile de J.-C. condamne, qui ne trouvez rien d'excessif dans les dépenses les plus inutiles et même les plus folles, rien d'indécent dans des parures qui cependant font rougir les libertins eux-mêmes, rien de dangereux dans des sociétés où l'on prend pour supériorité d'esprit une funeste légèreté de pensées, de paroles et de mœurs, rien de mauvais dans les romans, dans les pièces de théâtre et dans une foule d'autres livres que je ne pourrais nommer sans souiller mes lèvres ; avez-vous l'esprit de J.-C. ? Répondez ; mais avant de répondre, mettez-vous au pied de sa croix : je vous fais juge de vous-même : *vosmetipsos judicate*⁴ !

Sans doute, répondez-vous, si nous étions tels que vous le dites, nous ne nous assoirions à la table sacrée que pour y manger notre jugement et notre propre condamnation ; mais à Dieu ne plaise que nous chargions notre âme d'un sacrilège ! Si notre conduite a été déréglée, si nos mœurs étaient mondaines et licencieuses, nous allons les changer, et nous n'hésiterons point à offrir à J.-C. tous les sacrifices qu'il nous demandera par la bouche de son ministre.

M.F., si ce sont là vos dispositions, faites votre Pâque, communiez sans crainte, car dans ce banquet divin vous recueillerez en abondance les fruits du salut éternel ; pour moi, plein de joie en vous entendant prononcer ces saints engagements, je me prosterne en esprit, comme l'apôtre, devant Dieu, le Père de N.-S. J.-C., et j'unis de tout mon cœur ma voix à la

¹ 2 Co., 6, 15.

² Rm., 8, 9.

³ Jn., 6, 56.

⁴ 1 Co., 11, 13.

vôtre pour chanter le cantique d'action de grâce : *Flecto genua mea ad patrem Domini nostri Jesu Christi*¹.

Cependant, je ne saurais vous le cacher, M.F., des souvenirs trop récents pour qu'ils ne soient pas bien vifs troublent

P. 1607

mon âme en ce moment ; je me rappelle ce qui s'est passé à Rennes à l'époque du Jubilé² ; alors, nous avons vu la ville entière se lever comme un seul homme, et presque tout le monde entraîné par ce beau mouvement de grâce ; nous avons vu une foule immense marchant à la suite de la croix, sans proférer une parole qui ne fût une prière ; nous l'avons vue, à chaque station, se prosterner non sur le pavé de nos temples trop étroits pour la contenir, mais sur le pavé des rues, d'où elle implorait la miséricorde de notre Père qui est dans le ciel. Nous avons vu de vieux pécheurs briser leurs chaînes, protester qu'ils ne retomberaient plus dans leurs désordres ; et quand J.-C. est venu à eux, comme un Roi plein de douceur, pour leur pardonner, nous les avons entendus s'écrier avec l'accent d'une vive allégresse : *Honneur et Gloire au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : Hosanna filio David ; benedictus qui venit in nomine Domini.*³

Mais, hélas ! peu après n'en avons-nous pas vu un grand nombre rentrer dans leurs premières voies ? et comme s'ils se repentaient de leur pénitence, ils se sont hâtés en quelque sorte de retourner à leur vomissement et à leur souillure : *omnes mensæ repletæ sunt vomitu sordiumque*⁴ ! La volupté a rouvert de nouveau ses temples, et on s'y est précipité en foule ; le monde a multiplié ses scandales, et le luxe ses profusions impies ; les mêmes hommes qui avaient rendu à la religion un si beau et si solennel hommage, en ont ensuite ouvertement violé toutes les lois ; et, après avoir mangé le corps d'un Dieu et bu son sang, ils ont mangé le pain de l'impiété et bu le vin du crime : *comedunt panem impietatis et vinum iniquitatis bibent*⁵.

Ô, Dieu, à ce spectacle, tous mes os ont été ébranlés ; ma langue s'est attachée à mon palais, mon cœur a défailli au-dedans

P. 1608

de moi, comme la cire qui se fond : *dispersa sunt omnia ossa mea factum est cor meum tanquam cera liquescens, adhæsit lingua mea faucibus meis*⁶. Quel horrible abus de grâces ! et et n'y a-t-il donc pas lieu de craindre que si cela se renouvelait, le sang de J.-C., si souvent et si indignement profané, ne retombât sur vous et sur vos enfants ? *Sanguis ejus super nos et super filios nostros*⁷ - Quoi donc ? pécheur mon frère, ne cesseras-tu pas enfin de tourmenter une miséricorde qui se lasse ? et verrons-nous une seconde fois succéder aux cantiques des anges qui célébraient ton retour, les joies de l'enfer qui triomphe de tes rechutes et de ta perte ? Ne prendras-tu jamais pour ton salut que des résolutions incertaines, et pour ainsi dire boiteuses, qui te font pencher tantôt vers J.-C., tantôt vers le monde ? *usquequo claudicatis in duas partes*⁸ ?

¹ Ep., 3, 14.

² Le Jubilé fut célébré à Rennes en novembre 1826. Cf. lettre de J.-M. de la Mennais à l'abbé Moy, du 11 décembre 1826. C. G., II, 375.

³ Mt., 21, 9.

⁴ Is. 28, 8.

⁵ Pr., 4, 17.

⁶ Ps., 22, 15.

⁷ Id.

⁸ I R., 18, 21.

SERMONS

En un mot, M.F., la piété ne sera-t-elle jamais pour vous qu'un habit de fête, dont on se revêt aux jours solennels, et que l'on quitte le lendemain pour le reprendre et le quitter encore tantôt à la voix de la religion, tantôt à la voix des passions, et des plaisirs ? Ô Dieu ! après les Pâques, de même qu'après le Jubilé, verrai-je encore mon Sauveur rebuté, foulé aux pieds, moqué, flagellé, couvert d'opprobres, attaché à une croix, non plus comme autrefois à Jérusalem, par ses ennemis déclarés, mais par ceux qui se disent ses disciples ? Chrétiens, j'ai de vous meilleures espérances ; oui, j'ai la douce confiance que vous allez vous affranchir entièrement cette fois de la servitude des vices et sortir de votre tombeau pour n'y plus rentrer ; votre conversion sera stable, et par conséquent votre communion pascale sera sainte ; désormais il n'y aura plus dans votre cœur d'autre feu que celui de la charité que J.-C. y apportera en y venant lui-même ; ce feu divin, victorieux des ardeurs impures de vos passions, embrasera votre volonté, et à l'avenir J.-C. sera l'unique objet de votre amour, de vos tendres et brûlants désirs. Nourris de sa chair, dirigés par son esprit, fortifiés par sa grâce, vous deviendrez des hommes nouveaux ; et en vous sanctifiant sur la terre dans la vérité, vous vous rendrez dignes d'être associés dans le ciel aux anges qui chantent avec d'ineffables transports, au pied du trône de l'Agneau, des *hosanna*, non pas des *hosanna* d'un jour, mais des *hosanna éternels*.

384

SUR LA COMMUNION PASCALE. ¹

P. 1609

Hosanna filio David ; benedictus qui venit in nomine Domini.

Hosanna au fils de David ; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. (*en S. Matth. c. 21, v. 9*)

Jésus-Christ entre dans Jérusalem monté sur une ânesse, comme l'avait prédit un prophète. La ville entière est émue ; le peuple se porte en foule sur son passage ; les uns coupent des branches d'arbres et en couvrent sa route ; d'autres étendent devant lui leurs vêtements ; tous l'environnent de leur joie, et ils s'écrient : *Hosanna au Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur - Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini*. Mais qu'il sera court, ce triomphe du roi de gloire ! dans quelques jours, ces mêmes hommes qui le reçoivent avec tant de pompe, élèveront leurs voix pour demander son sang, et ils feront retentir les rues de Jérusalem de ce cri de mort : *Qu'on le crucifie ! qu'on le crucifie ! - Crucifigatur² !*

N'est-ce pas là, M.F., une image, hélas ! bien fidèle de ce qui va se passer sous nos yeux ? J.-C. entrera bientôt dans notre cœur ; nous lui préparons tous une réception solennelle ; mais à peine ces jours de fête seront-ils passés, que, comme les Juifs, nous l'accablerons de nouveaux outrages, et rentrant dans nos premiers désordres, nous lui ferons en quelque sorte recommencer l'histoire de ses ignominies et de ses douleurs. Si on s'approche de celui qui est la résurrection et la vie, sans devenir un nouvel homme, si après avoir pris une nourriture d'immortalité, on retombe dans les

P. 1610

mêmes fautes avec une si effrayante promptitude, cela vient, n'en doutez pas, mes frères, de ce que nous nous présentons à la Table du Seigneur sans avoir pour tout ce qui l'offense une véritable haine, et par conséquent sans être disposés comme nous devrions l'être. Voulez-vous

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Mt., 27, 3.

donc célébrer dignement la Pâque avec J.-C. et que votre résurrection soit comme la sienne constante et durable ?

(Première rédaction) :

Il faut que vous preniez la résolution ferme de ne plus vivre que pour lui, de vous renouveler par une pénitence sincère ; et c'est surtout, M.F., ce désir de persévérer dans l'état où la grâce des sacrements va vous établir, dont votre âme doit être remplie si vous voulez qu'elle soit digne qu'un Dieu vienne en quelque sorte de nouveau s'incarner en elle.

(Seconde rédaction) :

Il faut que vous preniez la résolution ferme de ne plus vivre que pour lui et de vous renouveler par une pénitence sincère ; vérité bien importante dont je vais essayer de vous convaincre en vous montrant qu'il est indispensable que votre âme soit remplie de l'esprit de J.-C., qu'il est absolument nécessaire qu'elle veuille de bonne foi persévérer dans l'état de grâce où les sacrements vont l'établir, pour qu'elle soit digne que dans ces saints jours un Dieu vienne en quelque sorte s'incarner en elle.

Je crois, M.F., devoir vous entretenir aujourd'hui de cette importante vérité ; je tâcherai de la mettre dans tout son jour, et je vous prie d'y faire la plus sérieuse attention.

Il y a dans le cœur de Jésus un amour bien extraordinaire pour les enfants des hommes ; il ne lui suffit pas de descendre du ciel pour être leur Sauveur et leur victime, il veut encore être leur nourriture, et que son Corps sacré soit le pain vivant de leur âme misérable et défaillante. Non seulement dans l'Eucharistie il se dépouille de toute sa gloire et il cache sa divinité, comme il l'avait déjà fait dans son incarnation, mais il

P. 1611

couvre d'un voile son humanité même, et il entre dans un anéantissement si profond que notre orgueilleuse sagesse serait presque tentée de croire qu'il s'oublie trop, et de lui dire qu'il ne se souvient pas assez qu'il est le Fils du Très-Haut, la splendeur du Père, le roi immortel de tous les siècles. Mes frères, qu'est-ce donc qui le porte à s'abaisser ainsi ? Ah ! c'est le désir de s'unir plus intimement à nous, et il veut se faire aimer, si je puis m'exprimer de la sorte, même aux dépens de sa propre grandeur. Il vient donc dans notre âme pour la remplir des richesses de sa grâce et de tous les dons de sa miséricorde. Il y vient afin de la faire jouir de son amour tout entier, afin qu'elle le ressente tel qu'il est, dans toute sa force, dans toute son immensité, afin que nous ne vivions plus que de lui seul. Mais, hélas ! que nos pensées sont différentes de ses pensées !

Il s'empresse de venir à nous, et nous fuyons devant lui, et presque aucun de nous n'obéit à sa voix qui nous appelle ; et au lieu de boire à longs traits et avec une soif ardente cette eau qui jaillit à la vie éternelle, nous ne nous asseyons que rarement et à regret à cette table où l'on distribue, avec la chair vivifiante du Sauveur, tous les trésors de la divinité ! Mon Dieu, que notre foi est languissante ! qu'elle paraît faible quand on la compare avec celle dont étaient animés les peuples qui habitaient autrefois les lieux que Jésus notre Sauveur consacra par sa présence ! Ils couraient entendre les paroles qui

P. 1612

sortaient de sa bouche sacrée ; pour être plus longtemps avec lui, ils ne craignaient pas de le suivre dans un désert stérile, et ils oubliaient le soin même de leur nourriture ; la Chananéenne s'estimait bienheureuse de pouvoir seulement toucher le bord de sa robe ; l'aveugle de Jéricho tressaillit d'espérance et de joie lorsqu'on l'avertit que Jésus était près de lui, qu'il passait sur la même route ; et les chrétiens qui savent que leur bon Maître est réellement présent dans nos tabernacles, qu'il y est avec le désir de les voir tous les jours s'approcher de lui, les chrétiens, dis-je, ont besoin que l'Église s'arme contre eux de toutes ses foudres, qu'elle les menace de

SERMONS

ses anathèmes, s'ils laissent s'écouler une année tout entière, sans entrer dans la salle du festin pour y manger le pain des Anges !

Cependant, cet ordre exprès que nous donne l'Église de participer aux mystères saints ébranle, dans ces jours de salut tous ceux qui ne veulent pas encore s'excommunier eux-mêmes ; le monde suspend ses plaisirs et ses fêtes et il semble permettre à ses esclaves de venir au pied des autels manger la Cène du Seigneur et se nourrir du froment des élus ; les tribunaux de la miséricorde sont environnés de pécheurs qui s'accusent, qui frappent leur poitrine et qui se préparent à la hâte à célébrer la Pâque avec J.-C. ; encore quelques jours, et cette grande action aura été faite par tous ceux qui n'ont pas encore entièrement perdu la foi, et qui craignent la honte du scandale.

P. 1613

Mais tous feront-ils cette communion pascale avec les dispositions qu'elle exige ? Hélas ! il est à craindre que la plupart ne s'éprouvent pas suffisamment eux-mêmes ; et cependant quand on remarque cet empressement, quand on voit des personnes sur lesquelles l'approche de ces saints jours produit du moins une impression de trouble et de frayeur, involontairement on éprouve un certain sentiment de joie, car la piété s'est tellement affaiblie parmi nous qu'on s'étonne d'en trouver encore des restes, et aujourd'hui, c'est presque faire l'éloge d'un homme que de lui appliquer le reproche que Jésus-Christ adressait autrefois aux Juifs et de dire de lui qu'il honore Dieu du bout des lèvres : *populus hic labiis me honorat*¹.

Où sont-ils ces chrétiens des anciens temps qui prenaient leur foi pour règle de leur conduite ? Maintenant, presque tous se contentent d'une vaine apparence de religion, et ils croient avoir beaucoup fait après avoir rempli quelques-uns des devoirs extérieurs qu'elle nous impose. Quand on y pense, cela ne surprend pas mes frères ; les maximes affreuses qu'on a professées hautement au milieu de nous, les excès inouïs auxquels se sont publiquement livrés ces pauvres insensés dont la folie est de se croire sages ; ces excès, dis-je, dont on n'avait avant eux ni l'idée ni l'exemple, nous ont accoutumés à savoir gré aux hommes de n'être pas tout à fait pervers ; tant de blasphèmes, tant de crimes ont enhardi ceux mêmes qui en avaient horreur, de sorte qu'aujourd'hui on croit être juste parce qu'on ne se sépare pas entièrement de l'autel et des sacrifices, et on prend pour

P. 1614

une parfaite sainteté ce qui n'est tout au plus que le dernier effort d'une religion expirante.

N'ai-je donc pas bien raison de craindre que la divine Eucharistie ne vienne se reposer dans des cœurs qui ne sont pas disposés comme ils devraient l'être, et qui goûteront le don céleste sans avoir pour le péché une véritable haine, sans avoir fait ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'Évangile, c'est-à-dire une conversion entière, solide et durable, *paenitentiam stabilem*,² comme l'appelle l'apôtre st. Paul ? Cependant, croyez-vous donc, mes frères, que parce que notre foi diminue, l'Évangile cesse un moment d'être le même ? Croyez-vous que, parce que la corruption va toujours croissant, les mystères redoutables exigent moins de préparation et qu'ils soient moins terribles ? Croyez-vous que, parce qu'il plaît aux impies de se livrer à des excès dont jusqu'ici on n'avait eu ni l'idée ni l'exemple, les règles soient moins fermes, et que vous puissiez vous sauver avec une demi-justice ? Croyez-vous que, parce que le péché abonde et que la charité se refroidit, l'obligation de renoncer à ses passions déréglées soit détruite ? Et si vous n'avez pas commencé à mener une vie plus chrétienne, si vous n'avez pas pris la résolution sincère de changer de conduite et

¹ Mt., 15, 8.

² 2 Co., 7, 10.

de renouveler vos mœurs, osez-vous bien venir donner à J.-C. un baiser de paix et célébrer la Pâque avec lui ?

Sans doute, vous auriez horreur d'une communion indigne, vous frémissez en pensant au crime dont se rendent coupables les pécheurs sacrilèges qui se saisissent en quelque sorte du corps de J.-C. pour le déchirer de leurs mains

P. 1615

et le crucifier de nouveau dans leur cœur ; et cependant, si vous n'y prenez garde, ce qu'ils font, vous êtes près de le faire ; cette affreuse profanation, vous êtes sur le point de la commettre. Et pourquoi, me répondez-vous, pourquoi donc ? M.F., c'est parce qu'entre vos péchés et votre communion vous mettez à peine l'intervalle de quelques jours que la pénitence n'a même pas remplis, et qu'il est très vraisemblable qu'entre votre communion et votre rechute, vous mettez un intervalle qui, hélas ! sera moindre encore.

En effet, M.F., pour que vous sortissiez des voies corrompues où vous marchez avec une si aveugle confiance, pour que votre retour vers Dieu fût permanent et sincère, et par conséquent pour que votre communion fût sainte, il faudrait que vous fussiez animés de l'esprit de J.-C., car, comme nous le dit l'apôtre, si quelqu'un n'a pas l'esprit de J.-C., il ne lui appartient pas, et s'il ne lui appartient pas, comment serait-il possible qu'ils s'unissent véritablement ensemble ? *Si quis autem spiritum Christi non habet hic non est ejus*¹ ; c'est-à-dire, mes frères, que quiconque ne veut pas recevoir J.-C. pour sa condamnation et pour sa perte, doit aimer tout ce que J.-C. a aimé, penser comme il a pensé, détester tout ce qui a été l'objet de sa haine, parce qu'encore une fois il ne se peut faire que la vie et la mort, la grâce et le péché, le mystère du salut et le mystère d'iniquité, le sang de l'alliance et les dissolutions de Babylone, subsistent un seul moment ensemble. Or, remarquez donc bien que le Dieu dont vous allez vous approcher dans ces saints jours, est celui qui non seulement a fui le monde, mais qui n'a pas même voulu prier pour le monde ; c'est

P. 1616

celui qui ordonne d'avoir en horreur toutes les joies dissolues, toutes les voluptés criminelles, tous les plaisirs qui ne sont propres qu'à nous rendre le vice aimable, qui nous le rendent même en quelque sorte nécessaire, et qui forment cette vie des sens qui est à ses yeux un véritable état de mort. C'est le Dieu de cet Évangile où sont condamnées et les folles hauteurs de l'orgueil, et les bassesses infâmes de la cupidité ; de cet Évangile où ceux-là seuls sont appelés bienheureux qui sont pauvres, qui sont humiliés, qui souffrent et qui pleurent ; de cet Évangile où il est dit que non seulement la voie qui mène à la perfection, mais que celle même qui conduit à la vie est étroite et que peu de personnes y passent.

Eh bien, dites-moi, sont-ce là vos principes ? est-ce là votre règle ? Examinez quels sont vos liaisons, vos divertissements, vos habitudes, tout le détail de vos mœurs, et répondez, vous qui vivez sans gêne, sans contrainte, admirant peut-être beaucoup l'Évangile, mais à condition de ne le pratiquer jamais, dont l'âme, esclave de tous ses désirs, va toujours errante d'objets en objets, et se laisse entraîner sans résistance par tout ce qui la flatte, par tout ce qui lui plaît ; vous dont le cœur profané, ne trouvant plus dans la vertu ce charme divin, cette volupté pure qui naissent du calme de la conscience, de son innocence et de sa paix, cherche partout des plaisirs bruyants qui ébranlent, qui enchantent vos sens, qui vous agitent, qui vous fatiguent, et ne laissent après eux que le dégoût du bien et le besoin du crime ; répondez, vous qui, loin de dompter vos passions, ne suivez, ne consultez jamais qu'elles et n'écoutez d'autres décisions que celles qu'elles donnent ; vous qui regardez la haine du monde comme un simple

¹ Rm., 8, 9.

SERMONS

conseil et ne connaissez d'autres règles que ses maximes, qui croyez que s'interdire d'indécents parures, s'éloigner des personnes qui insultent

P. 1617

à chaque instant par de froides railleries à tout ce qu'il y a de plus sacré, c'est se livrer à de vains scrupules ; ou qui encore admettant dans la spéculation les principes de la morale, dans la pratique ne trouvez rien d'indécent dans les parures qui enlèvent à la pudeur tous ses voiles et font rougir les libertins mêmes ; vous qui ne trouvez rien de dangereux dans les sociétés ou on prend pour supériorité d'esprit une funeste légèreté de pensées, de paroles et de mœurs, qui ne trouvez rien de trop licencieux dans des livres qui ne sont faits que pour donner de nouvelles forces à des passions qui, hélas ! ne s'emparent que trop facilement de notre imagination et de notre cœur ; répondez, avez-vous l'esprit de J.-C. ? Je vous fais juges de vous-mêmes : *Vosmetipsos judicate*¹.

Sans doute, me dites-vous, nous n'oserions pas nous asseoir à la Table Sainte, si dans ce moment ces sentiments étaient les nôtres ; aussi avons-nous promis au ministre du Seigneur que nous changerions ces mœurs profanes et mondaines et nous avons offert à J.-C. tous les sacrifices que sa loi exigeait de nous.

Mes frères, s'il en est ainsi, vous êtes dignes de vous approcher de l'autel saint, et je me prosterne en esprit avec l'apôtre devant Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour lui en rendre grâces. Mais prenez garde que votre conscience ne se trompe elle-même ; Dieu vous demande autre chose que des paroles vaines et des promesses mensongères ; il ne suffit pas de se revêtir d'une apparence de piété comme d'un habit de fête qu'on prend un jour pour le quitter le lendemain.

Et comment voulez-vous que je crois que vos résolutions soient sincères si aussitôt après vous être réconciliés, vous rentrez dans vos premières voies, si après Pâques, et lorsque vous serez encore tout couverts du sang de Jésus-Christ, vous retombez dans les mêmes fautes ? Cependant, je le sais, l'Eucharistie n'a pas la vertu de vous rendre absolument impeccables

P. 1618

et tandis que nous sommes sur la terre, notre justice est nécessairement imparfaite ; mais je sais aussi qu'un sacrement qui renferme l'Auteur même de la grâce, doit remplir votre cœur de lumière et de force, et que si après y avoir participé vous êtes tout aussi aveugles et tout aussi faibles, si vos chutes sont tout aussi fréquentes, c'est un signe certain que votre repentir n'était qu'un jeu et que vous avez fait descendre J.-C. dans une conscience souillée. Non jamais je ne croirai qu'une âme soit disposée comme elle doit l'être pour recevoir cet Agneau sans tache qui ôte les péchés du monde, lorsque ce divin Sauveur, dont la robe même guérissait les malades, n'opère rien en elle et ne la délivre pas même de ses infirmités les plus légères. Jamais je ne croirai qu'un Dieu qui est tout amour, et dont la charité est comme un feu dévorant, puisse s'unir à un homme et le laisser dans un état habituel d'infidélités et de tiédeur, si son âme avait été bien préparée par la foi, et déjà sanctifiée par une véritable pénitence ; en deux mots, une communion qui ne produit aucun changement, dont on ne retire absolument aucun fruit, ne saurait être une communion bien faite.

Or, mes frères, lorsque ces saints jours se seront écoulés, ne reverra-t-on pas les mêmes désordres, les mêmes scandales ? Chacun ne recommencera-t-il pas le même train de vie ? Oui, on vous verra, mes frères, retourner dans ces lieux où déjà plusieurs fois vous avez perdu votre innocence ; on reverra entre vos mains ces ouvrages infâmes à qui l'impiété doit les progrès rapides qu'elle a faits parmi nous, où on trouve à chaque page des images

¹ 1 Co., 11, 13.

obscènes, des grossièretés dégoûtantes, des aventures scandaleuses, des principes plus abominables encore et qui bientôt, si nous n'y prenons garde, achèveront de nous faire perdre et le peu de foi et le peu de mœurs qui nous restent. Je le répète, rien n'aura changé ; la médisance répandra ses poisons avec la même hardiesse, et la malignité s'en nourrira avec le même empressement ; la volupté rouvrira ses temples et on s'y

P. 1619

rendra en foule ; la haine si aveugle dans ses vengeances, si cruelle dans ses désirs ; l'avarice qui semble avoir toujours ouverte la main qui prend et toujours fermée celle qui donne ; l'égoïsme qui ne jouit jamais dans les autres et qui aime autour de soi la tristesse et la misère ; en un mot, tous les vices reprendront leur ancien empire.

Grand Dieu, les mêmes hommes qui auront mangé le pain des Anges se nourriront du pain de l'impiété, et après avoir bu le sang d'un Dieu, ils boiront le vin du crime : *comedunt panem impietatis, et vinum iniquitatis bibent*¹ ! Et vous aussi, mes frères, vous trahirez donc le Fils de l'homme par un baiser ; vous le livrerez à vos passions infâmes, et encore une fois, elles lui serviront de bourreaux : *Juda, Juda, osculo filium hominis tradis*² ! - Malheureux ! voulez-vous donc combler la mesure de vos crimes ? ah ! plutôt, s'il vous reste encore quelque sentiment de foi, un moment arrêtez ; écoutez J.-C. lui-même qui du fond de ce tabernacle vous demande comme il le fit autrefois à ce disciple perfide dont vous êtes les imitateurs : Mon ami, quels sont les motifs qui vous amènent ? *Amice, ad quid venisti*³ ? Si vous venez à moi avec un cœur résolu de me charger de nouveaux outrages, par pitié pour vous-même n'approchez pas ; car me recevoir dans une disposition si odieuse, ce serait en quelque sorte mettre la mort dans vos entrailles et consommer votre perte : *Amice, ad quid venisti* ?

M.F., ne vous sentez-vous pas pressés de répondre à J.-C. et de lui dire que vous avez horreur d'un pareil crime, qu'aucun de vous ne veut commettre le plus affreux des attentats ? Non, mon Dieu ; nous ne profanons pas le plus saint des mystères ; nous n'irons pas vous insulter dans le plus grand de vos bienfaits. Mille fois périr plutôt que de ressembler à cet infâme Judas, et comme lui vous donner un baiser sacrilège ! Non, mon Dieu, nous ne retomberons plus dans les fautes que votre miséricorde nous a pardonnées. Si nous

P. 1620

nous approchons de vous, ô divin Jésus, c'est afin d'être unis corps à corps, cœur à cœur avec vous ; c'est afin de n'avoir plus d'autre esprit que le vôtre, de marcher sur vos traces, ou plutôt, comme parlent vos Ecritures, c'est pour devenir l'os de vos os, la chair de votre chair, c'est pour être avec vous consommés dans l'unité ! Anathème, anathème au monde ; joies sensuelles, plaisirs trompeurs, éloignez vous de moi. Ô Amour, ô Charité qui êtes mon Dieu, venez dans mon âme pour l'embraser tout entière ; Sang de mon Sauveur, coulez dans mes veines, afin que je sois transformé en J.-C., que je vive de sa vie, que je sois tout à lui comme il est tout à moi !

Seigneur, tels sont les désirs que nous formons en votre présence ; daignez nous affermir dans ces dispositions qui sont l'ouvrage de votre grâce, et alors notre Pâque sera un véritable passage, nous sortirons pour toujours des ténèbres du péché, et persévérant jusqu'à notre dernier soupir dans nos résolutions saintes, cette communion que nous allons faire sera pour nous le gage de l'immortalité bienheureuse que je vous souhaite.

¹ Pr., 4, 17.

² Lc., 22, 48.

³ Mt., 26, 50.

385

**EXHORTATION POUR LA CONFESSION GÉNÉRALE. ¹
AVANT LA COMMUNION.**

P. 1621

Hæc dies quam fecit Dominus exultemus et lætemur in ea².

Quel beau jour ! Nous pouvons bien l'appeler le jour que le Seigneur a fait : *Dies quam fecit Dominus*. Parmi cette foule de fidèles qui se pressent autour de la table sacrée et qui tout à l'heure vont s'y asseoir, combien n'y a-t-il pas d'anciens pécheurs qui avant le Jubilé étaient couverts d'une lèpre dégoûtante, de plaies honteuses ? Hier encore ils étaient dans cet état funeste. Dans le tribunal de la pénitence, J.-C. les a guéris par sa vertu toute-puissante, et il a couvert leurs fautes de son pardon. Mais ce n'est pas assez pour lui d'avoir rendu à ces pauvres malades la santé, les forces et la vie même ; voilà aujourd'hui qu'il les rassemble dans la salle du festin pour les y nourrir du froment des élus, de son corps et de son sang, cachés sous les apparences d'un pain qui n'est plus. Que de miracles et de merveilles à la fois ! Quel doux éclat de paix et d'innocence distingue cette fête de toutes les autres ! Ah ! c'est la fête de l'amour et des grandes miséricordes du Seigneur ; oui, c'est vraiment le jour de l'allégresse et des cantiques : *hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus et lætemur in ea !*

Toutefois, je l'avoue, jamais je n'ai assisté à cette touchante cérémonie de la communion générale sans mêler aux sentiments de foi qu'elle inspire

P. 1622

quelques-unes de ces craintes douloureuses qui faisaient dire à St Paul avec tremblement : *probet autem seipsum homo* ³ ! En jetant les regards sur cette multitude de chrétiens, pour ainsi dire nouveaux qui vont être admis au banquet eucharistique, en les voyant s'avancer vers l'autel et prendre entre leurs mains le calice du salut, tout plein du sang de J.-C., de ce sang dont la voix, lorsqu'il est profané, demande au ciel une vengeance terrible que le ciel ne lui refuse jamais ; en les voyant, dis-je, sur le point de consommer un acte d'où peut dépendre leur sort éternel, je frémis comme l'apôtre et une secrète terreur m'arrache ce cri : malheur à eux s'ils ne sont point revêtus de la robe nuptiale, c'est-à-dire s'ils ne se sont point purifiés de toutes leurs souillures dans le bain sacré de la pénitence, car celui qui mange indignement le pain des anges est frappé d'un anathème invisible ; il mange, il boit sa condamnation ; elle devient comme sa propre substance : *proprium judicium manducat et bibit.* ⁴

Mais hâtons-nous d'écarter ces pensées sinistres ; sans doute vous vous êtes soumis vous-mêmes, d'un cœur sincère, aux épreuves rigoureuses dont parle St Paul, afin de vous rendre dignes, autant qu'une misérable créature peut l'être, de participer aux mystères saints. Vous êtes rétablis en grâce avec Dieu, en paix avec vous-mêmes. Venez donc, mangez et buvez ; éteignez votre soif à la source des eaux qui rejaillissent dans l'éternelle vie ; enivrez-vous de ce vin qui transporte l'âme et qui

P. 1623

lui fait goûter par avance les délices du siècle futur !

Cependant, au souvenir de vos péchés, après un si coupable et si long oubli de Dieu, saisis de crainte, ne serez-vous pas tentés de lui dire : Seigneur, retirez-vous de moi, car j'ai péché ? Ô mon Dieu, quand vous avez voulu naître d'une vierge, vous y avez préparé le monde pendant quatre mille ans ; vous avez distingué entre toutes les femmes par une bénédiction particulière celle qui était destinée à vous porter dans son sein ; vous l'avez parée

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Ps. 118, 24.

³ 1 Co., 11, 28.

⁴ 1 Co., 11, 29.

d'ineffables perfections ; jamais rien ne ternit la pureté de son âme très chaste ; rien n'affaiblit jamais son éclat ; votre mère fut un modèle accompli de grâce et de sainteté ; et moi, ô mon Dieu, vil et dégoûtant pécheur, je consentirais à vous recevoir au milieu des ténèbres infectes où depuis tant d'années je me suis volontairement enseveli pour ainsi dire ! Moi qui, à peine depuis peu de jours, ai travaillé sérieusement à ôter le mal de mon cœur, et à l'orner de quelques faibles vertus, je consentirais à ce qu'il devint votre sanctuaire ? Mon Dieu, c'est trop vous abaisser ; souvenez-vous qui vous êtes ; vous êtes le Saint des Saints ; je suis le rebut des pécheurs ; retirez-vous de moi ; daignez seulement dans votre miséricorde immense jeter un regard de compassion sur votre pauvre serviteur ; dites une parole, son âme sera guérie, et mes os brisés tressailliront de reconnaissance : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo, et sanabitur anima mea.*

M.F., Dieu a entendu votre prière, et voici ce

P. 1624

qu'il me charge de vous répondre en son nom. Il est vrai, nous sommes indignes que Dieu s'unisse à nous d'une manière si merveilleuse et si intime ; les anges mêmes dans le ciel s'en effrayent ; mais néanmoins il le veut, et telle est sa charité pour les enfants des hommes qu'il ne leur permet pas qu'ils s'éloignent de la sainte Communion et qu'ils lui disent de se retirer d'eux ; et pourquoi donc se retirerait-il ? parce que nous sommes pécheurs ? Mais ce ne sont pas les justes qu'il est venu chercher, ce sont les pécheurs. Parce que nous sommes malades ? mais il est le souverain médecin des âmes ; et sur la terre il voulut toujours être entouré de pauvres et d'infirmes ; et ce Roi de l'éternelle gloire, devenu pauvre et infirme lui-même, en composa pour ainsi dire sa cour. Parce que nous sommes languissants, épuisés, chargés de travail, de peines et de misères ? mais c'est à cause de cela même qu'il nous appelle, car il veut nous soulager : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*¹.

Et moi aussi, mes frères, je m'étonne de tant d'amour ; ce n'est pas sa présence réelle dans l'Hostie sainte qui trouble mon esprit ; je sais que rien n'est au-dessus de sa puissance, et ma foi est aussi simple que sa parole ; mais ce qui me terrasse d'admiration, c'est qu'il renouvelle ainsi tous les jours dans la Sainte Eucharistie, pour chacun de nous, les merveilles de son incarnation et de la rédemption ; c'est qu'il daigne entrer corporellement, substantiellement, dans notre âme pécheresse pour y porter, non plus par ses ministres, mais par lui-même, tout

P. 1625

le mérite de sa vie, toutes les grâces de ses mystères, tout le prix de ses souffrances et de sa mort ; c'est que chaque fois que je monte au saint autel, tout cela soit à moi, comme si j'étais seul au monde ! Mon esprit défailloit en contemplant même de loin les ravissantes profondeurs de cet abîme, et pour m'y plonger j'ai besoin d'entendre la voix de mon Sauveur qui me dit : si vous ne mangez pas ma chair et si ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous : *nisi manducaveritis carnem filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis*².

Vous le voyez donc, mes frères ; ce n'est pas seulement une invitation qu'il nous fait ; c'est un ordre qu'il nous donne ; il faut obéir, et nos craintes si elles étaient excessives, deviendraient criminelles ; levons-nous donc, allons à notre Sauveur, et disons-lui : Seigneur, vous m'appelez et je viens ; je viens avec une humble confiance ; nous voici devant vous ; qu'il nous soit fait suivant votre parole ! Permettez qu'à notre tour, nous vous pressions de l'accomplir ; notre âme s'élance vers vous par de tendres et brûlants désirs ; hâtez-vous donc de consommer en elle l'œuvre ineffable de votre amour ; venez, Seigneur Jésus ; venez nous

¹ Mat., 11, 28.

² Jn., 6, 53.

SERMONS

transformer tout entier en vous, afin que n'étant plus avec vous qu'un même corps, un même esprit, chacun de nous puisse dire comme votre apôtre : ce n'est plus moi qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Jam non ego vivo, vivit vero in me Christus*¹.

386

APRÈS LA COMMUNION.

P. 1626

Silence ! ce n'est plus à moi de parler : Jésus, le Verbe éternel est véritablement et substantiellement présent au dedans de vous ; il parle lui-même à votre âme ; écoutez ses divines leçons, recueillez avec un humble et saint respect ses avertissements, ses conseils ; âmes chrétiennes qui venez de recevoir votre Sauveur, adorez-le ; unissez-vous à lui intimement comme il s'unit à vous. Que vous dit-il en ce moment ? Mon fils, je viens de signaler en toi mes miséricordes ; tu me possèdes tout entier ; tu possèdes ce corps que j'ai livré sur la croix pour ton salut ; mon sang coule dans tes veines ; mon âme, ma divinité habitent en toi ! En échange de tant de bienfaits, pour prix de tant d'amour, mon fils, donne-moi ton cœur : *præbe, fili mi, cor tuum mihi*.

Ah ! n'hésite point à me donner ce cœur si pauvre, si souffrant, si dénué de forces et de vertus ; je l'abreuverai de mes consolations et de mes joies ; je le remplirai de mes lumières, de ma sagesse, de ma paix, de mes mérites, de ma sainteté et de tous les biens : *præbe, fili mi, cor tuum mihi*. Mon fils, pourquoi donc avais-tu abandonné ton père ? Pourquoi l'as-tu fui si longtemps ? Maintenant que tu es revenu à lui, vois combien tu es heureux ; vois combien il est indulgent, miséricordieux, aimable et bon ; ne le quitte plus désormais ; ne l'afflige plus désormais par de nouveaux égarements ; demeure-lui attaché par

P. 1627.

les liens d'un indissoluble et éternel amour : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi*².

Oh ! qu'elle est douce et pénétrante, la voix du Sauveur Jésus qui avec tant de bonté prie, conjure de misérables pécheurs de [...] (*Lacune dans le manuscrit*).

[...] grâce que vous puissiez leur accorder ? Déjà celles qu'ils ont reçues ont troublé l'affreuse paix dans laquelle ils étaient comme endormis. Le glaive de votre parole a pénétré jusqu'aux jointures secrètes de leur âme, comme s'exprime l'apôtre, et ils ont éprouvé malgré eux je ne sais quel frémissement intérieur qui annonce cependant que leur conscience n'est pas encore tout à fait morte ; mais hélas ! ils n'ont pas eu la force de se soulever et de venir avec tant d'autres pleurer à vos pieds leurs nombreuses offenses. Eh bien, est-il donc trop tard ? sont-ils donc perdus sans ressources ? les tribunaux de la pénitence leur seront-ils pour jamais fermés ? Ne nous reste-t-il qu'à leur dire un éternel adieu ?

Ô mon Dieu, ils n'entendent plus notre voix ; mais, je vous en conjure, faites-leur encore entendre la vôtre ! N'entrez pas pour eux dans ce silence qui est le plus terrible châtiment du péché. Seigneur, pardonnez à ma hardiesse ; je ne crains point d'être importun quand je vous prie pour mes frères. A l'exemple d'Abraham, je m'approcherai de vous et je vous dirai : s'il y avait cinquante justes, parmi les habitants de cette ville, ne pardonneriez-vous à toute la ville à cause de ces cinquante justes qui s'y trouveraient ? Vous me répondez : je pardonnerais à toute la ville à cause

P. 1628

¹ Ga., 2, 20.

² Pr., 23, 26.

des cinquante justes qui s'y trouveraient. - Puisque j'ai commencé, Seigneur, je parlerai encore, quoique je ne sois que cendre et poussière ; s'il n'y en avait que trente, s'il n'y en avait que dix ! Je pardonnerais. - Seigneur, pardonnez donc, car il y en a un plus grand nombre ; vous les voyez en ce moment aux pieds de vos autels où ils viennent de recevoir dans une conscience pure le corps et le sang de votre Fils ; en faveur des justes, pardonnez aux coupables ; changez leur indifférence en repentir, leur indolence en ardeur, leur sécheresse en amour, en justice leurs iniquités, afin qu'au dernier jour eux aussi soient alors comptés parmi vos bons serviteurs, et qu'ils soient au nombre de vos élus !

387

AVANT UNE COMMUNION.

P. 1629

Venite ad me. - Venez à moi, dit J.-C., asseyez-vous à ma table ; mangez le froment des élus, le pain des anges, qui n'est autre chose que moi-même et qui va vous être distribué par les mains de mon ministre. - (*Interligne*) : A qui s'adresse cette douce et tendre invitation de J.-C. ?

Sans doute ce n'est pas à tous ... Ah ! c'est seulement à ceux qui depuis la mission ne sont retombés dans aucune faute grave et ont été constamment fidèles à leurs résolutions et à leurs promesses ? Mais non ; J.-C. ne distingue personne ; il nous répète cette parole : Venez à moi ! et il ajoute : Venez tous : *venite ad me omnes*¹.

Seigneur, Seigneur, j'ose vous le demander, est-il bien vrai que vous les appelez tous ? Ô mon Dieu, quoi ! vous appelez aussi ceux qui ont péché de nouveau, ceux qui après la mission ont encore abusé de vos grâces ? - Ils sont bien coupables, il est vrai, me répond le divin Sauveur, mais néanmoins j'ai eu pitié de leur faiblesse, et j'ai voulu visiter une seconde fois cette paroisse, non pour y chercher les justes, mais les pécheurs.

Quoi ! mon Dieu, ne savez-vous pas que parmi nous il y a des inconstants, des ingrats, qui après avoir encore une fois abusé de vos grâces ne méritent plus que vos anathèmes et vos châtiments ? - Je le sais, répond de nouveau le Seigneur ; laissez-les venir à moi, et après leur avoir remis leurs péchés par le ministère des prêtres, je veux qu'eux aussi entrent dans la salle du festin.

Pauvres pécheurs, tressaillez donc d'une vive joie, et en

P. 1630

voyant jusqu'à quel point le Sauveur Jésus est miséricordieux et bon et combien il vous aime, ah ! n'hésitez donc plus à vous donner à lui sans retour ; apportez à cette communion-ci des dispositions plus parfaites que ne l'étaient celles que vous apportâtes à la communion de la mission dernière.

Et, d'abord, M.F., une humilité plus profonde. Dites à votre Sauveur : mon Dieu, il est bien vrai que la première mission avait éveillé en moi quelques désirs de sainteté, mais la dissipation, l'entraînement de l'habitude, la crainte des sacrifices et des efforts qu'exige une vie chrétienne, ont bientôt étouffé en moi votre grâce. Seigneur, je le reconnais et je l'avoue en mettant mon front dans la poussière ; je suis indigne de vous recevoir ; j'ai violé le serment solennel qui m'engageait à votre service tandis que vous étiez si fidèle aux engagements que vous aviez daigné prendre avec moi ! Qu'ai-je fait pour mériter le pardon de tant de crimes ? M.F., vous ne méritez pas en effet, ce pardon ; mais Dieu a oublié en quelque sorte les droits de sa justice à votre égard, et il veut faire éclater sur vous ses miséricordes, comme un père tendre à qui la joie de revoir son fils fait oublier tous ses égarements et tous ses torts ; il vous

¹ Mt., 11, 28.

SERMONS

a une seconde fois pardonné tous les vôtres, et pour gage de réconciliation, il va vous donner son corps à manger et son sang à boire.

Que le souvenir de vos fautes ne vous arrête donc point, pourvu que dans le sacré tribunal de la pénitence vous en ayez fait un aveu sincère et entier et que vous en ayez

P. 1630 bis

maintenant un vrai repentir. Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, le voici. Adorez-le, rendez-lui grâce ; et prosternés à ses pieds, priez-le de vous rendre dignes, autant qu'une misérable créature peut l'être, de participer aux divins mystères qui se consomment sur l'autel pour nous. - Ah ! si vous en étiez exclus, c'est en y participant que vous renouvellerez vos forces et que vous retrouverez la vie.

Venez donc à Jésus, vous tous qui avez été pécheurs et qui voulez cesser de l'être ; dites lui : divin Jésus, puisque vous m'appellez, je viens quoique en tremblant...(*Manuscrit inachevé*). .

388

SUR LA COMMUNION

P. 1631

(*Fragment*) :

*Dicite filiæ Sion, ecce Rex tuus venit tibi mansuetus*¹

Enfants de Sion, pauvres pécheurs, mes frères bien-aimés, en vérité, en vérité, je vous le dis : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur : ce Roi, c'est J.-C. dont le corps et le sang sont cachés sous les apparences d'un pain qui n'est plus ; c'est J.-C. que vous avez tant offensé et qui après vous avoir déjà pardonné vos offenses, veut vous donner avec une douceur ineffable le gage le plus merveilleux, le plus ineffable de son amour : *ecce Rex tuus* ; c'est lui-même ; il est sur cet autel, et tout à l'heure sous la figure de ce pain, il va devenir votre nourriture ; et vous, une chétive créature, créature dégradée et pécheresse, vous ne ferez plus avec lui... . oserais-je le dire ? qu'une même chair, qu'un même Dieu !

Ô prodige ravissant ! mais aussi, prodige effrayant ! (*Inachevé*).

389

AVANT LA COMMUNION.

P. 1631 bis

(*Fragment*) :

[...] J'irai à vous Seigneur, et loin d'y aller avec crainte, j'irai à vous avec empressement, avec une humble confiance ; et pourquoi ? Est-ce parce que je suis juste ? Non, mais parce que je suis languissant et malade, et que vous êtes le pain de vie ; mais parce que je suis pécheur, et que vous êtes le père des miséricordes. En me voyant assis à votre table, ceux qui me connaissent diront sans doute : comment celui-ci ose-t-il manger la chair du Sauveur et porter à ses lèvres le calice du salut ? Mais qu'ils se rappellent que ce sont les aveugles, les boiteux, les pauvres et les infirmes qu'il appelle dans la salle du festin, tant sa bonté est grande, tant sa miséricorde est au-dessus de nos pensées.

Puissiez-vous n'être plus inconstant dans ses voies et ne plus perdre la justice qu'il vous a rendue ! Puissiez-vous ne vous rendre plus coupable de cette ingratitude qui vous rendrait seule plus criminels à ses yeux que vous ne l'avez jamais été par vos désordres ! Malheur devenu si universel qu'il pourrait dire aujourd'hui ce qu'il dit un jour étant sur la

¹ Mt., 21, 5.

terre : j'en ai guéri dix, et je n'en vois qu'un qui me témoigne sa reconnaissance ; où sont les neuf autres ?

Soyez à jamais béni de tant de bonté, Seigneur Dieu tout-puissant, qui, n'ayant

P. 1631 ter

aucun besoin ni de l'homme ni de ses hommages, ni de sa justice, ne dédaigne pas cependant de le rechercher, de vous approcher de lui et de recevoir ses hommages ; mon Dieu, agréez les miens, dans ce moment surtout où vous manifestez sur moi avec un si prodigieux amour, vos infinies miséricordes ; j'unis à mes remerciements et à mes louanges, les louanges que vous offrent dans le ciel vos saints et vos anges ; je convie toutes les créatures à vous rendre des (actions de) grâces immortelles, à vous bénir avec moi ; je voudrais pouvoir réunir tout ce qu'elles ont de sentiments et de voix pour animer ma reconnaissance, et pour la faire éclater par des louanges dignes de vous et de la grâce que vous m'avez faite. (*Inachevé*).

390

AVANT UNE COMMUNION DE MISSION

P. 1632

(*Fragment*).

*Desiderio desideravi manducare Pascha vobiscum*¹.

Oui, Jésus-Christ a un grand désir de manger cette Pâque avec vous, et rien, si je puis m'exprimer ainsi, d'un projet si cher à son cœur, ni votre infirmité, ni vos offenses anciennes (ne doit y mettre obstacle).

Semblable au père de famille dont il est parlé dans l'Évangile, il a envoyé ses serviteurs dans les places publiques, pour convier à son festin et les pauvres et les riches, et les forts et les infirmes, et les aveugles et les boiteux, et les justes et les pécheurs mêmes, pourvu qu'ils fussent pénétrés d'un sincère regret de leurs fautes. Nous avons rempli avec un zèle ardent et une grande joie cette sainte et belle mission que notre divin Maître nous a donnée ; il a daigné bénir nos efforts, et au moment où il va entrer par la Communion dans vos âmes, nous pouvons dire comme lorsqu'il entra dans la maison de Zachée : c'est aujourd'hui un jour de fête et de salut pour cette ville : *hodie salus huic domui facta est*².

391

APRÈS LA COMMUNION

P. 1633

M.F. - ce n'est plus à moi de parler ; Jésus le Verbe éternel est réellement et substantiellement présent au-dedans de vous ; il parle lui-même à votre âme ; recueillez avec un humble et saint respect ses divines leçons, ses avertissements, ses conseils ; adorez-le, unissez-vous à lui intimement. Mon fils, vous dit-il, je viens de signaler en toi mes miséricordes ; tu me possèdes tout entier ; tu viens de te nourrir de ce corps que j'ai livré sur la croix pour ton salut ; tu viens de t'abreuver de mon sang ; il coule dans tes veines ; ah ! n'hésite point à me donner ton cœur si pauvre, si faible, si dénué de mérites et de vertus ; je le remplirai de mes lumières, de ma sagesse, de ma paix, de ma sainteté et de tous les biens.

Telles sont les douces, les tendres invitations que J.-C. vous adresse en ce moment, M.T.C.F. ; pourriez-vous hésiter à lui répondre : Seigneur, nous sommes à vous comme vous êtes à nous, c'est-à-dire sans réserve et sans partage ; jusqu'à notre dernier soupir nous

¹ Lc., 22, 15.

² Lc., 19, 9.

SERMONS

mettrons en vous seul nos affections, nos désirs et nos espérances ; non, mon Dieu nous ne vous affligerons plus par notre inconstance et par de nouveaux égarements ; nous vous demeurerons attachés par les liens d'un indissoluble et éternel amour ; et quand viendront les jours d'épreuves et de combats, quand le monde viendra nous redemander ce cœur où il a régné trop longtemps, nous lui dirons qu'il est à vous, à vous seul et que nous ne reconnâtrons jamais d'autre maître ; oui, à la vie et à la mort, ô Jésus, nous vous demeurerons fidèles, nous en prenons

P. 1634

l'engagement en face de vos autels ; nous le jurons sur votre corps même : *juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ.*¹

Tels sont vos sentiments, je n'en doute pas, M.F. ; vous ne voulez pas que votre union avec J.-C. n'existe que pendant quelques courts instants ; vous voulez qu'elle soit vraiment durable, et s'il vous était permis d'élever la voix dans ce saint temple, vous me diriez tous de ne pas craindre que jamais le monde puisse ébranler vos résolutions et vous rendre de nouveau infidèles à vos promesses. Ô M.F., qu'il me serait doux de partager votre sécurité, et de croire que parmi vous il ne se rencontrera aucune de ces âmes inconstantes qui, tantôt touchées de leurs misères reviennent à Dieu, et qui tantôt oubliant Dieu retombent dans leurs misères.

Mais quand je considère les périls et les pièges qui vous environnent de toutes parts, ô mes frères, mon âme s'émeut et de pénibles inquiétudes l'agitent... . Néanmoins, M.F., vous nous avez donné dans cette retraite tant de preuves de votre foi, que j'espère qu'enfin ces désolantes alternatives de maladie et de santé, de réconciliation et de rupture, de sacrements et de rechutes vont cesser. Mais pour qu'il en soit ainsi, ah ! ne manquez donc pas d'exercer à l'avenir une vigilance plus attentive sur vous-mêmes ; ne retournez plus ni avec les personnes, ni dans les lieux qui si souvent ont été funestes à votre innocence ; ne laissez plus s'écouler des années entières sans communier, c'est-à-dire sans manger le pain des forts et le fruit de vie. Oui, permettez que j'insiste sur ce conseil ; si les ennemis du salut vous enveloppent et vous persécutent de nouveau, allez à l'autel et vous triompherez ; si vous êtes sur le point de

P. 1635

succomber à une tentation violente, allez à l'autel et vous serez victorieux ; si vous ne sentez en vous que tiédeur et impuissance pour le bien, allez à l'autel et dites à votre Sauveur : voilà que je suis devant vous pauvre et nu, demandant votre grâce, implorant votre miséricorde ; rassasiez ce mendiant affamé ; réchauffez ma froideur du feu de votre amour ; éclairez mes ténèbres par la lumière de votre présence.

Et cette humble prière, faites-la lui, M.T.C.F., dès ce moment même ; il est venu en vous pour y apporter toutes ses grâces, pour guérir toutes vos infirmités ; ah ! il les connaît toutes ; il sait en combien de maux et de vices vous avez été plongés, quelles sont vos peines, vos faiblesses, vos troubles ; il n'y a point de secret entre vous et lui ; encore une fois, priez-le donc et vous serez exaucés ; celui qui vous a donné son corps, son sang, son âme, ne peut plus rien vous refuser ; mais ne le priez pas pour vous seuls. Chrétiens, dans ce moment, il dépend de vous de faire ce que nous n'avons pas fait ; nous avons prêché à tous ; tous cependant ne se sont pas encore convertis ; eh bien ! priez pour les pauvres pécheurs ; priez le bon Dieu de tirer du trésor de ses bontés des grâces encore plus puissantes pour les ramener à lui, de chercher, si je puis m'exprimer ainsi, dans ses vastes miséricordes, quelque chose qui les touche, qui les entraîne, si bien que cette pâque ne s'achève point sans qu'eux aussi ne chantent le cantique d'actions de grâces : Père, ce pécheur dont il faut obtenir le retour, c'est

¹ Ps. 118, 106.

ton fils ; mère, c'est cet enfant que tu as porté dans tes bras, dans ton sein, et que maintenant l'impiété peut-être allaite de ses mensonges. M.F., ce pécheur, c'est votre voisin, c'est votre ami ; priez donc, priez pour lui.

Mais en même temps que vous remplirez ce devoir de charité, n'oubliez point d'acquitter la dette de la reconnaissance.

P. 1636

Priez pour le digne et saint Evêque que le ciel nous a donné dans son amour, et qui à l'exemple du bon pasteur ne craint aucune fatigue quand il s'agit de visiter ses brebis et de répandre sur elles les dons célestes dont il est le dispensateur ; priez pour votre vénérable pasteur et pour les prêtres zélés associés à ses travaux. Ah ! puisse ce pasteur qui vous est si cher vous prodiguer encore longtemps ses soins tendres et paternels ! Puisse-t-il voir toujours fleurir dans sa paroisse et la même foi et les mêmes vertus et même une foi encore plus vive et des vertus encore plus parfaites. M.F., priez aussi pour nous qui vous sommes tant dévoués ; mes frères, je vous [le demande comme] une grâce.

Priez le bon Dieu pour nous. Ah ! puissions-nous après avoir consacré notre vie et le reste de nos forces à sanctifier les autres devenir nous-mêmes des saints ! C'est là notre unique désir ; exaucez-le, Seigneur, vous dont la miséricorde n'a point de bornes ; réunissez-nous tous un jour dans le ciel, comme nous le sommes en ce moment dans votre saint temple ; faites que nous jouissions à jamais tous ensemble du même bonheur et de la même gloire.

392

APRÈS LA COMMUNION.

P. 1637

(Fragment).

Nous lisons dans le saint Évangile que lorsque J.-C. parcourait la Judée, une pieuse femme qui était malade depuis bien des années, se trouva guérie parce qu'elle avait touché les franges de sa robe. Et vous aussi, M.F., vous étiez infirmes, et ce n'est pas seulement les bords de sa robe que vous venez de toucher, c'est son corps même qui s'est uni au vôtre, c'est son sang qui coule dans vos veines ; vous ne faites plus qu'un avec lui, comme lui-même ne fait qu'un avec son Père. Ainsi, M.T.C.F., j'ai tout lieu d'espérer que vous êtes en ce moment guéris pour toujours de vos misères et de vos faiblesses. Oui, j'aime à croire qu'après cette seconde mission, vous allez persévérer dans la justice et ne plus jamais rompre les liens qui vous attachent à J.-C.

A l'avenir on ne verra plus renaître dans cette paroisse aucun des abus dont la première mission n'avait qu'un moment interrompu le cours ; celle-ci va les détruire entièrement et jusque dans leurs racines. Désormais plus de jurements, de mensonges, de médisances, de colères, d'ivrogneries, de querelles, de haines ; les habitants de L. ne feront plus entre eux qu'une famille où la paix et la charité régneront souverainement.

Ah ! demandez donc au bon Dieu cette grâce maintenant qu'il est en vous et que tous ses trésors sont ouverts ; demandez-lui le grand don de la persévérance et pour vous et pour tous, afin que l'alliance nouvelle que vous venez de contracter avec lui ne soit jamais rompue. Ah ! oui ; soyez-y fidèles, et comme je le disais tout à l'heure en déposant sur vos lèvres l'hostie sainte : *Corpus Domini J. C. custodiat.*

Il y a six mois, j'adressais la même parole à tous ceux qui communiaient à cette époque. - Eh bien, sur ce nombre, sept sont morts depuis six mois : puissent-ils avoir... . (Inachevé).

393

AMENDE HONORABLE AU TRÈS SAINT SACREMENT

P. 1638

Venite, adoremus, et procidamus ante Deum, ploremus coram Domino, qui fecit nos.

Venez, prosternons-nous, adorons et pleurons devant le Seigneur notre Dieu. (Ps 95)

En examinant devant Dieu votre conscience dans ce saint temps de la mission, de combien de fautes graves ne vous êtes-vous pas reconnus coupables, M.T.C.F.? que de jurements, de blasphèmes, d'injustices, de médisances, de pensées et d'actions immondes dans le cours de votre vie ! Oh ! que de péchés ! Mais, parmi ces péchés innombrables qui excitent si vivement aujourd'hui vos regrets et votre repentir, s'il en est quelques-uns qu'il suffit de pleurer dans le secret, il en est d'autres si énormes que vous vous sentez dans une sorte d'impuissance de les réparer vous seuls ; vous avez besoin que la douleur, les larmes et la pénitence de vos frères suppléent à votre pénitence, à votre douleur, et qu'ils joignent leurs prières aux vôtres pour en obtenir le pardon. De ce nombre sont les outrages que vous avez commis autrefois contre la Sainte Eucharistie. Qui de vous peut se les rappeler sans frayeur et sans désirer d'en faire une amende honorable publique, afin du moins de rendre par là à J.-C. une partie de la gloire que vous lui avez ravie ? Voilà pourquoi je vous dis à tous : venez M.F., prosternons-nous, adorons et pleurons devant le Seigneur notre Dieu : *Venite adoramus, et procidamus ante Deum, ploremus coram Domino qui fecit nos.*

Mais avant de nous prosterner tous ensemble aux pieds [des autels] pour y faire ce grand acte de religion, méditons un instant sur l'institution du divin Sacrement dans lequel J.-C. manifeste sa charité pour nous et sa puissance d'une manière si merveilleuse. Mieux nous connaissons l'excellence, le prix de ce don ineffable, plus nous gémissons amèrement de ce qu'il nous ait inspiré si peu

P. 1639

de reconnaissance et de l'avoir peut-être même tant de fois profané.

Prêtre de J.-C., montez à l'autel, ouvrez le saint tabernacle où est renfermé l'hostie toujours vivante. Ô Jésus, caché sous les voiles eucharistiques, venez à nous, plein de douceur ; et de même qu'autrefois vous parcouriez la Judée en rendant la santé aux malades et en faisant du bien à tous, passez au milieu de tout ce peuple en répandant sur lui vos bénédictions les plus abondantes. Vous trouverez sur votre passage un grand nombre d'aveugles spirituels, de paralytiques et de boiteux ; guérissez tous ces infirmes par votre vertu toute puissante ; vous trouverez bien des pécheurs qui vous ont souvent offensé ; Jésus, Fils de David, ayez pitié d'eux ; ils vont eux-mêmes tout à l'heure vous demander grâce, implorer à genoux leur pardon ; et j'en ai la douce confiance vous exaucerez leurs larmes, parce que vos miséricordes sont sans bornes comme votre amour.

(Autre rédaction) :

Montrez que vous êtes notre mère, ô Marie ; priez Jésus, votre fils, le fruit béni de vos entrailles ; priez-le par ces entrailles qui l'ont porté, d'avoir pitié de nous-mêmes ; tout à l'heure nous allons lui demander grâce, implorer à genoux notre pardon ; priez-le d'exaucer nos larmes, et rappelez-lui que ses miséricordes sont sans bornes comme son amour.

Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde les aima jusqu'à la fin, nous dit l'apôtre. Le jeudi, la veille du jour où il devait monter sur le Calvaire pour y consommer son sacrifice, dans la nuit de la dernière cène, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, il prit du pain dans ses mains saintes et vénérables, et après avoir rendu grâce au ciel, il dit à ses apôtres : Prenez et mangez, car ceci est mon corps qui sera livré pour

vous : *Hoc est enim corpus meum quod pro vobis tradetur*¹ ; ayant ensuite de nouveau rendu grâce, il bénit le calice et dit à ses disciples :

P. 1640

ceci est mon sang, le sang de la nouvelle et éternelle alliance ; buvez en tous ; après ma mort vous ferez ceci en mémoire de moi : *Hoc facite in meam commemorationem*.

Par ces paroles mystérieuses, si simples mais si efficaces, notre divin Sauveur institua le sacrement de l'Eucharistie qui jusqu'à la fin des siècles, doit perpétuer sa présence au milieu des enfants des hommes et par lequel en se faisant lui-même notre aliment incompréhensible, nous ses pauvres et si indignes créatures, il les remplit de la divinité dont la plénitude habite en lui corporellement.

Ainsi donc, quoique J.-C. soit remonté vers son père, il ne nous a pas laissés orphelins : *non relinquam vos orphanos*². Par un miracle sans cesse renouvelé, il demeure réellement avec nous tous les jours, plein de grâce et de vérité suivant sa promesse ; non moins heureux que ses premiers disciples, tous les jours et à chaque instant du jour, nous pouvons nous approcher pour l'adorer, comme si nous le voyions de nos yeux, pour nous entretenir familièrement avec lui comme avec un ami, comme avec un frère, titres si doux que lui-même a daigné prendre. Oh ! la ravissante pensée ! « Si le poids de mes péchés m'accable, si les tentations m'agitent, si les ennemis de mon salut m'enveloppent et me persécutent, je puis aller dans mes peines ou dans mes joies me réfugier dans (le sanctuaire), aller me jeter aux pieds de l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, aux pieds de (celui) qui est mort pour moi ; et là je trouverai la force, les lumières, les consolations et la paix ; malade je viens donc au souverain médecin des âmes ; consumé de faim et de soif, je viens à la source de la vie, et mon cœur et ma bouche s'ouvrent également pour s'y désaltérer ; pauvre, je viens au Roi du ciel (*Imit.*) ; et toujours ce divin Roi me reçoit et m'accueille avec une miséricordieuse condescendance, avec une patience, avec une ineffable bonté. Oh ! que mon Sauveur roi est bien différent des grands de la terre ! à peine ceux-ci daignent-ils nous

P. 1641

permettre de leur adresser dans nos besoins les plus pressants quelques paroles rapides qu'ils oublient le moment d'après ; tandis que J.-C., Fils de Dieu, la splendeur de sa gloire, Dieu lui-même s'offre, se livre en quelque sorte à nos désirs, sans autre mesure que nos désirs mêmes. Jamais il ne rebute personne, il veut que nous lui parlions cœur à cœur de nos misères ; le plus pauvre de ses serviteurs, le plus coupable même de ses enfants est libre d'entrer dans son palais, c'est-à-dire dans son temple, et de le visiter aussi souvent qu'il le veut et d'y rester aussi longtemps qu'il lui plaît ; loin de se plaindre de notre importunité, il nous appelle de sa propre bouche, et voici ce qu'il dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes épuisés de travail et qui êtes chargés et je vous soulagerai : venite ad me omnes, ... et ego reficiam vos*³.

Oh ! qu'il est bon ! Mais son amour se bornerait-il à nous presser ainsi d'aller à lui ? Ô prodige admirable ! Lui-même vient à nous malgré notre bassesse et notre indignité profonde. Ce que les plus justes parmi les serviteurs de Dieu dans l'ancienne loi, ce qu'Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, David, n'eussent pu espérer ni même concevoir, la présence de Dieu en eux-mêmes, une union intime non seulement avec l'esprit, mais avec la chair et le sang, un petit enfant l'obtient dans la loi nouvelle ! Partout le céleste banquet est préparé ; tous, sans distinction y sont conviés ; et le pauvre et le riche, et l'esclave et le maître, et le faible et le

¹ Mt., 26, 26.

² Jn., 14, 18.

³ Mt., 11, 28.

SERMONS

fort, et le sain et l'infirmes, peuvent également s'y asseoir pourvu qu'ils soient revêtus de la robe d'innocence, ce que la sainte Église appelle la robe nuptiale.

Prenez et mangez, nous dit-il à tous, mangez ô mes amis, buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés ! Vous tous qui avez soif, venez à la source dont les eaux rejaillissent dans l'éternelle vie ; et ce qu'il nous donne à manger, c'est sa chair vivifiante, sa chair crucifiée pour nous, et ce qu'il nous donne à boire, c'est son sang,

P. 1642

le sang de la nouvelle et éternelle alliance répandu pour la rémission des péchés ; ainsi, par la sainte communion, il s'incarne et il vit en nous ; nous vivons en Lui, il devient l'os de nos os, c'est-à-dire, M.F., comprenez-le bien, la chair de notre chair, comme parle l'Écriture ; son âme s'unit à notre âme infirme et défaillante : c'est le ciel. Mais entrons plus avant dans la profondeur de ce mystère, ôtez les voiles ; nous entrons dans la participation la plus parfaite qu'il soit possible d'imaginer de l'être divin. Et comment se multiplie-t-il de manière à devenir ainsi pour ainsi dire chacun de nous, notre pain de chaque jour ? Et par quels mots se renouvelle-t-il pour ainsi dire à chaque instant ? Il a dit : *Faites ceci en mémoire de moi*. Après tant de merveilles voici une nouvelle merveille. Ce qu'il a fait lui-même la veille de sa passion, d'autres vont le faire en son nom.

(*En marge*) :

ce qu'il avait fait lui-même avant sa passion dans la dernière cène (sera) fait après lui et en sa mémoire.

Il a donc établi des prêtres à qui il a donné le pouvoir de consacrer l'hostie sainte, pure, sans tache, et de l'offrir en sacrifice en tous lieux du couchant à l'aurore : *ab ortu solis usque ad occasum... in omni loco sacrificatur et offertur oblatio munda*¹. . J.-C. n'est mort qu'une fois ; mais il renouvelle sa mort et son sacrifice chaque jour et sur tous les points de la terre, d'une manière non sanglante, à la sainte messe, pour le salut des vivants, pour le repos des morts, pour rendre à son père l'honneur infini qui lui est dû et que seul il peut lui rendre. Depuis dix-huit cents ans, perpétuellement immolé sur l'autel, il y continue et il achève la grande œuvre de notre rédemption. Admirable sacrifice dans lequel la victime est un Dieu qui s'offre à un Dieu, victime adorable que la loi et les prophètes ont toujours annoncée, toujours promise, qu'ils ont montrée et saluée de loin ! victime d'expiation, victime de paix, victime

P. 1643

de louanges, véritable holocauste qui, substitué à toutes les victimes anciennes destituées de force et de vertu, rassemble toute la force et toute la vertu dont elles étaient le signe et les répand sur nous.

Voilà en peu de mots, M.F., l'abrégé des merveilles que J.-C. opère dans l'Eucharistie ; Ah ! sans doute ces miracles étonnent notre raison qui est si faible, surpassent notre intelligence qui est si bornée ; mais nous chrétiens, nous croyons à la charité de Dieu pour les hommes ; oui, nous croyons avec une foi ferme et sincère que c'est ainsi qu'il a aimé le monde : *sic Deus dilexit mundum*².

Que dis-je ? nous le croyons, il est vrai ; tel est le magnifique et doux symbole que nous professons tous ; cependant, comment honorons-nous ce sacré mystère, si élevé au-dessus de ce que pourrait exprimer le langage même des anges ? Quel respect, quelles louanges, quelles actions de grâces rendons-nous à J.-C. dans l'auguste sacrement ? C'est ce que nous allons examiner dans la seconde partie de cet entretien.

¹ Ps., 113, 3.

² Jn., 3, 16.

J.-C. est réellement et corporellement présent en autant de lieux qu'il y a d'églises, mais, hélas ! hélas ! qui est-ce qui va le visiter ? Lorsqu'il prêchait l'Évangile, les peuples quittaient tout et oubliaient les besoins les plus pressants de la nature pour le suivre dans le désert, pour écouter ses prédications et être témoins de ses prodiges ; maintenant, on l'abandonne, on le laisse seul dans un sanctuaire ; c'est comme au jour de sa passion où quelques pieuses femmes seulement eurent le courage d'aller répandre sur son corps sacré des larmes et des parfums. Dans le temps même où il est exposé solennellement sur nos autels, à peine voit-on un petit nombre d'adorateurs habituellement à ses pieds ; il semble que tous ses autres disciples

P. 1644

craignent de veiller une heure avec lui, et qu'il n'ait rien à lui dire, ni rien à lui demander. Oh ! ils n'en agissent pas ainsi envers les hommes de qui ils attendent quelque bienfait. Ont-ils un ami, ils voudraient être toujours avec lui ; ils ne le quittent jamais qu'à regret. Ont-ils un protecteur, ils le visitent sans cesse, ils le fatiguent de leurs prières. Sont-ils atteints du plus léger mal, ils n'hésitent pas à entreprendre un pénible et long voyage pour consulter un médecin, dont les remèdes ne sont quelquefois qu'un mal de plus. Et pour guérir les plaies de leur âme, ils ne font pas même un pas vers l'autel où réside substantiellement et en vérité, Celui qui, d'une seule parole a tant de fois rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, aux paralytiques l'usage de leurs membres et la vie aux morts.

Mais, ô mon Dieu ! devrais-je me plaindre de ce que, hors le temps des grandes solennités, vos temples soient en quelque sorte déserts ? et telle est la malice et l'impiété du siècle qu'il serait jusque à désirer qu'ils le fussent plus souvent encore ; car, que voyons-nous, non pas dans notre paroisse, mais dans nos villes, lorsque dans certains jours la curiosité, la coutume y rassemble ce peuple qu'on appelle chrétien et qui l'est si peu en effet ? Hélas ! dans ce saint lieu que le Seigneur remplit de sa gloire et qui est comme l'entrée du ciel, suivant la belle expression de l'Écriture ; en face de cet autel, tout regorgeant du sang de l'Agneau, et devant lequel les anges s'inclinent de respect et de crainte, on n'éprouve que du dégoût et de l'ennui. L'esprit s'égaré dans de vaines pensées, et quelquefois même dans des pensées coupables ; au lieu de s'entretenir avec J.-C., on cause, on rit avec ses voisins, comme si on était sur une place publique ; au lieu de recueillir en soi tous ses sens, on jette ses regards avec une criminelle hardiesse sur des objets qui les souillent, et l'on fait ainsi, comme le disait

P. 1645

Notre-Seigneur, de la maison de prière, une maison d'iniquité : *speluncam latronum*¹.

Ici, M.F., que chacun de vous s'examine et s'interroge lui-même ; rien de semblable ne vous est-il pas arrivé ? Depuis l'âge de sept ans, vous assistez tous les dimanches à la sainte messe ; eh bien, comment deviez-vous l'entendre, et comment l'avez-vous entendue ? à la vue des merveilles de miséricorde et d'amour qui s'opèrent sur l'autel, vous deviez être pénétrés des plus vifs sentiments de foi, de reconnaissance, de componction, de repentir de vos fautes ; votre cœur devait être en haut, comme le prêtre vous le recommandait au nom de l'Église, *sursum corda* ; vous deviez vous unir au prêtre pour présenter à Dieu la seule victime digne de lui être offerte : mais hélas ! vous n'y avez pas même songé ! J.-C. s'est montré à vous avec les cicatrices de ses plaies ; il s'est immolé, son sang a coulé sous vos yeux, et vous n'avez pas eu une seule larme à mêler à tout ce sang. Au lieu d'adresser à votre Sauveur d'humbles actions de grâces et de ferventes prières, au lieu de suivre le prêtre qui agit en votre nom et parle pour vous, vous vous laissez appesantir par le sommeil ; votre âme est froide et sans mouvement ; vous êtes pressés de voir la fin de ce grand mystère, et quelquefois, pendant

¹ *Une caverne de voleurs.* Jr., 7, 11.

SERMONS

qu'on le célèbre, vous ne daignez pas même entrer dans l'église. Ô scandale ! pendant que ces grands mystères se consomment, on se tient en dehors, à la porte, comme autrefois les pécheurs excommuniés ; et là, honteusement séparé du peuple fidèle, on ne prend aucune part à tout ce que la religion a de plus grand et de plus saint ; que dis-je ? au moment où J.-C., ouvrant les portes du sanctuaire éternel descend environné de la multitude des esprits célestes, à peine daigne-t-on baisser la tête et fléchir le genou.

Est-ce assez d'outrages ? Non, qui ne le sait ? De nos

P. 1646

jours, il s'est rencontré des hommes qui ont pris Dieu en horreur, qui non contents de refuser à Dieu leurs hommages, ont pris son culte en haine, et ont voulu l'abolir sur la terre. Faisons cesser, ont-ils dit, faisons cesser dans le monde toutes les fêtes qui lui sont consacrées ; et rugissant d'impiété, ils ont arboré leurs étendards au haut des sacrés parvis comme sur les murailles d'une ville prise d'assaut ; ils ont levé la cognée, comme au milieu d'une forêt, et ils ont mis en pièces les portes des sépultures de nos temples ; ils les ont abattues avec la hache et le marteau, et brisant les sacrés tabernacles, ils ont jeté à terre le corps de J.-C.

Délire inouï ! Crime qui ne semble pouvoir être surpassé ! Cependant, chrétiens, faut-il le dire ? tous les jours nous sommes témoins d'un crime plus grand ; ce ne sont pas seulement les ennemis déclarés de la religion qui profanent ce qu'elle a de plus saint, ce sont ses enfants ; chose horrible ! les propres disciples du Sauveur viennent le crucifier à l'autel ; et, après lui avoir donné la mort, se saisissant de son corps adorable, ils l'enveloppent pour ainsi dire de leurs péchés comme d'un linge souillé, et le jettent au milieu de leur cœur infect, comme dans un tombeau rempli d'ossements et de pourriture.

Ô vous qui êtes coupables de communions indignes, voilà ce que vous avez fait ; vous frémissiez, quand je rappelais les excès et les attentats de quelques impies ; mais ils ont brisé les images de J.-C., ils ne l'ont pas du moins condamné à avoir pour demeure leur âme impure ; s'ils ont partagé l'erreur des Juifs qui le persécutèrent, parce qu'ils ne le reconnaissaient ni pour leur Dieu, ni pour leur Roi, ils n'ont pas imité Judas le traître, en lui donnant un baiser de paix, avant de porter sur lui leurs mains sacrilèges et meurtrières. Et vous, en vous asseyant tout couverts de la lèpre du péché à la table des Anges, en vous unissant au saint des saints, en communiant indignement malgré

P. 1647

vos conscience qui vous avertissait de votre indignité, vous avez comblé la mesure de l'ingratitude et de l'outrage.

Cependant, M.F., vous avez de la foi ; j'aime donc à croire qu'il en ait peu parmi vous qui aient communié de la sorte, c'est-à-dire, en étant coupable d'un péché mortel ; mais combien d'autres, oubliant que J.-C. n'est pas moins sensible au refus de ceux qui négligent de participer aux saints mystères qu'à l'audace de ceux qui le profanent, ont passé plusieurs années sans communier à Pâques ? Le plus doux des préceptes de la religion était à leurs yeux celui qui les obligeait à s'approcher au moins une fois tous les ans du sacrement de vie, et en vain l'Église les a-t-elle menacés de ses anathèmes s'ils manquaient à remplir ce devoir sacré.

Combien d'autres ont été plus dociles en apparence et cependant ne sont pas moins coupables ? Ils ont satisfait, il est vrai, à la lettre du commandement de l'Église ; ils ont fait leur Pâque, mais retombant dans leurs désordres d'ivrognerie et d'impureté, ils ont chassé J.-C. de leur cœur presque aussitôt pour ainsi dire qu'il y est entré. Ô mon Sauveur, n'était-ce pas sur les uns comme sur les autres que vous gémissiez en disant par la bouche d'un de vos

prophètes : j'ai élevé des enfants, je les ai nourris ; et les ingrats, ils n'ont répondu à l'excès de ma charité que par l'excès de leur indifférence et de leur mépris ? *ipsi autem spreverunt me*¹.

(En marge) :

Et maintenant, M.F., je le demande, où sont donc les justes ? où sont ceux qui pénétrés de reconnaissance pour les immenses bienfaits dont J.-C. nous comble dans la Sainte Eucharistie, n'ont à se reprocher aucun outrage envers elle ?

Mais moi qui accuse les autres, ô mon Dieu, ne dois-je donc pas m'accuser à mon tour ? Moi prêtre, qui porte tous les jours entre mes mains celui que la plus pure des vierges se reconnaissait indigne de porter dans son chaste sein, moi que J.-C. a

P. 1648

associé à son divin sacerdoce et à qui il a dit : Soyez saint, parce que moi le Seigneur votre Dieu, je suis saint, comment ai-je honoré le mystère ineffable dont il m'a établi de dispensateur ? chaque jour, avant de monter au saint autel, m'y suis-je disposé par un renouvellement d'esprit ? Etais-je pénétré d'une juste frayeur et en même temps embrasé d'amour, ou plutôt, trop souvent, ma langue n'était-elle pas inattentive, et mon cœur en quelque sorte glacé ? Et moi aussi j'ai donc à me faire des reproches et des reproches d'autant plus graves que j'étais tenu à une perfection plus haute. Et moi aussi, je veux donc m'unir à mes frères repentants et demander avec eux ma grâce et mon pardon : *venite adoremus et procidamus ante Deum ploremus coram Domino qui fecit nos*².

Divin Jésus, je viens à vous comme l'humble publicain, les yeux baissés vers la terre, frappant ma poitrine et disant : Seigneur, ayez pitié de moi ; faites-moi miséricorde. Ô Jésus, notre âme est triste jusqu'à la mort ; son espérance même serait ébranlée, si nous ne savions pas que vous êtes toujours prêt à pardonner à ceux qui s'accusent avec un vrai repentir. Ô mon Dieu, nous sommes brisés de regret de vous avoir tant offensé ; nous voudrions au prix de notre sang et de notre vie, réparer tant d'irrévérances commises dans vos églises, tant de blasphèmes contre le sacrement d'amour, tant de profanations, de sacrilèges et de scandales, dont le souvenir nous remplit d'une inconsolable douleur ; mais, ô mon Dieu, qu'est-ce que notre sang pour apaiser votre colère ? Ô Jésus, offrez donc de nouveau, offrez pour nous le sang que vous avez versé sur la croix ; montrez à votre Père votre côté ouvert, vos pieds et vos mains percés de clous, votre tête couronnée d'épines, votre corps déchiré, meurtri, sanglant et dites-lui : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils n'ont*

P. 1649

su ce qu'ils faisaient ! Non, mon Dieu, nous ne le savions pas ; mais, ô mon Jésus, nous le savons maintenant, et les larmes qui coulent de notre cœur vous promettent que jamais nous ne le ferons plus ; à l'avenir, nous viendrons avec empressement dans votre saint temple, ô Dieu caché et anéanti, pour y goûter avec plénitude la joie de votre présence ; nous tâcherons de nous conserver si purs que nous méritions d'être admis souvent à votre table pour y manger le pain du ciel qui donne la vie au monde ; toujours avant de prendre cet aliment divin nous aurons soin d'effacer nos moindres souillures par une pénitence sincère, afin, ô Jésus, de nous rendre moins indignes de vos regards et de votre sainteté. Encore une fois, Seigneur, ayez pitié de nous, faites-nous miséricorde ; nous sommes devant vous et nous ne vous quitterons point que vous ne nous ayez bénis et pardonnés ; ô bon Jésus, mon doux maître, laissez-vous attendrir ; faites grâce à vos serviteurs, pardonnez à vos enfants ; éternellement ils chanteront

¹ Is., 1, 2.

² Ps. 95, 6.

SERMONS

avec les anges, devant l'autel du ciel, vos infinies miséricordes : *misericordias Domini... Misericordias Domini in æternum cantabo*¹.

394

AMENDE HONORABLE AU TRÈS SAINT SACREMENT

P. 1652

(Fragment).

Loin de nous les impies ! ... Jésus-Christ va paraître ; dans cette belle et touchante cérémonie, il ne veut être environné que des chrétiens fidèles ou des pécheurs repentants... Que feraient ici les autres ? Ne l'ont-ils pas assez outragé ? Faut-il qu'ils soient témoins des larmes que nous verserons aux pieds d'un maître qu'ils ne reconnaissent plus, et que par leur indifférence ils insultent à notre douleur ? Non, non, loin de nous les impies !

Chrétiens, mes frères, vous qui, malgré vos prévarications, avez néanmoins conservé la foi, vous qui êtes pécheurs, mais qui voulez cesser de l'être, je vous appelle tous ; de toutes vos offenses, les plus grandes sans doute, et qui avec raison vous effrayent davantage, sont celles dont la divine Eucharistie a été l'objet ; pour les réparer, pour rendre à J.-C. une partie de la gloire que vous lui avez ravie ou refusée, vous sentez que vos regrets intérieurs ne suffisent point ; vous avez besoin de les exprimer publiquement et d'unir votre pénitence à la pénitence de vos frères, afin de fléchir la justice d'un Dieu si profondément et si souvent outragé.

Eh bien, voici le moment : Ô Jésus, sortez de votre tabernacle ; couvert des espèces eucharistiques comme d'un voile... (*Inachevé*)

395

SUR LA CONVERSION

P. 1653

A. M. D. G. Vq. Dp.

Pœnitimini et convertimini ut deleantur peccata vestra.

Faites pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés. (*Act. Apost. c.3, v.19*)

C'est un beau et touchant spectacle, digne des regards des Anges, que de voir un pauvre pécheur, après de longs égarements, revenir à Dieu, confesser ses crimes et en demander avec larmes le pardon. Pénétré d'une juste indignation contre lui-même, il ne cherche point à dissimuler ses torts et à les affaiblir par des excuses mensongères ; il les reconnaît avec franchise ; il s'en accuse avec confusion, et son unique crainte est de ne pouvoir les expier par une pénitence assez rigoureuse ; mais en même temps, plein de confiance dans l'inépuisable bonté de Dieu, il tressaille d'une sainte joie en s'approchant du sacrement de la miséricorde, et beaucoup de péchés lui sont remis parce que son amour et son repentir sont d'autant plus vifs que ses œuvres d'iniquité ont été plus nombreuses : *remittentur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*².

Pourquoi de pareilles conversions sont-elles aujourd'hui si rares ? Pourquoi ne faisons-nous trop souvent que des efforts inutiles pour inspirer aux pécheurs les sentiments d'une pénitence sincère, d'une pénitence efficace qui les guérissent et les renouvelle entièrement ? C'est que la plupart des chrétiens eux-mêmes n'ont plus une véritable idée de la justice chrétienne, de cette justice qui seule peut rétablir la paix entre Dieu et l'homme, et rendre à

¹ Ps. 89, 1.

² Lc., 7, 47.

l'homme la paix avec lui-même ; c'est que, hélas ! la foi s'étant affaiblie, presque personne ne comprend plus la nécessité de cette pénitence courageuse qui n'épargne rien, qui va chercher le moindre péché jusqu'au fond du cœur et jusque dans les

P. 1654

entrailles de la conscience, pour le pleurer, l'expier et en effacer les dernières traces ; on s'imagine qu'il suffit d'éviter les désordres éclatants, les vices grossiers, et l'on cesse de combattre, quoiqu'il reste quelque penchant à corriger, quelque passion à dompter ; dès lors, on se contente d'un commencement de bien, comme si Dieu n'exigeait rien de plus. Puisse cette instruction vous éclairer sur un sujet si important et vous déterminer enfin à faire de dignes fruits de pénitence et à consommer l'œuvre de votre conversion ! Ô vous qui vous croyez justes, et vous qui savez bien être pécheurs, puissiez-vous tous profiter de ces jours de pardon et de salut pour vous réconcilier pleinement avec le ciel ! *Pœnitementi et convertimini ut deleantur peccata vestra.* Demandons cette grâce par l'intercession de la Très Sainte Vierge : *Ave Maria.*

Le Fils de Dieu est sorti du sein de son Père pour nous racheter ; le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi les hommes pour leur prêcher la pénitence. Dans tous ses discours, dans toutes ses actions, comme dans tous ses miracles, il ne s'est point proposé d'autre but que de les convertir, c'est-à-dire de leur inspirer le désir et la volonté de se corriger de leurs vices, de se purifier de leurs souillures passées, de leur en donner les moyens, en un mot de leur enseigner la doctrine du salut et de la leur faire pratiquer, afin qu'ils deviennent d'enfants de colère enfants d'adoption. Ministres de sa sainte parole, nous sommes chargés de répéter tous les jours les mêmes instructions, les mêmes vérités, afin que dans la durée des siècles, et quels que soient la corruption du monde, sa malice et sa folie, les hommes soient sans cesse avertis de ce qu'ils doivent croire et de ce qu'ils doivent faire pour gagner le ciel

P. 1655

et pour éviter l'éternelle damnation. Nous remplissons avec une rigoureuse fidélité, j'ose le dire, cette haute mission ; nos chaires retentissent continuellement d'exhortations, d'avertissements, de conseils, de menaces, et notre bouche, comme celle de Jean-Baptiste, est toujours ouverte pour dire aux pécheurs : Convertissez-vous, faites pénitence ou vous périrez tous : *Si non pœnitementi, omnes simul peribitis*¹.

Mais, qui est-ce qui profite de nos discours ? Quand nous parlons de conversion et de pénitence, il semble que cela ne regarde que les pécheurs scandaleusement impies, et que nous ne nous adressions qu'à ces hommes dégradés et vieillis dans le crime qui, se faisant de leur infamie une jouissance, contemplent d'un œil satisfait leur ignominie et leur honte, à ces hommes qui ont perdu toute crainte des jugements de Dieu, tout souvenir des saintes lois de la vertu et qui, comme le dit le prophète, *s'engraissent dans leur iniquité toujours croissante.* Ainsi, de cette multitude de fidèles rassemblés pour nous entendre, personne ne s'applique ces terribles vérités que nous annonçons ; plus notre langage est fort et animé, moins il fait d'impression ; on tremble pour les autres, et l'on est dans une profonde sécurité pour soi-même ; on s'étonne et on s'indigne de ce que les grands pécheurs qui foulent hardiment et publiquement aux pieds les devoirs de l'honnête homme et du chrétien, ne songent point à changer de vie ; et chacun fermant les yeux sur ses propres besoins et sur ses propres défauts, oublie ou néglige de prendre des mesures solides de pénitence.

Or, n'est-ce pas là une illusion bien funeste puisqu'elle rend notre ministère stérile ? et ne devons-nous pas chercher avant tout à vous en détromper ? L'expérience

¹ Lc., 13, 3.

SERMONS

P. 1656

ne nous fait-elle pas voir tous les jours, comme le dit le pieux auteur¹ du *Combat Spirituel*, qu'il est beaucoup moins difficile de ramener un pécheur déclaré qu'un pécheur qui se déguise son état et semble se cacher volontairement à lui-même sous le voile de la vertu ? Car à quoi serviraient nos prédications si, contents de ce que vous croyez avoir fait, vous vous imaginiez n'avoir plus rien à faire ; si, aveuglés par la présomption, parce que vous avez fait votre Jubilé par exemple, vous croyiez n'avoir plus rien à faire ; si, vous n'étiez pas persuadés d'avance que le Seigneur demande de vous, qui que vous soyez, un renouvellement de vie, une véritable et sincère conversion ? Je dis donc que tout le monde a besoin de conversion. Oui, c'est à tous que l'apôtre adressait et que j'adresse moi-même en ce moment les paroles de mon texte : *Pœnitementini et convertimini ut deleantur peccata vestra - Faites pénitence et convertissez-vous*

En effet, comprenez-le bien, mes frères, se convertir, ce n'est pas seulement donner quelques signes extérieurs de repentir, frapper sa poitrine, déchirer ses vêtements, approcher du tribunal sacré de la pénitence après de longs délais ; ce n'est pas seulement concevoir quelques faibles désirs de salut et renoncer aux plus grands désordres ; se convertir, c'est se corriger de tous ses défauts, quels qu'ils soient, et travailler sérieusement à devenir chrétien parfait. Or, mes frères, pouvez-vous vous flatter d'être convertis de la sorte ? Peut-être déjà avez-vous secoué quelques-unes de vos chaînes et commencé à faire quelques pas dans la voie du ciel ; mais quand vous examinez votre état attentivement et de bonne foi, n'avez-vous aucune inquiétude ? votre conscience ne vous fait-elle aucun reproche ? N'y a-t-il pas un certain changement que vous sentez bien être nécessaire, et que cependant vous n'avez pas eu encore le

P. 1657

courage d'opérer ? Eh bien, mes frères, c'est en ce changement que consiste votre conversion ; et jusqu'à ce qu'il n'ait lieu, votre conversion ne sera pas une œuvre consommée. Ne nous bornons pas à ces réflexions générales, et afin de vous en rendre l'intelligence et l'application plus faciles, entrons dans quelques détails.

Et d'abord, je m'adresse à vous, âmes pieuses, chrétiens fidèles qui remplissez avec une exactitude au moins apparente les principaux devoirs de la religion, et je vous dirai comme à tous, comme aux plus vieux pécheurs : Convertissez-vous, c'est-à-dire, soyez plus en garde contre toute espèce de relâchement ; soyez plus attentifs et plus fervents dans vos prières, plus dociles aux inspirations secrètes de l'Esprit Saint, plus zélés pour toute espèce de bonnes œuvres, plus charitables et plus humbles dans vos conversations, plus sobres et plus mortifiés dans vos repas, plus patients et plus soumis à la volonté de Dieu dans vos peines, plus indulgents pour votre prochain ; réformez tout ce qu'il y a dans vos procédés et dans vos paroles d'âpre, de dur et de fâcheux pour les autres ; voilà le changement qu'il vous demande et que vous lui avez trop longtemps refusé : *justus justificetur adhuc, et sanctus sanctificetur adhuc*.

Pères et mères, convertissez-vous ; certes, je ne vous accuse pas d'être du nombre de ceux qui donnent à leurs enfants des leçons et des exemples d'impiété ; mais vous négligez leur instruction chrétienne ; vous ne les reprenez point avec assez de fermeté ; vous leur laissez une liberté dont ils abusent ; vous leur inspirez l'amour des plaisirs les plus dangereux, en les conduisant dans des sociétés mondaines et quelquefois dans les cafés et dans les auberges où leurs yeux et leurs oreilles sont profanés par des scandales ; vous leur permettez des parures indécentes, des lectures frivoles et pernicieuses ; et vous les voyez de

¹ Francesco SCUPOLI, qui prit le nom de F. Laurent, (v. 1530-1610) était un religieux théatin. Son livre, il *combattimento spirituale* fut publié à Venise en 1589.

P. 1658

sang-froid, mépriser votre autorité ou manquer à leurs devoirs ; convertissez-vous, changez de conduite ; veillez avec plus de soin sur ces enfants que Dieu vous a confiés et dont vous aurez un jour à lui rendre compte âme pour âme ; voilà le changement qu'il demande de vous ; c'est en cela que consiste votre conversion.

Riches, convertissez-vous ; vous qui n'êtes point, à Dieu ne plaise ! d'odieux ravisseurs des biens d'autrui ; et comme votre fortune est légitime, vous en jouissez sans trouble et sans remords ; mais suffit-il donc de n'être pas voleur pour avoir accompli toute justice ? n'avez-vous pas des devoirs à remplir envers les malheureux ? êtes-vous sensibles à leurs plaintes ? soulagez-vous leur misère ? Ah ! riches, convertissez-vous, ouvrez vos mains pleines d'or ; multipliez vos aumônes suivant vos moyens ; supprimez toute dépense superflue, afin de pouvoir donner davantage ; telle est la loi chrétienne ; voilà ce que Dieu demande de vous ; c'est en cela que consiste votre conversion.

Pauvres, convertissez-vous ; vous avez de la foi, vous allez à la messe, à confesse ; mais méconnaissant votre haute dignité, oubliant que vous êtes les membres de J.-C., tandis que les rois ne sont que ses images, trop souvent ne vous abusez-vous pas jusqu'à regretter les biens terrestres dont une providence miséricordieuse vous a privés ? Ne cherchez-vous pas quelquefois à les acquérir par des voies injustes ? Ne gémissiez-vous pas sur votre sort avec trop d'amertume ? Convertissez-vous ; désormais, qu'aucun murmure ne sorte de votre bouche ; portez votre glorieux fardeau avec une sainte fierté et une résignation pleine d'amour ; n'enviez plus des richesses périssables et de vains honneurs qui en damnent tant d'autres ; voilà ce que Dieu demande de vous ; c'est en cela que consiste votre conversion.

Epoux chrétiens, convertissez-vous ; vous rougiriez sans doute de violer les sacrés et doux engagements que vous avez pris

P. 1659

aux pieds des autels ; mais de tristes dissensions, d'injustes et odieuses défiances ne troublent-elles pas de temps en temps votre union et la paix domestique ? A l'avenir, évitez avec soin jusqu'aux plus légers ombrages qui pourraient l'altérer ; modérez votre humeur chagrine, l'opiniâtreté et la violence de votre caractère ; montrez-vous l'un à l'autre une confiance sans bornes, une charité que rien n'épuise, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ : *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi*¹. - Voilà ce que Dieu demande de vous ; c'est en cela que consiste votre conversion.

Jeunes gens, enfants, convertissez-vous. Hélas ! qui ne le sait ? Les sens de l'homme et sa pensée sont enclins au mal dès l'enfance ; l'innocence du premier âge n'est jamais sans quelque tache, et si haut qu'on remonte dans la vie, on la trouve corrompue, parce qu'elle a été infectée dans sa source. De même donc que les enfants des Ninivites, après la prédication de Jonas, participèrent à la pénitence générale que fit ce peuple, vous devez aussi faire pénitence et vous convertir ; combattez avec un courage plus ferme vos passions naissantes ; ne vous laissez plus entraîner au mal par les mauvais conseils d'amis perfides ; rompez les liaisons que vous avez si imprudemment formées avec eux ; soyez plus obéissants à vos parents et à vos maîtres, plus appliqués au travail et à la prière, à l'étude et à tous vos devoirs ; voilà ce que Dieu demande de vous ; c'est en cela que consiste votre conversion.

Je ne pousserai pas plus loin cette espèce d'énumération : que chacun maintenant s'interroge soi-même dans le secret de sa conscience, remarque ce qu'il y a en lui de

¹ Ga., 6, 2.

SERMONS

P. 1660

mauvais, et voie ce qu'il a à faire pour détruire au fond de son cœur les derniers restes du péché et pour se donner à Dieu pleinement. Que chacun examine quels sont les obstacles qui l'ont détourné jusqu'à présent dans le service de Dieu, afin de les combattre avec courage et persévérance ; quelles sont les occasions qui l'entraînent ordinairement, afin de s'en éloigner avec plus de soin ; quelles sont enfin les causes de sa faiblesse et de son inconstance, afin d'y remédier efficacement et d'achever l'œuvre de sa conversion depuis longtemps commencée et cependant toujours imparfaite ; elle le sera, M.F., jusqu'à ce que vous ne disiez contre vous-mêmes à l'exemple de la Chananéenne tout ce que la vérité nous dit ; jusqu'à ce que nous ne disions oui à tout ce que Dieu nous demande : *Etiam, Domine, utique, Domine*¹.

Mais, qu'entends-je ? Tandis que tous les vrais chrétiens vont s'occuper avec un nouveau zèle de la grande affaire du salut, et y travailler avec une nouvelle ardeur, un homme résiste à ce mouvement de grâce qui entraîne tout autour de lui ; il élève la voix et dit : Moi, me convertir ! Je n'y songe pas ; il m'en coûterait trop pour cela !

Eh bien, si cette parole impie m'afflige, elle ne rebute pas mon zèle ; à l'exemple du bon pasteur qui laissa dans le bercail ses quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après la brebis égarée, j'oublierai en quelque sorte les autres pécheurs pour aller à celui-ci. Mon frère, lui dirai-je, n'imites pas Adam, notre premier père qui, lorsque Dieu l'appela après son péché, alla se cacher sous des feuilles, comme si en fuyant les regards de sa bonté il eût évité sa justice. Mon frère, convertissez-vous ; ah ! si vous vous obstinez à ne le pas faire, bien grande

P. 1661

est votre erreur et votre folie ! Car enfin, où allez-vous ? Pourquoi marcher les yeux fermés auprès des précipices ? Ne finirez-vous pas par y tomber inévitablement ? Pourquoi ajouter chaque jour à vos péchés anciens de nouveaux péchés, et amasser ainsi sur votre tête des charbons ardents et un trésor de colère ? Qu'espérez-vous ? Qui vous défendra contre Dieu quand vous entrez en jugement avec lui ? Comment échapperez-vous à ses mains formidables et toutes-puissantes ? et faites-vous à sa bonté l'injure de compter sur elle malgré votre persévérance dans le mal ? Cesserait-il d'être bon parce qu'il punit le pécheur, et d'être juste en vous condamnant d'après sa loi qui vous est connue et que vous violez cependant avec hardiesse ? Qu'est-ce donc qui vous rassure ? Votre conversion sera-t-elle plus facile quand vos habitudes criminelles seront devenues d'autant plus fortes qu'elles seront plus vieilles ; quand le péché sera devenu votre substance même et que cette étincelle de foi qui brille encore dans votre esprit, comme une lampe dans un tombeau se sera éteinte ? Insensés ! la mort n'est-elle plus à craindre parce que vous n'y pensez pas ? L'enfer est-il fermé parce que vous refusez d'y croire ? Direz-vous que vous êtes en paix ? Taisez-vous, moi je vous dis que cela n'est pas vrai. Je le sais, vous vous êtes endormis depuis bien des années dans une indifférence stupide, mais l'indifférence n'est pas la paix : *non est pax, impiis, dicit Dominus*² ; - non, non, quoi que vous puissiez prétendre, vous vous efforcez en vain de porter avec un calme affreux le poids de vos remords. Osez-vous le nier ? Quoi donc, le souvenir de telle injustice que vous avez commise autrefois, de telle action immonde dont vous vous êtes souillés dans les ténèbres, vous fait éprouver un sentiment de honte et de douleur lorsqu'il se présente à votre esprit, et vous frémissez intérieurement quand je vous le rappelle, comme si je mettais la main sur des chairs vives et dans une blessure encore saignante. D'où vient cela ? Et si votre conscience était en paix,

¹ Jn., 21, 15 ; 11, 27.

² Is., 48, 22.

P. 1662

pourquoi donc la fuiriez-vous ? D'où vient ce besoin dont vous êtes tourmentés de sortir hors de vous-mêmes, de vous offrir, de vous donner en quelque sorte à tous les objets qui vous distraient et vous étourdissent ? D'où vient que vous recherchez avec tant d'empressement et que vous rencontrez avec tant de joie, dans des livres impies, ou dans des sociétés infâmes quelques misérables sophismes pour tromper votre raison et vous enhardir à braver Dieu ? Attendras-tu donc encore longtemps à te dépouiller de cette robe brûlante qui te dévore ? Est-il si doux pour toi de ne pouvoir trouver dans ta conscience qu'une réponse de mort ? Pauvre homme, que je te plains ! Mon frère, veux-tu donc continuer à te tourner et retourner sur cette épine douloureuse qui perce ton cœur ? Au lieu de l'y enfoncer, que ne l'arraches-tu ? - Je n'en ai pas la force, dites-vous - Mon frère, c'est Dieu qui la donne, il faut la lui demander. - M'écouterait-il ? m'exaucerait-il ? - Oui, car il est le Père des miséricordes, et vous êtes son enfant ; son oreille est toujours attentive à vos cris ; il a continuellement les mains étendues pour recevoir et pour bénir les pécheurs qui reviennent à lui ; mais *ne méprisez pas plus longtemps les richesses de sa patience et de sa bonté*. (Rm 2, 4) Marchez tandis que vous avez la lumière ; n'allez pas dire : il est trop tôt. Ah ! le jour décline, la nuit approche, l'éternité s'avance ; elle est près de nous. Le temps est comme un voile qui la couvre, mais qui tout à l'heure va se déchirer ; demain vous ne vous convertirez pas plus qu'aujourd'hui ; demain la mort aura rendu vos chaînes d'iniquité indissolubles ; demain etc. Mais voici ce qui arrivera demain : demain vous direz au fond des enfers : Il est trop tard, ma ruine est consommée, mon malheur

P. 1663

est irremédiable

C'est donc à ce moment même qu'il faut sortir d'un état si funeste, et profiter des moyens qui vous sont offerts pour rendre votre conversion solide et durable ; dans ces saints jours, il faut que tous se convertissent ; le retard serait une folie et un nouveau crime. Pour quelques-uns, il s'agit, il est vrai, de soulever un fardeau immense, de faire un grand effort ; mais qu'ils ne s'effrayent point, et au contraire, qu'ils disent comme l'apôtre : Je puis tout en celui qui me fortifie par sa grâce : *omnia possum in eo qui me confortat*.¹ Les autres n'ont plus pour ainsi dire qu'à donner le dernier coup au péché depuis longtemps affaibli, et en quelque sorte déjà à demi brisé dans leur âme ; qu'ils n'hésitent point à le détruire entièrement, à en arracher, à en brûler les dernières racines, et à faire enfin tout ce que Dieu leur demande ; alors ils jouiront de cette paix délectable, de cette joie du salut, promise à tous ceux dont une véritable pénitence aura expié et effacé les péchés. *Pœnitementini et convertimentini ut deleantur peccata vestra*².

(Variante) :

Mais mon Dieu, puis-je oublier que tandis que tous les vrais chrétiens vont s'occuper, à cette heureuse époque de réconciliation et de grâce, de mettre ordre à leur conscience, d'autres n'y songeront pas du tout, et résisteront au mouvement qui entraînera tout autour d'eux ? Ils verront dans leurs familles, leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs sœurs, leurs femmes, leurs enfants, se préparer à la Pâque, gagner l'indulgence de l'adoration ; et des exemples si propres à faire sur eux une impression salutaire, n'en feront cependant aucune ; les entendez-vous, les entendez-vous disant dans le secret de leur pensée à ce moment même :

¹ Ph., 4, 13² Ac., 3, 19.

SERMONS

P. 1664

nous ne nous convertirons pas encore ; cela nous serait trop pénible ; peut-être nous convertirons-nous plus tard, mais pour aujourd'hui nous resterons tranquillement tels que nous sommes.

(autre rédaction) :

Eh bien, si cette parole impie l'afflige, du moins elle ne rebute pas mon zèle ; loin d'abandonner ce malheureux pécheur dont l'obstination me désole, je viens à lui et je lui dis comme à un ami dont le bonheur ferait le mien : Mon frère, bien grande est votre erreur et votre folie !

(autre rédaction) :

Descendrai-je de cette chaire sans avoir rien dit à ces malheureux pécheurs d'autant plus à plaindre qu'ils sont plus obstinés ? ah ! s'il s'en rencontrait un seul dans cet auditoire, à l'exemple etc. ...

396

NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE

P. 1664 bis

Pœnitimini et convertimini ut deleantur peccata vestra

Faites pénitence et convertissez-vous afin que vos péchés soient effacés. (Act. Apost. 19)

C'est un beau et touchant spectacle digne des regards des anges que de voir un jeune pécheur, après de longs égarements, revenir à Dieu, confesser ses crimes, et en demander avec larmes le pardon. Pénétré d'une juste indignation contre lui-même, le cri de son coeur brisé est semblable à un rugissement, comme le dit la sainte Ecriture ; il ne dissimule aucun de ses péchés, si honteux qu'ils puissent être ; il les accuse tous avec une humble simplicité : son unique crainte est de ne pas les expier par une pénitence assez rigoureuse ; mais en même temps, plein de confiance dans les mérites de J.-C. et dans l'inépuisable bonté de Dieu, il tressaille de joie en s'approchant du tribunal de la miséricorde, et beaucoup de péchés lui sont remis, parce que son amour et son repentir sont d'autant plus grands qu'il a été plus coupable : *remittuntur ei peccata multa quia dilexit multum.*

Mais combien de pareilles conversions sont rares ! et pourquoi le sont-elles ? Pourquoi ne faisons-nous trop souvent que des efforts inutiles pour ramener les pécheurs à J.-C. et pour leur inspirer les sentiments d'une pénitence sincère, c'est-à-dire d'une pénitence efficace qui les guérisse et les renouvelle entièrement ? hélas ! c'est que la plupart des chrétiens mêmes ne se forment plus une véritable idée de la justice chrétienne, de cette justice qui ne fait grâce à aucun vice, à aucune faiblesse, qui ne compose avec aucune erreur, avec aucune passion, et qui ne permet à personne de retrancher un *iota* du saint Évangile de J.-C. Hélas ! parmi nous quel dépérissement de

P. 1665

la foi ! Pourvu que l'on évite les désordres grossiers et que l'on soit à demi chrétien, on se croit à l'abri de tout reproche ; pourvu que l'on remplisse quelques devoirs faciles on s'imagine n'avoir aucun besoin de pénitence.

Illusion déplorable, et pourtant très commune ; je vais la combattre ; puissé-je la détruire, et vous convaincre tous sans exception de la nécessité de réformer votre vie et de faire pénitence : *pœnitimini et convertimini ut deleantur peccata vestra.*

Le Fils de Dieu est sorti du sein de son Père ; le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, pour nous appeler tous à son admirable lumière, pour nous sauver ; son incarnation, ses enseignements, ses souffrances, ses miracles, n'ont point eu d'autre objet ; et

c'est aussi pour cela qu'avant de quitter la terre il a établi son Église et chargé ses prêtres de prêcher en son nom la pénitence pendant toute la durée des siècles, de presser, de conjurer les pécheurs, à quelque degré qu'ils soient coupables, de revenir à Dieu et d'éviter sa colère. Nous sommes fidèles, j'ose le dire, à remplir cette sainte mission ; nous poursuivons les pécheurs avec un zèle qui ne se lasse point, dans leurs voies égarées. Chaque jour, nos chaires retentissent d'exhortations, de conseils, de prières, de menaces ; et notre bouche comme celle de Jean-Baptiste est toujours ouverte pour dire aux pécheurs : Faites pénitence, ou vous périrez tous ! - *si non pœnitementi, omnes simul peribitis*¹.

Mais, quand nous parlons de pénitence, il semble que nous ne parlions qu'aux pécheurs endurcis qui,

P. 1666

après avoir publiquement et hardiment foulé aux pieds les devoirs de l'honnête homme et du chrétien, loin de se repentir contemplant d'un œil satisfait leur honte et leur ignominie, à ces hommes de scandale, qui ont perdu toute crainte des jugements de Dieu et tout respect pour ses lois et pour sa parole.

(Voir une autre rédaction, P. 1670 -1671)

Ainsi, de cette multitude d'hommes rassemblés pour nous entendre, qui se disent chrétiens et qui le sont si peu en effet, personne ne prend pour soi les vérités terribles que nous annonçons, plus notre langage est fort et animé, moins il fait d'impression, parce que moins on croit devoir se l'appliquer à soi-même ; on tremble pour les autres, et l'on reste pour son propre compte dans une parfaite sécurité. Oui, dit-on, ah ! il est bien vrai, la plupart des hommes sont des insensés, puisqu'ils vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir, puisque malgré tant d'avertissements, ils ne songent ni à se corriger, ni à se confesser, ni à faire pénitence. Cet ivrogne devrait bien ne plus fréquenter les cabarets et mettre un terme à ses excès ; ce libertin, dont les débauches affligent tous les regards, devrait bien en rougir et réformer ses mœurs ; ce voleur, dont les rapines sont connues de tout le monde, devrait bien se hâter de restituer ce qu'il a mal acquis et ce qu'il retient injustement ; cette jeune personne, qui par sa légèreté, par son amour des plaisirs et des parures donne une si triste idée de sa vertu, devrait bien attacher plus de prix à sa réputation et à son honneur. Voilà ce que l'on dit après avoir entendu nos prédications, et chose étrange, je le répète, plus on condamne ses frères avec sévérité, moins on s'alarme pour soi-même.

P. 1667

Cependant, comprenez-le donc enfin, M.F., vous qui vous croyez justes, quelques actes extérieurs de religion ne suffisent pas pour se sauver ; la conversion ne consiste pas seulement à frapper sa poitrine, à déchirer ses vêtements, à aller à confesse après de longs délais ; se convertir, c'est travailler sérieusement et de bon cœur à devenir chrétien parfait. Or, qui que vous soyez, pouvez-vous vous flatter de vous être jamais convertis de la sorte ? Peut-être déjà avez-vous secoué quelques-unes de vos chaînes et commencé à faire quelques pas dans la voie droite ; votre vie n'est plus aussi déréglée qu'elle l'a été jadis ; mais quand après vous être examinés de bonne foi, vous rendez-vous à vous-même le témoignage qu'il ne vous reste plus rien à faire ? Etes-vous sans inquiétude ? quand vous rentrez au-dedans de vous, et que vous descendez, si je puis m'exprimer ainsi, dans les entrailles de votre conscience, y trouvez-vous la paix ? n'éprouvez-vous pas une espèce de saisissement douloureux, en comparant ce que vous êtes à ce que vous devriez être ? En un mot, n'y a-t-il pas un certain changement de vie et d'habitude que vous sentez bien être nécessaire, et que vous n'avez pas encore eu le courage d'opérer ? Eh bien, M.F., c'est dans ce changement que consiste votre

¹ Lc., 13, 3.

SERMONS

conversion, et jusqu'à ce qu'il n'ait lieu, votre conversion ne sera qu'une chimère, car, nous dit l'apôtre, celui qui viole la loi en un point la viole tout entière.

En finissant, j'ai besoin de parler encore, et pour la troisième fois, aux hommes assez malheureux pour ne vouloir pas se convertir du tout, du moins

P. 1668

actuellement ; à l'exemple du bon pasteur qui laisse dans le bercail les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après la brebis égarée, je vous laisse, M.F., vous qui gémissiez du moins de n'avoir pas encore achevé l'œuvre de votre conversion et qui vous promettez à vous-mêmes et nous promettez aussi, n'est-ce pas ? de vous en occuper à l'avenir pendant ces saints jours avec plus de zèle, je vous laisse, et je cours à ce rebelle qui m'a résisté jusqu'ici, à cet homme dont l'obstination à se perdre m'inspire une si profonde et si vive pitié.

Mon frère, lui dirai-je, voulez-vous donc imiter Adam notre premier père, qui, lorsque Dieu l'appela après son péché, alla se cacher sous les feuilles, comme si en fuyant les regards de Dieu, il eût évité sa justice ? O mon frère, bien grande est votre erreur et votre folie ! Dieu vous appelle et vous ne répondez rien à sa voix si douce et vous vous enfoncez de plus en plus dans votre péché ; vous vous armez contre Dieu de sophismes et d'audace ; vous le repoussez, comme on repousse un ennemi, lui votre Créateur et votre père ; à quoi donc pensez-vous ? qu'espérez-vous donc ? Qu'est-ce donc qui vous rassure ? Quel sera votre avenir ? La mort cesse-t-elle d'être inévitable et prochaine, parce que vous n'y pensez pas ? L'enfer cesse-t-il d'exister, parce que vous refusez d'y croire ? Votre conversion qui vous paraît aujourd'hui si difficile, le sera-t-elle moins quand vous aurez amassé sur votre tête un trésor d'iniquités ? quand cette étincelle de foi qui brille encore dans votre esprit, comme une lampe dans un tombeau, se sera éteinte ? Et après tout, est-ce que vous êtes heureux ? est-ce que vous êtes en paix avec vous-mêmes, M.F. ? Non, non, je sais

P. 1669

bien ce qui se passe en vous ; vous vous efforcez en vain de porter avec un calme affreux le poids de vos crimes ; oseriez-vous le nier ? Vous cherchez à vous étourdir, mais vous n'y parvenez pas ; le souvenir de telle injustice que vous avez commise autrefois, de telle action immonde dont vous vous êtes souillé dans les ténèbres, vous trouble, vous bouleverse chaque fois qu'il se présente à votre esprit, et dans ce moment où je vous le rappelle, vous éprouvez un frémissement intérieur, un douloureux sentiment de honte, comme si je mettais la main dans des chairs vives, dans une blessure saignante. Bien ! Bien ! Béni soit Dieu ! puisque vous avez des remords qui de temps en temps se réveillent, puisqu'une voix dans votre conscience répond encore à la mienne, il y a donc encore en vous de la vie ! Vous n'êtes donc pas encore cadavre ! M.F., je vous en conjure au nom de vos plus chers intérêts, pour votre bonheur, hâtez-vous de vous dépouiller de cette robe brûlante qui vous dévore ; ne prolongez pas votre supplice ; arrachez, arrachez donc bien vite de votre âme d'une main ferme le glaive qui la perce. – Je n'en ai pas la force, me répondez-vous. - Eh bien, cette force, demandez-la humblement au bon Dieu, et il vous la donnera aussitôt - Quoi m'écouterait-il ? m'exaucerait-il ? - Oui, M.F., car il est le père des miséricordes ; ses oreilles sont toujours attentives à vos cris ; ses mains sont continuellement étendues pour recevoir et pour bénir les pécheurs qui recourent à lui.

Courage donc. M.F., je le dis à tous, courage ! Pour quelques-uns, il s'agit il est vrai de soulever un fardeau immense, de faire un grand effort ; mais qu'ils ne s'effrayent point, qu'ils disent, au contraire,

P. 1670

comme l'Apôtre : Je puis tout en celui qui me fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat*¹ ; les autres n'ont plus, pour ainsi dire, qu'à donner le dernier coup au péché, depuis longtemps affaibli et en quelque sorte déjà à demi brisé dans leur âme ; qu'ils n'hésitent pas à le détruire entièrement, et en brûler les racines ; alors tous jouiront de cette paix délectable, de cette joie du salut qui est le fruit d'une pénitence sincère.

(Autre rédaction d'un passage de ce sermon : voir p. 1666-1667)

[...] d'un œil satisfait leur honte et leur ignominie, à ces hommes qui ont perdu toute crainte des jugements de Dieu, tout souvenir des saintes lois de la pudeur et qui, comme le dit le prophète, *s'engraissent de leurs iniquités*. Ainsi, de cette multitude rassemblée pour nous entendre, personne ne prend pour soi les terribles vérités ; plus notre langage est fort et animé, moins il fait d'impression, parce que moins on croit devoir se l'appliquer à soi-même ; on ne tremble que pour les autres. Oui, dit-on, cet homme dont toutes les paroles sont des blasphèmes, devrait bien ne pas tenir un pareil langage ; cela fait horreur ! Cette jeune personne qui, par sa légèreté par son amour des plaisirs, des parures et des danses, donne une si triste idée de sa vertu, devrait bien devenir plus sage et attacher plus de prix à sa réputation et à son honneur. Cet ivrogne, qui si souvent noie sa raison dans le vin, devrait bien ne plus fréquenter les cabarets et mettre un terme à ses excès ; ce libertin dont les débauches affligent tous les regards, devrait bien en rougir et réformer ses mœurs ; ce voleur dont les rapines

P. 1671

sont connues de tout le monde, devrait bien se hâter de restituer ce qu'il a pris, ce qu'il retient injustement ! Et chose étrange, on se rassure d'autant plus pour soi-même que l'on condamne ses frères avec plus de sévérité. - Voilà ce que l'on dit ; mais personne n'ajoute : et moi, n'ai-je aucun tort à réparer ? aucune faute grave à expier ? suis-je à l'abri de tout reproche ? N'ai-je pas aussi besoin de conversion ? Ah ! nous en avons tous besoin, et voilà pourquoi, de peur que nous ne nous y trompions, Dieu nous avertit si souvent dans les Saints Livres de déchirer nos cœurs et non nos vêtements, c'est-à-dire de ne pas nous contenter de quelques actes extérieurs de pénitence et d'une demi-justice, mais d'aller chercher jusque dans notre fond le plus intime, jusque dans les entrailles de notre conscience, ces péchés qui s'y cachent pour ainsi dire à notre insu, et dont nous cherchons trop souvent à nous dissimuler la grièveté, en un mot, se convertir, c'est... (*Inachevé*).

397

SUR LA NÉCESSITÉ DE SE CONVERTIR

P. 1672

Paenitemini igitur et convertimini in deleantur peccata vestra.

Faites-donc pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés. (*Act. c. 3, v. 19*)

Ministre de J.-C., je viens en son nom, M.T.C.F., vous prier, vous conjurer de profiter des grâces qui vous sont offertes en ces jours de salut et de miséricorde ; je viens vous dire de sa part qu'il est prêt d'oublier tous vos torts, de vous remettre toutes vos dettes, et qu'il dépend de vous de rentrer dans tous les droits dont vous êtes déchu par vos crimes. Aujourd'hui, M.F., je vous l'annonce avec joie, aujourd'hui, toutes les grâces de l'Église viennent en quelque sorte au-devant de vous, et je puis vous appliquer les paroles que l'apôtre saint Pierre adressait aux Juifs qui avaient crucifié J.-C. : *faites pénitence, convertissez-vous, et vos péchés seront effacés : paenitemini ut deleantur peccata vestra.*

¹ Ph., 4, 13.

SERMONS

Mais pour vous déterminer à ouvrir vos cœurs au repentir, il me semble, M.F., qu'il convient que je vous montre toute l'énormité des fautes qui vous rende l'indulgence de l'Église nécessaire. En voyant combien le péché est affreux et combien ses suites sont funestes, vous aurez horreur de l'état où il vous a mis, vous serez effrayés des dangers qui vous menacent, et vous vous empresserez de couvrir de la charité et du sang de J.-C. la multitude de vos prévarications et de vos désordres.

Puissent les considérations que je vais vous présenter faire sur vous cette impression salutaire ! J'ose l'espérer, M.F. ; et si le bon Dieu daigne dans ce moment se servir de

P. 1673

moi pour vous faire entendre sa voix, j'ai la douce confiance que vous n'endurcirez pas vos cœurs contre lui, que vous entrerez dans des sentiments de componction, et que vous prendrez sans délai des mesures solides de pénitence.

Qu'est-ce que l'homme devant Dieu ? Les termes me manquent pour exprimer notre misère, notre bassesse, notre néant ; et sans doute je n'ai pas besoin de vous prouver que nous ne sommes rien devant un Dieu qui se montre si grand dans ses œuvres ; devant le Saint des Saints, le Très-Haut, le Tout-Puissant, l'Éternel. Cependant notre extrême petitesse ne l'a pas empêché de fixer sur nous les regards de sa Providence. Quoique nous soyons infiniment au-dessous de lui, il a voulu que nous communiquions avec lui ; son amour est venu en quelque sorte au devant de nous pour nous rassurer contre nos frayeurs et contre notre propre faiblesse, pour nous faire voir dans ce Dieu dont nous n'aurions osé approcher qu'en tremblant, un père, notre protecteur, notre appui, notre refuge ; un ami toujours disposé à nous donner de nouvelles preuves de sa tendresse ; un Sauveur toujours prêt à répandre sur nous des grâces et des bienfaits, et qui veut encore que nous ne considérions le bien qu'il nous fait que comme le gage d'un bonheur infiniment plus grand qu'il nous prépare.

Or, M.F., après nous avoir ainsi prévenus de sa plus douce bénédiction, ne semble-t-il pas qu'il pouvait compter que nous repousserions l'impiété loin de nous, et que nous lui serions toujours fidèles ? L'amour, la reconnaissance et notre intérêt même ne devaient-ils pas nous porter à servir tous les jours de notre vie un Dieu tout à la fois si

P. 1674

puissant et si bon ? Mais, ô aveugle dépravation du cœur de l'homme ! au lieu de marcher devant le Seigneur dans la sainteté et dans la justice, nous nous sommes éloignés de lui pour courir après les vanités et le mensonge ; nous avons foulé aux pieds sa loi, insulté sa miséricorde, bravé ses menaces, méprisé ses jugements. Ô excès d'audace ! nous avons levé la main sur Dieu ; nous nous sommes armés de ses bienfaits pour l'attaquer, pour l'outrager ! M.F., les prophètes ne pouvaient comprendre cette ingratitude si monstrueuse, cette révolte insensée d'une faible créature contre celui qui l'a faite, de l'homme contre Dieu. Terre, sois dans l'étonnement, s'écriait Jérémie ; portes du ciel, pleurez ; ils ont abandonné le Seigneur. Et avec quelle rapidité nous nous sommes séparés de l'auteur de tous les biens, du Dieu qui en est l'unique source ! L'histoire de nos désordres commence pour ainsi dire avec celle de notre vie ; chacun de nous peut compter, 10, 20, 30, 40 ans d'iniquité, de souillures, de blasphèmes, d'égarement ; chacun de nous peut s'écrier avec le prophète que ses péchés sont en si grand nombre qu'ils sont montés par-dessus sa tête : *supergressa sunt caput meum*¹.

Oui, M.F., voilà quelle est devant Dieu la triste situation de notre âme, et il nous voit tous chargés de cet horrible fardeau. Les uns depuis qu'ils sont sortis des mains de leur Créateur, n'ont pas une seule fois rendu gloire à celui de qui ils tiennent tout ; ils l'ont mis en oubli, comme les morts, auxquels on ne pense plus ; ils se sont eux-mêmes séparés de l'autel

¹ Lm., 3, 54.

et des sacrifices, et des assemblées saintes où on chante ses louanges ; ils vivent sans Dieu, sans religion, sans espérance, sans pudeur ; et si on rassemblerait tous les jours qu'ils ont passés sur la terre, on n'y trouverait qu'une suite de dissolutions et d'excès. Hélas ! ils ont une si longue habitude de vivre dans le péché, ils se

P. 1675

sont tellement familiarisés avec lui, que leur conscience même ne s'en alarme plus, et que peut-être, en entendant ce que je leur dis dans ce moment de la part de Dieu, ils sentent à peine un léger trouble s'élever au fond de leur âme. Les autres n'ont pas, il est vrai, à se reprocher une vie si licencieuse et si criminelle ; on trouve dans la leur quelque intervalle de foi ; ils ont en horreur ce libertinage hardi que la philosophie a mis à la mode ; ils repoussent avec indignation ces nouveaux précepteurs du vice qui entreprennent de lui ôter même ce qui lui reste encore de honteux, qui érigent l'incrédulité en système, l'indécence en maximes, la corruption en principes, et qui étalant leur opprobre et leur folie, se moquent de tout ce qui n'est pas dégradé de même. Mais si les chrétiens dont je parle ne donnent pas dans d'aussi coupables égarements, qu'il s'en faut que ce qu'ils font soit d'accord avec ce qu'ils croient ! Avides d'amusements frivoles, sans cesse occupés de jeux, de plaisirs, de parures, de spectacles, ils n'ont aucun esprit de piété, aucun goût pour les choses de Dieu. Tous les jours, je les vois disputer en quelque sorte avec Dieu pour lui donner le moins qu'ils peuvent ; je les entends se plaindre de ce qu'il leur impose des devoirs trop onéreux et trop pénibles ; l'usage des sacrements les gêne, la prière les ennuie, le jeûne les incommodent. Ah ! s'écrient-ils, que de travail ! pourquoi donc, pourquoi Dieu est-il si difficile ? Ne pourrait-il pas se contenter de ceci ? Ne pourrait-il pas se contenter de cela ? Ils voudraient que nous leur fissions un Évangile commode qui joignît le monde avec J.-C. Ils accomplissent à peine la moitié de la loi, et selon eux, c'est encore trop. Vraiment, il semble qu'ils croient faire à Dieu beaucoup d'honneur et beaucoup

P. 1676

de grâce en fléchissant le genou devant lui, en dérochant un moment à leurs plaisirs pour venir dans son temple voir ce qui s'y passe, et en récitant bien rapidement quelques courtes prières que l'habitude a placées sur leurs lèvres.

Ô mon Dieu ! en jetant vos regards du haut des cieux sur les enfants des hommes, combien vous en voyez peu qui vous honorent et qui ne se soient pas détournés de vous ! Ah ! vous pourriez leur faire aujourd'hui ces reproches si forts et si tendres que vous adressiez autrefois aux Israélites infidèles :

Ecoute-moi mon peuple, écoute-moi Israël ; est-ce donc là ce que tu rends au Seigneur pour tous les biens que tu en as reçus ? N'est-ce pas lui qui est ton père, lui qui t'a créé et qui a fait de toi son partage ? Souviens-toi donc de ses immenses bienfaits ; interroge ton père, et il t'annoncera ton Dieu ; interroge tes ancêtres et ils te diront ce qu'il a fait pour ton amour. Ô mon peuple, qu'ai-je pu faire pour toi et que je n'aie pas fait ? Je t'ai nourri, je t'ai élevé ; ce n'est pas tout encore : mon sang a coulé sur toi pour te racheter, pour te purifier de toutes tes souillures ; - et tu m'outrage ! Viens donc, viens ; entrons ensemble en jugement : judicemur simul ; si tu as quelque chose à me dire pour te justifier, parle, narra si quid habes ut justificeris¹.

M.F., le Seigneur vous interroge, qu'avez-vous à lui répondre ? Voyez, rentrez en vous-mêmes, sondez votre cœur ; examinez bien si vous ne trouveriez pas quelque moyen de vous défendre contre Dieu et de faire disparaître tant de péchés qui vous accusent. Quoi ! cela vous embarrasse ! allons, prenez courage ; eh bien, est-ce que vous n'oseriez pas dire que vous

¹ Is., 5, 4.

SERMONS

êtes justes, que votre conduite est irréprochable, qu'il n'y a dans le portrait que je vous ai présenté tout à l'heure

P. 1677

aucun trait qui vous convienne, et que ce n'est pas vous que cela regarde ? Non, soyez sincères, vous n'oserez pas le dire ; et vous n'avez rien, absolument rien à répondre à des reproches que votre conscience répète.

Mais si vous êtes sans excuse, si vous convenez que vous n'avez rendu à Dieu que le mal pour le bien et la haine pour l'amour, si vous ne pouvez vous rappeler sans rougir l'abus honteux que vous avez fait de ses grâces, si le souvenir de votre vie passée vous trouble et vous confond, dites-moi, mon cher auditeur, dites-moi, ne voulez-vous faire aucun effort pour sortir de cet état funeste ? Je sais qu'il vous en coûtera pour secouer un joug que vous portez depuis si longtemps et pour prendre des habitudes nouvelles ; je sais qu'il est plus aisé de tomber que de se relever de sa chute, de suivre notre penchant en allant au mal que de nous violenter pour en sortir.

Ah ! M.T.C.F., je ne cherche point à diminuer à vos yeux la grandeur des sacrifices qu'il vous faudra faire pour rentrer dans les voies de la vertu ; je me mets à votre place ; j'entre dans votre cœur agité ; il me semble que j'en vois tous les mouvements. Votre volonté timide et chancelante est effrayée par tous les obstacles qu'il faudra vaincre pour revenir sincèrement au bon Dieu ; vous craignez de déplaire à ces esprits frivoles qui font de la piété l'objet de leurs dérisions et de leurs censures et qui ne manqueront pas de blâmer toutes vos démarches ; d'ailleurs, dites-vous, qu'il est dur de ne plus vivre comme on a vécu, de combattre sans cesse des passions qu'on aime et qu'on est accoutumé à suivre depuis son enfance, de quitter des plaisirs qui nous enchantent, pour suivre une loi pleine de rigueur qui ne nous présente rien que de triste et d'austère !

P. 1678

Voilà ce que vous dites ; écoutez maintenant ce que je vais vous répondre.

D'abord, j'ose vous le demander, que vous importe qu'on vous blâme si Dieu vous approuve ? Lorsqu'il viendra juger la terre et qu'il entreprendra d'égaliser sa justice à sa miséricorde, ceux qui trouvent mauvais que vous vous consacriez aujourd'hui à son service, vous défendront-ils alors contre lui ? Se lèveront-ils pour vous secourir et pour vous ôter de ses mains ? En un mot, qu'est-ce qui décidera de votre éternité ? sera-ce Dieu ou les hommes ? Mais depuis quand l'opinion du monde a-t-elle donc sur vous tant d'autorité et d'influence ? S'il s'agit d'un intérêt temporel, vous ne la comptez pour rien ; il s'agit de votre âme, et vous la comptez pour tout, précisément lorsqu'elle a par elle-même moins de poids et moins de force ; car enfin, quels seront les hommes qui censureront votre conduite ? Ce sont ceux qui craignent de vous voir devenir ce qu'ils ne sont pas, parce que votre nouvelle vie ferait rougir la leur. Vous craignez la raillerie et vous ne craignez point les remords ! Il s'agit donc de savoir si vous voulez renoncer au bonheur pour les empêcher d'avoir honte, et vous rendre éternellement malheureux de peur de les troubler un instant dans leurs désordres. Ils finiront par où ils auraient dû commencer, par se taire.

Vous dites encore qu'il est toujours pénible de se convertir, et moi je vous réponds qu'il est infiniment plus pénible de ne le pas faire. J'en trouve la preuve dans votre propre cœur, car ne sentez-vous pas que le péché y laisse toujours un fonds d'inquiétude et de tristesse que les plaisirs auxquels vous vous livrez ne font qu'augmenter encore ? De là vient ce besoin que vous éprouvez de sortir hors de vous-mêmes, de trouver des objets qui vous amusent et d'embrasser avidement tout ce qui peut vous distraire, tout ce qui peut vous aider à fuir votre conscience et à apaiser les murmures secrets qui la déchirent ; de là vient que vos désirs appellent sans

P. 1679

cesse de nouvelles jouissances qui vous fatiguent bientôt et ne servent qu'à vous faire mieux sentir toute la profondeur de votre misère ; de là vient enfin cet affreux empressement avec lequel vous recherchez dans des livres infâmes et dans les sociétés impies des sophismes pour tromper votre raison et rassurer votre cœur.

Mais quoi ! est-il donc si doux d'être habituellement dans un état de trouble et de malaise, d'être tourmenté à la fois de vains regrets et de vains désirs, de traîner continuellement le poids de ses dégoûts et de ses crimes, de ne voir devant soi qu'un avenir menaçant, de n'attendre du ciel que des châtements et des fléaux, de vivre sans consolation dans ses peines et sans pouvoir se reposer sur l'espérance ? *Est-ce donc si doux*, comme le dit un prophète, *de sentir la main de Dieu qui s'appesantit sur soi*, de se tourner et retourner dans son agitation, tandis que l'épine de la conscience perce le cœur ? Quel avantage trouvez-vous à être le jouet de toutes les passions, qui, pendant que vous êtes jeunes vous agitent, vous ballottent et puis vous jettent entre les bras de la vieillesse qui vous attend escortée des regrets et des remords ?

Convenez donc, M.F., que la désolation et l'amertume sont sur votre route et que vous n'avez pas connu le chemin de la paix. On a beau faire, on a beau dire, le péché n'a que de fausses douceurs, et il est une source inépuisable d'inquiétudes et de chagrins ; une vie criminelle est une vie malheureuse.

Voulez-vous vous en convaincre encore davantage ? rappelez-vous quel était l'état de votre âme avant qu'elle fût souillée par vos désordres. Quel calme régnait en elle ! quelle sérénité ! quelle paix ! Ah ! de même que les enfants d'Israël assis sur les bords du fleuve de Babylone pleuraient en se ressouvenant de Sion, qui de nous en se voyant couverts de l'opprobre du péché et chargé de ses chaînes honteuses peut se rappeler sans être vivement ému ces jours heureux où son âme

P. 1680

encore pure goûtait toutes les joies de l'innocence, toutes les consolations de la piété, où le bon Dieu l'environnait de sa miséricorde, où elle était comme abîmée dans son amour !

Oh ! il ne sortira jamais de ma mémoire ; non, non, jamais, il ne s'effacera de mon souvenir ce jour de délices et d'allégresse, où après avoir été lavé dans le sang de l'Agneau sans tache, je m'assis pour la première fois à la table sainte et j'y fus nourri du pain des anges ! Ô ciel ! alors les sentiments les plus doux remplissaient mon âme tout entière, en pénétraient la substance. Ô temps ! temps heureux tu n'es plus ! Ah ! M.T.C.F., qui de vous ne voudrait pas redevenir ce qu'il était alors ? Oh ! pourquoi, semblables à l'enfant docile qui se laisse conduire par la main, pourquoi ne sommes-nous pas toujours demeurés près du Seigneur notre Dieu ? Pourquoi n'a-t-il pas toujours été notre guide ? Mais non, ô moments trop courts et trop peu goûtés ! nous avons jeté derrière nous sa parole ; nous avons dit aux passions, régnez, régnez sur nous ; et depuis cet instant fatal, jamais nous n'avons retrouvé cette paix délicieuse que nous goûtions alors. Notre cœur s'est desséché, nos entrailles sont dans le trouble ; notre vie se consume dans l'agitation et dans le chagrin ; notre âme toujours inquiète est mécontente d'elle-même se fatigue à poursuivre des plaisirs tristes qui ne remuent en elle que des remords.

Le prophète avait bien raison de dire qu'aimer l'iniquité c'est se haïr soi-même. Ô pécheurs, pourquoi donc portez-vous un joug de fer, tandis que vous rejetez celui de J.-C. qui est si doux et si léger ? Oh ! si vous saviez combien le Sauveur des hommes répand de consolations sur ceux qui vont à lui avec un cœur droit, si vous saviez quel bonheur on trouve à lui plaire, comme il adoucit par le charme intérieur

SERMONS

P. 1681

de sa grâce tous les sacrifices qu'il exige ; vous ne balanceriez pas un instant à vous jeter dans le sein de sa miséricorde. C'est ici que je voudrais pouvoir rassembler tout ce qu'il y a de plus énergique dans les saintes Ecritures pour représenter dignement ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Isaïe, qui coule dans une âme qui n'est souillée d'aucun crime. Ici je voudrais pouvoir vous peindre combien vous seriez heureux si vous aimiez le bon Dieu comme il veut l'être, si vous étiez entre ses bras comme un enfant dans ceux de sa mère. Alors délivrés des caprices de vos passions, d'accord avec vous-mêmes, vos désirs ne tendraient plus qu'au bien, vous avanceriez de vertus en vertus ; et au milieu même des peines inséparables de la vie, vous jouiriez de ce calme profond, de cette joie sainte que le monde ne connaît pas, et qui serait pour vous un trésor que rien ne pourrait vous ravir.

Que vous seriez à plaindre, M.T.C.F., si les motifs que je viens de vous présenter ne vous déterminaient pas à sortir aussitôt des voies du vice ! N'est-ce donc pas assez de vous avoir prouvé que votre bonheur présent demande que vous changiez de conduite et de principes ? et faudra-t-il encore que je vous menace de la colère de ce Dieu que vous outragez sans cesse ? Prenez-y garde, vos iniquités se multipliant chaque jour monteront bientôt jusqu'au trône de ses vengeances ; le péché fait un cri terrible à ses oreilles toujours attentives ; il est un spectacle d'horreur à ses yeux toujours ouverts ; et si vous refusez le pardon qu'il daigne vous offrir dans ces jours de salut, si vous tardez à obéir à la voix de sa miséricorde, sa justice longtemps retenue éclatera enfin, et vous périrez. Il est temps, M.F., je vous en avertis de la part de Dieu ; il est temps de sortir de votre assoupissement et de revivre à la grâce : *Hora jam nos est de somno surgere*¹. - Pour plusieurs de ceux qui m'entendent,

P. 1682

le jour de la ruine approche, et les temps se hâtent d'arriver ! Ne me dites donc point comme les enfants d'Israël à Ezéchiël : cette menace que vous nous faites ne sera pas de sitôt accomplie : *in tempora longa iste prophetat*² - Ce n'est pas moi, c'est J.-C. qui vous répond que vous vous trompez, et que déjà la cognée est à la racine de l'arbre : *jam enim securis ad radicem arborum posita est*.³ - Encore un moment et vous verrez les portes de la mort ; encore un moment, et *le tissu de votre vie sera enlevé et replié comme la tente des pasteurs, la trame en sera coupée par le Seigneur, comme la toile par le ciseau du tisserand*.

M.F., vous n'êtes pas assez frappés de cette pensée quand on vous parle de la pénitence, il vous semble toujours que la vie est assez longue pour qu'on puisse avec sûreté attendre à se convertir ; nous avons du temps, dites-vous ; péchons encore et quand la maladie viendra nous avertir qu'il faut quitter ce monde, alors nous nous repentirons tout à notre aise et nous ferons en sorte de gagner l'éternité dans un quart d'heure. Ô illusion ! Ô aveuglement déplorable ! Ô folie ! Pour nous, prêtres de J.-C. que l'exercice de notre ministère appelle dans un monde de morts et de mourants, nous qui voyons tous les jours les pécheurs trompés dans leur espoir, passer du sein des plaisirs entre les mains du Dieu vengeur de leurs crimes, et après avoir vécu en réprouvés, ne pas même profiter de leurs derniers instants, et mourir réprouvés, nous tremblons sur votre sort, ô vous qui méprisez toutes les voies du salut et qui ne vous proposez de chercher le Seigneur que dans ce moment fatal où lui-même vous dit que vous ne le trouverez plus. Aussi toutes les fois que nous montons dans nos chaires, il nous semble que nous vous parlons pour la dernière fois ; il nous semble

¹ Rm., 13, 11.

² Ez., 12, 27.

³ Mt., 3, 10.

P. 1683

que nous devons épuiser toute la religion pour vous arracher au monde et ne point nous séparer de vous que nous ne vous ayons remis entre les bras de Jésus-Christ.

Votre intérêt vous demande ce que je vous demande au nom de Dieu. Ah ! M.F., pendant qu'il en est temps encore, je vous en conjure, approchez, approchez du trône de sa grâce ; pécheurs, venez tous, puiser dans les fontaines du Sauveur cette eau salutaire qui vous lavera de toutes vos souillures et qui rendra à notre âme sa première beauté, sa première justice : *Pœnitementini igitur et convertimini ut deleantur peccata vestra*¹.

Quelque multipliés qu'aient été vos désordres, quelque grands qu'aient été vos égarements, ne craignez point. Viens, malheureux prodigue : l'Église touchée de tes malheurs, ouvre ses trésors pour payer toutes tes dettes. Rentre donc avec confiance dans la maison de ton père ; oui, lui-même t'assure par ma bouche que quand ta robe d'iniquité serait rouge comme l'écarlate, il la rendra blanche comme la neige ; il oubliera tous tes égarements ; il fera grâce à toutes tes fautes ; il ne pensera plus qu'à se réjouir de ton retour. Tu vivras, heureux entre ses bras, dans son sein, jusqu'à ce que *tu passes dans les tabernacles célestes, dans la demeure de Dieu, au milieu des cris de louange et de joie dont retentiront éternellement les festins des justes*.

Je crains, dit saint Augustin, que la pénitence d'un mourant ne soit elle-même qu'une pénitence morte : *pœnitentia quæ a moriente tantum patitur, timeo ne ipsa moriatur*.

Les âmes vieillies dans le crime qui se font de leur infamie même une jouissance et qui contemplent d'un œil satisfait leurs ignominies et leur honte.

Il ne faut rien moins qu'un Dieu pour lier l'homme à l'homme.

398

**DISCOURS SUR LA CONVERSION PRONONCÉ
DANS LA CHAPELLE DE L'HÔPITAL, LE 21 JUILLET 1822.**²

P. 1684

Multa peccata remittuntur ei, quoniam dilexit multum.

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. (*Luc*, VII, 47)

C'est un beau et touchant spectacle que celui qu'offre à mes yeux un pauvre pécheur, lorsqu'après de longs égarements, tout couvert d'iniquités et de souillures, il revient à Dieu, confesse ses crimes et en demande avec larmes le pardon. Pénétré d'une sainte indignation contre lui-même, *le cri de son cœur*, suivant l'expression du prophète, *est comme un rugissement*. Loin de chercher à dissimuler ses torts ou à les affaiblir par de vaines excuses, il les avoue avec confusion, et son unique crainte est de ne pouvoir les expier par une pénitence assez rigoureuse ; mais en même temps, plein de confiance dans l'inépuisable bonté de Jésus-Christ notre Sauveur, il se jette à ses pieds, et beaucoup de péchés lui sont remis, parce que son amour et son repentir sont d'autant plus vifs que ses prévarications ont été plus grandes : *remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*.

Telle fut, M.T.C.F., l'illustre pénitente dont l'Église nous rappelle aujourd'hui la conversion, elle s'était livrée avec scandale aux excès des passions ; elle était devenue dans Jérusalem comme le péché public, dit un Père ; mais tout à coup, frappée de la grâce elle va trouver J.-C., elle se prosterne, elle pleure, elle aime et toutes ses fautes sont effacées : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*.

¹ Ac., 3, 19.

² Titre autographe de J.-M. de la Mennais. Sermon prononcé à Saint-Brieuc.

SERMONS

Pourquoi, M.F., de pareilles conversions sont-elles maintenant si rares ? Pourquoi ne faisons-nous que des efforts à peu près inutiles pour ramener à J.-C. ceux qui ont eu le malheur de s'éloigner de lui, et pour leur inspirer les sentiments d'une pénitence sincère ? C'est ce que je me propose d'examiner dans cet entretien, afin que votre cœur ne s'endurcisse pas comme celui

P. 1685

de tant d'autres, mais au contraire, qu'à l'exemple de Marie-Madeleine, vous méritiez que Dieu vous rétablisse dans sa grâce et dans les droits de ses enfants. Quelle instruction pourrait vous être plus utile ? Bientôt vous devez faire une retraite dont les fruits seraient entièrement perdus pour vous, si dès ce moment vous ne commencez pas à vous y préparer, si déjà vous n'étiez pas convaincus de la nécessité de vous convertir et du besoin que vous avez tous de la divine miséricorde.

Implorons-la par l'intercession de la Très Sainte Vierge Marie : *Ave Maria*.

J.-C. est sorti du sein de son Père, et il est venu habiter parmi les hommes pour leur prêcher la pénitence. Tous ses discours, toutes ses actions et tous ses miracles n'ont point eu d'autre objet que de les convertir, c'est-à-dire de les détacher du monde et de ses faux biens, de corriger leurs erreurs et leurs habitudes vicieuses, de réformer leurs mœurs, en un mot, de les instruire de la doctrine du salut et de la leur faire pratiquer. Ministres de sa sainte parole, nous sommes chargés de répéter continuellement les mêmes exhortations et les mêmes vérités, afin que dans les siècles des siècles, et quelle que soit la corruption du monde, son aveuglement et ses blasphèmes, les hommes n'ignorent jamais ce qu'ils doivent croire et ce qu'ils doivent faire pour éviter la damnation et pour aller au ciel. Nous remplissons avec une rigoureuse fidélité, je ne crains point de le dire, cette haute et importante mission ; nos chaires retentissent d'avertissements, d'invitations, de menaces, et notre bouche, comme celle de Jean-Baptiste, est toujours ouverte pour dire aux pécheurs : *Convertissez-vous, ou vous périrez tous : Si non pœnitentini, omnes similiter peribitis*¹.

Mais qui est-ce qui profite de nos discours ? Qui est-ce qui les comprend ? Quand nous parlons de conversion, il semble

P. 1686

que nous ne nous adressions qu'aux pécheurs scandaleusement impies, à ces âmes vieilles dans le crime qui se font de leur infamie une jouissance, et qui contemplent d'un œil satisfait leur ignominie et leur honte, à ces hommes qui ont perdu toute crainte des jugements de Dieu, tout souvenir des saintes lois de la vertu et qui, comme le dit le prophète, s'engraissent dans leur iniquité toujours croissante. Ainsi de cette multitude de fidèles assemblés pour nous entendre, personne ne s'applique les terribles vérités que nous annonçons ; on tremble pour les autres, et l'on est dans une profonde sécurité pour soi-même ; on est effrayé de ce que les grands pécheurs ne songent point à changer de vie, et chacun, fermant les yeux sur ses propres faiblesses, néglige de prendre des mesures solides de pénitence.

Or, n'est-ce pas là, mes frères, une illusion funeste ? Si vous n'en étiez point détrompés d'avance, à quoi serviraient les prédications que l'on vous fera dans les jours que vous devez prochainement consacrer à la retraite ? Il faut donc, je le répète, que je vous montre dès aujourd'hui que parmi vous, il n'y a personne, non, personne sans exception, qui n'ait besoin de se convertir.

En effet, se convertir, mes frères, ce n'est pas seulement, après de longs délais, approcher du tribunal sacré pour y faire aux pieds d'un prêtre l'humble aveu de ses fautes ; se convertir, c'est se changer ; or, soit que vous soyez en état de grâce, soit que vous n'y soyez

¹ Lc., 13, 3.

point encore, soit que vous ayez entièrement abandonné le chemin du ciel, soit que vous ayez déjà commencé à y faire quelques pas, il y a pour vous un certain changement d'habitudes et de vie auquel Dieu vous appelle, et en quoi consiste votre conversion. Les justes n'ont pas sans doute à redouter les éternelles vengeances du Seigneur ; mais où sont les justes ? Qui de vous a l'assurance de l'être ? Qui de vous, en descendant dans sa conscience, n'y entend

P. 1687

aucun reproche, et, en examinant à la lumière de la foi, ses œuvres même les plus saintes, n'en trouve aucune de défectueuses et de souillées ? Avouons-le donc, mes frères, il n'est point d'homme qui soit tout à fait irrépréhensible, point de vertu qui soit parfaite sur la terre. Cette réflexion pourrait suffire pour vous inspirer une juste crainte. Mais je veux aller plus loin et entrer dans quelques détails qui vous feront mieux sentir la vérité que je prêche.

Toutefois, mes frères, j'éprouve en ce moment une crainte secrète et involontaire : je prêche la pénitence ; à qui donc ? à des religieuses, à des malades, à des pauvres, à des enfants ? Ne devrais-je point me reprocher de parler d'expiations, d'austérités, de repentir, en un mot de conversion, aux meilleurs amis de mon Dieu, à ceux que le Sauveur lui-même appelle *les bénis* de son Père, et qu'il purifie chaque jour davantage, les uns par de douloureuses adversités et par des privations de tous genres, les autres par l'exercice continuel de la plus héroïque charité ? Non, non, mes frères, je ne me ferai point ce reproche ; plus vous êtes chers à J.-C., plus vous lui êtes conformes par votre état, et plus grand est le désir que je conçois d'éveiller votre vigilance en vous inspirant une salutaire frayeur, afin que vous receviez avec humilité les dons célestes, et que la retraite soit pour vous tous une époque heureuse de réforme et de changement.

Et d'abord, c'est à vous que je m'adresse, M. T. C. Sœurs ; rappelez-vous les motifs qui vous ont fait embrasser la profession religieuse. Si, usant vous-mêmes d'une sévérité excessive aux yeux du monde, vous trouviez n'en pas avoir jusqu'ici accompli tous les devoirs, animez-vous à les remplir avec un nouveau zèle, avec des intentions encore plus parfaites et plus pures. Prenez garde ; la fidélité des anges n'a pas été inébranlable. Pour peu qu'on se relâche, on est en péril de tomber. Elevez-vous donc de vertus

P. 1688

en vertus ; amassez chaque jour avec plus d'empressement et d'ardeur de nouveaux mérites et de plus riches trésors ; que tous vos sentiments, toutes vos pensées, tous vos désirs soient pour Dieu et pour Dieu seul ; ne vivez que de la foi ; dans les misérables dont vous êtes environnées, et auxquels vous prodiguez des soins si tendres, n'envisagez plus que Jésus-Christ ; et vous souvenant que si les rois sont ses images, les pauvres sont ses membres, n'ambitionnez plus désormais d'autre gloire que de les servir, d'autre bonheur que de souffrir avec eux, d'autre consolation que d'essuyer leurs larmes, d'autre récompense que la croix et le ciel !

Mais, si je vous exhorte à prendre garde qu'une fausse indulgence ne tolère rien en vous de contraire à la perfection de votre état, si vous devez profiter de la retraite pour devenir véritablement ce que vous faites profession d'être, et pour guérir les blessures même légères que vous avez pu recevoir, à combien plus forte raison les chrétiens qui m'entendent, et dont la vie est si loin de pouvoir être comparée à la vôtre, ne doivent-ils pas s'occuper de réformer dans la leur tout ce qui est opposé à la loi de Dieu et à l'esprit du christianisme !

Je le sais, mes frères, votre pauvreté, vos tribulations, vos souffrances vous donnent des droits particuliers à l'héritage de J.-C. ; j'aime à le redire, les afflictions qu'il vous envoie sont une preuve de son amour et l'heureux présage de la félicité qu'il vous prépare dans un monde meilleur ; cependant, on abuse de ces grâces, comme de toutes les autres. Trop

SERMONS

souvent, hélas ! on rencontre des pauvres qui, méconnaissant leur haute dignité, s'abaissent jusqu'à regretter les biens terrestres, se plaignent avec amertume

P. 1689

d'en être privés, murmurent contre la Providence et contre ceux mêmes qu'elle charge de les secourir ; on rencontre des malades impatients dans leurs maux, et qui, ne voyant dans la douleur que la douleur même, repoussent la croix qui leur est offerte et accusent d'injustice la main miséricordieuse qui les éprouve pour les sanctifier.

Eh bien, M.F., il faut vous convertir, c'est-à-dire qu'il faut être à l'avenir humblement résignés à la sainte volonté de Dieu, c'est-à-dire qu'il faut considérer comme un juste châtement et par conséquent comme une grâce, les maux que vous souffrez, et reconnaître que le poids de vos péchés est incomparablement plus grand que celui de vos peines ; de sorte qu'au milieu des plus rudes angoisses, votre âme soit toujours soumise, toujours tranquille, toujours prête à bénir le Seigneur, dont la bonté paternelle nous épargne même en nous punissant.

En ce moment, remarquez-le bien, je suppose que vous n'avez à vous reprocher que de légères infidélités aux grâces dont il plaît au ciel de vous favoriser ; - (je dis : *de vous favoriser*, et je dois le dire, car ce langage est celui de la foi) - ; mais que serait-ce donc si vous commettiez habituellement des péchés plus graves, si vous étiez livrés à des passions criminelles, et si, enfin, à vos anciennes iniquités vous ajoutiez tous les jours de nouvelles iniquités ? Ah ! mes frères, il me serait trop pénible de croire que vous fussiez coupables à ce point, toutefois n'y en eût-il qu'un seul parmi vous dont le cœur fût entièrement corrompu et possédé par l'esprit de malice et de perdition, comme s'exprime l'Écriture, ce pauvre pécheur exciterait encore plus et ma pitié et mon zèle ; à l'exemple du bon Pasteur qui laissa dans le bercail les

P. 1690

quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après la brebis égarée, j'oublierais en quelque sorte les autres pécheurs pour aller à celui-ci.

Mon frère, lui dirais-je, bien grande est votre misère et votre folie ! Pourquoi marchez-vous auprès des précipices ? Où allez-vous ? Croyez-moi, hâtez-vous de revenir à Dieu, ou votre perte est irrémédiable ; en vain détournez-vous les regards pour ne pas voir le péril qui vous menace, il n'en est pas moins réel. A quoi sert de se tromper ainsi ? Evitez-vous la mort parce que vous n'y pensez pas ? L'enfer sera-t-il fermé parce que vous refusez d'y croire ? Les commandements du Seigneur cesseront-ils d'être la règle sur laquelle vous serez jugés, parce que vous les violez tous avec hardiesse ? Et quand vous seriez parvenu à éteindre les remords au fond de votre conscience, que serait-ce sinon le signe certain de votre réprobation future ? Mais non, votre conscience est encore vivante ; votre âme troublée et inquiète désire depuis longtemps peut-être d'être délivrée de tant de crimes inexpiables, odieux fardeau qu'elle s'efforce en vain de porter avec un calme affreux, mais qu'elle n'a pas la force de rejeter loin d'elle. Mon frère, quel moment plus propice attendez-vous donc ? Quel lieu plus favorable à la pénitence que celui où vous êtes maintenant ? Vous êtes ici comme dans un port tranquille à l'abri des écueils et des orages. Dans le monde, vous rencontriez à chaque instant des compagnons de débauche qui vous entraînaient à leur suite, dont les discours licencieux et les exemples pervers étaient pour vous une tentation continuelle ; ici, au contraire, la religion vient au-devant de vous avec toutes ses grâces ; pour vous, elle multiplie les moyens de conversion ; dans vos salles, dans vos ateliers, tous les jours on s'efforce de ranimer votre foi par de pieuses lectures, par le chant des cantiques, par de douces et fréquentes exhortations ; ici, tout vous parle de Dieu, du salut, de l'éternité. L'homme plein de santé, qui vit en paix

P. 1691

au milieu de ses biens et à qui tout prospère, ne songe qu'à goûter les délices de la vie et il oublie trop facilement ses éternelles destinées ; mais à vous, mes frères, tout les rappelle, tout vous avertit de la fragilité de votre être et du néant de tout ce qui n'est pas Dieu ; une voix plus éloquente que la nôtre sort de ces lits de douleur dont vous êtes environnés ; à côté de vous, un homme meurt ; eh bien, c'est ce cadavre qui vous parle, c'est ce linceul dans lequel on l'enveloppe qui vous parle ; c'est cette bière dans laquelle on le dépose pour quelques instants, cette fosse dans laquelle on le jette pour toujours. Oui, ce sont toutes ces voix qui vous crient : demain pour toi, demain la mort, le ciel ou l'enfer, l'éternité.

L'éternité ! mes frères, elle s'avance d'un pas rapide ; le temps la pousse et la précipite en quelque sorte sur nous ; ce n'est point en silence qu'elle s'approche ; nous voyons s'abîmer dans ses gouffres avec un grand bruit, les générations entières ; nos parents, nos voisins, nos amis, les jeunes, les faibles, les riches, les puissants y tombent à la fois et disparaissent sans retour ; les plus brillantes fortunes s'évanouissent, les trônes chancellent, les empires meurent comme les insectes, tout s'écroule ; et au milieu de l'instabilité et de l'ébranlement des choses humaines, lors même que l'on sent ses forces défaillir, ses organes se dissoudre, et que l'on porte déjà, pour ainsi dire la mort toute vivante dans un corps en ruines, on oublie que nous passons comme tout le reste ; on ne songe point en entrant en jugement avec soi-même, à prévenir les jugements de Dieu.

Aveuglement prodigieux, dont la raison ne s'indigne pas moins que la foi ! Quoi donc ? L'homme le plus pauvre craint qu'on ne lui enlève le peu qu'il

P. 1692

possède ; l'homme le plus infirme, pour prolonger de quelques instants sa misérable existence, n'hésite point à prendre les remèdes les plus dégoûtants, à se soumettre aux opérations les plus douloureuses ; et l'on ne craint point de damner son âme, et l'on ne veut rien faire pour gagner le ciel pour mériter les immortelles récompenses qui sont le prix de la vertu !

Mes frères, ayez donc des pensées plus sages et plus chrétiennes ; convertissez-vous et n'attendez pas pour cela le temps de la retraite. Dès aujourd'hui, que chacun renonce à ses mauvaises habitudes et commence à les corriger ; que chacun sonde les plaies de sa conscience d'une main ferme et courageuse, dans l'espoir que J.-C. notre Sauveur les guérira par la vertu de sa mort et de son sang ; voilà, mes frères, ce que Dieu vous demande et ce qu'il vous promet ; ouvrez donc votre cœur aux inspirations de la grâce ; élargissez-le en quelque sorte pour qu'elle pénètre jusqu'au fond et qu'elle le renouvelle tout entier, et n'imites pas les insensés qui mettent leur gloire à fatiguer la patience de Dieu, qui se moquent de sa justice et qui affrontent avec une audace impie sa colère et ses vengeances. Mes frères, ce que je dis, je le dis à tous ; je le dis même aux petits enfants qui m'écoutent ; ils doivent à la suite de cette instruction, comme autrefois les enfants des Ninivites après la prédication de Jonas, participer à cette pénitence générale ; hélas ! nous commençons à pécher presque aussitôt que nous commençons à vivre. L'innocence qui fait le charme du premier âge, n'est jamais sans quelque tache, et si haut que l'on remonte dans la vie, on la trouve corrompue, parce qu'elle a été infectée dans sa source. Qu'ils ne se rassurent pas sur leur jeunesse ; jeunes

P. 1693

et vieux, tous les jours se mêlent et se pressent dans la tombe ; jeunes, vieux, votre vie est également sans défense ; vous avez le même Juge, vous êtes soumis aux mêmes lois ; vous avez les mêmes motifs de craindre ou d'espérer.

Que personne donc ne se rassure ! Sortons, sortons de ce gouffre sans fond du péché ; le jour décline, la nuit approche, les portes de l'éternité s'ouvrent ; profitons du moment qui

SERMONS

nous est encore accordé ; rompons nos chaînes d'iniquité avant que la mort les ait rendues indissolubles.

Courage, M.F., point de faiblesses ; il faut, il est vrai, pour les uns soulever un poids immense ; pour les autres, il faut sacrifier les derniers restes de leur volonté, de leur amour-propre, se renoncer entièrement soi-même ; cela est difficile, je le sais, mais qu'importe ! Il s'agit de mettre fin aux inquiétudes cruelles qui dévorent notre conscience et de lui rendre le repos dont elle ne jouit plus ; il s'agit d'éviter les feux de l'enfer et de mériter le ciel. Et d'ailleurs, Dieu ne sera-t-il pas avec nous ? Oui, il viendra au devant de nous, comme le père de l'enfant prodigue alla au-devant de son malheureux fils ; J.-C. notre bon Maître nous tendra la main de sa miséricorde, cette main puissante et douce qui arracha saint Pierre aux flots, et qui bénit la pauvre pécheresse repentante à ses pieds ; pendant qu'il était sur la terre, il versa des larmes de compassion sur l'infidèle Jérusalem. « Ah ! si tu savais, disait-il, dans ce jour qui est encore à toi, si tu savais ce qui pourrait te donner la paix ! » Eh bien, c'est cette paix que nous lui demandons ; il ne la refusera pas à nos vœux ; dans les exercices laborieux de notre pénitence même, nous en goûterons les ineffables douceurs, les chastes délices, et notre bonheur présent sera le gage de notre bonheur à venir.

399

SUR LA CONVERSION

P. 1694

(Exorde).

C'est un grand et beau spectacle que de voir un pauvre pécheur qui, après de déplorables égarements, revient à Dieu, confesse ses fautes et en demande avec larmes le pardon. Pénétré d'une juste indignation contre lui-même, il s'accuse de ses crimes sans en dissimuler aucun, sans chercher à en affaiblir la honte par de mensongères excuses ; le cri de son cœur, suivant l'expression de la sainte Ecriture, est semblable à un rugissement et son unique crainte est de ne pouvoir dignement réparer tant de péchés plus nombreux que les cheveux de sa tête. Combien de fois dans le cours de mon long ministère n'ai-je pas rencontré de ces vieux pécheurs, qui après avoir fait à mes pieds l'humble et si pénible aveu de leurs iniquités, me demandaient en tremblant : mon père, pensez-vous que Dieu me fasse miséricorde ? - Oui, leur répondais-je, je n'en doute pas, mon frère ; Dieu vous fera miséricorde, car, par sa grâce, vous êtes tout à coup devenu semblable à cette femme dont il dit dans le saint Évangile que beaucoup de péchés lui ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé !

Mais, hélas ! combien de pareilles confessions sont rares ! Ce sont là cependant les conversions véritables, les conversions qui consolent l'Église et qui réjouissent les Anges dans le ciel même, car il est écrit qu'il y a plus de joie dans le ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de 99 justes. - Or, c'est afin de multiplier ces conversions heureuses qu'on a établi la confrérie dont vous êtes membres, et les annales qu'elle publie prouvent jusqu'à quel point elle est bénie, et avec quelle ineffable bonté Dieu exauce les prières qu'elle lui adresse pour les plus coupables de ses enfants ; par elle et par l'intercession de la Vierge immaculée, sa divine mère, J.-C. renouvelle en quelque sorte les miracles qu'il opéra en passant sur la terre ; les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux sont redressés, les paralytiques marchent, les morts sortent de leurs tombeaux.

Cependant, ne nous arrêtons pas uniquement à considérer le bien qu'elle fait aux autres, mais soyons attentifs au bien qu'elle vous procure à vous-mêmes ; en effet, M.F., qui que vous soyez, vous avez tous besoin de conversion, comme je vais vous le montrer en peu de mots ; vous êtes tous pécheurs ; c'est donc pour vous personnellement, encore plus peut-être que pour les autres, que tant de prières montent au ciel et en

P. 1695

font descendre le pardon. Ah ! continuez d'y joindre les vôtres avec un grand empressement et une vive confiance.

Le Fils de Dieu est sorti du sein de son Père ; il s'est revêtu d'un corps, et il est venu habiter parmi nous pour convertir les pécheurs et les racheter ; sa mission, ses enseignements, ses souffrances, ses miracles, n'ont point eu d'autre but que celui-là ; et c'est aussi pour cela qu'avant de quitter la terre il a établi des prêtres qui en son nom, pendant toute la durée des siècles, devaient être chargés de prêcher la pénitence, d'avertir, de conjurer les pécheurs de revenir à Dieu et d'éviter sa colère en se réconciliant avec lui. - Nous sommes fidèles, j'ose le dire, à remplir cette haute et sainte mission. Nous poursuivons, avec un zèle qui ne se lasse point, les pécheurs dans leurs voies égarées ; chaque jour nos chaires retentissent d'exhortations, de conseils, de menaces, et notre bouche est toujours ouverte comme celle de Jean Baptiste pour dire aux pécheurs : *faites pénitence ou vous périrez tous : si non pœnitementi*, etc.

Mais quand nous parlons de conversion, il semble que nous ne nous adressions qu'aux pécheurs scandaleux, à ces hommes lourds d'iniquités qui devraient au moins cacher leurs vices par pudeur, comme [...] mais qui, au contraire, livrés à la débauche et à l'impiété, se font de leur infamie même une jouissance et qui foulent hardiment et publiquement aux pieds les devoirs de l'honnête homme et ceux du chrétien ; chacun après avoir entendu nos discours, les applique au prochain, mais ne se les applique point à lui-même ; oui, dit-on, cet homme dont toutes les paroles sont des blasphèmes devrait bien renoncer à tenir de pareils propos ; cet ivrogne qui si souvent noie sa raison dans le vin devrait bien ne pas fréquenter les cabarets et mettre un terme à ses excès ; ce libertin dont les désordres affligent tous les regards devrait bien en rougir enfin ; ce voleur dont les rapines sont connues de tout le monde devrait bien se hâter de rendre ce qu'il a pris et retient injustement, etc. - Voilà ce qu'on dit ; et en disant cela, on ne fait aucun retour sur sa propre conscience, on ne se demande pas :

P. 1696

et moi, ne suis-je pas pécheur aussi ? N'ai-je pas aussi besoin de conversion ?

Or, si à cette question vous osiez répondre non, vous seriez bien à plaindre, car vous seriez dans une étrange illusion ; sachez-le bien, se convertir, ce n'est pas seulement frapper sa poitrine, (la) déchirer, c'est être pleinement à Dieu, c'est vouloir d'une volonté sincère ne plus jamais l'offenser en quoi que ce soit ; c'est travailler de bonne foi à réparer les fautes anciennes qu'on a commises ; c'est travailler à devenir chrétien parfait ; or, êtes-vous convertis de la sorte ? n'y a-t-il pas dans vos habitudes quelques changements que Dieu vous demande et que vous lui avez refusés jusqu'ici ? Chaque fois que vous allez à confesse, ne vous faites-vous pas un reproche secret de n'avoir pas remporté sur vous-même cette victoire ? Eh bien, M.F., c'est en ce changement-là que consiste votre conversion, et jusqu'à ce que vous ne l'ayez opéré, votre conscience ne sera pas tranquille et ne devra pas l'être.

Je ne pousserai pas plus loin cette espèce d'énumération ; j'en ai assez dit pour que chacun, rentrant en soi-même, examine quel est l'obstacle qui l'arrête et quels sont les moyens à prendre pour mettre un terme à tant d'irrésolutions et d'inconstances.

Ici, M.F., un souvenir bien doux se présente à ma pensée et sans doute vous serez bien aises que je vous le rappelle.

Vous eûtes une mission il y a quatre ans ; elle produisit un bien infini dont la plus grande partie subsiste encore ; à cette époque heureuse, votre paroisse fut en quelque sorte renouvelée, et au moment où s'achevèrent les saints exercices, vous chantâtes tous d'un seul cœur et d'une seule voix le cantique d'action de grâces.

SERMONS

P. 1697

Mais depuis ce temps-là n'y a-t-il pas eu des rechutes ? Chacun a-t-il tenu à toutes ses promesses ? Hélas ! M.F., je n'ose l'espérer, et c'est pour cela que je vous recommande à tous de prier aujourd'hui avec plus d'ardeur que jamais, pour la conversion des pécheurs. Ces pécheurs, ce sont vos voisins, vos frères, vos amis ; pères, ce sont vos enfants ; enfants, ce sont vos pères ; maris, ce sont vos femmes ; femmes ce sont vos maris. - Ah ! priez donc tous les uns pour les autres, et, j'en ai la douce confiance, vos prières non moins puissantes que les prédications des ministres du saint Évangile feront renaître parmi vous les beaux jours de votre mission ; pauvres pécheurs, M.F. bien aimés, votre première conversion n'a pas été aussi solide qu'elle aurait dû l'être ; tâchez du moins que la seconde le soit davantage, afin qu'au dernier jour, le père, la mère et les enfants, le pasteur et le troupeau, se trouvent réunis devant le trône de Dieu, comme ils le sont en ce moment au pied des autels, et que là, en union avec les anges, ils célèbrent à jamais dans leurs cantiques les grandes miséricordes de Dieu sur les pauvres pécheurs.

400

OUVERTURE D'UNE MISSION. ¹

P. 1698

*Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra*².

Aujourd'hui, si vous entendez la voix de Dieu n'endurcissez pas vos cœurs.

Dieu parle aux hommes en bien des manières différentes ; aux âmes fidèles il fait entendre sa voix au dedans d'elles-mêmes et elles recueillent avec amour ce souffle divin ; à ceux, justes ou pécheurs, dont nos chaires sont environnées, nous enseignons, au nom du Seigneur, les vérités du salut, et en nous écoutant, c'est Dieu qu'ils écoutent ; dans le tribunal de la pénitence, c'est encore Dieu qui leur parle par notre bouche et qui les exhorte à la pénitence avec une ineffable bonté.

Mais Dieu ne dit-il rien aux autres ? M.F., Dieu parle à tous, même aux impies qui ferment l'oreille à la parole de ses prêtres ; il leur parle tantôt par une maladie qui les menace d'une fin prochaine, tantôt par la perte subite de leur fortune, tantôt par la mort d'une personne chère, en un mot, par une foule d'événements qui les avertissent de la fragilité de leur vie, de la vanité de leurs projets ambitieux, du néant de toutes les espérances de la terre ; il leur parle journellement dans le sein de leur famille par les bons exemples qu'ils y ont sous les yeux, par les bons conseils qu'ils y reçoivent ; au dehors, il leur parle par la pompe de nos pieuses cérémonies dont ils sont témoins et dans lesquelles la foi d'une multitude immense, se manifestant avec éclat, d'une manière si touchante, est propre à réveiller la leur ; il leur parle par les cloches mêmes de cette église

P. 1699

qui chaque fois qu'elles annoncent une prédication et une prière, sonnent, si je puis m'exprimer ainsi, l'appel de Dieu au fond des consciences les plus criminelles, et sont comme la voix de sa miséricorde qui leur dit : Venez à moi : *venite ad me*.

Enfin il leur parle dans le fond le plus intime de leur âme par une voix bien plus puissante ; car on n'en peut douter, il y a quelque chose de surnaturel et de divin dans le malaise intérieur dont ils sont tourmentés au milieu de leurs joies mondaines, dans ces impressions involontaires et si vives, dans ces inquiétudes secrètes qui souvent les troublent

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Ps., 94, 7-8.

profondément ; et ce travail intérieur de leur conscience est ce que l'apôtre appelle le grand combat des passions : *magnum certamen passionum*.

Or qu'est-ce que tout cela, sinon l'action de Dieu pour les convertir et les sauver ? Et voilà donc pourquoi je dis à tous, aux pécheurs aussi bien qu'aux justes : Mes frères, si vous entendez aujourd'hui la voix de Dieu, n'endurcissez pas vos cœurs - *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra*

Cependant, c'est plutôt aux pécheurs qu'aux justes que je m'adresse en ce moment ; plus un homme est coupable, plus il est à plaindre et plus il a de droit à notre commisération, à notre charité et à notre zèle. Puissent-ils ne pas endurcir leur cœur, mais l'ouvrir au contraire à notre parole qui est celle de Dieu même !

Pécheur, mon frère, depuis vingt, trente, quarante ans peut-être, tu vis dans le désordre ; tu en gémiss et pourtant tu y demeures ; tu dis : j'ai tort, et l'instant d'après tu t'endors stupidement dans ton péché. D'où vient une si déplorable inconscience ? Le seul obstacle qui t'empêche de te réconcilier avec toi-même en te

P. 1700

réconciliant avec Dieu est la confession ; tu manques de courage ; tu ne saurais te résoudre à cet acte d'humilité sans lequel il ne peut y avoir pour toi de pardon. Eh bien, pour vous déterminer à prendre enfin des mesures solides de pénitence, je vais vous adresser trois questions qui, je l'espère, feront sur vous une impression d'autant plus profonde qu'elles sont plus simples.

Voici ma première question. Vous avez connu et vous rencontrez tous les jours une foule d'hommes qui vont à confesse ; en avez-vous jamais trouvé un seul qui regrettât d'y avoir été et qui ne se félicitât pas, au contraire, d'avoir remporté sur ses préjugés et sur les répugnances de son amour-propre cette glorieuse victoire ?

Comme vous, enchaînés par le respect humain ou retenus par la honte, ils n'osaient aller faire aux pieds d'un prêtre l'humiliant aveu de leurs misères ; ils frémissaient à cette idée ; maintenant, que leurs pensées sont différentes ! Interrogez-les : à peine, vous diront-ils, nous sommes-nous mis à genoux et avons-nous dit au prêtre : mon père, bénissez-moi, que notre âme a pris comme une existence nouvelle ; il nous semblait sortir d'un infect et profond tombeau, pour entrer dans une vie toute pleine des joies de l'innocence et des saintes délices du ciel ; une abondance inépuisable des sentiments les plus tendres et les plus doux l'ont inondée aussitôt qu'elle a été délivrée de ce remords impitoyable dont les morsures la déchiraient. Dieu est rentré en elle comme un roi plein de douceur, et il a rempli de paix et d'amour ce cœur si troublé et si coupable, ce cœur depuis si longtemps épuisé de désirs, consumé d'ennuis, ce cœur qu'il a fait pour lui et qui ne peut être heureux qu'autant qu'il s'attache et s'unit à lui.

P. 1701

Tel est leur langage, ne l'avez-vous pas souvent entendu ? Tel aussi serait le vôtre si après les avoir imités dans leurs égarements vous les imitez dans leur retour vers Dieu.

Chose étrange ! La confession inspire une secrète et vive crainte à ceux qui s'en éloignent ; et pourtant, nul ne se confesse sans qu'aussitôt il ne sente expirer dans son sein les passions qui l'agitent, les doutes, les chagrins qui le tourmentent, sans devenir meilleur et plus heureux ; dans ce tribunal de paix, le cœur flétri se renouvelle, le coupable s'accuse et est absous, il se condamne et il est justifié. Tribunal vraiment divin où le crime entre avec le repentir et d'où sort la seule innocence.

Oh ! quelle différence entre le tribunal sacré et les tribunaux humains ! dans ceux-ci la loi est inflexible et doit l'être ; les larmes n'effacent rien ; on ne tient aucun compte des regrets et des promesses les plus sincères ; on procède avec bruit, avec éclat et souvent avec

SERMONS

scandale ; interrogatoires, réquisitoires, jugements, tout est public ; à propos d'une seule de vos actions qu'on veut connaître, on recherche toutes les autres ; on les dévoile, on les expose nues aux yeux des étrangers, à des inconnus, à des malveillants qui en ricanent et les commentent avec malignité. Le juge vous presse de confesser vos torts, mais c'est pour les publier et les punir. Le prêtre vous en demande aussi l'aveu, mais c'est pour les couvrir d'un voile impénétrable et pour vous en remettre la peine. Voyez dans un confessionnal, d'un côté une jeune vierge pure et sans tache, de l'autre côté un vieux bandit souillé de rapines et de sang ; l'une vient humblement exposer quelques scrupules ou quelques fautes légères ; l'autre les horribles habitudes d'une âme gangrenée de vices et courbée sous le crime.

P. 1702

Quand l'un et l'autre le lèvent, nul ne sait ce qu'ils ont dit ; leur procès s'est passé entre eux et Dieu, par l'intermédiaire d'un homme muet comme une statue de bronze et qui sert seulement à recevoir le repentir du coupable d'une main et à lui transmettre sa grâce de l'autre. Et ce que je viens de dire, qui de vous l'ignore ? et ne le sait par sa propre expérience ?

Voici ma seconde question : n'avez-vous jamais été à confesse, ne serait-ce qu'une fois dans votre vie ? Eh bien, qu'avez-vous éprouvé alors ? Ne vous semblait-il pas qu'une main divine soulevait et jetait loin de vous l'odieux fardeau dont votre âme était si tristement accablée ? Et quand le prêtre levant sur vous ses mains sacrées vous a dit : mon frère, allez en paix, vos péchés vous sont remis, des larmes d'attendrissement et de reconnaissance n'ont-elles pas coulé de vos yeux ? Vous ne songiez plus, dans ce moment heureux, à ce qu'il vous en avait coûté pour révéler vos faiblesses au ministre de la charité de J.-C. ; mais vous vous étonniez de ce qu'il fût si facile à un grand coupable de rentrer en grâce avec Dieu, et vous étiez inconsolable d'avoir attendu si tard à vous réconcilier avec un père si miséricordieux et si bon.

Je suppose que ce n'est pas seulement depuis quelques années, mais depuis votre première communion que vous ne vous soyez pas approchés des sacrements ; rappelez-vous du moins de ce jour où, après vous être confessés, vous fûtes admis pour la première fois, sous les yeux de votre mère et conduit par elle, au banquet eucharistique. Quelle sérénité, quel calme, régnait au fond de votre âme ! Dites, dites, n'est-ce pas là le plus beau jour de votre vie ? Ah ! de même que les enfants d'Israël, captifs sur les bords

P. 1703

du fleuve de Babylone pleuraient au souvenir de Sion, qui de vous, en se voyant aujourd'hui tout couvert de l'opprobre du péché et chargé de ses chaînes honteuses, peut se rappeler sans être vivement ému ces jours d'innocence et de bonheur ? Est-ce que vous ne voudriez pas les voir renaître ? Ne se sont-ils pas trop tôt évanouis ? Eh bien, faites une démarche sincère de pénitence et vous goûterez de nouveau les mêmes consolations, les mêmes joies ; mais, ô prodigieux aveuglement du cœur de l'homme ! au lieu de se hâter de revenir après ses égarements à celui qui est la source de tous les biens, de toutes les grâces, et qui malgré tant d'offenses et d'ingratitude lui offre encore ses trésors, il le fuit, en quelque sorte, et loin de ses regards, il enfonce de plus en plus dans son âme l'épine qui le déchire ; il s'obstine à rester malheureux en restant coupable, et si je puis m'exprimer ainsi, il laboure péniblement l'iniquité et sème sa damnation à la sueur de son front.

Voici ma troisième question : si vous étiez dangereusement malade et abandonné des médecins, si dans quelques heures il vous fallait mourir, n'auriez-vous pas recours à notre ministère ? Ne voudriez-vous pas recevoir votre pardon dans le tribunal de la miséricorde avant de vous présenter au tribunal de la suprême justice ? En présence de la mort, sur le seuil de l'éternité, auriez-vous l'affreux courage de braver Dieu ? Non sans doute. Toutefois, maintenant, l'entraînement des affaires, la dissipation des plaisirs, le respect humain et de

puériles craintes, le charme de la fausse indépendance que le monde vous promet et je ne sais quelle triste pesanteur d'âme vous empêche de remplir un devoir dont l'accomplissement vous rendrait si heureux et vous font remettre votre conversion à une époque indéterminée et lointaine.

P. 1704

Quelle folie ! Pardon, M.F., de me servir de ce mot, mais la vérité le fait jaillir de mes lèvres. Oui, je le répète, quelle folie ! car, enfin, puisque un peu plus tôt ou un peu plus tard il faut mourir, et puisque avant de mourir votre intention est de régler vos comptes et de vous réconcilier avec Dieu, pourquoi ne pas faire cela tout de suite ? Pourquoi augmenter vos dettes au lieu de les acquitter dès à présent, ce qui vous serait si facile ? Pourquoi vous préparer à vous-mêmes pour vos derniers moments, des embarras, des inquiétudes, de cuisants regrets ?

Que dis-je, des inquiétudes, des regrets ? Serais-je donc assez timide pour craindre d'annoncer à ces endurcis les vengeances de mon Dieu ? Il y a vingt-cinq ans que je ne leur ai parlé ; ne suis-je remonté dans cette chaire au bout d'un quart de siècle, que pour *diminuer* la vérité et ne la dire qu'à demi ? Ne faut-il pas selon l'expression d'un prophète, que mes paroles qu'ils entendent peut-être pour la dernière fois soient semblables à des flèches ardentes, à des flèches aiguës qui pénètrent jusqu'au fond de leur âme ? Qu'importe qu'elles y fassent des blessures douloureuses si ce sont des blessures qui guérissent ? Je n'hésite donc pas à vous le déclarer, M.F., mépriser la grâce de Dieu aujourd'hui, c'est y renoncer pour l'avenir ; la bonté même de Dieu s'indigne de ce que vous osiez compter sur elle après avoir rejeté insolemment tous les moyens de salut qu'elle a daigné vous offrir et à l'heure de votre mort, loin de vous les offrir de nouveau, Dieu, sachez-le bien, se rira de vous : *in interitu vestro ridebo*¹.

Certes, ce rire de Dieu est quelque chose d'épouvantable : qui n'en frissonnerait ? Mais ce qui est plus épouvantable encore, c'est le rire de l'homme quand il entend de pareilles menaces ; c'est le rire de l'homme au bruit du tonnerre des divines vengeances qui déjà éclate et gronde dans les profondeurs de l'éternité.

P. 1705

Qu'est-ce donc que l'homme pour se défendre contre Dieu ? Où prend-il cette force impie ? Dieu est bon, dit-il, et il en conclut qu'il peut sans danger continuer de vivre dans tous les désordres ; et tranquille à l'abri de sa phrase il s'endort dans son péché. Insensé qui ne comprend pas que s'enhardir à mal faire parce que Dieu est bon, c'est déshonorer sa miséricorde, puisque c'est prétendre la rendre complice du crime même. Je ne crains rien, dit-il, Dieu ne me punira point ; apparemment que Dieu n'oserait pas ? Ainsi donc un vil libertin se rassure et lève fièrement devant le Saint des Saints sa tête chargée d'infamies, tandis que les justes tremblent et implorent à genoux, le pardon. Et les justes se tromperaient dans l'idée qu'ils se forment de Dieu et de ses attributs ! et ce seraient les libertins qui en auraient l'idée véritable ! Dieu ne les punira donc pas, puisqu'ils l'ont ainsi décidé dans l'emportement de leurs orgies ; au jour de son jugement il recevra dans l'éternelle société de ses élus et dans la sienne même, les ivrognes et les avarés, les assassins et les parjures, les blasphémateurs et les impudiques ! il placera à côté l'un de l'autre dans le paradis, Cartouche² et Fénelon, Marat³ et

¹ Pr., 1, 26.

² Louis-Dominique Cartouche (1693-1721). Chef d'une bande de voleurs, il fut roué vif en place de Grève, à Paris.

³ Jean-Paul Marat (1743-1794), médecin aux Gardes du Corps du Comte d'Artois, prit une part active à la révolution française, comme rédacteur de *L'Ami du Peuple*. Député de Paris à la Convention, il opta pour la mort du Roi. Il mourut assassiné.

SERMONS

Vincent de Paul¹, une vile prostituée et la plus pure des vierges ! Non, non, chrétiens, ce n'est pas sérieusement que l'on soutient de si absurdes et si hideuses doctrines !

Mais ne nous arrêtons pas plus longtemps à les combattre ; hélas ! hélas ! dans nos jours mauvais que de motifs divers et dont souvent on ne se doute pas éloignent les hommes de la pratique de la religion et de la fréquentation des sacrements ! Un exemple que je vais citer me donnera lieu de faire à ce sujet quelques réflexions qui je l'espère, seront utiles à plusieurs vieux pécheurs qui m'écoutent.

P. 1706

Dans une ville où je donnais une mission, à St-Brieuc, il y a environ trente ans, un des habitants les plus distingués de cette ville, (le commissaire de la Marine) vint me trouver et me dit qu'il se confesserait pendant la mission pourvu toutefois que je résolusse d'une manière qui le satisfît quelques difficultés qu'il me proposa sur l'accord de la liberté de l'homme avec la prescience de Dieu. Monsieur, lui dis-je, je vous donnerai volontiers les explications que vous me demandez ; mais ce n'est pas le moment, car dans un quart d'heure je dois me rendre à la paroisse (St-Michel) pour présider à la cérémonie de la rénovation des vœux du baptême ; convenons, je vous prie, d'un autre jour ; nous en convînmes, mais au jour et à l'heure marqués, je ne le revis pas.

Deux ans après, il fut accusé d'infidélité dans les comptes de son administration ; et comme son crime était avéré, ne pouvant échapper au déshonneur et aux galères, d'un coup de pistolet il se brûla la cervelle.

Que de réflexions fait naître ce simple récit ! Quelle leçon pour ceux qui étouffent la voix de leur conscience alarmée et diffèrent de jour en jour de lui obéir ! Cet homme avant la mission s'étourdissait sur son état et il ne répondait à ses remords que par le mépris : *impius cum in profundum venerit contemnit*². La mission s'ouvre et il la considère comme un vain spectacle qui occupera le peuple mais sans conséquence pour lui personnellement ; toutefois la curiosité l'amène au pied de nos chaires ; il entend nos instructions et le doute s'éveille dans son esprit ; il n'est déjà plus si sûr que la vie à venir soit une chimère, la religion un mensonge, les prêtres des imposteurs, l'enfer un vain mot ; et voilà que dans son trouble,

P. 1707

il me demande comme Pilate à J.-C. : *qu'est-ce que la vérité ? Quid est veritas*³ ? Il veut que je lui explique les plus hauts, les plus obscurs mystères, et il ne daigne pas venir le lendemain chercher la réponse ! Semblable à un petit enfant que St Augustin rencontra un jour sur le bord de la mer et qui pleurait parce qu'en vain essayait-il de mettre l'Océan dans une coque de noisette, ce grand philosophe s'étonnait de ce qu'il fût difficile à son esprit borné de concevoir nettement l'accord des attributs d'un être infini, et il oubliait que, pour comprendre Dieu, il lui manquait une chose, à savoir d'être lui-même Dieu. Sa conduite était en apparence irréprochable, on expliquait son défaut de religion par la supériorité de ses études qui l'avaient entraîné dans des recherches périlleuses ; mais personne n'élevait le plus léger soupçon sur sa probité, et pourtant - (oh ! que le cœur de l'homme a quelquefois d'étranges secrets !) - c'était un voleur ! mais si coupable qu'il fût, Dieu l'abandonnait-il ? Non ; pauvre homme, oh ! que ton souvenir m'est douloureux ! Un mouvement de grâce t'avait soulevé ; tu pouvais te convertir dans ce jour qui t'était donné ; pourquoi donc ne l'as-tu pas fait ? Que se passait-il au fond de ton esprit ? Quoi, disais-tu ? me convertir ? un homme comme moi aller à confesse ? y songez-vous ? Cela ne se peut pas ; professer et pratiquer devant mes anciens complices

¹ Vincent de Paul (1581-1660), prêtre qui voua sa vie au soulagement de la misère du peuple ; fondateur de la congrégation des Prêtres de la Mission, dits Lazaristes, et des Filles de la Charité.

² Pr., 18, 3.

³ Jn., 18, 38.

d'impiété et de débauche une religion dont je me suis publiquement moqué, cela ne se peut pas ; rompre mes habitudes vicieuses, elles sont trop enracinées ; cela ne se peut pas ; restituer le bien mal acquis, ce serait me ruiner ; cela ne se peut pas ; et se perdant dans ces pensées, le malheureux ferma tout à fait son cœur à la voix de Dieu qui lui parlait, hélas ! pour la dernière fois.

P. 1708

Et vous, M.F., qui vous a dit que Dieu ne vous parle pas aujourd'hui pour la dernière fois ? Vous ferez-vous toujours illusion ? et ne reconnaîtrez-vous votre erreur que lorsque descendu dans l'affreuse et brûlante demeure des damnés, vous serez forcés de vous écrier comme eux avec des pleurs et des grincements de dents : Oh ! que nous nous sommes trompés ! - *nos insensati* !

Prenez-y garde, M.F., car c'est ainsi que se damnent la plupart des hommes ; ils ne disent pas, jamais je ne remplirai les devoirs de la religion ; ou du moins cette résolution de désespéré est rare ; mais les uns, comme le pécheur dont je viens de vous raconter la lamentable histoire, flottent dans une désolante incertitude et manquent de courage pour rompre leurs liens ; les autres se rassurent par l'espèce de promesse qu'ils se font à eux-mêmes d'aller prochainement à confesse, et cependant n'y vont jamais. Et qu'arrive-t-il ? Souvent, Dieu fatigué en quelque sorte de les attendre les brise d'un seul coup sans leur laisser le temps de prononcer cette parole : *j'ai péché* ! D'autres fois, une maladie lente ouvre pour ainsi dire par degrés insensibles leur tombeau ; ils y descendent peu à peu, partie par partie, sans s'en apercevoir et sans que personne ne leur parle de leur état, de peur d'alarmer leur famille ou de les effrayer eux-mêmes ; quand le mal est sans remède, un prêtre vient en toute hâte leur offrir les derniers secours de la religion ; troublés à sa vue, ils s'efforcent de recueillir çà et là dans leur mémoire à demi éteinte quelques souvenirs confus de tant de blasphèmes, d'injustices, d'actions immondes, d'excès de tout genre dont fut remplie leur vie entière, et la mort étendant sur eux ses mains affreuses les saisit et les lance dans l'éternité.

Est-ce de cette mort, M.F., que vous voulez mourir ?

P. 1709

Attendez-vous pour revenir à Dieu le jour où J.-C. déclare qu'on l'implorera sans qu'il exauce, qu'on le cherchera et qu'on ne le trouvera plus ? jour de colère, dit le prophète, jour de misères et de calamités, jour d'obscurité et de ténèbres, jour de nuages et de tempêtes, jour de tribulations pour les justes et d'éternelle malédiction pour les impies.

M.F., j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi : *confidimus de vobis meliora et viciniora saluti, tametsi ita loquimur*¹.

Chrétiens, non, vous n'endurcirez pas vos cœurs aujourd'hui ; vous ne rendrez pas inutiles les efforts de notre zèle ; mais après tout, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, que vous y pensiez ou que vous n'y pensiez pas, la parole que je vous annonce s'accomplira infailliblement, parce que c'est la parole de Dieu, et elle s'accomplira bientôt, n'en doutez pas ; car déjà nous portons tous la mort vivante dans nos entrailles ; tous les jours, jeunes et vieux se mêlent et se pressent dans la tombe ; pour tous, demain la mort, demain l'éternité !

S'il se rencontrait dans cet auditoire un pécheur obstiné sur qui ces vérités terribles ne fissent aucune impression, je resterais muet d'épouvante devant cet insensé ; je ne pourrais plus rien lui dire ; mais, me rappelant que cet homme est mon frère et que son âme a été rachetée comme la mienne au prix du sang d'un Dieu, je me jetterais au pied de la croix et je dirais à mon Sauveur : Ô Jésus, ayez pitié de cet aveugle qui placé sur le bord de l'abîme ne

¹ He., 6, 9.

SERMONS

l'aperçoit pas et va s'y précipiter tout à l'heure ; prenez-le entre vos bras pour le sauver ; étendez sur lui votre main, cette main puissante et douce qui arracha St. Pierre aux flots et bénit la pauvre pécheresse repentante à vos pieds. Mon Dieu, qu'elle est grande la demande que je vous fais lorsque je vous prie

P. 1710

d'aimer ceux qui ne vous aiment point, d'ouvrir à ceux qui ne frappent point, de guérir ceux qui se réjouissent d'être infirmes ! Mais, mon Dieu, permettez que je vous le rappelle, vous avez dit que vous étiez venu chercher les pécheurs et recueillir les brebis errantes et fugitives. Ô bon Pasteur, les voilà ; chargez-les sur vos épaules et portez-les dans votre bercaïl ; ô bon Pasteur, pardonnez à ma hardiesse ; et si je suis indigne que vous m'exauciez, exaucez du moins ce père affligé qui vous demande avec larmes le retour d'un enfant prodigue que de folles passions ont égaré ; exaucez cette mère qui pleure son fils mort à la vertu bien plus amèrement que d'autres mères ne pleurent leurs fils que l'on porte au tombeau ; exaucez cette femme chrétienne qui désire d'un désir si ardent ramener son époux au bonheur et à la vertu en le ramenant à la pratique de votre loi sainte ; exaucez ces petits enfants, ces anges de la terre tout brillants de candeur et d'innocence qui élèvent vers vous leurs mains suppliantes et leurs douces prières ; exaucez le premier pasteur de ce diocèse et tous les prêtres associés à sa sollicitude et à son zèle, qui, dans ces saints jours, prosternés entre le vestibule et l'autel empruntent les paroles des prophètes pour désarmer votre colère : *Parce Domine, parce populo tuo, ne in æternum irascaris nobis.*¹

Ô Jésus, accomplissez en ce moment et sous nos yeux votre promesse ; vous avez dit : Quand je serai élevé sur la croix, j'attirerai tout à moi - *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum*².

Puisez donc, Seigneur, puisez dans les trésors immenses de votre immense charité des grâces puissantes qui attirent à vous tous les pécheurs ! Que tous ceux qui m'écoutent, avant de sortir de ce temple, frappent leur poitrine et prennent la résolution sincère et efficace de se convertir et de se confesser au plus tôt !

P. 1711

Ô Jésus, mon Sauveur, sauvez-les donc, sauvez-les tous afin qu'un jour, et le père et la mère, et les enfants, et la sœur et le frère, et le pasteur et le troupeau, jouissent dans votre sein du même bonheur ! Puissé-je le partager avec eux ! Ainsi soit-il ! Amen !

401

OUVERTURE D'UNE MISSION.

P. 1712

(Le début manque).

[...] dont les morsures la déchiraient. Ah ! ajoutent-ils dans les transports de leur reconnaissance, que nous sommes contents ! Dieu est rentré dans notre âme pécheresse comme un Roi plein de douceur ; il y a établi l'ordre et il a rempli de paix et d'amour ce cœur si troublé et si coupable, ce cœur depuis si longtemps épuisé de désirs, consumé d'ennui, tourmenté de ses souvenirs ; ce cœur qu'il a fait pour lui et qui ne peut être heureux qu'autant qu'il s'attache et s'unisse à lui !

Tel est leur langage, et tel serait aussi le vôtre, n'en doutez pas, si, après les avoir imités dans leurs égarements, vous les imitez dans leur retour vers Dieu. Ainsi, chose bien

¹ Jl., 2, 17.

² Jn., 13, 32.

remarquable, la confession inspire une sorte d'épouvante à ceux qui s'en éloignent, et pourtant personne ne s'en approche qu'il ne sente aussitôt expirer dans son cœur les passions qui le dévorent, les doutes qui l'agitent, les chagrins qui le rongent, les craintes qui le fatiguent ; sans devenir meilleur et plus heureux. Dans les tribunaux de la justice humaine on n'entend que le bruit des fers et des menaces de mort ; dans ce tribunal de paix, notre cœur flétri se renouvelle, le coupable s'accuse et il est absous, il se condamne et il est justifié : tribunal vraiment divin où le crime entre avec le repentir et d'où il ne sort que la seule innocence.

Voici ma seconde question : n'avez-vous jamais vous-mêmes été à confesse, ne serait-ce qu'une fois dans votre vie ? Eh bien, qu'avez-vous éprouvé alors ? ne vous semblait-il pas qu'une main divine soulevait et jetait loin de vous le fardeau dont votre âme était accablée ?

P. 1713

Et quand le prêtre levant sur vous ses mains sacrées, vous a dit au nom de Dieu : mon frère, allez en paix, vos péchés vous sont remis, des larmes d'attendrissement et de reconnaissance n'ont-elles pas coulé de vos yeux, larmes heureuses et presque divines ? Vous ne songiez plus alors à ce qu'il vous en avait coûté pour révéler vos faiblesses au ministre de la charité de J.-C. ; mais vous vous étonniez de ce qu'il fût si facile à un grand coupable de rentrer en grâce avec Dieu, et vous étiez inconsolables d'avoir attendu si tard à vous réconcilier avec un Père si miséricordieux et si bon. Je suppose que ce n'est point seulement depuis quelques années, mais depuis votre première communion que vous n'avez pas approché des sacrements ; rappelez-vous du moins de ce grand jour où après vous être confessé, vous fûtes admis pour la première fois, sous les yeux de votre mère et conduit par elle au banquet eucharistique ; quelle sérénité, quel calme régnait au fond de votre âme ! de quelles ineffables joies elle était comme enivrée ! Dites, dites, n'est-ce pas là le plus beau moment de votre vie ? Ah ! de même que les enfants d'Israël, assis sur les bords du fleuve de Babylone, pleuraient en se ressouvenant de Sion, qui de vous en se voyant maintenant tout couvert de l'opprobre du péché et chargé de ses chaînes honteuses, peut se rappeler sans être vivement ému ces jours d'innocence et de bonheur ? Quoi donc, est-ce que vous ne voudriez pas les voir renaître ? Eh bien, cela dépend de vous. Faites un pas, dites un mot, et vous redeviendrez ce que vous étiez alors. Cela dépend de vous. Mais hélas ! les tourments du monde ont pour vous plus de charmes que les consolations de Dieu, au lieu de revenir à

P. 1714

la source de tous les biens, de toutes les grâces, de la véritable félicité, vous le fuyez et loin de ses regards vous travaillez avec une affreuse persévérance à consommer votre ruine et votre malheur ; vous enfoncez de plus en plus dans votre conscience l'aiguillon qui la perce ; vous vous condamnez à labourer péniblement l'iniquité, vous semez votre condamnation à la sueur de votre front. Ô homme que tu es prodigieux dans tes égarements !

Voici ma troisième question : voudriez-vous mourir dans l'état où vous êtes ? si vous tombiez malade, n'auriez-vous pas recours à notre saint ministère ? et avant de comparaître au tribunal de la souveraine justice, ne voudriez-vous point recevoir votre pardon dans celui de la miséricorde ? En présence de la mort, sur le seuil de l'éternité, auriez-vous l'affreux courage de braver Dieu ? Non, sans doute ; mais aujourd'hui, l'enchantement des plaisirs, la dissipation des affaires, les charmes de la fausse indépendance que le monde vous promet et qu'il ne vous donne pas, et enfin je ne sais quelle triste pesanteur d'âme indéfinissable vous empêchent de remplir un devoir qui vous semble bien plus pénible qu'il ne l'est, et vous en remettez l'accomplissement à une époque indéterminée et lointaine. Vous vous persuadez qu'il suffit de fermer les yeux pour éviter le péril, semblables au stupide oiseau du désert qui cache sa tête dans le sable pour échapper aux poursuites du chasseur. Quelle folie ! Pardonnez-moi, mes frères, de me servir de cette expression, mais il n'y en a pas de plus juste, car enfin, puisqu'il

SERMONS

faut mourir - (apparemment vous n'en doutez pas !) - et puisqu'avant de mourir, il faut, de votre propre aveu,

P. 1715

faire ses comptes avec Dieu, pourquoi ne pas les faire tout de suite ? pourquoi accroître nos dettes au lieu de les acquitter lorsque cela nous serait facile ? Pourquoi se préparer à soi-même pour ses derniers moments, des embarras, des inquiétudes et des regrets ?

Que dis-je ? des inquiétudes, des regrets ? serais-je donc assez timide pour craindre d'annoncer à ces endurcis les vengeances de mon Dieu ? Ne m'a-t-il envoyé vers eux que pour ne leur dire la vérité qu'à demi ? Nos paroles ne doivent-elles pas être comme des flèches aiguës, comme des flèches brûlantes qui pénètrent jusqu'au cœur et y font de salutaires blessures, des blessures qui guérissent comme le dit le prophète ? Mes frères, sachez donc bien que mépriser la grâce de Dieu aujourd'hui, c'est y renoncer pour l'avenir ; sa bonté même s'indigne de ce qu'on ose l'invoquer et compter sur elle après avoir foulé aux pieds et rejeté insolemment tous les moyens de salut qu'elle a daigné nous offrir.

Je pourrais facilement prouver ceci en rappelant divers textes de la Sainte Ecriture et particulièrement celui où Dieu déclare aux impies qu'à la mort il se rira d'eux - *in interitu vestro ridebo*¹. Ce rire de Dieu est quelque chose d'épouvantable ; qui n'en frissonnerait ? Mais ce qui est plus épouvantable encore, c'est le rire de l'homme lorsqu'il entend une pareille menace ; c'est le rire de l'homme au bruit du tonnerre des divines vengeances qui déjà éclate et gronde dans les profondeurs de l'éternité ! Qu'est-ce donc que l'homme et qu'est-il pour se défendre contre Dieu ? Où prend-il cette force impie ? Quel est le sophisme qui l'abuse ? Dieu est bon,

P. 1716

dit-il, et il en conclut qu'il peut continuer d'être pervers ; et tranquille à l'abri de sa phrase, il s'endort dans son péché. Insensé, qui ne voit pas que s'enhardir au crime parce que Dieu est bon, c'est essayer de rendre sa bonté complice du crime même, et que par conséquent c'est déshonorer sa miséricorde ! Dieu ne me punira pas, dit-il, je ne crains rien ! Et qu'es-tu pour ne rien craindre ?

Mes frères, ne soyez pas surpris de ce que nous nous exprimions avec tant de vivacité et d'énergie lorsque nous voyons les pécheurs résister à la grâce et la mépriser, et réduite à se défendre en quelque sorte. Hélas ! condamnés par notre ministère à suivre, pour ainsi dire, jour par jour et pas à pas, les pécheurs dans toute leur vie, nous sommes à même plus que vous ne l'êtes de connaître les folles idées qui les abusent, de voir se vérifier ces menaces terribles que je vous rappelais tout à l'heure. Pour moi, je les ai vues de mes yeux bien souvent s'accomplir ; et entre mille exemples que je pourrais citer, j'en rapporterai un que je choisis de préférence aux autres parce qu'il me donnera lieu de faire quelques réflexions qui, je l'espère, seront utiles à quelques-uns de ceux qui m'entendent.

Dans une mission où je travaillais, un des personnages de l'endroit les plus distingués par sa naissance, par son rang et sa fortune, mais publiquement impie, vint me trouver un dimanche et me dit d'une voix fort émue qu'il désirait avant de se confesser, que j'eusse éclairci quelques difficultés qu'il me proposa sur l'accord de la liberté de l'homme avec la prescience de Dieu ? Monsieur, lui répondis-je je ne demande... (*Voir Sermon 400, P. 1706*) (*Lacune dans le manuscrit*).

P. 1717

[...] véritables pécheurs, ayez donc pitié d'eux, et si je suis indigne que vous m'exauciez,

¹ Pr., 1, 26.

(1^{er} texte) : du moins écoutez les prières que vous adressent pour eux dans ce temps du Jubilé et de la retraite leur père, leur mère, leur femme, leurs enfants qui à genoux aux pieds de vos autels, y ont déjà et depuis si longtemps répandu tant de larmes pour obtenir la conversion de ces âmes qui leur sont si chères.

(2^{ème} texte, en marge) : ô mon Dieu, voyez, voyez donc cette famille tout entière à genoux au pied de vos autels et y répandant des larmes (pour obtenir) dans cette retraite la conversion des âmes qui lui sont particulièrement chères.

Ô Jésus, Sauveur des hommes, nous vous en conjurons, tirez du trésor de vos immenses bontés, des grâces encore plus puissantes, en faveur de ceux mêmes qui en seraient les plus indignes ; ne permettez pas du moins qu'aucun de ceux qui m'entendent, persévérant dans ses erreurs ou dans ses crimes, se perdent pour l'éternité. Sauvez-les tous, afin qu'un jour, réunis dans le ciel devant votre trône comme nous le sommes en ce moment devant vos sacrés tabernacles, le père, la mère et les enfants, la sœur et le frère, le pasteur et le troupeau chantent à jamais d'une seule voix et d'un seul cœur le cantique de vos éternelles miséricordes.

(Autre rédaction) :

Ô bon Pasteur, ce sont là les brebis errantes et fugitives que vous avez promis de recueillir et de rapporter au bercail sur vos épaules. Si je suis indigne que vous m'exauciez, ô mon Dieu, écoutez du moins tous ceux qui vous invoquent pour ces pauvres pécheurs :

P. 1718

ce père affligé qui vous demande le retour d'un prodigue que de folles passions égarent ; écoutez cette mère qui pleure son malheureux fils mort à la vertu, bien plus amèrement que d'autres mères ne pleurent leurs fils que l'on porte au tombeau ; écoutez cette femme chrétienne qui désire d'un désir si ardent ramener son époux au bonheur et à la vertu en le ramenant à la pratique de votre loi sainte ; écoutez ces enfants, ces anges de la terre, tout brillants de candeur et d'innocence, qui élèvent vers vous leurs mains suppliantes et leurs douces prières.

402

SUR LA CONVERSION

P. 1718 bis

Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra.

Si vous entendez la voix de Dieu aujourd'hui, n'endurcissez pas vos cœurs. (Ps 94, 7-8)

Dieu parle aux hommes en mille manières diverses : les âmes fidèles entendent sa voix au-dedans d'elles-mêmes ; elles recueillent avec amour ce souffle divin, et, comme le prophète Samuel, elles disent à Dieu d'un cœur sincère : parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute. Il leur parle encore, soit du haut de nos chaires, soit dans le tribunal sacré de la pénitence, par la bouche de ses ministres ; et combien n'en reçoivent pas de consolations et de lumières !

Mais Dieu ne dit-il rien aux autres ? Dieu parle à tous, même à ceux dont les oreilles sont sourdes à la parole de ses prêtres. Il leur parle, tantôt par la perte de leur fortune, tantôt par la mort d'une personne chère, en un mot, par une foule d'événements qui les avertissent de la fragilité de leur vie et du néant de toutes les espérances de la terre ; il leur parle journallement dans le sein de leur famille, par les bons exemples qu'ils y ont sous les yeux, par les bons conseils qu'ils y reçoivent ; il leur parle par tous ces hommes qui, touchés de la grâce, suspendent leurs travaux et viennent en retraite, pour y méditer plus attentivement les grandes vérités du salut et purifier leur âme de ses plus légères souillures ; il leur parle par les cloches mêmes de cette église qui, chaque fois

SERMONS

P. 1719

qu'elles annoncent une prédication ou une prière, sonnent, si je puis m'exprimer ainsi, l'appel de Dieu au fond des consciences les plus criminelles, et sont comme la voix de sa miséricorde. Il fait plus ; car, qui peut douter qu'il n'y ait quelque chose de surnaturel et de divin dans ce malaise intérieur qu'ils ressentent au milieu de leurs prospérités et de leurs joies, dans ces impressions involontaires et si vives qui souvent les troublent profondément, dans ce travail secret de leur conscience, que l'apôtre appelle le grand combat des passions : *magnum certamen passionum* ? Qu'est-ce que tout cela, sinon l'action de Dieu pour les convertir et les sauver ? Et voilà pourquoi je dis à tous, aux pécheurs aussi bien qu'aux justes : Mes frères, si vous entendez aujourd'hui la voix de Dieu, n'endurcissez pas vos cœurs : *hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra*.

Cependant, c'est plutôt les pécheurs que les justes que j'exhorte en ce moment-ci, et que je conjure d'être sérieusement attentifs à la divine parole. Hélas ! J'ai la triste conviction qu'il y en a dans cet auditoire plusieurs que la curiosité seule amène au pied de cette chaire ; puisse mon ministère leur être utile néanmoins ! C'est avec eux que je veux particulièrement m'entretenir ; ils sont d'autant plus malheureux qu'ils sont plus coupables et plus aveugles ; et à ce titre même, ils ont d'autant plus de droits à notre commisération, à notre charité et à notre zèle. Pécheur, mon frère, depuis vingt, trente, quarante

P. 1720

ans peut-être, tu négliges ton salut, et tu restes comme enseveli dans ton péché. D'où cela vient-il ? Est-ce défaut de foi ? non ; vous avez cherché il est vrai à la perdre, parce qu'elle vous effraye et vous importune ; néanmoins, elle est toujours vivante dans votre cœur, elle y est assoupie plutôt qu'éteinte. Est-ce défaut de temps ? non ; vous trouvez du temps pour vos plaisirs, pour soigner votre santé ou vos affaires ; vous trouvez du temps pour tout ; il vous serait facile d'en trouver également pour mettre ordre à votre conscience, si vous en aviez la volonté. Laissons ces vains prétextes, et disons-le franchement : l'unique obstacle qui vous arrête est la confession ; mon dessein n'est pas de vous en démontrer la divine origine, ni de vous en expliquer les qualités essentielles ; je veux seulement vous faire à ce sujet trois questions, qui, je l'espère, feront sur vous une impression d'autant plus forte qu'elles sont plus simples... (*Inachevé*)

(*Fragments*) :

[...] dans les tribunaux où la justice humaine, armée du glaive, rend ses arrêts, on n'entend que le bruit des fers et les menaces de la loi, qui, pour maintenir l'ordre, est et doit être toujours inflexible....

Ah ! songez-y donc ; il dépend de vous de les faire renaître ; dites un mot, faites une démarche ; c'est là tout ce que Dieu vous demande pour vous rendre tous les biens que vous avez perdus. Comment donc vous obstinez-vous à fuir loin de lui, pour y travailler avec je ne sais quelle persévérance affreuse à votre malheur et à votre perte ? Pourquoi enfoncez-vous

P. 1720

de plus en plus, dans votre pauvre âme, l'épine qui la perce ? Pourquoi labourez-vous donc péniblement l'iniquité et semez-vous votre damnation à la sueur de votre front ? Ô homme, pécheur mon frère, que tu es prodigieux dans tes égarements ! . . (*Inachevé*)

Il ne me punira pas, dites-vous ! Quoi, il n'oserait apparemment ? ... Il ne vous punira pas ; en êtes-vous bien sûr ? Chose étrange pourtant ! ce langage est celui de tous les libertins, et les justes tremblent ! Serait-il donc possible que les justes se trompassent, et que ce fussent les ivrognes ... (*Inachevé*)

403

SUR LA CONVERSION.

P. 1721

(Cf. Sermon 397)

*Spiritus Domini super me, ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederi contritio corde, et prædicarem captivis indulgentiam, et clausionis apertionem et prædicarem annum placabilem Domino*¹. (Is c. 61, v. 1 et 2).

Pœnitimini igitur et convertimini, ut deleantur peccata vestra. (Act. apost. c. 3, v. 19)

Faites pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés.

Ministre de J.-C., je viens, M.F., vous dire de sa part qu'il est prêt d'oublier tous vos torts, de vous remettre toutes vos dettes, et qu'il dépend de vous de rentrer dans tous les droits dont vous êtes déchu par vos crimes ; aujourd'hui, M.F., je vous l'annonce avec joie, toutes les grâces de l'Église viennent en quelque sorte au-devant de vous, et je puis vous dire avec l'Apôtre saint Pierre : Faites pénitence, convertissez-vous et vos péchés seront effacés. *Pœnitimini igitur et convertimini, ut deleantur peccata vestra.*

Mais pour vous porter à ouvrir vos cœurs au repentir et à sanctifier les jours de miséricorde où nous entrons, il me semble que je dois commencer par vous montrer toute l'énormité des fautes qui vous ont rendu nécessaire l'indulgence de l'Église ; après vous avoir fait voir combien vos iniquités sont grandes, sans doute je n'aurai pas de peine à vous convaincre qu'il faut sortir aussitôt des voies criminelles où vous marchez depuis si longtemps, et profiter des moyens de sanctification que la bonté de Dieu vous offre encore. En deux mots, M.F., tous ont besoin de se convertir.

Puissent les considérations que je vais vous présenter faire sur vous cette impression salutaire ! j'ose espérer, M.F. ; et si le bon Dieu daigne lui-même dans ce moment, vous faire entendre sa voix, j'ai la douce confiance que vous n'endurcirez pas vos cœurs contre lui, que vous entrez dans les sentiments de la componction la plus vive, et que vous prendrez sans délai des mesures solides de pénitence.

P. 1722

Qu'est-ce que l'homme devant Dieu ? Les termes me manquent pour exprimer notre misère, notre bassesse, notre néant ; et sans doute je n'ai pas besoin de vous prouver que nous ne sommes rien devant un Dieu qui se montre si grand dans ses œuvres, devant le Saint des Saints, le Très-Haut, le Tout-Puissant, l'Éternel. Cependant notre extrême petitesse ne l'a pas empêché de fixer sur nous les regards de sa Providence, quoique nous soyons infiniment au-dessous de lui, il a voulu que nous communiquassions avec lui ; son amour est venu en quelque sorte au-devant de nous pour nous rassurer contre nos frayeurs et contre notre propre faiblesse, pour nous faire voir dans ce Dieu dont nous n'aurions osé approcher qu'en tremblant, un père, notre protecteur, notre appui, notre refuge ; un ami toujours disposé à nous donner de nouvelles preuves de sa tendresse ; un Sauveur toujours prêt à répandre sur nous des grâces et des bienfaits, et qui veut encore que nous ne considérions le bien qu'il nous fait que comme le gage d'un bonheur infiniment plus grand qu'il nous prépare.

Or, M.F., après vous avoir ainsi prévenus de ses plus douces bénédictions, ne semble-t-il pas qu'il pouvait compter que nous repousserions l'impiété loin de nous, et que nous lui serions toujours fidèles ? L'amour, la reconnaissance, notre intérêt même ne devaient-ils pas nous porter à servir tous les jours de notre vie un Dieu tout à la fois si puissant et si bon ?

¹ *L'esprit du Seigneur est sur moi, il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres, panser les cœurs meurtris, annoncer aux captifs l'amnistie et aux prisonniers la liberté, annoncer une année de grâce de la part du Seigneur.*

SERMONS

Mais, ô aveugle dépravation du cœur de l'homme ! au lieu de marcher devant le Seigneur dans la sainteté et dans la justice, nous nous sommes éloignés de lui pour courir après les vanités et le mensonge ; nous avons foulé aux pieds sa loi, insulté sa miséricorde, bravé ses menaces, méprisé ses jugements.

P. 1723

Ô excès d'audace ! nous avons levé la main sur Dieu, comme le dit le saint homme Job, et nous nous sommes armés de ses bienfaits pour l'outrager ! M.F., les prophètes ne pouvaient comprendre cette ingratitude monstrueuse, cette révolte insensée d'une faible créature contre celui qui l'a faite, de l'homme contre Dieu. Terre, sois dans l'étonnement, s'écriait Jérémie ; portes du ciel, pleurez, ils ont abandonné le Seigneur. Et avec quelle rapidité nous nous sommes enfoncés dans les voies du vice ! avec quel affreux empressement nous nous sommes séparés de l'auteur de tous les biens, du Dieu qui en est l'unique source ! L'histoire de nos désordres commence pour ainsi dire, avec celle de notre vie. Chacun de nous peut compter dix, vingt, trente, quarante ans d'iniquités, de souillures, de blasphèmes, d'égarements ; chacun de nous peut s'écrier avec le prophète que ses péchés sont en si grand nombre qu'ils sont montés par-dessus sa tête : *supergressa sunt caput meum*¹.

Oui, M.F., voilà quel est devant Dieu le triste état de notre âme, et il nous voit tous chargés de cet horrible fardeau. Les uns, depuis qu'ils sont sortis des mains de leur Créateur, n'ont pas une seule fois rendu gloire à Celui de qui ils tiennent tout ; ils l'ont mis en oubli, comme les morts auxquels on ne pense plus ; ils se sont eux-mêmes séparés de l'autel et des sacrifices et des assemblées saintes où on chante ses louanges. Ils vivent sans Dieu, sans religion, sans espérance ; ils ne connaissent ni frein ni bornes ni pudeur ; ils ont une si longue habitude de commettre le mal que leur conscience même ne s'en alarme plus, et que peut-être en entendant ce que je leur dis dans ce moment de la part de Dieu, ils sentent à peine un léger trouble s'élever au fond de leur âme.

Les autres n'ont pas, il est vrai, à se reprocher une vie si licencieuse ; on trouve

P. 1724

dans la leur quelque intervalle de foi ; ils ne font pas encore profession du crime ; ils ont même en horreur ce libertinage hardi que la philosophie a mis à la mode. Ils repoussent avec indignation ces nouveaux précepteurs du vice qui entreprennent de lui ôter ce qui lui reste encore de honteux, qui érigent l'incrédulité en système, l'indécence en maximes, la corruption en principes et qui étalant leur opprobre et leur folie, se moquent de tout ce qui n'est pas dégradé de même ; mais si les chrétiens dont je parle ne se livrent pas à d'aussi coupables excès, qu'il s'en faut qu'ils fassent tout ce qu'ils doivent ! Avides d'amusements frivoles, sans cesse occupés de jeux, de plaisirs, de parures, de spectacles, ils n'ont aucun esprit de piété, aucun goût pour les choses de Dieu ; l'usage des sacrements les gêne, la prière les ennuie, le jeûne les incommode. Oh ! s'écrient-ils, que de travail ! Pourquoi Dieu est-il si difficile ? Ne pouvait-il pas se contenter de ceci ? ne pouvait-il pas se contenter de cela ? Vraiment, ils voudraient que nous leur fissions un Évangile commode qui joignît le monde avec J.-C. ; ils n'ont aucune idée de la justice chrétienne ; à peine accomplissent-ils la moitié de la loi ; et selon eux, c'est encore trop ; et ils croient faire à Dieu beaucoup d'honneur en fléchissant le genou devant lui, en venant de temps en temps dans un temple pour voir ce qui s'y passe, et en récitant bien rapidement quelques courtes prières que l'habitude a placées sur leurs lèvres.

Ô mon Dieu, en jetant un regard du haut des cieux sur les enfants des hommes, combien vous en voyez peu qui ne se soient pas détournés de vous ! Hélas ! dit un prophète,

¹ Lm., 3, 54.

les montagnes d'Israël se désolent ; elles pleurent parce qu'il n'y a plus personne qui passe par le chemin de la vie :

P. 1725

*Desolabuntur montes Israël, quod nullus sit qui per eos transeat*¹. Toute chair a corrompu sa voie. Mon Dieu, vous pourriez nous faire aujourd'hui ces reproches si forts et si tendres que vous adressiez autrefois aux Israélites infidèles : Ecoute-moi, mon peuple, écoute-moi Israël ; est-ce donc là ce que tu rends au Seigneur pour tous les biens que tu en as reçus ? N'est-ce pas lui qui est ton père ? n'est-ce pas lui qui t'a créé ? et n'a-t-il pas fait de toi son partage ? Souviens-toi donc de ses immenses bienfaits ; ô mon peuple, je t'ai nourri, je t'ai élevé, je t'ai couvert de ma protection, et ce n'est pas tout encore ; non, cela même n'a pas suffi à mon amour. Ô mon peuple, mon sang a coulé sur toi pour te racheter, pour te purifier de toutes tes souillures, - et tu m'outrages ! Viens donc, viens, entrons ensemble en jugement : *judicemur simul* ; si tu as quelque chose à dire pour te justifier, parle : *narra si quid habes ut justificeris*².

M.F., le Seigneur vous interroge, qu'avez-vous à lui répondre ? Voyez, rentrez en vous-mêmes, sondez votre cœur ; examinez bien si vous ne trouveriez pas quelque moyen de vous défendre contre Dieu et de faire disparaître tant de péchés qui vous accusent. Quoi ! cela vous embarrasse ! Allons, prenez courage. Eh bien, est-ce que vous n'oseriez pas dire que vous êtes justes, que votre conduite est irréprochable, qu'il n'y a dans le portrait que je vous ai présenté tout à l'heure aucun trait qui vous convienne, et que ce n'est pas vous que cela regarde ? Non, soyez sincères, vous n'oseriez pas le dire ; et vous n'avez rien absolument rien à répondre à des reproches que votre conscience répète.

Mais si vous êtes sans excuse, si vous convenez que jusqu'ici vous n'avez rendu à Dieu que le mal pour le bien, et la haine pour l'amour, si vous ne pouvez vous rappeler sans

P. 1726

rougir l'abus honteux que vous avez fait de ses grâces, si le souvenir de votre vie passée vous trouble et vous confond, dites-moi, mon cher auditeur, dites-moi, ne voulez-vous faire aucun effort dans ces saints jours pour sortir de cet état funeste ? Je sais qu'il vous en coûtera pour secouer un joug que vous portez depuis si longtemps, et pour prendre des habitudes nouvelles ; je sais qu'il est plus aisé de tomber que de se relever de sa chute, de suivre votre penchant en allant au mal que de vous violenter pour en sortir ; qu'est-ce qui n'a pas appris par sa propre expérience ce qu'il en coûte pour rentrer dans les voies de la vertu et pour surmonter ses vils penchants ? hélas ! M.T.C.F., celui qui vous parle est un pécheur comme vous. Je me mets donc à votre place, j'entre dans votre cœur agité, il me semble que j'en vois tous les mouvements. Votre volonté timide et chancelante est effrayée par tous les obstacles qu'il faudra vaincre pour revenir sincèrement au bon Dieu ; vous craignez de déplaire à ces esprits frivoles qui font de la piété l'objet de leurs dérisions et de leurs censures, et qui ne manqueront pas de blâmer toutes vos démarches. D'ailleurs, dites-vous, qu'il est dur de ne plus vivre comme on a vécu, de combattre sans cesse ses passions qu'on aime et qu'on est accoutumé à suivre depuis son enfance, de quitter des plaisirs qui nous enchantent, pour suivre une loi pleine de rigueur qui ne nous présente rien que de triste et d'austère ! Voilà ce que vous dites, écoutez maintenant ce que je vais vous répondre.

Ceux qui vous blâmeront, bientôt finiront par où ils auraient dû commencer, par se taire et par vous estimer

¹ Ez., 33, 28.

² Is., 5, 4.

SERMONS

P. 1727

davantage ; mais d'ailleurs, que vous importe ce qu'ils peuvent dire si Dieu vous approuve ? Lorsqu'il viendra juger la terre et qu'il entreprendra d'égaliser sa justice à sa miséricorde, ceux qui trouvent mauvais que vous vous consacriez aujourd'hui à son service, vous défendront-ils alors contre lui ? Se lèveront-ils pour vous secourir et pour vous ôter de ses mains ? En un mot, qu'est-ce qui décidera de votre sort éternel ? Sera-ce Dieu ou les hommes ? Mais depuis quand l'opinion du monde a-t-elle donc sur vous tant d'autorité ? S'il s'agit d'un intérêt temporel, vous ne la comptez pour rien ; il s'agit de votre âme et vous la comptez pour tout, précisément lorsqu'elle a par elle-même moins de fonds et moins de force ; car enfin qui seront les hommes qui censureront votre conduite ? Ce seront ceux qui craignent de vous voir devenir ce qu'ils ne sont pas, parce que votre nouvelle vie ferait rougir la leur ; il s'agit donc de savoir si vous voulez renoncer à la vertu et au bonheur, pour les empêcher d'avoir honte et vous rendre éternellement malheureux de peur de les troubler un instant dans leurs désordres.

Vous dites encore qu'il est pénible de se convertir ; et moi je vous réponds qu'il est infiniment plus pénible de ne le pas faire. Je vais en chercher la preuve dans votre propre cœur, et je suis sûr de l'y trouver ; car, soyez de bonne foi, ne sentez-vous pas que le péché y laisse toujours un fonds d'inquiétude et de tristesse que les plaisirs auxquels vous vous livrez ne font qu'augmenter encore ? N'est-il pas vrai que le souvenir de cette injustice que vous avez commise, ou de cette action contraire à la pudeur que vous avez faite, vous est à charge ? - (je mets pour ainsi dire la main

P. 1728

dans la blessure d'un cœur qui saigne depuis longtemps) - et que dans ce moment où je vous le rappelle, ma voix vous trouble et ne réveille dans votre âme des pensées amères qu'elle voudrait pouvoir éloigner d'elle. De là vient le besoin que vous éprouvez de sortir hors de vous-mêmes, de vous offrir, de vous donner en quelque sorte à tous les objets qui vous amusent, et d'embrasser avidement tout ce qui peut vous distraire, tout ce qui vous aide à fuir votre conscience et à apaiser les murmures secrets qui la déchirent ; de là vient que vos désirs appellent sans cesse de nouvelles jouissances qui vous fatiguent bientôt, et ne servent qu'à vous faire mieux sentir toute la profondeur de votre misère ; de là vient enfin cet affreux empressement avec lequel vous recherchez dans des livres infâmes et dans des sociétés impies des sophismes pour tromper votre raison et repousser vos remords.

Quoi ! est-il donc si doux d'être habituellement dans un état de trouble et de malaise, d'être tourmenté à la fois de vains regrets et de vains désirs, de traîner continuellement le poids de ses crimes, de ne voir devant soi qu'un avenir menaçant, de n'attendre du ciel que des châtiments et des fléaux, de vivre sans consolation dans ses peines et de parcourir le chemin de la vie sans pouvoir un moment se reposer sur l'espérance ? Est-il donc si doux, comme le dit un prophète, de sentir la main de Dieu qui s'appesantit sur soi, de se tourner et retourner dans son agitation, tandis que l'épine de la conscience perce le cœur ? Est-il donc si digne d'envie le sort de ceux dont la jeunesse s'use dans les plaisirs, se flétrit dans la honte, qui se rendent eux-mêmes le jouet de toutes les passions qui les agitent, les ballottent, et puis les jettent entre les

P. 1729

bras de la vieillesse qui les attend escortée des regrets et des remords ?

M.F., on a beau faire, on a beau dire, le péché n'a que de fausses douceurs et il est une source inépuisable d'inquiétudes et de chagrins ; l'homme laboure péniblement l'iniquité et sème sa damnation à la sueur de son front.

Voulez-vous vous en convaincre encore davantage, rappelez-vous quel était l'état de votre âme avant qu'elle fût souillée par vos désordres. Quel calme régnait en elle ! quelle

sérénité, quelle paix ! De même que les enfants d'Israël assis sur les bords du fleuve de Babylone pleuraient en se ressouvenant de Sion, qui de nous en se voyant couvert de l'opprobre du péché et chargé de ses chaînes honteuses, peut se rappeler sans être vivement ému, ces jours heureux où son âme encore pure goûtait toutes les joies de l'innocence, toutes les consolations de la piété ; jours de délices et d'allégresse où le bon Dieu nous environnait de sa miséricorde, où nous étions comme abîmés dans son amour ? Pour moi, je n'oublierai jamais celui où pour la première fois je m'assis à la table de J.-C. pour y manger le pain des anges. Mon Dieu, qu'elles étaient douces les émotions qui pénétraient alors mon âme attendrie ! qu'ils étaient délicieux les sentiments qui la remplissaient tout entière ! Ô moments trop courts et trop peu goûtés ! Ô temps ! temps heureux, tu n'es plus ! Au lieu de nous laisser conduire par la main du Seigneur comme des enfants dociles, nous avons dit au passions de régner sur nous, et depuis cet instant fatal jamais nous n'avons retrouvé cette sérénité de conscience, cette confiance vive que nous goûtions alors. Notre cœur s'est desséché, nos entrailles sont dans le trouble, notre vie se consume

P. 1730

dans l'agitation et dans le chagrin ; notre âme toujours inquiète et mécontente d'elle-même se fatigue à poursuivre des plaisirs tristes qui ne remuent en elle que les remords.

Ah ! le prophète avait bien raison de dire qu'aimer l'impiété, c'est se haïr soi-même. Pécheurs, pourquoi portez-vous donc un joug de fer, tandis que vous rejetez celui de J.-C. qui est si doux et si léger ? Ne balancez pas davantage ; quittez, quittez les voies du mensonge et venez vous jeter dans le sein de la divine miséricorde. Là vous retrouverez ce calme profond, ce contentement du cœur que le péché vous a fait perdre ; un fleuve de paix coulera encore au fond de votre âme. Délivrés des caprices de vos passions, d'accord avec vous-mêmes, vous verrez, vous goûterez combien le Seigneur est bon, combien il est doux, combien il est aimable ; vous serez entre ses bras comme un enfant dans ceux de sa mère.

M.F., vous seriez bien à plaindre si les motifs que je viens de vous présenter ne vous déterminaient pas à sortir aussitôt des voies du vice. N'est-ce pas assez de vous avoir prouvé que votre bonheur présent demande que vous changiez de principes et de conduite ? et faudrait-il encore que je vous menace de la colère de ce Dieu que vous outragez sans cesse ? Prenez-y garde, vos iniquités se multipliant chaque jour, monteront bientôt jusqu'au trône de ses vengeances ; le péché, comme le dit un grand docteur, fait un cri terrible à ses oreilles toujours attentives ; il est un spectacle d'horreur à ses yeux toujours ouverts, et si vous refusez le pardon qu'il daigne vous offrir dans ces jours de salut, si vous tardez d'obéir

P. 1731

à la voix de sa miséricorde qui vous appelle avec tant de douceur, sa justice longtemps retenue éclatera enfin, et vous périrez. Il est temps, M.F., je vous en avertis de la part de Dieu, il est temps de sortir de votre assoupissement et de revivre à la grâce : *horam jam nunc est de somno surgere*¹. Pour plusieurs de ceux qui m'entendent, le jour de la ruine approche et les temps se hâtent d'arriver. Ne me dites donc point comme les enfants d'Israël à Ezéchiel : cette menace que vous nous faites ne sera pas de sitôt accomplie : *in tempora longa iste prophetat*². - Ce n'est point moi, c'est J.-C. qui vous répond que vous vous trompez ; déjà, déjà la cognée est à la racine de l'arbre : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est*³. Encore un moment et vous verrez les portes de la mort. Encore un moment et le tissu de votre vie sera

¹ Rm., 13, 11.

² Ez., 12, 27.

³ Mt., 3, 10.

SERMONS

enlevé et replié comme la tente des pasteurs, la trame en sera coupée par le Seigneur comme la toile par le ciseau du tisserand.

M.F., vous n'êtes pas assez frappés de cette pensée ; quand on vous parle de la pénitence, il vous semble toujours que la vie est assez longue pour qu'on puisse avec sûreté attendre à se convertir. Nous avons le temps, dites-vous, péchons encore. Vous avez le temps ! Ah ! je ne sais quoi de triste et de sombre saisit et trouble mon âme ! Si je prenais dans ce moment les noms de tous ceux qui m'entendent et que dans un an je remontasse dans cette chaire, cette liste fatale à la main, si alors je faisais l'appel des noms qui y seraient inscrits... Ô ciel ! tous mes os frémissent ! ... Un grand nombre ne serait plus là pour me répondre, leurs amis, leurs parents élèveraient la voix pour me dire : ils sont morts ! ils sont morts ! ... Mon Dieu, mon Dieu,

P. 1732

où sont-ils ces chrétiens qui tout à l'heure vont être appelés à votre tribunal suprême ? Où sont-ils ? Mettez sur leur front un caractère qui les distingue, et j'irai à eux ; je leur montrerai l'éternité qui s'avance pour les engloutir et je leur dirai : Mon frère, sauvez votre âme, je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde de J.-C. N'attendez pas davantage. Il vient ; tout à l'heure il sera venu pour vous, ce dernier moment où Dieu lui-même déclare qu'on ne le trouvera plus ; je leur dirai que quoique je sois jeune encore, déjà j'ai vu des pécheurs trompés dans leur espoir, passer du sein des plaisirs entre les mains de Dieu vengeur de leurs crimes ; je leur dirai que quand on vit en réprouvé, on meurt réprouvé ; je leur parlerai du jugement, de l'enfer, et encore, et toujours, et par dessus tout de l'éternité, de l'éternité ! Mon Dieu, que ne leur dirais-je pas ? Il me semble que j'épuiserais toute la religion pour les arracher au danger qui les menace, et que je ne me séparerai d'eux qu'après les avoir remis entre les bras de Jésus-Christ.

Mon Dieu, faites vous-même ce que je ne puis faire. Parlez-leur de cette voix forte et pénétrante qui remue le cœur des pécheurs, qui l'ébranle, qui le brise, qui jette dans leur âme un trait de lumière, un jour qui l'épouvante, afin qu'ils reviennent sincèrement de leurs voies égarées, qu'ils dissipent les ténèbres de leur conscience, qu'ils en purifient toutes les souillures et que nous ayons la consolation de voir revivre à la grâce des âmes qui depuis si longtemps y étaient mortes. Seigneur, signalez la puissance de votre grâce, sauvez ceux qui périssent, et éternellement nous bénirons vos miséricordes.

404

SUR LA CONVERSION

P. 1734

(Cf. Sermon 445)

*Spiritus Domini misit me ut prædicarem captivis indulgentiam, clausibus apertionem et prædicarem annum placabilem Domino*¹.

Ministres de la charité de J.-C., nous sommes venus au milieu de vous, M.F., pour rendre aux aveugles la lumière, aux captifs la liberté, pour offrir à tous l'indulgence, le pardon, la paix, mais parmi ces captifs et ces aveugles, il s'en rencontre plusieurs, je le sais, qui peu touchés de leur propre malheur, ferment l'oreille à notre voix, sont insensibles à nos exhortations et sourds à nos prières. Qui donc éclairera leurs yeux ? Qui brisera leurs chaînes ? Malgré nos efforts pour opérer leur délivrance, resteront-ils dans leurs ténèbres, dans leur triste et honteux esclavage ? Louange à Dieu ! Chantons ses grandes miséricordes !

¹ *L'esprit du Seigneur m'a envoyé annoncer aux captifs l'amnistie, aux prisonniers la liberté et proclamer une année de grâces de la part du Seigneur. (Is., 61, 1-2)*

Désormais nous ne serons plus seuls à leur prêcher la pénitence ; voilà que de nouveaux missionnaires vont travailler à leur conversion, sinon avec plus de zèle, du moins je l'espère, avec plus de succès que nous n'avons pu le faire jusqu'ici. Quoi ! est-il arrivé dans cette ville de nouveaux prêtres pour travailler au Jubilé ? Non, M.F., les nouveaux prédicateurs que je vous annonce, ce sont les pécheurs convertis, et je compte sur eux plus que sur nous-mêmes pour vous convertir, parce que leurs exemples sont bien plus éloquents que nos discours ; nous pouvez repousser nos paroles, mais pourriez-vous refuser d'entendre ces hommes qui ont été pécheurs comme vous ? Quelle autorité ne doivent-ils pas avoir sur vos esprits ? Ce ne sont pas des étrangers, des inconnus qui puissent vous être suspects, ce sont vos parents, vos amis,

P. 1735

vos maris, vos femmes, vos enfants, vos voisins, les compagnons de vos jeux et de vos travaux. Vous vous plaignez de la rigidité de nos principes, mais pouvez-vous craindre que les leurs soient trop sévères ? car vous aviez en eux une confiance sans bornes ; leurs décisions étaient votre loi, leur conduite était votre règle ; maintenant qu'ils sont rentrés dans les sentiers de la vertu, ont-ils moins de droits à être crus et à être suivis que lorsqu'ils marchaient dans ceux du vice ? Est-ce des hommes à préjugés ? hélas, ils ont partagé tous vos égarements comme toutes vos erreurs ; trop longtemps vous les avez écoutés pour votre perte ; écoutez-les maintenant pour votre salut. Ah ! exposez-leur vos difficultés ; mieux que nous ils pourront les résoudre ; dites-leur ce qui vous a empêchés jusqu'à ce moment de prendre à leur exemple des mesures solides de pénitence, et bientôt ils auront aplani les obstacles et détruit les vains prétextes qui vous arrêtent.

Etablissons donc entre eux et vous comme une espèce de dialogue. Que dites-vous ? et voyons ce qu'ils vont vous répondre. Pour vous excuser de n'avoir pas encore approché des sacrements, quoiqu'il y ait déjà 10 jours que le Jubilé est ouvert, vous dites : avant d'approcher des sacrements, il faudrait y croire ; or il ne dépend pas de nous de croire ; la foi est un don ; si nous en sommes privés c'est un malheur, mais ce n'est pas notre faute. - Ils vous répondent : et nous aussi nous avons été incrédules et nous avons tenu le même langage ; mais dès que renonçant à d'ignobles et sales plaisirs, nous nous sommes humblement prosternés devant Dieu pour lui demander la foi, nous l'avons reçue ; un rayon descendu du ciel a dissipé nos ténèbres et éclairé notre

P. 1736

intelligence d'une douce et ravissante lumière. Faites comme nous ; priez, et le bon Dieu vous exaucera ; faites un premier pas dans les sentiers de la justice et vous trouverez aussitôt la vérité, car elle-même cherche de tous côtés des hommes dignes d'elle, et sa providence va au-devant d'eux ; éloignez de votre cœur la haine, la jalousie, la cupidité, l'avarice, l'orgueil, l'impureté, et alors vous ne douterez plus ; mais vous vous étonnerez et vous serez inconsolables d'avoir douté. Cessez de pécher et vos incertitudes cesseront au même instant ; elles ont commencé avec vos désordres, elles finiront avec eux.

Vous dites : j'ai fait des fautes, j'en conviens, et certes à l'avenir je n'y retomberai plus ; mais comment me résoudre à confesser aux pieds d'un prêtre les actions affreuses et dégoûtantes dont je me suis souillé ? Ils vous répondent : et nous aussi nous avons éprouvé les mêmes répugnances et les mêmes craintes ; la parole hésitait, pour ainsi dire, sur nos lèvres, quand il a fallu commencer la déplorable histoire de notre vie ; la sueur de la honte coulait de notre front : honte salutaire qui devait être une partie de notre pénitence ; oh ! qu'elle a été courte ! Dans notre confesseur nous avons trouvé et un médecin et un père : un médecin qui a guéri nos plaies, un père qui a essuyé nos larmes ; oh ! que nous sommes contents ! Mon ami, aie donc un peu de courage, ne te laisse point dominer par des préjugés d'enfant ; plus tu

SERMONS

attendras, plus tu voudras attendre encore ; ce lendemain que tu attends, c'est la mort, et la mort c'est l'éternité. Confesse-toi donc, confesse-toi au plus vite et tu ne seras pas moins heureux et

P. 1737

moins tranquille que nous le sommes nous-mêmes en ce moment.

Vous dites : à la bonne heure, je me confesserai, mais ce ne sera pas pendant la durée de ces exercices solennels. Que dirait-on de moi ? Ils vous répondent : et que t'importe ce qu'on dira de toi ? Sera-ce d'après cela que tu seras jugé par celui dont les jugements fixeront ton sort éternel ? Et nous aussi, nous avons senti un instant nos résolutions chanceler quand nous nous sommes fait la même question : que dira-t-on de nous ? Toutefois ayant consulté et écouté de sang-froid cette raison dont nous sommes si fiers et que nous nous vantons de posséder dans un degré supérieur, nous avons bientôt abandonné une détermination qui était si peu d'accord avec elle ; car enfin, nous savons, nous sentons que nous ne sommes pas dans l'état où nous devrions être, puisque nous sommes dans l'état où nous ne voudrions pas mourir ; ce malaise intérieur qui depuis tant d'années nous inquiète et nous fatigue va toujours croissant ; depuis l'annonce du Jubilé il est devenu pour nous comme une espèce de supplice intérieur ; eh bien, cela même n'est-ce pas un avertissement de Dieu ? N'est-ce pas la première grâce du Jubilé ? Pourquoi ayant reçu en quelque sorte malgré nous la première, refuser la seconde, c'est-à-dire celle d'une conversion véritable et entière ? Pourquoi ? Serait-ce parce qu'on nous reprochera nos démarches, parce que l'on dira : un tel s'est confessé, un tel est un hypocrite ? Quoi ! se mettre au-dessus du respect humain, obéir à sa conscience, réformer ses mœurs, professer hautement sa foi, rendre à Dieu ce qui est à

P. 1738

Dieu à la face de ses ennemis, c'est être un hypocrite ! Non, non ; mais ce libertin qui s'efforce de paraître pire qu'il ne l'est en effet, voilà l'hypocrite ; mais cet impie qui affecte une sécurité qu'il n'a pas, voilà l'hypocrite. Sera-ce parce qu'on dira [...] - Mais est-ce que nous ne sommes donc plus nos maîtres ? Irons-nous comme tant d'autres brûler aux pieds de l'idole du monde l'encens de la peur ? Consentirons-nous à nous rendre esclave de qui que ce soit ? L'esclave, moins avili que nous, ne porte que sur son corps d'humiliantes chaînes ; et ces chaînes, ce serait notre âme qui les porterait ! Elle souffrirait d'être retenue par ces indignes liens ? Elle sacrifierait son indépendance, sa liberté, son repos, ses joies, son salut ! et à qui donc ? et par quels motifs ? Nous irons à confesse ; - eh bien, qu'est-ce à dire ? Aller à confesse, c'est protester qu'on se repent du mal qu'on a fait et qu'on est résolu à ne le plus faire ; aller à confesse, c'est déclarer qu'on veut être juste, pur, sobre, patient, charitable, saint après avoir été trop longtemps pécheur ; et décidément ne pas aller à confesse, n'est-ce pas déclarer tout le contraire ? Or, qu'une pareille déclaration soit en certains cas pénible à l'amour-propre, nous le concevons ; mais qu'elle puisse nous ravir la considération, l'estime et l'amitié de ceux mêmes qui par faiblesse n'osent nous imiter, nous ne le concevons pas ; et ce serait aussi être trop lâche que de se condamner soi-même à vivre avec le remords, parce que d'autres ont fait avec lui une alliance qu'ils n'osent rompre, et parce qu'ils craignent

P. 1739

la religion comme un criminel craint son juge !

Mais, direz-vous, ce n'est pas la religion que nous craignons, ce sont ses ministres ; les prêtres sont d'une sévérité désespérante ; ils n'ont égard ni aux convenances ni aux usages du monde, ni à l'état présent de la société ; ils voudraient nous ramener aux siècles d'ignorance et de barbarie ; leur exagération déconcerte et décourage.

Ici, M.F., je pourrais invoquer le témoignage d'une multitude d'hommes qui comme vous ont été pécheurs, mais qui plus heureux que vous se sont convertis, et il y en a parmi vous. Avant la Pâque, ils étaient peut-être plus coupables que vous ne l'êtes vous-mêmes ; misérables prodiges, ils s'en étaient allés jusqu'aux extrémités du crime ; ils peuvent vous dire si en rentrant dans la maison paternelle, ils n'y ont pas été accueillis par des cantiques de réjouissance et si nous leur avons adressé de durs reproches ; mais je peux répondre moi-même au reproche d'exagération qu'on nous fait et qui, je l'avoue, chaque fois qu'on le répète, m'étonne toujours davantage.

En effet, qu'est-ce qu'on entend continuellement dans le monde, sinon de violentes déclamations contre les prêtres que l'on suppose être peu exacts à remplir les devoirs de leur état, ou à faire remplir les devoirs du christianisme aux fidèles confiés à leurs soins ? Qui de vous ignore que la plupart des hommes ont une raison si faible qu'ils doutent même de la divinité de la religion, lorsqu'ils sont témoins de quelques scandales donnés par des ministres ? Et quel plus grand scandale

P. 1740

peut donner un prêtre que de se montrer indifférent au bien et au mal, à la vérité et au mensonge, que de ne pas gémir des abus qu'il a sous les yeux, de s'en rendre complice par son silence ou de favoriser la licence des mœurs par des décisions relâchées ? Celles que vous voudriez obtenir de nous ne le sont pas, dites-vous ; - eh bien, je vais les publier du haut de cette chaire ; les chrétiens qui m'entendent seront juges.

De quoi vous accusez-vous ? De fréquenter les cafés et les auberges ? d'y avoir entendu quelques mauvaises paroles ? mais où donc aller pour n'en point entendre ? D'y avoir fait quelques excès ? Mais votre santé n'en a pas souffert, n'est-ce pas ? C'est par compagnie que cela vous est arrivé ; dès lors, il n'y... . (*lacune*). De quoi vous accusez-vous ? D'aller aux veillées, aux noces de nuit, aux danses, aux bals, à la comédie ? Ce sont là des amusements permis ou tout au plus de très légères fautes ; allez en paix, vous êtes dignes d'absolution.

De quoi vous accusez-vous ? D'avoir prêté votre argent à usure ? Autrefois l'usure était considérée par les païens mêmes comme une espèce d'homicide ; aujourd'hui l'usure c'est du commerce ; allez en paix, vous êtes dignes d'absolution.

De quoi vous accusez-vous ? De lire des romans ? Il y en a bien quelques-uns dans lesquels on ôte d'une main hardie à la pudeur tous ses voiles ; abstenez-vous de lire ceux-là ; les autres vous amuseront sans dangers ; la peinture des passions intéresse l'esprit et développe dans le cœur des sentiments nobles et vertueux ; allez en paix, vous êtes dignes d'absolution.

De quoi vous accusez-vous ? De ne pas veiller

P. 1741

avec assez de soin sur la conduite de vos domestiques et de vos enfants ? d'avoir coopéré à leurs péchés mêmes en ne vous y opposant point ? Que votre conscience ne s'alarme pas ; vous ne répondez ni des uns ni des autres ; chacun pour soi ; et quant à vos enfants, gardez-vous de croire à ce que vous diront sur la nécessité de leur donner une éducation chrétienne ces hommes à préjugés, sauvages ennemis de la propagation des lumières, qui, malgré toutes celles dont nous sommes environnés depuis trente ans, s'obstinent à conserver je ne sais quel opiniâtre attachement à de vieilles idées qui ne sont plus les idées du siècle ; allez en paix, vous êtes dignes d'absolution.

De quoi vous accusez-vous ? De violer l'abstinence et de rompre facilement le jeûne ? Ce sont là d'antiques usages auxquels dans des temps d'ignorance nos pères s'étaient assujettis avec simplicité ! Pour vous plus éclairés et plus sages, n'ayez point de ces vains scrupules ; ce qui entre dans la bouche ne peut souiller le cœur ; allez en paix, vous êtes dignes d'absolution.

SERMONS

Que penseriez-vous de moi, mes frères, si je tenais sérieusement un pareil langage ? Ne m'accuseriez-vous pas de trahir les vérités que je dois défendre et de me jouer des saintes règles que je dois maintenir ? D'une voix unanime vous me diriez anathème comme à un mauvais prêtre, comme à un corrupteur du saint Évangile de J.-C., comme à un apôtre du mensonge, et je serais justement flétri par vos censures.

Admirable institution du sacerdoce ! Nous pouvons tout pour la vérité ; nous ne pouvons rien contre la vérité : *Nihil possumus adversus veritatem, sed pro veritate*¹. - Chercher

P. 1742

par de lâches complaisances à justifier le monde ce serait vous exposer à ses mépris ...(*Lacune dans le manuscrit*).

[...] à espérer sur la terre pour prix de notre dévouement d'autre récompense qu'une couronne d'épines ? Eh bien, oui, nous voulons l'obtenir cette couronne ; oui, je le confesse, elle est l'objet de notre ambition ; ô sainte couronne, détache-toi de la tête de Jésus, le souverain prêtre, qui l'a portée le premier, et viens te placer sur la mienne ! Ô sainte couronne, signe auguste de salut et de gloire, de triomphe et de vie, tu es à mes yeux et plus précieuse et plus belle que le diadème dont est orné le front des rois ! Ô croix, mon unique espérance, je te salue ! Ô crux ave, ô crux, spes unica !

Tels sont les sentiments que la foi nous inspire ; nous sommes inflexibles quand on nous presse de porter la plus légère atteinte à la vérité, parce que la vérité n'est point à nous ; nous n'en sommes que les dépositaires et les gardiens ; mais en même temps la religion nous revêt d'entrailles de miséricorde et de charité pour ceux qui ont le malheur de la méconnaître et même de la combattre. Prenez garde, M.F., de confondre ces deux choses. Pour être accommodant sur tout, il faut n'avoir de principes fixes sur rien ; grâce à Dieu, nous avons des principes fixes ; ce sont ceux de la sainte Église catholique dont nous sommes les ministres et dont vous êtes les enfants ; donc nos décisions doivent être fermes et ne pas varier avec les circonstances et suivant les caprices des hommes ; mais, animés de l'esprit de notre divin maître, nous devons éviter avec le même soin, et cette molle condescendance

P. 1743

qui trompe le pécheur et cette dureté qui le repousse et le décourage. Grand Dieu, irai-je le frapper de mes reproches quand vous l'avez frappé de votre grâce ? Et quand mon frère, d'autant plus malheureux qu'il est plus coupable, vient à moi pour que je le console et que je le guérisses, ferai-je saigner ses blessures au lieu d'y verser l'huile et le baume ? Ah ! loin de nous irriter contre ceux mêmes qui nous résistent, de les reprendre avec amertume, de briser le roseau déjà cassé, d'achever d'éteindre la mèche encore fumante, il faut que notre parole tombe comme la rosée du ciel sur ces âmes infirmes et desséchées, les amollisse peu à peu, les pénètre doucement, afin que nous puissions nous appliquer à nous-mêmes ce que St Paul écrivait aux fidèles de Thessalonique : J'ai été au milieu de vous comme une mère qui caresse ses enfants quand elle est nourrice. *Tanquam si nutrix foveat filios suos*² ; touchante et belle image sous laquelle l'apôtre nous représente un vrai prêtre, dont la charité dévouée à la servitude, comme parle St Augustin, supporte tout, pardonne tout, espère tout : *Omnia suffert, omnia credit, omnia sustinet*.³

Quel que soit l'état de votre âme et si grands que puissent être vos crimes, mes frères, venez donc tous à la mission ; je vous appelle au nom de Dieu ; ne vous éloignez donc point

¹ 2 Co., 13, 8.

² 1 Th., 1, 7.

³ 1 Co., 13, 7.

des tribunaux de la pénitence, car ils sont aussi ceux de la miséricorde ; venez-y avec empressement ; venez-y avec confiance ; et comme tant d'autres vous vous félicitez bientôt d'avoir fait cette démarche ; mais

P. 1744

vous ne vous en félicitez pas seuls ; votre retour à la religion sera comme une fête de famille ; votre père, votre mère, votre femme, vos enfants, vos frères, vos sœurs, vos amis que vous affligiez peut-être depuis longtemps par votre impiété et vos désordres, seront consolés et réjouis ; ils uniront leurs voix à celle des anges qui dans le ciel rendent à Dieu plus d'actions de grâces pour la conversion d'un pauvre pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes.

Courage, M.F., courage, point de faiblesse ; il est temps d'arracher du fond de votre conscience cette épine douloureuse qui la perce ; il est temps d'en finir avec le péché et de revivre à la grâce ; s'il vous en coûte un peu, pourriez-vous vous en plaindre, vous qui supportez tout, qui vous soumettez à tout quand il s'agit de vos intérêts temporels, de la possession de quelques pieds de terre, d'un peu de boue, d'un plaisir qui passe et qui n'est plus, dont on ne jouit pas. Il s'agit du ciel, M.F., c'est-à-dire de la plénitude de toutes les joies, et de tous les biens que vous avez perdus ; il s'agit de l'enfer, c'est-à-dire de l'assemblage de tous les maux, vers lequel vous marchez en hâte ; voici le temps, M.F. , je le répète, de mettre un terme à tant d'irrésolutions et de retards. Dieu même, en ce moment, non seulement vous l'ordonne, mais encore, voyez combien il est bon ! il vous en conjure et vous en prie par ma bouche.

P. 1745

Refuserez-vous d'exaucer Dieu, si j'ose parler ainsi ? Non, sans doute ; et en descendant de cette chaire, j'emporte au fond de mon cœur la douce espérance de votre conversion, de votre salut. Ô mon Dieu, bénissez leurs résolutions encore incertaines ! Par une grâce encore plus forte, délivrez ces captifs, soulevez ces infirmes, achevez de redresser ces boiteux, éclairez ces aveugles, rendez à ces paralytiques l'usage de leurs membres ; et s'il y avait parmi eux des morts, ô Jésus, approchez de leur tombeau, comme autrefois de celui de Lazare et dites-leur : *Lazare, veni foras*¹ ; vieux pécheur, mon ami, mort de quatre jours, romps tes liens, sors de ce sépulcre infect, du milieu de ces amas d'ossements et de pourriture ; revis, mon ami, revis pour ne plus mourir : *Lazare, veni foras* !

405

OUVERTURE D'UNE RETRAITE.

P. 1746

Ministres de la charité de J.-C., ambassadeurs de sa miséricorde, il nous envoie au milieu des peuples pour apporter aux aveugles la lumière, aux captifs la liberté, pour parler de sa clémence aux plus grands coupables, pour offrir à tous le pardon et la paix. Grand et beau ministère ! Parmi ces captifs et ces aveugles, il y en a plusieurs qui, touchés de la grâce et dociles à notre voix, s'empressent de rompre leurs chaînes, de sortir de leurs ténèbres ; ainsi, depuis l'ouverture de cette sainte quarantaine, la majeure partie des habitants de cette ville si éminemment chrétienne ont suivi avec assiduité le cours des instructions et se sont occupés sérieusement de mettre ordre à leur conscience pour se préparer à la Pâque ; mais d'autres n'y ont pas même songé ou du moins leurs résolutions sont encore incertaines et chancelantes ; or c'est particulièrement avec ceux-ci que je veux m'entretenir dès l'ouverture de cette retraite,

¹ Jn., 11, 43.

SERMONS

afin de les déterminer à y prendre part et à ne pas recevoir en vain cette nouvelle grâce que le ciel ajoute à tant d'autres grâces qu'il leur a déjà faites. Daigne le Seigneur bénir mes paroles ! car lui seul peut les rendre efficaces et fécondes ; joignez donc vos prières aux miennes, M.T.C.F., pour lui demander la conversion de ces pauvres pécheurs qui jusqu'ici s'obstinent à marcher dans leurs voies criminelles et qui, si je puis m'exprimer de la sorte, ne travaillent qu'à s'endurcir ; recommandons-les, recommandons-nous tous à Marie.

Mon dessein dans cette première instruction est d'examiner et de réfuter successivement les prétextes qu'allèguent ordinairement les pécheurs, pour se dispenser de

P. 1747

remplir le devoir pascal, c'est-à-dire le devoir que l'Église leur impose sous peine d'anathème, de s'approcher des sacrements dans ces saints jours. Je ne pourrai que parcourir rapidement ces prétextes divers, mais je tâcherai néanmoins de les détruire tous l'un après l'autre, par quelque raison décisive qui suffira pour convaincre de leur fausseté les hommes de foi. Aux autres il n'y a rien à dire, car à quoi servirait de parler à des gens qui ne veulent rien entendre ? On ne peut que les plaindre et prier pour eux. Et d'abord, je m'adresse à ceux d'entre vous, M.F., qui ayant conservé la foi, en négligent cependant les œuvres et n'en tirent aucune conséquence pratique, remettent toujours au lendemain à prendre des mesures de pénitence, comme si le lendemain était à eux, comme si Dieu ne pouvait pas leur redemander leur âme à chaque instant.

Quels sont donc les obstacles qui les arrêtent ? N'est-ce pas la crainte d'avoir à faire, s'ils se confessaient, des sacrifices trop pénibles ? N'est-ce pas parce qu'ils s'effrayent des saintes rigueurs d'une vie chrétienne ? Que leur conscience réponde. Ô mes frères, sans doute si vous avez depuis longtemps des habitudes vicieuses, il vous en coûtera pour les changer. Mais ne vous en coûte-t-il donc rien pour persévérer dans le péché ? Votre vie actuelle est-elle douce ? Soyez francs, soyez sincères ; est-elle tranquille ? Voudriez-vous mourir dans l'état où vous êtes ? N'êtes-vous pas privés du plus grand de tous les biens, de cette paix intérieure, de cette douce sérénité d'âme qui est le fruit de l'innocence et que nous ne goûtons jamais sans elle ? Ne traînez-vous pas partout un fonds d'inquiétudes secrètes que rien ne peut calmer et qui

P. 1748

chaque jour s'augmentent et s'aigrissent ? Vos désordres n'affligent-ils pas d'une manière cruelle tout ce qui vous environne, et n'ont-ils pas troublé souvent votre position ? Oh ! que de nouvelles misères ! Etes-vous insensibles aux justes reproches, peut-être trop vifs, j'en conviens, mais justes néanmoins, que vous font journellement sur votre conduite déréglée, votre père, votre mère, votre femme, vos enfants ? Quand ils vous ont dit que par vos débauches vous déshonoriez votre nom et ruiniez votre famille ; quand vous les voyez pleurer sur vos scandales, n'êtes-vous donc pas douloureusement ému ? Pouvez-vous donc être heureux en faisant le malheur de tant de personnes qui vous sont chères ? Non, M.F., et en vérité vous achetez trop cher votre honte et votre damnation ; et de plus, remarquez-le bien, plus vous différez de vous convertir, plus votre conversion devient difficile, plus vos passions se fortifient, plus vos chaînes se multiplient et deviennent pesantes.

Il vous en coûte bien plus pour vous perdre qu'il ne vous en coûterait pour vous sauver.

Nous ne demanderions pas mieux, dites-vous, que de décharger notre âme de ce dur fardeau d'iniquités qui pèse sur elle et de nous approcher des sacrements pendant la retraite ; mais elle sera si courte, nous avons si peu de temps !

Il est vrai, la retraite sera courte ; mais qu'en pouvez-vous conclure raisonnablement sinon que vous devez commencer votre confession le plus tôt possible ? Mais elle sera assez longue cependant

P. 1749

pour que vous puissiez tous vous confesser, et même sans gêne si vous en avez le désir ; nous serons à vos ordres, M.F., pendant tout le jour ; nous prendrons vos heures, et nous resterons volontiers au confessionnal jusque dans la nuit, afin que pour vous confesser, vous ne soyez pas obligés d'interrompre vos travaux s'il en pouvait résulter pour vous de graves préjudices. Que voulez-vous de mieux ? Ainsi, vous seriez sans excuses, si vous différiez encore d'obéir à la voix de Dieu qui vous appelle et qui vous presse avec tant d'amour de profiter de ces jours de salut. Ah ! chrétiens, ne l'oubliez donc pas, votre grande affaire est celle-ci ; ne regrettez pas d'y consacrer quelques moments. Vous vous plaignez d'avoir peu de temps pour vous en occuper ; mais combien n'avez-vous pas perdu de temps dans de vains plaisirs, et quelquefois d'infâmes débauches ? Combien n'en avez-vous pas dissipé dans des entretiens inutiles ? comparez la fin pour laquelle vous l'avez reçu avec l'usage que vous en faites, et tremblez que Dieu dans sa colère n'abrège ces années dans lesquelles vous ne trouvez pas une heure pour le prier et le servir ! Je ne dirai rien de plus aux chrétiens tièdes et paresseux, parce que j'espère qu'il suffira de leur rappeler dans le cours de la retraite les grandes vérités de la religion, pour qu'ils n'hésitent plus à secouer leur langueur et à se présenter aux tribunaux de la pénitence.

Mais il y a une autre classe d'hommes, hélas ! trop nombreuse qui s'en éloignent, parce que, disent-ils, ils n'ont pas une conviction assez

P. 1750

ferme des vérités de la religion.

A ceux-ci je demanderai d'abord ce qu'ils ont fait pour éclairer les doutes qui les fatiguent depuis tant d'années ; ils s'informent avec soin d'une nouvelle, d'un bruit de ville ; pour savoir s'il y avait réellement un ciel ou un enfer, à qui ont-ils eu recours ? Quels livres ont-ils lus ? Quelle étude ont-ils faite du christianisme et de ses preuves ? Essayez d'entrer avec eux dans une discussion sérieuse, ils en sont incapables ; vous ne trouverez en eux nul fonds, nuls principes, nulle doctrine ; quelques misérables plaisanteries contre les prêtres, quelques anecdotes scandaleuses, deux ou trois sophismes qui embrouillent leur raison et qu'ils répètent avec d'autant plus de hardiesse qu'ils ont moins d'esprit, voilà toute leur science ; et si on en rencontre qui ont quelque instruction réelle, ce sont les moins affermis dans leur incrédulité ; et chose bien remarquable et qui fait bien voir ce qu'est au fond cette incrédulité prétendue, il n'y en a pas un seul qui n'avoue lorsqu'il revient à la religion que ce n'était point au fond la difficulté de croire, mais la difficulté de pratiquer qui a été la cause de leurs égarements. Aussitôt, disent-ils, que, triomphant des faiblesse de notre cœur corrompu, nous nous sommes.... (*Phrase inachevée*)

Que nous parlez-vous de nos désordres ? disent peut-être en ce moment plusieurs de ceux qui m'entendent ; moi je suis un honnête homme, qu'ai-je besoin de confession ? Que ton orgueil me fait pitié ! Quoi ! tu n'as ni remords, ni scrupules ? Ô homme, tu te persuades de bonne

P. 1751

foi que tu accomplis toute justice et que tu peux braver imprudemment Dieu ? Non, ceci n'est pas vrai ; ta parole si follement hardie te condamne ; elle prouve que tu fais effort contre toi-même pour pallier tes vices ; et tu voudrais te les dissimuler à toi-même parce que tu crains d'en faire l'aveu aux pieds d'un prêtre ; voilà ton secret ; pauvre homme ! Pourquoi crains-tu ?

SERMONS

Ecoute tous ceux qui comme toi tremblent à la pensée de se mettre à genoux pour faire l'aveu de leurs honteuses faiblesses dans le tribunal de la miséricorde. Que disent-ils ? (*Phrase inachevée*)

Qu'appellez-vous des idées d'enfant ? Vous ne savez donc pas qu'aujourd'hui pratiquer la religion c'est s'exposer aux censures des hommes qui ne la pratiquent pas ? On m'appellera dévot ! J'ai peur qu'on m'accuse d'hypocrisie.

M.F., je le confesse, nous vivons dans un siècle où non seulement la religion est blasphémée dans ses mystères, outragée dans son culte, mais encore persécutée dans ses disciples ; mais que ceux-ci aient peur d'un vain mot, c'est un prodige de lâcheté qui m'étonne toujours ! Quoi, vous tremblez, parce qu'on vous traitera d'hypocrite, lorsque obéissant à votre conscience et à votre conviction intime, vous remplirez les devoirs qui ont été remplis avant vous et qui le sont encore tous les jours par une foule d'hommes aussi éclairés que vertueux ! Vous avez peur, et de qui ? des hommes que vous méprisez, et qui eux-mêmes méprisent tous ceux qui leur ressemblent, et surtout ceux qui par

P. 1752

faiblesse feignent de leur ressembler ; ce sont eux qui sont des hypocrites.

Ici, M.F., [...]

Et vous-mêmes, M.F., avez-vous donc déjà perdu le souvenir de ce qui vous est arrivé, de ce que vous avez éprouvé lorsque vous vous êtes confessés, à quelque époque que ce soit de votre vie ? Ce prêtre à qui vous avez donné votre confiance ne la mériterait-il pas tout entière ? Vous a-t-il repoussés par des paroles amères et insultantes ? Non, jamais ; il a pu se faire néanmoins que ses décisions aient quelquefois contrarié vos passions ; mais s'il les avaient flattées, que penseriez-vous de lui ? (*Fin du manuscrit*)

406

SUR LA CONVERSION

P. 1754

*Spiritus Domini misit me ut prædicarem captivis indulgentiam et clausibus apertionem et prædicarem annum placabilem Domino*¹.

Ministres de la charité de J.-C., ce divin Sauveur nous envoie au milieu des peuples pour rendre aux aveugles la lumière, aux captifs la liberté, pour offrir à tous l'indulgence, le pardon et la paix ; mais parmi ces captifs et ces aveugles, il s'en rencontre plusieurs hélas ! qui, peu touchés de leurs malheurs, ferment l'oreille à notre voix, sont insensibles à nos exhortations et sourds à nos prières. Qui donc éclairera leur esprit ? Qui brisera leurs chaînes ? Malgré tous nos efforts pour opérer leur délivrance, resteront-ils dans leurs ténèbres, dans leur triste et honteux esclavage ? Quel qu'ait été jusqu'ici leur endurcissement, ne désespérons pas d'eux ; essayons encore de les déterminer à profiter de ces saints exercices pour mettre ordre à leur conscience et appliquons-nous avec un nouveau zèle à détruire tous les obstacles qui les arrêtent ; tel est le but que je me propose dans cette instruction. Pécheurs, je vais rappeler l'un après l'autre les prétextes que vous alléguiez le plus ordinairement pour vivre dans une coupable indifférence et vous éloigner des sacrements ; je ne dirai qu'un mot sur chacun, mais si comme je l'espère, vous l'écoutez avec une sérieuse attention, et si Dieu daigne bénir mes paroles, j'ai la douce confiance que vous ne sortirez point d'ici sans être résolu enfin à prendre des mesures solides de pénitence.

¹ Cf. ci-dessus, P. 1734.

Plusieurs négligent les devoirs de la religion parce qu'ils ont, disent-ils, perdu la foi ; mais en cela il se trompent ; et cette foi qu'ils supposent éteinte est encore vivante au fond de leur âme, et ils devraient plutôt dire ce que disait un incrédule fameux au prêtre qui avant d'entendre sa confession, s'appliquait à lui démontrer la divinité du Christianisme : Mon père, allons au plus pressé ; c'est mon cœur,

P. 1755

bien plus que mon esprit qui a besoin d'être guéri. En effet, n'est-ce pas cela ? Soyez sincères, vous étiez pleins de foi dans les jours de votre innocence ; depuis quand donc votre foi est-elle devenue moins vive ? N'est-ce pas depuis que vos mœurs sont devenues moins pures ? Et chaque jour ne mettez-vous pas un nouvel obstacle à ce que les lumières du ciel pénètrent dans votre âme, en vous enfonçant de plus en plus dans les ténèbres et la fange de la terre ? Vous doutez, dites-vous ; mais est-ce sérieusement et de bonne foi ? Qu'avez-vous fait jusqu'ici pour dissiper vos doutes ? Depuis tant d'années qu'ils vous inquiètent, à qui avez-vous eu recours pour les éclaircir ? avec qui parlez-vous de religion, et dans quels lieux ? Est-ce avec des hommes qui par leur science soient capables de vous instruire, et qui par leurs vertus méritent votre confiance et votre estime ? N'est-ce pas, au contraire, avec de vils débauchés qui, dans les cafés et les auberges, les cartes ou le verre à la main, décident de tout avec des sarcasmes et répondent à tout avec des chansons ? Quels livres lisez-vous ? Vous rougiriez d'en faire l'aveu, ou si vous le faisiez avec franchise, je rougirais à mon tour de le répéter dans ce saint temple ; je ne pourrais nommer ces livres sans souiller mes lèvres ; laissez là, laissez là tous ces vains prétextes ; croyez-moi, faites un premier pas dans les sentiers de la justice et vous trouverez aussitôt la vérité, car la vérité cherche de tous côtés des hommes dignes d'elle, et sa Providence va au-devant d'eux. Eloignez de votre cœur l'orgueil, la cupidité, la haine, l'ambition, et dès lors vous ne douterez plus, mais vous vous étonnerez et vous serez inconsolable d'avoir douté ; cessez de pécher, soyez sobres, soyez chastes et vos incertitudes cesseront à l'instant même ; elles ont commencé avec vos désordres, elles

P. 1756

finiront avec eux.

Mes désordres ont été trop grands, s'écrie le pécheur avec amertume, j'en conviens ; - je ne pourrai jamais me résoudre à confesser aux pieds d'un prêtre tant d'actions affreuses, sales et dégoûtantes. - Ah ! mon frère, ne vous désespérez pas de la sorte ; combien d'autres ont éprouvé les mêmes répugnances et ont tenu le même langage ! Avant de se confesser, il leur semblait qu'il leur serait impossible de le faire ; la parole hésitait en quelque sorte sur leurs lèvres quand ils ont commencé à raconter la déplorable histoire de leur vie ; - je les ai vus ; ... la sueur de la honte coulait de leur front ! honte salutaire, qui devait être une partie de leur pénitence ! Oh ! qu'elle a été courte ! qu'ils ont été heureux l'instant d'après ! Dans leur confession ils ont trouvé un médecin et un père : un médecin qui a guéri leurs plaies, un père qui a essuyé leurs larmes. Mon ami, vous disent-ils, que notre exemple soit pour toi une leçon ; aie donc un peu de courage ; ne sois pas dominé par les préjugés d'enfant ; confesse-toi au plus vite ; car plus tu attendras, plus tu voudras attendre et ce lendemain que tu attends, c'est la mort ; et la mort, c'est l'éternité ! imite-nous et tu ne seras pas moins content, tu ne seras pas moins heureux que nous ne le sommes nous-mêmes en ce moment.

Se confesser ? Quand ? la retraite sera si courte ! singulier calcul, en vérité, que ce calcul de temps ! Ô grand Paul, combien vous fallut-il de temps pour devenir, de persécuteur acharné des chrétiens, un vase d'élection et l'apôtre des gentils ? Vous entendîtes une voix qui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? et terrassé sur le chemin de Damas, vous vous relevâtes en disant : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* - Pécheur, mon frère, écoute

SERMONS

aussi, écoute bien. Dieu te demande en ce saint jour par notre bouche : pourquoi me persécutes-tu ? pourquoi depuis tant d'années es-tu

P. 1757

rebelle à ma grâce ? Réponds à l'instant et sans hésiter : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? - Le Seigneur veut que sans plus de délais tu ailles trouver un ministre, comme St Paul alla trouver Ananie. Voilà l'essentiel, commence ta confession en détail avec un vrai repentir et ne t'inquiète pas du reste. Que tu la finisses quelques jours plus tôt ou quelques jours plus tard, qu'importe pourvu que ta conversion soit sincère et durable.

Ce qui m'inquiète, en effet, direz-vous, ce n'est pas de voir se prolonger des épreuves que mes inconstances, je l'avoue, ont rendu nécessaires ; mais pardonnez-moi d'hésiter et de m'effrayer un peu des reproches que ne manqueront point de me faire mes anciens complices de débauche, quand ils sauront que je songe à changer de conduite. Un tel paraît se convertir, s'écrieront-ils : ah ! c'est un hypocrite ! - Quelle pitié, mon frère ! quoi, obéir à sa conscience, réformer ses mœurs, professer hautement sa foi, avoir le courage de rendre à Dieu ce qui est à Dieu en présence même de ses ennemis, braver le respect humain, c'est être un hypocrite ! non, non ; mais ce libertin qui s'efforce de paraître pire qu'il ne l'est, voilà l'hypocrite ! mais cet impie qui affecte une sécurité qu'il n'a pas, voilà l'hypocrite ! et après tout qu'importe le blâme de pareilles gens ? Entendez-vous donc vous faire leur esclave ? Irez-vous donc brûler à leurs pieds l'encens de la peur ? L'esclave moins avili que vous ne porte que sur son corps d'humiliantes chaînes, et ces chaînes, ce serait votre âme qui les porterait ; elle souffrirait d'être retenue par de si indignes liens ! Vous sacrifieriez follement votre indépendance, votre repos, votre éternel salut ! et à qui donc ? à des hommes que vous n'estimez pas, et qui eux-mêmes, vous le savez bien, méprisent tous ceux qui leur ressemblent, et surtout ceux qui par faiblesse feignent de leur ressembler. Vous irez à confesse ? eh bien, qu'est-ce à dire ? (*Manuscrit inachevé*)

407

SUR LA CONVERSION

P. 1758

Spiritus Domini misit me ut prædicarem captivis indulgentiam, et clausibus apertionem ut prædicarem annum placabilem Domini. ¹

L'esprit de Dieu nous envoie pour annoncer la lumière aux aveugles, aux captifs la liberté, pour offrir à tous le pardon et la paix ; mais hélas ! parmi ces aveugles et ces captifs, il y en a plusieurs qui sont sourds à notre voix, qui ne veulent point que nous éclairions leurs yeux, que nous brisions leurs chaînes ; ils s'obstinent malgré tous nos efforts à rester dans leurs ténèbres, dans leur triste et honteux esclavage. Et comment justifient-ils à leurs propres yeux une résistance si coupable et si insensée ? Que disent-ils ? C'est ce que nous allons examiner dans cet entretien. Comme les prétextes qu'ils allèguent sont nombreux, je ne dirai qu'un mot sur chacun ; mais je tâcherai que ce mot soit décisif.

Et d'abord, tous les pécheurs qui remettent au soin du lendemain à prendre des mesures solides de pénitence, n'agissent ainsi que parce qu'ils s'effrayent des sacrifices que l'on exigerait d'eux avant de les admettre aux sacrements. Et en effet, pour se rendre dignes d'y être admis, il y a bien des choses en eux à réformer. Sans doute, on ne change pas des habitudes vicieuses sans qu'il en coûte à la nature ; mais, mon frère, ne vous en coûte-t-il donc rien pour persévérer dans le péché ? En restant dans l'état où vous êtes, ne renoncez-vous pas au plus grand de tous les biens, au repos de votre conscience, à cette sérénité d'âme qui est le

¹ Cf. ci-dessus, P. 1734.

fruit de l'innocence du cœur, et qu'on ne peut goûter jamais sans elle ? Est-il donc si doux de traîner après soi ce fonds d'inquiétudes secrètes que rien ne peut calmer, et qui, de jour en jour, s'augmentent et s'aigrissent de plus en plus et vous rendent insupportable ? Les désordres qui vous rendent si malheureux ne font-ils pas aussi trop souvent le malheur de tous ceux qui vous

P. 1759

entourent ? Etes-vous insensibles aux reproches que vous font journellement sur votre conduite, sur votre éloignement des sacrements, votre père, votre mère, votre femme, vos enfants ? Quand ils vous ont dit que par vos débauches, vous déshonoriez votre nom, et ruiniez votre famille ; quand vous les voyez pleurer sur vos scandales, n'en êtes-vous pas douloureusement émus ? Pensez-vous être heureux et empêcher de l'être tant de personnes que vous aimez et dont vous êtes si tendrement aimés ? Non, non, M.F., et en vérité, vous achetez trop cher votre honte, vos remords et votre damnation.

Mais, diront quelques-uns, nous n'hésiterions pas à sortir à l'instant de cet état funeste si nous avions la foi ; c'est la foi qui nous manque. Non, M.F., vous vous trompez, la foi ne vous manque pas ; votre foi est affaiblie plutôt qu'éteinte. Et depuis quand a-t-elle été ébranlée ? N'est-ce pas depuis que vos passions ont trouvé commode de s'affranchir des devoirs que la religion impose à ses enfants ? Tandis que vous avez été sobres et que vous avez été chastes, la religion vous paraissait aussi digne de votre admiration que de votre amour ; mais aussitôt que vous vous êtes plongés dans la fange de la terre, vous avez été enveloppés de ses ténèbres ; vous avez eu besoin de sophismes pour vous défendre contre les remords ; vous les avez cherchés et vous les avez trouvés dans des livres et des conversations impies, et vous les avez saisis avec cette espèce de joie qu'éprouverait un criminel, s'il pouvait échapper au supplice en brisant le glaive que la justice tient suspendu sur sa tête. En deux mots voilà votre histoire. Or, aujourd'hui, il s'agit de savoir si vous êtes décidés à mourir dans cet état, si c'est un parti pris de vous précipiter dans l'éternité avec vos doutes, et d'aller au tribunal de Dieu lui demander.

P. 1760

raison de ses lois et de ses mystères.

Voilà qu'il nous envoie aujourd'hui vers vous, non pour combattre une à une vos objections, parce que ce n'est point par des raisonnements sans fin qu'on guérit un cœur malade, mais pour vous dire de renoncer franchement à d'ignobles et sales plaisirs, et qu'alors vos incertitudes s'évanouiront comme un vain songe. Certes, vous n'êtes pas plus sages que vos pères ; vous n'avez pas plus de science, de lumières, que tant de grands hommes qui ont cru et défendu les saintes doctrines du christianisme. Ce qu'ils ont cru, vous le croirez donc sans peine, dès que la volupté et le vice ne dégraderont plus votre intelligence. Réformez vos mœurs et vous ne douterez plus, mais vous vous étonnerez et vous serez inconsolables d'avoir douté ; vos doutes ont commencé avec vos désordres, ils finiront avec eux.

Cela peut être, mais enfin, quand notre foi se sera ranimée, notre courage se ranimera-t-il aussi ? en aurons-nous assez pour faire des démarches qui nous exposeront aux railleries de nos anciens complices de débauches ? Oui, et votre raison devrait suffire pour cela ; car enfin, que diront ils ? Ils diront : un tel va à confesse ; c'est un hypocrite ? Quoi, se mettre au-dessus du respect humain, refuser de brûler devant cette idole l'encens de la peur, réformer ses mœurs, rendre à Dieu ce qui est à Dieu, c'est être un hypocrite ? Non, mais ce libertin qui affecte une sécurité qu'il n'a pas, qui s'efforce de se montrer pire qu'il n'est en effet, voilà l'hypocrite ! Et après tout, que vous importent ces discours insensés ? Est-ce que vous n'êtes plus votre maître ? Consentirez-vous à vous faire esclave de qui que ce soit ? l'esclave, moins avili que vous, ne porte... (*Manuscrit inachevé*).

408

DISCOURS D'OUVERTURE D'UNE MISSION. ¹

P. 1762

Spiritus Domini misit me ut prædicarem captivis indulgentiam et clausibus apertionem, et prædicarem annum placabilem Domino.

Le Seigneur m'a envoyé pour annoncer aux aveugles la lumière, aux captifs la liberté, pour publier le jour de la réconciliation du Seigneur. (Is. c. 61)

C'est avec joie que je remplis en ce moment, M.F., l'ordre que Dieu lui-même me donne de vous annoncer les grâces et les faveurs spéciales qu'il est prêt de répandre sur vous, pourvu que vous soyez disposés à les recevoir dans un cœur reconnaissant et docile ! Depuis longtemps nous attendions avec impatience ce jour heureux de la réconciliation du Seigneur avec son peuple, - *annum placabilem Domino* - ; nous savions que dans d'autres villes, des missionnaires animés d'un zèle vraiment apostolique avaient opéré des miracles de conversion, que les pécheurs les plus endurcis avaient été entraînés moins encore par l'éloquence de leurs discours que par la sainteté éminente de leurs vertus, qu'à leur voix humble et forte la religion était en quelque sorte sortie de son tombeau tout éclatante de gloire, et il nous tardait de les voir venir au milieu de vous pour y renouveler les mêmes merveilles, pour rendre aux aveugles la lumière et aux captifs la liberté : *ut prædicarent captivis indulgentiam et clausibus apertionem.*

Nos vœux sont exaucés, M.F., ces hommes de Dieu vont bientôt paraître ; de leur bouche sortiront des paroles pleines de paix et d'onction, d'ardeur et de force, et votre retour vers Dieu, du moins nous en avons l'espérance, sera le fruit de leurs travaux et la récompense de leur ministère.

Cependant, le Seigneur semble me dire aujourd'hui comme

P. 1763

autrefois à son prophète : franchissez, franchissez les portes ; *préparez les voies, aplanissez la route*, écarterez les obstacles. Hélas ! M.F., nous devons nous attendre à en rencontrer de plus d'un genre ; néanmoins nous avons la douce confiance qu'ils disparaîtront successivement et que bientôt nous chanterons tous d'une seule voix et d'un seul cœur le cantique des éternelles miséricordes.

Pour obtenir ce résultat qui est l'objet de nos désirs les plus vifs et de nos prières les plus ardentes, je tâcherai, M.F., après vous avoir montré en peu de mots la nécessité et le but de la mission, de détruire les prétextes qui pourraient rendre inutiles pour plusieurs les nouveaux moyens de salut que la bonté du Seigneur nous prépare.

Implorons, etc.

Quand on considère attentivement l'état actuel de la religion parmi nous, on est saisi d'un profond sentiment de tristesse, et l'âme succombe, en quelque sorte, sous le poids des inquiétudes les plus douloureuses ; il semble en effet que le Seigneur ait inutilement épuisé ses vengeances et ses miséricordes pour nous ramener à lui, et que rien ne puisse plus désormais nous corriger ni nous détromper de nos erreurs. L'horrible impiété et tous les vices qui forment son épouvantable cortège, s'avance la tête levée comme aux premiers jours de nos malheurs ; des hommes de tous rangs, de tous états, des femmes, des enfants même marchent à sa suite ; le blasphème découle de sa bouche impure, et sur ses lèvres frémissantes on voit éclore avec effroi je ne sais quel affreux sourire qui est comme le signal de son triomphe et de [...]. De toutes parts on voit que tous les liens des familles sont dissous, qu'il n'y

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

P. 1764

a plus de foi dans les alliances, ni de probité dans le commerce, les tribunaux, (j'en appelle à une expérience récente) les tribunaux sont épouvantés d'avoir à punir des crimes inconnus à nos ancêtres ; le peuple même des campagnes se livre à des excès d'incrédulité et de licence qui semblaient réservés aux capitales les plus dissolues ; le vol, l'ivrognerie, l'impureté, l'usure, que l'Écriture compare à des bêtes féroces, semblent se disputer et dévorent les derniers restes de la religion dans nos paroisses jadis si pieuses, si ferventes et si fidèles. Que ferons-nous donc pour empêcher de si grands maux d'être bientôt sans mesure ? Et ce qui est plus affligeant que tout cela, c'est qu'on s'accoutume à voir de sang-froid ces désordres inouïs, c'est que presque personne n'en prévoit les suites, et ne songe à apporter à de si grands maux le seul remède qui puisse les empêcher d'être bientôt sans mesure. Que dis-je ? des gens se croient sages parce qu'ils ne s'occupent que de leur fortune ou de leurs plaisirs, s'étonnent de ce que nous cherchions à arrêter le cours de cette immoralité désastreuse, vaste comme la mer et plus terrible que ne l'est l'Océan dans un jour de tempête, quand nous nous efforçons d'y opposer une digue... On nous regarde en pitié et on nous demande froidement ce que nous prétendons faire. M.F., le voici :

D'abord nous voulons remplir le premier des devoirs que Dieu impose à ses ministres, celui de proclamer la vérité avec d'autant plus d'éclats que le monde la combat avec plus d'opiniâtreté ; nous voulons que, lorsque vous paraîtrez devant le souverain Juge, et que nous y serons nous-mêmes appelés pour rendre compte de notre administration, aucun de vous ne puisse nous reprocher d'avoir négligé un seul des moyens qu'il est en notre pouvoir d'employer pour éclairer

P. 1765

et sauver vos âmes. Alors, M.F., nous nous présenterons devant Dieu avec une humble confiance ; votre perte du moins ne nous sera pas imputée ; nous pourrons vous prendre vous-mêmes à témoin des efforts de notre zèle ; et prosternés au pied de son trône, nous répéterons sans crainte, devant vous et devant les Anges, ces paroles que le Seigneur adressait aux enfants d'Israël par la bouche d'un de ses prophètes : Qu'avons-nous pu faire que nous n'ayons fait ? *quid potui facere et non feci*¹ ?

Après vous avoir répondu, souffrez que je vous interroge à mon tour. - M.F., que comptez-vous faire dans ces jours de salut où toutes les grâces du ciel viendront en quelque sorte au devant de vous ? Serait-il possible que vous refusassiez d'entrer dans nos vues ou plutôt dans celles de la bonté du Seigneur sur cette ville ? Seriez-vous ennemis de votre propre bonheur au point de repousser le don de Dieu et la main qui vient vous guérir ? Ah ! M.F., s'il en était ainsi, il ne nous resterait plus qu'à conjurer le Seigneur avec larmes de nous retirer du milieu d'un peuple sourd à nos exhortations, insensible à nos prières ; d'un peuple qui, suivant l'expression de l'Apôtre, se jugerait lui-même indigne de l'éternelle vie. Je l'avoue, pour moi, je sens mes forces défaillir et mon courage s'éteindre à cette pensée que je serais destiné à voir s'éteindre la religion (parmi vous) dans cette partie du diocèse, à assister sur son lit de mort une chrétienté expirante, à être témoin de ses angoisses, et à mêler douloureusement mes sueurs, aux sueurs stériles et glacées de sa dernière agonie.

P. 1766

M.F., *je pense de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi : confidimus autem de vobis, dilectissimi, meliora et viciniore salutis tametsi ita loquimur.* Déjà, sans doute, la plupart des fidèles qui m'écoutent sont décidés à écouter avec un cœur docile les salutaires avertissements dont nos chaires vont retentir ; mais je ne saurais cependant m'empêcher de

¹ Is., 5, 4.

SERMONS

craindre que plusieurs, par les motifs les plus frivoles et les plus coupables, ne laissent échapper une occasion si heureuse de se réconcilier avec Dieu et avec eux-mêmes ; les uns parce qu'ils n'ont qu'une foi chancelante, les autres par respect humain, et sous le prétexte que des affaires trop multipliées les empêchent de suivre les saints exercices de la mission. Avant qu'elle commence, la charité me presse de chercher à les arracher aux misérables préjugés qui les dominent et les enchaînent ; la parole de mon Dieu est assez puissante pour opérer ce prodige, et je l'attends de sa miséricorde.

Je m'adresse d'abord à ceux qui refusent de se convertir, parce qu'ils ne sont pas certains, disent-ils, de la vérité de la religion, et je me borne à leur faire une seule question : votre foi a-t-elle été ébranlée, mais quand l'a-t-elle été ? N'est-ce pas lorsque vos passions ont trouvé commode de ne rien pratiquer ? ... Je ne dispute point avec vous, M.F. Combien y a-t-il d'années que vous êtes tombés dans la débauche ? Combien y a-t-il d'années que vous n'avez été à confesse ? vous êtes incroyants depuis ce temps-là ! Je parle à votre conscience : faites silence, écoutez sa voix : elle vous rappellera que dans les jours de votre innocence la religion vous paraissait telle qu'elle est, c'est-à-dire aussi digne de votre admiration

P. 1767

que de votre amour. Mais aussitôt que vous vous êtes plongés dans la fange de la terre, vous avez été environnés de ses ténèbres ; la religion n'était pour vous qu'une importune ; vous avez voulu vous en délivrer ; vous avez eu besoin de sophismes pour vous défendre contre les remords ; vous les avez trouvés dans des livres ou des conversations impies, et vous les avez saisis avec cette espèce de joie qu'éprouverait un criminel s'il pouvait échapper au supplice en brisant le glaive que la justice tient suspendu sur sa tête. M.F., en deux mots voilà votre histoire.

Or, aujourd'hui il s'agit de savoir si vous êtes décidés à mourir en cet état, si c'est un parti pris de vous précipiter dans l'éternité avec vos doutes et d'aller au tribunal de Dieu lui demander raison de ses lois et de ses mystères.

Voici les ministres de son amour qui viennent à vous, non pour combattre une à une vos objections, parce que ce n'est point avec des raisonnements sans fin qu'on guérit un cœur malade, mais pour vous dire de mettre un terme à vos désordres, et qu'aussitôt vos incertitudes s'évanouiront comme un vain songe ; certes, vous n'êtes pas plus sages que vos pères ; vous n'avez pas plus de lumières que tant de grands hommes qui dans tous les siècles ont cru ce que nous croyons. Si donc vous rejetez les doctrines du christianisme, ce n'est point parce qu'elles sont incompréhensibles, car tout dans la nature même est incompréhensible pour notre pauvre esprit ; rompez vos habitudes perverses ; cessez de goûter les voluptés du

P. 1768

vice, et vous êtes sauvés ! Alors vous ne douterez plus, mais vous vous étonnerez et vous serez inconsolables d'avoir douté.

Approchez maintenant, ô vous qui craignez de prendre part à la mission, parce que vous n'osez pas paraître chrétiens en présence des hommes qui ont le malheur de ne pas l'être. Approchez... ou plutôt, allez cacher votre honte loin de ces autels où réside l'Agneau sans tache qui vous a nourris de sa chair et abreuvés de son sang, loin de ces fonts sacrés où vous reçûtes le divin caractère dont vous rougissez ! Apostats, sortez, sortez de ce temple ; ici tout vous accuse, mais où irez-vous ? Où fuirez-vous pour être où Dieu ne soit pas ? Au lieu de vouloir échapper à ses regards, que n'ouvrez-vous les vôtres pour considérer jusqu'à quel point la raison vous abandonne quand vous vous faites volontairement l'esclave d'un vil respect humain ? Car enfin, à qui donc sacrifiez-vous vos lumières, votre conscience, votre éternité ? A des hommes que vous n'estimez pas, à des hommes à qui peut-être vous ne voudriez pas confier la plus petite partie de votre fortune, le moindre de vos intérêts. Quelle pitié ! quoi,

parce qu'il y a des aveugles qui nient le soleil, vous refuserez de marcher à sa douce et bienveillante lumière ! Parce qu'il y a des insensés qui en étalant leur opprobre et leur folie, se moquent de tout ce qui n'est pas dégradé, de même, il faudra que vous restiez étendu à côté d'eux au fond de l'abîme du crime et de l'abjection, et que vous rejetiez les grâces de réconciliation qui vont vous être offertes ! Que vous êtes à plaindre et que vous connaissez

P. 1769

peu les hommes dont la censure vous effraye ! Sachez qu'en eux-mêmes ils méprisent tous ceux qui leur ressemblent ; et surtout ceux qui par faiblesse feignent de leur ressembler ; ils se rient du lâche qui dissimule sa foi bien plus que du vrai chrétien qui la confesse ouvertement ; au contraire, ils savent gré à ce dernier de la franchise qui le fait se montrer tel qu'il est, ils le respectent dans leur cœur ; sa vertu les subjugue, et s'il persiste constamment dans sa religion et qu'il y conforme en tout sa conduite, l'estime des gens de bien et celle même des méchants est le premier prix qu'il recueille de sa fermeté et de son attachement à ses devoirs. - Et quand il en serait autrement, après tout qu'importe ? cet impie qui s'avisera de trouver mauvais que vous alliez chercher votre guérison dans les tribunaux de la miséricorde, vous défendra-t-il contre Dieu au jour de ses vengeances ? Vous arrachera-t-il de ses mains ? Quel appui, quelle protection, quel secours attendez-vous de lui ? Forcera-t-il J.-C. à reconnaître devant son Père celui qui aura rougi de le reconnaître devant les hommes ?

Chose étrange ! si je venais vous annoncer, M.F., que le prince veut vous élever à un emploi brillant, bien au-dessus de votre condition, de vos mérites et de vos espérances, vous ne craindriez ni les sarcasmes ni les railleries des hommes jaloux de votre bonheur ; et quand je viens de la part du Roi du ciel vous annoncer que malgré votre indignité, il veut partager avec vous son royaume et vous

P. 1770

associer à son éternelle gloire, vous tremblez comme des enfants ; vous regardez avec inquiétude autour de vous pour savoir si en acceptant cet immense bienfait vous ne vous exposez point aux misérables censures de quelques misérables, qui, parce qu'ils ont affermi l'abomination dans leur cœur, voudraient que tout le monde leur ressemblât, et que vous fussiez comme eux sans foi, sans religion, sans Dieu !

Que pourrais-je ajouter à ces réflexions ? Si elles ne suffisent pas pour vous faire surmonter les difficultés d'amour-propre qui vous arrêtent, redoublez d'attention, écoutez ce que je vais dire des hommes qui ne sont pas moins insensés que vous, puisqu'ils marchent dans la vie sans en prévoir le terme, et qu'ils s'occupent de tout, excepté de ce qui devrait les occuper uniquement. Aveuglement prodigieux ! L'éternité, la céleste béatitude, J.-C. et son amour, Dieu et ses perfections infinies, et l'ineffable bonheur qu'il prépare à ses élus, font moins d'impression sur leur cœur que les rêves du sommeil, ont moins de force pour attirer leurs désirs que le plus futile, que le plus vil objet, qu'un plaisir qu'on goûte et qui n'est plus, que la possession de quelques pieds de terre, d'un peu de boue dont on ne jouit pas ! Cependant, à les entendre, il n'en est pas ainsi ; c'est moins la bonne volonté que le temps qui leur manque pour profiter des grâces extraordinaires dont ils vont être environnés ; ils en reconnaissent jusqu'à un certain point l'excellence et le prix ; mais sous le prétexte de donner à leurs affaires les soins qu'elles exigent,

P. 1771

ils ne consacreront point à celle de leur salut ces jours où il leur serait plus facile que jamais d'y mettre ordre. M.F., que vous demandons-nous donc ? Que vous quittiez votre état, que vous vous sépariez de votre famille, que vous vous enfermiez dans la solitude pour vous y livrer aux austérités de la pénitence ? Non, rien de tout cela ; mais nous vous prions, nous

SERMONS

vous conjurons d'assister le matin et le soir pendant au moins une semaine à des exercices éminemment propres à vous sanctifier. Nous refuserez-vous si peu de chose, vous qui ne refusez aucun travail, qui ne craignez aucune fatigue, qui souffrez tout, vous soumettez à tout pour augmenter votre fortune ou pour satisfaire des penchants souvent criminels ? N'y a-t-il donc que pour votre âme que vous ne ferez rien ? Vous avez souvent passé des nuits entières dans les plaisirs et dans les débauches ; vous allez à dix lieues de chez vous dans la saison la plus rigoureuse pour vendre vos récoltes, vos bestiaux, pour faire un marché, une ferme, et vous ne viendriez pas dans la maison du Seigneur pour y déposer ce poids énorme de péchés que vous portez dans votre conscience, pour implorer votre pardon, pour vous instruire de vos devoirs, pour gagner le ciel ?

M.F., quand je viens à penser depuis combien de temps plusieurs d'entre vous négligent et à quoi ils sacrifient leurs intérêts les plus chers ; quand je me représente la multitude d'âmes qui brûleront éternellement faute d'une seule de ces grâces que vous avez méprisées jusqu'ici avec une obstination si coupable,

P. 1772

je m'anéantis devant l'impénétrable justice de mon Dieu qui laisse dans les ténèbres de la mort tant d'infortunés qui par la disposition de leur cœur mériteraient beaucoup plus que vous d'être éclairés ; et je m'abîme dans l'amour et la reconnaissance à l'aspect de cette bonté infinie qui sans se lasser, sans se rebuter jamais de vos ingratitude, ne cesse point de vous poursuivre dans les régions lointaines où vous ont entraînés vos folles passions, jusqu'à ce qu'elle ne vous ait enfin ramenés dans la maison paternelle. Pauvres prodigues, voici le moment d'y rentrer ! Pécheur, mon frère, reviens à ton Dieu, à ton Sauveur qui te crie : Mon fils, pourquoi veux-tu périr ? N'es-tu point encore détrompé de ce vain fantôme du monde, qui, de loin, séduit par son éclat, et qui, de près, tourmente et désespère par le néant de tout ce qu'il donne et de tout ce qu'il promet ? Depuis vingt, trente, quarante ans. tu laboures péniblement l'iniquité et tu sèmes ta damnation à la sueur de ton front ; malheureux ! ne croiras-tu jamais ton Dieu qui te dit : *Venez à moi et goûtez combien mon joug est doux et mon fardeau léger ?* Non, non, il ne le croira pas ; l'âme abrutie par le péché se révolte contre son bonheur même ; elle s'enfonce dans sa misère avec une sorte de rage, et elle se fait de son désespoir une horrible jouissance ; plutôt que de se charger d'un *léger fardeau*, elle supportera sans relâche le *poids du jour*, et les tourments du monde ont pour elles plus de charmes que les consolations de Dieu. Pauvre âme ! d'où te

P. 1773

vient cet excès de folie ? Rentre en toi-même, tandis qu'il en est temps encore ; sors de Babylone, quitte cette ville empestée, infâme réceptacle de tous les crimes ; reviens dans la contrée natale, dans le sein de ton père, *in atriis domus Dei tui*¹ ; c'est là qu'enfin rendue à tes devoirs, à ta véritable destination, après avoir lavé dans les larmes toutes tes souillures, tu retrouveras cette paix que le monde ne donne point, cette paix de Dieu qui surpasse tout sentiment : *pax Dei quæ exsuperat omnem sensum*².

M.F., les motifs que je viens de vous présenter ne suffisent-ils point pour détruire ceux que vous pourriez avoir de retarder l'heure de votre conversion ? Faut-il que j'ouvre à vos yeux ce trésor de colère et de vengeance que vous amassez dans le cœur de Dieu ? Dieu d'un côté, de l'autre l'homme ingrat, se déclarant révolté. - M.F., cette espèce de combat doit avoir une issue. Qu'est-ce qui l'emportera ? Pécheur sera-ce toi ? Vaincras-tu Dieu ? Prenez-y garde, vos iniquités qui vont toujours croissantes auront bientôt épuisé sa patience. Le péché, comme

¹ Ps., 135, 2.

² Ph., 4,7.

le dit un grand docteur, fait un cri terrible à ses oreilles toujours attentives ; il est un spectacle d'horreur à ses yeux toujours ouverts, et si vous tardez d'obéir à la voix de sa miséricorde, qui vous appelle aujourd'hui avec tant de douceur, sa justice longtemps retenue éclatera enfin, et vous périrez ! Il est temps, M.F., je vous en avertis de la part de Dieu ; il est temps de sortir de votre assoupissement et de revivre à la grâce, car pour plusieurs de ceux qui m'entendent, le jour de la ruine

P. 1774

est proche ; ne me dites donc point comme les enfants d'Israël à Ezéchiel : *cette menace que vous nous faites ne sera pas de si tôt accomplie - in tempora longa iste prophetat*¹. Ce n'est point moi, c'est J.-C. qui vous répond que la cognée est déjà à la racine de l'arbre : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est*². - Encore un moment, à votre premier voyage, demain, cette nuit même peut-être, *vous verrez les portes de la mort, le tissu de votre vie sera enlevé et replié comme la tente des pasteurs ; la trame en sera coupée par le Seigneur comme la toile par le ciseau du tisserand*. Encore un peu de temps, et il n'y aura plus de temps pour vous.

M.F., vous n'êtes pas assez frappés de cette pensée ; elle est effroyable pourtant. Elle le sera bien plus encore lorsque vous verrez l'accomplissement de ce que je vous annonce, lorsque la mort étendra sur vous ses mains affreuses, lorsque vous entendrez les premiers bruits de l'orage qui va vous briser, lorsque, de tous les points du vaisseau déjà entr'ouvert qui vous tient suspendu sur l'abîme, ce cri lamentable viendra frapper votre oreille : nous sommes perdus ! Alors vous vous souviendrez de ce discours, vous vous rappellerez que dans cette mission le pardon vous a été offert et que vous avez refusé le pardon, que de cette même bouche dont je consacre les divins mystères, je vous ai conjurés au nom de J.-C., mon Sauveur, de vous jeter entre ses bras, et que vous ne l'avez pas voulu.

Cette pensée sera pour vous le commencement d'un malheur sans fin ; elle vous accompagnera au tribunal de Dieu ; elle vous suivra dans l'enfer, et éternellement, elle y nourrira dans votre sein un désespoir

P. 1775

plus brûlant que ses feux.

Mais, je ne sais quoi de triste et de sombre saisit et bouleverse mon âme ; je jette les yeux sur la foule qui m'entourne ; elle est immense ! hommes, femmes, enfants se taisent, écoutent ; il me semble voir que la parole et la grâce de mon Dieu agissent sur plusieurs, mais tous sont-ils également touchés ? Non ; l'un dit : j'ai telle restitution à faire ; l'autre, telle liaison à rompre ; l'autre encore, telle habitude à vaincre ; ils hésitent, ils se flattent de pouvoir sans dangers reculer l'époque de leur conversion. Cependant, si je prenais les noms de tous les individus que cette cérémonie rassemble, et que, dans un an, je remontasse dans cette chaire, cette liste fatale à la main ; si je faisais l'appel de ceux qui y seraient inscrits, combien ne seraient plus là pour me répondre ? Leurs parents, leurs amis me diraient d'une voix entrecoupée de sanglots : ne les appelez point ; ils sont morts ! ...

Ô ciel, tous mes os frémissent ! Mon Dieu, où sont-ils ces chrétiens qui tout à l'heure vont être précipités devant votre tribunal suprême ? Mettez sur leur front un caractère qui les distingue ; et, descendant de cette chaire, j'irai à eux, je les conjurerai par les entrailles de votre miséricorde de ne pas attendre pour revenir à vous ce moment où vous-même déclarez qu'on ne vous trouvera plus. Je leur dirai que quand on vit en répruvé, on meurt répruvé ; je leur dirai que le ciel est encore ouvert pour eux s'ils se hâtent de mériter d'y

¹ Ez., 12, 27.

² Mt., 3, 10.

SERMONS

P. 1776

être admis ; je leur parlerai du jugement, de l'enfer, de l'éternité, de l'éternité ! – Mon Dieu, que ne leur dirais-je pas ? Il me semble que j'épuiserais toute la religion pour les préserver des irrémédiables malheurs auxquels ils s'exposent, et que je ne me séparerais d'eux qu'après les avoir remis entre les bras de Jésus-Christ.

Mon Dieu, faites vous-même ce que je ne puis faire ; jetez dans leur âme un trait de lumière qui les épouvante. Parlez-leur de cette voix forte et pénétrante qui remue le cœur des pécheurs, qui l'ébranle, qui le brise ; afin qu'ils reviennent de leurs voies égarées, et qu'ils commencent dès cet instant même à se repentir et à vous aimer. Mon Dieu, ayez pitié de ma faiblesse ; aidez-les à rompre les chaînes du péché ; ne permettez pas qu'aucun d'eux périsse. Seigneur, ce sont tous vos enfants ; tendez-leur donc la main de votre miséricorde, cette main puissante et douce qui arracha saint Pierre aux flots, et qui bénit la pauvre pécheresse repentante à vos pieds !

409

SUR LA CONVERSION

P. 1776 bis

*Spiritus Domini misit me ut prædicarem captivis indulgentiam et clausibus apertionem, et prædicarem annum placabilem Domino.*¹

L'esprit du Seigneur m'a envoyé pour annoncer aux aveugles la lumière, aux captifs la liberté, pour publier le jour de la réconciliation du Seigneur.

Elle s'ouvre donc enfin cette mission depuis si longtemps attendue ! M.F., quel beau jour ! justes, réjouissez-vous ; toutes les grâces du ciel viennent en quelque sorte au-devant de vous, pour ranimer votre foi et votre piété ; pécheurs, réjouissez-vous ; vos chaînes vont être rompues, vos ténèbres vont être dissipées ; nous apportons la lumière aux aveugles, aux captifs la liberté. L'Esprit de Dieu nous envoie pour annoncer à tous le temps des grandes miséricordes du Seigneur : *Annum placabilem Domino*. Et nous-mêmes, prêtres de Jésus-Christ, réjouissons-nous ; le peuple que nous venons évangéliser n'est point du nombre de ces peuples dont parle l'apôtre, qui se jugeant eux-mêmes indignes de l'éternelle vie, repoussent la parole sainte ; celui-ci a un sincère désir de l'entendre ; il l'écouterait avec respect, avec docilité, avec amour et par conséquent avec fruit.

Cependant, prenons garde de nous laisser tromper par nos espérances mêmes ; n'oublions point que lorsque nous commençons une mission pour sauver les âmes, le démon en commence une aussi pour les perdre ; il s'en va de tous côtés, soulevant les passions, semant des préventions odieuses et de

P. 1777

vaines alarmes, multipliant ses artifices pour rendre inutiles les efforts de notre zèle : *circuit quærens quem devoret*². Et lui aussi, il a ses missionnaires ! des hommes se rencontrent qui se chargent de cet affreux apostolat de l'enfer. Tandis que du haut de nos chaires nous prêchons la vérité, ils répandent autour d'eux le mensonge, et ils se servent de mille prétextes divers pour empêcher les pauvres pécheurs de profiter des moyens extraordinaires de salut que la bonté du Seigneur leur offre dans ces saints jours.

Voyez comme ils travaillent pour élever de nouveaux doutes dans l'esprit de ceux dont la foi est déjà chancelante, pour effrayer les faibles, les timides de cœur, par leurs sarcasmes

¹ Cf. ci-dessus, P. 1734.

² 1 P., 5, 8.

et leurs moqueries sacrilèges ; enfin, ils cherchent à persuader aux tièdes, à cette foule hélas ! si nombreuse de gens sans ferveur, avides de plaisirs et uniquement occupés d'affaires, de négliger les pieux exercices de la mission, qui leur feraient perdre, disent-ils, un temps précieux. Sans doute, mes frères, la plupart d'entre vous ne prêteront point l'oreille à des discours si grossièrement impies ; toutefois, comme ils ne sont pas sans danger, comme il serait possible que quelques-uns mêmes des chrétiens que cette cérémonie rassemble se fussent laissés séduire, ou du moins ne fussent pas encore décidés à combattre et à vaincre tous les obstacles que le démon et ses ministres vont mettre à leur conversion, je veux dès aujourd'hui fixer leurs résolutions incertaines et détruire dans leur esprit les préjugés qui leur seraient si funestes ; oui, je voudrais dès ce premier moment vous convaincre tous de la nécessité de revenir à Dieu, après de longs égarements peut-être, si bien qu'il n'y eût personne dans cette paroisse, qui ne dît de tout son cœur : Allons à la mission ! Faisons une bonne mission ! voici

P. 1778

le temps favorable ; jamais nous ne trouverons une occasion si heureuse de mettre ordre à notre conscience et de la décharger de ce dur fardeau d'iniquités qu'elle porte si péniblement et si follement depuis tant d'années ! - Mais, la justification de l'homme, la réconciliation du pécheur avec Dieu ne peut être l'ouvrage que de Dieu même ; implorons donc ses lumières et son secours par l'intercession de la très Sainte Vierge : *Ave Maria*.

Je m'adresse d'abord à ceux qui refusent de se convertir sous le prétexte qu'ils ne sont pas convaincus des vérités de la religion, et je leur dis :

M.F., expliquons-nous franchement. Votre foi est ébranlée ; je veux le croire, puisque vous le dites ; mais depuis quand l'est-elle ? Voulez-vous le savoir ? Dites depuis combien d'années vous vous êtes livrés à la débauche. - Dites depuis combien d'années vous n'avez été à confesse. - M.F., voilà la date que nous cherchons ; vous êtes incroyables depuis ce temps-là. - M.F. soyez sincères, car à quoi sert de se tromper ? Soyez attentifs, j'interroge votre conscience ; faites silence ; elle répète ce que je viens de dire, j'en suis bien sûr ! Répondez : à l'époque de votre première communion et dans les premières années de votre jeunesse, tandis que vous avez conservé votre innocence, la religion ne vous paraissait-elle pas aussi digne de votre admiration que de votre amour ? Est-ce que vous doutiez alors ? non ; mais aussitôt que vous vous êtes plongés dans la fange de la terre, vous avez été environnés de ses ténèbres ; la religion qui auparavant vous semblait si consolante, si belle et si douce, vous a été à charge depuis que vous avez violé ses préceptes ; étant dès lors devenue pour vous un censeur sévère

P. 1779

et importun, vous avez voulu vous en délivrer ; ayant besoin de sophismes pour vous défendre contre le remords, vous les avez trouvés dans des livres impies et dans les conversations de quelques hommes non moins corrompus et non moins inquiets que vous ne l'étiez vous mêmes ; et vous les avez saisis avec cette espèce de joie qu'éprouverait un criminel de pouvoir échapper au supplice en brisant le glaive suspendu sur sa tête. Mes frères, en deux mots, voilà votre histoire.

Or, aujourd'hui il s'agit de savoir si vous êtes décidés à mourir en cet état, si c'est un parti pris de vous précipiter dans l'éternité avec vos doutes, et d'aller au tribunal de Dieu lui demander raison de ses lois et de ses mystères.

Ministres de son amour, nous venons à vous, non pour disputer avec vous, comme si nous étions chargés d'instruire un procès ; non pour combattre vos objections une à une, car ce n'est point par des raisonnements que l'on guérit un cœur malade, mais nous venons pour vous dire de la part de Dieu de mettre un terme à vos désordres, et qu'aussitôt vos incertitudes

SERMONS

s'évanouiront comme un vain songe. Certes, vous n'êtes pas plus sages que vos pères ; vous n'êtes pas plus instruits et plus éclairés que tant de grands hommes qui depuis dix-huit siècles ont cru et défendu ce que nous croyons. Cessez, cessez de goûter les voluptés du vice et vous ne douterez plus ; mais vous vous étonnerez et vous serez inconsolables d'avoir douté.

Mais, doutez-vous donc réellement ? Moi, je suis incrédule sur ce point-là ; et pourquoi ? M.F., souvent j'ai rencontré des hommes qui se vantaient avec une joie affreuse de ne plus rien croire, qui déclamaient contre les

P. 1780

prêtres, qui, dans l'excès de leur orgueil, regardaient la religion comme un tribut du pauvre, et la comptaient au nombre de ses misères. Mais écoutez bien ceci : toutes les fois que j'ai été assez heureux pour ramener à de meilleurs principes quelques-uns de ces hommes égarés et en apparence si hardis et si fermes dans leur incrédulité, ils m'ont tous avoué qu'ils n'essayaient de justifier de si folles et si tristes erreurs et de les affermir dans leur esprit, que parce qu'elles étaient chères à leurs passions ; et tous encore, sans exception, m'ont avoué qu'ils étaient dominés surtout par la crainte de passer pour des esprits faibles s'ils avaient manifesté d'autres sentiments. Ainsi l'impiété véritable et de conviction n'existe point ; mais hélas ! l'hypocrisie de l'impiété n'est que trop commune, et bien des hommes sont hypocrites de cette manière, c'est-à-dire que, se trompant eux-mêmes et se prenant pour ce qu'ils ne sont pas, ils vivent en effet comme s'ils étaient ce qu'ils voudraient devenir.

Permettez que j'insiste sur cette observation et que je vous en donne une nouvelle preuve : les avez-vous entendus parler de la religion autrement que sur un ton d'ironie, d'injure et quelquefois même de haine et de colère ? A l'annonce de cette mission, n'ont-ils pas jeté comme un cri d'alarme ? Quand ils s'en sont entretenus, était-ce avec calme ? N'avez-vous pas remarqué dans leurs discours quelque chose de dur, d'âpre, d'amer et d'emporté ? Signe certain que le fond de leur âme est troublé et que leur conscience est souffrante, et qu'une naturelle et invincible conviction les force à reconnaître malgré eux la vérité devant ce tribunal intérieur qu'on ne peut ni décliner ni séduire. Aussi, à l'heure de la mort, en présence de l'éternité, lorsque ce monde va disparaître pour eux, leurs doutes cessent-ils tout à coup. Il est rare qu'on en trouve un en qui la foi ne se réveille pas alors

P. 1781

et qui n'appelle un prêtre pour témoigner du moins en sa présence, un vif regret de leurs erreurs ; tandis que jamais il n'est arrivé qu'un chrétien, dans ce moment suprême, où toutes les illusions se dissipent, où aucun intérêt humain n'oblige plus à dissimuler ce qu'on pense, se soit repenti d'avoir été fidèle à la religion, et ait renoncé à sa foi. D'où vient cette différence, sinon de ce que la religion est conforme à notre nature, et une condition essentielle de notre être, de sorte qu'il est impossible à l'homme de l'abandonner sans faire violence à sa nature ?

Le temps ne me permet pas de m'étendre et de développer ces réflexions ; cependant je vous en présenterai encore une d'autant plus frappante qu'elle est plus simple.

Quel est le père qui voit sans effroi l'impiété pénétrer dans sa famille ? Quel est le père qui voudrait que sa femme, ses enfants ou ses serviteurs n'eussent point de religion, ou s'affranchissent des pratiques qu'elle leur commande ? Quel est l'homme qui n'en ayant lui-même aucune, du moins en apparence, ne conçoive pas que de revenir à cette religion qu'il méconnaît et qu'il blasphème, c'est la même chose pour lui que de réformer ses mœurs et de surmonter ses vicieux penchants ? Donc, quoi que vous puissiez dire, quoi que vous puissiez faire, l'idée de la religion se lie dans votre esprit à tout ce qui est pur, à tout ce qui est juste, à tout ce qui est honnête, à tout ce qui est saint ; donc, pour vous comme pour moi, l'idée d'impiété est inséparable de l'idée de désordre, de scandale et de malheur domestique. Or, je le demande, la religion qui, de votre propre aveu, forme les bons pères, les bons époux, les bons

fil, les serviteurs fidèles, ne serait-elle qu'une erreur ? Et ces doctrines impies dont vous reconnaissez

P. 1782

que les conséquences rigoureuses sont si déplorables et dont l'influence serait si funeste à votre bonheur et à votre repos, seraient-elles la vérité ? En un mot, comment des doctrines pernicieuses pour les autres pourraient-elle être bonnes et salutaires pour vous seul ? Direz-vous que l'élévation de vos sentiments, la force de votre caractère et de votre esprit, vous mettent à l'abri du danger ? Quelle pitié ! ô mon frère, plus ton orgueil est grand, plus grande aussi doit être ta faiblesse ; mets la main sur ta conscience et cesse de nous parler de ta force et de tes vertus.

Mais, c'est trop s'arrêter à combattre des hommes dont l'incrédulité n'est qu'imaginaire. Approchez maintenant, ô vous qui craignez de prendre part à la mission, parce que vous n'osez pas vous montrer ouvertement chrétiens. Approchez, ... ou plutôt allez cacher votre honte loin de ces autels sur lesquels s'immole chaque jour pour vous, l'Agneau sans tache ; loin de ces fonts sacrés où vous reçûtes le divin caractère dont vous rougissez ; ici tout vous accuse ; apostats ! sortez, sortez de ce temple. - Mais où irez-vous ? où fuirez-vous pour être où Dieu ne soit pas ? Au lieu de prétendre échapper à ses regards, songez qu'ils sont ouverts sur vous, et que c'est à lui seul que vous devez chercher à plaire, puisque ces jugements seuls sont à craindre. Pourquoi vous troubler de ceux du monde ? A qui donc sacrifieriez-vous vos lumières, votre conscience, votre sort éternel ? A des hommes qui ne vous peuvent rien, soit qu'ils vous approuvent, soit qu'ils vous blâment ! à des hommes que d'ailleurs vous n'estimez pas ! à des libertins, à des ivrognes, dont la vie et l'immoralité

P. 1783

profonde vous sont si bien connues que vous ne leur confieriez pas la plus petite affaire qui pourrait compromettre vos intérêts temporels et votre fortune ! et lorsqu'il s'agit de votre salut, vous vous faites leur esclave ! et parce qu'il leur plaît de se perdre, il faut que vous vous perdiez comme eux ! Qu'est-ce donc qui trouble à ce point votre raison ? Etes-vous jaloux de leurs éloges ? redoutez-vous leurs censures ? Eh bien, sachez qu'en eux-mêmes ils méprisent tous ceux qui leur ressemblent, et surtout ceux qui par faiblesse feignent de leur ressembler ; ils se rient des lâches ; et dans le secret de leur cœur, ils rendent hommage au vrai chrétien qui, s'élevant au-dessus de toutes les considérations humaines, confesse hautement sa religion et en remplit publiquement les devoirs. Mais quand il serait autrement, qu'importe ?

Cet impie, cet ancien compagnon de vos désordres, qui désapprouvera peut-être votre changement et vos démarches de pénitence, vous défendra-t-il contre Dieu, au jour de ses justices et de ses vengeances ? Forcera-t-il J.-C. à reconnaître devant son Père, celui qui aura rougi de le reconnaître devant les hommes ?

Chose étrange ! (Voir la suite p. 1769, Sermon 408)

SUR LA CONVERSION

P. 1783 bis

*Spiritus Domini misit me est prædicarem captivis indulgentiam et clausibus apertionem, ut prædicarem annum placabilem Domino.*¹

L'esprit de Dieu nous envoie pour annoncer la lumière aux aveugles, aux captifs la liberté, pour offrir à tous le pardon et la paix. Mais parmi ces aveugles et ces captifs, n'y en a-t-il pas, hélas ! plusieurs qui ne veulent point que nous éclairions leurs yeux, que nous brisions leurs chaînes et qui s'obstinent malgré tous nos efforts à rester dans leurs ténèbres, dans leur triste et honteux esclavage ? Et comment justifient-ils à leurs propres yeux une résistance si coupable et si insensée ? Que disent-ils ? C'est ce que nous allons examiner dans cet entretien. Comme les prétextes qu'ils allèguent sont nombreux, je ne pourrai dire qu'un mot sur chacun, mais je tâcherai que ce mot soit décisif.

Pourquoi la plupart des pécheurs diffèrent-ils leur conversion et s'éloignent-ils des sacrements ? N'est-ce pas parce qu'ils s'effrayent des sacrifices qu'ils auraient à faire pour se rendre dignes des sacrements ? Que de choses en effet à réformer dans leur vie ! que d'habitudes à changer, que de liens à rompre avant qu'ils puissent être admis à la participation de nos mystères saints ! Mais, ne leur en coûte-t-il donc rien pour persévérer dans leur péché ? En y restant, ne renoncent-ils pas au repos de leur conscience, à cette douce sérénité d'âme qui est le fruit de l'innocence du cœur, et que l'on ne goûte jamais sans elle ? Est-il donc si doux de traîner continuellement avec soi le remords comme un galérien traîne sa chaîne ? Et, quand vous parviendriez à calmer vos inquiétudes secrètes, pécheur, mon frère, seriez-vous donc insensible aux reproches que vous font journellement sur votre conduite déréglée, votre père, votre

P. 1784

mère, vos enfants ? Lorsqu'ils vous ont dit que par vos débauches vous déshonoriez leur nom, vous désoliez et ruiniez votre famille ; lorsque vous les voyez pleurer sur vos scandales, n'en êtes-vous pas douloureusement émus ? Pouvez-vous être heureux, et de sang-froid rendre malheureux (et empêcher de l'être) tant de personnes que vous aimez et qui vous aiment si tendrement ? Non, non, M.F., en vérité vous achetez trop cher votre malheur et votre damnation.

(1^{ère} rédaction) :

Nous gémissons, me répondez-vous, de vivre comme nous vivons ; mais pour vivre autrement, il faudrait avoir la foi et nous ne l'avons plus.

Est-il bien vrai, M.F., que vous ayez entièrement perdu la foi ? En vous, elle s'est affaiblie, je le sais, mais elle n'est pas éteinte ; et ce qui le prouve, c'est que vous sentez encore combien elle vous serait nécessaire pour réformer vos mœurs et vaincre vos vicieux penchants. Après tout, remarquez donc depuis quand votre foi a été ébranlée. N'est-ce pas depuis que, livrés aux passions, vous vous êtes affranchis des devoirs du chrétien fidèle ? Tandis que vous avez été sobres et que vous avez été chastes, la religion vous paraissait aussi digne de votre admiration que de votre amour ; mais aussitôt que vous vous êtes plongés dans la fange de la terre, vous avez été enveloppés de ses ténèbres ; vous avez eu besoin de sophismes pour vous défendre contre les remords. Vous les avez cherchés et vous les avez trouvés dans des livres et des conversations impies ; et vous les avez saisis avec cette espèce de joie que ressentirait

¹ Cf. ci-dessus, P. 1734.

P. 1785

un criminel, s'il échappait au supplice en brisant le glaive que la justice tient suspendu sur sa tête. En deux mots, voilà votre histoire. Or aujourd'hui, il s'agit de savoir si vous êtes décidés à mourir dans cet état, si c'est un parti pris de vous précipiter dans l'éternité avec vos doutes et d'aller au tribunal de Dieu lui demander raison de ses lois et de ses mystères.

Eh bien, aujourd'hui, nous venons de sa part, non pour combattre une à une vos objections, car ce n'est pas par des raisonnements que l'on guérit un cœur malade, mais pour vous dire de renoncer à d'ignobles et sales plaisirs, et qu'aussitôt vos incertitudes s'évanouiront comme un vain songe ; vos doutes ont commencé avec vos désordres, ils finiront avec eux. Que parlez-vous de la difficulté de croire ? Certes, vous n'êtes pas plus sages que vos pères ; vous n'avez pas plus de science et de lumières que tant de grands hommes qui ont cru et défendu les saintes doctrines du christianisme ; ce qu'ils ont cru, vous le croirez sans peine, dès que la volupté et le vice n'obscurciront, ne dégraderont plus votre intelligence. Encore une fois, je le répète, que vos mœurs soient pures et alors vous ne douterez plus, mais vous vous étonnerez et vous serez inconsolables d'avoir douté !

P. 1786

Voici d'autres pécheurs : ceux-ci ont conservé la foi, et par une déplorable inconséquence, négligent néanmoins la pratique de la religion, car qu'y a-t-il de plus déraisonnable et pour me servir du mot propre, qu'y a-t-il de plus sot ? Ils sont convaincus que la confession est d'institution divine, et ils n'osent cependant aller à confesse ! Quelle pitié ! Cependant cela se voit ; ils craignent les moqueries des libertins, et pourtant ils méprisent les libertins ! ils fléchissent les genoux et ils brûlent devant eux, comme devant des idoles, l'encens de la peur ; ce n'est pas assez ; ils consentent à devenir leur esclave ; mais n'est-ce pas là de tous les esclavages le plus avilissant ? celui-ci est volontaire ; ce n'est pas le corps, mais l'âme qu'ils chargent d'indignes liens. Ils sacrifient leurs convictions, leur indépendance, leur liberté, à qui donc et pourquoi ? Mais après tout, aller à confesse, est-ce une honte ? Aller à confesse, c'est déclarer qu'on veut être juste, après avoir été trop longtemps pécheur ; c'est protester que, si on a fait le mal, on est résolu de ne le plus faire ; et ne pas aller à confesse, c'est déclarer tout le contraire ; eh bien ici, quel est celui qui doit rougir ? Est-ce le chrétien qui s'humilie de ses faiblesses, et qui, pour avoir le pardon qu'il implore, s'engage à la pratique de toutes les vertus ; ou bien

P. 1784

est-ce le lâche, l'hypocrite d'impiété qui feint une sécurité, qui craint la religion comme un criminel craint son juge, et qui se condamne à vivre avec ses remords, parce que d'autres craignent les... (*Inachevé*)

P. 1784 (2ème colonne)

(2^{ème} rédaction, sur une feuille spéciale :)

Eh bien, oui, dites-vous, nous sommes malheureux et nous gémissons de vivre en cet état ; mais pour vivre autrement, il faudrait avoir la foi et nous l'avons perdue. Quoi, vous qui avez été élevés si chrétiennement, vous qui avez eu une mère si pieuse, vous avez perdu la foi ? Est-il bien vrai ? En vous, ne se serait-elle pas affaiblie plutôt qu'éteinte ? Souffrez que je vous le demande ; sans doute, votre foi est moins vive qu'elle ne le fut jadis, mais quand a-t-elle été ébranlée ? N'est-ce pas depuis que vous avez négligé vos devoirs de chrétiens, et que vous vous êtes livrés aux passions ? Tandis que vous avez été sobres et que vous avez été chrétiens, la religion vous semblait aussi digne de votre admiration que de votre amour ; mais aussitôt que vous vous êtes plongés dans la fange de la terre, vous avez été enveloppés de ses ténèbres ; vous avez cherché des sophismes pour vous défendre contre les remords ; vous les

SERMONS

avez trouvés dans des livres et des conversations impies et vous les avez saisis avec cette espèce de joie qu'éprouverait un criminel, s'il échappait

P. 1785 (2^{ème} colonne)

au supplice en brisant le glaive que la justice tiendrait suspendu sur sa tête. En deux mots, voilà votre histoire. Or, il s'agit de savoir si vous êtes décidés à mourir dans cet état ; si c'est un parti pris de vous précipiter dans l'éternité avec vos doutes, et d'aller au tribunal de Dieu lui demander compte de ses lois, de ses volontés et de ses mystères.

Aujourd'hui, voilà que nous venons de sa part, non pour combattre une à une vos objections, car ce n'est pas par des raisonnements sans fin que l'on guérit un cœur malade ; mais nous venons vous dire de renoncer à d'ignobles et sales plaisirs, et que vos incertitudes s'évanouiront comme un vain songe ; vos doutes ont commencé avec vos désordres, ils finiront avec eux.

Que parlez-vous de la difficulté de croire ? Certes, vous n'êtes pas plus sages que vos pères ; vous n'avez pas plus de lumières et de science que tant de grands hommes qui ont cru et défendu les saintes doctrines du christianisme. Ce qu'ils ont cru, vous le croirez donc sans peine, dès que l'intempérance et la volupté n'obscurciront plus, ne dégraderont plus votre intelligence. Encore une fois, que vos mœurs soient pures et vous ne douterez plus ; vous vous étonnerez et vous serez inconsolables d'avoir douté.

Mais ne pas douter est-ce assez pour être

P. 1786 (2^{ème} colonne)

chrétien fidèle ? Ne voyons-nous pas tous les jours des hommes qui ont conservé la foi et qui, par une déplorable inconséquence, n'osent remplir les devoirs de la religion ? Faibles esprits, un grain de sable les arrête ; un souffle les abat ! Les impies n'ont besoin que d'un mot, d'un signe, d'un sourire pour leur faire abandonner les pratiques les plus saintes. Chose bien digne de pitié ! En même temps que l'on méprise les impies, on leur obéit en esclave ! Que dis-je ? mon frère ? L'esclave, moins avili que toi, ne porte que sur son corps d'humiliantes chaînes, et toi, tu souffres que ton âme soit chargée d'indignes liens ! Tu te mets à genoux, non plus devant le Christ, mais devant ses ennemis ! Tu brûles devant eux comme autrefois les païens devant leurs idoles l'encens de la peur ! Tu sacrifies lâchement tes convictions, ton indépendance, ta liberté, ton bonheur en ce monde, ton salut éternel, et à qui donc ? et pourquoi ?

A qui ? A un vil débauché. Pourquoi ? tu ne saurais le dire, car tu ne peux rendre raison de ce qui est contraire à toute raison. - Mais voici la véritable réponse à ce pourquoi ; tu crains qu'on ne se raille de ta piété et qu'on ne dise en parlant de toi : savez-vous ? un tel a été à confesse ! Mais, aller à confesse, est-ce donc une honte ? Aller à confesse, c'est annoncer que l'on veut être juste après avoir été longtemps pécheur ; c'est protester que si on a fait le mal, on est résolu de ne plus le faire ; et ne pas aller

P. 1787 (2^{ème} colonne)

à confesse, c'est déclarer tout le contraire. Or, de ces deux hommes dont l'un se confesse et dont l'autre ne se confesse pas, quel est celui qui doit rougir ? Est-ce le chrétien qui s'humilie de ses fautes, et qui pour obtenir son pardon s'engage à la pratique de toutes les vertus ? ou bien est-ce l'hypocrite d'impiété qui affecte une sécurité qu'il n'a pas, et qui s'éloigne de la religion parce qu'il la craint, comme un criminel craint son juge ? Ce n'est pas la religion que nous craignons, répondez-vous, ce sont ses ministres, ... etc.

411

OUVERTURE D'UNE MISSION

P. 1790 (*Exorde*).

Spiritus Domini misit me ut prædicarem captivis indulgentiam, et clausibus apertionem et prædicarem annum placabilem Domino.

L'Esprit du Seigneur m'a envoyé pour annoncer aux aveugles la lumière, aux captifs la liberté, pour publier le jour de la réconciliation du Seigneur. (Is. c. 61)

Je remplis en ce moment, M.F., l'ordre que Dieu lui-même me donne de vous annoncer les faveurs spéciales qu'il est prêt à répandre sur vous. Depuis longtemps vous les désiriez, et attendiez avec impatience ce jour heureux de la réconciliation du Seigneur avec son peuple : *annum placabilem Domino*. Vous saviez que dans d'autres villes, des missionnaires zélés avaient opéré des miracles de conversion, que les pécheurs les plus endurcis, éclairés par leurs discours et touchés par l'onction de la grâce avaient été entraînés et vaincus ; qu'à la voix humble et forte de ces hommes apostoliques, la religion était, en quelque sorte, sortie de son tombeau toute éclatante de gloire et il vous tardait de jouir des mêmes avantages et de voir se renouveler sous vos yeux les mêmes prodiges. Si nous n'avons ni les talents ni la vertu de ces hommes de Dieu dont je viens de vous rappeler les succès et le triomphe, du moins, M.F., nous pouvons nous rendre à nous-mêmes ce témoignage que le désir de votre sanctification et la charité de J.-C., ne nous pressent pas avec moins de force ; et comme la grâce est particulièrement attachée au ministère, nous avons la douce confiance que cette mission produira aussi d'heureux fruits, c'est-à-dire que les aveugles vont ouvrir les yeux à la lumière, et que les captifs ne refuseront point la liberté que nous venons leur offrir : *prædicamus captivis indulgentiam et clausibus apertionem*.

P. 1791

Seriez-vous donc, M.F., plus endurcis que tant d'autres que j'ai vus en si grand nombre après de longs égarements, revenir à Dieu, confesser leurs désordres, et donner toutes les marques d'un vrai repentir ? Vos préjugés sont-ils plus invétérés que les leurs ? Vos plaies sont-elles plus profondes et désormais incurables ? Non, sans doute, M.F., mais divers obstacles peuvent empêcher votre retour à Dieu, et notre premier soin doit être de les combattre et de les détruire ; et après donc avoir prouvé en peu de mots que la mission est nécessaire, pécheurs, je vous arracherai l'un après l'autre les misérables prétextes dont vous vous servez pour rendre inutiles les nouveaux moyens de salut que la bonté du Seigneur vous prépare, et s'il daigne vous parler au fond du cœur, pendant que ma voix frappera vos oreilles, vous sortirez de cet entretien avec la résolution déjà bien prise de vous convertir à l'heure même.

Hélas ! Cependant parmi vous, il y en a sans doute plusieurs qui, loin de vouloir profiter de la mission, sont résolus d'avance à s'en éloigner ; tout ce que je leur demande, c'est de suspendre leurs préventions pendant une heure, heure qui décidera de leur éternité, et à l'instant on commence d'adresser à la très Sainte Vierge, comme à leur refuge et à leur mère, cette prière belle et si touchante dans sa simplicité : *Ave Maria*.

412

OUVERTURE DE MISSION

P. 1792

*Spiritus Domini misit me ut prædicarem captivis indulgentiam et clausibus apertionem, ut prædicarem annum placabilem Domino*¹.

¹ Cf. ci-dessus, P. 1374.

SERMONS

L'esprit de Dieu nous envoie pour annoncer la lumière aux aveugles, aux captifs la liberté, pour offrir à tous le pardon et la paix ; mais trop souvent ces aveugles ne veulent pas que nous éclairions leurs yeux, ces captifs ne veulent pas que nous brisions leurs chaînes et ils s'obstinent malgré nos efforts à rester dans leurs ténèbres, dans leur triste et honteux esclavage. Et comment se justifient-ils à eux-mêmes une résistance si coupable et si insensée ? Que disent-ils ? C'est ce que nous allons examiner dans cet entretien. Comme les prétextes qu'ils allèguent sont nombreux, je ne dirai qu'un mot sur chacun ; mais je tâcherai que ce mot soit décisif.

Pourquoi un si grand nombre d'hommes s'éloignent-ils des sacrements ? Qui ne le sait ? C'est qu'ils s'effraient des sacrifices qu'ils auraient à faire pour se rendre dignes de les recevoir ; ils disent : il me faudrait combattre mes mauvais penchants, me séparer de telle personne, renoncer à telle habitude et ne plus fréquenter les maisons de plaisir ; cela me coûterait trop... Mais ne leur en coûte-t-il donc rien pour étouffer cette voix intérieure qui continuellement les rappelle à l'ordre et à la vérité ? Est-il donc si doux de traîner après soi le remords comme un galérien traîne sa chaîne ? Est-il donc si doux de porter dans sa poitrine une conscience troublée, inquiète, toute déchirée et toute sanglante ; d'être le jouet des plus folles passions et des plus désordonnées ? Et quand, dans le sein de votre famille, mon frère, votre père, votre mère, votre femme, vos enfants vous accusent de déshonorer leur nom,

P. 1793

de les ruiner, de les réduire à la misère par vos débauches ; quand vous les voyez pleurer sur vos scandales, est-ce que rien en vous ne se remue ? Les larmes de tant de personnes qui vous sont chères ne font-elles jamais couler les vôtres ?

Il est vrai, me répondez-vous, nous sommes malheureux et nous gémissons de vivre dans un état si funeste ; mais pour vivre autrement, il faudrait avoir la foi, et nous l'avons perdue.

Quoi, vous avez perdu la foi ? Est-il bien vrai ? en vous, ne serait-elle pas affaiblie plutôt qu'éteinte ? souffrez que je vous le demande ; et si ma question vous humilie, faites-y néanmoins une attention sérieuse, et répondez-moi avec franchise. Votre foi n'est plus aussi ferme, aussi vive qu'elle le fut jadis ; mais quand votre foi a-t-elle été ébranlée ? Hélas ! je ne puis le nier, n'est-ce pas depuis que, livré à de honteuses passions, vous avez négligé vos devoirs de chrétien ?

Tandis que vous avez été sobre et que vous avez été chaste, la religion vous semblait aussi digne de votre admiration que de votre amour ; mais aussitôt que vous vous êtes plongés dans la fange de la terre, vous avez été enveloppés de ses ténèbres, vous avez cherché des sophismes pour vous défendre contre le remords ; vous les avez trouvés dans des livres et des conversations impies, et vous les avez saisis avec cette espèce de joie qu'éprouverait un criminel, s'il échappait au supplice en brisant le glaive que la justice tient suspendu sur sa tête. En deux mots, voilà votre histoire. Or, il s'agit de savoir si vous êtes décidés à mourir dans cet état, si c'est un parti pris de vous précipiter dans l'éternité avec vos doutes, et d'aller au tribunal de Dieu lui demander compte de ses lois et de ses mystères.

Aujourd'hui, nous venons de sa part, non pour combattre une à une vos objections, car ce n'est pas par des raisonnements

P. 1794

sans fin que l'on guérit un cœur malade ; mais nous venons vous dire de renoncer à d'ignobles et sales plaisirs, et que vos incertitudes s'évanouiront comme un vain songe. Vos doutes ont commencé avec vos désordres, ils finiront avec eux. Que parlez-vous de la difficulté de croire ? Certes vous n'êtes pas plus sages que vos pères ; vous n'avez pas plus de science et de lumière que tant de grands hommes qui ont cru et défendu les saintes doctrines du

christianisme ; ce qu'ils ont cru vous le croirez donc sans peine, dès que l'intempérance et la volupté n'obscurciront plus, ne dégraderont plus votre intelligence.

(Première rédaction) :

Encore une fois, car je ne saurais trop vous le redire, que vos mœurs soient pures, et vous ne douterez plus ; mais vous vous étonnerez et vous serez inconsolables d'avoir douté !

Mais ne pas douter, est-ce assez pour être chrétien fidèle ? Ne voyons-nous pas tous les jours des hommes qui ont conservé la foi et qui par une déplorable inconséquence n'osent remplir, transgressent les devoirs de la religion les plus essentiels ? Faibles esprits, un souffle les abat ! les impies n'ont besoin que d'un mot, d'un regard, d'un signe, d'un sourire pour leur faire abandonner les pratiques les plus saintes. On les méprise ces hommes pervers auxquels cependant on obéit en esclave ! Oh ! me dis-je, en esclave ! les esclaves ne portent que sur leur corps d'humiliantes chaînes, et toi, mon frère, tu souffres que ton âme soit chargée d'indignes liens ; tu te mets à genoux aux pieds de l'idole du respect humain ; tu sacrifies lâchement tes convictions, ta liberté, ton bonheur sur la terre, ton salut éternel à qui donc et pourquoi ?

(2ème rédaction) :

Encore une fois que vos mœurs soient pures et vous ne douterez plus, mais vous vous étonnerez et vous serez inconsolables d'avoir douté.

Cependant, ne pas douter, est-ce assez pour être chrétien fidèle ? Ne voyons-nous pas tous les jours des hommes qui ont conservé la foi et qui par une déplorable inconséquence négligent les sacrements ? le respect humain les domine et les empêche de remplir les devoirs les plus essentiels de la religion ; faibles esprits, un mot les trouble, un souffle les abat ! Pour leur faire abandonner la pratique de la religion, les impies n'ont besoin que d'une plaisanterie, d'un regard, d'un sourire. Oh ! quelle pitié ! Lâche chrétien, tu te mets honteusement à genoux devant l'affreuse idole du respect humain, tu brûles devant elle l'encens de la peur, tu sacrifies tes convictions, ta liberté, ton bonheur sur la terre, ton salut éternel, et à qui donc ? A des libertins que tu méprises ; tu te fais leur esclave ! Mais les esclaves ne portent que sur leur corps d'humiliantes chaînes, et toi, plus avili qu'eux, tu souffres que ton âme soit chargée d'indignes liens !

P. 1794 bis

Tu crains qu'on se raille de ta piété, et qu'on ne dise, en parlant de toi : un tel va à confesse ! Mais aller à confesse, est-ce donc une honte ? Aller à confesse, c'est annoncer qu'on veut être juste après avoir été longtemps pécheur ; c'est protester que si on a fait le mal, on est résolu de ne le plus faire ; et ne pas aller à confesse, c'est déclarer tout le contraire... Or, de ces deux hommes dont l'un se confesse, et l'autre ne se confesse pas, quel est celui qui doit rougir ? Est-ce le chrétien qui s'humilie de ses fautes, et qui, pour prix du pardon qu'il implore, s'engage à la pratique de toutes les vertus ? Ou bien est-ce l'hypocrite d'impiété qui affecte une sérénité qu'il n'a pas et qui s'éloigne de la religion parce qu'il la craint comme un criminel craint son juge ?

413

OUVERTURE DE MISSION À LAMBALLE

P. 1795

Ministres de J.-C., à ce titre dépositaires de la doctrine, gardiens des mœurs, pasteurs des âmes, resterons-nous spectateurs tranquilles de tant d'excès et ne chercherons-nous point à arrêter dans son cours cette immoralité désastreuse, vaste comme la mer, et plus terrible que ne l'est l'Océan dans un jour de tempête ? Pouvons-nous voir de sang-froid nos rues et nos places publiques couvertes, pour ainsi dire, de malheureux ivres de péché ? Pouvons-nous ne

SERMONS

pas élever la voix contre tant d'abus qui se sont introduits au milieu de nos troubles, et qui bientôt deviendraient des lois si nous ne publiions pas de nouveau, en présence de tout le peuple, les saintes règles de l'Évangile ? Pouvons-nous enfin, nous taire, lorsque le scandale est au comble et que la religion est menacée d'une ruine entière ? Non, M.F., nous ne le pouvons point. Dans des circonstances si douloureuses, il ne suffit pas de gémir, il faut combattre ; il faut proclamer la vérité avec d'autant plus d'éclat que le monde l'outrage avec plus d'audace, il faut redoubler de zèle et d'efforts pour vous sauver tous de ce grand naufrage.

Tel est le but de la mission. Oh ! Puissions-nous l'atteindre ! Habitants de Lamballe, vous ne formeriez plus qu'une famille dont Dieu serait le père. Votre respectable pasteur a voulu qu'elle vous fût donnée, afin que lorsque vous paraîtrez devant le tribunal de J.-C. et qu'il y sera lui-même appelé pour y rendre compte de son administration, aucun de vous ne puisse lui reprocher d'avoir négligé un seul des moyens qu'il était en son pouvoir d'employer pour sauver votre âme. Alors, votre perte du moins ne lui sera pas imputée, et il pourra répéter sans crainte devant vous et devant les anges, ces paroles que le Seigneur adressait aux Israélites ingrats : Qu'ai-je pu faire que je n'ai pas fait ? *Quid potui facere ?*

P. 1796

Maintenant, souffrez que je vous interroge.

(*Autre rédaction*) :

Tel est le but de la mission : le respectable pasteur qui a été si longtemps l'objet de vos plus chères affections et qui l'est maintenant de vos regrets et de vos larmes, désirait vivement qu'elle vous fût donnée ; oh ! si Dieu dont les desseins sont toujours pleins de miséricorde l'a retiré de ce monde avant qu'il ait pu voir l'accomplissement de ses désirs, s'il n'a pu être témoin du bien que devait opérer dans sa paroisse cette sainte mission, espérons du moins qu'il s'en réjouira dans le ciel même ; espérons que du sein de ces demeures éternelles, il la bénira, c'est-à-dire, qu'il demandera à Dieu et qu'il en obtiendra pour chacun de vous les grâces d'une véritable conversion ; je sais, mes frères, combien il vous aimait tous ; je sais avec quelle ardeur il souhaitait la sanctification de vos âmes ; « quand je leur aurai procuré, me disait-il, quand je leur aurai procuré ce dernier secours, je mourrai en paix, car je ne puis faire plus pour eux. Leur perte du moins ne me sera pas imputée. »

414

POUR L'OUVERTURE DE LA RETRAITE APRÈS LA MISSION. ¹

P. 1797

*Renovamini spiritu mentis vestrae*².

Renouvelez-vous dans votre premier esprit.

Le grand apôtre adressait ces paroles aux fidèles d'Ephèse ; quoiqu'ils fussent remplis des prémices de l'Esprit Saint, depuis peu descendu du ciel, il craignait que leur ferveur ne s'affaiblît, et pour empêcher qu'elle ne s'éteignît par degrés insensibles, il leur recommandait de se renouveler continuellement dans l'esprit de leur vocation : *renovamini spiritu mentis vestrae*. Je vous adresse, mes frères, la même exhortation au moment où nous allons revoir les saints missionnaires qui nous ont déjà annoncé les vérités du salut avec tant de zèle. Je ne vous dis point : prenez un esprit nouveau, des idées que vous n'avez jamais eues, mais ranimez au fond de vos cœurs les sentiments dont ils furent pénétrés lorsque ces dignes ministres de l'Évangile le prêchèrent au milieu de vous : *Renovamini spiritu mentis vestrae*. -

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais. Date probable : 1819.

² Ep., 4, 23.

Que dès le premier jour où ils remonteront dans cette chaire, nos missionnaires vous retrouvent tels qu'ils vous ont laissés, c'est-à-dire saintement avides de l'instruction chrétienne, et sincèrement déterminés à suivre les conseils qu'ils vous donneront de la part de Dieu. Or, pour vous faire entrer dans ces dispositions desquelles dépend le succès de la retraite qu'ils vont ouvrir, que faut-il que je fasse ? Me livrer à de longues et difficiles controverses ? Non ; chercher à vous convaincre par une suite de raisonnements ? non. Il suffit que je vous rappelle avec simplicité ce que vous avez vu de vos yeux, ce que vous avez cru, ce que vous avez senti pendant la dernière mission ; en un mot,

P. 1798

je dois réveiller vos souvenirs et puis me taire ; votre conscience vous dira le reste.

Mon dessein est donc seulement d'opposer à eux-mêmes et les hommes qui prétendent aujourd'hui n'avoir plus la foi, et ceux qui sous de frivoles prétextes s'éloignent des sacrements. Daigne le Seigneur exaucer les vœux que je forme pour que leur conversion soit enfin solide et durable ! demandons cette grâce par l'intercession de la Très Sainte Vierge : *Ave Maria !*

Les changements qui se sont opérés dans les esprits depuis trois ans sont bien remarquables et bien effrayants. Lorsque les missionnaires vinrent pour la première fois dans notre ville, ils y trouvèrent, comme partout, des obstacles au bien qu'il voulaient faire ; néanmoins, ils le firent avec une facilité qui surpassa nos espérances. Qui de vous peut avoir oublié ces jours heureux où la parole sainte nous fut annoncée avec tant de fruit ? Excepté un petit nombre d'hommes qui mettent leur gloire à se moquer de Dieu et à triompher de ses grâces, tous les autres furent dociles à la voix humble et forte des hommes apostoliques qu'il nous avait envoyés dans sa miséricorde. Vos préjugés contre la religion, vos répugnances, vos incertitudes, vos doutes se dissipèrent en un instant ; vous vous étonniez d'avoir pu si longtemps méconnaître la vérité de la religion, d'avoir pu l'outrager par d'insensés discours ; et prosternés au pied de ses autels, vous promîtes de lui être désormais toujours fidèles. L'impiété vaincue et muette contemplait en silence un spectacle

P. 1799

si propre à l'humilier, mais bientôt son courage abattu s'est ranimé ; elle est sortie de ses honteuses ténèbres ; et rappelant à son tour ceux qui l'avaient abandonnée, elle en a de nouveau séduit plusieurs.

Témoins d'un changement si déplorable, n'est-ce pas le premier devoir de notre ministère de venir au secours de tant d'âmes exposées à un péril qui s'accroît chaque jour ? ne serions-nous pas coupables devant Dieu, si nous attendions tranquillement qu'elles eussent consommé leur réprobation et que le Seigneur eût accompli sur elles ses jugements de colère et de vengeance ?

Semblables à un médecin qui redouble de soin et de vigilance quand il s'aperçoit que la maladie devient plus grave, il faut que notre amour pour vous croisse à mesure que vos maux deviennent plus dangereux, que nous vous visitons plus souvent et avec plus de tendresse lorsque nous avons lieu de craindre de vous voir bientôt succomber et périr sans retour. Je le sais, M.F., quelques-uns importunés de nos avertissements, fatigués de nos prières et de nos instances, murmureront peut-être, de même qu'un malheureux transporté d'une fièvre ardente, s'irrite contre les amis qui veulent panser ses plaies, les accuse de troubler son repos, et brise dans sa folie le vase où ils ont renfermé le breuvage qui devait le guérir. - Eh bien, pour cela, délaierons-nous ce pauvre malade ? C'est un ingrat, dites-vous, plus vous lui donnez de marques d'intérêt, plus il s'emporte. - Dites plutôt qu'il a d'autant plus de droits à notre pitié qu'il sent moins combien il l'a mérité ; qu'importe qu'il se fâche si nous parvenons à lui rendre et la santé et la

SERMONS

P. 1800

raison ? Qu'importent les dures paroles, les accusations irréfléchies qui sortent de sa bouche ? Ce n'est qu'un vain bruit : demain rendu à lui-même, il nous pardonnera soyez sûrs ; il nous pardonnera de l'avoir tant aimé et de n'avoir opposé à ses contradictions qu'un zèle encore plus doux et plus actif. Loin donc de nous effrayer, prodiguons-lui nos soins, et sans écouter ses plaintes, faisons tout ce qui dépend de nous pour le sauver.

Au reste, M.F., ce serait une bien dangereuse erreur que de s'imaginer que ceux que nous voulons ramener à la religion en soient aussi éloignés qu'ils paraissent l'être ; la faiblesse et la fragilité sont plutôt la cause de leur chute qu'un fonds de malice et de mépris pour Dieu ; la foi est en eux plutôt assoupie qu'éteinte. Vous les entendez, il est vrai, déclamer contre les prêtres, tourner en dérision les choses saintes, se vanter de ne rien croire, et vous dites : voilà des gens qui n'ont plus de foi. ! - Détrompez-vous, M.F. ; ils croient en quelque sorte malgré eux. L'âpreté, la violence avec laquelle ils s'expriment ne prouve-t-elle pas que leur âme est inquiète et souffrante ? Leur langage serait calme et pur s'ils n'étaient pas intérieurement troublés. Ce n'est donc point à nous, ministres de la charité de J.-C. envers eux, à nous qui ne désirons que leur bonheur, (et ils le savent bien), non, ce n'est point à nous que s'adressent ces paroles de dépit ; quand ils parlent ainsi c'est à leurs remords qu'ils répondent, à ces amis fidèles et incorruptibles que Dieu même a placés au fond de leur conscience, et dont ils cherchent inutilement à étouffer l'impitoyable voix.

Je dis inutilement, et aucun d'eux ne peut le nier, car

P. 1801

j'appelle en témoignage tous ceux qui se sont confessés dans la dernière mission. N'en sont-ils pas franchement convenus ? N'ont-ils pas avoué que lorsqu'ils se montraient si hardis dans leur incrédulité, ils ne pouvaient se défendre d'une sorte de honte et de regret, et qu'après avoir blasphémé contre la religion, ils la retrouvaient encore vivante dans le secret de leur cœur où elle s'était retirée comme dans un asile où il était impossible aux passions même de l'opprimer ?

Qu'ils viennent donc maintenant, et qu'ils me disent s'ils sont plus sages aujourd'hui qu'il y a trois ans. Leur raison est-elle plus éclairée, leurs mœurs sont-elles plus régulières ? Sont-ils plus tranquilles et plus heureux ? Ah ! s'ils n'osent répondre à ces questions, qu'ils me permettent du moins de parler pour eux, et de publier dans l'assemblée des enfants de Dieu les dons de leur père et les miracles de sa grâce.

Lorsqu'après un long sommeil, leurs yeux s'ouvrirent à la lumière de la vérité, de quel ravissement leur âme ne fut-elle pas saisie ? Représentez-vous un aveugle-né à qui on rendrait subitement l'usage de la vue, et tâchez de vous faire une idée de la profonde émotion qu'il ressentirait en contemplant pour la première fois le spectacle de l'univers. Que de merveilles inconnues s'offrent toutes ensemble à ses regards ! Le voile qui lui dérobait la nature est déchiré ; il la voit dans toute sa pompe, dans toute sa magnificence, et son âme suffit à peine aux sentiments qui la remplissent. Eh bien, il en est de même d'un homme qui après avoir vécu dans les ténèbres de l'incrédulité, en sort tout à coup et découvre les beautés et les merveilles de la religion. Son intelligence, son cœur, ses plus secrètes

P. 1802

facultés, tout son être enfin est entraîné vers elle ; il la bénit, il l'adore ; ses pensées s'élèvent et s'agrandissent ; quelque chose de céleste se mêle à toutes ses affections ; en devenant chrétien il lui semble avoir reçu de Dieu une nouvelle existence.

Voilà, mes frères, ce que vous avez éprouvé. Comment donc se fait-il que vous ayez renoncé si promptement à un état si heureux ? des hommes jaloux de votre bonheur vous l'ont ravi, et pour cela, il a suffi peut-être de quelques ris dédaigneux, de quelques misérables

railleries, de quelques sophismes usés ; ils vous ont plaints de vous astreindre à un genre de vie tristement sévère ; ils vous ont appelés esprits faibles, et il n'en a pas fallu davantage pour vous rendre d'abord incertains et timides, et bientôt après prévaricateurs et rebelles. Chose étrange ! les hommes se laissent ainsi égarer, un sarcasme renverse leurs résolutions les plus fermes, et quoiqu'ils sachent où est la source des véritables joies, ils n'osent s'y plonger. Arbres sans racine, comme les appelle un apôtre, que le vent des opinions humaines enlève et brise ; nuées sans eau que le plus léger souffle emporte et dissipe au milieu des airs. Quelle pitié !

Par des motifs différents, d'autres pécheurs n'écouteront qu'avec peine les exhortations qui leur seront adressées pendant la retraite. On leur reprochera (ils doivent s'y attendre) leur inconstance dans les voies de Dieu, et cette variation éternelle de leurs résolutions et de leur conduite que rien jusqu'à ce jour n'a pu fixer. On leur rappellera les engagements qu'ils avaient pris lorsque le Seigneur daigna leur pardonner leurs premières fautes ; ils reverront ces mêmes missionnaires

P. 1803

qui les avaient éclairés, touchés, convertis en apparence, et qui comptant sur la sincérité de leurs protestations et de leurs larmes, s'étaient empressés de les réconcilier avec Dieu. Quelle forte et douloureuse impression ne doivent pas faire sur eux de pareils souvenirs et un pareil rapprochement ! comme il est propre à les humilier ! toutefois, qu'ils prennent garde de se laisser décourager par cette juste humiliation qui doit être plutôt le remède que le châtiment de leur criminelle légèreté. A ceux-ci, je rappellerai encore les leçons d'une expérience qui leur est personnelle, et qu'ils ne sauraient avoir entièrement oubliée. Quand nous les exhortions à venir déposer dans les tribunaux de la pénitence ce dur fardeau d'iniquités qu'ils traînaient péniblement depuis tant d'années, que disaient-ils ? précisément ce qu'ils disent aujourd'hui. Nous n'aurons jamais ni la force ni le courage de faire aux pieds d'un prêtre l'aveu de nos désordres. - Ils l'ont fait pourtant, et ce prêtre a versé l'huile et le baume sur les blessures de leur pauvre âme. - Nos habitudes sont trop invétérées, jamais nous ne pourrions les rompre. Ils les ont rompues, cependant, pendant au moins plusieurs mois, et je voudrais bien savoir pourquoi ils n'auraient pu continuer de vivre comme ils ont vécu pendant ce temps-là. Que disaient-ils enfin ? On se moquera de nous si l'on nous voit changer de conduite et de mœurs. - Et plusieurs de ceux mêmes dont ils redoutaient la censure ont été les premiers à leur donner l'exemple ; et bien loin qu'un sincère retour à la religion ait compromis la réputation ou les intérêts de personne, il se trouve que les véritables chrétiens sont encore

P. 1804

les hommes les plus estimés de tout le monde ; oui, de tout le monde, sans en excepter les impies, qui ne méprisent jamais que les hommes qui leur ressemblent et surtout ceux qui par défaut de caractère feignent de leur ressembler.

Ne nous arrêtons donc point à combattre des prétextes qui n'ont aucun fondement dans l'esprit des personnes mêmes qui les allèguent. Qu'elles aient un peu de courage, qu'elles fassent un premier pas, et aussitôt elles seront libres ; leurs craintes s'évanouiront comme un songe, et elles goûteront encore cette paix, ces ineffables consolations que le Seigneur versa dans leur âme dès le premier moment où elle conçut le désir de rentrer en grâce avec lui.

Si dans cet auditoire, il se rencontrait quelqu'un qui crût que j'exagère, qu'il interroge ceux qui l'environnent ici, et à qui je parle. Comme vous, mes frères, ils eurent le malheur de s'égarer, comme vous ils craignaient de réparer leurs torts et de se soumettre à la pénitence. Eh bien, écoutez leur témoignage ; il est unanime : il n'y a pas un d'eux qui n'assure que le plus beau jour de sa vie fut celui où le ministre de J.-C. lui déclara que toutes ses iniquités lui étaient remises. Les vôtres, mes frères, sont-elles plus grandes ? En avez-vous commises

quelques-unes qui soient au-dessus de la miséricorde de votre Père ? pauvres prodiges, venez donc, et quand votre robe d'iniquité serait rouge comme l'écarlate, nous la rendrons blanche comme la neige ; venez, accourez tous ; plus vous êtes coupables, plus vous nous serez chers, car il est écrit dans l'Évangile que nous vous prêchons qu'il y a plus de joie dans le ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de 99 justes ; venez, je vous conjure ; ne sacrifiez point votre repos, vos lumières, vos espérances éternelles à de vains préjugés, à des craintes imaginaires, à des idées d'enfant. - Venez et nous commencerons à chanter ensemble le cantique des miséricordes de notre Dieu, et puis nous irons, mes frères, nous irons au ciel l'achever avec les anges.

415

SUR LA CONVERSION : RETOUR DE MISSION - RETRAITE.

P. 1804 bis

(Exorde)

*Renovamini spiritu mentis vestrae*¹.

Renouvelez-vous dans notre premier esprit.

Le grand apôtre adressait cet avertissement aux fidèles de l'Église d'Ephèse qu'il avait évangélisés et dont il désirait ardemment le salut ; quoiqu'ils eussent été remplis des prémices de l'Esprit Saint et qu'ils se fussent montrés dociles à sa parole, il craignait que leur ferveur ne s'affaiblît peu à peu, et pour empêcher qu'elle ne s'éteignît tout à fait par degrés insensibles, il leur recommandait de se renouveler continuellement dans l'esprit de leur vocation : *Renovamini spiritu mentis vestrae*. Je vous adresse la même exhortation, mes frères, aujourd'hui que vous allez revoir et entendre de nouveau la plupart des ministres de J.-C., que vous avez déjà entendus l'année dernière. Je ne vous dis point, prenez des idées nouvelles, des sentiments que vous n'avez jamais eus ; mais ranimez au fond de vos cœurs ceux dont vous fûtes pénétrés à l'époque si heureuse de la mission : *Renovamini spiritu mentis vestrae*.

Que dès le premier jour de cette pieuse retraite, nous vous retrouvions sinon dans le même état de justice du moins dans les dispositions où nous vous avons laissés, c'est-à-dire saintement avides de la parole de Dieu et franchement décidés à suivre les conseils que nous vous donnerons de sa part ; j'espère qu'il en sera ainsi, et je l'espère d'autant plus que vous aurez aujourd'hui bien moins d'obstacles à vaincre pour vous convertir que nous n'en eûmes la première fois que nous vînmes

P. 1805

au milieu de vous. Sans doute nous aurons à reprocher à plusieurs leur inconstance dans les voies de Dieu et cette variation désolante de leurs résolutions et de leur conduite que rien jusqu'à ce jour n'a pu fixer. On leur rappellera les engagements qu'ils avaient pris lorsque le Seigneur daigna leur pardonner leurs premières fautes. Ils reverront ces mêmes prêtres qui les avaient éclairés, touchés, convertis en apparence, et qui comptant sur la sincérité de leurs protestations et de leurs larmes s'étaient empressés de les réconcilier avec Dieu.

Quelle forte et douloureuse impression ne doivent pas faire sur eux de pareils souvenirs et un pareil rapprochement ! Toutefois qu'ils ne se découragent point ; qu'ils s'empressent au contraire de s'approcher des sacrés tribunaux de la pénitence, et leurs craintes s'évanouiront comme un songe, et ils goûteront de nouveau ces consolations célestes, cette ineffable paix que le Seigneur versa dans leur âme lorsqu'ils vinrent pour la première fois nous prier de verser l'huile et le baume sur leur pauvre âme pour en guérir les plaies.

¹ Ep., 4, 23.

Mais pour fermer enfin et pour toujours ces plaies honteuses qui sont encore rouvertes, que faut-il sinon rechercher la cause de vos rechutes ? Car avoir connu la source du mal, c'est en avoir trouvé le remède ; or, sans entrer en ce moment dans le détail, c'est-à-dire, sans examiner l'une après l'autre toutes les causes de vos rechutes,

P. 1806

je vais combattre celle qui est le principe de toutes les autres, l'oubli du salut ; je vais vous montrer que si vos projets de conversion n'ont point de suites durables, c'est que vous n'avez pas suffisamment compris l'importance du salut et la nécessité d'y travailler sans cesse avec une sorte d'opiniâtreté et un zèle qui ne se relâche jamais.

Cependant que se passe-t-il et que voyons-nous parmi ceux qui se disent ses disciples ? Le salut est la chose à laquelle ils pensent le moins ; les soins de leur ménage, de leur réputation, de leur santé, de leur fortune, sont les seuls dont ils s'occupent avec un intérêt réel et soutenu. Les pensées de la terre les agitent, les tourmentent sans fin et sans repos, de sorte qu'à peine se demandent-ils de temps en temps, à de longs intervalles d'où ils viennent et où ils vont ; l'instant d'après ils n'y pensent plus ; en un mot, ils s'inquiètent de tout excepté du sort éternel qu'ils se préparent dans un avenir très proche.

416

OUVERTURE D'UNE MISSION À LANGUENAN

P. 1807

*Renovamini in spiritu mentis vestrae*¹.

Renouvelez-vous dans votre premier esprit.

Le grand apôtre adressait cet avertissement aux fidèles de l'Église d'Ephèse qu'il avait évangélisés et qui par leur docilité à sa parole l'avaient comblé de consolations et de joie. Et nous aussi, mes très chers frères, nous vous avons annoncé les vérités du salut, et à cette époque heureuse dont le souvenir nous est si doux, que d'actions de grâce nous eûmes à rendre à Dieu ! Combien nous fûmes édifiés de votre empressement à venir nous entendre, de votre zèle à mettre en pratique ce que vous aviez entendu, des preuves si nombreuses, si touchantes que vous nous donnâtes de votre piété et de votre foi ! Cependant, mes très chers frères, permettez que je vous le demande, toutes nos espérances se sont-elles réalisées ? Avez-vous tenu à toutes vos promesses ? N'aurons-nous pas, dans ces jours-ci, à reprocher à plusieurs d'entre vous leur inconstance ? Ne sentez-vous pas le besoin de vous renouveler dans votre premier esprit ? - *Renovamini in spiritu mentis vestrae*. - Sans doute, mes frères, vous le désirez non moins ardemment que nous ne le désirons nous-mêmes, et il ne se trouvera personne dans cette si bonne paroisse de Languenan qui rejette les grâces nouvelles que Dieu, dans son inépuisable miséricorde, daigne encore offrir à tous.

Je dis à tous, et aux jeunes qui se préparent à la première communion et à la confirmation, et aux vieux qui après avoir été déjà réconciliés avec le Seigneur, l'ont si tristement abandonné et sont retombés dans leurs désordres malgré l'engagement qu'ils avaient pris d'y renoncer pour jamais ; oui, mes frères, nous venons, si je puis m'exprimer ainsi, vous chercher tous, qui que vous soyez ; et les uns et les autres vous allez vous hâter, j'aime à le croire, de profiter des pieux exercices que nous ouvrons aujourd'hui.

¹ Ep., 4, 23.

417

RETRAITE D'HOMMES.

P. 1808

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.

Voici maintenant le temps favorable, voici le jour du salut. (2de Epit. Aux Corinth. c.VI, v.2)

Pécheurs, mes frères,

Le Seigneur nous envoie aujourd'hui vers vous, non comme il envoyait autrefois les prophètes aux prévaricateurs d'Israël pour les menacer de ses châtiments et de sa colère, mais pour vous annoncer qu'il aspire à enfanter sa miséricorde avec la même ardeur qu'une femme en travail attend le moment de sa délivrance ; nous venons vous dire de sa part qu'il est prêt à vous remettre toutes vos dettes, à oublier toutes vos offenses, à vous rendre tous les biens dont vous avez été privés par vos crimes, si, touchés d'un sincère repentir, vous prenez enfin de solides mesures de pénitence. - *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* - J'ai la douce confiance que vous profiterez de ce temps favorable, car pourquoi auriez-vous résolu de consacrer une semaine au recueillement et à la prière, si vous n'aviez pas un vif désir de mettre un terme à vos désordres, de renouveler vos mœurs et de vous réconcilier avec Dieu ? Cependant, mes frères, quoique je ne doute pas que vous ne soyez déjà décidés à ne pas recevoir en vain les grâces précieuses qui vous seront offertes dans ces saints jours, il est bon d'insister sur un point si essentiel, afin de vous convaincre de plus en plus des avantages de la retraite et de son indispensable nécessité pour chacun de vous. *Ave Maria.*

Les chrétiens les plus fervents, les religieux et les prêtres les plus saints, ne manquent point de faire chaque année une retraite pour examiner dans la lumière de la foi

P. 1809

l'état de leur âme, et pour la purifier de ses plus légères souillures. Se faisant alors à eux-mêmes une solitude plus profonde et entièrement recueillie en Dieu, ils méditent attentivement dans sa présence les vérités éternelles, ils repassent leurs fautes anciennes dans l'amertume du cœur, ils en gémissent et s'en humilient ; et prenant pour l'avenir de fortes résolutions, ils sortent de ces pieux exercices comme les apôtres du cénacle, c'est-à-dire tout à fait changés, ou du moins pleins d'une nouvelle ardeur et d'un nouveau zèle.

Et vous, mes frères, qui vivez habituellement au milieu du monde et de ses scandales ; vous que les soins terrestres sans cesse renaissants ont détournés depuis plusieurs années peut-être de l'affaire la plus importante que nous ayons tous ici-bas, de l'affaire du salut ; vous qui êtes environnés de tant de séductions et de périls, soit dans vos ateliers, soit dans vos champs, soit dans vos familles mêmes ; vous qui vous laissez si facilement entraîner au mal par les mauvais conseils, par les mauvais exemples, par l'attrait des plaisirs et par vos vicieux penchants, n'avez-vous pas besoin plus que personne de rentrer en vous-mêmes pour ranimer votre piété et votre foi, hélas ! si faibles, si languissantes ?

Mais que dis-je ? La retraite ne vous est pas nécessaire seulement pour raffermir votre vertu, elle l'est encore pour mettre ordre à votre conscience ; et n'est-ce pas votre conscience elle-même, inquiète et souffrante, qui vous a dit dans le secret : va en retraite, là tu apprendras à te connaître ; là Dieu te parlera au cœur ? N'est-ce pas elle qui vous presse de déchirer enfin le voile dont vous l'avez jusqu'ici comme enveloppée pour cacher à vos propres yeux ses plaies les plus honteuses et les plus dégoûtantes ? N'est-ce pas elle

P. 1810

qui vous reproche de n'avoir jamais ni franchement avoué, ni pleinement expié les désordres de votre jeunesse ? et peut-être même vous accuse-t-elle d'avoir, en abusant des sacrements, profané les grâces et le sang même de J.-C.

Ne soyez point surpris, M.F., de cette supposition : un long exercice du ministère m'a donné la triste certitude que ce crime est malheureusement bien moins rare qu'on ne le croit, et que parmi les chrétiens en apparence les plus réguliers, il y en a peu qui n'aient à cet égard de justes sujets de craintes. Que chacun donc, s'interrogeant soi-même, se demande dans ce moment-ci avec tremblement : ne suis-je pas cet homme dont l'ingrate obstination a rendu inutiles tous les moyens de salut que l'inépuisable bonté de Dieu n'a cessé de lui offrir ? Ne suis-je pas cet homme qui, après avoir si souvent entendu la parole du Seigneur et les avertissements de ses ministres, n'en est pas devenu meilleur ? Ne suis-je pas cet homme qui tant de fois s'est confessé sans un vrai repentir, et dont les rechutes continuelles prouvent que la conversion ne fut jamais sincère ? Oh ! que de péchés depuis le premier instant où je suis devenu pécheur ! Et où est ma pénitence ? J'ai reçu l'absolution ! mais m'a-t-elle justifié ? Dieu a-t-il ratifié dans le ciel mon pardon ? N'en étais-je pas indigne, puisque toutes mes promesses d'amendement ont été trompeuses ? J'ai communie ! mais dans quelles dispositions ? Étais-je revêtu de la robe nuptiale lorsque je me suis assis à la table des anges ? Cette langue, ces lèvres sur lesquelles s'est reposé le corps de Jésus-Christ, n'ont-elles pas ensuite été souillées par des blasphèmes et des discours impurs ? De coupables désirs n'ont-ils pas été conçus dans mon cœur, presque aussitôt après qu'un Dieu a daigné y descendre pour le nourrir de sa chair sacrée avec un si

P. 1811

prodigieux amour ! Où en suis-je donc ? Voudrais-je mourir en cet état ?

Non, non, M.F., vous ne le voulez pas, et c'est parce que vous redoutez d'être surpris par la mort dans cet état funeste que dociles à la voix de la divine miséricorde qui vous invite d'en sortir, vous avez résolu d'interrompre pour quelques jours le cours de vos travaux ordinaires, d'éloigner de vous toute distraction importune, et de venir chercher dans cette sainte maison le remède aux maux que le péché vous a faits et à ceux dont il vous menace.

Ayez confiance, vous l'y trouverez, M.F., car voici le temps favorable, voici le jour où Dieu va multiplier sur vous ses bienfaits et ses merveilles : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*¹ Oui, je le répète avec une grande joie, voici le jour du salut : ecce nunc dies salutis. A la retraite sont attachées des grâces spéciales et plus abondantes ; pendant la retraite, les moyens ordinaires de salut sont plus efficaces ; ils semblent acquérir une nouvelle puissance, une nouvelle vertu ; la prédication, par exemple, ne porte jamais plus de fruits, parce que nulle part on ne l'écoute mieux. Et d'ailleurs ici toutes les principales vérités de la religion et toutes ses lois sont exposées, non pas seulement si je puis m'exprimer de la sorte, une à une et à de longs intervalles, mais de manière à ce qu'il soit facile d'en saisir l'ensemble et de s'en faire à soi-même l'application ; des instructions simples et familières, nombreuses et variées, soigneusement liées entre elles, éclaircissent tous les doutes, rappellent tous les devoirs, dissipent toutes les illusions, détruisent tous les prétextes et enfin réveillent au fond de l'âme de salutaires remords. Heureux trouble, mes frères, auquel succéderont bientôt une ineffable paix et de douces larmes ! Hélas ! peut-être notre pauvre âme livrée

P. 1812

au monde, se reposait-elle avec délices dans l'esclavage des sens, parce qu'elle ne connaissait pas et n'avait point goûté les suavités célestes, le charme intérieur de la vertu ; peut-être votre pauvre âme endormie sur le bord de l'enfer, était-elle sur le point d'y tomber ; mais voilà que, sortant tout à coup de son sommeil, elle s'aperçoit de sa misère et de ses dangers. A la vue de l'abîme elle frémit, et comme l'enfant prodigue, non moins criminelle et aussi non moins pénétrée de douleur, de honte et de repentir, elle se lève et dit : J'irai à mon père - *ibo ad*

¹ 2 Co., 6, 2.

SERMONS

patrem ; quoique je sois toute couverte de souillures et de fange, il ouvrira son sein pour y recevoir son malheureux fils ; j'avouerai à ses pieds tous mes dérèglements, tous mes torts, sans chercher à les affaiblir par de fausses et sacrilèges excuses, et ma robe d'iniquité fût-elle rouge comme l'écarlate, il la rendra blanche comme la neige. *Ibo ad patrem* : j'irai à mon père et je lui dirai : mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous - *Pater, peccavi in caelo et coram te*¹. Je me suis soustrait à votre joug aimable ; mes mains l'ont brisé et j'ai fui pour aller chercher au loin des joies immondes ; insensé que j'étais ! J'ai prostitué au démon les premières années de ma vie, j'ai traîné ma jeunesse dans la boue des plus sales plaisirs ; je n'ai pas été une semaine, un jour, sans ajouter à mes péchés anciens de nouveaux péchés : *Pater, peccavi in caelo et coram te*. Mais mon père, refuserez-vous de jeter un regard de pitié et de clémence sur votre enfant ? Est-ce que vous ne voulez plus de moi ? Mes excès ont-ils fermé et desséché pour toujours vos entrailles ? Ah ! s'il en était

P. 1813

ainsi, si vous vouliez me perdre et qu'il n'y eût plus pour moi de miséricorde, enverriez-vous vos ministres pour me presser si fortement de rentrer dans la maison paternelle ? Ils m'assurent en votre nom que dans ces heureux jours, ses portes me sont encore ouvertes, et voilà que j'y reviens ; voilà que je vous demande pardon à genoux, vous promettant, ô mon père, de ne plus jamais vous quitter, de vous aimer et de vous obéir jusqu'à la mort.

Tels sont, M.F., les sentiments et les résolutions que l'on forme dans la retraite ; tels sont les fruits que tant d'autres en ont retirés avant vous, et que vous en retirerez vous-mêmes si, comme je l'espère, les oreilles de votre cœur sont attentives aux vérités saintes que nous vous prêcherons ; si vous avez le courage de pénétrer dans les replis les plus cachés de votre cœur, et la force d'en arracher les racines du mal d'une main ferme ; si enfin, après un examen sévère des fautes dont vous avez cherché jusqu'ici à vous dissimuler la grièveté et à éloigner de vous le souvenir humiliant, vous les confesserez toutes sans retour et avec une inébranlable détermination de ne plus vous en rendre coupables à l'avenir.

Afin, M.F., que vous n'hésitez point à prendre ce parti et à faire tout ce qui dépend de vous pour profiter de ces saints exercices, je vais vous communiquer, en finissant, une réflexion dont je suis toujours singulièrement frappé, chaque fois que je me trouve à des réunions semblables à celle-ci, et

P. 1814

qui au moment où je suis entré dans cette chapelle s'est présentée à mon esprit plus vive que jamais.

Que d'hommes rassemblés ! Quel effet la retraite produira-t-elle dans leur âme ? Je l'ignore, mais je suis certain qu'aucun d'eux ne sortira d'ici tel qu'il y est venu ; ou la retraite les convertira, ou elle rendra leur conversion plus difficile qu'elle ne l'était auparavant. Et pourquoi ? Parce qu'une grâce si excellente ne peut rester sans effet ; y correspondre, c'est attirer sur soi les plus riches dons du ciel et se les incorporer en quelque sorte ; la mépriser, en abuser, c'est repousser Dieu, c'est insulter à sa miséricorde et par conséquent c'est s'en rendre indigne et vouloir se perdre.

Or, parmi ces hommes, combien n'y en a-t-il pas qui avant que l'année ne s'achève, auront été appelés au tribunal de J.-C. pour y rendre leurs comptes ? et quel est celui qui pourrait dire : cet homme, ce n'est pas moi ? Combien d'autres qui, en supposant même que leur fin soit plus éloignée, ne feront point, avant de mourir, d'autre retraite, soit parce qu'ils n'en auront pas le désir, soit parce que des circonstances indépendantes de leur volonté y mettront un obstacle invincible ?

¹ Lc., 15, 18.

Voici donc, pour plusieurs, la dernière grâce de cette nature qu'ils recevront. Peut-être est-ce pour eux la dernière visite du Seigneur, le dernier coup qu'il frappe pour éveiller leur âme assoupie, et son dernier effort pour prévenir leur ruine éternelle.

Et c'est nous qui sommes chargés de seconder ces desseins de la divine miséricorde et d'en assurer

P. 1815

le succès ; mais combien de temps avons-nous pour cela ? A peine huit jours.

Ah ! quand dans nos paroisses nous travaillons à ramener à Dieu un vieux pécheur et que nous n'y réussissons pas tout d'abord, du moins nous avons l'espoir que demeurant dans le même lieu et veillant sur lui, pour ainsi dire, à toute heure, il en viendra une où nous lui parlerons de nouveau et où nous ne lui parlerons pas en vain de son salut ; mais ici, c'est autre chose ; nous devons nous attendre à ne jamais revoir la plupart de ceux qui nous écoutent maintenant ; après la retraite, ils se sépareront de nous et qui sait, si nous les rencontrerons désormais sur la terre ? Ils sont à notre égard comme ces malades auprès desquels on nous appelle pour la dernière fois et que nous administrons en toute hâte parce qu'il y a tout lieu de craindre que le lendemain nous ne les retrouvions plus. Oh ! que notre ministère est terrible dans une retraite ! Samedi prochain à cette même heure, il sera consommé pour chacun d'eux. Chacun s'en ira emportant avec soi nos derniers avis, nos derniers conseils, notre dernière sentence ; en voilà pour jamais !

M.F., ne négligeons donc point de profiter de cette grâce extraordinaire ; et nous, Messieurs et chers confrères, redoublons de zèle et de charité pour ces pauvres pécheurs, pendant le peu de temps qu'ils seront auprès de nous ; songeons-y bien : encore quelques jours et entre eux et nous tout sera fini et fini pour l'éternité ; à peine si j'ose m'exprimer de

P. 1816

la sorte, serons-nous prêtres pour eux pendant huit jours ! Ah ! dans ces huit jours, épuisons donc pour ainsi dire toute la religion pour les convertir ; prenons-les entre nos bras ; oui, comme le bon pasteur, rapportons sur nos épaules au bercail ces brebis perdues. Mais afin d'attirer sur nos travaux cette onction et ces grâces qui seules peuvent les rendre utiles, adressons à Dieu nos humbles supplications et disons lui : Mon Dieu, ces pécheurs que vous confiez pour quelques instants si rapides à nos soins, ne peuvent être guéris que par votre vertu toute puissante ; je vous les présente dès le premier jour de cette retraite, afin que vous ayez pitié d'eux, ô souverain médecin des âmes ; dites-leur donc Seigneur, dites à tous sans exception : je suis ton salut ; que leurs infirmités et leurs misères ne vous empêchent point de vous approcher d'eux ; leur âme est bien étroite pour que vous veniez l'habiter, daignez l'agrandir ; elle tombe en ruine, réparez-la ; ce qu'elle renferme peut blesser la sainteté de vos regards, je le sais, je le confesse, mais quel autre que vous peut la rendre nette de ses souillures, et l'orner de vertus ? Mon Dieu, ne rejetez point notre ardente prière ; bénissez notre zèle, et nous bénirons à notre tour votre bonté, votre clémence, maintenant et dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

418

DISCOURS POUR L'OUVERTURE DU JUBILÉ.¹ (à Redon)

P. 1816 bis

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis².

Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le temps du salut.

Il commence donc enfin pour vous, M.F., ce jubilé depuis si longtemps attendu ! nous l'annonçons aux justes, nous l'annonçons aux pécheurs ; nous disons à tous : *ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*. Oui, chrétiens, M.F., voici les jours de propitiation et de grâce où le Seigneur dans sa grande miséricorde va remettre à chacun de nous toutes ses dettes, et payer lui-même le prix de la délivrance de tous ses enfants ; sans doute les chrétiens fidèles recevront avec une joie pleine de reconnaissance cet immense bienfait ; déjà même ils sont en quelque sorte impatients d'en jouir ; mais combien d'autres le rejeteront peut-être, s'en jugeant eux-mêmes indignes ! Quoi, diront-ils, un jubilé pour nous ! Quoi, pour nous qui, depuis vingt, trente, quarante ans, emportés par les passions dans une vie d'égarément, nous sommes livrés à tous les excès de l'impiété et de la débauche ! Sur nous, hélas ! notre âme s'est prostituée à toutes les erreurs comme à tous les vices ; nous avons méprisé, outragé, persécuté Dieu ; il n'y a pas une seule de ses lois que nous n'ayons violée ; nos rechutes ont été si fréquentes, nos péchés sont en si grand nombre que notre mémoire serait impuissante à se les rappeler, et

P. 1817

que nous ne savons quel devrait être le sujet de nos premières larmes ! Pécheurs, M.F., ne vous abandonnez pas à ces tristes pensées ; que votre âme, au contraire, tressaille d'allégresse et d'espérance, car je le répète, si coupables que vous soyez, votre robe d'iniquité fût-elle rouge comme l'écarlate, voici pour vous, voici pour tous le jour du pardon, de l'indulgence et de la paix. L'Église ouvre ses trésors, elle est prête à répandre sans mesure les richesses spirituelles dont elle est dépositaire ; et pour cela, que demande-t-elle ? elle vous demande un cœur brisé de componction, la résolution de mener une vie nouvelle, et quelques œuvres légères de pénitence ; à ces conditions, suppléant à votre faiblesse et à votre misère par l'application des mérites de J.-C., elle va vous rendre, avec votre première justice et l'innocence du baptême, tous les droits que le péché vous avait ravés.

Quelle grâce ! ô M.F., que de grâces dans une seule grâce ! et n'avons-nous pas bien raison de nous écrier avec l'apôtre : *ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis ?*

Aussi, à cette annonce d'un jubilé, l'univers catholique s'ébranle-t-il en quelque sorte, et voit-on une multitude d'hommes de toutes les nations entreprendre, selon la coutume ancienne, un pieux pèlerinage aux tombeaux des saints Apôtres pour y recevoir dans leurs âmes purifiées les vivifiants et saints mystères de l'unité chrétienne.

Quel beau et touchant spectacle ! « Combien de fois, nous dit N(otre) S(aint) P(ère) le P(ape) Léon XII³, nous avons entendu

P. 1818

de nos propres oreilles les vastes places, les rues et les collines de Rome retentir au loin de doux cantiques, de ferventes prières et de louanges divines ! Combien de fois nous avons senti nos entrailles paternelles profondément émues en voyant les troupes de fidèles prosternés à nos pieds, honorer dans la faiblesse de notre personne la puissance du vicaire de J.-C., et nous

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais. Indication d'une autre écriture : 1826.

² 2 Co., 6, 2.

³ Annibale Sermattei della Genga (1760-1829), élu pape sous le nom de Léon XII en 1823, ouvrit le jubilé de 1825. Il avait accueilli Félicité de la Mennais lors de son voyage à Rome, en juillet 1824.

prodiguant tous les témoignages d'une obéissance filiale, révéler en nous le Prince même des Apôtres ! »

Mais tous les chrétiens ne pouvant quitter leurs pays et aller jusqu'à Rome, pour y être témoins de ces merveilles et y participer à ces grâces extraordinaires, la plupart en auraient été privés, si le Pasteur suprême dans sa charité apostolique ne les avait étendues au monde entier. C'est ce qu'il a fait, M.F., par la bulle solennelle que l'on a publiée ce matin dans cette chaire ; et avec quelle vive gratitude, un don si excellent n'a-t-il pas reçu dans les diverses parties de l'Église ! La France, en particulier n'a-t-elle pas déjà montré à cette occasion, que, malgré tant de persécutions et de scandales, elle était restée invariablement attachée aux saintes croyances de la religion, et que la piété des anciens jours n'était pas éteinte en elle ? À l'exemple du Roi et des Princes, de ces dignes fils de saint Louis¹, héritiers de sa foi et de son trône, n'a-t-on pas vu les magistrats les plus distingués, les plus illustres guerriers, des hommes de toute condition et de tout âge, se précipiter pour ainsi dire dans nos temples, suivre les processions, environner les tribunaux de la pénitence, s'asseoir

P. 1819

à la table de J.-C. avec la ferveur la plus édifiante ? Le respect humain si puissant dans d'autres circonstances, semble avoir perdu dans celle-ci tout son pouvoir ; l'entraînement a été général ; si bien que dans la plupart des paroisses, des diocèses voisins du nôtre, il ne s'est rencontré personne qui n'ait assisté régulièrement aux exercices, et qui ne se soit approché des sacrements, pour gagner cette plénitude et si rare indulgence.

En sera-t-il de même dans cette ville ? Nous osons l'espérer, M.F., parce que nous connaissons les sentiments qui vous animent ; déjà vous les avez manifestés, en suivant pendant le carême avec une si édifiante assiduité le cours d'instruction qui vous a été fait par votre vénérable pasteur et les dignes ecclésiastiques associés à ses travaux ; quel heureux présage surtout quand on songe combien est efficace la grâce du Jubilé ! Ce n'est pas que dans cette ville même si éminemment chrétienne, où vous avez sous les yeux tant de bons exemples, plusieurs d'entre vous ne soient peut-être, au moment où je parle, bien éloignés d'y correspondre. Eh bien, ce sont ceux-là que nous venons chercher, et à qui nous venons offrir de la part de Dieu de nouvelles lumières et de nouveaux secours pour sortir d'un état si funeste.

Hélas ! en eux tout est en désordre et leur intelligence et leur cœur et leurs sens ! Enfoncez dans la matière, flétris par le vice, dominés par de tristes préjugés ou de honteuses passions, indifférents pour leur salut, uniquement occupés d'affaires

P. 1820

ou de plaisirs, ils vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir ou comme si après la mort ils n'avaient rien à craindre. Mais Dieu met au fond de mon âme cette confiance que las enfin de leurs égarements ils vont, comme l'enfant prodigue, rompre leurs liens, se lever et rentrer dans la maison paternelle ; leur foi endormie plutôt qu'éteinte va se réveiller, sinon au bruit des menaces d'un Dieu justement irrité, du moins à la douce voix de sa miséricorde qui les appelle et qui les presse de se convertir enfin. Ah ! qu'ils n'hésitent point, qu'ils prennent garde de repousser le pardon qui leur est offert à des conditions si faciles : *Hortamur vos in vacuum gratiam Dei recipiatis*².

Quand donc se représentera pour eux une occasion si heureuse de se décharger de ce dur fardeau d'iniquités et de remords qui fatigue leur conscience et de se réconcilier

¹ Louis IX, roi de France de 1226 à 1270, après avoir triomphé des grands vassaux, prit la croix à deux reprises pour libérer la Palestine. En 1270, lors de la huitième croisade, il mourut de la peste devant Tunis.

² *Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu.* (2 Co., 6, 1)

SERMONS

pleinement avec le bon Dieu ? Qui de nous peut se flatter de revoir avant sa mort un autre Jubilé ? Car qu'est-ce donc que notre vie ? Une petite vapeur qui se dissipe, dit St Jacques - *vapor ad modicum parens*¹ ; une feuille, une paille sèche, *stipula sicca*, que le vent emporte, dit le saint homme Job, *folium quod vento rapitur*². Dans vingt-cinq ans qui de nous vivra ? Les plus jeunes peuvent-ils espérer de prolonger jusque-là leur carrière ? Mes frères, il serait inutile que je m'arrêtasse à combattre une supposition qu'aucun de vous ne peut faire, ou du moins sur laquelle personne ne peut raisonnablement compter. Hâtez-vous donc, je vous en conjure comme l'Apôtre, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu - *per viscera misericordiae Dei nostri* ;

P. 1821

hâtez-vous d'aller au devant de ces grâces célestes que vous ne devez jamais retrouver avec la même abondance ; je ne me lasse point de vous le redire : Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant les jours du salut - *ecce nunc tempus acceptabile ; ecce nunc dies salutis*.

Qu'une sainte émulation de charité et de zèle s'établisse dès à présent et règne parmi vous et dans vos familles ; ne dites point comme Caïn le fratricide : et que m'importe l'âme de mon frère ? Est ce que j'en suis chargé ? Que chacun au contraire, non content de faire son jubilé, emploie tous les moyens de douceur et de persuasion pour le faire faire à ceux qui dépendent de lui, ou sur qui il exerce quelque autorité, quelque influence. Que les amis engagent leurs amis à ne point négliger ce grand bienfait de l'Église ; que les pères exhortent leurs enfants à en profiter, et que les mères surtout, si puissantes lorsqu'elles prient, les y invitent et les en conjurent ; que les chefs d'établissements et les maîtres, non seulement permettent à leurs ouvriers et à leurs domestiques de suivre les instructions, mais encore leur en donnent l'exemple ; en un mot, jeunes, vieux, hommes, femmes, enfants, riches, pauvres, laïques, prêtres, unissons nos efforts, dans ce temps favorable, pour procurer le retour à la religion des personnes qui nous sont chères et qui auraient le malheur de n'y point songer elles-mêmes ; que chacun de vous soit pour chacune d'elles comme un missionnaire, spécialement occupé et de la convaincre et de la toucher et de la sauver, si bien qu'au moment où nous achèverons

P. 1822

ces pieux exercices, il ne reste pas dans la ville de Redon une seule conscience inquiète et souffrante, un seul pécheur qui ne soit converti ! Oui, oui, chrétiens, conspirons tous ensemble et d'un seul cœur, pour le succès du Jubilé, de cette grande et sainte œuvre qui, en réconciliant le ciel avec la terre, nous fera jouir des ineffables délices de la paix dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il !

Mais pourquoi citer des exemples qui nous sont en quelque sorte étrangers ? Qui de vous ignore ce qu'ont fait dans cette circonstance mémorable les habitants de Rennes et ceux de St-Malo et ceux de [...] à la voix humble et forte de ceux qui étaient chargés de publier la bonne nouvelle du salut ? La ville entière s'est levée comme un seul homme ; et pour moi, je l'avoue, jamais je n'avais vu un si beau mouvement de grâce qu'il était touchant de voir cette foule immense qui marchait à la suite de la croix, sans prononcer une parole qui ne fût une prière, de la voir à chaque station se prosterner, non sur le pavé de nos temples trop étroits pour la contenir, mais sur le pavé des rues, et de là invoquer à genoux, avec une religion si profonde, notre Père qui est dans les cieux, lui demandant avec larmes le pardon de nos

¹ Jc., 4, 14.

² Jb., 13, 25

offenses ! De quelle consolation notre âme n'a-t-elle pas été remplie, lorsque tant de vieux pécheurs frappés de la grâce, comme St Paul le fut autrefois sur le chemin de Damas, sont venus à nos pieds confesser et pleurer leurs crimes ! Ils s'imaginaient être oubliés de Dieu parce qu'ils l'oubliaient ; ensevelis dans la matière, et flétris par le vice, ils étaient

P. 1823

d'avance décidés à ne rien voir, à ne rien entendre ; ils étaient tout glorieux et tout fiers de ne rien croire ; mais enfin par un miracle plus étonnant peut-être que ceux de l'Évangile même, Dieu a rendu la vue à ces aveugles volontaires, leur préjugés ont été vaincus.

Oh ! que nous étions heureux de leur bonheur et qu'il nous était doux de les presser dans notre sein, de mêler nos larmes à leurs larmes ! Quelques jours auparavant, ils étaient plongés dans une incrédulité stupide. Depuis bien des années, éloignés des sacrements et des pratiques de la religion ils n'avaient plus de foi, disaient-ils ; ils cherchaient à s'étourdir et à goûter dans leurs désordres une paix trompeuse ; et semblables à des hommes qui, après avoir fermé les yeux nieraient l'existence du soleil et de la lumière, ils niaient hardiment toutes les vérités qu'ils ne voulaient pas comprendre ; mais par un miracle plus étonnant que celui de la guérison de l'aveugle-né, Dieu a guéri d'une seule parole ces aveugles volontaires. Leurs doutes se sont évanouis, leurs ténèbres ont été éclairées, leurs préjugés ont été vaincus, et pleins de joie, ils ont retrouvé encore vivante au fond de leur cœur, cette foi qu'ils y croyaient morte !

A Saint-Malo où nous venons d'achever les exercices du Jubilé, Dieu n'a pas répandu sur nos travaux des bénédictions moins abondantes.

419

COMMUNION PASCALE

P. 1825

Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum¹.

Jésus-Christ désire d'un désir ardent manger la Pâque avec tous ses disciples. Dociles à ses douces invitations et à l'express commandement de l'Église, un grand nombre des habitants de cette paroisse se sont empressés de s'asseoir à la table sainte et ont participé aux mystères divins dans ces jours solennels. Mais tous ont-ils rempli ce devoir sacré ? Non, M.F., et s'ils ne l'ont pas fait, plût à Dieu qu'ils n'en eussent retardé l'accomplissement que pour s'en rendre plus dignes ! Mais hélas ! d'autres causes les ont retenus jusqu'ici et les empêchent peut-être encore de profiter des nouvelles grâces que la bonté de Dieu va leur offrir pendant la mission qui se prépare. D'où vient leur résistance ? Essayons de la vaincre et de détruire les prétextes sous lesquels ils couvrent les véritables et honteux motifs d'une négligence si coupable. Ces prétextes sont nombreux ; je ne pourrai dire qu'un mot sur chacun ; mais, je tâcherai que ce mot soit décisif.

Notre ministère de prêtre est bien beau ! L'esprit du Seigneur nous envoie, comme autrefois les prophètes, pour annoncer la lumière aux aveugles, aux captifs la liberté, pour offrir à tous le pardon et la paix : *Spiritus Domini misit me ut prædicarem captivis indulgentiam, et clausibus apertionem ; ut prædicarem annum placabilem Domino².*

Cependant, trop souvent ces captifs et ces aveugles craignent que nous éclairions leurs yeux, que nous brisions leurs chaînes, et ils s'obstinent, malgré nos charitables efforts, à rester dans leurs ténèbres, dans leur triste et douloureux esclavage.

¹ Lc., 22, 15.

² Is., 61, 1-2.

SERMONS

P. 1826

Quand nous leur parlons de conversion, ils s'effrayent et ils se plaignent de ce que nous leur demandons des sacrifices trop pénibles. Oh ! qu'ils sont criminels et que je les plains ! Ce n'est pas, je le sais, qu'en leur demandant de réformer leur vie nous leur demandons quelques sacrifices pénibles ; mais après tout, qu'est-ce que ces sacrifices ? ne leur en coûte-t-il donc rien pour vivre dans le désordre ? N'est-ce rien que de renoncer à cette douce sérénité d'âme qui est le fruit de l'innocence du cœur et que l'on ne goûte jamais sans elle ? Y a-t-il donc tant de charmes à traîner après soi les remords comme un galérien traîne sa chaîne ? Porter dans sa poitrine une conscience déchirée et toute sanglante, est-ce là le bonheur ? Quand au milieu de votre famille vous entendez votre mère, votre femme, vos enfants, vous accuser de déshonorer leur nom par vos scandales, de les ruiner par vos débauches, êtes-vous heureux ? Quand vous songez à l'éternel avenir, êtes-vous tranquilles ? Oh non ! et pourquoi donc restez-vous dans cet état funeste ? Mais comment en sortirai-je ? me répondez-vous ? Pour cela il faudrait que j'eusse la foi et je ne l'ai plus.

Est-il vrai, pécheur mon frère, que vous ayez perdu la foi ? N'est-elle pas en vous plutôt affaiblie qu'éteinte ? Qu'elle soit moins vive qu'elle ne le fût jadis, c'est certain hélas ! mais depuis quand a-t-elle été ébranlée ? N'est ce pas depuis que, dominé par les passions, vous avez abandonné les sacrements, depuis que vous vous êtes affranchis des devoirs du chrétien fidèle ? Tandis que vous avez été sobre et que vous avez été chaste, la religion vous semblait aussi digne de votre admiration

P. 1827

que de votre amour ; mais aussitôt que vous vous êtes plongé dans la fange de la terre, vous avez été enveloppé de ses ténèbres ; vous avez cherché des sophismes pour vous défendre contre les remords ; vous les avez trouvés dans des livres et des conversations impies, et vous les avez saisis avec cette espèce de joie qu'éprouverait un criminel, s'il échappait au supplice en brisant le glaive suspendu sur sa tête. En deux mots, voilà votre histoire.

Or, il s'agit de savoir si vous êtes décidé à mourir dans cet état, si c'est un parti pris de vous précipiter dans l'éternité avec vos doutes, et d'aller au tribunal de Dieu lui demander raison de ses lois et de ses mystères. Que parlez-vous de la difficulté de croire ? Certes, vous n'êtes pas plus sage que vos pères ; vous n'avez pas plus de science, et de lumière que tant de grands hommes qui ont cru et défendu les saintes doctrines du christianisme ; ce qu'ils ont cru, vous le croirez donc sans peine dès que la volupté et le vice auront cessé d'obscurcir et de dégrader votre intelligence. Ah ! laissez là, laissez là ces vains prétextes ; faites un premier pas dans les voies de la justice et de la vertu, et vous rencontrerez aussitôt la vérité, car la vérité cherche de tous côtés des hommes dignes d'elle, et sa (providence) va au devant d'eux ; renoncez à d'ignobles et sales plaisirs et vos incertitudes s'évanouiront comme un vain songe ; vous ne douterez plus, mais vous vous étonnerez et vous serez inconsolables d'avoir douté. Vos incertitudes ont commencé avec vos désordres, elles finiront avec eux.

Toutefois, il n'est pas rare de rencontrer des hommes

P. 1828

qui ont conservé au fond de l'âme les croyances chrétiennes, et qui néanmoins abandonnent la pratique de la religion ; le respect humain les domine au point que le premier venu, un vil débauché en fait ce qu'il veut, le mène où il veut, et n'a besoin que d'un mot ou d'un sourire perfide pour empêcher leur retour à Dieu. Quelle pitié ! Ils craignent plus une sottise plaisanterie de leurs (compagnons) qu'ils ne craignent Dieu et ses menaces ; ils craignent moins d'être damnés que d'être appelés hypocrites s'ils prenaient des mesures solides de pénitence, s'ils renonçaient à certains divertissements que la religion condamne, s'ils fréquentaient les églises, s'ils allaient à confesse ; quoi donc professer hautement et

courageusement sa foi, rendre à Dieu en présence de ses ennemis et dans l'assemblée de ses enfants ce qui est à Dieu, garder ses commandements, obéir à son Église, ce serait être hypocrite !

Non, non ; mais cet infâme qui se fait de son infamie une gloire comme il s'en fait une jouissance, et qui veut même qu'on le croie pire qu'il ne l'est en effet, voilà l'hypocrite. Mais cet impie qui affecte une sécurité qu'il n'a pas, voilà l'hypocrite ! Et après tout, que vous importe ce que penseront et ce que diront de vous des hommes dont vous connaissez si bien l'immoralité profonde ? Irez-vous brûler devant eux comme autrefois les païens aux pieds des idoles, l'encens de la peur ? Leur sacrifierez-vous vos convictions intimes, votre indépendance, le repos de vos consciences, votre éternel salut ? Vous ferez-vous les esclaves d'hommes que vous méprisez, et qui eux-mêmes, vous le savez bien, méprisent tous ceux qui leur ressemblent, et surtout ceux qui par faiblesse

P. 1829

feignent de leur ressembler ? Ils vous reprocheront d'aller à confesse. Eh bien, aller à confesse, qu'est-ce à dire ? – Aller à confesse, c'est protester qu'on se repent du mal qu'on a fait et qu'on ne veut plus le faire ; c'est s'engager à être pur, à être juste, à être charitable, à oublier les injures, à pardonner à ses ennemis. Qu'un pareil engagement puisse déplaire à ceux qui sont humiliés de n'oser pas le prendre, cela se conçoit ; mais qu'il puisse vous ravir l'amitié ou l'estime de qui que ce soit, je ne le comprends pas ; et en vérité c'est être trop insensé et trop lâche que de se condamner soi-même à vivre avec le remords parce qu'il se rencontre des hommes qui se plaisent à se livrer à ses morsures et qui fuient la religion parce qu'ils la craignent comme un criminel craint son juge.

(Autre rédaction) :

J.-C. désire d'un désir ardent manger la Pâque avec tous ses disciples ; dociles à ses invitations pressantes et à l'express commandement de l'Église, la plupart des habitants de cette paroisse, j'aime à le croire, se sont assis à la table eucharistique dans ces jours solennels ; mais tous ont-ils rempli ce devoir sacré ? Non, M.F., et plutôt à Dieu qu'ils n'en eussent retardé l'accomplissement que pour se rendre plus dignes de participer aux mystères saints. Mais d'autres causes les ont retenus, et peut-être les empêcheraient encore de profiter des nouvelles grâces que la bonté de Dieu leur prépare, si avant que la mission commence, nous ne détruisions pas les prétextes sous lesquels ils essayent de couvrir et de se dissimuler à eux-mêmes les véritables et honteux motifs

P. 1830

d'une négligence si coupable ; ces prétextes sont nombreux ; je ne pourrai dire qu'un mot de chacun, mais je tâcherai du moins que ce mot soit décisif.

Quelle est notre mission au milieu des peuples ? L'esprit de Dieu nous envoie pour annoncer la lumière aux aveugles, aux captifs la liberté, pour offrir aux plus grands pécheurs le pardon et la paix : *Spiritus Domini misit me ut prædicarem clausibus apertionem, et captivis indulgentiam, ut prædicarem annum placabilem Domino.*

Mais trop souvent ces captifs et ces aveugles rejettent notre parole, repoussent nos soins, et malgré nos charitables efforts, s'obstinent à rester dans leur esclavage. Oh ! qu'ils sont criminels et que je les plains ! Quand nous les exhortons à changer de conduite et à réformer leur vie, il semble que nous leur demandions des sacrifices trop pénibles ; mais ne leur en coûte-t-il donc rien pour vivre dans le péché ? Leurs chaînes ne leur paraissent-elles pas à eux-mêmes quelquefois bien lourdes ? N'en sont-ils pas en quelque sorte meurtris ? N'est-ce rien que de renoncer à la paix intérieure, à ces joies pures et saintes qui sont le fruit de l'innocence du cœur et que l'on ne goûte jamais sans elle ? est-il donc si doux de traîner après soi le remords, comme un galérien traîne ses fers ? Porter dans sa poitrine une

SERMONS

conscience toute déchirée et toute sanglante, est-ce là le bonheur ? Non, sans doute ; mais pour sortir d'un état si funeste, il faudrait prier ; pour prier, il faudrait avoir la foi, et nous n'avons plus la foi, disent-ils.

Est-ce là votre excuse ? Eh bien, voyons ! Est-il bien

P. 1831

vrai, mon frère, que vous ayez perdu la foi ? N'est-elle pas en vous plutôt affaiblie qu'éteinte ? et remarquez-le, depuis quand a-t-elle été ébranlée ?

420

SUR LA CONVERSION

P. 1831 bis

(Fragment).

*Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum*¹

Jésus-Christ désire avec un désir ardent manger la Pâque avec tous ses disciples. Dociles à la voix et à l'express commandement de l'Église, la plupart d'entre vous, mes frères, se sont donc assis à sa table dans ces jours solennels et ont participé avec une grande piété aux mystères saints, mais tous ont-ils rempli ce devoir ? Non, M.F., et plutôt à Dieu qu'ils n'en eussent retardé l'accomplissement que pour s'en rendre plus dignes ! Mais, hélas ! d'autres causes les ont retenus et les empêcheront peut-être encore de profiter des nouvelles grâces que la bonté de Dieu va leur offrir pendant la Mission. D'où vient leur résistance ? Et pour la vaincre, examinons avec eux les divers prétextes sous lesquels ils essaient de couvrir les véritables motifs d'une conduite si coupable. Ces prétextes sont nombreux ; je ne pourrai dire qu'un mot sur chacun de ceux que je rappellerai dans cet entretien, mais du moins je tâcherai que ce mot soit décisif.

Prêtres de J.-C., quel est notre ministère au milieu des peuples ? L'esprit de Dieu nous envoie pour annoncer la lumière aux aveugles, aux captifs la liberté, pour offrir à tous le pardon et la paix : *Spiritus Domini misit me ut prædicarem captivis indulgentiam, et clausibus apertionem : ut prædicarem annum placabilem Domino*². - Cependant, trop souvent ces captifs et ces aveugles ne veulent pas que nous éclairions leurs yeux, que nous brisions leurs chaînes, et ils s'obstinent malgré nos charitables efforts à rester dans leurs ténèbres, dans leur triste et honteux esclavage. Chose étrange cependant ! Sont-ils donc heureux dans cet état, et ne devraient-ils pas, dans leurs intérêts les plus chers, s'empressez d'en sortir au plus tôt ? S'ils ont quelques efforts pénibles et quelques douloureux sacrifices à faire pour changer leurs criminelles habitudes et réformer leur vie, ne leur en coûte-t-il donc rien, pour persévérer dans le désordre ? N'est-ce rien que de renoncer à cette douce sérénité d'âme qui est le fruit de l'innocence du cœur et que l'on ne goûte jamais sans elle ? Est-il donc si doux d'être mal avec sa conscience, et de traîner après soi le remords, comme un galérien traîne sa chaîne ? et quand vous parviendriez à vous étourdir un moment et à calmer vos inquiétudes secrètes, ne renaîtraient-elle pas sans cesse ? (Fin du manuscrit)

¹ Lc., 22, 15.

² Is., 61, 1-2.

421

SUR LA CONVERSION

P. 1832

(Fragment).

[...] Et qui donc vous assure que ce n'est pas aujourd'hui pour la dernière fois que Dieu vous parle ? Que faut-il pour vous en convaincre ? Je le vois, il vous manque l'expérience des damnés ; car, si aujourd'hui vous descendiez dans leur demeure brûlante, nul doute que du fond de votre enfer, vous ne vous écriassiez comme eux, avec des pleurs et des grincements : pourquoi ai-je repoussé cette dernière grâce, ce dernier avertissement que Dieu me donnait avec tant de douceur et tant d'amour ? Oh ! Que je me suis trompé ! Insensé que j'étais : *nos insensati !*

Ici, M.F., permettez que je vous rappelle qu'il y a bientôt 19 ans, du haut de cette même chaire, je vous prêchais les mêmes vérités ; que dis-je ? je ne vous les annonçais pas seul ; debout au milieu de vos morts, je les interrogeais avec vous dans leurs sépulcres ; et dociles à leurs leçons, vous promîtes presque tous alors de quitter le péché et de prendre des mesures solides de pénitence. Eh bien, habitants de L. , comptez donc si vous le pouvez, les fosses nouvelles que vous avez creusées dans votre cimetière. Quelle est la famille à qui la mort n'ait pas enlevé depuis ce temps-là plusieurs de ses membres ? Homme, où est ta femme ? Elle est morte. Femme où est ton mari ? Il est mort ! Enfant, où est ton père ? Il est mort ! où est ton frère ? Il est mort ; où est ta sœur ? Elle est morte ! Mon ami, où est ton ami ? Il est mort ; et, parce que tu lui as survécu, t'imagines-tu donc que ton tour ne viendra pas aussi ? Non, non ;

P. 1833

pour tous, demain, la mort ! Ne soyez pas surpris que je m'exprime avec tant d'énergie, car enfin, combien les suites de votre erreur ne seraient-elles pas terribles ! Vous n'y pensez pas, il est vrai ; mais moi, j'y pense pour vous et à cette pensée mon cœur s'émeut et se brise. Ah ! que de fois, dans l'exercice de mon long ministère, [n'ai-je pas rencontré] des pécheurs qui, comme vous, sous un prétexte ou sous un autre, se sont fait illusion, et dont la fin a été malheureuse !

422

OUVERTURE DE MISSION SUR LA CONVERSION

P. 1834

(Fragment).

[...] Si vous me le disiez dans le secret, je rougirais plus que vous de les nommer dans ce saint lieu. Ah ! n'alléguez donc plus, pour vous justifier, de semblables excuses ; réformez vos mœurs, renoncez à l'ivrognerie, à l'avarice, aux gains injustes, à l'impureté, et ces incertitudes s'évanouiront comme un vain songe ; elles ont commencé avec vos désordres, elles finiront avec eux. Certes vous n'êtes pas plus sages que vos pères ; vous n'avez pas plus d'esprit et de science que tant de grands hommes qui depuis dix-huit siècles ont non seulement cru à la religion, mais en ont défendu tous les dogmes ; vous pouvez bien, sans trop vous humilier, soumettre votre raison si faible et si pauvre, à l'autorité de ces hautes intelligences ; et franchement je ne vois rien en cela qui doivent contrister votre amour-propre ; mais, encore une fois, toute la difficulté est dans le changement de vos habitudes de vie ; priez Dieu humblement de vous en donner la force ; cessez, cessez de goûter les voluptés du vice et alors non seulement vous ne douterez plus, mais vous vous étonnerez et vous serez inconsolables d'avoir douté.

SERMONS

Votre conversion cependant ne sera pas encore assurée par cela seul que votre foi sera devenue plus ferme ; une autre tentation se présentera aussitôt, ce sera celle du respect humain ; quelle pitié ! et pourtant il n'est que trop vrai ; vous vous effrayez comme des enfants, des reproches et des sarcasmes de

P. 1835

quelques-uns de vos anciens compagnons et camarades de débauche qui ne manqueront pas de censurer vos démarches de pénitence ; à peine en auront-ils connaissance qu'ils diront avec un rire amer et niais : un tel n'est plus des nôtres ; il va exactement à la messe et à confesse, il s'est fait hypocrite ! ... Pauvres gens, quoi, professer hautement sa foi, rendre à Dieu ce qu'on doit à Dieu en présence même de ses ennemis et dans l'assemblée de ses enfants, c'est de l'hypocrisie ? Non, non ; mais cet infâme qui se fait de son infamie même une gloire et qui s'efforce de paraître pire qu'il ne l'est, voilà l'hypocrite ! mais cet impie qui affecte une sécurité qu'il n'a pas, voilà l'hypocrite ! et après tout que vous importe ce que diront de vous des hommes que vous n'estimez pas et dont vous connaissez si bien l'immoralité profonde que vous ne leur confieriez pas la plus petite affaire qui pourrait compromettre vos intérêts temporels, votre réputation ou votre fortune ? Ces hommes-là sont-ils donc vos maîtres ? ou que sont-ils pour se placer insolemment entre Dieu et vous et vous en séparer à jamais ? Leur permettez-vous de vous traîner ignominieusement aux pieds de leurs idoles pour y brûler l'encens de la peur ? consentez-vous à devenir pour toujours leur esclave ? Je ne vous demande plus : avez-vous de la foi ? êtes-vous chrétiens ? mais je vous demanderai : avez-vous de l'honneur ? êtes-vous des hommes ? L'esclave, moins avili que vous,

P. 1836

ne porte que sur son corps d'humiliantes chaînes, et ces chaînes ce serait votre âme qui les porterait ! elle souffrirait d'être retenue par ces indignes liens ; vous sacrifieriez votre indépendance, votre liberté, votre salut ; et encore une fois, par quel motif, et à qui donc ? à des gens qui vous estimeront d'autant plus que vous leur ressemblerez moins. Vous irez à confesse... eh bien, qu'est-ce à dire ? Aller à confesse, c'est protester qu'on se repent du mal qu'on a fait et qu'on est résolu de ne le plus faire ; aller à confesse, c'est déclarer qu'on veut être juste, sobre, patient, charitable, saint ; qu'on oublie les injures, qu'on pardonne à ses ennemis, qu'on veut fuir désormais tous les vices et fidèlement pratiquer toutes les vertus. Aller à confesse, ce n'est pas autre chose. Qu'une pareille déclaration puisse exciter une colère jalouse en ceux qui en ne vous imitant point déclarent qu'ils sont dans des dispositions toutes contraires, je le comprends ; mais qu'elle puisse vous ravir l'estime de qui que ce soit, et même l'estime des hommes que vous redoutez si pitoyablement, je ne le comprends pas ; et quand je comprendrais ce prodigieux mystère de sottise - (pardonnez-moi cette dure expression que la vérité fait jaillir en quelque sorte de mes lèvres) - je ne comprendrais guère qu'on puisse être assez lâche pour consentir à passer sa vie en société avec le remords et à mourir avec lui, parce qu'il plaît à d'autres de faire avec leurs remords cette espèce d'alliance sacrilège, indissoluble, et parce qu'ils craignent la religion comme un criminel craint son juge. Ce n'est point la religion que nous craignons, direz-vous, ce sont ses ministres.

(Manuscrit inachevé)

423

SUR LA CONVERSION (Mission de Bain)

P. 1837

M(es) F(rères),

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : le nombre des missionnaires a beaucoup augmenté depuis huit jours dans la ville de Bain ; est-il arrivé de nouveaux prédicateurs ?

Non ; est-il arrivé de nouveaux confesseurs pour entendre cette foule de pénitents qui se pressent autour des tribunaux sacrés ? Non ; et pourtant, je le répète, de nouveaux missionnaires sont envoyés de Dieu pour travailler à votre conversion d'une manière bien plus efficace que nous n'avons pu le faire. Ceux-ci, apparemment, ne vous seront pas suspects ; est-ce des hommes à préjugés ? Vous ne pouvez pas le dire, car ils ont partagé toutes vos erreurs ; leurs principes sont-ils trop sévères ? N'ayez à cet égard aucune crainte, ils se sont abandonnés aux mêmes désordres, aux mêmes égarements que vous ; comme vous ce sont des pécheurs ; vous êtes pécheurs, mais eux, ils ne le sont plus, et voilà qu'ils vous prêchent par leurs exemples bien plus éloquemment que nous ne vous prêchons par nos discours.

M.F., notre voix vous est importune, je le sais, nos exhortations vous fatiguent et vous irritent ; notre charité et notre zèle vous sont à charge. Eh bien, mes frères, fermez l'oreille à notre voix ; oubliez un moment que nous sommes ici ; j'y consens, mais à une condition : regardez autour de vous et écoutez du moins vos parents, vos voisins, vos amis, les anciens compagnons de vos

P. 1838

débauches ; hélas ! vous les avez écoutés et suivis dans d'autres circonstances pour votre perte ; écoutez-les aujourd'hui pour votre salut. Serez-vous donc les seuls à dire à Satan : je te serai fidèle ; et cette mission ne servira qu'à m'affermir dans la haine de la religion et de ses lois ? oui, je triompherai de la vérité et de Dieu même au fond de ma conscience, et quand tous les autres seraient vaincus par cette force divine qui semble maintenant soutenir toutes les âmes au-dessus de la terre et les élever vers le ciel, moi, je resterai dans ma fange, et rien ne sera capable de m'en retirer.

M.F., je pense de vous de meilleures choses encore que je m'exprime ainsi ; ce n'est pas que j'espère que vous vous décidiez à croire à notre parole ; hélas ! je ne sais quels misérables préjugés d'enfant vous en empêchent ; mais la parole de ceux qui longtemps ont eu toutes vos idées, qui comme vous ont parcouru les sombres labyrinthes d'une philosophie menteuse, qui, comme vous, lorsque la mission a commencé étaient prévenus contre elle et déterminés à n'en pas recueillir les fruits, n'aurait-elle donc pour vous aucune autorité ? Ne cédez pas cependant trop vite ; exposez vos difficultés ; exposez-leur avec franchise vos objections. Voyons ; que dites-vous et que répondent-ils ?

Vous dites : je ne puis croire ! ils vous répondent : et nous aussi, nous avons été incrédules ; mais dès l'instant où, renonçant à d'ignobles et sales plaisirs, nous nous sommes humblement prosternés devant Dieu pour lui demander le don de la

P. 1839

foi, nous l'avons reçu ; un rayon descendu du ciel a dissipé toutes nos ténèbres et éclairé notre intelligence d'une douce et ravissante lumière.

Vous dites : je ne saurais me résoudre à confesser aux pieds d'un prêtre les actions affreuses et dégoûtantes dont je me suis souillé. - Ils vous répondent : et nous aussi, nous avons frémi de crainte et de honte à cette pensée ; mais elle ne nous a pas arrêtés, et à peine avons-nous commencé l'aveu de nos fautes que notre âme, déchargée de ce poids odieux, a pris comme une existence nouvelle ; il lui semblait sortir d'un infect et profond tombeau pour entrer dans une vie toute pleine des joies de l'innocence et des saintes délices du ciel ; une abondance inépuisable de sentiments les plus tendres et les plus doux l'ont inondée et aussitôt elle a été délivrée de ses remords impitoyables dont la morsure la déchirait. Dieu est rentré en elle comme un Roi plein de douceur ; il y a rétabli l'ordre ; il y a tout réglé ; il y a tout soumis à sa loi sainte, et il a rempli de paix et d'amour ce cœur si troublé et si coupable, ce cœur depuis si longtemps épuisé de désirs, consumé d'ennuis, tourmenté d'une vaine sagesse, ce cœur qu'il a fait pour lui et qui ne peut être heureux qu'autant qu'il s'attache et s'unisse à lui.

SERMONS

Vous dites : mais enfin, je ne veux pas me convertir dans la mission. - Ils vous répondent : et nous aussi, nous ne le voulions pas ; toutefois, ayant consulté cette raison même dont nous sommes si fiers, cette raison que nous prétendons posséder dans un degré supérieur, nous avons bientôt abandonné des résolutions qui étaient si peu d'accord avec elle ; quoi, nous sentons bien que nous

P. 1840

ne sommes pas dans l'état où nous devrions être ; ce malaise intérieur dont nous nous apercevions à peine auparavant, est devenu plus pénible ; eh bien, cela même, n'est-ce pas la première grâce de la mission ? pourquoi, ayant reçu malgré nous la première, repousser la seconde, c'est-à-dire celle d'une conversion sincère qui nous rendra le repos et l'espérance ? Pourquoi ? serait-ce parce qu'on nous reprochera les démarches que nous allons faire, les exemples que nous allons donner ? mais, est-ce que nous ne sommes donc plus nos maîtres ? est-ce que nous avons consenti à nous dégrader au point de nous rendre esclaves de qui que ce soit ? L'esclave, moins avili que nous, porte sur son corps de pesantes chaînes, et ces chaînes, ce serait notre âme qui les porterait ; elle souffrirait d'être serrée et retenue, si je puis m'exprimer de la sorte, par d'indignes liens ! elle sacrifierait son indépendance, sa liberté ! et à qui donc ? et par quels motifs ? Nous irons à confesse ; eh bien, qu'est-ce à dire ? Aller à confesse, c'est déclarer qu'on veut être juste, pur, patient, charitable ; qu'on veut fuir tous les vices et pratiquer toutes les vertus ; aller à confesse, c'est protester qu'on se repent du mal qu'on a fait et qu'on est résolu de ne le plus faire à l'avenir. Une pareille déclaration peut être pénible à l'amour-propre, je le conçois ; mais qu'elle fasse tort à la réputation de qui que ce soit ! qu'elle puisse lui ravir la considération, l'estime, l'amitié de ceux mêmes qui par faiblesse ou perversité agiraient autrement ! En vérité, je ne saurais le concevoir ; et ce serait aussi être trop lâche que d'être ébranlés

P. 1841

dans une résolution si importante par les railleries insensées de quelques hommes qui ne nous blâment que parce qu'ils n'ont pas le courage de nous imiter.

Une dernière difficulté, ou plutôt un dernier prétexte vous arrête : les missionnaires, dites-vous, sont d'une sévérité excessive ; ils ne trouvent rien de bien ; ils n'ont égard ni aux convenances, ni aux usages du monde, ni à l'état présent de la société ; leur exagération déconcerte et décourage.

Ici, M.F., je pourrais encore invoquer le témoignage de ces autres missionnaires qui vous ont répondu tout à l'heure, le témoignage des pécheurs convertis avec lesquels nous avons eu des rapports depuis que nous sommes dans cette paroisse. Ils étaient peut-être plus coupables que vous ne l'êtes vous-mêmes ; de plus grands obstacles que ceux qui vous effrayent s'opposaient à leur retour à Dieu, et ils peuvent vous dire si notre langage a été celui du mépris, de l'indignation, de la colère ; s'ils ont remarqué que nous fussions injustement prévenus et contre eux et contre personne ; mais je veux répondre moi-même à ce reproche d'exagération tant de fois répété, et qui, chaque fois qu'on le répète, m'étonne toujours davantage.

En effet, qu'est-ce qu'on entend continuellement dans le monde, sinon de violentes déclamations contre les ecclésiastiques que l'on suppose être peu exacts à remplir les devoirs de leur état, ou à faire remplir les devoirs du christianisme par les fidèles confiés à leurs soins ? Qui de vous ignore que la divinité même de la religion devient douteuse pour la plupart des hommes, lorsqu'ils sont témoins de quelque scandale donné par ses ministres ? Et quel plus grand scandale peut donner un prêtre

P. 1842

que de se montrer indifférent au bien et au mal, de ne pas gémir des abus qu'il a sous les yeux, de s'en rendre complice par son silence, et de favoriser la licence des mœurs par des décisions relâchées ? – Celles que vous voudrez obtenir de nous ne le sont pas, dites-vous ; eh bien, voyons : je vais les proclamer du haut de cette chaire, les chrétiens qui m'entendent seront juges.

De quoi vous accusez-vous ? d'avoir été aux danses, aux bals, aux cabarets, de vous y être arrêtés pour boire au point de troubler votre raison. - Ce sont là des amusements permis, ou tout au plus de très légères fautes ; tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend dans les auberges ou dans ces réunions mondaines est sans danger. Allez en paix, vous êtes dignes d'absolution.

De quoi vous accusez-vous ? d'avoir prêté votre argent à usure ? Autrefois, l'usure était considérée comme une espèce d'homicide ; mais, nous avons changé tout cela, aujourd'hui, l'usure c'est le commerce, il n'y a pas de gain plus légitime. Allez en paix, vous êtes dignes d'absolution.

De quoi vous accusez-vous ? d'avoir prononcé des paroles grossières, d'avoir manqué d'obéissance et de respect à votre père, à votre mère ; mais, n'ont-ils pas un caractère fâcheux, n'êtes-vous pas assez avancés en âge pour vous soustraire à leur dépendance ? Allez en paix, vous êtes dignes d'absolution.

De quoi vous accusez-vous ? de vous être emportés contre vos voisins, contre votre femme et vos enfants, de les avoir battus avec violence ; mais n'ont-ils pas eu les premiers torts, ne vous avaient-ils pas dit des injures ? Allez en paix, vous êtes dignes d'absolution.

De quoi vous accusez-vous ? d'avoir négligé de veiller sur vos domestiques et sur vos enfants, de les envoyer à la messe ou à confesse, de leur avoir permis de fréquenter les cabarets, de jouer avec les personnes de différent sexe, d'aller aux assemblées, aux fileries ; - Que votre conscience ne s'alarme pas ; vous ne répondez d'eux en aucune manière ; chacun pour soi. Allez en paix, vous êtes dignes d'absolution. (*Inachevé*).

424

DÉLAIS DE LA CONVERSION

P. 1842 bis

Dans ce s(ain)t temps de carême, Dieu parlera à tous les habitants de cette maison ; à ceux qui suivront le cours des instructions données dans cette chapelle, il parlera par la voix des prédicateurs du Saint Évangile ; à ceux qui s'approcheront du tribunal de la pénitence, il parlera par la bouche de leur confesseur ; et que de touchantes leçons, que de salutaires conseils, n'en recevront-ils pas ? Mais Dieu ne dira-t-il rien aux autres ? Ah ! il parlera à tous, même à ceux à qui aucun de ces prêtres ne parlera ; il leur parlera par l'exemple des chrétiens fidèles qui, sous leurs yeux, vont se préparer par les exercices de la pénitence à se rendre dignes de manger la Pâque avec J.-C. Il leur parlera par les personnes charitables qui, pleines de zèle pour le salut des âmes de tous ceux à qui elles prodiguent leurs soins, ne manqueront point de les exhorter à quitter enfin les voies malheureuses où ils se sont égarés, et à rentrer dans celles de la vérité, de la justice et de la paix. Il leur parlera par le c(arillon) m(ême) de nos églises, qui chaque fois qu'il annonce une instruction ou une fête sonne si je puis m'exprimer ainsi l'appel de Dieu au fond des cœurs, les plus c(orrompus) au dedans d'eux-mêmes ; il leur parle par ce malaise intérieur, ces inquiétudes secrètes qui troublent l'âme du pécheur. Ces remords qui l'agitent, quoi qu'il fasse pour les étouffer, et dont les morsures l'avertissent sans cesse qu'il n'est pas dans l'état où il devrait être, qu'est-ce autre chose que le travail de Dieu pour le convertir et le sauver ? Mais, hélas ! si quelques-uns profitent de tant de grâces, combien d'autres les méprisent et s'enfoncent de plus en plus dans leurs péchés ! Eh

SERMONS

bien, c'est à ceux-ci, c'est-à-dire aux plus endurcis que je m'adresse en ce moment et que je dis : si vous entendez, etc., *si hodie...* Il y a vingt ans, trente ans que vous n'avez fait de pâques, vous ne savez pas encore si vous vous y disposerez ou si vous ne vous y disposerez pas cette année.

P. 1843

Vous n'y pensez peut-être même pas, ou du moins vos résolutions à cet égard sont incertaines et chancelantes ; terrible incertitude ! Examinons donc ensemble de bonne foi quels sont les obstacles qui vous arrêtent, et avec l'aide de Dieu, efforçons-nous de les lever.

Je me demande d'abord si c'est le défaut de foi qui vous empêche de pratiquer, et je n'hésite point à répondre non. La foi est endormie en vous plutôt qu'elle n'y est éteinte ; pendant vos premières années, dans le sein de votre famille, vous étiez croyants ; le doute ne s'est élevé dans votre esprit qu'à l'époque malheureuse où vous êtes entrés dans le monde, lorsque le vice vous a été enseigné par d'affreux camarades dont les discours et les exemples vous ont corrompus. Faites-y attention, votre incrédulité prétendue ne date que de là. Aujourd'hui, la religion vous paraîtrait encore comme autrefois aussi digne de votre admiration que de votre amour, et vous obéiriez fidèlement à ses lois si vous aviez la force de combattre vos passions, si vous aviez le courage de faire tout ce qui est nécessaire pour les vaincre. Pourquoi, M.F., ne le faites-vous pas ? Pourquoi ayant la pensée de vous convertir, ne vous convertissez-vous pas en effet ? Pourquoi ? Ah ! c'est que la confession vous effraye et que vous ne sauriez vous résoudre à prendre ce moyen de salut, le seul qui puisse vous guérir. Je ne m'arrêterai pas à vous en prouver l'efficacité et la vertu divine ; mais je vais vous poser à ce sujet trois questions qui, etc... .

Voici ma 1^{ère} question : vous avez connu et tous les jours vous rencontrez des hommes qui ont été à confesse et qui n'ont point hésité à raconter aux prêtres leurs plus honteuses faiblesses. Eh bien, en avez-vous trouvé un seul qui regrettât d'en avoir usé et d'avoir agi de la sorte, ou plutôt qui ne se félicitât

P. 1844

d'avoir remporté sur ses préjugés et sur ses répugnances cette difficile mais si glorieuse victoire ? Longtemps peut-être, ainsi que vous ils avaient vécu loin de Dieu ; ils étaient coupables, plus coupables même que vous ne l'êtes ; maintenant écoutez-les ; ils vous diront qu'à peine se sont-ils mis à genoux aux pieds du prêtre et ont-ils commencé l'humble aveu de leurs fautes, qu'ils ont été soulagés. Aussitôt il leur semblait que leur âme sortait comme d'un infect et profond tombeau, et ils ont été comme inondés de lumière et de joie. Dans leur confesseur ils ont trouvé non un juge impitoyable qui les accablait de durs reproches, mais un père qui essuyait leurs larmes et qui semblable au père de l'enfant prodigue rendait grâce à Dieu d'avoir ramené ce fils qu'il avait perdu, d'avoir ressuscité son fils bien aimé qui était mort.

Ainsi, chose bien remarquable, la confession effraye tous ceux qui s'en éloignent, tandis qu'elle fait la consolation et le bonheur de tous ceux qui s'en approchent. Admirable institution ! tribunal de paix, où le pécheur s'accuse et est justifié par son accusation même, où il est absous parce qu'il se condamne ; tribunal vraiment divin, dans lequel le crime entre avec le repentir et d'où sort la seule innocence.

Voici ma 2^{ème} question : n'avez-vous jamais été à confesse, ne serait-ce qu'une fois dans votre vie ? N'avez-vous pas, ne fût-ce qu'une fois dans votre vie, déchiré tous les voiles qui cachaient vos plaies secrètes et dont vous les aviez jusqu'alors en quelque sorte enveloppées ?

Eh bien qu'avez-vous éprouvé alors ? Ne vous semblait-il pas qu'une main divine soulevait et rejetait loin de vous l'odieuse fardeau dont votre âme était accablée, et qu'en levant

sur vous sa main sacrée, il vous a dit : mon fils, allez en paix, vos péchés vous sont remis ?
Des larmes de reconnaissance

P. 1845

n'ont-elles pas coulé de vos yeux ? Ah ! vous ne songiez plus alors à ce qu'il vous en avait coûté pour découvrir vos blessures au ministre de la charité de J.-C., qui venait de verser sur elles l'huile et le baume. Mais vous étiez inconsolables d'avoir attendu si longtemps à remplir un devoir si doux, et vous vous étonniez de ce qu'il fût si facile de se réconcilier avec le bon Dieu, après l'avoir tant offensé. Je suppose que vous ne vous soyez pas confessés depuis l'époque de votre première communion ou que vous ne vous soyez pas bien confessés depuis ce temps-là. - Eh bien, rappelez-vous du moins ce jour, le plus beau de votre vie, où sous les yeux de votre mère et conduits par elle, vous eûtes le bonheur de vous asseoir à la table de J.-C., et d'y manger le pain des anges ! Ah ! quel calme régnait au fond de votre âme ! quelle était heureuse ! ne voudriez-vous pas être encore aujourd'hui tels que vous étiez alors ? Ah ! de même que les enfants d'Israël pleuraient sur les bords du fleuve de Babylone en se ressouvenant de Sion, qui de vous peut penser à ces jours d'innocence, où vous vous abreuviez de joies si pures, sans regretter qu'ils se soient sitôt évanouis ? - Eh bien, il dépend de vous de les faire renaître ; faites une démarche, dites un mot et vous reviendrez dans ce premier état d'où vous n'êtes sortis que pour votre malheur et pour votre perte. Etrange aveuglement du cœur de l'homme ! Au lieu de rendre à sa conscience troublée la sérénité et le repos, il se plaît, pour ainsi dire, à enfoncer de plus en plus l'épine douloureuse qui le perce ; l'insensé laboure péniblement l'iniquité et il sème sa damnation à la sueur de son front.

Voici ma 3^{ème} question ; si vous étiez abandonné des médecins et dans quelques heures il vous fallait mourir,

P. 1846

n'auriez-vous pas recours à notre saint ministère ? ne voudriez-vous pas recevoir votre pardon dans le tribunal de la miséricorde avant de vous présenter au tribunal de la suprême justice, là où vous trouverez un juge inexorable, qui, la lampe à la main, sondera vos cœurs et vos reins, et dont la sentence sera sans appel ? En présence de la mort, sur le seuil de l'éternité, auriez-vous donc l'affreux courage de braver Dieu ?

- Non, mais aujourd'hui l'entraînement des plaisirs, l'enchantement de la bagatelle, comme parle l'Écriture, le respect humain, la longue habitude de vivre comme vous vivez, des craintes puérides, et je ne sais quelle faiblesse d'âme indéfinissable, vous empêchent de remplir un devoir dont l'accomplissement vous rendrait pourtant si heureux, et vous remettez votre conversion à une époque indéterminée et lointaine. Quelle folie ! Pardonnez-moi ce mot, M.F., il n'y en a pas d'autre pour rendre ma pensée ; car enfin, puisqu'il faut mourir, et puisqu'avant de mourir, il faut régler ses comptes avec Dieu, pourquoi donc ne pas les régler tout de suite ? Pourquoi ? Est-ce qu'aujourd'hui que vous jouissez pleinement de votre raison, cela ne serait pas plus facile que cela ne le sera plus tard ? Que dis-je plus facile ? Mon Dieu, en prêchant m'est-il permis d'affaiblir la vérité, de la diminuer, suivant l'expression du Roi David ? Puis-je oublier que les paroles d'un prêtre, comme celles des prophètes, doivent être semblables à des flèches brûlantes qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme des pécheurs, et qui y font des blessures salutaires, des blessures qui guérissent ? Ecoutez donc bien, M.F., ce que je vous dis de la part de Dieu : en abusant par vos délais de sa miséricorde, vous vous en rendez indignes, et à la mort, il se rira de vous : *in interitu vestro ridebo*¹. - Certes ce

¹ Pr., 1, 26.

SERMONS

P. 1847

rire de Dieu est épouvantable ; mais ce qui est plus épouvantable encore, c'est le rire de l'homme qui entend de pareilles menaces ; c'est le rire de l'homme au bruit du tonnerre des divines vengeances qui déjà éclate et gronde dans les profondeurs de l'éternité. Et où donc l'homme prend-il cette fureur impie pour combattre contre Dieu ? Qu'est-ce qui le rassure ? Dieu est bon, dit-il, et tranquille à l'abri de sa phrase, le voilà qui s'endort dans son péché ; aveugle qui ne voit pas que plus Dieu est bon, plus il doit haïr ce qui est mauvais, et que supposer le contraire, c'est calomnier sa bonté et déshonorer sa miséricorde en la rendant complice de tous les crimes !

Quoi ! Dieu ne te punirait pas, il n'oserait pas apparemment ! Quoi, les âmes les plus saintes et les plus pures tremblent ; et un vil pécheur se rassure, et ce sont ces âmes saintes qui s'effrayent et se trompent, et ce sont les méchants qui se font une juste idée de Dieu et de ses attributs ! Qu'on le dise, cela ...(*manuscrit inachevé*).

425

OUVERTURE D'UN JUBILÉ (à Guingamp).

P. 1848

Un jubilé ! Louange à Dieu, M.F. ! Encore une grâce après tant de grâces ! Pendant ces saints jours, Dieu va parler à tous les habitants de Guingamp ; à ceux qui suivent le cours de nos instructions, il parlera du haut de cette chaire par notre bouche, car nous sommes, vous le savez, M.F., ses ambassadeurs et ses ministres ; à ceux qui se présenteront au sacré tribunal de la pénitence, il parlera par le confesseur qu'ils auront choisi et à qui ils iront faire l'humble aveu de leurs fautes. Mais Dieu ne dira-t-il rien aux autres ?

M.F., Dieu parlera à tous, sans excepter ceux à qui aucun de ses prêtres ne pourra parler. Au dehors, il leur parlera par l'exemple des chrétiens fidèles qui sous leurs yeux se rendront en si grand nombre à nos pieux exercices ; dans le sein de leurs familles, il leur parlera ; et par qui donc ? Par leurs femmes, par leurs enfants, par leurs voisins, par leurs amis qui les presseront et les conjureront avec larmes de mettre un terme à leurs désordres et de se convertir enfin ! Il leur parlera par les cloches même de cette église qui, chaque fois qu'elles annoncent une prière, sonnent, si je puis ainsi m'exprimer, l'appel de Dieu au fond des consciences les plus criminelles et sont comme la voix de sa miséricorde. Mais, au-dedans d'eux-mêmes, ne leur a-t-il pas fait entendre déjà et peut-être depuis bien longtemps une voix bien plus puissante ? Qu'est-ce que ce trouble involontaire, ce mal intérieur, ces inquiétudes secrètes et douloureuses dont ils sont de temps en temps, malgré eux, tourmentés, sinon l'action de Dieu

P. 1849

pour les sauver. Oui, Dieu leur parle, il parle à tous ; et voilà pourquoi je dis à tous : M.F., si aujourd'hui vous entendez la voix de Dieu, écoutez-la bien ; soyez y dociles et n'endurcissez pas vos cœurs : *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra*¹.

Cependant, d'avance plusieurs sont décidés à profiter de cette circonstance heureuse pour revenir sincèrement à Dieu ; d'autres hésitent ; feront-ils leur Jubilé ? ne le feront-ils pas ? Leur détermination est encore incertaine et chancelante ; or c'est avec ceux-ci que je veux m'entretenir en ce moment ; ils sont les plus malheureux, parce qu'ils sont les plus coupables, et à ce titre, ils doivent exciter plus vivement notre commisération, nos gémissements, notre charité et notre zèle ; en m'occupant préférablement d'eux, j'imiterai donc

¹ Ps., 95, 7-8.

le bon Pasteur qui quitte les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après la brebis égarée.

Dans cet auditoire, il y a des hommes qui, depuis dix, vingt, quarante ans peut-être, n'ont pas approché des sacrements ; et pourquoi cela ? Ont-ils perdu la foi ? Non. Ont-ils commis des crimes inexpiables ? Non. Sont-ils contents sur leur état présent et sont-ils tranquilles sur leur état futur ? Non. Mais le seul obstacle qui les arrête et les empêche de revenir à la pratique de leurs devoirs religieux, c'est la confession. Je ne me propose pas aujourd'hui de leur en démontrer l'institution divine, mais je veux leur adresser à ce sujet trois questions auxquelles je les prie de

P. 1850

réfléchir sérieusement, de répondre franchement, et qui doivent faire sur eux une impression d'autant plus profonde qu'elles sont plus simples.

Chose bien remarquable ! la confession épouvante ceux qui ne se confessent pas, et nul pourtant ne se confesse qu'il ne voie aussitôt expirer dans son sein les passions, les doutes, les craintes, les chagrins qui le dévorent ; sans que son cœur flétri se renouvelle, sans devenir meilleur et plus heureux ; dans ce tribunal de paix, le coupable s'accuse et il est absous ; il se condamne et il est justifié ; tribunal vraiment divin où le crime entre avec le repentir et d'où il ne sort que la seule innocence ! [...]

Quoi, Dieu ne te punira pas ! il n'oserait apparemment ! quoi, tu ne crains rien et les plus justes tremblent ! Les justes se formeraient donc une fausse idée de sa sainteté, de sa justice, de ses droits, de ses attributs ! ils s'effrayeraient à tort ! et lui, vil libertin, saurait mieux qu'eux ce qu'il est et ce qu'il fera au dernier jour ! Il ne les punira donc pas, puisqu'ils en ont ainsi décidé dans l'emportement de leurs orgies ! Il recevra dans sa gloire, dans son saint paradis, non seulement ses serviteurs fidèles chargés de mérites et de vertus, mais les ivrognes, les empoisonneurs, les voleurs, les blasphémateurs, les impudiques ! il placera à côté l'un de l'autre dans le ciel le juste qui a souffert et le méchant qui a fait souffrir, l'assassin et sa victime, Cartouche et Vincent de Paul, Marat et Fénelon, une vile prostituée et la plus pure des vierges !

Non, non, ce n'est pas sérieusement que l'on dit de pareilles choses !

(Manuscrit inachevé).

426

SUR LA CONVERSION. (Retraite à Bazouge)

P. 1851

(Exorde)

[...] de suivre autant que possible le cours entier des instructions, mais qu'ils leur en donnent l'exemple ; que personne ne soit arrêté par de vils calculs d'intérêt, comme si tout notre temps n'appartenait pas à Dieu, comme s'il n'était pas assez riche pour vous récompenser des légers sacrifices que vous aurez pu faire dans une circonstance où il s'agit du gain ou de la perte de la plus importante affaire que nous ayons au monde, de la grande affaire du salut. En un mot, jeunes, vieux, hommes, femmes, enfants, riches, pauvres, laïques, prêtres, unissons nos efforts dans ce temps favorable pour nous sanctifier les uns les autres, pour procurer le retour à la religion des personnes qui auraient le malheur de n'y point penser elles-mêmes, ou d'hésiter dans leurs résolutions. Que chacun de vous soit pour ses parents, pour ses voisins, comme un missionnaire particulier qui, par ses conseils et par ses prières, seconde l'effet de nos discours, et leur donne une efficacité nouvelle, si bien qu'après la mission il ne reste pas dans la paroisse de Bazouge une seule conscience qui ne soit pure, un seul pécheur qui ne soit converti.

SERMONS

Chrétiens, si nous conspirons ainsi tous ensemble pour le succès de cette grande et sainte œuvre ; si, comme tout l'annonce, et comme vous semblez tous me le promettre en ce moment, chacun y coopère de

P. 1852

toutes ses forces, elle aura les suites les plus heureuses ; en rétablissant l'ordre et la paix dans les consciences, elle les rétablira dans les familles ; toutes les haines seront éteintes, toutes les injustices seront réparées ; et comme les premiers chrétiens, tous les habitants de cette paroisse, unis entre eux par les liens d'une charité sincère, n'auront plus qu'un cœur et qu'une âme.

Ô mon Dieu, daignez accomplir de si belles espérances ! fortifiez les justes, affermissez-les dans les saintes dispositions où ils sont déjà, et donnez à leurs exemples et à leurs paroles une vertu qui frappe les pécheurs et qui les entraîne dans les routes du salut ; du haut du ciel, Seigneur Jésus, ô mon bon maître, tendez à ceux-ci la main de votre miséricorde, cette main puissante et douce qui arracha saint Pierre aux flots et qui bénit la pauvre pécheresse repentante à vos pieds !

Mon Dieu, exaucez mon humble prière ; sauvez ce peuple que vous confiez pour quelques instants, hélas ! si rapides, à notre zèle ; convertissez les pécheurs, non pour quelques jours ou quelques semaines, mais pour le reste de leur vie ; faites que nous les rendions à leur digne pasteur entièrement renouvelés, changés par votre grâce afin que par leur fidélité à tous les devoirs de chrétiens, ils le consolent sur la terre et qu'ils soient encore sa joie et sa couronne dans le ciel même. *Ainsi soit-il.*

C'est avec autant de confiance que de joie que nous venons donner les saints exercices de la mission dans cette paroisse déjà si bien préparée par vos soins ; le ciel, je l'espère, bénira nos travaux parce que nous n'avons d'autre objet et d'autre désir que de procurer la gloire de Jésus-Christ notre maître, et le salut des âmes rachetées de son sang. Commençons par implorer le secours de sa divine grâce sans laquelle nous ne pouvons rien.

427

OUVERTURE D'UNE MISSION. (à St-Malo)

P. 1853

(*Exorde*).

[...] J'en appelle à l'expérience : il y a quelques années, on donna un Jubilé dans cette paroisse comme on y donne aujourd'hui une mission. Eh bien, dans le Jubilé on fit des promesses comme on fera dans la mission ; que devons-nous penser des secondes si nous en jugeons d'après les premières ?

Je fais la question, c'est à vous de faire la réponse. Mon Dieu, ne permettez pas qu'un seul habitant de cette paroisse perde les fruits de cette mission, et, après que nous l'aurons achevée, reste comme enseveli dans son péché ; frappez-les tous de votre grâce, comme autrefois saint Paul en fut frappé sur le chemin, et faites qu'ils tombent à genoux devant vous comme un enfant coupable devant son père ; qu'ils se relèvent tous en disant : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine quid faciam*¹ ?

Incapables qu'ils sont de le connaître par eux-mêmes, vous le leur apprendrez, mon Dieu, par la bouche de vos ministres. Ah ! que demain, avant que vos prêtres lèvent sur eux leurs mains sacrées en prononçant au nom du ciel la sentence d'absolution, il n'y en ait aucun qui ne répète cette parole de l'apôtre ! Seigneur que voulez-vous que je fasse ? *Domine quid faciam* ? Commandez, mon Dieu, et j'obéirai sans examen et sans murmure ; mon parti est

¹ Ac., 22, 10.

pris d'une manière irrévocable ; j'étais pécheur, je veux devenir un saint. Oui, habitants de St-Malo, mes frères bien aimés, travaillez de bon cœur et de toutes vos forces à devenir des saints ; que chacun en prenne l'engagement en ce moment ; quand nous ne serons plus au milieu de vous, rappelez-vous souvent de cette promesse, et de notre côté nous n'oublierons point de prier le bon Dieu de répandre sur vous toutes les grâces dont vous avez besoin pour y persévérer jusqu'à la mort. Quelle que soit la distance qui nous sépare, nous resterons ainsi unis sur la terre dans le service et dans l'amour de J.-C. notre divin maître, et plus tard, quand nos jours d'ici-bas seront achevés, nous nous reposerons tous ensemble dans sa gloire et dans son éternel repos.

428

SUR LA CONVERSION

P. 1854

(Fragment).

Que viens-je faire ici ? Je viens sauver des âmes pour qui le Seigneur Jésus est mort. Et comment les sauverai-je ? En priant pour elles, et en leur disant la vérité.

Mon Dieu, vous le savez, ce matin même au saint autel, en vous offrant votre Fils vivant entre mes mains, je vous demandais avec larmes la conversion de tous ceux à qui je devais dans quelques heures annoncer votre parole ; voici le moment, Seigneur, voici le moment, parlez par ma bouche, vos serviteurs vous écoutent.

429

OUVERTURE DE RETRAITE.

P. 1854 bis

C'est avec une grande joie dans le Seigneur que je viens travailler à cette retraite, parce que je ne doute pas que vous n'en profitiez toutes, les unes pour s'affermir de plus en plus dans la vertu, les autres pour mettre ordre à leur conscience et sortir des voies criminelles où elles marchent peut-être depuis longtemps ; tel est, en effet, le fruit que l'on retire ordinairement de ces saints exercices. Aussi chaque fois que nous ouvrons une retraite, nous sentons-nous intérieurement pressés d'adresser à tous ceux qui y assistent sans distinction de justes et de pécheurs, ces paroles de l'Apôtre : *Voici le temps favorable, voici les jours de salut*, jours précieux de bénédictions et de grâce dans lesquels l'Église ouvre ses trésors et nous permet d'y puiser sans mesure, jours de pardon et de paix, où Dieu nous envoie comme le prophète Isaïe pour rendre aux aveugles la lumière, aux captifs la liberté, pour ressusciter les morts depuis longtemps dans le péché.

Mais, pour que la retraite produise ces heureux effets, plusieurs conditions sont nécessaires ; je vais vous les exposer simplement et en peu de mots.

1^{mt}. Il faut bien comprendre le besoin qu'on a de la retraite ; sans doute, M.T.C.S., chacune de vous en est déjà convaincue pour son propre compte, car pourquoi auriez-vous suspendu le cours de vos occupations ordinaires et seriez-vous venues dans ce pieux asile, si ce n'était parce que vous avez (senti) combien vos rapports continuels avec le monde (contribuent) à rendre votre piété languissante... (*Inachevé*).

430

EXHORTATION À LA CONVERSION

P. 1856

(Exorde).

J'ai besoin dans ce moment de jeter un dernier regard sur les pauvres pécheurs, à qui déjà deux fois j'ai adressé quelques paroles de charité et de zèle, avec lesquels seuls je me suis entretenus jusqu'ici, imitant le bon pasteur qui abandonne les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après la brebis égarée ; oui, je veux encore leur dire ceci :

M. C. F. , n'imitiez pas Adam notre premier père, qui, après avoir offensé Dieu, alla se cacher sous des feuilles, et s'imagina qu'en fuyant sa bonté, il pourrait échapper à sa colère. Il est vrai, vous avez pu croire que dans ces trois jours de pardon, dans un temps si court, vous ne pouviez pas consommer votre réconciliation avec Dieu ; vous vous trompiez, mes frères, et c'est une des ruses du démon, une de ses profondeurs, comme parle l'apôtre saint Jean, que de persuader aux pécheurs qu'ils sont trop coupables pour se confesser et pour obtenir leur pardon dans un temps si court. - Eh bien, moi, j'ai lu dans la sainte Ecriture l'histoire d'un pécheur bien plus criminel qu'aucun de vous et dont la conversion fut parfaite dans un clin d'œil ; ce pécheur là, c'est saint Paul ; frappé de la grâce sur le chemin de Damas, il se leva en disant : Mon Dieu, que voulez-vous que je fasse ? Et Dieu lui répondit aussitôt : Tu étais l'ennemi, le persécuteur de mon Christ ; tu vas devenir son apôtre ! Il ne fallut pas pour que ceci s'opérât ni nos trois jours, ni un jour ; ce miracle de conversion s'opéra en un clin d'œil. Mais enfin, vous n'avez osé espérer qu'il vous suffît de ces trois jours pour vous rendre dignes

P. 1856 bis

du pardon qui était offert à tous, et à vous comme aux autres. Eh bien, du moins, dans le saint temps de carême où nous allons entrer, allez donc à confesse ; allez-y dès les premières semaines, afin de pouvoir faire vos pâques que peut-être n'avez-vous pas faites depuis tant d'années.

Et comment pourriez-vous hésiter ? M.F., convenez-en donc, vous n'êtes pas heureux, car vous n'avez pas la paix ; vous vous êtes endormis dans une indifférence stupide, mais l'indifférence, le sommeil des remords, l'étourdissement de l'esprit, mes frères, ce n'est pas la paix. Vous savez très bien, aussi bien que moi, que vous n'êtes pas dans l'état où vous voudriez être ; cela est si vrai que le souvenir de telle ou telle injustice que vous avez commise, de telle action immonde dont vous vous êtes souillé dans les ténèbres, vous fait éprouver une sorte de frémissement intérieur, chaque fois qu'on vous les rappelle, comme si on mettait la main sur des chairs vives et dans une blessure encore saignante.

Pauvres hommes, ah ! que je vous plains ! ah ! hâtez-vous donc de vous dépouiller de cette robe brûlante et de vous revêtir d'un vêtement d'innocence et de paix, ce qui vous est aujourd'hui si facile ; ne dites pas : il est trop tôt, car demain au fond des enfers, vous diriez : il est trop tard, ma ruine est consommée ; mon malheur est irrémédiable.

431

EFFORTS POUR SA CONVERSION

P. 1857

(Fragment).

Le Verbe s'est fait chair et il a habité pendant 33 ans parmi les enfants des hommes, pour les instruire des vérités du salut, pour leur prêcher la pénitence, et non seulement pour la leur prêcher, mais pour rendre la leur méritoire en y joignant la sienne ; il n'a pas eu pour ainsi dire d'autre pensée depuis la Crèche jusqu'au Calvaire, et lorsqu'il a cessé de prêcher lui-

même, qu'a-t-il fait ? Il a établi des prêtres qu'il a chargés de répéter tous les jours ses enseignements, afin etc... .

Oui, dit-on, par exemple, ce vieux marin dont toutes les paroles sont des blasphèmes, devrait bien veiller sur sa langue avec plus de soin et ne plus tenir en notre présence de sales propos ; cet ivrogne qui si souvent noie sa raison dans le vin, et qui par ses débauches ruine et désole sa famille, devrait bien ne plus fréquenter les cabarets et mettre un terme à ses excès ; ce libertin (dont les) désordres, connus de tout le monde, affligent les regards, devrait bien au moins cacher ses vices par honte ; cette jeune personne qui, par sa légèreté, son amour du plaisir, son goût pour les parures et les danses, donne une si triste idée de sa vertu, et se rend méprisable aux yeux mêmes de ceux qui la flattent et se font ses complices, devrait bien devenir plus sage et attacher plus de prix à sa réputation, à son honneur ; pauvre fille, qu'elle est coupable et qu'elle est insensée ! ... (*Inachevé*)

432

RETOUR À DIEU D'UN PÉCHEUR

P. 1858

(*Fragment*).

Depuis longtemps ma conscience troublée et inquiète se fuyait elle-même ; il semble que je craignisse de me voir tel que je suis, et je livrais mon âme aux affaires, aux plaisirs, aux occupations les plus vaines, afin que dans une perpétuelle agitation, elle oubliât sa misère. Mais, mon Dieu, sa misère s'accroissant chaque jour, est devenue semblable à celle de cet enfant dont parle votre Évangile qui, après avoir quitté la maison paternelle et s'être rassasié de toutes les joies dissolues du siècle, fut réduit à envier aux animaux immondes, leur dégoûtante nourriture. Comme lui, je me suis levé et j'ai dit : *J'irai vers mon père ; quoique j'ai péché contre le ciel et contre lui, sa bonté ne me repoussera pas ; il couvrira toutes mes fautes de sa miséricorde et de son pardon.*

Ô mon Dieu, ô mon Père, me voici devant vous ; j'entre dans cette sainte retraite pour déplorer à vos pieds mes égarements, avec une douleur aussi profonde qu'amère. Voici, Seigneur, cet enfant qui vous était si cher et à qui vous avez prodigué les marques de votre tendresse ; voici cet enfant qui vous a oublié, méconnu, qui a abusé de tous vos dons, dissipé toutes vos grâces, et dont l'ingratitude a tant de fois insulté à votre patience. Voyez-le Seigneur ; son âme n'est qu'une plaie ; pour vous prier de jeter encore sur lui un regard de pitié, le malheureux n'a plus de voix ; il ne peut vous offrir que son repentir et ses larmes.

433

SUR LA CONVERSION

P. 1860

(*Le début manque*) [...]. Ô vous, qui hésitez à vous convertir dans ce temps favorable, où, plus que dans aucun autre temps, il vous serait facile de rentrer en grâce avec Dieu, et de rendre la paix à votre conscience, dites-nous ce qui vous arrête. Voilà déjà huit jours que la mission est ouverte, et vous ne savez pas encore si vous la ferez ou si vous ne la ferez pas ; qu'elle est donc la cause d'une incertitude si désolante ? Est-ce un défaut absolu de foi ? M.F., je n'en crois rien, mais je crois au contraire que vous pourriez vous dire ce qu'un incrédule fameux disait à un prêtre qui avant d'entendre sa confession s'appliquait à lui démontrer la vérité de la religion chrétienne : « Mon Père, allons au plus pressé ; c'est mon cœur plus encore que mon esprit qui a besoin d'être guéri ». En effet, soyez sincères ; depuis quand votre foi est-elle devenue moins vive ? N'est-ce pas depuis que vos mœurs sont devenues moins pures ? Et chaque jour ne mettez-vous pas un nouvel obstacle à ce que les lumières du ciel

SERMONS

pénètrent dans votre âme en vous enfonçant de plus en plus dans les ténèbres et dans la fange de la terre ? Vous doutez, dites-vous ; mais est-ce de bonne foi ? Qu'avez-vous fait jusqu'ici pour éclairer vos doutes ? Depuis tant d'années qu'ils vous inquiètent, à qui vous êtes-vous adressés pour savoir à quoi vous en tenir ? Avec qui parlez-vous de religion et dans quels lieux ? Est-ce avec des hommes qui, par leurs lumières et par leurs vertus, soient dignes de votre estime et de votre confiance, et soient capables de vous éclairer et de vous instruire ? N'est-ce pas avec des libertins, qui, les cartes ou le verre à la main, décident de tout avec des sarcasmes, et répondent à tout avec des chansons ? Quels livres lisez-vous ?

P. 1860 bis

Vous rougiriez de le dire, et quand vous le diriez, je rougirais à mon tour de répéter vos aveux dans cette chaire. En avez-vous jamais ouvert un seul où la religion fût défendue ? Vous n'ignorez pas cependant qu'une foule d'hommes qui apparemment n'ont ni moins de science, ni moins d'esprit que vous, après une étude attentive des saintes croyances du christianisme, en ont reconnu hautement la dignité. D'où vient que sans examen vous mettez si hardiment et sans y avoir jamais sérieusement réfléchi, votre jugement au-dessus du leur, ou du moins que vous restez dans une pénible et funeste indécision, renvoyant toujours au lendemain à prendre des mesures de pénitence ? Je le dirai : je révélerai publiquement ce triste secret que vous ne cachez avec tant de soin que parce qu'il est honteux ; vous craignez la confession ; voilà le grand obstacle, ou pour mieux dire, le seul obstacle qui vous arrête. Je n'entreprends pas aujourd'hui de vous montrer qu'elle est d'institution divine, et que, par conséquent, nous devons tous nous y soumettre, puisque Dieu même nous en fait un devoir ; je veux seulement vous faire à ce sujet trois questions, qui, je l'espère feront sur vous d'autant plus d'impression qu'elles sont plus simples... (*Inachevé*). .

434

SUR LA CONVERSION

P. 1861

(*Fragment*). [...] *et viciniora saluti* : mais si je me trompais dans mon espoir, si parmi vous il y en avait un seul qui s'obstinât à se perdre et à refuser les moyens de salut qui lui sont offerts pendant cette sainte quarantaine, je ne me bornerais pas à le plaindre, mais me jetant à genoux aux pieds de la croix de Jésus mon Sauveur, je lui dirais : Seigneur Jésus, ayez pitié de cet aveugle qui, sur le bord de l'abîme ne l'aperçoit pas ; prenez-le entre vos bras, étendez sur lui votre main, cette main puissante et douce qui arracha Saint Pierre aux flots et qui bénit la pauvre pécheresse repentante à vos pieds. Tendre Pasteur, mon doux Maître, ô Jésus, vous avez dit que vous n'étiez pas venu chercher les justes, mais les pécheurs ; ô bon Pasteur, les voici, prenez-les sur vos épaules et portez-les dans votre bercail. Je ne mérite pas que vous m'écoutez ; écoutez du moins votre Église qui, dans ce saint temps, prosternée entre le vestibule et l'autel, vous demande avec larmes la conversion de tous les pécheurs. Tirez, tirez, Seigneur des immenses trésors de vos bontés, des grâces encore plus efficaces, encore plus puissantes qui les touchent et qui les convertissent, afin qu'eux et nous, de même qu'en ce moment nous sommes tous réunis dans ce saint temple, nous le soyons éternellement dans votre gloire et que nous y chantions tous ensemble d'un seul cœur et d'une seule voix avec les anges, le cantique de vos ineffables miséricordes. Amen.

435

SUR LA CONVERSION

P. 1862

(Fragment).

Ceux qui hésitent à se convertir dans ce temps favorable où il leur serait plus facile que dans aucun autre temps de rentrer en grâce avec Dieu, sont de deux sortes : ou ils refusent de se confesser, ou ils se confessent mal, soit qu'ils craignent de faire une accusation entière de leurs péchés et qu'ils n'aient pas le courage de renoncer à leurs mauvaises habitudes ; soit qu'ils s'éloignent des tribunaux de la pénitence et ne veulent pas se confesser du tout ; ces derniers sont rares dans cette paroisse ; lorsque mes confrères y ont donné une mission, ils ont admiré - (c'est l'expression dont ils se servaient eux-mêmes) - l'esprit de foi qui règne parmi vous, et souvent ils m'ont parlé des fruits abondants qu'avaient produits les exercices qu'ils vous donnèrent il y a trois ans. Eh bien, aujourd'hui, ce sont ces pécheurs que je viens exhorter, conjurer de mettre enfin un terme à leurs désordres, et de se confesser avec les dispositions nécessaires pour que leur conversion soit durable. Pour cela je n'entrerai pas avec eux dans de longues et difficiles controverses, mais je leur adresserai trois questions, qui doivent faire sur eux ... *(Inachevé)*

436

SUR LA CONVERSION

P. 1863

(Fragment).

[...] et qui quelque énormes que soient leurs crimes, s'en accusent avec sincérité, sans dissimuler aucune des circonstances qui en augmentent la malice.

437

SUR LA CONVERSION

P. 1863 bis

(Fragment).

Pourquoi un si grand nombre d'hommes s'éloignent-ils des sacrements ? Qui ne le sait ? C'est qu'ils s'effrayent des sacrifices qu'ils auraient à faire pour se rendre dignes de les recevoir. Ils disent : Avant d'être absous il me faudrait combattre mes vicieux penchants et mes mauvaises habitudes, me séparer de telle personne, rompre avec mes sociétés habituelles, ne plus fréquenter les maisons de plaisir ; cela me coûterait trop.

Mais ne leur en coûte-t-il donc rien pour étouffer cette voix intérieure qui continuellement les rappelle à l'ordre, à la vertu et à la vérité ? Est-il donc si doux de traîner après soi le remords, comme un galérien traîne sa chaîne ? Est-il donc si doux d'être le jouet des plus folles passions, et de porter dans sa poitrine une conscience toute déchirée et toute sanglante ? Et quand dans le sein de votre famille, votre père, votre mère, vos enfants, vous accusent de déshonorer leur nom, de les ruiner, de les réduire à la plus dure misère par vos débauches ; quand vous les voyez pleurer sur vos scandales, est-ce que rien ne se remue en vous ? Les larmes de tant de personnes qui vous sont chères n'ont-elles pas plus d'une fois fait couler les vôtres ?

438

DÉLAI DE LA CONVERSION

P. 1864

(Fragment)

Quoi de si commun de nos jours que de rencontrer des hommes qui dans le sein même du christianisme ont perdu la connaissance de Dieu. Ce n'est pas qu'ils nient formellement l'existence de Celui par qui tout existe ; mais, quand on vient à examiner quelle est l'idée qu'ils s'en forment, on voit que la divinité n'est (pour eux) à leurs yeux qu'une espèce de fantôme enveloppé d'impénétrables ténèbres, placé à une distance infinie de chacun de nous et dont nous n'avons rien à espérer ni à craindre.

Indifférence de Dieu pour l'homme, indifférence de l'homme pour Dieu, voilà leur symbole ; que leur parlez-vous de la justice du souverain Etre, des lois éternelles de l'ordre qui constituent sa nature, de la nécessité pour rentrer en grâce avec lui du repentir et de la pénitence ? Ce sont là pour eux des mots vides de sens ; ils ne vous écouteront pas, ou s'ils daignent faire quelque attention à des discours qui leur paraissent si étranges, ce sera pour combattre l'une après l'autre toutes les perfections de Dieu et lui donner comme en échange, pour attributs, leurs faiblesses et leurs vices.

Dieu est bon, nous diront-ils ; et se figurant que sa bonté consiste à n'exiger aucune satisfaction de sa créature coupable, ils marcheront tranquillement devant lui dans les routes du crime, et le défieront en quelque sorte de jamais les condamner et les punir.

Ainsi l'homme dégradé et corrompu après avoir détruit en lui-même l'image de Dieu, essaye de faire un Dieu à son image, un Dieu qui protège le mensonge, qui approuve le désordre et dont... *(Inachevé)*

439

**EXHORTATION À BIEN SUIVRE
LES EXERCICES D'UNE MISSION**

P. 1865

(Fragment).

Je vais vous donner connaissance, M.F., de l'ordre de la mission, c'est-à-dire, du nombre des exercices, de leur objet et de l'heure à laquelle ils auront lieu ; je sais que chacun de vous ne pourra pas assister à tous les exercices de la même journée ; cependant il est à désirer que vous disposiez votre temps et vos affaires de manière à en manquer le moins possible, et qu'à ceux où vous ne serez pas, il se trouve du moins quelqu'un de votre maison qui vous rapportera ce qui a été dit, afin qu'aucune des grandes vérités que nous vous rappellerons ne soit perdue pour vous. Ainsi, M.F., chacun de vous peut être en quelque sorte missionnaire dans sa famille, et contribuer puissamment au succès que la mission doit avoir : nos avis répétés par les pères à leurs enfants, par les femmes à leurs maris, par les maîtres à leurs domestiques, profiteront ainsi à ceux mêmes qui n'auront pu les entendre de notre bouche, et rien ne sera perdu pour personne.

Il ne faut pas croire que le catéchisme soit une instruction pour les enfants seulement ; on le fera de façon à intéresser les grandes personnes, parmi lesquelles il s'en trouve un grand nombre qui en ont plus de besoin qu'elles ne le pensent peut-être. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de rencontrer des gens de quarante ans et au-dessus qui ne savaient pas les premiers éléments de leur religion ? Cette ignorance est bien commune aujourd'hui, surtout

P. 1866

parce que l'éducation chrétienne a été singulièrement négligée depuis la révolution. De là naissent une foule d'abus et de désordres auxquels on ne peut remédier qu'en expliquant d'une

manière simple et à la portée de tout le monde les points fondamentaux de la foi. Ne craignez pas d'en trop savoir, mes frères : il n'y a pas de risque, et j'ose assurer que la plupart de ceux d'entre vous qui s'imaginent être fort habiles, auront encore beaucoup de choses à apprendre dans les instructions familières qui leur seront faites sous la forme de catéchisme.

440

EXHORTATION AUX PÉCHEURS AVANT LA MISSION.

P. 1867

(Fragment).

[...] Mais à quoi servirait de prolonger ces douloureuses réflexions ? que dire à des gens qui savent tout cela aussi bien que nous, et qui pourtant sont décidés à ne rien faire ? Non, nous ne ferons point entendre notre voix à ces sourds ; mais Dieu peut encore leur faire entendre la sienne ; prions-le donc pour eux, et que chacun de vous, M.F., unisse ses prières aux nôtres dans une circonstance où il s'agit de tout ce que vous avez de plus cher au monde, du bonheur et du salut des personnes que vous aimez davantage. Que les pères prient pour leurs enfants, que les enfants prient pour leurs pères, que les femmes prient pour leurs maris, que les maris prient pour leurs femmes ; que du sein de toutes les familles, il s'élève au moins une voix qui demande à Dieu miséricorde pour tous !

Et comme il a promis que lorsque nous serions réunis en son nom il écouterait et exaucerait notre prière, faisons-la-lui tous ensemble à ce moment même ; et, nous prosternant devant son autel, nous mettant à genoux aux pieds de J.-C. qui est là, disons lui :

Mon Dieu, ne permettez pas qu'il reste un seul pécheur dans cette paroisse, qui diffère sa conversion et qui, pour garantir au démon une effroyable fidélité, s'excommuniant en quelque sorte lui-même, se sépare de ses frères dans ces heureux jours d'indulgence et de pardon. Mon Dieu, nous, du moins, nous voulons aujourd'hui écouter votre voix ; mais souffrez que je vous le dise, et vous aussi, Mon Dieu, écoutez la nôtre, écoutez la voix de nos larmes ; elles parlent, Seigneur, elles vous conjurent de tirer en quelque sorte du fond des immenses trésors de votre bonté, des grâces plus puissantes pour ceux mêmes qui en sont le plus indignes ; sauvez-les, Seigneur ; sauvez-nous tous, afin qu'un jour réunis dans le ciel, nous chantions avec les anges le cantique de vos éternelles miséricordes !

441

DISCOURS AUX 15-20 À L'OCCASION D'UNE MISSION. ¹

P. 1868

Des affaires imprévues ayant empêché Mgr le G(rand) A(umônier)² d'assister à l'auguste et sainte cérémonie qui va avoir lieu dans cette chapelle, il m'a chargé de vous en exprimer ses regrets et en même temps la vive joie qu'il a ressentie en apprenant le succès de cette mission, votre assiduité aux exercices, votre zèle à apprendre et à chanter les cantiques, mais surtout votre empressement à approcher des tribunaux sacrés de la pénitence pour vous préparer à recevoir dignement le corps et le sang de J.-C.

Quel bonheur pour vous, M.F.! Quels sentiments de reconnaissance ne doivent pas vous inspirer tant de bienfaits envers Dieu qui vous les accorde avec une si touchante bonté, et envers les zélés missionnaires qui se donnent tant de peines, de soins et de fatigues pour vous en faire jouir ?

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais. De novembre 1822 à mars 1824, l'abbé de la Mennais fut vicaire général du Grand Aumônier de France, à Paris, et, à ce titre, administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts

² Gustave-Maximilien de Croÿ-Solre, évêque de Strasbourg, puis, à compter du 4 juillet 1823, archevêque de Rouen.

SERMONS

Peut-être, lorsqu'on annonça la mission, plusieurs de ceux qui en recueillent aujourd'hui les fruits n'étaient-ils pas bien convaincus du besoin qu'ils en avaient, et même s'affligeaient-ils en secret de la voir commencer. Eh bien, quelques jours ont suffi pour les détromper, et maintenant ils sentent toute l'importance et tout le prix de la grâce qui leur est offerte. Serait-il possible que quelqu'un en doutât encore et ne fût pas déjà résolu à en profiter ? Ah ! s'il en restait un seul parmi vous qui fut indécis, je voudrais le connaître pour lui montrer jusqu'à quel point il est ennemi de lui-même et combien sont misérables les préjugés qui

P. 1869

l'arrêtent ; mais si, ne le connaissant pas, je ne puis ni l'entendre ni lui parler directement, du moins je dois dans ce moment l'exhorter à ne pas craindre de confier ses difficultés, ses doutes, aux missionnaires de cette maison. Et, ces missionnaires, qui sont-ils ? N'y a-t-il ici de missionnaires que les deux ecclésiastiques vénérables qui, du haut de cette chaire, vous annoncent la divine parole ? Non, M.F. ; aujourd'hui il y a autant de missionnaires aux 15-20 qu'il y a de pécheurs convertis, et ces derniers sont les plus éloquents, car enfin, si les autres combattent par leurs discours votre impénitence, ceux-ci en détruisent tous les prétextes par leurs exemples. Interrogez-les donc, M.F. ; ils vous répondront mieux que nous. Dites-vous que vous ne pouvez croire à la religion ? ils vous répondront : et nous aussi nous avons été incrédules ; mais aussitôt que nous avons sincèrement voulu renoncer à d'ignobles et sales voluptés, aussitôt que nous nous sommes humblement prosternés devant Dieu pour lui demander la foi, nous l'avons reçue, et nos incertitudes se sont évanouies comme un vain songe ; comme nous, approchez de Dieu et comme nous, vous recevrez sa lumière.

Dites-vous que vous ne sauriez vous résoudre à confesser aux pieds d'un prêtre les actions affreuses et dégoûtantes dont vous vous êtes souillés ? Ils vous répondront : et nous aussi, nous avons frémi d'abord de crainte et de honte à cette pensée ; et cependant, à peine avons-nous commencé l'aveu de nos fautes que déjà notre âme délivrée de ce dur fardeau qu'elle s'efforçait en vain de porter avec un calme affreux, a repris comme une existence nouvelle ; il lui semble être sortie d'un infect et profond tombeau pour entrer dans une vie toute pleine des joies de l'innocence et des saintes délices du ciel. M.F., voilà le langage des pécheurs convertis ; puissiez-vous l'écouter avec un cœur docile !

P. 1870

puisse-t-il être aussi bientôt le vôtre ! Quoi donc ? tandis que tant d'autres nous consolent par leur retour à Dieu, et vous instruisent et vous encouragent par leurs exemples, voudriez-vous nous affliger en repoussant le don de Dieu, avec une obstination qui vous rendrait mille fois plus coupables que vous ne l'avez été jusqu'ici ? Que faut-il donc pour vous émouvoir ? Quels moments plus favorables, quels secours plus puissants attendez-vous ? Est-ce un parti pris de vous précipiter dans l'éternité avec vos doutes, avec vos souillures, avec vos crimes, et d'aller au tribunal de Dieu pour lui demander raison de ses lois que vous avez violées, de ses mystères que vous avez blasphémés, de ses menaces enfin que vous avez méprisées ? Quoi ? n'y a-t-il donc plus au fond de votre âme rien de vivant que le péché ? Lorsque chacun autour de vous l'abandonne et le maudit, voulez-vous donc être les seuls à lui garder une fidélité horrible ? - Je le répète, ouvrez les oreilles et entendez, sinon notre voix, du moins celle de vos amis, de vos anciens compagnons de désordres qui bénissent le Seigneur de les avoir retirés de cette région de ténèbres et de mort où ils s'enfonçaient avec vous ! Pourquoi ne pas sortir comme eux de vos routes âpres et désolées ? Où vous conduisent-elles ? où allez-vous ? Que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, que vous y pensiez ou que vous n'y pensiez pas, pouvez-vous échapper à la main de Dieu ? et après avoir refusé son pardon, pourrez-vous éviter ses vengeances ?

M.F., j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi : *confidimus de vobis meliora et viciniora saluti, tametsi ita loquimur*¹. Non, non, ce ne sera point en vain que cette mission vous aura été donnée ; ce ne sera point en vain que la divine bonté sans se lasser, sans se rebuter jamais de vos ingratitude, vous aura poursuivis dans les contrées lointaines où vous ont entraînés vos folles passions, pour vous ramener dans la maison paternelle.

P. 1870 bis

Pauvres prodigues, voici le moment d'y rentrer ; pécheur, mon frère, n'es-tu point las de tes égarements ? Depuis vingt, trente, quarante ans peut-être, tu laboures péniblement l'iniquité et tu sèmes ta damnation à la sueur de ton front ! Mon frère, bien grande est votre misère, bien grand est votre malheur ! pauvre âme, que je te plains ! pauvre âme qu'il me serait doux de penser que tu devras ton salut à ce peu de paroles, et à ces plaintes douloureuses que m'arrachent ton endurcissement, et le coupable retard que tu mets à prendre des mesures solides de pénitence !

Mais, qu'est-ce que la parole de l'homme ? Mon Dieu, parlez-leur vous-même de cette voix forte et pénétrante qui ébranle et convertit les cœurs ; faites qu'ils commencent dès cet instant même à se repentir et à vous aimer. Mon Dieu, ayez pitié de leur faiblesse ; ne permettez pas qu'aucun d'eux périsse ; ne permettez pas qu'un seul habitant de cette maison s'obstine à se perdre, malgré tout ce que nous faisons, ou plutôt malgré tout ce que vous faites vous-mêmes pour les sauver.

Mon Dieu, souffrez que je vous le demande ; allez au-devant d'eux comme le père de l'enfant prodigue alla au devant de son malheureux fils. - Seigneur, ce sont tous vos enfants ; tendez-leur donc la main de votre miséricorde, cette main puissante et douce qui arracha st. Pierre aux flots, et qui bénit la pauvre pécheresse repentante à vos pieds.

442

OUVERTURE D'UNE RETRAITE DE FEMMES À LANNION

P. 1871

Les chrétiens les plus fervents, les prêtres, les religieux, ne manquent point de faire chaque année une retraite pour méditer plus attentivement sur les vérités du salut et pour examiner dans les lumières de la foi tous les détails de leur conduite. Alors, entièrement recueillis en Dieu, ils recherchent avec soin leurs moindres fautes ; ils s'en accusent avec humilité ; ils prennent les moyens de s'en corriger ; et enfin, ils sortent de ces pieux exercices comme les apôtres du cénacle, remplis d'une nouvelle ferveur et d'un nouveau zèle.

Et vous, M.T.C.S., qui vivez au milieu du monde et de ses scandales, au milieu des distractions et du bruit ; vous qui êtes habituellement occupées des soins et des affaires de la terre ; vous qui à peine trouvez le temps de remplir et encore d'une manière si imparfaite les devoirs essentiels de la religion, n'avez-vous pas besoin, plus que personne, de suspendre, au moins pendant quelques jours, le cours de vos travaux ordinaires, pour rentrer en vous-mêmes et ranimer votre piété si faible hélas ! et si languissante ?

Vous avez senti ce besoin, M.T.C.S., et voilà que vous êtes venues dans cette sainte maison avec le dessein et le désir de mettre ordre à votre conscience et de la purifier de ses moindres souillures. Vous y apportez toutes la résolution sincère de correspondre avec un cœur docile aux grâces qui vous seront offertes et dont vous connaissez

¹ He., 6, 9.

SERMONS

P. 1872

d'avance tout le prix.

Louange à Dieu, M.T.C.S., vous n'êtes pas du nombre de ces pécheurs rebelles dont nous ayons à vaincre l'obstination et à briser l'endurcissement. Votre âme est prête comme l'était celle du prophète à recevoir le don de Dieu, et comme lui vous dites déjà : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute*. Mais pour écouter avec fruit cette divine parole, plusieurs choses sont nécessaires, et je dois vous les rappeler :

1^{mt}. M.T.C.S., il ne faut écouter qu'elle, c'est-à-dire qu'il faut entrer dans une véritable solitude ; comprenez bien ceci. Pendant la retraite vous garderez le silence extérieur, excepté pendant les courts instants où il vous sera permis de le rompre ; mais ce silence extérieur n'est que le signe et le symbole de ce grand et profond silence qui doit se faire dans le fond le plus intime de votre âme. Faites donc taire votre imagination et ne lui permettez plus de vous entretenir, même dans le secret, de vos affaires temporelles, de vos calculs de fortune, de vos plaisirs, de vos parents, de ce qui se passe dans l'intérieur de vos ménages, à moins que ce ne soit pour examiner les fautes que vous avez pu commettre, et prendre à cet égard de saintes résolutions, mais plus d'(occupation) de toutes les choses étrangères au salut ; pendant la courte durée de la retraite, qu'il n'y ait plus dans votre esprit qu'une seule pensée, le salut ! Voilà 20 ans, 30, 50 ans que vous êtes sur

P. 1873

la terre. Hélas ! comme tant d'autres peut-être, vous ne vous êtes arrêtées que pendant quelques instants très courts à cette pensée-là ; elle n'a produit en vous que des impressions fugitives, qui presque aussitôt se sont évanouies, sans qu'il en restât pour ainsi dire aucune trace, si bien que le lendemain vous n'étiez pas meilleures que la veille. Or, dans la retraite, éloignées, séparées de tout ce qui vous distrait, vous allez vous appliquer avec toute l'attention dont vous êtes capables, à examiner où en est votre grande, votre unique affaire, l'affaire de votre salut ; et vous ne songerez pas à autre chose ; vos récréations mêmes, seront édifiantes et serviront à réveiller et à fortifier en vous les sentiments de la foi. Vous ne vous occuperez plus des nouvelles, des bruits, des intérêts du monde. Dieu et l'éternité seront l'unique sujet de vos entretiens comme de vos méditations.

Si ces dispositions sont les vôtres et si vous agissez de la sorte, Dieu vous parlera au cœur, suivant sa promesse, et vous entendrez avec délices sa voix si douce que jusqu'ici vous n'avez pu entendre, car elle est semblable à un petit souffle qui ne frappe que les oreilles bien attentives. Mais cependant il vous parlera encore au dehors, par la voix de ses ministres ; il est vrai que bien d'autres fois ses ministres vous ont parlé ; à combien de prédications n'avez-vous pas assisté ? Chaque dimanche, au prône de la grand'messe,

P. 1874

un ambassadeur de J.-C. ne vous est-il pas envoyé ? et ne monte-t-il pas dans la chaire de vos églises pour vous annoncer la loi, les volontés et les ordres du grand Roi dont il est le Ministre ? Qu'aurons-nous donc à vous dire qui ne vous ait pas déjà été dit ?

Ah ! il est vrai, M.T.C.S., que nous n'avons rien de nouveau à vous apprendre, et que nous nous bornerons à vous rappeler ce que vous savez déjà ; mais, nous le rappellerons dans un moment et avec un concours de circonstances qui sont éminemment propres à donner à nos enseignements,

P. 1875

à nos avertissements et à nos conseils, sinon une autorité plus grande du moins une plus grande efficacité ; la terre dans laquelle nous allons semer, pour me servir d'une comparaison du saint Évangile, est mieux préparée ; vous allez en arracher les épines dont elle est couverte,

en enlever les pierres qui la rendaient stérile ; c'est-à-dire, M.T.C.S., qu'au lieu de résister à la divine parole, comme il est arrivé trop souvent, vous vous empresserez de la mettre en pratique ; c'est-à-dire qu'au lieu de l'appliquer aux autres malignement, comme vous l'avez fait en tant d'autres circonstances, vous vous l'appliquerez à vous-mêmes d'une manière sérieuse, ne vous pardonnant rien, afin que le bon Dieu vous pardonne tout.

Oh ! n'êtes-vous pas bien empressées, M.T.C.S., d'obtenir ce pardon ? N'est-il pas vrai que depuis longtemps votre conscience troublée et inquiète se fuyait en quelque sorte elle-même ? hélas ! il semble que craignant de vous voir telles que vous êtes, vous ayez livré votre âme aux affaires, aux plaisirs, aux occupations les plus vaines, afin que dans une perpétuelle agitation, elle eût oublié sa misère ; eh bien, nous allons, M.T.C.S., vous en montrer toute la profondeur, toute l'étendue ; nous allons par nos instructions découvrir l'une après l'autre toutes vos plaies, non pour vous humilier, mais pour les guérir.

Ce sera surtout dans le tribunal de la pénitence que nous exercerons ce ministère de charité et de miséricorde ; mais comment l'exercerions-nous avec fruit, si vous-mêmes ne nous aidiez pas, ne nous ouvriez pas pleinement

P. 1876

votre âme, si vous nous laissiez ignorer une partie de vos infirmités, ou si nous ne recherchions pas ensemble de bonne foi et avec un zèle sincère les causes qui les ont produites ? Cet examen si important manque presque toujours aux confessions ordinaires ; et de là vient qu'elles ne sont presque jamais suivies d'une conversion entière. Il faut, M.T. C. S., qu'il n'en soit pas ainsi dans cette retraite ; il faut que votre renouvellement soit complet et qu'il soit durable ; mais il ne sera tel qu'autant que vous descendrez jusqu'au fond de votre âme pour aller y chercher les péchés, peut-être hélas ! si nombreux qui s'y sont cachés jusqu'ici, et dont vous vous êtes dissimulé par orgueil toute la grièveté, toute la malice ; les confessions de la retraite doivent réparer ce qu'il peut y avoir eu de défectueux dans vos autres, et par conséquent il faut vous appliquer avec plus de soin que jamais à bien vous connaître et à bien vous faire connaître.

Je vous conjure, M.T.C.S., ne gardez d'inquiétude sur quoi que ce soit ; le péché qu'on n'a pas déclaré franchement, avec toutes les circonstances qui en changent l'espèce ou qui en augmentent notablement la grièveté, s'enfonce pour ainsi dire de plus en plus dans l'âme et la tourmente chaque jour davantage. Oh ! quel supplice ! oh ! qu'un péché dont on ne s'est confessé qu'à demi fait grand mal !

J'ignore, M.T.C.S., si parmi vous il s'en rencontre une seule à qui puisse s'appliquer ce que je viens de dire ; mais ne s'en rencontrât-il qu'une et la retraite ne servît-elle qu'à rendre à cette pauvre âme le repos qu'elle a perdu, j'éprouverais pour elle les sentiments qu'éprouva le père de l'enfant prodigue lorsque son malheureux fils, tout couvert d'iniquités et de souillures, vint se

P. 1877

jeter à ses pieds en disant : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous - Pater, peccavi in caelo et coram te*¹. - Oui, M.T.C.S., une seule âme réconciliée avec Dieu, une seule âme sauvée serait pour nous une magnifique récompense de nos faibles travaux ; que sera-ce donc si à la fin de la retraite nous pouvons dire : il y avait à la retraite de Lannion ; toutes se sont purifiées, réconciliées ; toutes sont sorties sans tache du bain sacré de la pénitence, et nous avons la douce confiance qu'elles porteront jusqu'au tribunal de Dieu la robe d'innocence dont nous les avons revêtues.

¹ Lc., 15, 18.

SERMONS

M.T.C.S., en commençant cette retraite, renouvelez au pied de cet autel la résolution que vous avez sans doute déjà prise avant d'y venir, d'en bien profiter ; ah ! qui sait si cette retraite ne sera pas pour vous la dernière ? priez donc avec une vive ardeur notre doux Sauveur Jésus de ne pas permettre que vous laissiez échapper une occasion si heureuse de rentrer dans sa grâce et d'obtenir votre pardon ; que rien ne vous coûte pour vous en rendre dignes ; et n'oubliez pas que le plus sûr moyen de le mériter, c'est de vous accuser sans détour de vos fautes même les plus honteuses, sans chercher à les affaiblir par de trompeuses excuses. - A genoux donc, mes sœurs ! pauvres pécheresses, à genoux ! dites :

Ô mon Dieu, ô mon Père, me voici devant vous ; j'entre dans cette sainte retraite pour déplorer à vos pieds mes égarements avec une douleur aussi profonde qu'amère ; voici, Seigneur, cet enfant qui vous était si cher et à qui vous aviez prodigué les marques de votre tendresse ; voici cet enfant qui vous a oublié, méconnu, qui a dissipé tous vos dons, dissipé toutes vos grâces et dont l'ingratitude a tant de

P. 1878

fois insulté à votre patience ; voyez-le, Seigneur ; son âme n'est qu'une plaie ; pour vous prier de jeter encore sur elle un regard de pitié, la malheureuse pécheresse n'a plus de voix ; elle ne peut vous offrir que son repentir et ses larmes.

Ô Jésus, indigne que je suis d'être exaucée de vous, permettez que j'implore celle que sur la croix vous m'avez donnée pour mère ; elle fut aussi votre mère, écoutez ce qu'elle vous dira pour moi.

Ô Marie, mère de souveraine clémence, dès le premier jour de cette retraite, j'ai recours à vous, comme à ma protectrice secourable ; soyez près de moi lorsque j'entendrai la divine parole, afin que je ne la laisse pas tomber à terre, mais qu'elle pénètre comme l'huile jusque dans les jointures de ma pauvre âme ; soyez près de moi dans le tribunal de la pénitence afin de m'encourager, de m'enhardir si la parole hésitait sur mes lèvres ; et lorsqu'à la fin de la retraite, le prêtre lèvera sur moi sa main sacrée et me dira : mon enfant, allez en paix, vos péchés vous sont remis, levez aussi vos mains si pures et si puissantes vers le trône de votre divin fils, afin d'en faire descendre sur cet enfant si coupable le pardon et la miséricorde.

443

RETRAITE DE FEMMES CHEZ LES DAMES DE LA RETRAITE DE LANNION.

P. 1879

Vous avez senti ce besoin, M.T.C.S., et voilà que vous êtes venues dans cette sainte maison avec le dessein et le désir de vous y renouveler, de réformer votre vie, de mettre ordre à votre conscience et de la purifier de ses moindres souillures ; vous y apportez la résolution sincère de correspondre avec un cœur docile aux grâces qui vous sont offertes et dont vous connaissez d'avance tout le prix ; depuis plusieurs années peut-être, vous saviez que Dieu demandait de vous ceci ou cela, la réparation de telle ou telle injustice, la séparation complète de telle ou telle personne, la victoire sur telle ou telle passion ; vous le saviez et vous n'en faisiez rien, parce que vous n'en aviez pas le courage ; maintenant, vous allez le faire sans hésiter dans cette retraite et vous ne refuserez à Dieu aucun sacrifice.

Louange à Dieu, M.S.! vous n'êtes pas du nombre des pécheurs rebelles dont nous avons à vaincre l'obstination et à briser l'endurcissement ; votre âme est prête comme celle du prophète à recevoir le don de Dieu, et comme lui vous dites : Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute.

Eh bien, M.S., en quoi consiste la retraite ? précisément en cela même : écouter Dieu ! Mais pour écouter Dieu, que faut-il ? Il faut, M.T.C.S., entrer dès à présent et rester pendant huit jours dans une véritable solitude. Comprenez bien ceci : pendant la retraite vous garderez le silence extérieur, excepté dans les courts instants où il vous sera permis de le rompre ; mais le silence extérieur n'est que le signe et le symbole de ce grand et profond silence qui doit se faire dans votre fond le plus intime ; si donc votre imagination essaye de vous transporter encore dans le monde, si elle essaye de vous entretenir encore dans le secret de vos affaires temporelles, de vos projets de fortune, de vos plaisirs, de vos parents, de ce qui se passe dans vos paroisses,

P. 1880

dans vos ménages, dites à votre imagination : tais-toi ; je n'ai plus d'oreilles pour t'entendre ; je ne veux plus écouter que Dieu qui m'a amenée dans ce paisible asile pour me parler. Que m'importe les intérêts, les nouvelles et les vains bruits du monde ? Je suis ici pour m'occuper uniquement de mon salut, qui hélas ! m'a trop peu occupée jusqu'à présent ! Voyons donc, mon âme, où en es-tu ? que veux-tu ? Que prétends-tu devenir ? Si Dieu t'appelait à lui en ce moment, quel serait son jugement sur toi, et quel serait ton sort ? Irais-tu au ciel ? Serais-tu précipitée dans l'abîme pour y brûler éternellement ? Terrible, terrible alternative ! Ah, il est bien temps que j'y songe et je vais en effet y songer avec toute l'attention dont je suis capable.

Si vous êtes dans cette disposition, M.T.C.S., et si vous agissez de la sorte, Dieu vous parlera au cœur suivant sa promesse, et vous entendrez avec délices sa voix si douce que jusqu'à ce jour vous n'avez pu entendre, car elle est semblable à un petit souffle qui ne frappe que les oreilles bien attentives et les vôtres ne l'étaient pas.

Dieu vous parlera donc au-dedans, et de plus il vous parlera au-dehors, par ses ministres ; il est vrai que bien d'autres fois il vous a parlé par eux ; à combien de prédications n'avez-vous pas assisté depuis votre enfance ? Chaque dimanche, au prône de la grand'messe, un ambassadeur de J.-C. ne vous est-il pas envoyé ? et du haut de la chaire ne vous annonce-t-il pas la loi, les volontés et les ordres du grand Roi dont il est le représentant et l'organe ? Qu'aurons-nous à vous dire qui ne vous ait déjà été dit ? Ah ! il est vrai, M.T.C.S., que nous n'aurons rien de nouveau à vous apprendre ; mais nous vous rappellerons ce que vous savez déjà, dans un moment et avec un concours de circonstances qui sont éminemment propres à donner à nos enseignements, à nos avertissements, à nos réprimandes et à nos conseils, sinon une autorité plus grande, du moins une plus

P. 1881

grande efficacité ; la terre dans laquelle nous allons semer, pour me servir d'une comparaison du saint Évangile, est mieux préparée que jamais ; vous avez déjà arraché une partie des épines dont elle était couverte ; vous avez déjà enlevé la plupart des pierres qui la rendaient stérile ; c'est-à-dire, M.T.C.S., qu'en vous décidant à venir à la retraite, vous avez dit : trop souvent et trop longtemps j'ai résisté à la vérité qui m'était connue ; trop souvent j'ai appliqué malignement aux autres ce qui était dit pour me corriger, et ce qui m'aurait corrigé en effet, si je me l'étais appliqué à moi-même ; mais hélas ! je me scandalisais de la paille que je remarquais dans l'œil de mon frère, et je ne voyais pas la poutre qui est dans le mien ; quand on menaçait les pécheurs, il me semblait que cela ne me regardait pas ; quand on parlait de la justice de Dieu et de ses vengeances, je n'en étais pas émue ; je tremblais pour mon voisin ou ma voisine, mais je ne tremblais pas pour moi-même ; je m'aveuglais, je m'étourdissais et ainsi je m'en allais dans l'enfer. - Or, il est temps de souffler sur toutes ces illusions, de les dissiper et de considérer d'une manière sérieuse, à l'aide des instructions qui vont m'être faites, ce que j'ai été, ce que je suis, quel est l'avenir que je me prépare ; il ne sera donc pas dit un mot dans la retraite que je ne le recueille, que je ne le médite comme s'il était dit pour moi

SERMONS

seule ; je ne chercherai plus à me tromper sur mon état, et je bénirai le médecin charitable qui d'une main ferme conduira ma main tremblante jusqu'à la racine de mon mal pour l'extirper, quoiqu'il en coûte à la nature ; en un mot je ne me pardonnerai rien pour que Dieu me pardonne tout.

Oh ! n'êtes-vous pas bien empressées d'obtenir ce pardon ? Pourquoi êtes-vous venues ici ? N'est-ce pas pour le chercher ? Depuis plusieurs années peut-être, votre conscience troublée et

P. 1881 bis

inquiète se fuyait en quelque sorte elle-même ; et craignant de vous voir telles que vous êtes, vous livriez votre âme aux affaires, aux plaisirs, aux occupations les plus vaines, afin que dans une perpétuelle agitation, elle oubliât sa misère ; eh bien, loin de vous seconder dans ce travail d'oubli, nous allons au contraire vous montrer toute l'étendue, tout le danger de cette misère si ancienne et si profonde ; nous allons déchirer et sonder l'une après l'autre toutes vos plaies, non assurément, Mes pauvres Soeurs, pour vous humilier, pour vous décourager, mais pour vous guérir.

Ce sera surtout dans le tribunal de la pénitence que nous exercerons envers vous ce ministère de miséricorde et de zèle ; mais comment l'exercerions-nous avec fruit si vous ne ...
(*Inachevé*)

444

SUR LA CONFSSION. ¹

P. 1882

Quorum remisieritis peccata, , remittuntur eis, et quorum retinueritis retenta sunt.

Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. (*Joan. c. 20, v. 23*)

M(es) F(rères), vos péchés sont grands, la miséricorde du Seigneur est plus grande encore. Après l'avoir outragé, nous méritons d'être aussitôt consumés par sa colère et frappés par sa vengeance ; mais non, ô prodige de bonté ! il remet entre les mains de ses ministres tous les droits de sa justice, et il les charge de pardonner en son nom à tous ceux qui font avec un cœur contrit l'humiliant aveu de leurs prévarications et de leurs crimes ; de sorte qu'il suffit, comme le remarque un Père, de révéler nos péchés pour les faire disparaître aux yeux de Dieu, et du moment où nous sommes nos accusateurs, il cesse d'être notre juge : *Quorum remisieritis peccata remittuntur eis*².

Sans doute, M.F., dans ces saints jours, vous vous empresserez de profiter d'un moyen si facile qui vous est offert pour laver toutes vos souillures et pour rendre à votre âme sa première beauté, sa première innocence. Cependant, prenez bien garde d'aller demander aux prêtres du Seigneur qu'ils fassent couler sur vous le sang de J.-C., si vous n'êtes pas préparés comme vous devez l'être pour recevoir une si grande grâce ; prenez garde de profaner le sacrement de Pénitence, en vous en approchant sans avoir les dispositions qu'il exige.

Pour vous aider à bien faire une action d'une si haute importance, je crois devoir, M.F., vous rappeler aujourd'hui

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Jn., 20, 23.

P. 1883

les principales conditions que votre confession doit avoir, et mettre dans tout leur jour, quelques vérités auxquelles vous n'avez peut-être pas fait jusqu'ici une assez sérieuse attention.

C'est une chose bien étonnante que l'inconséquence de l'homme, et la facilité avec laquelle il se trompe lui-même ; presque jamais sa conduite ne s'accorde avec ses principes, et cette opposition perpétuelle entre ce qu'il croit et ce qu'il fait serait vraiment pour nous un mystère impénétrable, si l'orgueil ne l'expliquait pas.

Mais, quand on descend au fond du cœur humain, qu'on en observe tous les mouvements, qu'on en étudie tous les ressorts, qu'on en pénètre tous les replis, on découvre qu'un amour-propre insensé l'agite, l'égare, et le fait tomber dans ces contradictions qui nous surprennent.

Par exemple, si dans ce moment, j'interrogeais les chrétiens qui m'écoutent et que je leur demandasse ce que c'est que le péché, - le péché, me répondraient-ils tous, le péché est le plus grand des maux ; il renferme une malice profonde et une ingratitude odieuse ; il nous déshonore, il nous corrompt, il nous dégrade ; il met un abîme affreux entre Dieu et nous, et il n'y a que le délire des passions qui puisse voiler à celui qui est dans cet état funeste, l'horreur de sa situation. Eh bien, M.F., vous qui parlez ainsi, vous êtes pécheurs ; l'état que vous venez de dépeindre c'est le vôtre ; cet homme, c'est vous : *tu es ille vir*¹ ! Maintenant, dites-moi, puisque vous êtes si coupables, sans doute vous êtes pénétrés d'indignation contre vous-mêmes ; vous êtes prêts à aller vous jeter aux pieds du ministre de J.-C., et là, la tête découverte,

P. 1884

les mains jointes, les genoux en terre, dans la confusion, dans le trouble, du fond de votre misère, vous n'élèverez la voix que pour demander miséricorde.

M.F., laissez répondre votre conscience, et ici soyez vous-mêmes votre juge ; est-ce bien là ce que vous comptez faire ? Est-ce bien là ce que vous avez fait toutes les fois que vous vous êtes approchés du sacrement de Pénitence ? - Non. - Chose étrange ! lors même qu'on s'accuse de ses crimes, on conserve pour soi-même une estime secrète, et dans le tribunal où on vient découvrir ses désordres pour en obtenir le pardon, on trouve des hommes qui s'en applaudissent, qui contemplent d'un œil satisfait leur ignominie et leur honte ; qui, au lieu de gémir sur leurs égarements et de se livrer aux regrets et aux pleurs, font l'histoire de leurs prévarications avec le même sang-froid que s'ils racontaient celles des autres, et à qui des chutes multipliées et honteuses n'ont pas encore appris à se défier d'eux-mêmes et à reconnaître combien ils sont indignes de la grâce qu'ils sollicitent.

Or, qu'en résulte-t-il ? Comme les fautes qu'ils ont commises ne sont rien dans leur pensée, à peine daignent-ils écouter les avis que leur confesseur leur donne et à répondre aux questions qu'il leur fait. Exige-t-il qu'ils se séparent des personnes qui par leurs exemples pourraient les entraîner dans les pièges du vice, de renoncer à une habitude criminelle, de cesser de noyer dans le vin leur raison, de ne plus se permettre d'équivoques licencieuses, de discours déshonnêtes, et de s'éloigner des lieux où on apprend à les tenir, ils jugent ses jugements, ils résistent à ses volontés, ils regardent ses craintes comme excessives, ses alarmes comme vaines ; et pleins d'arrogance et d'orgueil,

P. 1885

ils méprisent ses sages conseils et ses remontrances paternelles ; en un mot, ils ajoutent à leurs crimes celui de profaner le sacrement qui devait les expier.

¹ 2 S., 12, 7.

SERMONS

Car, M.F., sans repentir, il n'y a point de pardon, et sans humilité il n'y a point de repentir. Oh ! quiconque sent toute la profondeur des plaies que le péché a faites à son âme, ne cherche dans le médecin qui doit le guérir ni une molle complaisance, ni une condescendance aveugle. Quand il considère les commandements de Dieu et ses rébellions ; les grâces qu'il a reçues et le mépris qu'il en a fait ; les bienfaits dont il a été comblé et ses outrages, les lumières qui l'ont environné et son aveuglement, toute l'infamie de ses transgressions, toute l'horreur de ses crimes ; bien loin de tenter de se justifier et de couvrir son péché par de vaines excuses, ni les reproches qu'on lui fait, ni les peines qu'on lui impose, ni les sacrifices qu'on lui demande, ne lui semblent assez grands ; il voudrait pouvoir s'abaisser d'avantage, se confondre lui-même encore plus ; il est bien aise de se punir de sa rébellion contre Dieu, par une obéissance absolue à la voix d'un homme revêtu de son autorité, et je dirai presque qu'il s'enfonce avec une sainte joie dans la honte dont le couvre l'aveu de ses désordres, ne croyant jamais être humilié, être méprisé autant qu'il le mérite

Tels sont les sentiments des pécheurs dont le cœur est brisé d'un vrai repentir ; mais pour ceux qui se persuadent, comme le dit un Père, qu'en se jouant de sa conscience on peut se rendre agréable à Dieu ; qui n'ont d'autre contrition que celle qu'ils ont trouvée dans les livres, et dont toute la pénitence consiste à

P. 1886

à prononcer sèchement quelques paroles que leur mémoire a retenues ; qui changeant en quelque sorte de place avec le ministre de J.-C., s'établissent ses juges, veulent le diriger et prétendent que leurs dérèglements, non seulement doivent être tolérés, mais encore qu'ils sont la règle d'après laquelle il faut qu'on leur permette de se conduire ; qui désirent trouver des confesseurs faciles qui ne les examinent pas, qui ne les gênent pas, qui ne leur donnent aucun avis, qui ne leur fasse aucune défense et qui bornent leur ministère à les écouter rapidement et puis à les absoudre ; tous ces pécheurs, dis-je, n'ont point réellement de regret du mal qu'ils ont fait ; leur conversion est fausse et hypocrite, leur confession sera nulle et sacrilège.

Sans doute, M.F., ce que je viens de dire ne convient point à tous ceux qui m'entendent ; mais vous que l'orgueil ne fait pas tomber dans de si déplorables excès, dites-moi, souvent ne vous porte-t-il pas, lorsque vous vous accusez de vos fautes à les envelopper, à les adoucir, à en changer la nature par la manière de les présenter ? Je le sais, il y a des péchés que l'on déclare franchement, sans ambiguïté, sans détour, mais il y en a d'autres aussi dont on tâche de cacher toute la laideur, même en les rapportant. On ne les montre point ; tout au plus on les laisse à peine entrevoir ; on se sert d'expressions équivoques, on supprime des circonstances aggravantes ; on insiste avec art sur celles qui rendent la faute moins odieuse ; on en fait connaître ni les scandales qu'elle a produits, ni les suites qu'elle a eues, ni la profonde malice qui en

P. 1887

a été le principe ; en un mot, on ne dit les choses qu'à demi, on les tourne, on les embarrasse si bien qu'elles deviennent presque inintelligibles, et que ce n'est qu'avec beaucoup d'attention, de peine et de discernement que le confesseur parvient à les deviner et à les comprendre.

Et d'où cela vient-il ? C'est qu'hélas ! nous avons tous certains péchés chéris que nous aimons, que nous caressons, que nous nourrissons avec complaisance, et qui ont jeté dans nos cœurs de si profondes racines qu'il faudrait les plus grands efforts pour les en arracher tout à fait ; de sorte que, bien loin de les découvrir tels qu'ils sont, au ministre de J.-C., on se les dissimule à soi-même ; on craint de se pénétrer, on regarde comme de vains scrupules les reproches de la conscience, et involontairement, nous mettons la main sur cette plaie qui nous fait honte ; au lieu de chercher à éclaircir ces doutes qui inquiètent et qui troublent, on se

forme de faux principes pour excuser de mauvaises actions, et comme le dit St Augustin, on s'efforce d'obscurcir les ténèbres mêmes : *tenebras tenebrant suas*.

Ainsi, lorsqu'il s'agit d'injustice, et qu'on pourrait être obligé à la restitution, de dépenses excessives qu'on ne veut pas retrancher, de haines, de vengeances, de médisances, et surtout de parures indécentes, de conversations scandaleuses, de plaisirs illicites, on se met en travail pour ne point en révéler toute la honte, et pour en parler à son confesseur de telle sorte que sa bonne foi soit trompée, et que ne voyant pas toute la profondeur du mal, il ne cherche point à porter sur nos plaies des remèdes trop douloureux.

P. 1888

Hélas ! nous craignons qu'il vienne à nous avec toute la force, toute l'autorité de l'Évangile ; nous voudrions pouvoir affaiblir cette lumière vive qui nous pénètre, et qui éclaire toutes les ruses de notre amour-propre ; en un mot nous ressemblons à ces hommes dont parle le prophète Isaïe qui disent à ceux qui les regardent : ne regardez pas, et à ceux qui sont préposés pour voir : ne voyez pas pour nous ce qui est droit ; dites-nous seulement des choses qui nous plaisent : *Loquimini nobis placentia*¹.

C'est là, M.F., une des tentations les plus dangereuses et les plus communes. Le démon dont la haine est infatigable, qui désire si ardemment votre perte, après vous avoir entraînés dans le mal, cherchera en quelque sorte à lier votre langue, quand il vous verra prêts à le découvrir ; s'il ne peut vous éloigner pour toujours du sacrement de la réconciliation, il tâchera du moins de vous le rendre inutile en vous inspirant cette honte d'orgueil, cette crainte d'amour-propre qui empêche d'avouer ses torts tels qu'on les a eus, et qu'on les connaît. Oui, ce sont là, M.F., ce sont là les *profondeurs de Satan* comme les appelle St Jean dans l'Apocalypse : *altitudines Satanæ*².

Prenez donc bien garde qu'il ne vous séduise et qu'il ne vous fasse tomber dans ses pièges ; parlez toujours au ministre de Dieu comme vous le feriez à Dieu lui-même, avec la même confiance, la même ingénuité, la même candeur ; ne supprimez rien de ce qui peut l'éclairer sur l'état de votre âme ; il s'agit de faire un grand ouvrage, il faut y voir clair ; ouvrez-lui votre cœur de telle sorte qu'il puisse sans peine en voir le fond, et en pénétrer tous les replis ; loin de vous ces détours artificieux, ces dissimulations honteuses,

P. 1889

ces réticences criminelles qui ne servent qu'à rendre encore plus coupable celui qui les emploie.

Mais si en n'exposant ses péchés qu'à demi, on n'en obtient pas le pardon, qu'est-ce donc lorsqu'on les cache et qu'on les tait tout à fait ? Mon Dieu qui le croirait ? des chrétiens ont l'affreuse audace de venir aux pieds de vos ministres insulter la religion par des mensonges ! il y en a qui de leur plein gré gardent un silence impie sur des faiblesses honteuses qu'ils n'osent découvrir, et qui dans le lieu même du repentir et de la miséricorde profanent le sang de J.-C. qui coule sur ces insensés ! Pourquoi commettez-vous un crime inutile ? à quoi vous sert que le prêtre dise qu'il vous absout, si J.-C. vous condamne ? Mais vous ne savez donc point quelles sont les suites funestes d'une confession sacrilège ? Eh bien, apprenez qu'une absolution obtenue par ceux qui viennent dans le tribunal sacré mentir à l'Esprit Saint est presque toujours pour eux une sentence de réprobation, une sentence de mort dans le péché. - Et pourquoi ? parce que cette dissimulation volontaire et réfléchie suppose dans l'âme une extinction de toute foi et de toute crainte de Dieu ; parce qu'après avoir ainsi violé le sacrement qui nous absout, on n'y revient ordinairement que pour le violer encore. Le

¹ Is., 30, 10.

² Ap., 2, 24.

SERMONS

péché, toujours vivant au fond du cœur, y prend de nouvelles forces, de nouvelles racines ; on n'a pas le courage de recommencer l'affreux détail de tant de prévarications, de dévorer tant de honte ; on s'endurcit, on s'aveugle, et le sacrilège devient une habitude. Certes, me répondez-vous, cela est terrible ; mais aussi convenez qu'il est bien dur de s'accuser soi-même !

P. 1890

Je sais, M.F., je sais que l'amour-propre est en souffrance tandis qu'on fait le récit de ses péchés, et que ce n'est pas sans peine qu'on déchire le voile qui les couvre ; mais cela même est une partie de notre pénitence ; mais vous oubliez donc que Dieu tient un registre fidèle de toutes nos œuvres, et qu'au dernier jour, il lira en présence de tous les hommes l'histoire de toute notre vie ; pas une action, pas une parole, pas un désir, pas une pensée n'y sera omise. - Pécheurs, elle est écrite, cette histoire affreuse, en caractères qui peuvent être effacés par votre aveu et par vos larmes : *Non cogitaverunt opprobrium sempiternum quod non delebitur* (Jr 20, 22) ; ou si vous le voulez, il dépend encore de vous de la rendre belle ; vous avez le choix ou d'attendre sans révéler vos désordres le moment où la lumière de Dieu éclairera toutes vos souillures, et alors vos amis, vos proches, vos maîtres, vos domestiques, vos enfants, vos ennemis, tous connaîtront vos vices secrets, vos dérèglements, votre turpitude ; alors seront révélés ces mystères d'ignominie que vous cachez avec tant de soin, et votre honte recommencera tous les jours avec votre supplice : *videbunt turpitudinem tuam*¹. - Encore une fois, choisissez donc ou de garder sur votre conscience ces péchés qui la déchireront, qui tous les jours feront son tourment, en attendant qu'ils la couvrent d'une éternelle confusion, ou de les déclarer maintenant à un prêtre qui vous les pardonnera au nom de J.-C., et qui jamais n'en donnera connaissance à personne.

Car, M.F., il n'y a point de secret plus inviolable et plus sacré que celui auquel le confesseur est

P. 1891

tenu. L'Église lui ordonne sous les peines les plus terribles de garder un silence profond sur tout ce qui lui a été confié, et dans aucune circonstance, dans aucun cas, sous aucun prétexte, il ne lui est permis de le répéter, ni de rien faire, ni de rien dire qui puisse en donner le plus léger soupçon ; de sorte que cette connaissance est en lui absolument comme si elle n'y était pas et ce qui est bien admirable, ce qui est comme un miracle toujours subsistant, c'est que, depuis N.-S. J.-C., c'est-à-dire depuis dix-huit siècles que la confession sacramentelle est établie, on ne peut citer un exemple certain que ce qui a été déclaré dans le secret de la confession soit ensuite devenu public et la divine Providence semble l'avoir permis, afin d'ôter toute espèce d'excuse à ceux qui seraient tentés de dissimuler quelques-unes de leurs fautes.

Eh ! M.F., pourquoi craindrait-on de les rapporter ? Je conçois que si N.-S. J.-C. se montrait à nous éclatant de lumière et environné de gloire, et qu'il fallût lui faire à lui-même l'humiliant aveu de nos ingratitude, je conçois que nous pourrions être tellement saisis de crainte qu'il ne restât pas assez de force à notre conscience tremblante pour s'accuser elle-même ; si encore il avait exigé que ce fût à un ange que nous eussions été découvrir nos dissolutions et nos faiblesses, l'idée de l'innocence et de la pureté sans tache de ces esprits célestes, le sentiment de notre misère et de notre corruption auraient pu nous arrêter. Mais non, M.F., il a voulu que celui à qui il nous obligeait de manifester

P. 1892

les secrets de nos consciences fût un homme comme nous, ayant les mêmes passions et les mêmes penchants, et par conséquent, d'autant plus porté à l'indulgence qu'il en a lui-même

¹ Ez., 16, 37.

besoin, et qu'hélas ! il sait par sa propre expérience combien nous sommes infirmes, combien il est aisé de tomber et difficile de se relever de ses chutes. Oh ! Soyez donc sûrs qu'il ne vous parlera qu'avec douceur, qu'avec la plus touchante bonté, et comme le faisait autrefois, N-S. J.-C. aux pécheurs qui venaient à ses pieds pleurer leurs crimes. Quelque grands que soient les vôtres, vous ne recevrez de sa part ni reproches accablants, ni réprimandes amères. M.F., est-ce qu'on gronde ainsi quand on pardonne ? Non, non ; il ne cherchera qu'à essuyer vos larmes, à consoler votre douleur, en vous réconciliant avec le bon Dieu, en portant au fond de votre cœur l'onction de sa grâce. Pauvres prodigues, vous trouverez en lui un père qui vous serrera contre son sein, qui vous revêtira de cette robe d'innocence et de justice dont hélas ! vous vous êtes dépouillés. Vos désordres ne feront qu'émouvoir sa compassion et réveiller son zèle ; votre ingénuité, votre candeur toucheront son âme ; vous l'entendrez s'écrier avec l'accent de la tendresse et de la joie : *Mon fils était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé ! Filius meus mortuus est et revixit, perierat, et inventus est.*¹

(Note en marge) :

M.F., le Seigneur ne m'a pas envoyé vers vous pour vous faire reposer dans le mensonge : *non misit te Dominus et tu considerare fecisti populum istum in mendacio.* (Jr 28, 14)

Un médecin est appelé auprès de deux malades ; le premier a un petit enrrouement, une blessure au pied, une insomnie, un peu de fièvre. Le médecin lui ordonne le repos, une tisane légère et s'en va.

Le second à la fièvre rouge putride, maligne au plus haut degré. Le médecin se place auprès de son lit, le regarde avec une attention profonde, observe tous les symptômes, compte tous les battements de son pouls. Il revient une heure après pour savoir quel a été l'effet des remèdes qu'il a prescrits ; il revient encore et il passe les nuits pour prolonger à ce malheureux cette espèce de rêve douloureux qu'on appelle la vie. (*Fin de la note.*)

Mais cependant, s'il vous en coûte encore pour vous montrer à lui tel que vous êtes, si lorsque vous vous trouvez sur le point de lui déclarer les chutes humiliantes que vous avez faites, vous sentez en quelque sorte vos paroles hésiter sur vos lèvres, commencez par lui déclarer l'état de gêne où vous êtes, l'embarras que vous éprouvez, et il vous aidera à en sortir, et vous le verrez se hâter en quelque sorte de faire disparaître les difficultés qui

P. 1893

vous effrayent et d'aplanir les obstacles qui vous arrêtent ; en épanchant votre âme dans la sienne, vous sentirez naître au fond de la vôtre le calme profond, cette paix délicieuse, cette félicité pure que vous goûtâtes autrefois, et auxquels avaient succédé le trouble du crime et l'affreuse tristesse de l'opprobre.

M.F., tels sont les fruits d'une confession entière et bien faite, et j'ai la douce confiance que la vôtre produira ces heureux effets ; mais prenez bien garde, je vous le répète en finissant, prenez bien garde de ne vous convertir qu'à demi, car alors vous n'approcherez du sacrement de pénitence que pour votre perte ; il ne servirait qu'à vous affermir dans le mal en rassurant votre conscience, à enhardir votre audace en endormant vos remords, à vous établir dans une tranquillité fausse.

Pécheurs qui balancez encore à sortir des voies criminelles où vous errez depuis si longtemps, faites dans ces saints jours, faites sur vous-mêmes de nouveaux efforts ; venez, accourez tous aux ministres de J.-C., et quand votre robe d'iniquité serait rouge comme l'écarlate, ils la rendront blanche comme la neige. Je vous en conjure, ne sacrifiez point votre

¹ Lc., 15, 24.

SERMONS

repos, vos lumières, vos véritables intérêts, votre âme à de vains préjugés, à des idées d'enfant. - M.F., je n'ai plus qu'un mot à vous dire : les tribunaux de la miséricorde sont ouverts ; entrez-y avec vos crimes et le repentir, et vous en sortirez avec la seule innocence.

445

SUR LA CONFSSION. ¹

P. 1895

Vade, ostende te principe sacerdotum.

Allez vous montrer au prince des prêtres. (*St. Luc*, c. V, v 14)

Le lépreux auquel N.-S. adressa ces paroles n'hésita point à exécuter l'ordre qu'elles renferment ; et le peuple instruit de la guérison miraculeuse que J.-C. venait d'opérer, accourut en foule pour entendre le Sauveur, pour lui exposer ses infirmités et ses besoins, chacun espérant qu'il ferait en sa faveur un semblable prodige.

Aujourd'hui, M.F., nous sommes témoins d'un spectacle bien différent ; J.-C. n'attend pas que les hommes couverts de la lèpre du péché lui demandent d'en être purifiés par la vertu de son sang ; il leur offre cette grâce, il les presse de la recevoir ; mais la plupart d'entre eux la refusent, parce que la condition que J.-C. y met leur paraît trop dure : *Vade, ostende te principe sacerdotum.*

Les uns remplis d'orgueil ne veulent point s'humilier ; les autres, indifférents pour leur salut, négligent de faire une démarche qui les gêne ; d'autres encore craignent d'être repris avec une sévérité excessive par ceux que J.-C. a chargés de leur pardonner en son nom. Ainsi sous divers prétextes, un grand nombre de chrétiens repoussent le don de Dieu, et rendent inutile le sacrement qu'il a établi pour effacer leurs souillures.

Essayons de convaincre de folie leur orgueil, de triompher de leur mollesse, et de détruire les misérables

P. 1896

préjugés qui les enchaînent. Ce sera le sujet de ce discours ; puissent les pécheurs qui l'entendront ne pas fermer leur cœur aux lumières de la vérité, aux impressions de la grâce, et se déterminer enfin à prendre les mesures solides de pénitence. *Ave Maria.*

L'orgueil est le plus grand et le plus dangereux de nos maux, car il rend les autres incurables. Chose prodigieuse ! il nous les fait aimer et il inspire aux consciences malades une si forte aversion du remède préparé par la main de Dieu pour les guérir qu'elles ne craignent rien tant que d'y avoir recours.

Qu'un homme tombe dans une faute grave, la honte à l'instant s'empare de son esprit, et il se met en travail pour cacher sa chute. Au lieu de se relever aussitôt et de commencer à réparer ses torts en les confessant humblement aux pieds d'un prêtre, il frémit à cette pensée et ne saurait se résoudre à s'accuser lui-même. Plus le nombre de ses péchés augmente plus sa répugnance s'accroît, de sorte que repoussant toujours dans le fond de son cœur tout aveu du crime commis, pour éviter une légère humiliation, il se condamne à rester seul avec le remords.

Etat funeste, dans lequel il est presque impossible à l'homme de subsister ! il faut qu'il étouffe ce remords impitoyable dont les cris le fatiguent et le tourmentent. Pour cela que fera-t-il ? Ne pouvant concilier sa conduite avec les principes de la foi, il les rejettera tous successivement ; d'abord, il niera l'autorité de l'Église, et pourquoi ? parce que l'Église lui déclare que son péché ne lui sera pas remis s'il ne le confesse ; il niera la divinité de J.-C. et

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

pourquoi ? parce que le dogme de la confession sacramentelle est clairement exprimé dans l'Évangile. S'arrêtera-t-il

P. 1897

à ce point ? non ; il dénaturera, autant que cela dépend de lui, l'idée même de Dieu ; et pourquoi ? parce que la justice de Dieu l'effraie. Que lui parlez-vous de cette justice souveraine, et par conséquent inévitable, divine, et par conséquent infinie ? Que lui parlez-vous des lois de l'ordre éternel auxquelles toutes les volontés doivent être soumises soit par l'amour, soit par le repentir, soit par le châtiment de leur impénitence ? cet homme ne vous entend point. Dieu est bon, répond-il, et tranquille à l'abri de cette phrase, il demeure dans son péché, et cesse de craindre les vengeances de ce fantôme de Dieu, qui, après nous avoir jetés sur la terre, ne s'occupe plus de nous, et n'est pas moins insensible à nos outrages qu'à nos louanges, au crime qu'à la vertu.

Ainsi, quand l'homme est parvenu à détruire en lui-même l'image de Dieu, il s'efforce de faire un Dieu à son image, c'est-à-dire aussi insouciant, aussi indifférent qu'il convient à nos passions ; il dépouille l'Être infiniment saint, infiniment sage, infiniment juste, de toutes ses perfections, et il lui donne, comme en échange, pour attributs, les faiblesses et les vices de notre nature dégradée.

Vous ne vous attendez pas sans doute, M.F., à ce que je combatte ces erreurs monstrueuses ; mais j'ai dû les rappeler, afin de faire voir à ceux que l'orgueil éloigne de la confession à quels excès il peut les entraîner. Qu'ils y prennent garde ; peu à peu leur foi s'affaiblira et peut-être finiront-ils comme tant d'autres par la perdre entièrement. Ils seront ébranlés au premier doute frivole que l'impie proposera devant eux ; ils désireront que la religion soit fausse et tout discours en l'air qui la combat, où il n'y a souvent de sérieux que la hardiesse du blasphème, leur donnera je ne sais quelle

P. 1899

joie affreuse dont ils se glorifieront, comme s'ils étaient réellement affranchis du joug des devoirs et de l'autorité de Dieu. Privés des lumières célestes que répand sur nous la grâce des sacrements, ils s'enfonceront en aveugles dans les voies de la corruption et du mensonge, et, à chaque pas, ils auront besoin, pour ainsi dire, d'une erreur nouvelle pour excuser un nouveau désordre.

Voilà donc ou conduit ordinairement la négligence à s'acquitter du devoir de la confession, et je m'étonne de ce que cette négligence soit si commune, quand je viens à examiner avec un peu d'attention les prétextes et les sophismes dont l'amour-propre se sert pour la justifier. Car, enfin, qu'est-ce que l'on dit ? mon honneur serait blessé si je déchirais devant un prêtre le voile qui couvre mes fautes. - Misérable préjugé d'enfant ! à qui persuaderez-vous que vous n'avez jamais commis de fautes, que votre vie a toujours été sans tache, que jamais aucune souillure n'a altéré l'aimable pureté de vos mœurs ? Certes, il est possible que celui qui a constamment pratiqué la religion ait conservé l'innocence, quoique nous la portions tous hélas ! dans un vase bien fragile ; mais celui qui s'affranchit d'un précepte dont l'observation ne peut-être si pénible pour lui que parce qu'il s'est rendu grièvement coupable, comment supposer qu'il ne le soit pas ? et en parlant de la sorte ne trahit-il pas les honteux secrets de sa conscience ? Insensé ! tu veux cacher ton opprobre ; eh bien, viens donc à celui qui a reçu du ciel le pouvoir de l'effacer, et ne le renferme pas en toi-même jusqu'au jour où ce mystère d'ignominie sera révélé en présence des hommes et des anges !

Mais quoi, dites-vous, ne suffit-il pas que je me

SERMONS

P. 1900

confesse à Dieu ? Non, cela ne suffit pas, parce qu'il n'y a aucun mérite à confesser à Dieu seul ce qu'il sait déjà, ce qu'il est impossible de lui dissimuler. Et, de quel droit refuserez-vous de vous approcher de ce trône de justice et de miséricorde qu'il a établi dans son Église ? Quel est le criminel qui se contente de l'intention même connue de son souverain de lui pardonner, et qui ne veut pas en obtenir des lettres de grâce, et en faire sceller l'expédition ? Etes-vous le maître de faire les conditions à Dieu, et faudra-t-il que sa volonté fléchisse devant votre orgueil ? Quel motif raisonnable de sécurité pouvez-vous donc avoir ? Qu'est-ce que ce repentir qui prétend que l'humiliation et les expiations douloureuses ne doivent pas être la peine du péché ? Qu'est-ce que ce repentir vague qui n'a aucun effet, qui ne rompt aucune de vos habitudes, ne trouble aucun de vos plaisirs ? Qu'est-ce sinon le rêve d'un pauvre malade qui se persuade être guéri, ou du moins qui l'assure, de peur d'être obligé de prendre le breuvage amer que lui ordonne son médecin ?

Au reste, est-il donc vrai que la confession soit aussi pénible que vous le supposez ? J'en appelle à votre propre expérience. A différentes époques de votre vie, vous avez été trouver un prêtre pour lui ouvrir votre cœur et lui en montrer les plaies les plus secrètes et les plus profondes ; eh bien, qu'avez-vous éprouvé alors ? Ne vous semblait-il pas qu'une main divine soulevait et jetait loin de vous l'odieux fardeau dont votre âme était accablée ? des larmes d'attendrissement et de reconnaissance n'ont-elles pas coulé de vos yeux ? Vous ne songiez plus à ce qu'il vous en avait coûté pour venir révéler vos faiblesses au ministre de la charité de J.-C., mais vous vous étonniez

P. 1901

de ce qu'il fût si doux et si facile de rentrer en grâce avec Dieu, après l'avoir outragé tant de fois ; vous le bénissiez d'avoir dissipé les ténèbres infectes dans lesquelles vous étiez naguère stupidement plongés, et vous les envisagiez comme on regarde avec une joie mêlée de saisissement, le précipice d'où l'on sort ou qu'on a eu le bonheur d'éviter.

Ne dites donc point que la confession est trop difficile ; mieux que personne vous savez le contraire ; mais voici ce qui peut vous arrêter encore. En même temps que vous rappelez combien le Seigneur s'est montré miséricordieux envers vous, vous vous ressouvenez des protestations, des promesses que vous lui fîtes ; et, après avoir violé de si saints engagements, vous n'osez plus recourir au sacrement de la réconciliation, que vous avez profané. - Je me joins à vous, M.F., pour déplorer votre inconstance ; mais, parce que vous avez été coupables, est-ce une raison de ne jamais cesser de l'être ? Faut-il vous livrer au désespoir, et fuir le bon pasteur, qui, ne se rebutant point de vos ingratitude, vous appelle, vous poursuit, et s'obstine en quelque sorte à vouloir vous sauver ? A Dieu ne plaise que je cherche à affaiblir les torts que vous vous reprochez avec tant de justice ! Cependant, remarquez, M.F., qu'il faut principalement attribuer vos rechutes au défaut de vigilance et à ce que vous vous êtes trop flattés. Hélas ! tout a contribué à vous séduire ; l'horreur même que vous aviez pour le péché vous est devenue un piège par la présomption qu'elle vous a inspirée, et parce que vous vous êtes exagéré vos forces. A quoi bon avez-vous dit, tant de précautions contre le péché que je hais ? pourra-t-il jamais me plaire ? Pourquoi me charger du poids fatigant d'une perpétuelle

P. 1902

contrainte sur mille objets en eux-mêmes innocents, et dont j'arrêterais facilement l'effet s'ils devenaient dangereux ? Voilà ce que vous vous êtes dit à vous-même ; et quand on se dit cela, on est déjà tombé. Le premier pas que l'on fait en arrière dans le chemin de la pénitence vous ramène au point de départ, et quelquefois il vous entraîne beaucoup au-delà.

Prenez aujourd'hui des résolutions plus humbles, des précautions plus sévères, et votre confession aura des suites heureuses et durables ; n'en doutez pas ; vous conserverez le vêtement de justice qui vous a été rendu et vous n'aurez plus à l'avenir à vous accuser d'égarements semblables à ceux qui vous font rougir.

Quoique nous vivions dans un temps d'incrédulité et de licence, peu de chrétiens sont tellement dominés par l'orgueil qu'ils renoncent pour toujours à la confession. Mais combien est grand le nombre de ceux qui remettent au lendemain ce qu'ils devraient faire à l'heure même ! ils ne disent point : jamais je ne me confesserai ; ils disent au contraire : un peu plus tôt ou un peu plus tard, quoi qu'il en coûte à mon amour-propre, il faudra bien en venir là ; et rassurés par cette espèce d'engagement qu'ils prennent dans le secret de leur cœur, ils ne s'alarment point de l'état dans lequel ils vivent. L'enchantement des plaisirs, la dissipation des affaires, les charmes de cette fausse indépendance dont ils jouissent et qu'ils voudraient prolonger, les éloignent chaque jour davantage de la confession ; plus ils ont attendu plus ils veulent attendre encore ; un esprit d'assoupissement s'empare d'eux, et leur âme, par degrés insensibles, s'endort dans une indifférence mortelle. C'est ainsi qu'on se perd, M.F. ; c'est ainsi que se sont damnés la plupart

P. 1903

des chrétiens qui habitent maintenant dans l'enfer ; ils ne refusaient pas absolument, non plus que vous, de s'approcher du sacrement de pénitence ; mais ils remettaient à une époque indéterminée et lointaine l'accomplissement de ce devoir ; lorsqu'ils furent atteints de maladie on leur dissimula le danger, de peur de les inquiéter trop vivement ou d'affliger leur famille ; enfin, un prêtre vint en toute hâte leur offrir les derniers secours de son ministère ; troublés à sa vue, ils s'efforcèrent vainement de recueillir ça et là dans leur mémoire à demi éteinte quelques souvenirs confus de tant de blasphèmes, d'injustices, d'actions immondes, d'excès de tous genres dont fut remplie leur vie entière ; et la mort étendant sur eux ses mains affreuses les jeta dans l'éternité.

Voilà, M.F., le sort que vous vous préparez si vous ne triomphez de cette inconcevable paresse qui vous empêche d'aller vous prosterner aux pieds des tribunaux sacrés, pendant qu'il en est temps encore ; plus tard, M.F., vous implorerez inutilement le pardon qui vous est offert aujourd'hui, car Dieu, en l'accordant à ceux qui l'ont rejeté avec une obstination si coupable, encouragerait le crime et par conséquent déshonorerait sa miséricorde.

Il me reste à combattre un préjugé très répandu de nos jours et qui contribue beaucoup à diminuer le nombre des personnes qui fréquentent les sacrements. Les confesseurs, dit-on, sont d'une sévérité excessive ; ils n'ont égard ni aux convenances, ni aux usages du monde, ni à l'état présent de la société ; leur exagération déconcerte et décourage.

Je suis surpris, M.F., de ce qu'un pareil reproche nous soit adressé ; car, enfin, qu'est-ce qu'on entend

P. 1904

continuellement dans le monde, sinon de violentes déclamations contre les ecclésiastiques qu'on suppose être peu exacts à accomplir les devoirs du christianisme ou à les faire observer par les fidèles confiés à leurs soins ? Qui de vous ignore que la divinité de la religion même devient douteuse pour la plupart des hommes, lorsqu'ils sont témoins de quelque scandale donné par ses ministres ? et quel plus grand scandale peut donner un prêtre que celui de professer de fausses maximes, et de favoriser la licence des mœurs par des décisions relâchées ? celles que vous voudrez obtenir de nous ne le sont pas, dites-vous ; eh bien, voyons ; je vais les proclamer du haut de cette chaire ; les chrétiens qui m'entendent seront juges.

SERMONS

De quoi vous accusez-vous ? D'avoir été aux bals, aux danses, aux spectacles. - Ce sont des délassements permis ; on aurait tort de vous les interdire. Vous êtes digne de l'absolution.

De quoi vous accusez-vous ? D'avoir prêté votre argent à usure. Autrefois, l'usure était considérée comme une espèce d'homicide ; aujourd'hui, l'usure n'est qu'un commerce ; il n'y a pas de gain plus légitime. Vous êtes digne de l'absolution.

De quoi vous accusez-vous ? D'avoir lu des romans. Ces ouvrages sont éminemment propres à former l'esprit et à développer dans le cœur des sentiments de vertu. Vous êtes digne de l'absolution.

De quoi vous accusez-vous ? D'avoir négligé de veiller sur la conduite de vos domestiques, de procurer à vos enfants une éducation chrétienne. - Que votre conscience ne s'alarme pas ; vous ne répondez ni des uns ni des autres, et vous seriez bien simple de vous inquiéter de ce qu'ils font et de ce qu'ils doivent devenir ; gardez-vous, surtout, de croire à ce que vous diront là-dessus, ces hommes à préjugés, sauvages ennemis de la propagation des lumières, qui, malgré toutes celles dont nous sommes environnés depuis trente ans s'obstinent à conserver

P. 1905

je ne sais quel opiniâtre attachement à de vieilles idées de religion, qui ne sont plus les idées du siècle ; allez en paix, vous êtes digne d'absolution.

De quoi vous accusez-vous ? De rompre sans raison le jeûne et l'abstinence. Ce sont là d'antiques usages auxquels nos pères se sont assujettis sans trop savoir pourquoi ; plus éclairés et plus sages, vous pouvez vous en dispenser, et vivre dans le Carême de la même manière que dans tout autre temps ; allez en paix, vous êtes digne d'absolution.

Que penseriez-vous de moi, M.F., si je tenais sérieusement un pareil langage ? Ne m'accuseriez-vous pas de trahir les vérités que je dois défendre, et de me jouer des saintes règles que je dois maintenir ? d'une voix unanime, vous me diriez anathème comme à un corrupteur de l'Évangile de J.-C., comme à un apôtre du mensonge ; et certes, je serais justement flétri par vos censures.

Admirable institution du sacerdoce ! nous pouvons tout pour la vérité ; nous ne pouvons rien contre la vérité ; chercher par de lâches complaisances à justifier le monde c'est nous exposer à ses mépris, et si nous étions tentés d'affaiblir les maximes qui le condamnent, le monde même nous condamnerait et nous jugerait indignes de notre ministère ; il nous rappellerait que s'il y a des révolutions pour les empires, il n'y en a point pour nos enseignements et que si les lumières du jour sont nouvelles, la religion est immuable et éternelle comme son auteur.

Nous ne l'oublierons point, M.F. ; à Dieu ne plaise que jamais nous devenions semblables à ces

P. 1906

faux prophètes à qui les Juifs disaient : annoncez-nous des choses qui nous flattent ; prophétisez-nous des mensonges ; et dont la bouche sacrilège répétait sans cesse : paix, paix, là où il n'y avait pas de paix - *pax, pax, ubi non erat pax*¹.

Et après tout, quand on parviendrait à nous arracher ces décisions trompeuses, à quoi cela servirait-il ? Les abus cesseraient-ils d'être des abus, parce que nous les aurions approuvés ? Les bizarres nouveautés dont les gens du siècle sont si pitoyablement fiers cesseraient-elles d'être dangereuses parce que nous aurions déclaré qu'elles ne le sont pas ? Ce qui est défendu serait-il permis parce que tel serait notre plaisir et le vôtre ? Sommes-nous

¹ Jr., 6, 14.

donc les maîtres de changer les ténèbres en lumières, les lumières en ténèbres ? Et si, sous le prétexte de ne pas décourager les fidèles par une rigueur outrée, nous faisons avec les erreurs et les vices de honteuses transactions, Dieu les ratifierait-il ? Ce que nous aurions délié sur la terre serait-il délié dans le ciel ? Non, M.F., non ; je le répète, parce qu'on ne saurait trop le redire, la religion n'est point une institution variable, dépendante des circonstances et soumise aux caprices des hommes.

Qu'il me soit permis d'ajouter une réflexion : lorsque obéissant à la voix de notre conscience, nous nous opposons avec une sorte de raideur et comme un mur d'airain, à ce qui est mal, lorsque nous le condamnons avec cette ardeur de zèle que vous nous reprochez, quel motif peut nous animer, sinon un véritable amour pour vous, sinon un sincère désir de nous sanctifier en travaillant à la sueur de notre front, à la sanctification de nos frères ?

P. 1907

Ne serait-il pas infiniment plus doux pour nous de ne jamais contrarier personne, de trouver tout bien, d'applaudir à tout ? Pensez-vous que nous soyons assez dépourvus de sens pour ne pas nous attendre à toutes sortes de contradictions et de persécutions de la part de ceux dont nous combattons les vices, et pour ne pas savoir qu'après avoir sacrifié notre santé, nos intérêts, notre repos à prêcher et défendre la religion dans ces jours mauvais où elle a tant d'ennemis, nous n'avons à espérer sur la terre d'autre récompense qu'une couronne d'épines ?

Eh bien, oui, nous prétendons l'obtenir ; oui, je le confesse, elle est l'objet de notre ambition. Ô sainte couronne, détache-toi de la tête de Jésus, le souverain prêtre, qui t'a portée le premier, et viens te reposer sur la mienne ! Ô sainte couronne, signe auguste de salut et de gloire, de triomphe et de vie, tu es à mes yeux et plus précieuse et plus belle que le diadème dont est orné le front des rois. - Ô croix, je te salue, je t'embrasse et je t'adore : *Ô crux, ave !*

Tels sont les sentiments que la religion nous inspire ; elle nous rend inflexible quand on nous presse de porter la plus légère atteinte à la vérité ; mais, en même temps, elle nous revêt d'entrailles de miséricorde et de charité pour ceux qui ont le malheur de la méconnaître ou de la combattre. Prenez garde, M.F., de confondre ces deux choses ; pour être accommodant sur tout, il faut n'avoir de principe sur rien ; nous avons des principes fixes ; donc nos décisions doivent être fermes et ne varier jamais suivant les caprices, les goûts, les intérêts des personnes qui nous les

P. 1908

demandent ; mais, animés de l'esprit de notre divin maître, nous devons éviter avec le même soin et cette molle condescendance qui trompe le pécheur, et cette dureté qui le repousse et le décourage. Grand Dieu ! irai-je le frapper de mes reproches, quand vous l'avez frappé de votre grâce ? Est-ce moi qui ferai saigner ses blessures quand il vient à moi pour que je verse sur elles l'huile et le baume ; pour que je le console et que je le guérisse ? Loin donc de nous irriter contre ceux mêmes qui nous résistent, de les reprendre avec amertume, de briser le roseau déjà cassé, d'achever de le rompre, d'éteindre la mèche qui fume encore, il faut que notre parole tombe comme la rosée du ciel sur ces âmes infirmes et desséchées, les amollisse peu à peu, les pénètre doucement, afin que nous puissions nous appliquer ce que st. Paul écrivait aux fidèles de Thessalonique : *J'ai été au milieu de vous comme une mère qui caresse ses enfants quand elle est nourrice - tanquam si nutrix, foveat filios suos*¹. Image touchante sous laquelle l'apôtre nous représente un vrai prêtre dont la charité dévouée à la servitude, suivant la belle expression de st. Augustin, supporte tout, pardonne tout, espère tout : *Omnia suffert, omnia credit, omnia sustinet.*

¹ 1 Th., I, 7.

SERMONS

Quel que soit l'état de votre âme, et si grands que puissent être vos crimes, pécheurs, mes frères, ne vous éloignez donc point des tribunaux de la miséricorde, - tribunal de paix dont les coupables ne peuvent approcher sans sentir expirer dans leur sein les passions qui les égarent, sans se trouver comme involontairement disposés à devenir meilleurs - ; venez-y avec un véritable repentir, et, votre robe d'iniquité fût-elle rouge comme l'écarlate, vous en sortirez pleins de joie. M.F., est-ce que vous n'aurez pas pitié de vous-mêmes ? Voulez-vous par désespoir continuer de vivre et mourir dans l'état

P. 1909

où vous êtes ? Est-ce que vous n'aurez pas pitié et de vos femmes et de vos enfants dont vos désordres font le malheur ? Vous vous êtes couverts de l'iniquité comme d'un manteau. Laissez-nous déchirer ce vêtement affreux ; laissez-nous vous couvrir d'une robe d'innocence ; rappelez-vous quel était l'état de votre âme avant qu'elle fût souillée par le vice, [...]

Ayez un peu de courage ; arrachez de votre conscience cette épine du péché qui la perce et la déchire ; M.F., il ne s'agit que d'un premier effort : que ne le faites-vous ? je vous en conjure ; Dieu même vous en prie. Mon Dieu, fortifiez leurs résolutions timides et chancelantes ; donnez-leur les sentiments de votre prophète ; qu'ils vous disent avec le même cœur que David : Il est bon que je sois humilié afin que j'apprenne vos justices - *Bonus est mihi quoniam humiliasti me, ut discam justificationes tuas*¹. Et puisque vous avez daigné nous choisir pour être les appuis, les guides des enfants prodiges qui reviennent à vous, mon Dieu, éclairez-nous de vos vives lumières ; donnez à vos ministres un zèle que rien ne rebute, une fermeté que rien n'ébranle, mais aussi une patience que rien n'altère, une charité que rien n'épuise ; bénissez, mon Dieu, bénissez nos travaux, et répandez sur nos paroles votre onction et votre grâce qui peuvent seules les rendre utiles et fécondes pour l'éternelle vie.

446

BON PROPOS - À L'OCCASION DU JUBILÉ.

P. 1911

Vis sanus fieri ? .

Voulez-vous être guéri ? (*En St Jean, 6, 5*)

M.F., le péché a fait à votre âme des plaies profondes. J.-C. vous demande si vous voulez qu'elles soient guéries : *Vis sanus fieri ?* Il faisait autrefois cette question à un paralytique de trente-huit ans qui attendait sur le bord de la piscine le moment, où il serait délivré de ses infirmités habituelles ; dans ces jours de miséricorde où nous entrons, vous irez vous purifier de toutes vos souillures dans le bain sacré de la pénitence, et voilà que votre divin Maître vous adresse ces mêmes paroles : Voulez-vous être guéri : *Vis sanus fieri ?* Ne soyez pas surpris, M.F., qu'il vous interroge pour savoir si vous désirez sincèrement la délivrance de vos maux ; hélas ! à cet égard, trop souvent la conscience se fait à elle-même illusion ! on est alarmé et on se croit converti ; on endort ses remords et on s'imagine être justifié ; on reçoit le sacrement de la réconciliation en frappant sa poitrine, mais le cœur n'est pas changé, le péché y vit encore, et c'est en vain que le prêtre prononce une sentence d'absolution sur un coupable qui n'a pas la volonté de cesser de l'être ; c'est en vain qu'on descend dans cette piscine pleine du sang de J.-C. ; on n'y retrouve point l'innocence qu'on avait perdue.

Quel malheur, grand Dieu ! Ah ! soutenez les efforts que je vais faire pour convaincre tous ceux qui m'entendent que s'ils veulent obtenir de vous la grâce du pardon, que vous-

¹ Ps., 118, 71.

même daignez leur offrir dans ce saint temps, il faut nécessairement qu'ils soient résolus de renouveler leurs mœurs, de corriger leurs défauts, de déraciner leurs vices !

(En marge) : que si dans ces jours de salut vous leur avez offert la grâce du pardon, c'est à la condition expresse qu'ils renouvelleront leurs mœurs, qu'ils corrigeront leurs défauts et déracineront leurs vices ! .

P. 1912

Mais, ô mon Dieu, ma voix ne sera que comme un airain sonnante, comme une cymbale retentissante, mon discours ne produira aucun fruit, si vous-même vous n'ouvrez les cœurs, si vous ne remuez les consciences ; Seigneur, venez donc à mon aide, hâtez-vous de me secourir ; et pendant que votre indigne ministre distribuera le pain de votre parole, répandez votre grâce sur tous ceux qui l'écoutent afin qu'aucun d'eux ne sorte de cette instruction sans avoir la volonté de ne plus vous offenser, et de s'éloigner de tout ce qui pourrait être pour eux une occasion de chute.

Rien de plus rare, et cependant rien de plus nécessaire que le bon propos ; qu'est-ce qui nous empêche de l'avoir, quels sont les motifs qui doivent nous déterminer à le former, tels sont, M.F., les objets importants dont je vais vous entretenir.

Rien n'est plus rare que le bon propos, et cependant rien n'est plus nécessaire. Une vraie pénitence, dit St Augustin, rétablit l'ordre partout où le péché a porté le dérèglement ; or, M.F., si on juge d'après ce principe la pénitence que font de leurs égarements la plupart des chrétiens, que de conversions superficielles et fausses ! On s'approche des sacrements sans avoir la volonté de devenir meilleur, et seulement avec un désir vague et indéterminé de changer de conduite ; on dit qu'on se repent de ses crimes, parce qu'on prononce du bout des lèvres des actes qui expriment le repentir ; mais on ne prend aucune mesure solide pour mener

P. 1913

une vie nouvelle ; mais on n'a point dans le cœur le désir sincère d'éviter à l'avenir les fautes dont on s'accuse, et de là vient qu'aussitôt après on y retombe, et qu'on continue de les commettre, jusqu'au moment où l'habitude ramène encore aux pieds du prêtre pour y faire froidement l'histoire de ses derniers désordres en attendant que d'autres leur succèdent.

Ce qui prouve qu'on ne s'est point véritablement proposé d'agir autrement qu'on ne l'a fait jusqu'alors, c'est qu'au lieu de résister davantage à ses passions, on ne cesse point un instant de leur obéir en esclave ; elles ne sont ni moins vives, ni moins fortes, ni moins maîtresses et le dessein qu'on avait eu de se soustraire à leur joug était si faible, que le moment d'après on en a perdu jusqu'au souvenir. Je ne dirai donc pas qu'on est vaincu presque aussitôt qu'on est tenté, car on ne daigne pas même délibérer pour se rendre, ni se donner la peine de combattre ; on trouve tout simple de continuer de suivre la voie dans laquelle on a toujours marché, et on s'étourdit sur les dangers qu'on court, sur les sacrements qu'on profane. Que dis-je ? on se rassure sur ces confessions mêmes qu'on a faites en conservant au fond du cœur la volonté réelle du vice, et ainsi, on en vient jusqu'à ce point de regarder des sacrilèges comme des preuves de son innocence.

Cessons donc de nous étonner de voir un si grand nombre de chrétiens, en sortant du tribunal de la réconciliation et tout couverts du sang de J.-C., reprendre leurs anciennes mœurs, dans les mêmes circonstances retomber dans les mêmes crimes, et comme s'ils se repentaient de leur pénitence, mettre un affreux empressement à rentrer dans leurs premières voies.

P. 1914

Comment cela ne serait-il pas ainsi ? Comment leur conduite changerait-elle lorsque leur volonté reste la même ? Ils ont bien je ne sais quel désir vague de rentrer en grâce avec

SERMONS

Dieu, mais ils se persuadent que pour cela il n'y a qu'à simplement l'en avertir, et puis rester tranquillement tel qu'on est. On dit : je veux me convertir, voilà que j'y travaille. Eh ! mon frère, qu'est-ce donc que vous faites ? - Ce que je fais ! je me jette aux pieds d'un prêtre, et je lui ouvre mon cœur coupable - Fort bien, mais est-ce là tout ? - êtes-vous sincèrement résolu d'éviter ces entretiens, ces lieux, ces plaisirs qui vous ont déjà plusieurs fois fait perdre votre innocence ? Etes-vous bien disposé à ne plus commettre les mêmes fautes ? et pour cela quelles précautions prenez-vous ? - J'ai dit que je ne pécherais plus à l'avenir ; - oui, je sais bien que votre bouche l'a promis, mais cela ne suffit point encore. Eh ! qu'importe ce que vous avez dit, si ce n'est pas là ce que réellement vous comptez faire, dans ce moment, c'est votre conscience que j'interroge ; c'est d'elle dont je veux apprendre la vérité ; voyons donc ensemble devant Dieu et sans nous arrêter à de vaines paroles, voyons quelles sont vos dispositions secrètes.

Vous avez dit au ministre de J.-C. que vous aviez eu de la haine pour vos ennemis ; mais actuellement, avez-vous pour eux un amour sincère ? si vous trouviez l'occasion de leur rendre service, la saisierez-vous ? - non ; - Eh bien, ce péché ne vous sera pas remis.

Vous avez dit au ministre de J.-C. que lorsque vous venez dans nos églises, vous vous comportez avec une indécence scandaleuse, que vous avez la détestable habitude de promener

P. 1915

sans cesse vos regards sur tous les objets qui vous environnent ; mais comptez-vous bien à l'avenir y être plus recueillis, y porter une piété plus tendre et plus attentive ? - non ; - Eh bien ! ce péché ne vous sera pas remis.

Vous avez dit au ministre de J.-C. qu'il vous arrivait fréquemment de rapporter les fautes qui échappent à la fragilité de vos frères ; - Mais êtes-vous bien décidé à ne plus déchirer ainsi leur réputation, à ne plus dévoiler leurs faiblesses ? - Non ; - Eh bien, ce péché ne vous sera pas remis.

- Pourquoi ne le sera-t-il donc pas ?

- Ô mes frères, j'ai lu dans les saintes Ecritures que Dieu ne veut pas la mort des pécheurs, mais qu'ils se convertissent et qu'ils vivent ; j'ai entendu ce Dieu de bonté qui les exhortait à la pénitence, qui leur disait que son sein leur était toujours ouvert, de venir s'y jeter avec confiance, de l'appeler encore du doux nom de Père : *Revertere ad me, saltem amodo voca me pater tuus*¹. - Mais je n'y ai pas vu qu'il offrit le pardon de leurs crimes à ceux qui ne s'en repentent pas ; je n'y ai pas vu qu'on cessât d'être pécheur sans cesser d'aimer le péché et d'être disposé à le commettre ; je n'y ai pas vu que la pénitence ne consistât qu'à raconter tranquillement ses désordres et qu'il n'en faille pas davantage pour faire descendre le St-Esprit dans nos âmes, pour fermer l'enfer, pour ouvrir le ciel, pour obtenir une grâce qui a coûté à J.-C. tout son sang ; je n'y ai pas vu qu'il suffît de quelques paroles trompeuses pour désarmer la colère de mon Dieu.

Voici au contraire, ce que je trouve dans le 36ème chapitre des prophéties d'Ezéchiel :
Le Seigneur se plaint aux enfants

P. 1916

d'Israël de ce que, placés au milieu des nations infidèles, ils ont déshonoré son nom par leurs œuvres : *nomen meum magnum pollutum est inter gentes quod polluitis in medio earum*.² Cependant, lorsqu'ils étaient au comble de l'affliction, le Seigneur entendit encore leur prière ; il se souvint de son alliance, et dans la grandeur de sa miséricorde il leur fit dire par son prophète : Maison de Jacob, je recueillerai tes enfants dispersés et je les rassemblerai tous

¹ Is., 44, 22.

² Ez., 36, 22.

dans cette terre de bénédiction qu'ils habitaient autrefois - *Adducam vos in terram* - Je répandrai sur vous une eau pure et salutaire ; toutes vos souillures seront effacées ; vous serez sans tache - *Effundam super vos aquam mundam et mundabimini ab omnibus inquinamentis vestris*¹.

Pécheurs, mes frères, tressaillons de joie ; sans doute, notre Dieu ne refusera pas à ses chrétiens repentants le pardon qu'il offrait aux Juifs coupables ; et il est prêt à oublier tous nos crimes ; cependant, il y met une condition. Écoutons bien : je vous donnerai, ajoute-t-il, un cœur nouveau et je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous - *Dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri*.²

Ô Dieu ! qu'allez-vous faire ? que demandez-vous ? Quoi ! vous voulez m'ôter mon cœur, changer mes inclinations, mes goûts, mes habitudes, ma volonté ; vous voulez m'ôter mon esprit et me renouveler tout entier ! Oui, continue le Seigneur, je veux arracher ce cœur que les plaisirs enchantent, que les créatures captivent ; et mettre à la place un cœur que mon amour remplit et consume - *aufferam cor lapideum de carne vestra, et dabo vobis cor carneum* : je veux que vous ne soyez plus conduit par les passions qui vous égarent, que vous renonciez au monde qui

P. 1917

vous séduit et qui vous trompe, et désormais que ce soit mon esprit qui vous dirige, - *et spiritum meum ponam in medio vestri*³. Je veux que vous marchiez dans la voie de mes préceptes, - *ut in præceptis ambuletis*. Je suis le Seigneur, je vois le fond de votre âme, et je veux qu'il soit changé ; il faut que vous soyez résolu de garder mes ordonnances, que vous en preniez les moyens, que vous y travailliez à ce moment même, *et justitia mea custodiat, et operemini*. - Sans cela, point de pardon, point de grâce.

C'est ainsi, M.F., que parle le Seigneur notre Dieu : *Hæc dicit Dominus*. Pour qu'il change, il faut que vous changiez vous-même, et que vous ayez une volonté forte, pleine, sincère d'agir autrement que vous ne l'avez fait jusqu'ici ; si ce ne sont pas là vos dispositions, il me charge de vous annoncer de sa part que vous êtes encore dans votre péché : *adhuc enim estis in peccatis vestris*⁴. Et maintenant, ne dites point comme ces hommes dont parle un autre prophète : ôtez-moi cette voie, elle est trop droite ; ôtez-moi ce sentier, il est trop étroit ; ne mettez pas à mon retour des conditions si dures et si pénibles : *auferte, a me viam, declinate a me semitam*.

M.F., je ne le puis, le langage que vous venez d'entendre n'est pas le mien, mais celui de Dieu qui m'envoie : *Hæc dicit Dominus* ; - C'est lui qui vous le déclare. Non, M.F., non, vos iniquités ne vous seront point remises, si vous ne dites à Dieu, comme le saint Roi-prophète : Seigneur, désormais votre parole sera la lampe qui dirigera tous mes pas et qui éclairera mes sentiers : je l'ai résolu et je l'ai juré, d'observer les règles de votre justice - *Juravi et statui custodia judicio justitiæ tuæ*⁵.

Mais prenez-y bien garde, ce n'est point assez de former

P. 1918

de vains projets de changements pour l'avenir ; il est encore nécessaire qu'on aperçoive en vous dès ce moment un renouvellement exemplaire ; il est absolument indispensable que vous travailliez tout à l'heure à détruire vos mauvaises habitudes, à combattre vos penchants déréglés et vos inclinations perverses. Je le sais, M.F., vous ne parviendrez pas à en arracher

¹ Ez., 36, 25 et sq.

² Id.

³ Id.

⁴ 1 Co. 15, 17.

⁵ Ps., 118, 106.

SERMONS

d'un seul coup les dernières racines, mais du moins faut-il que vous commenciez à faire des efforts sur vous-mêmes, que vous cessiez de vivre dans la volupté et dans l'ivresse des plaisirs ; que vous rompiez toute liaison criminelle, que vous vous éloigniez des personnes dont la société est dangereuse pour votre innocence ; que vous ne lisiez plus ces écrits licencieux et frivoles que la presse enfante tous les jours, qui ne sont propres qu'à vous dégoûter de vos devoirs, qu'à ébranler en vous les principes de la vertu et de la foi, qui ne vous apprendront rien, si ce n'est le funeste secret de faire sans honte et sans remords les actions les plus infâmes, et à regarder le crime comme un jeu ; il faut que vous preniez les moyens de réparer les scandales que vous avez donnés à vos frères et les torts que vous leur avez faits ; il faut que votre conversion soit aussi profonde que vos égarements : *Convertimini sicut in profundum recesseratis, filii Israel* (Is 31, 6) ; - sans cela la vérité n'est point sur vos lèvres, votre repentir est faux, vos promesses sont illusoire. Vainement vous vous flattez d'avoir gagné une indulgence qui n'est accordée qu'à ceux qui veulent vivre désormais en vrais chrétiens, en vrais disciples de l'Évangile.

Eh quoi ! vous oseriez répondre de votre fidélité dans le moment même où vous êtes infidèles ! vous dites que vous

P. 1919

ne retombez plus dans le crime après qu'il vous aura été pardonné, et vous ne le quittez pas pour qu'on vous le pardonne ! Vous assurez que vous voulez le fuir et vous ne sortez pas des routes qui y mènent ! quelle contrition est donc la vôtre ? Oh ! le singulier repentir ! oh ! l'étrange pénitence ! non, ce que vous dites, il n'est pas possible que vous le pensiez ; vous n'êtes pas, jusqu'à ce point, dupes de votre cœur ; cependant, si malgré tous vos efforts, vous ne pouvez pas parvenir à vous faire parfaitement illusion, si vous ne pouvez pas vous tromper vous-mêmes, de grâce, dites-nous donc, dites-nous comment vous pourrez croire que vous trompez Dieu ?

Mais allons encore plus avant ; pénétrons jusqu'au fond de votre âme, développons-en les derniers replis. Vous ne le croiriez pas, mais vous désireriez le croire, et d'où vient ce désir ? M.F., le voici : il est essentiel de vous l'apprendre et de creuser jusqu'à la racine, car en vain vous aurai-je exhorté à former le bon propos ; en vain auriez-vous promis d'arrêter le cours de vos désordres, si, vivant toujours hors de vous-mêmes, vous ne connaissiez pas et vous ne travailliez point à détruire la cause qui les produit.

Grâces au ciel ! vous n'avez pas entièrement perdu l'esprit de foi ; la vue de vos iniquités vous confond et vous trouble ; votre conscience n'est pas tout à fait sourde à la voix de Dieu qui la menace ; vous n'oseriez pas encore prononcer en vous-mêmes cette horrible, cette épouvantable parole : peu importe ce que deviendra mon âme ! Vous sentez que la vie vous échappe, et que tout à l'heure vous allez tomber entre les mains de la justice éternelle ; - et de là viennent ces projets de conversion, ces souhaits d'une réconciliation avec un Dieu qui bientôt sera votre juge.

D'un autre côté, vous aimez le monde, vous êtes jaloux de

P. 1920

son estime et sensible à ses attraits ; votre âme faible et chancelante ne saurait prendre sur elle de rien sacrifier à son devoir ; vous vous êtes fait une sorte de besoin des jouissances des sens ; retrancher de vos plaisirs serait, si je puis m'exprimer ainsi, couper dans le vif, et vous n'en avez pas le courage ; et de là viennent vos rechutes continuelles ; de là vient qu'à chaque confession que vous faites, vous avez toujours les mêmes péchés à rapporter, et que ce que vous appelez votre pénitence n'entraîne absolument aucun changement dans votre conduite.

Voilà, M.F., le mystère de votre cœur éclairci ; ce que je viens de dire met à découvert les ressorts qui vous font agir ; oui, vous avez en vous-mêmes deux principes opposés qui

vous dirigez, et de là résulte naturellement et nécessairement une perpétuelle contradiction entre ce que vous croyez et ce que vous faites ; hélas ! vous ne vous mettez pas même en peine de concilier l'une avec l'autre ! de là vient que tout en condamnant le monde, vous vous laissez cependant conduire par l'esprit du monde ; de là vient que lorsque vous entendez les ministres de l'Évangile condamner du haut de cette chaire, ses maximes qui sont vos règles, vous ne pouvez vous empêcher de dire : oui, vraiment, ces principes sont faux ; en les suivant, je perds mon âme ; et l'instant d'après, vous jugez, vous parlez, vous agissez d'après ces mêmes maximes que vous regardez comme des erreurs ; de là vient enfin que vous ne vous dissimulez point qu'il faut s'approcher des sacrements, que vous convenez, que pour recevoir la grâce qui y est attachée, il est indispensable de vouloir changer de vie ; vous le dites et vous n'allez pas plus loin ; vous ne vous imposez même pas une gêne passagère ; vous restez toujours également

P. 1921

sensuels, emportés, médisants, voluptueux ; et comme vous vous présentez au tribunal de la pénitence seulement pour apaiser les murmures de votre conscience, et non pour guérir vos plaies, vos confessions souvent réitérées et toujours inutiles, ne sont elles-mêmes qu'une suite de prévarications.

Arrêtons-nous ici, M.F. ; maintenant, que chacun de vous se recueille en soi-même, regarde au fond de son âme et soit profondément attentif à voir quelles sont ses dispositions et son état ; déchirez ce voile d'amour propre dont votre cœur est comme enveloppé, et qui vous empêche de le voir tel qu'il est ; en un mot, avant d'aller manifester au ministre de J.-C. les secrets de vos consciences, jugez-vous devant J.-C. même : *vosmetipsos judicate*¹.

Nous venons de découvrir toute l'étendue de vos maux et de remonter à la source de vos désordres ; actuellement il s'agit de savoir si vous voulez y mettre un terme ; depuis longtemps vous courez après la vanité et le mensonge ; êtes-vous bien résolu à ne plus marcher désormais que dans les voies de la piété et de la justice ? Depuis longtemps peut-être vous n'avez fait que de fausses démarches de pénitence ; celles que vous allez faire pour vous disposer à recevoir les grâces du Jubilé (la communion pascale) seront-elles sérieuses et sincères ? Après ce saint temps, ne reverrons-nous pas encore les mêmes dérèglements, les mêmes habitudes, les mêmes scandales ? ne reverrons-nous pas les pères et les mères perdre leurs enfants par une aveugle amitié, par une malheureuse indulgence, le dirai-je, par une indifférence impie ? Les débauches cesseront-elles ? Le jour du Seigneur sera-t-il plus respecté ? s'approchera-t-on davantage des sacrements ? N'entendrons-nous plus de jurements ni de blasphèmes ! Comptez-vous

P. 1922

bien ne plus vivre comme vous avez vécu et opérer votre salut dans la pratique solide et constante des vertus chrétiennes ? Oh ! M.F. ! serait-il possible que ces sentiments ne fussent pas les vôtres ? Quoi ! dans ces jours de bénédiction et de miséricorde, où vous recevez tant d'avertissements salutaires, où le bon Dieu se montre si bon, où toutes les grâces vont couler sur vous dans les sacrements, vous balanceriez à revenir sincèrement à lui ! Quoi ! lui-même il vous appelle, et votre âme incertaine, flottante veut et ne veut pas ; elle forme à peine quelques désirs de conversion stériles et infructueux ! Tout ce que je viens de vous dire n'a fait sur vous qu'une impression faible et insuffisante pour vous déterminer à quitter sans retour un monde pervers qui vous séduit, qui vous enchante, et dont cependant les liens sont pleins d'une véritable âpreté et d'une fausse douceur ; qu'à des douleurs certaines, des plaisirs

¹ 1 Co., 11, 13.

SERMONS

incertains, un travail dur, un repos inquiet, des choses pleines de misères, des espérances vides de bonheur - *rem plenam miseriae, spem beatitudinis inanem*.

Non, non me répondez-vous, ce n'est pas cela ; je sens la vérité de ce que vous me dites ; je sais que jusqu'ici j'ai été trompeur dans mon repentir ; le remords crie au fond de mon cœur et mes entrailles en sont troublées. Certes, un peu plus tôt, un peu plus tard je changerai de conduite ; mais ne me pressez pas de rompre dès ce moment avec toutes mes passions ; je ne saurais me déterminer à secouer à l'heure même leur joug honteux ; je n'ai ni le courage ni la force de briser tout à la fois tant de liens qui me retiennent, de m'éloigner de tant d'objets qui me sont chers ; n'insistez donc pas davantage ; oh ! n'insistez pas sur le précepte

P. 1923

d'arracher actuellement l'œil qui est un sujet de scandale. J'entends ! votre cœur soupire encore après ses joies corrompues, vous trouvez qu'il en coûte trop pour profiter de l'indulgence que l'Église vous offre, et vous différez votre pénitence. Eh bien, Dieu aussi remettra à un autre temps à vous accorder le pardon qu'il vous offrait ; que dis-je ? ah ! M.F., écoutez ce qui vous arrivera ; en vous l'annonçant mon cœur se serre de tristesse. Vos mauvaises habitudes se fortifieront, les tentations deviendront d'autant plus fortes que vous succomberez plus souvent ; votre conscience s'usera, vous traînerez jusqu'au tombeau une volonté faible et languissante pour la pratique des vertus, qui flattera votre esprit sans changer votre cœur ; vous tomberez dans l'éternité chargés d'un poids immense de crimes, et alors, M.F., Dieu retiendra sa bonté enchaînée dans sa colère ; alors son œil ne pardonnera plus, il ne fera plus miséricorde : *non parcat oculus meus nec miserebo* ¹- Insensés ! pourquoi donc rejetez-vous les grâces qui vous sont offertes aujourd'hui ? Pourquoi ne voulez-vous faire qu'une demi-pénitence, c'est-à-dire une pénitence nulle ? Voici cependant le moment propice, voici le jour du salut : *ecce nunc tempus propitiabile, ecce nunc tempus salutis* ²

Ah ! profitez-en, je vous y exhorte, je vous en prie ; eh ! pourquoi vous parlé-je en mon nom ? C'est l'Église elle-même qui vous en conjure ; dans ce saint temps, elle est comme en travail pour vous enfanter de nouveau à J.-C. ; elle fait tous ses efforts, elle épuise toutes ses menaces pour vous ébranler ; demain en vous couvrant de cendres, pécheur, vous dira-t-elle, homme superbe et dédaigneux, souviens-toi que tu es poussière et que tu

P. 1924

retourneras en poussière : *memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris*. La mort approche, l'éternité va commencer ; hâtez-vous, il est temps ; quittez les œuvres de ténèbres, revêtez-vous des armes de lumière : *abjiciamus opera tenebrarum et induamur arma lucis* ³. Eh ! qu'attendriez-vous encore pour obéir à sa voix, pour prendre la résolution ferme de sortir de l'abîme affreux où vous périssez. Vous sera-t-il plus aisé de rentrer dans la voie de la vertu, quand vous vous serez avancés davantage dans celle du vice ? Demain vos habitudes seront-elles moins invétérées ? Les chaînes d'iniquité qui vous retiennent seront-elles moins fortes ? Mais si vous ne voulez pas les rompre, ne demandez donc pas au ministre de J.-C. qu'il vous délie de vos crimes ; n'exigez pas de lui ce qu'il ne peut pas faire, car enfin que prétendez-vous ? Vous voulez donc que Dieu vous pardonne des désordres que vous êtes prêts à renouveler ! Ce n'est pas assez pour vous d'avoir offensé J.-C. votre Sauveur, par une vie qui n'est qu'une suite de prévarications ; vous voulez aller l'insulter jusque dans le tribunal de sa miséricorde, vous faire un jeu sacrilège des mystères de sa justice et de sa bonté, et couvrir de

¹ Ez., 7, 9.

² 2 Co., 6, 2.

³ Rm., 13, 12.

son sang votre cœur de péché, ce cœur où vous conservez le désir de l'outrager, de le crucifier encore ! Non, non, vous ne le voulez pas, M.F. ; je pense de vous de meilleures choses encore que je parle ainsi : *Fratres confidimus de vobis meliora, tametsi ita loquimur.*¹ - Venez donc, M.T.C.F., venez ; prosternons-nous, adorons et pleurons devant le Dieu qui vous a créés ; disons-lui tous ensemble : ô mon Dieu, voyez notre douleur, écoutez le cri de notre âme ; nous sentons

P. 1925

combien nous sommes coupables, et nous ne cherchons point de vaines excuses à nos fautes. Daignez donc prêter l'oreille à la voix suppliante de notre repentir. Hélas ! jusqu'ici la grâce de la pénitence, pour tout fruit n'a produit dans notre cœur ingrat qu'une confiance insensée, et dans des rechutes continuelles l'insensibilité la plus étonnante et la plus criminelle ; mais dans ce moment, prosternés aux pieds de vos saints autels, nous vous promettons que désormais toutes nos démarches seront dirigées vers l'observance de vos préceptes et que nous nous attacherons pour toujours à votre sainte loi. Jamais nous ne vous abandonnerons ; aujourd'hui nous en prenons tous ensemble du fond de notre cœur l'engagement solennel.

Grâces immortelles vous soient rendues ! ô mon Dieu, pour toutes les grâces que vous nous avez faites ! Ce sera par nos œuvres que nous vous témoignerons notre reconnaissance. Mon Dieu, nous ne vous abandonnerons jamais ; nous en prenons en ce moment l'engagement solennel ; nous n'oublierons point ces nouvelles faveurs que vous nous faites, et éternellement nous chanterons vos miséricordes.

Parlez-moi par l'organe de votre ministre, et à sa voix, je renoncerai aussitôt à tout ce qui pourrait vous déplaire. Ô mon Dieu, une seule chose m'inquiète et me trouble, c'est le sentiment de ma faiblesse. Ô esprit de force, esprit d'amour, fortifiez mes genoux tremblants. Votre grâce, Seigneur, votre grâce ! tendez-moi la main de votre miséricorde, afin que d'un pas assuré je marche vers le terme heureux où nous attend la véritable paix, le véritable repos, et que je mérite par des œuvres saintes une récompense éternelle. Ainsi soit-il

(Fragments, ajoutés en fin de sermon) :

Mais pourquoi vous exhortai-je à en profiter sans retard ? M.F., serait-il possible que parmi vous il s'en trouvât un seul qui balançât encore et qui déjà ne se fût

P. 1926

pas empressé de participer aux largesses de l'Église, avec un cœur brisé d'une componction tendre et fervente ? Serait-il possible qu'il y en eût un seul qui ait pu croire que Dieu lui pardonnerait des désordres qu'il serait prêt de renouveler et qui s'approchant des mystères saints avec ces dispositions criminelles, ait été insulter J.-C. jusque dans le tribunal de sa miséricorde ? Non, M.F., non ; intimement convaincu que pour avoir gagné l'indulgence du Jubilé, il faut que leur pénitence ait été sincère et qu'ils aient de bonne foi résolu et promis de fuir le péché et de prendre une conduite toute opposée à leur premiers égarements.

Non, M.F., non ; on ne l'apaise point sans se corriger ; il ne change point si nous ne nous changeons nous-mêmes ; c'est aux pénitents que je parle, disait saint Augustin, que faites-vous ? Sachez que vous ne faites rien si vous frappez votre poitrine et flattez vos passions, si vous vous humiliez en apparence, si vous restez toujours sujets aux mêmes défauts, engagés dans les mêmes vices, aussi déréglés, aussi lâches, aussi mondains. *Quid prodest humiliamini si non mutamini ?*

Croyez-vous donc que le Jubilé ne soit qu'une vaine cérémonie, et que vous pouvez continuer de vivre après l'avoir fait, comme vous viviez avant qu'il commençât ? Pour moi, je

¹ He., 6, 9.

SERMONS

ne crains point de vous assurer, avec l'Apôtre, que si ce sont là vos dispositions, le présent du ciel a été pour vous une punition plutôt qu'une grâce, et que vous êtes encore dans votre péché : *adhuc enim estis in peccatis vestris*¹.

- Aucun n'a ajouté à ses crimes celui d'avoir abusé du remède qui devait les expier ; vous voulez tous ne plus vivre que pour le Seigneur ; désormais sa parole sera la lampe qui dirigera tous vos pas et qui éclairera vos

P. 1927

sentiers : vous avez promis, vous avez juré d'observer les préceptes de sa justice.

M.F., on m'a chargé de vous prévenir que demain il serait fait dans cette église une quête dont le produit est destiné à payer ce que coûtera le Calvaire qu'on élèvera à la fin de cette mission. Cette croix rappellera à chacun de vous les plus doux souvenirs. Les pécheurs en la voyant béniront Celui dont elle leur montrera l'image et dont elle leur remettra sous les yeux l'infinie miséricorde. Les justes jetteront aussi sur elle des regards de reconnaissance et d'amour ; tous en un mot verront en elle le gage de leur salut et se rappelleront avec joie tout ce que Dieu a fait pour eux dans ces saints jours. Je ne doute donc point que vous ne contribuiez avec empressement et avec zèle à une œuvre qui doit intéresser si vivement la tendre piété dont vous êtes tous remplis.

447

NÉCESSITÉ DU BON PROPOS.²

P. 1927 bis

*Vis sanus fieri*³ ?

Voulez-vous être guéri ? J.-C. fit autrefois cette question à un pauvre paralytique de trente-huit ans qui attendait sur le bord de la piscine le moment de s'y plonger pour être guéri de ses longues infirmités, et je vous l'adresse également, mes frères, dans ces jours saints où vous êtes tous sur le point d'entrer dans le bain sacré de la pénitence pour y purifier votre âme de toutes ses souillures : *Vis sanus fieri* ? Est-il bien vrai que vous ayez une volonté sincère d'être guéri ?

Vous vous hâtez de me répondre qu'il ne peut y avoir, à cet égard aucun doute, puisque vous montrez tant de zèle et que vous faites tant de sacrifices en suspendant vos travaux pour vous préparer à gagner l'indulgence de la mission. Hélas ! faut-il le dire ? ceci ne me rassure pas entièrement, car remarquez-le bien, ce malade que N.-S. interrogea dans une circonstance semblable, ne donnait-il pas les mêmes preuves que vous de son désir d'obtenir la délivrance de ses maux ? Et pourtant, N.-S. ne le jugea pas d'après ces démarches extérieures puisqu'il lui demande néanmoins s'il veut réellement être guéri. *Vis sanus fieri* ? Quelle que soit donc votre assiduité à nos pieux exercices et votre empressement à écouter la divine parole, il m'est permis de craindre que votre contrition n'étant pas assez vive et que vos résolutions n'étant pas assez fortes, vos plaies ne soient pas fermées

P. 1928

pour toujours par le sacrement dans cette mission même. Puissent mes craintes n'être pas fondées ! Mais il serait si dangereux pour vous de vous faire illusion sur ce point, et votre

¹ 1 Co., 15,17.

² Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

³ Jn., 6, 5.

salut m'est si cher que je n'hésiterai pas à vous exposer les raisons qui me font concevoir de si pénibles inquiétudes.

Rien de plus rare que le bon propos, et en même temps rien de plus nécessaire ; tel est le sujet de cette courte, mais si importante instruction.

Une vraie pénitence, dit st. Augustin, remet l'ordre partout où le péché a porté le dérèglement ; or, si on juge d'après cette maxime de la pénitence de la plupart des chrétiens de nos jours, que de conversions superficielles et fausses ! On est ému, on est troublé, et on se croit converti ; on a l'intention vague de se réformer soi-même, de travailler enfin à son salut, et l'on s'imagine être justifié par cela seul. On frappe sa poitrine avec un grand bruit, on verse même des larmes, mais le cœur n'étant pas changé et renouvelé, ce ne sont là que des apparences vaines qui peuvent bien nous tromper, mais qui ne trompent point Celui qui sonde les cœurs et les reins, *scrutans corda et renes Deus*¹.

En effet qu'arrive-t-il ordinairement après une mission, une retraite, un jubilé ? Les mêmes désordres renaissent presque aussitôt ; les passions ne sont pas moins ardentes et n'exercent pas sur la plupart des hommes moins d'emprise qu'auparavant, de sorte que je ne dirai pas qu'on est vaincu presque aussitôt

P. 1929

qu'on est tenté, car on ne daigne pas même résister et combattre. Bien plus : au lieu de fuir les occasions de mal faire, comme on l'avait promis, on les recherche, on va, on se précipite au-devant d'elles, et l'on est, ce semble, impatient de montrer que loin d'avoir changé de sentiments et de conduite, on se repent déjà d'avoir paru se repentir.

N'est-ce pas à vous que ceci s'applique, M.T.C.F.? Ne vous reconnaissez-vous pas à ces traits ? - (Ceci ne s'applique-t-il pas à vous, M.T.C.F.? N'est-ce pas votre propre histoire que je raconte ?) - Je veux gagner le Jubilé, dites-vous ; je suis décidé à me convertir ; fort bien ; mais comment l'entendez-vous ?

- Comment je l'entends ? Prostré aux pieds d'un prêtre, je lui ouvrirai franchement mon cœur coupable et il me pardonnera au nom du Dieu de miséricorde dont il est le ministre. N'est-ce pas là tout ? - Non, mes frères, ce n'est pas là tout. Voici l'essentiel dont vous ne parlez pas. A dater de cette époque heureuse, allez-vous vous réconcilier avec vos ennemis et réparer vos injustices ? Allez-vous devenir un autre homme ? Serez-vous aussi exacts que vous avez été négligents à remplir tous vos devoirs ? Aurez-vous le courage de couper le pied et la main, d'arracher l'œil qui vous scandalisent ? Conserverez-vous dans votre bibliothèque ces ouvrages qu'il n'est jamais permis de garder, parce qu'il n'est jamais permis de les lire ? Verra-t-on encore sur les murs de votre appartement ces peintures dégoûtantes dans lesquelles la pudeur est dépouillée de tous ses voiles ? Retranchez-vous ces dépenses

P. 1930

de luxe qui dévorent vos aumônes et tuent le pauvre que vous devriez nourrir, comme s'exprime st. Ambroise ? Renoncerez-vous de bonne foi et pour toujours à ces entretiens, à ces réunions qui, si souvent ont été funestes à votre innocence ? Fidèles aux promesses de votre baptême, craignez-vous de souiller la sainteté de votre corps qui est le temple de Dieu, par ces profanes ornements que condamne l'apôtre, qui offensent toujours la modestie et qui quelquefois font rougir la vertu ?

Est-il bien sûr que dans trois mois, - (je fixe l'époque parce que je veux être bien compris) - lorsque le monde vous invitera de nouveau à ces dangereuses assemblées qu'il appelle des fêtes, et qui ne sont que des scandales, vous n'y serez pas entraînés faute d'avoir le courage de dire non, faute de ne pas savoir prononcer avec fermeté cette syllabe ? Si les

¹ Ap., 2, 23.

SERMONS

maximes du saint Évangile de J.-C. ne doivent pas être en tout votre règle, la règle de vos pensées, de vos affections et de vos œuvres ; si ce ne sont pas là vos résolutions ; si parmi vos innombrables péchés, il y en a un seul dont vous ne voulez pas vous corriger entièrement et pour toujours, sachez-le bien, vous ne recevrez le pardon d'aucun : *adhuc enim estis in peccatis vestris*¹.

Et pourquoi donc vos péchés ne vous seront-ils pas remis dans le ciel, quand même l'absolution vous serait donnée par le prêtre ?

Ô mes frères, j'ai lu dans les Saintes Ecritures que Dieu ne veut pas la mort des pécheurs, mais qu'ils se convertissent et qu'ils vivent. J'ai entendu ce Dieu de bonté les exhorter à la pénitence ; il leur disait de

P. 1931

revenir à lui et de l'appeler encore du nom de Père : *Revertere ad me*² ; *saltem amodo voca me pater tuus*. Mais je n'ai vu nulle part qu'on cessât d'être pécheur et par conséquent abominable devant Dieu sans cesser d'aimer le péché et sans être décidé à ne le plus commettre ; je n'ai vu nulle part que la pénitence consistât uniquement à raconter froidement à un prêtre la déplorable histoire d'une vie que l'on ne veut pas changer, et d'une vie criminelle, et que cela suffise pour rentrer en grâce avec Dieu, pour mériter de nouveau le ciel après l'avoir perdu et pour fermer l'enfer !

A chaque page au contraire de nos saints livres, nous voyons que lorsque le Seigneur promet à son peuple de se réconcilier avec lui, il exige que les idoles auxquelles il offrait un coupable encens soient brûlées et qu'à l'avenir il n'adore et ne serve plus d'autre Dieu que lui seul : *Deum tuum adorabis et illi sole servies*³. - C'est là la condition expresse et nécessaire du rétablissement de la paix entre Dieu et la créature autrefois rebelle ; c'est là le grand commandement de l'ancienne comme de la nouvelle loi : *ut in præceptis meis ambuletis et justitias meas custodiat et operemini*⁴.

Il n'y a point de vérité que l'on vous enseigne plus souvent du haut de nos chaires, et en soi il n'y en a point de plus claire, si bien que ce serait outrager la raison que d'entreprendre de la lui démontrer. Ne serait-ce pas, en effet, se jouer de Dieu que de recevoir son pardon aujourd'hui, avec la volonté de l'offenser de nouveau dès demain ? Et pourtant, dans la pratique, il n'y a point de vérité

P. 1932

que l'on s'efforce plus d'obscurcir et dont on tire plus difficilement et plus rarement les conséquences. D'où cela vient-il ? Qui nous expliquera ce mystère ? M.F., vous allez le comprendre si, descendant avec moi dans votre propre cœur, vous en examinez attentivement et de bonne foi, les mouvements secrets, les dispositions intimes.

Grâce au ciel, vous n'avez pas perdu la foi, votre conscience n'est pas sans vie ; elle s'alarme au souvenir de vos infidélités passées ; elle s'effraye même de vos infidélités futures ; de sorte que chaque fois que l'Église appelle d'une voix plus forte ses enfants à la pénitence, dans le carême, dans une mission, dans un jubilé, loin d'être indociles à ses invitations maternelles, vous êtes toujours, si je puis m'exprimer ainsi, à l'instant rendus aux tribunaux sacrés, pour y faire l'aveu de vos torts et pour y chercher un remède à vos misères.

D'un autre côté, vos habitudes sont si vieilles qu'il est prodigieusement difficile d'en arracher les racines ; vous avez continuellement sous les yeux des scandales plus grands peut-être que les vôtres et par conséquent ceux-ci vous paraissent si peu de chose ! Vous aimez le

¹ 1Co., 15, 17.

² Is., 44, 2.

³ Mt., 4, 10.

⁴ Ez., 36, 27.

monde ; vous êtes jaloux de ses louanges et sensibles à ses attraits ; vous vous êtes fait une sorte de besoin de fréquenter certains lieux, les cabarets par exemple, de vous livrer à certains plaisirs, comme les danses, les réunions nocturnes, les assemblées scandaleuses auxquelles presque personne ne se fait scrupule d'assister et de prendre part ;

P. 1933

retrancher quelque chose de vos jouissances grossières et toutes sensuelles ; y renoncer tout à fait, ce serait couper dans le vif, et vous n'en avez pas la force, parce que vous n'en avez pas la volonté ; au lieu donc de suivre à cet égard les sages conseils d'un confesseur éclairé et de vous soumettre à ses décisions comme à celles de Dieu même, dans un véritable esprit de pénitence, vous disputez contre lui sur ce qui est permis ou ce qui ne l'est pas ;

(En marge) : Si vous suivez un jour les conseils de votre confesseur, le lendemain vous les avez oubliés et ne les suivez pas. Vous l'obligez de négocier avec vous, et s'il s'y refuse, comme il le doit, vous l'accusez d'exagération, de manquer de sagesse, de modération, de prudence et de lumières ; en apparence, il est votre guide ; en réalité vous êtes son juge ; vous n'avez point cette simplicité de foi, cette droiture de religion, cette humilité d'esprit, cette docilité du cœur qui est le caractère des vrais disciples de J.-C. De là viennent vos rechutes continuelles, et ce que vous appelez votre pénitence n'a rien d'efficace, n'entraîne jamais aucun sacrifice vraiment pénible à la nature ; à peine vous imposez-vous une gêne passagère ; vos inclinations, vos goûts, vos liaisons, vos habitudes de vie restent les mêmes ; et, comme vous vous confessez plutôt pour apaiser les murmures de votre conscience que pour guérir les plaies, vos confessions si souvent réitérées sont toujours inutiles.

Arrêtons-nous ici, M.F. ; maintenant que chacun de nous se recueille profondément en soi-même, et examine si ce que je viens de dire n'est pas le tableau trop fidèle de ce qui lui est arrivé et de ce qu'il a fait depuis bien des années. Déchirez donc enfin, déchirez d'une main ferme le voile

P. 1934

d'amour-propre dont votre cœur est comme enveloppé et qui vous empêche de le voir tel qu'il est ; jugez-vous vous-mêmes avec une juste et heureuse sévérité ; et vous interrogeant devant Dieu demandez encore une fois à votre âme : Veux-tu être guérie ? *Vis sanus fieri* ?

Serait-il possible que vous hésitassiez ? Quoi, dans ces jours de bénédiction et de salut, où vous recevez tant d'avertissements salutaires, où le bon Dieu se montre si bon, où toutes les sources de la grâce sont ouvertes et coulent pour vous dans les sacrements, vos désirs de conversion seraient encore comme autrefois stériles et infructueux ? Quoi donc, n'en finirez-vous jamais avec le péché ? Resterez-vous encore comme suspendus sur l'abîme de l'enfer comme par un fil qui à chaque instant peut se rompre ? Ah ! non, me répondez-vous ; je frémis à cette pensée ; cependant ayez pitié de ma faiblesse, mais ne me pressez pas de rompre dès à présent avec toutes mes passions, elles sont encore trop vives ; je suis encore trop jeune pour renoncer entièrement aux plaisirs, pour m'imposer le joug d'une vertu austère ; je n'ai pas la force de briser d'un seul coup tant de liens qui me retiennent, de résister à tous ceux qui m'entraînent comme malgré moi, de me séparer de tant d'objets qui me sont chers ; n'insistez donc pas davantage. Oh ! n'insistez plus sur l'obligation de mener après la mission une vie toute nouvelle, - (sur le précepte de m'éloigner sans délai de tout ce qui peut être pour moi une occasion de chute). - Vous

SERMONS

P. 1935

méritez ce reproche que l'on fit autrefois à N.-S. : vos paroles sont trop dures ! *durus est hic sermo*¹ ! J'entends ! vous trouvez qu'il vous en coûterait trop pour profiter actuellement de l'indulgence de l'Église ; car vous ne pouvez vous en rendre dignes qu'à la condition que je viens de rappeler ; vous différerez votre pénitence ! eh bien ! Dieu remettra aussi à un autre temps à vous pardonner. Que dis-je ? Ecoutez ce qui vous arrivera. En vous l'annonçant mon cœur se serre de tristesse ; vos mauvaises habitudes s'enracineront, les tentations triompheront de vous d'autant plus facilement qu'elles en auront déjà souvent triomphé ; votre conscience s'usera ; vous traînerez jusqu'au tombeau une volonté faible et languissante, pour la pratique des vertus, vous formerez des projets d'une conversion plus tardive ; vous entrez dans l'éternité avec vos doutes, avec vos irrésolutions, avec vos crimes, et vous ne vous convertirez point ; et alors, Dieu retiendra en effet sa bonté enchaînée dans sa colère comme il le dit lui-même ; son œil ne pardonnera plus ; il n'y aura plus pour vous de miséricorde : *non parcat oculus meus nec miserebor* !²

Insensés ! Oh ! que je vous plains ! Pourquoi donc ne voulant faire qu'une demi-pénitence, c'est-à-dire une pénitence nulle, rejetez-vous les grâces qui vous sont offertes aujourd'hui ? Ne le savez-vous pas ? Ne vous l'a-t-on pas dit ? Pauvres pécheurs, voici les jours favorables : *Ecce nunc tempus acceptabile*³. Malheur à qui les laissera passer avec une indifférence impie ! Malheur à qui n'en

P. 1936

profitera pas ! L'Église, pour me servir de la belle expression de st. Jean Chrysostome⁴, l'Église dans ce saint temps du Jubilé, aspire à enfanter sa miséricorde comme une femme en travail aspire au moment de sa délivrance ; et des chrétiens n'en seraient pas touchés ! et ils diraient à l'Église avec une insolente hardiesse, attendez ; dans notre vieillesse, plus tard peut-être pourrions-nous écouter vos conseils et les suivre ; mais pour à présent, vous n'obtiendrez de nous tout au plus que quelques hommages extérieurs ; nous interrompons bien pendant quelques jours, puisque les convenances l'exigent, le cours de nos désordres ; mais à peine ces exercices pieux seront-ils achevés que nous recommencerons à vivre comme nous avons vécu jusqu'ici.

Ô mon Dieu, inspirez-leur de meilleurs sentiments, de plus chrétiennes et de plus sages pensées ! Frappez-les de votre grâce, comme autrefois saint Paul en fut frappé sur le chemin de Damas, et qu'ils se relèvent en disant : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Incapables qu'ils sont de le savoir par eux-mêmes, chargez votre ministre de le leur apprendre de votre part !

Ô Dieu ! soutien des infirmes, protecteur des faibles, donnez-leur le courage, donnez-leur la force dont ils ont besoin pour se guérir ; faites-leur bien comprendre qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois : le monde et J.-C. ; et soyez, ô divin Jésus, le seul maître auquel ils s'attachent, qu'ils écoutent et qu'il suivent. Ah ! désormais soyez leur guide, leur modèle, leur lumière, leur espérance, leur paix ; soyez leur tout ; qu'ils n'aiment plus que vous dans le temps afin de vous bénir encore pendant toute la durée des jours éternels.

¹ Jn, 6, 60.

² Ez., 7, 9

³ 2 Co., 6, 2.

⁴ Saint Jean Chrysostome (v. 344-407), Père de l'Église grecque, évêque de Constantinople, renommé par son éloquence (Chrysostome : bouche d'or), et son zèle réformateur.

448

SUR LA CONTRITION

P. 1936 bis

(Fragment) :

Un bon père voit mourir son fils unique ; il pleure, mais inutilement car ses larmes ne lui rendent point l'objet de son amour ; un riche perd sa fortune, il s'attriste, mais ses regrets ne réparent aucune des pertes qu'il a faites ; un homme vertueux est déchiré par la calomnie ; il s'afflige, mais cela ne diminue ni n'arrête les contradictions qu'il éprouve ; un malade appelle en gémissant la santé qu'il a perdue, mais elle n'obéit point à la voix de sa douleur.

Continuez l'énumération des misères humaines et voyez si la tristesse en ôte ou en soulage une seule. Au contraire, un homme a-t-il péché, qu'il pleure sa faute et elle lui sera pardonnée et elle sera effacée par son repentir.

Le péché est donc le seul mal qui doive nous faire verser des larmes, puisqu'il n'y a que celui-là qu'elles puissent guérir.

449

CLÔTURE D'UN JUBILÉ.¹

P. 1937

Ils sont donc finis, mes très chers frères, ces jours heureux de bénédiction et de salut pendant lesquels l'Église, épuisant pour ainsi dire tous ses trésors, a répandu sur vous tant de grâces ! Le Jubilé s'achève, et c'est pour la dernière fois que je vous annonce la parole sainte.

Ô mes frères, de quels sentiments de crainte et d'espérance, de joie et de regret, mon âme n'est-elle pas pénétrée en ce moment ! que de pensées diverses l'occupent et l'agitent lorsque je jette mes regards sur ce vaste auditoire ! J'y vois, il est vrai, une foule de véritables chrétiens, d'hommes de foi qui nous ont édifiés, consolés par leur ferveur ; mais j'en vois d'autres aussi, ou qui ensevelis dans la chair et dans ses convoitises n'ont pas même écouté notre voix, ou qui après l'avoir entendue avec une docilité apparente, sont déjà sur le point d'oublier nos conseils et leurs promesses. Je veux donc profiter de ces derniers et courts instants pour donner en peu de mots aux uns et aux autres de salutaires avis ; recevez-les, mes frères, dans un cœur docile ; je vous le demande au nom de Dieu ; il nous a envoyés vers vous dans sa miséricorde et c'est encore sa charité qui me presse de faire tout ce qui dépend de moi pour rendre solide et durable votre retour à la religion et à la vertu.

Sans doute nous avons lieu de nous féliciter du

P 1938

succès de nos travaux dans cette ville ; oh ! que d'abondantes bénédictions le Seigneur a répandues sur eux ! que d'enfants prodiges qui depuis longtemps erraient loin de Dieu sont rentrés dans la maison paternelle ! que de chrétiens chancelants ont ranimé leurs forces et leur courage ! que de merveilleux changements se sont opérés dans les familles ! que de haines éteintes ! que d'injustices réparées ! Louange à Dieu ! nous avons vu s'accomplir sous nos yeux cette belle promesse de nos saints Livres : Seigneur vous enverrez votre Esprit et tout sera créé de nouveau et vous renouvellerez la face de la terre - *Emitte spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ.*

Mais le bien qui s'est fait subsistera-t-il longtemps ; ou plutôt la parabole de l'esprit impur qui retourne dans le corps de l'homme d'où on l'avait chassé, n'est-elle pas la figure de ce qui doit arriver prochainement à la plupart des pécheurs dont la conversion en apparence sincère nous a fait concevoir d'abord de si douces espérances ?

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

Ô affligeante incertitude ! que notre misère est donc grande ! et qu'il est triste de voir avec quelle déplorable facilité, l'homme après s'être réconcilié avec son Dieu et en avoir obtenu le pardon l'abandonne et l'outrage !

Voulez-vous éviter, mes frères, un pareil malheur, ou pour mieux dire un pareil crime ? Rappelez-vous souvent de ce que vous étiez avant la mission, afin de nourrir dans votre cœur une reconnaissance toujours nouvelle des grâces que vous y avez reçues et une vive crainte de les

P. 1939

perdre. Si vous prenant chacun à part, je vous demandais quel était l'état de votre âme lorsque nous sommes arrivés au milieu de vous, il n'y en a pas peut-être un seul qui ne me répondit qu'il attendait impatiemment la mission, soit pour éclaircir des doutes qui inquiétaient sa conscience, soit pour accuser des péchés qu'il lui en coûtait trop de déclarer à son confesseur ordinaire, soit pour revenir de ses longs égarements ; et ceux mêmes qui, loin de désirer la mission, la craignaient, mais qui plus tard, touchés de la grâce, ont enfin songé sérieusement à se convertir et en ont pris les moyens, ne se joignent-ils pas aux autres pour bénir le ciel d'avoir triomphé de leur résistance et rompu les liens qui les attachaient au péché ? Jusqu'alors agités d'une vague inquiétude, affamés d'un bien qui leur manquait, mendiant pour ainsi dire de tous côtés des joies adultères, ils cherchaient péniblement à s'étourdir, et leurs plaisirs mêmes n'étaient que des tourments.

Mais depuis qu'ils sont revenus à Dieu, toutes leurs peines secrètes se sont calmées. Ils jouissent d'une douce et tranquille liberté d'esprit, d'un plein contentement ; et leurs familles mêmes si souvent désolées par leurs scandales et troublées par leurs désordres, sont heureuses de leur bonheur. Le père a vu, avec une ineffable consolation, ses enfants dociles à nos conseils, travailler à se corriger de leurs défauts,

P. 1940

renoncer au vice, et s'éloigner de tout ce qui pouvait corrompre la pureté de leurs mœurs ; l'épouse a tressailli d'allégresse lorsque son époux, si longtemps infidèle à ses devoirs, s'est engagé de nouveau au pied des autels à les respecter tous, à ne plus se livrer aux excès de l'ivrognerie et du libertinage, et à vivre désormais en véritable chrétien ; en un mot, il n'est personne, à très peu d'exceptions près, j'ose le dire, pour qui la mission n'ait été une époque de renouvellement, une source de joie, de paix et de salut.

Voilà quels ont été pour chacun de vous les fruits de la mission. Or, M.F., des biens si grands, si précieux, doivent-ils donc disparaître au bout de quelques mois ou de quelques semaines ? Ne prendrez-vous aucune précaution, ne ferez-vous aucun sacrifice pour les conserver ? Seriez-vous déjà lassés du bonheur, fatigués de Dieu, si je puis m'exprimer de la sorte, et sur le point de vous rejeter dans l'abîme de tous les maux et de toutes les misères d'où il vient de vous retirer, comme par miracle ?

Ah ! M.F., pardonnez-moi de vous adresser ces questions désolantes ; sans doute dans vos dispositions présentes l'idée d'être infidèle à Dieu et de violer les résolutions saintes que sa grâce vous a inspirées, vous fait une peine extrême, et vous êtes tout prêts à protester devant lui que vous persévérerez jusqu'à la mort dans son service. Cependant, qu'arrive-t-il ordinairement

P. 1941

après une mission à la plupart des pécheurs qui dans ces jours d'indulgence ont été admis à la participation des mystères sacrés ? Hélas ! faut-il le dire ? il n'y en a qu'un bien petit nombre qui dès le lendemain ne reprennent pas leurs chaînes et qui continuent à observer les règles qu'on leur a données, à fréquenter les sacrements ; ils fréquentent comme auparavant les lieux

de débauche et les sociétés qui leur ont été funestes ; ils restent comme auparavant des années entières sans se présenter aux tribunaux de la pénitence et ils ne daignent pas même écouter l'Église lorsque sur le point de célébrer le grand jour du Seigneur, elle leur commande au nom de Jésus-Christ de manger la Pâque avec lui, s'ils veulent encore être comptés parmi ses disciples.

Or, d'où cela vient-il, et comment le même homme qui s'est accusé en fondant en larmes d'avoir négligé la confession, peut-il la négliger encore, malgré ses promesses les plus solennelles, et quoiqu'il ait reconnu combien ses torts étaient graves, et combien étaient vains les prétextes qui l'empêchaient d'employer pour guérir les plaies de sa conscience un remède si facile et si doux ?

Sans prétendre expliquer complètement cette espèce de mystère d'ingratitude et de perversité, il sera utile néanmoins de faire ici une observation, qui peut servir à l'éclaircir,

P. 1942

et en même temps à vous prémunir contre une tentation à laquelle plusieurs d'entre vous ont déjà autrefois succombé. Je le sais, après que Dieu dans son infinie miséricorde a daigné nous pardonner et nous remettre nos dettes, nous ne devrions plus jamais en contracter de nouvelles envers sa justice, car c'est abuser de sa patience et mépriser son amour ; disons-le donc : nos rechutes sont sans excuse ; néanmoins les sacrements ne nous rendent pas impeccables ; ce n'est que par de longs et courageux efforts que l'homme s'affermir dans les habitudes de piété et de vertu, et qu'il parvient à maîtriser entièrement ses passions et ses penchants ; lors donc qu'un pauvre pécheur nouvellement converti, oubliant un moment ses résolutions, a le malheur de retomber dans quelque faute, que fait le démon pour consommer sa perte ? Avant qu'il commît cette faute, il la lui représentait comme légère ; à peine l'a-t-il commise qu'il en exagère à ses yeux la grièveté et qu'il lui en inspire une honte excessive :

Oseras-tu bien te représenter devant le prêtre après avoir si indignement manqué à ta parole ? comment soutiendrais-tu les dures reproches qu'il ne manquerait pas de te faire et que tu as si bien mérités ? fuis le ministre de J.-C., car, puisque tu as trompé ses espérances, tu ne dois plus attendre de lui que des menaces et des anathèmes...

Tel est le perfide langage de l'esprit

P. 1943

de mensonge, et combien d'âmes se sont perdues pour l'avoir écouté ? Je ne connais point de piège plus dangereux ; c'est là ce que l'apôtre St Jean appelle une des profondeurs de Satan : *altitudines Satanae*¹. - M.F., prenez-y bien garde ; et si votre guérison que vous avez cru entière, ne l'était pas en effet, si quelques-unes de vos anciennes blessures venaient à se rouvrir, ah ! ne fuyez pas la main miséricordieuse de Celui qui les a déjà fermées une première fois ; allez, au contraire, allez bien vite vous jeter aux pieds du ministre de la charité de J.-C. ; dites-lui : Mon Père, je suis bien à plaindre, j'ai été entraîné de nouveau dans les lieux que je ne devais plus fréquenter ; de ma bouche se sont encore échappées des paroles sales ou indiscretes ; les désirs criminels que je croyais éteints pour toujours au fond de mon cœur semblent y renaître pour le souiller ; mon père, ayez pitié de ma faiblesse ; soutenez-moi par vos avis, par vos réprimandes et surtout par vos prières ; donnez-moi de nouvelles armes pour combattre l'ennemi cruel qui me poursuit et me persécute, sans me laisser un moment de repos.

Si vous parlez et si vous agissez de la sorte, M.F., je réponds de vous ; ce qui vous perdrait est ce qui en a perdu tant d'autres, le défaut de constance. Dans cette espèce de guerre que nous font continuellement les puissances de ténèbres, reçoit-on une blessure, aussitôt on

¹ Ap., 2, 24.

SERMONS

se déconcerte, on perd courage, on recule, on met bas les armes. Lâche soldat, est-ce donc ainsi qu'on triomphe ? marche en avant, redouble de vigilance, d'ardeur et d'efforts ; mais si tu mollis, si tu cèdes, tu es perdu. Et n'est-ce pas ce qui vous est arrivé à vous-même ? n'est-ce pas votre propre histoire que je raconte ? combien n'avons-nous pas

P. 1944

trouvé de personnes dans cette ville qui n'avaient pas retourné à confesse depuis la dernière mission, c'est-à-dire depuis huit ans ? Et pourtant, à cette époque comme aujourd'hui, elles avaient promis de bonne foi de n'y pas manquer ; mais plus elles ont retardé plus elles sont devenues coupables ; et alors, elles ont dit : A quoi cela servirait-il ? nous retombons toujours, et par conséquent il serait inutile de nous accuser de nos fautes, puisque nous nous en accuserons sans en être absous.

Non, certes, vous ne serez pas absous à l'instant même si vos rechutes vous rendent indignes de l'être ; et ne serait-ce pas pour vous un malheur affreux, si votre confesseur, violant par une lâche complaisance les règles saintes de son ministère, vous admettait aux sacrements, lorsque vous prouvez par vos œuvres que vous n'avez pas encore une volonté forte, pleine, sincère de vous corriger de vos habitudes vicieuses et de changer de vie ? désirez-vous donc ajouter à vos crimes celui de profaner tout ce que la religion a de plus sacré et de plus auguste ? et, si du refus de l'absolution résulte pour vous une humiliation légère, osez-vous bien vous en plaindre ? Qu'est ce que cette pénitence en comparaison de celle que vous devriez faire pour tant de crimes dont vous ne cessez pas d'augmenter le nombre ? en un mot parce que de plus longues épreuves vous sont nécessaires, est-ce donc une raison de laisser tout là et de demeurer tel que vous êtes ? ah ! au contraire, redoublez d'ardeur, de vigilance et de zèle, évitez avec encore plus de soin que vous ne l'avez fait jusqu'ici, les mauvaises compagnies, les lectures dangereuses, les assemblées mondaines, en un mot, tout ce qui peut être pour vous une occasion de péché, et bientôt vos passions que vous croyez indomptables, s'affaibliront ; toutes ces tristes alternatives de bien et de mal, dans

P. 1945

lesquelles vous avez vécu jusqu'à présent, auront un terme, et vous aussi, un peu plus tard, vous goûterez combien le Seigneur est doux, et vous serez délivré de ces tentations importunes et humiliantes qu'il vous semble maintenant si pénible de combattre et si difficile de vaincre.

M.F., comprenez-le donc enfin ; il faut sans s'irriter contre soi-même, ni se flatter jamais, recommencer sans cesse, à se jeter entre les bras du Père des miséricordes pour se corriger. Le salut n'est pas l'œuvre d'un jour ; et il n'y aura de véritablement convertis que ceux qui seront exacts à s'approcher des sacrements, non seulement à Pâques, mais à des époques d'autant plus rapprochées qu'ils sont plus faibles et que leurs passions sont plus violentes ; voilà le point essentiel, et si tant d'hommes après avoir été comme soulevés par la grâce retombent aussitôt, se découragent et se dégoûtent, c'est que, s'étant follement imaginé qu'ils n'auraient plus ni à gémir ni à combattre, ils négligent de chercher la force où elle est, et de recourir à Dieu dans leurs misères avec une humble mais inaltérable confiance.

Je ne finirai point ce discours sans vous adresser quelques paroles au sujet de ceux dont la conversion n'aura duré qu'un instant, et même de ceux d'entre vous M.F. - (heureusement en bien petit nombre) - qui, insensibles à tout, n'ont retiré d'autre fruit de la mission que de s'affermir de plus en plus dans l'horrible fidélité qu'ils gardent depuis si longtemps à l'impiété et au crime. Malheureux, que vont-ils devenir ? sont-ils perdus sans ressource ? hélas ! ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point ; en eux la foi est éteinte, leur conscience est morte, tout est pourri ; il ne reste plus, ce semble, qu'à

P. 1946

enterrer le cadavre ! mais non ; si nous n'avons pu les rappeler à la vie ou si nous n'avons excité dans leur cœur qu'un mouvement, d'autres seront plus heureux peut-être ; ils feront ce que nous n'avons pu faire, ou ils achèveront ce que nous avons seulement commencé ; et qui donc ? qui est-ce qui se chargera de travailler après nous à la conversion de ces endurcis ?

Vous-mêmes, M.F., car, sachez-le bien, vous avez à remplir envers eux un ministère de charité et de zèle, et des devoirs semblables à ceux que nous avons remplis envers vous. De la part de Dieu, au nom de Jésus notre Sauveur à tous, je vous confie ces pauvres âmes ; oui, c'est vous qui, désormais, aurez à en répondre ; peut-être des préjugés que nous n'avons pu vaincre, ou des habitudes qu'il leur était difficile de déraciner en si peu de temps, les ont-elles empêchées de nous écouter avec fruit ; mais, elles vous écouteront sans défiance, vous qui êtes leur père, leur mère, leur frère, leur sœur, leur enfant, leur ami ; nous n'avons pu leur parler que pendant quelques instants rapides ; voilà que nous les quittons pour aller prêcher ailleurs le saint Évangile de J.-C. ; mais, vous, vous ne les quitterez point ; cette mission de famille dont vous êtes chargés sera perpétuelle ; vous suivrez ces grands pécheurs, pas à pas, jusqu'au tombeau ; ah ! je vous en prie, ne les abandonnez jamais, et jamais ne désespérez d'eux ; encore une fois je vous les recommande, car je ne me console de l'inutilité de nos efforts, pour les convertir, qu'en pensant que les vôtres seront plus efficaces ; saisissez donc avec empressement toutes les occasions de renouveler en eux le souvenir des vérités que nous vous avons prêchées dans ces saints jours ; rendez-les-leur aimables en les mettant vous-mêmes en pratique ; montrez-leur par

P. 1947

vos œuvres combien cette religion divine, qu'ils blasphèment sans la connaître, qu'ils haïssent sans cause, est féconde en vertus ; qu'elle est la source des véritables joies, du véritable bonheur, et que, s'ils le voulaient, ils trouveraient en elle, comme vous y trouvez, un trésor immense, un bien au-dessus de tout bien.

M.F., ne vous laissez point, je le répète de faire chaque jour de nouveaux efforts pour les éclairer, les toucher et les sauver. Quelquefois, peut-être, fatigués de vos prières, importunés de vos soins, murmureront-ils contre vous, de même qu'un malade transporté d'une fièvre ardente s'irrite contre les amis charitables qui veulent panser ses plaies, les accuse de troubler son repos, et brise dans sa folie le vase, où est renfermé le breuvage qui devait le guérir. Eh bien, pour cela, délaissera-t-on ce pauvre malade ? C'est un ingrat et un insensé, dites-vous ; plus on lui donne de marques d'intérêt, plus il s'emporte ! dites plutôt qu'il a d'autant plus de droit à votre pitié qu'il sent moins le besoin qu'il en a, et qu'il faut lui prodiguer des soins d'autant plus tendres qu'il est plus infirme. Qu'importe qu'il se fâche, si l'on parvient à lui rendre la santé et la raison ? Qu'importe les dures paroles, les accusations irréfléchies qui sortent de sa bouche ? ce n'est qu'un vain bruit ; demain, soyez-en sûrs, rendu à lui-même, il vous pardonnera de l'avoir tant aimé, et de n'avoir opposé à ses reproches et à ses violences qu'un zèle encore plus actif et plus doux.

Je finis, M.F., en vous promettant que pour récompense de votre charité, Dieu vous affermira

P. 1948

vous-mêmes de plus en plus dans les dispositions heureuses où vous êtes maintenant ; les grâces de lumière et de salut que vous aurez procurées aux autres en attireront de nouvelles sur votre âme, et vous serez couronnés au dernier jour, parce que vous aurez légitimement combattu et persévéré jusqu'à la fin.

SERMONS

(Variante d'un passage) :

Sans doute après que Dieu nous a pardonné, nous ne devrions plus jamais l'offenser et nos rechutes sont bien criminelles ; toutefois, les sacrements ne nous rendent pas impeccables ; ce n'est que par degrés, par de longs et courageux efforts que l'homme s'affermi dans les habitudes de piété et de vertu, et parvient à maîtriser entièrement ses passions et ses penchants. Lors donc qu'un pauvre pécheur nouvellement converti oublie un moment ses promesses, a le malheur de retomber dans quelque faute, que fait le démon pour consommer sa perte ? Loin de lui présenter cette faute comme légère, pour l'éloigner de la confession il en exagère à ses yeux la grièveté ; il lui en inspire une honte excessive. Comment, lui dit-il, oseras-tu te présenter devant le prêtre, après avoir manqué à la parole que tu lui avais donnée si solennellement ? Comment pourras-tu soutenir les durs reproches qu'il va te faire au sujet de ton inconstance dans les voies de Dieu, et tes variations éternelles de résolution et de conduite ?

450

EXHORTATION POUR LA FIN DES EXERCICES DU JUBILÉ OU D'UNE MISSION. ¹

P. 1949

Au moment où nous sommes sur le point d'achever nos exercices, je me demande de quelle utilité ils ont été pour cette ville, et pour chacun de vous en particulier. M.F., grâce à Dieu, les effets du Jubilé ont surpassé nos espérances, et après avoir été témoins de tant de prodiges de grâces, nous devons nous écrier avec le prophète : Ceci est l'ouvrage du Seigneur et il est admirable à nos yeux : *a Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris*².

Toutefois, il ne faut pas nous faire illusion ni éloigner trop tôt de justes craintes ; afin donc d'affermir et d'étendre de plus en plus le bien qui s'est opéré, je profiterai de ces derniers et courts instants pour donner en peu de mots quelques avis à trois classes d'hommes bien différentes :

1mt. aux pécheurs nouvellement convertis qui ayant suivi nos instructions avec un cœur docile, se sont déjà présentés au tribunal de la pénitence et y ont reçu le pardon de leurs péchés ;

2mt. à ceux qui ne sont encore qu'ébranlés et qui n'ont pas même commencé leur confession ;

3mt. enfin, à ceux qui sont tellement enracinés dans le mal qu'ils paraissent renoncer entièrement aux grâces extraordinaires qui leur ont été offertes dans ces saints jours.

Les pécheurs qui ont eu le courage de rompre leurs liens, de mettre un terme à leurs désordres et de faire les sacrifices nécessaires pour se réconcilier avec eux-mêmes en se réconciliant avec Dieu, doivent être, ce me semble, bien profondément émus lorsqu'ils comparent l'état où ils étaient autrefois avec leur état présent. Or pour eux, un des plus sûrs moyens de persévérer est de

P. 1950

nourrir dans leur cœur une reconnaissance toujours nouvelle de cet immense bienfait et d'avoir continuellement les yeux fixés sur l'abîme d'où le bon Dieu les a retirés avec tant d'amour, afin de ne plus s'exposer imprudemment à y tomber de nouveau. Pécheurs, M.F., avant le Jubilé que votre état était triste ! que vous étiez à plaindre ! vous ne pouviez jouir d'un moment de repos ; vous cherchiez péniblement mais inutilement à endormir vos remords,

¹ Autographe de J.-M. de la Mennais.

² Mt., 21, 42.

à étouffer les plaintes douloureuses de votre conscience blessée ; toujours agités, toujours inquiets, vous vous fatigiez à poursuivre dans les voies âpres et arides une félicité trompeuse qui fuyait toujours et que vous ne pouviez atteindre. Ce que vous appeliez des plaisirs n'étaient que des tourments. Insupportables à vous mêmes, vous l'étiez également à vos familles, si souvent désolées par vos scandales et troublées par vos désordres. Oh ! quel changement ! de quel affreux fardeau votre âme est délivrée ! Aujourd'hui, vous goûtez une ineffable paix ; des joies vraiment célestes emplissent votre âme ; comme elle se trouve à l'aise ! et la religion vous ayant ouvert son sein, vous y reposez délicieusement comme un enfant se repose sur celui de sa mère. Oh ! que Dieu a été bon pour vous ! Que vous êtes heureux ! et qu'il est doux pour vous de penser que toutes les personnes à qui votre salut est cher sont heureuses elles-mêmes de votre bonheur, et bénissent le ciel de votre conversion !

Mais sera-t-elle durable ? Je l'espère, M.F. ; non, vous n'aurez point reçu en vain le don de Dieu ; vous veillerez avec soin sur un si riche trésor ; et pour le conserver vous allez prendre tous

P. 1951

les moyens et toutes les précautions qui vous ont été recommandés tant de fois du haut de nos chaires et dans le sacré tribunal de la pénitence par celui de ses ministres que Dieu a particulièrement chargé du soin de votre âme, et à qui vous en avez fait connaître toutes les faiblesses et toutes les misères. Mon intention n'est pas de rappeler ici ces divers moyens, car vous les connaissez déjà et d'ailleurs le temps ne me permettrait pas d'entrer dans ces détails. Cependant je veux insister sur un point que je considère comme fort important, car hélas ! vous êtes bien fragiles ; et l'ennemi de votre salut se changera, comme le dit l'Écriture, en ange de lumière pour vous séduire de nouveau.

Dans vos dispositions présentes, l'idée d'être infidèles à Dieu, et de vous éloigner à l'avenir des sacrements, vous ferait une peine extrême et je suis bien persuadé que si je demandais à tous les fidèles qui ont fait le Jubilé ou qui se préparent à le faire prochainement, s'ils ont le dessein de retourner bientôt à confesse, je n'en trouverais pas un qui hésitât à répondre qu'il n'y manquera certainement point. Cependant qu'arrive-t-il trop souvent à la plupart des anciens pécheurs, après une mission ou après un Jubilé ? Malgré leurs résolutions et quoiqu'elles aient été sincères au moment où ils les ont formées, ils négligent de fréquenter les sacrements ; ils restent encore des années entières sans oser reparaître aux tribunaux de la pénitence, et par conséquent sans s'asseoir à la table de J.-C. ; d'une Pâque à l'autre, tout est oublié, tout est effacé. Or, d'où cela vient-il ? M.F., le voici : je vous prie

P. 1952

d'être attentifs, de peur que ce qui arrive à tant d'autres ne vous arrive à vous-mêmes.

Sans doute, après que Dieu nous a pardonnés nous ne devrions plus jamais l'offenser en aucune manière, et nos rechutes sont bien criminelles. Toutefois, les sacrements ne nous rendent pas impeccables, et ce n'est que par degrés, par de longs efforts que l'homme parvient à maîtriser entièrement ses passions et ses penchants et à prendre des habitudes de piété et de vertu. Il est donc possible que vous fassiez encore des fautes. Or, quand il arrive à un pécheur nouvellement converti de commettre une faute, au lieu de s'en humilier aussitôt, il s'irrite contre lui-même. Le démon en exagère à ses yeux la grièveté, et la peine d'amour-propre qu'il en ressent est si vive qu'il craint plus de retourner à confesse, qu'il ne craignait d'y aller pour la première fois. Il a honte d'avoir violé ses promesses, et il n'ose aller le dire à son confesseur, parce que celui-ci ne manquerait pas de lui reprocher avec force son inconstance dans les voies de Dieu et ces variations éternelles de ses résolutions et de sa conduite que rien ne semble pouvoir fixer. Voilà, M.F., un piège bien dangereux et contre lequel il faut vous tenir bien en garde. C'est là ce que saint Jean appelle une des profondeurs de Satan :

SERMONS

altitudines Satanæ. Si - (ce qu'à Dieu ne plaise) - votre guérison qu'on a crue entière ne l'était pas en effet et que quelques-unes de vos anciennes plaies se rouvrirent, ah ! ne restez pas comme vous l'avez fait autrefois des semaines, des années entières dans un état si funeste ; ne fuyez pas pour cela le médecin ; hâtez-vous au contraire d'aller le trouver ; jetez-vous à ses pieds et dites-lui : Mon père, je suis bien

P. 1953

malheureux ; j'ai été entraîné de nouveau dans les lieux que je ne devais plus fréquenter ; de ma bouche qui devait être pour jamais fermée aux mauvaises conversations sont encore sorties des paroles indiscretes ; les désirs criminels que je croyais éteints pour toujours au fond de mon cœur semblent y renaître pour le souiller. Mon père, ayez pitié de ma faiblesse ; soutenez-moi par vos avis, par vos réprimandes, et surtout par vos prières ; combattez avec moi et donnez-moi de nouvelles armes pour vaincre l'ennemi cruel qui me poursuit et me persécute.

Si vous parlez et si vous agissez de la sorte, mes frères, je réponds de vous ; la seule chose qui puisse vous perdre est ce qui en a perdu tant d'autres, le défaut de constance. Dans cette espèce de guerre que nous font continuellement les puissances des ténèbres, reçoit-on une blessure, aussitôt on se déconcerte, on perd courage, on recule, on met bas les armes. Lâche soldat, que fais-tu donc ? ce n'est pas ainsi qu'on triomphe ! relève-toi, redouble d'ardeur, marche en avant, précipite-toi sur l'ennemi ; et au lieu de t'attaquer, il fuira bientôt d'une fuite honteuse.

Maintenant, écoutez, ô vous que la grâce de J.-C. et les instructions de ses ministres ont déjà ramenés à des idées plus saines, à des sentiments plus chrétiens, mais qui timides et faibles encore, avez à peine fait quelques pas incertains pour vous rapprocher de Dieu. N'allez pas croire que parce que les exercices du Jubilé sont finis, le Jubilé lui-même le soit déjà ; il n'en est pas sous ce rapport, du Jubilé comme d'une mission : Quiconque ne fait pas la mission dans le petit nombre

P. 1954

de semaines que doivent durer les exercices, la manque ; tandis au contraire que quoique les exercices publics du Jubilé cessent, tout le monde peut encore le gagner jusqu'au dernier jour des six mois.

Ainsi, n'allez pas vous désespérer et dire : il est trop tard ; puisque je n'ai pas été à confesse jusqu'ici et puisque je n'ai pas reçu l'absolution, l'indulgence du Jubilé est perdue pour moi. Non, non, elle ne l'est pas, mais elle le sera si vous laissez s'écouler jusqu'à la fin ces jours précieux, sans remplir les conditions auxquelles l'Église veut bien vous accorder une si grande grâce ; hâtez-vous donc je vous en conjure ; triomphez donc de votre inconcevable paresse ; oh ! que votre état m'afflige et m'inquiète ! qu'il m'inspire de pitié et de crainte ! déjà vous êtes bien coupables, puisque vous n'avez encore pris aucune mesure solide de pénitence, malgré tant d'exhortations, de secours et de lumières, malgré tous les bons exemples que vous avez eus sous les yeux ; est-ce que tout cela n'a rien dit à votre cœur ? Pourquoi ne feriez-vous pas ce que tant d'autres ont fait ? Réfléchissez plus attentivement que vous ne l'avez fait encore sur tout ce que vous avez entendu.

Néanmoins, je le répète, ne perdez pas la confiance et demandez au bon Dieu avec une nouvelle ardeur la force qui vous a manquée jusqu'à présent pour faire le premier pas qui décide de tout. - Oh ! si vous saviez, me répondez-vous, combien il nous est difficile de faire même cette prière, et combien il nous en coûterait pour élever jusqu'à Dieu notre âme appesantie et depuis si longtemps courbée vers la terre ! si vous saviez combien profonde est notre misère ! - Je le sais, M.F. ; je le sais mieux que vous, et voilà

P. 1955

pourquoi je ne me lasse point de vous redire : *priez*. Je ne vous demande point de grands et pénibles efforts, mais de gémir sur votre misère même que vous sentez si bien ; et puis un simple regard du cœur vers le bon Dieu, cela est-il donc si difficile ? Pour mieux vous faire comprendre votre état et ma pensée, permettez que je me serve d'une comparaison.

Voyez ce pauvre pâtre qui vient d'allumer au coin d'un bois un petit brasier de feuilles sèches et de broussailles pour réchauffer ses membres à demi nus glacés par la bise : c'est l'image du chrétien dans les temps d'épreuve ; c'est la vôtre, alors que votre âme dépouillée en quelque sorte des consolations de la foi, demeure exposée au souffle aride et froid d'un monde qu'elle n'aime plus et dont cependant elle ne peut se détacher entièrement. M.F., que ce pâtre solitaire soit votre modèle ; ressentez-vous au fond de votre cœur ces affections flétries, ces sentiments desséchés, faibles débris arrachés par la tempête d'une tige plus belle ? Priez Jésus votre Sauveur de les embraser d'un rayon de son amour et aussitôt votre âme se réchauffera pour ainsi dire, votre ferveur se ranimera et le père de famille vous recevra encore dans sa miséricorde. Ah ! venez donc, hâtez-vous ; et lorsque Dieu s'obstine à vous sauver, si je puis m'exprimer de la sorte, ne vous obstinez pas à vous perdre.

Mais que dirais-je à ceux qui jusqu'à ce moment fidèles au crime, ont résolu de ne le point quitter ? Ils ont des yeux et ne voient point, des pieds et ne marchent point, des oreilles et n'entendent point ; leur foi est éteinte, leur conscience est morte ; en eux, tout est pourri ; il ne reste plus, ce me semble qu'à enterrer le cadavre. Mais non, si nous n'avons pu les rappeler à la vie, d'autres seront plus heureux peut-être.

P. 1956

Et qui donc ? qu'est-ce qui se chargera de travailler en notre place à la conversion de ces endurcis ? vous-mêmes, M.F., car sachez que vous avez à remplir envers eux un véritable ministère de charité et de zèle, et des devoirs semblables à ceux que nous avons remplis envers vous. De la part de Dieu, au nom du Seigneur Jésus, je vous confie ces âmes qui ont été sourdes à notre voix, insensibles à nos prières. Y a-t-il dans vos familles quelqu'un qui ait négligé d'aller à confesse dans ces saints jours et qui résiste encore à la grâce, je vous en charge, et c'est vous qui désormais aurez à en répondre. Peut-être des préjugés que nous n'avons pu vaincre en si peu de temps, les ont-ils empêchés de nous écouter avec fruit ; mais vous qui êtes leur père, leur mère, leur frère, leur sœur, leurs enfants, ils vous écouteront sans défiance ; nous n'avons pu leur parler que pendant quelques instants rapides ; voilà que nous les quittons pour aller prêcher à d'autres peuples les vérités du saint Évangile de J.-C. ; mais vous restez toujours auprès d'eux ; cette mission de famille sera perpétuelle ; vous suivrez ces pécheurs pas à pas jusqu'au tombeau.

Ah ! je vous en prie, ne les abandonnez jamais, et jamais ne désespérez d'eux. Oui, encore une fois, je vous les recommande, car quoiqu'ils soient bien criminels, ils n'ont pas cessé pour cela de m'être bien chers. Pauvres âmes, seraient-elles à jamais perdues ? saisissez toutes les occasions de renouveler en eux le souvenir des vérités saintes que nous leur avons annoncées ; rendez-les-leur aimables en les mettant vous-mêmes en pratique. Réconciliez-les avec la religion que depuis si longtemps ils haïssent sans cause, en leur montrant par vos œuvres combien elle est féconde en

P. 1957

vertus et combien elle rend heureux ceux qui s'attachent à elle. M.F., ne vous lassez point, je le répète de faire tous les jours de nouveaux efforts pour les éclairer, les toucher et les sauver. Peut-être quelquefois, fatigués de vos prières, importunés de vos soins, arrivera-t-il qu'ils murmurent de même qu'un malade transporté d'une fièvre ardente, s'irrite contre les amis charitables qui veulent panser ses plaies, les accuse de troubler son repos, et brise dans sa

SERMONS

folie, le vase où est renfermé le breuvage qui devait le guérir ! Eh bien, pour cela délaissera-t-on ce pauvre malade ? C'est un ingrat, dites-vous, plus on lui donne de marques d'intérêts, plus il s'emporte ! Dites plutôt qu'il a d'autant plus de droits à votre pitié qu'il sent moins combien il la mérite et qu'il faut lui prodiguer des soins d'autant plus tendres qu'il est infirme. Qu'importe qu'il se fâche si vous parvenez à lui rendre et la santé et la raison ? Qu'importent les dures paroles, les accusations irréfléchies qui sortent de sa bouche ? ce n'est qu'un vain bruit ; demain soyez-en sûr, rendu à lui-même, il vous pardonnera de l'avoir tant aimé, et de n'avoir opposé à ses reproches amers et à ses violences qu'un zèle encore plus actif et plus doux.

Je finis, M.F., en vous promettant que pour récompenser votre zèle, Dieu vous affermira vous-mêmes de plus en plus dans les dispositions heureuses où vous êtes maintenant. Les grâces de salut que vous procurerez aux autres en attireront de nouvelles sur votre âme, et vous serez couronnés au dernier jour, parce que vous aurez persévéré jusqu'à la fin et généreusement combattu.

451

CLÔTURE D'UNE MISSION

P. 1958

Elle est donc achevée cette mission dans laquelle vous avez reçu tant de lumières, de faveurs et de grâces ! Il sont finis ces jours heureux, où l'Église a épuisé, en quelque sorte, tous ses trésors pour vous enrichir, où elle vous a pressés avec tant de douceur et de force de sortir des voies malheureuses dans lesquelles vous avaient entraîné de folles passions ! C'est pour la dernière fois que je monte dans cette chaire, c'est pour la dernière fois que je vous annonce la parole sainte. Ô, M.F., de quels vifs sentiments et de joie et de douleur, et de crainte et d'espérance, mon âme n'est-elle pas remplie en ce moment ! Sans doute, nous avons lieu de nous féliciter du succès de nos travaux et de chanter le cantique des éternelles miséricordes de notre Dieu ; une foule d'enfants prodiges qui étaient allés chercher au loin des voluptés immondes, une félicité trompeuse qui les fuyait toujours, las de leurs égarements sont rentrés dans la maison de leur père ; il leur a pardonné leurs fautes, il les a rétablis dans tous leurs droits, et maintenant revêtus de la robe de justice et d'innocence ils promettent à Dieu de lui demeurer toujours fidèles ; mais hélas ! d'autres pécheurs ont résisté à nos sollicitations, à nos prières ; en voyant ceux qui avaient si longtemps partagé leurs désordres, environner nos autels et répandre aux pieds du Sauveur les larmes du repentir, loin d'être touchés ils s'irritaient en quelque sorte, et dans leur désespoir ils disaient au crime :

P. 1959

Pour moi, je te serai fidèle ; je vais faire de nouveaux efforts pour attaquer la vérité qu'on me prêche et qui m'importune, pour la détruire dans mon esprit, dans mon cœur, dans ma conscience. J'en triompherai, et cette mission ne servira qu'à m'affermir dans la haine de la religion et de ses lois. Vous donc qui, égarés par de funestes doctrines, avez tenu ce langage impie, vous qui êtes parvenus peut-être hélas ! à corrompre assez votre esprit pour vous faire gloire de votre révolte contre Dieu, souffrez que je vous le demande : pourquoi avez-vous donc pris en haine les doctrines célestes que nous vous avons annoncées ? quelle est donc cette joie désespérée que vous trouvez à vous assurer s'il se pouvait, aux dépens de votre raison même, une misère sans remède et sans fin ? Où courez vous à travers ces lieux âpres et désolés ? pourquoi passer et repasser dans ces voies rudes et laborieuses, tandis que nous avons ouvert devant vous les véritables routes du bonheur et de la paix ? Si de tristes préjugés vous ont jusqu'ici empêchés de croire à notre parole, aujourd'hui croyez du moins à celle de tant d'hommes qui s'abusaient comme vous ; comme vous, ils parcoururent longtemps avec

une fatigue incroyable les sombres labyrinthes d'une philosophie menteuse ; comme vous, lorsque la mission commença, ils étaient bien décidés à n'en pas recueillir les fruits ; comme vous, ils prétendaient que nos instructions étaient des fables, que nos promesses et

P. 1960

nos menaces ou plutôt celles de Dieu même dont nous sommes les ministres, étaient des mensonges ; ils blasphémaient comme vous ; toutes vos idées étaient les leurs, et pourtant voilà que maintenant ils publient qu'ils étaient étrangement ennemis d'eux-mêmes lorsqu'ils refusaient d'acquiescer à la sainte doctrine de J.-C. et s'obstinaient à repousser les grâces qui leur étaient offertes en son nom ; ouvrez les yeux et voyez combien ils sont heureux ; ouvrez les oreilles et entendez, non pas, je le répète, non pas notre voix puisqu'elle vous est importune, mais celle de vos amis, de vos anciens compagnons de débauche, qui bénissent le Seigneur de les avoir retirés de cette région de ténèbres et de mort, où vous vous enfoncez. C'est vous, c'est vous seule que je veux, s'écrient-ils, ô justice, ô innocence, qu'environne une pure et brillante lumière, et qui rassasiez complètement nos insatiables désirs. Ô sainte Religion comment ai-je pu vous rejeter et vous méconnaître ? En vous, on trouve un repos profond, une vie pleine d'un calme immense. Celui qui entre en vous entre dans la plénitude de la joie, et se désaltère délicieusement à la source même du souverain bien. Hélas ! dans les jours de ma jeunesse, glissant sur la pente des plaisirs, je m'éloignai de vous rapidement, ô vérité immuable ! et aussitôt, errant au hasard, je me devins à moi-même une région d'indigence et de douleur. Quel autre sort devais-je attendre ? Vous nous

P. 1961

avez faits pour vous, ô mon Dieu ! et notre cœur est éternellement agité, jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Bénie soit votre miséricorde qui a dissipé mes ténèbres, effacé mes souillures, et qui remplit maintenant de je ne sais quoi de pur et de doux, d'une aimable sérénité, d'un délectable amour, ce cœur si longtemps épuisé de désirs, consumé d'ennui, tourmenté d'une vaine sagesse, ce cœur si malheureux et si coupable.

Ah ! M.F., au moins ayez quelque regret d'être privés de cette paix ; de ces biens ineffables dont d'autres jouissent et qu'ils conserveront tandis qu'ils seront fidèles aux résolutions qu'ils ont prises ; en nous retirant, nous laissons au milieu de vous, ces pécheurs convertis, comme autant de missionnaires qui ne cesseront de combattre par leurs exemples les misérables préjugés (*Lacune dans le manuscrit*)

P. 1962

[...] de salut que cette mission a produits ? Vous vous êtes accusés de vos torts envers eux, des impatiences, des colères que vous leur avez données ; eh bien ! peut-être expient-ils maintenant dans les feux du purgatoire, les jurements qu'ils ont prononcés dans ces occasions-là ! C'est vous qui êtes cause qu'ils ne sont pas encore entrés dans le lieu du rafraîchissement et de la paix ; il est juste que vous fassiez au moins une communion pour les délivrer des supplices qu'ils endurent ; je vous le demande pour eux, bien sûr qu'aucun de nous ne refusera de remplir un devoir aussi sacré et aussi doux.

M.F., il faut encore avant de mettre fin à ce discours, que je vous exhorte à conserver entre vous une paix, une union inaltérable ; aimez-vous les uns les autres comme des frères ; qu'il n'y ait plus dans les familles, entre les maris et leurs femmes, entre les pères et les enfants, entre tous les habitants de cette ville qu'un seul cœur et une seule âme. Vous le savez, M.F., dans le cours de cette mission nous vous avons dit de pardonner à vos ennemis, afin que Dieu vous pardonnât ; nous vous avons dit qu'avant de vous présenter à l'autel, il fallait ôter de votre âme tout sentiment de haine, oublier tous les torts que votre prochain avait envers

SERMONS

vous, ou du moins ne vous en souvenir que pour lui rendre, si vous en trouviez l'occasion, avec un plus grand empressement, de plus grands services. Eh bien, M.F., puisque vous l'avez

P. 1962 bis

promis, faites le donc ; qu'il n'y ait plus parmi vous de divisions et de querelles ; soyez chrétiens et remplissez dans toute son étendue le premier des commandements, celui de la charité.

Si, après la mission, vous vous apercevez que quelqu'un de vos frères se relâche, n'allez point publier sa chute, ni lui en faire de durs reproches ; mais reprenez-le doucement si vous avez autorité sur lui ; tendez lui une main miséricordieuse pour lui aider à se relever aussitôt ; enfin, priez pour lui, et priez pour vous-mêmes, de peur que la même chose ne vous arrive, songeant que vous n'êtes pas moins fragiles, et que Dieu seul peut vous préserver du même malheur.

Mon Dieu, écoutez ma voix ; c'est vous qui nous avez envoyés vers ce peuple comme autrefois Jonas aux Ninivites pour leur dire : *faites pénitence ou vous périrez tous*. La plupart ont été dociles à nos avertissements ; ils ont fait pénitence, et ils ne périront point s'ils sont inébranlables dans leurs résolutions. Bénissez, mon Dieu, leurs promesses et leur repentir ; répandez sur eux ces bénédictions que vous accordiez avec tant d'abondance aux enfants des patriarches et que ceux-ci désiraient avec tant d'ardeur ! Bénissez-les comme Abraham bénit Jacob, et ne me refusez pas de bénir... (*Inachevé*)

452

CLÔTURE D'UNE MISSION

P. 1963

(*Exorde*)

Elle est donc achevée cette mission où vous avez reçu du ciel tant de lumières, de faveurs et de grâces ! Ils sont finis ces jours heureux où la religion épuisait en quelque sorte tous ses trésors pour vous enrichir, où elle vous ouvrait son sein avec tant de tendresse, où elle vous pressait avec tant de douceur et de force de sortir des voies malheureuses dans lesquelles vous vous étiez égarés depuis si longtemps !

Moi-même, c'est pour la dernière fois que je monte dans cette chaire pour vous annoncer la parole sainte ! Ah ! M.F., de quels vifs sentiments et de joie et de douleur, et de crainte et d'espérance mon âme n'est-elle pas remplie en ce moment ! Sans doute, nous avons lieu de nous féliciter du retour dans la maison de leur père d'une foule d'enfants prodigues qui l'avaient si follement abandonnée pour aller chercher au loin des voluptés immondes, une félicité trompeuse qui les fuyait toujours ; ils se sont levés et ils sont venus au Père des miséricordes ; il leur a pardonné toutes leurs fautes ; il les a revêtus de nouveau de la robe de justice et d'innocence, et les anges, dans le ciel même, suivant la parole de J.-C. se sont plus réjouis de la conversion d'un seul d'entre eux que de la persévérance de 99 justes. Mais hélas ! d'autres pécheurs, se jugeant eux-mêmes indignes de l'éternelle vie, ont résisté à nos sollicitations, à nos prières ; pendant qu'un si grand nombre de ceux qui avaient partagé leurs dérèglements se pressaient autour de nos

P. 1964

autels pour y répandre les larmes du repentir, eux, ils disaient au crime : je te serai fidèle, faisaient alliance avec la mort et mettaient leur gloire à se moquer de Dieu et à triompher de ses grâces ! Ainsi cette mission, en même temps qu'elle nous donne des sujets de consolation, nous laisse quelques regrets. Oui, M.F., des regrets bien pénibles, car Dieu nous en est témoin, nous avons le sincère désir de vous sauver tous. C'est parce que rien ne peut affaiblir

au fond de notre cœur ce désir que la charité y a fait naître que je veux vous présenter aujourd'hui quelques courtes réflexions sur l'obstination des uns et sur les moyens que les autres ont à prendre pour conserver les grâces qu'ils ont reçues. Adressons-nous à Marie, mère de la souveraine clémence, refuge de tous les pécheurs, à cette Vierge auguste et sainte, que J.-C. nous recommande d'implorer dans tous nos besoins, etc.

Au moment où commença la mission, il nous fut facile de reconnaître que plusieurs préjugés s'opposaient à son succès ; notre devoir était de les combattre, et nous n'hésitâmes point à le faire avec la sainte liberté de notre ministère ; cependant, il y en avait plusieurs qui nous étaient personnels que nous ne pouvions détruire d'abord, et c'est pour cela que je dois maintenant les rappeler. On disait donc que nous allions jeter le trouble dans les consciences et dans les familles, réveiller des souvenirs qu'il faut éteindre, semer des divisions,

P. 1965

ranimer des haines, en un mot, on nous représentait sous les couleurs les plus odieuses. Sans doute, nous voulions troubler les consciences et nous l'avons fait, pécheurs, qui que vous soyez, nous voulions vous ôter cette horrible paix dont vous vous efforciez de jouir dans le crime, et nous l'avons fait ; nous vous avons réveillés tous dans vos tombeaux, je le dis avec assurance, car les uns en sont sortis, et si les autres, à peine soulevés, ont fait effort pour s'y enfoncer encore plus avant, c'est du moins en poussant des cris sinistres qui annoncent combien l'impression qu'ils ont reçue a été profonde. Eh bien, cette impression leur sera d'autant plus salutaire qu'elle aura été plus douloureuse ; nous n'avons point, il est vrai, vaincu leur obstination, mais du moins nous avons ranimé le remords presque éteint dans leur cœur gangrené et en quelque sorte pourri, et, en lui donnant une nouvelle force, nous avons prolongé pour eux les espérances de salut et de vie. Qu'importe qu'ils aient murmuré contre nous, de même qu'un malade transporté d'une fièvre ardente s'irrite contre le médecin qui veut panser ses plaies, l'accuse de troubler son repos, et brise dans son délire le vase où est renfermé le breuvage qui doit le guérir ? Qu'importent les dures paroles, les reproches violents qui sortent de sa bouche ? Tout cela n'est qu'un vain bruit ; demain, rendu à lui même, il...
(*Inachevé*)

453

HEUREUX EFFETS DE LA RETRAITE

1965bis

(*Fragment*).

Dans ces saints jours de la retraite, que de miracles se sont opérés ! J. C. a renouvelé pour ainsi dire toutes les merveilles de sa vie : les aveugles ont été éclairés, les boiteux redressés, les malades guéris, les pécheurs convertis et réconciliés, les morts ressuscités, et voilà que tout à l'heure J. C. va vous distribuer, par nos mains, le même pain qu'il distribua à ses apôtres dans la dernière Cène, la veille de sa passion.

454

FRUITS DE LA MISSION

P. 1966

(*Fragment*).

Pendant les quinze jours de cette mission, J.-C. a renouvelé tous les prodiges de bonté qu'il opéra sur la terre pendant les trois années de ses prédications évangéliques ; les aveugles ont été éclairés, les boiteux ont été redressés, les paralytiques ont retrouvé l'usage de leurs

SERMONS

membres, les morts ont été ressuscités. Pauvres pécheurs que de miracles ont été faits pour vous ! Et combien votre reconnaissance ne doit-elle pas être vive !

Mais non content d'avoir guéri toutes vos plaies, de vous avoir rendu la santé et la vie, voilà que notre divin Sauveur vous rassemble tous en ce moment autour de sa table sacrée, et qu'il veut vous donner un grand festin : Entrez, entrez, vous dit-il... (*Inachevé*)

REGISTRE VI - AUX FIDÈLES (3^{ÈME} PARTIE)

455

POUR LA FÊTE DE NOËL

P. 1967

*Natus est vobis hodie Salvator*¹. Un Sauveur vous est né.

C'est par ces paroles si simples, mais si belles, que les anges annoncèrent aux bergers la naissance de J.-C. Sentez-vous bien tout ce qu'il y a de sublime, de merveilleux, de ravissant en ce peu de mots : *un Sauveur vous est né - Natus est vobis hodie Salvator* - Un Sauveur vous est né, et pourquoi ? Dans quel état était l'univers avant sa venue ? Il était plongé dans des ténèbres profondes ; voici celui qui sera la lumière : *lumen mundi*. La raison s'égarait dans des erreurs monstrueuses ; à peine retrouvait-elle en elle-même quelques notions confuses et quelques traits à demi effacés des vérités primitives ; le Sauveur qui nous est né va nous les révéler de nouveau et nous instruire des plus hauts mystères du ciel. Depuis 4000 ans le genre humain gémissait dans le dur et honteux esclavage du péché : cette antique servitude va être détruite ; l'homme s'était perdu en voulant devenir égal à Dieu : *eritis ut dii* - Il est sauvé parce que le Fils de Dieu consent à se faire homme ; dès lors, ses droits sont nos droits, sa justice est notre justice, son héritage est notre héritage ; et puisque nous sommes ses frères et ses membres, Dieu est notre Père comme il est le sien.

Un Sauveur nous est né ! redisons-le encore dans

P. 1968

les transports de la plus vive allégresse et chantons avec les anges : Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Oui, Gloire à Dieu - *Gloria in altissimis Deo* -, car voilà qu'une grande et sainte victime s'offre à lui comme le prix immense de l'immense rédemption du monde. Paix aux hommes, car ils étaient assujettis par les passions à une loi de haine ; désormais ils vont être soumis à une loi de liberté et d'amour ; désormais, ils formeront une société vraiment sainte, vraiment divine, dont J.-C. sera le fondateur, le chef et le père.

Un Sauveur nous est né ! mais où naît-il ? A quels signes le reconnaitrons-nous ? *Allez à Bethléem*, disent les anges, *vous le trouverez au fond d'une étable, couché sur la paille dans une crèche, enveloppé de pauvres langes*. Quoi donc ! C'est à ces signes que nous reconnaitrons le Libérateur d'Israël, le Roi de l'éternelle gloire ! Quoi, ce petit enfant qui souffre et qui pleure comme le dernier des enfants des hommes, est le prince de la paix, le désiré des nations, le père de l'éternité ? ... A ce spectacle, notre raison se trouble et se confond et quelques-uns peut-être seraient tentés de dire comme Marcion² : Ôtez ces langes, dont votre Dieu est couvert, ôtez ce voile d'ignominie, ôtez cette crèche qui le déshonore : *Aufer a nobis pannos, aufer et dura præsepia* - Cœurs étroits, entrailles desséchées,

¹ Lc., 2, 11.

² Marcion (v. 85-v. 160), docteur hétérodoxe chrétien, vint à Rome vers 140, mais son enseignement provoqua son excommunication en 144. Le marcionisme fut combattu par Tertullien, mais laissa des traces en Syrie jusqu'au Ve siècle.

SERMONS

P. 1969

hommes sans intelligence ! ils ne comprennent point qu'il serait indigne de Dieu de s'environner de cette vaine grandeur, de ce faux éclat qui les éblouit et qui les trompe. Sans doute, J.-C., s'il n'était qu'homme eût cherché à enchanter nos sens, à frapper par l'éclat des pompes mondaines notre imagination et nos regards ; mais parce qu'il est Dieu, il ne lui en coûte rien pour s'abaisser ; et plus il s'abaisse, mieux il prouve que ses pensées ne sont pas nos pensées et que ses voies ne sont pas nos voies. Loin donc que ma foi s'affaiblisse et chancelle en le voyant dans cet état d'humilité, de silence, de dénuement, d'abandon, elle s'affermirait au contraire et elle se réjouit en contemplant ces merveilles ; quand je considère ces langes, cette crèche, cette paille, je reconnais à ces signes le Messie dont les prophètes avaient annoncé la venue, qui devait, pauvre lui-même, prêcher l'Évangile aux pauvres, consoler les affligés par ses souffrances, soutenir et encourager les humbles par ses prodigieux anéantissements ; j'admire la sagesse de l'enfant-Dieu qui dès en entrant dans le monde, condamne le monde ; sa crèche est un tribunal d'où il le juge et le maudit ; il faudra bien que le monde fléchisse sous le poids de cette malédiction terrible. Que dira-t-il maintenant pour justifier l'amour de la gloire, l'ambition des grandeurs et des richesses ? et qu'importe ce qu'il dise : il n'y a plus de discussion, il n'y a plus d'examen ; J.-C. a méprisé tout

P. 1970

cela, donc tout cela n'est que mensonge. Cherchera-t-il à nous séduire en nous vantant ses joies bruyantes, dissolues ? Qu'il se taise ! nous avons entendu dans l'étable de Bethléem cette sentence : malheur à vous qui riez. Prétendra-t-il que la jeunesse serait triste et comme flétrie, si elle renonçait aux plaisirs et qu'il suffit de consacrer à Dieu les derniers restes de notre vie ? Nous aurons horreur de ce langage ; Jésus enfant sera notre modèle ; comme lui, dès notre premier âge, nous dirons à Dieu : me voici, je viens mon Dieu pour faire votre volonté - *Ecce venio Deus, ut faciam voluntatem tuam*¹.

Paroles magnifiques de St Bernard : *Lacryma evangelizant.* ! Oui, M. C. F. , la crèche est l'abrégé de tout l'Évangile : venez-y donc pour écouter J.-C. ; ses paroles tomberont sur votre âme comme une douce rosée ; elles la renouvelleront, elles la vivifieront, et pleins de forces et de joie, vous vous en retournerez comme les pasteurs rendant gloire à Dieu et pénétrés d'un sincère désir de prendre en tout votre Sauveur pour modèle.

Venez, venez donc à la crèche de J. -C.... mais, vous y présenterez-vous les mains vides ? N'avez-vous rien à lui offrir ? Ah ! ce n'est ni de l'or ni des parfums qu'il vous demande ; il vous demande votre cœur ; quelque chétive que soit cette offrande, encore une fois, il vous la demande : *præbe, fili mi, cor tuum mihi*² ; ne la lui refusez point, et rentrant en vous-mêmes, sacrifiez-lui tous vos défauts ; déposez à ses pieds l'esprit d'indocilité, d'avarice et d'orgueil,

P. 1970 bis

l'esprit de dissipation et d'envie, et il vous revêtira de son esprit de douceur, d'humilité, de simplicité, d'obéissance. Et moi, venu le dernier, je m'offrirai à lui en union avec vous. Bon Jésus, lui dirai-je, tendre Pasteur, mon doux Maître, nous ne voulons plus vivre que pour vous servir et pour vous aimer ; divin Enfant qui naissez pour le salut du monde, soyez aussi notre salut. Que notre cœur vous serve de berceau ; prenez-y une seconde naissance ; vous n'y trouverez que des affections flétries, des sentiments desséchés ; comme dans votre crèche, vous n'y trouverez qu'un peu de paille ; ah ! que nous sommes pauvres et misérables ! mais, puisque tous les trésors de la divinité habitent en vous, épanchez-les et donnez à chacun de

¹ He., 10, 9.

² Pr., 23, 26.

vos enfants tout ce qui lui manque, et à moi encore plus qu'aux autres, puisque je suis le plus misérable et le plus pauvre de tous. Mon Dieu, si nous avons été pécheurs, du moins maintenant nous sommes des hommes de bonne volonté ; nous voulons vous imiter, nous voulons vous suivre, afin de jouir sur la terre de cette ineffable paix que vous nous avez promise et dans le ciel de votre éternelle gloire.

456

FÊTE DE L'EPIPHANIE. CONSOLATIONS DE LA FOI.

P. 1971

Ici, M.F., je suis vraiment effrayé de la grandeur du sujet que je traite. Quel tableau que celui des consolations que la religion procure ! Comment trouverai-je des couleurs assez vives pour peindre le bonheur que goûte dès ici-bas un homme qui possède le précieux trésor de la foi ! Ô Jésus ! j'implore de nouveau votre assistance. Mettez vous-même dans l'âme des fidèles qui m'écoutent les sentiments que je veux leur inspirer.

Parcourez, M.F., tous les états ; représentez-vous placés dans les différentes situations de la vie ; faites l'énumération de tous les genres de peines, de toutes les sortes de maux qui vous affligent et je vous défie d'en citer un seul que la foi n'adoucisse et ne soulage. Cet auditoire est nombreux ; certes, il n'y a pas une personne parmi celles qui le composent qui n'ait quelque chagrin, qui n'éprouve le besoin de se nourrir du pain des consolations ; eh bien, j'ose le dire : si la sainteté du lieu permettait que chacun à son tour élevât la voix pour exposer ses misères, il n'y en a pas une à qui je ne puisse répondre : ayez plus de foi et bientôt vous cesserez de vous plaindre ; si vous êtes malheureux, c'est que vous n'êtes pas assez chrétiens.

Et, en effet, M.F., du moment où nous sommes persuadés qu'il y a une Providence suprême et bienfaisante qui dispose tous les événements, qui préside à tout ce qui se passe ici-bas, nous devons reconnaître partout sa main, et par conséquent, il ne nous est pas permis de douter que tout ce qui nous

P. 1972

arrive, elle ne le permette, elle ne l'ordonne pour notre sanctification, pour notre éternel bonheur. Ah ! soyons sincères ; si comme la religion nous y invite, nous rapportions tout à notre salut, si nous ne perdions point de vue que nous ne sommes sur la terre que pour aller au Ciel, que nos peines nous paraîtraient légères ! Que dis-je ? Oh ! comme nous nous estimerions heureux de pouvoir si aisément acquérir une félicité qui durera autant que le Dieu qui en sera la source !

Mais non, nos pensées ne sont point les pensées que la foi fait naître dans l'esprit de ceux qui la possèdent ; ses voies ne sont pas nos voies. Insensés ! pourquoi nous plaignons-nous d'être malheureux puisque nous voulons l'être ? Ô religion ! sainte fille du ciel, tu es la meilleure amie de l'homme ! Tu guéris tous ses maux, tu consoles toutes ses douleurs. Est-il pauvre ? Tu lui montres son Créateur enveloppé de langes, dénué de tout, naissant dans une étable, couché dans une crèche, sur un peu de paille, prêchant l'Évangile du salut, et n'ayant pas où reposer sa tête ; est-il calomnié, tu lui rappelles que son Rédempteur le fut aussi, et qu'il le fut par ceux mêmes pour qui il répandait son sang ; est-il dans les angoisses qui accompagnent toujours la perte d'une personne qui nous est chère ? tu lui fais espérer que cette cruelle séparation ne durera qu'un instant, que celui qui est l'objet de ses regrets n'est mort que pour revivre de la vie des justes ; tu lui dis : encore un moment, encore un moment et vous serez heureux

SERMONS

P. 1973

ensemble pendant toute la durée des jours éternels. - Est-il infirme, est-il malade ? tu envoies vers lui ton ministre, tu le charges de lui présenter l'image de Jésus cloué sur la croix, vainqueur de la mort, et source de nos espérances, de l'oindre de l'huile du salut, de le nourrir du pain des forts, de le réconcilier avec le Dieu devant qui il va paraître, de soulever le voile qui cache l'avenir, et de lui montrer au delà du tombeau un juge inexorable pour le vice impénitent, mais un père plein de miséricorde pour ceux qui se sont convertis à lui dans la sincérité de leur cœur. Tu l'entretiens du néant des biens qu'il quitte, de la grandeur de ceux qui l'attendent. Ô religion sainte ! il est encore sur la terre, et déjà tu élèves sa pensée, tu transportes son âme dans les cieux ; ses yeux mourants, éclairés de ta lumière aperçoivent les portes de la Jérusalem d'en haut qui s'ouvrent pour le recevoir, les anges qui s'empressent de l'introduire dans le séjour de la paix, où il sera pendant les siècles des siècles, enivré de bonheur et de gloire.

Admirez, M. T. C. F, admirez ici avec moi le pouvoir surnaturel de la foi, qui change en bien tous les maux, qui occupe de la pensée d'une vie sans fin, celui que la mort va frapper dans un instant, qui nourrit l'homme d'espérances, qui le rend encore heureux au moment cruel où il va se séparer de tout ce qu'il aime. Ah ! M.F. ! que notre religion doit nous être chère ! Eh quoi, grand Dieu ! si nous ne l'avions pas, nous serions donc

P. 1974

comme ces peuples infidèles qui ne vous connaissent pas, qui ignorent ce que vous êtes et ce qu'ils sont, comme ceux qui négligent tous les moyens de salut que vous leur accordez, et qui ne vous ayant pas servi, seront éternellement rejetés de votre sein. Mais non, ô Dieu, ô Dieu de charité, nous sommes chrétiens, nous sommes la race choisie, la nation sainte ; mon Dieu, faites que la sainteté de nos œuvres réponde à l'excellence de notre vocation ; que nous soyons non seulement des disciples, mais encore les imitateurs de Jésus-Christ. .

Impies, cessez de nous enseigner vos doctrines désolantes ; cessez de nous raconter vos fables ; la loi du Seigneur est vraie, elle se justifie par elle-même. Elle répand la joie dans le cœur, elle est lumineuse, elle éclaire les esprits et donne la sagesse même aux simples enfants. Et vous, qui marqués du sceau de la religion, nourris de son lait, élevés par elle, avez oublié tous ses bienfaits et abandonné tous ses principes, revenez enfin de vos longs égarements. Ne vous faites point à vous-même illusion ; l'affliction et l'amertume sont sur la route dans laquelle vous marchez ; ah ! rentrez dans celle de la vérité, c'est la seule qui conduise au bonheur.

Ô Saints Mages, que l'Église honore en cette fête solennelle, je m'adresse à vous avec confiance, et je vous conjure de prendre entre vos mains mes intérêts et ceux des chrétiens qui m'écoutent...*(Inachevé)*.

457

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME. ¹

P. 1975

L'Église est dans le deuil, elle est plongée dans une douleur profonde ; déjà depuis plusieurs semaines, elle cherche à nous disposer à la pénitence ; elle nous invite à purifier nos consciences, à expier nos fautes, à pleurer sur nos égarements ; et malgré ses avertissements salutaires, elle voit ses enfants se livrer à une joie dissolue, et se faire de ses préceptes mêmes une occasion de nouveaux désordres. Ô jours vraiment infâmes, où les chrétiens recherchent la félicité des brutes ! jours affreux où la débauche semble être devenue une bienséance, où le

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

vice a perdu toute honte ! jours de licence et d'opprobre qui mériteraient d'être retranchés du temps et du nombre des jours que Dieu même a comptés ! *Non computetur in diebus anni, nec numeretur in mensibus*¹

Mais tandis que le monde élève si haut sa voix pour inviter les hommes à jouir de ses plaisirs corrompus, nos chaires resteront-elles muettes ? Non, non, M.F. ; et nous oserons parler de la pénitence, lors même que tout retentit des cris de la débauche ; nous oserons presser de se convertir, et de se convertir aujourd'hui, ceux mêmes que le monde appelle à ses fêtes, et nous leur dirons avec l'apôtre : *Pœnitementini et convertimini ut deleantur peccata vestra*².

Mais pour vous déterminer, M.F., à ouvrir vos cœurs au repentir et à sanctifier ce temps de miséricorde où nous allons bientôt entrer, il me semble que je dois commencer par vous montrer combien les fautes que vous avez commises sont énormes, et par conséquent combien vous devez craindre d'y en ajouter de nouvelles etc... . (*Lacunes*) ...surchargé d'un long remords ... se nourrir de remords....

458

SUR LES SOUFFRANCES.³

(Lundi saint)

P. 1976

Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamine vestigia ejus.

Jésus-Christ a souffert pour nous, afin que vous suiviez l'exemple qu'il vous a donné et que vous marchiez sur ses traces. (I *Ep. Sti. Petri*, c. 2, v. 21)

Hier mes frères, l'Église célébrait la mémoire de l'entrée triomphante de J.-C. à Jérusalem ; transportée d'allégresse en voyant son divin Epoux environné de gloire, elle unissait sa voix à celle des enfants d'Israël ; elle chantait avec eux : *Hosanna, au fils de David ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*. Cependant au milieu même des saints mystères, elle se rappelle que ceux qui honorent ainsi J.-C. et qui jettent leurs vêtements sur son passage, bientôt ouvriront contre lui une bouche avide de sang, qu'ils le déchireront et le mettront en pièces ; et aussitôt, sa joie se change en une tristesse profonde ; elle ne pense plus qu'aux souffrances de J.-C., qui lui deviennent pour ainsi dire présentes. Elle le pleure comme une mère pleure son fils unique que la mort lui enlève : *plangent eum planctu, quasi super unigenitum*⁴

Plus elle s'occupe de ces mystères de douleur, plus sa tristesse devient vive ; elle ordonne à ses ministres de se revêtir d'habits de deuil et ses prières ne sont plus que des gémissements et des plaintes. Bientôt, elle appellera tous ses enfants au pied de la croix. Adorez et pleurez, leur dit-elle, devant le Dieu qui vous a sauvés ; offrez-lui l'hommage de votre reconnaissance et de votre amour. Bientôt les autels dépouillés, les tabernacles ouverts, les lampes éteintes, tout nous rappellera si

P. 1977

vivement la Passion de notre bon Maître, qu'il n'y aura aucun de nous à qui on ne puisse dire avec l'apôtre : Jésus-Christ a été crucifié sous vos yeux : *ante quorum oculos J. C. proscriptus est, in vobis crucifixus*⁵.

¹ Jb., 3, 6.

² Ac., 3, 19.

³ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

⁴ Za., 12, 10.

⁵ Ga., 3, 1.

SERMONS

M.F., serons-nous témoins d'un si touchant spectacle sans en être émus, sans y être même attentifs ? Mériterons-nous qu'on nous applique ces paroles d'un prophète : le juste meurt et il ne se trouve personne qui médite cette mort en son cœur - *Justus perit et non est qui recogitet in corde suo*¹ ?

Ah ! plutôt, dans cette semaine vraiment sainte, recueillons avec soin les instructions salutaires que J.-C. nous donne du haut de sa croix ; écoutons la voix d'un Dieu mourant pour le salut du monde et apprenons de lui ce qu'il attend de nous.

Ne pouvant dans un seul discours rassembler et développer toutes les leçons qu'il nous donne par ses exemples, je crois, M.F., pour entrer dans l'esprit de l'Église en vous parlant des souffrances de J.-C., vous faire sentir la nécessité d'y prendre part et en même temps de vous faire voir combien la considération de ses douleurs est propre à nous consoler dans nos peines.

Ô mon Dieu, mes efforts seront inutiles, mes paroles seront vaines si la voix du sang de votre Fils ne se fait pas elle-même entendre. Qu'elle parle donc au fond des cœurs ! qu'elle remplisse d'espérance et de joie, l'âme de tous les fidèles qui m'écoutent ! Hélas ! il n'en est aucun qui n'ait vu des tribulations, qui ne connaisse la douleur et les larmes ! Ô mon Sauveur, que je serais heureux si en méditant avec eux

P. 1978

au pied de votre croix, je rendais leurs chagrins moins pénétrants et moins vifs, si je pouvais répandre sur leurs cœurs desséchés quelques gouttes de cette onction céleste qui coule de vos plaies avec votre sang.

Notre Seigneur n'a pas été une seule heure dans sa vie sans éprouver quelque humiliation et quelques souffrances. Sa vie n'a été qu'un long martyre ; un crèche lui servit de berceau ; il repose en naissant sur une poignée de paille, et à peine son corps est-il couvert de quelques misérables langes. Dès les premiers jours de son enfance, il se place lui-même au rang des pécheurs, et il fait couler sous le couteau de la circoncision les prémices de ce sang qu'il doit répandre pour le salut du monde ; bientôt après on le porte au Temple, et deux simples colombes sont le prix auquel on rachète le roi immortel de tous les siècles ; il passe ses trente premières années dans l'obscurité et dans l'exercice laborieux d'un état dur et pénible.

Il annonce la bonne nouvelle du salut à un peuple ingrat qui veut le lapider ; il répand partout des lumières et des bienfaits, et il est en butte à toutes sortes de contradictions et d'outrages ; les scribes orgueilleux, les pharisiens hypocrites s'élèvent contre lui et lui font un crime des miracles mêmes de sa bonté ; ses propres disciples exercent son inaltérable patience par leurs questions indiscretes, par leur grossièreté, par leur inconstance ; ils ne montrent qu'une honteuse faiblesse dans les dangers qui le menacent ; et lorsque son âme est triste jusqu'à la mort, ils refusent de veiller une heure avec lui ; ses ennemis acharnés se jettent sur lui, comme des lions furieux, et

P. 1979

bientôt il n'y a pas une seule partie de son corps qui ne soit une plaie, qui ne soit brisée comme parle un prophète : *constritus est*. Dans l'excès de ses maux, il se retourne vers son Père et son Père l'abandonne, il semble ne plus l'entendre ; du haut de sa croix il adresse aux hommes ces paroles si touchantes : Ô vous qui passez par cette route, arrêtez et voyez s'il y a une douleur semblable à ma douleur ; - et les hommes en font l'objet de leurs dérisions ; leurs

¹ Is., 57, 1.

paroles l'insultent et leur mépris secoue la tête : *Omnes videntes me deriserunt me : locuti sunt labiis et moverunt caput*¹.

Non seulement il boit jusqu'à la lie le calice de sa Passion, mais il en sent, il en savoure toute l'amertume, et il semble craindre qu'il s'en perde une seule goutte ; il se souvient que les prophètes lui ont promis un breuvage amer dans sa soif ; ses bourreaux ne pensent pas à le lui présenter, mais lui-même demande qu'on le lui donne : J'ai soif ! s'écrie-t-il, *Sitio* ! et puis baissant la tête, il dit que tout est consommé : *consummatum est*², et il meurt, dit Tertullien, après s'être rassasié du plaisir de souffrir : *saginari voluptate patientiae discessurus volebat*.

Or, mes frères, s'il a fallu que le Christ souffrît ainsi avant d'entrer dans sa gloire, nous qui avons été enfantés à la vie nouvelle par ses douleurs, pourrions-nous nous sauver sans souffrir ? Non, non ; et voilà l'apôtre saint Pierre qui nous déclare que le Christ n'a enduré tant de tourments qu'afin que nous suivions ses exemples et que nous marchions sur ses traces : *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus*³. - Il n'y a point de vérité plus souvent rappelée que celle-ci dans les saintes

P. 1980

Ecritures et sur lesquelles les apôtres aient insisté davantage ; elle est en quelque sorte, l'abrégé de tout l'Évangile.

Ainsi voyons-nous dans le livre des Actes que St Paul, parcourant de nouveau les contrées où il avait déjà annoncé l'Évangile, confirmait dans la foi les chrétiens de ces églises naissantes en leur montrant que c'est par beaucoup de peines et d'afflictions que nous devons entrer dans le royaume de Dieu : *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei*⁴. - Ô temps heureux, jours de bénédictions, de salut et de grâce, où les chrétiens s'affermisssaient dans la foi en entendant l'apôtre leur tenir un pareil langage !

Cependant, M.F., ce langage est celui de J.-C. même. Il disait à tous ses disciples, à tous sans exception : *dicebat autem ad omnes* - si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui même. - *Si quis vult venire post me, abnegat semetipsum*⁵

Quoi ! mon Dieu, vous voulez que chacun de nous s'arrache à tous les objets vers lesquels les penchants de la nature l'entraînent, qu'il châtie son corps, qu'il aime la croix, qu'il souhaite d'être méprisé, qu'il se fasse violence à lui-même et que sa vie ne soit qu'une pénitence continuelle ! Seigneur, cette doctrine est dure : *Durus est hic sermo*.⁶ - Cependant, nous répond-il, voilà ce que j'attends et ce que j'exige de vous ; j'ai porté ma croix, il faut que vous portiez la vôtre : *tollam crucem suam* - Quoi ! mon Dieu, cette croix si pesante et les ignominies et les douleurs et les opprobres qui l'accompagnent ? - Oui, car il faut que vous marchiez à ma suite, si vous voulez entrer dans mon repos et dans ma gloire, *et sequatur me* ! Et de quoi vous plaignez-vous ? Je ne vous demande que ce que j'ai fait moi-même : *et sequatur me*. Que d'hommes en entendant J.-C. parler de la sorte,

P. 1981

s'éloignent pour aller se jeter entre les bras d'un monde pervers qui les attire par la facilité de ses doctrines licencieuses ! *ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retro*⁷.

¹ Ps., 22, 8.

² Jn., 19, 30.

³ 1 P., 2, 21.

⁴ Ac., 14, 22.

⁵ Mt., 16, 24.

⁶ Jn., 6, 60.

⁷ Jn., 6, 66.

SERMONS

Nous-mêmes, M.F., ne sommes-nous pas ébranlés ? Plus nous devenons semblables à J. C. par nos afflictions et par nos peines, plus aussi, nous dit l'apôtre, les consolations qu'il nous donne sont abondantes, *sicut abundant passiones Christi in nobis ita et per Christum abundat consolatio nostra*¹ - Ô vous tous qui gémissiez sous le fardeau de la tribulation, approchez donc de lui avec confiance ; écoutez-le ; lui-même il se chargera de consoler toutes vos douleurs : *Ego, ego ipse consolabor vos.*

Bienheureux, nous dit-il, bienheureux ceux qui pleurent : *beati qui lugent !* Que ces paroles sont douces ! elles ont un charme secret, une onction pénétrante qui coule jusqu'au fond du cœur, qui le remplit d'espérance et de joie. Oh ! que j'aime à les redire, à les goûter, à les redire encore ces consolantes paroles : *bienheureux ceux qui pleurent !* Elles n'ont pu sortir que de la bouche d'un Dieu ; non, non, l'homme n'a pas dit : bienheureux ceux qui pleurent ! Si j'interroge les sages de la terre et si je leur demande ce que je dois faire pour être heureux, - les uns m'invitent à rechercher les biens présents, à savourer la fleur de la saison, à me couvrir de parfums et à me couronner de roses avant qu'elle se flétrissent : *coronemus nos rosis antequam marcescant*² ; - les autres m'assurent que le chemin des honneurs et des richesses est le seul qui conduise au bonheur ; - d'autres encore me conseillent de prendre l'indifférence pour compagne si je veux traverser sans inquiétudes et sans troubles le monde et ses illusions ; mais il n'y en a pas un, il n'y en a pas un seul qui me dise : bienheureux ceux qui pleurent ! Il n'appartient qu'à vous, Seigneur, de parler ainsi et de nous faire trouver la joie dans le

P. 1982

sein même de la douleur ; vous seul pouviez nous apprendre à voir dans les privations les plus pénibles, dans les chagrins les plus vifs, le gage précieux de notre bonheur à venir ! *beati qui lugent quoniam ipsi consolabuntur*³ !

Âmes affligées, ne vous abandonnez donc pas à la tristesse excessive ; jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de votre foi, et réjouissez-vous en voyant imprimé en vous le caractère de sa croix et de ses souffrances ; prêtez une oreille attentive à sa voix ; il vous dit comme à ce criminel qui fut si heureusement associé à ses opprobres et à son supplice : encore un moment et vous recevrez la couronne de vie : *amen dico tibi, hodie mecum eris in paradiso*⁴. Aujourd'hui, M.F., *Hodie !* quelle promptitude ! vous serez avec lui ! lui ! Quelle joie ! Quel repos ! Oh ! est-ce donc trop de souffrir un instant pour être heureux toujours ? La vie la plus longue passe, dit le prophète, comme l'herbe qui paraît et fleurit le matin et qui, le soir, se dessèche et tombe. Eh bien, nous plaindrons-nous d'être éprouvés pendant un temps si court, et de pouvoir mériter, par des peines passagères, d'entrer dans cette terre des vivants où toutes les larmes seront essuyées, et où nous goûterons éternellement l'abondance et les délices de la paix : *delectabuntur in multitudine pacis* ?⁵

C'était l'attente de cette récompense immortelle qui soutenait les justes de l'ancienne loi dans leurs adversités et dans leurs disgrâces. Job, sur son fumier, couvert d'ulcères et dans le plus affreux dénuement, possède son âme en paix et bénit la Providence, parce qu'il sait que son Rédempteur est vivant et qu'il le verra de ses yeux : *in carne mea videbo Deum meum*⁶.

La même espérance, inspire à Tobie, captif dans une terre étrangère, la résignation la plus parfaite, et soutient le courage de David, dans l'excès même de sa peine et de son trouble : Mon âme, dit-il, rejetait toute consolation ; elle s'est souvenue

¹ 2 Co., 1, 5.

² Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se fanent.

³ Mt., 5, 5.

⁴ Lc., 23, 43.

⁵ Ps., 37, 11

⁶ Jb., 19, 26.

P. 1983

de Dieu et elle a été comblée de joie ; j'ai considéré les jours anciens, j'ai eu dans ma pensée les années éternelles, et mon esprit a défailli dans l'extase : *Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui.*¹

Chrétiens, nous avons la même foi ; pourquoi donc supportons-nous si impatiemment les contradictions et les peines ? Dans le malheur, nous nous désolons et on n'entend sortir de notre bouche que des murmures et des plaintes ! Insensés que nous sommes ! que nos pensées sont vaines ! que nos vues sont courtes et trompeuses ! Nous ne croyons pas que si le bon Dieu afflige ainsi notre âme, c'est parce qu'il pense sur elle des pensées de paix, c'est parce qu'il médite sur notre misérable cœur des méditations d'amour : *ego scio cogitationes quas cogito super vos cogitationes pacis et non afflictiones*²

Oui, c'est parce qu'il l'aime qu'il ôte à nos passions l'aliment qui les nourrit et les enflamme, qu'il nous détache de tous les objets créés et nous en montre le néant. C'est enfin pour nous empêcher de nous égarer dans les voies corrompues où marchent les heureux du siècle, qu'il nous attache avec lui sur la croix.

Ici, M.F., j'en appelle à votre propre expérience, à ce que vous avez vu, à ce que vous avez plusieurs fois éprouvé vous-mêmes. Ceux qui sont élevés aux honneurs et dans la gloire, qui ne voient que des jours sereins et tranquilles, qui ne se refusent aucune jouissance, qui épuisent tous les plaisirs et que la verge de Dieu ne touche pas, sont-ils ceux qui le servent le mieux et qui l'aiment davantage ? Après une vie longue passée dans les délices, en un moment, dit le saint homme Job, en un moment, ils descendent dans le tombeau et cependant ils ont dit à Dieu : retirez-vous de nous, nous ne vous connaissons pas ; qui êtes-vous pour que nous vous adressions des prières ? A quoi cela nous servirait-il ? *Quid nobis prodest, si oraverimus illum*³ ? Oh ! qu'elles sont loin d'une âme affligée ces pensées de l'impie ! N'est-ce pas lorsque nous sommes dans un état d'amertume que nous nous tournons vers le bon Dieu avec plus d'empressement et de confiance ?

P. 1984

N'est-ce pas lorsque nous éprouvons des pertes inattendues, lorsque notre santé est ruinée ou chancelante, lorsque nos biens nous échappent, que nos amis, que nos parents nous trompent, que le monde nous rejette et nous repousse, n'est-ce pas alors que notre piété devient plus vive et plus tendre, que les devoirs de la religion nous semblent plus faciles à remplir, que nous nous occupons à former dans notre cœur les degrés qui nous élèveront à ce séjour fortuné qu'habitent les joies éternelles ? *Tantum modo sola vexatio intellectum dabit auditui.* (Isaïe, c. 28, 19)

M.F., bénissons donc le Seigneur tous les jours de notre vie ; quelle que soit sa volonté, adorons-le avec amour ; il sait mieux que nous, pauvres aveugles, ce qui nous convient, ce qu'il nous faut. Hélas ! nous ne voyons dans les ténèbres présentes, ni le vrai bien, ni le vrai mal. Dans l'autre vie, que nous découvrirons de merveilles qui nous échappent en celle-ci ! Alors, nous chanterons le cantique de reconnaissance éternelle pour les événements qui nous font pleurer ici-bas ; nous remercierons le Seigneur d'avoir tiré du trésor de ses miséricordes des afflictions qui nous ont été si salutaires.

M.T.C.F., je ne me lasse point de vous le redire ; soyez-en sûrs, si le bon Dieu nous éprouve c'est qu'il nous aime ; ne nous révoltons donc point contre ce qu'il nous donne pour aller à lui ; soyons toujours contents et tranquilles sous la main de sa Providence, et marchons en paix dans la voie qu'elle nous ouvre ; si elle permet que nous goûtions quelques moments

¹ Ps., 76, 5.

² Jr., 29, 11.

³ Jb., 21, 15.

SERMONS

de joie dans une vie pleine de misères, soyons heureux, avec reconnaissance ; célébrons ses miséricordes et sa bonté ; que nos chants soient des actions de grâce ; mais

P. 1985

aussi, dans nos afflictions, ne murmurons pas ; faisons plus, suivons le conseil de l'apôtre : réjouissons-nous encore : *omne gaudium existimate fratres mei, cum in tentationes varias incideritis*¹.

Et ne croyez pas qu'il nous demande une chose qui soit au-dessus de nos forces ; une nuée de témoins s'élèveraient contre vous, ils vous diraient que la grâce et les exemples de J.-C. sont assez puissants pour nous élever au-dessus des maux de la vie présente. Dans mes tribulations, s'écrie St Paul, je surabonde de joie : *surabundo gaudio*. J'entends, dit St Ignace², j'entends au fond de mon cœur, une voix qui me répète sans cesse : Ignace, que fais-tu ici-bas ? - Oh ! qu'il me tarde de devenir le froment de Jésus-Christ et d'être broyé sous la dent des lions affamés ! Souffrir ou mourir, c'était le désir le plus ardent du cœur de sainte Thérèse³. J.-C. demande à St Jean de la Croix⁴, quelle récompense il veut obtenir de ses immenses travaux : Seigneur, répond-il, faites que je souffre ! St François Xavier⁵ voit en esprit les persécutions qui l'attendent dans la carrière qu'il va parcourir, et il s'écrie : Encore plus, mon Dieu, encore plus !

Hommes de la terre, qui vivez dans l'ivresse des plaisirs et qui repoussez avec tant de soin tout ce qui pourrait troubler vos joies mondaines, hommes de la terre, ce langage paraît insensé à votre aveugle sagesse ! Eh ! comment pourriez-vous le comprendre ? Vos doctrines désolantes et perverses laissent le malheureux seul avec les chagrins qui le dévorent et ne lui montrent dans l'avenir que l'image affreuse d'une destruction sans retour. Pour nous, chrétiens, nous élevons plus haut nos pensées ; déjà nous voyons les cieus ouverts et Jésus placé à la droite de Dieu son Père : *Ecce video caelos*

P. 1986

*apertos et Jesum stantem a dextris Dei*⁶.

Notre souverain prêtre est maintenant dans le saint des saints, toujours vivant pour intercéder pour nous ; et c'est de là que descend cette force toute céleste qui nous fera mépriser la terre et suivre jusque dans le ciel notre divin Précurseur. (*Heb.* , c. 6, v. 20)

Nous le contemplons dans sa gloire, où il nous attend pour récompenser notre courage et notre patience : de là, il nous montre sa croix pour nous animer et nous soutenir. Il n'a épargné à son corps ni la faim ni la soif, ni les fatigues ni les sueurs, ni les infirmités ni la mort ; il n'a épargné à son âme ni les inquiétudes ni la crainte, ni le trouble ni la tristesse ; il a comme nous passé par toutes sortes d'épreuves.

Non, vous ne périrez pas, - (et c'est Dieu même qui vous parle dans ce moment par ma bouche) -. Vous ne périrez pas, ô vous qui aurez porté avec résignation et avec courage la croix et les opprobres de J.-C., vous qui aurez été, pour me servir de l'expression même de l'apôtre, qui aurez été *configurés à la mort de votre Sauveur*. Ne craignez point ; le ciel et la terre passeront, mais la parole de celui qui a dit que votre tristesse serait changée en joie, sera

¹ Jc., 1, 2.

² Ignace (1er siècle – v. 107), évêque d'Antioche et martyr. Il a écrit sept Epîtres qui sont des témoignages sur l'Église ancienne.

³ Ste Thérèse de Jésus (1515-1582), née à Avila (Espagne), réformatrice du Carmel, écrivain mystique.

⁴ St. Jean de la Croix (1542-1591), religieux espagnol, docteur de l'Église. Réformateur de l'ordre des Carmes, et grand mystique. Auteur du *Cantique spirituel* (1584).

⁵ Francisco de Jaso, dit François Xavier (1506-1552), jésuite espagnol. Un des premiers membres de la Compagnie de Jésus, il évangélisa l'Inde portugaise et le Japon.

⁶ Ac., 7, 56.

éternellement immuable. Oh ! qu'elles seront douces les consolations qui inonderont votre âme, lorsque prêts de rendre le dernier soupir, le ministre de la religion vous présentera l'image de Jésus crucifié en vous disant de sa part : Mon frère, prenez avec confiance, prenez entre vos mains cette croix sur laquelle vous avez été attaché avec votre divin Maître ; collez-la sur vos lèvres mourantes ; elle est pour vous le gage

P. 1986 (*suite*)

d'une félicité sans bornes qui, tout à l'heure, va commencer pour ne jamais finir ; réjouissez-vous, il vient le jour des miséricordes ; elle vient la nuit destinée aux cantiques ; vous avez semé dans les larmes, vous moissonnez dans l'allégresse ; avancez, avancez sans rien craindre vers la Jérusalem d'en haut ; voyez : déjà ses portes s'ouvrent pour vous recevoir ; voilà les anges qui s'empressent de vous introduire dans ce séjour de la paix, où vous serez enivré de bonheur et de gloire, pendant toute la durée des jours éternels. Amen.

Le temps des afflictions n'est qu'un instant par rapport à l'éternité, et cet instant produit en nous le poids immense d'une souveraine gloire.

459

EXORDE POUR LE DIMANCHE DE LA QUASIMODO.¹

P. 1986 bis

(*Première rédaction*) :

Depuis huit jours nos églises retentissent de cantiques d'allégresse. Jésus est sorti du tombeau, il est ressuscité, et tous les chrétiens environnent ses autels pour célébrer dans ces fêtes solennelles son triomphe et sa gloire. Ils entrent dans les parvis de nos temples chantant dans leurs hymnes la victoire que leur Sauveur a remportée sur la mort : *Hæc est dies*.

Mais en même temps, M.F., que nous nous livrons aux transports de la joie en nous rappelant ce grand prodige de la puissance de notre Dieu, ce miracle éclatant, fondement inébranlable de la religion sainte dont nous sommes les enfants, n'oublions pas l'avertissement que nous donne l'apôtre St Pierre dans les paroles de mon texte : Jésus est entré dans cet état de gloire où nous le voyons aujourd'hui, par les tribulations, par les souffrances, et il nous a laissé ces exemples, afin que nous marchions à sa suite : *Christus*, etc.

Je veux donc dans ce moment, M.F., vous entretenir d'une vérité si importante, ordinairement, hélas ! si peu connue, et si peu sentie, erreur funeste ! aveuglement déplorable. On croit pouvoir être chrétien sans imiter J.-C. et on espère un jour partager sa gloire sans avoir partagé ses douleurs. Ne laissons pas passer ces fêtes solennelles sans prendre la résolution sincère de marcher sur les traces sanglantes de notre bon Maître ; lui-même il nous le commande ; je vous le ferai voir d'abord en peu de mots, et je vous montrerai ensuite que rien n'est plus propre que la considération de ces douleurs à nous consoler dans nos peines.

(*Deuxième rédaction*) :

Depuis huit jours, nos églises retentissent de cantiques d'allégresse. Jésus est sorti du tombeau ; il est ressuscité plein de vie, et les chrétiens environnent en foule ses autels pour

P. 1987

célébrer son triomphe et sa gloire ; ils entrent dans les parvis de nos temples, chantant dans leurs hymnes la victoire que leur Sauveur a remportée sur la mort : *Surrexit Dominus vere*.

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

Mais en même temps, M.F., que nous nous livrons aux transports de la reconnaissance et de la joie en nous rappelant ce grand prodige de la puissance de notre Dieu, ce miracle éclatant, fondement inébranlable de notre religion sainte, n'oublions pas l'avertissement que nous donne l'apôtre st. Pierre dans les paroles de mon texte : Jésus est entré dans cet état de gloire où nous le voyons aujourd'hui, par les tribulations, par les souffrances, et il veut que nous suivions ses exemples et que nous marchions sur ses traces : *Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus*¹.

Voulez-vous être associés à son bonheur et entrer dans son repos, il faut que vous partagiez ici-bas ses opprobres et ses douleurs ; vérité bien importante et ordinairement bien peu connue, bien peu sentie ; puissé-je, M.F., après vous l'avoir en peu de mots démontrée, vous faire voir qu'en même temps que J.-C. nous impose l'obligation de souffrir avec lui, il nous présente les motifs les plus propres à nous consoler dans nos peines.

460

EXORDE POUR LA FÊTE DE ST. MÉLOIR².

P. 1988

(Fragment).

Les saints ont été des copies vivantes de J.-C. Il a souffert, ils ont souffert aussi ; et ce qui distingue particulièrement celui dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, c'est que sa vie tout entière n'a été qu'une suite de tribulations et d'épreuves. Dès l'âge le plus tendre, ayant perdu son père, un oncle avare et cruel entre les mains duquel il resta, lui fit couper plusieurs membres et après l'avoir laissé quelque temps vivre caché au fond d'un monastère le fit égorger.

Ainsi dans tous les siècles les peines et les souffrances ont été le partage des enfants de Dieu ; heureux ceux qui comme saint Méloir en ont senti tout le prix et se sont sanctifiés au milieu d'elles !

C'est pour vous exciter, M.F., à imiter sa résignation, son courage, sa patience que j'entreprends de vous montrer que pour être un jour admis dans le royaume de Jésus-Christ, il faut nécessairement partager ici-bas ses opprobres et ses douleurs* ; après vous avoir en peu de mots établi cette vérité si peu connue, si peu sentie je vous présenterai les considérations qui m'ont paru les plus propres à adoucir vos peines, et à rendre vos chagrins moins pénétrants et moins vifs.

461

LES SOUFFRANCES. (Exorde pour la fête de St Méloir)

P. 1989

Tous les saints ont imité J.-C. Il a souffert, etc. ³

AFIC⁴. 009. 06. 009. Ro.

¹ 1 P., 2, 21.

² Patron de la paroisse de Saint-Méloir-des-Ondes.

³ Reprise du texte précédent, P. 1988, jusqu'à l'astérisque.

⁴ AFIC : Archives des Frères de l'Instruction Chrétienne.

462

LES SOUFFRANCES

P. 1990

(Exorde) :

Vous désirez tous, M.F., être admis un jour dans le royaume de Dieu et goûter éternellement le bonheur qu'il prépare à ses élus. Eh bien, je viens vous montrer aujourd'hui la seule route qui conduise à ce terme heureux que vous voulez atteindre ; je viens vous faire voir Jésus-Christ marchant le premier dans la carrière qu'il vous a ouverte, poursuivant tout ce que les hommes fuient, méprisant tout ce qu'ils désirent, endurant volontairement tous les maux qu'ils redoutent et dans cet état de souffrance nous disons d'un ton ferme :

Chrétiens, si vous voulez être associés à sa gloire, il faut nécessairement que vous partagiez ici-bas ses opprobres et ses douleurs. Vérité ordinairement bien peu connue, bien peu sentie ! Après l'avoir établie en peu de mots, je vous présenterai les considérations qui m'ont paru les plus propres à vous la faire goûter, à adoucir toutes vos peines, et à vous consoler dans vos malheurs.

Ô mon Dieu, parmi ceux qui m'entendent, hélas ! plusieurs ont éprouvé tout récemment des pertes cruelles qui ont déchiré leur cœur, et dont le souvenir toujours présent les afflige et les désole, tous ont vu la tribulation, tous... *(Inachevé)*

463

CONFÉRENCE SUR LA RÉSURRECTION DE J. C. ¹

P. 1991

Surrexit Dominus vere. Le Seigneur est vraiment ressuscité ! (En *St. Luc*, c. 24, v. 34)
(Première rédaction) :

Une croix est élevée sur le calvaire ; un homme y est attaché, je fixe sur lui mes regards et je lis au dessus de sa tête cette inscription : Jésus de Nazareth, Roi des Juifs ! - *Jesu Nazarenus, Rex Judæorum*. Quel Roi ! sa couronne est un tissu d'épines, son sceptre est un roseau, son corps meurtri, épuisé par de longs tourments n'est qu'une grande plaie sur laquelle on a jeté par dérision quelques lambeaux de pourpre et d'où le sang coule de toutes parts en abondance. Son côté et son cœur ont été percés d'un glaive. Tout à coup, il jette un cri, ses yeux se ferment, sa tête se penche, il rend le dernier soupir : *inclinato capite emisit spiritum*². Les bourreaux s'approchent

P. 1992

pour lui rompre les membres ; mais le centurion déclare que cela est inutile, car il est mort et tout le peuple confirme son témoignage.

Aussitôt on l'ensevelit, on l'embaume avec de la myrrhe et de l'aloès, suivant la coutume, et on le dépose dans un sépulcre neuf creusé dans le roc. Les Juifs mettent leur sceau sur la pierre qui couvre le sépulcre et des gardes sont placés autour pour en défendre l'approche.

(Deuxième rédaction) :

Une croix est élevée au sommet du calvaire, je fixe mes regards sur celui qui y est attaché, et je lis au-dessus de sa tête cette inscription - *Jesu Nazarenus, Rex Judæorum*. Oh ! quel Roi ! sa couronne est un tissu d'épines, son sceptre est un roseau, son cœur est percé d'une lance, son corps épuisé par de longs tourments n'est qu'une grande plaie d'où le sang coule en abondance et sur lequel on a jeté par dérision quelques lambeaux de pourpre. Tout à

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Jn., 19, 30.

SERMONS

coup, il jette un cri, ses yeux se ferment, sa tête se penche, et il expire en disant : tout est consommé, *consummatum est*.¹ Aussitôt les bourreaux se préparent à rompre les membres du supplicé ; mais leur chef, le centurion, déclare

P. 1992

que cela est inutile, parce qu'il est mort et tout le peuple confirme son témoignage.

On descend le corps de la croix ; on l'embaume, suivant la coutume, avec de la myrrhe et de l'aloès, et on le dépose dans un sépulcre neuf creusé dans le roc. Les Juifs mettent leur sceau sur la pierre qui couvre l'entrée du sépulcre et ils placent des gardes autour pour en défendre l'approche

P. 1992

(suite du sermon) :

Trois jours après, une voix retentit dans Jérusalem : Le Seigneur est vraiment ressuscité : *Surrexit Dominus vere*. La Synagogue effrayée crie à l'imposture ! Les disciples de Jésus de Nazareth n'en répètent pas moins avec une confiance pleine de joie : Le Seigneur est vraiment ressuscité - *Surrexit Dominus vere !* - Auxquels croirons-nous, de la synagogue ou des disciples ? Depuis dix-huit siècles, l'immense société des Chrétiens a cru à la déposition des disciples, s'est-elle trompée ? Elle prétend que s'il n'y a point de fait plus merveilleux que la résurrection de J.-C., il n'en existe point aussi de plus certain, de sorte qu'il n'en faut admettre aucun comme indubitable si l'on doute de celui-ci.

Examinons les preuves de cette confiance et voyons

P. 1993

si elles ne sont pas de nature à convaincre tous les hommes de bonne foi. En deux mots, les voici : la Résurrection de J.-C. a été portée au plus haut degré de certitude pour les apôtres, par la prédiction que J.-C. en avait faite, par le rapport des saintes femmes, par le témoignage de tous les sens.

La Résurrection de J.-C. est portée pour nous au plus haut point de la certitude, par le témoignage des apôtres, par la conduite des Juifs, par tous les événements qui suivirent la mort du Sauveur, et qui seraient inexplicables, ou plutôt, qui eussent été tout à fait impossibles, si sa Résurrection n'avait pas été réelle.

Ces deux propositions feront le sujet et le partage de ce discours, pour lequel je n'ai pas besoin de réclamer votre attention, car vous sentez déjà aussi bien que moi que de la vérité de ce miracle dépend la vérité de la religion tout entière. Sans doute, vous en êtes déjà pleinement convaincus ; cependant, il est bon de vous en rappeler les preuves, et d'ailleurs, dans un siècle d'incrédulité et de licence, il est toujours bien utile pour un chrétien de s'affermir de plus en plus dans sa foi, en voyant combien ses fondements sont solides.

Mais avant de commencer, je dois faire observer que, lorsqu'il s'agit d'établir une preuve historique, il faut supposer que ceux devant qui l'on parle reconnaissent et admettent les règles de logique et de bon sens, d'après lesquelles tous les hommes, dans tous les temps, ont formé leur jugement

P. 1994

sur les faits ; quant aux autres hommes qui font si peu de cas de leur raison, qu'ils ne prennent pas même le temps de la (...), qui se font en quelque sorte une raison à part, variable comme leurs caprices, ils excitent la pitié ; on peut les plaindre, mais il n'y a rien à leur dire car... .
(lacune dans le texte).)

¹ Jn., 19, 30.

Dieu a révélé l'avenir à ses prophètes, et l'ayant rendu, en quelque sorte, présent pour eux, ils ont écrit la vie de J.-C. avant sa venue, avec autant d'exactitude de détails et de circonstances que les Evangélistes mêmes. Ainsi pour ne parler que du miracle de la résurrection, David, après avoir vu le Messie qui devait naître de sa race, couvert d'ignominie, rassasié d'opprobres, chante la gloire et les triomphes de cet homme de douleur dont on a percé les pieds et les mains, dont on a compté tous les os. Le Seigneur, dit-il, ne laissera pas l'âme de son Christ dans la mort, il ne permettra pas que le saint soit sujet à la corruption du tombeau, *nec dabis sanctum tuum videre corruptionem*¹. Promesse magnifique que J.-C. s'applique à lui-même lorsque, répondant aux Juifs qui lui demandaient un miracle, il leur dit qu'*ainsi que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, il sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre* et qu'ensuite il en sortira, non par la puissance d'un autre mais par sa propre vertu.

P. 1995

Or, évidemment, si J.-C. n'avait pas eu le pouvoir d'accomplir une prédiction si positive, il ne l'aurait jamais faite, car, quel en eût été l'effet certain ? Le prodige qu'il donnait d'avance comme devant être le grand témoignage de sa doctrine n'ayant pas lieu, il eût été, par cela seul, convaincu d'imposture, et ses disciples trompés par sa parole eussent aussitôt cessé d'y croire. Le voilà donc qui fait dépendre le succès de sa prédication et l'existence même de la religion qu'il a entreprise de fonder, de quoi ? d'une preuve qui ne se vérifiera jamais ; et il le sait bien, car enfin qui peut-il espérer de tromper après sa mort ? Quels moyens de séduction et de fraude lui restera-t-il dans son tombeau ? Mais jusqu'ici les impies les plus hardis dans leurs blasphèmes, s'ils ont nié sa mission divine, n'ont pas du moins refusé de reconnaître en lui une sublime vertu, une haute sagesse ; et pourtant, agir et parler de la sorte eut été de sa part une folie manifeste, puisque, je le répète, par cette promesse insensée, il eût infailliblement renversé son propre ouvrage, et à jamais déshonoré sa mémoire.

Bien plus, ce n'est pas seulement à ses disciples qu'il confie dans le secret une prédiction si étonnante : c'est en présence de ses ennemis qu'il la publie hautement, comme pour défier leur haine ; il les prévient qu'il ressuscitera, non pas à une époque indéterminée et lointaine, mais *le troisième jour* après sa mort, afin qu'ils se tiennent en garde contre toute espèce de surprise. Entre eux et lui tout sera

P. 1996

donc éclairci, décidé *en trois jours*, et ces jours seront ceux où ils auront en leur pouvoir son corps inanimé. Il ne s'agit que de veiller pendant quelques heures sur ce cadavre ; s'il ne se ranime point sous leurs yeux et pour ainsi dire entre leurs mains, au moment fixé, J.-C., comme je le remarquais tout à l'heure, était par cela seul convaincu de mensonge.

Or, je demande que l'on me donne une explication raisonnable de cette assurance inouïe avec laquelle il se soumet volontairement et de plein gré à une pareille épreuve. Qui l'y engageait ? Qui l'y forçait ? Dira-t-on qu'il comptait sur la crédulité et le courage de ses disciples ? Quoi, de ses disciples ? mais, après sa mort, qu'avaient-ils à faire, sinon d'attendre l'événement pour savoir avec certitude s'il ne les avait pas abusés et séduits ? N'avait-il pas rendu impossible toute tentative de fraude de leur part en avertissant les Juifs de s'y opposer ? Et d'ailleurs, les disciples que l'on nous représente comme des hommes enthousiastes, comme des hommes faciles à entraîner et à persuader, l'étaient-ils donc en effet ? Voyez de quelle manière ils accueillent les saintes femmes, lorsqu'elles rapportent que J.-C. leur était apparu et qu'ils le verraient bientôt eux-mêmes dans la Galilée ; loin d'ajouter foi à leurs témoignages,

¹ Ps., 16, 10.

SERMONS

ils les traitent d'extravagance : *et visa sunt ante illos quasi deliramenta verba ista*¹.
Cependant, ces femmes pieuses

P. 1997

étaient-elles indignes d'être crues sur leur parole ? Elles étaient allées au sépulcre, en pleurant, pour y verser des parfums sur le corps de leur bon maître ; elles n'avaient point d'autre dessein ; leur imagination était si peu prévenue que Marie-Madeleine lui parla sans le reconnaître d'abord. Qu'est-ce donc qui les avait fait passer en un instant d'une profonde affliction à la joie la plus vive ? En supposant même qu'elles se fussent trompées, dans quelques-unes des circonstances de leur récit, toujours était-il certain qu'elles avaient trouvé les gardes dispersés, le tombeau vide et qu'elles n'avaient pu à cet égard se faire illusion.

Du moins, fallait-il approfondir un fait dont les conséquences étaient si graves ; et quand on voit les apôtres le rejeter sans examen, on est tenté de leur adresser à tous le reproche que fit J.-C. à deux d'entre eux qu'il rencontra sur le chemin d'Emmaüs : Ô insensés et cœurs tardifs à croire !

Mais hélas ! dans le trouble que leur avait causé la mort de Jésus, leur foi en ses promesses s'était presque éteinte, et ils avaient perdu jusqu'à l'espérance ; *sperabamus*, disent-ils. Pour que leur confiance commence à renaître, il faut que Pierre et les deux disciples qui l'avaient reconnu à la fraction du pain, viennent attester de nouveau que le Seigneur est vraiment ressuscité : *Surrexit Dominus vere et apparuit Simoni*. Ils n'en sont tous pleinement convaincus qu'au moment

P. 1998

où paraissant et se tenant debout au milieu d'eux, il leur dit : Voyez mes mains et mes pieds, et reconnaissez que c'est moi-même, touchez et voyez ; un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai. Mais comme ils ne croyaient point encore et qu'ils demeuraient dans l'étonnement, à cause de leur joie, il leur dit : Avez-vous ici quelque chose à manger ? Ils lui offrirent un morceau de poisson grillé et un rayon de miel. Et après qu'il eut mangé devant eux, prenant ce qui restait, il le leur donna.

Leur incrédulité fut alors entièrement vaincue ; et comment ne l'aurait-elle pas été ? Quelles précautions peut-on prendre pour éviter l'erreur qu'ils n'aient pas prises ? Dites-nous donc ce que vous auriez demandé de plus si vous aviez été l'un d'eux ? Et quand st. Thomas, absent lors de cette première apparition, refuse de s'en rapporter au témoignage unanime de ses frères, dont la sincérité ne pouvait lui être suspecte, et déclare qu'il ne croira point s'il ne voit dans les pieds du Seigneur la marque des clous, s'il ne met le doigt dans l'ouverture de ses plaies, et la main dans son côté, ne l'accusez-vous pas d'opiniâtreté et d'une défiance excessive ? Quel est l'homme raisonnable qui hésite à regarder comme avérés et indubitables une foule de faits appuyés sur des preuves bien moins multipliées et bien moins fortes que ne l'était celui-ci ?

P. 1999

Les apôtres l'ont vérifié par tous leurs sens ; encore une fois que voulez-vous de plus ? Direz-vous qu'ils se sont tous imaginé follement voir ce qu'ils ne voyaient pas ? entendre ce qu'ils n'entendaient pas, toucher un corps véritable au lieu d'un vain fantôme ? Cette supposition serait inadmissible quand même J.-C. n'aurait apparu qu'une seule fois à ses disciples ; comment donc pourrait-on dire que cette illusion prodigieuse s'est prolongée pendant quarante jours, et qu'elle fut partagée par les cinq cents disciples auxquels il se montra dans la Galilée et qui tous le connaissaient parfaitement, puisqu'ils l'avaient

¹ Lc., 24, 11.

accompagné et suivi dans le cours de ses prédications pendant plusieurs années ? Certes si, après un examen attentif et si souvent répété, les disciples se sont trompés en prenant un autre homme pour celui avec qui ils avaient vécu si longtemps et avec qui ils croyaient encore converser, nous n'avons plus aucun moyen de constater l'identité de qui que ce soit ; ainsi, lorsqu'on amènera quelqu'un devant un tribunal, on ne saura qui est celui qu'on juge, ni même si c'est un être réel ; en vain des témoins nombreux viendront-ils dire : Nous reconnaissons sa voix, ses traits, c'est bien lui ; - on pourra toujours leur répondre : vous vous trompez, ce n'est qu'un fantôme ! Mais il marche, il mange, il boit, il parle ; et ses discours ne sont qu'une suite, un développement de ce

P. 2000

qu'il nous disait autrefois et de ce que lui seul pouvait savoir. - Qu'importe ? ce n'est qu'un fantôme ! - Mais nous remarquons sur ses pieds, sur ses mains, sur son corps, des signes qui lui sont particuliers, des cicatrices impossibles à imiter, impossibles à méconnaître. - Qu'importe ! ce n'est qu'un fantôme ! Mais, nous le touchons - Qu'importe ! ce n'est qu'un fantôme ! - Mais nous sommes cinq cents qui depuis quarante jours le voyons, l'entendons, le manions en quelque sorte. - Seriez-vous cinq mille, qu'importe ! vous vous trompez tous : ce n'est qu'un fantôme ! -

Incrédules, telles sont les absurdités que vous êtes obligés d'admettre. Si vous vous défendiez en tenant un pareil langage devant un tribunal des hommes et d'après de pareils principes, on ne daignerait pas même vous écouter ; que sera-ce donc au tribunal de Dieu ? Pensez-vous que vous vous justifierez devant lui d'avoir abjuré la foi en disant : Seigneur, il nous a plu, auparavant d'abjurer la raison et le bon sens ?

Il est donc démontré que les apôtres ont dû savoir avec certitude si Jésus-Christ était ressuscité ou non ; il nous reste à examiner s'ils ont pu entreprendre de nous faire croire à la vérité de sa Résurrection sans y croire eux-mêmes.

Que douze pauvres pêcheurs du lac de Génézareth soient convenus de quitter leurs barques et leurs filets, de sacrifier leur repos, leur liberté et leur vie même pour établir dans le monde

P. 2001

entier la croyance d'un fait qu'ils savaient être faux ; quoi de plus (incroyable) impossible ? Que, pendant la vie de leur maître et sous ses yeux, ils eussent défendu sa personne et ses doctrines, parce qu'ils pouvaient se flatter d'être associés plus tard à son triomphe, cela se conçoit ; mais qu'après avoir été témoins de l'ignominie de son supplice, qu'après qu'il n'est plus au milieu d'eux, pour soutenir leurs espérances et animer leur courage, ils se dévouent sans motifs, pour venger sa gloire ; qu'ils montrent alors une intrépidité qu'aucun péril n'effraye, eux qui auparavant tremblaient à la voix d'une simple femme et fuyaient à l'approche du moindre danger, assurément ce serait un prodige plus grand que tous ceux que l'on nie ; car enfin, demande St Jean Chrysostome, pour réussir dans sa folle entreprise, sur quoi donc auraient-ils compté ? - Sur la force et l'entraînement de leur éloquence ? ils étaient sans lettres et les plus ignorants des hommes - Sur leurs richesses ? ils ne possédaient pas une obole, ils n'avaient pas même un bâton pour soutenir leurs corps affaiblis par la fatigue, de chaussures pour en revêtir leurs pieds. - Sur l'éclat de leur naissance ? ils étaient tous des rangs du peuple et nés dans les dernières classes de la société. - Sur leur grand nombre ? ils n'étaient que douze, et encore devaient-ils se séparer et se disperser dans l'univers. - Sur les promesses de J.-C. ? quelles promesses ? S'il n'avait point accompli celle de sa résurrection,

SERMONS

P. 2002

quelle confiance pouvaient-ils avoir dans les autres ? Mais quels sont donc les avantages qu'ils espèrent de l'exécution de ce projet insensé ? Je les cherche et je ne les trouve pas. Qu'ont-ils à attendre ? Dans le monde, les outrages, les chaînes, les verges, la mort ; dans l'autre les châtiments que Dieu, vérité suprême, réserve à ceux qui portent un témoignage impie contre elle.

A quoi donc songent-ils ? d'où vient ce délire ? parmi eux, ne s'en rencontrera-t-il pas au moins un qui, retenu par la crainte de Dieu ou par celle des hommes, refusera de prendre part à ce mystère d'iniquité ? D'autres, vaincus par les tourments ou par les remords n'essayeront-ils pas de réparer leur crime en en faisant l'aveu ? Non, tous sans exception, soit qu'ils demeurent réunis, soit que de grandes distances les séparent, rendent jusqu'à leur dernier soupir le même témoignage et c'est sous le fer des bourreaux qu'ils s'écrient : Si le Christ n'est pas ressuscité, *nos souffrances sont inutiles*, notre foi est vaine. *Si Christus non resurrexit, vana est fides nostra*¹.

Or, remarquons-le bien, ce ne sont pas ici des hommes qui exposent leur vie pour défendre des opinions mais qui la sacrifient pour attester un fait sur lequel, comme nous l'avons prouvé jusqu'à l'évidence, ils n'ont pu être trompés. Ce ne sont point des fanatiques qui se précipitent sur le glaive plutôt que de renoncer à des erreurs qu'ils ont reçues sans examen ; ce sont des témoins qui disent : Nous

P. 2003

avons vu, et qui meurent ! Et quels témoins ! Jamais personne ne posséda à un si haut degré l'esprit de paix, de charité, de sagesse, de désintéressement, de simplicité, de patience, de douceur, et en même temps qu'ils donnent au monde l'exemple de tous les genres de courage, ils lui donnent celui de toutes les vertus.

Toutefois, si leur déposition vous est suspecte, si vous ne voulez pas y croire, du moins croyez aux Juifs puisque c'est à ceux-ci que vous avez ce semble réservé votre confiance ; vous allez les entendre ; ils prouveront la résurrection du Sauveur avec d'autant plus d'évidence qu'ils inventeront des fables plus grossières pour la rendre douteuse ; car il est clair que si ce fait avait été faux, ils n'auraient pas eu besoin d'en donner et n'en auraient pas donné en effet les explications si absurdes.

Le bruit s'étant répandu que le corps de Jésus n'était plus dans le sépulcre, les Princes des prêtres, instruits par les soldats de toutes les circonstances de ce grand événement, cherchèrent à en affaiblir l'impression, à en prévenir les suites ; et que dirent-ils ? Ils dirent que les disciples de Jésus avaient furtivement enlevé son corps pendant le sommeil des gardes. Quoi, ces gardes choisis, non par Pilate, mais par les Juifs eux-mêmes, et par conséquent parmi les soldats les plus dévoués et les plus fidèles, s'endorment tous au moment précis où doit se faire l'enlèvement du précieux dépôt qui leur est confié ! Plusieurs hommes roulent péniblement et nécessairement avec bruit, la grande pierre qui

P. 2004

fermait le sépulcre ; ils y descendent ; ils s'y arrêtent assez de temps pour dépouiller le mort de ses bandelettes et des linges qui l'enveloppent ; ils plient tranquillement ces linges, comme s'ils n'avaient rien à craindre ; ils emportent le cadavre, et chargés de ce pesant fardeau, ils marchent si légèrement qu'aucun des gardes ne se réveille ! et ce sont cependant ces témoins endormis qui n'ont pu, de leur propre aveu, ni rien voir, ni rien entendre, qui accusent les apôtres d'un crime si hardi, ou pour mieux dire si évidemment impossible !

¹ 1 Co.,15, 17.

Je le sais ; il n'y a pas un incrédule qui osât aujourd'hui soutenir sérieusement la vérité d'un pareil récit. Chacun se travaille donc à imaginer des explications plus probables d'un fait si extraordinaire ; mais, plus ces explications, quelles qu'elles soient, semblent simples et naturelles, moins on doit y croire et pourquoi ? c'est que les Juifs les eussent données si elles eussent pu l'être avec quelque apparence de vraisemblance, et de succès ; donc, si les Juifs, plus intéressés que personne à prouver la fausseté de ce miracle, n'ont pu le faire dans le temps même où il s'est opéré, il est trop tard après dix-huit siècles pour chercher à en ébranler la certitude par des objections nouvelles.

Mais poursuivons : quelle différence entre la conduite des apôtres et celle des Princes des prêtres ! Les apôtres, autrefois timides, paraissent des hommes nouveaux, quel courage ! quelle constance ! quelle

P. 2005

fermeté et quelle vivacité de foi ! Ils s'en vont publier la résurrection de leur divin maître, où donc ? dans quelque lieu obscur, en présence de quelques hommes grossiers disposés d'avance à tout croire ? Non, mais sur les places de Jérusalem, sous les portiques du temple ; et c'est au milieu des prêtres, des anciens, des scribes assemblés, que Pierre fait entendre ces paroles : Princes du peuple, apprenez, et que tout Israël sache que cet homme que vous voyez devant vous (c'était un boiteux de naissance) a été guéri au nom de Jésus de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts - *quem vos crucifixistis et quem Deus suscitavit a mortuis*¹ - Que vont faire les chefs de la synagogue pour repousser une accusation si grave ? Ils menacent les apôtres ; ils leur défendent de prêcher ; un brutal : taisez-vous, voilà leur seule réponse ; leur seul moyen de justification. Et, pourquoi donc se tairaient-ils ? Princes du peuple, pourquoi n'osez-vous les démentir ? Pourquoi, par une information juridique ne pas les convaincre d'imposture, lorsque ce serait si facile ? Pourquoi ne pas appeler en jugement et ne pas punir les soldats qui ont trahi leur devoir en laissant enlever le corps de Jésus ? Pourquoi être indulgents envers ces grands coupables, jusqu'au point de ne pas leur faire une réprimande ? Encore une fois, pourquoi ne demandez-vous aux apôtres que le silence ? Commandement d'ailleurs inutile ! les apôtres persuadés qu'il vaut mieux obéir à Dieu

P. 2006

qu'aux hommes, continuent de prêcher la résurrection du Sauveur dans les lieux mêmes qui avaient été le théâtre de ses ignominies. A leur voix humble et courageuse, les Juifs se convertissent en foule, et, pleurant leur erreur, ils sont baptisés dans le sang qu'ils avaient versés.

De plus en plus, la synagogue est dans le trouble ; plusieurs de ses membres, frémissant de colère et de honte, demandent que les apôtres soient mis à mort ; ne pouvant nier la vérité de leur témoignage, ils veulent qu'on les égorge ; tout à l'heure, ils ne demandaient que le silence, et leurs arguments, ce sont des fouets et des potences. Cependant Gamaliel s'oppose à ces mesures violentes et odieuses dictées par la fureur : Laissez-les, leur dit-il, car si l'œuvre qu'ils entreprennent vient des hommes, elle tombera d'elle-même ; mais si c'est l'œuvre de Dieu, vous ne viendrez pas à bout de la détruire, et votre résistance vous rendrait coupables d'impiété.

Quel étonnant discours ! et c'est un pharisien qui parle ainsi en plein conseil ! et c'est lui qui dit que combattre la prédication des apôtres, c'est s'exposer à combattre l'œuvre de Dieu ! Sans doute tous ceux qui l'entendent et qu'il accuse d'impiété vont se soulever

¹ Ac., 3, 15.

SERMONS

d'indignation contre lui ? Non ; le fait merveilleux que publient les apôtres est si évidemment au-dessus de toute contradiction, que l'avis de Gamaliel devient l'avis de la synagogue, qui

P. 2007

montre par là jusqu'à quel point elle était elle-même frappée de la vérité qui éclatait de toutes parts avec tant de force.

Oui, c'était vraiment l'œuvre de Dieu qu'entreprenaient les apôtres, et ce qui achève de le démontrer, c'est le rapide et prodigieux succès de leur prédication ; leur parole se répand dans toute la terre ; ils s'avancent au milieu des nations, portant à la main et leur montrant l'instrument d'un supplice infâme ; et toutes les nations, réformant leurs mœurs corrompues et leurs antiques croyances, se prosternent au pied de la croix et adorent celui qui y fut attaché. Or, comment expliquer par des causes humaines un pareil événement ? Et ne faut-il pas reconnaître qu'il eut été impossible si les apôtres n'avaient fait eux-mêmes des œuvres miraculeuses en confirmation de la doctrine qu'ils prêchaient ? Donc, aujourd'hui nous ne pourrions la révoquer en doute sans accuser d'erreur et de folie, je ne dis plus seulement les apôtres, mais l'univers entier qui a cru à leur parole, mais cette foule de Juifs et de Gentils qui, malgré leurs préjugés, leurs préventions, leurs intérêts, ont embrassé le christianisme dès sa naissance et se sont dévoués au martyre, parce qu'ils ne pouvaient résister à l'évidence de la Résurrection glorieuse du divin Auteur du christianisme.

Je m'arrête ; et je demande à quelle histoire nous croirons, si nous ne croyons pas à celle-ci.

P. 2008

Quel admirable accord, quel enchaînement dans toutes ses parties, dans tous ses détails ! Quelle réunion de circonstances dont chacune est expliquée par ce qui la précède et rend à son tour raison de ce qui la suit ! Comme elles s'appuient, s'éclairent et se confirment les uns les autres ! C'est une chaîne dont on ne peut rompre aucun anneau ; c'est un édifice dont on ne peut détacher une seule pierre, tant elles sont fortement liées entre elles.

Aussi lorsqu'on a entrepris d'ébranler l'autorité de la religion et de nier les faits qui lui servent de preuves et de fondement, a-t-il fallu anéantir le principe de toute croyance et de toute certitude. La philosophie, comme les encyclopédistes eux-mêmes en sont convenus, n'a plus été que l'art de décroire, c'est-à-dire l'art de ne croire à rien ; et l'esprit humain n'ayant plus aucune règle pour distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux, s'est précipité dans un pyrrhonisme absurde et irrémédiable, qui détruit la raison même.

Voilà où sont inévitablement conduits, non pas ceux qui professent l'incrédulité sans jamais se demander pourquoi, mais ceux qui essayent de s'y affermir par des raisonnements.

A la vue de ces excès, chrétiens, réjouissons-nous d'avoir conservé la foi qui seule peut nous en préserver ; ne négligeons rien pour la fortifier de plus en plus dans notre cœur, et professons-la toujours hautement et sans rien craindre,

P. 2009

en présence même de ses ennemis ; s'ils l'attaquent devant nous, n'hésitons pas à leur dire, comme les apôtres : Oui, ce Jésus de Nazareth que vous blasphémez et que nous adorons, *ce crucifié est Dieu, puisqu'il s'est ressuscité lui-même, comme il l'avait prédit : Surrexit sicut dixit*. En triomphant de la mort, il a justifié toutes ses paroles, tous ses préceptes, car il a montré qu'il réunissait la plénitude de la puissance à la plénitude de la sagesse : *Surrexit Dominus vere*¹.

¹ Lc., 24, 34.

Oui, Jésus est le Messie attendu, désiré par tous les peuples, annoncé par tous les prophètes ; il est notre libérateur, il est notre Roi ; nous voulons lui être et nous lui serons à jamais fidèles. Ce qu'il a dit, nous le croirons ; ce qu'il a défendu, nous l'éviterons ; ce qu'il a ordonné, nous le ferons ; il régnera sur nous dans le temps ; nous régnerons avec lui dans l'éternité !

464

SUR LA RÉSURRECTION DE J. - C. ¹

P. 2011

*(Plan de sermon) :*Divisions : 1^{er} point :

La Résurrection de J.-C. fut portée par les apôtres au plus haut point de certitude : 1°. par la prédiction que J.-C. en avait faite ; 2°. par la déposition des saintes femmes ; 3°. par le témoignage de tous les sens.

2^{ème} point :

La résurrection de J.-C. est portée pour nous au plus haut point de certitude : 1°. par le témoignage des apôtres ; 2°. par la conduite des Juifs ; 3°. par tous les événements qui suivirent la Résurrection et qui sont inexplicables, ou plutôt tout à fait impossibles sans lui.

Surrexit Dominus vere.

Le Seigneur est vraiment ressuscité. (*En st. Luc, c. 24, v. 34*)

De toutes les fêtes, celle de Pâques est la plus solennelle, parce que le plus grand de tous les miracles, et celui qui a le plus servi à la propagation de la foi, c'est la résurrection de J.-C. dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Aussi, M.F., les apôtres rappelaient-ils sans cesse aux premiers fidèles un prodige qui prouve si évidemment la divinité du Sauveur : soit qu'ils les exhortent, soit qu'ils les instruisent, soit qu'ils les consolent, ils leur parlent de cette résurrection glorieuse, et c'est d'elle qu'ils tirent les principales règles de la morale et les principaux motifs de la foi ; c'est sur elle qu'ils établissent l'espérance des biens futurs ; c'est dans son riche fonds qu'ils trouvent, en quelque sorte, tous les autres dogmes et tous les mystères. Ne soyez donc pas surpris si j'entreprends aujourd'hui de prouver un fait qui est la base de notre religion et sur lequel elle repose tout entière. Pour en démontrer la certitude j'aurai

P. 2012

peu de réflexions à vous présenter ; il me suffira presque d'en raconter l'histoire, et sans doute, chrétiens, votre foi se réjouira en entendant le récit des merveilles de celui qui en est l'auteur, et votre piété se ranimera en voyant la gloire et les triomphes de J.-C. qui en est l'objet et la plus douce espérance.

Mais, n'oublions pas, M.F., de féliciter Marie qui tressaille d'allégresse en voyant son fils sorti victorieux du tombeau ; et prenant part à la joie qui remplit son cœur, disons-lui avec l'Église : *Regina cæli, lætare.*

Les Prophètes ont lu dans l'avenir les desseins de Dieu ; il leur a en quelque sorte révélé tous les secrets, découvert tous ses conseils, et connaissant d'avance les mystères qui devaient s'accomplir dans la suite des siècles, ils ont écrit l'histoire de J.-C. avant sa venue, comme l'ont fait depuis les Évangélistes mêmes. Or la vie du Sauveur du monde leur ayant été si parfaitement connue, ils n'ont pu ignorer le prodige de sa résurrection. Et aussi, M.F., Isaïe, Osée, Sophonie, l'ont-ils clairement annoncée. David qui avait vu de loin ce Messie qui devait

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

naître de sa race, qui l'avait vu, dis-je, couvert d'ignominie et rassasié d'opprobres, chante en même temps sa gloire et ses triomphes ; et il prédit que *le Seigneur* ne laissera pas l'âme de son Christ dans le séjour de la mort, et qu'il ne permettra pas que le Saint des Saints soit sujet à la corruption du tombeau. Promesse magnifique que J.-C. s'applique à lui-même lorsqu'il répond aux Juifs qui lui demandent un miracle *qu'ainsi que le prophète Jonas avait passé trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, il serait trois jours et trois nuits dans le sein de la terre, et qu'ensuite il ressusciterait plein de vie.*

Or, ne voyez-vous pas, M.F., que pour tenir avec tant d'assurance un pareil langage, il fallait bien que J.-C. sentît réellement

P. 2013

en lui-même le pouvoir de reprendre la vie qu'il allait perdre. Une fois entré dans le séjour des ténèbres et dans la nuit de la mort, il ne lui restait aucun moyen de séduction, et cependant, si ce miracle, qui devait être comme le grand témoignage de sa doctrine, ne s'était point opéré, ses disciples évidemment trompés par sa parole, auraient aussitôt cessé d'y croire ; ils l'auraient regardé comme un imposteur, et ainsi, lui qui attachait tant de prix à leur fidélité et à leur confiance, l'aurait détruite avec certitude par cette imprudente prédiction, et d'un mot, que rien ne le forçait de dire, il aurait renversé de fond en comble et pour toujours l'ouvrage de toute sa vie. Certes pour agir de la sorte, il faut être tout à fait insensé, et je ne sache pas qu'il y ait encore eu un seul incrédule assez extravagant pour oser dire que J.-C. fût incapable de sentir et de voir ce qui peut être clairement aperçu et compris par l'intelligence d'un enfant.

Bien plus, voulant défier la haine des princes des prêtres et donner plus d'éclat au miracle qui devait mettre le sceau à la divinité de sa mission, il en marque le moment, il en fixe le jour ; il a soin de les en instruire eux-mêmes, afin qu'ils s'y opposent, et il fait de ses ennemis les confidents de ses secrets afin qu'ils ne négligent rien pour prévenir toute espèce de surprise. Admirable confiance, que celui là seul peut avoir, qui du haut des cieux se rit de la fureur impuissante des faibles mortels conjurés contre lui et qui pour mieux faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, commence par le rendre naturellement impossible, et ne manque jamais ensuite de se servir pour l'opérer des efforts mêmes que font les hommes pour en arrêter le succès.

Venez donc, ô Juifs ! environner de votre surveillance, le tombeau du Sauveur ; placez-y vos soldats, mettez-y votre sceau, car il faut, non seulement que votre incrédulité soit confondue,

P. 2014

mais encore que ce soit vous qui nous donniez des preuves contre elle, et qu'elle s'embarrasse, qu'elle s'enveloppe pour ainsi dire, dans les précautions mêmes qu'elle croit devoir prendre. Mais quoi ! Jésus est donc dans le sépulcre, sous les yeux de ses ennemis triomphants, abandonné, sans secours ; la foi même de ses apôtres est abattue, leur courage tremblant, leur espérance éteinte ; la religion paraît ensevelie avec son auteur. Et voilà que la terre tremble, un ange descend du ciel, les sceaux sont rompus, la pierre est renversée, les gardes tombent comme morts, Jésus ressuscite. Ô triomphe ! ô gloire ! tous les oracles sont remplis ; la foi est prouvée ; ce Jésus dont les humiliations avaient été si profondes, par sa propre vertu est vainqueur de la mort même. Il est donc le Seigneur, le Très-Haut, le Dieu redoutable, le grand Roi qui règne sur toute la terre et à qui tout obéit dans la nature ; *que toutes les nations applaudissent*, qu'elles s'écrient avec le prophète : Seigneur, qui est semblable à vous parmi les forts ? Qui est comme vous magnifique et saint, terrible et admirable ? Qui est comme vous prodigue en merveilles ?

Ces sentiments remplissent sans doute le cœur des saintes femmes à qui les anges annoncèrent d'abord la résurrection du Sauveur : *elles avaient mérité d'en être instruites les*

premières par la vivacité de leur foi, par la constance de leur amour, et J.-C. daigna apparaître en particulier à Marie-Madeleine, au moment même où plongée dans la douleur, elle pleurait craignant qu'on ne lui laissât pas la triste consolation de verser des parfums sur le corps de son bon maître. Aussitôt, Marie-Madeleine et ses compagnes, dans les transports de l'allégresse courrent, volent à Jérusalem ; elles s'empressent de raconter aux apôtres, et tout ce qui leur a été dit, et tout ce qu'elles ont vu.

Mais qui le croirait, M.F. ? quelque bien circonstanciée

P. 2015

que fût la narration des saintes femmes, quoiqu'on ne pût raisonnablement supposer qu'elles eussent passé en un instant, sans raison, sans motif, de l'affliction la plus profonde à la joie la plus vive, les apôtres rejettent avec mépris les avis qu'elles leur donnent, et ils traitent d'extravagant ce premier rapport qu'on leur fait ; ils n'y croient pas même après en avoir vérifié par eux-mêmes plusieurs circonstances, comme on peut voir dans le discours des deux pèlerins d'Emmaüs : *et visa sunt ante illos quasi deliramenta verba ista*¹. Hélas ! déjà ils ne comptaient plus sur l'accomplissement des promesses que J.-C. leur avait faites, et ils avaient perdu jusqu'à l'espérance : *Sperabamus*. Bien loin donc d'être trop crédules, ils portent la défiance jusqu'à l'excès ; et lorsqu'on voit leur obstination à rester dans le doute, on est tenté de leur adresser à tous ce reproche que notre divin Sauveur fit à deux d'entre eux qu'il rencontra sur le chemin d'Emmaüs : Ô insensés, et cœurs tardifs à croire ! - *O insensati et tardi corde ad credendum*² !

Mais voici J.-C. qui vient lui-même au milieu d'eux pour les convaincre : en le voyant ils sont d'abord frappés d'étonnement et de crainte : *C'est moi*, leur dit-il, *c'est moi, pourquoi vous troublez-vous ? Regardez mes mains et mes pieds ; touchez-les*. Alors, ne pouvant plus résister à ce témoignage palpable de la vérité de sa présence, ils y croient, se prosternent et l'adorent.

Ici, M.F., il ne peut y avoir ni illusion, ni éblouissement, ni précipitation indiscrette ; cependant cela ne suffit point encore à St Thomas qui était absent, et quoiqu'il eût tant de fois éprouvé la sincérité de ses frères, il ne se rendit point sous la seule autorité de leur parole. Il veut voir de ses yeux, il veut toucher de ses mains Jésus ressuscité ; et pour que son incrédulité cède, il faut que le Sauveur lui-même vienne lui dire : Regarde mes plaies, mets tes doigts dans mon côté et sois fidèle.

P. 2016

Eh bien, M.F., vous dont la foi est aujourd'hui si chancelante, auriez-vous bien pu, si vous aviez été à sa place, ne pas vous écrier avec lui : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu - *Dominus meus et Deus meus*³ ? Direz-vous encore qu'ils étaient trop crédules, ces hommes qui prennent tant de précautions pour n'être pas trompés ? Qu'auriez-vous fait vous-mêmes pour éviter l'erreur, qu'ils n'aient pas fait ? Direz-vous qu'ils se sont tous imaginé follement voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas, toucher ce qui n'était pas sous leurs mains ? Certes, une pareille supposition ne pourrait être raisonnablement admise, quand même J.-C. ne se serait offert qu'une seule fois à leurs regards ; comment donc pourrait-on la soutenir lorsqu'on sait que très souvent il leur apparut pendant quarante jours, qu'il se montra non à un seul de ses disciples, mais à plus de cinq cents d'entre les fidèles, qu'il daigna manger et converser familièrement avec eux ; qu'il continua de les instruire du royaume de Dieu, leur parlant avec son ancienne bonté, leur promettant les mêmes biens, leur annonçant les mêmes

¹ Lc., 24, 11.

² Lc., 24, 25.

³ Jn., 20, 28.

SERMONS

vérités, leur prédisant les mêmes choses ? Vraiment, ils sont à plaindre ceux qui sont assez aveugles pour ne pas voir que le miracle de la résurrection a été porté pour les apôtres au plus haut degré de certitude, et qui vont chercher dans une imagination égarée de vains fantômes, de frivoles soupçons pour tâcher de rendre douteuse l'évidence même. Les apôtres ont pour garant de la résurrection : 1° la prédiction que J.-C. en avait faite ; 2° le témoignage des saintes femmes ; 3° le témoignage de tous leurs sens.

Mais il ne suffit pas d'avoir prouvé que les apôtres n'ont pu être dans l'erreur, il nous reste encore à examiner si on peut raisonnablement craindre qu'ils aient voulu tromper les autres.

P. 2017

Il faut un motif pour agir : on ne forme point une entreprise périlleuse sans intérêt, sans raison, sans espoir de récompense et de succès, et y a-t-il quelque chose de plus absurde que de prétendre que douze pauvres pêcheurs du lac de Génézareth, dénués de tout moyen, de toute force humaine, sans bien, sans lettres, sans autorité, sans crédit, ont entrepris de faire entendre leur voix à l'univers entier, ont sacrifié leur repos, leur liberté, tout ce qu'ils avaient de plus cher, et qu'ils se sont exposés aux plus cruels supplices pour établir une doctrine qu'ils savaient eux-mêmes être une imposture ? C'est lorsque leur Maître n'est plus là pour les encourager et les soutenir, que ces hommes si lâches qui tremblaient à la voix d'une servante, qui prenaient la fuite et se cachaient à l'approche du danger, vont à la conquête du monde !

Est-ce bien sérieusement qu'on dit cela ? est-ce bien sérieusement qu'on va prétendre que pour mieux faire réussir un projet si évidemment fou, ils ont enlevé le corps de leur Maître ? Mais tout à l'heure je vous ai montré comme ils étaient éloignés d'avoir une telle pensée, et vous avez vu combien ils avaient eu de peine à croire sa résurrection ; mais à quoi leur aurait servi d'avoir entre les mains un cadavre ? Mais ignoraient-ils donc qu'ils avaient affaire à des ennemis tout-puissants, à des ennemis si vigilants, si prévoyants, dont la haine était si défiante, qu'ils avaient eu soin d'environner d'une garde nombreuse le tombeau dans lequel avait été déposé le corps du Sauveur ?

Mais ne connaissaient-ils donc pas assez bien les Juifs pour ne pas prévoir que ceux qui avaient fait mourir Jésus feraient tous leurs efforts et auraient assez de pouvoir pour déconcerter des projets insensés dont le seul objet était de couvrir leur nation d'un éternel opprobre ? Mais étaient-ils donc assez ennemis d'eux-mêmes pour s'exposer à une mort certaine pour se rendre malheureux et criminels, sans espérance et sans fruits ? Car enfin, que prétendent-ils ? dans cette vie, ils ne peuvent attendre que des outrages, des persécutions

P. 2018

et des tourments : quels imposteurs ! jamais personne ne posséda à un plus haut degré l'esprit de paix, de désintéressement, de charité, de douceur ; jamais personne ne montra une haine plus forte, une plus vive horreur pour toute espèce de mensonge : ils préférèrent la mort à la dissimulation, au moindre déguisement et ce sont des imposteurs ?

Les voilà donc réduits aux siècles futurs ; mais après avoir porté *un faux témoignage* contre le Dieu de vérité, ils sont sûrs d'être à jamais la proie de ces flammes dévorantes allumées pour punir les blasphémateurs et les impies : n'est-ce pas là un bel espoir ? Ah ! sans doute quelques-uns retenus par la crainte de Dieu ou par celle des hommes, refuseront de prendre part à ce mystère d'iniquité ; d'autres vaincus par la violence des tourments et cédant aux remords de leur conscience, mettront tout à découvert ; d'un mot ils détruiront l'erreur, et rendront la paix au monde qu'elle agite et qu'elle trouble. Non, après même qu'ils sont séparés les uns des autres, tous, sans en excepter un seul, pendant un grand nombre d'années rendent jusqu'à leur dernier soupir le même témoignage, et c'est sous les coups des bourreaux, c'est lorsqu'on les déchire et qu'on les égorge qu'ils s'écrient : Si Jésus n'est point ressuscité, nos

souffrances sont inutiles, notre foi est vaine. *Si Christus non resurrexit, vana est fides nostra*¹. Eh bien, prétendra-t-on qu'ils ne pensent pas ce qu'ils disent dans ces horribles tortures, et qu'ils n'ont en J.-C. qu'une confiance hypocrite ? Si cela est vraisemblable, M.F., si cela est possible, il n'y a rien qui ne le soit, et désormais tous les caractères du vrai et du faux seront confondus et communs ; car enfin, à qui croirons-nous si nous ne croyons pas des témoins qui se font égorger ? Quelle règle avons-nous pour connaître la vérité, si c'est ainsi qu'on peut enseigner et soutenir le mensonge ? à quelle marque distinguerons-nous la bonne foi, si ce n'est pas là son caractère ? Ce ne sont pas là des hommes qui exposent leur vie pour des opinions quelconques, mais pour garantir la vérité d'un fait, ce ne sont pas des philosophes ni des fanatiques qui

P. 2019

défendent un système ; ce sont des témoins qui disent : Nous avons vu, - et qui meurent. Aussi, M.F., quand on a voulu révoquer en doute la fidélité des Evangélistes et la sincérité des apôtres, on a renversé du même coup tous les principes sur lesquels est appuyée la certitude des faits. Le peut-on sans démentir les notions essentielles sur la nature de l'homme, qui dans tous les temps ont fondé nos jugements sur les actions des hommes ? - Et comme parmi les hommes, tout repose sur des faits, le gouvernement, les lois, les engagements mutuels, les devoirs réciproques, tout est devenu vacillant et la société elle-même a chancelé sur ses bases ; ainsi pour détruire la religion, il a fallu tout ébranler, parce qu'elle est la première des vérités et qu'il est nécessaire que toutes les autres tombent, si on ôte celle qui leur sert de fondement.

On a donc vu l'incrédulité délirante nier les uns après les autres les éternels axiomes de la raison et toutes les vieilles maximes du bon sens ; la philosophie n'a plus été que l'art de décroire : les impies, non pas ceux qui affichent leur impiété, mais ceux qui la raisonnent, sont tombés dans un pyrrhonisme absolu, de toutes les erreurs la plus extravagante, et ils ont été forcés de dire que rien n'est certain sur la terre, parce que leurs passions ne voulaient pas que la religion fût certaine.

Ils cherchent des raisons pour obscurcir l'évidence des faits. Eh bien, c'est des raisonnements qu'ils allèguent que je vais me servir pour donner aux preuves des mêmes faits plus de force encore et plus d'éclat. Toutes les objections qu'ils ont faites, toutes les hypothèses et les explications qu'ils ont imaginées, vont devenir autant de nouvelles preuves de la vérité qu'ils attaquent ; d'où je conclus que cette vérité a la plus haute certitude dont les choses humaines soient susceptibles, puisque ni le temps, ni les recherches, ni le raisonnement, ni l'imagination, ni l'intérêt, n'ont rien pu fournir de plausible pour ébranler cette certitude. Ce qui est faux peut toujours être combattu par des raisons victorieuses ; ce qui est douteux, peut toujours l'être par des raisons probables ; la seule vérité, parce qu'elle est la vérité, a le privilège de ne pouvoir être attaquée que par des absurdités et des mensonges.

Mais poursuivons : voici les nouveaux témoins de la résurrection de J.-C. Qui donc M.F. ? Ce sont les Juifs qui ont refusé de le croire. Oui, on avoue un fait, on

P. 2020

prouve qu'il est incontestable lorsqu'on a le plus grand intérêt à le nier et qu'on n'ose pas le faire, et qu'on ne le combat qu'en lui opposant des fables grossières, qu'en en donnant une explication évidemment absurde.

Le bruit se répandit dans Jérusalem que le corps de Jésus n'était plus dans le tombeau ; les princes des prêtres instruits par les soldats de toutes les circonstances de ce grand événement, cherchèrent à en affaiblir l'impression ; et que dirent-ils ? M.F., ils dirent que les

¹ 1 Co., 15, 17.

SERMONS

disciples avaient forcé le sépulcre pendant la nuit, et lorsque les gardes étaient tous à la fois ensevelis dans un sommeil profond. Quelle pitoyable défaite ! Quoi, ces soldats qu'ils avaient eux-mêmes choisis et à qui ils avaient recommandé la vigilance la plus exacte, s'endorment tous au moment précis où doit se faire l'enlèvement du précieux dépôt confié à leur surveillance ! sept ou huit hommes roulent avec effort et nécessairement avec bruit la pierre qui couvrait l'entrée du tombeau ; ils y descendent, ils s'y arrêtent assez longtemps pour dépouiller le mort de tous les linges qui l'enveloppent ; ils les plient tranquillement et avec soin ; ils emportent le cadavre et tout cela se passe sans qu'aucun des gardes ne se réveille ! C'est la merveille des merveilles ! Et cependant, c'est d'après la déposition de ces soldats endormis et qui par conséquent, de leur propre aveu, n'ont pu ni rien voir ni rien entendre, que la synagogue prétend nous persuader que les apôtres ont enlevé le corps de Jésus ! Un fait en lui-même aussi incroyable demanderait, comme l'observe St Augustin, d'autres témoins que ceux qui nous racontent ce qui s'est passé autour d'eux, tandis que le sommeil enchaînait tous leurs sens ; et vraiment, ils sont un peu trop crédules les gens qui se vantent de ne rien croire.

Eh bien, M.F., c'est là cependant tout ce qu'ont trouvé de mieux à dire contre le miracle de la résurrection ceux qui vivaient dans le temps même où il s'est opéré, ceux qui avaient le plus grand intérêt de prouver qu'il était faux ; or, s'ils ne l'ont pas fait, c'est donc qu'ils n'avaient aucun moyen de le faire ; si ce qu'ils ont avancé pour le combattre est évidemment une folie, c'est donc que ce

P. 2021

prodige était alors pleinement certain ; et s'il était certain alors, je voudrais bien qu'on m'expliquât pourquoi il ne le serait pas aujourd'hui.

Mais reprenons la suite des faits. Quelle différence entre la conduite des princes des prêtres et celle des apôtres ! ceux-ci auparavant si timides et si faibles montrent tout le courage de la vérité ; ils n'ignorent pas que la calomnie s'arme pour les perdre ; ils n'ont aucune espèce de discours, ni de défense ; ils savent tout ce qu'ils ont à craindre de ceux qui ont fait mourir leur maître : qu'importe ? Ils vont publier sa résurrection sous leurs yeux ; ils l'annoncent sur les places de Jérusalem, sous les portiques du temple ; et c'est au milieu des prêtres, des anciens, des scribes assemblés que St Pierre prononce ces mémorables paroles : Princes du peuple, apprenez, et que tout Israël sache que cet homme que vous voyez devant vous (c'était un boiteux de naissance qu'il avait guéri) que cet homme a été guéri au nom de N.-S. J.-C. de Nazareth que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts : *quem vos crucifixistis, quem Deus suscitavit a mortuis*¹.

Quelle assurance ! M.F., quel courage ! et de la part des docteurs de la loi, quelle faiblesse honteuse et barbare ! Ils menacent les apôtres, ils leur défendent de prêcher, mais ils n'osent les démentir, ni entreprendre aucune information juridique pour infirmer leur témoignage ; mais ils ne punissent pas même les soldats, qui cependant selon eux, étaient si coupables ; mais ils ne leur infligent pas la plus légère correction ; ils ne leur font pas la moindre réprimande ; c'est en persécutant les apôtres qu'ils veulent arrêter le cours de leurs prédications, et ils répondent à leurs raisons par des supplices. Mais ceux-ci, armés d'une inébranlable confiance dans le secours que Jésus leur avait promis, loin d'hésiter s'affermirent par les oppositions mêmes qu'ils éprouvent. S'estimant heureux d'être jugés dignes de souffrir pour une si belle cause, ils bravent tous les dangers ; et se mettant au-dessus de toutes les craintes, ils continuent de publier la résurrection du Sauveur dans les lieux mêmes qui avaient été le théâtre de ses ignominies. A leur voix, les Juifs se convertissent en foule, et pleurant leur erreur, ils sont baptisés dans le sang qu'ils avaient versé. La synagogue est dans le trouble ; plusieurs de ses membres frémissant de colère et de honte demandent que

¹ Ac., 4, 10.

les apôtres soient mis à mort ; ne pouvant les convaincre d'imposture, ils veulent qu'on les égorge : et leurs arguments ce sont des fouets et des potences. Gamaliel

P. 2022

s'oppose à ces mesures dictées par la fureur.

M.F., faites une sérieuse attention à ce qu'il va dire : Laissez-les, leur dit-il, car si l'œuvre qu'ils entreprennent vient des hommes elle tombera d'elle-même, mais si c'est de Dieu, vous ne viendrez pas à bout de la détruire et votre résistance vous rendrait coupables d'impiété. Quel étonnant discours ! et c'est un pharisien qui parle ainsi en plein conseil dans une telle circonstance ! quoi c'est à ces mêmes hommes qui tout à l'heure demandaient la mort des disciples de Jésus, c'est à eux qu'il ose dire que *combattre leur prédication c'est s'exposer à combattre l'œuvre de Dieu !* Sans doute tous ceux qui l'entendent vont s'élever contre lui ? Non ; le fait que prêchent les apôtres est si constant ; il est si évidemment au-dessus de toute contradiction ; il y a dans leurs discours, tant de force et de vérité ; tout prouve si clairement la résurrection de celui au nom duquel ils parlent que leurs ennemis eux-mêmes avouent qu'ils craignent en leur résistant de se rendre coupable d'impiété. L'avis de Gamaliel devint donc celui de la synagogue, et qui ainsi se condamne elle-même, et qui par sa conduite justifie d'une manière pleine, entière, irrécusable, la conduite des apôtres, et prouve leur sincérité et leur innocence à tous ceux qui sont capables de réfléchir, et à qui l'incrédulité n'a pas entièrement fait perdre l'usage de la raison.

Oui, M.F., c'était *l'œuvre de Dieu* qu'entreprenaient les apôtres ; et ce qui achève de le démontrer, c'est l'étonnant succès de leur prédication ; leur parole éclate dans toute la terre, et partout elle détruit les préjugés les plus enracinés, les usages les plus antiques, les croyances religieuses consacrées par des siècles ; à la voix de ces hommes si simples et si grossiers, les idoles tombent, et le monde entier se prosterne aux pieds de la croix du Sauveur. Or la rapidité avec laquelle s'est répandue la religion sainte qu'ils annonçaient n'a pu avoir d'autre cause que les miracles qu'ils ont opérés au nom de J.-C. ressuscité ; en voyant toutes ces merveilles on ne pourrait avoir aucun doute sur la résurrection de celui au nom de qui elles étaient faites, et on en était aussi certain que si on en avait été témoin soi-même. - Et nous, M.F., qui célébrons encore aujourd'hui une fête solennelle aussi ancienne que le christianisme, établie pour perpétuer jusqu'à la fin des siècles la mémoire de ce grand prodige ; nous qui pouvons remonter par une tradition jamais interrompue jusqu'au temps où il eut lieu ; nous que des histoires écrites par ceux

P. 2023

qui ont vu, qui ont touché J.-C., instruisent des circonstances qui accompagnèrent la résurrection, nous ne pouvons la révoquer en doute sans contredire les monuments les plus authentiques, et sans résister aux preuves les plus frappantes ; sans accuser d'erreur et de folie, je ne dirai plus seulement les apôtres, mais l'univers entier qui a cru à leur parole, mais cette foule innombrable de Juifs, de gentils, d'infidèles, qui malgré tous leurs préjugés, toutes leurs préventions, tous leurs intérêts ont embrassé une religion méprisée et persécutée à sa naissance, parce qu'ils ne pouvaient ne pas être entraînés par cet enchaînement de preuves, par cette multitude de miracles éclatants tous opérés pour les convaincre que J.-C. après avoir été crucifié, était ressuscité d'entre les morts.

Qui nous expliquera donc, M.F., comment après de pareils témoignages, il y a encore des gens assez vides d'idées, de connaissances et de bon sens, pour ne rien croire, et pour s'imaginer trouver la sagesse dans le naufrage de la foi ? Quoi ! verrons-nous donc toujours des hommes profanes et corrompus, s'élever ouvertement contre cet Évangile qui brille des plus vives clartés, et attaquer dans ses bases une religion qui est tout à la fois si consolante et si divine, si belle et si vraie ?

SERMONS

Ah ! soyez-en sûrs, M.F., la religion ne trouverait pas dans leurs esprits des doutes à dissiper, si elle ne trouve pas dans leur cœur des passions à combattre ; il n'y en a pas un seul d'entre eux qui ne croient fermement un très grand nombre de faits mille fois moins attestés que ceux de J.-C. ; et par conséquent ils admettraient certainement ceux-ci comme les autres, si on pouvait être chrétien et vivre tranquillement au gré de tous ses caprices. Permettez-leur d'agir à leur mode, de suivre tous leurs désirs, et ils croiront tout ce que vous voudrez, ils admettront tout ce qui vous plaira. Pour nous, M.F., rendons plutôt gloire à la vérité, ne craignons pas son règne, mais réjouissons-nous en voyant qu'elle repose sur des fondements inébranlables ; car enfin notre foi n'est-elle pas le bon trésor de notre cœur ? Elle adoucit toutes nos souffrances, elle console toutes nos douleurs, elle enchante toutes nos peines, elle nous environne d'espérance et d'amour. Sans elle que serions-nous ? Quand on a voulu nous l'enlever et la détruire, qu'a-t-on mis à la place ? Le crime en principes, le crime en action ; nous sommes tombés dans le dernier degré de malheur et de l'opprobre, et nous avons donné au monde des scandales qui ne seront jamais surpassés. Eh bien,

P. 2024

j'en rends grâce à la Providence, et j'admire les profondeurs de ses voies ! Elle a voulu que la philosophie creusât elle-même l'abîme qui la sépare des générations futures et qu'on apprit à la connaître en voyant son ouvrage.

Nous l'avons vu, et ils seront toujours présents à notre pensée ces jours d'éternelle et épouvantable mémoire, où avec le christianisme disparurent toutes les vertus, où le vice devint un devoir, où la folie s'appela raison, où les opinions les plus absurdes et les plus funestes renversèrent toute espèce d'ordre ; où tous les maux furent produits par un délire presque surnaturel. C'est une grande leçon que Dieu a donnée au monde et qui ne sera perdue que pour ceux qui ont besoin de l'impiété pour n'avoir plus de conscience. Plaignons leur aveuglement de ne plus tenir à J.-C. par aucun lien ; plaignons-les de vivre dans une incrédulité malheureuse, dans un étourdissement volontaire, et ne les imitons pas. Ouvrons les yeux à la lumière qui nous environne de toutes parts et prenons garde que notre foi s'affaiblisse, que notre piété s'éteigne. Ah ! plutôt ! de même que les apôtres après avoir été témoins de la résurrection de J.-C. persévérèrent jusqu'à la fin, et nous aussi convaincus de la vérité de ce grand prodige, demeurons fermes dans les voies du Seigneur et soyons-lui à jamais fidèles.

(Fragment) :

Je ne puis contenir le sentiment de conviction qui me pénètre tout entier, ni résister à la vérité qui éclate de toutes parts.

Quelle réunion, quel assemblage de circonstances différentes pour prouver un même fait ! Quel accord, quelle liaison, quel enchaînement dans tous ses détails ! Quelle suite de causes et d'effets ! Comme on voit que chaque circonstance particulière est expliquée par ce qui la précède et rend à son tour raison de ce qui la suit immédiatement ! Tous ces faits s'appuient, s'éclairent, se confirment les uns les autres. Point de lacunes nulle part, pas un moment intermédiaire pendant lequel l'erreur eût été possible, pas le moindre vestige de fraude.

465

**PRÔNE POUR LE ST. JOUR DE PACQUES.
RÉSURRECTION SPIRITUELLE. (Plesder) ¹**

P. 2025

Hæc dies.

Dans la semaine qui vient de s'écouler, au souvenir des humiliations et des souffrances de son divin époux, l'Église en deuil se livrait à une profonde et vive douleur ; maintenant elle fait retentir de toutes parts des chants d'allégresse et de triomphe, dans lesquels elle célèbre la victoire que J.-C. a remportée sur la mort et sur l'enfer, en sortant plein de vie de son tombeau. Associons-nous, M.F., à la joie que manifeste l'Église en ce grand et saint jour qui est par excellence le jour que le Seigneur a fait : *hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus et lætemur in ea*. Que de motifs n'avons-nous pas pour cela puisque la résurrection de J.-C. est le fondement de notre foi, le plus ferme appui de notre espérance, le gage de notre résurrection future et de notre immortalité bienheureuse ! J.-C. est ressuscité comme il l'avait prédit ; donc nous ressusciterons aussi suivant sa promesse. Il est devenu, dit l'apôtre, les prémices de ceux qui dorment : *primicia dormientium*. Donc la mort ne sera pour nous qu'un sommeil, un passage à une vie meilleure qui n'aura point de terme ; les membres doivent se réunir à leur chef : nous devons tous revivre en J.-C. comme nous sommes tous morts en Adam.

P. 2026

Mais pour que ces douces et magnifiques espérances se réalisent il faut, M.F., que notre résurrection spirituelle ait les caractères de la résurrection corporelle de J.-C. Or, J.-C. est ressuscité pour ne plus mourir : *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur ; mors illi non dominabitur*² ; donc quiconque est ressuscité à la grâce par la pénitence ne doit plus mourir. Il faut que la Pâque soit pour lui un véritable passage, c'est-à-dire une époque de renouvellement parfait dans ses mœurs, dans sa conduite, et qu'il ne rentre plus dans le tombeau du péché, d'où J.-C. l'a tiré par la vertu toute-puissante de sa grâce.

Faites une sérieuse attention à ceci, M.F. Combien de fois ne vous a-t-on pas prêché cette vérité, et combien de fois ne l'a-t-on pas fait en vain !

Chaque année dans le temps pascal on va à confesse pour obéir au précepte de l'Église ; on se dispose à s'approcher de la table sainte ; on regarderait et avec raison, comme un grand mal et une espèce de déshonneur de ne pas remplir ce devoir sacré ; mais après que les Pâques sont achevées, qu'arrive-t-il ? M.F., vous le savez mieux que moi ; on s'éloigne des sacrements sous mille prétextes dont il est fort inutile que je vous parle parce que vous les connaissez encore mieux que moi ; on néglige de retourner à confesse ; on oublie les avertissements et les

P. 2027

conseils qu'on avait reçus du prêtre, ainsi que les conditions auxquelles il avait donné l'absolution ; on se hâte de reprendre ses anciennes habitudes, comme si on était déjà fatigué de les avoir interrompues pendant quelques semaines ; on s'expose toujours aux mêmes dangers, aux mêmes occasions, et l'on retombe bientôt dans les mêmes péchés.

Inconstance déplorable, qui hélas ! afflige et décourage pour ainsi dire notre zèle. Quoi donc, tous nos travaux sont donc à peu près inutiles puisqu'enfin, il n'y a de conversions sincères et réelles que celles qui sont durables ! Après avoir été réconciliés avec Dieu par les sacrements, on peut encore, il est vrai, commettre quelques fautes de fragilité ; mais se replonger dans les mêmes désordres, se livrer aux mêmes excès d'intempérance, de colère,

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Rm., 6, 9.

SERMONS

d'ivrognerie, de jurements, d'impureté, qu'est-ce sinon se moquer de Dieu, abuser de ses dons, les profaner indignement ? Et pourtant, je le répète, tel est le triste spectacle que nous avons trop souvent sous les yeux après cette belle et sainte solennité de Pâques.

Et d'où vient cela, M.F. ? C'est que la plupart des hommes, oubliant que le royaume de Dieu souffre violence, et qu'il n'y a que les violents qui le ravissent, voudraient se sauver sans qu'il leur en coûtât rien. Ils traitent les affaires du salut comme s'il s'agissait de faire un marché au plus bas prix possible ; ainsi, ils ne veulent se gêner en rien, ne rien faire de

P. 2028

ce qui leur serait trop pénible, et ne rien retrancher de ce qui leur est agréable ; ils consentiront bien à ne pas s'enivrer, par exemple, pendant quelque temps, pendant le carême ; mais ils ne renonceront point à la fréquentation habituelle des cabarets et autres lieux de débauche, parce que ce sacrifice leur semble trop rigoureux, parce qu'ils n'ont pas le courage de résister aux tentations pressantes qu'on leur fait de s'y arrêter et d'y boire ; et bien, voyez les suites : à peine se sont-ils exposés de nouveau au péril qu'ils y succombent ; et suivant la parole de l'Évangile, leur second état est pire que le premier.

Je pourrais appliquer la même réflexion aux compagnies, aux familiarités indiscrètes, aux jeux, aux danses, aux discours licencieux, en un mot, à tous les plaisirs du monde ; celui qui n'y renonce pas tout à fait, et sans retour, reviendra aussitôt après la Pâque ce qu'il était auparavant, et même il sera plus coupable, car ces rechutes continuelles et volontaires au moins dans leur cause, sont d'autant plus inexcusables qu'on avait reçu plus de grâces. Agir de la sorte, c'est se jouer de Dieu, mépriser sa bonté, insulter sa miséricorde, et, par conséquent, s'en rendre indigne et vouloir se perdre.

M.F., qu'il n'en soit pas ainsi de vous ! De même que J.-C. après sa résurrection ne conserve rien de sa vie terrestre et mortelle, que tout soit nouveau et changé en vous et pour me

P. 2029

servir de l'expression même de l'Apôtre, soyez une nouvelle créature en J.-C. Que toutes vos actions soient des preuves et des marques évidentes de la vérité de la résurrection spirituelle de votre âme ; qu'elle soit plus éloignée que jamais de la mort du péché, plus ennemie du monde, plus dégoûtée des divertissements du siècle et de ses vaines joies, plus fermée à tout ce qui enchante les sens, plus recueillie, plus fidèle à tous ses devoirs ; en un mot que votre vie soit désormais toute céleste et toute divine.

Persévérez donc, M.F., je ne saurais trop vous y exhorter ; persévérez dans les bonnes et salutaires résolutions que vous avez prises dans le tribunal de la Pénitence et en présence des saints autels, dans ces jours de salut. Convertissez-vous enfin véritablement, c'est-à-dire sans retour, et n'hésitez point à garder, quoi qu'il vous en coûte, toutes les précautions nécessaires pour n'être point à l'avenir ébranlés et vaincus par les tentations qui ne manqueront pas de renaître ; d'avance, armez-vous contre elles. Souvenez-vous qu'à l'exemple de J.-C. vous ne devez plus mourir après votre résurrection, et que puisqu'il veut que vous soyez ses membres toujours vivants, il faut que vous ayez pour le péché une horreur si vive qu'elle vous le fasse détester et qu'elle vous le fasse craindre plus que la mort.

Si comme j'aime à le penser, M.F., ces sentiments sont les vôtres et si vous y êtes

P. 2030

fidèles, plus tard vous participerez à la gloire de votre divin Sauveur ; vous monterez avec lui dans le ciel pour unir votre voix à celle des esprits bienheureux qui environnent son trône et qui, embrasés d'amour, chantent dans d'ineffables transports, un Alléluia éternel.

466

PÂQUES

P. 2031

Surrexit Dominus vere ! Alleluia !

Dans cette fête, la plus solennelle de toutes les fêtes de l'année, l'Église célèbre par des chants d'allégresse la grande victoire remportée par Jésus-Christ sur le péché et sur la mort, c'est-à-dire sa résurrection glorieuse ; mais, pour que la joie de l'Église fût sans mélange, il faudrait qu'en même temps que son Epoux ressuscite selon la chair, tous ses enfants ressuscitassent selon l'esprit ; or, M.F., si parmi vous dans ce temps pascal, il y en a eu un grand nombre qui ont commencé à mener une vie nouvelle et vraiment sainte, combien d'autres sont restés ensevelis dans leurs péchés sans faire le moindre effort pour sortir de leur tombeau et en soulever la pierre ?

C'est avec ces hommes rebelles jusqu'ici à la grâce que je veux m'entretenir aujourd'hui ; ils sont bien coupables, mais plus ils sont coupables, plus ils sont à plaindre ; plus ils ont de droit à notre commisération à notre charité et à notre zèle.

A l'exemple du bon pasteur qui abandonna les 99 brebis fidèles pour courir après la brebis égarée, je ne m'occupe que de vous seuls en ce moment, pécheurs, M.F., et c'est à vous seuls que je m'adresse. Pendant la sainte quarantaine que nous venons d'achever, on vous a exhortés à la pénitence. Vous avez vu vos amis, vos voisins, vos femmes, vos enfants, se préparer à remplir le devoir pascal ; vous les verrez encore bientôt s'empresser de suivre les saints exercices de la retraite qui leur sera donnée pour les disposer à recevoir dignement le sacrement de la confirmation. Est-ce que ce grand spectacle de religion ne fera sur vous aucune impression salutaire ? N'y avez-vous été, et y serez-vous tout à fait insensible ? Non, M.F., car vous avez de la foi ; vous n'en suivez pas les règles

P. 2031 bis

mais vous n'en avez pas abjuré les principes ; il y a donc une désolante contradiction entre vos croyances et votre conduite. M.F., vous le savez comme moi ; elle vient de ce qu'un vague désir de se réconcilier avec Dieu ne suffit pas, et de ce que, pour se convertir, il faut nécessairement se confesser. C'est là en effet le grand obstacle, l'unique obstacle qui vous arrête.

Pauvres pécheurs, M.F., je voudrais vous aider à surmonter cet obstacle-là, qui est vraiment ce que j'appelais tout à l'heure, la pierre de votre sépulcre. Mon dessein n'est pas de vous prouver dans cette instruction que la confession est d'institution divine ; vous n'en doutez pas plus que moi ; je ne vous en expliquerai point non plus les conditions et les qualités essentielles ; vous les connaissez parfaitement ; mais je veux vous faire à ce sujet trois questions qui, précisément parce qu'elles sont très simples, doivent vous déterminer à mettre fin à vos irrésolutions déplorables...(*Manuscrit inachevé*).

467

FÊTE DU SAINT SACREMENT

P. 2032

(Fragment).

La fête du très St. Sacrement dont nous célébrons aujourd'hui l'octave solennelle, a été instituée pour réparer les outrages contre la sainte Eucharistie, hélas ! si nombreux ! sur lesquels l'Église pleure tous les jours et qui sont pour elle la cause sans cesse renaissante d'une inconsolable douleur

Elle veut, par la pompe de cette cérémonie si belle, rendre à son divin Epoux une partie de la gloire que quelques-uns de ses enfants lui ont ravie ; et c'est dans le même esprit

SERMONS

que chacun de nous, mes frères, doit prendre part à ce grand acte de religion. Afin de vous disposer, M.F., nous allons méditer pendant un instant sur l'institution du sacrement auguste dans lequel J.-C. manifeste sa charité, sa bonté et sa puissance d'une manière si merveilleuse.

Aujourd'hui du moins, M.F., par la ferveur de nos prières et par nos larmes, efforçons-nous d'obtenir le pardon de tant d'offenses. Assistez tous à la procession solennelle qui aura lieu après les Vêpres, non comme vous l'avez fait peut-être tant de fois avec dissipation et pour satisfaire une curiosité vaine, mais avec le sentiment d'une foi vive, d'une componction profonde ; et lorsque Jésus-Christ sortira de son tabernacle caché sous les voiles eucharistiques et passera au milieu de vous, implorez à ses genoux sa clémence, et protestez-lui qu'à l'avenir, vous lui serez fidèles.

Ô Jésus, de même qu'autrefois vous parcouriez la Judée en guérissant les malades et en faisant du bien à tous, passez au milieu de ce peuple et répandez sur lui vos bénédictions les plus abondantes ; vous trouverez sur votre passage un grand nombre d'aveugles, de paralytiques et de boiteux ; guérissez tous ces infirmes par votre vertu toute-puissante. Vous trouverez bien des pécheurs ; Jésus, fils de David, mon doux Sauveur, ayez pitié d'eux et montrez à tous que vos miséricordes sont sans bornes comme votre amour.

468

FÊTE DE ST. PIERRE ET ST. PAUL.

P. 2033

Tu es Petrus, et super hanc petram edificabo ecclesiam meam, et portæ inferi non prevalebunt adversus eam.

Tu es Pierre, et ce sera sur cette pierre que je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. (*en S. Matth. c. 16*)

Quand je me rappelle les vertus et les travaux des grands saints dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, tant de peuples qu'ils ont éclairés, tant de persécutions qu'ils ont souffertes, et leur charité et leur patience, et leur zèle et leur courage, et cette mort sanglante qui vient couronner une si belle vie, je vous l'avoue, M.F., je sens vraiment l'impuissance où je me trouve de vous remettre sous les yeux tous les grands exemples qu'ils nous ont laissés, et d'embrasser dans un seul discours un sujet si vaste. Parmi tant d'actions saintes et de traits si admirables que nous présente l'histoire de st. Pierre et de st. Paul, je suis donc obligé de choisir ; et c'est sur les prérogatives accordées par J.-C. au Prince de ses apôtres que je veux aujourd'hui fixer votre attention ; et vous montrant que J.-C. a établi st. Pierre fondement de son Église et chef des pasteurs, je vous ferai voir combien son autorité est vénérable, combien elle doit nous être chère, et vous bénirez la Providence qui vous a fait naître dans le sein d'une Église immortelle et qui nous a donné un guide qui tient vis-à-vis de nous la place de J.-C. même. Puissé-je mettre ces grandes vérités dans tout leur jour ! Puissent-elles faire une impression profonde sur tous ceux qui vont les entendre !

(lacune considérable dans ce document).

[...] de la saine doctrine, porte-moi entre tes bras, afin qu'un

P. 2034

jour je fasse partie de cette Église éternellement triomphante qui règne avec J.-C. dans sa gloire.

(Notes diverses, sur le manuscrit de ce sermon) :

Ut D(omini). ovile reparetur, et pro sollicitudinem caritatis atque doctrinae omnes Christi oves unum se sentiant habere pastorem. (S. Leo M(agnus) Ep. 171 in finem).

«Qui peut douter que le P(ontife) R(omain), établi de Dieu même successeur de St Pierre, chef du corps épiscopal et centre de la communion ecclésiastique, ne devienne en quelque sorte la trompette de l'Église universelle dans les cas importants et sur lesquels il croit nécessaire d'employer toute son autorité pour annoncer du haut de son trône apostolique à ceux qui sont loin comme à ceux qui sont près, les sentiments de ses collègues les Evêques et la tradition de toutes les Églises ? Ce fut dans une semblable circonstance que J.-C. ayant interrogé ses apôtres : "*Et vous, qui dites-vous que je suis ?*" Pierre répondit au nom de tous : "*Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.*" » (*Déf. Decl. cleri gal.* l. IX, ch. 1)

Successeurs de ce Pierre qui, comme le dit st. Augustin (*de corrept. et grat.* t. X, c. VIII, n. 18, p. 759) «embrassez la foi avec une volonté très libre, très forte, toujours invincible et persévérante. » «Pleins de respect et de vénération pour le mystère d'unité et de paix dont Dieu a mis le centre dans le siège apostolique. » (*Bossuet.-. Déf. décl. in append.* l. III - c.13).

L'épiscopat est un : sa force est dans son unité, et son unité est dans son chef, comme dans sa source. (Mandement de l'Evêque de Marseille contre les Jansénistes).

P. 2035

Une nuée d'ennemis accourent de tous côtés pour la renverser. La religion est réduite à cacher dans l'ombre ses solennités et ses bienfaits. - Elle a triomphé de toutes les puissances, de tous les talents, de tous les efforts réunis d'une génération presque entière.

Lorsqu'une voix puissante s'est fait entendre, tout à coup les ruines se sont soulevées ; on a vu, selon l'expression d'un prophète, ces ossements arides s'ébranler, les monuments de la charité reparaître, et la religion désormais replacée sur sa base, brillant d'un éclat aussi pur que dans ses plus beaux jours.

L'incrédulité revêtue de tout ce qu'un esprit enjoué et une imagination brillante peuvent prêter de grâce et d'attraits.

Elle a fait du tableau de ses propres excès l'arme la plus terrible qu'on puisse employer contre elle-même.

Qu'ont produit tous ces projets, tous ces efforts suivis pendant tout un siècle avec tant de constance et d'audace ?

Les incroyants se sont réunis ; ils ont mis en commun leurs talents, leur science, leur audace.

Ses ennemis sont réduits à ne plus l'attaquer que par de faux éloges et de vains respects.

Union des évêques avec leur chef, unité si parfaite que le Pape Symmaque¹ ne craint point de la comparer à celle de la Trinité même.

Le siège d'où Pierre étend ses vues et ses soins sur tous les siècles.

469

AUTORITÉ DU PAPE.

P. 2037

(*Fragment*).

[...] qui appartient au successeur du Prince des apôtres, n'étiez-vous pas d'accord avec moi, et les expressions dont je me suis servi et qui sont consacrées par l'usage qu'en en a fait l'antiquité sainte, ne vous ont-elles pas rappelé les premiers éléments de la religion qu'on vous a enseignée dans votre enfance ? Or je vous le demande, et ici rentrez en vous-mêmes, et répondez de bonne foi, le Pape a-t-il réellement *une pleine puissance pour gouverner l'Église*, si chaque fidèle, si même un simple prêtre a droit d'opposer son opinion aux décisions qu'il

1 Symmaque (v. 450-514), pape de 498 à 514. Diacre originaire de Sardaigne, il succéda au pape Anastase II.

SERMONS

porte, s'il peut à son gré ou les rejeter ou les suivre ? est-il possible que vous le reconnaissiez sérieusement pour votre chef, et que vous croyiez ne pas être tenu de le suivre ? Comment conciliez-vous le droit qu'il a de vous commander d'après votre propre aveu, et avec le droit que vous croyez avoir pour lui désobéir ?

Je vous entends qui me dites que la puissance du chef de l'Église est soumise à des règles et qu'il ne les a pas dans sa conduite exactement observées. - Je sais que l'océan dans sa plénitude a des bornes ; mais est-ce à nous à les fixer ? Où est-il le simple fidèle, le prêtre même qui osât les marquer d'une main téméraire, qui osât dire au chef de l'Église : vous viendrez jusqu'ici et vous n'irez pas au delà ? Ah ! prenez garde d'être du nombre de ces esprits inquiets et turbulents qui veulent se servir pour tout brouiller, pour entretenir des divisions funestes, de ce qui n'a été établi que pour conserver la paix ; eh quoi ! fallait-il donc que pour conserver d'anciennes formes, d'anciens usages respectables sans doute, mais qu'il était impossible de suivre, il laissât la foi s'éteindre, et la religion périr ? Est-il raisonnable de vouloir qu'on suive dans des circonstances

P. 2037 bis

extraordinaires, ce qui a été fait pour des temps tranquilles ? Quelle idée vous formez-vous donc du gouvernement de l'Église ? vous ...(*Inachevé*).

470

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION - Ploërmel 1825. ¹

P. 2038

Maria optimam partem elegit. - Marie a choisi la meilleure part. (En *st. Luc* ch. 10)

Séduits par les apparences mensongères, nous ne trouvons rien de beau que ce que le monde admire, rien de désirable que ce qu'il promet ; et, oubliant le siècle à venir, nous prenons pour *notre part* les vanités de ce misérable monde, ses fausses joies, ses plaisirs funestes. Pour nous détromper d'une erreur si dangereuse et pour nous apprendre en quoi consistent la vraie grandeur et la véritable félicité, l'Église nous rappelle dans la fête de ce jour, les merveilles de la mort et du triomphe de Marie. Cette Vierge sainte, nous dit-elle, choisit *pour sa part* : la prière, le silence, la pauvreté, la chasteté, les souffrances, les humiliations les plus profondes, et, par ce choix elle a mérité de recevoir un honneur infini et les plus magnifiques récompenses. *Maria optimam partem elegit* ².

Méditons ensemble, M.T.C.F., pendant quelques courts instants, sur ces belles paroles, si pleines d'instruction et de lumières ; essayons de pénétrer, pour ainsi dire, dans le ciel même et d'y contempler la gloire de Marie ; mais surtout tâchons de bien comprendre que ce sont ses humbles vertus qui l'en ont rendue digne, et prenons la résolution de les imiter : Ave Maria.

Si, comme nous le dit l'apôtre, l'œil n'a rien vu, l'oreille n'a rien entendu, l'esprit de l'homme n'a jamais rien conçu de comparable aux trésors que Dieu a rassemblés et préparés pour ceux qu'il aime, qui pourrait raconter les joies et le bonheur de Marie, lorsqu'elle fut couronnée au milieu des acclamations des Anges de la main de son divin Fils ?

Suivant St Bernard, l'assomption de Marie n'est pas moins ineffable que la génération même du Verbe : « *Generationem Christi, et assumptionem*

¹ Ce titre est autographe de J.-M. de la Mennais.

² Lc., 10, 42.

P. 2039

Mariæ, quis enarrabit ? » La génération du Verbe est un mystère d'abaissement ; l'assomption de Marie est un mystère de gloire ; mais l'un et l'autre sont également au-dessus de nos pensées ; tout ce que nous en pouvons dire, c'est que ces deux mystères sont étroitement liés ensemble car J.-C. ayant daigné prendre dans le sein de Marie un corps semblable au nôtre, il était juste qu'il la préservât de la corruption du tombeau comme il l'avait préservée du péché originel et de ses suites ; il était juste qu'il l'élevât dans le ciel au-dessus de toutes les créatures, puisqu'aucune créature ne lui avait été unie d'une manière si intime, et ne s'était associée si parfaitement à ses douleurs et à son sacrifice.

Toutefois, pour nous donner quelque idée de la pompe et de l'éclat du triomphe de la T. S. Vierge, l'Église va chercher, pour ainsi dire, dans les Saintes Ecritures, les expressions les plus énergiques et les images les plus brillantes ; elle nous montre les anges étonnés à la vue de tant de gloire, se demandant les uns aux autres : *Quelle est donc celle-ci qui s'élève du désert pleine de délices, appuyée sur son Bien-Aimé - Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super delectum suum*¹ ? - Elle nous représente cette Vierge auguste couverte d'ornements précieux, assise sur un trône éclatant ; la lune à ses pieds, les étoiles formant sa couronne, le soleil l'entourne de ses rayons comme d'un vêtement : *amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum*².

Témoins de ce spectacle, les anges et les saints transportés d'allégresse, s'empressent de rendre hommage à la mère de leur rédempteur et de louer Dieu. En la voyant briller au plus haut des cieux, Moïse répète cette belle prophétie dont les justes de l'ancienne loi avaient si longtemps attendu et désiré l'accomplissement : Une étoile sortira de Jacob. Isaïe chante dans un ravissement divin : Voici cette Vierge qui devait concevoir un fils. David anime une lyre céleste par cet admirable cantique : Ô Dieu, la Reine s'est tenue debout à votre droite : toute sa gloire est intérieure

P. 2040

quoiqu'au dehors elle soit chargée de franges et de broderies ; et cette fille du Roi, comme il l'appelle, la Vierge elle-même, mêle sa voix à la leur pour bénir celui qui a fait pour elle de si grandes choses : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie dans Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé le néant de sa servante, et voilà que toutes les générations m'appelleront bienheureuse. *Magnificat anima mea Dominum et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo, quia respexit humilitatem ancillæ suæ ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes, quia fecit mihi magna qui potens est et sanctum nomen ejus.*

Âmes pieuses, soyez attentives : Marie, en nous disant que le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante, nous apprend qu'elle ne doit sa gloire qu'à ses abaissements, et que si nous voulons être un jour glorifiés comme elle, il faut que nous imitions ses profonds anéantisements : *respexit humilitatem ancillæ suæ*³ : elle reçut, il est vrai, des grâces extraordinaires ; mais c'est en s'en reconnaissant indigne qu'elle a acquis devant Dieu tant de mérites ; sans doute elle fut distinguée par une bénédiction particulière entre toutes les femmes que le Seigneur a bénies ; mais c'est parce qu'elle s'est humiliée d'autant plus que Dieu la favorisait davantage, qu'elle est parvenue à cet éminent degré d'honneur où vous la voyez. Conçue sans tache, Mère du Fils du Très-Haut, du Roi des Rois, elle marcha dans des voies simples et communes ; elle persévérait dans la prière avec les autres femmes, nous dit l'Écriture ; nous ne remarquons dans sa vie aucune action d'éclat, aucun prodige ; elle ne cherche qu'à se cacher, qu'à se confondre avec les pécheurs mêmes, malgré sa dignité et son

¹ Ct., 8, 5.

² Ap., 12, 1.

³ Lc., 1, 48.

SERMONS

innocence, et voilà pourquoi - (nous ne saurions trop le redire) - *voilà pourquoi toutes les générations l'appelleront bienheureuse : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Quel exemple pour nous, M.F., et quelle leçon ! Puisseons-nous en profiter et comprendre enfin qu'il n'y a de véritable gloire et de bonheur réel que

P. 2041

dans la pratique de l'humilité, dans l'entier oubli de soi-même, dans le mépris sincère des fragiles honneurs dont la plupart des hommes sont si follement épris, et des biens périssables qu'ils recherchent avec des soins si pénibles !

Mais combien ces maximes ne sont-elles pas opposées à l'esprit de notre siècle ! jusqu'à quel point la religion ne s'est-elle pas affaiblie parmi nous ? Nous célébrons encore ses fêtes, nous professons ses croyances, mais quelle influence ont-elles sur nos jugements et sur notre conduite ? Pouvons-nous bien dire que nous faisons partie de ces *générations* dont parle Marie qui *l'appelleront bienheureuse*, parce que sa vie fut obscure et cachée, parce que, quoiqu'elle fût née du sang de David, les humiliations, les souffrances, la pauvreté furent sur la terre son unique partage, parce qu'en s'abaissant elle mérita que Dieu jetât sur elle un regard particulier d'amour et de miséricorde : *respexit humilitatem ancillæ suæ : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*¹.

M.F., des sentiments bien différents animent aujourd'hui la plupart des chrétiens ; le détachement du monde et de ses plaisirs, le désir des biens célestes, la simplicité, la modestie, l'obéissance, l'humilité, passent pour les vertus austères et rigides d'un temps que nos lumières n'avaient pas éclairé ; on n'appelle *heureux* que les hommes puissants et riches ; on n'appelle sages, on n'estime que les hommes qui travaillent à s'élever à quelque prix que ce soit, et on regarde en pitié ceux qui, mettant le salut au-dessus de tout, usent des choses de ce monde comme n'en usant pas, et placent dans le ciel toutes leurs espérances. Je le sais, dans tous les temps il y a eu des erreurs et des désordres ; jamais, cependant on n'avait rien vu de semblable à ce que nous voyons ; jamais l'amour de l'or et des plaisirs n'avait corrompu

P. 2042

les consciences au point où elles le sont ; jamais on ne s'était moqué avec une hardiesse aussi impie de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est juste, de tout ce qui est saint. Autrefois quand on faisait le mal, on en rougissait ; aujourd'hui on ne rougit que de ce qui est bien ; à peine rencontre-t-on de loin en loin quelques chrétiens inflexibles qui réclament par leurs exemples contre ce scandale universel, et qui soient restés fidèles aux anciennes mœurs comme à l'ancienne foi ; une cupidité effrénée, un sauvage orgueil emportent tous les esprits.

Et c'est ainsi que se prépareraient pour la France de nouveaux malheurs, si nous ne nous hâtons de les prévenir par la pratique plus exacte des saintes maximes de l'Évangile.

Ah ! elles ont fait le bonheur de nos pères, et qui de nous peut avoir oublié ce qu'il en coûte aux peuples qui les abandonnent ? ... Mais, je m'arrête ; je ne veux point vous affliger en développant davantage des réflexions si tristes. Et d'ailleurs, M.F., je le dis avec une grande joie dans le Seigneur, si nul pays n'a été entièrement préservé de cette horrible contagion dont je déplorais tout à l'heure les ravages, celui-ci du moins, a conservé plus qu'aucun autre peut-être, avec une foi pure une piété sincère ; gardez donc, M.F., gardez soigneusement ce trésor précieux ; et pour empêcher qu'il ne vous soit ravi, recourez à la T. S. Vierge avec une vive confiance, comme vous l'avez toujours fait, et toujours aussi prenez-la pour votre modèle. Dans ce jour solennel que nous pouvons appeler la fête de l'humilité, puisque nous y célébrons le triomphe de la plus humble des créatures, demandons-lui qu'elle nous

¹ Id.

P. 2043

affermissse dans cette sainte vertu qui est le fondement de toutes les autres ; et qu'elle nous défende des hommes pervers et de leurs doctrines empoisonnées.

Vierge sainte, dans leurs besoins et dans leurs dangers, nos pères élevaient vers vous leurs mains suppliantes : prosternés aux pieds de vos autels, nos Rois y déposaient leur couronne ; ils vous reconnaissaient pour la patronne spéciale de leur personne, de leurs Etats et de leurs sujets ; et pour me servir des propres expressions de Louis XIII¹, ils vous demandaient que *leur royaume* ne sortît jamais des voies de la grâce qui conduisent à celles de la gloire. Vierge douce et clémente, vous exauçâtes leurs humbles supplications ; nos ancêtres nous ont raconté que par votre entremise, plusieurs fois nos villes et nos provinces ont vu cesser les fléaux qui les désolaient. Hélas ! un fléau bien plus grand nous afflige : l'orgueil a rompu ses digues et menace de tout engloutir. Vierge sainte, protégez-nous, sauvez-nous ; ramenez dans *les voies de la grâce* ceux qui ont eu le malheur de s'en écarter ; et, du haut du ciel, veillez sur cette ville ; veillez sur chacun de nous, afin que nous ne cessions jamais d'y marcher à votre suite ; elles nous conduiront à celles de la gloire ; et éternellement ravis de joie dans le Dieu notre Sauveur, qui, à votre prière, aura fait pour nous de si grandes choses, nous chanterons avec vous ses louanges.

471

ASSOMPTION

P. 2045

Maria optimam partem elegit. - Marie a choisi la meilleure part. (St. Luc, c. 10, v. 42)

C'est l'Église elle-même qui applique à la Ste Vierge les paroles que vous venez d'entendre ; et en effet, M.F., dans quel jour pouvons-nous mieux nous convaincre que *Marie* a choisi la meilleure part, que dans celui où elle est couronnée d'une gloire immortelle ? Trop souvent, hélas ! trompés par des apparences mensongères, nous ne trouvons rien de grand que ce que le monde élève, rien de beau que ce qu'il estime, rien d'aimable que ce qu'il donne, et oubliant de jeter les yeux sur le siècle à venir, nous prenons pour notre part les faux biens que le temps enlève, de vains plaisirs qui passent comme un songe, et ne laissent après eux que la tristesse et les regrets. Choix insensé, et qui peut avoir les suites les plus funestes !

Mais voici un grand exemple qui nous est présenté pour nous apprendre à régler autrement nos jugements et nos désirs. L'Église nous rappelle aujourd'hui combien la mort de Marie fut douce, combien son triomphe fut grand, et elle nous dit : Voyez : n'a-t-elle pas choisi la meilleure part ? : *optimam partem elegit.* Eh bien, voulez-vous que votre mort soit semblable à la sienne ? Vivez comme elle a vécu, aimez Dieu comme elle l'aimait. Voulez-vous partager sa gloire ? imitez ses vertus et souvenez-vous que c'est par l'humilité la plus profonde qu'elle est parvenue à la plus haute élévation où une simple créature puisse atteindre.

Mais avant de développer ces importantes vérités qui renferment tout le mystère que l'Église propose

P. 2046

aujourd'hui à la piété de ses fidèles, adressons-nous, M.F., adressons-nous à Marie même, afin qu'elle nous obtienne la grâce d'en sentir toute la force et disons-lui avec l'ange : *Ave Maria.*

C'est bien peu de chose que l'homme ; sa vie, dit le prophète, n'est que vanité ; elle passe comme l'herbe qui paraît et fleurit le matin et qui le soir se dessèche et tombe. L'homme n'est grand que par ses espérances ; il n'est sage que lorsque s'élevant au-dessus de ce monde,

¹ Louis XIII, fils d'Henri IV et de Marie de Médicis, fut roi de France de 1610 à 1643

SERMONS

où il n'est qu'en passant, il se transporte par avance dans le sein de cette immuable éternité où il doit entrer bientôt, et de là ne regarde qu'avec mépris tous les biens que le temps fait s'évanouir ; tous les plaisirs qui s'éclipsent comme un éclair et ne sont plus, tout ce qui s'écoule, tout ce qui change, tout ce qui se mesure.

Bien convaincus de cette vérité, les saints n'ont employé le moment de la vie qu'à se préparer à la mort ; et au lieu de s'attacher à des biens qui nous échappent en un instant, ils ont amassé par la pratique des œuvres chrétiennes des trésors de justice que rien ne pourra jamais leur enlever ; leurs actions, leurs projets, leurs désirs ont été réglés par cette grande pensée, et comme le monde ne lui présentait rien qui fût digne d'eux, comme ils n'avaient aucun goût pour ses joies corrompues, pour ses vanités mensongères, ils attendaient avec une sorte d'impatience le jour du Seigneur ; et ces âmes justes s'estimaient bienheureuses, elles tressaillaient d'allégresse, lorsqu'elles se voyaient prêtes à fermer les yeux à toutes les choses d'ici-bas, et d'entrer dans cette sainte Sion que le Roi immortel de tous les siècles remplit de sa

P. 2047

gloire et de sa présence.

Certes, il est beau de voir un saint sur son lit de mort goûter cette *paix délicieuse* qui surpasse tout sentiment, *quae exsuperat omnem sensum*¹, et de l'entendre demander à Dieu comme une grâce de hâter le moment de sa venue ; il est beau de le voir, soutenu par la foi des promesses, plein de joie et d'espérance, s'endormir tranquillement dans le Seigneur.

Cependant j'ai à vous présenter aujourd'hui, M.F., quelque chose de plus grand et de plus admirable ; oui, la mort de Marie a un caractère qui la distingue de celle même des saints et qui la rend encore plus belle et plus touchante : ceux-ci attendent avec paix leur dernière heure ; ils acceptent avec reconnaissance l'ordre que Dieu leur donne d'aller à lui ; mais Marie fait plus encore, elle y va en quelque sorte d'elle-même ; son âme est entraînée vers le ciel par une force que rien ne peut contenir, et c'est l'amour qui brisant les liens qui la retiennent, la porte dans le sein de ce Dieu pour qui seul elle vit, pour qui seul elle soupire.

Depuis longtemps séparée de son fils, l'unique objet de sa tendresse, elle ne regardait plus cette vie mortelle que comme un long et triste exil ; cette âme toute céleste, embrasée de la charité la plus ardente, n'avait qu'une pensée, qu'un sentiment, qu'un désir, celui d'être bientôt réunie à ce fils bien-aimé que les ordres rigoureux de son Père avaient éloigné d'elle ; sans cesse elle comptait avec une douloureuse impatience les moments qu'elle était obligée de passer loin de lui. Continuellement, elle tournait

P. 2048

ses regards vers les saintes montagnes où régnait J.-C. Quoi ! lui disait-elle, ô mon fils ! me laisserez-vous encore longtemps sur cette terre d'épreuve et de châtement ? Quand donc, quand m'associerez-vous à votre bonheur et à votre gloire ? *amore languero*. Filles de Jérusalem, âmes bienheureuses, esprits célestes qui environnez le trône de l'Agneau, je vous en conjure, dites-lui que je languis d'amour. *Filiae Jerusalem adjuro vos, nuntiante delecto meo quia amore languero*². Le monde et toutes ses richesses et tous ses honneurs et toute sa pompe n'avaient pour elle aucun attrait, aucun charme. J.-C. seul occupait tout son esprit, remplissait toute son âme ; elle ne voyait, elle ne goûtait, elle ne sentait que J.-C. ; J.-C. était tout pour elle.

M.F., les expressions me manquent pour vous faire comprendre jusqu'à quel degré de perfection Marie s'était élevée. Non, les séraphins mêmes ne peuvent entendre et ne sauraient expliquer jusqu'à quel point cette âme sainte était ravie en Dieu ; rien n'approche de la force

¹ Ph., 4, 7.

² Ct., 5, 8.

de son amour et de la véhémence de ses désirs ; elle ne tenait plus à la terre ; c'était un miracle qu'elle vécut encore.

Mais enfin il arrive un moment où rien ne peut plus arrêter la violence de cet amour qui l'embrase toute entière et qui allait toujours croissant. Son divin fils l'appelle : Venez à moi, lui dit-il, venez ; ô ma mère, vous avez bu l'amertume de mon calice, entrez maintenant dans mon repos ; entrez tout entière dans ma joie comme dans un abîme de félicité.

P. 2049

*Veni sponsa mea, veni coronaberis*¹. - Aussitôt les portes éternelles s'ouvrent, elle voit ce divin fils qu'elle avait comme perdu, rayonnante de joie et d'amour ; elle s'avance vers lui ; elle s'élève, et voilà qu'elle s'unit enfin, qu'elle s'unit pour toujours à son Sauveur, à son Dieu. Ô Jésus ! que ne puis-je dire ici quels furent les transports de son cœur lorsqu'elle vous vit face à face et sans voile, lorsque vous découvrites à ses yeux les richesses incompréhensibles de votre divinité et de votre gloire ! Que ne puis-je dire jusqu'à quel degré se porta sa charité lorsqu'elle contempla de ses yeux l'éternelle beauté du divin fruit de ses entrailles ! Quel saisissement, quelle tressaillement d'allégresse pour le cœur de cette mère du pur amour ! Mais, ô mon Dieu ! ce sont là des secrets qui nous sont cachés ; non, notre esprit n'est pas assez pénétrant pour les découvrir ; notre cœur n'est pas assez grand pour se former une idée de ces félicités sans bornes, de cette plénitude de joie dont fut alors inondée l'âme de Marie.

Quel ravissant spectacle ! oh ! que j'aime à le contempler ! Oui, quand je pense au bonheur de Marie, il me semble que les plus doux sentiments viennent chercher mon cœur et y portent une impression délicieuse ; quoique les images soient encore imparfaites, je ne sais quel enchantement secret qu'on ne peut exprimer ; et cependant elles sont si belles, elles ont tant de charmes, elles produisent une émotion si tendre que vraiment il faut faire un effort

P. 2050

pour en détacher les regards.

Cependant prenons garde, M.F., prenons garde que la mort de cette bienheureuse Vierge ne soit pour nous que l'objet d'une admiration stérile. N'oublions pas que si la fin de sa vie fut si douce, c'est qu'elle n'avait jamais perdu de vue l'éternité qui devait la suivre ; que si la mort ne lui fut point amère, c'est qu'elle ne la sépara que de ce qu'elle n'avait jamais aimé, et ne fit que la rendre au Dieu en qui seul elle avait mis toutes ses espérances ; or, si nous voulons que notre mort soit semblable à la sienne, examinons s'il y a quelque rapport entre ses dispositions et les nôtres.

Que vois-je dans Marie ? Un éloignement absolu du monde, et de ses prétentions, et de ses intrigues, et de ses faveurs et de ses plaisirs. Tout son soin est de fuir les regards des hommes ; toute sa consolation est de penser que ceux du Seigneur sont fixés sur elle ; détachée de tous les objets sensibles qui l'entourent, elle ne s'occupe que de J.-C. et du bonheur de ceux qui le voient ; elle se nourrit d'espérance et d'amour, et déjà par ses désirs elle habite dans ces demeures célestes où règne le Dieu qu'elle a porté dans ces chastes entrailles.

Que vois-je dans la plupart des hommes ? Hélas ! *il n'y a point de Dieu dans leurs pensées et toutes leurs voies sont souillées*. Au milieu de ces jours qui s'écoulent avec une rapidité que rien n'arrête, ils s'égarer dans de vains projets, ils se

P. 2051

promettent de longues années, ils vivent comme s'ils étaient ici bas dans une cité permanente et ils ne s'occupent point du tout de l'avenir redoutable dans lequel ils vont entrer.

¹ Ct., 4, 8.

SERMONS

Tranquillement assis sur le bord du tombeau, il ne leur vient pas même dans la pensée que tout à l'heure il faudra qu'ils y descendent. Le temps est comme un voile qu'ils jettent sur l'éternité et qui la lui cache, de sorte que la croyant toujours loin d'eux, ils se laissent doucement bercer par l'illusion des plaisirs ; leur âme s'assoupit, elle s'endort, et elle ne se réveille que lorsque la mort même leur crie : *la fin est sur toi, la fin est sur toi*. Dieu t'appelle, *finis super te, finis super te, venit tempus*¹.

Quel moment, M.F. ! quel réveil ! Ô hommes, jusqu'à quand chercherez-vous donc à vous tromper vous-mêmes ? Quoi ! si je vous montre la Vierge mourante environnée de lumière et de paix, transportée d'amour, de joie et d'espérance, vous êtes émus, votre âme s'attendrit, et vous vous écriez avec Balaam : *Puissé-je mourir de la mort des justes : moriatur anima mea morte justorum*² ! Mais, dites-moi donc, croyez-vous de bonne foi que votre fin puisse être semblable à la leur, si vous ne faites rien de ce qu'ils ont fait ? Croyez-vous que lorsqu'on viendra vous annoncer qu'il faut mourir, comme eux vous ne ressentirez que des mouvements de confiance, d'actions de grâces, et que vous vous séparerez sans peine de ces plaisirs qui vous enchantent, de ces richesses que vous accumulez avec des soins si longs

P. 2052

et si pénibles ? Il faut mourir, mon frère, c'est-à-dire que vous allez être dépouillé de tout ce qui vous fut cher ; tout va vous être ravi, et seul, sans appui, sans ressource, les mains vides de bonnes œuvres, avec une conscience souillée, vous allez entrer dans l'éternité et paraître devant le souverain Juge. Dites-moi, que pouvez-vous attendre ? Que lui demanderez-vous ? Sera-ce le bonheur des saints ? Mais lui-même vous demandera à son tour ce que vous avez fait pour vous en rendre digne ; examinons, vous dira-t-il, examinons vos œuvres ; et toutes vos œuvres ce sont des crimes. Le bonheur des saints ! mais les saints ont aimé J.-C. ! et vous, vous l'avez outragé sans cesse ; les saints ont combattu leurs penchants, et vous, vous avez flatté et satisfait les vôtres ; les saints se sont souvenus de Dieu ; ils ont eu dans la pensée les années éternelles, et vous, vous n'avez pas même daigné compter pour quelque chose ce bonheur dont vous prétendez que je vous fasse jouir ! Insensé ! mes saints s'indigneraient ; ils vous repousseraient eux-mêmes, s'il était possible que je voulusse vous associer à leur bonheur et à leur gloire !

M.F., ne nous faisons point là-dessus d'illusion : on meurt comme on a vécu ; on ne trouve à la mort que les bonnes actions qu'on a faites ; tout le reste s'évanouit et nous échappe. Si nous voulons donc comme Marie voir s'approcher avec confiance le jour du Seigneur, comme elle, menons une vie vraiment sainte. Aimons par-dessus tout le royaume de Dieu et les biens du siècle futur ; prenons garde de nous laisser

P. 2053

éblouir par le vain éclat du monde, et ne nous attachons point à poursuivre une ombre qui fuit, une figure qui passe ; en un mot, vivons de la foi, si nous ne voulons point verser à notre dernière heure des larmes de désespoir, si nous voulons mourir dans la paix et dans la consolation de l'espérance.

Mais pour nous animer de plus en plus à marcher sur les traces de la Reine des vierges, considérons, M.F., la grandeur de son triomphe, et apprenons d'elle-même ce qui lui a mérité d'être élevée à un si haut point de gloire.

St Bernard ne craint point de dire que l'Assomption de Marie n'est pas moins inénarrable que la génération même du Verbe. *Generationem Christi, et assumptionem Mariae quis enarrabit* ? car, ajoute-t-il, si l'œil n'a jamais vu, si l'oreille n'a point entendu, si le cœur

¹ Ez., 7, 3.

² Nb., 23, 10.

de l'homme ne peut comprendre le bonheur que Dieu prépare au moindre de ses élus, qui pourrait se former une idée du triomphe de Marie sa mère, qu'il appelle auprès de lui pour qu'elle y soit à jamais la médiatrice des fidèles, l'espérance des pécheurs, la protectrice des justes, la ressource des peuples et des empires, la Reine du ciel et de la terre. Aussi l'Église elle-même cherche-t-elle dans les saintes Ecritures les expressions les plus énergiques, les plus fortes, pour nous représenter un si grand éclat, et nous tracer quelque image d'une si grande pompe. Elle nous montre les anges étonnés de ce ravissant spectacle et se demandant les uns aux autres : Quelle est donc celle-ci qui s'élève du désert pleine de délices,

P. 2054

appuyée sur son bien-aimé - *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super delectum suum*¹ ? - Elle nous représente cette Vierge sainte couverte d'ornements précieux, assise sur un trône éclatant : *la lune est à ses pieds, les étoiles autour de sa tête formant sa couronne ; le soleil la pénètre tout entière et l'environne de ses rayons comme d'un vêtement. Amicta sole et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum*².

En effet, M.F., le corps pur et sacré de cette Vierge bienheureuse qui avait porté dans son sein celui qui est la résurrection et la vie, son corps, dis-je, ne vit point la corruption du tombeau, il en sortit environné de lumière, et aussitôt les cieus s'ouvrirent pour le recevoir : J.-C. vint au-devant d'elle ; lui-même, il l'introduisit dans son royaume et la présenta à son père : *Surrexit rex in occursum ejus*³. Il me semble la voir entrer dans la Jérusalem d'en haut, au milieu des acclamations des Saints. Elle s'élève au-dessus des confesseurs dont elle a surpassé la constance, au-dessus des vierges dont elle a surpassé la pureté, au-dessus des martyrs dont elle a surpassé le courage, au-dessus des apôtres dont elle a surpassé le zèle, au-dessus des séraphins dont elle a surpassé l'amour ; - et c'est aux pieds de son divin fils qu'elle reçoit les hommages des anges et des saints qui font retentir de leurs chants les voûtes éternelles et qui célèbrent dans leurs hymnes son triomphe et sa gloire. Elle-même s'empresse de mêler sa voix à la leur pour bénir Celui qui a fait pour elle de

P. 2055

si grandes choses, et dans les transports de sa reconnaissance, elle entonne ce beau cantique : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie dans le Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante ; et voilà que je serai appelée bienheureuse dans tous les siècles ; *magnificat anima mea Dominum*.

Âmes pieuses, vous tous, M.F., qui désirez savoir pourquoi Marie est ainsi exaltée, apprenez-le d'elle-même : elle vous dit que *le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante : respexit humilitatem ancillæ suæ*. Parole admirable ! pensée profonde et vraiment sublime ! en deux mots, voilà tout l'Évangile. Non, ce ne sont point seulement les privilèges de Marie et les grâces extraordinaires qu'elle a reçues qui ont attiré sur elle les regards favorables de son Dieu ; mais elle est bienheureuse, parce qu'elle fut douce et humble de cœur. *Respexit humilitatem ancillæ suæ*. Elle a marché dans les voies simples et communes ; elle persévérât, nous dit l'Écriture, *elle persévérât dans la prière avec les autres femmes* ; elle ne faisait rien qui pût la distinguer d'aucune d'elles. Nous ne voyons dans sa vie aucune action éclatante ; tout se passe entre elle seule et Dieu seul ; elle ne cherche qu'à se cacher aux yeux des hommes et s'abaisser, à se rapetisser, à souffrir et voilà ce qui assure à jamais son bonheur : *respexit humilitatem ancillæ suæ*.

Ô homme ! viens ici, viens apprendre à t'humilier et à rougir de ton orgueil. Comment

¹ Ct., 3, 6.

² Ap., 1, 12.

³ 1 R., 2, 19.

SERMONS

P. 2056

peux-tu oublier et le néant dont tu sors et les faiblesses qui t'entourent, et les péchés qui t'accusent ? Quoi ! la plus excellente, la plus sainte des créatures s'anéantit, elle n'est rien à ses propres yeux, et toi, misérable, tu t'imagines être quelque chose, tu t'enorgueillis, tu t'élèves ! Tu la vois triomphante parce qu'elle s'est abaissée, tu la vois souverainement heureuse, parce qu'elle a méprisé les richesses et les honneurs ; et toi, tu les aimes, tu les recherches ; tu crois être grand parce que tu fais quelque chose, parce qu'on t'encense ! Ô mensonge ! ô folie ! encore un moment et toutes ces brillantes illusions qui nourrissent ta vanité *disparaîtront* comme l'eau qui s'écoule et qu'on ne voit plus : encore un moment, et toi, et moi, et tous ceux qui sont maintenant sur la terre, nous n'y serons plus ; nous aurons paru devant Dieu, qui, de sa main, brisera comme un verre toute cette grandeur qui t'éblouit. Pauvres de J.-C., âmes saintes qui vivez au milieu du monde, méprisées du monde, ô vous tous qui marchez dans les voies obscures et pénibles, hommes vraiment humbles, réjouissez-vous, car vous entrerez dans la terre des vivants et vous y serez rassasiés de gloire, tandis que les pécheurs, honorés et exaltés un moment sur la terre, s'évanouiront comme la fumée ; le Seigneur se rira d'eux, dit le prophète ; il mettra sur leur front une marque éternelle d'ignominie ; ils revêtiront

P. 2057

la honte comme un manteau ; elle pénétrera comme l'huile jusque dans leurs os ; elle sera sur eux comme le vêtement dont ils seront toujours couverts, comme la ceinture dont ils seront toujours serrés.

Alors, ô mon Dieu, que nos pensées seront différentes de celles que nous avons aujourd'hui ! Alors, nous comprendrons que les petits, que les humbles de cœur sont les seuls heureux et les seuls sages. Alors, dit Saint Jérôme, qui n'aimera mieux avoir porté la pauvre tunique de Paul, avec ses mérites que la pourpre des rois avec leurs peines et leurs tourments ?

M.F., ces vérités devraient être sans cesse présentes à notre esprit : mais non ; dans ces jours d'aveuglement et de péché, on ne les connaît plus, on ne les sent plus. L'humilité est bannie du monde ; l'orgueil égare tous les esprits, comme tous les cœurs ; il ravage l'héritage de Jésus-Christ ; je le sais, dans tous les temps, les hommes ont été vains ; cette passion insensée les a rendus hauts, durs, tranchants, dédaigneux, critiques. C'est une plaie profonde, dont, hélas ! notre pauvre cœur n'a jamais pu se guérir. Cependant à aucune époque on n'avait rien vu qui approchât, même de loin, de ce grand scandale d'orgueil que donnent au monde les hommes de nos jours ; jamais on n'avait vu l'esprit d'indépendance et de révolte porté jusqu'au point de ne plus vouloir souffrir aucune espèce de joug, ni

P. 2058

céder à aucune espèce de lois, pas même à celles de Dieu. Jamais l'affreux égoïsme ne s'était montré avec autant d'impudence ; jamais les hommes n'avaient attaqué le ciel avec une hardiesse aussi impie, avec une arrogance aussi folle. Le dirai-je ? l'orgueil a rompu toutes ses digues et il inonde la terre : une curiosité superbe et effrénée emporte tous les esprits. Chacun se croit capable de juger de tout et élève sa voix dans des discussions présomptueuses ; chacun marche suivant son propre conseil ; - et qu'arrive-t-il ? Toutes les idées se confondent, tous les hommes s'égarent. La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de nos pères, leur ingénuité, leur pudeur, leur tendre piété passent pour des vertus rigides et austères d'un temps que nos lumières n'avaient pas encore éclairé ; on ne trouve plus dans les âmes aucun ressort, aucune vigueur pour le bien ; on remplace les vertus antiques par des maux nouveaux et tous les sentiments généreux, toutes les affections douces qui charment la vie ont disparu ; on ne les connaît plus ; chacun ne pense qu'à soi, à ses intérêts, à ses affaires, et encore plus à ses plaisirs ; que dis-je ? grand Dieu, où en sommes nous ? Le vice ne sait plus

rougir ; on s'honore de l'infamie et le gouffre des mauvaises mœurs menace de tout engloutir. Eh bien, M.F., il est juste que cela soit ainsi ; il est juste que ceux qui abandonnent Dieu se livrent à ces déplorables excès ; il est juste que ceux dont la perversité

P. 2059

folle et orgueilleuse défie la sagesse soient remplis d'un esprit de vertige et marchent enivrés, étourdis, chancelants ; il est juste que ceux qui ne veulent point de la loi descendent au dernier degré de l'abjection, et que là où l'orgueil règne, le crime soit tout puissant et se glorifie de lui-même.

M.F., je pourrais développer davantage ces tristes réflexions et achever de tracer l'épouvantable tableau des maux que l'orgueil entraîne à sa suite et qu'il a attirés sur nous. Mais dans ce grand jour, que nous pouvons appeler la fête de l'humilité puisque c'est celle du triomphe de la plus humble des créatures, que pouvons-nous faire de mieux que de nous adresser à elle et de prier Marie de venir à notre secours et de nous obtenir cette humilité sainte par laquelle elle a été couronnée.

Vierge sainte, c'est à vous que nous avons recours. Ô Mère de miséricorde, n'avez-vous pas pitié de vos enfants, et refuserez-vous de prêter l'oreille à leur voix suppliante ? Dans tous les temps, vous nous avez couverts de votre protection ; nos pères nous ont raconté vos bienfaits ; nos ancêtres nous ont dit que c'est par votre entremise qu'à différentes époques, nos villes et nos provinces virent cesser les fléaux qui les désolaient. Aujourd'hui, nous nous adressons à vous dans une nécessité bien plus pressante ; nous sommes frappés d'une plaie bien plus terrible ; à peine reste-t-il parmi nous un petit nombre de chrétiens fidèles que la contagion

P. 2059 bis

de l'orgueil n'ait pas infectés et à qui l'impiété n'ait pas appris l'art de scruter le mal et de chercher le crime dans la profondeur de leur cœur. Ô Marie, voyez les périls qui nous environnent, les dangers qui nous menacent. Souvenez-vous de vos anciennes bontés ; demandez à votre divin fils que notre France conserve à jamais cette religion sainte que réclament ses malheurs et qui seule peut les empêcher de renaître ; demandez-lui que notre ville voie toujours fleurir au milieu d'elle cette tendre piété qui est la plus belle portion de l'héritage que nous ont laissé nos pères et qui pendant tant de siècles a fait leur bonheur et leur gloire ; demandez-lui pour moi, demandez-lui pour tous ceux qui m'entendent que nous marchions tous dans les anciennes mœurs comme dans l'ancienne foi, afin que nous mourrions dans son amour et qu'éternellement nous chantions avec vous les louanges du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

472

FÊTE DE ST. LOUIS

P. 2060

(*Fragment*).

L'époque bien chère à la France de la fête de Saint Louis, de cette auguste et sainte solennité consacrée depuis un temps immémorial par la religion et par l'amour des Français pour leurs rois. - Vous venez offrir au digne fils de saint Louis l'hommage de votre vénération pour les vertus de son auguste aïeul, dont il retrace l'image ; de votre amour tendre et respectueux pour sa personne sacrée.

Et dans ce jour consacré à sa mémoire, n'honorons-nous que son nom ? ne chercherons-nous pas à imiter ses vertus ? moi-même, du haut de cette chaire, n'oserais-je pas vous rappeler ses exemples ? et serions-nous corrompus à ce point qu'il vous parût étrange

SERMONS

qu'un ministre de la religion vous parlât des devoirs qu'elle vous impose ? A Dieu ne plaise que je garde un lâche silence dans une circonstance où tout m'engage, où tout m'empresse de réveiller au fond de vos cœurs, non point ces sentiments de fidélité envers un monarque pour qui plusieurs d'entre vous ont exposé leur vie, mais de vous parler de ce que vous devez au Roi du ciel ! (*Inachevé*).

473

SUR LE TRIOMPHE DE LA CROIX. ¹

P. 2061

Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras, et ego si exaltatus fuero a terra omnia traham ad meipsum.

Maintenant le prince de ce monde va être chassé, et lorsque je serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. (*en st. Jean, c. 12, v. 30 et 31*)

Certes, M.F., il n'y avait qu'un Dieu qui pût parler ainsi, et qui pût oser entreprendre de vaincre le monde en n'employant que des moyens qui devaient être un scandale pour le monde même ; il n'y avait qu'un Dieu qui pût voir d'avance dans l'extrémité de l'oppression le principe de sa gloire, et qui pût dire sur le point d'expirer : c'est maintenant que mon règne commence et que mes ennemis sont confondus : *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* ; cependant cette étonnante parole s'est accomplie ; la croix a abattu l'orgueil des hommes ; elle a renversé leur fausse sagesse ; elle a dompté leurs passions les plus fortes, et en les dégoûtant des richesses périssables et trompeuses, elle leur a appris à connaître les vrais biens, dont hélas ! ils avaient perdu jusqu'au souvenir. Or, M.F., c'est de ce triomphe de la croix dont je viens vous entretenir ; et dans quel jour ce sujet pourrait-il mieux convenir que dans celui où l'Église célèbre l'exaltation de la croix², et nous rappelle qu'un grand empereur exposa sa vie pour arracher aux infidèles ses débris précieux ; mais en nous montrant que rien n'a pu résister à Jésus crucifié et que selon ses promesses il a attiré tout à lui, je tâcherai de vous inspirer le désir de vous rendre à sa voix, de prendre son esprit, de vous soumettre à ses règles ; c'est là le fruit que je souhaite que vous retiriez du discours

P. 2061

que vous allez entendre, et je m'estimerais bien heureux si en racontant les victoires de la croix, je la rendais maîtresse du cœur de tous ceux qui m'écoutent.

Le péché a fait à notre âme deux plaies profondes : premièrement il a égaré notre esprit en lui faisant méconnaître sa dépendance ; il l'a rendu indocile et fier, jaloux d'une liberté sans bornes, ennemi de toute autorité, de toute contrainte et de toute règle, avide de louanges et d'honneurs ; et de là ce désir si vif de s'élever, de s'agrandir, de dominer, de s'environner d'un grand pouvoir ou d'une grande pompe, pour se donner en quelque sorte en spectacle à d'autres hommes aussi insensés et aussi vains.

Secondement, le péché a mis dans notre cœur un penchant violent pour les plaisirs, qui nous entraîne vers tout ce qui flatte et enchante nos sens, et qui précipite ceux qui s'y livrent dans tous les excès de la volupté, dans tous les malheurs et tous les crimes de la débauche. Hélas ! la concupiscence infecte le fond même de nos entrailles ; le poison de l'orgueil a pénétré jusqu'à la moelle de nos os. Aussi, dans les temps qui précédèrent l'avènement de J.-C., lorsque l'homme fut livré au dérèglement de son esprit, à la dépravation de son cœur, au délire de ses sens, le vit-on consacrer les folies les plus honteuses, et adora-t-il les plus infâmes ; la corruption devint monstrueuse ; les passions n'ayant plus de frein, la licence n'eut

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Cette fête est célébrée le 14 septembre.

plus de bornes. A de si grands maux, il fallait un grand remède ; mais quel était celui qu'il convenait d'y apporter ? Si la sagesse humaine avait été consultée, ou qu'on l'eût chargée de le choisir, sans doute elle aurait cru que pour ramener tous les peuples

P. 2063

des voies égarées où ils marchaient depuis si longtemps, il fallait employer la force de l'autorité ou celle de l'éloquence ; on l'eût vu mendier et emprunter des secours de toutes parts ; elle eût demandé aux rois leur protection, aux magistrats leur appui, aux riches leur or, aux orateurs leurs raisonnements et leurs discours, pour faire triompher la vérité et aider à la raison à rétablir partout le saint empire de la vertu. Ainsi eussent agi les hommes, parce qu'ils sont faibles ; mais Jésus est Dieu, et il fait tout le contraire.

Il choisit les moyens les plus insensés selon le monde, pour guérir les plaies affreuses dont le péché nous a couverts ; il lui semble indigne de lui, d'attaquer l'homme avec un grand appareil de force, dans l'antique possession de son orgueil, et pour mieux lui faire sentir son impuissance et son néant, il veut le dompter et le vaincre en n'employant contre lui que des armes qu'il méprise. Que fait-il donc ? D'abord il descend parmi les enfants des hommes et il prend tout ce qu'ils craignent, tout ce qu'ils évitent, tout ce qu'ils dédaignent, tout ce dont ils ont horreur, la pauvreté, les souffrances, les opprobres ; il se montre non avec la majesté d'un Dieu et la puissance d'un roi, mais avec les apparences d'un esclave. Il va chercher une étable à demi ruinée pour y naître, et la boutique d'un charpentier pour y gagner son pain ; il prêche, et il a des disciples qui l'abandonnent, des ennemis qui le persécutent, des calomniateurs qui le déchirent. Mais ce n'est pas encore assez ; l'abjection a un degré plus bas ; il veut y descendre. Il devient le jouet d'un peuple féroce ; on charge ses mains d'indignes liens ; on enfonce sur sa tête un tissu d'épines ; on le met en pièces, et il dévore en silence les affronts les plus amers, et il souffre sans pousser une plainte les traitements

P. 2064

les plus barbares. Mais ce n'est pas encore assez ; il ne s'arrêtera que lorsqu'il aura atteint le dernier terme de l'humiliation. On élève une croix, on l'y cloue, il meurt... Quel triomphe, M.F. ! non seulement la justice divine est elle-même vaincue, puisque le pécheur qui lui était dû comme sa victime est arraché de ses mains, mais les puissances des ténèbres le sont aussi ; leur empire est détruit de fond en comble ; et du haut de cette croix, instrument d'ignominie et de honte, Jésus prononce avec une souveraine hauteur : J'attirerai tout à moi, et mes conseils tiendront, et mes volontés seront accomplies. *Omnia traham ad meipsum. Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet*¹.

En effet, M.F., voyez quels changements s'opèrent de toutes parts. La nature humaine, si je puis m'exprimer ainsi, est frappée au cœur ; l'exemple d'un Dieu rassasié d'opprobres et écrasé par les souffrances ne laisse plus aucune excuse à la sensualité, aucun prétexte à l'orgueil ; et aussitôt que la parole de la croix se fait entendre et qu'elle pénètre dans la capitale des plaisirs et des idoles, les hommes mêmes en qui la chair et le sang dominaient le plus, mènent une vie pénitente et recueillie, et ils ont en horreur les pompes et les joies de ce monde que J.-C. a maudit ; tout orgueil s'abaisse et plie sous l'autorité de la croix ; l'ambition, la vanité, le faste, les plaisirs disparaissent et fuient devant elle ; les erreurs les plus enracinées et les plus orgueilleuses, les préjugés que les passions chérissaient davantage et qu'elles défendaient de tout leur pouvoir, sont détruits en un instant ; le monde, qui avait vieilli dans la corruption, se renouvelle ; il abandonne sans retour tout ce qu'il avait aimé, tout ce que jusqu'alors il avait cru, et le paganisme tombe en ruine. - Lève-toi, ô Satan,

¹ Jn., 12, 32.

SERMONS

P. 2065

lève-toi, soutiens, défends ton ouvrage ; allume des bûchers, arme des bourreaux ; toi-même, viens, sors de tes abîmes, et, si tu le peux, apporte sur la terre tous les supplices des enfers. Oui, revêtu de toutes tes armes, viens, et la victoire de mon Sauveur en sera plus brillante, et la puissance de sa croix en paraîtra mieux ! - Eh ! que peux-tu faire ? répandre du sang ? mais le sang des chrétiens est une semence féconde ; les tourments réjouissent les disciples d'un Dieu crucifié, et pour eux comme pour leur divin maître, mourir, c'est triompher. Aussi la religion s'accroît-elle sous le fer et dans le feu ; les persécuteurs sont désarmés après trois siècles de résistance ; les Césars élèvent eux-mêmes au-dessus de leur trône l'instrument du supplice des esclaves et ils regardent la croix comme le plus bel ornement de leur couronne ; toutes les nations se prosternent devant ce signe auguste de la rédemption du monde et n'ont qu'une voix pour l'adorer. Les peuples les plus barbares comme les peuples policés, les Grecs si jaloux des productions de leur esprit, et les Scythes féroces qui n'ont d'autre habitation que leurs chariots, et les Romains superbes qui avaient rempli l'univers de leur nom et de leur gloire, et les hordes mêmes qui viennent remplacer dans l'heureuse Italie ces maîtres du monde, tous, quelles que soient leurs mœurs, leurs lois, leur langue, forment un nouveau royaume ; l'Évangile est leur code ; J.-C. est leur roi ; la croix est l'étendard sous lequel ils marchent. M.F., qu'il est beau de voir ainsi l'univers soumis, purifié, converti par les moyens les plus insensés et les plus faibles ! Ne trouvez-vous pas qu'il est digne de Dieu de vaincre la force par l'impuissance, et de mener en triomphe le prince de l'orgueil, captif et tremblant, attaché au pied de la croix ? Et que manque-t-il à la victoire du Sauveur ? Non seulement

P. 2066

les peuples sortent de leurs erreurs et de leurs désordres, non seulement les empereurs et les rois courbent devant sa croix leurs têtes superbes, mais chose bien plus étonnante encore, les hommes mêmes exercés dans les plus hautes spéculations où notre intelligence puisse atteindre, après s'être vainement débattus, cèdent enfin et descendent de cette hauteur à laquelle ils s'étaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement à l'école de Jésus crucifié.

Tout ce que le monde a de plus grand dans tous les genres, lui rend ses hommages et reçoit ses leçons, et les hommes qui ont plus de connaissances et de lumières sont ceux qui se plaisent davantage à se sacrifier, à s'immoler avec lui, à perdre leur raison dans la folie de la croix, et si je puis m'exprimer ainsi, à en avaler tout l'opprobre : tandis que des esprits ignorants et faibles se révoltent, se scandalisent, les autres admirent, adorent, et au lieu d'écouter une prudence aveugle et une sagesse profane, ils s'enfoncent dans l'humiliation avec une sainte joie, et ils s'écrient avec l'Apôtre : Pour nous, toute notre gloire est d'être insensés avec J. -C, *nos stulti propter Christum*¹. En effet, on en voit un grand nombre se séparer, se dépouiller de tout pour se cacher, pour s'humilier, pour boire le calice de J.-C. jusqu'à la lie la plus amère ; ils ne désirent plus que vivre comme leur bon maître et mourir sur la même croix, percés des mêmes clous ; les déserts les plus affreux se peuplent et on y voit fleurir les plus angéliques vertus ; là de pieux solitaires, des vierges pures et ferventes, se livrent aux austérités les plus pénibles et s'imposent à eux-mêmes les privations les plus dures ; tout respire parmi eux la mortification de J.-C. ; les larmes, le silence, la retraite,

P. 2067

la prière, le jeûne, voilà quels sont leurs occupations et leurs plaisirs.

Ô croix ! c'est là ton ouvrage ; oui, c'est en te contemplant sans cesse, c'est en méditant les grandes vérités que tu nous rappelles que les saints ont conçu un mépris si profond pour les richesses, pour les honneurs, pour tous les biens périssables ; c'est toi qui en les

¹ 1 Co., 4, 10.

détrompant des fragiles appas du monde, les as fait renoncer à ses espérances et à ses fausses joies et leur as fait prendre la résolution de ne jamais porter leurs lèvres à cette coupe enchantée où on boit la corruption et la mort ; c'est toi qui leur as appris à se renoncer, à se haïr, à devenir enfants, à devenir pauvres d'esprit, à dédaigner les jugements des hommes, et leurs éloges comme leurs censures, leurs promesses comme leurs menaces ; c'est toi qui en les faisant mourir tous les jours à eux-mêmes, les as remplis de l'esprit de J.-C. et les as fait vivre de sa vie. Ô croix de mon Sauveur, que tu as opéré de merveilles ! sois louée, exaltée, adorée dans tous les siècles ; que tous les hommes célèbrent et chantent ta gloire : *Ô admirabilis potentia crucis ! Ô ineffabilis gloria passionis, in qua et tribunal Domini, et iudicium mundi, et potestas est crucifixi¹ !*

Cependant, M.F., nous bornerons-nous à une vaine admiration et à rendre à la Croix de stériles hommages ? lorsque tout reconnaît sa souveraineté et qu'elle triomphe de l'aveuglement et de l'endurcissement du monde entier, serons-nous les seuls à ne pas nous soumettre à son emprise, et à dire comme ces insensés dont il est parlé dans l'Évangile : Nous ne voulons pas qu'elle règne sur nous : *nolumus hunc regnare super nos* ² ? Eh ! M.F., n'est-elle pas notre unique espérance ? Comment aurons-nous part au salut qu'elle donne si nous la repoussons loin de nous et si nous la regardons

P. 2068

comme un objet étranger à notre piété, et pour ainsi dire, à notre foi ? En deux mots, comment pourrions-nous être chrétiens et n'être pas disciples de la croix sur laquelle nous avons été enfantés à la vie nouvelle ? Examinons donc si nous le sommes. M.F., croyez-vous qu'ils méritent un si beau titre ceux qui toujours ingénieux à se flatter, réduisent toute la religion à n'être ni impies ni ravisseurs, ni adultères, qui croient pouvoir se permettre sans scrupule tout ce qui ne nous déshonore pas aux yeux des hommes, qui ne savent ni endurer une injure, ni soutenir une humiliation, ni étouffer un ressentiment, qui mènent une vie indolente et sensuelle, qui sont sans cesse occupés de vains amusements, qui ne refusent rien à leurs désirs, qui ne s'imposent aucune privation et ne veulent souffrir aucune gêne ? Non, non, M.F., on n'est pas chrétien quand on n'imite pas J.-C. ; on n'est pas chrétien quand on a des mœurs païennes ; et à quoi sert que le sang d'un Dieu ait coulé pour vous s'il ne guérit pas votre âme des plaies que le péché y a faites, si votre orgueil est toujours vivant, si vous n'avez pas une attention continuelle à mortifier l'amour-propre, à rompre sa volonté, à réprimer ses mouvements, à retrancher à vos sens tous les plaisirs et tous les adoucissements inutiles ? Car voilà le fond du christianisme, et toute piété qui n'est pas fondée sur ces maximes, n'est qu'une illusion et qu'une chimère.

Jugez-vous donc dans ce moment, M.F., au pied de la croix ; cherchez ce que vous êtes dans le fond de votre conscience, et voyez si cette croix qui a vaincu l'univers entier conjuré contre elle, qui a anéanti les superstitions, confondu les préjugés, renversé les idoles, a triomphé de votre cœur. Examinez ce qui règle vos jugements, vos affections, vos

P. 2069

vues, vos projets, vos espérances ; et si l'esprit qui vous guide est un esprit d'immortification, d'indulgence pour vos penchants déréglés ; si vous aimez à les satisfaire et vous efforcez de les justifier, si vous voulez être à Dieu sans qu'il en coûte rien à vos commodités et à votre paresse ; si vous ne sentez pas ce zèle de pénitence que les larmes, que les gémissements ne sauraient satisfaire, et si au lieu d'entrer dans les intérêts de la justice de Dieu, vous plaidez et

¹ *Ô admirable puissance de la Croix, ô gloire ineffable de la Passion où se retrouvent le tribunal de Dieu, le jugement du monde et la puissance du Crucifié !*

² Lc., 19, 14.

SERMONS

disputez sans cesse pour vous contre elle-même. M.F., s'il en est ainsi, soyez sûrs que vous n'avez pas encore commencé à comprendre ce que c'est qu'un chrétien ; c'est le monde qui vous a instruits et qui vous dirige ; J.-C. crucifié n'est point votre maître.

Mais écoutez : s'il ne l'est pas encore, il le deviendra ; le Seigneur l'a juré et il ne rétractera pas son serment ; lorsqu'il jugera les nations et qu'il paraîtra avec sa croix au milieu des splendeurs des saints, alors il consommera la ruine et de tous ceux qui n'auront pas voulu le connaître, et de tous ceux qui l'ayant connu n'auront pas voulu le suivre ; femmes mondaines, hommes sensuels et voluptueux, élèverez-vous la voix pour faire entendre vos vaines excuses ? direz-vous à J.-C. : Seigneur, sauvez-nous, car nous sommes vos adorateurs, nous sommes vos disciples et nous avons marché sur vos traces sanglantes ? Et que pourriez-vous lui présenter pour vous le rendre favorable ? sera-ce vos plaisirs que vous offrirez à cet homme de douleurs, vos titres à un Dieu si profondément humilié ; vos richesses à un Dieu pauvre et dépouillé de tout, vos délicatesses à un Dieu qui a enduré des douleurs inouïes pour expier des iniquités qu'il n'avait pas commises et qui étaient les vôtres ? Non, non ; les mensonges de l'orgueil, les sophismes des passions n'arrêteront point le bras de l'éternelle justice ! Dans ce jour qui sera celui du grand triomphe de la croix, il n'y aura à se réjouir

P. 2070

que les hommes crucifiés, que les hommes doux et humbles de cœur, avides d'humiliations et de souffrances ; alors comme le dit le prophète, J.-C. brisera les montagnes du siècle et les collines du monde s'abaisseront sous les pas de son éternité ; alors il humiliera les superbes, il les traînera dans la poussière et ils seront foulés aux pieds du pauvre et de l'indigent. Cette croix sur laquelle peut-être hélas ! ils ne jetaient que des regards de dérision et de mépris sera la règle d'après laquelle sera fixé leur sort, et toutes vos œuvres seront jugées sur celles mêmes d'un Dieu qui en devenant notre Sauveur est devenu notre modèle.

Alors que leurs pensées seront différentes de celles qu'ils ont maintenant ! mais que feront-ils ? à quoi leur serviront des regrets si tardifs ? Le sang même qui demandait grâce pour eux criera vengeance ; de la Croix sortiront les foudres dont ils seront frappés ; la miséricorde si longtemps dédaignée, excitera, pressera la justice divine. Rien, ne résistera plus aux volontés suprêmes de ce Jésus Roi de l'éternité, comme l'appelle un prophète, qui par amour pour nous a été un moment couvert d'opprobres, mais qui alors rayonnant de gloire, plein de majesté et de force poursuivra ses ennemis, bouleversera les pécheurs dans la tempête où son courroux, comme le feu qui consume une forêt, comme la flamme qui dévore les arbres des montagnes. Alors sera complète la victoire que la croix a remportée sur le monde ; il sera entièrement vaincu ; il le sera pour toujours.

M.F., attendrons-nous ce grand jour pour rendre à la croix les hommages que nous lui devons ? et notre soumission ne sera-t-elle que celle du désespoir ? oh ! dans ce moment où nous célébrons la mémoire de ses triomphes, prenons à ses pieds

P. 2071

l'engagement d'être jusqu'à notre dernier soupir ses adorateurs fidèles. Ô croix, notre unique espérance, jusqu'ici nous vous avons crainte, nous vous avons fuie ; et bien loin de profiter de vos leçons salutaires, hélas ! nous les avons mises dans un oubli profond ; mais dans ce moment, nous nous sentons invités par votre grâce, pressés par votre amour, de nous consacrer à vous sans réserve, et nous disons tous avec l'Apôtre, que nous voulons être crucifiés au monde, que nous renonçons à toutes ses pompes, à toutes ses fêtes, à sa fausse sagesse et à ses maximes, à ses honneurs, à ses louanges, à tout ce qu'il promet, à tout ce qu'il donne, et que c'est entre vos bras que nous voulons mourir. Oui, ô mon divin Jésus, quoiqu'il nous en coûte, nous vous imiterons, nous vous suivrons jusqu'au calvaire ; si nos passions en murmurent et veulent encore nous entraîner vers les plaisirs, nous nous rappellerons vos

souffrances, et cela seul suffira pour nous soutenir dans la carrière de la pénitence ; si notre âme est triste jusqu'à la mort, nous nous souviendrons que la vôtre a été plongée dans une mer de douleurs ; et comme vous, nous dirons au Père céleste : que ce soit votre volonté qui se fasse et non pas la nôtre !

Mais, ô mon Dieu, daignez nous aider à demeurer fermes dans ces fortes résolutions que votre grâce nous inspire, et à vous être toujours fidèles ; je vous le demande de tout mon cœur ; je le désire de toute mon âme ; je vous en conjure par votre sang, par toutes vos plaies, par cet amour immense dont vous m'avez donné des marques si touchantes, des preuves si nombreuses ; tendez-nous, ô mon Sauveur, ces mains pleines de miséricorde qui ont été percées pour nous ; n'abandonnez pas vos

P. 2072

enfants ; venez à notre aide afin qu'en suivant la route que vous nous avez tracée, nous arrivions au bonheur éternel.

(Fragment d'exorde) :

Toute créature pleure et toute cette vie mortelle est remplie de misères ; il n'y a personne qui ne le sache, mais qu'il y a peu d'hommes parmi les chrétiens mêmes qui profitent des souffrances et qui en connaissent le prix ! Je veux aujourd'hui, M.F., vous rappeler les exemples et les leçons que J.-C. nous a donnés à cet égard, afin qu'au lieu de vous livrer dans vos peines à des plaintes toujours stériles et quelquefois coupables qui ne font que les augmenter, l'affliction qui vous accable se change tout entière en une douce confiance qui vous console.

Mais, ô mon Dieu, mes paroles seront impuissantes et vaines si la voix du sang de votre Fils ne se fait pas elle-même entendre. Qu'elle parle donc au fond des cœurs ! Hélas ! il n'est aucun qui n'ait été affligé. Oh ! que je serais heureux si en méditant avec mes frères au pied de votre croix, divin Jésus, je pouvais adoucir leurs larmes et répandre dans leurs âmes desséchées par la douleur, quelques gouttes de cette onction céleste qui coule de vos plaies avec votre sang !

474

LA TOUSSAINT. ¹

P. 2073

Credo sanctorum communionem.

Je crois à la communion des saints : cette croyance est pour moi la source des plus douces, des plus consolantes pensées ; et combien la solennité qui nous rassemble n'est-elle pas propre à la rendre plus vive !

Aujourd'hui l'Église célèbre par des cantiques de joie la félicité des bienheureux ; et, comme tout assurés qu'ils sont de leur bonheur, ils s'occupent encore du nôtre et nous aident par leur intercession à traverser ce temps d'épreuve, l'Église les implore pour chacun de nous, et en même temps remercie ces amis fidèles des secours qu'ils nous ont déjà obtenus. Demain, plongée dans le deuil au souvenir des enfants qu'elle a perdus, elle intercédiera pour eux dans des chants pleins de tristesse et d'espérance, et pour hâter la délivrance de ces âmes souffrantes qui lui sont si chères, elle offrira à la suprême justice en expiation de leurs fautes le divin sacrifice ; ainsi elle acquittera leurs dettes, et à leur tour elles prieront pour ceux qui ont prié pour elles.

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

Je suis saisi d'un attendrissement profond lorsque je viens à réfléchir sur cette admirable doctrine du christianisme, sur cet invisible ministère de grâce et de charité que tous les membres vivants du corps de J.-C., qui est l'Église, exercent à l'égard les uns des autres. Quelle autre religion enseigna jamais rien de semblable ? Où trouvera-t-on ce mélange divin de piété et de douleur, de désirs et de résignation, et ces sentiments si touchants, et cette ardente charité

P. 2074

que la mort même ne peut éteindre ? Sublime et ravissante pensée ! nous communiquons avec nos frères à travers le tombeau ; cette grande famille composée de toute tribu et de toute nation dont J.-C. est le chef peut être dispersée ; elle n'est jamais dissoute.

Méditons, M.F., méditons avec plus d'attention que nous ne l'avons fait jusqu'ici sur cet article de notre symbole ; nous le récitons tous les jours ; mais quelles conséquences pratiques en avons-nous tirées ? Ne nous bornons pas, chrétiens, à une admiration stérile d'une doctrine si belle ; efforçons-nous de réformer dans notre conduite tout ce qui ne serait pas d'accord avec elle. Nous croyons à la communion des saints, c'est-à-dire au pouvoir et à la volonté qu'ont les saints de nous assister dans nos besoins, dans les tentations, dans le péril, dans la tristesse et l'angoisse ; nous savons que leur charité ne s'éteint et ne s'affaiblit jamais, et que dans le ciel même leur cœur s'ouvre à toutes nos misères ; pourquoi donc dans nos embarras et nos peines ne cherchons-nous que sur la terre des consolateurs, des défenseurs et des appuis ? Pourquoi nous désolons-nous lorsque nous n'en trouvons point ou lorsque ceux que nous avons trouvés nous abandonnent ? Ne serait-ce pas plutôt alors qu'il faudrait nous rappeler que nous avons des amis ailleurs, et que si Dieu sauva autrefois un peuple à la recommandation de Moïse, de Moïse mortel et sujet à toutes les imperfections humaines, il fera bien quelque chose à la prière de ces autres Moïses beaucoup plus parfaits

P. 2075

que le premier, qui vivent en sa présence ? Et, ces amis, qui sont-ils ? M.F., nous n'y faisons pas assez d'attention. Dans cette grande multitude que personne ne peut compter, de tout peuple et de toute langue, que l'apôtre St Jean vit devant le trône de Dieu, n'y avait-il donc que des hommes dont le nom ait été conservé par l'histoire et dont les œuvres merveilleuses aient été écrites ? Détrompez-vous, M.F. ; il n'y a aucun de nous qui n'ait connu des saints, qui n'ait eu un saint dans sa famille ; sans doute vous ignorez quels sont ceux de vos ancêtres qui après leur mort ont mérité d'être admis dans la bienheureuse demeure de la cité céleste ; mais enfin, il y a d'autres saints que ceux dont l'Église a consacré le culte et à qui elle élève des autels.

Et ces saints inconnus, peut-être est-ce ce grand pécheur que vous avez vu mourir avec un si vif repentir de ses fautes, et qui près d'expirer disait de si bon cœur à Dieu : Mon Dieu, faites-moi miséricorde. Peut-être est-ce ce frère, est-ce cette sœur, que vous avez tant aimés, et qui ont été ravis à votre amour dans un âge si tendre ; vous en souvient-il ? Combien leur mort ne fut-elle pas édifiante ! avec quelle ferveur ils reçurent les derniers sacrements ! avec quelle paix ils s'endormirent dans le Seigneur du sommeil des justes ! Peut-être est-ce ce père éminemment chrétien, qui vous a si souvent exhorté à marcher à sa suite dans les voies de la sagesse, qui avant de vous dire le dernier adieu et de vous donner sa dernière

P. 2076

bénédition, vous faisant promettre en serrant vos mains dans ses mains défaillantes de remplir enfin les devoirs de la religion que vous aviez trop longtemps négligés, et dont l'unique regret en quittant ce monde était de vous y laisser orphelin, privé si jeune du secours de ses conseils et de sa longue expérience.

Peut-être est-ce cette mère qui a nourri votre enfance du lait de la piété, et qui, à toutes les époques de votre vie, vous a donné des leçons de toutes les vertus dont elle était le modèle. Eh bien, pensez-vous que ces saints qui ont été vos amis, aient cessé de l'être et qu'ils vous oublient, vous qu'ils ont tant aimé, vous dont ils ont souhaité si ardemment le salut, vous qui étiez la chair de leur chair, et pour qui, à l'exemple de Moïse et de St Paul, ils se seraient faits anathèmes s'il avait fallu, c'est-à-dire s'ils n'avaient pu qu'à ce prix assurer votre bonheur, qu'ils ne désiraient pas moins que le leur propre ? Ah ! que j'aime à me les représenter debout en présence du trône de l'Agneau, vêtus de robes blanches et tenant des palmes à leurs mains, rendant grâces à Dieu de leur victoire et demandant pour vous qui combattez encore, d'être associés à leur triomphe et à la gloire qui les couronne !

Toutefois, écoutez bien ceci : ce serait de votre part une confiance présomptueuse que de compter sur leur protection si vous n'imitiez pas leurs vertus. Quoi donc, lorsqu'il s'agit de vos intérêts temporels, et lorsque vous avez recours à quelqu'un pour qu'il vous défende ou vous assiste,

P. 2077

votre premier mouvement n'est-il pas de chercher à lui plaire et de mériter sa bienveillance par votre empressement à faire tout ce qui peut lui être agréable ? sans cela que pourriez-vous en attendre ? qu'oseriez-vous lui demander ? Eh bien, efforcez-vous donc aussi de plaire aux saints, en marchant dans les voies où ils ont marché et en servant Dieu comme ils l'ont servi, avec le même courage, la même fidélité et la même persévérance. Maintenant qu'ils le voient face à face et qu'ils n'ont plus d'autre amour que le sien, ne doivent-ils pas être jaloux de sa gloire comme il l'est lui-même, et par conséquent repousser les vœux que leur adressent tant de chrétiens indignes de ce nom, qui n'ont qu'une religion mutilée, qui veulent allier le monde et l'Évangile, J.-C. et Bélial, et qui, méprisant les biens véritables, ne s'occupent qu'à poursuivre de folles joies, des plaisirs coupables, de criminelles délices ?

Se conduire ainsi, n'est-ce pas se séparer soi-même de la société des serviteurs de J.-C., et renoncer à leur communion ? N'est-ce pas dire en quelque sorte aux saints : soyez nos protecteurs, mais à la condition que vous ne serez point nos modèles ; nous vous appellerons nos frères, mais tandis que dans le ciel vous adorerez et vous louerez notre commun père, nous ne serons occupés sur la terre qu'à l'offenser. Ah ! M.F., prenons-y garde, et comprenons mieux que la communion qui existe entre les saints et nous a pour objet de nous aider à devenir nous-mêmes des saints, et craignons d'entrer à la mort dans une autre société, dans la société des anges maudits, des âmes perdues qui ayant

P. 2078

volontairement obéi à la loi du péché, se sont elles-mêmes dévouées à son éternelle servitude.

Voyez donc à laquelle de ces deux sociétés vous voulez appartenir dans le temps, car c'est à celle-là que vous appartenez dans l'éternité. Peut-être, comme st. Augustin, balancerez-vous à prendre un parti décisif ; vous croyez à la communion des saints, mais vous ne savez pas encore si vous mériterez par vos œuvres de leur être un jour réuni. Mille difficultés vous effraient, mille obstacles vous arrêtent ; vous êtes dans ce triste état d'indécision où st. Augustin se trouvait comme il nous le raconte, lorsque la vertu se présenta à lui. Elle avait, nous dit-il, un air satisfait et serein, qui ne ressemblait point aux joies dissolues et licencieuses ; avec un sourire aimable, elle m'encourageait à venir à elle sans balancer davantage ; elle tendait vers moi ses mains charitables, comme pour me recevoir et m'embrasser ; autour d'elle se pressaient des enfants, des jeunes filles, des jeunes gens, des personnes de tout sexe, de tout âge ; et me parlant doucement, elle semblait me dire : ne pourriez-vous donc pas ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là ? Ils ne l'ont pu par eux-mêmes, mais soutenus par la grâce, ils ont vaincu des tentations plus fortes que celles mêmes auxquelles

SERMONS

vous êtes exposés ; comme eux, jetez-vous dans les bras de Dieu ; jetez-vous-y hardiment et ne craignez point ; il ne se retirera pas pour vous laisser tomber.

M.F., n'hésitez donc plus ; mais dites avec l'Apôtre : je peux tout en celui qui me fortifie : *omnia possum in eo qui me confortat*¹. Je veux vivre en saint pour

P. 2079

mourir en saint. Oh ! la bonne parole, M.T.C.F. ; puissiez-vous la mettre en pratique ! Oui, allons au ciel, M. F, où nous attendent les patriarches et les prophètes, les apôtres et les martyrs, les confesseurs, les vierges et cette foule de justes qui se sont sanctifiés dans le même état, dans la même condition que nous ; allons au lieu où habitent tous ceux qui nous ont précédés avec le signe du salut, dans ces demeures heureuses que J.-C. nous a préparées, et où il nous a promis d'être lui-même notre récompense, notre joie, notre éternelle félicité. Que si pour mériter un si grand bonheur, il nous en coûte un peu, qu'importe ? Faisons violence au royaume de Dieu et ravissons-le comme tant d'autres l'ont ravi avant nous. Ils sont arrivés les premiers ; suivons leurs traces afin d'arriver à notre tour. Voyons-les qui du sein de la Jérusalem céleste, nous animent de leur voix, nous rappelant leurs exemples, nous promettant leur secours, et qui, pleins du désir de nous voir tous consommés dans l'unité, se prosternent aux pieds du trône de Dieu et lui demandent toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour opérer notre salut comme ils ont opéré le leur. Ô saints, ô mes amis, ô mes frères, priez, priez pour que bientôt, et moi et tous ceux qui m'entendent en ce moment, après vous avoir imités ici-bas, nous partagions votre bonheur et votre gloire ; c'est tout mon désir pour moi-même, et c'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. Ainsi soit-il. Amen !

475

COMMUNION DES SAINTS

P. 2081

(Fragment).

Nous autres catholiques, nous avons coutume de suivre ceux que nous aimons dans la vie nouvelle que Dieu leur ouvre à la mort. Nous les y suivons avec des larmes, avec des vœux et avec des supplications, afin que cette vie leur soit meilleure et plus douce.

C'est ainsi que se perpétue l'union chrétienne ; nous sommes consolés dans nos douleurs, par l'idée qu'un jour nous serons suivis nous-mêmes avec de semblables souvenirs et de semblables expiations.

476

FÊTE DE TOUS LES SAINTS

P. 2081 bis

Sancti estote. - Soyez saints. (Lev. , c. 11, v. 44)

Dieu veut que nous soyons saints et il s'empresse de nous offrir et de mettre en quelque sorte sous notre main, les moyens de le devenir ; or un de ceux qui me paraissent les plus propres à nous soutenir dans les voies du salut, c'est de considérer cette multitude de justes de notre âge, de notre état, qui jusqu'à leur dernier soupir ont observé la loi du Seigneur, et ont marché devant lui dans la sainteté et dans l'innocence. Je viens donc aujourd'hui, M.F.,

¹ Ph., 4, 13.

vous parler des exemples des saints, vous en montrer l'autorité, vous en faire sentir toute la force et vous animer à les suivre.

Ô mon Dieu, donnez-moi des paroles, non de celles qui flattent les oreilles et font louer des discours, mais de celles qui pénètrent les cœurs et qui remuent les consciences !

J.-C. lui-même nous assure qu'il y a différentes places dans la maison de son Père, mais que la voie étroite est la seule qui y conduise et que par conséquent quiconque ne la suit pas s'égaré et se perd.

Vérité bien importante ! vérité fondamentale ! pour nous en convaincre, l'Église aujourd'hui nous ouvre les cieux ; elle nous invite à contempler dans leur gloire les heureux

P. 2082

habitants de la Jérusalem d'en haut ; et en nous les montrant, elle nous dit à tous : Voyez si parmi eux vous en trouvez un seul qui se soit sanctifié sans renoncer au monde et à ses vanités mensongères, sans avoir réprimé le mouvement impétueux de ses passions tyranniques ; sans s'être fait à lui-même une violence continuelle ; comparez votre conduite à la leur, les maximes qu'ils ont suivies aux principes qui vous dirigent, et jugez vous-mêmes si, en vivant comme vous le faites, vous pouvez espérer de partager éternellement le bonheur dont ils jouissent.

Oui, M.F., voulez-vous connaître si la route que vous suivez est droite, si elle est sûre, examinez si c'est celle par où J.-C. et les saints ont passé. Cette règle est certaine, elle est invariable ; car, prenez-y garde : ce qui est l'ouvrage des hommes change avec eux, mais l'Évangile est l'ouvrage de Dieu, et il est immuable comme son auteur. Ce qui a été nécessaire pour se sanctifier autrefois l'est encore aujourd'hui et le sera jusqu'à la consommation des siècles. Nous n'avons, dit l'apôtre, qu'un législateur et qu'un juge : *unus est legislator et judex*¹. Or, reprend Tertullien, J.-C. notre maître n'a pas dit : Je suis la coutume ; mais il a dit je suis la vérité et rien ne peut prescrire contre elle.

P. 2083

*Veritatem sum, non consuetudinem cognominavit.*² Quand donc arrivera ce grand jour où nous paraîtrons devant son trône, pour recevoir notre dernière et irrévocable sentence, croyez-vous que chacun de nous sera jugé d'après une loi différente, et qu'avant de prononcer sur notre sort, il faudra qu'il s'informe de ce que pensait le monde à l'époque à laquelle nous sommes nés ? S'il en était ainsi, voici donc comme il formerait les jugements. Il dirait : Vous, comme vous avez appartenu aux premiers siècles de mon ...

(*Lacune du manuscrit : 4 pages*)

[...] que la vertu consiste uniquement à s'abstenir des grands crimes ; on vous apprendra à traiter de vains scrupules les reproches secrets d'une conscience alarmée, à regarder en pitié tous ceux qui ne croient pas permis de mener une vie d'amusement, de vanité, de faste, de mollesse ; ceux qui refusent de se livrer à tous les jeux, à tous les plaisirs, à tous les spectacles, et qui osent encore même douter de leur innocence ; - car enfin, n'est-ce pas là ce que fait le monde ?

Oh ! l'aimable docteur ! je le vois, vous vous arrangerez avec lui à merveille. Eh bien, encore une fois, continuez de l'écouter et de le croire ; mais sachez du moins que les saints l'ont eu en horreur ; sachez que puisqu'il n'y a aucun rapport entre votre vie et la leur, jamais vous ne partagerez la félicité

¹ Jc., 4, 12.

² Cf. Jn., 14, 6.

SERMONS

P. 2084

dont ils jouissent ; sachez que J.-C. ne vous compte plus au nombre de ses disciples, et que malgré quelques dehors de religion que vous conservez peut-être encore, il ne voit plus en vous qu'un lâche déserteur de son Évangile, où il nous dit que nous sommes tous appelés à être saints et qu'il faut que nous soyons parfaits comme notre Père céleste est parfait. *Estote perfecti, etc.*

Mais, me répondez-vous, comment se peut-il faire que les actions des saints soient la règle d'après laquelle nous devons juger les nôtres ? Je vois en eux des hommes extraordinaires ; leur vie n'est qu'un enchaînement de prodiges ; je l'admire, mais l'imiter est au-dessus de mes forces. - Ecoutez, M.F., je parle devant Dieu qui me voit, qui m'entend ; je parle en J.-C., et c'est sa parole qui est dans ma bouche ; je vous dois la vérité, je vous la présente toute pure et sans exagération ; eh bien ! M. F, ce n'est point moi, c'est l'apôtre qui vous répond que vous vous trompez, et qu'Elie et les autres prophètes, et tous les saints que la religion a placés sur ses autels, étaient des hommes semblables à nous : *Elias homo erat, similis nobis, passibilis*¹. Prenez garde, les miracles éclatants qu'ils opérèrent, les grandes choses qu'ils ont faites sont une suite de leur sainteté, mais n'en sont pas précisément le principe et le fond ; tous ne sont pas appelés à commander à la nature et à former d'héroïques entreprises.

P. 2085

C'est la patience des saints, leur humilité, leur douceur, leur tendre amour pour J.-C., leur piété féconde en bonnes œuvres, qui les ont élevés à ce haut point de gloire où ils sont parvenus ; or, dans quelque état que vous soyez placés, ces vertus ne sont point au-dessus de vos forces, et rien ne peut vous excuser de ne pas les avoir. Oh ! si je pouvais dans ce moment ouvrir les portes du ciel et vous y introduire avec moi, je vous y montrerais des hommes qui ont été dans la position où vous êtes, qui ont eu les mêmes obstacles à vaincre, les mêmes habitudes à détruire, les mêmes dangers à craindre, les mêmes tentations à repousser ; que dis-je, M.F. ? plusieurs de ceux qui goûtent maintenant dans le sein de Dieu l'ineffable bonheur qu'il prépare à ses élus, ont rempli les places que vous occupez aujourd'hui, ont exercé la même profession, ont habité les mêmes demeures ; ô pensée ravissante ! ces saints, ce sont vos ancêtres, vos amis, vos proches ; il me semble les entendre ; du sein de leur gloire, ils vous appellent ; ils vous disent : pourquoi ne feriez-vous pas ce que nous avons fait ? Prenez courage, les grâces que nous avons eues vous sont offertes ; malgré notre fragilité, nous avons triomphé autant de fois que nous avons voulu combattre. Le Dieu qui a couronné nos efforts sera aussi avec vous, ne craignez rien ;

P. 2085 bis

hâtez-vous de venir habiter... (*Lacune dans le manuscrit : 4 pages*)

[...] heureux ceux qui ont encore des oreilles pour l'entendre, et un cœur pour la sentir ! Heureux ceux qui ne se sont point laissé aller aux conseils des impies et qui suivent les voies des justes ! Après quelques jours de fatigue et de peine, ils entreront dans cette cité permanente que le Seigneur remplit de sa présence, et de sa gloire ; là ils se reposeront de tous leurs travaux ; alors commencera ce ravissement, ce triomphe, cette joie pleine et intime qui sera la récompense de leurs efforts ; ils verront Dieu, ils l'aimeront et éternellement avec ses élus ils chanteront ses miséricordes.

Leurs exemples vivent au milieu de nous, ils nous parlent comme ils le feraient eux-mêmes.

¹ Jc., 5, 17.

477

FÊTE DES MORTS

P. 2086

(Plan de sermon)

Texte :

*Sancta et salubris est cogitatio pro mortuis deprecare a peccatis solvantur.*¹ (2 Mach. 12)*Exorde :*

De toutes les fêtes que l'Église célèbre, une des plus touchantes est celle de la commémoration des fidèles trépassés. Aujourd'hui elle chante le bonheur des saints que la gloire couronne ; demain, elle versera des larmes avec des prières au souvenir des enfants qu'elle a perdus et qui ne sont point encore entrés dans *le lieu du rafraîchissement et de la paix*. Elle offrira pour eux le divin sacrifice afin d'effacer toutes leurs souillures et de les faire jouir de cette éternelle félicité qu'ils attendent avec une si vive et si douloureuse impatience. Que la religion est admirable ! Elle unit ainsi les chrétiens de la terre à ceux du ciel qui triomphent et à ceux qui expient dans un feu vengeur les fautes qui ont échappé à leur fragilité ! Ainsi le chrétien en quittant ce monde n'y est point oublié. L'Église prend encore soin de son âme au-delà de la vie et s'efforce de hâter son éternel bonheur. Joignons-nous à elle ; deux motifs nous y engagent : la charité, la justice.

1^{er} point

La charité. - Les souffrances du purgatoire sont affreuses et bien supérieures à l'idée qu'on s'en

P. 2087

forme. Or si nous ne pouvons voir un de nos semblables endurer une douleur même légère sans la partager en quelque sorte avec lui, sans nous empresser de l'adoucir, comment pourrions-nous ne pas nous efforcer de mettre un terme aux tourments de ces âmes infortunées ? Combien il nous coûtera peu pour venir à leur secours, et combien vive sera la reconnaissance qu'elles auront du bien que nous leur aurons fait ! N'y a-t-il pas une sorte de cruauté à être insensible à leur sort, et à ne pas profiter de l'immense bonté de Dieu, qui veut bien leur appliquer nos satisfactions et nos prières ? etc... .

2^{ème} point

La justice. - Peut-être avons-nous été la cause des péchés qu'expient maintenant dans les flammes du purgatoire plusieurs âmes que le souverain juge y retient. Un fils vis-à-vis de son père, une femme à l'égard de son mari, etc... . Ici, faire parler ces âmes elles-mêmes, leur faire adresser à leurs amis, à leurs parents, des reproches pleins de douceur, et leur faire demander les secours dont elles ont un besoin si pressant, etc... .

Péroraison

Qui de vous pourrait ne pas être attendri par des sollicitations si touchantes ? Malheur aux impitoyables. Peut-être qu'eux-mêmes un

p 2088

jour éprouveront dans les feux du purgatoire combien il est cruel d'y être abandonné par ceux mêmes de qui on doit s'attendre le plus d'attachement et d'amour. Heureux ceux qui auront délivré quelqu'une de ces âmes souffrantes ; elles n'entreront dans le ciel que pour intercéder en leur faveur ; un jour elles leur en ouvriront les portes, et tous ensemble, pendant les siècles

¹ *C'est une sainte et salutaire pensée que de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.*

SERMONS

des siècles ils chanteront la gloire et ils célébreront les bontés du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Où trouverai-je des cœurs sensibles qui prient pour les morts ? Sera-ce parmi les gens du monde, sera-ce parmi les philosophes ? etc... . Non, mais parmi les âmes humbles, simples, solidement chrétiennes.

478

POUR LE JOUR DE ST. MALO. ¹

P. 2089

Grand saint dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, ce fut vous qui apportâtes à nos pères cette religion sainte qui pendant si longtemps a fait leur bonheur et leur gloire. Mais hélas ! la foi qu'ils professèrent semble maintenant parmi nous ébranlée jusqu'aux fondements ; la piété diminue, la vérité s'affaiblit ; encore un moment elle va s'éteindre et nous retomberons dans des ténèbres plus affreuses que celles dans lesquelles étaient plongés nos ancêtres, lorsque vous fîtes briller à leurs yeux la lumière de l'Évangile.

Grand saint Malo, soutenez par vos prières mes faibles efforts ; ô bon Pasteur, intercédez pour un troupeau qui jamais ne peut cesser de vous être cher ; et pendant que je combattrai les hommes de mensonge qui veulent l'égarer et le perdre, comme un autre Moïse levez vers le Seigneur des mains suppliantes : demandez lui que la foi triomphe et que tous ses ennemis soient dissipés et confondus.

(Suit une série de réflexions ou citations de l'Écriture) :

Ils érigent leurs visions en découvertes et de leurs songes ils font des systèmes.

Ils ne considèrent plus l'honneur, la probité, la chasteté que comme un règlement de police.

Ils regardent les rêves de la démente comme les méditations de la sagesse.

Les tourments de leur avarice, les éternelles agitations de leurs passions, toujours actives, toujours insatiables.

A force d'orgueil, ils se sont mis au rang des brutes.

Les lumières que la religion répand dans l'esprit de l'humble

P. 2090

savant qui la médite avec son cœur, *meditatus sum cum corde*, et les douceurs infinies dont elle fait jouir le pauvre d'esprit qui la croit.

Quand les passions parlent, la vérité se tait et elle fuit de peur que leur souffle empesté ne flétrisse et ne souille son immortelle beauté.

La vérité n'a point été, elle demeure ; elle ne sera point, elle demeure ; les temps changent, elle demeure ; les empires périssent comme leurs maîtres, elle demeure : *Veritas Domini, manet aeternum*².

L'homme, d'un seul regard de sa conscience peut embrasser tous ses devoirs comme Dieu embrasse l'univers d'un seul regard de sa face éternelle.

Ils n'ont point l'intelligence du cœur - *ut intelligant corde*.

Se raidir contre une douce et aimable évidence ; triompher de son propre bonheur.

Ces songes brillants dont un heureux hasard embellit quelquefois notre sommeil.

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Ps., 117, 2.

Faire trouver au malheur la joie dans son propre fonds : la tristesse a ses charmes, les larmes ont leur enchantement.

Ils ont avili la débauche même d'orgueilleuses erreurs.

Jamais une idée plus douce n'est entrée dans mon cœur.

L'impiété est un feu qui dévore : *succensa est quasi ignis impietas.* (Is 9, 18)

Le remords est le seul fruit qui leur en reste.

Les hommes qui portent sur leur tête une couronne d'orgueil comme parle le prophète Isaïe (Is 28)

C'est quelquefois un effet de la grâce de Dieu, dit St Jérôme, de résister à l'impudence et de rompre la dureté d'un front par un front encore plus dur : *Interdum gratia Dei est, impudentiæ resistere, et cum res poposcerit, frontem fronte concutere.* (1 Hier. in Cap. 3 Ezech.)

479

EXHORTATION POUR LA TRANSLATION DES RELIQUES DE ST. MÉEN. - 1828. ¹

P. 2091

Sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo.

Que leur mémoire soit en bénédiction, et que leurs os reflourissent de leurs sépulcres.

(au livre de l'Ecclésiastique, XLVI, 14)

Mes Frères,

Depuis longtemps vous attendiez, avec une vive impatience, cet heureux jour où les reliques de votre saint patron devaient en quelque sorte reflourir et être solennellement replacées dans cette église consacrée à sa mémoire. Oh ! quelle belle et douce fête ! comme elle est propre à réjouir la piété et consoler la foi ! Ici tout parle aux yeux, ici tout parle au cœur ; il semble que St Méen reparaisse aujourd'hui au milieu de vous, comme un père, après une longue absence, au milieu de ses enfants chéris, pour vous donner de nouvelles marques de ses bontés et de son amour ; sans doute, il n'a jamais cessé de protéger cette ville du haut du ciel, mais nous pouvons espérer que maintenant il la protégera plus puissamment encore, parce qu'il y sera plus honoré, et parce que vous allez lui rendre un culte qui sera tout ensemble et plus éclatant et plus pur. Tels sont les sentiments que vous éprouvez et telles sont aussi, j'en suis convaincu, les résolutions que vous allez prendre dans cette auguste et touchante cérémonie. Puissé-je, M.F., contribuer à vous y affermir de plus en plus en vous montrant combien votre confiance

P. 2092

dans les saintes reliques est légitime, et en vous rappelant ce que nous devons faire pour qu'elle ne soit pas inutile et présomptueuse. Ce sera le sujet de cette courte instruction.

Aux yeux de l'impiété, notre corps n'est qu'un méprisable amas de pourriture, une masse organisée par le hasard, que la mort doit bientôt dissoudre pour jamais ; et chose affreuse que nous ne saurions trop remarquer, le résultat de ces doctrines abjectes est de conduire ceux qui les professent à ne mettre aucune différence entre le cadavre d'un homme et celui d'un animal immonde, à outrager tout à la fois, avec une égale audace, et les cendres des saints et les cendres de leurs pères.

Oh ! que les chrétiens ont des pensées bien différentes ! La religion leur enseigne que non seulement Dieu a fait notre âme à son image, mais qu'il a formé nos corps de ses propres

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

maines : *vos corps*, dit l'apôtre, *sont les membres de J.-C. : Membra sunt Christi*¹. *Le temple de Dieu est saint*, ajoute-t-il, *et c'est vous-mêmes qui êtes ce temple*, temple vivant qui lui est consacré par les sacrements. En effet, il faut que le corps soit lavé par l'eau dans le baptême pour que l'âme soit purifiée, et qu'il s'unisse à la chair sacrée du Sauveur dans l'Eucharistie pour que l'âme en soit nourrie spirituellement ; l'huile sainte coule sur notre tête et sur nos membres dans la confirmation, dans l'extrême onction, dans le sacrement de l'ordre, et des grâces extraordinaires sont attachées à ces onctions mystérieuses ; enfin, le corps est immolé à Dieu par les mortifications, par les veilles, par les jeûnes, par la virginité, par le martyre ; il est l'instrument de nos mérites et de nos vertus ; au dernier jour, sa gloire sera une partie de la récompense des justes.

P. 2093

Profondément convaincus de ces vérités fondamentales de la religion, les premiers chrétiens rendaient aux saintes reliques des honneurs non moins grands que ceux que nous leur rendons aujourd'hui ; de pieux fidèles s'exposaient aux plus cruelles persécutions et même à la mort, pour recueillir les membres mutilés des confesseurs de la foi, pour recevoir dans des linges ou dans des éponges le sang qui coulait de leurs plaies au moment même de leur supplice ; c'était sur leurs tombeaux que les divins mystères étaient célébrés, et de là s'est conservé l'usage de renfermer des reliques dans nos autels, parce que les saints ne sont avec J.-C. qu'une même victime ; on enveloppait dans les plus magnifiques étoffes les ossements desséchés en apparence et néanmoins remplis de la vertu de Dieu. On les entourait de cierges allumés, on chantait autour des hymnes et des cantiques ; leurs translations étaient mises au nombre des fêtes les plus solennelles. Ainsi st. Jean Chrysostome nous apprend que les os de st. Ignace² ayant été déposés dans une châsse richement ornée furent conduits comme en triomphe de Rome jusqu'à Antioche. Les habitants des villes où ils passèrent suspendaient leurs travaux pour aller processionnellement au devant d'eux, et chacun était jaloux de porter sur ses épaules un si doux fardeau comme le fit plus tard un roi de France, St Louis, lorsqu'il reçut d'Orient des reliques plus précieuses encore. Enfin, les plus anciens Pères de l'Église, St Cyrille de Jérusalem³, St Augustin, St Ambroise, racontèrent une foule de miracles qui s'opérèrent de

P. 2094

leur temps aux tombeaux des martyrs et l'univers entier atteste la vérité de ces prodiges, ce sont eux qui l'ont converti.

Ne nous étonnons donc plus de ce que ces mêmes pères aient comparé les corps des saints à des forteresses, à des remparts qui protégeaient les villes assez heureuses pour les posséder, et de ce que les chrétiens des premiers siècles, comme ceux de nos jours fréquentassent avec tant d'empressement les lieux ou étaient renfermés de si riches trésors ; n'est-il pas d'ailleurs dans l'ordre que Dieu suivant sa promesse rende à son tour témoignage, pour ainsi dire, à ceux qui lui ont rendu témoignage par leurs œuvres, et par le sacrifice de leur vie même ? *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum*⁴

« Si Elisée, par le seul attouchement de son cercueil, a rendu la vie à un jeune homme que la mort avait frappé, à plus forte raison, dit *St Jean Chrysostome*, cela peut-il arriver maintenant que la grâce coule en plus grande abondance, et que la puissance de l'esprit de Dieu se manifeste avec plus d'éclat ? Si la ceinture de Paul, si l'ombre de Pierre guérissaient

¹ 1 Co., 6, 15.

² Ignace, évêque d'Antioche et martyr à Rome, vers 107. Il a écrit sept *Epîtres*, témoignages précieux sur l'Église de son temps.

³ Cyrille (v. 315-v. 386), évêque de Jérusalem, docteur de l'Église, fut un des grands adversaires de l'arianisme.

⁴ 1 S., 2, 30.

les malades, celui qui a opéré ces merveilles ne peut-il pas les renouveler et attacher sa vertu aux sacrées dépouilles qu'ils ont laissées sur la terre ? Les saints auraient-ils moins de pouvoir ou moins de charité depuis qu'ils règnent dans le ciel avec J.-C. ? En glorifiant leur chair, ne se glorifie-t-il pas lui-même ? »

Rien donc de mieux fondé que notre confiance dans les saintes reliques. Toutefois, comprenez-le bien, M.F., en les offrant à notre vénération et à nos hommages, en nous

P. 2095

exhortant à prier devant elles, l'Église n'a pas voulu seulement nous donner un moyen de plus d'attirer sur nous les faveurs extraordinaires ; elle veut surtout nous exciter vivement à imiter les saints, dont elle met sous nos yeux, non plus les images, mais les corps mêmes. Ste Aglaé faisant partir de Rome Boniface son domestique, pour aller en Asie chercher des corps des martyrs, lui dit : «Sachez, Boniface, que les corps des fidèles qui vont accueillir ceux des martyrs doivent être purs et sans tache». Et moi aussi je vous dirai : Chrétiens, en vain vous présenteriez-vous devant ces saintes reliques les mains chargées de dons et d'offrandes, en vain brûleriez-vous en leur honneur le plus pur encens, si votre cœur lui-même est souillé et si vous n'avez pas au moins le désir de vivre comme ont vécu ceux que vous invoquez avec tant d'ardeur.

« Ah ! s'écriait un illustre docteur, si les enfants qui n'ont pas dégénéré, ne peuvent voir ce tombeau de leur père sans être attendris, et mus par les exemples de vertu qu'il leur a laissés en héritage se réveillent dans leur cœur, nous, enfants des saints, pourrions-nous venir vers leurs cendres bénites et vénérées depuis les siècles, sans verser des larmes, non sur eux, mais sur nous-mêmes, sans frapper nos lâches poitrines, sans ranimer notre foi, notre espérance par le souvenir de leurs combats et de leurs victoires. »

Ce n'est pas assez, M.F., de nous prosterner devant de si précieuses reliques, ni que nous les portions avec une grande pompe, dans tous les quartiers de la ville comme pour y répandre un parfum de piété et de sainteté ; il faut encore qu'à cette occasion chacun de nous se

P. 2096

rappelle des exemples admirables que Saint Méen nous a donnés, afin de marcher courageusement sur ses traces, car je le répète, il ne nous accordera qu'à cette condition le secours de sa médiation puissante auprès de Dieu.

Or, vous le savez, mes frères, St Méen s'est particulièrement distingué par son zèle pour la propagation de la foi, par son amour de la solitude et son parfait détachement du monde. Animé du désir de faire briller les lumières de l'Évangile dans l'Armorique, encore païenne, du moins en partie, il n'hésita pas à quitter sa famille et son pays pour remplir à travers une foule d'obstacles et de dangers, son glorieux apostolat. Dieu ayant béni ses travaux, et les habitants de ces lieux que vous habitez maintenant, touchés par ses discours et encore plus par ses exemples, s'étant convertis, il bâtit au milieu d'eux un monastère où il passa le reste de sa vie dans les pieux exercices de la pénitence et de la prière ; un jeune roi, st. Judicaël, se mit au nombre de ses disciples ; l'éclat du trône ne l'éblouit point, il renonça, à l'âge de vingt-deux ans, à tous les avantages de sa haute fortune, et ses désirs dégagés de la terre n'aspirent plus qu'aux biens éternels.

Quels souvenirs, M.F. ! Puissiez-vous les graver profondément dans vos âmes et demeurer toujours fidèles à cette divine religion que St Méen prêcha à vos ancêtres ! Puissiez-vous, comme lui, bien comprendre la vanité des richesses, la vanité des plaisirs, la vanité de tout ce qui est, et jusqu'à quel point il faut être insensé pour s'attacher à ce qui passe si vite, au lieu de se hâter vers la joie qui ne finira jamais ! Ce n'est pas moi, c'est votre saint patron lui-même, qui du fond de son tombeau, vous y exhorte aujourd'hui :

SERMONS

P. 2097

*Defunctus adhuc loquitur*¹ : Ô vous que j'ai engendrés à la foi, ô mes enfants, vous dit-il, mes ossements auxquels vous rendez tant d'honneurs tressailleraient d'indignation et de douleur ; ils se briseraient, si j'apercevais parmi vous des ennemis de J.-C. et de la croix. Ah ! que ceux-là se retirent, et qu'il n'y ait à s'approcher de moi que de vrais fidèles, ou des pécheurs qui aient la volonté sincère de cesser de l'être.

M.F., soyez dociles à la voix de votre père, et de plus en plus rendez-vous dignes de lui par la pureté de vos mœurs, et par votre inviolable attachement aux saintes maximes de l'Évangile de J.-C. Ne vous laissez point entraîner par l'esprit du siècle, esprit d'orgueil et de licence, esprit d'impiété et de mensonge. Si dans ces jours mauvais la religion est attaquée de tant de manières, si on la persécute, consolez-la par vos vertus, défendez-la par vos prières ; venez souvent, venez-y dans vos peines afin qu'il en adoucisse l'amertume, dans vos infirmités afin qu'il les soulage, dans vos tentations afin d'en être délivrés par son secours. Venez au pied de celui qui fut l'apôtre et le modèle de cette contrée, et qui en sera toujours le protecteur, le conjurer avec larmes de demander pour vous et pour vos enfants à J.-C. les grâces de lumière et de force qui vous sont nécessaires pour triompher des épreuves où peut-être sera mise votre foi et des écueils qui menacent leur innocence.

Et moi aussi, M.F., je m'unirai à vous pour l'invoquer avec une vive confiance : Grand saint, lui dirai-je, intercédez pour cette ville où à l'avenir, plus encore que par le passé, votre mémoire va être bénie, votre nom vénéré, et vos exemples imités par tous ceux dont vous

P. 2098

êtes le glorieux patron. Ah ! puisse-t-elle mériter toujours que du haut de ce trône où vous êtes assis, avec J.-C., vous jetiez avec complaisance vos regards sur elle ! Puisse-t-elle à jamais être nommée, comme cette ville de Juda dont parle l'Esprit Saint, la cité des justes et la ville fidèle : *civitas justis, urbs fidelis*².

Intercédez pour cette jeunesse qui s'élève, pour ainsi dire, à l'ombre de votre sanctuaire ; obtenez-lui de se garantir de plus en plus des pièges que lui tendent ces conjurés impies qui après avoir perdu et corrompu les pères, cherchent encore à séduire et à pervertir les enfants ; pauvres enfants, puissent-ils consacrer à la piété leurs premières années, ces années d'où dépend le sort de toutes les autres, et le sort même de leurs années éternelles ! Intercédez pour le Pontife que Dieu nous a donné dans sa grande miséricorde et qui nous est si cher ; obtenez-lui de longs jours, et des forces égales à son zèle, pour le bonheur et la sanctification du troupeau dont il est le pasteur et le père.

480

DISCOURS PRONONCÉ AU PIED DE LA CROIX DE LA MISSION³

P. 2099

A l'aspect de cette croix, les plus doux souvenirs et en même temps les pensées les plus douloureuses remplissent mon âme. Je me rappelle ces jours de miséricorde⁴, où à la voix de quelques hommes apostoliques, les pécheurs ébranlés et comme soulevés par une force miraculeuse, vinrent aux pieds de J.-C. demander grâce et promettre de lui demeurer à jamais

¹ He., 11, 4.

² Is., 1, 26.

³ Titre autographe de J.-M. de la Mennais. Ce discours, prononcé en 1816 au pied de la croix de mission de la place St-Pierre à Saint-Brieuc par l'abbé de la Mennais, vicaire capitulaire, fut imprimé dans le bulletin paroissial, *Le Messager*.

⁴ Rappel de la mission, commencée le 12 octobre, et qui dura trois semaines.

fidèles. Plusieurs ont persévéré, je le sais, dans leur saintes résolutions et dans leur repentir ; mais combien d'autres se sont hâtés en quelque sorte de violer des promesses que nous devons croire sincères et qui pourtant hélas ! n'étaient que de vaines et perfides paroles ! Après avoir donné à J.-C. le baiser de paix, ils se sont saisis de son corps sacré, ils l'ont dépouillé de ses vêtements, ils l'ont couvert d'un manteau de pourpre, ils ont mis un voile sur ses yeux, entre ses mains un fragile roseau, et l'ont livré à leurs passions brutales pour qu'elles en fissent l'objet de leurs dérisions et de leurs insultes.

Quel est donc ce mystère d'iniquité qui s'accomplit sous nos yeux ? Nous voyons se renouveler ce qui se passa dans le prétoire ; et en vous montrant aujourd'hui J.-C. déchiré, meurtri par vos mains comme il le fut autrefois par celles des Juifs, je puis vous dire : *Voilà l'homme : Ecce homo !* Voilà celui qui était venu à vous comme un roi plein de douceur et contre lequel vous avez ouvert une bouche avide de sang ; voyez jusqu'où vont sa confusion, sa honte, ses opprobres, les douleurs ; voilà votre ouvrage : *Voilà l'homme : Ecce homo !*

P. 2100

Quoi ! un si grand attentat restera-t-il donc impuni ? Non, certes, car cet homme est Dieu, ce Jésus dont vous faites votre jouet, au dernier jour sera votre juge ; voulez-vous savoir quel est l'arrêt qu'il prononce d'avance contre vous ? Ecoutez celui qu'il prononça du haut de sa croix contre les Juifs déicides et qui depuis dix-huit siècles s'exécute. Qu'en punition de leurs crimes la table de leurs sacrifices devienne pour eux un piège où ils tombent et un écueil où ils se brisent. Seigneur, ils ont frappé et à celui que vous frappez, ils ont fait blessure sur blessure ; et vous aussi, Seigneur, mettez leurs iniquités par-dessus leurs iniquités ; que votre colère se saisisse d'eux ; qu'ils soient effacés du livre des vivants, et que leurs noms ne soient pas écrits avec ceux des justes : *Deleantur de libro viventium et cum justis non scribantur*¹

Pécheurs qui entendez ces menaces, peut-être n'en êtes-vous pas effrayés ; emportés par je ne sais quelle fureur aveugle, vous désirez presque que cet anathème reste éternellement sur vos têtes : *sanguis ejus super nos*² - Eh bien, M.F., l'événement répondra à vos souhaits ; vous n'échapperez point à cette sentence terrible ; elle s'accomplira, vous dis-je, et bientôt ! Dieu a fait effort pour vous sauver ; il vous a prodigué les lumières, les instructions, les grâces, tout a été inutile ; semblables aux soldats, en fléchissant le genou devant J.-C., vous vous êtes écriés : Salut au Roi des Juifs, et aussitôt d'une main sacrilège, vous lui avez donné des soufflets en disant : Devine qui t'a frappé : *prophetiza nobis, Christe, quis te percussit*³ ?

Je vous accuse de l'avoir frappé, vous qui depuis la

P. 2101

mission avez fréquenté de nouveau les lieux de débauche pour vous y abandonner à d'infâmes excès ; je vous accuse de l'avoir frappé, vous qui êtes retournés aux bals, aux danses, aux spectacles ; je vous accuse vous qui troublez encore la paix de vos familles par des violences continuelles, qui les ruinez par de folles dépenses, qui les scandalisez par vos jurements et par vos propos obscènes ; je vous accuse vous tous qui êtes retombés dans le péché, et qui sous les plus misérables prétextes vous êtes éloignés du tribunal de la pénitence malgré vos promesses. Vous vous êtes moqués de J.-C., mon Sauveur et le vôtre ; vous l'avez traité comme un Roi de théâtre et les hommages que vous lui avez rendus sont aussi dérisoires que le salut des Juifs : *Salve, rex Judæorum !*

Si je vous accuse à tort, eh bien, préparez vos excuses ; aujourd'hui J.-C. se tait : *Jesus autem tacebat*. - Il semble maintenant ne pas vous connaître, parce que c'est votre heure et

¹ Ps., 69, 29.

² Mt., 27, 25.

³ Mt., 26, 68.

SERMONS

celle de la puissance des ténèbres : *nunc est hora vestra et potestas tenebrarum*¹ ; mais, son heure viendra aussi ; vous verrez ce Jésus que vos mains ont percé et dont vous avez compté les os, revêtu de majesté, assis sur un trône de gloire ; vous verrez sur son front cette couronne d'épines que vos mains ont tissée ; sur son corps glorieux les cicatrices des plaies que vous lui avez faites ; et moi aussi, je verrai si aucun de vous échappera à ses vengeances en disant : Devine qui t'a frappé ? *Prophetiza, etc...*

Non, non, M.F., c'est se faire trop illusion que d'y compter ; il ne vous reste d'autre moyen de salut que de vous retourner vers cette croix : elle est votre

P. 2102

unique espérance, de vous prosterner devant elle et de l'arroser de vos larmes ; et moi, M.F., ministre de la charité de J.-C., j'oserai emprunter ces paroles et adresser à Dieu son Père pour vous, la prière qu'il lui fit avant d'expirer pour ses bourreaux : Pardonnez-leur, Seigneur, car ils n'ont pas su ce qu'ils faisaient : *Dimitte illis hoc peccatum nescient enim quid faciunt* ² !

Maintenant qu'ils le savent, justement irrités contre eux-mêmes, ils détestent leur ingratitude, ils abhorrent leurs iniquités et chacun d'eux va descendre de ce calvaire en frappant sa poitrine à l'exemple du centurion et de ceux qui furent témoins des supplices et de la mort de votre Fils : *percutientes pectora sua revertebantur*³

Entrez dans ces sentiments, M.T.C.F. ; convertissez-vous promptement, sincèrement et pour toujours ; ne sortez point de ces saints lieux, je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde de notre Sauveur, sans avoir pris la résolution de vous purifier de nouveau dans son sang et de ne plus désormais abuser de ses grâces. Prions-le de les répandre sur nous tous, sur tous les habitants de cette ville, qui ne forment pour ainsi dire qu'une même famille ; que les pères les demandent pour leurs enfants, les enfants pour leurs pères, les femmes pour leurs époux, les époux pour leurs femmes, les frères pour leurs frères, les amis pour leurs amis ; et afin que cette prière soit plus sûrement exaucée, unissons-nous à l'Église entière et chantons avec elle : *Ô Crux, ave.*

Lorsque J.-C. entra dans Jérusalem peu de jours avant sa passion, les Juifs accoururent

P. 2103

en foule au-devant de lui avec des palmes et des branches de rameaux à la main ; et, pour lui rendre gloire, on les vit se dépouiller de leurs vêtements, les étendre sur son passage, en orner sa route, et les enfants mêmes s'unissant au reste du peuple s'écrièrent : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : *Benedictus qui venit in nomine Domini.*⁴

Pendant la mission, dont cette croix nous rappelle le souvenir, nous avons été témoins d'un pareil spectacle ; le triomphe de J.-C. n'a pas été moins éclatant ; il a paru au milieu de nous comme un Roi plein de douceur, qui venait nous délivrer par sa présence ; chacun s'empressait de lui offrir les hommages de la reconnaissance et du repentir ; l'allégresse et la louange étaient sur nos lèvres ; tous célébraient dans leurs chants les merveilles qu'il avait opérées en notre faveur.

Mais, ô déplorable inconstance du cœur de l'homme, à peine les Juifs eurent-ils reçu J.-C. avec cette pompe et cette magnificence, qu'ils formèrent contre sa vie d'affreux complots. Suivant l'expression du prophète on les vit parcourir la ville comme des chiens affamés qui cherchent leur proie et tout à coup les rues de Jérusalem retentirent de ce cri de mort : qu'on le crucifie, qu'on le crucifie : *Crucifigatur* ! La conduite des Juifs n'est-elle pas encore l'image hélas ! trop fidèle de celle qu'ont tenue, depuis la mission, plusieurs d'entre

¹ Lc., 22, 53.

² Lc., 23, 34.

³ Id. v. 48.

⁴ Mt., 21, 9.

vous ? Après avoir protesté à J.-C. que ses commandements vous seraient éternellement chers, ne les avez-vous pas indignement

P. 2104

violés ? N'avez-vous pas de nouveau abandonné la loi, ses sacrements, et profané son alliance ? Répondez en présence de cette croix ! Lorsqu'elle s'éleva au milieu de vos acclamations et de vos cantiques, comme un arbre de vie qui annonçait à la mort et au péché leur vainqueur, comme un char de triomphe auquel était attaché le monde vaincu, quelles furent vos promesses ? Et depuis, qu'avez-vous fait ? Vous promîtes de renoncer à vos habitudes criminelles, de conserver la grâce, de fuir toutes les occasions qui pouvaient vous la faire perdre. Celui-ci s'engagea à renoncer à ses usures et à les réparer, cet autre à la fréquentation des cabarets, des bals, des lieux de débauches ; chacun prit solennellement des résolutions analogues à sa position et à son état ; et à peine ces jours heureux se sont-ils écoulés que nous avons vu renaître les mêmes abus, les mêmes scandales, les mêmes excès ; hélas ! semblables en tout aux Juifs ingrats, comme eux vous avez dit que vous ne vouliez plus que Jésus régnât sur vous, mais qu'il fût crucifié sous vos yeux et par vos mains : *Crucifigatur ! crucifigatur* ¹ !

Eh bien, M.F., vos souhaits sont accomplis ; au moment où je parle, il est crucifié dans l'âme de la plupart de ceux qui m'écoutent, *ce Jésus que vous avez trahi par un baiser de paix !* Voyez-le il ne reste plus sur son corps qu'il vous avait livré, aucun endroit que vous n'avez meurtri, déchiré, ensanglanté ; et après avoir été l'objet de vos dérisions et de vos mépris et de vos attentats, après que vous l'avez rassasié d'opprobres et, en quelque sorte fatigué d'insultes, tourmenté d'ingratitude, je crois l'entendre prononcer sur vous dans sa colère, ces mots qu'il prononça sur la croix, avant de rendre le dernier

P. 2105

soupir : Tout est consommé - *Consummatum est* ² !

Pauvres âmes, êtes-vous donc perdues sans ressource ? le fruit de ses souffrances et de sa passion serait-il donc anéanti pour vous ? Je pense de meilleures choses, encore que je parle ainsi, et en vous conduisant sur le calvaire, nous avons voulu ranimer au fond de vos cœurs l'espoir du pardon dont vous êtes indignes ; nous avons voulu en vous montrant cette image vous confondre, vous humilier, mais en même temps bien vous convaincre. Non, mes frères, il n'y a point pour sa charité et pour notre repentir, de crimes inexpiables, et quelque grands que soient les vôtres, sa miséricorde est encore au-dessus. Dans ce moment, il me charge de vous dire ce qu'il disait lui-même aux filles de Jérusalem : Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous : *Nolite flere super me, sed super vos flete* ³. Pleurez sur ces iniquités nouvelles, d'autant plus inexcusables que vous les avez commises après avoir reçu le pardon de celles dont vous vous étiez rendus coupables autrefois. Pleurez aux pieds de Jésus immolé par vos mains ; répandez les larmes avec des prières ; demandez à votre Sauveur qu'il soit encore une fois le gage de votre paix et de votre réconciliation avec Dieu. Prions tous ensemble, M.F. ; frappons notre poitrine comme le centenier en descendant du calvaire ; nous sommes tous pécheurs ; notre péché est devant nous ; il est imprimé sur cette croix qui nous le reproche ; mais la miséricorde y est aussi gravée en caractères ineffaçables ; implorons donc avec confiance, non la miséricorde des anges et des saints, mais la grande et suprême miséricorde d'un Dieu crucifié que nous avons fait mourir et qui doit nous ressusciter.

¹ Mt., 27, 23.

² Jn., 19, 30.

³ Lc., 23, 28.

SERMONS

Seigneur Jésus, miséricorde ! Ouvrez, élargissez vos plaies ; nous n'avons plus d'autre ressource ni d'autre asile ; nous nous y réfugions,

P. 2106

elles sont notre ouvrage. C'est nous qui avons percé vos mains et vos pieds ; c'est nous qui avons enfoncé sur votre tête ces épines qui la déchirent ; c'est nous qui avons pris une lance homicide et qui avons ouvert votre cœur ; c'est nous qui avons rempli de vinaigre et de fiel le vase qui vous fut offert dans votre soif. - Seigneur, nous sommes vos bourreaux ; Seigneur, priez pour nous ; dites à votre Père : *mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* ¹- Non, mon Dieu nous n'avons su ce que nous faisons lorsqu'après avoir reçu de vous tant de leçons salutaires, tant de secours, tant de grâces extraordinaires, nous en avons abusé ; nous ne savions ce que nous faisons lorsque sous de vains et misérables prétextes, nous nous sommes éloignés des sacrements, c'est-à-dire des sources de la lumière et de la paix et du salut. Nous voici devant vous, nous vous demandons grâce, pardon, miséricorde.

Oubliez encore une fois nos désordres et nos crimes ; purifiez-nous dans votre sang. Grâce, pardon, miséricorde ! c'est le cri qui sort du fond de nos cœurs. Puisse-t-il pénétrer dans le vôtre ! Désormais, ô mon Dieu, nous ne vous offenserons plus, nous sommes venus ici pour vous le dire ; écoutez nos larmes ; elles parlent, Seigneur, elles vous promettent qu'à l'avenir, toujours nous vous aimerons, toujours nous vous bénirons, et que sur notre lit de mort comme aujourd'hui, notre cri de joie, d'espérance et de salut sera ce beau cantique que les anges répètent incessamment aux pieds du trône de l'Agneau qui efface les péchés du monde : Vive Jésus ! Vive sa croix !

481

DISCOURS SUR LA MORT DU DUC DE BERRY²

P. 2107

Spiritu magno vidit ultima et consolatus est lugentes in Sion. (Eccl. c. 48, v. 37).

Il a vu les derniers moments avec un grand courage, et a consolé ceux qui pleurent dans Sion.

Lorsqu'après tant d'attentats, un nouvel attentat jette l'Europe dans l'épouvante et lui présage des calamités plus grandes, s'il est possible, que celles qui depuis trente ans, l'ont ensanglantée ; lorsque la France veuve de l'héritier de ses rois semble descendre avec lui dans la tombe, qui pourrait calmer des craintes si douloureuses et adoucir l'amertume de nos inconsolables regrets ? La religion même qui ne connaît aucun malheur qu'elle ne puisse consoler, nous dit aujourd'hui, comme autrefois le Sauveur aux femmes de Jérusalem : Pleurez, pleurez sur vous et sur vos enfants ; mais elle ajoute, ne pleurez point sur le prince qui vous est ravi, car il a vu avec un grand courage les derniers moments qui séparent ou consacrent pour l'éternité tous les autres : *Spiritu magno vidit ultima* ; du haut du ciel il veille encore sur ce royaume qu'il devait gouverner un jour, et la voix de son sang monte vers Dieu, non comme la voix du sang d'Abel pour demander vengeance, mais pour crier grâce et miséricorde : *spiritu magno vidit ultima et consolatus est lugentes in Sion.*

Telles sont les consolations que la religion nous offre dans cette triste cérémonie qui réveille en nous de si déchirants souvenirs, et ce sont, en effet, les seules auxquelles notre cœur puisse s'ouvrir.

¹ Lc., 23, 34.

² Charles, duc de Berry (1778-1820), second fils de Charles X, héritier du trône, fut assassiné par Louvel à Paris, devant l'Opéra, le 13 février 1820.

Toutefois, en vain nous flatterions-nous que du sein de l'éternelle gloire, le prince dont nous déplorons la perte nous

P. 2108

protégeât contre nos propres erreurs ; en vain aurions-nous l'espoir de ne point porter la peine d'un crime horrible que nous détestons tous, si nous ne détestons également les paradoxes pervers qui l'ont enfanté, si nous ne rejetons les doctrines funestes et désolantes, les systèmes destructifs et meurtriers, qu'on préconise tous les jours au milieu de nous et qui ne pourraient prévaloir sans couvrir la terre entière de ruines, de cadavres et de sang.

C'est principalement contre ces maximes anti-chrétiennes, anti-sociales que je veux vous prémunir aujourd'hui en vous en montrant les affreux effets. Oh ! à la vue d'un de nos princes tombant sous le glaive de l'athéisme, quel Français pourrait ne pas avoir en horreur cette doctrine exécrationnelle qui, dans son délire, blasphème la majesté du Roi du ciel et qui non contente d'outrager la majesté des Rois de la terre, pousse ses disciples à les égorger ? Quel est l'homme en qui la foi n'est pas éteinte, qui pourrait ne pas redoubler de zèle et d'amour pour cette religion sainte dont les secours ont consolé sur son lit de mort le duc de Berry, et qui suivant l'expression du Roi lui-même, ont développé dans son âme, en peu d'heures, les vertus et la magnanimité qui auraient embelli une longue vie ? *Spiritu magno vidit ultima et consolatus est lugentes in Sion.*

Malheureuse France ! s'écrie au moment de quitter la vie la royale victime que nous pleurons ; moins attentif à ses propres douleurs, à la mort qu'elle voyait présente, qu'aux destinées qui menacent le trône et la société entière, c'est ainsi que son âme généreuse exprimait ses craintes sur cette patrie infortunée où le crime

P. 2109

armé de sophismes et de poignards semble avoir déclaré la guerre à tout ce qu'il y a de vénérable et de sacré parmi les hommes.

Elle est, en effet, bien à plaindre notre malheureuse France ! Quand après de longues angoisses, elle vit se relever au milieu d'elle, comme un monument de paix et d'espérance le trône de ses anciens Rois, elle tressaillit d'allégresse, parce qu'elle crut que les haines et les discordes allaient s'éteindre, que la religion et les mœurs allaient reflorir et que l'abîme des révolutions était fermé pour jamais. Hélas ! ces douces illusions se sont évanouies ; cet avenir heureux nous échappe, et les hommes fatigués de souffrances ne savent s'ils pourront jouir enfin de quelque sécurité et de quelque repos. Depuis deux ans surtout, l'enfer a dilaté ses entrailles, comme parle l'Écriture, il a élargi sa bouche *et il répand sur la terre des ténèbres semblables à celles qui couvrirent l'Égypte*, au jour où le Seigneur résolut de la punir et de la perdre. Une effroyable circulation de livres corrupteurs, de feuilles mensongères, de pamphlets séditionnaires s'est établie dans nos villes, dans nos campagnes ; ils ont pénétré jusque dans les écoles de l'enfance ; en un mot les doctrines de révolte, de licence et d'irréligion coulent d'un bout de la France à l'autre, comme un fleuve de sang qui menace de déborder de toutes parts.

Étrange aveuglement ! De même qu'au commencement de nos malheurs, l'amour exalté de l'indépendance, le goût des innovations, une secrète opposition à toute espèce d'autorité, emporte les esprits et les précipite dans des excès vraiment inouïs. La société agitée de rêves pénibles se tourne et se retourne avec

P. 2110

effort sur son lit de douleurs ; on frémit en voyant ce travail intérieur de l'anarchie qui fatigue et tourmente un corps usé ; anarchie dans les opinions, dans les sentiments, dans les institutions, dans les mœurs, dans la religion même ; on dirait une complète dissolution de la

SERMONS

nature humaine. Le langage change avec les idées ; on nomme sagesse la rébellion contre Dieu, patriotisme la rébellion contre les Rois ; modération la tolérance des vices et des erreurs les plus monstrueuses ; lumières enfin, je ne sais quel brutal mépris de Dieu et de ses lois.

Cet amas de peuples soulevés qui ne savent plus supporter le pouvoir, de gouvernements imbéciles corrompus et corrupteurs ; cet enfer où l'on ne voit pas même de Satan pour régulariser le désordre, ne peut plus s'appeler Société. Que sert de lutter contre le torrent qui emporte les nations dans l'abîme ? nul effort humain ne l'arrêtera. Il faut que les décrets d'en haut s'exécutent, il faut que cette terre coupable passe avec ses habitants !

Malheureuse France ! Déjà tu recueilles les fruits amers de ces sacrilèges doctrines, car n'en doutons pas, c'est à cette source empoisonnée que s'abreuvait l'assassin du duc de Berry, et qu'il s'enivrait de ce fanatisme d'impiété qui lui a fait commettre le plus abominable des forfaits : écoutons-le lui-même ; il va nous révéler le secret de son crime. - Dieu n'est qu'un nom, dit-il, c'est une folie de croire qu'il soit jamais venu sur la terre ; et quand on cherche à réveiller dans son âme atroce quelques sentiments de pitié ou de repentir, on obtient de lui cette réponse : Si je n'avais pas réussi, je recommencerais. Que lui parlez-vous d'amour pour ses Rois ? dans la suite glorieuse de tant de monarques qui ont gouverné la France en pères, dans cette famille auguste à laquelle on ne peut reprocher que trop de bonté peut-être,

P. 2111

l'athée ne voit que des tyrans odieux ; il faut qu'il les égorge pour en délivrer sa patrie. En contemplant le cadavre de sa victime, une joie féroce brille dans ses yeux ; il savoure l'affreuse volupté du crime et n'éprouve qu'un regret, celui de ne pouvoir le commettre une seconde fois. Ah ! il y a dans ceci quelque chose de plus affreux que l'enfer, car dans l'enfer du moins il y a des remords !

Jamais on avait vu rien de semblable. Sans doute, dans tous les temps, les hommes dominés par des passions ardentes et sombres se sont rendus coupables de grands excès ; mais le crime n'avait pas alors le caractère de perversité et d'audace qu'il montre maintenant ; il ne prétendait pas se parer d'un vêtement de gloire ; il n'insultait pas à la justice de Dieu après avoir bravé celle des hommes. Oui, je le répète, il y a quelque chose de surnaturel dans ce fanatisme froid qui calcule sans se troubler les suites plus ou moins désastreuses que doivent avoir les attentats divers qu'il peut commettre, distingue et choisit celui dont les résultats seront les plus funestes pour la société dans l'avenir, et qui, enfin, près de frapper, pousse du fond de ses entrailles maudites ce cri de triomphe : Quel bonheur de donner tant de morts dans une seule mort !

Encore une fois, quelle cause puissante a donc pu développer dans l'âme de ce malheureux une pareille énergie de haine ? qui l'a condamné à tenir le premier rang parmi les monstres ? il nous l'a dit : Dieu n'existe point ; tuer un prince

P. 2112

et dans sa personne éteindre une race entière, c'est faire un acte de dévouement et de vertu. Voilà un symbole, voilà ce qu'il appelle ses *opinions*.

Il y a donc des opinions exécrables ; certes, et il y a des écrits où on les défend, des gens qui les prêchent et dont les déclamations fougueuses ont enflammé l'imagination, étouffé la conscience, armé le bras de cet homme ! Ah ! c'est de ce nom que l'appelait encore l'excellent prince qu'il a immolé !

Sans doute, parmi vous il n'y a personne qui ne rejetât avec indignation ces principes odieux si on vous les présentait dans leur dégoûtante nudité ; aussi ceux qui les répandent et qui veulent les faire prévaloir ont-ils soin de les envelopper d'un voile brillant, c'est-à-dire, d'expressions pompeuses, de mots flatteurs propres à séduire les esprits légers ou faibles, et même hélas ! les âmes honnêtes qui n'en soupçonnent point le poison caché et les

conséquences funestes. Prenez donc garde M.E., de vous laisser tromper, comme tant d'autres, par ces hommes de mensonge ; défiez-vous de ces novateurs insensés qui ne se proposent rien moins que de renverser les fondements de la société, après avoir ébranlé ceux du christianisme.

Défiez-vous de ces étranges précepteurs des peuples qui les appellent à l'indépendance, leur promettant la liberté, et qui bientôt, quand ils sont maîtres leur imposent le joug de la dure servitude ; ne prêtez point l'oreille à leurs perfides discours ; s'ils vous disent qu'il faut marcher avec le siècle, dont ils vous vanteront les

P. 2113

progrès et la gloire, ne soyez point éblouis par ce langage hautain. Et qu'est-ce donc, après tout, que les progrès de ce siècle qui, suivant l'expression de l'apôtre, appelle Dieu tout ce qu'il pense ? Qu'a-t-il fait du magnifique héritage de gloire et de vertu que nous avaient transmis nos ancêtres ? Depuis qu'il nous endoctrine avec tant d'arrogance, qu'a-t-on vu ? la paix a-t-elle régné dans l'Etat, l'ordre dans les familles ? les hommes sont-ils devenus meilleurs et plus heureux ? ceux qui ont vu comme moi les catastrophes lamentables qui ont désolé notre belle France, peuvent répondre et juger les prétentions de l'impiété. Mais vous, mes enfants, à qui la Providence a épargné de si grandes douleurs, hélas ! à combien d'illusions vous expose le défaut d'une expérience qu'il nous en a coûté si cher pour acquérir !

Jeunes gens, écoutez-moi ; je vous parle devant Dieu, et je n'ai d'autre désir que celui de votre bonheur et de votre salut ; je vous parle en présence des autels, et dans quelle circonstance ? ... Ah ! du fond de ce cercueil sort une voix plus éloquente que mes discours ; ne l'entendez-vous pas qui vous crie que ce siècle si fier de ses progrès s'en va vers la barbarie, qu'il croit avoir de la science et n'a que de l'orgueil, que sa sagesse n'est que folie, que ses lumières n'ont éclairé que des assassinats et des ruines, et qu'enfin les bienfaits dont il s'applaudit se bornent à avoir ouvert sous nos pas de nouveaux précipices et creusé de nouveaux tombeaux ?

Ô Prince, cher et digne objet de nos larmes, fallait-il qu'après qu'on a immolé sous nos yeux et notre Roi

P. 2114

et père de son peuple, et notre Reine à tant de titres si digne de notre amour, et Mme Elisabeth¹ dont le nom est celui de la vertu même, et ce royal enfant tout orné des charmes de son innocence, et ce duc d'Enghien² héritier du courage et des hautes qualités de ses ancêtres ; Prince, fallait-il, pour nous faire abhorrer les doctrines de ce siècle impie que votre sang coulât, et vînt se mêler à celui de ces augustes et saintes victimes ?

Mais si Dieu permet cet événement fatal, pour donner une nouvelle leçon aux Rois et aux sujets, pour les réveiller de leur sommeil et leur montrer à quels fléaux sont exposés les Etats qu'envahit l'irréligion, il n'abandonnera pas dans ses derniers moments le petit-fils de st. Louis dont elle médite la perte ; il changera pour lui les cyprès de la mort en palmes triomphantes, et nous pourrons nous écrier avec un grand Pape : Ô jour de triomphe pour le prince à qui Dieu a donné la patience dans les plus grandes infortunes et la victoire au lieu même où il succombe ; nous avons la ferme confiance qu'il a heureusement changé une couronne fragile et des lis qui se seraient bientôt flétris en un diadème impérissable que les sages mêmes ont tissé de lis immortels : *Spiritu magno vidit ultima et consolatus est lugentes in Sion.*

¹ Elisabeth de France, née à Versailles en 1764, sœur de Louis XVI, fut guillotinée à Paris en 1794.

² Louis Antoine Henri de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, émigra en 1789. Bonaparte le fit enlever en territoire badois, transférer à Vincennes et fusiller, pour briser tout espoir de restauration des Bourbons.

SERMONS

Le voilà donc étendu sur quelques planches rassemblées à la hâte, ce noble fils de France qui semblait destiné à s'asseoir un jour sur le plus beau trône du monde. Le voilà près de cette loge où quelques minutes auparavant il assistait à un spectacle profane, et dont la porte entr'ouverte lui permet d'entendre les éclats de rire du parterre, à l'entrée sur la scène d'un vil histrion.

P. 2115

Quel contraste ! prodigieuse inconstance des choses humaines ! Ô monde que tes joies sont courtes et trompeuses ! Ô mort, que tes coups sont cruels ! Comment peindre cet épouvantable mélange et de chants de la volupté et de cris du désespoir, et de plaisirs et de larmes, et de fleurs et de sang ? Comment peindre encore ce prince infortuné au milieu des angoisses d'une mort inévitable et prochaine, ne laissant pas échapper une seule plainte, ne donnant pas un soupir, un regret à sa grandeur, à ses brillantes destinées, qui s'évanouit tranquille au milieu de la désolation dont il est le témoin et l'objet, consolant ceux qui l'environnent par des paroles de bonté, essuyant les larmes de son auguste épouse, la soutenant par l'espoir de régner un jour avec lui dans le sein de Dieu même, et la conjurant de veiller sur les fruits précieux de leur union, dernière espérance des vrais Français ?

On dirait qu'il s'oublie entièrement lui-même ; mais non : le soin de son salut l'a d'abord occupé tout entier ; il a appelé près de lui un des premiers pontifes de cette religion sainte, dont il a toujours professé les dogmes, mais dont il a quelquefois violé les préceptes ; il ne lui suffit pas de s'en accuser dans le secret, il confesse ses fautes publiquement, afin que tous connaissent son vif repentir et lui aident à rendre grâce à Dieu de ses miséricordes. Oui, louange au Seigneur qui par un miracle a prolongé la vie de ce bon prince pour qu'il puisse se rendre digne de l'éternelle vie ! Louange au Seigneur, qui dans ces jours d'incrédulité et de licence a voulu confirmer par un grand exemple ceux qui rougiraient de remplir le même devoir !

Mais que vois-je ? dans ce lieu consacré aux plaisirs que la loi de Dieu défend, le Seigneur lui-même

P. 2116

paraît : il vient comme un Roi plein de douceur, pour lui donner le gage du bonheur dont il va jouir et pour que son âme meure de la mort des justes et que sa fin soit en tout semblable à la leur. Fortifié par le pain céleste, sa foi s'anime, ses sentiments deviennent ceux de J.-C. même qui est en lui ; et la seule chose qu'il demande est la grâce de son assassin. Enfin, le moment du sacrifice arrive ; la famille royale réunie autour du lit où il expire l'arrose de ses larmes ; des gémissements profonds sortent de tous les cœurs brisés ; lui, il n'entend que la religion qui l'avertit que l'éternité s'ouvre ; il rassemble toutes ses forces ; ses espérances deviennent plus vives ; il découvre dans les plaies de Jésus crucifié de nouvelles sources de vie et de gloire ; il y trouve un autre empire, une autre gloire ; tout fuit, tout disparaît, ses yeux se ferment, il va recevoir dans le ciel la couronne que Dieu n'a pas voulu permettre qu'il portât sur la terre !

482

AU PIED D'UNE CROIX DE MISSION

P. 2098 bis

(Fragment).

Cette croix aux pieds de laquelle nous nous réunissons en ce moment, M.F., nous rappelle de bien consolants et bien doux souvenirs.

Chaque fois que vous fixez sur elle vos regards, ne vous semble-t-il pas voir renaître ces jours heureux de bénédiction et de grâce où tant de pécheurs purifiés par le sang de Jésus-Christ vinrent en chantant des cantiques de reconnaissance et de joie, célébrer en ces lieux les bontés du Seigneur, sa gloire et son triomphe ?

483

BÉNÉDICTION DES CLOCHES, Ploërmel, 20 9bre 1835¹

P. 2119

Mes Très Chers Frères,

L'Église bénit tous les objets destinés au culte divin et plusieurs de ces bénédictions, celle des cloches, par exemple, ont tant d'importance à ses yeux, qu'elles sont réservées aux Evêques, ou aux prêtres à qui les Evêques ont accordé la permission spéciale de le faire en leur nom. Pourquoi l'Église agit-elle de la sorte, sinon pour exciter notre piété et notre respect envers Dieu, et parce que les choses matérielles et sensibles qu'elle a ainsi consacrées sont un signe qui nous rappelle les dispositions intérieures avec lesquelles nous devons lui rendre le culte qu'il exige de nous ? Les cérémonies dont vous allez être témoins, et les prières que nous allons réciter, ont donc un sens mystérieux et renferment des instructions profondes que nous ne saurions trop attentivement méditer.

Et d'abord, l'ablution de la cloche avec l'eau n'est pas, sans doute, un véritable baptême, mais elle montre combien doivent être purs et le cœur et les lèvres qui prient Dieu ou qui annoncent sa parole, puisqu'on purifie avec tant de soin et d'une manière si solennelle de simples vases de métal destinés à appeler dans nos temples le peuple fidèle. Et, en effet, M.F., d'où vient que nous sommes si rarement exaucés ? Hélas ! c'est que nous n'apportons aux pieds des autels qu'un cœur souillé, où le péché règne encore, et dont les eaux saintes de la pénitence n'ont point effacé les taches et fermé les blessures ; avant de nous présenter devant le Seigneur Dieu des vertus, nous devrions nous

P. 2120

laver avec l'hysope à l'exemple du Roi-Prophète ; au contraire, nous sommes pécheurs et nous ne voulons pas sincèrement cesser de l'être ; nous n'avons ni les sentiments de notre misère et de notre corruption, ni le désir d'une justice plus parfaite, et par conséquent la source de la vraie prière est tarie pour nous.

Les onctions réitérées que l'on fait avec le saint-Chrême et l'huile des infirmes au dedans et au dehors de la cloche, sont la figure des opérations de l'esprit de Dieu dans les âmes ; et, dès lors, l'objet sur lequel elles sont faites, quoiqu'il ne soit pas susceptible, par sa nature, d'une sainteté intrinsèque et réelle, ne peut plus être employé désormais à des usages profanes. L'huile a toujours été le symbole de cette espèce de consécration, car, de même que l'huile sert de nourriture et quelquefois de remède, entre dans la composition de la plupart des parfums, pénètre les corps sur lesquels elle est répandue, s'allume et donne de la lumière, la grâce s'insinue avec douceur dans les âmes, les guérit de leurs infirmités, les réjouit et les console, les éclaire, les fortifie. Ce rite sacré est presque universel et il est très ancien.

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

Pour en trouver l'origine, il faut remonter jusqu'au premiers âges du monde, jusqu'aux temps des patriarches. Jacob allant en Mésopotamie, oignit d'huile la pierre sur laquelle il avait reposé sa tête, et où Dieu, pendant son sommeil lui fit avoir une vision ; et comme il voulait que cette pierre, par l'onction qu'elle avait reçue, devint un autel, il lui donna le nom de Béthel, *c'est-à-dire* séjour de Dieu. Moïse oignit également d'une huile particulière qu'il appela l'huile d'onction, les vases et les instruments du Tabernacle, et nous lisons au livre de l'Exode la promesse de Dieu, promesse merveilleuse que quiconque toucherait les choses ainsi sanctifiées serait lui-même

P. 2121

sanctifié : *qui tetigerit ea sanctificabitur*.¹ Mais, c'est de la croix de J.-C. que découle toute grâce, et voilà pourquoi les signes de croix sont si souvent répétés dans cette cérémonie de la religion.

Les cloches servent à rassembler dans la maison de Dieu tous ses enfants ; elles nous excitent en mille occasions diverses à penser à lui, à invoquer son secours, à le remercier, à chanter ses louanges ; elles sont comme une voix mélodieuse et forte qui d'en haut retentit dans les consciences même les plus criminelles, et qui souvent les émeut profondément ; mais l'Église désirant que non seulement elles frappent les oreilles, mais qu'elles touchent les cœurs, leur communique en quelque sorte la vertu même de la croix, afin que pour parler comme nos belles et si pieuses liturgies, elles accomplissent en effet ce qu'elles signifient. Lors donc que vous entendez le son ou pour mieux dire la voix de ces cloches, sachez que c'est la voix de J.-C. et la voix des saints qui vous invitent dans ce moment-là à remplir tel ou tel devoir du chrétien, soit envers Dieu, soit envers le prochain, soit envers vous-mêmes.

Oh ! priez alors avec une ferveur et une confiance d'autant plus grandes que vous ne priez pas seuls ; vous priez en communion avec tous ceux qui au même signal se présenteront devant Dieu pour lui faire les mêmes demandes, pour lui offrir le même tribut d'adoration.

L'encens que l'on brûle dans l'intérieur de la cloche représente les oraisons des saints et les désirs que la grâce leur inspire. St Jean nous apprend dans l'Apocalypse que ces prières si ardentes, ces désirs si purs, montent vers Dieu, comme une fumée d'agréable odeur et embaument le ciel de leurs parfums. Ah ! puissent les nôtres s'unir aux leurs ! puisse la perfection des leurs, suppléer à ce que les nôtres ont d'imparfait !

Enfin on achève la cérémonie de la bénédiction des cloches en chantant l'Évangile où il est dit que Marie demeurait assise aux pieds de J.-C. pour entendre

P. 2122

sa parole. Et quel rapport y a-t-il donc entre cet Évangile et la bénédiction des cloches ? M.F., je vous l'ai déjà fait remarquer : c'est que *les cloches sont* la parole par laquelle l'Église, l'Épouse de J.-C., avertit non point un de ses enfants, mais tous ses enfants à la fois de prier avec elle de se mettre à genoux comme elle devant le trône de la divine miséricorde pour implorer les grâces dont chacun d'eux a besoin tous les jours et dans les principales circonstances de sa vie. Oh ! que ce langage est éloquent quand on l'écoute avec un esprit de foi ! combien de saintes et salutaires pensées il réveille ! Le matin, à midi, le soir il renouvelle le souvenir du grand et si touchant mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu dans le sein d'une Vierge, pour la rédemption du monde : *Angelus Domini nuntiavit Mariae et concepit de Spiritu Santo*. Le dimanche, pendant le St-Sacrifice de la Messe, les cloches sonnent au moment où tous les chrétiens, mêlés en quelque sorte aux chœurs des anges qui environnent l'autel, se prosternent devant l'Agneau de Dieu immolé ; elles sonnent pour que chacun de

¹ Ex., 30, 29

nous aussi se prosterner alors devant lui, dans le secret de sa maison s'il y est retenu par des occupations indispensables : je le répète que leur langage est éloquent !

M.F., ces cloches sonneront sur les berceaux de vos enfants ; jour de joie où elles annonceront à l'Église de la terre qu'un petit enfant lui est né ; elles sonneront à votre agonie et sur votre cercueil, lorsque vous aurez rendu votre dernier soupir ; peut-être bientôt, leurs glas funèbres exhorteront vos frères en J.-C. à prier pour votre éternel repos, à hâter, autant qu'il dépend d'eux, l'heure si désirable où vous entrerez dans le lieu du rafraîchissement et de la paix ; et si vous êtes mort exempt de tout péché et de toute dette, elles annonceront à l'Église du ciel qu'un chrétien de plus va entrer en possession de la gloire de ses richesses et de son bonheur. Amen, amen. Ainsi soit-il, mes frères !

(variante) :

L'Église bénit tous les objets destinés à servir au culte divin et plusieurs de ces bénédictions, comme celle des cloches, ont tant d'importance à ses yeux qu'elles sont réservées aux évêques, si bien qu'un simple prêtre ne peut les faire sans une permission spéciale ; elles ont toutes pour but de nous donner une plus haute idée... ..

484

SUR LA PAIX.

(A St. Denis : à l'occasion du changement de l'aumônier (M. Pellier) – Le Maréchal Duc de Tarente, Macdonald, était présent¹)

P. 2123

Pax vobis ! - Que la paix soit avec vous !

Avant de quitter ses apôtres pour remonter au ciel, J.-C. leur adressa jusqu'à trois fois les paroles que vous venez d'entendre, et il ne se contenta pas de leur souhaiter cette paix sainte que les anges avaient annoncée à sa naissance aux hommes de bonne volonté ; il la leur donna en effet : *pacem meam do vobis*², don magnifique qui renferme en lui-même tous les autres dons, toutes les bénédictions, toutes les joies, toutes les consolations et toutes les grâces.

La paix est donc l'héritage que J.-C. a laissé à ses enfants ; malheur à ceux qui y renoncent ! Malheur à ceux qui, au lieu de le conserver avec soin, permettent qu'on le leur ravisse, ou s'en dépouillent eux-mêmes !

Pour prévenir ces maux, pour nous défendre tout ensemble et contre nos propres erreurs et contre celles des autres qui nous auraient bientôt fait perdre un bien si précieux, la Providence a établi des Supérieurs à qui elle a imposé le devoir d'entretenir la paix parmi ceux qui leur sont soumis et d'étouffer dans leur germe toutes les semences de divisions et de trouble.

Si pour cela ils jugent quelquefois à propos de prendre des mesures sévères en apparence, qui contrarient

P. 2124

nos désirs ou nos affections, loin de nous en plaindre, nous devons reconnaître que le maintien de l'ordre sans lequel il n'y a pour personne ni bonheur ni repos, étant leur loi

¹ Titre et indications autographes de J.-M. de la Mennais. – Alexandre Macdonald (1765-1840), duc de Tarente, maréchal de France, après l'abdication de Napoléon, en 1814, s'était rallié à Louis XVIII. Grand Chancelier de la Légion d'Honneur, il avait notamment la responsabilité de la Maison d'Éducation de Saint-Denis, rue Barbettes.

² Jn., 14, 27.

SERMONS

suprême et, la première de leurs obligations, ils ne doivent être arrêtés par aucune considération particulière lorsqu'il s'agit d'empêcher qu'il n'y soit porté atteinte, de quelque manière ou sous quelque prétexte que ce puisse être ; nous devons, au contraire, leur savoir gré d'exiger de nous, pour la conservation d'un si grand bien, le sacrifice de nos sentiments même les plus légitimes, de nos goûts même les plus chers, et bénir leur main miséricordieuse et ferme qui nous sauve en quelque sorte malgré nous.

Il n'est personne ici pour qui il ne soit facile de faire l'application de ces réflexions générales aux circonstances actuelles, et à ce qui s'est passé récemment dans cette maison. Que dirais-je donc de plus ? Attendez-vous de moi que, rappelant ce que je voudrais faire oublier, je transforme cette chaire en une espèce de tribune d'où je me permette d'adresser des reproches personnels à qui que ce soit ? à Dieu ne plaise ! mais je répéterai cette belle et touchante parole du Sauveur à ses disciples : Que la paix soit avec vous : *Pax vobis* ! Et pour cela prenez garde de vous livrer à de vaines alarmes, et de vous imaginer que tout est perdu et que la religion est menacée ou va être détruite dans cette maison, parce qu'il s'y est opéré quelques changements ! Quel est donc l'établissement où les mêmes choses n'arrivent pas quelquefois, par

P. 2125

une cause ou par une autre ? Tout est-il ébranlé, tout est-il perdu pour cela ? Non, sans doute ; mais tout serait perdu si l'autorité des supérieurs, c'est-à-dire l'unique principe de l'ordre et de la paix était affaiblie ; tout serait perdu si on se livrait aux méfiances, aux soupçons, aux murmures, car il est écrit dans l'Évangile que tout établissement où la division règne sera désolé : - *omne regnum in se divisum desolabitur*¹.

Mais pourquoi exprimer de pareilles craintes ? Ah ! j'ai la douce confiance qu'il n'en sera pas ainsi ; la subordination, l'amour, le respect des élèves pour leurs maîtresses, l'heureux accord des dames entre elles, leurs communs et unanimes efforts pour soutenir dans tout son éclat la haute réputation dont cette maison jouit, la préserveront de ces divisions funestes ; pas un mot ne sera dit, pas une démarche ne sera faite qui puisse aigrir les esprits, altérer la concorde ; non, le chef auguste à qui le Roi a confié cet établissement, et qui a pour vous toutes les bontés et les sentiments d'un père, ne sera affligé par aucun de ses enfants ; les élèves déjà si distinguées par leurs talents, continueront à l'être encore plus par leur piété et leurs vertus. Elles se montreront chaque jour encore plus dociles qu'elles ne l'ont été jusqu'ici aux conseils et aux ordres de leurs supérieurs en qui elles ne cesseront jamais de reconnaître l'autorité de Dieu même, contre lesquels elles ne se permettront jamais ni murmures ni plaintes, et de la sorte nous jouirons sur la terre des prémices de cette paix que J.-C. a promise à ses disciples fidèles et qui est tout ensemble et l'avant-goût et le gage de la paix éternelle réservée au siècle futur.

485

POUR RÉTABLIR LA PAIX DANS UNE PAROISSE.

P. 2126

Pax vobis. - Que la paix soit avec vous.

J.-C. avant de quitter ses apôtres pour remonter au ciel, ne leur recommanda rien si fortement que la paix, parce que rien n'était plus nécessaire pour la sanctification du troupeau dont ils devaient être les pasteurs et les modèles. Dans un seul entretien qu'il eut avec eux après sa résurrection, il leur répéta jusqu'à trois fois ces paroles : Que la paix soit avec vous ! Et il ne se contenta pas de la leur souhaiter, mais il la leur donna en effet : Je vous donne ma

¹ Lc., 11, 17.

paix, leur dit-il, paix toute sainte et toute divine qui est le fruit de ses souffrances, et le plus grand don qu'il pût nous faire.

Heureux les chrétiens qui conservent précieusement ce doux héritage que J.-C. nous a laissé ! Heureuses les familles, heureuses les paroisses où la paix règne ! On ne veut tous ensemble qu'une même chose, on se soutient, on s'entraide, on se supporte ; on s'honore réciproquement, comme des frères ; on n'a qu'un cœur et qu'une âme ; on goûte les prémices du bonheur réservé au siècle futur.

Mais, quel changement lorsque les passions parviennent à altérer la paix et à la détruire ! Cette paroisse, dont les habitants étaient si intimement unis, devient tout à coup un lieu de confusion, un théâtre d'horreur. On n'entend de tous côtés que des murmures, des plaintes, des menaces, des cris de vengeance ; les esprits divisés, aigris, se livrent aux méfiances, aux soupçons ; le scandale éclate, et tous prenant part à cette guerre domestique, il n'y a de repos pour personne : le voisin dispute contre son voisin, les familles s'élèvent contre les familles ; on ne cherche plus qu'à se nuire les uns aux autres,

P. 2127

à se déchirer, à se perdre, et chacun met sa joie et son triomphe dans le mal d'autrui.

Qui pourrait contempler de si grands maux sans en être profondément ému, et sans éprouver au moins le désir d'y apporter quelque remède ? Y aurait-il donc des hommes ennemis de la paix au point de s'opposer à ce qu'elle renaisse dans le sein de ce peuple désolé qui se l'est lui-même ravie, peuple béni du ciel pendant qu'il l'a conservée ; peuple qui n'offre plus à nos regards qu'une affreuse image de l'enfer, depuis que le démon de la discorde l'agite et le tourmente ?

Ces réflexions se sont présentées à mon esprit et m'ont pénétré d'une bien vive douleur, lorsque j'ai appris que votre paroisse était troublée par de funestes dissensions ; jusqu'ici, elle avait été du nombre de celles qui se sont constamment distinguées par leur attachement à la religion et par leur respect pour ses ministres ; jamais on n'avait parlé de vous, M.F., que pour célébrer la douceur de votre caractère, la touchante simplicité de vos mœurs, votre piété et vos vertus dignes des anciens temps ; et voilà que tout à coup le bruit de vos contestations et de vos querelles retentit de toutes parts Ah ! M.F., que faites-vous donc ? où en êtes vous ? Qu'est-ce qui peut résulter de tout ceci, sinon des haines qui exciteront d'autres haines, des malheurs qui appelleront d'autres malheurs, sans mesure et sans terme ? Pourquoi vous déchirer ainsi de vos propres mains et vous obstiner à rendre incurables les blessures que vous vous êtes faites ?

Ici, je sais que chacun va me répondre : tous sans exception, me diront sincèrement : nous voulons la paix ; nous n'avons point de plus vif désir que de la voir rétablie parmi nous, car enfin, nous souffrons tous de ce qu'elle ait

P. 2128

été troublée ; mais ce que j'ai dit est bien dit, ce que j'ai fait est bien fait, un tel ou un tel sont les auteurs du mal. C'est à eux seuls qu'il faut adresser vos remontrances et vos censures.

M.F., si ce sont là vos sentiments et votre langage, je vous prédis que dans vingt ans, trente, quarante ans peut-être nous ne verrons point la fin de cette affaire-ci ; ceux qu'on accuse voudront se justifier ; ils accuseront à leur tour, et il n'y a pas de raison pour que cela finisse. Moi, qui voudrais aux prix de mon sang, vous rendre cette paix sans laquelle il ne peut y avoir de félicité, ni même de salut pour vous, voici le conseil que je vous donne : gardez désormais le silence le plus absolu sur tout ce qui a pu être entre vous un sujet de division, car, en pareille circonstance, plus on parle et moins l'on s'entend ; les explications ne servent qu'à irriter davantage les esprits ; encore une fois, il n'y a que le silence qui puisse les calmer.

SERMONS

C'est pour cela, M.F., qu'en vous entretenant de ces tristes querelles, j'évite avec soin d'entrer dans aucun détail, et même de prendre dans cette chaire la défense d'un pasteur qui depuis dix-sept ans travaille avec tant de zèle à vous instruire et à vous sanctifier ; il faut que lui-même comme les autres oublie tout, pardonne tout, et qu'il fasse ce sacrifice au bonheur d'un troupeau qui lui est si cher ; il faut que chacun de vous l'imite, et qu'à l'avenir, sous quelque prétexte que ce puisse être, il ne soit plus question, ni dans vos discours publics, ni dans vos conversations particulières, de tout ce qui s'est passé. Au nom de J.-C. qui s'est appelé le Dieu de la paix ; au nom de J.-C. je vous l'ordonne : déposez aux pieds de cet autel vos ressentiments ; aimez-vous

P. 2129

les uns les autres comme des frères, comme les membres d'une même famille ; que les doux liens de la charité rapprochent vos cœurs et n'en fassent plus qu'un seul cœur en J.-C.

Soyez pleins d'indulgence les uns pour les autres : eh ! Mon Dieu, qu'est-ce qui n'a pas besoin d'indulgence pour soi-même ? Par là nous gagnerons nos ennemis : nous ferons triompher la religion et la vertu ; nous ôterons au monde tout prétexte de les décrier ; et après avoir usé de miséricorde, nous irons avec plus de confiance nous présenter au Père des miséricordes et la lui demander.

486

PAROLES D'UN RECTEUR À SES PAROISSIENS.

P. 2130

Elegi vos et posui vos ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat.

Je vous ai choisis et je vous ai établis afin que vous alliez, que vous rapportiez du fruit et que votre fruit demeure. (*en st. Jean, c. 15, v. 16*).

Je puis m'appliquer à moi-même, M.F., ces paroles que Notre-Seigneur Jésus-Christ adressait à ses apôtres. De même qu'il les envoya publier dans tout l'univers la bonne nouvelle du salut, il me place aujourd'hui au milieu de vous pour vous annoncer sa parole et vous dispenser ses mystères. Revêtu de son autorité et en quelque sorte de sa toute-puissance, je dois répandre sur vous tous les trésors de sa grâce, et consommer l'œuvre de votre éternelle sanctification. Je dois être dans la paroisse comme un autre Jésus-Christ annonçant l'Évangile aux pauvres, donnant aux malades des consolations et des secours, offrant aux pécheurs le pardon et la clémence, en un mot m'occupant sans cesse du bonheur de tous, n'ayant d'autre désir ni d'autre pensée.

Ministère auguste, dont je me reconnais indigne ! et si j'ose espérer de le remplir, ce n'est qu'en m'appuyant sur la grâce et sur la force même de Dieu qui m'a choisi pour rapporter du fruit et qui veut que ce fruit demeure. *Elegi vos et posui vos ut eatis et fructum afferatis*, etc... .

Tels sont, mes frères, les desseins de la Providence lorsqu'elle établit des pasteurs, et malheur à nous si nous y mettions le plus léger obstacle ! Nous devons

P. 2131

au contraire réunir nos efforts pour remplir des vues si pleines d'amour et de miséricorde. Pour cela, mes frères, il faut que le pasteur soit dévoré du zèle de la maison de Dieu, qu'il soit animé d'une foi vive et d'une ardente charité, mais aussi que les brebis confiées à sa garde soient dociles à ses avis et n'écoutent point d'autre voix que la sienne ; il faut qu'il les aime et

qu'il en soit aimé, qu'elles ne fassent avec lui qu'un cœur et qu'une âme : *cor unum et anima una*¹.

Ah ! mes frères, j'ai cette confiance que nous serons tous animés du même esprit, de l'esprit du Sauveur Jésus ; j'espère que la concorde et l'union la plus parfaite régneront entre nous tous, que la paix habitera dans cette paroisse qui va me devenir bientôt ou plutôt qui m'est déjà si chère.

Mes frères, j'aime à vous le dire et à vous le redire encore : voyez en moi un père qui a pour vous l'affection la plus tendre et la plus vive ; je vous le promets, tous mes soins, tous mes travaux seront pour vous ; je ne viens ici que pour sauver vos âmes et je sacrifierais volontiers ma vie pour elles. Elles ont été rachetées du sang de mon Dieu, et tout ce que je veux, tout ce que je vous demande, c'est de ne pas les perdre ; dans tous ces jours malheureux où la piété est presque éteinte, où les hommes se font une affreuse gloire de méconnaître tous les principes et de violer tous les devoirs, dans ces jours de licence nous devons pour demeurer fermes dans la foi et n'être point entraînés jusqu'au fond de l'abîme, redoubler de vigilance et de zèle, nous fortifier sans cesse par la prière, par les sacrements, nous éloigner avec une.... (*Document inachevé*)

487

**POUR LE RETOUR DES MISSIONNAIRES JÉSUITES
- P. Gloriot, etc. - À ST-BRIEUC².**

P. 2132

(Exorde).

Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. .

Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. (*2 Ep. Cor. 6*)

Qui de vous pourrait avoir oublié le bien que fit dans cette ville la mission qui nous fut donnée il y a 3 ans ? que de pécheurs depuis longtemps livrés aux plus criminelles habitudes, aux plus déplorables égarements, sortirent des voies malheureuses où ils s'étaient enfoncés et méritèrent par leur repentir un pardon dont ils avaient tant de raisons de se croire indignes ! Que d'ennemis réconciliés ! que de haines éteintes ! que d'erreurs détruites ! que d'âmes sauvées ! Les amis de la religion témoins de son triomphe s'écriaient avec le prophète : Que tous ceux qui vous cherchent, ô mon Dieu, trouvent en vous leur joie et leur allégresse ! que tous ceux qui aiment le salut que vous donnez disent sans cesse : Gloire au Seigneur ! *magnificetur Dominus qui diligunt salutare ejus. (Ps 39)*

Nous avons lieu d'espérer, M.F., que tous ceux qui avaient participé à de si grandes grâces en conserveraient précieusement les fruits, et qu'après les avoir reçues avec une reconnaissance si vive ils ne s'exposeraient plus désormais à les perdre. Mais hélas ! telle est la fragilité de l'homme et l'inconstance de son cœur qu'il y en a bien peu parmi vous qui n'aient à pleurer sur de nouvelles chutes. Ayant donc appris que les missionnaires

P. 2133

dont vous connaissez déjà le zèle, les talents et les éminentes vertus, avaient dessein en se rendant à Brest de passer par notre ville, je les ai priés de s'y arrêter pendant quinze jours pour y faire quelques pieux exercices qui en vous rappelant ceux de la mission serviraient à réveiller au fond de vos âmes les sentiments que vous éprouvâtes alors. Puisse le Seigneur bénir leurs derniers travaux comme il a béni les premiers ! Mais je ne me dissimule point que des

¹ Ac., 4, 32.

² Titre autographe de J.-M. de la Mennais. Le sermon est de 1819, trois ans après la mission de 1816. Le P. Gloriot était le supérieur de la résidence des jésuites de Laval.

obstacles de divers genres s'opposeront à ce que leurs exhortations vous soient aussi utiles qu'elles pourraient l'être, et dès lors mon devoir est de vous les faire connaître et de les combattre. Je le ferai, M.F., avec la sainte liberté de mon ministère, sans me laisser ébranler par d'indignes craintes et sans oublier non plus qu'en annonçant la vérité aux hommes qui la haïssent parce qu'elle les importune et les condamne, je dois chercher à les convertir plutôt qu'à les confondre. *Ave Maria.*

488

POUR UNE ABJURATION D'UN PROTESTANT

P. 2134

Hæc est dies... Dans ce jour où vous venez faire aux pieds des autels une profession publique de la véritable foi, au moment où l'Église, l'unique épouse de Jésus-Christ, ouvre son sein pour vous recevoir, et tous ses trésors pour vous enrichir, combien grande doit être votre joie, et combien vive doit être votre reconnaissance ! Vos yeux furent longtemps fermés à cette lumière de vie qui les éclaire maintenant ; hélas ! vous étiez d'autant plus malheureux que vous aimiez vos ténèbres mêmes. Toutefois Dieu avait sur votre âme des desseins d'amour ; voilà que par le concours de diverses circonstances que la Providence miséricordieuse a préparées, il vous amène à l'entière connaissance de la doctrine de Jésus-Christ, dont l'Église catholique est l'infaillible interprète et la fidèle dépositaire ! Pour bien comprendre tout le prix de cette faveur, il faut vous rappeler jusqu'à quel point vous aviez été égaré par les préjugés d'autant plus difficiles à vaincre qu'ils étaient héréditaires. Et d'abord, on vous avait enseigné que Dieu nous avait révélé dans les Ecritures toutes les vérités nécessaires au salut, et que c'était à chaque homme de les y chercher seul et de les y reconnaître. Chose étrange, que la raison impuissante à découvrir ces vérités en demeure l'unique juge ! Voilà donc l'homme juge infaillible des mystères qu'il ne peut comprendre, et il soumettra à sa raison faible et bornée, la raison divine même, en discernant parmi tant de choses que renferment les Ecritures, celles qui doivent être l'objet spécial de sa foi, de celles qu'il peut ignorer ou rejeter sans crime ?

P. 2135

Mais l'homme qui en pénétrant dans les obscurités redoutables de nos livres saints, prétend se former seul un symbole et devenir l'architecte de sa religion est bientôt convaincu de folie ; il n'élève qu'un édifice fragile, incomplet, sans consistance, chancelant, qui l'écrase sous ses ruines. Et s'il pouvait en être autrement, si l'Écriture était l'unique interprète de l'écriture même, pourquoi ceux qui ne veulent plus admettre d'autre règle de foi, sont-ils si peu d'accord sur l'interprétation qu'il lui faut donner ? Pourquoi tant de sectes parmi eux ? Pourquoi n'est-il pas un seul dogme reçu par l'une qui ne soit nié par quelque autre ? Pourquoi la doctrine que Luther¹ voyait clairement dans l'Écriture est-elle si différente de celle que Calvin² y voyait avec la même clarté ? Pourquoi les disciples de l'un et de l'autre y ont-ils vu le contraire de ce que découvraient leurs maîtres ? Étrange clarté d'où résultent tant d'opinions contradictoires !

Quel est le remède à ces variations inévitables et sans cesse renaissantes sinon la soumission à l'autorité visible de ceux à qui J.-C. a dit : Qui vous écoute m'écoute, et dont la parole toujours vivante nous enseigne ce que nous devons croire comme ce que nous devons faire ? Craindriez-vous qu'ils vous trompassent ? Qui ? Ceux à qui Jésus-Christ a dit : je suis

¹ Martin Luther (1483-1546), théologien et réformateur allemand. Ancien moine augustin, il entra en conflit avec l'Église catholique à propos de la querelle des Indulgences. Écrivain et traducteur de la Bible en allemand.

² Jean Calvin (Noyon, 1509- Genève 1564), réformateur, auteur de *l'Institution de la religion chrétienne*, où il affirme sa doctrine sur la prédestination.

avec vous jusqu'à la consommation des siècles ? Si J.-C. est avec eux suivant la promesse, croyez-les donc ; et si J.-C. n'est point avec eux, ne croyez point en J.-C. puisqu'évidemment il nous a trompés en promettant à ses Apôtres et à leurs successeurs légitimes une assistance qu'il ne leur accorde pas. Heureuse soumission, M.E., qui

P. 2136

prévient toute contention, dispense de toute recherche pénible, et qui nous empêche de languir sur des questions sans fin et de nous perdre dans nos propres pensées ! Désormais, cette obéissance pleine d'humilité, de simplicité et d'amour sera votre partage ; vous ne mettrez plus votre jugement au-dessus de celui de l'Église entière, que St Paul appelle la colonne et l'appui de la vérité, et qui, par conséquent, n'a jamais pu défaillir ; mais vous attachant à ses décisions, écoutant sa voix comme la voix de J.-C. dont elle est l'épouse, vous vous reposerez tranquillement dans son sein de même qu'un petit enfant se repose dans les bras de sa mère.

Béni soit Dieu le Père de Notre Seigneur J.-C. qui vous a retiré des ombres de l'erreur dans lesquelles vous aviez été si longtemps enseveli ! Comprenez et célébrez ses merveilles : rendez grâces au Seigneur parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle : *confitemini Domino quoniam bonus*¹, etc... . Que ce soit là, dit le Prophète, que ce soit là le cri de ceux qui ont été rachetés par le Seigneur, qui ont été tirés des mains de l'ennemi, qu'il a rappelés des contrées étrangères et conduits par le droit chemin jusqu'à la cité qu'ils devaient habiter : cité sainte où ils jouissent de l'abondance de tous les biens, de la plénitude de la vérité !

489

RÉFLEXIONS SUR LA RÉVOLUTION

P. 2138

(Fragment).

[...] Qu'il me soit permis de vous présenter une réflexion d'autant plus frappante qu'elle est plus simple. Il y a trente ans², lorsque la révolution commença, les prêtres annoncèrent les malheurs qu'elle devait entraîner ; on les accusa de fanatisme, d'ignorance, d'entêtement, de préjugés et on attribua aux motifs les plus bas, les plus vils, la résistance qu'ils opposaient aux innovations funestes qu'on voulait faire et qu'on fit malgré leurs sinistres prophéties. Elles se réalisèrent cependant, et bientôt !

La tempête la plus violente et la plus horrible qui se soit élevée contre le christianisme et contre la société est celle dont nous fûmes témoins alors ; c'est même la seule de cette espèce, et il est permis de croire qu'il ne sera jamais donné à l'enfer d'oser davantage en ce genre. Personne ne fut épargné ; toutes les promesses de bonheur, de richesses, de paix, que la philosophie nous avait faites, se trouvèrent fausses, et tous les maux que la religion avait prédits se répandirent sur la terre pour la dévaster... (Inachevé).

¹ Ps. 118, 1.

² Ceci donne la date probable de ce fragment : 1819.

MÉDITATION SUR LA MORT. ¹

P. 2139

Préparation :

Me voici, Seigneur, à vos pieds ; je me présente devant vous avec une humble et vive confiance ; je viens pour recueillir dans mon cœur votre divine parole. Seigneur, votre serviteur vous écoute ; daignez lui faire entendre votre voix ; donnez-moi votre grâce, donnez-moi votre esprit, dont le souffle est le feu sacré qui éclaire et échauffe nos âmes. - *Emitte Spiritum tuum, etc...* .

SUJET : Il faut mourir ; il faut se préparer à bien mourir

1^{er} Point : Il faut mourir !

Les saints ont eu cette pensée continuellement présente ; ils ont traversé la vie dans un esprit de pèlerinage, vivant au milieu du monde comme dans une hôtellerie où l'on se délasse, et non comme dans une maison où l'on s'arrête ; s'inquiétant peu de savoir si leur voyage sur cette terre étrangère serait un peu plus ou un peu moins long, un peu plus ou un peu moins fatigant, mais ne s'occupant que des moyens à prendre pour arriver heureusement au terme.

Mon Dieu, en est-il ainsi de moi ? Je sais, il est vrai, que je ne dois rester ici-bas qu'un moment, mais ne fais-je pas de ce moment une sorte d'éternité, puisque j'agis comme s'il ne devait point avoir de fin ? Je marche devant moi sans rien prévoir, m'arrêtant pour ainsi dire à chaque pas, afin de satisfaire ma curiosité et mes goûts ; je recherche de tous côtés des plaisirs, des jouissances ;

P. 2140

je vis en un mot comme si je devais toujours vivre.

Cependant, il faut mourir ! c'est-à-dire il faudra me séparer de tout ce qui m'est le plus cher ; il faudra tout quitter, tout perdre : tout quitter sans retour, tout perdre pour l'éternité.

Il faut mourir ! mais pourquoi donc tenir à quelque chose ? Que nous restera-t-il de tout ce que nous possédons aujourd'hui ? Rien : honneurs, biens, plaisirs, tout s'évanouira. Notre réputation ne nous accompagnera pas devant Dieu ; cette vaine fumée de gloire se dissipera : *vapor ad modicum parens*². Tout à l'heure, on va parler de moi, et que dira-t-on ? Il est mort ! Et puis, on ne parlera plus de moi. Si l'on s'en entretient encore après que je ne serai plus, à quoi cela me servira-t-il ? Reposerai-je plus doucement dans ma tombe parce qu'on fera un peu de bruit autour d'elle ?

Il faut mourir ! et dès lors, pourquoi tant de travail et tant de sueurs pour acquérir des richesses qui périront avec nous ? Qu'est-ce que j'emporterai de tout cela dans mon éternité ? *Certes, la vie de l'homme n'est que vanité ; c'est un fantôme qui fuit dans les ténèbres ; et pourtant il s'agite, et s'agite en vain ; il thésaurise sans savoir pour qui : Nescit cui congregabit se*³.

Beaucoup travailler, se tourmenter beaucoup et puis mourir ! Mon Dieu, combien de fois cette réflexion de votre prophète n'a-t-elle pas vivement frappé mon esprit ! Combien de fois n'ai-je pas déploré la folie des hommes qui se tourmentent, qui souffrent tout, endurent tout, se soumettant à tout, ne refusant aucun péril,

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais. Cette première méditation et les trois suivantes sont regroupées dans le manuscrit, sous ce titre également autographe de J.-M. de la Mennais : *Méditations sur les quatre fins dernières*. Elles furent publiées à Ploërmel en 1898.

² Jc., 4, 14.

³ Qo., 4, 13.

P. 2141

pour acquérir un peu d'or, pour quelques pieds de terre dont souvent ils ne doivent pas jouir ! Mais moi-même, ô mon Dieu, suis-je bien détaché de ces biens fragiles ? Si, dans ce moment, j'étais menacé de les perdre, ne m'apercevrais-je pas que j'y tenais encore par des liens d'autant plus forts qu'ils sont plus cachés ? - Et à ma dernière heure, entendrai-je sans trouble et sans regret l'avertissement qu'on me donnera d'y renoncer pour jamais ?

Ô mon âme, ne place point ici-bas ton trésor ; n'aime que ce que tu es destinée à aimer toujours. Attache-toi à ton Dieu ; attache-toi à lui seul, car lui seul ne passe pas et ne change point ; tout ce qui n'est pas lui n'est qu'un rêve douloureux. Quand nous serons sur notre lit de mort, nous ne concevrons pas comment nous avons pu nous laisser si facilement séduire ; comment, pendant notre vie entière, nous avons pu être le jouet des plus vaines illusions. Alors nous regarderons les ris comme un songe et nous dirons à la joie : Pourquoi m'as-tu trompé ? L'image riante des plaisirs qui remplissaient toutes nos journées et l'image lugubre de la mort qui vient y mettre un terme, ensemble présentes à notre esprit, le rempliront d'amertumes et d'angoisses.

Oh ! si nous pensions aujourd'hui comme nous penserons alors ! Si, au milieu de ces fêtes qui éblouissent nos faibles yeux et qui attirent tous nos désirs sans les rassasier ; si, d'une voix intérieure et qui fût entendue de notre conscience nous nous disions à nous-mêmes, il faut mourir ! ... dès ce moment-là même, nous serions des saints.

P. 2142

Chose étrange ! les hommes ne se perdent que parce qu'ils oublient une vérité que tout leur rappelle sans cesse : la mort se présente à eux de tous côtés ; ils ne peuvent l'éviter, ils la voient et n'y pensent pas !

Pour moi, je veux y penser, je veux m'en occuper sans cesse ; la mort, l'éternité, ces deux mots font frémir les passions. Eh bien, je les prononcerai tous les jours ; je me dirai tous les jours, le matin, le soir, à toutes les heures : je dois mourir ; je me le dirai dans les instants où je croirai trouver sur la terre un peu de bonheur, afin que mon cœur ne s'attache point à une figure qui passe ; je me le dirai dans mes peines, et cette pensée sera pour moi une source de consolation et de paix. Ô mon âme, pourquoi te troubles-tu ? tout ce qui t'agite, tout ce qui t'afflige, n'est rien, puisque tout cela doit finir, et finir bientôt. La vie n'est que travail et douleur : *Labor et dolor*. Il faut mourir, mais il faut bien mourir et pour bien mourir il faut s'y préparer.

(2^{ème} point : Il faut se préparer à bien mourir).

Mon Dieu, presque à chaque page de vos Ecritures vous me donnez cet avertissement ; vous me recommandez de veiller, de prier sans cesse ; vous vous comparez vous-même à un voleur qui entre dans une maison au moment où on ne l'attend point ; vous menacez tous ceux qui s'endorment dans l'indifférence sur leur salut éternel ; moi-même, Seigneur, après avoir lu dans vos saints Livres ces menaces terribles, j'ai souvent engagé, pressé, conjuré mes frères de se préparer à cette mort qui doit nous surprendre, qui doit venir lorsque nous y penserons le moins ; mais, mon Dieu, quoique j'aie de cette

P. 2143

effrayante vérité une conviction profonde, ai-je pris les précautions qui peuvent me mettre à couvert du péril ? Qu'ai-je fait pour me préparer à la mort ? Mon Dieu, je m'humilie dans votre présence ; je reconnais que je suis bien loin encore d'être prêt à paraître devant vous. Insensé, tu n'es pas prêt et cette nuit peut-être on te demandera ton âme ! Cette nuit peut-être !

SERMONS

Sera-ce dans ce jour auquel ne devra succéder aucun autre jour, que tu songeras à purifier ta conscience de toutes les iniquités qui la souillent, à acquérir des mérites pour l'éternité ?

Sera-ce dans le trouble, dans les angoisses de tes derniers instants que tu pourras rentrer en toi-même, repasser toutes tes années devant le Seigneur, réparer le mal que tu as fait, suppléer au bien que tu n'as pas fait et que tu aurais dû faire ?

Sera-ce lorsque le prêtre viendra te dire : mon frère, vous êtes bien mal ; pour vous, toute espérance de vie est éteinte ; dans quelques heures vous serez jugé ; - sera-ce alors et dans le saisissement de ce coup de tonnerre qui achèvera de te briser que tu auras assez de force, assez de calme, pour te disposer à aller rendre compte de toutes les grâces que tu as reçues, de toutes les actions de toutes tes pensées, de tous tes désirs, d'une vie de 32 ans¹ ?

Non, mon Dieu ; et c'est dès à présent que je veux m'y disposer. Et que ferai-je pour cela ?

Voici mon Dieu, mes résolutions :

1° - La pensée de la mort m'occupera sans cesse ; jusqu'ici j'ai cherché à l'éloigner de moi parce qu'elle m'attristait et qu'elle effrayait mes passions ; désormais, je veux que son image soit toujours

P. 2144

présente à mon esprit, afin qu'elle me détache du monde et de tout ce qui n'est pas Dieu ; je serai comme un serviteur qui attend le retour de son maître pour ouvrir aussitôt qu'il frappe à la porte.

2° - Je réciterai mes prières avec autant d'attention et de ferveur que si je devais aller les achever avec les anges. J'assisterai à la sainte messe ou je la célébrerai comme si c'était pour la dernière fois que j'eusse le bonheur de m'approcher de l'autel du Dieu vivant, et que les voiles qui me le cachent dussent se déchirer à l'instant pour me le montrer dans la splendeur de sa gloire.

- Je me confesserai avec les sentiments de douleur et de repentir que j'éprouverais si un prophète venait me dire de la part de Dieu : faites pénitence, car le jour du Seigneur est proche. - Je supporterai les défauts de mon prochain, comme si je devais aussitôt paraître devant Celui qui a dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Si vous êtes miséricordieux on vous fera miséricorde. - En un mot, toutes mes démarches seront dirigées par cet esprit ; ma vie ne sera qu'une préparation à la mort.

Mon Dieu, si, avec le secours de votre grâce, je suis fidèle aux résolutions que je viens de prendre, je verrai sans craindre arriver ma dernière heure. Alors, je prendrai avec confiance entre mes mains défaillantes et déjà presque glacées, l'image de mon Sauveur Jésus. J'unirai mes souffrances à ses souffrances, mes douleurs à ses douleurs, mon sacrifice au sien ; je collerai mes lèvres mourantes sur ses plaies sacrées, et je rendrai mon âme entre ses bras. - Ô mon Dieu faites que je vive de la vie des justes afin que ma mort soit semblable à la leur : *Moriamur morte justorum*²

¹ Indication de date pour ce sermon : 1812.

² Nb., 23, 10.

491

MÉDITATION SUR LE JUGEMENT.¹

P. 2145

Préparation :

Mettons-nous en la présence de Dieu ; plaçons-nous pour ainsi dire devant son trône, comme nous y serons un jour et peut-être bientôt, pour lui rendre nos comptes ; d'avance représentons-nous que le Seigneur est assis pour nous juger et que nous sommes à ses pieds pour recevoir notre irrévocable sentence. - Implorons les lumières du Saint-Esprit en disant avec l'Église : *Veni sancte Spiritus, reple corda, etc...* .

Là, méditons sur ces deux pensées :

SUJET :

- Je dois être jugé.

- Si je veux obtenir un jugement favorable, il faut, dès aujourd'hui, me juger moi-même avec sévérité. .

1^{er} Point : Je dois être jugé

Lorsque nous commettons une faute qui peut compromettre notre honneur, nous exposer à la censure, au mépris des hommes et nous abaisser dans leur esprit, nous en sommes violemment troublés, nous cherchons et nous employons tous les moyens possibles pour la cacher ; rien ne nous coûte pour conserver notre réputation, le plus petit mot qui la blesse, nous fait mal ; et nous craignons d'être jugés défavorablement par ceux dont l'estime, dont l'amitié nous est chère, plus que nous ne craindrions la mort même.

P. 2146

D'où vient donc que nous appréhendons à ce point les jugements des hommes, que nous ne sommes pas remplis de componction et de frayeur au souvenir des jugements de Dieu ?

C'est que nous oublions quelles sont les qualités de notre Juge suprême et les suites effroyables de la sentence qu'il prononce sur nous dans son éternité.

Voyons donc d'abord combien son jugement est subit et combien il sera rigoureux.

Un homme est atteint d'une maladie mortelle ; peu à peu ses forces s'affaiblissent, ses traits changent, sa voix s'éteint, ses yeux se fixent ; - ses amis, ses parents qui veillent près de lui le regardent, et tout à coup jettent un grand cri : il est mort ! - Ils n'ont pas achevé de prononcer les dernières syllabes de ce mot que déjà il est jugé ! - Les anges l'ont fait entrer dans le sein d'Abraham ; - ou l'enfer l'a reçu dans ses entrailles brûlantes.

En un clin d'œil il a vu son Juge, il a entendu sa sentence. Son sort éternel est fixé.

Ceci nous arrivera ; y avons-nous jamais bien pensé ?

Il n'en est pas du jugement de Dieu comme du jugement des hommes ; quand on comparait devant un tribunal humain, on a le droit de se défendre ; on répond aux accusations, on les discute ; tout va par degrés ; on obtient des délais, on peut appeler de la sentence même ; mais quand Dieu prononce sur notre sort dans son éternité, nous n'avons rien à répondre ; il ne reçoit point d'excuses ; tout est fini, tout est fixé pour toujours, en un clin d'œil : *in actu oculi* ! - L'examen de notre vie, quelque longue qu'elle soit, ne durera donc qu'un instant, et il se fera néanmoins avec l'exactitude la plus rigoureuse.

P. 2147

Nos actions les plus cachées, nos pensées les plus fugitives, nos désirs les plus secrets, ce qui échappe maintenant dans notre conduite même aux regards les plus attentifs, tout sera

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

manifesté ; tous les voiles seront déchirés ; nous verrons, si je puis m'exprimer ainsi, notre conscience nue. Puissions-nous n'en être pas épouvantés !

Mon Dieu, cette réflexion m'écrase ! Quand votre justice pénétrera jusque dans la moelle de mes os, quand vous éclairerez de votre lumière éternelle les profondeurs de ma conscience, quand j'apercevrai pour la première fois le fond de cet abîme, Seigneur, que ferai-je ? que deviendrai-je ?

Ici-bas, tout nous distrait, tout nous trompe ; nos iniquités passées sont déjà presque entièrement effacées de notre mémoire, et nous en conservons à peine un souvenir confus ; qui est-ce qui se rappelle exactement de ce qu'il fit hier, de ce qu'il a fait dans son enfance, de ce qu'il a fait dans sa jeunesse ? D'ailleurs, nous avons tous une facilité prodigieuse à nous déguiser les motifs qui nous conduisent, et notre vie est en quelque sorte pour nous un mystère impénétrable.

Mon Dieu, ce sera de votre propre bouche que nous apprendrons ce que nous sommes, et nous nous effrayerons de nous-mêmes quand nous nous connaîtrons comme vous nous connaissez.

Mais lorsque nous verrons revivre ainsi toutes nos œuvres, et que Dieu en fera le discernement, nous ne pourrons plus

P. 2148

expier nos crimes. Avons-nous pensé à cet immortalité du crime ? Et, nous demanderons un jour, un moment pour les effacer par le repentir, et ce moment ne nous sera pas donné, nous irons au ciel, ou nous descendrons dans les enfers. - Pour jamais !

Mon Dieu à cette pensée tous mes os frémissent... pour jamais !

Mon Dieu, ici-bas vous nous pressez ; que dis-je ? ce n'est pas assez, votre bonté nous prie, nous conjure de ne pas périr. Maison d'Israël, pourquoi voulez-vous vous perdre ? s'écrie un ancien prophète ! Revenez au Seigneur tandis qu'il en est encore temps ; - mais alors il n'y aura plus de temps - Eternité ! Eternité ! bonheur sans fin ou malheur sans terme !

Ô mon Dieu, je ne suis plus surpris que les saints fussent saisis d'une grande crainte en pensant à vos jugements et qu'ils se livrassent aux exercices de la plus sévère pénitence pour en prévenir la rigueur extrême. Qui ne tremblerait en y pensant ? Mais, Seigneur, vous ne voulez pas que nous nous laissions abattre par une terreur excessive ; et si d'un côté votre justice nous effraye, de l'autre votre miséricorde nous rassure. J'espère, oui, j'espère pouvoir dire avec le prophète : *Misericordias Domini in æternum cantabo*¹.

Vous savez, mon Dieu, de quelle poussière vous nous avez faits, et combien nous sommes fragiles. Le sang de votre Fils, ses plaies sacrées, sa croix, demanderont grâce pour nous ; sans cela, mon Dieu, qui est-ce qui pourrait subsister devant vous, devant vous qui trouvez des taches dans les Vertus des cieux ?

Ô Jésus, mon Sauveur, c'est dans vos mérites que j'espère ; ayez pitié de mon âme au jour de son jugement ; ayez-en pitié selon toute la grandeur de vos miséricordes. Mais

P. 2149

en vain y aurais-je recours si j'en abusais, si je m'en faisais un titre pour vous offenser et vivre dans la négligence et la tiédeur ; non, mon Dieu, je n'imiterai point ceux que la considération de vos bontés enhardit au crime, et qui oublient combien vos justices sont terribles. Je ne négligerai rien pour prévenir la sévérité de vos jugements, et, dès aujourd'hui, je vais me juger moi-même.

2^{ème} Point : Me juger moi-même

¹ Ps. 89, 1.

Je suppose que je n'aie plus qu'une heure à vivre, quels seraient mes sentiments ? quelles seraient mes pensées ? Serais-je tranquille ?

Mon Dieu, je me place dans votre lumière, et je suis effrayé de ce que je découvre dans mon âme ; que sera-ce lorsque vous m'appellerez à votre tribunal redoutable, et que, la lampe à la main, vous sonderez mon cœur et mes reins ?

Pour bien juger de ce que je suis, je dois examiner si rien dans ma conduite n'est en opposition avec la loi de Dieu et les exemples de J. C. - Voilà la règle qui servira à discerner toutes mes œuvres et à laquelle je dois voir, dès ce moment, si elles sont conformes.

Pour en juger, il faut descendre jusqu'au fond de mon âme et bien prendre garde de m'y égarer.

- Trop souvent notre cœur se dérobe à nous-mêmes ; nous apercevons facilement, il est vrai, les péchés graves qui le souillent, mais nous nous dissimulons une foule d'infidélités secrètes qui nous rendent coupables et qui cependant nous laissent sans remords.

- On se reproche quelques actions extérieures, publiques,

P. 2150

que la loi du Seigneur condamne ; mais on se déguise, sous mille prétextes spécieux, des dispositions intérieures qu'elle ne condamne pas moins.

- Nous sommes sans inquiétude parce que nous remplissons une partie de nos devoirs ; mais ceux dont l'accomplissement nous coûterait trop, nous oublions qu'ils ne sont pas moins rigoureux parce qu'ils sont plus pénibles, et que celui-là viole toute la loi qui manque volontairement d'en accomplir un précepte.

Mon Dieu, que de reproches ne nous ferez-vous pas à cet égard, au jour de votre jugement ! Vous nous demanderez pourquoi nous avons fait, en quelque sorte, un choix parmi les obligations que votre sainte Loi nous impose, et comment nous avons pu espérer que vous pardonneriez cette espèce d'empire que nous nous attribuons sur votre parole, ce droit que notre orgueil croit avoir d'en prendre une partie pour règle, et de mépriser, ou du moins d'oublier le reste.

Ici, mon Dieu, je dois examiner surtout mes dispositions intérieures, et ne rien négliger pour découvrir mes penchants les plus secrets. Oui, mon Dieu, pour prévenir vos reproches et votre colère, je ne veux plus excuser ces délicatesses de sensualité, cette dureté d'humeur, cette recherche éternelle de moi-même, cet esprit d'immortification, cette vie lâche et indolente, que je cherchais depuis longtemps à justifier à mes propres yeux, mais que je ne pourrais jamais justifier aux vôtres.

Ô mon Sauveur, ma vie tout entière sera jugée sur votre vie ; que vous dirai-je, Seigneur, pour éviter mon éternelle condamnation ? Vous dirai-je que si j'avais voulu vous servir avec fidélité, je me

P. 2151

serais exposé au mépris des hommes ? Mais vous me rappellerez, ô mon Jésus, que les hommes vous ont méprisé. Et si je n'ai pas voulu partager vos opprobres, comment pourrai-je vous demander à partager votre gloire ?

Vous dirai-je que si je n'ai pas pardonné à mes ennemis, c'est que leur haine s'est portée aux plus grands excès ? mais vous me répondrez que vous avez prié pour vos bourreaux.

Vous dirai-je que si j'ai murmuré dans mon travail c'est qu'il était trop pénible, dans les souffrances, c'est qu'elles étaient trop vives ? - Ô mon Sauveur, non, non ; à la vue de vos plaies, à la vue de votre croix, jamais je n'oserai rien vous dire de semblable ; une confusion éternelle, une éternelle honte, accablera mon âme criminelle.

SERMONS

Ô mon Dieu, ne permettez pas qu'il en soit ainsi ; si, malgré mes iniquités, vous ne m'avez pas encore enlevé de cette terre d'épreuve et d'expiation, si vous m'avez donné le temps de faire cette retraite, c'est pour que je prévienne la rigueur de vos jugements par la sévérité des miens, c'est afin que je réforme en moi tout ce qui est opposé à votre loi sainte, et que je réforme entièrement ma vie sur le modèle de la vôtre.

Ô mon Dieu, soyez à jamais béni ! aidez ma faiblesse, éclairez mes ténèbres ; faites que tout à la fois j'apprenne à connaître mes défauts, et que je prenne les moyens de les corriger. Je suis résolu, Seigneur, d'y travailler, mais d'y travailler avec une volonté ferme et que rien désormais ne puisse ébranler. Je ne m'en rapporterai

P. 2151 bis

point seulement à mes propres lumières, dont le bon Dieu comme l'expérience, m'apprend à me défier toujours ; je m'adresserai à ceux à qui l'instruction et la doctrine sont confiées ; j'ouvrirai mon cœur à ceux que vous avez chargés d'en guérir toutes les plaies, et je suivrai leurs salutaires conseils.

Faites, mon Dieu, que j'y sois fidèle jusqu'à mon dernier soupir, que ma conversion soit sincère, que mon retour vers vous soit durable, afin que, lorsque je paraîtrai devant votre tribunal, je mérite d'entendre cette parole qui ravira mon âme d'une éternelle joie :

Venez le bien-aimé de mon Père ; venez recevoir la récompense qui vous a été préparée depuis le commencement du monde. Amen ; fiat, fiat !

492

MÉDITATION SUR LE CIEL. ¹

P. 2152

Préparation :

Dégageons notre esprit des pensées inquiètes et du tumulte des objets sensibles ; recueillons doucement notre âme et reposons-la dans le sein de Dieu. Nous allons méditer sur le ciel ; tâchons de soulever le voile qui dérobe à nos regards toutes ses merveilles.

Mon Dieu, daignez nous en découvrir du moins une partie ; cette vue ravira notre âme. Veni Sancte Spiritus, etc... .

SUJET : Dans le ciel on est exempt de tous les maux ; on possède tous les biens.

1^{er} Point - La terre a été maudite ; depuis six mille ans, un long cri de douleur sort de ses entrailles.

Mon Dieu, ici-bas tout est pénible, je n'entends de tous côtés que des hommes qui se plaignent, et qui voudraient en quelque sorte hâter le temps, et qu'il précipitât sa course déjà si rapide, espérant de trouver dans l'avenir le bonheur qui les fuit.

Moi-même, Seigneur, combien de fois n'ai-je pas gémi sous le joug que portent si douloureusement tous les malheureux enfants d'Adam ?

Ô mon âme, pourquoi es-tu sans cesse la proie de vains regrets et de vains désirs ? regarde au ciel, c'est là le lieu de ta délivrance et de ton repos.

La pauvreté, les maladies, les souffrances, les dégoûts répandent l'amertume sur tous nos jours ; mon Dieu, je vous en rends grâce ; par là vous nous

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

P. 2153

avertissez que le ciel est notre patrie, et que nous ne devons pas nous arrêter dans ce lieu d'exil, où pour nous tout est douleur.

Dans le ciel, plus de crainte, plus de tristesse, plus de lassitude, plus d'angoisses, plus de travail à supporter, plus d'obstacles à vaincre ; nous n'aurons plus aucun vice dont il nous faille secouer le joug, ni dont nous ayons à combattre les attraits trompeurs.

Ô mon Dieu, quand m'ouvrirez-vous cet heureux séjour dont ni les défiances, ni les querelles, ni les divisions n'approcheront jamais ? quand irai-je me reposer dans les bras même de la paix et dans les tabernacles de la confiance, *in tabernaculis fiducia* ?

Oh ! quelle richesse de consolations ! on n'appréhende plus de perdre les biens dont on jouit ; rien ne peut nous les ravir ; mille et mille siècles écoulés n'ôteront rien à notre félicité qui sera celle de Dieu même.

Ici-bas, notre foi est fatiguée par les ténèbres qui l'enveloppent ; dans le ciel, nous verrons ce que nous croyons. Notre espérance même est tremblante ; dans le ciel, nous n'attendrons plus rien, nous n'aurons plus de désirs ; ils seront tous rassasiés de bonheur. Le cadavre que nous traînons maintenant comme sur des épines, lui-même deviendra glorieux ; il sera couvert d'une éternelle splendeur et brillera comme le soleil dans l'éclat de son midi.

Ô mon Dieu, quel est donc votre amour pour vos misérables créatures ? Vous nous placez un instant sur cette terre d'épreuve et nous l'arrosions de nos larmes ; mais bientôt notre exil cessera ; nous entrerons dans la maison paternelle et nous y jouirons de l'abondance de tous les biens.

P. 2154

Seigneur ! m'y recevrez-vous bientôt ? Que cette demeure doit être belle !

2^{ème} Point -

Si vous avez formé ici-bas un monde si magnifique et si vaste pour l'habitation de créatures périssables, quelle doit être l'étonnante grandeur du palais où vous résidez d'une manière spéciale, dans toute la plénitude de votre gloire, au milieu de la troupe innombrable des anges et des esprits des justes perfectionnés en J.-C. !

Ô mon âme, agrandis tes pensées et tes espérances ; tu ne saurais t'élever trop haut dans l'idée que tu t'en formes. Que sera-ce que ce lieu où Dieu déploie toutes ses merveilles et qu'il a choisi pour s'y montrer dans toute sa magnificence ! Quels ineffables transports doit éprouver un esprit bienheureux à la vue de ces objets créés pour lui plaire, pour un être qui connaît le fond intime de notre âme et le moyen d'en ravir toutes les facultés et les plus secrètes puissances !

Ô mon Dieu, la lumière du soleil, tout l'éclat du monde, ne sont qu'un faible et douteux crépuscule en comparaison de l'éblouissante splendeur qui vous environne.

Mais vous-même, ô Seigneur, vous nous montrerez le fond de votre être ; nous vous verrons, non plus en énigme, mais face à face. Nous contemplerons sans nuage votre immense beauté. - Mon âme, nous lirons en Dieu même la suite de ses conseils et ses éternelles volontés.

Ici, une réflexion me frappe. - Souvent un événement qui contrarie nos vues nous pénètre d'une douleur

P. 2155

profonde ; nous ne savons pourquoi Dieu le permet et nous nous affligeons de ce que la Providence ne nous révèle pas ses secrets. Mais alors, nous serons ravis en voyant combien ses vues étaient sages ; et ce qui fait aujourd'hui l'objet de nos regrets, et peut-être de nos murmures, transportera notre âme d'une éternelle admiration.

SERMONS

Nous verrons Dieu ! - Mais nous le verrons tel qu'il est, *sicuti est*. - Et quelles ne seront pas les beautés, les richesses, les prodiges qu'il offrira à notre amour !

Nous verrons Dieu ! Nous le verrons comme il nous voit ; ses pensées deviendront nos pensées. Et qui pourrait avoir une idée des transports, des élancements de l'âme à la vue du bien suprême ? Dans une éternelle extase, elle s'enivre des plus pures délices et elle devient semblable à Dieu : *Similes ei erimus*¹ - Mon Dieu, cette expression de votre apôtre m'étonne.

Nous verrons Dieu ! tel qu'il est : *Videbimus eum sicuti est*². - Oh ! après avoir dit ce mot de l'apôtre, on pleure de joie et on ne peut plus que répéter : Nous verrons Dieu !

De quel torrent de volupté notre âme ne sera-t-elle pas inondée ! mais son amour ne pourra demeurer sans voix. - Éternellement nous le louerons, nous chanterons ses grandeurs et ses miséricordes au milieu des célestes hiérarchies et des innombrables armées d'anges qui, prosternés au pied de son trône font retentir les cieux de leurs alléluias éternels !

Notre âme s'unira à ces âmes tout ardentes d'amour. Et la charité dont à peine ressentons-nous ici-bas quelque étincelle, éclatera en nous de toutes parts et nous embrasera de tous ses feux.

Mon Dieu, voilà le bonheur que vous m'avez préparé ;

P. 2156

l'œil ne l'a point vu, l'oreille n'a rien entendu qui puisse m'en donner une juste idée. Et cependant, à cette idée quoique imparfaite, mon cœur se fond, ma chair tombe en défaillance quand je me dis : et moi aussi je puis mériter un tel bonheur.

Je puis le mériter, mais fais-je tout ce que je dois pour m'en rendre digne ?

Je vous entends, ô mon Sauveur, qui me dites que votre royaume souffre violence et que les violents seuls l'emportent. - Oh ! je veux me faire violence pour entrer dans cette sainte Sion, dans cette heureuse Jérusalem où se trouve tout ce qui peut plaire, et d'où tout ce qui peut déplaire est banni.

Voilà mon Dieu, la résolution que je forme en finissant cette méditation. - Dans cette retraite, j'ai découvert dans ma vie bien des prévarications qu'il faut réparer, dans mon cœur bien des défauts qu'il faut corriger ; mais s'il m'en coûte pour suivre les conseils qu'on m'a donnés à cet égard, si mes passions murmurent et frémissent, qu'importe ? Je ne m'effrayerai point de ce vain bruit qu'elles feront pour m'étourdir et m'arrêter. - Je regarderai le ciel et j'y marcherai avec joie par une route épineuse. Il nous en coûtera, qu'importe ? - Allons, allons au ciel !

Ô mon Dieu, faites que nous y arrivions tous ; qu'un jour, nous nous y trouvions tous réunis ; c'est la grâce que je vous demande pour moi et pour tous ceux qui ont médité avec moi dans ces jours de salut. Dans quelques jours, eux et moi, on ne nous comptera plus au nombre des vivants ; mais puissions-nous tous, tous sans en excepter aucun, être comptés au nombre de vos élus.

493

MÉDITATION SUR L'ENFER.³

P. 2157

Recueillons notre attention, rassemblons toutes nos forces... nous allons méditer sur l'enfer... Ce seul mot remplit l'âme de terreur ; il la bouleverse, mais qu'importe ? Il le faut,

¹ Jn., 3, 2.

² Id.

³ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

nous allons méditer sur l'enfer. Je ne veux pas le faire à demi, je considérerai cette vérité dans toute son horreur.

Mon Dieu, c'est auprès de ces brasiers ardents que le souffle de votre colère allume, c'est en quelque sorte à la bouche de cet abîme à demi ouvert que je me place ; mon Dieu. Je veux parcourir vivant cette terre où habite une éternelle horreur, afin de ne pas y être jeté pieds et mains liés, comme cet insensé dont vous parlez dans votre Évangile. Divin Esprit, remplissez-moi de votre lumière et de votre grâce.

Veni Sancte Spiritus, etc.

SUJET :

Pénitence des damnés, pénitence effroyable ; les rigueurs de la pénitence que nous pouvons faire ici-bas ne paraissent plus rien quand on les y compare.

1^{er} Point -

Elle est affreuse la pénitence que l'on fait dans l'enfer des péchés que l'on n'a point expiés dans cette vie.

Un homme est attaqué d'une maladie violente ; il souffre dans toutes les parties de son corps ; il semble porter dans ses entrailles un feu qui les consume ; il s'agite, il se roule ; ses gémissements, ses cris déchirent l'âme de tous ceux qui l'approchent. - On compte avec effroi tous les instants de son supplice ; le pauvre homme, dit-on, il y a quatre, cinq heures qu'il est dans cet état affreux ! se prolongera-t-il encore ? Ah ! il faut espérer que les secours qu'on lui prodigue, que

P. 2158

les remèdes qu'on lui fait prendre, adouciront ses douleurs ; demain, il ne sera plus, ou il sera mieux.

On plaint le sort de ce malheureux ; on ne peut le voir sans verser des larmes, sans désirer aussi ardemment que lui que ses souffrances cessent enfin.

Et cependant, mon Dieu, ses tourments ne sont rien en comparaison de ceux des damnés, et les tourments des damnés seront éternels !

Il y a aujourd'hui dans l'enfer des âmes qui y sont tombées depuis trente, quarante, soixante siècles ; depuis six mille ans, elles sont dans le feu ; et à peine peut-on dire qu'elles aient commencé à souffrir, puisqu'elles doivent souffrir toujours.

Mon Dieu, quel doit être leur désespoir, leur rage ! La douleur d'une piqûre d'épingle me serait insupportable si elle se prolongeait pendant une année ; qu'est-ce donc de ces douleurs que l'on endure aujourd'hui, que l'on endurera demain et toujours !

Si du moins ces pécheurs infortunés ignoraient qu'elles ne doivent point avoir de terme ; s'ils pouvaient se flatter qu'en se prolongeant elles s'affaibliraient et que, dans toute la durée des siècles, il y aurait pour eux une minute de repos ; s'ils pouvaient espérer que dans l'éternité il viendrait un moment où Dieu répandrait sur leur langue brûlante une goutte d'eau ! Mais non ; jamais ! jamais !

Mais ces souffrances ne sont encore que la plus petite partie de leur supplice. - Etre séparé de Dieu, - voilà l'enfer.

Etre séparé de l'auteur de tous les biens, connaître combien il est aimable et ne pouvoir l'aimer ; haïr l'amour même ; sans cesse se dire à soi-même : j'étais fait pour

P. 2159

Dieu, et jamais je ne le posséderai ; je ne pouvais être heureux que dans son sein, et jamais je n'y entrerais ; il me destinait à partager son bonheur et sa gloire, et parce que je l'ai repoussé, il me repousse à son tour. Je suis maudit ! Quel état, grand Dieu !

SERMONS

Ô mon âme, cet état affreux sera-t-il le tien ? L'enfer sera-t-il ton héritage éternel ?

Ô mon Dieu, cette question m'épouvante et me glace ! Je ne sais si je suis digne d'amour ou de haine, et je sais que ceux-là habiteront les flammes éternelles, qui seront morts sans votre amour.

Mon Dieu, je veux vous aimer ; je veux expier ici-bas par une véritable pénitence tous les péchés dont je me suis rendu coupable. Quoi ! je m'exposerais à des tourments infinis pour jouir d'une félicité mensongère, qui passe en un instant, ne laisse dans mon âme que l'amertume et le trouble, et me condamne d'avance à d'irréremédiables douleurs ! Non, mon Dieu, il n'en sera pas ainsi ; avec le secours de votre grâce, j'éviterai l'enfer ; déjà, Seigneur, j'y serais, et j'y serais pour l'éternité, si vous aviez voulu me perdre ; vous m'auriez frappé au moment où le péché mortel souillait mon âme, et pour moi il n'y aurait plus de miséricorde ; mais, ô mon Sauveur, vous avez prolongé mes jours afin de me donner le temps de prévenir ce malheur qui me menace ; vous voulez donc sauver mon âme. - Cette pensée me console et remet la paix dans cette pauvre âme qui sent combien vous êtes riche en bonté, mais aussi qui ne veut pas épuiser votre patience, qui craint vivement d'en abuser davantage, etc... .

A qui comparerai-je le pécheur endurci ?

P. 2160

Je vois à la porte d'une maison un homme qui frappe, on ne lui ouvre point ; il frappe encore, on ne lui ouvre point.

Le lendemain, je reviens, et cet homme est là ; le jour d'ensuite, je reviens ; il est encore là. Oh ! dis-je, cet homme entrera à la fin ; eh bien, cet homme, c'est le pécheur impénitent : il assiège l'enfer, il entrera !

2^{ème} Point -

Qu'est-ce que la pénitence que nous faisons ici-bas en comparaison de celle que l'on fait en enfer ?

La pénitence à laquelle on nous invite aujourd'hui est courte, elle est méritoire, elle est douce et facile.

- 1^{mt}. Elle est courte. Vivre un an, dix ans, vingt ans dans les exercices de la mortification, cela m'effraye ; mais cependant il faut nous y soumettre ou être condamnés à souffrir pendant toute l'éternité. J'ai le choix. Si on proposait à un damné de sortir de l'enfer et de venir à notre place, cette durée qui nous semble si longue ne serait rien à ses yeux ; des siècles de jeûnes, de macérations, d'austérités de toute espèce, lui paraîtraient si peu de chose qu'il ne concevrait point comment on peut hésiter un instant à sauver son âme à ce prix.

Et cependant, mon Dieu, au seul nom de pénitence, la nature se révolte ; on cherche à composer avec votre justice ; on se plaint de sa rigueur extrême. Cela est-il raisonnable ? Cela est-il chrétien ? Avons-nous de la foi ?

- 2^{mt}. La pénitence que l'on fait en cette vie est méritoire. - Je ne dis pas une parole, je ne fais pas une démarche en vue de Dieu dont il ne me sache gré, dont il ne me tienne compte. Il a promis de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom par celui qui n'a rien autre chose à celui qui, plus pauvre encore,

P. 2161

manque d'un verre d'eau. - Si je souffre pour son amour, les contrariétés, les peines domestiques dont cette misérable vie est pleine, j'acquies pour l'éternité des mérites infinis ; les pénitences de notre choix que nous y ajoutons encore volontairement, quelque légères qu'elles soient, lui sont agréables et servent à acquitter nos dettes ; la justice de Dieu daigne les accepter ; et ce qui me coûte si peu a un prix bien plus grand que je ne puis le penser et le dire.

Dans l'enfer, tout ce que le réprouvé souffre est inutile : il est dévoré par les ardeurs éternelles et le feu ne consume pas un seul de ses péchés, qui, toujours vivants, le déchirent comme un ver immortel placé au milieu de son cœur : *vermis eorum non moritur*¹.

Il invoque la mort, et la mort ne viendra pas pour lui ; Dieu n'écoute ni ses plaintes, ni ses cris ; il se rit de sa douleur et de ses larmes : *in interitu vestro ridebo*.²

Seigneur, ne m'épargnez point ici-bas ; voilà mon corps, je vous l'offre comme une victime qui doit vous être immolée ; tout ce qu'il peut souffrir ne me paraît plus rien, quand je pense à ce qu'il souffrirait dans l'enfer, sans relâche, sans espérance, si je mourais sans avoir fait pénitence ; voilà mon âme, ne l'épargnez pas davantage ; purifiez-la dans les eaux de la tribulation ; je veux me sauver, quoi qu'il m'en coûte.

- 3mt. Mais le bon Dieu demande-t-il donc de moi des sacrifices si effrayants et si pénibles ? Est-il donc si dur de renoncer à des plaisirs tristes, à des jouissances coupables, ou même à ces jouissances permises qui, après tout, ne doivent durer qu'un moment et ne nous procureront jamais un véritable bonheur ? La pénitence n'a-t-elle pas aussi ses

P. 2162

douceurs ? et ceux qui la pratiquent ne goûtent-ils point cette paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, et qui est comme l'avant-goût de l'éternelle félicité ?

Ô mon Dieu, ce qui m'effraye aujourd'hui paraît bien peu de chose à ceux qui s'en sont effrayés comme moi, mais qui maintenant n'ont plus, comme moi, ni le temps, ni les moyens de réparer une si déplorable erreur.

Dans l'enfer, ils se disent à eux-mêmes : ne m'eût-il pas été facile de ne point prendre part à cette conversation, de ne point lire ce livre, de ne point prononcer cette parole, de ne point faire cette action, de contrarier quelques-uns de mes goûts ? - Je n'ai point voulu y consentir ; - et me voilà malheureux pour l'éternité ! C'est là le ver qui ne meurt point ; sans cesse, le damné dira qu'il s'est perdu volontairement pour quelques plaisirs empoisonnés.

Mon Dieu, j'espère avec le secours de votre grâce ne point avoir à me faire éternellement ces reproches accablants. Je prends la résolution d'embrasser la pénitence, de mener une vie mortifiée, d'être un saint.

Si je ne suis pas un saint, je serai un damné. - Je le sais, je le crois, et je veux être un saint. Seigneur, Seigneur !

¹ Mc., 9, 44.

² Pr., 1, 26.

REGISTRE VII - AUX SŒURS ET AUX FRÈRES

494

AUX RELIGIEUSES DE LA PROVIDENCE. (Après une absence)¹

P. 2163

Lorsque je partis de Saint-Brieuc, au mois de novembre, je ne croyais pas que mon absence dût être si longue, et s'il avait dépendu de moi de l'abrégé, il y a longtemps que je serais revenu et que je serais revenu pour ne vous plus quitter ; jamais je n'ai mieux senti combien vous m'étiez chères et jusqu'à quel point mon bonheur était lié au vôtre, car je puis le dire, pas un jour ne s'est écoulé sans que je pensasse à vous aux pieds du Seigneur ; et chaque jour renouvelait au fond de mon cœur d'inconsolables regrets. Accoutumé comme je le suis à vous parler en père et à épancher mon âme devant vous, je n'ai pas besoin de précautions et de phrases pour vous assurer que de ma vie je n'ai fait à la religion de plus dur sacrifice que celui qui m'a été imposé dans cette douloureuse circonstance. J'ai sacrifié mes goûts, mes affections, mon repos, et pour tout dédommagement, pour unique consolation, il ne me reste que le sentiment intime d'avoir rempli un devoir sacré envers l'Église, en renonçant pour ses intérêts et pour sa gloire à tout ce qui pouvait faire la douceur et le charme de ma vie.

Grâces soient rendues à Dieu ! Il me rapproche encore des enfants qu'il m'avait donnés ; me voilà encore au milieu d'eux ! De temps en temps je les reverrai ; nous resserrons de plus en plus les liens qui nous unissent, ces liens si chers que la mort même ne pourrait rompre ; et j'ai l'espérance que chaque fois que nous nous retrouverons ensemble, nous nous ranimerons les uns les autres dans la piété, dans la ferveur, dans la résolution que nous avons prise de concert de marcher vers le ciel, en pratiquant toutes les vertus qui doivent nous rendre dignes d'y entrer un jour. Là, il n'y

P. 2164

aura plus de séparation ; il n'y aura plus de larmes ; une éternelle paix, une éternelle joie seront le prix de nos efforts, la récompense de nos travaux et de nos sacrifices.

Ah ! M.C.E., n'ayons point d'autre pensée, ni d'autre désir. Qu'importe que nous soyons sur un point ou sur un autre de cette terre pour laquelle nous ne sommes point faits et où nous passons comme des ombres ? Oui, qu'importe ? il n'y a pas de distance pour les âmes qui s'aiment en Jésus-Christ ; le temps n'a point de durée pour ceux à qui l'éternité appartient.

Comprenons donc bien ce que nous sommes, ce que sont nos destinées, et n'allons pas à l'exemple des insensés qui renferment toutes leurs espérances dans une vie qui, pour ainsi dire, n'est déjà plus ; n'allons pas nous affliger de ce qui ne mérite pas même que nous nous en occupions un instant. Et les saints ont-ils donc jamais eu ces pensées étroites et tristes ? N'ont-ils pas couru au bout du monde, lorsqu'ils y étaient appelés pour le salut des âmes ? N'ont-ils pas pris à la lettre cette sentence de Jésus-Christ : *« Quiconque ne quitte pas et son père et sa mère et ses frères et ses sœurs pour me suivre est indigne du royaume des cieux ? »*

¹ Nommé le 9 novembre 1822 vicaire général du Grand Aumônier de France, J.-M. de la Mennais quitte Saint-Brieuc le 22 novembre. Il y revient, pour un congé, « dans la nuit du 30 au 31 janvier » (Lettre du 5 janvier 1823 à Jacques Sébert. C. G., II, 210). On peut donc dater ce sermon de février 1823.

SERMONS

Et nous qui nous glorifions d'être les enfants des saints, pourrions-nous chercher à affaiblir les maximes qui ont été leur règle et nous borner à une admiration stérile des grands exemples qu'ils nous ont donnés ? M.C.E., ayons-les sans cesse devant les yeux ; rien n'est plus propre à nous élever au-dessus de toutes ces vicissitudes auxquelles nous sommes ici-bas continuellement exposés. Autour de nous, rien n'est stable, et nous-mêmes nous changeons comme tout le reste ; ainsi ne nous appuyons

P. 2165

donc point sur l'homme, misérable jouet des événements les plus imprévus ; appuyons-nous sur Dieu seul, ne nous attachons qu'à Dieu seul ; ne désirons que l'accomplissement de sa volonté toujours sainte, toujours juste, toujours miséricordieuse. N'abaissions plus nos yeux vers la terre ; et semblable à cette servante fidèle dont parle le saint roi David, tenons nos regards fixés sur les mains de notre Maître, pour obéir aux plus légers signes qu'elles nous feront, pour nous laisser diriger, porter par elles, de même que les petits enfants qui ne savent que se soumettre, s'humilier, se laisser conduire.

Providence de mon Dieu, ô Mère que j'ai tant de fois invoquée, à qui j'ai offert, consacré, dévoué cette maison et toutes celles que votre grâce y a réunies, Providence toujours si bonne, si sage, si pleine de pitié et d'amour pour vos pauvres créatures, nous vous adorons, nous vous bénissons, nous nous abandonnons à vous sans réserve : faites de nous tout ce qu'il vous plaira ; nous n'avons d'autre volonté que d'accomplir la vôtre en toutes choses, dans les humiliations, dans les grandeurs, dans la pauvreté, dans les richesses, dans la santé, dans la maladie, à la vie et à la mort.

Ô mon Dieu, n'écoutez point nos désirs aveugles, nos prières indiscretes : pourvu que nous soyons dans l'ordre que vous avez établi, et que nous secondions vos desseins ; pourvu qu'aidant nos frères à se sauver nous nous sauvions nous-mêmes, tout est bien, et nous n'aurons de voix que pour chanter le cantique d'actions de grâce : Providence de mon Dieu, veillez sur vos enfants ; affermissez-les, dirigez-les, soyez leur défenseur, leur guide, leur lumière, leur conseil, leur consolation, leur trésor, leur joie, leur espérance : Dieu seul dans le temps, Dieu seul dans l'éternité !

495

BEAUTÉ DE LA VOCATION RELIGIEUSE. (à des Sœurs)

P. 2166

(Fragment).

[...] aux sourds, aux paralytiques l'usage de leurs membres : ce n'est pas assez dire, elle ressuscite les morts, elle leur rend cette vie surnaturelle et toute divine, cette vie de joie et d'amour qui commence dès ici-bas l'immortelle béatitude du chrétien.

N'avais-je donc pas bien raison, M(es) T(rès) C(hères) S(œurs), de m'écrier il n'y a qu'un instant avec le prophète : Oh ! que votre partage est riche ! Que votre vocation est sublime et glorieuse ! *funes ceciderunt mihi in præclaris*¹ : mais, ne l'oubliez pas, M.T.C.S., plus elle est haute, plus elle exige de votre part de sainteté et de vertu : travaillez donc avec une nouvelle ardeur à les acquérir, afin que Dieu répande aussi sur vous de nouvelles bénédictions et de nouvelles grâces ; donnez-vous à lui sans partage : de même que votre Sauveur s'est offert pour vous à son Père les bras étendus sur la croix, ne réservant rien, s'immolant tout entier, renoncez à tout et dites à Jésus-Christ : me voilà sur l'autel : frappez, Seigneur, achevez le sacrifice ; détruisez tout ce qui en moi est de l'homme condamné, ces

¹ Ps. 16, 7.

désirs de la terre, ces affections, ces volontés indociles, ces sens qui me troublent, ce corps de péché ; et après quelques jours d'épreuves, quand le moment sera venu de prononcer mes vœux, je fixerai avec confiance mes yeux sur votre croix, et je dirai : tout est consommé. (*manuscrit inachevé*).

496

PROFESSION D'UNE RELIGIEUSE.

P. 2167

*Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*¹ !

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

M.T.C.S., je ne puis mieux exprimer les sentiments que m'inspire la cérémonie qui nous rassemble, qu'en répétant ces belles paroles dont les cieux retentirent lorsque Jésus-Christ parut sur la terre. Il s'était incarné pour rendre à Dieu la gloire que le péché lui avait ravie. Il venait apporter aux hommes la véritable paix que le monde ne pouvait leur donner, et les anges célèbrent dans leurs cantiques l'honneur infini qu'il rend à son Père et la récompense destinée aux âmes bienheureuses qui s'unissant à lui n'ont plus d'autre volonté que la sienne. A son exemple, vous vous présentez aujourd'hui, M.T.C.S., aux pieds des saints autels, pour vous offrir au Seigneur en holocauste, et le prix de votre sacrifice sera cette joie délectable, cette tranquille félicité, que Jésus-Christ a promise à ceux qui quittent tout pour le suivre. *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* !

En vous consacrant au Seigneur, vous devez, M.T.C.S., entrer profondément dans ses desseins sur vous et d'abord les bien comprendre. Votre vocation est une grâce sans doute, mais ce n'est pas seulement pour vous, c'est encore pour lui-même qu'il vous l'a faite, c'est-à-dire pour que vous travailliez à procurer sa gloire en cultivant, suivant l'esprit de votre institut, les jeunes plantes confiées à vos soins, et en ramenant au bercail les brebis égarées, dont vous accueillerez le repentir et relèverez la faiblesse.

P. 2168

Toutefois Dieu a encore sur vous d'autres desseins ; le rang que vous tenez dans son Église vous impose des obligations plus étendues, et je ne crains point de dire que Dieu veut trouver en vous toute la gloire que lui ravissent ses créatures ingrates. Comment cela, me demandez-vous, M.T.C.S.,? Oh ! Comment cela ? c'est qu'il faut que votre ferveur soit telle qu'elle supplée à la négligence et à la tiédeur de tant de chrétiens dont les lèvres arides ne présentent à Dieu que des hommages indignes de lui ; il veut que vous le priiez, que vous l'honoriez pour les âmes qui ne le prient ni ne l'honorent ; il faut que vous expiez leur orgueil par vos humiliations, leur révolte par votre obéissance, leur sensualité par vos mortifications volontaires, de même que Jésus-Christ a voulu, en se faisant pauvre et en se livrant à une mort douloureuse, satisfaire pour les iniquités des hommes et les guérir par ses plaies. La profession religieuse est donc une participation du sacerdoce de Jésus-Christ, puisqu'elle vous associe aux fonctions divines de sa rédemption, à sa charité pour les hommes, comme à son zèle pour la gloire de son Père ; et voilà pourquoi votre état exige une perfection si haute et des vertus toutes célestes.

Le monde, en vous voyant, M.T.C.S., vous séparer de lui, s' imagine que vous êtes perdues pour lui ; il vous regrette, il vous pleure peut-être : aveugle qu'il est, il ne comprend pas que la grandeur de votre dévouement ne consiste point à vous priver de ses folles joies et à renoncer à ses biens trompeurs, mais qu'il consiste à vous charger, pour ainsi dire, de ses

¹ Lc., 2, 14.

SERMONS

dettes et d'acquitter seules pour tous ce que tous ensemble doivent à Dieu. En effet, Dieu ne peut rien relâcher de ses droits, ni rien perdre de sa gloire ; et le monde qui viole ses droits et qui outrage sa gloire, serait détruit si Dieu dans sa miséricorde ne s'était pas réservé quelques âmes choisies, qui par

P. 2169

leur union intime avec Jésus-Christ dont elles imitent le sacrifice et dont elles partagent l'esprit, satisfont pour les devoirs que chacun de leurs frères manque de rendre à sa souveraine et suprême majesté. Et dans un siècle d'incrédulité et de blasphème, où l'orgueil de l'esprit se joignant à une licence effrénée, enfante des prodiges d'erreurs et une corruption plus prodigieuse encore, que deviendrions-nous, si Dieu ne recevait pas, du fond de ces pieux asiles, les louanges que la terre entière semble lui refuser. Publiions-le donc ; disons-le à ce siècle impie qui ne veut pas l'entendre : disons-lui que c'est à ces vierges saintes, à leurs austérités, à leurs prières que le monde doit sa conservation, son existence même, parce que c'est en elles particulièrement que Dieu est glorifié comme il doit l'être : *gloria in altissimis Deo !*

Plus je considère, avec les yeux de la foi, l'état saint que vous embrassez, plus j'y découvre de merveilles qui excitent mon admiration et qui doivent, M.T.C.S., enflammer de plus en plus votre amour, et accroître s'il se peut, votre reconnaissance. Voyez donc combien est grand le mystère qui va s'accomplir dans votre âme.

Dieu ne peut aimer en elle que son image ; or tout le travail de la vie religieuse consiste à perfectionner cette empreinte divine dont le péché avait effacé l'un après l'autre tous ses traits, de sorte que dans l'homme il ne restait plus rien de Dieu. Nous avons été faits participants de sa nature et de ses perfections infinies.

Dieu est éternel, l'homme ne devait jamais mourir ; Dieu est infiniment saint, l'homme devait être toujours innocent ; Dieu est souverainement heureux, l'homme était destiné à un bonheur sans mélange et sans terme. Le péché est entré dans le monde, et avec lui la mort et toutes les douleurs, et tous les maux ; la concupiscence nous a ravi l'empire de notre âme ; elle a dépouillé cette

P. 2170

âme malheureuse des dons qu'elle avait reçus ; son intelligence a été couverte de ténèbres ; son amour s'est égaré sur mille objets qui ne peuvent le satisfaire ; et dans sa faim il s'est rassasié des joies les plus immondes. De stériles richesses, un plaisir grossier qui nous rapproche des brutes, voilà ce que demande, ce que désire l'homme dégradé, et jamais il n'est plus malheureux que lorsqu'il l'obtient. La pénitence, au contraire, nous rétablit dans notre premier état ; elle nous affranchit de la tyrannie des sens, elle fait disparaître ce vain fantôme de bonheur et toutes ces illusions qui séduisaient notre imagination malade ; elle nous fait goûter d'avance cette félicité pure, ces joies célestes qu'elle offre à nos espérances ; et ainsi, la vie religieuse qui paraît si opposée à notre nature, la renouvelle, la perfectionne, la sanctifie, la divinise en quelque sorte ; elle ramène l'âme à la dignité de sa première origine, et elle lui rend sa première beauté.

Placée dans cet asile saint comme dans un paradis de délices, vous y goûterez donc ce repos riche de bonheur, de calme, cette sérénité que l'esprit de l'homme ne peut plus comprendre, et qui cependant devait être dès ici-bas son partage s'il avait persévéré dans la justice. Oh ! qui pourrait nous donner une idée de ces joies ineffables qui, semblables à des plantes célestes, embaument le désert de leurs parfums ? Qui oserait montrer Dieu lui-même se faisant pour ainsi dire le compagnon du solitaire, habitant avec lui son étroite cellule, conversant familièrement avec ce serviteur digne de lui et remplissant le vide infini de son cœur de la plénitude infinie de son amour ? Ecrivons-nous donc avec le prophète : *heureux,*

mille fois heureux, ceux qui habitent dans la maison du Seigneur et qui se laissent doucement conduire par sa main miséricordieuse près des eaux tranquilles et salutaires : pax in terra.

P. 2171

*hominibus bonæ voluntatis*¹.

Réjouissez-vous, M.T.C.S., ce bonheur va devenir le vôtre ; que vos os tressaillent d'allégresse ! vous allez sortir pour toujours de la région des ténèbres pour marcher à la lumière de l'éternelle vie. La voix de l'époux vous appelle, répondez-lui comme le prophète : *vos autels, ô Dieu des armées, vos autels, ô mon Roi et mon Dieu, c'est l'asile que je vous demande.* Il vous est ouvert, M.T.C.S., mais avant d'y entrer, purifiez-vous encore ; sous ce drap lugubre qui va vous couvrir, achevez de mourir au monde et à vous-même ; que tout disparaisse à vos yeux, que tout s'évanouisse ; encore une fois, mourez ; je ne saurais trop souvent vous faire entendre ce cri de mort ; c'est votre chant de triomphe, et dans leurs hymnes, les anges, témoins de votre sacrifice, le redisent au pied du trône de l'Agneau avec d'ineffables transports. Ils vous voient au milieu de ces vastes débris, comme le Sauveur lui-même dans sa crèche, pauvre, anéantie, et à ce spectacle digne d'eux, ils répètent ce cantique d'actions de grâces : *gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !*

497

**À UNE RELIGIEUSE,
POUR SA PROFESSION.** ²

P. 2172

Réjouissez-vous, M.T.C.S., voici le jour que le Seigneur a fait ; qu'il soit pour vous le jour de l'allégresse et des cantiques ; les derniers liens qui vous attachaient au monde vont être rompus. Vous allez renoncer à ses promesses, à ses biens, à ses plaisirs, à ses espérances ; vous allez mourir. M.T.C.S., réjouissez-vous. Oh ! de quelle vie vous allez vivre ? de celle de Jésus-Christ même ; et en associant votre sacrifice à son sacrifice, sa gloire va devenir la vôtre ; et, selon l'expression du grand Paul, vous deviendrez participante de sa nature : *divinæ consortes naturæ*³.

Tous les chrétiens, M.T.C.S., ont reçu cette vocation ; aucun de nous n'entrera dans le sein de Dieu, s'il n'est devenu conforme à l'image de son Fils. C'est en son Fils, comme il nous le dit lui-même, qu'il a mis toutes ses complaisances ; et pour élever jusqu'à lui ses misérables créatures, il faut qu'il retrouve en elles les traits, et, si je puis ainsi dire, la figure, l'empreinte vivante de Celui qu'il a engendré avant tous les siècles. Ainsi, l'esprit de pauvreté, de mortification et d'obéissance est l'esprit même que nous devons tous avoir, soit que le Seigneur nous appelle à passer nos jours dans la solitude, soit qu'il nous condamne à vivre au milieu de ce monde que Jésus-Christ a maudit, de ce monde pour lequel il n'a pas prié ! Mais, en quoi donc consiste, ma très chère Sœur, la

P. 2173

vocation que vous avez reçue d'en haut ? elle consiste dans un renoncement encore plus absolu, encore plus intime, à tout ce qui est l'objet des affections et de l'amour des hommes. Votre trésor, c'est la pauvreté ; votre volonté, c'est de n'en plus avoir aucune qui vous soit propre ; et désormais vous ne connaîtrez plus d'autres délices que celles de la pénitence.

¹ Lc., 2, 14.

² Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

³ 2 P., 1, 4.

SERMONS

Entrez donc bien, M. T. C S. , dans cet esprit d'anéantissement absolu qui est le véritable esprit du sacrifice ; soyez pauvre, mais pauvre d'esprit, ne tenant plus ni à ces biens que les hommes recherchent avec tant d'empressement et de travail, ni à une autre sorte de biens auxquels il est plus difficile de renoncer, je veux dire vos inclinations et vos goûts ; brisez-les, broyez-les sous le pied de la croix, - mourez. - C'est jusqu'à la mort que Jésus-Christ a été obéissant ; dès en entrant dans le monde, il disait à son Père : *me voici*. - De même, M.T.C.S., n'avez plus d'autre volonté que celle des Supérieurs que Dieu vous donne ; ainsi, en renonçant aux vues de votre propre raison, vous serez conduite par la raison même de Dieu, par son éternelle sagesse ; mais, M.T.C.S., ce sera peut-être aussi de toutes les parties de votre sacrifice celle qui est la plus difficile et qui vous coûtera : la volonté a bien de la peine à mourir dans les petites choses, et après qu'on a cru lui avoir donné le dernier coup, on la retrouve quelquefois tout entière : ah ! ma très chère Sœur, qu'il n'en soit pas ainsi, arrachez, jusqu'à la racine de cette volonté maudite - mourez - et en prononçant

P. 2174

votre 3^{ème} vœu, entrez dans la pureté des esprits célestes qui environnent le trône de l'Agneau, et enivrez-vous des saintes douceurs que le divin Époux réserve à ceux qui l'aiment et qui préfèrent [...] (*phrase inachevée*).

Les hommes tout charnels, n'entendant rien, comme (nous) peuvent vous plaindre et ne conçoivent point comment on peut s'ensevelir ainsi tout vivants. - Insensés qu'ils sont ! qu'ils se taisent du moins et qu'ils apprennent qu'il y a ici-bas même un autre bonheur que celui qu'ils envient et d'autres joies que leurs joies fugitives et trompeuses ! Celles que vous goûtez en ce moment, M.T.C.S., sont pures comme le ciel dont elles sont descendues ; les anges les partagent... (*Manuscrit inachevé*)

498

RENOUVELLEMENT DES VŒUX DES SŒURS DE LA PROVIDENCE. ¹

P. 2175

Chaque fois que vous renouvez vos vœux, vous devez, M. T. C. F(illes), former au fond de votre cœur un nouveau désir d'être toutes à J(ésus)-C(hrist) et vous humilier en sa présence d'avoir manqué si souvent aux engagements que vous avez pris envers lui. Hélas, pendant que nous sommes sur la terre, tous les jours nous devons frapper notre poitrine, puisque tous les jours mille fautes nous échappent, quoique nous ayons la volonté, et que nous nous soyons imposé à nous-mêmes l'obligation, non seulement de mener une vie régulière, mais encore de tendre à la perfection du christianisme. Notre fragilité, notre inconstance dans les voies de Dieu, nos chutes continuelles malgré des résolutions si souvent renouvelées aux pieds des saints autels, tout cela est bien propre à nous inspirer une tristesse salutaire et à nous convaincre de notre néant.

Mais, M.T.C.F., ce serait cependant une illusion très dangereuse, et au fond un très grand péché d'orgueil, que de se décourager quand Dieu nous fait la grâce de découvrir et de voir, en quelque sorte, comme il les voit, les taches qui rendent notre âme moins belle à ses yeux ; et comment pourrions-nous les effacer si elles nous étaient inconnues ? Et si, en les apercevant, nous en sommes effrayés, n'est-ce pas parce que nous conservons, sans nous en apercevoir, une secrète estime de notre propre mérite, et un

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

P. 2176

désir hélas ! bien insensé de n'être point comme les autres hommes, sans cesse éprouvés par la tentation, sans cesse affligés par l'expérience de notre faiblesse.

Il est donc bon, M.T.C.F., de vous rappeler souvent et particulièrement dans ce moment, les péchés que vous avez commis contre les règles et contre les vœux, afin de vous enfoncer de plus en plus dans un saint mépris de vous-mêmes ; mais il ne faut pas perdre la confiance et se livrer à un trouble funeste, dont l'inévitable effet serait de ne laisser dans votre âme ni zèle, ni consolation, ni mouvement, ni vie, et de vous porter à abandonner les exercices mêmes de la piété dont vous vous imaginerez ne retirer aucun fruit.

Vous le savez, M.T.C.F., l'ennemi du salut cherche souvent pour consommer notre perte à nous inspirer une défiance excessive ; ainsi il persuade aux grands pécheurs que leurs crimes sont trop énormes pour qu'ils puissent jamais les expier ; et aux personnes que Jésus-Christ s'est choisies pour épouses, il leur persuade que par leurs infidélités elles se sont rendues indignes de cet honneur, et il leur donne de si vives craintes qu'elles en sont comme accablées... Alors, M.T.C.F., que doit-on faire ? se conduire par autorité et non par sentiment, faire céder l'impression qu'on éprouve à la lumière des supérieurs, substituer leur raison à la vôtre, vaincre par leurs décisions vos résistances, imposer silence à votre esprit qui s'éblouit en quelque sorte et s'évanouit

P. 2177

dans d'inutiles et douloureux efforts, et n'écouter que la voix de ceux que Dieu a chargés de vous servir de guides et d'être auprès de vous les interprètes de ses volontés.

L'obéissance, voilà le remède à vos maux ; et il n'y en a point d'autre ; obéissez, et vous retrouverez la paix ; obéissez, et Jésus-Christ, malgré vos misères, se rapprochera de vous avec amour, et guérira peu à peu votre pauvre âme brisée. Que si cette guérison vous paraissait trop lente, songez que Dieu ne la retarde que par miséricorde, et qu'il veut, en ne vous ôtant point le sentiment de vos maux, vous affermir dans l'humilité qui doit en être le remède.

M.T.C.F., vous m'êtes bien chères dans le Seigneur ; je souhaite bien ardemment qu'il vous comble de ses grâces les plus précieuses ; mais je lui demande en même temps de vous cacher ses dons, de peur que vous n'en abusiez en vous (en) croyant dignes. Oh ! si lors même que vous vous plaignez de votre stérilité et de votre indigence, vous êtes poursuivies par l'orgueil, que serait-ce donc si une telle tentation était fortifiée par la vue de vos richesses et de votre abondance ?

Mon Dieu, faites plutôt qu'elles soient humiliées, afin qu'elles deviennent véritablement humbles ; ne leur donnez que la mesure de consolation et de joie nécessaire pour les soutenir ; apprenez-leur à marcher d'un pas ferme dans la nuit de la pure foi, à ne jamais compter sur leurs propres forces ni sur leur propre justice ; mais à tout attendre de votre

P. 2178

infinie miséricorde et de votre ineffable bonté ; qu'elles soient encore plus détachées de leur propre esprit que de tous les faux biens de la terre ; que leur obéissance fasse dans ce monde leur sûreté, comme dans le ciel la chasteté fera leur gloire ; enfin, mon Dieu, sanctifiez-les, sauvez-les.

RÉNOVATION DES VŒUX.

P. 2179

C'est un beau jour pour l'âme fidèle que celui où elle répète devant le Seigneur la promesse de se donner à lui sans partage, et de ne plus vivre que pour sa gloire ; lorsqu'au pied des autels elle prononce de nouveau ces vœux sacrés, il lui semble voir renaître le jour heureux où elle s'engagea dans un état si saint, et où le divin époux répandit en elle tant de consolations et de lumières ; elle goûte les mêmes joies, elle s'enivre des mêmes délices, et la douce expérience qu'elle a faite du bonheur attaché à sa vocation, augmentant encore ce bonheur même, rend sa reconnaissance et plus profonde et plus vive.

Mais pourquoi cette cérémonie a-t-elle été prescrite par votre Règle ? Qu'était-il besoin de renouveler votre profession religieuse, puisque c'est pour votre vie entière, que vous vous êtes soumises aux obligations qu'elle impose ? L'Église n'a-t-elle eu d'autre objet que de vous procurer une satisfaction bien grande, il est vrai, mais enfin que vous pouvez goûter dans le secret de votre cœur, chaque fois que vous ratifiez les serments d'amour qui vous unissent pour jamais à Jésus-Christ ? N'en doutez pas, M.T.C.S., l'Église a d'autres intentions, d'autres vues ; vous êtes la portion la plus précieuse de son héritage, celle qu'elle cultive, si je puis m'exprimer ainsi, avec des soins plus attentifs, parce qu'elle en attend des fruits plus abondants de bénédictions et de grâces ; elle craint donc que

P. 2180

quelques ronces naissantes, semées par la main de l'homme ennemi dans ce champ heureux, n'étouffassent, si on les laissait croître, les fleurs aimables de toutes les vertus qui l'embellissent ; et voilà qu'aujourd'hui comme dans un jour de printemps, elle arrache doucement du milieu de ces fleurs les épines qui pourraient les flétrir, et bientôt les faire disparaître sans retour.

Ainsi, M.T.C.S., l'Église veut non seulement que vous offriez de nouveau à Jésus-Christ le sacrifice que vous lui avez déjà fait, mais que vous examiniez si par une faiblesse, hélas ! trop commune, vous n'avez point retiré de dessus l'autel, sinon la victime entière, du moins quelques-unes de ses parties ou même quelques fragiles ornements qui devaient être consumés avec elle. Et ici, M.T.C.S., bien loin d'être effrayé de cette espèce de jalousie (car c'est de ce nom que l'Écriture l'appelle) avec laquelle Dieu poursuit vos plus légères pensées, vos affections les plus misérables, vos désirs les plus fugitifs, comme s'il craignait que le moindre d'entre eux ne lui échappât, je suis terrassé d'admiration en voyant un Dieu si riche, si grand, si puissant, paraître appréhender qu'une vile créature comme nous lui refuse quelque chose ! C'est un mystère d'amour qui confond ma raison, et qu'elle ne commence à comprendre que lorsque j'entends l'Apôtre nous dire que Dieu a ainsi aimé les hommes jusqu'à leur donner son Fils

P. 2181

unique, l'éternel objet de ses complaisances, *sic Deus dilexit mundum*¹ : en reconnaissance de ce don infini, l'homme doit renoncer à toute autre richesse, il ne doit plus y avoir pour lui d'autre plaisir que de mortifier les sens coupables dont Jésus-Christ a expié les excès ; et par le sacrifice de sa volonté propre, il doit se rendre conforme au Verbe, à la Parole substantielle qui a dit : *Me voici, mon Dieu ; je viens pour faire votre volonté*. Que si, par un renversement inouï de tout ordre, le cœur de l'homme n'entraîne pas dans les pensées du cœur de Dieu (permettez-moi cette expression), s'il se faisait un autre trésor que Jésus-Christ, si les attraits de la sensualité l'entraînaient vers d'autres jouissances que celles de la Croix, si son orgueil

¹ Jn., 3, 16.

n'était pas abattu, et qu'il pût encore vouloir briser le joug de l'obéissance, l'homme dans sa révolte me semblerait tellement digne et de mépris et de colère et de vengeance, que j'aurais en quelque sorte besoin que l'enfer ouvrît devant moi ses abîmes, pour justifier avec ses feux et ses tourments la patience de Dieu et sa miséricorde !

Toutefois, voyez jusqu'à quel point Dieu ménage notre faiblesse ; ce renoncement absolu aux biens de la terre, cette parfaite liberté que l'on n'obtient qu'en réduisant le corps en servitude, cette pauvreté d'esprit, ce dépouillement universel de l'âme qui ne possède plus rien, pas même un désir, qui reçoit comme une aumône ses affections, ses déterminations, ses volontés, en un mot, ce complet abandon et entier anéantissement de soi-même, Dieu ne l'exige pas de tous, il réserve cette

P. 2182

grâce pour quelques âmes choisies auxquelles il s'unit d'une manière plus intime, et qu'il appelle à une perfection plus haute, parce qu'il les aime d'un amour plus tendre. Mais aussi, si ces âmes privilégiées, méconnaissant les desseins de Dieu sur elles, ne les remplissaient pas dans toute leur étendue, Dieu ne devrait-il pas être *contristé*, suivant l'expression même de l'Apôtre, et dans sa douleur (puisqu'il nous permet cette image) aller chercher ailleurs des âmes plus dignes de ses faveurs et de ses dons ?

Loin de nous cette idée, M.T.C.S. ; réfléchissant de plus en plus sur l'excellence et le prix de la vocation toute céleste que vous avez reçue, vous allez redoubler d'ardeur pour y être fidèles ; les fautes qui vous sont échappées dans le courant de l'année qui s'achève, bien loin de vous décourager, serviront à vous rendre plus humbles, à mieux vous convaincre de la nécessité de prier sans cesse, et à rendre votre vigilance plus attentive ; vous vous tiendrez en garde contre le moindre relâchement, qui par un effet inévitable quoique insensible, vous conduirait à des transgressions plus graves ; vous continuerez de faire votre étude de la Règle particulière que vous avez embrassée ; et plus vous en approfondirez les maximes et l'esprit, plus vous vous y attacherez, plus elle vous sera chère ; de sorte qu'en pratiquant la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, en vous consacrant au service des pauvres âmes que la Providence elle-même met entre vos mains pour les convertir et les sanctifier, vous irez de vertus en vertus ; vous formerez dans votre cœur des degrés qui vous élèveront jusqu'au trône de celui dont vous aurez été ici-bas l'image et qui vous associera à sa gloire et à son bonheur pendant toute la durée des jours éternels.

500

AVIS À DES RELIGIEUSES SUR LA PAUVRETÉ ET L'OBÉISSANCE.¹

P. 2183

Vous êtes trop attachées à votre saint état, M.T.C.S., pour ne pas désirer qu'on vous en rappelle sans cesse les obligations ; vous les connaissez sans doute ; vous mettez votre joie et votre bonheur à les remplir ; mais néanmoins, on ne saurait trop souvent vous en montrer l'excellence, ni trop insister sur les motifs qui doivent vous déterminer à y être fidèles dans les plus petites occasions comme dans les plus grandes : écoutez donc, je vous prie, dans un esprit de recueillement et d'humilité les courtes réflexions que je vais faire sur la pauvreté et sur l'obéissance religieuses.

Renoncer aux biens de ce monde, à ses grandeurs, à ses richesses, c'est la vocation commune de tous les chrétiens ; ceux mêmes que la Providence appelle à en jouir ne doivent point y attacher leur cœur, et suivant la parole de l'apôtre, il faut qu'ils en jouissent comme

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

n'en jouissant pas : c'est ce qui rend, M.T.C.S., le salut si difficile à la plupart des hommes, et c'est ce qui faisait dire à notre divin maître, qu'il serait plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieus ; ainsi en prenant l'engagement de ne rien posséder en propre, vous levez le plus dangereux de tous les obstacles qui pourraient s'opposer à la sanctification de vos âmes, et vous vous affranchissez de tous les soins, de toutes les inquiétudes qu'entraîne la propriété des choses de la terre ; ce sacrifice vous a peu coûté ; vous y trouvez trop d'avantages, pour qu'on puisse même lui donner ce nom : mais il en est un autre, bien réel, et qui tous les jours doit se renouveler, que l'âme ne fait point sans éprouver une sorte de déchirement ; je veux

P. 2184

parler de cette pauvreté d'esprit que Jésus-Christ nous représente comme la première des béatitudes, et qui est aussi le premier caractère de la vie religieuse.

En effet, il ne suffit pas, M.T.C.S., de vous détacher de ces biens grossiers dont la raison même nous montre la vanité et le néant ; vous devez entrer dans un renoncement encore plus intime, plus parfait ; vous devez être pauvres d'esprit, c'est-à-dire dépouillées d'amour propre, de tout intérêt personnel, de tout désir humain. Combien facilement ne se fait-on pas illusion là-dessus ? On se retranche sans peine un habit, un meuble, un livre ; mais on tient à un emploi, à une marque d'estime et de confiance, à une distinction ; on se crée ainsi un trésor de vanité dont on n'est pas moins jaloux qu'un avare ne l'est de son trésor ; et ce qui prouve jusqu'à quel point on y est attaché, c'est l'espèce de dépit intérieur lorsqu'on en est privé ; le cœur souffre parce qu'il n'est pas vraiment pauvre, et qu'à la place des choses auxquelles il a renoncé, il en a mis d'autres qui sont devenues l'objet de ses affections secrètes, et d'un amour d'autant plus dangereux qu'il est plus profondément caché dans l'âme. Ceci est si vrai, M.T.C.S., que souvent on voit s'élever dans le sein même des communautés les plus régulières, des disputes tout aussi vives pour des bagatelles que celles qui divisent les hommes du monde lorsqu'il s'agit des plus grands intérêts.

Souvenez-vous donc, M.T.C.S., que votre vœu de pauvreté s'étend à tout, oui à tout sans exception ; non seulement vous ne devez pas disposer de la moindre chose sans le consentement de vos supérieurs ; non seulement vous ne pouvez retenir sans leur aveu un chiffon, une paille ; non seulement tout acte de propriété est pour une religieuse un véritable sacrilège, mais encore tout ce qui

P. 2185

nourrit en vous une vie naturelle est contraire à votre vœu ; et comme c'est sur ce point qu'on se fait plus facilement illusion, ce doit être aussi l'objet de vos examens les plus attentifs et les plus sévères. Songez qu'avant de vous consacrer au Seigneur, vous étiez libres de ne pas embrasser une perfection si haute ; mais que vous ne l'êtes plus maintenant : tout votre être est à Dieu, et si par de vaines subtilités, vous cherchiez à retenir la plus petite partie de ce que vous lui avez offert, dès lors vous seriez coupables à ses yeux, et vous ne participeriez plus à la pauvreté de Jésus-Christ, qui a été absolue, qui a été sans réserve, et qui, précisément parce qu'elle a été sans bornes, a procuré à Dieu un honneur infini, et est devenue pour les hommes une source inépuisable de grâces et de richesses.

Quand on pratique la pauvreté ainsi que je viens de l'expliquer, l'obéissance devient aussi douce que facile ; il n'en coûte point pour soumettre une volonté, en quelque sorte anéantie, puisqu'on n'y tient pas plus qu'à tout le reste ; les fautes que l'on commet contre l'obéissance viennent donc, M.T.C.S., de ce que souvent à notre insu, nous conservons la propriété de nos pensées, de nos goûts, de nos désirs ; nous les défendons quand on les attaque ; nous sommes sensibles à un mot qui les contredit ; nous sommes toujours prêts à blâmer ceux qui ne les partagent pas et les Supérieurs même quand ils les condamnent. Sans

doute nous n'élèverons point contre eux nos voix, nous ne résisterons pas hautement à leurs ordres ; mais intérieurement nous nous permettrons je ne sais quelle censure secrète qui nous dédommage en quelque sorte des sacrifices qu'ils exigent de nous, et que nous ne faisons qu'à regret. Ainsi, on juge ceux par lesquels on doit être jugé ; on les

P. 2186

accuse toujours de bizarrerie, de caprices, de préventions ; tantôt on leur reproche leur sévérité, tantôt leur indulgence ; on cède extérieurement à leur volonté, mais on n'en garde pas moins la sienne, et ainsi s'évanouit ce sacrifice d'amour, cet esprit d'humilité et d'obéissance, qui cependant est l'esprit de la vie religieuse ou plutôt qui est la vie religieuse même.

Cette erreur vient, M.T.C.S., de ce qu'on n'a pas une foi assez vive ; on voit toujours dans le supérieur l'homme qui reprend, qui parle, qui commande, et on oublie qu'il tient la place de Dieu, et que c'est toujours les volontés de Dieu qu'il nous manifeste ; je dis *toujours*, et cette expression n'est pas trop forte : car, quand ils abuseraient de leur autorité (non pas toutefois en ordonnant une action contraire aux Règles dont ils ne sont que les exécuteurs et les gardiens), quand ils seraient rudes, fâcheux, injustes, eh bien, ils seraient encore alors même les organes de Dieu, ses instruments, ses représentants, et il faudrait leur montrer une soumission absolue et pleine de joie. Un saint évêque ne craignait pas de dire que souvent les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus, parce que nous avons encore plus besoin de mourir à nous-mêmes et à notre propre sens, que d'être éclairés, édifiés et consolés par des supérieurs sans défauts.

Combien, M.T.C.S., cette doctrine n'est-elle

P. 2187

pas consolante ? Goûtez-la donc de plus en plus et remerciez le Seigneur de ce que dans toutes vos actions, même les plus communes, vous avez la douce certitude d'accomplir sa volonté. Voyez que rien ne vous manque pour avoir cette assurance : vos exercices journaliers sont fixés par une règle invariable ; les plus petits détails sont prévus et fixés d'avance ; et dans tout le reste vous êtes délivrées de toute inquiétude, de tout embarras ; votre supérieure décide, tout est fini ; c'est Dieu qui a parlé par sa bouche ; quand elle se tromperait, vous êtes sûres de ne jamais vous tromper en suivant avec une humble docilité ce qu'elle prescrit. Etat mille fois heureux ! vous n'avez qu'à obéir ponctuellement, à vous laisser conduire pas à pas et comme par la main, à ne vous jamais mêler des choses qui ne vous regardent point, et dont on ne vous a point chargées ; vous pouvez même vous dispenser et d'y songer et d'en parler et de vous en inquiéter ; ne voyez que Dieu et votre emploi : voilà tout ce qu'on vous demande, et pour prix... . (*Manuscrit inachevé*)

501

**AUX RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES DE GUINGAMP
AVANT L'ÉLECTION D'UNE SUPÉRIEURE. ¹**

P. 2188

Lorsque Jésus-Christ eut quitté ses apôtres et que ceux-ci eurent reçu le Saint-Esprit dont il leur avait annoncé la venue, ils se réunirent et par de ferventes prières ils demandèrent au ciel de nouvelles lumières pour élire celui qui devait remplacer au milieu d'eux le disciple prévaricateur. A leur exemple, l'Église a toujours fait précéder les élections canoniques par des jeûnes et des prières, afin d'obtenir que le Seigneur choisît et désignât en quelque sorte

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

lui-même ceux qui, par leur autorité, doivent maintenir les saintes règles et tenir ici-bas sa place : au moment où vous allez en sa présence procéder à un acte si important, redoublons, M.T.C.S., d'ardeur et de zèle pour obtenir de Dieu qu'il dirige vos suffrages sur celle d'entre vous qui est la plus digne à ses yeux de vous conduire dans les voies de la perfection religieuse.

L'ordre d'une maison dépend presque toujours de la supérieure qui la gouverne : si cette supérieure est ferme sans hauteur, condescendante sans mollesse ; si elle sait comme l'apôtre conjurer par la patience et la modestie de Jésus-Christ ; si elle instruit ses sœurs plus encore par ses exemples que par ses discours ; si elle est tout à la fois leur mère et leur modèle, Dieu bénira ses efforts et on verra régner, dans la communauté confiée à ses soins, avec l'amour et l'exacte observance de la règle, la paix, l'union et toutes les vertus. Telle sera sans doute, mes très chères Sœurs, la supérieure que vous

P. 2189

allez vous donner à vous-mêmes, ou plutôt que le ciel va vous donner, si comme je le crois, écartant de votre esprit toute vue particulière, toute considération humaine, vous ne cherchez qu'à connaître la volonté de Dieu, et si vous ne mettez aucun obstacle à ce qu'il vous la manifeste ; alors celle qui sera élue fera votre consolation, votre appui, votre conseil, votre force, comme vous serez vous-mêmes sa joie et sa couronne. Le bon esprit qui anime les membres de cette maison s'y perpétuera ; vous n'aurez toutes qu'un seul cœur et qu'une seule âme, comme vous n'avez qu'un même époux et une même espérance ; et pour faire d'avance en deux mots son éloge, elle ressemblera à la supérieure vénérable que vous perdez, qui est en ce moment, et qui sera toujours, l'objet de votre amour et de vos regrets.

(Fin de l'allocution) :

[...] afin que sous sa conduite vous fassiez chaque jour de nouveaux progrès dans la perfection religieuse, que vous n'avez toutes qu'un cœur et qu'une âme, comme vous n'avez toutes qu'un même époux et une même espérance.

La Sainte Vierge attend que Jésus-Christ sur la croix lui indique celui qui lui devait tenir ici-bas sa place.

Récitons, M.T.C.S., [...] afin qu'il daigne éclairer votre choix et répandre ses bénédictions et ses lumières sur celle qui sera préposée à la conduite de vos âmes.

502

PAROLES ADRESSÉES À UNE SŒUR CONVERSE, À L'OCCASION DE SA VÊTURE, rue Barbette, à Paris. ¹

P. 2190

En vous donnant le saint habit de la Congrégation de la Mère de Dieu, il serait inutile sans doute de vous rappeler les devoirs de la vie religieuse que vous avez résolu d'embrasser ; vous les connaissez tous, et Dieu a mis au fond de votre cœur une volonté sincère de les remplir fidèlement ; mais je dois vous féliciter, ma très chère fille, d'avoir reçu de Jésus-Christ notre divin Maître, une si sainte et si haute vocation. Oh, que vous êtes heureuse d'être du nombre de ces vierges dont parle l'Apôtre, qui sont appelées à suivre l'Agneau partout où il va, c'est-à-dire à vivre dans sa familiarité la plus intime, à être comblée de ses faveurs les plus

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais. - La Maison d'Education de la Légion d'Honneur de Paris, située rue Barbette, et confiée aux religieuses de la Congrégation de la Mère de Dieu, dépendait du Grand Aumônier de France, dont l'abbé de la Mennais fut le vicaire général de 1822 à 1824.

douces et les plus précieuses ! Chaque jour, ma très chère fille, son inépuisable bonté vous en accordera de nouvelles, et par conséquent vous aurez chaque jour de nouveaux motifs de répéter cette parole de l'épouse des Cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui, maintenant et pour toujours !* Le Seigneur daignera bénir ce désir ardent qu'il vous a lui-même inspiré de lui appartenir sans réserve ; vous avancerez d'un pas rapide dans les voies de la perfection ; et marchant à la suite de Jésus-Christ, votre époux et votre modèle, vous achèverez avec joie le grand ouvrage que vous avez commencé, c'est-à-dire qu'après quelques moments d'attente et d'épreuve, vous consommerez votre sacrifice aux pieds de ces mêmes autels. J'unirai, ma fille, mes prières aux vôtres pour lui demander humblement cette grâce.

503

EXHORTATION AUX SŒURS DE LA CROIX DE TRÉGUIER. ¹

P. 2191

Le grand Apôtre, M.T.C.S., revenu du troisième ciel, disait qu'il ne savait qu'une seule chose, Jésus et Jésus crucifié : il renfermait dans ce peu de paroles l'abrégé de toutes ses prédications, de toute sa doctrine, et de l'Évangile de Jésus-Christ ; ne nous en étonnons point, mes très chères Sœurs, car en effet la croix renferme tout ce que nous devons savoir, et elle nous révèle tout ce que nous devons pratiquer.

Qu'importe que nous ignorions les vaines sciences que le monde apprend à ses enfants, pourvu que nous connaissions les vérités que la Croix nous annonce d'une manière si claire et en même temps si touchante ? Ce livre n'est point comme les autres livres que les hommes écrivent ou expliquent si péniblement ; celui-ci est ouvert pour tous, et chacun peut y lire, en quelque sorte, les secrets de Dieu sans qu'il soit besoin d'aucun effort d'esprit pour les comprendre. En jetant les yeux sur la croix, le plus petit d'entre les fidèles voit aussitôt jusqu'à quel point Dieu l'a aimé ; il découvre la profondeur de l'abîme dans lequel le péché nous a fait descendre, en considérant par quels douloureux efforts de charité Jésus nous en a retirés ; il juge de la dignité et du prix de son âme, en pensant à ce que Jésus a souffert pour la sauver ; et si quelque chose pouvait lui donner une idée de ce bonheur que l'œil n'a point vu, et qui pourtant nous est réservé, ce serait encore la croix, puisqu'elle nous dit qu'il a fallu que le Christ fût exposé à tant de douleurs et rassasié de tant d'opprobres pour nous mériter de partager avec lui son éternelle gloire.

Voyez donc, M.T.C.S., combien cette science est haute ! combien elle est admirable, et en même temps, combien elle est douce ! Mais l'étude de la croix ne doit pas être pour nous

P. 2192

une étude sèche qui occupe notre esprit sans aucune influence sur notre conduite ; plus nous y ferons de progrès, plus aussi doit s'augmenter en nous le désir de mettre en pratique les leçons que nous donne Jésus crucifié.

Vous surtout, M.T.C.S., qui par votre état même, faites une profession publique de rendre à la Croix des hommages particuliers d'amour et de dévouement, vous devez vous distinguer par un esprit de mortification, d'abnégation et de haine du monde ; de même que Jésus-Christ s'immole à son Père sur cet autel sacré, et lui offre sans cesse le mérite du sang qu'il a répandu, votre vie doit être une vie de sacrifice ; de même que Jésus-Christ a été obéissant jusqu'à la mort, et dès en entrant dans le monde a dit à son Père : *me voici, mon Dieu, pour faire votre volonté*, vous ne devez plus avoir de volonté propre, afin d'être dignes en tout du beau titre que vous portez, et de la sainte vocation que vous avez reçue d'en haut.

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

Mais prenons bien garde, M.T.C.S., de n'aimer la croix que d'une manière spéculative, car hélas ! il n'est que trop facile de se faire illusion là-dessus. A la vue du crucifix, notre foi, notre piété se réveillent, notre cœur s'émeut ; et quelquefois nos larmes coulent en abondance. Mais quand il plaît au Seigneur de nous affliger, c'est-à-dire de détacher de sa croix même une parcelle et de nous la donner comme un gage de son amour, la nature s'effraie, notre courage défailit, et nos résolutions s'évanouissent. Cependant, M.T.C.S., c'est alors que nous devrions nous réjouir, puisque c'est alors que Jésus-Christ veut nous rendre conformes à son image : ah ! M.T.C.S., les anges envient notre bonheur ; ils voudraient, si cela était possible, être associés, comme nous, à la gloire des humiliations et aux souffrances de cet Agneau dont ils

P. 2193

environnent le trône, et dont ils célébreront éternellement, dans leurs cantiques, le triomphe et les louanges.

Dans cette pieuse cérémonie, affermissons-nous donc, non seulement dans la croyance de la doctrine de Jésus crucifié, mais encore dans la résolution d'imiter ses exemples et de marcher à sa suite dans les voies douloureuses qu'il a en quelque sorte ouvertes devant nous. Puissions-nous, M.T.C.S., arriver avec lui jusqu'au sommet de cette montagne sainte, où il a consommé le mystère de la rédemption des hommes ! Puissions-nous mourir avec lui sur la croix, et mériter de pouvoir fixer sur elle des regards pleins de confiance et de joie, au jour où il viendra juger le monde dans une grande majesté, et distribuer, aux bien-aimés de son Père, les couronnes d'immortalité qu'il leur a promises !

504

DISCOURS POUR LA MAISON DU REFUGE DE ST-BRIEUC.

(10 février de l'année 1822)¹

P. 2194

Stabat juxta crucem Jesu mater ejus. (Joan. c. 19, v. 25).

Debout au pied de la croix où Jésus était attaché, Marie partage ses tourments ; elle est blessée de ses blessures, frappée des mêmes plaies, couronnée des mêmes épines ; et son âme est percée du glaive de douleurs que le saint vieillard Siméon lui avait prédit. Mais ce n'est pas seulement la mort de son Fils qu'elle sait être le Roi de gloire qui l'attriste et la consterne : elle pleure bien moins sur les souffrances de ce Fils qui lui est si cher que sur les iniquités des hommes dont il s'est chargé et qui sont l'unique cause des maux qu'il endure ; elle éprouve son horreur pour le péché, elle le hait d'une haine parfaite ; mais elle ressent en même temps sa tendre commisération et son amour pour les pécheurs ; son cœur, comme celui de Jésus-Christ, est rempli d'amertume ; et, comme lui encore, soumise à la volonté du Père céleste, elle ne désire que le salut du monde.

Marie, dans cet état d'angoisse à la vue des scandales, des prévarications et des vices qui rendent nécessaire le sacrifice de Jésus-Christ, Marie embrasée du zèle le plus ardent pour la conversion des pécheurs ; voilà, M.T.C.S., le modèle que vous vous efforcez d'imiter, et telle est votre foi, telle est votre charité, que si de tant d'âmes criminelles vous n'en sauviez qu'une seule, cela suffirait pour vous dédommager des travaux et des peines de votre vie entière.

Oh ! à quelle sublime perfection vous êtes appelées ! Que votre vocation est sainte ! Dans cette fête où vous rendez grâces au Seigneur de vous l'avoir donnée, puissé-je en faire connaître l'excellence et le prix aux chrétiens qui m'entendent, après leur avoir montré l'action de Dieu dans les événements qui ont accompagné la fondation de votre Ordre !

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

P. 2195

Implorons les lumières de l'Esprit Saint par l'intercession de cette Vierge auguste que vous honorez à juste titre, comme votre patronne et votre Mère, et disons-lui avec l'ange : *Ave Maria*.

Impatient de recueillir le fruit de ses travaux, jaloux d'un succès éclatant, averti pour ainsi dire à toute heure de la fragilité de son être et que tout lui échappe et s'enfuit, l'homme voudrait triompher à l'instant des obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de ses désirs même les plus saints ; et pour faire le bien, il se hâte en quelque sorte. Il n'en est pas ainsi de Dieu ; il est patient parce qu'il est éternel ; et voulant que dans ses ouvrages sa main paraisse seule et qu'ils portent le caractère de sa haute sagesse, il n'avance que par degrés, et il ne consomme ses desseins que lorsque toute espérance humaine de les voir s'accomplir est entièrement éteinte. Vous le savez, M.T.C.S., nos livres sacrés nous offrent une foule d'exemples qui confirment la vérité que je prêche. Dieu permet que Moïse qu'il a destiné à délivrer son peuple de la servitude d'Égypte soit exposé, trois mois après sa naissance, dans un panier de jonc, parmi les roseaux, sur les bords du Nil, de même que Joseph avait été jeté au fond d'une citerne, par ses frères qu'il devait également sauver. C'est de ces extrémités que Dieu les rappelle pour les élever au comble de la gloire et en faire les instruments de ses volontés souveraines ; et dans les temps plus anciens, lorsque Dieu eut résolu de bénir en Abraham toutes les nations, il attendit pour annoncer la naissance d'Isaac, que Sara fût épuisée par l'âge et qu'elle pût se rire elle-même de cette étonnante promesse.

Dans l'établissement du Christianisme Dieu tient la même conduite : Jésus-Christ est mort, ses apôtres sont dispersés, abattus ; ils doutent des paroles de leur divin Maître ; leurs espérances

P. 2196

sont comme ensevelies dans son tombeau : eh bien, c'est alors que Jésus-Christ sort du sépulcre, vient ranimer leur foi, et qu'ils prennent l'inébranlable résolution d'accomplir tout ce qu'il leur a prescrit. Plus tard, pas une œuvre importante et durable ne s'opère autrement dans l'Église ; elles passent toutes à travers les épreuves les plus difficiles. Elles sont toutes visiblement marquées à leur origine du sceau de la croix, comme pour exciter le monde à essayer ses forces contre elles, afin que leur succès et leur existence même, malgré tant d'obstacles naturellement invincibles, prouve que la main toute-puissante de Dieu les protège et les défend.

Ces réflexions vous rappellent, M.T.C.S., l'histoire de la fondation de votre pieux Institut. Quand le Père Eudes¹, véritable homme de Dieu, prêtre saint et vénérable, dont la vie entière n'a été qu'un long et héroïque dévouement à toute espèce de bien, entreprit de retirer du vice un grand nombre de jeunes personnes de la ville de Caen, et de leur ouvrir un asile, que de clameurs s'élevèrent contre lui ! que de moyens on employa pour arrêter et désoler son zèle ! S'il n'avait été conduit que par des motifs humains, et si Dieu ne l'eût soutenu par des grâces particulières contre des attaques sans cesse renouvelées, qu'eût-il fait ? Que fût devenue cette congrégation dont la Providence devait se servir un jour pour sanctifier tant d'âmes, et arracher à l'enfer tant de victimes ? - Mais de toutes les contradictions qu'il éprouva, la plus grande sans doute, la plus propre à lui ôter la confiance, ou du moins à l'affaiblir, ce fut, mes très chères Sœurs, la retraite soudaine d'une religieuse de la Visitation,

¹ Jean Eudes (1601-1680), fondateur en 1643 de la Congrégation de Jésus et de Marie (Eudistes), société de prêtres pour la formation du clergé dans les séminaires et l'œuvre des missions paroissiales, fut aussi le fondateur, en 1651, des religieuses de Notre-Dame de la Charité du Refuge.

SERMONS

nommée Mademoiselle Patin¹, qu'il avait appelée pour former vos premières Mères suivant les maximes et l'esprit de saint François de Sales, dont il vous donna les Constitutions. Alors, qui n'aurait cru que tout était perdu sans ressource ? Quoi, cette religieuse qui devait servir aux autres de maîtresse et de modèle,

P. 2197

dégoûtée d'une œuvre qui lui paraissait être sur le penchant de sa ruine, renonce à diriger les novices, s'en retourne dans sa communauté, et abandonne, ce semble pour toujours, le troupeau qu'on lui avait confié ! Mes frères, qui de nous, en de telles circonstances, n'eût désespéré ? Hélas ! hommes de peu de foi, c'est ainsi que nous oublions trop souvent que jamais nous n'avons plus de raison de compter sur le secours d'en haut que lorsque les appuis humains nous manquent. Le Père Eudes eut de meilleures et de plus saintes pensées ; il se rendit aussitôt dans la maison de Caen ; par ses discours il fortifia dans leur vocation les novices, et montant en chaire pour inspirer les mêmes sentiments aux pénitentes, quelle fut sa surprise et sa joie, lorsqu'il reconnut au milieu d'elles sa propre nièce, âgée de 14 ans, qui par son angélique douceur et son éminente piété s'était si bien concilié leur confiance et leur amour qu'elles se laissaient conduire par elle aussi paisiblement, aussi facilement que de petits enfants par leur mère ! Trait admirable et d'autant plus beau que cette jeune personne eut assez de persévérance pour attendre dix ans, dans l'exercice de ses humbles et pénibles fonctions, l'érection de l'ordre dont elle devint l'une des pierres fondamentales et l'un des plus précieux ornements.

Bénie soit dans le temple de Dieu, et en présence des anges qui environnent l'autel et le trône de l'Agneau, bénie soit cette fille céleste, qui, à l'exemple d'Abraham, le Père des croyants, espéra contre toute espérance, *in spe contra spem*.² Que j'aime à la voir entrer tranquillement dans la nuit de la pure foi, sans souci du lendemain, sans chercher à connaître les secrets de l'avenir, se reposant sur Dieu seul, jetant dans son sein des inquiétudes qui pouvaient paraître si légitimes, et adorant, sans les comprendre, les desseins cachés du Seigneur sur elle !

P. 2198

Enfin, ils se manifestèrent : Mademoiselle Patin étant tombée malade et percluse de tous ses membres, fit vœu de rentrer dans la Maison du Refuge, et aussitôt, elle fut miraculeusement guérie. Le Père Eudes partit pour Rome ; il obtint du pape Alexandre VII³ une bulle d'autorisation ; et depuis cette époque heureuse, sa Congrégation a reçu des souverains pontifes, des évêques et des villes où il a fondé des maisons, les marques les plus honorables d'estime et de bienveillance.

Et comment pourrait-on aimer la religion, s'intéresser à sa gloire, et ne pas reconnaître, Mesdames, les services que vous lui rendez ? Qui n'admirerait une institution où le premier vœu est de faire le bien, où la première et la seule récompense est encore de faire le bien ? Qui ne serait attendri jusqu'au fond de l'âme, en voyant des vierges si saintes et si pures, se consacrer au service de tout ce qu'il y a de plus faible, de plus dégoûtant, de plus immonde ! ... Mais ce n'est point votre éloge que je veux faire, Mesdames, c'est celui de la religion de Jésus-Christ qui embrasse tous les hommes dans sa charité, comme le soleil les embrasse dans sa lumière !

Semblable au roi de l'Évangile, elle appelle au banquet divin de ses consolations, les pauvres, les aveugles, les boiteux, les estropiés ; et celui-là lui est le plus cher qui est le plus

¹ Françoise Marguerite Patin (1600-1668) avait dirigé pendant trois ans la maison N.-D. du Refuge à Caen. – Elle devait y revenir en 1651 et y demeurer jusqu'à sa mort.

² Rm., 4, 18.

³ Alexandre VII (Fabio Chigi), pape de 1655 à 1667.

infortuné ! Parmi ses disciples, la religion choisit ceux qui sont le plus profondément pénétrés de son esprit, et voilà qu'elle leur distribue en quelque sorte, toutes les misères humaines pour les adoucir et les soulager. Vous, Mesdames, de cette magnifique distribution des trésors du Fils de Dieu, vous avez reçu en partage le soin d'élever des enfants, de les former à la vertu, ainsi qu'à la piété ; et nos familles savent quelle tendresse de soin vous leur prodiguez ; mais ce n'est pas à eux seulement que s'étend votre pieuse sollicitude : à l'exemple du bon Pasteur vous ramenez au bercail les brebis égarées, et accueillant

P. 2199

leur repentir, avec une indulgence maternelle, vous mêlez à la prudence qui le dirige, les conseils qui l'encouragent et la bonté qui le console.

M.F., peut-être n'appréciez-vous pas assez un pareil dévouement ; peut-être mettez-vous au-dessus celui de ces vénérables sœurs qui chaque jour entrent dans la cabane du pauvre pour lui porter des secours et des remèdes, de ces généreuses hospitalières qui aux dépens de leur repos et même de leur vie, assistent sur un lit de douleur les infirmes et les mourants. A Dieu ne plaise, M.F., que je veuille fixer les rangs parmi ces anges de miséricorde qui remplissent toutes, avec la même fidélité, le même désintéressement et le même zèle, leurs sublimes missions : ah ! s'il y avait entre elles des places d'honneur, chacune se trouverait trop heureuse d'être nommée la dernière, et s'humiliant elle-même, elle se croirait encore indigne de l'occuper.

Cependant, M.F., permettez que je vous le demande : y a-t-il donc moins de mérite à soigner les plaies de l'âme que celles du corps ? Faut-il moins de courage pour essayer de guérir la lèpre du vice et ces ulcères enflammés qui dévorent les consciences, que pour panser les blessures d'un malheureux et lui donner les soins les plus rebutants ?

Qu'est-ce qu'une maison de refuge sinon un vaste hôpital où l'on recueille et où se réfugient les âmes malades, où on les sauve en changeant leurs dispositions affreuses en un saint désir de la vertu et de la justice, où enfin on leur rend, non comme ailleurs, cette misérable vie qui doit finir bientôt, mais une vie immortelle dont elles devaient être à jamais privées ?

Sans doute, M.F., on ne parvient pas toujours à les mettre à l'abri de la rechute ; mais la gloire d'un habile médecin est-elle donc obscurcie, si après qu'il a ramené des portes du tombeau un homme dont la guérison paraissait impossible, il arrive que cet homme,

P. 2200

par sa faute et par sa négligence à suivre le traitement qui lui était prescrit, retombe dans son premier état et périt enfin ? Ces Français dont l'Europe entière admire le sublime dévouement, ces médecins héros qui, il y a peu de mois, se sont enfermés dans une ville étrangère ravagée par la peste, sont-ils donc moins dignes de notre estime et de nos louanges, parce que leur art a été vaincu et qu'ils n'ont pu arrêter les progrès de la contagion ? - Qu'est ceci, M.F., et que prétend-on ? Peut-on dire qu'il n'y a d'œuvres utiles dans l'ordre du salut que celles dont le succès est toujours complet ? Alors, M.F., il faut retrancher du nombre de ces œuvres notre saint ministère ; car, et nous aussi nous travaillons souvent en vain, et nous aussi nous rencontrons tous les jours des pécheurs qui, traînés pour ainsi dire par le remords, viennent à nos pieds pleurer leurs crimes, et qui le lendemain retombent dans leurs premiers désordres. Ces pécheurs, M.F., dont la légèreté et l'inconstance nous affligent, qui sont-ils ? hélas ! c'est vous-mêmes.

Oh ! que je hais cette sévérité impitoyable avec laquelle on repousse la faiblesse qui a besoin d'encouragement et d'appui ! Que je plains les hommes qui, se croyant apparemment impeccables semblent se plaire à déshonorer le repentir et condamnent avec hauteur l'espèce

SERMONS

d'obstination que met la charité à poursuivre dans les voies égarées où elle se perd, l'âme infidèle !

Mesdames, il n'en est pas ainsi de vous ; instruites à l'école de Jésus-Christ, revêtues de ses entrailles de miséricorde, vous connaissez le prix des âmes, et rien ne vous coûte quand il s'agit de les sauver ; Jésus-Christ a versé pour elles tout son sang, et vous, Mesdames, vous ne trouvez aucun sacrifice trop pénible pour les faire participer à l'immense bienfait de cette immense rédemption. Dans des jours d'éternelle mémoire on a vu combien vifs étaient vos regrets de ne pouvoir plus leur être utiles, et avec quel empressement vous avez

P. 2201

repris les chaînes glorieuses qui vous attachent au service de ces personnes d'autant plus malheureuses qu'elles sont plus coupables ; fortes de votre courage et du secours de Dieu, riches des privations que vous vous imposez, vous avez entrepris de relever au milieu de nous les ruines d'une institution que tant d'autres villes envieraient à la nôtre.

Mesdames, je ne dirai rien de plus : la sainteté du lieu où je parle, la dignité de mon ministère m'obligent à couvrir comme d'un voile la plus grande partie du bien que vous faites et des services que vous rendez aux familles. - Donc je ferme ma bouche ; non, non, Dieu ne veut pas que les hommes mêmes connaissent des œuvres que lui seul peut dignement récompenser.

505

NOTES RELATIVES À LA MAISON DU REFUGE DE SAINT-BRIEUC. ¹

P. 2202

Voilà ce qu'elles font au milieu de vous - et aucun de vous peut-être n'y avait pensé ! Voilà ce qu'elles font depuis dix ans, et c'est moi qui vous l'apprends aujourd'hui ! Tant d'autres choses vous occupent ! Vous avez si peu de temps pour observer celles-ci ! Qu'il arrive dans cette ville un inconnu, tout le monde s'empresse et veut savoir ce qu'est cet homme ! S'il a des connaissances, des talents, des richesses ; s'il a une réputation brillante, s'il a fait des actions d'éclat, - on l'environne, on l'admire ; on n'a pas assez de paroles pour le louer ; on se prosterne devant lui.

Et cette haute vertu qui dans le secret s'épuise elle-même pour se communiquer, se répandre et vivifier la mort (si je puis m'exprimer ainsi), non seulement vous semble indigne de vos hommages, mais même de votre attention. Qu'êtes-vous donc ? Etes-vous des chrétiens ? Si vous attachez si peu de prix au salut des âmes de vos frères, de quel prix la vôtre est-elle à vos yeux ?

Quelle estime faites-vous de l'innocence, si vous jugez que de l'avoir perdue, ce n'est point un malheur, et que de chercher à la rendre à ceux à qui elle fut ravie, ce n'est point de toutes les œuvres la plus belle, parce que c'est, j'ose le dire, la plus difficile.

Je vous interroge, mes Frères ; à Dieu ne plaise que je me permette de répondre pour vous à des questions si humiliantes ! à Dieu ne plaise que je dise, même à voix basse, que cette maison du refuge, depuis qu'elle a été formée dans cette ville n'a été assistée par personne !

¹ Ces notes paraissent liées au discours précédent.

506

LA RETRAITE.

P. 2203

De tous les avantages spirituels que vous offre votre saint état, quel est le plus grand ? Je n'hésite point à le dire, c'est celui de faire, tous les ans, en commun, une retraite, dans laquelle il vous est si facile de renouveler l'esprit de votre vocation, d'effacer vos moindres fautes et de ranimer votre ferveur primitive ; hélas ! il n'y a personne en qui elle ne s'affaiblisse peu à peu et en qui elle ne s'éteigne bientôt entièrement, si on néglige les moyens que Dieu lui-même nous a préparés pour lui donner au moins de temps en temps une activité nouvelle.

Plus que d'autres, vous êtes exposés à la perdre, et, quand Monsieur Deshayes¹ et moi nous fîmes votre règle, nous ne fondâmes l'espoir de votre persévérance que sur celui de vous voir, tous les ans, vous réunir pour assister à ces saints exercices. Nous nous demandions : mais comment un pauvre Frère isolé au fond d'une campagne, privé de relations habituelles avec ses supérieurs, ne voyant que de temps en temps ses autres Frères, se soutiendra-t-il ? et nous répondions : *Il viendra à la retraite*. Et ceux qui exercent dans les villes, quoiqu'ordinairement ils soient plusieurs ensemble, ne sont-ils pas exposés à des tentations plus dangereuses, à des périls plus grands ? Comment s'en préserveront-ils ? Et nous répondions : *Ils viendront à la retraite*. Ainsi nous considérons la retraite comme le principe de vie et de salut de la Congrégation entière et de chacun de ses membres.

Mais je dois vous le faire remarquer, mes chers enfants, la retraite est bien plus nécessaire aujourd'hui qu'elle ne l'était à l'origine ; avec le temps tout se relâche, les abus se multiplient, et quelquefois les meilleures institutions dépérissent. Nous avons d'autant plus à craindre sous ce rapport que la Congrégation s'étend de plus en plus, et vos relations

P. 2204

avec le monde sont devenues plus fréquentes. Dans la retraite dernière, je vous avais recommandé d'y prendre garde ; j'ai eu la consolation de voir que la plupart d'entre vous ont profité de mes avis paternels, et j'en bénis le Seigneur du fond de l'âme. Ah ! si vous saviez combien douce et combien vive est la joie que je ressens quand, dans mes visites, je rencontre des bons Frères dont on loue, non pas la science, mais la régularité, la modestie, la piété, je crois vraiment que par charité pour votre pauvre père, qui vous aime tant, vous feriez tout ce qui dépend de vous pour lui procurer une satisfaction à laquelle il attache tant de prix, et qui est la seule récompense qu'il demande à Dieu sur la terre ; mais aussi, quand j'entends dire, chose grâce à Dieu très rare, qu'un Frère est infidèle à ses obligations, qu'il néglige les sacrements, que dans sa classe il ne s'occupe que du progrès matériel de ses élèves et nullement ou presque point de leur instruction chrétienne, qu'il édifie moins que les simples laïcs, des larmes amères coulent de mon cœur brisé, et j'éprouve un saisissement de douleur inexprimable. Hélas ! dis-je, il n'est donc que trop certain que ce Frère, ce cher enfant, que le ciel avait confié à ma garde, s'égarera de plus en plus, et qu'il s'en va en enfer ; il est certain qu'il finira et bientôt par apostasier et par devenir entre les mains des ennemis de la religion un instrument de scandale, semblable à ces anges qui, placés auprès du trône de Dieu, si avant dans la gloire, plongés dans les splendeurs de l'éternelle lumière, se tentèrent eux-mêmes, (mystère profond) et qui, en un instant, déchus par orgueil de leur première grandeur, n'eurent plus

¹ Gabriel Deshayes (1767-1841), curé d'Auray de 1805 à 1821, puis supérieur général des congrégations montfortaines à Saint-Laurent-sur-Sèvre, est co-fondateur des Frères de l'Instruction Chrétienne avec Jean-Marie de la Mennais.

SERMONS

P. 2205

d'autres pensées que de combattre celui qui les avait créés si grands !

Ce n'est pas tout ; je ne pleure pas seulement un malheureux qui se déshonore, se dégrade et se perd, mais je gémiss sur le mal qu'il fait à la religion ; elle l'avait choisi, appelé ; elle lui avait confié la plus belle et la plus haute mission, celle que le Fils de Dieu a daigné remplir au milieu des hommes, qu'il sanctifiait par ses leçons et par ses exemples, et l'impie, (car je ne puis lui donner d'autre nom), trahissant ses promesses et son devoir, abandonne honteusement, lâchement, son ministère sacré et livre autant qu'il dépend de lui à Satan des âmes pour qui le Christ est mort ; ah ! il lui en rendra compte un jour, et il apprendra dans l'enfer quel en est le prix.

Plusieurs fois j'ai été vivement frappé de cette pensée-là, surtout lorsque je recevais des lettres où de bons pasteurs me pressaient d'envoyer des Frères dans leurs paroisses pour y répandre l'instruction chrétienne, et pour préserver la jeunesse de la double contagion des mauvaises doctrines et des mauvaises mœurs. Dans ces occasions-là, j'appelais un Frère qui, hélas ! avait fui et ne pouvait plus entendre ma voix : frère un tel, où es-tu ? où es-tu ? Voici des pasteurs qui veulent t'associer à la garde et à la défense de leur troupeau. Où es-tu ? - Voici des petits enfants qui demandent que tu leur enseignes la doctrine du salut : (ils demandent) le pain de vie, et il n'y a personne pour le leur rompre. Frère un tel, où es-tu ? Voici des mères, inconsolables de voir leurs fils dans de mauvaises écoles et à qui aucun sacrifice ne coûterait pour contribuer à en créer une bonne ; mais faute d'un maître chrétien, qui leur fasse prendre dès leur premier âge des

P. 2206

habitudes de piété et de vertu, ces pauvres enfants n'apprendront jamais à connaître Dieu et à l'aimer ! Frère un tel, où es-tu ? - Voici des Évêques à qui l'impiété conteste et essaye de ravir le droit d'enseigner qu'ils tiennent de Dieu ; eux, nos pères dans la foi, chargés d'en conserver le dépôt, craignant qu'il ne soit altéré par des hommes qui ne reçoivent pas d'eux leur mission, et qui par conséquent n'en ont aucune, en cherchant d'autres de tous côtés à qui ils puissent dire avec confiance ce que Jésus-Christ lui-même leur a dit : *Allez, enseignez, je serai avec vous tous les jours.* - Frère un tel, où es-tu ? " Ce Frère que j'appelle, profondément insensible aux maux de l'Église n'écoute ni ses gémissements, ni ses larmes ; où est-il ?

P. 2207

Ah ! mettons notre front dans la poussière, et arrosons-la de nos larmes ! ...

Il n'en sera pas de même de vous, mes chers enfants ; il n'y en a pas un seul parmi vous qui ne soit, dès ce moment-ci, disposé à m'en donner l'assurance ; j'espère donc que vous allez tous profiter de ces saints exercices où Dieu vient lui-même au-devant de vous, où il vous offre tant de grâces et de si puissants moyens de salut ; oui, j'aime à le redire, vous sortirez tous de cette retraite affermis plus que jamais dans votre vocation, animés d'un nouveau zèle et remplis d'une nouvelle ardeur. Mais la retraite ne produira en vous ces heureux effets qu'autant que vous la ferez bien : non pas comme vous l'avez faite peut-être dans les années précédentes, avec négligence, avec tiédeur ; mais avec tout le soin dont vous êtes capables ; soyez, je vous en prie, plus attentifs que jamais à la divine parole qui vous sera annoncée du haut de cette chaire et aussi à cette parole intérieure qui frappe les oreilles de l'âme, et qui pénètre dans son fond le plus intime ; recueillez-vous profondément, et écoutez bien ce que Dieu vous dira par la voix de ses ministres et par celle de votre conscience ; ah ! écoutez tous ses reproches, même les plus légers en apparence ;

P. 2208

calmez toutes ses inquiétudes ; mettez fin à ses troubles, et confessez-vous avec sincérité, avec componction, avec une sincère résolution de devenir meilleurs, et dignes de la haute vocation que vous avez reçue ; pendant la retraite, ne vous occupez que de cela, et oubliez tout le reste.

Si vous agissez de la sorte, je bénirai le Seigneur, et les anges s'en réjouiront dans le ciel ; l'Église de la terre partagera leur joie ; vous deviendrez pour elle, dans ces jours mauvais, un sujet de consolation et d'espérance. C'est tout mon désir : que ce soit aussi le vôtre !

507

OUVERTURE DE RETRAITE OBSTACLES À SES FRUITS. (1839)

P. 2209

Chaque fois que vous vous êtes réunis pour faire en commun la retraite annuelle, on vous a rappelé, au moment même où s'ouvraient ces saints exercices, combien de grâces y sont attachées ; et on vous a vivement exhortés à n'en négliger aucune. Que pourrais-je donc vous dire là-dessus que vous ne sachiez déjà ? Mais je veux aujourd'hui entrer dans quelques détails sur les causes qui vous empêchent trop souvent de profiter, autant que vous le pourriez et que vous le devriez, de ces précieux moyens de salut que la bonté de Dieu vous offre.

I - Et d'abord, plusieurs viennent à la retraite avec la résolution de ne pas la faire ! ... ceci vous surprend sans doute, et vous supposez que j'exagère ; mais, malheureusement, cette remarque est très vraie, et, tous les ans une triste expérience la confirme. En effet, pour faire la retraite, il ne suffit pas d'y assister, il faut y venir avec l'intention sincère de consulter Dieu, d'écouter les conseils de ses ministres avec un esprit docile, et non avec un esprit dans lequel soient décidées d'avance toutes les questions que l'on aura à leur soumettre. Dieu a dit : Je vous conduirai dans la solitude, et là je vous parlerai au cœur. Mais comment parlerait-il à des cœurs fermés, qui craignent d'entendre sa voix et d'être éclairés par sa lumière ? à des hommes qui, au lieu de lui demander humblement sa grâce, se sont armés contre elle ? qui au lieu de chercher à connaître sa volonté pour l'accomplir, ont pris le parti de n'écouter qu'eux-mêmes, et qui enfin, semblables aux Israélites prévaricateurs, prient Dieu, non pas de leur découvrir la voie où ils doivent marcher pour lui

P. 2210

plaire, mais de ne pas leur parler, de peur qu'ils ne meurent.

Prière impie que le Seigneur exauce dans sa colère : Dieu se tait ; et ils s'enfoncent de plus en plus dans les ténèbres qu'ils aiment, et dont ils ne veulent pas sortir.

Pour vous, mes enfants, soyez dans des dispositions bien différentes ; écoutez avec un esprit libre de toute préoccupation, les avertissements charitables qui vous seront donnés, et surtout cette parole intérieure et vivifiante qui ne fait point de bruit dans le fond de nos cœurs, mais qui tonnera au dernier jour contre celui qui ne l'aura point écoutée. Dites à Dieu : Seigneur, je suis à vos pieds, comme un petit enfant qui attend vos ordres ; je ne veux, je ne désire rien, sinon ce que vous me demanderez pour votre plus grande gloire. Parlez donc, Seigneur, et j'obéirai, sans hésiter, sans me plaindre, avec joie et avec amour.

II - Une seconde remarque très importante, c'est que pour plusieurs Frères, les confessions de la retraite sont sans fruit et n'amènent dans leur conduite aucun changement, parce qu'elles sont trop superficielles ; on s'accuse de ses péchés, (c'est-à-dire des actes

SERMONS

extérieurs et grossiers), mais on ne fait pas assez d'attention à ce que je pourrais appeler les péchés de l'esprit ; par exemple au défaut d'humilité, de douceur, de charité, de véritable zèle ; on ne s'alarme point du dépérissement des vertus qui doit conduire à la perte de la vocation, comme le dépérissement de la santé conduit infailliblement à la mort ; ainsi, peu à peu, sans qu'on s'en aperçoive, on prend le goût du monde, on met de l'orgueil jusque dans ses moindres actions ; on nourrit en soi-même des idées d'ambition, des projets d'indépendance ; on n'agit plus en esprit de foi ; on n'obéit

P. 2211

plus aux supérieurs qu'à regret et en murmurant ; on fait la classe comme un manœuvre fait sa tâche ou comme un galérien traîne sa chaîne ; point d'oraisons sérieuses et suivies de résolutions ; point de communions vraiment efficaces ; car si elles l'étaient, par l'adorable sacrement, les vices seraient guéris, les passions réprimées, les tendances vaincues ou affaiblies ; or, au contraire, on n'est ni moins relâché ni moins tiède après tant de communions que si on n'en avait fait aucune.

Et pourtant, quoiqu'on vive depuis longtemps peut-être dans un état si déplorable, on est tranquille, parce qu'on se fait sur tout cela l'illusion la plus funeste ; aveugles qui ne voient pas le précipice sur les bords duquel ils dorment. Je n'hésite donc pas à vous le dire, mes très chers Frères, ce que je crains le plus pour vous, c'est ce que vous ne craignez point et ne vous reprochez point assez ; c'est cette résistance habituelle à la grâce, ce mépris secret des dons de Dieu qui vous en rend indignes, ce sont les suites de la tiédeur, c'est la langueur spirituelle dans laquelle vous vivez avec une sorte de calme effrayant.

Voici l'occasion d'en sortir et d'éveiller votre conscience. Ne manquez donc pas, dans cette retraite, de faire là-dessus un examen bien attentif. Renouvelez le souvenir de ce que vous étiez lorsque vous êtes entrés dans la congrégation et efforcez-vous de ranimer au fond de votre âme le feu divin dont elle brûlait alors, et que vous avez laissé s'éteindre.

III - Je lisais dernièrement que le saint fondateur de la Trappe¹ s'étant aperçu que la pratique rigoureuse de la

P. 2212

pénitence s'affaiblissait dans son monastère, et que quelques de ses religieux, découragés par la mort de plusieurs d'entre eux, étaient tentés de s'affranchir d'une partie de la règle qui leur paraissait trop rude, il les rassembla en chapitre le jour de la fête de saint Jean et de saint Paul ; alors il les exhorta à se tenir en garde contre un péril aussi dangereux ; et touchés par ses discours, à l'instant même se jetant à genoux ils firent la protestation que voici :

« Nous, religieux de la Maison-Dieu, Notre-Dame de la Trappe, de l'étroite observance de Cîteaux, étant uniquement occupés des choses éternelles que le mauvais état de nos santés nous met incessamment devant les yeux, aussi bien que le nombre de nos Frères que Dieu vient de retirer du monde et d'appeler à lui par une mort heureuse, nous voulant préparer à ce grand événement, nous avons estimé que rien n'y pouvait contribuer davantage, que de renouveler les promesses que nous avons faites à Dieu, lorsque nous nous sommes consacrés à son service par les vœux de la Religion.

C'est dans ce sentiment que nous protestons aujourd'hui de garder notre sainte règle dans toute son étendue, avec toute l'exactitude qui nous sera possible, et de réparer par une vie plus religieuse et plus fidèle, ce qui se trouve de défectueux dans notre conduite passée,

¹ Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé (1626-1700), grand seigneur libertin, se convertit en 1660 et réforma l'abbaye cistercienne normande de Notre-Dame de la Trappe, origine de l'ordre cistercien de la stricte observance (Trappistes).

d'observer jusqu'à notre dernier soupir toutes les pratiques qui se trouvent établies dans cette maison et que nous reconnaissons conformes aux statuts primitifs ainsi qu'aux exemples de nos pères, et de résister à tous ceux qui voudraient sous quelque prétexte que ce pût être y introduire le moindre relâchement. C'est dans cette disposition que nous promettons à Dieu

P. 2213

d'attendre l'avènement de Jésus-Christ, et c'est par elle que nous espérons trouver miséricorde dans le jour de la colère. »

Voilà, mes enfants, comment ces bons religieux repoussèrent les attaques de Satan qui cherchait à les ébranler dans leur vocation en leur inspirant des pensées d'inconstance. C'est par les mêmes moyens que vous triompherez des mêmes épreuves. Bien loin donc de capituler avec Dieu et de n'avoir qu'une volonté vague de vous donner pleinement à lui, déterminez-vous enfin à lui sacrifier tout et à le rendre maître absolu de votre cœur : Dieu seul ! Dieu seul !

Oh ! que vous serez heureux et quelle ineffable paix vous goûterez si ces sentiments deviennent les vôtres ! Vous ne serez plus alors portés à vous dispenser de l'observation d'aucun de vos devoirs ; votre consolation sera de les accomplir tous ; et si d'autres les transgressent, vous ne les imitez point ; mais comme ces bons religieux dont je vous citais tout à l'heure l'exemple, vous prendrez pour modèles ceux de vos Frères qui, animés de l'esprit de Dieu, loin de reculer dans les voies de la perfection, désirent y avancer chaque jour et se préparer ainsi au grand jour de l'avènement du Seigneur.

IV - Pour y faire vous-mêmes des progrès, mes enfants, appliquez-vous plus que jamais à la stricte observation de votre règle, car remarquez bien que tous les péchés dont vous aurez à vous accuser dans la retraite, toutes les tentations qui vous troublent, ont eu pour cause le défaut de fidélité à la règle ; vous avez fait des chutes, vous avez été tentés parce que vous avez négligé les précautions qu'elle vous prescrivait, ou parce que vous avez fait ce qui vous était défendu par elle ; ceci est sans exception.

Nul ne persévère que par la pratique de la règle ; nul ne tombe que par la violation de la règle ; aussi, anciennement, dans certaines communautés, lorsqu'un

P. 2214

religieux était décédé, on l'exposait dans l'église, tenant dans sa main une bougie, avec sa règle qui était comme la sentence de son bonheur éternel s'il l'avait bien gardée, ou de sa damnation s'il l'avait mal observée.

Songez à cela ; songez-y souvent, et ne regardez plus, je vous en conjure au nom de Dieu, comme une chose indifférente, de négliger un point de règle, si petit qu'il soit en apparence. Encore une fois, car je ne saurais trop le répéter, soyez donc attachés à la règle, comme le dit la règle elle-même, aussi fidèlement que l'est un vaisseau à l'ancre qui le tient immobile au milieu des tempêtes.

Ne soyez pas surpris, mes enfants, de ce que j'insiste là-dessus ; plus la Congrégation s'étend au loin, plus il est essentiel qu'elle se fortifie au-dedans ; vous voyez que la divine Providence appelle plusieurs d'entre vous à évangéliser des contrées lointaines, privées jusqu'ici presque totalement de moyens d'instruction pour les enfants ; il faut sans doute que ceux qui se dévouent à cette grande et sainte œuvre soient animés, pour qu'elle réussisse, de l'esprit de Dieu, et qu'ils prêchent, plus encore par leurs exemples que par leurs discours ; mais il faut aussi que ceux-là mêmes qui ne participent pas à leurs travaux attirent sur eux les bénédictions célestes, et que la Congrégation tout entière prenne part à cette belle mission. Oh ! si elle venait à manquer par votre faute, quelle responsabilité terrible ! Je ne sais, mes enfants, si vous vous faites une juste idée de son importance et de sa grandeur ; pour moi, j'en

SERMONS

suis effrayé, il ne s'agit de rien moins que du salut de plusieurs milliers d'enfants ; car de bonnes écoles ne contribuent pas seulement à la sanctification des enfants qui les fréquentent, mais encore à la sanctification des familles dans lesquelles les enfants rapportent les

P. 2215

instructions qu'ils ont entendues.

Or, dans ce moment-ci, on me presse plus que jamais de multiplier ces écoles ; nous avons huit Frères en exercice à la Guadeloupe ; le ministre m'en demande vingt-six autres, qu'il me prie de mettre à sa disposition à la fin de cette année-ci et dans le courant de 1840. Ceci est dû au plein succès des premiers établissements. Celui de la Basse-Terre a 169 élèves, et il a réussi au-delà de toutes les espérances, et malgré les obstacles de tous genres qu'il a éprouvés d'abord ; le conseil colonial vient d'améliorer la position des Frères, en considération des services qu'ils rendent et du dévouement qu'ils ont montré. On a augmenté le traitement ; on a fait des classes plus spacieuses et plus aérées ; on a loué une maison de campagne où les Frères habitent pendant l'hivernage ; en un mot, on fait pour eux tout ce qu'il est possible de faire. De même, dans les autres colonies, où nous ne sommes point encore, on nous attend, on nous désire avec impatience. Les derniers Frères partis pour La Guadeloupe, en se rendant à leur destination, se sont arrêtés cinq jours à Gorée ; aussitôt que les petits enfants de l'île les ont vus, ils ont tressailli de joie, et s'en sont allés en courant dire au curé : Monsieur le Curé, les Frères sont venus, les Frères sont venus : Dieu soit béni ! - Pauvres petits enfants, ces Frères-là n'étaient pas pour eux ; mais un peu plus tard¹, je l'espère, nous irons leur apprendre à connaître, à aimer et à servir ce Dieu qu'ils ont remercié d'avance du bonheur d'être élevés dans une école vraiment chrétienne !

Cependant, mes très chers Frères, pour aller si loin et se soutenir au milieu de tant de tentations et de dangers, une vocation spéciale et une grande vertu sont nécessaires ;

P. 2216

c'est pourquoi je n'ai voulu prendre les noms de personne pour cette mission avant la retraite. Cette œuvre magnifique ne prospérera qu'autant qu'elle sera confiée à des hommes de cœur et de foi ; quiconque n'a pas fait le sacrifice entier de soi-même et surtout le sacrifice de sa volonté, n'y est pas propre ; et il suffirait d'un mauvais Frère pour tout perdre ; j'ai donc voulu que ce fût pendant la retraite même que chacun de vous examinât ses dispositions à cet égard, non pas seul, mais avec le secours de son confesseur, dont je vous recommande de prendre l'avis ; et ce ne sera que samedi que ceux qui ont le désir de se consacrer aux missions donneront leur nom au frère Hippolyte qui est chargé de les recueillir.

V - En finissant, je dois vous prévenir, mes enfants, contre une épreuve à laquelle vous êtes quelquefois exposés, et à laquelle j'ai remarqué que vous étiez trop sensibles. Il se rencontre des hommes qui, devant vous, blâment avec amertume certains autres Frères et la Congrégation même dont vous êtes membres ; cela vous afflige et vous blesse ; vous avez tort en cela ; les sentiments des saints ont été bien différents ; « je ne veux connaître d'autre gloire que celle de Jésus-Christ, » disait un saint fondateur d'Ordre ; si j'avais à choisir, j'aimerais beaucoup mieux les censures que les applaudissements des hommes : il ne m'est point utile qu'ils aient une bonne opinion de moi ; mais, au contraire, il peut m'être très avantageux qu'ils en pensent mal, qu'ils le témoignent et qu'ils le publient ; et après tout, si ma réputation était bonne à quelque chose, et qu'elle pût ainsi contribuer à l'édification de l'Église, ce que je n'ai garde de croire, Dieu ne manquerait pas de me la conserver malgré l'envie et la passion de

¹ Les deux premiers frères envoyés au Sénégal arrivèrent à Saint-Louis le 22 novembre 1841.

ceux qui voudraient la détruire : l'honneur et le bonheur d'un religieux est de souffrir en paix ce qui peut lui arriver de plus injurieux et de plus offensant de la part des hommes.

Fidèle à ces maximes, le même Père se voyant menacé d'une mort prochaine, brûla une grande quantité de lettres qui lui avaient été écrites par les plus saints et les plus éminents personnages de son temps, la plupart remplies de ses louanges et de celles de ses frères, et comme un de ceux-ci lui demanda pourquoi il avait agi de la sorte : mon frère, lui répondit-il, étant prêt de paraître devant Dieu, je craignais qu'il ne me reprochât d'avoir laissé à la postérité des monuments de notre vanité, et qu'on ne nous estimât plus que nous sommes. Il n'en était pas de même à l'égard de lettres diffamatoires qu'on lui écrivait : on les trouva toutes parmi ses papiers en une liasse avec cette inscription de sa main : *lettres à garder*.

Vous le voyez, M.F., bien loin qu'un homme de foi s'inquiète des jugements que l'on porte contre lui, et s'en afflige, il en remercie Dieu et le bénit d'autant plus qu'il est davantage humilié.

Ah, si nous avons de la foi comme un grain de sénevé, qu'il nous serait facile de nous mettre au-dessus de toutes ces misères qui, en réalité, sont si peu de chose, et qui passeront si vite ! – M.F., songeons à l'éternité, et nous ne chercherons qu'à nous la rendre bien belle et bien riche : je vous le souhaite !

508

OUVERTURE DE RETRAITE.

P. 2217

Tous les ans, plusieurs mois avant que la retraite commence, j'en suis profondément occupé, et je l'attends avec une sorte d'impatience, parce que connaissant les besoins généraux de la congrégation, et ceux de chacun de vous en particulier, mieux que vous ne les connaissez vous-mêmes, je sens aussi, mieux qu'aucun de vous, combien la retraite annuelle est donc absolument nécessaire.

Ces pieux exercices sont nécessaires pour maintenir la règle, pour affermir de plus en plus dans leur vocation ceux qui ont eu jusqu'ici le bonheur d'y être fidèles, pour éclairer ceux qui s'égarèrent, pour ranimer les forces de ceux qui chancellent ; en un mot, pour renouveler la ferveur de tous.

Cependant, trop souvent il arrive que tous ne profitent pas comme ils le devraient, d'un si puissant moyen de salut, et, de toutes les peines que je puis éprouver, la plus grande, la plus douloureuse, celle que rien ne peut adoucir, calmer au fond de mon cœur, est de voir après la retraite que certains Frères n'en ont retiré aucun fruit.

Oh ! que les suites d'un si coupable abus des grâces sont terribles ! On ne saurait trop les déplorer, ni prendre trop de soins de les prévenir ; car, à ce mal, lorsqu'il est consommé, il n'y a plus pour ainsi dire de remède ; et quiconque sort de la retraite sans être devenu meilleur est bien près de tomber pour ne plus se relever jamais, non jamais ; une retraite mal faite est comme une marque, un arrêt de réprobation. Il semble que la colère de Dieu tombe de tout son poids sur celui qui méprise ses dons. Je ne dirais pas ceci, et j'avoue même que difficilement je l'eusse cru, si une douloureuse expérience ne me l'avait pas appris ;

P. 2218

mais j'en ai eu sous les yeux tant d'exemples, qu'il m'est impossible d'en douter. Et voilà pourquoi je veux aujourd'hui rechercher et examiner avec vous les causes de cette négligence criminelle, avec laquelle plusieurs ont assisté aux retraites précédentes, négligence dont ils ont été si tristement punis.

1^{mt}. On vient à la retraite sans s'y être préparé, et sans un désir sincère de se corriger de ses défauts, d'éclaircir ses doutes, de fixer ses résolutions, de réformer sa conduite. On s'est

SERMONS

fait une sorte d'habitude de vivre dans le relâchement ; on s'est imaginé que pour être un bon Frère, il suffisait d'avoir une conduite que les hommes ne puissent justement blâmer ; mais on oublie qu'un religieux doit aspirer à la perfection, y tendre sans cesse, et que ne pas avancer dans la voie où Dieu l'appelle, c'est reculer vers l'abîme.

Dès lors, on ne se reproche presque rien ; on ne se reproche sérieusement ni les transgressions des règles, ni le défaut de zèle dans l'accomplissement de ses devoirs d'état, ni la tiédeur avec laquelle on s'approche habituellement des sacrements, ni la dissipation intérieure dans laquelle on vit, ni la répugnance que l'on éprouve à obéir, à se mortifier, à souffrir les défauts du prochain quel qu'il soit, de ses Frères ou des autres personnes ; ni l'attachement excessif que l'on conserve pour certaines choses dont Dieu demande le sacrifice. En un mot, la foi s'est tellement affaiblie que l'on ne comprend plus ce que l'on comprenait pourtant si bien à l'origine, que le salut est la seule affaire importante, la seule qui doit régler toutes les autres, et dont le succès mérite toute notre application

P. 2219

et tous nos soins.

2mt. On vient à la retraite avec une certaine défiance des conseils qu'on y recevra, avec des résolutions déjà arrêtées sur la plupart des questions de conscience que l'on devrait examiner pendant ces jours saints, à la lumière de la foi, d'après les maximes des saints et non d'après ses goûts naturels, ni d'après les illusions dont on a rempli son esprit, et soumettre au jugement de son confesseur, avec humilité, avec un plein abandon de ses vues et de son jugement propre ; on craint ce que conseillera celui-ci, et ce qu'on sait bien pourtant qu'il doit conseiller.

On ne veut pas positivement le tromper, mais on est en garde contre lui, on voudrait qu'il fût complaisant, que nos idées devinssent les siennes et qu'il entrât dans des projets dont on se dissimule à soi-même la folie et le danger, si bien qu'on ne peut, ni rien souffrir, ni rien entendre qui y soit contraire ; on écoute son propre esprit et on n'écoute que lui ; or dans de pareilles dispositions à quoi sert la retraite ? Pourquoi Dieu répandrait-il ses lumières sur des âmes fermées, qui n'en sentent point le besoin, et qui pleines d'une présomptueuse confiance dans leurs propres pensées, sont décidées d'avance à n'en point écouter et à n'en pas suivre d'autres ?

Vous le voyez donc, M.T.C.F., pour que la retraite vous soit utile, il faut vouloir la faire sérieusement et de bonne foi ; il faut d'abord considérer toute l'étendue de votre misère, compter, pour ainsi dire, l'une après l'autre toutes vos blessures, les sonder d'une main ferme, et comparer, sans vous faire illusion, ce que vous êtes à ce que vous devriez être, et à ce que

P. 2220

vous avez été en effet autrefois. Chose bien déplorable ! il y en a peut-être parmi vous plusieurs qui sont aujourd'hui moins pieux, qui ont une foi moins vive que lorsqu'ils étaient au sein de leurs familles ; alors ils s'effrayaient des moindres péchés ; alors ils sentaient un profond dégoût du monde ; ils désiraient ardemment d'en sortir, ils méprisaient ses biens, ses espérances ; ils aspiraient au bonheur de s'en séparer pour toujours, et de se consacrer sans réserve au service de Jésus-Christ.

Alors, ils se faisaient une juste idée de la dignité, de la sainteté de l'état religieux ; et c'est pour cela qu'ils sollicitaient avec tant d'empressement la faveur d'être admis dans notre congrégation.

Ô mon Dieu, quel changement ! devenus tout à fait insensibles aux grâces célestes, ils n'y attachent plus aucun prix, ou bien ils se flattent de les conserver quoiqu'ils s'exposent à les perdre ; ils oublient qu'on n'a jamais qu'une vocation, et que la perdre c'est perdre son âme pour l'éternité.

Mais dans la retraite ils feront, je l'espère, des réflexions sérieuses, et sur ce qu'ils sont, et sur ce qu'ils devraient être, et sur ce qu'ils veulent devenir. Et se plaçant d'avance dans leur lit de mort, ils s'interrogeront et se jugeront eux-mêmes, comme ils seront interrogés et jugés un jour par le grand juge que l'on ne peut ni séduire ni tromper ; et dès lors, ils s'humilieront de leurs fautes, ils en sentiront toute la grièveté ; ils s'en accuseront avec une humble simplicité, avec une entière franchise, comme des petits enfants qui disent tout à leur mère, qui aiment à être portés dans ses bras et se laissent corriger et conduire par elle ; et

P. 2221

aussitôt ils sentiront renaître au fond de leur âme, et cette tendre piété qui s'est insensiblement desséchée et cette paix de Dieu dont ils ne goûtent plus depuis longtemps les ineffables douceurs, et ce zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes dont ils étaient autrefois embrasés.

Que de beaux exemples n'ont-ils pas sous les yeux, et combien ces exemples ne sont-ils pas propres à ranimer leur foi et leur courage !

Anciennement, à l'ouverture de chacune de nos retraites, je vous parlais des besoins de la religion, et des services que vous étiez appelés à lui rendre ; je vous disais que dans les temps actuels il n'y avait pas de vocation plus belle, plus sainte, plus utile à l'Église que la vôtre, puisque ce ne sont pas les prêtres qui lui manquent, mais les pieux instituteurs de la jeunesse ; voilà ce que je vous disais.

Mais aujourd'hui, ce n'est plus moi, ou du moins ce n'est plus moi seul qui vous tiens ce langage. Plusieurs de vos Frères l'ont entendu ; ils se sont dévoués pour aller porter jusqu'aux extrémités du monde le saint Évangile de Jésus-Christ ; ils ont tout quitté, tout sacrifié pour cela ; et du fond des contrées lointaines qu'ils habitent, ils vous disent à leur tour :

Ô vous qui êtes nos Frères, imitez-nous, sinon en quittant vos parents et votre patrie pour aller évangéliser les nègres, du moins en évangélisant cette multitude d'enfants qui vous sont confiés, et qui, si vous les abandonniez, si vous leur retiriez vos soins, seraient exposés à tous les genres de séductions ; comme nous, vous mériterez la belle et riche couronne de l'apostolat. Si vous éprouvez des dégoûts, des ennuis, si vous avez quelque chose à souffrir, rappelez-vous ce que nous

P. 2222

souffrons dans ces climats brûlants ; comparez nos peines, nos fatigues aux vôtres, et celles-ci vous paraîtront légères.

Souvenons-nous les uns et les autres que nos mérites sont proportionnés à nos épreuves, et que nos épreuves seront bien courtes ; demain, M.F., demain l'éternité !

509

OUVERTURE DE RETRAITE FRUITS DE LA RETRAITE

P. 2223

Pourquoi venez-vous en retraite, M.C.E. ? N'est-ce pas pour former dans votre âme une heureuse solitude où vous vous entretenez avec Dieu de vos intérêts éternels, sans n'être plus distraits par les objets extérieurs et sensibles, comme vous l'êtes trop souvent ? Oui, pendant ces jours de recueillement et de prière, vous allez examiner devant Dieu vos infidélités passées, vous les pleurez à ses pieds, et vous prenez de saintes et généreuses résolutions. N'est-ce pas, mes enfants ?

SERMONS

Quels sont ceux à qui je parle ? Les uns sont déjà entrés au noviciat ou vont y entrer. Eh bien ! ils ont besoin de la retraite pour se fortifier dans la bonne résolution qu'ils ont déjà prise de quitter le monde, et d'arracher du fond de leur âme les dernières racines du péché.

D'autres, après des jours de ferveur ont laissé s'affaiblir en eux l'esprit primitif : hélas ! ils ne sont plus ce qu'ils étaient lorsqu'ils prirent leurs premiers engagements. Une espèce de lassitude a engourdi leur courage, si je puis m'exprimer ainsi ; ils ont laissé dépérir en eux l'esprit primitif ; eh bien ! ils ont besoin de la retraite pour réparer ce que les occasions, les circonstances leur ont fait perdre.

Et d'autres enfin, que le zèle enflamme, songent à se dévouer à nos belles missions coloniales ; eh bien, ceux-ci ont aussi besoin de la retraite, pour savoir s'ils ne présument pas trop de leurs forces, si c'est vraiment Dieu qui les a choisis, qui les appelle et qui leur dit comme à ses premiers apôtres : Allez, enseignez les pauvres petits enfants qui dans ces contrées lointaines attendent avec anxiété qu'on leur rompe et qu'on leur distribue le pain

P. 2224

de la divine Parole.

Vous le voyez donc : la retraite vous est nécessaire à tous, et tous aussi, j'en ai du moins la douce confiance, vous allez vous efforcer de la bien faire. N'est-ce pas, mes enfants ?

Chaque année, je vous y exhorte, et chaque année, si la retraite est pour moi un temps de fatigue, elle est aussi pour moi un temps de consolations ineffables. Ah ! sans doute, quand vous m'ouvrez avec une confiance filiale votre pauvre cœur j'y découvre bien des plaies et bien des misères. Louange à Dieu, M.E., louange au Père des miséricordes ! Sa grâce coule aussitôt comme le baume sur vos plaies pour les guérir, sur vos misères pour vous en délivrer. N'est-ce pas, M.E. ?

Vous, les anciens de la Congrégation, ce que je dis là ne l'avez-vous pas éprouvé ? Et vous, qui que vous soyez, qui avez fait ne fût-ce qu'une retraite dans cette maison et qui l'avez bien faite, êtes-vous une seule fois sortis de la retraite sans être soulagés, sans vous sentir revivre en quelque sorte ? - Oh ! non, n'est-ce pas, mes enfants ?

Mais telle est l'humaine fragilité, qu'après s'être relevé on tombe encore, et qu'il faut, par conséquent, pour ne pas rester à terre, faire un nouvel effort pour se relever de nouveau. Ainsi, parmi vous, plusieurs, dans le courant de l'année qui s'achève, auront négligé de veiller sur eux-mêmes avec assez de soin ; ils n'auront pas été assez fidèles à mettre en pratique tous les moyens de sanctification qu'on leur avait indiqués ; leur ferveur se sera affaiblie, leur vocation aura été ébranlée ; leurs passions, qu'ils se flattaient d'avoir détruites, se

P. 2225

seront ranimées, et voilà qu'ils reviennent à la retraite infirmes, blessés, et s'imaginant, peut-être, qu'il n'y a plus pour eux de remède. Pensée impie ! C'est le démon qui la leur donne pour achever de consommer leur ruine. M.E., le temps d'une retraite est le temps des miracles. Rappelez-vous la promesse que Jésus-Christ nous a faite : *Quand vous serez deux ou trois rassemblés en mon nom, je serai au milieu de vous.* Vous êtes rassemblés ici au nom du Sauveur Jésus : il sera donc au milieu de vous. Il sera dans cette chaire pour vous instruire lorsque nous vous parlerons ; il sera dans le sacré tribunal de la pénitence pour vous pardonner, lorsque, à genoux, vous vous accuserez de vos fautes à nos pieds. Et à ce moment même, il est dans ce saint tabernacle pour écouter vos gémissements, pour exaucer vos prières, pour ouvrir vos yeux s'ils sont fermés, pour vous rendre l'usage de vos membres si vous l'avez perdu, pour vous ressusciter si vous êtes morts !

Et qu'attend-il pour opérer ces prodiges ? Il attend que vous les lui demandiez ; il attend que vous vous présentiez devant lui avec une humble confiance, comme un pauvre qui connaît sa misère et qui ne souhaite que d'attirer les regards de celui qui peut l'assister. *Sicut*

*pauper ora*¹. - Parlez donc dans ces jours-ci comme un pauvre à votre Sauveur ; montrez-lui vos haillons, vos ulcères, sans rien lui déguiser ; calculez avec lui exactement toutes vos dettes ; exprimez-lui avec simplicité le mauvais état de vos affaires spirituelles ; exposez-lui en détail vos injustices, vos faiblesses, en lui demandant l'aumône, le pain de la

P. 2226

vérité, la... (*Document inachevé*)

510

**OUVERTURE DE RETRAITE
LA VOCATION. (1840)**

P. 2227

Il y a 22 ans que la congrégation existe : par conséquent 22 fois les Frères se sont réunis pour faire en commun la retraite, et à chaque retraite, les trésors du ciel se sont ouverts et se sont en quelque sorte épuisés pour eux. Voyez donc que de grâces ont été répandues sur notre congrégation depuis l'origine, et jugez d'après cela de ce qu'elle est aux yeux de Dieu et de ce qu'il attend d'elle. Mais, mes chers enfants, avons-nous été semblables à cette bonne terre dont il est parlé dans l'Évangile, qui rend au centuple le grain qu'on lui a confié ? Nous sommes le champ de Dieu, comme le dit saint Paul : *Dei agricultura*² ; ce champ, qu'il a cultivé avec tant de soin, lui a-t-il rapporté une riche moisson ? a-t-il été aussi fertile qu'il devait l'être ?

Hélas ! non, mes chers enfants, et cette réflexion ne m'effraie pas moins qu'elle ne m'afflige. En effet, si j'ouvre nos registres, j'y lis les noms d'une foule de jeunes gens qui successivement ont demandé à se consacrer pour toujours à la belle et grande œuvre que nous avons entrepris de fonder. Ils ont frappé à la porte de cette maison en disant : Ouvrez ! et nous avons ouvert, car ils nous assuraient avec larmes que fatigués du monde, ils voulaient y renoncer, et ne plus servir désormais d'autre maître que Jésus-Christ. Mais, après avoir montré d'abord les dispositions les plus heureuses, plus tard par une déplorable inconstance, combien parmi eux ont été infidèles aux résolutions que la grâce leur avait inspirées, aux promesses qu'ils avaient faites ? Si bien que la place qu'ils étaient destinés à occuper, comme des vases d'honneur dans la maison de Dieu, est restée vide, et ils ont été transformés en vases d'ignominie et après avoir goûté le don de Dieu, ils sont retournés à ce que l'Écriture appelle leur *premier vomissement*.

Sans doute, ils sont à plaindre ; et on ne saurait trop

P. 2228

gémir sur leur sort ; mais si vous voulez comprendre toute l'étendue de leur malheur et toute la grièveté de leur crime, il ne faut pas considérer seulement le mal qu'ils se sont fait à eux-mêmes ; il faut voir encore jusqu'à quel point ils ont contrarié les desseins de Dieu sur une multitude d'âmes que Dieu voulait sauver par leur ministère et qui périront éternellement par leur faute.

En effet, je suppose que tous les Frères eussent persévéré dans leur vocation ; nous aurions aujourd'hui en Bretagne plus de six cents établissements et nous serions en mesure d'en former un grand nombre d'autres dans les colonies. Par conséquent, cette Province serait désormais et pour toujours préservée du scandale des mauvaises écoles que Satan multiplie pour enrôler sous son drapeau les générations naissantes et dépeupler le ciel ; des milliers de

¹ Ps., 86, 1

² 1 Co., 3, 9.

SERMONS

pauvres noirs qui ne connaissent ni Jésus-Christ, ni sa loi, ni ses mystères, seraient aujourd'hui des chrétiens éclairés et fervents ; la religion fleurirait dans de vastes contrées, où jusqu'ici elle a été presque entièrement inconnue.

Mais si de si grands biens que Dieu nous appelait à faire ne se sont point faits, si notre congrégation ne remplit qu'avec tant de peine et en partie la haute et sainte mission qu'elle a reçue ; si tant de paroisses désirent des Frères et n'en ont pas, si à l'orient comme à l'occident, tant de populations élèvent la voix et nous disent : hâtez-vous donc de nous annoncer la bonne nouvelle du salut, car nous en avons faim, nous en avons soif, nous serons dociles à vos enseignements ;

P. 2229

vous ne travaillerez pas en vain pour nous ; et si nous avons la douleur de ne pouvoir distribuer le pain de l'instruction (chrétienne) à tant de malheureux qui en sont privés et qui nous le demandent, à qui la faute ? Qui en portera devant Dieu la terrible responsabilité ? Ne sera-ce pas ceux que Dieu avait choisis, marqués, nommés pour étendre son règne, pour être les instruments de ses miséricordes et qui, si j'ose ainsi parler, ont jeté au vent cette vocation divine, comme une chose de nul prix et dont ils n'auront à rendre aucun compte ?

Ah ! pour vous, mes enfants, comprenez mieux l'importance de vos fonctions, la sainteté de votre état, la nature, la grandeur et l'étendue de vos devoirs envers l'Église et ses membres ; sous ce rapport, je puis vous comparer aux prêtres ; nous ne sommes pas prêtres pour nous ; vous n'êtes pas Frères pour vous. Un simple religieux qui se retire dans un cloître pour y vivre dans la solitude, peut y rester ou en sortir sans qu'il en résulte de bien ou de mal que pour lui-même ; mais le salut d'un Frère, aussi bien que celui d'un prêtre, est lié au salut d'autrui ; quand au dernier jour nous serons là, debout devant le tribunal suprême, où seront nos excuses si nous voyons tomber dans l'enfer une seule âme que nous aurions pu en préserver par nos soins charitables et par les efforts de notre zèle ?

Qu'aurons-nous à répondre

P. 2230

lorsque ces âmes malheureuses nous diront : Dieu t'avait chargé de m'instruire et tu m'as laissé dans l'ignorance ; il t'avait choisi de me secourir dans ma misère et tu as été sourd à mes cris ; de vils motifs d'intérêt, de plaisir, d'orgueil ou d'ambition, t'ont détourné de moi lorsque j'implorais ton secours et ta pitié ; tu devais me nourrir, tu ne l'as pas fait, donc tu m'as tué ; ma damnation est ton ouvrage : *non pavisti, occidisti.* (St Ambroise)

Ah ! du moins pendant cette retraite, réfléchissez sérieusement à ceci, mes chers enfants, et n'envisagez plus seulement votre vocation par rapport à vos intérêts ; mais considérez aussi les liaisons essentielles que votre état vous fait contracter avec une multitude d'enfants, dont le sort éternel est, en quelque sorte, entre vos mains ; voyez si vous voulez qu'ils vivent, ou si vous voulez qu'ils meurent, et songez bien qu'en prononçant leur sentence vous prononcez la vôtre.

Je n'ajouterai rien à ce peu de mots, sinon que dans ces saints jours, vous ne sauriez trop attentivement méditer sur ce sujet ; vous ne doutez point de votre vocation en elle-même ; mais plusieurs ne s'en font pas une juste idée, c'est-à-dire qu'ils ne l'envisagent que comme une chose personnelle, tandis qu'elle intéresse à un si haut point la religion même et qu'on peut vous appliquer cette parole du saint vieillard Siméon : Celui-ci

P. 2231

a été établi pour servir à la perte et au salut de plusieurs en Israël : *hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel*¹.

Vérité terrible que je vous rappelle de préférence à toute autre dans ce moment-ci, parce que vous devez l'avoir plus que jamais présente à l'esprit dans cette retraite, puisque plusieurs d'entre vous ont à examiner pendant ces jours-ci si Dieu les appelle ou non à exercer leurs saintes fonctions dans les pays lointains ; au reste, là-dessus, mes enfants, vous êtes parfaitement libres, et vous ne devez prendre un parti définitif qu'après y avoir mûrement pensé, qu'après avoir beaucoup prié ; de plus quelle que soit l'ardeur de vos désirs, vous devez être dans la disposition de vous en rapporter au jugement de votre confesseur, de vos supérieurs ; et s'ils ne vous permettaient pas de consommer de suite un si beau sacrifice, consolez-vous, vous aurez le même mérite que si vous l'aviez consommé en effet. J'exhorte donc tous ceux d'entre vous qui souhaitent être envoyés en mission de me faire connaître dans le courant de la retraite leurs intentions, afin que j'aie le temps moi-même de consulter Dieu et de tout disposer de la manière que je croirai la plus avantageuse pour sa gloire. Quelques Frères anciens peuvent supposer qu'à raison des emplois qu'ils remplissent et des

P. 2232

services qu'ils rendent, il y aurait plus de difficultés pour eux que pour d'autres de prendre part à une œuvre si méritoire ; cela est vrai jusqu'à un certain point ; cependant il n'y a pour aucun de vous d'obstacle invincible ; et tous ceux qui (le) désirent, sans exception, demandez et puis attendez en paix que la volonté de Dieu se manifeste.

Ah ! les uns et les autres, n'ayez jamais d'autre volonté que celle-là ; soyez dans la main de Dieu comme de petits enfants bien humbles, bien dociles, qui se laissent porter, reporter, lever, coucher, qui sont souples et prêts à toutes sortes de mouvements, et Dieu vous éclairera, vous bénira et il vous récompensera dans l'éternité du bien que vous aurez voulu faire, comme du bien que vous aurez fait.

511

OUVERTURE DE RETRAITE - VOCATION

P. 2233

*Ecce dies quam fecit Dominus*²

Ces jours de retraite et de recueillement sont vraiment les jours que le Seigneur a faits, jours précieux où il vous a conduits dans la solitude pour parler à votre cœur, et pour vous révéler ses desseins d'amour sur votre âme, jours de grâces et de bénédictions, où il vous environne des lumières de la foi, afin que, connaissant votre vocation, c'est-à-dire la voie dans laquelle il vous appelle, et où il vous a préparé des moyens particuliers de salut, vous ayez le courage d'y entrer et de la suivre. C'est donc moins à nos faibles paroles que vous devez être attentifs qu'à cette parole intérieure que peut être jusqu'ici vous n'aviez pas écoutée avec une docilité assez grande. Occupés des choses extérieures et des soins terrestres, étourdis par le bruit du monde au milieu duquel vous viviez, à peine pouviez-vous réfléchir pendant quelques instants rapides sur ce qui aurait dû être l'objet de vos méditations, je veux dire la vanité de ce misérable monde, ses fausses joies, ses apparences trompeuses, sa courte durée, sur le bonheur d'être à Dieu et d'être tout entier à Dieu seul ; sur l'emploi des biens et des talents que vous avez reçus de lui, sur le compte que vous aurez bientôt à lui en rendre, enfin sur le choix d'un état de vie. Hélas ! combien d'autres se décident au hasard, sans consulter Dieu, par des

¹ Lc., 2, 34.

² Ps., 118, 24.

SERMONS

motifs tout humains et quelquefois criminels. Quel bonheur donc pour vous d'éviter une erreur si funeste, et d'avoir été amenés par la main miséricordieuse du Seigneur dans ce pieux asile où vous allez prendre des résolutions saintes, qui, si vous y êtes fidèles, vous rendront

P. 2234

heureux dans le temps, heureux dans l'éternité ! Déjà sans doute, les discours que vous avez entendus vous ont disposés à profiter de tant de grâces ; toutefois, pour vous en faire sentir encore mieux l'excellence et le prix, je vais vous présenter, en peu de mots, quelques réflexions qui me frappent vivement, et que je crois propres à vous affermir de plus en plus dans les desseins salutaires que vous avez conçus et que vous devez exécuter prochainement.

Et d'abord, concevez bien toute l'importance de l'œuvre à laquelle vous avez témoigné le désir de vous consacrer ; j'ose dire qu'il n'y en a point aujourd'hui de plus excellente et de plus belle. En effet, si la religion est si faible, si languissante parmi nous, si un si grand nombre d'hommes l'abandonnent et la méprisent, c'est qu'ils ne la connaissent pas, c'est que dès le premier âge ils ont reçu souvent hélas ! dans la maison paternelle, des impressions vicieuses, et que l'impiété s'est, pour ainsi dire, emparée d'eux dès le berceau. Pour remédier à un mal si déplorable, et dont les progrès alarmaient la société même, on a multiplié le nombre des écoles chrétiennes ; c'est un bien immense sans doute, et tous les jours nous le voyons avec joie s'accroître et s'étendre ; mais, cependant, ce remède est encore insuffisant pour guérir des plaies si profondes.

Une triste et douloureuse expérience nous apprend qu'une foule d'enfants ne peuvent être sauvés s'ils ne sont entièrement séparés de leur famille, et de plus, souvent les parents

P. 2235

même les plus pieux, ne pouvant environner les leurs d'une surveillance assez active désirent les éloigner d'eux pour les empêcher de se perdre et leur procurer une bonne éducation ; or, parmi cette foule d'établissements que la charité et le zèle ont formés récemment, il n'y en a pas un seul spécialement destiné à recevoir ces enfants, dès l'âge le plus tendre pour les élever chrétiennement ; il y a, il est vrai, des pensions pour ceux qui sont dans le cas d'étudier le latin et les hautes sciences ; mais, je le répète, il n'y en a point, il n'y en a pas une seule dans la France entière pour cette classe nombreuse que vous êtes appelés à instruire et à sanctifier ; ou bien, s'il y en a, elles sont toutes mauvaises ou du moins imparfaites.

J'entre dans ces détails, parce qu'il est nécessaire que vous sentiez profondément l'utilité de l'institution nouvelle que M. L. entreprend de fonder : jusqu'ici, elle manquait à l'Église, si je puis m'exprimer de la sorte ; et on la réclamait de toutes parts. Daigne le Seigneur bénir ses efforts et les vôtres ! Puisse ce grain de sénevé devenir un grand arbre, suivant l'expression de l'Évangile. Oui, j'en ai l'espoir ; une si douce attente ne sera pas vaine et chacun d'entre vous s'empressera de concourir de tous ses moyens au succès de cette excellente œuvre.

En y travaillant, quelles consolations n'aurez vous pas ? Si notre divin Maître nous a promis de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau froide donnée en son nom, quelle récompense magnifique n'a-t-il pas réservée à ceux qui, comme vous, se dévouent au salut des âmes et leur distribue le pain de la vie !

Oh ! je puis

P. 2236

vous l'annoncer, et vous le garantir, sur la terre même, vous goûterez d'ineffables douceurs, et vous recevrez avec usure le prix des sacrifices que vous aurez faits. Quels sacrifices, après tout ? Peut-on appeler de ce nom le renoncement au monde, et à ses honneurs, et à ses plaisirs mensongers, et à ses trésors de boue ? Ces biens du siècle ne sont ils pas la source de tous les

maux réels, de tous les soucis, de tous les embarras, de toutes les inquiétudes secrètes, et quel est l'homme qui a été vraiment heureux en en faisant l'objet unique de ses désirs et de ses espérances ? Ah ! je pourrais peut-être invoquer ici votre propre témoignage et vous demander si les jours que vous avez jusqu'ici consacrés au service de Dieu, n'ont pas été mille fois plus doux que ceux que vous avez donnés au monde ?

Rappelez vous le passé, et d'après le passé, jugez de l'avenir : vous direz alors comme Salomon : *Vanité des vanités, et tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir.*

Servez le donc, et apprenez aux autres à le servir : et d'avance, voyez quelle riche moisson de gloire et de mérites vous allez recueillir. Ne considérez pas seulement chaque enfant comme un individu isolé, mais considérez-le comme devant devenir plus tard le chef d'une famille à laquelle il transmettra les principes de religion, de sagesse et de vertu que vous lui aurez donnés ; ainsi, le bien que vous aurez fait se perpétuera de génération en génération ; et, si je puis m'exprimer de la sorte, après que vous serez descendus dans le tombeau, vos ossements comme

P. 2237

ceux des saints prophétiseront encore : *ossa illorum prophetabunt.*

Sublime vocation ! c'est celle de Jésus Christ même ; il n'a quitté le sein de son Père que pour faire ce que vous allez faire à son exemple ! L'Écriture nous dit qu'il a passé en faisant le bien, en instruisant les pauvres, en éclairant les aveugles, en redressant les boiteux, en guérissant les malades : et vous aussi, vous instruirez de la vraie doctrine ceux qui l'ignorent, et qui, privés de vos leçons, l'auraient ignoré toujours ; et vous aussi vous ferez des prodiges dans l'ordre spirituel ; ces enfants dont vous ouvrirez les yeux aux divines clartés, à qui vous apprendrez à connaître Dieu et la route qui conduit au ciel ; ces enfants infirmes à qui vous rendrez la santé de l'âme ; ces enfants déjà ensevelis dans le vice comme dans un sépulcre infect, et que vous en ferez sortir, qu'est-ce sinon des aveugles rendus à la lumière, des estropiés qui par vos soins commenceront à marcher droit et d'un pas ferme, des morts ressuscités ? Sublime vocation ! je ne saurais trop le redire ; chantez le cantique d'actions de grâces si vous l'avez reçue, et prenez bien garde d'y être jamais infidèles !

Mais quelle sainteté n'exige-t-elle pas de vous ! Quelle force de foi ! quelle application à la prière ! quelle union avec Dieu ! quelle pureté d'intention ! quelle perfection d'obéissance ! quelle ardeur de zèle ! Tout cela vous sera donné n'en doutez pas, si vous le demandez humblement

P. 2238

et si vous avez un désir sincère de l'obtenir.

Courage donc, ne craignez rien, Dieu sera avec vous ; resserrez de plus en plus les liens qui vous attachent à lui ; aimez le chaque jour davantage et chaque jour, il vous comblera de faveurs nouvelles, de nouvelles grâces, de nouveaux bienfaits ; et chaque jour, son joug vous apparaîtra plus doux et son fardeau plus léger. Mais ce sera surtout quand vous toucherez au terme d'une si belle et si sainte carrière que votre joie sera grande dans le Seigneur ; vous irez à lui pleins de confiance, comme un serviteur se présente sans crainte devant son maître, après de généreux travaux, après de longs et pénibles combats soutenus pour ses intérêts et pour sa gloire. Les petits enfants que vous aurez sanctifiés imploreront pour votre pauvre âme le pardon et la miséricorde ; à leur tour, ils deviendront vos protecteurs et votre appui.

RETRAITE SUR LA VOCATION.

P. 2239

Ecce dies quam fecit Dominus¹.

Voici le jour que le Seigneur a fait, jour de grâce et de bénédiction, jour où il vous environne de ses lumières, jour où dans la solitude il parle à votre cœur, où il vous communique ses desseins sur votre âme, où il vous répète en quelque sorte ses pensées et ses désirs mêmes. Oui, dans ces jours de retraite, séparés entièrement du monde, occupés de Dieu seul, si vous êtes disposés comme vous devez l'être, il vous découvrira des vérités jusqu'ici inconnues pour vous ; il vous apprendra à juger comme il juge de votre vie passée et de votre vocation pour l'avenir. Il vous manifestera clairement ce qu'il attend, ce qu'il veut de chacun de vous et en même temps il vous donnera la force de l'accomplir.

C'est donc moins à nos faibles paroles que vous devez être attentifs qu'à cette parole intérieure que peut-être jusqu'ici vous n'aviez pas écoutée ; dominés par vos sens, occupés de choses extérieures et des soins terrestres, étourdis par le bruit du monde au milieu duquel vous viviez, à peine pouviez-vous réfléchir pendant quelques instants rapides sur ce qui aurait dû être l'objet de vos méditations les plus sérieuses, je veux dire sur l'emploi que vous avez fait jusqu'ici et sur celui que vous deviez faire de votre vie, sur l'état que vous deviez prendre ou dans lequel

P. 2240

vous deviez vous fixer ; hélas ! combien d'autres se décident au hasard, sans consulter Dieu, par des motifs tout humains et quelquefois criminels ! Quel bonheur pour vous d'éviter une erreur si funeste et d'avoir été pour ainsi dire conduits par la main miséricordieuse de la Providence dans cette maison qu'elle vous a ouverte et préparée elle-même avec une bonté presque miraculeuse ; afin que vous y trouviez ce repos d'esprit, ce calme du cœur, si nécessaires pour se décider sur un point duquel doit dépendre et votre sort ici-bas et votre sort dans l'éternité !

Quelle grâce inattendue ! et combien tout ensemble vous devez remercier le Seigneur de vous l'avoir faite, et craindre de n'en pas profiter ! En jetant sur vous mes regards, ces deux sentiments me remplissent d'une sainte joie et d'un grand trouble ; car d'un côté, si vous recevez dans un cœur docile les grâces du ciel, ce jour sera pour vous le jour du salut. Mais aussi, si vous méprisez le don de Dieu et que vous vous éloigniez de lui, au moment même où il vient pour ainsi dire au-devant de vous, ah ! cette menace du saint Évangile aura son terrible accomplissement : vous m'appellerez, et je ne vous répondrai plus ; vous me chercherez et vous ne me trouverez plus ; *quaeritis me et non invenietis*².

Afin de vous aider à prévenir cet irréparable malheur et pour vous faciliter l'examen de votre vocation, je vais vous montrer en peu de mots combien l'œuvre à laquelle vous avez témoigné

P. 2241

le désir de vous associer sera utile à l'Église, et combien elle peut vous être utile à vous-mêmes ; ce sera ensuite à vous de persévérer dans la prière et d'invoquer avec une nouvelle ardeur les lumières de l'Esprit Saint, pour connaître si cette vocation est vraiment la vôtre ; car ce n'est pas à vous, mais c'est à Dieu seul de vous éclairer là-dessus.

Pour vous convaincre de l'utilité de l'œuvre que vous avez le dessein d'entreprendre, ... (*Inachevé*).

¹ Ps. 118, 24.

² Jn, 7, 37.

513

BUT DE LA RETRAITE.

P. 2242

(Fragment).

Pourquoi venez-vous en retraite ? N'est-ce pas, mes chers enfants, pour examiner et pleurer devant Dieu les fautes que vous avez commises, pour gémir à ses pieds de l'ingratitude, de l'indifférence, de l'insensibilité dont vous avez payé ses bienfaits, bienfaits si grands qu'une éternité de louanges et d'actions de grâces ne pourra jamais suffisamment reconnaître ; en un mot, pour faire comme une espèce de fête d'expiation et de réparation pour vos infidélités passées, et vous renouveler dans les sentiments de la vie religieuse et de la piété chrétienne ?

Et voyez donc combien ces saints exercices vous sont nécessaires à tous ; à ceux qui entrent au noviciat ou qui y sont entrés depuis peu de temps après s'être livrés dans le monde à de longs et criminels égarements ; ils sont nécessaires pour mettre ordre à leur conscience, pour arracher du fond de leur âme les dernières racines du péché ; à ceux qui, après des jours de ferveur, ont laissé s'affaiblir et dépérir en eux l'esprit primitif ; ils sont nécessaires pour réparer ce que le temps, les occasions, les circonstances leur ont fait perdre ; à ceux qui ont le désir de se consacrer, à l'exemple de tant d'autres Frères, aux belles missions des colonies, la retraite est nécessaire pour savoir si c'est vraiment Dieu qui les a choisis, qui les appelle, et qui leur dit : Quittez votre pays, votre famille ; sacrifiez tout ; allez, enseignez ces pauvres petits enfants qui demandent le pain de l'instruction, et qui sont exposés à périr parce qu'il n'y a personne qui le leur rompe et le leur distribue.

P. 2243

Que chacun de vous réfléchisse donc sur ce qu'il a été, sur ce qu'il est, et sur ce qu'il veut devenir, et comprenne bien qu'il s'agit pour lui, non pas d'une affaire de peu d'importance qu'il peut négliger sans péril, mais qu'il s'agit de son bonheur dans le temps et de son salut éternel.

Je dis, premièrement, de son bonheur dans le temps ; car, n'en avez-vous pas fait l'expérience ? Il n'y a point eu de paix pour vous tandis que vous avez vécu hors de l'ordre ; un chrétien qui viole la loi de Dieu, un religieux qui manque à sa règle, sont toujours dans le trouble, sont toujours malheureux ; et si le joug du Seigneur est doux pour celui qui le porte avec amour, il est pesant et dur pour celui qui le traîne ; certes, il n'y a pas d'existence plus belle que celle d'un Frère fidèle à ses devoirs ; tandis que le Frère qui les transgresse, éprouve continuellement je ne sais quel secret et douloureux malaise ; plus il va, plus ses dégoûts augmentent, plus il devient insupportable à lui-même, et souvent aux autres ; tandis qu'une vie plus chrétienne et plus fervente lui rendrait aussitôt toutes les grâces et toutes les consolations dont sa tiédeur l'a privé.

Je dis en second lieu qu'il s'agit de votre salut éternel, car la suite presque inévitable du relâchement habituel dans l'accomplissement de vos obligations est la perte de votre vocation ; et perdre votre vocation, c'est vous damner, parce que c'est sortir de la voie où Dieu vous appelait et dans laquelle sa bonté vous avait ménagé, préparé des grâces spéciales. *(Document inachevé).*

AVANTAGES DE LA RETRAITE

P. 2244

Hæc dies quam fecit Dominus¹.

Parmi les jours que le Seigneur a faits, il n'y en a pas de plus beaux pour vous, de plus consolants pour moi, que les jours de la retraite.

La retraite est la grande fête de la congrégation ; à cette époque heureuse, je vous revois tous, nous nous retrouvons dans cette maison où vous avez été de nouveau enfantés à Jésus-Christ et qui vous a servi comme de berceau ; vous y goûtez donc, vous y savourez avec délices les saintes joies de la famille ; vous y chantez d'une seule voix, d'un seul cœur le cantique du prophète : *Oh ! qu'il est bon, qu'il est doux pour des Frères d'habiter ensemble dans une même demeure ! La paix fraternelle dont ils jouissent est comme le parfum qui, répandu sur la tête d'Aaron, descendit sur son visage et jusqu'au bord de ses vêtements ; elle est comme la rosée de l'Hermon qui descend sur la montagne de Sion.*

Le saint Roi David, dont j'emprunte les paroles, ajoute : *C'est à cette paix que le Seigneur attache ses bénédictions et la vie éternelle.* Et, en effet, n'est-ce pas dans la retraite que le Seigneur verse sur vos âmes ses bénédictions les plus riches, ses grâces les plus puissantes, pour affermir dans les voies de l'éternité ceux qui y sont déjà, ceux qui y marchent, et d'y faire rentrer ceux qui auraient eu le malheur d'en sortir ? oui, la retraite a le double objet d'assurer la persévérance des justes et de produire la conversion des pécheurs.

Mais, pour qu'il en soit ainsi, il faut que la retraite soit vraiment ce qu'elle doit être, c'est-à-dire, non seulement un temps d'exercices extérieurs, mais encore et surtout un temps de recueillement intérieur et de prières sincères. Sans cela

P. 2245

il n'y a pas de retraite ; et si quelques-uns n'ont pas profité de celles auxquelles ils ont déjà assisté, c'est qu'ils y sont venus uniquement pour satisfaire à l'usage, et sans prendre au fond de leur cœur la résolution de se renouveler entièrement eux-mêmes ; et le dirai-je ? ceci arrive bien plus souvent aux anciens frères qu'aux nouveaux ; les anciens savent d'avance tout ce que l'on fera à la retraite ; des instructions semblables pour le fond à celles qu'ils ont déjà entendues leur seront données ; les mêmes cérémonies qu'ils ont vues frapperont encore une fois leurs yeux ; et tout cela ne fera sur eux que peu d'impression ou peut-être n'en produira aucune, parce qu'ils y sont déjà accoutumés ; donc la retraite les laissera tels qu'ils étaient en la commençant, également tièdes, également lâches dans le service de Dieu. Or, il n'y a pas de spectacle plus triste que celui-là ; j'en ai été témoin plusieurs fois, et Dieu veuille que je n'en sois pas témoin une fois de plus ! car, quelles sont les suites de ce criminel abus de la retraite ? Hélas ! qui ne le sait ? Pourvu qu'on ait conservé un sentiment de foi, peut-on y penser sans frémir ? A peine la retraite est-elle finie que, par un juste jugement de Dieu, on tombe dans des désordres, dans des excès auxquels bientôt il n'y a plus de remèdes !

Puisse ce qui est arrivé à tant d'autres n'arriver à aucun de vous ! Je vous en prie, ne recevez pas en vain le don de Dieu ; ne foulez pas aux pieds les grâces nouvelles qui sont le prix de son sang et qu'il vous offre avec tant d'amour. Qui vous a dit que ce ne sont pas les dernières de même nature que vous recevrez ? Mon Frère, qui vous a dit que Dieu ne se lassera pas de votre infidélité et de vos résistances ?

Mais une autre considération doit encore vous déterminer,

¹ Ps. 118, 24.

P. 2246

si votre salut vous est cher, à ne pas négliger, à négliger moins que jamais les grâces de cette retraite-ci ; les tentations continuelles auxquelles vous êtes exposés par la nature même des fonctions que vous avez à remplir au milieu du monde, les tentations d'orgueil, d'ambition, d'indépendance ne deviennent-elles pas chaque jour plus périlleuses ? Tout tend à diminuer votre piété, à affaiblir même votre foi ; pauvres enfants, oh ! que je m'en effraie pour vous ! Eh bien ! puisque le monde redouble d'efforts pour vous perdre, redoublez donc aussi d'efforts et de vigilance pour le combattre ; écoutez avec un esprit docile les avis, les conseils qui vous seront donnés là-dessus, du haut de cette chaire ; on s'attachera à vous faire connaître les pièges semés sous vos pas afin qu'en vous les faisant connaître, on vous les fasse éviter ; on mettra pour ainsi dire entre vos mains les armes toutes spirituelles avec lesquelles vous devez vous défendre, et on vous apprendra à vous en servir pour triompher des attaques sans cesse renaissantes de vos ennemis ; ah ! je vous en prie, ne laissez pas tomber à terre une seule des paroles qui vous seront dites ; et ne vous bornez pas à les entendre : méditez-les sérieusement, et faites-vous en vous-mêmes une application courageuse ; ne craignez pas d'être trop humiliés en comparant ce que vous devriez être à ce que vous êtes ; priez votre confesseur de vous aider dans cet examen que l'amour-propre rend quelquefois difficile ; et quelque pénibles que soient les aveux que vous aurez à faire, n'hésitez pas, ne gardez sur votre conscience rien qui la gêne et qui l'inquiète.

Mes enfants, votre salut est à ce prix ; et la prospérité, la

P. 2247

durée de la congrégation elle-même en dépend, car elle ne peut subsister et faire le bien qu'autant que vous serez tous d'édifiants et de fervents religieux ; son sort est donc en quelque sorte entre vos mains ; vous voyez que malgré la déplorable inconstance de quelques-uns, tous les obstacles que nous avons à vaincre, nos établissements s'augmentent et s'affermissent de plus en plus ; vous êtes plus nombreux que jamais ; il faut élargir les murs de cette maison pour y recevoir tous les jeunes qui se présentent pour y être admis, et qui ont le désir de partager votre bonheur.

Mais qu'importe le nombre des Frères, si tous ne sont pas animés de l'esprit de leur saint état ? ce ne sera pas le nombre qui fera votre force, ce sera la vertu et la sainteté de chacun des membres de notre société ; elle ne peut périr que par le relâchement ; c'est le relâchement que je crains pour elle ; ce ne sont pas les persécutions des hommes : les persécutions des hommes c'est notre gloire, c'est notre vie ; et que peut donc le monde contre un religieux digne de ce nom ? Que le monde soit injuste à notre égard, tant mieux ! qu'il nous calomnie, tant mieux ! que le monde nous refuse ses perfides faveurs, tant mieux ! s'il nous hait, tant mieux ! Plus il y aura d'opposition entre lui et nous, plus nous serons séparés de lui, plus nous serons forts ; vive la guerre ! vive notre sainte guerre contre tous ceux qui la font à Jésus-Christ ! Sans doute, nous aurons à souffrir dans ces épreuves ; Dieu soit béni !

Après tout, nous sommes les disciples de ce Jésus qui vécut pauvre, qui fut humilié et condamné au supplice de la croix ; estimons-nous donc heureux lorsque Dieu nous appelle à porter l'image de son divin Fils trahi, outragé, crucifié ; ne vivons que de la pure foi ; ne touchons à la terre que par nos pieds ; que nos cœurs s'élèvent et nous élèvent jusqu'au ciel. Mes enfants, toutes les

P. 2248

palmes des martyrs, des confesseurs de la foi, du zèle apostolique, ne sont pas encore distribuées ; il en reste pour nous. Allons avec joie au-devant de celles qui nous sont offertes à

SERMONS

conquérir ; élançons-nous pour les saisir ; et si nous persévérons jusqu'à la fin, elles seront à nous¹.

Je le répète, qui que vous soyez, quelles que soient vos misères, ne vous troublez pas, ne vous découragez pas ; ranimez au contraire votre confiance, et surtout purifiez votre conscience ; n'y laissez pas, n'y laissez pas la moindre tache ; et après la retraite, vous reprendrez vos travaux avec l'espoir, et je puis même dire, l'assurance que le bon Dieu daignera les bénir et vous sanctifier tous.

515

OUVERTURE DE RETRAITE FRUITS DE LA RETRAITE ET DISPOSITIONS REQUISES.

P. 2249

Pourquoi venez-vous en retraite ? *ad quid venisti ?*

Faites-vous tous en ce moment cette question, que saint Bernard se faisait si souvent à lui-même dans sa cellule : *Bernarde, ad quid venisti ?* Vous y venez pour y former dans votre âme une profonde et heureuse solitude où loin des vains bruits du monde, vous vous entretenez cœur à cœur avec Dieu seul de vos intérêts éternels sans être distraits par les objets extérieurs et sensibles. Pendant ces jours de recueillement et de prière, vous allez examiner dans les lumières de la foi, vos infidélités passées ; elles exciteront vivement vos larmes, votre repentir ; et après en avoir gémi et vous en être accusés vous prendrez de saintes et généreuses résolutions.

Voilà ce que doit être pour vous la retraite. Or, ces pieux exercices sont nécessaires à tous. Ils sont nécessaires à ceux qui, entrés depuis peu au noviciat, ont le dessein d'embrasser la vie religieuse, pour savoir s'ils sont appelés et pour s'en rendre dignes en arrachant du fond de leur âme les dernières racines du péché. Ils sont nécessaires à ceux qui, entrés depuis peu ou qui, y étant depuis plusieurs années déjà, ont fait profession, pour s'affermir dans leur vocation et renouveler leur ferveur. Hélas ! parmi ces Frères, combien n'y en a-t-il pas qui, malgré tous les secours dont ils sont environnés, et malgré nos avertissements paternels sans cesse répétés, malgré leurs résolutions et leurs promesses, se sont tristement relâchés, n'ont plus le même goût, la même vivacité de foi pour la vertu, le même zèle pour la gloire de Dieu et pour leur avancement spirituel ? Une espèce de lassitude et d'ennui a engourdi leur courage ; ils ont laissé dépérir en eux l'esprit primitif ; et pour le ranimer, ne faut-il pas que dans la

P. 2250

retraite leurs yeux se rouvrent en quelque sorte à des vérités qui firent autrefois sur eux tant d'impression, mais dont le temps et les circonstances ont affaibli et presque effacé le souvenir ? Enfin, quelques-uns d'entre vous, mes Frères, ont manifesté l'intention de se consacrer à nos belles missions des Colonies ; eh bien, n'ont-ils pas, plus que personne, besoin de la retraite, pour s'y disposer, pour s'assurer qu'ils ne présument pas trop de leurs forces, que c'est vraiment Dieu qui les a choisis et qu'ils ne se trompent pas lorsqu'ils croient entendre la voix de Jésus-Christ qui leur dit, comme à ses premiers apôtres, dont ils désirent imiter les exemples et continuer les travaux : Allez, mes Frères, enseigner cette multitude d'enfants assis dans les ombres de l'ignorance et de la mort et qui y resteraient toujours si personne ne se dévouait pour les en retirer, pour les instruire et pour leur montrer le chemin du ciel ?

Il n'y a donc aucun de vous à qui la retraite ne soit nécessaire ; vous n'en doutez pas, et, par conséquent, vous ne négligerez rien pour la bien faire, n'est-ce pas, mes enfants ?

¹ Sermon reproduit dans la circulaire n° 96 du f. Cyprien, supérieur général. Ploërmel, 1896.

Tous les ans, je vous y exhorte ; et tous les ans, si la retraite est pour moi un temps de fatigue, elle est aussi pour moi un temps de consolations. Ah ! sans doute, quand vous m'ouvrez, avec une confiance filiale, votre pauvre cœur, j'y découvre bien des plaies et bien des misères ; mais, louange à Dieu, M.E., louange au Père des miséricordes ! Sa grâce coule aussitôt comme le baume sur vos plaies pour les guérir, sur vos misères pour vous en délivrer, n'est-ce pas, M.E. ?

P. 2251

Vous, les anciens de la congrégation, ce que je dis là, ne l'avez-vous pas éprouvé ? Et vous, qui que vous soyez, qui avez fait plusieurs retraites dans cette maison, et qui les avez bien faites (remarquez cette condition) êtes-vous une seule fois sortis de la retraite, sans être en paix, sans être soulagés, sans être contents, sans être devenus meilleurs, sans vous sentir revivre en quelque sorte ? oh ! non, n'est-ce pas, M.E. ?

Mais telle est l'humaine fragilité, qu'après s'être relevé on tombe encore, et qu'à chaque instant, pour ainsi dire, pour ne pas rester à terre, il faut faire un nouvel effort pour se relever de nouveau. Ainsi, pendant le cours de l'année qui s'achève, il est possible que quelques-uns n'aient pas veillé sur eux-mêmes avec assez de soins ; ils n'auront pas été exacts à mettre en pratique nos conseils, à observer leur sainte règle ; leur ferveur aura diminué et se sera même presque éteinte. Dès lors leur vocation aura été ébranlée ; leurs passions, qu'ils croyaient détruites, auront repris sur eux, en partie, l'empire qu'elles avaient perdu. Et voilà qu'ils reviennent à la retraite, les pauvres Frères, infirmes, blessés, et s'imaginant peut-être que tout est fini et qu'il n'y a plus pour eux de remède. Pensée impie ! C'est le démon qui la leur donne, pour achever de consommer leur ruine.

M.E., le temps d'une retraite est le temps des miracles. Rappelez-vous la promesse que Jésus-Christ nous a faite et que nous lisons dans le saint Évangile : *Quand vous serez deux ou trois rassemblés en mon nom, je serai au milieu de vous*. La Parole de J.-C. n'est pas

P. 2252

trompeuse. Il sera donc au milieu de nous pendant la retraite. Il sera dans cette chaire pour vous instruire ; il va vous parler par ses ministres ; et chaque fois qu'ils ouvriront la bouche, ce sera lui que vous entendrez ; il sera dans le sacré tribunal de la pénitence et y sera pour vous pardonner, lorsque, à genoux, vous direz avec sincérité au prêtre : Mon père, bénissez-moi, parce que j'ai péché - *Benedic mihi, Pater, quia peccavi !*

Que dis-je ? il sera dans la chaire ! il sera dans le tribunal de la pénitence ! Mais dès à présent, et au moment même où je vous parle, M.F., il est là dans le tabernacle ; et il y est avec toute sa bonté, avec sa toute-puissance, pour ouvrir vos yeux s'ils sont fermés, pour vous redresser si vous êtes boiteux, pour rendre et la vie et le mouvement à vos membres s'ils sont perclus, pour vous ressusciter si vous êtes morts.

Et qu'attend-il pour opérer ces prodiges ? Il n'attend qu'une seule chose : que vous les lui demandiez ; il attend que vous vous présentiez devant lui avec une humble confiance, comme un pauvre qui connaissant son extrême indigence ne souhaite que d'attirer les regards de celui qui peut l'assister. Parlez donc à votre Sauveur comme un pauvre : *sicut pauper ora*. Montrez-lui vos haillons, vos ulcères, sans rien déguiser. Calculez exactement vos dettes avec celui en qui habitent les trésors de la divine bonté, et qui dispose à son gré de toutes les richesses de la grâce ; ne lui cachez rien ; exposez-lui en détail vos besoins, quels qu'ils soient, et demandez-lui l'aumône. Mes Frères, il la fera : *Sicut pauper ora¹ !*

¹ Ps. 86, 1.

SERMONS

P. 2253

M.F., vous ne le priez pas seuls. Tous les jours de la retraite, au saint autel, lorsque je tiendrai entre mes mains son corps sacré, lorsque son sang coulera sous mes yeux, et par mon ministère, dans le sacrifice de la messe, je lui offrirai pour vous et pour moi ses propres mérites ; m'humiliant devant lui, je lui demanderai de réparer, non pas seulement vos fautes, mais les miennes, c'est-à-dire toutes celles qui peuvent m'échapper dans le gouvernement de la Congrégation dont je suis le père. Ceci est mon inquiétude de tous les instants ; et le jour et la nuit même j'en suis troublé, je me demande : Ai-je fait pour le salut de chacun de mes Frères ce que je pouvais faire ? N'ai-je pas négligé de réprimander celui-ci, d'avertir celui-là ? Ai-je été trop doux dans certaines circonstances, et dans d'autres, n'ai-je pas été trop sévère ? Chacune de vos âmes pèse sur la mienne ; mon salut dépend du leur, en ce sens que j'en réponds, et que si quelques-unes ne sont pas dociles, échappent à mes soins et à mon amour, aucune, du moins au dernier jour, n'ait à me reprocher de l'avoir perdue par faiblesse ou par dureté. Eh bien ! mes enfants, en priant pour vous-mêmes, ne manquez donc pas de prier aussi pour votre vieux père. M.E., plus que jamais, ne faisons qu'un ; portons le fardeau les uns des autres afin d'accomplir la loi du Christ : *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitur legem Christi*¹

N'ayons qu'un cœur pour aimer Dieu et réunissons toutes nos forces pour étendre son règne. Courage et confiance, mes enfants. Ah ! si nous sommes fidèles jusqu'à la fin, notre récompense sera grande dans le ciel : *Magna nimis* ;

P. 2254

répétons-le, elle sera grande : *magna nimis*² !

516

OUVERTURE de RETRAITE EFFETS DE LA RETRAITE.

P. 2255

Quelle grâce que celle de la retraite, mes chers enfants ! En sentez-vous bien tout le prix ? Ferez-vous tous vos efforts pour en profiter ?

Je l'espère, mes chers enfants ; et même je ne doute pas que déjà vous n'ayez pris à cet égard de saintes résolutions ; mais, afin de vous y affermir de plus en plus, considérons ensemble, dès ce premier moment, tout ce que Dieu va faire pour vous dans cette retraite ; il vous sera facile ensuite d'en conclure ce que vous devez faire pour lui.

Et d'abord, si vous n'y mettez pas obstacle, le bon Dieu vous éclairera intérieurement ; il fera luire sa lumière dans votre âme, et il en dissipera les ténèbres ; en écoutant les instructions et en examinant votre conscience, vous verrez le nombre et la grandeur de vos infidélités. Vous apprendrez à en connaître les remèdes ; et pénétrés d'un vif repentir de vos fautes anciennes, vous obtiendrez par vos prières et par vos larmes, de nouveaux secours pour n'y pas retomber, un nouveau courage pour travailler avec plus de zèle et plus de constance à acquérir les vertus qui vous manquent. Enfin, après avoir médité en silence, plus attentivement que jamais, sur les grandes vérités du salut et les fins dernières de l'homme, vous comprendrez, mieux que vous ne l'avez compris jusqu'ici, tout le bonheur d'une vocation qui vous enlève, qui vous arrache, pour ainsi

¹ Ga., 6, 2.

² Gn., 15, 1.

P. 2256

dire, au monde, à ce monde d'illusions où rien n'est stable, où tout est vanité et affliction d'esprit, à ce monde d'iniquité tout entier plongé dans le mal, où vous étiez environnés de tant de tentations, exposés à tant de périls, et où vous avez tant de fois failli de vous perdre pour l'éternité !

Non seulement, mes chers enfants, le bon Dieu éclairera votre intelligence, mais encore il vous rendra forts malgré votre faiblesse ; il échauffera, il embrasera de son amour votre cœur languissant ; et pleins d'ardeur pour le servir dans le saint état que vous avez embrassé, vous lui direz comme saint Paul, en achevant votre retraite : *Qui me séparera de l'amour du Christ ? la tribulation ? l'angoisse ? la faim ? la nudité ? le péril ? la persécution ? le glaive ? Non, je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni le présent, ni l'avenir, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourra me séparer de la charité de mon Dieu, ni m'empêcher de lui demeurer fidèle.*

Et combien, mes enfants, quelques-uns d'entre vous n'ont-ils pas besoin de s'affermir dans les sentiments que je viens d'exprimer ? Vous les avez tous éprouvés d'une manière bien vive, lorsque vous (êtes) entrés dans cette maison, et surtout lorsque pour la première fois, vous avez prononcé votre vœu au pied de cet autel ; alors il vous semblait que vous étiez pour toujours inébranlables. Et l'idée d'un changement vous eût été plus pénible que celle de la mort même ; mais, ô inconstance !

P. 2257

ô profonde misère de l'homme ! Au bout d'un certain temps, on se fatigue ; je ne sais quel ennui secret s'empare de toutes les facultés ; insensiblement on se relâche ; on néglige ses devoirs ; les plus essentiels deviennent à charge, parce qu'on n'a plus aucun goût de piété.

La voix des supérieurs qui d'abord semblait si douce n'est plus écoutée qu'avec défiance ; on cherche d'autres conseils que les leurs, parce que ceux-ci paraissent trop sévères, c'est-à-dire qu'on veut être trompé et qu'on l'est en effet ; on s'approche encore des sacrements, mais sans un véritable amour, et par conséquent sans les dispositions nécessaires ; l'âme agitée, inquiète, marche dans l'obscurité, et mille pensées diverses la tourmentent.

Pour se soulager, croit-elle, elle rêve : quoi donc ? que pour retrouver la paix, il suffirait de rentrer dans le monde ou de vivre sous une autre règle ; de là, un désordre complet ; la raison même s'en va, une chute appelle une autre chute, jusqu'à ce que, par l'apostasie, on ne soit tombé à la bouche de l'enfer !

(Notes en marge) :

Suivez-les sans hésiter, et sans regarder jamais derrière vous.

Quand Dieu ne donne rien au-dedans, il donne au-dehors une autorité qui décide : si vous doutiez encore, il ne vous resterait aucun moyen de vous assurer, ni de suivre un chemin réglé.

On s'échauffe la tête dans la solitude, et des croix de paille y deviennent des croix de fer ou de plomb.

P. 2258

Malheur effroyable que vous éviterez, mes chers enfants, si, pendant la retraite, vous inclinez votre cœur aux paroles divines qui, suivant la promesse du Seigneur, se répandront sur vous comme une rosée de lumière, et vous enivreront de leur céleste douceur ; toutes les vaines illusions qui étaient sur le point de vous séduire se dissiperont comme un songe ; plus d'anxiétés, plus d'angoisses. Le divin amour purifiera, dilatera, éclairera, vivifiera votre âme et toutes ses puissances ; elle s'unira à Dieu dans des transports de reconnaissance et de joie.

SERMONS

Heureux effets de la retraite : vous vous fixerez enfin ; vous ne vous exposerez plus à passer toute votre vie dans une irrésolution funeste qui vous éloignerait également et du repos et de Dieu même ; vous vous consacrerez à son service et vous obéirez à sa voix sans hésiter, sans regarder jamais derrière vous.

Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut que vous assistiez aux saints exercices de la retraite en esprit de foi ; dans ce peu de mots sont renfermés tous les avis que je pourrais vous donner pour la bien faire.

Trop souvent on vient à la retraite par habitude, parce que c'est l'usage ; et l'on ne se dit pas assez fortement à soi-même qu'il s'agit, dans ces saints jours, de traiter directement avec Dieu, et avec Dieu seul, de notre plus grande affaire, de l'affaire de notre salut éternel. Il semble qu'une retraite soit une chose tout ordinaire, à laquelle aucune grâce spéciale n'est attachée. Et dès

P. 2259

lors, bien loin de craindre les suites de la négligence que l'on pourrait mettre à en profiter, on n'y pense même pas ; ceci arrive surtout aux personnes qui, comme vous, sont le plus favorisées des secours spirituels ; elles y attachent moins de prix que les autres, et dès lors, elles en retirent moins d'avantages.

(Notes en tête et en marge de cette page et de la précédente) :

Ils s'exposent à passer toute leur vie dans une irrésolution pénible, qui les éloigne également et du repos et de Dieu même.

Vous trouverez, en vous abandonnant aux desseins de Dieu, tout ce que votre sagesse inquiète et irrésolue ne trouverait jamais.

Le remède à un si grand mal est de ne compter point de pouvoir être heureux en aucun état de cette vie et de se borner à la paix qui vient de la conformité à la volonté de Dieu, lors même qu'elle nous crucifie. Par là, on ne trouve jamais de mécompte, et si la nature n'est pas contente, du moins la foi se soutient et s'endurcit contre la nature. Si vous avez le courage de vous abandonner ainsi et de sacrifier vos irrésolutions, vous aurez plus de paix en un jour que vous n'en goûteriez autrement en toute votre vie ; moins on se cherche plus on trouve en Dieu tout ce qu'on a bien voulu perdre ; Dieu vous adoucira ces dégoûts inévitables dans tous ces états et vous soutiendra par lui-même quand il vous ôtera les autres soutiens.

P. 2260

Mes enfants, faites à ceci une attention bien sérieuse ; je n'hésite point à le dire : j'ai l'intime conviction que tout Frère qui ne profite pas de la retraite doit se perdre dans l'année et que pas un ne se perd qui n'ait mal fait la retraite précédente ; je pourrais prouver cela, hélas ! par une foule d'exemples ; je n'en citerai qu'un, écoutez : [...]

Mon Dieu, dans ce moment où éclatent tout à la fois et vos miséricordes et votre justice, manifestez-les aussi sur mes enfants ; apprenez-leur à profiter des unes et à craindre les autres ; oui, mon Dieu, je bénis vos miséricordes ; vous montrez à tous ceux qui ont des yeux pour voir, etc... , que vous seul êtes immuable, indépendant, éternel, et que c'est à vous seul qu'il faut s'attacher. - Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont remplis d'équité. - Ah ! malheur à ceux qui vous abandonnent et qui vous offensent ! malheur à tous ceux qui, sortant de l'obéissance et de la simplicité chrétiennes, ont un cœur double et des lèvres menteuses !

Mon Dieu, instruisez-les, sanctifiez-les, sauvez-les tous ; faites que dans cette retraite ils deviennent, s'ils ne le sont pas encore, de vrais Frères, de véritables religieux, des saints.

517

**OUVERTURE DE RETRAITE
EFFETS DE LA RETRAITE. (1838)**

P. 2261

Aucun de vous ne s'occupe autant que moi de la retraite avant qu'elle commence, et ne la désire avec plus d'ardeur. Quand je remarque quelque abus ou quelque désordre qui s'introduit dans l'un de nos établissements, je me rassure en pensant qu'il nous sera facile de (le) réformer à la retraite ; quand je rencontre un Frère qui se relâche dans l'accomplissement de ses devoirs, ou dont la vocation est ébranlée, je me console dans l'espoir qu'à la retraite, il ranimera sa ferveur et sa piété ; en un mot, c'est toujours sur la retraite que je compte pour corriger ce qui est mal, et pour affermir et augmenter ce qui est bien.

C'est, en effet, dans ces saints jours de prière et de recueillement que Dieu parle lui-même de la manière la plus touchante, la plus intime, la plus pénétrante, au cœur de chacun de vous ; dans aucun autre temps ses grâces ne sont plus abondantes ; elles coulent comme un fleuve de joie, de paix, de lumière et de vie, au milieu de l'âme ouverte pour les recevoir.

Heureux donc les Frères qui savent profiter d'un si puissant moyen de sanctification et qui ne négligent rien pour cela ! mais, hélas ! il en est plusieurs qui n'en sentent que faiblement le prix, et qui dès lors, au lieu de s'en servir pour leur salut, en abusent pour leur perte.

Voulez-vous n'être pas de ce nombre, M.E.,

P. 2262

voici les dispositions intérieures dans lesquelles vous devez vous mettre dès le commencement de la retraite : 1^{mt}. ne pensez plus qu'à la retraite elle-même et au besoin que vous en avez ; vous seriez bien aveugles si vous vous imaginiez qu'il n'y a rien en vous qui déplaît à Dieu, et qu'il faille changer ; exposés comme vous l'êtes à des tentations sans nombre et sans cesse renaissantes, il est impossible que dans certaines circonstances, vous n'ayez pas failli, et que dans tant de combats, vous n'ayez pas été quelquefois blessés. Ô mon Dieu, trop souvent les blessures les plus profondes sont celles que l'on sent le moins, et les plaies les plus dangereuses sont celles que l'on ne songe point à guérir. Je dis ceci pour plusieurs d'entre vous qui s'imaginent peut-être être irréprochables parce que leur conduite extérieure est régulière en apparence, mais qui, cependant en réalité insensiblement perdent l'esprit de leur état, en perdant une à une toutes les vertus qui lui sont propres ; ainsi en eux, plus d'humilité, plus d'obéissance et d'abandon cordial aux supérieurs ; mais des murmures et des plaintes secrètes ; ainsi leur langage sera édifiant ; ils éviteront les fautes grossières et scandaleuses, ils remarqueront et blâmeront très justement dans les autres les moindres manquements à la règle ; mais ils se permettront à eux-mêmes une foule de choses qu'elle condamne ; ils ne se feront aucun

P. 2263

scrupule, par exemple, de manquer habituellement à la charité, c'est-à-dire de violer le premier et le plus grand des préceptes, non d'une loi écrite de la main des hommes, mais de la loi divine, et du saint Évangile de Jésus-Christ. (*Document inachevé*).

OUVERTURE DE RETRAITE.

P. 2264

Ecce dies quam fecit Dominus¹.

Ces jours de retraite sont vraiment les jours que le Seigneur a faits, jours heureux, où il vous conduit dans la solitude, loin du bruit du monde et de ses distractions, pour parler à votre cœur et pour vous révéler ses desseins d'amour sur votre âme ; jours de grâces et de bénédictions où il vous environne de ses lumières, où il nous envoie vers vous, pour vous annoncer sa parole et ses jugements, afin que, dociles à ce que nous vous dirons de sa part, vous vous occupiez avec plus de soin que vous ne l'avez fait jusqu'ici, de la plus importante de toutes les affaires, de l'affaire de votre salut. Ah ! que vous seriez coupables si vous ne profitiez pas de cette retraite ! et de quels châtements ne mériteriez-vous pas d'être punis, si elle vous était donnée en vain ?

J'ai vu plusieurs exemples terribles des suites que peut avoir une négligence si criminelle, et je ne puis encore me les rappeler sans frémir ; j'ai vu à la fin de ces pieux exercices, des Frères, qui ne sont plus dans la Congrégation, transgresser avec une sorte de hardiesse qu'ils n'avaient pas eue jusqu'alors, leur règle et leurs devoirs les plus essentiels, abandonner Dieu, renoncer à leur vocation, se perdre sans retour.

Et d'où venait cette espèce d'égarement d'esprit et de malédiction, dont ils semblaient frappés tout à coup ? Ah ! elle avait pour cause l'abus de la retraite ;

P. 2265

ils avaient entendu de salutaires avertissements, et leur cœur était resté insensible ; ils s'étaient approchés du tribunal de la pénitence, et ils y avaient menti à l'Esprit Saint ; ils s'étaient assis à la table sacrée et ils y avaient mangé leur condamnation ; ils avaient pris à la face des autels, en présence et sous les yeux de Jésus-Christ même, des engagements impies puisqu'ils n'étaient pas sincères, et Dieu irrité de leur ingratitude et de leur audace, les a livrés à Satan, comme parle l'Écriture.

Et ceci est bien remarquable et bien propre à vous faire faire de sérieuses réflexions. Quand un simple fidèle pèche, quoique son péché soit quelquefois très grave, sa conscience ne s'endurcit pas pour cela aussitôt, à moins qu'il n'ait méprisé avec obstination quelques grâces extraordinaires qui lui avaient été réservées ; mais un religieux, c'est-à-dire un homme que Dieu a choisi entre les autres hommes pour le consacrer spécialement à son service, un homme sur lequel il s'est plu à répandre ses faveurs les plus précieuses, parce qu'il voulait l'élever à la plus haute perfection ; un religieux, dis-je, qui n'est pas véritablement ce qu'il fait profession d'être, et qui, au lieu de correspondre à la grâce, lui résiste dans les temps surtout où elle fait, si je puis m'exprimer ainsi, plus d'efforts pour le guérir de ses faiblesses et pour le rendre digne de sa sublime vocation ; un religieux, en

P. 2266

un mot, insensible à tant de bienfaits, et qui rend inutiles tant de moyens de salut, mérite d'être abandonné, maudit de Dieu.

Et, en effet, l'expérience nous apprend que des fautes en apparence légères le conduisent très promptement aux derniers excès ; hélas ! les anciens de la Congrégation ne connaissent que trop bien les tristes exemples qu'il me serait possible de rappeler en ce moment pour prouver ce que j'avance.

Profondément convaincu de l'importance de la retraite et du danger auquel vous vous exposeriez, M.C.E., en négligeant de la bien faire, je vous ai exhortés longtemps d'avance à

¹ Ps. 118, 24.

vous y disposer par des prières plus ferventes, par un examen plus sérieux de votre conscience, par une vigilance plus attentive sur vous-mêmes et sur toutes vos démarches ; mais, dès le premier jour de cette réunion sainte, je veux vous exhorter, avec encore plus d'ardeur, à ne pas recevoir en vain le don de Dieu : *ne in vacuum gratiam Dei recipiatis*¹.

Car je le répète : ou vous sortirez de cette retraite, comme les apôtres du Cénacle, avec une nouvelle piété et un nouveau zèle, ou vous en sortirez, comme Judas de la salle où il avait célébré la Pâque avec Jésus-Christ, pour trahir le Fils de l'Homme par un baiser, et pour consommer le lendemain votre réprobation et votre perte ; non, nul de ceux qui m'entendent ne sortira d'ici tel qu'il y est entré ; il faut, ou qu'il devienne

P. 2267

meilleur, ou qu'il achève sa ruine.

Mais qu'avez-vous à faire pour mettre à profit la grâce de la retraite ?

1mt. Il faut éloigner de votre esprit toutes les pensées terrestres, garder un silence absolu entre les exercices et dans les intervalles comme dans les exercices mêmes, n'être occupés intérieurement que de Dieu et de l'éternité !

2mt. Il faut méditer sérieusement sur vos fins dernières : la mort, le jugement, le ciel, l'enfer, vérités fondamentales de la religion que tout nous rappelle, et dont nous perdons cependant si facilement le souvenir. Y aviez-vous sérieusement pensé avant d'entrer dans la Congrégation ? et depuis que vous y êtes venus, les avez-vous mieux comprises ? en avez-vous tiré les conséquences pratiques ? ou plutôt, ne vous êtes-vous pas, jusqu'à un certain point, familiarisés avec elles, comme il arrive trop souvent aux personnes spécialement consacrées à Dieu ?

Par une confiance présomptueuse, elles s'imaginent n'avoir rien à craindre pour elles-mêmes ; elles appliquent aux pécheurs scandaleux toutes les menaces que fait l'Esprit Saint dans l'Écriture, oubliant leurs anciennes iniquités, et qu'aucun de nous ne peut fonder ses espérances que sur la miséricorde et les mérites de Jésus-Christ.

3° Pour vous affermir de plus en plus dans l'humilité, il faut, pendant la retraite, vous appliquer, avec toute l'attention dont vous

P. 2268

êtes capables, à votre examen, soit que vous deviez faire une confession générale, ou que vous ne fassiez qu'une simple revue de l'année.

Mon Dieu, quand on se confesse souvent, avec quelle légèreté ne le fait-on pas ? Que de fois il arrive qu'on raconte ses fautes plutôt qu'on ne les accuse ? On n'en est point humilié ; on n'en a point un véritable repentir ; on ne forme que des résolutions vagues et illusoires ; de sorte que lorsqu'on revient quelques jours après aux pieds du prêtre, c'est pour s'y confesser des mêmes choses, avec le même sang-froid, et je dirais presque la même indifférence. Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi de votre confession de la retraite ! mais au contraire faites en sorte que celle-ci répare ce qu'il y aurait pu y avoir de défectueux dans les autres. Quelque grands que puissent être vos péchés, ne dissimulez aucune des circonstances qui peuvent en avoir augmenté la malice ; avouez-les franchement et sans le moindre détour ; qu'une fausse honte ne vous empêche pas de les déclarer tels que vous les connaissez, acceptant en esprit de pénitence l'humiliation que vous éprouverez en en faisant un aveu sincère ; souvenez-vous que votre confesseur n'a à remplir vis-à-vis de vous, qu'un ministère de charité ; que plus il découvrira de misères, d'infirmités et de plaies, plus aussi il vous trouvera dignes

¹ 2 Co., 6, 1.

SERMONS

P. 2269

de son zèle ; les reproches qu'il vous adressera n'auront rien d'âpre ni d'amer ; mais au contraire, quand viendra le moment où il répandra sur vous le sang de Jésus-Christ, son cœur tressaillira d'une grande joie ; sa reconnaissance s'unira à la vôtre, et aussi sa voix à votre voix, pour chanter le cantique des éternelles miséricordes.

Enfin, mes chers enfants, votre vocation est le 4^e objet dont vous devez vous occuper principalement pendant la retraite ; déjà sans doute, vous avez imploré, avec de vives instances, les lumières de Dieu, afin qu'il vous découvre sa volonté et ses desseins sur vous ; toutefois, priez-le de nouveau, et s'il se peut, avec plus d'ardeur encore, car c'est par la persévérance dans la prière qu'on obtient d'être éclairé, fortifié, et Dieu ne refuse jamais son secours et ses grâces à ceux qui les désirent et qui veulent sincèrement y correspondre.

519

IMPORTANCE PARTICULIÈRE DE CETTE RETRAITE.

P. 2270

Jamais aucune de nos retraites n'avait été aussi importante que celle-ci ; au moment où elle s'ouvre, cette réflexion me frappe vivement, et mon cœur en est profondément ému. En effet, mes chers enfants, que vous proposez-vous dans chacune de vos retraites annuelles ? N'est-ce pas de vous renouveler dans l'esprit de votre vocation et de vous y affermir de plus en plus ? Or, jamais nous n'avons eu de motifs plus puissants de désirer, pour le salut des âmes, et je dirai presque pour la conservation de la religion dans notre pays, que les bonnes écoles s'y multiplient, afin que les petits enfants s'y mettent à l'abri de la double contagion des mauvaises doctrines et des mauvaises mœurs.

Hélas ! à quels périls ne sont-ils pas exposés ? L'impiété n'attend plus que les passions viennent lui aider à corrompre l'homme et à lui ravir le doux trésor de la foi ; elle s'assoit, pour ainsi dire, auprès de son berceau, pour l'allaiter de ses mensonges et l'abreuver de ses poisons ; elle fait d'incroyables efforts pour s'emparer de l'enfance et l'entraîner dans les voies affreuses dont l'enfer est le terme. Et nous, chrétiens, pourrions-nous être témoins d'un pareil spectacle et y rester insensibles ? Nos âmes seraient-elles desséchées au point de le contempler de sang-froid ? Non, non, il n'en sera pas ainsi ; et à la vue

P. 2271

de cette multitude d'enfants qui nous appellent à leur secours, qui nous prient et nous adjurent d'avoir pitié de leur sort, de les arracher à la mort, et à la mort éternelle dont ils sont menacés, aucun intérêt humain ne nous retiendra ; nous nous élancerons vers eux, nous les prendrons entre nos bras, et nous leur dirons : Chers enfants que Jésus, notre Sauveur, a tant aimés, qu'il a daigné embrasser et bénir, venez à nous, restez avec nous ; nous serons les anges gardiens de votre innocence ; nous serons vos défenseurs et vos pères ; nous nous dévouerons pour vous ; aucun sacrifice ne nous paraîtra trop grand pour vous sauver !

Tels sont, M.C.E., les sentiments que j'éprouve, et vous les partagez, je n'en doute point ; mais ces sentiments-là prennent chaque jour en moi une force nouvelle, parce que chaque jour, ils sont excités par ce que j'entends de toutes parts, et par les demandes qui me sont adressées par une foule de vénérables et saints pasteurs dont la voix est, si je puis m'exprimer de la sorte, pleine de larmes.

Hâtez-vous, s'écrient-ils, le temps presse ; père, mère, enfants, et moi prêtre, à qui leur âme est confiée, moi qui au jour du jugement en répondrai devant Dieu, je vous supplie de former au plus vite l'établissement depuis si longtemps désiré, depuis si longtemps attendu !
Si

P. 2272

vous tardez un peu, le loup entrera dans la bergerie, et sous les yeux du pasteur, dévorera le troupeau.

Je voudrais, M.C.E., pouvoir vous lire les 90 lettres que j'ai reçues depuis trois mois, et dans lesquelles on me tient un langage plus touchant encore que celui-ci ; mes os sont brisés quand, à de pareilles prières, je ne puis répondre que par un refus, ou du moins sans prier à mon tour ceux qui me prient ; sans les prier, dis-je, de me donner un délai qui me semble toujours trop long pour seconder efficacement leur zèle.

Mais, remarquez-le bien ; il ne s'agit pas seulement d'augmenter le nombre des Frères, proportionnellement aux besoins des paroisses qui les réclament ; il est beaucoup plus important de n'avoir que des Frères dignes de ce nom, qui par leur fidélité à leur sainte règle édifient tous ceux avec qui ils ont des rapports, des Frères qui vivent dans le monde comme n'y vivant pas, des Frères dont toutes les paroles soient des leçons de piété, dont toutes leurs actions soient des modèles. Oh ! que Dieu éloigne de nous tous ceux qui ne seraient pas animés de l'esprit de leur état, et qui sous un habit si saint cacheraient des plaies secrètes, dont le cœur ne serait détaché ni des plaisirs de la terre ni de ses biens ! Mon Dieu, vous le savez, souvent à la vue de cette immense moisson dont parle votre Évangile, je vous demande des ouvriers pour la recueillir : *rogate dominum messis ut mittat operarios in messem suam*¹. Mais, Seigneur, je vous demande en même temps

P. 2273

de choisir entre mille, ceux que vous chargerez de travailler à cette œuvre, qui est la vôtre ; envoyez encore des moissonneurs dans votre champ ; mais non pas des tièdes et des lâches, mais non pas des hommes ambitieux d'un vil salaire, prêts à trahir Jésus-Christ et sa cause, comme Judas, pour 30 deniers ; qui ne comprennent pas l'excellence et le prix de leur belle mission ; mais non pas des ravageurs et des incendiaires !

Grâce au ciel, mes chers enfants, je ne crains de vous rien de semblable ; mais combien la retraite n'est-elle pas nécessaire pour que ceux mêmes qui sont entrés dans la Congrégation avec les vues les plus pures y persévèrent, et pour qu'ils ne laissent pas s'affaiblir, dans l'exercice de leurs fonctions, l'esprit qui les animait lorsqu'ils y sont venus pour la première fois.

Ah ! que chacun de vous fasse donc un examen sérieux sur ce point pendant la retraite ; qu'il se rappelle avec reconnaissance des grâces qu'il a reçues de Dieu dans les retraites précédentes, mais surtout dans la première à laquelle il a eu le bonheur d'assister ; quelle joie et quelle paix régnaient au fond de son âme ! avec quelle pieuse et sainte ardeur il se consacra, à cette époque heureuse, au service de Jésus-Christ ! Si depuis son courage a défailli, s'il a éprouvé je ne sais quelle lassitude intérieure, impossible à définir, qui le fatigue et l'abat, au lieu de se livrer à une tristesse excessive, qu'il ne manque pas de recourir à Dieu, avec une humble confiance ; qu'il le prie, comme le Prophète, de venir en hâte à son secours

P. 2274

et surtout qu'il s'empresse d'ouvrir son misérable cœur, et d'en montrer sans déguisement les blessures à celui qui, tenant la place de Jésus-Christ même, a le pouvoir et la volonté de les guérir toutes.

Qui que vous soyez, M.E., faites cette retraite comme si elle devait être pour vous la dernière, comme si au moment où elle s'achèvera vous deviez paraître au tribunal de Jésus-Christ, pour entendre de sa bouche la sentence qui fixera votre sort éternel ; quand nous serons là debout devant notre Juge, que nos pensées seront différentes de ce qu'elles sont

¹ Mt., 9, 38.

SERMONS

aujourd'hui ! Oh ! que les biens de ce monde nous paraîtront vils ! Oh ! que les peines que nous aurons trouvées dans le service du Seigneur nous paraîtront légères ! Oh ! quand, après avoir été ici-bas abaissés, humiliés, brisés de souffrances et de travail, accablés de langueur, nous nous relèverons avec Jésus-Christ crucifié à l'aurore d'un jour nouveau, et que nous serons environnés des splendeurs du ciel, quand nous verrons près de nous une multitude d'enfants sanctifiés par nos soins, qui lèveront vers Dieu leurs mains innocentes pour lui demander de nous faire jouir avec eux des délices et de la gloire de son royaume, oh ! je le répète, quel bonheur pour nous de nous en être rendus dignes ! et que d'actions de grâces ne rendrons-nous pas à Dieu de ce qu'il n'a pas permis que nous ayons succombé dans le temps de la tentation et de l'épreuve !

P. 2275

Méditez ces réflexions avec toute l'attention dont vous êtes capables ; occupez-vous-en souvent pendant la durée de cette retraite, afin de vous affermir de plus en plus dans votre sainte vocation, afin qu'au dernier jour, votre persévérance soit glorieusement couronnée.

520

OUVERTURE DE RETRAITE : CONDITIONS POUR EN PROFITER.

P. 2276

C'est toujours avec une joie bien vive et avec une bien douce satisfaction, que je vous vois réunis chaque année à cette époque heureuse de la retraite. Je me dis alors à moi-même : je vais retrouver la plupart d'entre eux chargés de nouveaux mérites, encore plus affermis dans leur sainte vocation qu'ils ne l'étaient l'année dernière, et j'en bénirai le Seigneur, le priant de répandre sur eux de nouvelles grâces, et de leur inspirer une nouvelle ardeur pour avancer dans les voies de la perfection et de la sainteté ; si quelques-uns s'étaient relâchés, s'étaient égarés même, eh bien, ils m'avoueront leurs fautes sans hésiter ; ils me parleront non comme à un supérieur que l'on craint, mais comme à un père dont on connaît l'indulgence et la tendresse ; comme à un ami dans le sein duquel on a besoin d'épancher toute son âme ; pauvres enfants, je les consolerais, je les éclairerais, je les prendrai entre mes bras, de peur que leurs pieds, suivant l'expression de l'Écriture, ne heurtent contre la pierre ; ce n'est pas assez dire : je les réchaufferai dans mon cœur ; et après la retraite, ils s'efforceront de surpasser les autres en régularité et en ferveur.

Mais, pour que la retraite produise tout le bien que j'en attends et que vous en attendez vous-mêmes, trois choses sont nécessaires :

1mt. y assister avec un profond recueillement ;

2mt. écouter la parole de Dieu et la méditer avec un cœur docile et humble ;

3mt. enfin s'examiner avec autant de soin et se confesser avec autant de sincérité et de franchise que si l'on était à l'heure de la mort, au moment de paraître au jugement de Dieu.

Et, d'abord, gardez donc le plus rigoureux silence ; ne

P. 2277

communiquez plus ensemble, ni par paroles, ni par écrit, ni même par signes, à moins d'une nécessité indispensable. Occupez-vous uniquement de la grande affaire, de l'affaire de votre salut, dont hélas ! on s'occupe si peu dans le monde, et dont vos travaux et la dissipation des classes vous ont peut-être trop souvent distraits pendant le cours de l'année ; mais que ce silence ne soit pas seulement extérieur, n'entretenez volontairement dans votre esprit aucune pensée inutile et vaine ; fermez l'oreille au bruit des créatures, afin de goûter la douceur des choses célestes ; en un mot, soyez pour ainsi dire seul avec Dieu seul, lui disant comme le

Prophète : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.* - Parlez-moi pour m'apprendre à vous aimer et à vous mieux servir que je ne... (*lacune dans le document*)

[...] de piété : il n'approchait plus des sacrements que par habitude, sans préparation suffisante, sans goût, sans aucune envie d'en profiter pour devenir meilleur ; il les a reçus indignement et aussitôt il a perdu le sens, il a été frappé de mort spirituelle.

Voulez-vous éviter un pareil malheur ? Confessez-vous pendant la retraite, de manière à ce que cette confession répare ce qu'il peut y avoir eu de défectueux dans les autres. Et pour cela qu'avez-vous à faire ? Ce que nous faisons tous les ans pour disposer cette maison à vous recevoir : on recrépit les murailles, on relève les murs, on redresse les allées, on nettoie les chambres, on peint les fenêtres, les portes, les lambris. Y a-t-il une vitre cassée, on en met une autre ; manque-t-il une ardoise sur le toit, on appelle le couvreur pour en placer une nouvelle ; en un mot, il n'y a pas un coin

P. 2278

de la maison, pas un meuble, pas une pierre que l'on ne visite, afin de tout mettre dans l'ordre, afin que la maison soit à votre arrivée brillante de propreté, toute éclatante de blancheur.

Eh bien, à la fin de la retraite, Jésus-Christ viendra dans votre âme pour s'incarner en elle, pour y répandre l'abondance inépuisable de ses trésors ; ah ! préparez à votre Dieu une demeure digne de lui ; ôtez de votre cœur tout ce qui pourrait blesser ses regards ; lavez votre conscience, purifiez-la encore de toutes les souillures qu'elle a pu contracter autrefois, et particulièrement depuis l'année dernière ; pénétrez dans ses replis les plus cachés ; scrutez-en ses tristes profondeurs ; rendez-vous compte, non seulement de vos actions, mais de vos sentiments et de vos dispositions les plus intimes ; en un mot, renouvelez-vous entièrement : *renovamini, spiritu mentis vestræ*¹.

Si vous agissez ainsi, de bonne foi et sans chercher à vous tromper vous-mêmes sur rien, si vous portez d'une main ferme la cognée à la racine de l'arbre, comme parle le saint Évangile, oh ! que cette retraite vous sera douce, et que d'heureux fruits de salut vous en retirerez ! Quand s'achèveront ces pieux exercices, délivrés du poids de vos fautes, vous vous approcherez sans crainte de la table des justes ; vous y recevrez dans un cœur embrasé d'amour le corps et le sang de Jésus-Christ ; Jésus-Christ vous donnera sa paix, non telle que le monde la donne, cette paix ineffable qui surpasse tout sentiment, qui est l'avant-goût et le gage de cette paix éternelle... (*Document Inachevé*)

521

OUVERTURE DE RETRAITE : MOYENS D'EN PROFITER.

P. 2279

Que les pieux exercices de la retraite soient éminemment propres à sanctifier les âmes, c'est ce que l'expérience prouve et confirme tous les jours. Chaque jour, en effet, nous voyons dans les retraites de vieux pécheurs que rien n'avait pu ébranler ni véritablement convertir, se changer tout à fait, renoncer à leurs mauvaises habitudes, et devenir aussi fervents qu'ils étaient lâches, aussi ardents à servir Dieu qu'ils étaient hardis à l'offenser ; nous voyons les chrétiens mêmes dont la vie est habituellement régulière s'y purifier de leurs plus légères souillures ; les prêtres les plus édifiants s'y enflammer d'un nouveau zèle ; les religieux les plus saints y prendre la résolution et les moyens de devenir plus parfaits encore.

¹ Ep., 4, 23.

SERMONS

Mais, d'où vient donc l'efficacité des retraites ? Elle vient de ce que dans ces jours de grâce et de recueillement, nous sommes entièrement séparés de tous les objets qui nous dissipent et nous empêchent de réfléchir assez attentivement sur les grandes vérités du salut ; de sorte que nos oreilles, sourdes aux bruits du monde, n'écoutent plus seulement la voix qui retentit au-dehors, mais la vérité qui enseigne au-dedans, suivant cette belle promesse du divin Epoux à l'âme fidèle : *Je te conduirai dans la solitude, et là, je parlerai à ton cœur - ducam te in solitudine et ibi loquar ad cor tuum*¹.

Comprenez-le donc bien, M.E., une retraite n'est autre chose qu'un secret entretien avec Dieu, dans lequel Dieu nous parle pour nous apprendre ce qu'il est et ce que nous sommes, pour nous apprendre à réformer notre vie ; et dans lequel nous parlons aussi à Dieu pour lui exposer nos misères et en découvrir le remède, pour nous accuser de nos fautes et en obtenir le pardon.

P. 2280

En effet, avec quelle douceur et quelle force tout ensemble, de combien de manières diverses Dieu ne nous fait-il pas entendre sa voix dans une retraite ? D'abord, il nous parle par la bouche de ses ministres. Ce sont, suivant l'expression de saint Paul, des ambassadeurs qu'il nous envoie ; c'est en son nom, c'est avec toute son autorité qu'ils nous instruisent, qu'ils nous reprennent, qu'ils nous exhortent ; ce n'est point leur propre doctrine qu'ils prêchent, leurs propres maximes qu'ils nous donnent pour règle ; ils répètent ce qu'ils ont pour ainsi dire entendu dans le ciel, ce que Dieu même les charge de nous dire, sans qu'il leur soit permis d'y rien ajouter, ni d'en retrancher un iota, par complaisance ou par faiblesse : *quæ ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor*².

Quand donc ils viendront vous annoncer les volontés du Seigneur, non seulement soyez attentifs à leurs paroles, mais recueillez-les non dans votre mémoire mais dans votre cœur, avec un saint respect, comme une manne divine ; méditez-les une à une ; nourrissez-en votre âme ; qu'aucune d'elles ne vous échappe et ne demeure sans fruit. Aussitôt après qu'une instruction est achevée, ne pensez pas à l'application que les autres peuvent ou doivent s'en faire, mais à l'application que vous devez vous en faire à vous-mêmes. Dites humblement : ceci me regarde ; c'est bien moi plus que les autres qui ai mérité ce reproche, qui ai besoin de ce conseil ; c'est moi que Dieu daigne avertir en ce moment de se corriger de tel défaut, de travailler à acquérir telle vertu, de se garder de la vaine complaisance et de l'orgueil, d'être plus ferme contre les tentations des sens et contre les séductions du monde, de rejeter avec plus de soin tout ce qui peut souiller la conscience ou l'appesantir, d'être plus mortifié, plus obéissant et plus humble ; en un

P. 2281

mot, ne vous occupez point de vos Frères, mais regardez-vous comme seul ici devant Jésus-Christ qui peut-être n'a envoyé ici que pour vous seul le prédicateur que vous entendez.

N'est-ce pas, M.E., parce que vous n'avez pas agi de la sorte dans les retraites précédentes, qu'elles n'ont produit sur plusieurs, je le dis à regret, qu'une impression fugitive qui dès le lendemain s'est effacée ? Au lieu de rentrer sérieusement en eux-mêmes et de chercher de bonne foi à mettre en pratique les grandes vérités du salut qu'on leur rappelait, ils n'en ont tiré aucune conséquence ; nos discours ont frappé leurs oreilles sans occuper leur esprit ; dès lors ils leur ont été inutiles ; ils ont continué de vivre après la retraite comme ils vivaient auparavant : toujours froids et négligents, toujours sujets aux mêmes faiblesses, et peut-être plongés dans les mêmes désordres.

¹ Ez., 3, 22.

² Jn., 12, 50.

Qu'il n'en soit pas de même aujourd'hui, M.E. ! Je vous le répète, écoutez Dieu ; inclinez votre cœur aux paroles de sa bouche ; qu'elles tombent sur lui comme une douce rosée ; apportez aux instructions que nous vous donnerons de sa part, avec la simplicité et la docilité d'un petit enfant, un profond sentiment de la grandeur du maître souverain dont vous allez recevoir les leçons, et songez bien que plus tard il vous (en) demandera un compte rigoureux.

Cependant, dans la retraite, il ne vous parlera pas seulement par l'organe de ses ministres ; vos Frères eux-mêmes vous parleront par leurs exemples, si je puis m'exprimer ainsi, et leur ferveur servira à exciter la vôtre ; témoins de leurs efforts pour avancer dans la vertu, voudriez-vous rester en arrière ? N'entendez-vous (pas) comme eux la voix du Seigneur qui vous appelle et qui vous presse d'en finir avec le monde et avec le

P. 2282

péché ? Ne semble-t-il pas vous dire : Contemplez ceux de vos Frères qui sont fidèles à leur vocation ; voyez combien sont douces les consolations qu'ils goûtent. Quelle joie, quelle paix règnent au fond de leur âme ! Avec quel empressement ils profitent de la retraite pour achever de mettre ordre à leur conscience et pour devenir de plus en plus de parfaits religieux !

Pendant que vous étiez dans vos paroisses, vous étiez privés de ce secours ; maintenant que vous avez sous les yeux un spectacle si propre à vous édifier, à vous encourager, secouez donc votre langueur ; et vous aussi, en correspondant à la grâce de votre Sauveur, renouvez-vous dans l'esprit et dans l'amour de votre saint état.

Mais Dieu ne se sert pas seulement des exemples des bons Frères rassemblés dans cette maison, pour vous animer à suivre avec ferveur les exercices de la retraite ; l'exemple de ceux qui y assistaient l'année dernière et qui, par leur faute, n'assistent plus à celle-ci, doit faire sur vous une impression non moins vive. Hélas ! tandis que vous êtes tous réunis aux pieds de Jésus-Christ, qui vous regarde avec amour et vous bénit du fond de ce tabernacle, où sont les autres ? Errants au milieu du monde et de ses écueils, que sont-ils devenus ? Leur chute est semblable à celle de nos premiers parents ; Adam et Eve, séduits par le démon de l'orgueil, dirent : *Mangeons du fruit de l'arbre de la science*, et à peine y eurent-ils touché qu'ils ouvrirent les yeux et rougirent de se trouver nus. De même, ces malheureux Frères ont dit : Soyons libres, prenons un état plus élevé ; et à peine ont-ils quitté celui auquel la divine Providence les avait appelés, qu'ils ouvrirent aussi les yeux ; ils voient mais trop tard que rien de ce qu'ils avaient imaginé n'était réel ; ils reconnaissent qu'ils se sont plongés dans une misère irrémédiable. Quel affreux avenir ils se préparent ! En eux

P. 2283

s'accomplira cette menace du prophète : Vous avez abandonné le Seigneur, vous avez rejeté sa parole ; le Seigneur vous rejettera et vous abandonnera à son tour - *quia projecisti verbum Domini, Dominus projiciet te*¹.

Oh ! combien déplorable est leur sort ! L'un d'eux vint me trouver au mois de juin dernier à Malestroit ; que me demandait-il ? un certificat pour prendre quelque état honorable ? Non, sans doute ; car il ne pouvait ignorer que je n'en donne jamais aux Frères qui ont violé leurs vœux ou qui, par leur mauvaise conduite, ont mérité d'être renvoyés de la congrégation ; mais, flétri par ce renvoi même qu'il ne pouvait cacher, on refusait de l'admettre dans le port de Lorient comme simple ouvrier, à moins que je n'écrivisse en sa faveur au chef des travaux ; et c'était là la dernière grâce qu'il sollicitait de moi, de moi qui fus son père, et qui ne pouvais plus l'appeler "mon enfant" ! ... Emu de pitié, je n'hésitai point à lui rendre ce triste service ; mais en voyant ce malheureux jeune homme, sans asile, sans

¹ 1 S., 15, 26.

SERMONS

ressource, sans pain, réduit comme l'enfant prodigue à envier dans sa misère la nourriture des animaux immondes, en comparant sa position présente à sa position passée, je disais en moi-même : mon Dieu, est-il donc possible que l'on s'aveugle jusqu'au point de vous quitter et de renoncer à l'abondance et aux délices de votre sainte maison pour retourner dans une terre maudite, toute couverte de périls et de douleurs ? Comment se fait-il qu'après avoir été au nombre de vos serviteurs, et après avoir reçu à ce titre les dons célestes, on s'en dépouille et on redevienne l'esclave du monde ?

Il faut que je vous le dise, M.E. ; ce n'est pas tout d'un coup, mais par degrés insensibles qu'on en vient là ; il n'est aucun de ceux qui sont tombés de la sorte, qui ne se crussent à l'abri d'une pareille chute, et qui n'eussent mille

P. 2284

fois protesté de leur attachement à leur vocation ; comment donc l'ont-ils perdue ? Hélas ! c'est que peu à peu ils ont laissé la piété se dessécher au fond de leur âme ; dès lors, on ne remplit plus ses devoirs qu'à regret, avec ennui et dégoût ; on n'observe plus exactement la règle ; on se permet des jeux, des promenades, des entretiens défendus ; l'esprit s'affaiblit et s'égaré ; des rêves d'ambition et de fortune l'agitent ; on éprouve un malaise indéfinissable ; on se persuade qu'aussitôt rentré dans le monde, on sera délivré de ce fardeau accablant. Loin de recourir à ses supérieurs et de leur demander de salutaires conseils, on n'a plus en eux de confiance ; on s'imagine follement qu'ils ont intérêt à nous retenir ; on dissimule, on se cache, on craint de rencontrer leurs regards. - Mon Dieu, quand un pauvre Frère est dans cet état, hélas ! il n'y a plus pour lui d'espérance de retour ; il est perdu, il est mort.

Je me trompe, M.E., il lui reste une dernière ressource ; qu'il se confesse avec humilité, avec franchise ; qu'il se réfugie, pour ainsi dire, dans le tribunal de la miséricorde ; et la voix de Dieu se fera de nouveau entendre à son cœur.

Ici, M.E., je dois vous rappeler une vérité de foi à laquelle on fait trop peu d'attention : Jésus-Christ est toujours vivant dans ses prêtres, et par conséquent quand nous nous confessons, c'est à Jésus-Christ que nous faisons l'humiliant aveu de nos infidélités et de nos misères ; c'est Jésus-Christ qui nous redresse, qui nous instruit, qui nous guérit et nous pardonne par le ministère de ceux qu'il a associés dans le temps à son sacerdoce éternel. Voilà pourquoi il y a tant de grâce et d'onction attachées aux moindres paroles qui nous sont dites dans le tribunal sacré de la pénitence, surtout dans le temps des retraites où nous sondons nous-mêmes avec plus de soin les plaies et la corruption

P. 2285

de notre conscience. Mais, qu'arrive-t-il souvent aux personnes pieuses qui font, comme vous, des confessions fréquentes ? Elles sont quelquefois moins pénétrées que les autres des sentiments que devrait leur inspirer cette présence mystérieuse de Jésus-Christ dans ses ministres ; elles ne voient que l'homme ; elles s'inquiètent de ce qu'il pensera d'elles ; jalouses de son estime, elles craignent de s'avouer aussi coupables qu'elles le sont réellement ; et s'il leur arrive de commettre un péché dont elles aient à rougir, leur imagination leur en exagère la honte, et dans leur trouble, elles n'osent le confesser tel qu'il est. Quelle pitié !

Cependant puisqu'il en est ainsi, il faut bien chercher quelque remède à un si grand mal ; et c'est pour cela que, dans toutes les communautés religieuses, il est d'usage de faire chaque année une retraite dans laquelle après avoir examiné si l'on ne s'est pas fait une fausse conscience, on rend compte de ses dispositions actuelles, et s'il est nécessaire de ses confessions passées, à des confesseurs extraordinaires ; ceux-ci inspirent ordinairement plus de confiance ; on est plus à l'aise avec eux ; et dès lors, il est bon de s'y adresser de préférence, afin qu'il en coûte moins, pour éviter plus facilement toute espèce de dissimulation dans un acte dont la sincérité fait tout le mérite, ou plutôt dont elle est la

condition essentielle. Je ne saurais donc trop vous exhorter à profiter de ce secours qui vous est offert, pour rentrer en paix avec vous-mêmes en rentrant en grâce avec Dieu. Choisissez avec une pleine liberté le confesseur que vous aurez jugé le plus propre à éclairer vos doutes et à vous conduire dans les voies du salut ; mais ensuite, ouvrez-lui votre âme sans détour ; rapportez-vous-en sans réserve à ses décisions, et obéissez-lui comme à Dieu même. Souvenez-vous qu'il tient la place de celui qui a dit : *Apprenez de moi que je suis doux*, et qui invitait à venir à lui, pour être consolés, ceux qui étaient abattus, languissants, chargés de travail et de misères. Tout à l'heure,

P. 2286

nous gémissions ensemble sur la destinée de quelques Frères infidèles à leur vocation ; mais quelle a été la cause de leurs égarements ? N'est-ce pas le défaut de confiance en ceux que Dieu leur a donnés pour guides ? Oui, leur chute a été le châtiment de leur défaut de soumission et d'humilité ; ils ont voulu marcher seuls, et ils sont tombés ; cela était inévitable. Vous seriez exposés au même malheur, mes enfants, si par une autre sorte d'illusion, vous vous imaginiez que Dieu vous fera connaître directement et sans intermédiaire ses desseins sur votre âme. Rien n'est plus contraire à l'ordre ordinaire de sa Providence ; et il y aurait de votre part une étrange présomption à supposer qu'il fera pour vous ce qu'il ne fait presque jamais pour personne ; nul doute cependant, qu'à l'exemple du Roi-Prophète, vous ne deviez écouter ce que le Seigneur dit en vous ; mais prenez garde de confondre la voix de Dieu avec celle de vos désirs. Afin de discerner l'une de l'autre, priez beaucoup et soumettez-vous toujours au jugement de ceux qui ont grâce pour distinguer les impressions qui viennent du Ciel des impressions qui sont produites par l'esprit de mensonge, qui se transforme souvent en Ange de lumière pour nous séduire.

Ah ! si votre confession est bonne, si votre volonté d'être tout à Dieu est sincère, si pendant la courte durée de cette retraite, vous prenez pour l'avenir de saintes et fortes résolutions, si pour les réaliser, vous suivez exactement ce qui vous sera prescrit, soit par les prédicateurs qui vous annonceront la parole de Dieu, soit par le confesseur auquel vous vous adresserez, mes Frères, votre bonheur et votre salut sont assurés.

Chers enfants, je vous le dis en vérité, c'est là mon unique désir et l'unique objet de mes efforts ; soyez des saints et vous ferez des saints, et votre ciel en sera plus riche et plus beau ; gagnez le ciel, et les petits enfants qui vous sont confiés, y arriveront avec vous, le partageront avec vous. Courage, mes Frères bien-aimés ; encore un moment de combats et vous serez délivrés, et vous saisirez l'immortelle couronne ; un triomphe éternel, une éternelle joie, sera la récompense de vos travaux et le prix de votre persévérance.

522

OUVERTURE DE RETRAITE CONDITIONS POUR EN PROFITER.

P. 2287

Au moment où nous ouvrons cette retraite, il serait inutile sans doute de chercher à vous convaincre de l'importance des pieux exercices que vous allez faire ; car il n'y a aucun de vous qui n'en soit persuadé d'avance, et à qui l'expérience ne l'ait déjà appris. Oui, nous le savons tous, c'est dans la retraite que notre conscience se purifie, que notre ferveur se ranime, que tout notre être en quelque sorte se renouvelle ; c'est là que déjà, plusieurs fois, Dieu nous a manifesté ses volontés, et qu'il nous les découvrira encore si nous écoutons sa voix avec une véritable simplicité de cœur ; c'est là, enfin, que profondément touchés de la grâce, nous prendrons des résolutions efficaces pour réformer notre vie et pour acquérir les vertus qui nous manquent.

SERMONS

Mais, pour que la retraite produise ces heureux fruits, que faut-il donc ? Deux choses sont nécessaires : 1mt. sentir vivement le besoin qu'on en a et avoir le désir sincère d'en profiter ; 2mt. ne négliger aucun des moyens de salut qui nous y sont offerts.

Je dis, 1mt. , qu'il faut sentir le besoin qu'on en a et avoir le désir sincère d'en profiter ; or, souvent il arrive que cette disposition essentielle manque à plusieurs de ceux qui font des retraites ; ils y viennent parce que c'est un point de règle, parce que c'est l'usage ; mais ils n'y apportent point un profond sentiment de leurs maux spirituels ;

P. 2288

et par conséquent ils ne cherchent ni à les connaître ni à les guérir.

C'est surtout aux personnes consacrées à Dieu par état que s'applique la triste réflexion que je fais en ce moment ; quand les simples fidèles quittent leurs maisons, leurs familles, interrompent leurs travaux pour aller en retraite, qu'est-ce qui les y conduit ? Qu'est-ce qui les détermine à s'imposer tant de gêne, à faire tant de sacrifices ? N'est-ce pas la résolution qu'ils ont prise et quelquefois depuis longtemps méditée, de mettre ordre à leur conscience et d'en finir avec le péché ? Ils se sont dit dans le secret de leur conscience : jusqu'ici nous n'avons pas vécu comme nous devons vivre ; il est temps de commencer ; allons à la retraite, Dieu nous y attend ; là, mieux qu'ailleurs, nous nous instruirons de sa loi ; nous aurons le loisir d'examiner en détail cette foule innombrable de fautes diverses que nous avons commises autrefois ; nous nous en confesserons plus facilement ; notre confesseur lui-même sera plus attentif à découvrir les causes de nos rechutes sans cesse renaissantes ; et, à l'aide de ses sages conseils, nous sortirons enfin des voies criminelles où nous marchons depuis tant d'années.

Pleins de cette espérance et de ce désir, avec quel religieux respect et quelle humble docilité n'écoutent-ils pas tout ce qu'on leur dit, soit du haut de nos chaires, soit dans le tribunal sacré de la pénitence ! Quels changements

P. 2289

ne s'opèrent-ils pas dans leurs mœurs, et dans toutes leurs habitudes ? - Eh bien, voilà nos modèles ; comme eux, rentrons en nous-mêmes sérieusement ; ne nous faisons grâce sur rien ; si nous n'avons pas à nous reprocher des désordres grossiers et des scandales, hélas ! que d'autres sujets n'avons-nous pas de gémir ? Les vices de l'esprit, qui sont particulièrement les nôtres, ne déplaisent-ils donc pas à Dieu infiniment plus que les fautes ordinairement toutes matérielles dont les autres chrétiens ont à se corriger ? Ne sommes-nous pas plus coupables qu'eux, parce que nous avons eu plus de lumières et que nous sommes exposés à des tentations moins violentes ? Le compte que nous aurons à rendre à Dieu au dernier jour ne sera-t-il donc pas d'autant plus sévère qu'il nous a prodigué plus de secours pour atteindre cette haute perfection à laquelle il a daigné nous appeler avec tant d'amour ?

Oui, la retraite nous est nécessaire ; personne de vous n'en doute ; mais, qu'y a-t-il à faire pour en profiter ? Il faut y apporter un esprit de recueillement, un esprit de prière et de componction.

1mt. L'esprit de recueillement : je n'ai pas besoin de [...]

2mt. L'esprit de prière : c'est par la prière que l'on obtient tout ; et quand l'Écriture nous raconte pour ainsi dire l'histoire de cette grande retraite, modèle de la nôtre, que les apôtres firent avec la

P. 2290

très sainte Vierge dans le cénacle, que nous dit-elle ? Elle nous dit qu'ils persévéraient dans la prière ; et nous aussi, prions donc avec ardeur et persévérance, avec sincérité, du fond de l'âme, et non par habitude et en quelque sorte pour la forme ; prions, et à la fin de ces pieux exercices, nous serons des hommes nouveaux.

Pour le devenir, une troisième chose nous est indispensable, c'est de se bien confesser, c'est-à-dire de se confesser avec une componction véritable ...(*Document inachevé*). .

523

CONDITIONS POUR PROFITER DE LA RETRAITE.

P. 2291

M.F., vous le savez, et chaque année on vous le rappelle : la retraite est tout à la fois le meilleur des préservatifs et le plus efficace des remèdes contre le relâchement ; mais pour qu'elle vous en préserve ou qu'elle vous guérisse, il ne suffit pas d'y assister ; il en est de la retraite comme des autres grâces, il faut y correspondre ; il faut vouloir en profiter pour en profiter réellement.

La plupart d'entre vous avez déjà plusieurs fois reçu cette grâce. Réglons nos comptes. Comparez ce que vous êtes aujourd'hui à ce que vous étiez au noviciat. Vos beaux jours ne sont-ils pas les (premiers) ? Eh bien, entre vous et moi nous pouvons tout dire : en êtes-vous devenus moins imparfaits depuis la retraite dernière ? moins tièdes dans le service de Dieu ? moins négligents dans l'accomplissement de vos devoirs ? Je vous fais cette question ; c'est à vous d'y répondre dans le secret de votre conscience ; faites là-dessus un sérieux examen, si humiliant que puisse en être pour vous le résultat ; et si vous reconnaissez qu'au lieu d'avancer dans la perfection après tant de retraites vous êtes toujours restés également lâches dans la pratique des vertus propres à votre saint état, si ce fonds d'indolence et d'infidélité qui était en vous auparavant est resté le même après, c'est un signe certain que vous avez bien criminellement abusé des dons de Dieu, et vous devez trembler à la seule pensée que vous pourriez en abuser encore, car enfin, mes enfants, n'en doutons pas Dieu punit avec une sévérité impitoyable (si j'ose m'exprimer ainsi) le religieux qui abuse des moyens particuliers de salut qui lui sont offerts ; il le frappe d'aveuglement,

P. 2292

d'endurcissement, et après l'avoir tant de fois inutilement averti, il l'abandonne à son sens réprouvé.

Mes enfants, n'écoutez pas cette parole sans en être effrayés ; elle doit pénétrer de terreur jusque dans la moelle des os les plus justes d'entre vous. Il n'y a pas un seul Frère qui n'ait fait au moins une bonne retraite ; mais, après en avoir fait une ou même plusieurs bonnes, il suffirait qu'il en fît une mauvaise pour que sa perte devînt irrémédiable.

Quiconque, après avoir reçu les lumières les plus pures et les plus vives de l'Esprit Saint, retourne à ces idoles auxquelles il avait renoncé, et qu'il avait même brisées de ses mains, commet le péché contre le Saint-Esprit, péché dont l'apôtre saint Paul n'a pas voulu nous indiquer l'expiation et le remède (quoiqu'il y en ait) de crainte d'affaiblir en nous l'horreur qu'il voulait nous en donner.

Mais, j'augure mieux, mes enfants, de vos dispositions présentes et de l'œuvre de votre salut ; non ce ne sera pas en vain que vous aurez reçu dans cette retraite-ci un surcroît de lumière et tant de grâces nouvelles.

Après avoir écouté pendant ces pieux exercices les avertissements salutaires qui vous seront donnés, vous prendrez la résolution ferme et désormais inébranlable de les mettre en pratique et de devenir enfin de bons et fervents religieux : après avoir retrouvé par une confession sincère la paix du cœur, vous ne voudrez plus déchoir d'un état aussi doux ; vous imitez les trois disciples que le Sauveur avait pris avec lui pour être témoins de sa gloire sur

SERMONS

P. 2293

le Thabor, et qui ne voulaient plus descendre de cette montagne sacrée. Vous direz comme eux : *Seigneur, il est bon d'être ici.*

Et vous craindrez moins la mort que vous ne craindrez de perdre, avec les trésors de la justice que les sacrements vous auront rendus, les heureux fruits qu'elle produit ; vous goûterez le bonheur de ne plus entendre les bruits du monde et d'être plus à l'abri que nulle part ailleurs. Vous prendrez avec plus d'empressement, plus d'ardeur que jamais tous les moyens de conserver votre bonheur, de soutenir votre faiblesse et de vous préserver des chutes que votre règle vous indique, et ainsi, après avoir triomphé de toutes vos langueurs, de toutes vos faiblesses, et chaque jour croissant en vertu, en régularité, en mérite, vous couronnerez par la persévérance la sainte résolution que vous avez prise et que vous aurez renouvelée de vous consacrer uniquement à Dieu.

Tels sont mes vifs désirs ; puissent-ils s'accomplir dans toute leur étendue ! Puisse cette retraite être encore plus fervente que ne l'ont été nos retraites précédentes ! Soyez des saints !

524

AVIS POUR LA RETRAITE ESPRIT RELIGIEUX.

P. 2294

Au commencement de chaque retraite, je vous donne quelques avis sur la manière de la bien faire ; or j'aime à croire que vous avez conservé le souvenir de ce que je vous ai dit tant de fois sur ce sujet et qu'en conséquence il serait inutile de vous recommander de nouveau de passer ces saints jours dans un profond recueillement et de vous occuper uniquement de votre salut éternel, d'être exacts à garder le silence, attentifs aux instructions que vous allez entendre et sincères dans l'accusation de vos fautes. Mais je veux vous exhorter à ne négliger aucun des moyens qui vont vous être offerts pour renouveler en vous l'esprit religieux, car c'est là le but que je désire que vous vous proposiez spécialement dans cette retraite-ci.

L'esprit religieux, vous le savez, consiste dans un complet renoncement à soi-même et dans une ferme volonté d'être à Dieu sans réserve ; or, voilà ce que l'on (ne) comprend plus et voilà ce qu'il importe pourtant de bien comprendre, aujourd'hui plus que jamais.

En effet, M.E., vous avez à livrer de grands combats dans ces jours mauvais ; le démon, que le saint Évangile appelle le *fort armé*, est déchaîné contre vous ; mille tentations diverses vous assiègent ; mille obstacles sans cesse renaissants s'opposent au bien que vous êtes appelés à faire. Or, comment triompherez-vous dans cette guerre ? c'est-à-dire comment conserverez-vous votre vocation, à laquelle est attaché votre salut et le salut de tant de pauvres petits enfants ? Comment se soutiendra, au milieu de difficultés si nombreuses, et malgré de si violentes attaques, la belle et grande œuvre à laquelle vous vous êtes consacrés ? Comptez-vous pour cela sur vos talents, sur

P. 2295

vos talents, ou sur les talents et l'esprit des autres ? Non, ce serait une espérance vaine ; écoutez ce mot de l'Esprit Saint : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra*¹.

C'est notre foi qui vaincra le monde ; or, notre foi, c'est de ne savoir que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié ; c'est de vouloir être crucifié comme lui et avec lui ; c'est de présenter notre tête pour qu'on la couronne d'épines ; c'est de donner nos pieds et nos mains à ceux qui

¹ 1 J., 5, 4.

nous les demandent pour les percer de clous ; c'est que notre corps soit flagellé, notre bouche abreuvée de vinaigre et notre cœur percé d'une lance ; c'est d'entendre autour de nous, comme Jésus-Christ sur la croix, des hommes dont les paroles nous insultent, et qui se rient de nos douleurs : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra*. Tel est l'esprit religieux.

M.E., je le répète, il faut que dans cette retraite, tous sans exception, se pénètrent de cet esprit-là, ou plutôt qu'ils prient le bon Dieu et qu'ils lui demandent avec une humilité profonde et une vive ardeur de les en pénétrer.

Quiconque aura un esprit différent, quiconque ne sera pas religieux, je ne dis pas seulement de nom et d'habit, mais religieux dans toutes ses pensées, dans toutes ses habitudes, religieux jusque dans la moelle des os, pourra servir à notre œuvre pendant une année ou deux, mais il ne persévéra pas ; sa place n'est pas ici.

Il aime la gloire : qu'il coure après elle ! l'insensé, il ne recueillera que des louanges empoisonnées, ou plutôt il ne trouvera que la honte. Il aime l'argent : il n'amassera que des misères ; il se donne en spectacle à la dérision publique : il ne tardera guère à tomber jusqu'au fond de l'abîme

P. 2296

d'où l'on ne revient plus. Il aime son repos : il se fait une grande affaire d'avoir la moindre chose pénible à supporter, soit de la part des habitants de la maison où il demeure, soit de la part de ses confrères ; il n'a aucune vertu, il se dépite, il se plaint ; une servante qui gronde, un petit enfant qui babille et qui crie ; en voilà plus qu'il n'en faut pour abattre son courage et déconcerter ses résolutions et son zèle. Eh bien, le repos qu'il cherche, il n'en jouira nulle part, parce qu'il n'y en a de parfait pour personne sur la terre. Séduit par les charmes de la nouveauté, il s'imaginera toujours devoir être ce qu'il n'est pas ; en changeant de position, il ne fera que changer de supplice, de sorte que toujours mécontent le lendemain du parti qu'il a pris la veille, il deviendra semblable à ces nuées sans eau dont parle l'Apôtre, que les vents agitent à leur gré.

Certes, ce ne sont point de pareils hommes qu'il nous faut, dans aucun temps, mais particulièrement dans celui-ci ; il nous faut des esprits mûrs, capables d'une résolution, qui sachent prendre un parti, et qui, la droite voie une fois connue, ne s'en détournent pas parce qu'ils éprouvent un désagrément, ou parce qu'on leur donne d'imprudents conseils. Il nous faut des âmes fortes, qui soient au-dessus d'un dégoût, d'un obstacle, d'un péril, ou de leur propre faiblesse. Il nous faut des gens sensés qui ne se conduisent pas par caprice, mais par des règles de foi et qui ne commencent pas à bâtir pour laisser là l'édifice imparfait. Il nous faut, en un

P. 2297

mot, des Frères remplis de l'esprit de sacrifice, qui n'aient qu'une pensée et qu'un désir, le désir de gagner le ciel en se donnant à Dieu sans réserve et sans retour, en s'immolant chaque jour eux-mêmes pour sa gloire. Qu'on les place ici, qu'on les place ailleurs, peu leur importe ; que le monde les applaudisse ou qu'il les blâme, peu leur importe ; Dieu seul est leur devise ! Que les ennemis de la religion se fassent leurs ennemis personnels, et qu'ils soient persécutés, peu leur importe ; ou plutôt, c'est alors qu'ils se réjouissent se souvenant que le disciple n'est pas au-dessus du Maître, que Jésus-Christ a voulu souffrir avant nous, et que c'est au fond de la nuit, dans l'angoisse et le délaissement, que commença l'accomplissement du grand mystère du salut, consommé bientôt après sur la croix.

Je finis, M.E., en vous conjurant de nouveau de vous appliquer, dans cette retraite, encore plus que vous ne l'avez fait dans les retraites précédentes, à devenir de parfaits religieux tout à fait morts à vous-mêmes et au monde. Daigne le Seigneur faire de vous des hommes selon son Cœur, dévoués à son Église, détachés d'eux-mêmes, pauvres en esprit, humbles, zélés, prêts à tout entreprendre et à tout souffrir pour répandre sa parole, étendre son

SERMONS

règne et allumer dans le monde ce feu divin que Jésus-Christ est venu y apporter, ce feu purificateur et nourrissant, cet amour immense, inénarrable, qui est la vie céleste. Vous avez été appelés à quelque chose de grand ; ayez sans cesse sous les yeux cette haute vocation, pour travailler à vous en rendre dignes.

525

OUVERTURE DE RETRAITE SUR LE RELÂCHEMENT.

P. 2298

Encore une retraite ! Encore une grâce après tant de grâces ! Comment avez-vous profité des premières, et comment profiterez-vous de celle-ci ? Sans doute, le plus grand nombre des Frères qui m'entendent, si ce n'est tous, dans la première retraite à laquelle ils ont assisté, eurent bien soin de mettre ordre à leur conscience par un aveu sincère de leurs péchés. Et quand ils prirent leurs premiers engagements, ce fut avec un véritable désir d'y demeurer à jamais fidèles ; cependant, ne s'en rencontre-t-il pas plusieurs qui, d'une retraite à l'autre, au lieu d'avancer dans les saintes voies de la perfection, comme ils le devaient et comme ils se l'étaient à eux-mêmes promis, sont tombés dans un relâchement qui, chaque année devient plus déplorable et plus effrayant, sans que néanmoins ils s'en inquiètent et s'en effraient ? Voulez-vous savoir si vous n'êtes pas de ce nombre ?

Rappelez-vous de ce que vous avez éprouvé dans la première retraite que vous eûtes le bonheur de faire en entrant dans la Congrégation, et comparez vos dispositions d'alors à vos dispositions d'aujourd'hui ; oh ! combien votre première retraite fut fervente ! Recueillez vos souvenirs ; ces souvenirs-là sont doux ! Vous veniez ici, n'est-il pas vrai ? avec l'intention franche et la résolution ferme de tout quitter pour Dieu : parents, amis, fortune ; de vous consacrer sans réserve au service du Sauveur Jésus, et de vous dévouer tout entier à sa gloire ; l'idée seule que vous auriez pu devenir inconstants vous causait une peine extrême ; vous vous félicitiez d'être

P. 2299

sortis du monde, de ce monde si plein de périls où peut-être déjà vous aviez fait tant de chutes ; vous entriez dans la Congrégation avec une grande joie, et comme dans un port tranquille où vous seriez à l'abri des orages des passions ; votre unique crainte était de n'y pas rester toujours ; aussi avec quel soin vous examinâtes votre vie entière, afin de vous purifier de toute souillure ! que de larmes vous répandîtes sur vos anciens péchés ! avec quelle attention et quelle docilité vous écoutiez nos instructions et nos avis paternels ! avec quels saints transports et quelle vive confiance vous prîtes au pied de cet autel l'engagement de garder les règles de l'Institut dont vous vouliez devenir membres !

Au moment où vous vous sentîtes liés de ces chaînes heureuses, ne fûtes-vous pas comme inondés de ces consolations ineffables qui sont, en quelque sorte, l'avant-goût du bonheur réservé au siècle futur ? En un mot, ce jour ne fut-il pas le plus beau jour de votre vie ? Hélas ! pourquoi faut-il qu'il se soit si vite écoulé ? Oh ! mon Dieu, il m'est pénible de le dire, et cependant, je le dirai : dès la retraite suivante, la ferveur de quelques-uns avait déjà diminué ; leur esprit était troublé ; leurs résolutions chancelantes. A la retraite qui vint après celle-ci, le mal avait augmenté, leur vocation était ébranlée, leur piété presque éteinte ; et ainsi, par degrés insensibles, de retraite en retraite pour ainsi dire, leur cœur s'est desséché, endurci, si bien que, résistant de plus en plus à la grâce, ce qui devait les rendre meilleurs n'a servi qu'à les rendre plus coupables.

P. 2300

Ah ! de même que les enfants d'Israël captifs sur les bords du fleuve de Babylone pleuraient en se ressouvenant de Sion, pleurez, mes Frères, en vous ressouvenant de ce que vous avez été et en pensant à ce que vous êtes ! Dites : il y a trois ans, cinq ans, dix ans que les portes de ce pieux asile s'ouvrirent pour me recevoir ; tout mon désir était d'y vivre et d'y mourir en religieux ; hélas ! maintenant, un secret ennui s'est emparé de mon âme ; ce qui me plaisait, me ravissait alors, me fatigue et me blesse ; il semble qu'en moi tout soit changé ; non, je ne suis plus le même homme ; j'aimais, je respectais ma règle. Oh ! qu'elle m'était chère ! je la relisais souvent, et toujours avec un plaisir, un intérêt nouveau ; maintenant, je cherche à l'oublier parce qu'elle n'est plus pour moi qu'une gêne, un pesant fardeau ; je la traîne comme un joug. J'aimais mes supérieurs et j'avais recours à eux dans tous mes embarras, dans toutes mes peines ; j'étais avide de leurs conseils ; et exact à leur rendre compte de mon intérieur ; la moindre de leurs paroles dissipait mes doutes, fixait mes incertitudes ; maintenant, j'éprouve une triste répugnance à leur ouvrir mon cœur ; je leur dissimule mes fautes, mes tentations, mes projets, mes pensées d'avenir ; je fuis leurs regards ; et quand ils me disent, comme autrefois le Seigneur à Adam : *Adam, où es-tu ? Adam ubi es ?* comme Adam, je me cache, je m'enveloppe de ténèbres ; le zèle et l'amour de mon père m'importunent ; je m'en plains et j'en murmure.

P. 2301

Autrefois, je faisais mes délices des exercices pieux, de la prière, des offices de l'Église, des bonnes et édifiantes lectures, des conversations saintes ; je m'alarmais des moindres péchés, et s'il arrivait que par ma faute je fusse privé de la communion, je m'efforçais de m'en rendre digne au plus tôt, en réformant ma conduite. Maintenant, je n'ai plus de goût que pour les choses vaines et curieuses ; je ne lis plus avec intérêt que les livres propres à m'amuser et à me dissiper ; les entretiens des personnes du monde sont les seuls qui aient de l'attrait pour moi ; j'ambitionne les louanges ; je regrette qu'il ne me soit pas permis de partager leurs plaisirs ; leur état me semble préférable au mien, et je me rapproche le plus possible du leur ; en un mot, ma foi s'affaiblit de plus en plus, et, si je n'y prends garde, je finirai par la perdre, comme tant d'autres qui eux aussi ne sont pas alarmés de son affaiblissement, et qui même ne se sont pas, pour ainsi dire, aperçus de ce dépérissement intérieur, auquel il n'y a plus aujourd'hui de remède.

M.E., si quelques-uns de vous se reconnaissent dans le portrait que je viens de peindre, c'est déjà une grande grâce que Dieu leur fait ; car la première chose pour se guérir est de connaître son mal et d'en gémir ; loin donc de se décourager, ils doivent dès le commencement de cette retraite déchirer d'une main ferme les voiles dont leurs plaies sont couvertes, les sonder sans crainte jusqu'au fond ; et si hideuses, si profondes qu'ils les trouvent, il ne faut pas qu'ils se désespèrent ;

P. 2302

mais au contraire il faut qu'ils soient bien convaincus que Dieu est tout prêt à renouveler en leur faveur les miracles de miséricorde qu'il a déjà opérés pour eux, si, s'humiliant devant lui, ils implorent avec des larmes sincères leur pardon, et si dans cette retraite ils prennent, une bonne fois, la résolution et les moyens de se changer.

Ah ! qu'aucun de vous n'hésite à profiter de la retraite pour ressusciter en lui sa première vocation et sa première ferveur ; tout ici vous y invite ; voyez donc : vous êtes environnés de ces Frères avec qui vous passâtes si doucement le temps trop court de votre noviciat, et qui vous disent bien mieux par leurs exemples que je ne puis vous le dire par mes discours, qu'au lieu de regarder en arrière, vous devez vous élaner en avant et toujours tendre à une perfection plus haute ; vous retrouvez ici les anciens de la congrégation dont vous avez

SERMONS

reçu souvent de si sages conseils ; les voûtes de cette chapelle ont entendu vos premiers serments ; voilà l'autel devant lequel vous les avez prononcés ; et enfin, mes si chers petits enfants, il vous est donné d'entendre encore une fois, et qui sait si elle ne sera pas la dernière, la voix de votre vieux père.

Pauvres enfants, vous aviez deux pères ; l'un a été ravi à votre amour¹ ; consolez celui qui vous reste par votre docilité, par votre persévérance ; et augmentez, s'il se peut, dans le ciel la joie de celui que vous avez perdu, en travaillant à acquérir toutes les vertus dont il fut au milieu de vous le modèle, en mettant

P. 2303

en pratique les conseils qu'il vous a donnés pendant 22 ans à chaque retraite², pour devenir des saints.

526

OUVERTURE DE LA RETRAITE DES FRÈRES. 1833.³

P. 2304

Chaque fois que vous vous réunissez pour la retraite, je vous entretiens de l'œuvre à laquelle vous vous êtes dévoués, et je vous remets sous les yeux quelques-uns des motifs qui doivent vous convaincre de sa grande importance ; mais, aujourd'hui, M.C.E., il serait inutile d'insister sur ce point-là ; les faits dont vous êtes tous les jours témoins, parlent assez haut et prouvent mieux que je ne pourrais le faire par mes discours que la conservation de la foi dans notre province de Bretagne dépend du succès de vos humbles travaux. En effet, n'est-il pas vrai ? vous ne rencontrez personne qui n'en soit convaincu : comment ne le seriez-vous pas vous-mêmes ? Vous savez avec quelle ardeur et les évêques, et les prêtres, et les conseils municipaux chrétiens⁴, et les pères de famille, me pressent de leur donner des Frères pour sauver les générations naissantes de la double corruption des mauvaises doctrines et des mauvaises mœurs ; vous voyez de vos yeux comme on vous accueille dans les paroisses et combien de sacrifices on s'impose pour fonder et pour soutenir nos établissements ; d'un autre côté, vous n'ignorez pas que si vous avez des ennemis, ces hommes sont en même temps ennemis de la religion, et que s'ils s'efforcent vainement d'empêcher nos écoles de se multiplier, c'est qu'ils jugent comme nous-mêmes qu'elles seules peuvent mettre un véritable obstacle à l'exécution et au succès de leurs projets impies ; eux-mêmes vous rendent donc ainsi un bel hommage ; et rien ne manque à votre gloire, puisque vous jouissez tout à la fois et de l'estime des bons et de la haine des méchants.

Mais, plus les accroissements de la congrégation sont rapides, plus nous avons à craindre qu'elle ne s'affaiblisse, et que le relâchement ne s'y introduise, et il s'y introduirait, n'en doutez pas, si nous ne redoublions pas de vigilance et de soins pour y maintenir dans

P. 2305

toute sa pureté l'esprit primitif et l'exacte observance de la règle. Jusqu'ici, je n'ai eu sur ces deux points que des éloges à vous donner ; les fautes ont été rares, et si quelques-uns en ont commis, je rends publiquement cette justice : dociles à mes conseils, ils les ont promptement réparées, ou ils sont sortis de la congrégation, grâce à Dieu ; mais, comme vous allez, du moins pour la plupart, vous trouver dans une position nouvelle, vos écoles devenant

¹ L'abbé Gabriel Deshayes est décédé le 28 décembre 1841, ce qui donne une indication de date pour ce sermon.

² La grande retraite commune d'Auray eut lieu en 1820.

³ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

⁴ La loi du 28 juin 1833, sur l'enseignement primaire, avait donné aux conseils municipaux le droit d'opter pour un instituteur laïc ou ongréganiste.

communales ; comme vos rapports avec les laïcs vont devenir plus fréquents qu'ils ne l'ont été jusqu'ici, pardonnez à votre pauvre père, il s'effraye parce qu'il ne saurait se dissimuler qu'il en résultera pour vous des tentations et des dangers que vous ne connaissez pas encore et contre lesquels il est nécessaire qu'il vous prémunisse dans cette retraite.

Et d'abord, pour gagner la confiance des communes, pour triompher de vos adversaires qui sont ceux de la religion elle-même, vous serez obligés d'élever votre propre instruction, et de donner plus que jamais de l'éclat à vos écoles ; mais n'oubliez jamais que votre mission est avant tout, en faisant des chrétiens, de faire des saints, et que c'est là ce qui vous distingue essentiellement des autres maîtres dont l'objet principal est d'enseigner les sciences humaines pour de l'argent ; vous êtes envoyés comme les apôtres pour accomplir cette parole du Sauveur : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume ?* La charité, le zèle du salut des âmes est votre élément et votre vie, votre principe et votre fin ; tout le reste, et la science elle-même, n'est pour vous que de *surcroît* ; ce sont des moyens que vous ne devez pas négliger, mais des moyens secondaires et subordonnés à votre grande et suprême fin, si bien qu'à l'instant même où un Frère n'aurait d'autre prétention que d'être savant et de l'emporter par ses talents, sur les autres instituteurs, il apostasierait ; les anges gardiens des petits enfants pleureraient dans le ciel sur cet être dégradé,

P. 2306

sa lévite ne serait plus qu'un voile noir sous lequel serait caché je ne sais quoi de hideux ; il aurait apostasié. Si je vous parle ainsi, ce n'est pas, (et vous le savez mieux que personne) ce n'est pas que je n'aie un grand désir de vous voir faire des progrès toujours nouveaux dans les diverses connaissances que vous devez communiquer aux enfants et sans lesquelles vous ne les attireriez jamais dans vos écoles ; mais je crains que vous ne perdiez de vue que ceci même vous détournerait de votre vocation si vous y attachiez une importance excessive ; je redoute pour vous la science quoique bonne en soi, comme une mère redoute pour son enfant à peine sevré, le pain trop substantiel dont se nourrit l'homme fait ; j'appréhende que vous ne trouviez dans l'étude mille illusions ; qu'elle ne soit pour vous une occasion de vous dissiper, de vous enorgueillir ; et que dès lors la piété ne s'affaiblisse par degrés insensibles dans vos cœurs, car l'homme distrait de Dieu l'est par là même de son âme qui ne lui est présente, en un sens, (chose très remarquable) que lorsqu'elle communique avec Dieu.

M.E., voulez-vous éviter de tomber dans ce piège ? Priez, priez beaucoup ; recommandez-vous à la très sainte Vierge, notre patronne et notre mère. Soyez plus fidèles que jamais à tous les exercices particuliers de religion qui vous sont prescrits : à l'oraison, à la lecture spirituelle, à l'examen, à la visite au Saint-Sacrement et rendez aussi rares que possibles vos entretiens avec les gens du monde, à qui il serait si facile de vous séduire par de mielleuses paroles, vous hélas ! qui avez si peu d'expérience et dont la raison est si peu éclairée que si le rayon qui part du ciel pour y répandre la lumière était dérangé dans son cours, il se ferait une nuit profonde dans votre esprit ; ne les écoutez donc pas. Soyez insensibles à leurs louanges comme vous l'avez été jusqu'à ce moment à leurs censures ; ce n'est pas pour leur plaire que vous vous donnez tant de peines ; c'est pour gagner le ciel en y conduisant les petits enfants que la divine Providence vous a

P. 2307

confiés ; encore une fois, je ne saurais trop vous le redire : sublime vocation qui a été celle des apôtres et de Jésus-Christ même ! Si vous êtes bien pénétrés ainsi que vous devez l'être de cette vérité essentielle, alors vous vous mettez facilement au-dessus de toutes les vues d'intérêt humain ; vous n'irez point comme tant d'autres calculer par sous et deniers les avantages temporels qu'on pourrait vous offrir, et en échange de quoi ? En échange du royaume de Dieu et des trésors du ciel ! Ah ! s'il s'en rencontrait parmi vous qui, oubliant la

SERMONS

dignité de leur état, s'abaisseraient jusqu'à devenir semblables à ces êtres vils, que le monde lui-même méprise et repousse, parce que dans l'instruction de l'enfance, ils ne voient que de l'argent à gagner, que leur fortune ou celle de leurs parents à faire ; si, dis-je, il se rencontrait (ce qu'à Dieu ne plaise) un seul Frère dont la sainte vocation fût ébranlée par des considérations de ce genre, je lui dirais : va, malheureux, prends cette pièce que l'impiété jette devant toi ; ramasse-la dans la boue ; lèche cet or ! et puis baisse la tête ; ne regarde plus le ciel auquel tu as préféré ce morceau de métal, étouffant dans ton cœur toutes les grâces dont il t'avait enrichi, toutes les pensées de foi que tu avais reçues de Dieu dans sa miséricorde, et dans un temps peut-être où tu étais si coupable envers lui ; les hommes mêmes qui te flattent aujourd'hui, demain en te voyant passer se riront de ta honte ; et il n'y a pas jusqu'aux petits enfants qui ne siffleront sur toi, comme s'ils lisaient, inscrit sur ton front, ce mot : apostat !

Personne ne s'y trompe, et vous-mêmes ne vous y trompez pas ; on n'en vient pas là sans avoir depuis longtemps été infidèle à Dieu et à ses devoirs ; la conduite extérieure était peut-être régulière en apparence, mais il y avait, au fond de cette âme, un ver secret qui rongeaient en silence la piété dans ses racines ; mais de graves désordres, et vraisemblablement des communions sacrilèges, ont amené cette chute, épouvantable aux yeux des chrétiens, ignominieuse et flétrissante aux yeux mêmes de

P. 2308

quiconque, sans être fervent, a conservé néanmoins des sentiments d'honneur. Et voilà pourquoi, M.C.E., pour vous affermir dans votre vocation, je vous exhorte à renouveler dans cette retraite, la résolution que vous avez déjà prise tant de fois : de tenir plus que jamais à votre règle et de remplir toutes les obligations de votre état, non plus avec négligence, avec dégoût comme un homme fatigué du joug qu'il porte ; mais avec ferveur et une sainte joie. Tendez de tous vos efforts à la perfection ; ne vous relâchez jamais ; mais, toujours debout, toujours attentifs, veillez, examinez, attaquez-vous tout entier sans aucun ménagement ; et particulièrement pendant cette retraite, qu'une fausse indulgence ne tolère, n'épargne rien ; et, si légères que vous semblent les blessures que vous avez reçues, cherchez à vous en guérir, de peur qu'elles ne deviennent irrévocablement mortelles. Oh ! je l'espère, M.C.E., si vous avez senti le froid qui vous gagnait comme il gagne un homme qui se meurt, vous allez vous ranimer ; si quelques fautes vous sont échappées dans le cours de l'année qui s'achève, vous allez vous en accuser et les détester avec un cœur vivement ému, avec une componction sincère.

Après la retraite, purifiés de toutes vos souillures, guéris de toutes vos faiblesses, remplis d'une grande confiance, vous combattrez les combats du Seigneur, comme parle la sainte Ecriture, avec un nouveau zèle ; secourus, aidés de la bonté divine, vous continuerez à faire l'œuvre de Dieu et à mériter les récompenses qu'il a promises à ceux dont la vie et les travaux sont entièrement consacrés à sa gloire.

527

OUVERTURE D'UNE RETRAITE.

P. 2309

La retraite est comme la grande fête de la congrégation ; à cette époque heureuse, ici vous retrouvez vos Frères, moi je retrouve mes enfants ; et les uns et les autres, nous ressentons plus que jamais ce que je puis appeler les saintes joies de la famille. Savourons-les avec délices et chantons d'une seule voix et d'un seul cœur le cantique du Prophète : *Oh ! qu'il est bon, qu'il est doux pour des Frères d'habiter ensemble dans une même demeure. Et cette paix fraternelle est comme le parfum qui, répandu sur la tête d'Aaron, descendit sur son visage et jusqu'au bord de ses vêtements ; elle est comme la rosée d'Hermon qui descend sur*

la montagne de Sion. Le saint roi dont je cite les paroles ajoute : *C'est à cette paix que le Seigneur attache la bénédiction et la vie de l'éternité.*

C'est, en effet, pendant la retraite que le Seigneur répand sur vous ses bénédictions les plus abondantes, et c'est aussi pendant la retraite que vous rentrez dans les voies de la vie de l'éternité si vous avez eu le malheur d'en sortir, et que vous vous animez d'un nouveau courage pour y faire de nouveaux progrès.

Oui, la retraite est pour tous un temps de grâce et de salut ; mais venez-vous tous à la retraite dans les dispositions nécessaires pour en bien profiter ? Je voudrais n'avoir là-dessus aucune inquiétude, aucun doute ; j'aimerais à penser

P. 2310

que pendant ces jours de recueillement et de prières, chacun de vous va se renouveler dans la piété, mettre ordre à sa conscience, et prendre des mesures sincères de pénitence ; mais hélas ! ne puis-je pas craindre de revoir encore ce que j'ai déjà vu tant de fois ? On vient à la retraite parce que c'est l'usage, mais sans une véritable résolution d'examiner sa conscience avec soin, de se corriger de ses défauts et d'acquérir les vertus du saint état qu'on a embrassé. On n'y pense même pas. Ceci arrive surtout aux plus anciens Frères : ils savent d'avance ce que l'on fera à la retraite ; les mêmes instructions qu'ils ont déjà entendues frapperont leurs oreilles ; les mêmes cérémonies frapperont leurs yeux, et ils sont exposés à n'en pas retirer plus de fruit qu'ils n'en ont retiré jusqu'ici. En un mot, la retraite les laissera tels qu'ils étaient en la commençant. Ce spectacle, chaque fois que j'en suis témoin, m'afflige profondément, et Dieu veuille que je n'en sois pas témoin une fois de plus ! Car quelles sont les suites de l'abus de la retraite ? Qui ne le sait ? Pourvu que l'on conserve un sentiment de foi, qui peut y penser sans frémir ? On a repoussé Dieu, on est repoussé de Dieu ; on tombe dans des excès et dans des désordres qui vont toujours croissant, et auxquels bientôt il n'y a plus de remède.

Ah ! mes enfants, prenez donc bien garde que ce qui est arrivé à tant d'autres ne vous arrive à vous-mêmes ; et dès aujourd'hui, entrez

P. 2311

dans les dispositions où vous devez être pour ne pas rendre vaines les grâces nouvelles que le bon Dieu vous offre avec tant d'amour.

On vous expliquera plus en détail que je ne puis le faire dans ce moment en quoi consistent ces dispositions ; je me borne à vous exhorter à faire un examen attentif, non seulement de vos fautes extérieures, mais de ce qu'il y a en vous de plus secret, de plus intime, sans chercher à vous faire illusion sur rien.

Si j'insiste particulièrement sur ce point-là dès l'ouverture de la retraite, c'est que rien n'est plus commun que les fausses consciences parmi les personnes consacrées à Dieu ; elles craignent de se trouver aussi coupables qu'elles le sont en effet, et trop souvent elles excusent (*Document inachevé*)

528

LE RELÂCHEMENT.

P. 2312

Tous les ans, c'est pour vous et pour moi une grande consolation et une grande joie dans le Seigneur que de nous retrouver ensemble à cette époque heureuse de la retraite ; mais je sens aujourd'hui ce bonheur-là plus vivement que jamais, parce que le temps qui dans sa course si rapide emporte les amitiés de la terre, et use en quelque sorte les sentiments purement humains, affermit au contraire de plus en plus ceux dont la religion est le principe et qu'elle nourrit de son feu divin.

SERMONS

Et comment mon attachement pour vous pourrait-il ne pas devenir chaque jour et plus vif et plus tendre, lorsque chaque jour aussi vous me donnez tant de preuves du vôtre ? Comment ne serais-je pas animé d'un nouveau zèle pour la belle et grande œuvre à laquelle nous nous sommes consacrés, lorsque je la vois se développer et s'étendre malgré les obstacles et les contradictions de toute espèce qui semblent s'opposer à ses progrès ? Oui, elle est bénie de Dieu, cette œuvre sainte ; oui, vous en serez également bénis, mes enfants, si, comme je l'espère, chacun de vous se dévoue avec un nouveau courage au salut des pauvres petits enfants dont la Providence vous a faits les seconds pères.

Mais, à mesure que la congrégation s'accroît et que nos établissements se multiplient, nous avons à craindre le relâchement, et pour éviter le relâchement il faut que chacun de nous s'attache à la règle plus étroitement que jamais. Et voilà principalement pourquoi je vous ai donné cette année-ci une nouvelle édition du *Recueil*¹. De même que, lorsque la clef d'une voûte, c'est-à-dire la pierre sur laquelle toutes les autres pierres s'appuient, vient à manquer, la voûte entière s'écroule, de même

P. 2313

dans une congrégation, lorsque la règle est brisée, la congrégation tombe comme par morceaux. Dieu en a mis sous nos yeux de terribles exemples ; qu'ils ne soient pas perdus. Profitons-en pour ranimer au fond de nos cœurs l'amour de la règle. Sans elle, et quand son esprit est perdu : esprit d'humilité, d'abandon et d'obéissance, il n'y a plus, dans toute congrégation, que confusion, dissension, désordre et ruine ; regardez autour de vous et instruisez-vous. Ce qui est vrai d'une congrégation en général ne l'est pas moins de chacun de ses membres ; faites attention à ceci. Il est certain que manquer à sa vocation c'est se perdre infailliblement. Or nous n'avons tous qu'une vocation ; Dieu ne nous en donne pas plusieurs : aujourd'hui l'une et demain l'autre ; comment donc nous mettre à l'abri des tentations d'inconstance, les plus dangereuses de toutes peut-être, parce que sous des prétextes spécieux elles nous cachent tout leur danger ? Il n'y a pas d'autre moyen de les repousser que de prendre en main la règle, d'en méditer les paroles, d'en suivre plus exactement que jamais les conseils. Si l'on agit de la sorte, infailliblement on triomphera tandis qu'au contraire, un Frère que la règle ne garde et ne défend plus contre les attaques de l'esprit de mensonge, est bientôt infailliblement vaincu.

J'en ai déjà fait la remarque dans quelques-unes de nos retraites précédentes ; ni vous ni moi nous n'avons vu un Frère abandonner la congrégation qui n'eût auparavant abandonné la règle. Néglige-t-il habituellement et sans scrupule les devoirs qu'elle lui impose ; viole-t-il avec hardiesse les défenses qu'elle lui fait ?

P. 2314

il perd, je ne dis pas seulement l'esprit propre de son état, mais l'esprit même de religion ; il s'en va en quelques heures jusqu'aux extrémités du crime ; il prend à dégoût les exercices pieux, et sa ferveur s'éteint ; il ne prie plus, ou du moins ses prières ne sont plus que des paroles sèches ; il ne médite plus, ou du moins pendant le temps de la méditation son esprit ne s'occupe que de pensées vaines et quelquefois de pensées coupables ; il n'est plus frère dans sa classe, c'est-à-dire qu'il ne la fait plus en esprit de foi, mais pour s'attirer de vaines louanges ou pour éviter de justes reproches qui l'humilieraient ; il ne se confesse plus... Ô mon Dieu, que dis-je ? Il se met encore à genoux aux pieds du prêtre, mais sans repentir, et sans même soulever à demi le voile dont sont couverts les affreux mystères de sa conscience ; il ne

¹ Le livre de la règle avait pour titre : *Recueil à l'usage des Frères de l'Instruction Chrétienne*. Il s'agit ici de l'édition de 1835, ce qui donne une indication sur la date du sermon.

communie plus... Anges du ciel, pleurez ; il s'assoit avec audace à la table où l'on distribue le Pain vivant, le froment des élus, et il en sort maudit !

Et après qu'il a mangé sa condamnation et bu son jugement, regardez ce maudit ; suivez-le dans toutes les voies où il s'enfonce en aveugle ; les plus folles espérances de fortune, de gloire et de bonheur égarent sa raison ; à qui le comparer ? il est devenu semblable à ces insensés qui, échappés d'un hôpital où la charité soignait leurs plaies, se réjouissent d'avoir rompu leurs liens et se font à chaque pas des plaies nouvelles ; lui aussi se félicite d'avoir recouvré son indépendance et sa liberté ;

P. 2315

un homme de talents, comme il l'est, ne peut manquer de rien ; il se met à calculer ce qu'il lui en coûte de travail et de peine pour servir Dieu, pour gagner le ciel et sauver les âmes et combien de francs et combien de centimes il pourrait gagner à servir, qui ? Satan... . Satan paye bien ! Le malheureux fléchit le genou, tend la main et reçoit à la porte de l'enfer le salaire qu'on lui offre pour y entrer. L'y voilà donc. Qui l'en retirera ? personne ; personne. Mais attendez un peu ; il épouvantera l'enfer même par ses scandales, et l'enfer le vomira de ses entrailles je ne sais où, le jugeant trop hardi dans le mal pour le reconnaître ouvertement comme l'un des siens et pour lui publiquement délivrer son brevet de fils de Béalzébuth.

Ce spectacle est trop affligeant ; détournons-en nos regards ; toutefois, avant de les en détacher, prenez devant Dieu, je vous en conjure en son nom, prenez aux pieds de Jésus-Christ, modèle d'humilité, de zèle, la résolution sincère et forte d'observer, encore mieux que vous ne l'avez fait jusqu'ici, tout ce que votre sainte règle vous recommande de faire pour avancer dans la perfection des vertus propres à votre état, et spécialement dans la perfection de l'humilité, dans la perfection de l'obéissance religieuse. Je désire que cette retraite se distingue de toutes les autres, en ce que les Frères qui y auront assisté soient à jamais décidés à prendre la Règle pour règle de leurs sentiments et de leurs actes ; à ce que nous ne voyions plus, comme hélas ! nous l'avons vu trop souvent parmi nous, de ces hommes *d'entre deux*, qui s'efforcent

P. 2316

de concilier ce qui est inconciliable : les principes de l'Évangile et les idées du monde, les intérêts de la vie présente et les espérances de la vie à venir.

M.F., M.E., j'ai en haine cet affreux mélange, ce mélange impie de tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus saint, avec tout ce qu'il y a de plus méprisable et de plus abject. Il faut savoir à qui l'on appartient et ce qu'on veut être ; - appartenez-vous à Satan ? allez à Satan ; sortez d'ici. - Etes-vous disciples de Jésus-Christ, serviteurs de Jésus-Christ ? la religion qu'il a fondée sur la terre au prix de son sang, et qu'il s'agit de perpétuer dans le pays qui vous a vus naître est-elle un objet assez digne de votre intérêt et de votre amour pour que vous ne regrettiez pas les faibles services que vous pourrez lui rendre ? Eh bien, rendez-les-lui en esprit de foi ; rendez-les-lui sans hésiter ; soyez à elle sans partage ; venez et unissons nos forces ; mettons nos cœurs l'un dans l'autre ; et suivant l'expression de la sainte Ecriture : rangeons-nous comme une armée en bataille devant les ennemis du Christ ; la croix sur la poitrine, avançons-nous vers eux ; nous vaincrons par ce signe : *In hoc signo vinces*.

**DISCOURS D'OUVERTURE DE LA RETRAITE
DES FRÈRES DE ST-MÉEN.**

P. 2317

Les prêtres de la congrégation¹ viennent d'achever leur retraite, et voilà qu'après s'y être renouvelés dans l'esprit de leur vocation, ils en sortent, comme les apôtres du cénacle, remplis d'une nouvelle ardeur pour leur perfection et d'un nouveau zèle pour le service de Jésus-Christ ; vous allez commencer la vôtre, M. T. C. F(rères), et j'ai tout lieu d'espérer qu'elle ne sera pas moins fervente, parce que vous avez comme eux une volonté sincère de correspondre fidèlement à toutes les grâces que le bon Dieu vous y a préparées.

Oh ! mes enfants, j'aime à le redire, j'ai pour garant de vos bonnes et saintes dispositions ce que vous avez fait jusqu'ici ; vous vous êtes associés à nous pour procurer la gloire de Jésus-Christ, objet unique de nos pensées, de nos désirs, et de nos travaux ; vous avez dit, comme Jésus-Christ même : *Je viens, non pour être servi, mais pour servir*. Vous avez eu à supporter mille contradictions, mille peines inséparables d'un établissement naissant ; rien ne vous a découragés... Oh ! vous avez eu bien du mérite ; et, j'en ai la douce confiance, le bon Dieu va vous récompenser en répandant sur vous des dons d'autant plus précieux que vous avez montré plus de dévouement, et que vous avez fait plus de sacrifices.

Toutefois, si vous voulez ne rien perdre de ces trésors de grâce, prenez les moyens que nous avons pris nous-mêmes pour profiter de la retraite ; et d'abord, gardez un silence rigoureux. Nous avons fait, comme vous le verrez tout à l'heure,

P. 2318

tout ce qui dépendait de nous pour diminuer vos occupations extérieures pendant ces saints jours, afin que vous eussiez plus de liberté et plus de temps pour examiner l'état de votre conscience, pour vous occuper de Dieu et de l'éternité ! Peut-être dans de certaines circonstances serez-vous obligés de parler un peu, et il ne faut pas vous en faire un scrupule ; mais du moins parlez le moins possible ; ne tenez plus ni entre vous ni avec personne, des conversations inutiles ; évitez tout ce qui pourrait vous distraire et vous détourner de la grande affaire, de l'unique affaire, de celle du salut. Dans l'intervalle des exercices, que ceux qui savent lire fassent de pieuses lectures ; que ceux qui ne le savent pas réfléchissent sur ce qu'ils ont entendu, et prient le bon Dieu de leur parler lui-même au fond du cœur. Vous le verrez, mes enfants, je ne crains point de vous en donner l'assurance, Dieu se communiquera à vous d'une manière ineffable, car c'est aux petits et aux humbles qu'il révèle ses secrets, tandis qu'il les cache aux habiles et aux grands, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ le dit dans le saint Évangile.

Jusqu'ici des embarras multipliés ne nous ont pas permis de vous donner, autant que nous l'aurions voulu, des instructions particulières sur l'excellence de votre état et sur les obligations qui vous sont propres. Pendant la retraite on s'appliquera à vous les faire bien comprendre, afin que vous puissiez désormais les bien remplir ; soyez donc attentifs aux discours qui vous seront faits, soit pour vous remettre sous les yeux les grandes vérités de la religion, que sans doute vous

P. 2319

connaissez déjà, mais sur lesquelles on ne saurait trop méditer, soit pour vous expliquer votre règle. Songez que c'est Dieu même qui vous parlera par la bouche de ses ministres, et écoutez

¹ La Société des Prêtres de Saint-Méen, fondée en 1825 sous l'égide de Mgr de Lesquen et dont l'abbé J.-M. de la Mennais était le supérieur général, comportait également un groupe de frères, pour le service des maisons de la Société.

ceux-ci avec autant de respect, de docilité et de confiance, que si Dieu se manifestait à vous et conversait avec vous familièrement, comme il le fit avec nos pères dans la Judée lorsqu'il prêcha le saint Évangile.

C'est sa doctrine qu'on vous enseignera ; ce sont les préceptes qu'il a imposés à ses disciples qu'on vous rappellera ; en un mot, c'est sa divine parole que vous allez entendre, parole de vérité et de vie, qui illumine et renouvelle les âmes. Elle produira d'autant plus de fruits dans la vôtre que vous aurez pris plus de soin de la purifier par une bonne confession et une sincère pénitence. Je vous exhorte donc à vous confesser tous, dès le premier jour de la retraite, c'est-à-dire demain ; ce qui est très facile puisque vous êtes peu nombreux et que vous aurez à choisir entre trois confesseurs, Mr Coëdro¹, Mr Corvaisier² et moi. Mais, remarquez-le bien, mes enfants, dans la confession de la retraite vous devez avoir pour but de réparer ce qu'il pourrait y avoir eu de défectueux dans les autres ; par conséquent, il faut examiner votre conscience avec plus de soin que jamais, et tâcher de vous faire connaître à votre confesseur parfaitement, afin qu'il puisse juger de votre vocation et vous donner des conseils analogues à vos besoins et à votre caractère. Encore une fois, je le répète, confessez-vous

P. 2320

avec une grande ingénuité, avec une grande franchise ; et après vous être ainsi accusés, vous éprouverez une grande paix. Le démon peut-être cherchera à vous troubler et à vous inspirer de vaines craintes ; mais ne l'écoutez pas, il ne cherche qu'à vous tromper et à vous perdre ; tandis que nous, ministres de l'amour de Jésus-Christ, qui sommes vos pères, qui vous aimons comme vos propres mères, nous ne cherchons qu'à vous éclairer, à vous instruire de vos propres intérêts qui sont ceux du salut, à vous enrichir de tous les biens de la grâce, à vous montrer enfin la voie du ciel et à vous y faire marcher d'un pas ferme et rapide. N'est-ce pas là aussi ce que vous voulez, ce que vous désirez ardemment ? N'est-ce pas là ce que vous avez cherché en venant ici ? N'est-ce pas pour cela que vous attendiez avec une sorte d'impatience ces beaux jours de la retraite ?

Quand donc ferons-nous notre retraite³, disiez-vous ? Eh bien ! ces saints exercices s'ouvrent pour vous. Je me joins à vous de tout mon cœur pour en remercier le bon Dieu, et je le prie de les bénir, de vous bénir tous, de vous sanctifier tous dans la vérité, afin que vous soyez jugés dignes, au dernier jour, de partager son bonheur et d'entrer dans sa gloire.

530

EXCELLENCE DE LA VOCATION DU FRÈRE

P. 2321

En venant à la retraite, quel dessein vous êtes-vous proposé ? N'est-ce pas de régler, de réformer votre vie, de vous affermir dans votre vocation et de prendre les moyens de mieux remplir que vous ne l'avez fait jusqu'ici les devoirs de votre état ? Qu'avons-nous donc à faire pour (vous) aider à atteindre ce but ? Nous devons d'abord vous montrer combien, selon les lumières de la foi et les lumières de l'Évangile, votre profession est sainte, afin qu'ayant une haute estime pour elle vous vous efforciez de vous en rendre dignes. Nous devons en second lieu, après vous avoir exposé en détail vos diverses obligations, vous indiquer les moyens de vous en acquitter parfaitement. Ce sera l'objet, etc... .

Commençons par examiner en quoi consiste votre vocation.

¹ Pierre Coëdro (1788-1840) avait été recteur de Bédée puis curé de Montauban-de-Bretagne avant d'entrer dans la Société des Prêtres de Saint-Méen. Il dirigeait un groupe de missionnaires, membres de cette Société.

² Jean-François Corvaisier (1780-1850) avait été recteur à La Boussac, puis curé de Tinténiac avant d'entrer dans la Société. En 1827, il fut nommé curé de la paroisse de Saint-Méen, qu'il dirigea jusqu'en 1837.

³ La date probable de cette retraite est 1826.

SERMONS

Aux yeux du monde, être Frère, c'est être appelé à un état bien pénible. Quoi donc ! vivre au milieu de petits enfants dont il faut réformer les défauts et supporter les caprices ; obéir aux ordres des supérieurs ; aller partout où ils vous envoient, lors même qu'ils vous commandent les choses les plus opposées à vos goûts ; observer une règle sévère ; ne désirer et n'attendre ici-bas pour prix de tant de sacrifices aucune gloire humaine, aucune récompense temporelle, voilà votre destinée ; est-il possible de s'y soumettre avec joie ? Non sans doute

P. 2322

si on écoute les sentiments et les impressions de la nature ; non, je le répète, un pareil dévouement dépasse les forces de l'homme terrestre et ne peut se trouver que dans un chrétien parfait.

Pour celui-ci tout change. A ses yeux, qu'est-ce qu'un Frère ? Un Frère est, non seulement le disciple de Jésus-Christ, c'est un chrétien privilégié et distingué de tous les autres, parce qu'il a reçu la sublime mission d'apprendre aux enfants la doctrine du salut, d'être le gardien de leur innocence, de diriger leurs premiers pas vers le ciel, de les former à la pratique de toutes les vertus qui doivent les y conduire. Un Frère est envoyé, comme Jésus-Christ lui-même l'a été, pour recueillir les brebis dispersées de la maison d'Israël, c'est-à-dire ...(*Manuscrit inachevé*)

531

SUR L'OBÉISSANCE. (v. 1823)

P. 2323

Hier, j'ai mis sous vos yeux le tableau de ce que Dieu avait fait pour la Congrégation pour en hâter les développements et pour l'affermir ; je vous ai exhortés en même temps à seconder, autant qu'il dépend de vous, les vues miséricordieuses de la Providence par la fidèle observation de votre règle.

Aujourd'hui, je vais entrer dans des explications de détail sur quelques articles des statuts, afin de mieux vous en faire sentir l'importance.

1° Le chapitre 1^{er} traite de l'obéissance envers les supérieurs. Jusqu'ici je ne me suis pas aperçu que l'obéissance vous fût pénible envers nous¹ ; je dois même dire que loin de contrarier nos volontés vous vous êtes constamment empressés de vous y soumettre et même d'aller au-devant. Mais en sera-t-il toujours de même par la suite ? Je l'espère. Cependant, faites attention à ceci : la congrégation devant prendre de nouveaux accroissements et former cette année-ci et dans le cours de l'année prochaine des établissements nouveaux, des déplacements pourront être nécessaires ; ainsi, si vous vous attachiez trop à ceux où vous êtes maintenant placés, si vous (vous) y regardiez comme à poste fixe, si vous témoigniez de la répugnance à les quitter quand vous en recevrez l'ordre, ce serait de votre part une faute très grave dont les suites seraient funestes pour la Congrégation. Mieux qu'aucun de vous, nous savons ce qu'il convient de faire pour son plus grand bien ; et il peut arriver des circonstances dont nous n'avons point à vous rendre compte, qui nous font prendre des mesures pour donner à telle ou telle école plus d'éclat qu'à une autre. Chacune doit être égale pour

P. 2324

vous, et si vous pouviez en préférer une ce devrait être la plus humble et la plus pauvre. Il faut donc que vous soyez à l'avenir, comme vous l'avez été jusqu'à ce moment, souples sous notre main, entièrement à notre disposition et que vous ne cherchiez pas même à pénétrer les motifs

¹ Comme le montre le contexte, ce "nous" désigne les deux fondateurs des Frères : les abbés Gabriel Deshayes et Jean-Marie de la Mennais ; le sermon fut donné dans les premières années de l'Institut. Date possible : 1823.

qui nous font agir ; vous vous tromperiez presque toujours, parce que vous ne connaissez pas l'ensemble de nos affaires, et d'ailleurs, ce serait vous donner une fatigue d'esprit bien inutile ; il doit vous suffire d'avoir la consolante certitude que vous êtes là où Dieu veut que vous soyez, lorsque vous êtes là où vos supérieurs vous ont envoyés.

Cette sainte et sage indifférence doit s'étendre aussi aux emplois dont vous êtes chargés dans nos diverses maisons. Comment pourrions-nous en former si personne ne voulait s'occuper des soins du ménage ? Ne sommes-nous pas obligés nous-mêmes d'y penser pour vous et de régler cet article avec autant d'attention que tous les autres ? Certes ce n'est pas celui qui nous cause moins de peines et d'embarras. Si quelques Frères ne faisaient pas la cuisine, par exemple, il faudrait donc que les autres mourussent de faim ou ne mangeassent que du pain sec ! C'est absurde ! Et puisque nous parlons de cela, je vous ferai observer que chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, que nous devons toujours honorer comme nos maîtres et prendre pour nos modèles, souvent c'est le directeur qui est économe et cuisinier : exemple du Frère Félicien. ¹ N'ayez donc pas des idées si étroites ; tous les Frères sont égaux ; tous les emplois sont également honorables ; et quand vous serez tentés d'orgueil, rappelez-vous que Jésus-Christ, le Fils de

P. 2325

Dieu, le Roi de l'éternelle gloire, a dit de lui-même qu'il n'était pas venu pour être servi mais pour servir. Ah ! tenez-vous bien en garde contre l'orgueil ; c'est votre plus dangereux et plus perfide ennemi. Si vous avez plus de talents que vos Frères, n'en soyez que plus humbles, et n'allez pas vous imaginer que vous êtes plus utiles pour cela à la congrégation, ou même que vous lui êtes nécessaires ; ce serait une folie sans doute ; mais je dois néanmoins vous avertir de ne pas vous livrer à une si déplorable erreur, car l'expérience nous a appris qu'elle pouvait entrer dans la tête de quelques Frères.

Les anciens de la Congrégation savent que trois ou quatre s'étaient persuadés que le sort de la Congrégation même dépendait d'eux ; épris de quelques traits qu'ils savaient tracer d'une main habile sur une feuille de papier ou de la facilité qu'ils avaient à bien lire ou à bien calculer, ils se sont crus de grands hommes ; ils ont conçu je ne sais quels projets insensés de gloire et de fortune, et les pauvres enfants se sont perdus !

La Providence a voulu pour l'instruction de ceux qui seraient tentés de les imiter que tous n'aient en quittant la congrégation qu'une existence misérable et déshonorée ; ils ont été méprisés de tout le monde et repoussés par l'autorité publique elle-même lorsqu'ils ont essayé d'élever des écoles à côté des nôtres.

A ces réflexions sur l'humilité et sur l'obéissance, j'en ajouterai une à laquelle je vous prie de faire une attention particulière ; je vous ai dit en commençant que ...(*Fin du manuscrit*)

532

AUX FRÈRES SUR LA DIGNITÉ DE LEUR ÉTAT

P. 2326

[...] dans l'accomplissement de votre principale obligation, celle de faire la classe, il ne s'agit pas seulement aujourd'hui de vous accuser des impatiences plus ou moins volontaires que vous avez pu éprouver ; mais ce qu'il y a de plus important est de voir si dans vos rapports habituels avec les enfants, vous avez été dirigés par des motifs de foi, si vous vous êtes

¹ C'était le directeur de l'école de Saint-Briec.

SERMONS

conduits à leur égard en religieux plutôt qu'en maîtres qui ne s'occupent que de leurs progrès dans les sciences humaines. Ah ! puissiez-vous ne jamais l'oublier !

Votre œuvre est belle, elle est sainte parce qu'elle a pour objet de faire non pas des savants mais des saints. Votre ministère est sublime, il est divin, parce que vous ne vous proposez pas uniquement de donner aux petits enfants qui vous sont confiés des soins relatifs aux intérêts de la terre, mais parce que vous êtes appelés à faire de ces enfants des disciples de Jésus-Christ, des héritiers de son royaume et de sa gloire. Votre école est donc un temple dans lequel vous exercez une des plus augustes fonctions du sacerdoce, celle de l'enseignement.

Assis dans votre chaire, vous parlez au nom de Jésus-Christ, vous tenez sa place, et par conséquent, rien de commun entre vous et ces mercenaires pour qui une école n'est qu'un atelier de lecture, d'écriture ou de calcul, qui fabriquent de l'instruction comme un menuisier fait des meubles.

Oui, mes enfants, j'insiste sur ce point ; appliquez-vous à bien comprendre la haute dignité de votre état.

P. 2327

Chose remarquable et à laquelle je vous prie de faire une sérieuse attention ; tout le monde le comprend, excepté quelques Frères indignes du nom qu'ils portent ou plutôt qu'ils ont porté, car j'en suis convaincu, ceci ne s'applique à aucun de ceux qui m'écoutent en ce moment.

Voyez avec quel empressement on désire et on reçoit partout les Frères, de quelle considération ils sont environnés, quelle confiance ils inspirent. Quelle en est la cause ? Avez-vous donc plus de talents que les autres instituteurs ? Non ; mais dans cet humble Frère, revêtu d'un habit saint, portant sur sa poitrine l'image du Sauveur crucifié, les pères et les mères voient comme un autre Sauveur pour leurs enfants ; chacun voit en vous un homme séparé du monde, consacré par vœu à l'éducation de l'enfance, et qui, dégagé de tout intérêt humain s'y dévoue par les motifs les plus élevés ; et dès lors, chacun vous honore, chacun vous accueille en disant : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : *Benedictus qui venit in nomine Domini*.¹

Mais, ôtez cet habit ; échangez-le avec les habits du siècle les plus élégants et les plus riches ; faites briller au milieu des sociétés mondaines vos connaissances et votre esprit ; entrez dans les familles pour partager leurs jeux et leurs fêtes, et on ne jettera sur vous que des regards de dédain et de pitié. Les enfants mêmes sauront que ce *Monsieur*, dont les mains sont avides d'or, n'a pas mission pour les instruire, qu'il n'est pas le second père que la Providence leur destinait pour diriger leurs premiers pas dans la route du bonheur et de la vertu.

533

SUR L'HUMILITÉ

P. 2328

*Discite a me quia mitis sum et humilis corde et invenietis requiem animabus vestris*².

Apprenez de moi à être doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.

Combien peu de chrétiens, et je pourrais le dire, combien peu de religieux, écoutent avec un cœur docile cette leçon que Jésus-Christ donne à ses disciples, et cherchent à la mettre en pratique ! On ne craint rien autant que de se cacher, de s'humilier, de s'anéantir, et

¹ Mt., 21, 9.

² Mt., 11, 29.

l'orgueil est de toutes les tentations celle à laquelle succombent le plus souvent les âmes mêmes qui aspirent à une haute perfection.

Ce n'est pas que lorsqu'on considère les exemples du Sauveur, on n'éprouve quelquefois un vif sentiment d'estime pour une vertu qui lui fut si chère ; oui, lorsqu'on voit que le Roi de gloire venant au monde ne voulut point d'autre condition que celle d'esclave, d'autre vie que la vie la plus obscure, se condamnant à souffrir les mépris, les opprobres, les outrages, on rougit d'être si avide des louanges des hommes, si empressé à s'attirer leurs regards, si sensible à leurs censures. On est intimement convaincu de la nécessité d'être humble, et on sent le désir de le devenir.

Toutefois, une triste expérience nous apprend chaque jour que sous les plus frivoles prétextes, dans les rapports avec le prochain, on se conduit d'après des principes bien différents de ceux qui paraissaient si beaux en spéculation, et que souvent les personnes qui parlent le mieux sur l'humilité, en ont réellement beaucoup moins

P. 2329

que les autres. Mon objet dans cette instruction n'est donc point de vous prouver l'excellence de cette vertu que, par ses souffrances, Jésus-Christ a fait voir, d'une manière si éclatante, être infiniment précieuse et sainte à ses yeux ; vous n'en doutez point, M.T.C.F. ; mais je crains, et plutôt à Dieu que mes craintes ne fussent pas fondées, je crains que dans le détail de votre conduite, vous ne laissiez l'orgueil, la présomption, la vaine gloire, dominer sur vos actions et vous en enlever le mérite. Entrons dans le détail, et que chacun de vous, en s'examinant et en découvrant ses fautes, prenne une ferme résolution de se corriger.

Et d'abord, dans vos paroles, n'y a-t-il jamais d'ostentation ? ne vous vantez-vous jamais de vos bonnes qualités et de votre mérite ? ou plutôt ne ressemblez-vous pas à ces vierges folles de l'Évangile, qui ont consumé toute leur huile et qui n'ont aucune récompense à attendre de Dieu, puisqu'elles n'ont travaillé que pour le monde.

Quoi ! me répondez-vous, nous est-il donc défendu de parler de nos talents, des succès de nos élèves, du bien que nous opérons dans nos classes ? et n'est-ce pas un moyen de faire encore un bien plus grand, et d'environner notre congrégation naissante de la considération publique sans laquelle elle ne pourrait ni s'étendre ni s'affermir ? Si de telles pensées sont les vôtres, mes Frères, je vous déclare que n'ayant pas l'esprit de votre vocation, vous êtes indignes du titre que vous portez ; semblables à ces religieux qui, étonnés de voir saint François d'Assise fonder ses

P. 2330

espérances sur l'humiliation des membres de l'ordre qu'il avait établi, le sollicitaient d'écouter et de suivre les conseils de la prudence humaine, de leur permettre de sortir de cet état d'abnégation complète d'eux-mêmes dans lequel il semblait se complaire à les retenir, à les enfoncer, je vous dirai comme lui, avec une douleur amère et avec larmes : *O fratres mei ! O fratres mei ! vos vultis mihi auferre victoriam mundi ? Ô mes frères ! ô mes frères ! voulez-vous donc arracher de mes mains la victoire du monde ?* Voulez-vous m'empêcher de le vaincre, comme Jésus-Christ l'a vaincu ? Il en a triomphé par ses abaissements, par sa croix ; il a dit que sa gloire n'était rien ; il a été foulé aux pieds comme un ver de terre, frappé, méprisé, anéanti ; et vous, M.F., vous prétendez que le monde vous applaudisse ! vous dites qu'il faut qu'il ait une haute idée et de ce que vous pouvez faire et de ce que vous êtes ! vous rougissez de cette croix que vous portez sur vos poitrines ! vous paraissez craindre qu'on la voie sur vos écoles ! pauvres insensés ! ! ce n'est que par elle que vous êtes forts ; ce n'est que par elle que vous êtes grands ! sans elle vous n'êtes rien ; vous êtes quelque chose de moins encore que le néant, s'il est possible de s'exprimer ainsi. Oh ! que vous me faites pitié quand je vous entends vous vanter de posséder à fond la science de l'alphabet ! quand je vous vois vous

SERMONS

présenter avec votre papier sur lequel sont tracés quelques traits plus ou moins informes, plus ou moins réguliers, comme si tout cela valait la peine qu'on se détournât pour y regarder ! fi donc, M.F. ! votre gloire, comprenez-le

P. 2331

donc bien, c'est de faire des chrétiens de ces enfants qui sans vous ne le seraient jamais ; de ces enfants qui ne peuvent le devenir qu'autant que vous leur apprendrez, non par vos discours mais par vos exemples, à être humbles de cœur ; de ces enfants auxquels il faut que vous soyez semblables, pour que le royaume des cieux vous appartienne.

Entendez-vous bien ceci, M.F. ? De ridicules paroles d'orgueil sortiront-elles encore de votre bouche ? vous obstinerez-vous à être encore si jaloux des suffrages des hommes ? irez-vous les mendier, comme un pauvre qui s'en va de porte en porte pour recueillir à terre quelques viles pièces de métal qu'on dédaigne de mettre dans sa main, mais qu'on jette à ses pieds ? M.F., s'il en est de la sorte, votre congrégation est détruite ; vous la dépouillez de ce caractère divin qui la rend si belle ; vous n'êtes plus que des maîtres d'école comme on (en) rencontre partout ; ou plutôt vous êtes moins que ces gens-là ; car, pour prix de leurs services, ils demandent de l'argent ; et vous, vous vous contentez d'un peu de bruit, de quelques vaines paroles que l'on prononce par complaisance, et que le vent emporte comme la fumée. Y pensez-vous ?

Et, après avoir travaillé toute votre vie, à quoi vous auront servi vos travaux ? hélas ! vos peines, vos fatigues, seront semblables à ces trésors du pieux Roi Ezéchias qui, suivant les menaces du prophète, lui furent enlevés par ces mêmes Chaldéens à qui il avait eu la vanité de les montrer. Vous serez dépouillés de tous vos mérites ; vous n'aurez rien fait pour Dieu ; Dieu ne vous devra rien,

P. 2332

et ainsi, vous abandonnerez les récompenses qui vous sont promises dans le ciel, pour vous nourrir follement de quelques illusions mensongères et d'une gloire trompeuse !

M.F., croyez-moi ; cachez le bien que vous faites ; une vertu cachée devient un vrai trésor ; et la vanité est comme un voleur domestique, qui dérobe tout ce qui se présente à sa vue.

Mais l'humilité ne consiste pas seulement à éviter les paroles hautaines, à mépriser les discours frivoles des hommes, à n'attacher aucun prix à leurs louanges. Il faut de plus ne point s'inquiéter de leurs mépris, et supporter en paix et même s'il se peut avec joie, les épreuves d'humiliation auxquelles on peut être exposé. Souvent il arrivera que vous serez traités durement par les personnes avec lesquelles vous serez obligés d'avoir des rapports habituels ; tantôt elles se moqueront avec malignité de ce que vous aurez fait, de ce que vous aurez dit ; tantôt elles manqueront envers vous d'égards, ou vous parleront d'un ton brusque ou dédaigneux. Alors, si, au lieu de garder le silence, vous éclatez en reproches, en murmures ; si vous répondez avec amertume, vous n'avez point d'humilité, vous ne méritez point de porter le titre de religieux, puisque vous n'êtes morts, ni au monde, ni à vous-mêmes.

Un véritable religieux ne s'émeut jamais quand il reçoit des outrages ; les injures, les mauvais procédés ne font aucune impression sur son âme ; bien loin de s'irriter, il se montre patient, doux, modeste, affable ; son front est toujours serein, son cœur ouvert à tous ; et il n'ouvre

P. 2333

la bouche que pour dire des paroles obligeantes, et lorsqu'on cherche à l'abaisser, il voudrait parvenir à s'abaisser encore plus ; il lui en coûte sans doute, mais il sait que le sacrifice de l'amour-propre n'a tant de prix aux yeux de Dieu que parce qu'il est difficile de le faire

pleinement ; il se rappelle que, suivant la parole du Sauveur, il faut descendre pour monter, s'humilier pour être exalté ; et qu'enfin c'est dans l'abîme de son néant que le chrétien digne de ce nom trouve le plus haut degré de la véritable gloire.

Examinez-vous donc d'après ces principes et voyez combien vous êtes éloignés d'être humbles, vous, M.F., qui ne pouvez rien endurer, ni les torts légers que vos Frères ont quelquefois envers vous, ni les remontrances des supérieurs ; vous qui êtes toujours prêts à vous défendre quand on vous reprend, à vous venger quand un mot piquant échappe à ceux au milieu desquels vous vivez ; vous qui, au lieu de vous mettre toujours à la dernière place et d'éviter avec soin toutes les distinctions, les désirez avec inquiétude, (qui) vous plaignez sans cesse de ce qu'on n'ait pas assez d'égards pour votre mérite ; vous qui, vous croyant en droit de commander à tout le monde, ne voulez obéir à personne.

Ah ! M.F., que cet examen est terrible ! où sont-ils parmi vous ces religieux qui, à l'exemple des saints, ne se préfèrent à personne, n'ont aucune estime pour eux-mêmes, aiment à être repris de leurs fautes

P. 2334

et regardent les humiliations comme une justice qu'on leur rend, comme un bonheur dont ils ne sauraient trop remercier Dieu ? - où sont-ils, M.F. ? -

534

CONNAISSANCE de SOI-MÊME

P. 2335

(Fragment).

Placés au milieu du monde, où tout est danger et séduction pour les âmes, la nôtre perdrait bientôt le goût et les habitudes de la piété, si nous n'avions soin de nous retirer de temps en temps dans la solitude, pour nous y nourrir des grandes vérités du salut et nous y livrer aux exercices spirituels avec une pleine liberté d'esprit. Des occupations sans cesse renaissantes nous distraient habituellement, et à peine dans le cours de l'année pouvons-nous disposer de quelques instants pour réfléchir sur notre état, pour examiner ce que nous sommes devant Dieu, et si nous méritons, par l'accomplissement de tous nos devoirs, son amour et ses récompenses. Cependant, quand notre dernière heure sera venue, il faudra bien entrer dans cet examen terrible ; aux portes de l'éternité, sur le point de nous présenter au tribunal de Jésus-Christ, il faudra bien régler nos comptes ; malheur à celui qui aura attendu jusqu'alors à s'occuper de ce qu'il a fait et de ce qu'il doit devenir, et qui, oubliant que toutes ses actions sont connues de Dieu, ne les aura pas soumises d'avance à un jugement sévère pour se rendre

P. 2336

digne de la miséricorde du juge suprême !

Dans cette retraite donnons à un objet si important pour nous toute l'attention qu'il mérite, et tâchons non seulement de nous bien connaître, mais encore de prendre de solides mesures pour nous corriger de nos défauts et pour acquérir les vertus qui nous manquent, de sorte qu'après avoir achevé ces pieux exercices, nous soyons des hommes nouveaux, de véritables disciples de Jésus-Christ.

Quels moyens avons-nous pour nous connaître ? Je les réduis à trois :

1) la prière ; 2) l'examen de notre conscience ; 3) la confession.

Et d'abord, en vain essayerions-nous de découvrir ce qui se passe au fond de notre âme, si Dieu ne nous éclairait de sa lumière, et notre premier soin doit être de la lui demander ; des ténèbres épaisses nous environnent de toutes parts ; nos propres pensées nous échappent, nos dispositions les plus intimes nous sont cachées ; la cause de nos chutes, nos

SERMONS

chutes mêmes souvent nous sont inconnues ; et de tous les mystères, le plus impénétrable pour l'homme est l'homme même. Cela est si vrai que tous les jours on vous avertira d'un tort que vous avez eu sans vous

P. 2337

en apercevoir, ou du moins sans que vous en ayez senti toute la grièveté ; on vous reprochera des défauts que vous croyez légers et qui pourtant sont extrêmement graves ; ainsi, les autres vous connaissent, et vous ne vous connaissez pas ; ils vous jugent infiniment mieux que vous ne vous jugez vous-mêmes.

Or, si les hommes, dont l'esprit est borné et ne peut vous juger que d'après votre conduite extérieure, sont si clairvoyants et se trompent si rarement sur votre compte, Dieu à qui tout est découvert, dont l'œil pénètre dans les replis les plus secrets de votre cœur, n'est-il pas celui qui doit vous apprendre ce que vous êtes ? et ne faut-il pas vous adresser à lui pour qu'il dissipe les nuages qui jusqu'ici vous ont empêché de voir ? (*Inachevé*)

535

SUR LA TIÉDEUR

P. 2338

Chaque année, les jours de la retraite sont pour moi des jours de consolation, parce qu'ils sont pour la plupart de mes enfants des jours de renouvellement et de grâce ; je dis, *pour la plupart*, et je ne dis pas *pour tous*, parce que tous ceux qui assistent à la retraite ne la font pas, c'est-à-dire que quelques-uns, heureusement en petit nombre, négligent d'y apporter les dispositions nécessaires pour en recueillir les fruits. Et qui sont donc les Frères auxquels la retraite est inutile ? Sont-ce les Frères qui autrefois s'étaient égarés dans le monde, ou qui à présent même sont encore tourmentés par des tentations violentes ? Non ; ces pauvres Frères, pénétrés d'une sincère et vive douleur au souvenir de leurs anciennes iniquités, les pleurent avec amertume et ont un sincère désir de profiter des nouveaux moyens de salut qui leur sont offerts.

Mais trop souvent il n'en est pas ainsi des Frères qui se sont égarés depuis leur entrée dans la congrégation, c'est-à-dire qui ont laissé s'affaiblir ou s'éteindre en eux l'esprit primitif, qui, après avoir promis aux pieds des autels d'être fidèles à la règle et obéissants à leurs supérieurs, n'ont été ni l'un ni l'autre ; et qui, sous mille prétextes vains, se sont tranquilisés sur tout cela. Ceci est malheureusement beaucoup plus commun que vous ne le pensez peut-être. On se croit juste parce qu'on n'est pas tombé dans des désordres éclatants ; on se croit à l'abri des reproches de Dieu parce qu'on ne s'en fait aucun et (qu'on) ne s'avoue à soi-même aucun de ses torts, que de la part des hommes on ne reçoit que des louanges ; on se rassure parce qu'on ne se trouve pas coupable des défauts d'autrui, et loin de s'humilier des siens propres, on se persuade n'en avoir aucun.

Chose bien digne de remarque et sur laquelle vous ne sauriez trop attentivement réfléchir : les fautes matérielles, grossières, sont quelquefois

P. 2339

moins dangereuses pour le salut que les fautes spirituelles, qui se cachent pour ainsi dire dans les replis de l'âme où on ne les aperçoit pas, de même que l'on ne voit pas le petit ver qui ronge sous terre les racines d'un bel arbre, et qui en se nourrissant pour ainsi dire goutte à goutte de sa sève, de sa substance, le dessèche bientôt.

On rougit, on s'effraie des premières ; on se dissimule les secondes, on les colore ; elles n'inspirent ni crainte ni regret, et il n'est pas rare que l'on s'aveugle jusqu'au point de s'en enorgueillir secrètement et de les transformer en vertus.

Que, dès le commencement et pendant la retraite, chacun s'examine donc sérieusement là-dessus ; surmontez courageusement toutes les répugnances naturelles de l'amour-propre, vous rappelant de ces paroles dictées par l'Esprit Saint : *celui qui cache ses péchés périra ; mais celui qui les confesse et quitte la voie mauvaise, obtiendra miséricorde.*

Qui que vous soyez, ne vous faites pas plus longtemps illusion ; repassez votre vie entière, comme si elle devait finir avec cette retraite, et comme si vous étiez déjà debout devant le tribunal de Dieu ; là, quiconque aura violé ses engagements et ses devoirs, sera sans défenseur et sans excuse ; songez-y bien, et prévenez les terribles jugements de Dieu, en vous jugeant vous-mêmes aujourd'hui avec une juste sévérité.

Mais pour bien vous connaître, il ne faut pas vous en rapporter à vous seul ; une triste expérience ne vous a-t-elle pas appris combien vos lumières sont trompeuses ? et ne vous ont-elles pas bien souvent égarés ? Demandez donc des conseils à ceux qui ont grâce pour vous en donner ; et, si sévères que soient leurs paroles, recevez-les avec docilité et reconnaissance.

Quand vous vous montrez indifférents, insensibles aux remontrances paternelles qui vous sont faites, quand surtout vous en paraissez blessés, qu'arrive-t-il ? ... (*Manuscrit inachevé*)

536

SUR LE RELÂCHEMENT

P. 2340

Je vous disais, l'année dernière, que loin de craindre pour nous la guerre, je désirais qu'elle continuât de nous être faite par ceux qui la font à Jésus-Christ lui-même. Et, en effet, vous voyez que malgré les contradictions de toute espèce sans cesse renaissantes que nous avons éprouvées, la congrégation s'étend, s'affermi d'une façon admirable ; mais ce qui me console et me réjouit par-dessus tout, ce dont nous ne saurions rendre à Dieu, vous et moi, de trop vives actions de grâces, c'est que l'esprit de foi, de piété et de zèle, loin de s'éteindre ou de s'affaiblir parmi nous, pénètre de plus en plus ce vaste corps auquel vous êtes si heureux d'appartenir ; nos Frères surtout qui remplissent dans les colonies, si loin de nous, les belles et périlleuses fonctions de missionnaires¹, nous donnent l'exemple de toutes les vertus de leur saint état ; et aussi, louange à Dieu ! leurs travaux ont-ils un succès qui nous surprendrait si nous ne savions pas que Dieu bénit toujours richement et soutient toujours puissamment ceux qui s'oubliant entièrement eux-mêmes, n'ont en vue que sa gloire !

Cependant nous avons, apprenons à le connaître, un grand ennemi qui nous persécute sans cesse, et contre lequel nous devons nous tenir toujours en garde pour nous disposer à le combattre, parce que nous aurons toujours à le combattre ; et si malgré ses ruses, il n'est pas parvenu et ne parviendra jamais, j'en ai la douce confiance, à blesser à mort la congrégation entière, il blesse trop souvent quelques-uns de ses membres. Et quel est cet ennemi ? Mes enfants, c'est le relâchement ; oui, je l'avoue, cet ennemi est terrible, et je le crains beaucoup moi, qui ne crains point tous les autres, et qui aime tant, vous le savez, à combattre ceux-ci lorsqu'ils nous attaquent

P. 2341 - P. 2342

ouvertement ; mais le relâchement est d'autant plus dangereux que ses attaques ne sont ni violentes ni soudaines. Ce perfide s'approche pas à pas et sans bruit de la place qu'il veut renverser ; il arrive aux pieds des murailles et les mine, avant qu'on l'ait aperçu ; il en détache sourdement aujourd'hui une petite pierre, demain une plus grande ; et, en habile guerrier, ce ne sont pas les pierres du couronnement qu'il cherche à enlever les premières, ce sont celles

¹ Le premier envoi de frères missionnaires, en Guadeloupe, date du 27 novembre 1837.

SERMONS

des fondements, sachant bien que celles-ci manquant, l'édifice tout entier croulera au plus léger choc.

Parlons sans figure. Pour séduire un Frère, le démon ne lui propose pas d'abord de se déshonorer par des scandales, de violer publiquement ses engagements et sa règle, de rentrer dans le monde d'où il est sorti la veille, et où il est trop évident que sa perte serait inévitable ; mais, par degrés insensibles, il diminue en lui l'estime de son saint état ; il lui inspire le goût de la dissipation et des plaisirs ; des plaisirs, j'entends, qui n'ont rien de criminel en soi, mais auxquels néanmoins un religieux doit renoncer, des visites par exemple dans les maisons laïques, des repas hors du presbytère, des lectures frivoles, des conversations avec les gens du monde. Et ce pauvre Frère se laisse entraîner sans défiance à manquer d'abord et en choses légères en apparence, à certains points de la règle ; bientôt, il ne se fait plus un scrupule de manquer à des points plus graves ; il néglige ses exercices de piété : l'oraison, la récitation du chapelet, la visite au Saint-Sacrement, l'examen particulier, la lecture spirituelle, et il n'approche plus des sacrements qu'avec froideur. Or, quand un Frère en est là, il ne lui reste plus qu'un pas à franchir pour tomber au fond de cet abîme, d'où, hélas ! l'on ne revient plus.

Comment donc arrêter les progrès du relâchement, et renouveler en soi, l'esprit de ferveur et de piété, après l'avoir laissé tristement s'affaiblir ? (*manuscrit inachevé : voir p. 2290*)

537

SOURCES DE L'INCONSTANCE

P. 2343

(*Fragment*).

Si plusieurs Frères après être entrés dans la congrégation, donnent des marques d'inconstance, et sont ébranlés dans leur vocation, cela vient de ce que pendant leur noviciat même, ne s'étant pas assez appliqués à bien comprendre l'excellence de leur état et à acquérir les vertus qui lui sont propres, ils manquent tout à la fois, et de lumière pour éviter l'erreur, et de force pour résister aux tentations.

Et d'abord, je dis qu'ils ne comprennent pas l'excellence de leur état, parce qu'ils le considèrent d'une manière toute humaine... (*Inachevé*)

538

ÉLOGE FUNÈBRE DU FRÈRE YVES LE FICHANT

P. 2344

A peine notre congrégation est-elle établie, que déjà nous avons à déplorer la perte d'un de nos Frères¹, et à célébrer pendant la retraite un service funèbre. Ainsi, mes chers enfants, quoique vous soyez tous jeunes, vous devez penser sérieusement à la mort et vous y préparer chaque jour, puisque votre dernier jour vous est inconnu, comme il l'était au bon Frère Yves, dont cette triste solennité nous rappelle la mémoire. Hélas ! qui lui eût dit, lorsque nous étions réunis à Auray, il y a quinze mois, qu'il assistait pour la dernière fois à la retraite, et qu'en se séparant de vous, à la fin de ces pieux exercices, il s'en séparait pour toujours ?

Je me trompe, M.C.E. ; quoiqu'il n'habite plus sur cette terre, les liens de charité qui l'attachaient à la congrégation ne sont pas rompus ; il vit dans le sein de Dieu, il vit pour ne plus mourir ; et s'il est allé le premier au ciel, c'est pour nous protéger par ses prières, et pour que notre société naissante ait dans sa personne, auprès de Jésus-Christ un interprète et en

¹ Le f. Yves Le Fichant, mort à Guingamp le 3 mai 1822, à l'âge de 22 ans, est le premier frère décédé dans la congrégation. Ce sermon fut prononcé lors de la retraite d'août 1822.

quelque sorte un patron. Oui, j'ai la douce confiance que si le Seigneur l'a appelé avant les autres, c'est que plus que les autres, il était digne de recevoir la récompense qui est promise à tous ; il l'a méritée par son zèle, par sa piété, par son humilité, en un mot, par les éminentes vertus qu'il a pratiquées constamment depuis l'époque heureuse où il se consacra au service de Jésus-Christ dans notre congrégation. Au noviciat il fut un modèle de régularité et surtout d'obéissance ; je ne crois pas qu'il lui soit arrivé une seule fois, je ne dirai pas de manquer à ce qui lui était prescrit, mais de témoigner la moindre répugnance à exécuter ce qu'on demandait de lui ; souvent même il ne voulait pas user de la liberté d'agir à son gré qu'on lui laissait, tant il avait le désir de briser sa propre volonté pour ne

P. 2345

plus faire que celle de Dieu.

Les circonstances m'ayant obligé à établir une école à Guingamp, sans que je pusse prendre aucun délai, je le choisis pour la diriger, quoique son instruction ne fût à peine qu'ébauchée ; un autre, moins humble que lui, aurait craint de n'avoir pas assez de talents pour enseigner dans une ville où il fallait d'ailleurs lutter contre une autre école alors puissamment protégée ; le bon Frère Yves mit en Dieu toute sa confiance, qui ne fut pas trompée. Je me rappelle que lorsque nous arrivâmes ensemble pour ouvrir les classes, on le regardait avec une sorte de pitié ; son extérieur était désagréable ; il parlait mal le français ; chacun, ne le jugeant que par ses qualités extérieures, ne s'imaginait pas qu'il pût obtenir le moindre succès. Mais ce pauvre Frère dont on avait une si triste idée était pourtant rempli de mérites ; il possédait au plus haut degré l'esprit de son état ; c'était un saint, et Dieu a béni ses travaux d'une manière extraordinaire.

De jour en jour, l'école augmentait ; les progrès des enfants étaient rapides ; ils aimaient ce bon Frère qui les attirait et les charmait par sa douceur ; dociles à ses conseils, qu'ils écoutaient avec un respect religieux, ils se corrigeaient de leurs défauts, si bien qu'au bout de quelques mois, tous les habitants de la ville chantaient ses louanges. Pour lui, sourd à ce vain bruit de gloire, il ne songeait qu'à remercier Dieu de ses faveurs ; et il redoublait de charité envers les autres et de sévérité envers lui-même.

Sous ce dernier rapport, peut-être a-t-il été trop loin, car son amour pour la mortification et pour la pauvreté était si grand qu'il se privait des choses qui lui étaient nécessaires, que je lui aurais fait donner si j'eusse su qu'elles lui manquaient. Sa santé s'étant affaiblie, il continua néanmoins

P. 2346

les classes sans se plaindre jusqu'à la fin du carême ; enfin, tout à coup, une maladie violente se déclare et un exprès vient m'annoncer qu'on craint pour sa vie. Je pars aussitôt...

Ah ! M.E., jamais je n'oublierai cette visite si douloureuse et en même temps si consolante que je lui fis. Je voulais voir s'il eût été possible de le ramener à Saint-Brieuc dans ma voiture, mais, hélas ! il était trop tard ; déjà il avait reçu les derniers secours de l'Église ; on me dit qu'il avait souvent du délire ; néanmoins, il eut l'esprit parfaitement présent, tandis que je restai auprès de lui. Il me parla de vous tous, demanda des nouvelles de chacun avec le plus grand intérêt, et quant à ce qui le concernait personnellement, il ne me témoigna que le désir de revenir au noviciat aussitôt que ses forces le lui permettraient. Ensuite, il m'entretint de ses chers enfants dont il s'occupait sans cesse ; le médecin l'avait engagé à y penser moins, parce que ces pensées l'agitaient ; mais cela lui était impossible ; et jusqu'à son dernier soupir, ils furent présents à sa mémoire, et il les porta dans son cœur ; il m'en recommanda plusieurs en particulier, me donna des détails sur la conduite de presque tous, et enfin sur ses lèvres déjà flétries, il se répandit tout à coup un doux sourire. Mon père, me dit-il, les livres que vous avez distribués dans votre dernier voyage ont produit un bien bon effet, mes enfants font

SERMONS

maintenant tous les jours la lecture spirituelle comme des petits religieux ; oh ! quelle joie de voir la religion renaître ainsi !

Je rapporte ses propres expressions ; mais je ne puis vous peindre tout ce qu'il y avait d'aimable, d'attendrissant, de céleste dans les regards et dans le son de voix presque éteinte de ce saint Frère. Enfin, peu de jours après, la maladie ayant achevé de ruiner ses forces, on ne douta plus qu'il ne touchât à sa fin. Par une grâce particulière, la

P. 2347

connaissance qu'il avait perdue lui revint entièrement, et il put recevoir de nouveau les sacrements ; il demanda le crucifix de sa profession, et le tenant entre ses mains, il fit avant de communier, le sacrifice de sa vie, recommanda son âme à Dieu. Et dans cet instant, sa piété, sa ferveur étaient si grandes que tous les assistants fondaient en larmes. Puis il cessa de vivre sur la terre ; il acheva sa course, le bonheur de l'éternité commença pour lui !

Telle est du moins, M.E., la douce espérance que je conçois et que vous devez partager tous ; cependant, prions pour lui de peur que... (*Manuscrit inachevé*)

539

FRÈRE ANSELME.

P. 2348

Chaque année, au souvenir des frères que nous avons perdus¹, notre douleur et nos regrets se renouvellent, et quoique nous ayons tout lieu de penser que leur mort ait été sainte, néanmoins nous ne cessons pas d'adresser pour eux au ciel de ferventes prières ; d'autres nous rendront un peu plus tard les mêmes devoirs ; nos parents, les amis que nous avons eus dans le monde, nous oublieront peut-être ; mais nos frères en Jésus-Christ ne nous oublieront point dans notre tombeau ; chaque jour ils demanderont à Dieu d'abrèger nos souffrances, et à la retraite le divin sacrifice sera offert pour obtenir que nous entrions sans délai dans le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Oh ! que cette pensée est consolante pour des hommes de foi ! Qu'elle est propre à nous faire sentir de plus en plus combien nous sommes heureux d'appartenir à une congrégation dont la charité est immortelle, et à laquelle nous restons unis, même en quittant la terre !

Sans doute, M.C.E., il n'y a pas un seul d'entre vous qui n'ait été vivement touché de cette réflexion, chaque fois qu'il a assisté au service que nous célébrons tous les ans pour nos Frères défunts ; mais cette année, elle doit faire sur chacun de vous une impression d'autant plus profonde que nous avons eu sous les yeux un exemple qui nous la rappelle d'une manière plus frappante.

Vous le savez, à la dernière retraite, notre bon Frère Anselme était encore au milieu de nous ; malgré son extrême faiblesse, il voulut descendre dans la chapelle,

P. 2349

s'asseoir à côté de vous sur ces bancs, et renouveler son vœu, pour ainsi dire, sur le seuil de l'éternité ; il connaissait son état ; toutes les espérances de guérison s'étaient évanouies ; mais de meilleures espérances le consolait ; il voyait s'ouvrir devant lui la bienheureuse demeure de la cité céleste, et il voulait sur le point d'y entrer et de paraître devant Dieu pouvoir lui dire : Seigneur, je me suis donné à vous sans réserve et sans partage ; je vous ai offert à l'autel le sacrifice de tout mon être ; mon Dieu, ayez pitié de mon âme ; recevez votre pauvre serviteur dans votre grande miséricorde.

¹ Le f. Anselme (Jean-Marie Favron) est décédé le 5 octobre 1827. Ce sermon fut donc prononcé à la retraite suivante, en 1828.

Ce fut là en effet les sentiments qu'il manifesta en recevant un peu plus tard les derniers sacrements ; dans tout le cours de sa maladie, il fut un modèle de douceur, de résignation, de patience ; il ne demandait point à Dieu de prolonger pour lui une vie si pleine de dangers et d'angoisses ; mais il aspirait uniquement à voir Jésus-Christ dans sa gloire, à voir bientôt le jour éclatant de l'éternité que la nuit n'obscurcit jamais, jour immuable de joie et de repos que nulle vicissitude ne trouble.

Son désir de la mort était si vif que plusieurs fois je fus obligé de le calmer en lui disant : Mon pauvre enfant, le bon Dieu veut prolonger vos souffrances pour augmenter vos mérites ; vous voudriez jouir déjà de la liberté glorieuse des enfants de Dieu ; déjà la demeure éternelle, la céleste patrie où la joie ne tarit jamais, ravit votre pensée ; mais un peu de patience, l'heure n'est pas encore venue. Sera-ce bientôt ? me dit-il un jour. Oui, mon enfant, je l'espère pour vous - et une demi-heure après, il s'endormit dans le Seigneur.

P. 2350

Qui de nous ne voudrait mourir ainsi ! Qui de nous n'achèterait pas par les plus pénibles sacrifices un pareil bonheur ! Mais, écoutez bien ceci : nul n'a été plus exposé que le Frère Anselme à en être privé ; ah ! je ne craindrai point de publier ici pour votre instruction et pour votre édification tout ensemble, une faute grave qu'il a commise deux ans avant sa mort ; il lui était ... (*Lacune dans le manuscrit*)

A peine rendu chez lui, il ouvre les yeux et voit l'abîme ; pressé par la grâce, pressé par le remords, comme l'enfant prodigue il se lève et dit : J'irai trouver mon père : il n'ose venir cependant, parce qu'il savait bien qu'on ne peut plus rentrer dans la congrégation quand on en est sorti de cette manière ... (*Lacune*)

Je n'ajouterai rien à ces paroles si touchantes : qu'elles servent à vous tenir en garde contre les tentations du démon et contre cet esprit d'inconstance qui en a perdu tant d'autres ! Si un seul après avoir fait une pareille chute s'est relevé, il l'a dû à la sincérité de son repentir et à la franchise de son caractère ; c'est une espèce de miracle sur lequel nul ne peut compter.

Ah ! M.E., resserrez de plus en plus les liens qui vous unissent ; vivez dans le sein de la congrégation de manière à vous rendre dignes de n'en être jamais exclus ; édifiez-la par vos vertus ; vous l'édifierez encore par votre mort ; ses prières vous suivront dans l'éternité ; et lorsque vous aurez été jugés dignes d'entrer dans son royaume, de là vous la protégerez à votre tour ;

P. 2351

de là vous bénirez en quelque (sorte) les travaux de vos frères en attendant qu'ils aillent vous rejoindre pour partager votre bonheur et votre gloire.

540

RÈGLEMENT DE VIE.

P. 2352

I. A votre réveil, faites avec attention le signe de la croix, donnez votre cœur à Dieu, et par ce premier acte de religion consacrez-lui la journée entière.

II. Habillez-vous promptement, en silence, avec la plus sévère modestie et veillez à ce que rien ne ternisse la pureté de votre cœur.

III. Avant la prière du matin, occupez-vous de quelque pensée pieuse et du sujet de méditation.

IV. Assistez à la prière avec un profond recueillement ; ouvrez pour ainsi dire les yeux de l'âme et considérez combien Dieu est grand et combien vous êtes petits, combien il est riche et combien vous êtes pauvres, combien il est saint et combien vous êtes pécheurs,

SERMONS

combien il est parfait et combien nombreuses sont vos misères. Tenez-vous donc humblement dans sa présence, et ne ressemblez pas à ceux à qui lui-même reproche de ne l'honorer que du bout des lèvres, sans foi, sans désir et sans amour.

V. Prévoyez les occasions que vous pourriez avoir d'offenser Dieu pendant le jour, et à la fin de votre méditation prenez la résolution de les éviter.

VI. Pendant la messe ne laissez pas vos regards s'égarer de côté et d'autre, mais fixez-les

P. 2353

attentivement sur votre livre ou sur l'autel ; bannissez de votre esprit tout ce qui pourrait le distraire ; et vous rappelant que le sacrifice de la messe est le même que celui de la croix, entrez dans tous les sentiments dont vous auriez été pénétrés sur le Calvaire, à la vue des souffrances et de la mort de votre divin Rédempteur ; unissez-vous d'intention avec le prêtre, ou plutôt avec Jésus-Christ, le souverain prêtre qui à la messe est tout à la fois sacrificateur et victime.

541

FIDÉLITÉ À LA RÈGLE¹ - (1823)

P. 2354

A chaque retraite, je vous recommande de nouveau l'exacte observation de la règle, et je vous en explique les divers points ; j'ai vu avec plaisir que presque tous, cette année-ci, ont mis le plus grand soin à ne s'écarter en rien de ce qui est prescrit par nos statuts, à consulter dans leurs doutes, et à se conformer aux décisions qu'ils recevaient de moi ; j'espère qu'à l'avenir on sera plus attentif encore à méditer la règle, et qu'aucun de vous ne la transgressera volontairement ; ceci est de la plus haute importance, et je ne saurais trop insister pour vous en convaincre.

En effet, l'existence de la congrégation, comme celle de tous les corps religieux, dépend de la fidélité des membres qui les composent à garder la règle ; toute atteinte donnée à la règle est une blessure faite à la congrégation, qui, si elle en recevait beaucoup de semblables, serait détruite aussitôt, tandis qu'elle ne peut que s'accroître et fleurir si chacun de vous ne se permet de faire ce qui est défendu par nos constitutions, et fait toujours ce qu'elles ordonnent.

Vous savez avec quelles réflexions sérieuses et prolongées nous en avons rédigé et arrêté les différents articles ; nous avons pris les leçons de l'expérience pendant cinq années de suite avant d'imprimer ce petit livre² qui doit vous servir de guide ; et nous y avons renfermé autant de conseils salutaires, autant de choses utiles, pour ainsi dire, qu'il y a de phrases. Vous devez donc le lire souvent, et toujours avec un profond respect, et toujours en esprit d'humilité et d'obéissance. Soyez persuadés que chaque fois que vous le lirez dans ces dispositions, vous en deviendrez

P. 2355

meilleurs, parce que cette parole est pour vous de Dieu même, en ce sens que les avertissements et les ordres de vos supérieurs sont les siens, et parce qu'enfin une grâce particulière y est attachée.

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² L'abbé de la Mennais, alors vicaire général du Grand Aumônier de France, fait éditer à Paris en 1823, à l'imprimerie ecclésiastique de Beaucé-Rusand un petit livre de 24 pages, intitulé : *Statuts de la Congrégation de l'Instruction Chrétienne*, approuvée par ordonnance du roi du 1er mai 1822. Ce livret contient essentiellement les Règles de conduite pour les frères.

Pour vous encourager de plus en plus, non seulement à étudier la règle, mais encore à vous y soumettre pleinement, considérez les avantages précieux qui résulteront pour vous d'une fidélité parfaite à l'observer.

Il y a trois sortes d'actions : les mauvaises, les indifférentes, les bonnes. Or le règlement ne se borne pas à vous interdire ce qui est mauvais en soi, il vous en préserve ; en vous ôtant une partie de votre liberté il vous éloigne des occasions de chute, il vous met à l'abri des tentations les plus dangereuses. Une âme gardée, si je puis m'exprimer de la sorte, par le règlement, est en sûreté ; c'est cette vigne dont il est parlé dans le saint Évangile, que le Père de famille a environnée d'une haie, de peur qu'elle ne fût ravagée et détruite par les animaux immondes ; vous ne vous laisserez point aller facilement à de mauvaises paroles si vous avez l'habitude du silence ; vous n'aurez pas même la pensée de vous livrer aux excès du boire et du manger, si vous ne prenez aucune liqueur spiritueuse entre les repas, si vous vous retirez de table au dessert ; en un mot, si vous pratiquez ordinairement la mortification.

Bien loin de vous abandonner sans résistance aux plaisirs coupables, comme il vous est arrivé souvent dans le monde, une pareille pensée vous fera horreur, et vivant au milieu de vos Frères, ou au milieu d'ecclésiastiques édifiants, recevant d'eux à tous les instants de la journée des exemples de vertu, comment ne la pratiqueriez-vous pas vous-mêmes, presque sans efforts et sans peine ? Ainsi la règle est une barrière qui tient

P. 2356

l'ennemi du salut loin de vous, et qui vous garantit de ses attaques prochaines.

En second lieu, vos actions les plus indifférentes, manger, dormir, se promener, acquièrent un prix infini, lorsque vous les faites conformément à la règle et avec l'intention de lui obéir ; pourquoi ? parce que vous offrez alors à Dieu le plus beau, le plus méritoire, le plus saint de tous les sacrifices, celui de l'obéissance ; dans ces actions, ce n'est pas un mouvement naturel qui vous dirige, c'est l'esprit de foi, et par là vous rendez divines en quelque sorte les actions les plus communes.

Et à quel degré de perfection n'élevez-vous pas celles qui sont bonnes par elles-mêmes ? Les prières que vous récitez, les leçons que vous donnez aux enfants, la surveillance que vous exercez sur eux, tout cela acquiert un mérite bien plus grand, quand on le fait dans le temps et suivant ce qui est prescrit dans la règle ; ce n'est plus sa propre volonté que l'on suit ; elle est immolée tout entière ; on ne se borne pas à faire ce qui est bien ; mais on le fait comme les saints font la volonté de Dieu dans le ciel, puisque par la règle cette volonté adorable nous est manifestée et aussi bien connue pour ainsi dire qu'à eux.

M.E., je ne me lasse pas de vous le redire : gardez la règle ; ne vous en écarterez jamais ; à chacun de ses points est attachée une grâce spéciale, dont on se prive quand on y manque ; grâce, je ne crains pas de le dire, de laquelle peut dépendre votre salut ; déjà j'ai vu cette terrible vérité s'accomplir sur plusieurs frères qui ne sont plus ici ; et cela me fait trembler pour ceux que je vois disposés à se relâcher, ou qui regardent comme indifférents quelques articles de leur règle, s'en affranchissant sans difficulté ; rappelez-vous

P. 2357

l'histoire de Samson ; toute sa force était dans ses cheveux ; pendant qu'il les conserva, il fut le plus fort de tous les hommes, et il en devint le plus faible quand il les eut perdus. Un point de règle, c'est un cheveu si vous voulez, mais ce cheveu est le principe de votre vigueur, de votre vie spirituelle ; le rompre, c'est vous exposer à périr. Et si vous considérez ce point de règle comme peu de chose, pourquoi donc vous en dispenser ? N'êtes-vous pas d'autant plus coupables ? - Ne méritez-vous pas d'autant plus d'être punis de Dieu, puisque vous lui refusez ce qui est si facile en soi, ce qui vous coûterait si peu ! - mais quoi, peu de chose ? et en prenant le saint habit, n'avez-vous pas promis à la face des saints autels d'observer la règle ?

SERMONS

n'en avez-vous pas contracté l'engagement formel ? Est-ce peu de chose que de manquer à une promesse solennelle faite aux hommes ? qu'est-ce donc d'une promesse solennelle faite à Dieu ?

542

FIDÉLITÉ À LA RÈGLE

P. 2358

Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.

Paix et miséricorde à tous ceux qui observeront cette Règle. (*Epist. ad Galatas. 6*)

De toutes les grâces que Dieu a faites aux religieux, la plus grande peut-être est de leur avoir donné des règles dans lesquelles leurs obligations leur sont sans cesse rappelées, et dont chacune est pour eux un moyen de sanctification et de perfection.

Les chrétiens qui vivent au milieu du monde sont privés de ce secours, et quoiqu'ils puissent connaître les conseils évangéliques, la pratique leur en est beaucoup plus difficile, parce qu'ils leur sont moins clairement expliqués et qu'on laisse à chacun le soin d'en faire l'application suivant les circonstances où il se trouve.

Pour vous, au contraire, tout est prévu dans les plus petits détails, si bien que vous n'avez rien à examiner, à discuter, à juger ; vous êtes toujours certains d'agir conformément à la volonté de Dieu et de faire ce qu'il y a de plus parfait, lorsque vous suivez exactement ce qui est marqué dans vos règles. Si donc le salut vous est cher, cette réflexion doit suffire pour vous déterminer à ne vous en écarter jamais ; si vous vous permettiez de les enfreindre, bientôt vous perdriez l'esprit de votre état, et avec lui tout espoir, non seulement de faire des progrès dans la vertu, mais encore de vous préserver de ces chutes funestes dont il est si rare que les religieux se relèvent, parce qu'ayant abusé de plus de grâces, ils sont aussi plus coupables et plus indignes de pardon.

Et ne dites pas que les règles particulières n'obligent point sous peine de péché ; moi, je soutiens qu'il est impossible d'en violer volontairement un point sans offenser Dieu en quelque chose. Car, dit Saint Thomas,

P. 2359

c'est ordinairement ou par lâcheté ou par indifférence pour son avancement dans les voies de la perfection, ou parce qu'on est emporté, dominé par quelques passions : par l'orgueil, la paresse, l'intempérance, l'impatience, la démangeaison de parler, qu'on transgresse des défenses qui autrement n'auraient rien de pénible, et par conséquent qu'on observerait avec promptitude et sans hésiter, si on avait les vertus essentielles de l'état saint qu'on professe.

Que serait-ce donc, et combien ne serait pas grave la faute que l'on commettrait, si une pareille négligence avait pour cause le mépris de ces règles sacrées ? N'avez-vous donc pas promis de les garder, lorsque vous avez fait profession aux pieds des autels, en présence de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et des Anges ?

Avant de prendre des engagements, vous avez dû examiner si vous aviez le courage et la force de les tenir dans toute leur étendue. Maintenant vous n'y pouvez plus manquer sans vous perdre vous-mêmes, et sans contribuer, autant qu'il est en vous, à la ruine de la congrégation dont vous êtes membres.

Je dis à la ruine de la congrégation et je le dis avec réflexion ; pourquoi ? C'est que l'expérience nous a appris que les ordres religieux, tandis que les règles primitives y ont été vivantes et fidèlement observées, ont été la gloire de l'Église, mais qu'ils en sont devenus le scandale, lorsqu'ils ont perdu l'estime, l'amour des règles qui leur avaient été prescrites par leurs saints fondateurs ; aussitôt l'esprit de ferveur s'est éteint, et les plus grands désordres se sont introduits dans leur

P. 2360

sein, tant il est vrai que ce sont ces humbles pratiques que l'on dédaigne et que l'on se persuade de pouvoir négliger sans péril, qui entretiennent et qui conservent dans les congrégations religieuses l'ordre et la discipline sans lesquelles elles ne peuvent subsister.

Qu'est-ce, en effet, que de transgresser un seul point de la règle, si petit qu'il soit ? C'est faire un premier pas hors de la droite route ; c'est en quelque sorte se tirer soi-même des mains de Dieu qui s'était chargé de nous conduire, pour marcher au gré de nos penchants ; or, qui nous arrêtera sur cette pente rapide et glissante ?

Hélas ! on ne le sait que trop ; les religieux indignes de ce nom qui s'affranchissent de quelques-uns de leurs devoirs sous le prétexte qu'ils sont peu importants, ne tardent pas à mépriser ceux mêmes qui sont les plus essentiels ; ils perdent le goût de la prière, l'habitude de la mortification et du silence ; ils ne portent plus qu'à regret le joug de l'obéissance ; ils abrègent d'abord et ensuite ils abandonnent tout à fait leurs exercices spirituels ; un secret ennui s'empare de leur âme ; ils s'en vont demander à ce monde qu'ils ont quitté quelques-unes de ses faveurs ou de ses joies ; les mets délicats et superflus, les futiles amusements, les ris immodérés, les nouvelles du siècle, les spectacles vains, voilà ce qu'ils recherchent ; voilà leur bonheur, leurs consolations ; à peine regardent-ils comme un mal, la complaisance propre, les frivoles divertissements, les discours oiseux, les histoires badines, les actions indécentes ; ou plutôt, rien de tout cela n'est criminel à leurs yeux, et ils s'y livrent sans aucun scrupule. Devenus tout à fait insensibles, ils se croient parfaitement sains, alors qu'ils sont couverts de blessures ;

P. 2361

et c'est pourquoi, ils ne songent ni à pleurer leurs maux, ni à changer de conduite. Encore une fois, que deviennent les congrégations, où l'autorité des règles est ainsi méconnue, et où, pour mieux dire, les règles elles-mêmes sont mises en pièces, où chacun n'en veut pas d'autres que ses caprices et ne veut dépendre que de soi ? Je le répète, ces sociétés, qui auparavant brillaient du plus vif éclat et qui peut-être pendant plusieurs siècles avaient édifié les peuples et répandu autour d'elles la bonne odeur de Jésus-Christ, tombent en pourriture et meurent.

Si ceci est arrivé à des communautés ferventes dans l'origine, parce qu'elles n'ont pas maintenu dans toute leur vigueur les règles qu'elles avaient reçues, et qui étaient, en quelque sorte, comme le fondement sur lequel on les avait établies, n'ai-je pas lieu de craindre, et à plus forte raison, pour notre petite congrégation le même malheur, si vous ne vous attachez pas fortement à l'exacte observance de tout ce qui vous est recommandé et prescrit par les statuts ?

Car, remarquez-le bien, quand des religieux vivent ensemble, ils sont toujours sous les yeux de leurs supérieurs, environnés de leurs Frères dont la ferveur et le zèle les encouragent et les soutiennent ; les exercices se font en commun, et personne ne peut s'en dispenser ; la moindre faute publique est remarquée ; et l'on s'empresse d'indiquer à celui qui l'a commise les moyens de la réparer.

Mais vous, mes enfants, vous êtes destinés à vivre dans une sorte d'isolement qui, si vous n'y prenez garde, peut vous être extrêmement funeste ; vous avez la triste liberté de négliger une partie des obligations de votre état sans que personne ne s'en aperçoive et vous en avertisse ; vous serez sortis

P. 2362

du Noviciat avec des dispositions excellentes ; en vous plaçant, nous croirons pouvoir répondre de vous ; et cependant, peu à peu, dans les rapports que vous aurez avec le monde, vous goûterez ses maximes et peut-être hélas ! vous laisserez-vous éblouir par ses prestiges ;

SERMONS

et quand je parle du monde je n'entends pas seulement parler des pécheurs scandaleux, mais de ces gens tels qu'il s'en trouve dans les professions même les plus saintes, qui ne sentent pas toute l'importance de la régularité, et qui, n'ayant jamais réfléchi sur la nature de vos fonctions et de vos devoirs, ne comprendront point pourquoi vous êtes assujettis à des pratiques qui leur semblent minutieuses ; ils se plaindront de ce qu'on vous oblige à vous priver de certaines choses en elles-mêmes innocentes, de ce qu'on vous oblige à prendre certaines précautions qu'ils jugeront superflues. A quoi bon tout cela ? vous diront-ils. Ne peut-on pas être un excellent frère à moins ? Croyez-moi, Dieu ne demande ni tant de prières, ni tant de gêne. Voyez celui-ci, considérez celui-là ; ils ont bien su s'affranchir du joug qu'on vous impose ; ils n'y regardent pas de si près que vous. En sont-ils moins religieux au fond ? non sans doute ; pourquoi donc ne les imiteriez-vous pas ?

Tel est le langage de l'esprit malin, langage qu'il mettra pour vous séduire dans la bouche de personnes respectables d'ailleurs, mais qui, je le répète, par ignorance et contre leur gré, vous inspireraient d'abord du dégoût pour les exercices qui vous sont propres, et bientôt vous feraient tomber dans les plus déplorables égarements.

M.E., voulez-vous éviter ce piège, aimez vos règles ; relisez-les souvent,

P. 2363

ne vous permettez jamais de transgresser volontairement la moindre d'entre elles. La règle, toujours la règle, rien que la règle, que ce soit là votre devise.

Et, M.E., ne le savez-vous pas ? Si quelqu'un d'entre vous est déchu de sa première ferveur, si sa vocation qui paraissait si ferme est devenue chancelante, d'où cela vient-il, sinon de ce qu'il a négligé l'observation de certaines pratiques, de certains points des statuts qu'il observait rigoureusement auparavant, et qu'il a négligés sans prévoir jusqu'où il serait entraîné en agissant de la sorte ?

Je voudrais qu'il vous fût donné de connaître, comme Dieu le connaît, de quelle manière ses fautes s'enchaînent les unes aux autres ; et vous verriez qu'une première transgression volontaire et réfléchie des règles peut conduire aux derniers excès, de sorte qu'ici nous pouvons appliquer ce mot de Saint Jacques : Celui qui viole la loi en un seul précepte viole la loi tout entière, parce qu'il en détruit l'autorité, parce qu'il n'y a point de raison pour en respecter un article quand on en méprise un autre.

Au contraire, dans quelque embarras, dans quelque tentation, que vous supposiez un frère, pourvu qu'il soit attaché à sa règle comme un vaisseau à l'ancre qui le rend immobile au milieu de la tempête, rien ne pourra l'ébranler.

Quelquefois, vous entendrez dire qu'un frère est tombé dans de grandes fautes. Voulez-vous savoir pourquoi ? C'est qu'il n'a pas gardé sa règle. On dira qu'un établissement va mal, qu'il ne peut se soutenir. Pourquoi ? C'est qu'on n'y observe pas la règle ; le Frère qui dirige cette école a-t-il des talents ? peut-être ! A-t-il un caractère heureux ? peut-être encore

P. 2364

et pourtant l'école ne produit aucun bien ; les élèves ne font aucun progrès dans les lettres ni dans la piété. Pourquoi donc ? encore une fois, c'est que le frère ne suit pas les règles ; il croit être plus sage qu'elles ; il suit son propre jugement, sa volonté propre, et il perd tout ; tandis qu'un autre frère beaucoup moins instruit, mais plus humble, fait des merveilles, parce qu'il suit scrupuleusement tout ce que la règle prescrit, parce qu'il ne fait jamais ce qu'elle défend.

Gravez-la au fond de votre cœur ; méditez-la sans cesse ; qu'elle soit vos délices et votre guide ; obéissez-lui ponctuellement et avec amour, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, convaincus, ainsi qu'il est vrai, qu'elle ne renferme pas une seule parole qui ne soit l'expression fidèle de la sainte volonté de Dieu ; et Dieu, suivant sa promesse,

étendra sa main pour vous sauver, parce que vous aurez choisi ses commandements pour votre partage.

543

CONFÉRENCE SUR LA RÈGLE ET DIVERS SUJETS (1824)

P. 2365

Dieu continue de bénir cette œuvre qui est si bien la sienne ; nous n'avons en vue que sa gloire, et lui-même daigne nous aider d'une manière admirable à la procurer, et ainsi à chaque retraite nous avons à lui rendre de nouvelles actions de grâces ; vous voyez que cette retraite est plus nombreuse que la précédente. La maison de Ploërmel où nous allons établir notre principal noviciat¹ est infiniment plus vaste et plus commode que celle de Josselin ; les encouragements et les ressources qui nous viennent du dehors ont augmenté ; un noviciat nouveau à Fougères et onze écoles nouvelles vont être fondées ; mais ce qui me console par-dessus tout, ce qui me fait concevoir pour l'avenir les plus douces et les plus belles espérances, c'est que vous vous êtes fortifiés dans la pratique et dans l'amour de votre sainte règle.

(Suivent quelques points à développer dans cette conférence) :

Éloge de la règle. - Articles particuliers qu'on néglige et qu'il est important de rappeler.

Assister au dessert - Obéissance des inférieurs aux supérieurs locaux - Dîners au dehors et voyages - Ne point parler à table - S'appliquer à inspirer aux enfants l'esprit et le goût de la piété.

Avoir des cahiers d'écriture et de chiffre - (Ne) point lire de livres qui ne soient inscrits au catalogue.

P. 2366

Exhortation à observer les plus petits points de la règle.

Bonheur que l'on trouvera dans l'exercice des fonctions de frères pendant la vie, à la mort....

Notre bon f. Ch(arles)² - Il fut un des premiers frères, et comme le fondateur de la Congrégation... Depuis le premier moment jusqu'au dernier, sa conduite a été exemplaire : aucune des difficultés qui l'ont environné dans sa naissance ne l'a ébranlé ; combien n'en trouva-t-il pas dans l'établissement de Dinan où il fut placé d'abord ? moi seul, je le sais, et je n'hésite pas à dire qu'il fallait une vertu héroïque pour les supporter et pour les vaincre : bel exemple pour tous. C'est à sa patience, à son courage, à sa profonde abnégation que nous devons le succès de cette école : et pourtant il était malade, défaillant ; mais sa foi et son dévouement ne s'affaiblirent jamais et il triompha de tous les obstacles : nul autre n'a été exposé à des épreuves si rudes, et cependant, son attachement pour la Congrégation et pour ses devoirs fut toujours le même. Bel exemple de persévérance.

¹ Le noviciat, ayant quitté la maison de Josselin, fut établi à Ploërmel le 3 novembre 1824. Ce sermon fut donné à la retraite qui s'ouvrit à Josselin le 29 août précédent.

² Le Supérieur évoque la mémoire du F. Charles Brottier, décédé le 14 mars précédent à Lamballe où il dirigeait une école.

QUESTIONS RELATIVES AUX FRÈRES
SUR LES COMMANDEMENTS.¹

P. 2367

1^{er} Commandement.

De la foi

En quoi consiste l'esprit de foi ? Doit-il nous diriger dans toutes nos actions ? Comment un Frère animé de l'esprit de foi doit-il considérer son état et ses obligations propres ?

De l'espérance

Qu'espérons-nous en embrassant l'état de frère ? Est-ce de devenir riches ? Est-ce d'acquérir une grande considération dans le monde ? d'y jouir de beaucoup d'avantages temporels ? N'y a-t-il pas dans l'Évangile des promesses spéciales qui nous sont faites ? Jésus-Christ a-t-il pensé à nous, à nous pauvres petits frères dont la Congrégation est à peine formée ?

De la charité

Notre amour pour Dieu doit-il être plus vif que celui des autres chrétiens ? Ne lui devons-nous pas une reconnaissance particulière, fondée sur les grâces qu'il nous a faites en nous séparant du monde et en nous donnant la vocation religieuse ? Notre charité doit-elle être oisive ? Le zèle n'est-il pas un devoir pour nous comme pour les prêtres eux-mêmes ? Et quant à la charité envers le prochain, les enfants ne sont-ils pas *notre prochain*, plus encore que les autres hommes ? N'est-ce pas surtout envers eux que nous sommes obligés de remplir, dans toute sa perfection le précepte d'amour, de secours mutuels, etc. , que Jésus-Christ impose à tous les chrétiens ? etc. etc.

P. 2368

De la religion

Qu'est-ce que la vertu de religion ? Un religieux n'est-il pas obligé de la posséder dans un degré plus éminent ?

Et d'abord quelles sont les qualités particulières que doivent avoir nos prières ? Serions-nous plus coupables que les autres fidèles si nous y apportions un esprit dissipé et agité de mille pensées étrangères ? Quelles difficultés n'y a-t-il pas pour un frère de prier avec attention après avoir fait une classe ? Quels moyens avons-nous de garder le recueillement ? Quand plusieurs frères sont dans la même maison, si cela les gêne de prier en commun, chacun ne peut-il pas prier à part ? Est-ce une faute grave que de distraire les autres si on est soi-même distrait, de rire, de causer, de tourner la tête ? Dans quelle posture faut-il se tenir pendant la prière ? N'est-il pas permis, du moins lorsqu'on est fatigué, de se mettre à son aise, de s'appuyer sur des chaises sans joindre les mains, de se coucher à demi sur un banc, etc. ?

En quoi consiste l'oraison ? Quelle est la manière de la bien faire ?

Les pieuses lectures sont-elles utiles ? Quels sont les moyens d'en profiter ?

Devons-nous avoir une dévotion particulière à notre patron, au saint dont nous avons le nom au baptême et à celui dont nous avons pris le nom en prenant l'habit ?

Devons-nous avoir une grande confiance dans la sainte Vierge et lui rendre un culte spécial ?

2^{ème} Commandement.

Veillez nous exposer l'énormité des jurements et blasphèmes, afin que nous en inspirions une grande horreur à nos écoliers.

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

Un frère peut-il se permettre des paroles grossières ? Est-il tenu de se corriger de l'habitude de les prononcer et quels moyens faut-il employer pour cela ?

P. 2369

Qu'est-ce que le vœu et quelle est son excellence ?

Quelles précautions doit-on prendre avant de faire des vœux ? Que doit-on examiner et qui faut-il consulter ?

Doit-on les garder bien strictement et quelle est la nature des fautes que l'on commet contre eux ?

3^{ème} Commandement.

Qu'est-ce que la messe ? Comment les frères doivent-ils y assister ?

1mt. quand ils sont seuls ?

2mt. quand ils y conduisent les écoliers ?

De quelle méthode peut-on se servir pour bien entendre la messe ?

4^{ème} Commandement.

Qu'est-ce que l'obéissance chrétienne ? Qu'est-ce que l'obéissance religieuse à laquelle on s'est engagé par un vœu ?

Quelles sont les obligations que les frères ont à remplir envers leurs supérieurs ?

En quoi consiste l'honneur que les frères doivent rendre à leurs parents ? Est-il à propos de leur écrire ou d'aller les voir souvent ?

Quels sont les devoirs des frères envers le Recteur et les ecclésiastiques de la paroisse ?

Quels sont les devoirs des frères envers leurs élèves ? Quels sont les devoirs des Frères supérieurs d'établissement envers les autres frères qui demeurent et travaillent avec eux ?

5^{ème} Commandement.

Les antipathies, les inimitiés, ne sont-elles pas défendues à tous les chrétiens par le cinquième commandement ? Les frères ne doivent-ils pas les éviter avec un soin particulier ? Quand il s'élève des disputes ou de simples discussions entre les frères, quelles règles doivent-ils tenir ?

P. 2370

Leur est-il permis de se servir de mots piquants ou grossiers qui peuvent désobliger les autres ?

Ne doit-il pas régner une grande union entre les frères ?

Quand un frère éprouve des contradictions dans sa classe, peut-il s'emporter et parler avec violence, sans commettre une faute grave ?

Le scandale n'est-il pas défendu par le cinquième commandement ? Qu'est-ce que le scandale et quelle est la grièveté de ce péché-là ?

Les frères ne sont-ils pas bien coupables lorsqu'ils scandalisent leurs frères ou les enfants qui leur sont confiés ? De quelle manière peuvent-ils scandaliser les uns et les autres ?

6^{ème} Commandement.

Les frères doivent-ils garder une grande modestie ? Quelle est l'excellence de cette vertu ? La modestie ne les oblige-t-elle pas à s'interdire toute espèce de jeux de mains et tout autre jeu qui dissipe trop, comme les barres, la course, la lutte, etc. ? Les frères ne doivent-ils pas avoir un maintien grave et recueilli, éviter de marcher avec précipitation dans les rues ?

Leur est-il permis de faire des visites aux gens du monde, de s'arrêter à causer ? (*Manuscrit inachevé*). .

545

DÉPART POUR LES MISSIONS

P. 2371

L'œuvre nouvelle à laquelle Dieu daigne vous appeler aujourd'hui était depuis longtemps l'objet de vos vœux et des miens, sans que néanmoins ni les uns ni les autres nous l'eussions d'abord nettement comprise, et sans que nous puissions dire quand et de quelle manière elle s'exécuterait.

En effet, plusieurs d'entre vous m'ont souvent entretenu du désir qu'ils avaient d'aller dans les contrées étrangères enseigner la religion aux petits enfants qui n'ont aucun moyen de la connaître, tandis qu'en France tous ceux qui veulent être instruits le sont si facilement ; je vous répondais alors : attendez ; si la divine Providence vous destine à cette belle et sainte mission, l'occasion se présentera de vous y dévouer et vous me trouverez disposé alors à seconder de tout mon pouvoir votre pieux dessein ; mais, ajoutais-je, dans une affaire aussi grave il ne faut rien précipiter, et surtout il ne faut pas que vous soyez vos propres juges ; vous devez ressembler à ce serviteur de l'Évangile qui toujours obéit avec une humble docilité à la voix de son maître ; lorsque son maître lui dit : *Venez, il vient. - Allez, il va.* - Et cet abandon total de soi-même, ce renoncement à toute autre volonté que celle des supérieurs, est la marque la plus sûre ou plutôt la seule sûre d'une vocation véritable.

Eh bien ! le moment est venu¹, mes chers enfants, où je vous annonce de la part de Dieu que le moment est arrivé pour vous de rompre les derniers liens qui vous attachaient encore à votre pays, à votre famille, à vos amis les plus chers et de vous consacrer ...
(*Inachevé*)

546

CLÔTURE D'UNE RETRAITE DE FRÈRES.

P. 2372

M(es) C(hers) E(nfants),

Au moment où finit votre retraite, je sens le besoin de m'unir à vous pour remercier le bon Dieu des grâces qu'il vous a faites pendant ces saints jours. Qu'elles sont grandes ! qu'elles sont précieuses ! Que chacun de vous, dans le secret de son cœur se le rappelle avec une vive et profonde reconnaissance ! N'est-il pas vrai que vous avez été éclairés, et comme inondés d'une lumière surnaturelle qui vous a découvert dans votre vie passée une foule d'imperfections, et peut-être même de fautes graves, sur lesquelles jusqu'ici vous vous étiez fait illusion ? N'est-il pas vrai que vous avez appris à mieux connaître les obligations de votre saint état, et que maintenant vous êtes mieux disposés à les remplir que vous ne l'aviez été jusqu'ici ?

Ne vous sentez-vous pas animés d'un nouveau zèle pour vous corriger de vos défauts et pour acquérir les vertus qui vous manquent ? Louange à Dieu ! car ceci est son ouvrage, et il est admirable à nos yeux : *a Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris*² !

Mais, M.C.E., plus les dons que le Seigneur, dans sa bonté, a daigné répandre sur vous sont abondants, plus aussi vous seriez coupables, si négligeant d'y correspondre vous ne deveniez, après la retraite, de vrais et fervents religieux ; prenez-y garde, car, suivant la parole du saint Évangile, Dieu demandera d'autant plus qu'il vous a donné davantage ; et si (ce que je suis loin de penser) si, après la retraite, vous étiez encore tièdes, languissants, dissipés dans vos prières,

¹ Rappelons que le premier départ de frères pour la Guadeloupe eut lieu le 27 novembre 1837.

² Mt., 21, 42.

P. 2373

pleins d'amour des choses du monde, attachés à votre volonté propre, peu fidèles à votre règle, impatients, immortifiés ; si en un mot, il ne s'était point opéré en vous de changement, hélas ! ce serait une marque bien effrayante d'insensibilité, d'ingratitude, et je dirai même d'endurcissement. Je tremblerais pour votre salut.

Mais non, il n'en sera pas ainsi ; renouvelés, sanctifiés par la retraite, vous allez mettre en pratique tous les conseils que vous avez reçus et toutes les résolutions que vous avez prises ; sans doute, vous ne deviendrez pas parfaits en un jour ; vous aurez encore bien des combats à livrer, et plus d'une fois à gémir sur votre faiblesse et votre inconstance ; néanmoins, si vous faites quelques chutes, elles seront légères et vous vous relèverez aussitôt ; vous vous empresserez de vous humilier et de vous en accuser dans le tribunal sacré de la pénitence ; avertis de votre fragilité par ces fautes mêmes, vous veillerez sur vous avec plus de soin, et vous prierez le bon Dieu avec plus d'ardeur de vous secourir et d'avoir pitié de votre misère.

Un moyen bien efficace de persévérance, ce sera, mes chers enfants, d'être exacts à me rendre le compte de conscience ; je compte vous le demander cette année-ci plus souvent que je ne l'ai fait les années précédentes, parce que l'expérience m'a convaincu de l'utilité, et je puis le dire, de la nécessité, pour des religieux, de cet exercice d'humilité, dans lequel on apprend à se connaître soi-même en se faisant connaître au supérieur.

P. 2374

Une grâce particulière est attachée à ses paroles et à ses remontrances toutes paternelles, car quelle que soit son indignité, il est par rapport à vous, l'homme de Dieu, spécialement chargé de vos âmes. Ne craignez donc jamais, mes chers enfants, de m'ouvrir votre cœur ; et soyez bien sûrs que vous trouverez toujours dans le mien les sentiments d'une charité sincère.

Oui, M.E., je vous aime en J.-C., pour J.-C. ; j'ai soif, si je puis ainsi parler, de votre bonheur et de votre salut ; nous ne faisons, vous et moi, qu'un seul corps ; nous n'avons que les mêmes intérêts, les mêmes désirs, le même but ; nous voulons aller au ciel, en procurant la gloire de Dieu, selon la mesure de nos moyens et de nos forces. Ah ! unissons-nous de plus en plus dans cette pensée ; tâchons, M.C.E., de nous aider les uns les autres, à devenir des saints ; et pour cela, que chacun donne à ses frères l'exemple de la douceur, de la patience, de l'humilité, de la fidélité à la règle ; que chacun prie, non seulement pour ses propres besoins, mais encore pour tous les membres de la congrégation ; en un mot, n'ayons qu'un cœur et qu'une âme. Que ce cœur, que cette âme brûlent de tous les feux de la divine charité, et après avoir été ainsi unis sur la terre, nous le serons, pour l'éternité, dans le ciel même : fiat ! fiat !

547

**À DES FRÈRES QUI SE PRÉPARENT
À PRONONCER LEURS VŒUX.**

P. 2375

Quel beau moment pour vous, M.C.E. ! Au nom - en présence de la Très Sainte Trinité - vous allez vous consacrer à l'éducation chrétienne des enfants et faire le vœu d'obéissance. Gloire à Dieu qui vous a inspiré cette résolution et qui vous donnera la force de l'exécuter ! Paix sur vous ! car vous êtes de ces hommes de bonne volonté auxquels les anges l'annoncèrent et la promirent, lorsque Jésus notre Sauveur parut dans le monde et nous donna à tous l'exemple de la pauvreté, de l'humilité, d'une abnégation entière de soi-même. Vous avez le désir de marcher sur ses traces, d'être doux et humbles de cœur à son exemple, d'être comme lui obéissants jusqu'à la mort à la volonté du Père céleste.

SERMONS

Paix sur vous ! Votre esprit jouira de cette paix toute divine, parce qu'il connaîtra avec certitude ce qu'il doit penser, parce que son inconstance naturelle sera fixée ; des pensées vaines et inutiles ne l'agiteront plus ; vous cesserez d'être semblables, ainsi que le sont la plupart des hommes, à des nuées sans eau que le vent disperse au milieu des airs.

Paix dans votre cœur dont toutes les affections seront pour Dieu, dont tous les sentiments et tous les désirs se rapporteront à Dieu ! Paix intime dans toutes vos facultés désormais soumises à des règles fixes qu'il

P. 2376

vous sera si facile de connaître et d'observer ! Oh ! si vous pouviez comprendre toute l'étendue de votre bonheur ! M.E., l'idée que vous vous en faites est bien au-dessous de la réalité. Plus vous pratiquerez les vertus religieuses et particulièrement celle de l'obéissance, plus vous serez convaincus que ce jour, après le jour de votre baptême et de votre première communion, a été le plus beau et le plus heureux de votre vie.

Que quittez-vous en quittant le monde ? Pauvres enfants, j'ai vu de près ce monde qui de loin séduit par son éclat ; j'ai été à même de le juger mieux qu'aucun de vous, et c'est à cause de cela même que le méprisant, et je puis le dire en face de cet autel, le haïssant d'une haine parfaite, je vous félicite de rompre les derniers liens qui vous attachaient à ce monde que Jésus-Christ a maudit.

Paix sur vous, hommes de bonne volonté ! Vous serez à Dieu dans le temps, et il vous donnera le centuple de ce que vous abandonnez pour lui. Paix sur vous dans l'éternité, dans la sainte Sion, où vous serez environnés de tous les enfants que vous y aurez conduits, et qui mêlant leur voix à celle des anges feront retentir les cieux de ce beau cantique : Paix éternelle, joie aux hommes de bonne volonté : *Pax hominibus bonæ voluntatis*¹ !

548

ÉMISSION DE VŒUX

P. 2377

Quand J.-C. N.-S. parut pour la première fois après sa résurrection au milieu de ses disciples, que leur dit-il ? *La paix soit avec vous*. Et telles sont aussi les paroles que je vous adresse, ou plutôt la promesse que je vous fais dans ce moment où vous venez prendre au pied du saint autel vos premiers engagements. *Pax vobis* !

Que veulent, que désirent tous les hommes ? Et vous-mêmes, qu'avez-vous désiré, qu'avez-vous voulu jusqu'ici ? sinon la paix, un repos riche de bonheur, comme s'exprime le Prophète Isaïe : *pax opulenta*² ? -

Mais on cherche la paix où elle n'est pas, dans l'accomplissement de sa volonté propre, dans la possession des biens terrestres, dans les jouissances des sens, c'est-à-dire dans ce qui est le principe de toutes les erreurs qui troublent l'esprit, et de tous les péchés qui souillent et tourmentent l'âme : pour vous, M.F., vous avez compris que lorsque J.-C. nous donne sa paix, il ne nous la donne pas comme le monde la donne ; et voilà que pour trouver le repos de votre âme vous allez la détacher d'elle-même, si je puis ainsi m'exprimer, pour qu'elle vive désormais d'une vie qui ne soit plus la sienne, mais la vie de J.-C.

L'obéissance, la pauvreté, la pureté des Anges, sont les vertus que vous vous efforcerez d'acquérir et de pratiquer dans ce qu'elles ont de plus parfait. Courage, M.F., retenez bien cette maxime : *Quitter tout, pour trouver tout*. Il vous en coûtera sans doute pour briser cette volonté d'autant plus

¹ Lc., 2, 14.

² Is., 38, 18.

P. 2378

indocile qu'elle est plus aveugle ; pour renoncer à toutes les espérances de la terre si vaines qu'elles soient ; pour ne plus vous incliner vers les créatures, pour vaincre le vieil Adam et le réduire à la servitude ; mais encore une fois, courage : *Hæc est victoria quæ vincit mundum*¹. Si vous remportez cette glorieuse victoire, vous jouirez ; c'est J.-C. qui vous l'assure par sa bouche ; vous jouirez de cette paix de Dieu qui surpasse tout sentiment, et qui est comme le gage et l'avant-goût de la paix qui nous est assurée au siècle futur.

549

DÉCLARATION.²

P. 2379

Paul V a accordé le 6 octobre 1607, les indulgences suivantes, à perpétuité.

Savoir :

1mt. Une indulgence de sept années, pour chaque fois, aux maîtres d'école qui, les jours de fêtes, accompagnent leurs disciples au catéchisme ou le leur enseignent,

2mt. aux mêmes, 100 jours d'indulgence pour chaque fois qu'ils expliquent le catéchisme les jours sous la semaine : cette indulgence peut être gagnée par les parents et par les maîtres qui enseignent le catéchisme à leurs enfants ou à leurs domestiques, et aussi par tous les fidèles qui étudient le catéchisme pendant une demi-heure pour l'apprendre ou pour l'enseigner,

3mt. à ceux qui ont coutume de fréquenter les catéchismes dans les écoles ou dans les églises, pour s'instruire du catéchisme, une indulgence de trois ans, pourvu qu'ils soient vraiment pénitents et qu'ils se soient confessés : et, s'ils sont adultes et qu'ils aient reçu la communion, une indulgence de sept ans, dans toutes les fêtes de la Très Sainte Vierge.

Clément XII, par son Bref du 27 juin 1735, a daigné accorder une indulgence non seulement de 7 ans et de 7 quarantaines pour chaque fois, mais plénière dans les solennités de Noël, de Pâques et des saints Apôtres Pierre et Paul, que peuvent gagner tous les fidèles qui assistent habituellement, et avec un soin particulier, à ces pieux exercices, soit pour s'instruire, soit pour enseigner, pourvu qu'ils soient vraiment pénitents, qu'ils se confessent et qu'ils reçoivent la sainte communion.

En foi de quoi la présente déclaration a été donnée à Rome, le 11 avril 1825.

¹ I Jn., 5, 4.

² Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

REGISTRE VIII - AUX PRÊTRES ET FRÈRES (Saint-Méen)

550

RÉSOLUTIONS D'UN JEUNE LÉVITE
ENTRANT DANS LES ORDRES.*(Préparation au sacerdoce de J. -M. de la Mennais ¹)*P. 2365*²

Mon Dieu, enfin je trouve un moment où seul avec vous je puis me rappeler et les grâces que vous m'avez données et les obligations que m'impose l'état saint que j'embrasse. Tranquille dans ce moment aux pieds de mon crucifix, je vais méditer sur les engagements que j'ai contractés, et afin d'y être fidèle toute ma vie, je vais écrire les résolutions que j'ai prises lorsque j'ai eu le bonheur de recevoir le sous-diaconat, les ordres mineurs et la tonsure.

Avec quelle joie, quelle douce satisfaction je me le rappelle, Seigneur, ce jour mille fois heureux où, prosterné devant vos saints autels, je dis du fond de mon cœur : *Deus pars*, etc. Oui, alors j'ai renoncé entièrement non seulement au monde, à ses biens, à ses plaisirs, mais encore à mes goûts, à mes volontés ; je me suis renoncé moi-même pour m'attacher à Dieu sans partage. Avec quel secret plaisir je me présentai au Seigneur comme une victime qui devait être consumée ici-bas par le feu de son amour !

551

RETRAITE D'ORDINATION

(J. -M. de la Mennais se préparant au Sacerdoce ³)

P. 2366*

Ô mon Dieu, c'est avec joie que je vais resserrer les liens qui m'attachent irrévocablement à vous ; déjà je vous avais pris pour ma portion, pour mon héritage ; déjà je m'étais consacré pour toujours au service de vos autels, mais bientôt, ah ! bientôt, je vais être élevé à un ordre supérieur à celui qui précède immédiatement le sacerdoce. Ô mon sauveur, je serai donc *le coopérateur de votre corps et de votre sang. Comministrus et cooperador Corporis et Sanguinis Domini* (Pont(ificat)). Quelle haute dignité ! Quel emploi sublime ! Je lirai l'Évangile du salut dans l'assemblée des fidèles ; peut-être leur annoncerai-je la parole sainte ; je monterai à l'autel, je prendrai le calice du salut, je l'offrirai au nom du peuple ; je tiendrai entre mes mains les vases sacrés, dans le moment où ils renferment la divinité tout entière. - Mon Dieu, mon Dieu, comment oserai-je remplir un si saint ministère ? Qu'il s'en faut que j'aie les dispositions nécessaires pour m'en acquitter dignement ! C'est pour tâcher de les acquérir que je vais dans le silence de la retraite, faire tous mes efforts pour me bien pénétrer des sentiments qui doivent m'animer, si je veux correspondre aux grâces que vous répandez si abondamment sur moi. Ô Jésus, mon bien-aimé Jésus, aidez-moi à mettre en pratique les résolutions que je prends aujourd'hui. Vous connaissez ma faiblesse ; affermissez mes pas chancelants ; la route où je marche est semée d'écueils ; tendez-moi la main de votre

¹ Cité par Laveille, *Jean-Marie de la Mennais (1780-1860)*, I, 46.

² Les pages 2365 à 2379 forment un doublet avec celles du registre VII (manuscrit) des sermons. Un astérisque permet ici de les différencier.

³ Cité par Laveille, *Op. cit.*, I, 44.

miséricorde, afin que j'arrive un jour à cette cité sainte, où on vous verra, où on vous louera, où on vous aimera pendant toute la durée des jours éternels.

552

**DISCOURS SUR LE RENOUVELLEMENT
DES PROMESSES CLÉRICALES
prêché dans la chapelle du séminaire de St. Brieuç
le 29 octobre de l'an 1815. ¹**

P. 2368*

Funes ceciderunt in præclaris, etenim hæreditas mea præclara est mihi.

Mon partage est riche ; mon héritage est glorieux. (*Ps.* 16^e, 7)

Après avoir passé huit jours dans la retraite, vous sortez, Messieurs, de cette pieuse solitude, comme les apôtres du cénacle, pleins d'une nouvelle ferveur et d'un nouveau zèle. L'esprit de Dieu qui s'est fait sentir au fond de votre cœur avec une force particulière dans ces jours de grâce et de recueillement, vous inspire de resserrer les liens heureux qui déjà vous attachent à Jésus-Christ et de renouveler la promesse que vous lui avez faite de le prendre pour votre partage et votre calice : *Dominus pars hæreditatis meae et calicis mei*². L'Église se réjouit de vous voir dans des dispositions si saintes ; elle rend grâce à son divin Époux de ce qu'il lui envoie des serviteurs dignes d'elle, et de ce qu'il y ait encore, au milieu de la corruption du siècle, des hommes qui se consacrent à la défense de cette illustre délaissée, et qui aspirent à partager ses douleurs. Réjouissez-vous vous-mêmes, Messieurs, d'avoir reçu une vocation si haute ; jamais on ne put entrer avec des intentions plus pures. Autrefois, des vues humaines peut-être auraient décidé votre choix ; aujourd'hui, c'est la foi seule qui vous introduit dans le sanctuaire et qui vous porte, en quelque sorte,

P. 2369*

de ses mains divines, sur nos autels dépouillés. Mais plus votre dévouement est grand, plus aussi votre récompense sera magnifique, car Dieu se doit à lui-même de ne pas permettre que votre générosité triomphe de la sienne. Je vais donc essayer, messieurs, de vous montrer combien votre partage est riche, combien votre héritage est glorieux : *Funes ceciderunt mihi in præclaris ; etenim hæreditas mea etc...* . Le langage que je vous parlerai ne sera point celui du monde aveugle et corrompu *qui n'entend rien aux choses de Dieu ; je vous parlerai le langage de la croix, qui paraît une folie à ceux qui périssent, mais qui est le salut de ceux qui croient*, de ceux qui comme vous, messieurs, ont le bonheur de le comprendre et de le goûter : *Verbum crucis pereuntibus quidem stultitia, iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, Dei virtus est.*³ - Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie : *Ave Maria...*

Lorsque Jésus-Christ chargea les apôtres de porter son nom et sa doctrine à toutes les nations, il leur dit qu'il les envoyait comme des agneaux au milieu des loups ; lorsqu'aujourd'hui il daigne vous choisir pour perpétuer la prédication de son Évangile sur cette terre souillée, tout entière couverte de cette *fumée* dont parle l'Écriture, qui *sort du fond du puits de l'abîme*, vous recevez, messieurs, une mission qui n'est ni moins difficile ni moins périlleuse, et vous avez besoin pour la remplir, d'un courage que rien n'effraie et d'une charité que rien n'épuise.

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² *Ps.*, 16, 5.

³ 1 *Co.*, 1, 12.

En effet, les apôtres prêchaient les dogmes du christianisme à des philosophes qui s'égarèrent dans leurs pensées, mais qui se doutaient du moins de leur ignorance, et dont quelques-uns effrayés

P. 2370*

de la nuit profonde qui les enveloppait sacrifiaient *au Dieu inconnu*.

Les hommes, au contraire, que vous avez à convaincre de la vérité, n'y attachent aucun prix ; les ténèbres réjouissent leur orgueil ; et stupidement indifférents à tout, excepté à leurs plaisirs, ils ne s'inquiètent pas plus de ce qu'ils doivent croire que de ce qu'ils doivent devenir ; vains de celles dans lesquelles ils sont plongés, leur raison met sa gloire à nier la lumière qu'elle s'est elle-même ravie.

Les apôtres appelaient à la pénitence des hommes voluptueux pour qui la croix était un scandale, mais qui du moins conservaient l'idée confuse d'une vie à venir, des peines et des récompenses futures.

Vous menacerez des jugements de Dieu des pécheurs qui se sont fait une habitude affreuse de les braver, et qui, livrés à tous les égarements de la folie, se persuadent qu'ils ont été jetés sur cette terre, comme la brute, pour vivre, satisfaire leurs vils penchants et mourir ensuite tout entiers.

Ainsi, Messieurs, après dix-huit cents ans, un nouveau paganisme s'élève et s'efforce de s'établir sur les ruines de cette religion par qui toutes les erreurs furent autrefois vaincues. Ce ne sont plus, il est vrai, des idoles de bois, ouvrage de ses mains, devant lesquelles l'homme se prosterne ; c'est avec la boue de ses vices qu'il se fait des dieux auxquels il immole sans honte l'honneur, la conscience et tous les devoirs. Ce n'est plus seulement aux vaines images de ses passions ou de ses faiblesses, qu'il offre de sacrilèges victimes ; ce sont ses passions mêmes qu'il adore dans leur nudité et en cherchant à rendre la

P. 2371*

sagesse et la raison complices de ce culte monstrueusement impie.

Si les apôtres avaient à combattre la licence des mœurs païennes, ils avaient du moins la consolation d'être témoins de la ferveur des églises naissantes ; autour d'eux tout était sainteté, amour et joie. - Hélas ! la beauté des anciens jours s'est évanouie ; nos tièdes chrétiens ne connaissent plus de l'Évangile que son nom, et nous ne voyons en eux que les tristes débris d'une foi à demi éteinte et les misérables restes d'une religion mutilée : *Luxerunt speciosa pastorum et exsiccatum est vertex carmeli*¹.

À la vue de ces désordres inouïs que vous aurez à réformer, de tant d'obstacles qui environnent votre ministère, de tant de scandales qui désoleront votre zèle, ne croyez pas, Messieurs, que j'éprouve aucun sentiment de tristesse et de crainte. Je me sens au contraire intérieurement pressé de redire avec une sainte allégresse les paroles du Prophète-Roi par lesquelles j'ai commencé ce discours et de vous féliciter de ce que le Seigneur vous ait donné un partage si riche : *Funes ceciderunt mihi in præclaris*².

Oui, Messieurs, ce partage de douleurs est vraiment riche ! Plus il y a de difficultés à vaincre, plus vous avez de mérites à acquérir ; et après tout, il n'y a aucune proportion entre les épreuves du temps, entre quelques années peut-être de travail ou d'amertumes et une éternité de joie et de ravissement. *Existimo enim quod non sunt condignæ passionibus hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis*³. Que craignez-vous donc ? Du haut du ciel, Dieu vous protégera dans ce sacré combat que vous livrerez à ses ennemis ; armés de son

¹ Am., 1, 2.

² Ps., 16, 7.

³ Rm., 8, 18.

SERMONS

glaive, revêtus de sa force vous les dissiperez tous, et leurs dépouilles seront pour vous un éternel trophée de gloire : *Etenim hæreditas mea præclara est mihi*¹.

P. 2372*

Je dis, Messieurs, que vous les dissiperez tous, tous sans exception ; soit que remportant sur eux-mêmes la plus belle des victoires, ils se soumettent sans résistance à votre autorité et à vos leçons, soit que malgré vos efforts pour les sauver, ils s'enfoncent dans les eaux et dans l'abîme de l'iniquité. Je le répète : aucun d'eux ne pourra se soustraire à ce pouvoir royal que vous recevez avec l'onction du sacerdoce.

Cette proposition vous étonne peut-être, et après avoir tracé le tableau lamentable de la perversité des mœurs actuelles, vous ne savez pas comment je puis vous annoncer un pareil triomphe. Écoutez donc attentivement mes preuves, et apprenez à connaître la grandeur de votre destinée.

Vous n'avez rien, vous n'êtes rien. C'est pour cela, Messieurs, que Jésus-Christ vous envoie comme son Père l'a envoyé et que toute puissance vous a été donnée au ciel et sur la terre ; car, ce qu'il y a de plus faible, voilà ce qu'il va chercher quand il veut opérer de grandes choses, afin que sa main paraisse seule. Voyez les apôtres : quel est leur nombre ? ils sont douze. Quel est leur trésor ? la pauvreté. Quelles sont leurs armes ? la douceur et la patience. - Et cependant, ces pauvres pêcheurs de Galilée confondent la sagesse des sages, foudroient l'orgueil des grands et changent la face du monde.

Ils opéraient des prodiges sans doute ; mais le plus beau de leurs miracles ce fut leur vie ; qu'est-ce qui vous empêche de l'imiter ? Quels sont ces hommes, disait-on, qui méprisent et l'or, et les honneurs et les plaisirs ? Quelle est donc cette religion nouvelle qui a créé tout à coup ces

P. 2373*

conquérants nouveaux qui se partagent l'univers pour le sanctifier ? Ils marchent à sa voix ; elle les accompagne et les guide ; où vont-ils ? - Chercher fortune, déterrer des trésors cachés que les pleurs et les gémissements leur découvriront ? - Ils s'enrichissent de la pauvreté qu'ils ont secourue ; ils jouissent du malheur qu'ils ont adouci ; ils goûtent avec délices les douleurs qui ont cédé à leurs tendres soins ; ils envient la mort qu'ils ont consolée !

Offrez, Messieurs, aux regards des hommes de semblables merveilles et les idoles tomberont une seconde fois à vos pieds ; vos exemples plus puissants que vos discours feront respecter la religion par ceux mêmes qui ne la pratiquent pas ; vos paroles devenues pour ainsi dire vivantes changeront les pierres en enfants d'Abraham : *potens est Deus suscitare de lapidibus istis filios Abrahæ*².

Mais est-il donc nécessaire de remonter aux temps anciens pour faire voir que rien n'est impossible au zèle que la charité anime et soutient ? N'en avons-nous pas sous les yeux des preuves éclatantes ? Quand un pasteur selon le cœur de Dieu se dévoue pleinement au salut des peuples qui lui sont confiés et leur montre dans le détail de sa conduite et de ses mœurs, toutes les vertus qu'il leur prêche, malgré l'extrême corruption du siècle, les paroisses entières se renouvellent, se soumettent au joug aimable de Jésus-Christ et aux douces voies de son Évangile. Nous avons le bonheur, Messieurs, de posséder dans ce diocèse un grand nombre de prêtres vénérables que la Providence semble avoir réservés pour vous servir de modèles, pour conserver la tradition des règles ecclésiastiques et en perpétuer l'esprit. De quelle puissance ne jouissent-ils pas ? Que de justes affermis ! que de pêcheurs ébranlés, touchés, convertis par leurs soins

¹ Ps., 16, 7.

² Lc., 3, 8.

P. 2374*

tendres et vigilants ! Suivez leurs exemples, marchez sur leurs traces, et comme eux vous serez environnés d'un saint respect, vous aurez une autorité presque sans bornes qui vous étonnera vous-mêmes ; vous serez écoutés avec cette docilité et cette confiance qu'inspire un caractère vraiment apostolique, c'est-à-dire plein de désintéressement et de foi, de simplicité, de modestie, d'oubli de soi-même et d'ardeur de zèle. Or, Messieurs, si Jésus-Christ a promis de ne pas laisser sans récompense un verre d'eau froide donné en son nom, que ne fera-t-il pas pour ceux qui auront, pendant leur vie entière, labouré sa vigne à la sueur de leur front ? combien ne sera-t-il pas glorieux pour vous, au dernier jour, de lui présenter des âmes qui lui sont si chères, et que vous aurez purifiées dans son sang ? elles seront éternellement son héritage et le vôtre ; elles vous appartiendront en quelque (sorte) comme à lui par droit de conquête ; il les recevra de votre main pour les introduire dans ses tabernacles où leur reconnaissance publiera à jamais vos louanges. *Funes ceciderunt mihi in præclaris ; et enim heræditas mea præclara est mihi.*¹

Cependant, Messieurs, il ne faut point vous le dissimuler ; vos travaux ne seront pas toujours couronnés du même succès. Hélas ! il y a des hommes qui savourent les délices du péché, dit l'Écriture ; c'est le seul mets doux à leur bouche ; leur langue le retient pour le mieux goûter : *risus illorum in deliciis peccati - abscondet illud (impius) sub lingua sua*². Ils comptent tellement sur la *protection du mensonge* que rien ne saurait troubler leur épouvantable paix. Jésus-Christ et son amour, le ciel et ses trésors, Dieu et son infinie sainteté et les rigueurs de son inexorable vengeance font moins d'impression sur leur esprit que les rêves du sommeil ; vos

P. 2375*

instructions, vos prières, vos larmes, tout sera inutile ; vous ne parviendrez point à faire couler un esprit de vie dans leurs ossements arides.

Que deviennent donc, me demandez-vous, les promesses que vous nous faisiez tout à l'heure ? Les pécheurs qui méprisant vos avertissements et vos remontrances, se précipitent dans l'éternité avec leurs crimes, n'échappent-ils pas toujours à cet empire du sacerdoce qui pourtant selon vous devait être universel ?

Non, Messieurs, ils n'y échapperont point. Dans le temps vous êtes leurs pères, dans l'éternité vous serez leurs juges ; dans le temps vous ne pouvez dominer que par la charité, qui souffre tout, même que l'ingratitude repousse ses bienfaits ; dans l'éternité vous dominerez par la force de Dieu à laquelle rien ne résiste : *potentia immortalibus dabitur*, dit saint Augustin. Comprenez donc bien ce mystère si consolant et en même temps si terrible. Jésus-Christ en vous associant à son sacerdoce, vous associe à ses prérogatives et à ses droits ; or, *toutes les nations lui ont été données en héritage*. Roi de l'éternité, il bénit celles qui adorent ; il attend avec patience celles qui l'outragent et qui sont destinées à devenir l'escabeau de ses pieds, suivant l'énergique expression du prophète : *de cætero expectans donec ponantur inimici ejus scabellum pedum ejus*³. Alors muettes devant Lui, elles recevront de sa bouche et de la vôtre leur irrévocable sentence. Déjà par des liens invisibles, il tient les impies attachés à un char, comme des esclaves qui doivent orner son triomphe et y ajouter un nouvel éclat. Le ciel chantera ses miséricordes ; l'enfer même le glorifiera ; il glorifiera sa sainteté infinie qui repousse éternellement loin d'elle tout ce qui est impur ; il glorifiera sa justice qui

¹ Ps., 16, 7.

² Jb., 20, 12.

³ He., 10, 13.

SERMONS

P. 2376*

rend à chacun selon ses œuvres, qui couronne l'innocence, et qui charge de la malédiction ceux qui ont aimé la malédiction ; les secours de la grâce et de votre ministère, offerts à tous, témoigneront sa bonté qui ne manque à personne ; le bien que vous aurez voulu faire comme le bien que vous aurez réellement fait ; la punition des méchants comme la récompense des justes servira à manifester ses attributs ; ainsi la victoire de Jésus-Christ sera votre victoire ; après vous être enivrés de ses douleurs vous vous enivrerez de sa joie, et la honte de ses ennemis deviendra une partie de votre gloire : *hæreditas mea præclara est mihi*.

Qu'elle est donc haute, qu'elle est admirable la dignité des prêtres ! ministres de la charité de Dieu envers ses enfants, à leur voix toutes les sources de la grâce s'ouvrent et coulent sur-le-champ du père de famille, qu'elles fécondent et qu'elles vivifient ; ministres de la justice de Dieu envers les hommes ingrats, ils s'assoieront sur les trônes éternels, d'où ils jugeront avec Jésus-Christ les pécheurs au jour qui les privera de leur puissance, lorsque le feu dévorera leurs richesses et fera disparaître toute leur grandeur : *sedebitis et vos super duodecim sedes, judicantes duodecim tribus Israël*¹.

Maintenant, Messieurs, si quelque chose doit exciter notre étonnement, ce n'est pas qu'il se trouve encore des hommes qui aspirent au sacerdoce, c'est qu'à la vue de tant de terres couvertes d'épines faute de bras qui les cultivent, aux cris de tant d'enfants qui demandent du pain sans qu'il y ait personne pour le leur rompre, il y en si peu qui disent comme saint Paul : malheur à moi si je n'évangélise ! *væ mihi si non evangelizavero*² ! Quoi donc ? il n'y a rien qu'on n'endure volontiers pour une fortune périssable, pour obtenir des places, des honneurs

P. 2377*

que la mort détruira demain. On ne croit pas les trop payer en les achetant au prix de mille fatigues, de mille périls, des plus dures privations ; et à peine songe-t-on à cette immuable félicité, à cette gloire incorruptible que Jésus-Christ réserve à ses ministres, immortelle récompense de leurs faibles travaux et de quelques larmes peut-être versées ici-bas pour lui !

Vous avez senti, Messieurs, l'excellence, le bonheur de cette vocation sublime qui fait l'étonnement des anges ; tout à l'heure aux pieds de cet autel vous renouvellerez la promesse d'y être fidèles. Puisse le Seigneur vous en donner la force et d'avance épancher sur vous la plénitude de ces grâces qui font les véritables prêtres, de ces grâces de zèle, de lumière et d'amour, qui deviennent ensuite l'inépuisable source de toutes les bénédictions qui se répandent du pasteur sur le troupeau !

Mais avant de prendre ces engagements sacrés, considérez-en toute l'étendue. Vous allez dire à Dieu qu'il sera pour toujours *votre partage et votre calice* ; vous renoncez par conséquent à tout ce qui n'est pas à lui, à tous les vils désirs, à toutes les affections rampantes, qui trop souvent dégradent notre âme et l'empêchent de s'élever jusqu'au sommet de ces saintes montagnes où doivent être désormais placés vos désirs, votre héritage et vos espérances. Ministres de Jésus-Christ, que Dieu seul soit donc tout pour vous ! Laissez, laissez au monde ses joies courtes et trompeuses ; méprisez tout ce qu'il estime, estimez tout ce qu'il méprise ; haïssez d'une haine parfaite ce monde ennemi ; combattez-le sans relâche, et sans que jamais d'indignes craintes

P. 2378*

affaiblissent en vous cette vigueur sacerdotale qui vous est si nécessaire pour opérer le bien dans ces jours mauvais.

¹ Mt., 19, 28.

² 1 Co., 9, 16.

À l'exemple des premiers martyrs qui tenaient leurs mains immobiles sur les brasiers de peur d'y laisser un seul grain d'encens qui brûlât devant les idoles, que rien ne puisse vous arracher un mot contraire aux règles, que rien n'ébranle votre courage lorsqu'il s'agit de défendre la vérité qui doit vous être plus précieuse que la vie. *Le monde*, qui la persécute, *vous affligera* sans doute ; mais, *ayez confiance* : *Jésus-Christ a vaincu le monde* ; et je viens de vous montrer qu'il l'a vaincu pour lui et pour nous. *In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum*¹. Si on vous outrage, eh bien, qu'importe ? les applaudissements des hommes ne sont point votre partage. - Votre partage, c'est la Croix ; vous devez marcher vers elle comme notre Divin Maître, en chantant le cantique d'actions de grâces : *et hymno dicto exierunt in montem Oliveti*². Si on vous ravit *ces biens fragiles que les voleurs peuvent enlever*, qu'importe ? Ce n'est pas un peu de boue qui est votre partage. - Votre partage, c'est Dieu et les trésors de son éternité. Si vous êtes trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ, acceptez pleins de joie le calice des humiliations et des douleurs ; buvez-le, s'il le faut, jusqu'à la lie ; c'est la veille du jardin des Oliviers ; le bien-aimé sera auprès de vous pour vous en adoucir l'amertume. Oh ! si vous saviez comme il vous aime ! il veut que vous soyez traités comme il a été traité ; que sa passion tout entière s'accomplisse en vous ; que vous soyez brisés des mêmes coups, ornés des mêmes plaies, couronnés des mêmes épines, afin que vous ressuscitiez comme lui

P. 2378 bis

et que la conformité soit parfaite entre le Chef et les membres. Après donc avoir passé par le feu des tribulations, à la tête du petit troupeau sanctifié par ses mérites et par vos soins, vous l'accompagnerez dans sa gloire, pour y régner avec lui ; vous le suivrez jusque dans le sein de son Père, pour l'y louer, l'y adorer, l'y bénir à jamais en union avec ces esprits d'amour, qui sont aussi ses ministres, qui veillent autour de son trône, s'embrasent, se nourrissent, s'abreuvent de ses feux, et font retentir autour de l'Agneau, dans leurs ineffables transports, un éternel hosanna. Ainsi soit-il.

553

IMPORTANCE DE LA RETRAITE. (À des prêtres)

P. 2378 c

Chaque fois que nous faisons une retraite, on nous rappelle l'importance de ces pieux exercices et on nous exhorte à en recueillir les fruits ; mais qu'est-il besoin de vous prouver en ce moment la nécessité de consacrer quelques jours à la prière, au recueillement, à l'examen sérieux de votre conscience et des grandes vérités du salut, avant de vous présenter à l'autel pour y recevoir tant de grâces et y contracter des engagements si saints ? Vous sentez que c'est là pour vous un devoir indispensable, et même vous regrettez que les circonstances ne vous permettent pas de passer un temps plus long, avant votre ordination, hors des embarras de vos emplois, du bruit du monde et des distractions de l'étude. J'ai donc, au contraire, à vous prémunir contre les craintes trop vives que vous pourriez éprouver à cet égard ; sans doute, votre retraite sera courte, mais vous en avez déjà fait plusieurs autres avant celle-ci ; et, par conséquent, il s'agit moins pour vous de purifier votre conscience que de renouveler votre ferveur et de réveiller au fond de votre âme les sentiments d'une tendre piété.

Pour cela, mes enfants, il ne faut pas de grands et pénibles efforts ; une ardeur inquiète, une fâcheuse contention d'esprit serait même très dangereuse. La disposition

¹ Jn., 16, 33.

² Mt., 26, 30.

SERMONS

essentielle pour profiter de cette retraite, c'est la paix du cœur ; je ne veux pas même que vous vous occupiez trop des fautes anciennes dont le souvenir pourrait vous troubler et être un obstacle à ce que vous receviez de la bouche du Sauveur ce que le pieux auteur de

P. 2379

L'imitation appelle la parole de consolation. N'allez pas vous effrayer ; vous aurez au contraire à espérer en Dieu, à cause de vos infirmités et de votre indigence même. Ayez confiance ; que ce sentiment-là domine en vous tous les autres ; et après vous être regardés vous-mêmes, en tremblant, regardez avec un grand amour et une grande joie ce divin Jésus, qui, en vous associant à son sacerdoce, vous revêtira de sa justice, vous rendra participants de tous ses mérites. Soyez-en bien persuadés, vous trouverez en lui tout ce que vous n'avez pas ; il suppléera à tout ce qui vous manque. Donnez-vous donc à lui sans réserve ; appliquez-vous donc pendant la retraite à vous unir à lui intimement ; c'est là l'essentiel, ou pour mieux dire, c'est là tout.

554

SUR LE MAUVAIS PRÊTRE.

P. 2379 bis

(Fragment)

[...] ce qui serait nécessaire pour bien remplir la place qu'il occupe ; on nous a fait encore observer que le mal qu'il y fait ne finit point avec lui ; il se transmet d'âge en âge ; c'est comme un funeste héritage que les pères laissent à leurs enfants et que ceux-ci recueillent et acceptent de sorte que ce même prêtre dans les enfers souffre en quelque sorte à chaque instant, car à chaque instant il voit descendre dans ces lieux d'horreur les âmes qu'il a perdues, et chacune d'elles est comme une éternité malheureuse qui tombe sur lui, ainsi qu'un bon prêtre qui habite dans le séjour de la gloire jouit du bonheur des âmes qu'il a sauvées.

2. - Un prêtre int. dans le sacerdoce ne profite pas même : c'est un chien muet selon l'expression d'un prophète ; c'est une lampe éteinte, c'est un voleur qui est entré dans le bercail, non pour paître le troupeau, mais pour s'enrichir de ses dépouilles, pour l'égorger. Bien loin de penser à sortir de l'état funeste dans lequel il se trouve, il s'aveugle, il s'endurcit ; il accumule crime sur crime ; il consomme sa réprobation et sa perte.

À l'autel, il se comporte avec une indécence, une impiété telle qu'on pourrait dire au peuple témoin de ses scandales : retirez-vous si vous voulez conserver le peu de religion, le peu de foi qui vous reste. Au tribunal de la pénitence, il a deux poids et deux mesures, et assis sur le trône de la justice divine il commet des horreurs dont la seule pensée fait frissonner, fait frémir.

Et encore s'il vivait avec décence, s'il avait même un certain zèle, à quoi cela lui servirait-il : au dernier jour J. C. lui dirait encore : ce que vous avez fait je ne vous le demandais pas ; vous vous êtes fatigué dans une route où je ne voulais pas que vous eussiez marché ; allez recevoir votre récompense de celui qui vous a fait forcer les portes...

(Incomplet)

555

RECRUTEMENT DU CLERGÉ

P. 2380

(Le début manque).

[...] dans votre générosité, une plus grande que toutes celles qui leur manquent ? Certes, de toutes les bonnes œuvres par lesquelles vous pouvez sanctifier le temps de

pénitence où nous entrons, il n'en est point de plus méritoire que de donner des prêtres à l'Église, des époux à l'épouse de J.-C. Par là vous participerez à tout le bien que feront un jour ces prêtres que vous aurez nourris et pour ainsi dire portés de vos mains à l'autel, comme l'offrande la plus agréable au Seigneur. Qu'il n'y ait donc personne parmi vous qui ne concoure à cette sainte œuvre dont vous recueillerez le fruit dans l'éternité. Faites taire dans votre cœur la voix de la prévoyance humaine pour n'écouter que les inspirations de la charité. «Il n'y a point, disait saint Léon¹, de petit revenu pour celui qui a l'âme grande, et le chrétien ne mesure point sur sa fortune sa commisération et sa piété ; riche de bonne volonté, il sait se créer avec cette sainte opulence plus de mérites qu'avec des trésors».

Nous avons en Dieu cette confiance qu'il ne laissera point sans effet les paroles que notre sollicitude pastorale nous presse de vous adresser. Dans la quête qui va s'ouvrir, imaginez-vous, comme il est vrai, que c'est ce grand Dieu lui-même qui demandera à chacun de vous un léger témoignage de l'amour que vous lui devez. Oseriez-vous le lui refuser ? et ne possédant rien que ce qu'il vous a donné, ne vous empresserez-vous pas au contraire de partager pour ainsi dire avec lui ses propres bienfaits ? Si vous aviez sous les yeux le spectacle d'une famille, d'un seul homme sur le

P. 2381

point de périr faute d'aliments, avec quelle ardeur n'accouriez-vous pas à son secours ? eh bien, ce n'est pas un homme, ce n'est pas une famille, ce sont des paroisses entières qui languissent dans l'attente de la nourriture spirituelle ; c'est en un mot la menace du prophète dont nous voyons le terrible accomplissement : les petits enfants ont demandé du pain et il n'y avait personne pour le leur rompre ! (*Jer. Lam c. 4, v. 4*) Non, vous ne serez point sourds à leurs cris ; touchés d'une pieuse compassion pour une détresse si douloureuse, rien ne vous coûtera pour la soulager, et en consacrant à cette œuvre de miséricorde une portion de votre superflu, vous attirerez sur vous-mêmes les plus abondantes bénédictions du ciel.

Et vous, N. T. C. Coopérateurs en J.-C., vous qui voyant de plus près les maux qui nous affligent, les sentez aussi plus vivement, nous croirions faire injure à votre zèle en vous pressant d'exciter celui de votre troupeau. - Animés de l'esprit de notre divin maître qui ne trouva aucun sacrifice trop grand pour sauver les hommes, vous apprendrez aux fidèles confiés à vos soins que les circonstances les plus pénibles, loin d'être un obstacle à la charité, doivent lui donner une nouvelle vigueur en même temps qu'elles en augmentent le prix. Quel mérite y a-t-il à abandonner ce qu'on ne s'aperçoit pas d'avoir perdu ? les véritables dons sont ceux que l'on arrache, si l'on peut ainsi parler, à ses besoins mêmes, et c'est aussi surtout à ceux que la grâce rend capables de cet effort généreux que J.-C. dira au dernier jour : *j'avais faim et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu et vous m'avez revêtu ; venez les bénis de mon Père, dans le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.*

556

BUT DE LA VOCATION RELIGIEUSE ET SACERDOTALE. ²

P. 2382

Bernarde, ad quid venisti ? St Bernard se faisait souvent à lui-même cette question pour renouveler sa piété et sa ferveur ; je désire que vous vous la fassiez aussi très souvent devant Dieu, M.C.E. Pourquoi êtes-vous ici ? *Ad quid venisti ?* Il faut que votre réponse à

¹ Léon 1^{er}, dit le Grand, fut pape de 440 à 461. Au concile de Chalcedoine (451), il fit condamner l'hérésie monophysite.

² Le sermon porte cette indication, non autographe : "Aux missionnaires de St-Méen – Motifs de leur vocation". Publié par A. DARGIS, *la Congrégation de Saint Pierre*, Annexe, p 114, Louvain, 1971

SERMONS

cette question si simple et cependant si grave soit nette dans votre esprit, car autrement vous agiriez au hasard et vous resteriez dans une triste et funeste incertitude ; après plusieurs années de noviciat et d'études, vous ne connaîtriez pas encore ce qu'il est si important pour vous de connaître, c'est-à-dire quelle est (la) vocation, quel est l'état auquel Dieu vous appelle.

Je vous le demande donc, pourquoi êtes-vous venus ici ? y avez-vous sérieusement réfléchi avant d'y venir ? avez-vous pris conseil ? quels motifs vous ont déterminés ? Y êtes-vous venus uniquement pour y acquérir plus facilement qu'ailleurs la science ecclésiastique, pour mieux vous instruire de l'état des controverses, pour y faire plus de progrès dans les langues et dans les lettres humaines ? Il est vrai, plusieurs de ceux qui vous ont précédés dans cette maison n'ont pas eu d'autres motifs pour y entrer, et aussi pas un de ceux-là n'y est resté, comme pas un de ceux qui auraient la même idée n'y restera. Y êtes-vous venus uniquement pour vous trouver en rapport avec des hommes dont la haute réputation, les éminents

P. 2383

services rendus à l'Église et les talents vous inspireraient une juste estime ? Il est vrai que plusieurs ont eu cette pensée qui flattait leur amour-propre ; mais assurément cette pensée n'était pas de Dieu, et Dieu s'est plu en quelque sorte à souffler sur ce rêve d'orgueil ; je dis rêve d'orgueil, car au fond ce n'était que cela. Pourquoi donc enfin êtes-vous ici, *ad quid venisti* ? vous y êtes, ou du moins vous devez y être pour avancer dans les voies de la perfection chrétienne, sacerdotale et religieuse, pour acquérir à un haut degré toutes les vertus que doit professer un bon, un vrai prêtre qui veut se dévouer tout entier à la gloire de Dieu et à la défense de l'Église dans ces jours mauvais ; ou, en d'autres termes, M.F., vous êtes ici, ou du moins vous devez y être pour y prendre l'esprit d'humilité, de pauvreté, d'obéissance, de mortification de renoncement à vous-mêmes, l'esprit de foi, l'esprit de sacrifice, non seulement dans les grandes choses, mais encore dans les plus petites ; l'habitude du recueillement, le goût de la prière, l'amour de la retraite, afin que désormais votre vie, comme celle de J.-C. notre Sauveur et notre modèle, soit cachée en Dieu, ou plutôt pour qu'elle soit à l'avenir entièrement semblable à celle de J.-C. même.

Si je vous tiens ce langage, et si j'insiste sur ce point, ce n'est pas assurément que je ne sache fort bien que le désir de s'instruire et l'empressement à en saisir les occasions et les moyens ne soit une chose bonne en elle-même ; je dirai plus :

P. 2384

cela est nécessaire pour remplir le but si élevé de notre Congrégation ; mais j'ai vu tant d'exemples de jeunes gens qui se sont fait à ce sujet des illusions déplorables que je crains toujours que d'autres ne s'y trompent également et oublient qu'avant tout ils doivent s'appliquer à détruire en eux les habitudes d'esprit du monde et à devenir des religieux fervents.

Ne manquez donc pas, M.E., de répéter chaque jour dans le secret de votre cœur : je suis venu ici pour m'y sanctifier, pour y faire mon salut plus sûrement, pour me mettre à l'abri des tentations si nombreuses que l'on trouve dans une vie isolée, et dans l'exercice même du saint ministère lorsqu'on n'a que soi pour guide ; et vous verrez, M.E., combien cette pensée rendra votre vie douce et vos progrès dans la perfection rapides ; ainsi quand on vous donnera quelques conseils ou quelques réprimandes, loin de murmurer et de vous en plaindre, vous vous réjouirez en vous disant : mais c'est là ce que je cherche, c'est là ce que je veux ; je suis venu ici pour qu'on y brisât cette volonté indocile et aveugle qui m'a tant de fois égaré ; quand on vous commandera quelque chose qui vous contrarie et vous choque, quand vous éprouverez de la part de vos confrères quelque contradiction et que vous vous sentirez intérieurement blessés par quelques-unes de leurs paroles, en un mot quand il vous arrivera quelque légère adversité, voilà

P. 2385

direz-vous, une occasion heureuse pour moi de faire un pas en avant ; saisissons-la avec amour ; pratiquons dans cette circonstance la patience, l'humilité, la douceur ; ô mon âme, faisons-nous un peu de violence et nous ferons tout ensuite aisément et avec joie, et tout ce qui nous paraît maintenant pénible et dur ne le sera plus pour nous, parce que nous serons élevés par la foi bien au-dessus de toutes ces misères.

Oh ! vous dirai-je, M.C.E., avec le pieux auteur de l'Imitation, si vous considérez quelle paix pour vous, quelle joie pour les autres en vivant comme vous le devez, en vrais religieux, vous auriez, je crois, plus d'ardeur pour votre avancement spirituel ; ce serait là le but vers lequel tendraient tous vos efforts, et cette pensée dominerait en vous toutes les autres ; la piété, comme une plante céleste, fleurirait dans votre cœur et l'embaumerait de ses parfums ; cette maison serait une image du ciel ; des saints l'habiteraient, et Dieu même présent au milieu de nous nous comblerait tous de ses bénédictions et de ses grâces.

Oui, mes pauvres enfants, travaillons avec un nouveau zèle dans cet esprit-là, et nous donnerons à l'œuvre que nous avons entreprise et à laquelle nous nous consacrons sans réserve une force que rien ne pourra vaincre et des fondements qui ne seront point ébranlés ; nous ferons ce qu'ont fait avant nous tous

P. 2385 bis

les hommes de Dieu qui, lorsqu'ils ont établi dans l'Église une société nouvelle, se sont bien moins occupés de l'influence qu'elle exercerait sur la société, des succès qu'elle obtiendrait, en un mot, de ce qu'ils deviendraient eux-mêmes ; c'est-à-dire qui, avant tout et par-dessus tout, ont songé à leur propre salut et à celui des hommes à qui ils s'associaient, persuadés que le succès de leurs travaux était attaché à ce qu'il n'y eût que des hommes de Dieu comme ils l'étaient eux-mêmes, des mains pures et saintes à les seconder, à remuer si je puis m'exprimer de la sorte, à polir et à placer les unes sur les autres les pierres de l'édifice qu'ils voulaient fonder. Qu'il en soit de même pour nous, mes chers enfants ; sans cela toutes nos espérances seraient vaines, dit le Roi-Prophète, *nisi Dominus aedificaverit Domum, in vanum laboraverunt qui aedificant eam*¹. Oh ! daigne le Seigneur nous convaincre de plus en plus de cette vérité ! et que chacun de nous, après s'être interrogé soi-même et avoir examiné sa vocation, après s'être demandé pourquoi il est venu dans la Congrégation et ce qu'il compte y faire, réponde à Dieu d'un cœur sincère : *voilà que je viens à vous, mon Dieu, pour faire votre volonté : ecce venio, Deus, ut faciam voluntatem tuam*².

557

BUT ET ESPRIT DE LA CONGRÉGATION.

P. 2386

A. M. D. G. Vq. Dp. ³

On vous a parlé hier et avant-hier de la vocation, des moyens à prendre pour la connaître, et de l'obligation d'y être fidèle après l'avoir connue ; je ne saurais trop vous engager à méditer attentivement devant Dieu sur des instructions si importantes, et c'est pour vous aider à en recueillir les fruits, c'est-à-dire à vous en faire à vous-mêmes l'application que je crois devoir vous exposer en peu de mots quel est le but et quel doit être l'esprit de notre

¹ Ps., 127, 1.

² He., 10, 9.

³ *Ad Majorem Dei Gloriam Virginaeque Deiparae*

SERMONS

congrégation ; car, si vous n'aviez à cet égard que des idées vagues et incertaines, comment pourriez-vous savoir si vous y êtes vraiment appelés de Dieu ?

Le but de la congrégation est de servir l'Église, non dans un diocèse seulement, mais partout où la Providence permettra que nous puissions nous établir, non en nous consacrant tous à la même œuvre, mais en embrassant suivant la mesure de nos forces toutes celles qui peuvent contribuer à la gloire de Dieu et au triomphe de la vérité. Pour atteindre ce but, la pratique des vertus religieuses nous est nécessaire, et nous nous y engageons par un vœu, dont l'exact accomplissement doit être pour nous une source heureuse et bien féconde de paix, de joie et de salut. Déjà on a traité ce second point dans toute son étendue ; il serait par conséquent inutile d'y revenir et de nous montrer de nouveau combien la sévère observance de notre règle nous procurera d'avantages dans l'ordre de la grâce ; je me

P. 2387

bornerai donc à vous entretenir, pendant quelques courts instants, des services particuliers que nous nous proposons de rendre à l'Église.

Ah ! ses besoins aujourd'hui sont immenses, et ses douleurs sont *vastes comme la mer*, selon l'expression du prophète ; qui ne le sait ? et quel est le cœur chrétien qui n'en soit pas profondément touché ? toutefois, j'ose le dire, de tous ces maux, les plus grands sont ceux dont on s'occupe et dont on s'alarme le moins. Ainsi on s'afflige et on s'effraye de ce que dans certains diocèses il y ait encore une multitude de paroisses vacantes, des troupeaux privés de pasteurs ; on gémit des progrès de l'esprit de licence et d'incrédulité ; on ne calcule qu'avec une sorte de frémissement le nombre presque infini de livres impies et séditeux que la presse enfante chaque jour ; certes, ce sont là des maux bien dignes de larmes et nous ne saurions trop les déplorer ; cependant, je le répète, ce ne sont pas ceux qui m'inspirent les plus vives craintes pour l'avenir de la religion.

Mais quand je pense à ses destinées futures, je tremble de la voir périr et s'éteindre au milieu de nous, faute d'appui, faute d'institutions appropriées aux besoins des temps, faute d'hommes assez instruits pour la défendre contre les ennemis nouveaux qui l'attaquent et assez fermes pour résister à tous les genres de séductions auxquels nous sommes exposés ; je le sais, c'est la main de

P. 2388

Dieu qui soutient l'Église ; néanmoins, il entre dans les desseins de sa Providence de se servir des hommes comme d'instruments, pour l'accomplissement de ses volontés souveraines ; et la destruction des corps religieux, et l'affaiblissement de la doctrine en ceux qui doivent en être les dépositaires et les interprètes, a toujours été le signe le plus effrayant des malheurs qui menaçaient une chrétienté.

Or, chose bien remarquable et bien triste, depuis vingt-six (ans) que les persécutions sanglantes ont cessé et que la religion a été rétablie en France, personne n'a encore songé à rien entreprendre pour remédier à ce mal, rien du moins qui eût un caractère de durée et de grandeur ; et si la charité a multiplié ses merveilles pour le soulagement corporel de l'homme, on semble avoir oublié (pardonnez-moi cette expression) les misères spirituelles de l'épouse du fils de Dieu !

Pour mieux faire comprendre ma pensée, qu'il me soit permis d'entrer dans quelques détails.

On veut avoir des prêtres ; et que fait-on pour en élever ? Sous le nom de petits séminaires on crée des collèges ; dans quelques-uns, il est vrai, les jeunes gens reçoivent une éducation chrétienne, et sous ce rapport il n'y a que du bien à en dire, ou pour parler plus exactement, on en peut dire beaucoup (de) bien ; mais, dans ceux-là même, ce sont moins des prêtres que l'on forme suivant l'intention du st Concile

P. 2389

de Trente, que des jeunes gens destinés à remplir les divers emplois de la société civile. Et dans les autres établissements du même genre, hélas ! que de choses désolantes ! Les ecclésiastiques qui y sont attachés, n'ayant aucune direction ni aucune règle commune, ne peuvent, quel que soit leur zèle, agir avec assez d'accord et d'ensemble pour espérer tout le bien qui est dans leur cœur ; bientôt ils se fatiguent d'un travail aride qui leur donne si peu de consolations et qui est pour eux-mêmes si plein de dangers ; et, comme rien d'ailleurs ne les oblige à rester dans une position qui leur déplaît ou qui les ennuie, ces maisons sont ébranlées par de perpétuels changements, et chaque jour elles sont à la veille de leur ruine.

On veut des missionnaires ; et que fait-on pour fonder, de manière à ce qu'elles se perpétuent, des sociétés si éminemment utiles ? On ne forme que des institutions locales, isolées ; on cherche, souvent presque au hasard, et on rassemble quelques hommes dévoués ; on les met sous le même toit en leur disant : allez, prêchez, faites de votre mieux ; et voilà tout.

On se plaint des ravages de l'impiété ; et que fait-on pour en arrêter le cours ? où sont les ecclésiastiques qui se consacrent à de longues et fortes études ? où en trouve-t-on qui soient capables de suivre le mouvement des esprits, la progression, le développement des erreurs, et de combattre celles-ci avec succès ? hélas !

P. 2390

les uns auraient le goût de l'étude, mais ils n'en ont pas le temps ; les autres en auraient le temps, mais ils n'en ont pas le goût ; et sentant d'ailleurs combien le travail d'un seul homme est peu de chose, ils n'ont et ne peuvent avoir aucune ardeur à s'y appliquer. Autrefois le clergé était à la tête de la société, par ses lumières, ... Jamais donc depuis bien des siècles le clergé, pris en masse, n'avait été aussi ignorant qu'il l'est aujourd'hui, et jamais cependant la véritable science ne lui fut plus nécessaire. On commence à reconnaître combien un pareil défaut d'instruction est humiliant, et combien il peut devenir funeste ; mais les moyens que l'on veut prendre pour remédier à ce mal sont pires que le mal même, et, en France comme dans un royaume voisin, l'Église est menacée de voir corrompre son enseignement, sous le spécieux prétexte de le perfectionner et de l'étendre.

Et d'où vient donc que le bien même se fasse si mal ? Ah ! disons-le en gémissant : cela vient de l'influence qu'exerce l'esprit du siècle sur l'esprit du clergé, sans que celui-ci s'en doute et s'en aperçoive ; en effet, ne voyons-nous pas que parmi les prêtres comme parmi les séculiers, chacun est jaloux de sa liberté, aime par-dessus tout son indépendance, sa fortune, l'avancement de sa famille, et ne songe qu'à

P. 2391

cela ; *omnes quærunt quæ sua sunt non quæ J.-C.* Dans ces dispositions vraiment impies, on a horreur de toute espèce de joug et toute espèce de gêne ; on ne cherche qu'à s'affranchir des règles générales et ordinaires, bien loin de consentir à en prendre de nouvelles, surtout quand il s'agit de se dévouer à une vie obscure et cachée, à une vie d'humiliations, de pauvreté, de pénitence et de sacrifices ; et que parlai-je d'humiliations, de sacrifices ? On n'a d'autre désir que d'attirer sur soi les regards et les louanges des hommes, de se faire une réputation, un nom, de se distinguer et de parvenir : *omnes quærunt quæ sua sunt non quæ J.-C.* Oh ! que de scandales ! comme la foi dépérit parmi nous ! comme tous les caractères s'énervent ! comme toutes les âmes languissent ! *Omne caput languidum et cor mærens*¹ : oui, l'indifférence sous le nom de modération a pénétré jusqu'au fond du sanctuaire et elle y a glacé tous les

¹ Is., 1, 5.

SERMONS

courages ; ce n'est pas que la plupart des prêtres ne soient encore sincèrement et de cœur attachés aux vraies et saines doctrines ; mais quand pour les soutenir, il faut s'exposer au péril de froisser quelqu'un et surtout renoncer à la protection d'un homme puissant et aux avantages temporels qu'il peut offrir, combien n'en voit-on pas qui biaisent et qui fléchissent ? À peine rencontre-t-on de loin en loin quelques *forts de justice*, comme les appelle Isaïe, (*fortes justitiæ*¹) dont rien ne lassent la patience

P. 2392

et n'ébranle le courage. Les autres se rassurent parce qu'ils repoussent l'hérésie et qu'ils récitent encore hautement les douze articles du symbole ! Mais quoi, quand il s'agit de développer ces articles, tout est-il indifférent ? et si des considérations humaines vous empêchent de publier la vérité qui vous est connue, votre silence ne vous rend-il pas plus coupable que le blasphème, parce qu'il est plus dangereux ? Et pourtant (et je le remarque parce que c'est la grande plaie de l'Église, *plaga tumens*²), pourtant rien de plus commun aujourd'hui parmi les ecclésiastiques, même les plus pieux et les plus réguliers, que cette misérable prudence de la chair qu'ils décorent du nom de sagesse ; on n'ose avouer ce qu'on pense et ce qu'on croit ; on traite la vérité comme si elle était à soi ; on la prend ou on la laisse comme il convient à la politique ou aux intérêts ; personne ne veut que sa paix soit troublée, que son existence privée ou l'existence publique du corps auquel il appartient soit compromise, et, *pour dormir son somme*, on s'environne des nuages dont parle l'Écriture, de ces *nuages d'une langue double qui tourne à tout vent*.

Disons-le donc : *un vaste filet est étendu sur le Thabor*, et le danger de s'y laisser prendre est d'autant plus grand que ce piège est invisible à tous ceux que

P. 2393

des considérations humaines dominant, ou dont les faibles yeux se ferment aux vives lumières de la foi.

Dans ce désolant état des choses, n'était-il donc pas à désirer qu'il se formât une congrégation nouvelle dégagée de toute entrave et destinée à former de saints prêtres, à prêcher l'Évangile avec une liberté et un désintéressement apostoliques et à défendre les vraies doctrines, qui sont celles du Saint-Siège, sans aucun de ces timides ménagements que la politique peut parfois conseiller, mais que la foi condamne toujours ?

Or, tel est l'objet que nous nous proposons de remplir pour la gloire de Dieu et l'honneur de son Église ; comprenez-le bien, et demandez avec ardeur à Dieu, dans cette retraite, toutes les grâces qui vous sont nécessaires pour concourir au succès d'une si belle et si grande œuvre, suivant vos talents et vos forces, chacun dans l'emploi qui vous sera marqué par l'obéissance.

Je parlerai une autre fois de l'esprit qui doit régner dans la congrégation.

558

BUT DE LA CONGRÉGATION

P. 2394

Il est important de nous former une juste idée de la congrégation et de bien comprendre toute l'étendue des services qu'elle doit rendre à l'Église, car sans cela nous n'aurions aucun motif de faire tant de sacrifices pour nous y attacher, et de nous donner tant de peines pour l'établir.

¹ Is., 61, 3.

² Is., 1, 6.

1mt - Elle a pour objet l'éducation ecclésiastique. La plupart des petits séminaires ont été fondés dans des temps malheureux pour repeupler le sanctuaire et augmenter rapidement le nombre des prêtres ; ainsi, à l'origine, les études ont été incomplètes, et on n'a point songé à leur donner une organisation régulière. Le zèle y a suppléé dans les premiers moments, mais bientôt ces établissements n'ont plus été que de simples collèges aussi faibles que les autres sous le rapport de la science et quelquefois pires sous le rapport de la piété et des mœurs. Je sais cela par ma propre expérience, et je pourrais entrer là-dessus dans des détails bien affligeants dont plusieurs me seraient fournis par notre Bretagne même. N'en soyons pas surpris ; pour que l'ordre règne et soit soutenu dans une maison, il faut qu'il n'y ait entre les maîtres qui la dirigent qu'un même esprit, qu'un même but et pour ainsi parler une même âme ; il faut que la plus exacte subordination soit établie entre eux ; autrement chacun agit à sa tête, ne considère que son avancement personnel, ses propres intérêts d'argent ou

P. 2395

de vanité, et une confusion déplorable naît infailliblement de ce perpétuel conflit de tant de prétentions jalouses. Quel exemple pour les élèves ! et comment espérer qu'ils deviendront de bons prêtres, c'est-à-dire des hommes de sacrifices, (car, en deux mots, voilà ce que nous devons être) lorsque ceux qui sont chargés de leur éducation ne leur servent pas de modèles ? Il était aisé de prévoir ce qui résulterait d'un pareil état de choses ; et je le répète avec une profonde douleur, le mal a été et devient chaque jour plus grand qu'on ne l'avait prévu. À cela quel remède ? On a songé à appeler la Compagnie de Jésus à la direction de ces sortes d'établissements ; mais d'abord elle ne peut, et d'ici longtemps elle ne pourra se charger que d'un très petit nombre, et ce ne sont que les plus considérables, parce qu'elle tient à avoir toujours au moins de 2 ou 300 pensionnaires dans ses maisons, qui, au fond et en réalité, sont plutôt des collèges que des séminaires, si bien qu'à proportion il en sort moins d'élèves pour l'état ecclésiastique que des autres écoles ; or, celles-ci étant détestables, qu'arrive-t-il ? Les jeunes gens destinés à parvenir au sacerdoce s'y préparent, à quelques exceptions près, par le vice, par des désordres plus ou moins graves ; et presque tous, conduits d'ailleurs par des vues purement humaines, par le désir d'enrichir ou de soulager leurs familles, arrivent au séminaire avec une vocation qui n'a point été éprouvée d'avance, et souvent sans aucune des dispositions

P. 2396

de véritable piété et de vrai zèle, sans lesquels cependant ils ne peuvent devenir que de mauvais prêtres. C'est là, je ne crains point de le dire, de toutes les plaies de l'Église la plus dangereuse ; et par conséquent, il n'y a point d'œuvre plus utile, plus sainte et plus belle que la nôtre, puisqu'elle a pour objet principal d'y remédier efficacement.

Les missions sont notre second objet ; et certes il n'est pas moins important que le 1^{er} ; nous en sommes tous convaincus ; c'est pourquoi je n'insisterai pas sur ce point ; mais comment donner aux établissements de ce genre une véritable consistance, si on les isole, et surtout s'il n'y a aucun lien religieux qui en unisse les membres ? On a cherché à le faire depuis dix ans, et nulle part on n'a réussi, parce qu'en effet c'est une chose impossible qui n'a jamais existé et jamais n'existera ; aussi, toutes ces fondations entreprises à de si grands frais, sont-elles déjà chancelantes ; elles vivent au jour le jour, ou plutôt elles vieillissent et s'affaiblissent d'année en année avec leur fondateur ; un homme ou deux les soutiennent, et quand ces hommes seront morts, il n'en restera que le souvenir du bien qu'elles auront opéré en passant. - Il en serait de même de beaucoup d'autres œuvres et particulièrement de celles des frères, si on ne leur donnait pas un appui ; et voilà pourquoi dans nos statuts, nous avons dit que nous pourrions nous en charger, si la gloire de Dieu le demande et si nous sommes assez nombreux pour que ces soins ne nous détournent pas trop de notre objet principal.

SERMONS

P. 2396 bis

Vous le voyez donc, rien n'est plus vaste que notre plan ; et si, comme je l'espère, nous parvenons à le remplir, nous pourrons rendre à l'Église les services les plus éminents.

Ici, il se présente à mon esprit une pensée qui le frappe vivement. La nécessité des congrégations pour ces différentes œuvres est sentie de tous les chrétiens ; les conseils généraux de presque tous les départements en réclament avec ardeur depuis plusieurs années le prompt rétablissement ; et dans cette France où l'on compte 30 000 prêtres, on a bien essayé d'en relever deux ou trois ; mais personne n'a songé à en former une nouvelle qui fût plus directement appropriée aux besoins actuels de la religion. Chose singulière ! Ce que les prêtres ne font pas pour eux-mêmes, de simples fidèles le font. Sur tous les points de la France, de pauvres filles, de pauvres frères, animés d'un véritable amour de J.-C. et guidés par son esprit, se consacrent avec un dévouement admirable à la sanctification et à l'instruction des enfants ; et nous, prêtres, nous sommes insensibles, immobiles, glacés ! Lorsque dans ...(*Inachevé*).

559

HUMILITÉ - AMOUR DE L'ÉGLISE.

P. 2397

Je comptais vous parler aujourd'hui avec quelques détails de la grande œuvre à laquelle vous voulez vous consacrer ; mais je suis trop souffrant pour m'entretenir avec vous aussi longuement que j'avais l'intention de le faire. Je me borne donc à vous adresser en ce moment quelques courtes paroles pour vous affermir de plus en plus dans les saintes résolutions que vous avez prises, et dans lesquelles j'ai un vif désir que vous persévériez tous. Que faut-il pour cela, M.E. ? Est-ce de grands talents, une haute capacité d'esprit ? non, et cela même vous deviendrait un piège dans lequel vous pourriez facilement tomber, comme il est déjà arrivé à plusieurs autres. L'orgueil, père du mensonge, vous environnerait de ses illusions et de ses ténèbres, et vous vous en iriez, si je puis m'exprimer de la sorte, dans des voies d'égarement, toujours pleins de confiance en vous-mêmes et dans vos pensées, mais toujours aussi, vous éloignant de la vérité, du bonheur et du salut. Que faut-il donc pour que vous demeuriez fidèles à ces premiers engagements que vous allez prendre ? Deux choses : une profonde humilité, un véritable et sincère amour pour l'Église.

P. 2398

Et d'abord une profonde humilité : il semble que rien ne soit moins difficile, car rien n'est plus raisonnable ; mais dans la pratique, hélas ! il en est autrement ; et ceux qui, dans leurs théories philosophiques rendent plus de justice à la raison de l'homme en la mettant plus bas, ne sont pas toujours ceux qui ont moins de défiance dans la leur propre, lorsqu'il s'agit de leur conduite personnelle. M.C.E., soyez humbles ; ayez, ayez donc la simplicité des petits enfants ; comme eux, soyez souples, soyez dociles ; car c'est les petits enfants que N.-S. a bénis et à qui il a promis son royaume.

Et de plus aimez l'Église ; Bossuet, dans des temps meilleurs que le nôtre l'appelait : *l'illustre délaissée* ! Ô que j'aime cette délaissée ! qu'elle a des charmes, qu'elle est belle dans cet abandon où la laissent, et ceux qui osent encore, on ne sait comment, l'appeler leur mère, et ceux qu'elle appelle ses ministres ! Qu'elle se montre divine, lorsqu'elle se soutient et qu'elle vit indépendamment des hommes, malgré les hommes, par la vertu qui est en elle, comme parle la Sainte Écriture ! Ô qu'il est doux et qu'il est heureux pour un prêtre de se dévouer pleinement et sans réserve à cette épouse de J.-C., dans un moment où elle est exposée à tant d'outrages, et où elle est tout entière, comme J.-C. son fondateur et

P. 2398 bis

son chef, sur la croix ! Oui, je le répète, et sans doute, vous le répétez avec moi aimons l'Église ; l'amour est fort comme la mort ; et par conséquent aucun sacrifice ne nous paraîtra trop grand quand il s'agira de la servir et d'étendre son règne ; nous lui sacrifions donc notre fortune, notre famille, notre vie ; nous ferons plus encore, nous lui sacrifierons notre volonté, tout ce qu'il y a en nous de plus intime ; et unis ensemble par les liens indissolubles de la religion, nous travaillerons de concert et de toutes nos forces, jusqu'à la mort, à la gloire de Celui qui habite dans les hauteurs du Ciel, et à procurer la paix, la paix de la vérité, la paix de la conscience, la joie du salut à tous les hommes de bonne volonté.

560

ESPRIT DE LA CONGRÉGATION. (St-Méen)¹

P. 2399

Une des choses les plus importantes que nous ayons à faire dans cette retraite est de bien comprendre quel doit être l'esprit propre de la congrégation et de nous en bien pénétrer : or, ce doit être un esprit d'humilité, d'obéissance, de zèle et de charité.

1mt. Un esprit *d'humilité*. Je ne ferai point ici l'éloge de cette vertu qui est le fondement de toutes les autres ; vous savez mieux que moi tout ce que j'en pourrais dire. Hélas ! tout le monde en parle, et pourtant l'orgueil désole et ravage l'héritage de J.-C. ² ! Mais je veux entrer dans quelques détails sur lesquels il me paraît d'autant plus nécessaire d'insister que souvent dans les congrégations mêmes on pratique moins bien qu'ailleurs cette humilité chrétienne que notre divin Sauveur nous a prêchée plus encore par ses exemples que par ses discours, et sans laquelle cependant tous nos travaux seraient inutiles. Sans doute, dans les communautés on aperçoit d'abord tous les signes de l'humilité : le vêtement est humble, les meubles sont humbles ; chacun, usant de certaines formules que l'usage a consacrées, se met en paroles en-dessous de tout le monde ; mais en réalité et au fond de tout cela, que trouve-t-on ? une espèce d'orgueil que je ne puis caractériser qu'en faisant un mot tout exprès, un orgueil indéracinable, parce qu'il est insaisissable, et parce que ceux mêmes qui en sont dominés ne s'en doutent pas. Prenons garde à ce que rien de semblable ne se passe parmi nous, c'est-à-dire prenons garde à ce que notre humilité soit tout extérieure ; et pour éviter de tomber dans un piège si dangereux,

P. 2400

soyons attentifs à réprimer le premier mouvement, la première pensée d'orgueil qui, même involontairement, s'élèvera dans notre esprit ; si vous n'arrêtez pas ce premier mouvement, il vous entraînera comme tant d'autres dans un abîme. Ainsi, par exemple, s'agit-il de vos talents ? les croyez-vous supérieurs à ceux d'autrui ? au lieu de vous en applaudir secrètement, tremblez en songeant au compte que vous en devrez rendre. Êtes-vous tentés d'être jaloux d'une préférence apparente accordée à celui-ci ou à celui-là ? tremblez ; dites : voilà de l'orgueil. Êtes-vous blessés d'une parole de mépris, d'un procédé outrageant ? Tremblez, et dites encore : voilà de l'orgueil. En un mot, il faut que chacun de nous veille si attentivement sur soi-même, et si je puis m'exprimer de la sorte, à la porte de son cœur, que lorsque des pensées semblables s'y présenteront, elles soient aussitôt repoussées ; il faut que nous nous tenions en garde contre cette susceptibilité d'amour-propre non moins ordinaire parmi les personnes consacrées à Dieu que parmi les gens du monde ; il faut que ce ne soit pas

¹ Indication manuscrite de J.-M. de la Mennais.

² Jc., 4, 6.

SERMONS

seulement de bouche que nous préférions nos confrères à nous, mais sincèrement et en vérité ; il faut que nous n'ayons jamais la prétention de nous élever au-dessus d'eux, d'être estimés, distingués, loués ni par eux ni par personne, mais au contraire que nous cherchions toujours à nous cacher, nous faire oublier, et surtout quand il est question des emplois, nous nous réjouissons d'être considérés comme la *balayure* de la congrégation, tanquam *peripsima*

P. 2401

*hujus mundi*¹ - Voilà la véritable humilité ; voilà l'esprit dont les membres de notre société doivent être animés, si nous voulons que Dieu la bénisse : *humilibus dat gratiam*².

2mt. Nous devons avoir l'esprit d'obéissance. Vous l'avez tous bien compris ; si cet esprit-là n'était pas l'âme de la congrégation, elle serait détruite aussitôt ; c'est l'obéissance qui fera sa force, qui est le garant de sa durée, qui est sa vie même, et c'est lui aussi qui fera la joie et le bonheur de ceux qui en seront remplis. Jetons un simple regard sur le passé ; nous reconnaitrons que cette liberté dont nous sommes si jaloux a fait notre tourment, et que presque toujours elle nous a égarés lorsque nous n'avons écouté qu'elle ; en nous s'est vérifiée cette malédiction : malheur à l'homme qui n'a d'autre guide que lui-même : *væ soli*³ ! malheur à l'homme qui marche dans la voie de son propre conseil. Toutefois, ne croyons pas qu'il suffise d'obéir extérieurement : la soumission du jugement est le caractère de l'obéissance religieuse, comme l'observe saint Ignace⁴ dans cette belle lettre qu'il adressa aux religieux de son ordre ; tout ce qu'on peut dire sur ce sujet y est renfermé. Vous l'avez lue ; par conséquent il serait inutile de répéter les avis qu'elle renferme ; je me bornerai donc à vous recommander de la relire souvent ; je voudrais qu'elle fût gravée en caractères d'or dans toutes nos maisons : Je n'y ajouterai qu'une seule observation : notre congrégation embrasse divers objets, ou plutôt aucune des œuvres qui tendent à la gloire de Dieu ne lui est étrangère ; il faut que chacun de nous soit prêt

P. 2402

à se livrer à chacune d'elles, suivant la volonté du supérieur, reconnaissant dans ses ordres ceux de Dieu même ; ainsi (vivrons-nous) l'unité dans l'abandon qui donne à chacun les mérites de tous.

3mt. Nous devons avoir un esprit de zèle, non de ce zèle tiède et languissant aujourd'hui si commun, mais d'un zèle ardent qui ne se lasse et (ne) s'épuise jamais, qui compte pour rien les peines, la fatigue, les sacrifices de quelque genre qu'ils soient, à qui tout est bon ; que tout ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu réjouit et encourage. Je n'ai pas besoin de vous exhorter à lui demander ce zèle apostolique qui vous fera répéter sans cesse au fond du cœur ces belles paroles de J.-C. : *ignem veni mittere in terram*⁵ ; mais il est essentiel de faire ici une observation : le zèle trop souvent se confond avec une sorte de jalousie contre le bien que l'on ne fait pas et d'amour exclusif pour le bien que l'on fait. C'est la désolation de l'Église, et trop souvent les congrégations elles-mêmes n'en sont pas à l'abri. Oui, l'envie est la grande plaie du clergé ; on est disposé à trouver mauvais, à blâmer, quelquefois à contrarier ouvertement ce qu'on n'a point entrepris, et à n'attacher d'importance et de prix qu'aux œuvres qu'on a conçues et que l'on dirige. Pour nous, si dans celles des autres nous remarquons quelque chose de défectueux, nous pourrions nous le dire, afin que cela servît à notre instruction, mais à cette occasion ne nous livrons jamais à une censure amère et maligne, ne

¹ 1 Co., 4, 13.

² 1 P., 5, 5.

³ Qo., 4, 10.

⁴ Ignace de Loyola (1491-1556), gentilhomme basque, fondateur de la Compagnie de Jésus. Auteur des *Exercices spirituels*.

⁵ Lc., 12, 49.

laissons jamais échapper devant d'autres (et je parle des prêtres) une seule parole d'où l'on pût, quoique injustement, s'autoriser contre qui que ce soit ; mais au contraire, il faut que tout le monde sache et croie, comme il est vrai, que tout

P. 2403

ce qui est bien, que tout ce qui est bon nous est également cher et que nous y applaudissons cordialement. Quand même il arriverait (et nous devons nous y attendre) qu'on fût à cet égard injuste envers nous, que cet exemple serve à nous affermir dans des sentiments bien différents ; n'envisageons que la gloire de J.-C., et soutenons par nos efforts tous ceux qui travaillent à la procurer, serait-ce d'une manière que nous jugeons imparfaite.

Enfin, l'esprit de la congrégation doit être un esprit de charité et d'union ; il arrivera, n'en doutons pas, que parmi nous il y en aura, et moi le premier, qui auront besoin d'indulgence. Eh bien ! nous porterons en esprit de charité le fardeau les uns des autres, *alter alterius onera, etc.* ¹... Loin, comme il arrive trop souvent, de nous irriter des défauts de nos confrères, nous songerons à nous humilier des nôtres, et nous aurons, si je puis m'exprimer ainsi, pour nos infirmes spirituels, les soins les plus attentifs et les plus tendres.

Il serait absurde d'espérer que dans une grande réunion d'hommes, il n'y eût jamais de malades ; il ne le serait pas moins de supposer que dans une congrégation il n'y eût jamais de caractères fâcheux, quelques précautions que l'on prenne dans le choix des sujets qu'on y reçoit. D'ailleurs, le caractère change quelquefois avec les positions et les années ; et qui de nous pourrait répondre que ses dispositions présentes sont invariables ? Ainsi, c'est peut-être de nous-mêmes et pour nous-mêmes que nous parlons en ce moment ; à l'exemple de l'apôtre Saint Jean, je vous redirai donc sans cesse : *Aimez-vous les uns les autres ; soyez pleins d'indulgence et de miséricorde les uns pour les autres ; ne vous jugez point sévèrement de peur d'être jugés.* Tandis que nous serons unis, nous serons forts et nous serons heureux ; oui, cette union sainte fera le charme, la grâce et la force de notre société, *quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*². - *In unum*, ce n'est pas à dire dans la même maison, mais dans les mêmes sentiments, *in eadem sententia*, mais dans la même charité, si bien que lorsqu'un de nos confrères souffrira, nous souffrirons avec lui ; que lorsqu'il se réjouira, nous nous réjouirons avec lui, prenant pour devise ces belles et touchantes paroles, *cor unum et anima una*³. Ceci est d'autant plus nécessaire que l'on est habituellement ensemble et toujours si près les uns des autres ; les plus petits frottements de caractère, si je puis m'exprimer de la sorte, se répétant pour ainsi dire à toutes les heures, causent bientôt des déchirements ; il faut donc que l'huile de la charité les adoucisse, et qu'elle guérisse ces petites plaies, en apparence si légères, mais dans la réalité si dangereuses, qui s'enveniment si vite. Oui, M.E., aimons-nous comme des frères, *in visceribus Christi*⁴, suivons le conseil de l'apôtre : que rien ne puisse jamais altérer notre paix, notre union ; cette union sainte ne sera pas rompue par la mort ; elle sera éternelle comme Dieu même.

561

CONTRE LES DANGERS ET LES SCANDALES DU MONDE

P. 2405

Hier, je vous ai montré en peu de paroles l'excellence et l'importance par rapport à l'Église, dans les circonstances actuelles surtout, de l'œuvre que nous avons entreprise, et cela

¹ Ga., 6, 2.

² Ps., 133, 1+

³ Ac., 4, 32.

⁴ Ph., 1, 8.

SERMONS

était nécessaire, car en vérité quand on considère ce qu'elle est maintenant, il est assez difficile de concevoir le prix que nous y attachons ; et j'avoue qu'en la considérant du dehors, si je puis m'exprimer de la sorte, on doit en avoir une bien pauvre idée ; mais n'oublions pas qu'il en a été de même de toutes les institutions naissantes et du christianisme lui-même ; elles ont toutes été semblables à ce grain de sénevé dont il est parlé dans l'Évangile, qui est si petit que l'œil l'aperçoit à peine, et qui, après avoir été caché dans la terre, où la rosée du ciel le féconde, devient pourtant un grand arbre. Lorsque douze pauvres pêcheurs de Galilée étaient renfermés et priaient à Jérusalem dans une petite chambre appelée cénacle, qu'est-ce qui prévoyait que ces hommes si simples et si faibles étaient destinés à abattre toutes les idoles, à soumettre à la puissance de la croix l'univers entier, à fonder une société toute spirituelle et toute sainte qui devait s'étendre et durer jusqu'à la consommation des siècles ? Quand saint Ignace était réuni dans la chapelle de Montmartre à ses six premiers compagnons, comme nous le sommes dans celle-ci, qu'est-ce qui pensait qu'ils allaient fonder un ordre qui deviendrait le boulevard de l'Église et qui porterait la lumière de l'Évangile jusqu'aux extrémités du monde ? Notre retraite est trop courte pour que je puisse développer davantage ces réflexions ; il suffit de vous les indiquer ; méditez-les devant Dieu,

P. 2406

et que chacun se demande : qu'est-ce que Dieu demande de moi ? *paratum cor meum*¹. Aujourd'hui, je veux vous faire considérer la congrégation sous un autre rapport, et vous entretenir des avantages qu'elle offre à chacun de nous en particulier ; ils sont plus nombreux que vous ne le pensez peut-être, et ce n'est pas assurément dans ce quart d'heure qui m'est donné que je pourrais vous les exposer tous. Il faut donc choisir et je me borne à trois : la séparation du monde, le bon exemple et la facilité de connaître nos défauts et de nous en corriger.

1° La séparation du monde : il n'y a aucun de nous qui n'ait connu ses dangers, hélas ! par une bien triste expérience ! Tous les jours et particulièrement dans cette retraite où nous nous rappelons les premières années que nous avons passées dans le monde, que de pénibles et humiliants souvenirs viennent affliger et troubler notre âme ! Il n'y a aucun de nous, ne fût-il monté qu'une seule fois dans une chaire chrétienne, qui n'ait dit anathème au monde, qui ne se soit écrié avec une grande force : séparez-vous du monde ; sortez de la voie large qui conduit à la perdition ; entrez dans cet étroit sentier où J.-C. et tous les saints marchent devant vous ; cette voie est la seule qui mène au ciel ! Mais quoi, n'était-ce donc là que de vaines paroles ? ou bien pensions-nous que, par un privilège particulier, nous fussions exempts de cette loi universelle que nous proclamons avec tant d'éclat ? Non, nous savions qu'elle nous était imposée comme aux autres ; jamais nous ne sommes aveugles au point de croire que nous puissions nous sauver en suivant les maximes du monde

P. 2407

et en nous livrant à ces excès (*lacune ...*)... tout il condamne lui-même dans les prêtres, quoiqu'il cherche et qu'il emploie tous les moyens pour les y entraîner. Mais, mon Dieu, (et je dis ceci pour moi plus que pour vous) combien il est difficile d'avoir des rapports continuels avec le monde et de se soustraire entièrement à sa funeste influence ! Son venin s'insinue de toutes parts ; son esprit se mêle à notre esprit, pour ainsi dire sans que nous nous en apercevions ; les abus qu'il lui a plu de consacrer par ses usages, nous les respectons, parce qu'il serait imprudent, croyons-nous, de les attaquer avec trop de vigueur ; nous partageons sinon ses doctrines, du moins en partie ses préjugés, dans les visites, dans la conduite des affaires, dans les débats qu'elles entraînent, dans les conversations, dans les repas, dans les

¹ Ps., 57, 8.

rapports avec nos confrères. Ah ! mon Dieu, qu'il est difficile de se rappeler toujours qu'on est prêtre, c'est-à-dire qu'on doit être un modèle de pénitence, de mortification, de douceur, de patience, de charité, et qu'on ne doit penser, parler, agir, que comme J.-C. aurait pensé, parlé, agi ! L'espèce de honte que nous éprouverions si on nous reprochait d'être singulier, une envie sincère de plaire encore à celui-ci ou à celui-là, la crainte de déplaire à cet autre, que sais-je ? Une foule de causes diverses attiédissent notre zèle, flétrissent notre piété, et nous tombons par degrés insensibles dans l'état le plus déplorable. Eh bien, ces tentations seront éloignées de nous, et le bon Dieu nous accordera dans toute son étendue cette grâce que nous lui avons demandée (hélas ! peut-être jusqu'ici du bout des lèvres seulement) : *Ne nos inducas in tentationem*. Oui, en suivant notre règle, nous serons à l'abri de ces périls d'autant plus grands qu'ils nous ont moins effrayés. Dégagés des inquiétudes et

P. 2408

des soins terrestres, nous ne nous occuperons que des choses de Dieu ; nous serons à Dieu tout entiers ; et le monde averti, pour ainsi dire, que nous avons rompu avec lui, que nous ne voulons plus le voir que pour le combattre, nous haïra, il est vrai, mais aussi désespérera de nous séduire, et ne l'essayera même pas. Et cependant, si nous étions encore tentés de faire avec lui une paix sacrilège, - et ne regardons pas ceci comme supposition vague et impossible, car telle est la corruption de notre nature qu'un penchant secret nous porte toujours, avec plus ou moins de force, au relâchement, - si, dis-je, nous étions tentés de nous rapprocher de ce monde ennemi, sous mille prétextes spécieux qui ne manquent jamais de présenter à l'esprit lorsqu'on n'exerce pas sur soi-même une vigilance assez attentive, eh bien, nous serions arrêtés par les bons exemples de nos frères ; leur ferveur ranimerait la nôtre, et sans nous rien dire, ils nous parleraient éloquemment : Oh ! qu'elles sont puissantes ces leçons de l'exemple, et en même temps que leur autorité est douce ! Qu'est-ce qui voudrait, ou plutôt, qu'est-ce qui pourrait s'y soustraire, le voulût-il ?

Qu'un impie, par exemple, soit témoin des austérités prodigieuses des religieux de la Trappe, et en même temps de leur joie sainte, de cette paix, de cette sérénité, de ce calme qu'on respire pour ainsi dire dans leurs maisons ; qu'il y passe deux ou trois jours, et il n'y en sortira point sans être touché jusqu'au fond de l'âme ; eh bien, et nous aussi, j'en ai la douce confiance, nous aurons toujours près de nous, sinon des modèles aussi parfaits, du moins des hommes plus parfaits que nous et dont la conduite sera pour nous comme une prédication vivante et continuelle ; dans les moments d'épreuve, quand nous sentirons nos forces défaillir, nous jeterons sur eux nos regards, et comme saint Augustin

P. 2409

nous nous dirons : mais pourquoi donc ne ferais-je pas ce que tant d'autres n'ont pas seulement (fait) avant moi, (mais) font devant moi ? N'ai-je pas les mêmes secours et les mêmes grâces ? Courage, ô mon âme, ce n'est pas sans dessein particulier de miséricorde que le bon Dieu a mis sous tes yeux de pareils exemples ; courage, imite-les. S'il t'en coûte un peu pour cela, qu'importe ? Vois quel est (le) bonheur dont ils jouissent ; compare ta vie à leur vie, ton état au leur, et conviens du moins qu'ils ont choisi la meilleure part.

Oh ! je le répète, que nous sommes heureux de pouvoir ainsi de temps en temps exhorter notre âme, l'éclairer, la fortifier, la rafraîchir ! car les bons exemples produisent tous ces effets ; que nous sommes heureux d'être loin des scandales dont le monde est rempli, contre lesquels il est si difficile aux prêtres eux-mêmes de se prémunir toujours !

Et cependant notre fragilité est si grande que nous pouvons encore faire des fautes. Eh bien, elles n'auront pas du moins de suites graves, parce que nous en serons avertis. Dans le monde nous sommes plus exposés sous ce rapport que les simples fidèles, parce que personne

SERMONS

n'ayant la charge de nous reprendre de ce que nous (ne) pouvons faire de mal dans le détail de notre conduite, personne aussi n'en aurait la hardiesse ou ne le ferait de manière à ce que ses avis nous fussent utiles. Combien de fois n'avons-nous pas éprouvé que nos amis les plus intimes et les plus pieux nous flattaient et osaient à peine nous donner des conseils timides ? Et d'ailleurs, combien il est rare qu'on en demande sincèrement !

P. 2410

Que d'hommes imitent Pilate ! *Quid est veritas*¹ ? demandait-il à celui qui était la vérité éternelle, et il s'en alla sans attendre la réponse. Pour nous, M.E., il n'en sera pas de même ; nous serons environnés de la charité de nos supérieurs et de nos frères qui avec bonté et avec franchise nous donneront des avis salutaires ; bien loin que notre amour-propre en souffre et s'en irrite, nous bénirons le bon Dieu de nous avoir accordé un secours si précieux et si nécessaire à notre faiblesse.

Réjouissez-vous donc, M.E., vous êtes ce petit troupeau que J.-C. a béni et sur lequel il veille avec une sollicitude plus tendre ; il met entre vous et le monde son ennemi, des barrières que celui-ci ne pourrait ni surmonter, ni briser ; lui-même est au milieu de vous pour vous garder et vous défendre ; il est votre pasteur et rien ne vous manquera ; les moyens les plus efficaces de salut sont mis sous votre main ; oui, il vous a fait entrer dans la bonne voie pour la gloire de son nom, et je l'espère, sa miséricorde vous suivra pendant tous les jours de votre vie.

562

MOTIFS DE DÉCOURAGEMENT

P. 2411

Notre retraite s'avance.²

L'établissement d'une congrégation est une œuvre bien plus difficile et bien plus lente que l'on ne pense ordinairement ; quiconque entreprend cette œuvre doit se préparer aux plus amères tribulations et aux plus rudes épreuves et être résolu à ne céder à rien, à ne se déconcerter de rien. Il doit être si ferme, si constant que privé de toutes consolations humaines il ne travaille qu'avec plus d'ardeur à accomplir les desseins qu'il a conçus pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Des hommes mécontents du présent, toujours inquiets de l'avenir et qui, ayant mis la main à la charrue regarderaient pour ainsi dire, à chaque instant derrière eux, ne seraient nullement propres à rien fonder de grand et de durable.

Or il ne faut pas croire qu'une congrégation ait seulement pour fondateur celui qui en a eu la 1^{ère} idée, qui en a écrit les règles ou qui la gouverne ; en s'associant à ses premiers travaux on devient fondateur comme lui, puisqu'évidemment il ne pourrait rien faire seul et qu'il n'a de force et d'action que par le concours d'autrui.

Je dis ceci afin que vous compreniez bien, au moment de prendre des engagements qui pour quelques-uns seront perpétuels, quelle est leur importance, et que vous vous éleviez tous à la hauteur de votre vocation. Remarquez bien que vous n'êtes point dans la position de ceux qui entrent dans un ordre existant depuis des siècles dans lequel ils trouvent par conséquent déjà tout fait ce que nous avons à faire, nous qui commençons. Vous avez donc besoin d'un dévouement plus étendu et d'un courage plus opiniâtre ; vous êtes tous fondateurs, vous avez besoin de cette inébranlable fermeté d'âme dont je parlais tout à l'heure. Vous devez être en un mot ce qu'ont été tous les saints qui ont été appelés de Dieu à donner à son Église des institutions nouvelles, mieux appropriés aux nécessités des temps et à l'état de la société

¹ Jn., 18, 38.

² Indication portée d'une autre écriture sur le manuscrit : "Premiers vœux perpétuels. 1828".

chrétienne. Relisez la vie de ces saints hommes, qui sont vos modèles, instruisez-vous par leurs exemples ; et en voyant ce qu'ils ont souffert, apprenez ce que vous aurez à souffrir.

Je m'explique sur ce point sans ménagement parce qu'il serait fâcheux que personne se fît illusion là-dessus ; mais il ne le serait pas moins que l'on se laissât ébranler par la crainte de ne pas répondre dignement à une vocation si sublime,

P. 2412

comme si on ne comptait que sur ses propres forces pour cela. Cette espèce de maladie de l'esprit est bien ancienne, car j'ai remarqué en lisant l'Imitation de Jésus-Christ que le pieux auteur y revient sans cesse et s'applique à en guérir les religieux. Tenons-nous en garde contre toute espèce d'exagération, car une des ruses les plus dangereuses de l'esprit de malice est, ne l'oublions pas, d'affaiblir notre piété en la trompant par des chimères, de nous envelopper de ténèbres et de nous inspirer je ne sais quelle tristesse et je ne sais quelle terreur vague semblables à celle qui s'empare de toutes nos facultés, lorsque nous marchons seuls au milieu d'une profonde nuit, et qui nous jette quelquefois dans d'inexprimables angoisses.

Entrons dans quelques détails et examinons les prétextes dont se sert le démon pour nous décourager.

1mt. - Les uns disent : j'ai beaucoup de défauts et fort peu de talents ; n'est-ce pas là une marque que je n'ai aucune vocation ? Je répondrai : êtes-vous un homme de bonne volonté, de la volonté d'être tout à Dieu ? Allez en paix, voilà l'essentiel ; quant à vos défauts, s'ils sont réels, prenez la résolution de vous en corriger ; exposez-les avec une humilité sincère à votre supérieur et à votre confesseur, et s'ils jugent que ces défauts-là ne sont pas de nature à vous exclure d'une société religieuse, ayez une pleine confiance dans le jugement qu'on aura porté de vous ; encore une fois, soyez donc tranquilles.

Le désir de la perfection est bon sans doute, et il vient de Dieu quand il excite nos efforts, mais il ne vient pas de Dieu quand il n'a d'autre résultat que de nous troubler et de nous faire renoncer à la perfection même. Quant à vos talents, n'est-ce pas votre amour-propre qui souffre et qui s'effraie de leur infériorité ? Qu'est-ce que Dieu vous demande et qu'est-ce que vos supérieurs vous demandent en son nom ? N'est-ce pas seulement d'user pour sa gloire de ce que vous avez reçu ? N'y a-t-il donc pas plusieurs emplois ? et si celui auquel vous êtes propre et auquel on vous destine est le plus humble ne devez-vous pas vous en réjouir en esprit de foi, vous en féliciter ? D'ailleurs, sachez-le bien tous : plus un homme est dégagé des choses extérieures et de lui-même, plus son esprit s'étend

P. 2413

et s'élève sans travail (suivant la remarque du pieux auteur de l'Imitation), parce qu'il reçoit d'en haut la lumière de l'intelligence. Ah ! soyez remplis de cette lumière céleste et vous aurez assez d'intelligence ; vous serez plus utiles à la congrégation par votre piété et vos prières que d'autres ne lui seront utiles par leur science.

2mt. - D'autres disent : notre œuvre est encore dans un état d'imperfection qui m'afflige ; je voudrais qu'on prît tel moyen, telle mesure pour hâter ses développements et ses progrès ; le succès dépend de ceci ou dépend de cela, et je ne vois pas qu'on s'en occupe.

Il y a, on ne saurait se le dissimuler, dans un pareil langage, une sorte d'impatience du bien qui séduit, que je voudrais louer si je ne remarquais pas dans l'expression trop vive de ces désirs quelque chose qui me paraît contraire à la raison, (à) l'humilité et aux vraies maximes de la piété chrétienne.

Et d'abord à la raison, car n'est-il pas certain, et l'expérience de tous les siècles ne l'a-t-elle pas prouvé, que les sociétés comme les individus, ne se forment et ne perfectionnent que peu à peu, par degrés insensibles, à l'aide du temps ? Et s'étonner de ce qu'elles ne soient pas à l'origine ce qu'elles doivent être un jour, n'est-ce pas comme si on s'étonnait de ce qu'un

SERMONS

enfant de dix ans n'a pas la taille et la vigueur d'un homme de trente ? Et de plus, est-ce donc que l'on ne doit tenir aucun compte des obstacles de toute espèce, des difficultés sans cesse renaissantes qui nécessairement dans les circonstances extraordinaires où nous sommes placés doivent retarder l'accomplissement de notre sainte entreprise ? Depuis l'origine de l'Église rien de semblable peut-être ne s'est vu. Dans les temps anciens, il y avait de la stabilité dans les institutions politiques ; les idées ainsi que les mœurs étaient chrétiennes, et dès lors les fondateurs de congrégation n'avaient à

P. 2414

craindre aucune opposition du genre de celles que nous trouvons et qui nous arrêtent à chaque pas. Aujourd'hui personne ne peut dire que ce qu'il a fondé la veille sera debout le lendemain ! Toutes les plus sages prévoyances sont à chaque instant déconcertées, et pourtant c'est au bruit de ces grands orages qui grondent incessamment sur nos têtes qu'il faut marcher vers notre but avec un calme que rien n'altère et une persévérance que rien ne puisse vaincre ; c'est sur un sol tremblant qu'il faut tailler, polir et unir ensemble l'un après l'autre et pour ainsi dire l'épée à la main comme les Juifs qui travaillaient à la reconstruction du temple, toutes les pierres qui doivent entrer dans le vaste édifice que nous avons le désir d'élever. Mais certes, quand je me rappelle du passé, de ce que Dieu a fait pour nous, de quelle manière merveilleuse tant de fois des événements qui semblaient devoir nous être contraires nous sont devenus favorables, je croirais être ingrat si je me livrais à des craintes pour l'avenir, et toutes mes pensées sont des pensées d'actions de grâce et d'espérance.

3°. - Je dis en 2d lieu que ces réflexions chagrines et sur ce que les supérieurs devraient faire et sur ce qu'ils ne font pas sont contraires à l'humilité ; et rien n'est plus évident, car en parlant de la sorte, vous essayez sans vous en apercevoir, de vous mettre au-dessus de ceux que Dieu a mis au-dessus de vous. D'ailleurs vous les jugez en aveugles puisque vous n'avez aucun égard à une foule de choses et de circonstances que vous ignorez et qu'il serait cependant indispensable de connaître pour apprécier les déterminations et les mesures que les supérieurs prennent. Et voyez quels

P. 2415

désordres entraînent bientôt ces critiques hautaines presque toujours injustes, toujours imprudentes. D'abord on se jette soi-même dans des perplexités désolantes, dans un trouble qui abat les forces et qui quelquefois ébranle même la vocation ; on oblige les supérieurs à rendre raison en quelque sorte à chacun de chacune de leurs démarches, et par là on leur crée de nouveaux embarras qui souvent sont plus pénibles pour eux que tous ceux qui viendraient du dehors. Et après tout, de quel droit agit-on de la sorte ? et d'où vient qu'on a tant de confiance dans ses lumières personnelles, dans sa propre sagesse, et si peu dans celle d'autrui ? N'y a-t-il pas un secret orgueil caché sous de trompeuses apparences de zèle ? Oh ! un homme vraiment humble se défie davantage de son esprit, ne s'occupe que de ce dont il est chargé ; il renonce volontiers à tout autre soin qu'à celui de lui-même ; il s'abandonne sans réserve et une grande paix à ceux qui doivent le conduire, persuadé qu'en remettant tout entre leurs mains, il remet tout entre les mains de Dieu qui disposera de lui et de toutes choses selon ce qui sera le mieux, dans le temps convenable.

Telles sont en effet les maximes de la piété chrétienne ; elle est résignée, patiente, et quoi qu'il arrive, toujours elle adore, toujours elle bénit avec la souveraine volonté de Dieu qui, dans des vues bien différentes des nôtres, permet que nos efforts pour le bien soient contrariés, et en retarde le succès afin de nous éprouver, d'augmenter nos mérites et de nous convaincre que nous ne sommes rien, que nous ne pouvons rien et qu'à lui seul appartient la puissance et la gloire.

P. 2416

Tous les saints ont compris cette vérité. Quand ce qu'ils avaient entrepris ne réussissait pas aussi vite qu'ils l'auraient souhaité, murmuraient-ils ? S'irritaient-ils contre ceux qui ne les secondaient pas avec assez de zèle ? Renonçaient-ils à leurs œuvres, à leurs travaux ? Non, mais pleins de confiance, ils levaient les yeux vers le ciel, et ils attendaient le Seigneur : *Expectans, expectavi Dominum* ; ils le pressaient par leurs prières de venir à leur aide ; ils s'attribuaient à eux-mêmes, à leurs anciens péchés le mal qu'ils voyaient autour d'eux ; ils s'efforçaient de mériter de nouvelles grâces, de nouveaux secours en purifiant de plus en plus leurs intentions qu'ils craignaient n'avoir pas été d'abord assez pures ; et Dieu, touché de tant de persévérance et de vertu, exauçait leurs larmes : *Expectans expectavi Dominum et intendit mihi*¹.

M.E., méditez souvent sur ces grands exemples des saints ; marchez comme eux avec un courage plein de joie dans ces voies toutes couvertes d'épines sanglantes où Jésus, notre Sauveur, a marché le premier : faites taire au fond de votre esprit tous ces vains murmures, toutes ces hésitations secrètes qui vous font tant de mal et qui, au dernier jour, lorsque Dieu vous manifestera lui-même ses desseins éternels, vous inspireraient tant de piété et de remords, qui vous condamneraient à entendre de sa bouche ce reproche accablant : homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? Soyez, soyez des hommes de foi et vous vaincrez le monde : *hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*².

563

OBSTACLES À L'ÉTABLISSEMENT DE LA CONGRÉGATION.

P. 2418

Plus la Congrégation doit rendre de services à l'Église, plus elle doit contribuer à la sanctification des âmes et à notre propre sanctification, plus aussi le démon fera d'efforts pour l'étouffer dans son germe et pour en arrêter les développements. Nous avons dû nous y attendre, et il ne faut pas craindre de fixer dès à présent nos regards sur les obstacles que nous devons rencontrer par la suite dans l'accomplissement de nos desseins, car ces obstacles seront d'autant moins dangereux que nous les aurons prévus ; que si au contraire nous n'y avons point pensé, dans un premier moment de surprise nous pourrions en être ébranlés, parce que nous ne serions pas préparés d'avance à les combattre et à les surmonter avec courage.

Je distingue deux sortes d'obstacles à l'établissement de la Congrégation : - obstacles extérieurs, - obstacles intérieurs et domestiques.

Et d'abord, obstacles extérieurs du côté du monde : nous partagerons, n'en doutons pas, les persécutions dont il menace, et les injures dont il honore toutes les institutions du même genre ; mais aussi, nous nous rappellerons alors de ces paroles de notre divin Maître : *Beati eritis cum persecuti vos fuerint, et maledixerint vobis propter me.* - *Confidite, ego vici mundum*³. Bien loin de craindre cette épreuve, je la désire sincèrement ; je voudrais la hâter, car elle servira, n'en doutons point, à ranimer notre foi, à

P. 2419

consolider notre union, à détacher de plus en plus nos âmes de ce monde ennemi, à les élever et à les remplir des pensées du ciel. Soyez tranquilles : *non turbetur cor vestrum*⁴. Au reste, si faible que soit notre congrégation, il n'est déjà plus au pouvoir des hommes de la détruire de cette manière-là ; quand tous ceux qui portent le glaive se réuniraient pour rompre nos liens,

¹ Ps., 40, 1.

² 1 Jn., 5, 4.

³ Jn., 16, 33.

⁴ Jn., 14, 1.

SERMONS

ils n'y parviendraient pas, car la charité qui a formé ces doux liens au fond de nos consciences est plus forte que la mort : *fortis ut mors dilectio*¹. Admirable puissance de la religion ! elle n'a besoin de l'appui d'aucune autre puissance pour soutenir, conserver, accroître même ce qu'elle établit dans l'ordre spirituel ; et par la seule foi de ses enfants, elle triomphe du monde entier : *hæc est victoria quæ vincit mundum, fides vestra*.²

Mais, sans doute, aucun de nous ne s'est flatté de voir le monde favoriser, protéger une institution dont l'unique but est de lui faire la guerre, et, s'il se pouvait, une guerre d'extermination ; nous le haïssons, il nous hait ; cela est tout simple ; ce qui ne l'est pas, c'est que dans son opposition contre nous, il puisse avoir pour auxiliaires des hommes pieux, éclairés, zélés, et dignes à tous égards de notre estime et de nos respects ; et pourtant, c'est ce qui nous arrivera très certainement, comme il est arrivé à tous les ordres religieux sans exception ; or, les fondateurs de ces divers ordres, et leurs premiers disciples, dans

P. 2420

une position semblable, se sont-ils découragés ? ont-ils renoncé à leurs saintes entreprises ? Ces paroles de blâme, de mépris, ces critiques indiscretes et amères quelquefois, ces accusations de témérité et de folie, ces sinistres prophéties qui leur annonçaient que tous leurs efforts seraient vains, ont-elles ébranlé leurs résolutions ? Non ; ils n'y ont fait aucune attention ; bien loin de s'en irriter, d'en être blessés, ils ont rendu grâces au Seigneur de ce qu'il leur offrait une occasion si heureuse de souffrir quelque chose pour son nom ; et, suivant le conseil de l'Évangile, ils ont béni ceux qui les maudissaient ; et Dieu, bénissant à son tour leur persévérance, a donné à leurs œuvres un accroissement d'autant plus rapide que les premières épreuves avaient été plus rudes. - M.E., voilà nos modèles.

Comme dans l'instruction d'hier on vous a parlé de la conduite à tenir envers ceux qui auraient contre nous d'injustes préjugés, il serait inutile de m'étendre davantage sur ce sujet ; et comme d'un autre côté, on a insisté plusieurs fois sur l'obligation de conscience imposée aux prêtres de n'être jamais arrêtés, lorsqu'il s'agit d'une bonne œuvre, par des considérations de familles, je ne vous en parlerai pas non plus. Je passe donc aux obstacles intérieurs et domestiques que nous devons trouver à l'avenir et qui, cachés pour ainsi dire, dans notre propre sein, sont à cause de cela même, le plus à craindre.

P. 2421

1^{er} obstacle : la différence des caractères. Vouloir former une réunion d'hommes qui eussent les mêmes inclinations, les mêmes goûts, les mêmes talents, dont toutes les pensées fussent toujours et en toutes choses parfaitement d'accord, ce serait un projet aussi insensé que celui de prétendre composer une armée de soldats qui eussent tous la même taille, le même visage, le même tempérament. Pourvu que chacun ait certaines qualités, ou l'aptitude à les acquérir, cela suffit pour qu'on le juge propre à entrer dans un corps de cette nature. Chacune de ces parties étant soumise à des lois communes, toutes les différences s'effacent et n'empêchent point l'harmonie de l'ensemble. Cependant, il arrivera nécessairement que, dans certaines circonstances, l'un sera à charge ou déplaira à l'autre ; on se froissera quelquefois involontairement : et quand on vit si près les uns des autres, quand on se touche pour ainsi dire de tous côtés, ces froissements-là sont bien douloureux ; le premier jour, on les souffre avec patience ; le lendemain, l'imagination s'enflamme et le cœur s'aigrit profondément ; prenons-y garde, et veillons bien sur nos premiers mouvements, car, si nous nous y abandonnions trop facilement, si le soleil se couchait sur notre colère, suivant l'expression de

¹ Ct., 8, 6.

² 1 Jn., 5, 4.

l'Évangile, à notre réveil il serait trop tard peut-être pour calmer notre esprit si vivement agité. Souvenons-nous bien que nous devons porter

P. 2422

le fardeau les uns des autres, et que le nôtre est peut-être, sans que nous nous en doutions, le plus pesant de tous : *alter alterius*, etc... Il n'y a point d'hommes parfaits ; mais de toutes les imperfections, la plus grande serait de ne vouloir rien souffrir, et d'exiger des autres plus de vertus qu'on en a soi-même ; hélas ! il est facile de découvrir la paille qui est dans l'œil de notre frère, mais avant de l'arracher avec une sorte de violence, commençons par ôter la poutre qui est dans le nôtre ; une charité que rien n'arrête, une humilité profonde, voilà le seul remède à ce mal ; et c'est pour cela que j'ai désiré qu'on nous fit des instructions spéciales sur ces deux vertus pendant la retraite. M.C.E., efforçons-nous de les acquérir et nous jouirons d'une paix délicieuse qui ne sera jamais troublée.

2^e obstacle. Considérer notre vocation et celle de nos frères comme une affaire humaine ; oublier que c'est à Dieu seul de nous appeler et d'appeler également ceux qu'il a destinés à travailler avec nous à cette portion de sa vigne qu'il nous a particulièrement confiée, si bien que nous serions comme déconcertés, si les espérances que nous avons fondées sur tel ou tel homme s'évanouissaient. Ceci est d'un danger extrême, car, dans notre congrégation comme dans toutes les autres, il arrivera qu'après s'être éprouvés, quelques-uns, soit par délicatesse de conscience, soit pour tout autre motif qu'il ne nous appartient pas de juger, ou suspendront

P. 2423

leurs engagements définitifs, ou même se retireront ; or, rien de plus simple et de plus ordinaire. Pourquoi ferait-on un noviciat si ce n'était pour essayer ses forces ? et de quoi s'étonne-t-on lorsque l'utilité, la nécessité de cette première épreuve est prouvée par de semblables exemples ? Je vous dis ceci parce que j'ai été témoin de l'effet qu'ils produisaient parmi les frères dans le commencement ; si un seul hésitait dans sa vocation, tous hésitaient comme lui et s'imaginaient que la congrégation était sur le penchant de sa ruine : pitoyable pensée ! Ah ! que celles de la foi sont différentes ! ne nous apprend-elle pas que Dieu au besoin transformerait les pierres en enfants d'Abraham ? et selon l'expression du Psalmiste, ce grand Dieu ne fait-il pas tout ce qu'il veut au ciel, sur la terre, dans la mer, et jusqu'au fond des abîmes ? *omnia quaecumque voluit fecit in terra, in mare et in abyssis*¹.

J'ai lu dans la vie de M. de la Salle² un trait bien remarquable qui a rapport à ceci ; un jour, tous ses frères, à l'exception de deux, se séparèrent de lui ; et que fit-il ? renonça-t-il à ses pieux desseins ? éprouva-t-il de lâches craintes ? non, non ; il s'engagea à l'instant par un vœu avec ses deux compagnons fidèles, à persévérer jusqu'à la mort dans leur saint état ; et sur-le-champ, ils se mirent à faire eux-mêmes l'école aux petits enfants. - Voilà des hommes de foi ; voilà jusqu'à quel point ils avaient confiance en Dieu et s'abandonnaient à lui ; leur sacrifice

P. 2423 bis

est entier et sans réserve ; les obstacles les animent, les difficultés les affermissent et les encouragent ; ils embrassent la croix avec amour ; ils triomphent par elles ; voilà nos modèles. Embrassons la croix avec amour et nous triompherons aussi par elle.

¹ Ps., 115, 3.

² Jean-Baptiste de la Salle (1651-1719), fondateur en 1682 de la congrégation des Frères des Ecoles Chrétiennes, vouée à l'éducation des enfants pauvres. Ses ouvrages en font un des précurseurs de la pédagogie moderne.

**RETRAITE DES PREMIERS PRÊTRES DE ST-MÉEN
À PLOËRMEL – 1825. ¹**

P. 2424

Je n'ai pas besoin, sans doute de vous rappeler au commencement de cette retraite combien sont grandes les grâces attachées aux pieux exercices que nous allons faire : vous savez comme moi que lorsque Dieu veut parler à une âme et s'unir à elle, il la conduit dans la solitude et que là il se plaît à l'orner de ses dons, à lui révéler ses secrets, à la plonger dans sa lumière, à la nourrir d'une manne cachée et délicieuse, à l'enivrer de joie et d'amour. Tous les saints l'ont éprouvé et je crois pouvoir dire qu'il n'y a aucun de nous qui n'ait ressenti ces heureux effets de la retraite chaque fois qu'il a eu le bonheur d'y consacrer quelques jours, soit dans l'enfance, soit au séminaire, soit depuis. Or ces doux souvenirs ne sont-ils pas bien propres à ranimer notre piété et notre confiance dans ce moment ? Si le bon Dieu a déjà répandu sur nous ses faveurs avec abondance dans d'autres moments, jamais il n'avait été aussi nécessaire pour nous de connaître les desseins de Dieu à notre égard, et d'obtenir de lui qu'il daigne aider notre infirmité, pour que nous soyons fidèles à y correspondre ; jamais, par conséquent, nous n'avions eu autant de motifs d'espérer qu'il sera (d'autant) plus prodigue de ses grâces qu'elles nous sont plus indispensables.

P. 2425

En effet, Messieurs, il s'agit d'élever un vaste édifice dont nous devons être comme les pierres vivantes, et pour cela, il faut, permettez-moi cette expression, nous tailler et nous polir nous-mêmes comme on polit ces blocs grossiers qui doivent servir à la construction des édifices matériels !

Comment y réussirions-nous si Dieu ne nous assistait, ne nous soutenait par sa vertu toute-puissante : *nisi Dominus ædificaverit domum ; in vanum laboraverunt ut ædificant eam*² ? Comme en ceci nous ne cherchons que sa gloire, nous avons donc bien raison de compter sur son assistance, car que voulons-nous ? Profondément touchés des maux de l'Église, nous voudrions, sinon les guérir tous, du moins les diminuer, suivant la mesure de nos forces : nous voyons la divine épouse de Jésus-Christ, attaquée de toutes parts, et nous ne voyons personne qui prenne en main la défense de cette illustre délaissée. Si quelques-uns s'arment pour sa cause, leurs travaux étant isolés et sans direction commune, sont aussi sans résultat, de sorte que ses ennemis serrés les uns contre les autres, la pressent, l'ébranlent, et s'efforcent de la renverser ; ses enfants tristement dispersés se bornent à gémir sur ses malheurs et ne lui donnent aucun secours réel ou efficace ; je le sais, elle est soutenue par le bras de Dieu même, et ce ne sont point les faibles mains des hommes qui empêchent cette arche divine de tomber ; cependant, il entre dans les desseins de Dieu que ses ministres combattent pour elle. Nous remarquons qu'à toutes les

P. 2426

époques Dieu semble avoir voulu qu'il s'élevât un ordre religieux spécialement approprié aux besoins actuels de son Église : dans les premiers siècles où il fallait détromper le monde des doctrines de volupté qui l'avaient si longtemps séduit, les solitaires et les anachorètes firent des prodiges de pénitence ; un peu plus tard, et lorsque la barbarie menaça d'une destruction complète non seulement les monuments des arts, mais ceux mêmes de la tradition, les bénédictins et une foule d'autres sociétés religieuses, en conservèrent le dépôt au fond des

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais. Publié par A. DARGIS, *La Congrégation de St Pierre*, Annexe, p 13, Louvain, 1971

² Ps., 127, 1.

cloîtres ; lorsque d'obscurs mais bien dangereux sectaires ranimèrent les vieilles erreurs du manichéisme, saint Dominique et ses disciples furent suscités par la Providence pour en arrêter les progrès, comme saint Ignace et ses enfants le furent plus tard pour s'opposer aux hérésies de Luther, de Calvin et de Jansénius. ¹

Belle et sainte mission ! ah ! que nous serions heureux de penser que nous sommes appelés de Dieu à en remplir une semblable dans ces jours mauvais, où toutes les vérités sont mises en doute, tous les principes catholiques en oubli, et dès lors toutes les bases de la société mises en pièces ! - Mais, que sommes-nous pour être chargés d'une œuvre si importante et si difficile, d'une œuvre qui, je puis le dire, renferme toutes les autres œuvres, l'éducation de la première enfance, les missions, la direction des séminaires, les recherches de cette antiquité si peu connue aujourd'hui, et qui mérite tant de l'être, l'étude des plus hautes

P. 2427

sciences, auxquelles on a donné une direction si fausse et qui sont devenues hostiles contre la religion, depuis que ce n'est plus la religion même qui les cultive et qui est placée à leur tête ! Encore une fois, qui sommes-nous pour opérer et accomplir de si grandes choses ? Ne devons-nous pas en être effrayés ! Non, non, mes Enfants, et l'objet principal de cette retraite est de nous affermir dans la résolution que nous avons déjà prise de nous dévouer tout entiers à cette œuvre éminemment grande, et d'en jeter les premiers fondements malgré les dégoûts, les ennuis, les contradictions et les obstacles que nous devons rencontrer. Comment ? Le voici : nous n'attendons que de Dieu seul le succès de notre entreprise, non parce que nous nous imaginons avoir des talents et des vertus ; et nous l'attendons avec une inébranlable assurance parce que nous savons qu'il se sert toujours de ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort : *infirmis elegit Deus ut confundat fortia*² ; mais pour qu'il bénisse nos travaux, et pour qu'il s'y associe en quelque sorte, la première chose à faire est d'établir son règne au-dedans de nous et de nous unir à lui d'une manière encore plus intime que nous ne l'avons fait jusqu'à présent ; or, pour que cette union s'établisse et se consume, il faut après avoir examiné

P. 2428

notre conscience dans les lumières de la foi, en effacer les plus légères taches que nous aurons aperçues ; il faut nous appliquer à découvrir les liens secrets, imperceptibles, qui, à notre insu, nous attacheraient encore aux créatures, afin de les rompre sans hésiter, et quoi qu'il nous en coûte ; il faut entrer sérieusement et sans réserve dans la pratique de ce renoncement absolu (en quoi consiste la vie religieuse) à notre volonté propre, à nos goûts sensibles, à nos biens temporels, à notre pays, à notre famille, afin que, dégagés de la terre, nous puissions dire, en vérité, à la fin de la retraite, comme le prophète : *laetus obtuli universa*³ : j'ai offert à Dieu ma fortune, mon temps, ma liberté, ma réputation, mon corps, mon âme, ma vie : je lui ai tout donné ; oui, tout, sans exception : qu'il dispose donc de moi et de tout ce qui est à moi, suivant son bon plaisir : je n'ai plus maintenant d'autre pensée et d'autre désir que de contribuer à sa gloire suivant la mesure tout entière de mes moyens et de mes forces.

Voilà le but spécial de cette première et si importante retraite⁴ : ah ! ne négligeons rien pour la bien faire ; car les suites en seront plus grandes et plus heureuses que nous ne le pensons peut-être ; réunis dans cette pauvre petite chapelle comme les apôtres l'étaient dans le

¹ Cornélius Janssens ou Jansenius (1585-1638), évêque d'Ypres en 1636, auteur de *l'Augustinus*.

² 1 Co., 1, 27.

³ 1 Ch., 29, 17.

⁴ C'est la retraite inaugurale de la Société des Prêtres de Saint-Méen, constituée en 1825. En 1828, cette Société se transforma pour devenir la Congrégation de Saint-Pierre

SERMONS

cénacle, inconnus et cachés au monde comme ils l'étaient, comme eux ignorants, lâches, timides, incertains peut-être jusqu'ici

P. 2429

dans nos résolutions ; comme eux aussi, invoquons le secours de l'Esprit sanctificateur qui nous a été promis ; prions-le dans ces saints jours de nous inonder de ses douces et vives lumières, et surtout de purifier de plus en plus notre cœur, et de le rendre docile à toutes les inspirations de la grâce : il écoutera, soyons-en sûrs, notre humble prière ; il descendra sur nous avec la plénitude de ses dons ; et nous sortirons de la retraite comme les Apôtres du cenacle, changés, renouvelés, enflammés d'ardeur et de zèle pour la défense et le triomphe de la vérité ; aucun sacrifice ne nous effrayera plus, mais nous dirons comme saint Paul : *Je suis tout en celui qui me fortifie* : omnia possum in eo qui me confortat.¹

Mr le Supérieur² va vous lire le règlement des exercices de la retraite.

565

OUVERTURE DE NOTRE RETRAITE À ST-MÉEN EN 1826.³

P. 2430

Que pouvons-nous faire de mieux en commençant cette retraite que de nous dire à nous-mêmes ce que nous avons si souvent dit aux autres : *ecce nunc tempus acceptabile*⁴. Voici peut-être de tous les moments de notre vie celui où Dieu nous a préparé de plus grandes grâces, car comme il les proportionne toujours à nos besoins et à ce qu'il nous demande, nous pouvons, nous devons même espérer qu'il nous en accordera d'extraordinaires, puisqu'il nous a inspiré le désir d'entreprendre une œuvre si haute et si difficile. *Ecce nunc tempus acceptabile*. Voilà, si je puis m'exprimer ainsi, qu'il nous distingue et nous choisit parmi tant d'autres prêtres, plus dignes que nous d'y coopérer ; il nous appelle par notre nom, comme autrefois les prophètes, et il nous charge de fonder un édifice immense, nous qui sommes si pauvres, si faibles et si misérables.

Et de même qu'il s'est plu dans tous les siècles à prendre pour instrument ce qui n'était rien, quand il voulait opérer de grandes choses, afin que sa main parût seule, c'est sur nous qu'il a jeté les yeux, c'est nous qu'il a élus pour établir dans ces jours mauvais une congrégation qui doit rendre à son Église des services si importants et si nombreux : *ignobilia mundi elegit Deus*⁵ ; mais, je le répète, moins il y a de proportion entre ce que nous sommes, plus nous devons compter sur ses lumières et sur son secours.

Oui, il me semble qu'il ouvre maintenant pour nous tous ses trésors et qu'il nous invite et nous presse d'y puiser sans mesure : *Ecce nunc tempus acceptabile*⁶. La Très Sainte Vierge que nous nous proposons de choisir pour patronne et protectrice spéciale, cette mère de bonté et de miséricorde, toujours si attentive aux besoins de ses enfants, qui connaît si bien et notre indigence

P. 2431

et notre faiblesse, et nos infirmités : cette divine Marie toujours si empressée de favoriser tout ce qui tend à procurer la gloire de son Fils, est en ce moment, en prières avec nous ; elle

¹ Ph., 4, 13.

² L'abbé Dubreil, supérieur du petit séminaire de Saint-Méen, où se tenait la retraite.

³ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

⁴ 2 Co., 6, 2.

⁵ 1 Co., 1, 28.

⁶ 2 Co., 6, 2.

s'associe déjà à nos travaux ; elle implore pour nous l'esprit d'humilité, de zèle, d'obéissance, de pauvreté, de renoncement ; et sans doute, si nous ne mettons aucun obstacle à l'efficacité de ses prières, nous allons obtenir par elle les grâces les plus excellentes, les plus précieuses : *ecce nunc tempus acceptabile*. Hélas ! qu'ils seront courts ces jours mille fois heureux ! Tâchons donc de n'en pas perdre un seul instant ; tâchons d'en multiplier, pour ainsi dire, tous les instants par le saint usage que nous en ferons.

Et qu'avons-nous donc à faire pour en profiter et pour correspondre aux desseins de Dieu ? M. C¹ nous le rappelait en deux mots à la fin de notre conversation de samedi sous les arbres de l'enclos. Nous aspirons à la perfection du sacerdoce, renouvelons-en l'esprit dans notre âme ; appliquons-nous avec un nouveau zèle à la prière, à l'oraison, à la célébration du saint sacrifice de la messe, et nous sortirons de cette Retraite comme les apôtres du cénacle, pleins de force, d'ardeur, de joie, disposés à tout faire et à tout souffrir pour J.-C. Oui, si en montant au saint autel, nous y allons comme J.-C. au calvaire, portant la croix avec amour ; si comme lui, nous nous y laissons attacher, clouer ; si nous unissons notre sacrifice au sien ; si nous avons comme lui, soif du salut de nos frères ; si nous présentons nos pieds, nos mains pour qu'on les perce, notre cœur pour qu'on l'ouvre, notre tête pour

P. 2432

qu'on la couronne d'épines ; si nous ne nous troublons point des faux jugements du monde ; si la croix qui a sauvé le monde impie et pervers, si ce mot *crucifigatur*², qui bientôt sera prononcé aussi contre nous, n'ébranle pas notre résolution et notre courage ; si enfin en célébrant la sainte messe, nous sommes vraiment pénétrés des sentiments de J.-C., si nous (nous) immolons réellement avec lui, comme lui et pour lui, alors nous serons de vrais prêtres, alors la retraite sera pour chacun de nous une époque de renouvellement, et le succès de notre entreprise est certain.

Ainsi notre première disposition pour bien profiter de notre retraite est de nous convaincre d'abord que Dieu daigne y attacher des grâces spéciales ; c'est de nous exhorter nous-mêmes dans le secret de notre conscience, à ne pas les recevoir en vain : *ne in vacuum gratiam Dei recipiatis*³. La seconde est de remplir avec une piété plus tendre et avec un esprit de foi plus vif, les saints exercices auxquels nous sommes tenus en notre qualité de prêtres et particulièrement à la sainte messe.

La troisième disposition essentielle pour nous dans cette circonstance, c'est d'avoir présente la pensée de la mort ; c'est de nous juger nous-mêmes et d'agir comme si, au lieu de dire la messe jeudi prochain, nous devons recevoir ce jour-là le viatique, et comme si nous n'avions que le temps de la retraite pour nous y préparer. Eh bien ! quel jugement porterions-nous de notre vie passée ? Ici, je n'entends pas parler seulement des fautes

P. 2433

graves que nous avons pu commettre, mais de notre vie sacerdotale, du bien même dont nous avons pu être l'instrument ; on a loué, exalté, vous ce que vous (avez) fait dans votre séminaire, vous dans les missions, moi pour d'autres travaux. Eh bien, qu'y a-t-il de pur et de vraiment saint, de vraiment digne de Dieu dans tout cela ? Nous avons dit et on a dit autour de nous : *Seigneur, Seigneur*. Nous avons contribué à la conversion de quelques âmes peut-être ; je veux que nous ayons fait des miracles, ouvert les oreilles des sourds, redressé les boiteux ; entrerons-nous dans le royaume de Dieu ? Ces œuvres en apparence si belles et si brillantes, dont les hommes sont éblouis, que sont-elles en réalité ? N'en avons-nous pas perdu tout le

¹ Vraisemblablement M. Coëdro, membre de la Société et missionnaire.

² Mt., 27, 23.

³ 2 Co., 6, 1.

SERMONS

mérite ? ne les avons-nous pas souillées en nous en attribuant toute la gloire ? Est-ce pour Dieu, pour Dieu seul que nous avons agi ? Ah, du moins, commençons à ne plus voir, à ne plus chercher que lui, afin de ne pas arriver les mains vides et dépouillés de tout mérite et de toute vertu à son redoutable jugement. Oui, commençons, car hélas ! jusqu'ici, nous n'avons rien acquis, rien fait ; nous nous sommes épuisés de fatigues et de peines, et l'on peut nous appliquer ce mot du prophète : *in vanum laboraverunt*¹.

Je reviens à cette supposition d'une mort prochaine (et la mort l'est toujours) quels regrets n'aurions-nous pas alors si nous étions infidèles à notre vocation ! Pour moi, j'avoue que de toutes les considérations c'est celle qui me frappe le plus. J'avais toujours eu le dessein de contribuer à établir une congrégation

P. 2434

semblable à celle-ci ; j'avais depuis plus de six ans, réfléchi sur ce qu'elle devait être et les règles qu'il fallait lui donner pour qu'elle s'affermît et pour qu'elle fût éminemment utile à l'Église ; mais je ne songeais point à en faire partie ! Fatigué d'administration et d'affaires, j'aspirais non à un repos entier (un prêtre ne doit en jouir que dans l'éternité), mais enfin j'aurais voulu me borner aux soins des établissements que j'avais déjà fondés, sans en entreprendre d'une autre espèce. Je croyais en avoir assez. Si donc (je vous le déclare) je me dévoue à cette œuvre, c'est uniquement parce que j'ai cru reconnaître dans la voix de mon saint ami, de notre digne évêque, la voix de Dieu, et alors je me suis dit : *Mais si (tu) devais mourir demain, mourrais-tu tranquille après avoir refusé cette tâche d'autant plus glorieuse qu'elle est plus difficile ? As-tu bien droit, toi, prêtre, de prononcer cette parole : recuso laborem, de dire aux autres : faites ceci, et de ne pas le faire ? En un mot, peux-tu en conscience ne pas aller en avant, quand tu es averti que telle est la volonté de Dieu, et qu'il t'a convaincu, autant qu'il est possible de l'être, que rien dans les temps actuels n'est plus propre à consoler la religion, et peut-être à la sauver parmi nous que la congrégation qu'il s'agit d'établir, et qui, si elle ne l'était pas maintenant, probablement ne le serait jamais ? Quoi donc ? De si grands intérêts dépendent de nous, et nous pourrions les compromettre, les sacrifier, et demain il faudra mourir ! demain, l'éternité ! Qu'importe un peu plus de fatigue, un peu plus de travail ? Demain, il faudra mourir ! demain, l'éternité ! .*

Mon Dieu, fortifiez-nous ; bénissez-nous, pénétrez-nous de plus en plus de ces salutaires et saintes pensées ! Nous les méditerons dans la retraite, au pied de la croix, au pied de l'autel, et là nous apprendrons à ne refuser aucun sacrifice, et à aimer et à servir Jésus notre bon maître comme il nous a aimés et comme il nous a servis.

566

DISCOURS POUR L'OUVERTURE DE NOTRE RETRAITE. 1827²

P. 2435

*A. M. D. G. Vq. Dp. (Ad majorem Dei gloriam Virginisque Deiparæ)
Venite seorsum et requiescite pusillum.*³

Dociles à cette douce invitation de l'Esprit Saint et conformément à ce qui est prescrit par notre sainte règle, nous allons passer quelques jours dans le silence et le recueillement pour nous renouveler dans l'esprit de notre vocation chrétienne, sacerdotale et religieuse. Sans doute, vous avez vu avec une grande joie arriver ces jours heureux où le bon Dieu doit

¹ Ps., 127, 1.

² Titre autographe de J.-M. de la Mennais. Il s'agit de la retraite de la Société des Prêtres de Saint-Méen.

³ Mc., 6, 31.

répandre sur vous tant de grâces, et vous êtes déjà préparés à le recevoir. Oui, déjà comme le prophète vous pouvez dire : *paratum cor meum, Deus, paratum cor meum*¹. Or, cette préparation de l'âme en quoi consiste-t-elle principalement sinon dans la volonté de nous appliquer à fermer notre oreille aux vains bruits du monde autant qu'il dépend de nous, à écouter la vérité qui enseigne au dedans, à bien nous connaître afin de travailler ensuite à nous réformer ? En deux mots, tel est le but de la retraite, et tel est aussi le sujet (sur lequel) nous ferons ensemble quelques courtes réflexions.

Hélas ! qu'il y a peu d'hommes qui s'occupent sérieusement d'étudier leur propre cœur et qui soient habituellement présents à eux-mêmes ! Agités par mille passions diverses, nous nous répandons tout entiers au dehors ; notre esprit se disperse, pour ainsi dire, dans les créatures et y

P. 2436

demeure comme enseveli ; dominés par les sens nous nous empressons pour tout, excepté pour notre avancement dans la science de Dieu et dans la vertu ; nous sommes curieux de tout pénétrer, de tout savoir, excepté ce qui se passe dans le fond de notre âme, espèce d'abîme qui effraye nos regards et sur lesquels nous n'osons les fixer ; de sorte que, de tant de choses que nous ignorons, notre état intérieur est celle qui nous est le plus complètement inconnue. Cela est si vrai que lorsqu'il s'agit de juger de notre caractère, de nos dispositions intimes et des motifs réels qui nous déterminent, les autres en portent ordinairement un jugement plus sûr que nous ne le faisons nous-mêmes. Or cette espèce d'aveuglement volontaire a des suites bien funestes et qu'on ne saurait trop déplorer. L'Écriture même nous le fait considérer comme la source de tous les maux, de tous les égarements : *desolatione desolabitur terra, quia nullus est qui recogitet corde*². Quels remèdes, en effet, pouvons-nous apporter aux plaies de notre âme si nous en détournons continuellement les yeux, si nous n'avons pas le courage de mettre, en quelque sorte, le doigt sur chacune d'elles pour en mesurer l'étendue et en sonder la profondeur ? Bientôt elles seront semblables à des ulcères qui ne peuvent plus être guéris, *plagas insanabiles*³, comme les appelle un prophète.

Mais prenons garde de nous perdre dans de vagues généralités qui n'aient point d'application, et hâtons-nous d'entrer dans quelques détails relatifs à nos devoirs particuliers et à nos besoins personnels.

P. 2437

Nous sommes chrétiens, prêtres et religieux ; nous devons donc nous examiner attentivement pendant la retraite sous ce triple rapport, en faisant sur nos dispositions et notre conduite les mêmes réflexions que nous ferions ou plutôt que nous avons si souvent faites aux autres.

Et d'abord, chrétiens, nous avons été séparés du monde par le baptême, et dès lors nous avons dû nous dépouiller de son esprit, fuir ses plaisirs, mépriser ses promesses comme ses menaces, renoncer à ses maximes et nous regarder comme des étrangers et des voyageurs sur cette terre pour laquelle nous ne sommes point faits et où nous n'avons point de cité permanente, nous dit l'apôtre : *non habemus hic manentem civitatem*⁴. J.-C. nous a été donné pour roi, pour maître et pour modèle ; il est notre chef ; nous sommes ses membres ; nous devons par conséquent entrer dans ses desseins, travailler à ses œuvres, accomplir ses mystères, continuer sa vie ; en un mot être consommé dans l'unité avec lui, comme lui-même est un avec son Père. Or, je me le demande à moi-même en tremblant, en est-il ainsi ?

¹ Ps., 57, 8.

² Jr., 12, 11.

³ Is., 14, 6.

⁴ He., 13, 14.

SERMONS

Comment avons-nous rempli cette haute et sublime vocation ? ne rencontrons-nous pas tous les jours une foule de simples mais pieux fidèles qui l'ont mieux comprise et qui y ont mieux correspondu que nous ? Oh ! que de fois j'ai été confondu quand ils venaient à mes pieds s'accuser de leurs fautes et que je comparais mes résolutions aux leurs ! ils se reprochent les transgressions les plus légères de cette loi divine

P. 2438

que nous leur enseignons et dont le plus petit *iota* est sacré pour eux. Ils examinent dans les lumières de la foi, sans se faire jamais illusion, leurs sentiments les plus cachés, leurs pensées les plus fugitives ; ils vont jusqu'à la racine ; ils fouillent jusqu'au fond de leur âme et ils sont inconsolables lorsqu'ils découvrent que l'image de J.-C. est altérée en eux par la moindre tache. Quelle élévation dans leurs pensées ! Quelle vigilance sur tous leurs sens ! Quel amour des saintes rigueurs de la pénitence ! Quelle patience et quelle paix au milieu de leurs privations, de leurs travaux et de leurs souffrances ! Quel goût de piété ! Quelle ardeur pour tout ce qui est bon, pour tout ce qui est pur ! Quelle horreur pour tout ce qui est mal ! ah ! voilà les vrais chrétiens ! voilà les enfants de lumière ! Et nous, que sommes-nous donc ? Quelle impression font sur nous de si beaux et si touchants exemples qui nous sont offerts à chaque instant dans l'exercice de notre saint ministère ? Notre esprit n'est-il pas comme engourdi, stupide et comme hébété et dans une sorte d'impuissance de s'appliquer à la considération des choses divines ? Que de distractions et d'insensibilités dans nos prières ! Quelle répugnance pour ce qui est contraire la nature et brise notre volonté ! Quelle délicate et honteuse recherche de tout ce qui peut flatter nos penchants ou notre vanité ! Avec quelle triste facilité nous nous livrons au relâchement et à la mollesse ! en un mot, quel désolant oubli des vœux et des promesses de notre baptême !

P. 2439

Et pourtant nous sommes prêtres, ou nous voulons le devenir ; et à ce titre, à quelle perfection ne sommes-nous pas tenus ! que d'obligations nouvelles nous sont imposées ! Ce n'est pas ici le lieu de les expliquer en détail, ni de montrer l'excellence du divin sacerdoce dont nous sommes déjà ou dont nous devons être un jour revêtus. Il suffit de vous rappeler que nous formons une tribu à part, un peuple saint qui ne doit pas marcher dans les voies communes ; non, ce n'est pas assez de renoncer au monde comme les autres chrétiens et de ne prendre aucune part à ses désordres ; nous sommes appelés à le combattre et à le vaincre par nos vertus, par l'innocence, l'humilité, le désintéressement et la sainteté de notre vie. Mais qu'arrive-t-il ?

Plus l'idée que nous concevons de la grandeur de notre ministère est élevée, plus nous craignons d'en être indignes ; et cette crainte qui, renfermée dans des justes bornes, nous serait si salutaire, devient pour nous une source d'erreurs et d'illusions. Comment cela ? Le voici, M.E., et je vous prie d'y faire une attention sérieuse. Quand nous venons à considérer nos défauts et à compter, pour ainsi dire, une à une toutes nos misères, nous nous en effrayons, et notre orgueil souffre de voir jusqu'à quel point nous méritons peu les grâces de Dieu et l'estime même des hommes. Dès lors, nous cherchons à nous dissimuler la multitude de nos imperfections, la grièveté de nos torts et nous nous efforçons de les excuser en partie pour rassurer notre conscience inquiète. Ainsi la

P. 2440

honte de nous trouver si faibles et peut-être si coupables nous empêche de nous examiner de bonne foi et de nous accuser sans détour avec une entière franchise dans le tribunal de la pénitence. De là vient qu'un grand nombre de prêtres se confessent mal et retirent si peu de fruits des sacrements qu'ils administrent aux autres ; ils ne sentent pas assez le besoin qu'ils en

ont, et combien des prévarications en apparence légères peuvent les rendre criminels. Pour nous, M.E., évitons cet écueil dans cette retraite ; ne nous faisons grâce sur rien ; encore une fois, tâchons de bien nous connaître, quoiqu'il en coûte à notre amour-propre, afin de nous corriger avec zèle et de devenir de vrais prêtres qui ne tiennent plus à rien sur la terre, *prêtres selon l'esprit, victimes selon le corps*, comme s'exprime saint Augustin, affranchis de l'emprise de la chair et du monde, consacrés à Dieu sans réserve, toujours immolés, toujours en état de sacrifice et crucifiés avec J.-C. pour la gloire de son père et le salut des hommes.

Tel est notre désir sincère ; et c'est parce que nous savons combien il est difficile de remplir dans toute leur étendue les devoirs du sacerdoce lorsqu'on conserve de fréquents rapports avec le monde et qu'on est mêlé à ses affaires, que nous avons résolu de former une congrégation et d'embrasser l'état religieux ; mais avons-nous bien compris à quoi nous oblige une profession si sainte ? *«L'habit et la tonsure servent peu, selon la remarque du pieux auteur de l'Imitation ; c'est le changement des mœurs et la mortification entière des passions qui font*

P. 2441

le vrai religieux : celui qui cherche autre chose que Dieu seul et le salut de son âme ne trouvera que travail et douleur. »

Je vous recommande de méditer attentivement cette courte sentence pendant la retraite, car elle est bien profonde dans sa brièveté. Songez donc qu'il s'agit pour nous de changer de mœurs, c'est-à-dire de mourir entièrement à nos inclinations charnelles et grossières, de mener une vie austère et fervente, de nous arracher avec violence à tout ce que la nature dégradée convoite, de n'avoir plus d'autre volonté que celle de Dieu manifestée par les supérieurs qu'il nous donne et sans jamais écouter la nôtre, de renoncer à mille choses innocentes en elles-mêmes, mais qui ne le sont pas pour nous, puisqu'elles nous arrêteraient dans le chemin de la perfection que nous sommes appelés à parcourir, de nous attacher à la croix par les clous de la pauvreté et de l'obéissance à côté de J.-C., couronnés de mêmes épines, abreuvés comme lui de vinaigre et de fiel.

C'est là la part que nous avons choisie ; elle est la meilleure, M.E., : *optimam partem elegit*¹ ; elle est vraiment glorieuse ; et nous pouvons bien dire avec le prophète : *funes ceciderunt mihi in præclaris*² ; oui, si nous avons le courage de persévérer dans nos résolutions, si nous ne cherchons plus sur la terre que Dieu seul, il sera lui-même notre récompense : *merces magna nimis*³ et à la fin de notre pèlerinage et de la triste captivité de ce lieu d'exil, nous pourrions dire avec le prophète : voyez combien mon travail a été léger et combien grand est mon repos, *videte oculis vestris quia*

P. 2442

modicum laboravi et inveni multam requiem.

Toutefois il faut nous y attendre ; le démon essayera de nous ravir des biens si précieux, d'étouffer nos bons désirs, de nous causer du trouble et de l'ennui ; et pour repousser ses attaques sans cesse renaissantes, tant que nous vivrons les armes spirituelles nous seront toujours nécessaires.

C'est dans la retraite qu'il faut nous en revêtir pour nous préparer à ces rudes combats, et c'est dans la retraite qu'il faut demander à Dieu cette grâce puissante qui soulève l'âme et la ravit au-dessus d'elle-même ; c'est-à-dire affermir de plus en plus notre foi, ranimer notre

¹ Lc., 10, 42.

² Ps. 16, 7.

³ Gn., 15, 1.

espérance, exciter la divine charité dans nos cœurs, ou plutôt les embraser de tous ses feux ; il faut enfin que nous sortions de la retraite comme les apôtres du cénacle, entièrement changés, renouvelés, prêts à tout souffrir pour l'amour de notre divin maître, à tout entreprendre pour le service de son Église, à lever courageusement nos faibles bras pour sa défense et à supporter pour elle les persécutions, les injures, les reproches, les affronts, les mépris. Prions Dieu qu'il nous en fasse la grâce et qu'il soit avec nous au milieu de ces épreuves afin que nous en sortions victorieux et qu'au dernier jour nous recevions de ses mains pour prix de notre fidélité la couronne de gloire et de justice.

567

OUVERTURE DE RETRAITE.
(septembre 1828)

P. 2442 bis

De toutes les retraites que nous avons faites, depuis l'heureuse année où nous nous sommes réunis en congrégation, celle-ci est la plus importante ; et, par conséquent, jamais nous n'avons dû mettre tant de soin et tant de zèle à profiter des grâces extraordinaires qui sont toujours attachées à ces saints exercices. Dans le cours de la semaine, je vous lirai nos statuts définitifs ; nous ferons ensuite nos trois vœux de religion¹, suivant le désir que vous m'en avez plusieurs fois exprimé dans les retraites précédentes ; et ainsi nous deviendrons enfin ce que nous aspirions si vivement d'être, c'est-à-dire des hommes entièrement consacrés au Seigneur, de véritables religieux. Ce peu de mots suffisent sans doute pour vous faire sentir la nécessité d'implorer, chacun pour soi et chacun pour les autres, avec une grande ardeur, les lumières célestes, et de purifier de plus en plus notre cœur du vieux levain, afin que rien n'arrête en lui l'action de la grâce ; elle se répandra sur nous, soyons-en

P. 2443

bien convaincus, avec une merveilleuse abondance, si nous n'y mettons aucun obstacle. Hélas ! peut-être jusqu'ici, toujours faibles, toujours inclinés vers la terre, n'y avons-nous pas correspondu pleinement. Qui de nous est sans reproche à cet égard ? le grand apôtre disait qu'il voulait le bien et n'avait pas la force de l'accomplir ; de même nous découvrons la voie de la perfection ; nous voyons clairement ce que nous devons faire, à quoi nous sommes appelés ; mais, accablés du poids de notre corruption, nous ne nous sommes encore élevés à rien de parfait. Trop souvent l'ennemi du salut a étouffé nos bons désirs, ou du moins les a rendus stériles, de sorte que nous restons toujours au même point. Il s'agit aujourd'hui de sortir de cet état dont les suites pourraient être si funestes, de secouer notre langueur, de ranimer en nous les plus vifs sentiments de la piété et de la foi, de nous élever au-dessus de toutes les considérations humaines, de tout ce qui passe, et de tout ce qui doit périr, de nous dégager de l'amour de

P. 2444

toutes les créatures quelles qu'elles soient, de n'avoir plus d'autres pensées que des pensées d'éternité, d'en finir sans retour avec le monde et de nous dévouer sans réserve au service de Dieu et de son Église, comme de vrais prêtres ; nous avons bien, il est vrai, cette intention-là lorsque nous avons formé les premiers liens qui nous ont unis ; c'est pour cela que les uns ont quitté leur pays, d'autres leurs familles, leurs places ; que tous ont renoncé aux avantages qu'ils pouvaient trouver dans le sein de l'Église même, en y occupant tel ou tel emploi ; néanmoins notre sacrifice n'était pas encore complet, et ce n'est qu'à ce moment qu'il va le

¹ Dans la Société des Prêtres de Saint-Méen, on prononçait le seul vœu d'obéissance.

devenir. Mais avant de le consommer, et lorsqu'il faudra, si je puis m'exprimer ainsi, suivre jusqu'au bout les grands desseins que Dieu semble avoir eus sur nous, lorsque nous les verrons se développer et qu'il faudra y concourir, n'en serons-nous pas effrayés ? La nature ne murmurerait-elle pas ? Ne cherchera-t-elle pas encore à nous surprendre, à nous ébranler et à nous séduire ? Ah ! c'est pendant cette retraite que nous devons nous armer pour la combattre, ou plutôt que nous devons

P. 2445

la vaincre et lui donner le coup de mort. Pour cela ne comptons point sur nous-mêmes ; l'expérience ne nous a que trop appris combien nous sommes faibles et misérables ; mais, je le répète, demandons humblement au bon Dieu cette grâce puissante qui soulève l'âme, qui la dilate, l'éclaire, la vivifie et la ravit au-dessus d'elle-même ; demandons-lui de nous faire bien comprendre que de se donner à lui à moitié, ce n'est rien faire, et que, surtout dans les circonstances actuelles, quiconque regarde derrière soi n'est pas digne de la vocation religieuse et n'y persévérera point. Si nous sommes profondément pénétrés de cette vérité-là, non seulement nous ne refuserons à Dieu aucun sacrifice, mais nous aurons le regret sincère de ce que le nôtre ne soit pas plus grand, et nous nous efforcerons de croître tous les jours en vertu, de nous détacher de plus en plus de nous-mêmes et des choses du monde, afin de nous rendre tous les jours plus dignes de la récompense que J.-C. promet à ceux qui ont tout quitté pour le suivre. Voilà, M.E., la disposition principale où nous devons être dès le commencement de cette retraite, si nous voulons en recueillir les fruits ; c'est-à-dire une disposition d'abandon

P. 2446

entier de nous-mêmes, de toutes nos pensées. Vous savez mieux que moi ce qui d'ailleurs est indispensable pour bien faire une retraite ; éloignons de nous les pensées vaines, les pénibles inquiétudes, les soins superflus ; ne nous occupons plus que de Dieu et de notre salut ; livrons-nous à un examen attentif de notre conscience et de nos dispositions les plus intimes ; ne nous dissimulons par amour-propre aucune de nos fautes ; faisons une bonne et franche confession : voilà ce que nous disons aux simples fidèles : n'oublions point de nous le dire à nous-mêmes ; hélas ! les prêtres familiarisés avec les choses saintes, ont à craindre plus que personne d'en abuser ; et si nous en abusions pendant la retraite, quand donc remédierions-nous aux maux de notre âme, et commencerions-nous à agir en esprit de foi ? Je n'insisterai point plus longtemps sur ces considérations : je me borne en finissant, à répéter les paroles de l'apôtre : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*¹ : cette retraite décidera de tout notre avenir ; si, comme j'en ai la douce confiance, nous ne négligeons rien pour la bien faire, la congrégation et chacun de ses membres seront bénis de Dieu ; par une vie plus fervente, par une plus sévère observance des règles, nous attirerons sur nous de nouvelles grâces et nous persévérerons tous jusqu'à la fin dans le service et dans l'amour de Jésus notre bon Maître.

¹ 2 Co., 6, 2.

RETRAITE DE 1828.¹
DISPOSITIONS POUR EN PROFITER.

P. 2446 bis

Nous l'avons souvent dit aux autres, et chacun de nous le sait par sa propre expérience, de tous les moyens de salut il n'y en point de plus efficace que les saints exercices de la retraite : chaque fois que nous les avons donnés dans une de nos maisons soit à de simples fidèles, soit à nos écoliers, soit à nos frères, nous en avons admiré les merveilleux effets ; c'est là que nous vu si souvent le Seigneur déployer sa puissance, embraser les âmes, les renouveler, les pénétrer de ses célestes douceurs ; c'est là que les tièdes se réchauffent, que les chrétiens déjà fervents le deviennent encore davantage ; c'est là que Jésus notre Roi enchaîne le fort armé, selon l'énergique expression du saint Évangile, qu'il lui enlève ses dépouilles, et que, libres et dégagés de tous les obstacles du monde, détrompés de ses mensonges et de ses prestiges, les pauvres pécheurs viennent à Dieu pour le servir désormais uniquement. Et nous, M.C.E., serions-nous donc les seuls à ne point profiter, ou du moins à ne profiter que d'une manière imparfaite d'une grâce si excellente ? nous prêtres, nous qui avons déjà fait des vœux, ou qui avons le désir d'en faire, aurions-nous moins d'empressement à correspondre aux bontés miséricordieuses de notre Dieu, en serions-nous moins touchés et moins avides que cette foule de simples fidèles et même de petits enfants dont tout à l'heure je rappelais les exemples ? Non, il n'en sera pas ainsi, et aucun de nous, je l'espère, ne négligera ce nouveau secours que Dieu nous offre avec tant d'amour pour avancer dans les voies de la perfection sacerdotale et religieuse. Mais pour cela qu'avons-nous à faire, et dans quelles dispositions devons-nous être ?

Il faut d'abord que nous ayons une volonté sincère de nous

P. 2447

consacrer au service de J.-C. et de son Église sans partage. Il est facile de dire qu'on veut être tout à Dieu, et qui est-ce qui ne l'a pas dit mille fois ? Mais qu'il est rare qu'on le veuille pleinement, fortement et sans laisser flotter de côté et d'autre une volonté à demi malade et languissante, dont une partie qui s'élève vers le ciel lutte contre l'autre qui retombe vers la terre. N'est-ce pas là même notre état habituel ? Dans la retraite de l'année dernière qui de nous n'était pas décidé à être à Dieu et à Dieu seul pour toujours ? et pourtant, dans le cours de l'année qui s'achève (sans remonter plus haut), n'avons-nous pas été déconcertés, ébranlés dans nos résolutions, lorsque dans certaines circonstances que nous n'avions point prévues nous avons éprouvé quelque peine, ou rencontré des difficultés secrètes qui exigeaient de notre part un sacrifice plus grand que celui que nous comptions faire lorsque nous sommes rentrés dans la Congrégation ? N'avons-nous pas été sur le point de dire à Dieu : Seigneur, vous en exigez trop ; si votre œuvre ne peut réussir qu'à ce prix, je ne me sens ni le courage, ni la force de m'y dévouer ; si, pour qu'elle se développe comme nous l'avons conçue, il faut attendre ces moments que le Père a réservés dans sa puissance, s'il faut souffrir et souffrir encore longtemps, j'y renonce, car déjà voilà que ma patience s'épuise et que ma pauvre âme s'écoule comme l'eau.

Or, dans la retraite, M.C.E., nous devons gémir sur cette déplorable faiblesse, nous en humilier profondément et en rechercher les causes ; nous devons enfin nous convaincre de plus en plus que pour travailler avec succès à établir et à étendre son règne, Dieu exige de nous un sacrifice entier et perpétuel,

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais. Cette retraite eut lieu à Saint-Méen.

P. 2448

le sacrifice de toute prévoyance humaine, de tout vain raisonnement, de tous nos goûts, et de tous nos penchants naturels, et particulièrement de toute volonté et de tout esprit propre ; qu'il ne suffit pas de faire à cet égard des réflexions vagues, mais qu'il faut en venir à exécuter dans les détails, et tous les jours, les saintes et généreuses résolutions que le bon Dieu nous a inspirées.

La seconde chose nécessaire pour profiter de la retraite est d'être disposé à ouvrir son cœur sans réserve à celui qu'on aura choisi pour guide ; c'est de se rappeler que le prêtre, comme le plus humble des fidèles lorsqu'il est au tribunal de la pénitence pour s'accuser, doit être repris et doit par conséquent écouter avec un esprit soumis et docile les conseils et les avertissements qu'on lui donne au nom de J.-C. Ne soyez point surpris de ce que j'insiste sur ce point-là. Quoi, direz-vous, est-ce donc que des ecclésiastiques, et des ecclésiastiques surtout qui aspirent à la perfection, pourraient mal se confesser ? Hélas ! je n'hésite point à répondre en frémissant, que rien n'est plus commun. Un secret orgueil nous empêche plus que personne de nous avouer à nous-mêmes, non il est vrai les fautes grossières et pour ainsi dire matérielles qui frappent et blessent les regards, mais certaines fautes toutes spirituelles, si je puis les appeler ainsi, qui se cachent dans les plis et les profondeurs de l'âme sans la troubler, et par conséquent sans qu'elle s'en aperçoive si elle n'exerce pas sur elle-même une vigilance très attentive. Telles sont les fautes contraires à l'obéissance intérieure ; tel est notre manque de zèle pour notre avancement dans la vertu, et cette

P. 2449

mollesse de caractère que l'on ne s'efforce jamais sérieusement de surmonter ; telle l'habitude de nous préférer aux autres, de nous croire plus éclairés qu'eux, plus sages, plus parfaits, parce que nous avons une imagination plus mobile ; telle est dans les uns cette sensibilité excessive que tout choque, que tout importune, à qui tout déplaît ; tel est encore dans les autres un certain goût du monde qui nous porte à nous en rapprocher, à le rechercher toutes les fois que nous supposons pouvoir le faire sans violer essentiellement nos devoirs ; telle est, soit l'ardeur démesurée pour l'étude, qui dessèche le cœur, soit la paresse qui nous rend en quelque sorte insupportable toute espèce d'application et de travail sérieux.

Voilà une foule de fautes, et combien n'en pourrais-je pas nommer d'autres, dans lesquelles on tombe journellement et dont cependant on ne (se) corrige point, parce qu'on ne s'en accuse presque jamais. Tâchons du moins que notre confession de la retraite supplée à ce qu'il y a eu sous ce rapport de défectueux dans les autres, et pour cela examinons bien notre conscience, cherchons de bonne foi à nous connaître afin de nous changer ; prions notre confesseur d'avoir la charité de nous avertir de ce qu'il peut avoir remarqué en nous de répréhensible, et soyons bien persuadés que ses paternelles remontrances nous seront d'autant plus profitables qu'elles seront plus sévères.

La 3^e chose nécessaire pour profiter de la retraite est le silence intérieur : sans doute je n'ai pas besoin de vous recommander le silence extérieur pour le temps pendant lequel il est prescrit, mais le silence intérieur est bien plus difficile à obtenir, et voilà pourquoi j'en parle.

P. 2450

Il consiste à ne plus songer à aucune étude, à aucune affaire, à ne plus s'occuper que de Dieu et de l'éternité, à écouter la parole sainte non avec curiosité comme une composition littéraire qui excite l'esprit, mais avec le désir d'y trouver la vérité qui éclaire et nourrit l'âme, à faire taire cette imagination toujours inquiète, toujours tracassière et disputeuse, qui se perd dans des pensées stériles, dans des subtilités sans fin, qui nous jette dans de continuelles appréhensions, dans des fluctuations désolantes, qui nous trouble et nous fatigue vainement. Soyons bien en garde contre cette triste disposition qui resserre l'âme et la ferme à toutes les

SERMONS

douces et saintes impressions de la grâce de J.-C. ; ne nous entretenons plus qu'avec lui seul ; mais que ce soit avec confiance, avec ingénuité et candeur, avec l'aimable simplicité de foi de ces petits enfants que lui-même nous a donnés pour modèles.

M.E., profitons de cette retraite mieux encore que nous n'avons profité des retraites précédentes : j'ai de puissants motifs de vous y engager ; ce n'est pas encore le moment de m'expliquer là-dessus, mais je vous le répète, soyez pleins de courage et de ferveur, si vous voulez vous rendre dignes de votre haute vocation et persévérer jusqu'à la fin.

569

DISPOSITIONS POUR BIEN FAIRE LA RETRAITE

P. 2452

*Attende tibi*¹. - Examinez-vous vous-mêmes ; travaillez à vous connaître et à vous réformer ; tel est le but de la retraite que nous allons faire : *attende tibi* ; fixez toute votre attention sur votre propre cœur ; ne vous occupez que de vous, comme si vous étiez seul au monde ; qu'aucune pensée étrangère ne vienne troubler cette occupation intérieure ; livrez-vous-y sans partage : *attende tibi* ; ne vous bornez point à une recherche curieuse de vos actes extérieurs, mais allez jusqu'à la racine ; ouvrez votre âme, et, si je puis m'exprimer de la sorte, regardez au fond ; pénétrez dans ses replis les plus secrets ; efforcez-vous de découvrir ses plaies les plus cachées, ses dispositions les plus intimes : *attende tibi* ; et puis vous retournant vers Dieu, aidé par les conseils de son ministre, ne négligez rien pour ranimer en vous tant de vertus mourantes et pour devenir enfin ce que vous auriez toujours dû être, un véritable chrétien et un vrai prêtre. Encore une fois, voilà ce que nous nous proposons dans cette retraite, dont nous sentions tous le besoin depuis si longtemps, et que nous avons tous un si vif désir de voir commencer.

Jour heureux ! j'ai la douce confiance que nous allons mettre un grand zèle à correspondre aux grâces particulières de la retraite, grâces que l'on ne peut ni repousser ni négliger, comme nous l'avons si souvent dit aux autres, sans exposer notre salut et sans nous condamner

P. 2453

nous-mêmes à une ruine irrémédiable ; oui, j'espère qu'après avoir achevé ces pieux exercices, nous serons entièrement renouvelés en J.-C., et qu'affermis de plus en plus dans notre vocation chrétienne, sacerdotale et religieuse, nous nous avancerons désormais d'un pas plus ferme et plus rapide dans les voies de la haute perfection à laquelle J.-C. nous appelle avec tant d'amour.

Toutefois, prenons garde de nous faire illusion ; hélas ! que d'obstacles difficiles à apercevoir et par conséquent à détruire s'opposent à ce que nous parvenions à cette connaissance parfaite de nous-mêmes, sans laquelle cependant nous ne pouvons retirer aucun fruit de la retraite !

Premièrement, on ne nous présentera presque aucune réflexion nouvelle sur les objets si importants dont nous devons nous entretenir ; familiarisés avec les plus grandes vérités de la religion, elles ne produisent plus sur nous qu'une impression légère et fugitive ; qu'a-t-on à nous apprendre ? D'avance, ne savons-nous pas que le sacerdoce est de toutes les dignités la plus effrayante, la plus terrible, parce qu'elle est la plus grande ? Quelles obligations pourra-t-on nous rappeler qui nous aient été inconnues jusqu'ici ?

¹ 1 Tm., 4, 16.

Quels motifs nous donnera-t-on d'y être fidèles qui ne nous aient pas été déjà souvent remis sous les yeux ? Ainsi, ce qui touche si vivement, ce qui remue si profondément la conscience d'un simple chrétien

P. 2454

n'a presque aucune action sur celle d'un prêtre ; et tandis, par exemple, qu'un pécheur ordinaire ne peut entendre sans frémir et sans être comme bouleversé ces grands mots : le jugement, le ciel, l'enfer, l'éternité, un prêtre les entend prononcer de sang-froid, ou trop souvent il les prononce lui-même sans être ému ; il semblerait qu'il n'y eût point pour les prêtres de jugement, de ciel, d'enfer, d'éternité !

En second lieu : lorsqu'un prêtre a eu le malheur de laisser s'affaiblir en lui l'esprit de sa vocation, nécessairement il s'est rendu très coupable, et personne n'est plus ingénieux et plus habile à se dissimuler ses torts et à justifier ses fautes même les plus grandes ; ceci a plusieurs causes qu'il est essentiel de remarquer :

1^{mt} - l'abus des grâces si commun parmi les personnes qui font une profession particulière de la piété, soit qu'elles soient engagées dans l'état ecclésiastique, soit qu'elles y aspirent, soit même qu'elles vivent dans le monde ; on se contente d'un certain extérieur de religion, et l'on se croit un saint, lors même que l'on reçoit ou que l'on administre les sacrements avec une foi languissante et sans en retirer aucun fruit ; dès lors, l'esprit de Dieu, contristé, s'éloigne en quelque sorte, et l'on est enveloppé de ténèbres d'autant plus dangereuses qu'on y marche guidé,

P. 2455

si je peux m'exprimer de la sorte, par une lumière trompeuse : état effroyable ! On admire encore les maximes du saint Évangile ; on les répète, on les prêche avec feu, mais sans s'en faire à soi-même aucune application ; il semble que ce ne soit (pas) pour nous mais pour les autres qu'il ait été dit, etc. On jouit d'une funeste paix au milieu de ces égarements prodigieux, de cet affaiblissement des principes mêmes de la foi, et Dieu, dans sa colère, ne daigne pas même troubler cette sécurité malheureuse.

2^{mt}. : l'amour propre : ce n'est pas toujours que l'on tienne beaucoup au jugement des hommes et à leur estime, mais on tient à la sienne propre : on ne voudrait pas convenir en présence de sa conscience qu'on a tort et qu'on se perd ; on veut s'estimer soi-même, se croire un bon prêtre, et l'on craint !

Quels remèdes ? – S'examiner – consulter – prier.

Consulter, mais avec l'intention sincère de suivre les conseils de celui qu'on croit appelé à nous servir de guide, et non pas avec le parti pris d'avance de n'écouter que soi, de ne suivre que soi : consulter comme on le ferait à l'heure de la mort, après s'être dépouillé de toute prévention, de toute vue terrestre, de tout intérêt humain.

P. 2455 a

Prier avec ardeur et encore avec cette sincérité bien plus rare qu'on ne pense, et non pas seulement pour la forme et comme pour se rassurer contre des scrupules et des craintes, hélas ! trop légitimes.

Prions les uns pour les autres dans cette retraite. Le bon Dieu, je l'espère, écoutera notre voix, si nous sommes bien décidés à écouter la sienne : oui, il entendra notre parole, si nous recevons la sienne dans un cœur docile, si la sienne ne coule pas sur notre âme fermée comme l'eau sur un marbre.

Puissions-nous être dans ces dispositions ! les jours de la retraite seront pour nous des jours de grâces et de salut ; nous en sortirons ...(*Inachevé*)

570

DISPOSITIONS POUR BIEN FAIRE LA RETRAITE.

P. 2455 bis

*Hæc dies quam fecit Dominus*¹. - Voici le jour que le Seigneur a fait. - Vous attendez depuis longtemps avec une vive impatience ce jour heureux ; il vous tardait d'être tous rassemblés dans cette maison pour vous unir les uns aux autres par les liens d'une charité plus tendre, pour vous édifier mutuellement et pour vous exciter à marcher dans les voies de la sainteté.

J'ai l'espoir, M.E., que vos vœux et les nôtres seront remplis ; le Seigneur dont nous cherchons uniquement la gloire daignera bénir cette congrégation naissante ; il répandra sur chacun de vous ses plus précieuses faveurs, et vous sortirez de cette retraite comme les apôtres du cénacle, pleins de force, de piété, de ferveur et de zèle. Mais pour qu'elle produise ses effets, il faut que vous y apportiez les dispositions nécessaires. Et d'abord un profond recueillement. Dans le cours de l'année, vos travaux vous empêchent de donner une attention assez sérieuse aux grandes vérités du salut, ou du moins il y a lieu de craindre que, sans cesse distraits par les objets qui vous environnent et par le monde même au milieu duquel vous vivez, vous ne méditez point avec assez de soin sur l'état de votre âme et sur les moyens de parvenir à la perfection religieuse. Cette négligence, si elle se prolongeait, pourrait avoir les plus funestes suites ; aujourd'hui, on se

P. 2456

relâche sur un point, le lendemain on se relâche sur un autre ; peu à peu et par degrés insensibles, l'esprit de religion s'affaiblit, et bientôt il finirait par s'éteindre si vous ne cherchiez pas à le ranimer et à réparer pour ainsi dire les pertes journalières que vous avez faites dans le cours de l'année, en vous livrant pendant une semaine à de pieux exercices. Tout à l'heure je vous dirai en quoi ils consistent ; maintenant je me borne à vous engager à être fort exacts à les remplir tous, mais non pas seulement avec une exactitude extérieure et pour ainsi dire pharisaïque, mais avec un goût de piété qui vous porte à les suivre comme de vous-mêmes et sans avoir besoin qu'on vous rappelle sans cesse l'obligation d'observer le règlement dans tous ses points. Ainsi, par exemple, vous garderez le silence, moins en quelque sorte parce qu'il vous est prescrit que parce que vous sentirez la nécessité d'entrer dans le secret de votre cœur pour y entendre la voix de Dieu et pour vous entretenir seul à seul avec lui ; vous vous appliquerez à l'oraison, non encore parce qu'on vous ordonne de la prolonger dans ces jours-ci, mais parce que vous sentirez le besoin d'apprendre à la bien faire, et de retrouver, si je puis m'exprimer ainsi, toutes les lumières, toutes les grâces, tous les biens spirituels que vous avez perdus par votre faute lorsque vous avez si mal fait oraison dans le cours de l'année scolastique qui

P. 2456 a

s'achève. Vous prierez avec plus de ferveur que dans un autre temps ; vous détacherez non seulement vos affections, mais même vos pensées, de toutes les choses terrestres, pour ne songer qu'à votre âme, à Dieu, à l'éternité.

¹ Ps., 118, 24.

571

AUX PRÊTRES DE SAINT-MÉEN. ¹

P. 2457

Nous voilà donc en retraite, séparés du monde, libres des occupations qui, pendant le cours de l'année, absorbaient tout notre temps, ou du moins nous en laissait si peu pour songer à Dieu et aux besoins de notre âme ! nous voilà en retraite, pour ne plus penser qu'aux choses éternelles, pour nous renouveler dans l'esprit de notre vocation, et plusieurs pour se préparer à prononcer leur premier vœu ! nous voilà en retraite pour nous unir plus intimement encore les uns aux autres, par les seuls liens qui soient durables ; pour nous exciter mutuellement à nous consacrer sans réserve à la grande œuvre que nous avons entreprise dans la vue de procurer la gloire de notre divin Maître, de sauver les âmes qu'il a rachetées par son sang, de consoler et de servir l'Église suivant toute l'étendue de nos moyens et de nos forces, enfin de nous sanctifier nous-mêmes par la pratique de toutes les vertus sacerdotales et religieuses. Nous voilà en retraite pour travailler à nous connaître nous-mêmes, afin de travailler ensuite à nous réformer, et à devenir enfin ce que nous aurions toujours dû être, c'est-à-dire de véritables chrétiens et de vrais prêtres. Voilà en peu de mots ce que nous nous proposons dans ces pieux exercices dont nous sentons d'avance l'indispensable nécessité et que nous désirions si vivement de voir commencer.

Jour heureux ! Oh ! j'ai la douce confiance... (*Inachevé*)

572

ABANDON À LA PROVIDENCE

P. 2458

Pour nous sanctifier dans la position particulière que la divine Providence nous a faite, il est bien important de réformer plusieurs idées qui se sont en quelque sorte emparées de notre esprit à son insu, qui le préoccupent, le troublent et finiraient par l'égarer entièrement si nous n'y prenions garde.

Des circonstances diverses qui vous sont trop bien connues pour qu'il soit nécessaire que je vous les rappelle nous ont porté à former successivement une foule de projets plus ou moins hardis, plus ou moins vastes ; par suite, nous nous sommes accoutumés à n'avoir d'estime que pour les grandes choses, à n'attacher aux petites que fort peu de prix et à les regarder pour ainsi dire, comme indignes de nous ; mais pourtant, ce sont les hommes qui se dévouent dans le secret à des œuvres humbles et cachées, dont le salut est le plus en sûreté, et dont la part est la meilleure. Bienheureux sont-ils et que leurs ténèbres doivent leur être chères ! Ce sont eux que Dieu bénit avec plus de joie (si je puis m'exprimer de la sorte) et auxquels il réserve les plus magnifiques dons : *humilibus dat gratiam*². Les saints ont bien compris cette vérité, et voilà pourquoi ils ont si soigneusement évité de faire du bruit dans le monde, de paraître au dehors, et ont toujours préféré autant qu'il a dépendu d'eux les œuvres obscures à celles qui avaient de l'éclat : *ama nesciri et pro nihilo reputari*³ ; telle a été leur devise, et ils ont goûté la paix et ils ont trouvé le bonheur en

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Jc., 4, 6.

³ *Aime être ignoré et compté pour rien.* Cf. Is., 53, 3.

SERMONS

P. 2459

y étant fidèles. Qui fit jamais de plus grandes entreprises que saint Vincent de Paul ? Et pourtant quel était son plus vif désir ? c'était de vivre ignoré et de mourir au pied d'un buisson, en instruisant un petit enfant ou un pauvre. Bel exemple pour nous, puisqu'il nous apprend à nous défier davantage que nous ne l'avons fait peut-être jusqu'à présent de notre imagination et de nos rêves, à juger de tout dans les lumières de la foi et à reconnaître que rien n'est petit de ce qui a la gloire de Dieu pour fin, et le salut des âmes pour objet.

Sans doute puisque notre œuvre est bonne, il nous est bien permis de souhaiter qu'elle s'affermisse, se développe et s'accroisse ; nous devons même faire tous nos efforts pour cela, mais cependant, nous devons faire tout cela avec calme, sans trop d'empressement, sans prétendre assujettir la volonté de Dieu à la nôtre, et sans fixer la date à laquelle il lui plaira de nous satisfaire, comme s'il s'agissait d'un billet à ordre ou d'une lettre de change. Ah ! ses voies ne sont pas nos voies : *viæ meæ non sunt viæ vestræ*¹, nous dit-il. Nous qui passons si vite sur la terre, nous sommes impatients de recueillir ce que nous avons semé, et nous sommes inquiets en nous-mêmes quand il faut attendre au lendemain pour ramasser la moisson, car nous savons bien que le lendemain ne nous appartient pas. Dieu est moins pressé ; il ne précipite rien, et ses délais qui nous paraissent quelquefois si longs, sont une preuve de sa

P. 2460

puissance même ; s'il avait à craindre que le temps lui manquât, ou que les moyens d'arriver sûrement à son but lui échappassent, il se hâterait comme nous de saisir telle ou telle circonstance, de profiter de tel ou tel événement favorable à ses desseins ; mais il est patient parce qu'il est éternel, et qu'il n'est dans la dépendance ni des hommes, ni des choses ; il les laisse aller jusqu'à ce que n'arrive le moment qu'il a marqué dans ses conseils pour l'accomplissement de ses volontés souveraines.

J'en conviens, il est pénible quelquefois de ne savoir positivement à quoi s'en tenir sur un avenir qui nous touche de près, et un abandon entier déconcerte notre sagesse et notre prudence. Cependant c'est dans cet abandon que consiste le mérite : *sustine sustentationes Domini*². La sagesse humaine dit : mais ce que vous demandez là n'est pas raisonnable ; une sagesse plus haute, la foi, répond : amen, alleluia ! Après tout, que m'importe de réussir ? ce n'est pas le succès que Dieu me demande, c'est le sacrifice, et il saura bien le récompenser ; cherchons d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste nous sera donné comme par surcroît. La règle de mes pensées et de ma conduite est donc de vouloir ce que Dieu veut, comme il le veut, quand il le veut ; je dois être et je serai comme le serviteur de l'Évangile à qui son maître dit, va, et il va ; je ferme les yeux et j'obéis.

Puissiez-vous en entendant ce langage ne pas dire comme les Juifs : cette parole

P. 2461

est dure - *Durus est hic sermo*³ ! mais à Dieu ne plaise que je ne l'adoucisse ! elle n'est pas la mienne ; et j'ai la douce confiance que celui qui la met dans ma bouche saura bien la faire pénétrer dans votre cœur.

Vous connaissez le règlement que nous fîmes à la retraite de l'année dernière ; il sera bon que chacun de vous me fasse part dans la journée de demain de ses dispositions à cet égard, et de ce qu'il compte faire pour l'année prochaine.

¹ Is., 55, 8.

² Cf. 1 Tm., 6, 12.

³ Jn, 6, 60.

573

SUR LA RÈGLE (1827)

P. 2461 bis

Avant de terminer notre retraite, il est à propos, ce me semble, de relire notre sainte règle, afin de nous pénétrer de plus en plus de respect et d'amour pour elle, au moment où nous allons renouveler devant Dieu la promesse d'être toujours exacts à en garder tous les points. Je ne crains point de vous le dire : les progrès, l'existence même de la congrégation dépendent de notre fidélité à l'observer : il en sera de nous comme tous les autres ordres sans exception ; ceux-ci ont été florissants tandis que les règles ont été en vigueur ; ils ont dépéri et se sont éteints aussitôt que l'autorité des règles s'est affaiblie. Il est de mon devoir de vous faire remarquer que jusqu'à présent nous n'avons pas peut-être tenu à une chose si essentielle : on s'est affranchi sous des prétextes trop légers de certains exercices, de certaines pratiques sans lesquelles cependant il serait difficile, ou plutôt impossible, non seulement d'acquérir la perfection des vertus sacerdotales et religieuses, comme nous nous le proposons, mais même de conserver l'esprit de piété : aujourd'hui que la congrégation prend une forme régulière, et qu'elle naît pour ainsi dire, ne manquons donc pas, si elle nous est vraiment chère, de prendre à cet égard de sérieuses et inébranlables résolutions, car autrement il vaudrait infiniment mieux n'en pas faire partie, et pour elle, et pour nous ; pour elle, parce que chacune de nos transgressions est une blessure plus ou moins profonde

P. 2462

que nous lui faisons, un germe de mort que nous déposons dans son sein ; pour nous, parce que ces transgressions, quoiqu'elles ne soient pas, chacune prise à part, des péchés, sont cependant une faute grave d'infidélité à la grâce lorsqu'elles sont habituelles.

Ah ! n'oublions pas, mes enfants, que cette règle en apparence si simple est pourtant le moyen le plus assuré de salut que nous ayons pu recevoir de la bonté du ciel ! en accomplissant tout ce que la règle nous prescrit, en évitant tout ce qu'elle nous défend, nous sommes sûrs de faire toujours la volonté de Dieu, et par conséquent de ne nous égarer jamais. Lorsqu'au contraire nous la violons, nous marchons dans les voies de notre propre conseil, comme parle l'Écriture ; et dès lors nous sommes exposés à faire les chutes les plus déplorables. Et n'est-ce pas d'ailleurs une présomption inexcusable que d'attacher peu d'importance soit à des pratiques, soit à des actes qui nous sont commandés ou conseillés par Dieu même puisqu'ils le sont par la règle ? Nous attachons avec raison beaucoup de prix aux conseils de nos amis ; nous croirions, en nous écartant, faire une haute imprudence : Dieu a-t-il donc moins de lumières ou aurait-il moins d'autorité ?

En finissant, je vous ferai une observation importante : ne vous excusez jamais d'avoir manqué à un point de la règle parce que d'autres y manquent : il faut toujours regarder ceux qui sont devant soi, jamais ceux qui sont en arrière : les premiers sont vos modèles, il faut les suivre ; les derniers sont

P. 2463

dans un état fâcheux, il faut les plaindre et les excuser ; mais il ne faut pas les imiter, nous rappelant cette parole du prophète : *Declinantes in obligationes ; adducet Dominus cum operantibus iniquitatem*¹.

¹ Ps., 28, 3.

SUR M. NOGUES (St-Méen¹)

P. 2464

Nous voici pour la première fois réunis – et dans quelle circonstance ? Combien elle est douloureuse ! mais aussi combien elle est propre à fortifier la résolution que nous avons prise de nous consacrer sans réserve au service de Dieu ! C'est pour ainsi dire sur la tombe de notre digne confrère que nous sommes en ce moment rassemblés, et que nous venons renouveler des engagements qui doivent nous être d'autant plus chers que nous voyons par ce triste exemple combien notre vie est incertaine et fragile. Hélas ! nous étions loin de penser, et il était loin lui-même de prévoir, lorsque nous fîmes notre consécration à Ploërmel le 8 7^{bre} dernier, qu'il faisait cet acte, pour ainsi parler, à la veille de mourir, et que lui, qui était le plus jeune, serait le premier à paraître devant Dieu ; quel bonheur pour lui, avant de sortir de ce monde, d'avoir volontairement rompu tous les liens qui l'y attachaient ! Quelle belle préparation à la mort que cet entier sacrifice de lui-même qu'il avait offert à Dieu ! Quel est l'homme, quel est le prêtre qui hésiterait à prendre un parti semblable, s'il savait que le lendemain son heure sera venue ? Mais Dieu nous cache le terme, afin que dans quelques instants nous puissions acquérir les mérites d'une longue vie ; et, par conséquent, quoique notre pauvre M. N(ogues) n'ait été membre de la société que pendant deux mois, il s'est trouvé riche à son dernier

P. 2465

moment, non seulement de tout ce qu'il a fait pendant un temps si court, mais encore de tout ce qu'il était résolu de faire dans l'avenir. Et une réflexion bien consolante pour nous, c'est que de nous tous, c'est celui qui en entrant dans la congrégation a fait un plus grand sacrifice ; et voilà sans doute pourquoi le Seigneur a voulu le récompenser le premier. Vous savez qu'il avait l'intention de rentrer chez les Jésuites, et en cela il était conduit par les motifs les plus élevés et les plus purs, puisqu'il n'y cherchait qu'une règle plus sévère et que des moyens en apparence plus sûrs et plus faciles d'avancer dans la vertu. Plusieurs de nous ont été témoins de la vivacité de ses instances auprès de Mgr pour obtenir une permission dont il lui semblait que dépendait son bonheur et son salut même ; il conjurait, il priait avec larmes notre bon évêque de le laisser libre d'accomplir un désir si pieux ; et pourtant, quand l'Évêque eut prononcé et lui eut refusé la permission qu'il sollicitait avec tant d'ardeur, il fit bien voir jusqu'à quel point de perfection il était déjà parvenu ; pas un murmure, pas une plainte, pas un reproche à ceux qu'il pouvait supposer lui avoir été contraires. Content de connaître la volonté de Dieu, il ne songea plus qu'à l'accomplir ; et, sans regarder en arrière, il entra avec une joie toute divine dans la voie que la Providence ouvrait devant lui et dans laquelle il était appelé par ses supérieurs. Je désire, M.E., que nous n'oublions jamais que c'est surtout par la pratique de l'obéissance

P. 2466

que le premier-né de la congrégation pour le ciel (car je crois pouvoir l'appeler ainsi) s'est distingué ; il semble que Dieu ait voulu par là nous faire entendre combien cette vertu est agréable à ses yeux, puisqu'il se hâte en quelque sorte de la récompenser, et combien il est important pour la congrégation qu'on la pratique toujours avec une grande perfection,

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais. - Alexandre Nogues, novice de la Société des Prêtres de Saint-Méen, est décédé en décembre 1825.

puisqu'elle en est le fondement et le lien. Chose admirable ! je trouve dans tout ce que j'ai vu dans M. N(ogues) le sujet d'une réflexion semblable.

Son humilité. - Elle est sœur de l'obéissance, ou plutôt l'humilité est mère de l'obéissance, et la mère et la fille sont inséparables ; ainsi pour que l'obéissance subsiste parmi nous, il faut que nous soyons humbles, non pas de bouche seulement mais dans le cœur, sans jamais sortir de cet anéantissement profond qui nous est commandé. - Soyons humbles et tout nous sera donné comme par surcroît. - Humilité de M. N(ogues) - Quand M. C. vint, il témoigna le désir de faire la 4^e au lieu de la 6^e - M. N(ogues), prêtre, un des anciens de la maison, n'hésite point à céder le rang à un D. à un étranger ; et pour cela attend-il qu'on lui en donne l'ordre ? Non, M. D. paraissait incertain sur le parti qu'il y avait à prendre. M. N(ogues) vient me trouver aussitôt ; il me prie de le mettre à la dernière place, comme on demande une grâce, une faveur précieuse ; ceci est remarquable, car trop souvent parmi les religieux mêmes, il y a encore des sensibilités excessives d'amour-propre, de malheureuses jalousies pour des préséances, des

P. 2467

préférences, des bagatelles. J'ai vu des maisons troublées, ravagées, presque détruites par cette cause. Ah ! qu'il n'en soit pas de même parmi nous ! Ne cherchons jamais qu'à nous abaisser, et n'ayons d'autre ambition que celle dont M. N(ogues) nous a donné l'exemple.

Il avait un esprit de foi admirable. - Au saint autel comme un ange. - J'entrai, par hasard, dans sa chambre quand il confessait ; je le trouvai arrosant de ses larmes le pénitent qui se tenait à ses pieds ; après la consécration, quelle ... (*Inachevé*).

575

LA PERFECTION (1839)

P. 2468

Haec est voluntas Dei, sanctificatio vestra.

La volonté de Dieu est que vous deveniez des saints. (1 *Thess.* 4, 3)

Dieu veut notre sanctification ; il ne nous conseille pas seulement d'y travailler, il le veut : *haec est voluntas Dei* ; ce précepte est général, absolu, et il n'y en a pas sur lequel nous devions plus attentivement méditer que sur celui-ci, puisqu'il renferme tous les autres ; aussi le rappelle-t-on souvent aux chrétiens, de peur que distraits par les vains bruits et les vains amusements du monde, ils ne l'oublient. Cependant, presque personne ne s'occupe sérieusement de l'accomplir ; on ne songe qu'à passer doucement sur la terre cette vie fugitive qui s'en va heure par heure, qui finira demain, et l'on ne pense pas ou l'on ne pense guère à l'éternelle vie qui doit la suivre. Les prêtres sont-ils plus sages que les autres ? Ils croient l'être et ils sont tranquilles, parce qu'ils remplissent plus exactement que les simples fidèles certains devoirs extérieurs de religion et parce qu'ils s'abstiennent des désordres et des vices grossiers ; mais quoi donc ? la sainteté ne consiste-t-elle qu'en cela seul ? Ne faut-il rien de plus pour qu'à la fin de notre pèlerinage, nous soyons mis au nombre des saints, associés à leur récompense et couronnés de leur gloire ? Ne nous y trompons point ; ce n'est pas assez pour être saints d'éviter le mal, car les païens eux-mêmes l'évitent ; il faut encore pratiquer le bien, et quel bien ? Tous les biens ensemble, c'est-à-dire toutes les vertus chrétiennes,

P. 2469

puisque pour être vraiment saint il ne faut rien moins que prendre le saint des saints, pour modèle et lui devenir semblable, ressemblance qui commence sur la terre où elle est toujours imparfaite, mais qui s'achève et se consomme dans le ciel. Toute autre sainteté n'est qu'imaginaire ; et quand Dieu dit qu'il veut notre sanctification, c'est donc comme s'il disait

SERMONS

qu'il veut retrouver en nous les perfections de son fils, que nous en soyons en quelque sorte autant que le permet l'humaine faiblesse revêtus de J.-C. comme le dit l'Apôtre, que nous suivions J.-C. dans toutes ses voies, que nous jugions de toutes choses comme il en a jugé, que nous aimions ce qu'il a aimé, que nous méprisions ce qu'il a haï ; en un mot que toutes nos pensées soient conformes à ses pensées et que nous soyons son image vivante ! *Sicut ille ambulavit et ipse ambulare*¹. Or est-ce là ce que nous faisons ? est-ce bien là les dispositions où nous sommes ? pourrions-nous dire avec vérité à J.-C. ce que lui-même disait à son Père : *ego quæ placita sunt tibi facio semper*² ? Quelle estime avons-nous de la pauvreté, de l'obéissance, des humiliations, des souffrances ? Comment profitons-nous des leçons et de la crèche et du calvaire ? Cette parole sortie de sa bouche : renoncez à vous-mêmes, portez la croix, ne vous semble-t-elle pas trop dure ? Les oreilles de notre cœur ne se ferment-elles pas de peur de l'entendre ? Quand notre divin Maître nous présente son calice pour que nous y buvions avec lui, n'en détournons-nous pas nos lèvres ? et quand il lui plaît de nous éprouver par la tribulation et de nous plonger pour ainsi dire dans les eaux amères où il a été lui-même plongé, ne nous plaignons-nous pas au lieu de lever la

P. 2470

tête avec joie : *de torrente in via bibet, propterea exaltabit caput*³ ?

Mais ne nous laissons point d'entrer dans les détails et de comparer les sentiments de J.-C. aux nôtres, notre conduite à la sienne. Dans toutes ses actions J.-C. n'a cherché que la gloire de son Père ; dans les nôtres ne recherchons-nous pas ordinairement et avant tout, notre satisfaction personnelle, ce qui nous flatte, ce qui nous convient ? hélas ! ne sommes-nous pas du nombre de ceux dont il est écrit : *quaerunt quae sua sunt, non quae sunt Christi*⁴.

Est-ce bien pour Dieu, uniquement pour Dieu que nous étudions, que nous travaillons ? et dans nos projets d'avenir, n'avons-nous en vue que d'étendre son règne ? Sommes-nous disposés à nous sacrifier pour l'Église, comme J.-C. s'est sacrifié pour elle ? Ne craignons-nous pas qu'il ne nous en coûte trop pour lui rendre quelques pauvres petits services et ne sommes-nous pas souvent retenus par un secret désir d'éviter tout ce qui est pénible à la nature, de nous affranchir de toute gêne, de n'éprouver aucune privation, aucune contradiction trop rude, et s'il arrive que dans nos entreprises nous ne soyons pas consolés par le succès et soutenus par les applaudissements des hommes, ne nous livrons-nous pas au murmure, ne perdons-nous pas le courage et la confiance ? Eh bien, je le demande, sommes-nous chrétiens ? Découvre-t-on dans notre vie une seule trace de vraie sainteté ? Ô mon Jésus, quand je vous vois attaché avec des clous au bois infâme sur lequel vous avez consommé le grand mystère de la rédemption des hommes ; quand je vois votre corps meurtri et tout sanglant, quand je compte une à une les épines qui percent votre tête, et quand ensuite je

P. 2471

viens à considérer ma sensualité, ma honteuse mollesse, et cette recherche continuelle de moi-même en toutes choses, et cette appréhension si vive de tout ce qui peut affliger ma chair ou briser mon orgueil, puis-je bien dire, ô mon Jésus, que je sois votre disciple ? et si je ne suis point votre disciple que suis-je donc ? Sur quoi sont fondées mes espérances de salut ?

Pendant la retraite que chacun de nous se fasse cette question et y réponde au pied de la croix ; que chacun se dise à soi-même : Dieu veut que je sois un saint : *haec est voluntas Dei sanctificatio vestra* ; or je ne puis devenir un saint qu'autant que j'imiterai J.-C. et que je mettrai fidèlement en pratique les vérités qu'il m'a enseignées et les vertus dont il m'a donné

¹ 1 Jn., 2, 6.

² Jn., 8, 29.

³ Ps., 110, 7.

⁴ Ph., 2, 21.

l'exemple ; je prends donc la résolution sincère de m'efforcer d'être à l'avenir avec le secours de sa grâce, humble, doux, patient, obéissant, chaste, résigné comme lui ; et de même qu'il s'est offert tout entier pour moi à son Père, je veux me donner à lui sans réserve et sans partage ; Dieu veut que je sois un saint, et moi aussi je veux l'être à tout prix. Sans doute j'aurai de grands combats à soutenir avant de remporter un complet triomphe et sur le monde et sur moi-même ; mais dans cette retraite, je vais prendre les moyens de sortir vainqueur de tant d'épreuves. Quels sont ces moyens ? demain je vous les indiquerai.

576

NÉCESSITÉ DE TENDRE À LA PERFECTION

P. 2472

Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.

La volonté de Dieu est que vous travailliez à devenir des saints. (1 *Thess.* 4, 3)

Ce précepte est général, et il n'y en a point de plus important puisqu'il renferme tous les autres ; on le rappelle souvent aux chrétiens, et les prêtres surtout ne peuvent l'ignorer ; cependant, presque personne ne s'occupe sérieusement à l'accomplir ; les gens du monde ne pensent qu'à passer doucement sur la terre leur courte vie, et ils ne pensent pas, ou ils ne pensent guère, à l'éternelle vie qui doit suivre celle-ci ; les prêtres sont-ils plus sages ? Ils croient l'être, parce qu'ils s'abstiennent de crimes et d'iniquités grossières, comme si la sainteté consistait pour eux en cela seul ? Non, M.C.E., elle ne consiste pas pour nous, ni même pour les simples chrétiens, en cela seul. Dieu veut que nous travaillions à nous sanctifier ; mais comment nous sanctifierons-nous ? Être saint, c'est prendre le saint des saints, J.-C. notre Seigneur en tout (pour) modèle ; c'est penser comme il a pensé, jugé de toutes choses comme il en a jugé, agir comme il a agi ; c'est en un mot nous efforcer de devenir d'autres christes ! Et, s'il n'y a aucun de ses disciples dont la vie ne doive être conforme à la sienne, combien l'obligation de la prendre en tout pour modèle n'est-elle pas plus stricte pour nous qui sommes ses ministres ou qui aspirons à l'être plus tard !

Or, ne nous y trompons pas ; ce n'est pas ici un simple conseil ; ne dissimulons pas la vérité parce qu'elle nous humilie et qu'elle nous blesse ; notre salut dépend de notre fidélité à suivre J.-C. dans toutes les voies où il a marché : sicut ille ambulavit, et ipse ambulare¹ ; est-ce là ce que nous faisons ? Aimons-nous la pauvreté, les humiliations, les souffrances, comme J.-C. les a aimées ? Aimons-nous ses abaissements,

P. 2473

son crucifiement, son abandon ? et désirons-nous imiter cette obéissance si profonde et si étendue qu'il a pratiquée depuis sa naissance jusqu'à la mort ? Notre conduite habituelle et nos pensées ne sont-elles pas en opposition manifeste avec les siennes ? Examinons-nous là-dessus pendant la retraite, et encore une fois prenons garde de nous faire illusion, car si rien n'est si facile que de se faire illusion dans une chose si grave, rien aussi n'est plus funeste ; et s'il y a tant de chrétiens tièdes et lâches, s'il y a tant de prêtres indignes, n'est-ce pas parce qu'ils n'ont jamais bien compris à quelle haute perfection nous sommes appelés par la grâce du baptême qui fait de nous des frères de J.-C., et par la grâce du sacerdoce qui fait de nous ses ministres ?

Si nous entrons dans les détails, que de motifs n'aurions-nous pas de nous humilier et de trembler ! J.-C. dans toutes ses actions n'a cherché que la gloire de son Père ; dans les nôtres, ne cherchons-nous pas ordinairement et avant tout notre satisfaction personnelle ? Est-ce bien pour Dieu, uniquement pour Dieu que nous étudions, que nous travaillons ? et dans

¹ 1 Jn., 2, 6.

SERMONS

nos projets, n'avons-nous en vue que d'étendre son règne ? ne mêlons-nous pas à des idées bonnes, il est vrai, une foule d'autres idées étrangères à la foi et tout à fait mondaines ?

Ne reste-t-il pas au fond de notre cœur un secret désir de mener une vie douce et commode, d'éviter tout ce qui est pénible à la nature, de nos affranchir de toute gêne, de satisfaire, sinon nos passions du moins

P. 2474

nos goûts, même les plus frivoles, si bien que nous avons une extrême répugnance à les contrarier en rien ? Quoi donc, est-ce là être chrétien ? Comment tout cela peut-il se concilier avec les maximes du St Évangile et avec la parole de la croix : *verbum crucis* ? Ô mon Jésus, quand je vous vois attaché avec des clous au bois infâme sur lequel vous avez consommé le grand mystère de la Rédemption des hommes, quand je vois votre corps meurtri et tout sanglant, quand je compte une à une les épines qui percent votre tête, et quand ensuite je viens considérer ma sensualité, ma honteuse mollesse et cette recherche continuelle de moi-même en toutes choses, et ces craintes si vives de tout ce qui peut affliger ma chair ou briser mon orgueil, puis-je bien dire, ô Jésus, que je sois votre imitateur, votre serviteur et votre enfant ? Mais, si je ne le suis point, que suis-je donc ? Sur quoi seraient fondées mes espérances de salut ?

Que chacun de vous, mes enfants, réponde à cette question, aux pieds de la croix.
(Voir ensuite p. 2471 : *Que chacun se dise à soi-même...*)

577

OBLIGATION DE TENDRE À LA PERFECTION

P. 2476

Nous devrions croître chaque jour en ferveur et en vertu et maintenant on compte pour beaucoup d'avoir conservé une partie de sa ferveur. (Im. I, ch. II)

Cette obligation d'avancer chaque jour dans les voies de la perfection est commune à tous les chrétiens, car ce n'est pas à une partie d'entre eux, c'est à tous que J.-C. a dit : *estote perfecti sicut et pater vester perfectus est*¹ : quiconque, satisfait du degré de vertu qu'il a acquis, ne s'efforce pas d'aller au-delà et de s'élever sans cesse pour se rapprocher de Dieu, s'éloigne de lui et tombe bientôt dans l'état le plus déplorable. Il n'est aucun de nous qui, dans l'exercice du saint Ministère, n'ait reconnu la vérité de cette observation et ne l'ait souvent rappelé aux simples fidèles : nous regardons, et avec raison, comme bien plus près du ciel les grands pécheurs qu'un vif repentir ramène à la religion, que ces âmes languissantes qui ne savent pas se vaincre en des choses légères, qui ne forment jamais que des résolutions molles et vagues, et qui, enfin, ne sont ni froides ni chaudes suivant l'expression de l'Écriture.

Mais, rentrant en nous-mêmes, si nous examinons dans la lumière de la foi nos dispositions et notre conduite, pouvons-nous bien ne pas concevoir sur notre propre salut de vives craintes ? car, enfin, comme prêtres, nous sommes tenus, encore plus rigoureusement que les

P. 2477

autres chrétiens à prendre en tout Dieu même pour modèle, puisque nous sommes revêtus du sacerdoce de son fils, dont nous sommes destinés à continuer la mission et à rappeler les exemples, comme à prêcher la doctrine, au milieu des peuples. Et cependant n'est-ce pas à

¹ Mt., 5, 48.

nous qu'on peut appliquer ce que dit le pieux auteur de *l'Imitation*¹ : *on compte pour beaucoup d'avoir conservé une partie de sa ferveur ?* Repassons notre propre histoire devant Dieu et dans le secret de notre conscience : à quoi sert de se faire illusion ? N'est-ce pas une grande pitié et pour me servir du mot propre qu'on ose si rarement employer quand il s'agit de soi-même, [...] n'est-ce pas une grande sottise que de fermer les yeux et de s'imaginer que parce qu'on se trompe volontairement, on trompera Dieu ? La nôtre ne s'est-elle pas affaiblie au lieu de s'accroître, soit depuis l'époque de notre conversion, soit depuis l'époque où pour la première fois, nous montâmes au saint Autel ? Qui de nous, en comparant ce qu'il est aujourd'hui avec ce qu'il était alors, n'a pas de puissants motifs de s'humilier, de gémir et de trembler ?

Que nous reste-t-il de notre première ferveur ? hélas ! quelques souvenirs peut-être, qui, au lieu de réveiller notre foi et d'exciter nos alarmes, ne servent qu'à nous tromper : parce que dans un temps

P. 2478

déjà loin de nous, nous avons eu un véritable zèle et un tendre amour pour J.-C., nous nous rassurons, et nous nous persuadons être toujours les mêmes, quoiqu'en effet, nous ayons presque entièrement perdu le peu de vertu que nous avons autrefois : semblables à une plante naissante qui se dessèche bientôt lorsqu'on néglige de l'arroser et de la cultiver avec soin ; la piété s'est en quelque sorte flétrie dans notre cœur ; et loin d'y porter des fruits en se développant, chaque jour une de ses racines meurt pour ainsi dire. Mais il ne suffit pas de connaître et de déplorer le mal, il faut encore en découvrir la cause et y remédier. Or, quand je viens à rechercher d'où peut venir que la piété qui devrait tous les jours devenir de plus en plus vive et plus tendre chez les prêtres, s'affaiblit au contraire en eux, comme en nous-mêmes à mesure qu'on vieillit, il me semble que cela vient principalement de l'espèce d'isolement dans lequel ils vivent. Remarquez que je parle d'isolement et non de solitude : la solitude religieuse est bonne, sainte, et c'est une grande grâce que d'y être appelé ; là, entièrement séparé du monde, on ne s'occupe plus que de Dieu et de l'éternité, et l'on dit comme le Roi-prophète : *cogitavi dies antiquos*,² etc. Mais l'isolement dont je parle est autre chose : par la nature de nos fonctions nous avons de continuels rapports avec les hommes ; nous demeurons au milieu d'eux ;

P. 2479

nous nous occupons de leurs intérêts, de leurs affaires, de leurs querelles. Nous partageons nécessairement plus ou moins leurs craintes, leurs désirs terrestres et quelquefois leurs préjugés, leurs erreurs, leurs passions. Et pourtant en ce qui concerne le salut nous sommes seuls ; rien ne nous excite, ne nous ranime, si nous sommes entraînés vers le relâchement ; on s'impose bien quelques règles particulières, mais comme elles n'ont point d'autorité extérieure, que personne ne nous oblige à les suivre, ne nous avertit et ne nous reprend lorsque nous nous en écartons, elles sont trop souvent impuissantes, sans force et sans vertu. Nous voyons, il est vrai, de temps en temps nos confrères, et les communications que nous avons avec eux nous pourraient être utiles si elles étaient telles qu'elles devraient être, c'est-à-dire si l'esprit de foi y présidait, si en se rapprochant les uns des autres on avait le désir sincère de s'éclairer, de s'encourager à travailler au salut des âmes, en commençant par la sienne propre, et en établissant le règne de Dieu.

Mais dans ces communications, que fait-on ? souvent on se dissipe davantage, on s'entretient de choses vaines : qu'il est rare qu'on s'édifie et qu'on sorte meilleur et plus fervent

¹ *Imit. I, WVII, 5*

² *Ps., 76, 5.*

SERMONS

de ces réunions ecclésiastiques ! Voilà donc, nous ne saurions trop le redire, pourquoi et comment on perd par degrés insensibles, et pourtant très vite, ce que l'on appelle la ferveur des jeunes prêtres. Loin d'y faire attention et de s'en affliger, de s'en

P. 2480

effrayer, on s'en applaudit, et l'on compte pour beaucoup d'avoir conservé une partie de cette ferveur heureuse dont on fut rempli au commencement et qu'on avait puisée au séminaire.

Que conclure de là ? Sinon que rien ne nous était plus avantageux que de faire partie d'une congrégation dans laquelle nous trouvons plus de moyens d'avancer dans la perfection, qui offre à notre faiblesse un appui et qui nous environne pour ainsi dire de barrières pour nous empêcher de retourner en arrière et de tomber.

Oh ! que notre vocation est belle ! quel bonheur pour nous d'être en quelque sorte forcés de faire toujours mieux le lendemain que la veille, d'être sans cesse rappelés par nos exercices, par notre règle, par les exemples de nos frères à la pratique des devoirs de notre saint état. Bénissons le Seigneur et profitons avec empressement des secours si multipliés et si précieux qu'il nous donne pour faire des progrès dans la connaissance et dans l'amour de J.-C. Correspondons fidèlement à tant de grâces et ne disons jamais : c'est assez. C'est assez ! Oh ! non ! *Estote perfecti sicut et pater vester caelestis perfectus est*¹ ! Quoi, c'est assez ! Dieu n'est-il donc pas notre modèle ? Considérez l'une après l'autre ses perfections adorables, sa justice, sa bonté, sa charité, sa miséricorde, sa patience, ses divins attributs, et voyez si vous êtes ses images : Oh ! non ! ce n'est pas assez ! que nous sommes loin d'être en toutes

P. 2481 a

choses dirigés par son esprit et d'agir d'une manière conforme aux desseins et aux volontés de son éternelle sagesse. Mais ne nous décourageons pas : comme de bons frères, comme des enfants fidèles entièrement liés entre eux, aidons-nous les uns les autres à marcher d'un pas ferme dans la voie où notre père nous appelle et qui doit nous conduire à lui. Rendons-nous moins imparfaits, devenons plus zélés, plus pieux, plus fervents, et dans le ciel se consummera, s'accomplira dans toute son étendue cette parole : *Estote perfecti sicut et pater vester caelestis perfectus est*.

578

OBLIGATION POUR LES RELIGIEUX DE TENDRE VERS LA PERFECTION. (Prêtres de Saint-Méen)

P. 2481 bis

«*Nous sentons souvent que nous étions meilleurs et que notre vie était plus pure, lorsque nous quittâmes le siècle qu'après plusieurs années de profession. Nous devrions croître chaque jour en vertu, et maintenant on compte pour beaucoup d'avoir conservé une partie de sa ferveur.* » (Imit. liv. I ch. XI)

L'obligation d'avancer chaque jour dans les voies de la perfection est commune à tous les chrétiens, car ce n'est pas seulement à quelques-uns d'entre eux, aux religieux, aux prêtres, à certaines âmes privilégiées, mais c'est à tous qu'il a été dit : *estote perfecti sicut et pater vester caelestis perfectus est*.²

Donc, quiconque, satisfait du degré de vertu qu'il a acquis, ne s'efforce pas continuellement d'aller au delà, manque de remplir le grand commandement du Seigneur,

¹ Mt., 5, 48.

² Id.

tombe peu à peu, parce qu'il est infidèle à la grâce, et met en danger son salut même ; le désir de perfection est le principe de vie, le principe d'amour, et ne pas en être animé, c'est être dans la mort. Dans l'exercice du saint ministère, combien de fois n'avons-nous pas reconnu la vérité de cette observation ? Nous regardons avec infiniment de raison comme bien plus près du ciel les grands pécheurs qu'un vif repentir ramène à Dieu après de longs égarements, que ces âmes languissantes qui commettent habituellement, sans se les reprocher, des fautes légères en apparence, qui ne forment que des résolutions molles et vagues, abandonnant le

P. 2482

lendemain ce qu'elles ont entrepris la veille, et qui enfin, ne sont ni froides, ni chaudes, suivant l'expression de sainte Écriture.

Mais ce que nous pensons et ce que nous disons d'elles, ne pouvons-nous pas le penser et le dire de nous-mêmes ? Ne sommes-nous pas du nombre de ceux qui, au lieu de croître chaque jour en vertu, comptent pour beaucoup d'avoir conservé une partie de leur ferveur ? La nôtre ne s'est-elle pas affaiblie au lieu de s'accroître, soit depuis l'époque de notre première communion par exemple, soit depuis le jour où nous montâmes pour la première au saint autel ? Rappelons-nous ce que nous étions alors ; examinons ce que nous sommes maintenant et effrayons-nous de ce que la piété, semblable à une plante naissante qui se dessèche bientôt lorsqu'on néglige de l'arroser et de la cultiver avec soin, se soit déjà en quelque sorte flétrie dans notre cœur, et de ce que loin de porter des fruits en se développant, chaque jour une de ses racines meurt pour ainsi dire.

Cependant, il ne suffit pas de gémir en voyant ce que nous avons perdu ; nous devons encore nous hâter de prendre les moyens de réparer nos pertes ; et pour cela, que de secours ne trouvons-nous pas dans la congrégation ? Pendant que nous avons été isolés, sans appui au milieu du monde, comment nous serions-nous défendus contre ses séductions et ses périls ? Rien ne nous excitait, ne ranimait notre courage et nos forces lorsque nous nous étions entraînés vers le relâchement ; nous pouvions

P. 2483

bien prendre certaines précautions, nous imposer quelques règles particulières ; mais, comme elles étaient notre ouvrage, dont par conséquent nous restions maîtres, comme personne n'avait le droit de nous avertir et de nous reprendre lorsque nous nous en écartions sous de vains prétextes, elles étaient impuissantes à prévenir nos chutes, et ce triste dépérissement de la piété que nous déplorons en ce moment était en quelque sorte inévitable ; dans le sein au contraire d'une société religieuse, tout nous rappelle nos devoirs et contribue à nous en rendre l'accomplissement plus facile et plus doux ; nous sommes pour ainsi dire environnés de barrières qui nous arrêtent à l'instant même où nous serions tentés de faire un pas en arrière ; nos exercices quotidiens, notre règle, les exemples de nos frères, les conseils de nos supérieurs, et aussi les bénédictions toutes spéciales que le bon Dieu répand avec tant d'abondance sur ceux qui ont tout quitté pour se consacrer à sa gloire et au service et à la défense de l'Église, tout cela nous soutient dans les moments d'épreuve, et nous défend contre notre inconstance naturelle ; ainsi, nous nous trouvons dans une heureuse nécessité, je ne dis pas seulement de ne jamais nous relâcher, mais de faire mieux le lendemain que nous n'avions fait la veille ; nous sommes soutenus de tous côtés de manière qu'il nous est comme impossible d'être ébranlés ; jamais nous ne saurions trop remercier le Seigneur de nous l'avoir donnée. Oh ! quelle belle et sainte vocation ! Tâchons de

P. 2484

le bien comprendre et de correspondre fidèlement à une grâce si précieuse.

SERMONS

Si j'insiste sur ce point là, c'est pour vous faire bien comprendre qu'en entrant dans la congrégation, nous devons avoir pour but principal notre avancement personnel dans la perfection chrétienne, et que l'utilité dont la congrégation peut être à l'Église ne doit être pour nous qu'une raison secondaire de nous y attacher. Ainsi celui qui dirait - : la congrégation est une œuvre éminemment grande ; dans les circonstances actuelles, elle est pour ainsi dire nécessaire, (les besoins actuels de l'Église la réclament), donc je veux à cause de cela seul en faire partie, - serait animé sans doute par des sentiments bien louables, mais cependant n'aurait pas une juste idée des dispositions qu'il faut avoir pour en devenir membre et pour y persévérer ; la première de toutes est celle-ci : je veux tendre à la perfection, je veux me sanctifier, ou en d'autres termes : je veux embrasser la vie religieuse, et dès lors je fais choix d'une société dans laquelle je pense qu'on en pratiquera les devoirs avec d'autant plus de zèle, et l'esprit de sacrifice dans un degré d'autant plus haut que l'objet que l'on se propose est lui-même plus élevé ; en deux mots, c'est notre salut que nous devons nous proposer avant tout, et auquel nous devons rapporter tout le reste. Tous ceux qui auront des vues différentes seront déconcertés par les moindres

P. 2485

obstacles ; et un peu plus tôt ou un peu plus tard, quand il surviendra des difficultés qu'ils n'ont pas prévues, ils y succomberont misérablement ; on s'étonnera de leur changement ; et pourtant, quoi de plus simple ? Un édifice n'est durable qu'autant que ses fondements sont solides et établis sur la pierre.

Concluons de là, M.E., qu'il faut que chacun de nous redouble d'efforts pour corriger ses défauts et acquérir les vertus, hélas ! en si grand nombre, qui lui manquent encore ; ce doit être là notre travail de chaque jour ; chaque jour remettons-nous-y avec une nouvelle ardeur et un nouveau courage. Ne disons jamais : c'est assez ; ma vie est assez régulière, je suis assez humble, assez patient, assez obéissant, assez vigilant, assez mortifié, assez détaché de moi-même et de toutes les choses créées ; en un mot, je suis assez parfait ; c'est assez ; je n'ai pas besoin de m'imposer des obligations nouvelles ; je continuerai d'être ce que j'ai toujours été. Oh ! non, ce n'est pas assez, car il est écrit : *estote perfecti sicut et pater vester caelestis perfectus est*. Disons au contraire : il faut que ma ferveur augmente, que je devienne plus pieux et plus pur, plus fidèle à imiter J.-C. et à suivre les inspirations de sa grâce, afin qu'au jour de son avènement, je lui sois trouvé conforme, et que dans le ciel se consomme cette parfaite ressemblance avec lui, qui pendant l'éternité fera ma gloire et mon bonheur. *Estote perfecti sicut et pater vester caelestis perfectus est* ¹- *Simili ei erimus* : Amen !

579

FAUSSE IDÉE QUE L'ON SE FORME DE LA PERFECTION.²

P. 2486

Plusieurs fois dans le cours de l'année, j'ai remarqué que quelques-uns d'entre vous étaient arrêtés dans les voies de la perfection par les fausses idées qu'ils se faisaient de la perfection même ; c'est pourquoi je crois devoir profiter du temps de la retraite pour vous donner à cet égard quelques avis.

À Dieu ne plaise que je veuille faire entendre que l'on puisse désirer trop vivement d'être parfait, ni travailler avec trop d'ardeur à le devenir ; malheur au chrétien et encore plus au prêtre ou au religieux qui fermerait l'oreille à cette parole que notre divin maître adresse à

¹ Mat., 5,48

² Titre autographe de J.-M. de la Mennais. – Sermon donné aux prêtres de Saint-Méen.

ses disciples sans exception : Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait : *estote perfecti sicut et pater vester caelestis perfectus est*¹ : mais il faut prendre garde de se représenter la perfection d'une manière vague, et de se tourmenter inutilement et indiscretement pour arriver à un état qui n'est point et qui ne peut être celui de l'homme sur la terre.

Rien n'est plus dangereux que les illusions de ce genre ; on s'exalte la tête, on se dessèche le cœur, on s'épuise dans des subtilités sans fin, on s'égare dans un labyrinthe qui n'a point d'issue.

P. 2487

Cependant, me direz-vous, puisque d'une part nous sommes obligés de tendre à la perfection, et que d'un autre côté il est si facile de se tromper en cherchant à y atteindre, quelle est la règle d'après laquelle nous devons former nos jugements sur ce point ?

La voici, M.E. ; ce jugement doit être fondé non sur des raisonnements mais sur des faits ; soyez certains que toutes les pensées qui vous jettent dans le découragement et dans le trouble, qui abattent vos forces, désespèrent votre zèle, ne viennent pas de Dieu et ne peuvent vous conduire à lui ; que tout ce qui vous porte à la mélancolie, au murmure, à la défiance de vos supérieurs, au dégoût de votre état, n'est qu'une tentation ; ainsi Satan se transforme en ange de lumière pour vous séduire ; de même qu'il transporta Notre-Seigneur sur une haute montagne, d'où il lui découvrit tous les royaumes de la terre, il s'empare de votre esprit, l'entraîne dans des régions élevées, et en lui montrant au loin de ravissantes chimères, il l'éblouit pour le plonger bientôt après dans les ténèbres de l'orgueil.

Oui, de l'orgueil ! dont on vous a si bien fait... (*passage inachevé*). Car enfin, quel effet produisent en

P. 2488

vous ces réflexions inquiètes que je condamne ? N'est-ce pas trop souvent de vous faire préférer votre jugement à celui des guides que Dieu vous a donnés ? N'est-ce pas de vous inspirer une sorte de répugnance à vous laisser conduire par eux ? N'est-ce pas une triste disposition à tout blâmer, à vous scandaliser sans motif ? N'est-ce pas enfin un désir secret, non pas seulement d'être parfait, mais de savoir que vous l'êtes, de vous voir sans tache et sans ride à vos propres yeux ? Connaissance que Dieu vous refusera toujours, parce qu'elle détruirait en vous l'humilité, fondement unique de toute perfection et de toute vertu, parce qu'il veut que nous nous rassurions non dans notre innocence, mais dans sa miséricorde.

Retenez-le donc bien, la perfection ne consiste point à ne sentir aucune faiblesse dans sa volonté, et à être affranchis de toutes les misères inséparables de notre condition ici-bas ; elle ne consiste point à ne rien faire d'extraordinaire et de grand ; mais elle consiste à être humble, petit, souple sous la main de Dieu ; à être plein d'indulgence et de charité pour nos frères, s'estimant soi-même le dernier et le plus imparfait de tous ; elle

P. 2489

consiste particulièrement pour vous à faire avec amour, avec simplicité et avec une admirable paix tout ce qui est dans l'ordre de l'obéissance.

Vous cherchez dans l'histoire des modèles de perfection et de sainteté ; mais n'en avez-vous pas sous les yeux de bien propres à vous toucher et à vous instruire ? Voyez nos simples frères : je puis vous dire à leur sujet ce que N.-S. disait à ses apôtres en leur montrant de petits enfants : *talium est regnum caelorum*² ; - oui ce pauvre frère qui balaye vos escaliers et vos

¹ Mt., 5, 48.

² Mt., 19, 14.

SERMONS

chambres, qui vous sert à table et qui remplit ces humbles fonctions sans songer à autre chose qu'à accomplir la sainte volonté de Dieu, est bien au-dessus de celui d'entre nous qui s'efforce de pousser violemment son âme à de sublimes contemplations et qui retombant sur soi-même, se rend incapable de goûter les douceurs de la grâce qui donne la force à celui qui est faible, non en lui inspirant une confiance présomptueuse, mais par cela même qu'elle lui fait connaître sa faiblesse.

Ah ! vous vous troublez de beaucoup de questions, de beaucoup de choses,

P. 2490

pourrais-je vous dire encore : *turbaris circa plurima*, tandis que lui, au contraire, en éloignant de son esprit toutes les réflexions spéculatives et vaines, en se laissant humblement conduire, non pas par ses propres pensées, mais par ses supérieurs, comme un instrument docile, a choisi la meilleure part, *optimam partem elegit*¹.

En deux mots, M.E., voulez-vous faire de véritables progrès dans la perfection, occupez-vous-en peu d'une manière spéculative, mais approchez-vous-en, non par des efforts inquiets, mais calmes, réglés et constants ; ouvrez, élargissez votre âme, et alors Dieu y fera couler délicieusement un fleuve de grâce, de lumière et de paix.

580

LE PRÊTRE-RELIGIEUX DOIT IMITER J.-C. DANS SON DÉPOUILLEMENT TOTAL

P. 2490 bis

Dans tous les temps et chez tous les peuples, on a reconnu le souverain domaine de Dieu en lui offrant des sacrifices ; sous l'ancienne loi, c'était des boucs et des génisses qu'on immolait sur les autels, et, quoique dès lors on sût bien, comme nous le voyons dans les prophètes, que ces sacrifices extérieurs n'avaient par eux-mêmes aucune vertu et ne pouvaient être agréables à Dieu, qu'autant qu'on y joignait le sacrifice intérieur et spirituel, c'est-à-dire le renoncement à tout ce qui est mal et l'amour de tout ce qui est bien, toutefois ce n'est que depuis que J.-C. nous a donné dans son sacrifice le modèle du nôtre, que l'on a parfaitement compris en quoi consistait la perfection de cet acte, quel en est le prix, et quelle en est l'étendue.

Ainsi, dès les premiers siècles de l'Église, et lorsque la vertu de la croix avait le plus de force, et était, en quelque sorte, toute vivante, les simples chrétiens s'élevèrent-ils à un degré de perfection qui nous étonne encore, ou plutôt qui nous effraye. Si on prescrivait aux fidèles de nos jours, et disons-le, aux prêtres mêmes, des règles de conduite semblables à celles que tout le monde suivait alors, il n'y en aurait presque aucun qui ne crût et qui ne dît qu'on lui impose un joug trop pesant et trop dur. Lisez les lettres de saint Jérôme adressées à des jeunes filles, à des femmes, qui, sans être religieuses, voulaient mener une vie chrétienne, et vous vous humilierez en considérant à quelle distance nous sommes de la perfection à laquelle elles se croyaient obligées, non par des vœux, par les seules promesses de leur baptême. Et cependant nous sommes prêtres ! À ce titre

P. 2491

revêtus du sacerdoce de J.-C., nous devons entrer plus que personne dans l'esprit de ce sacrifice et faire en sorte qu'on en retrouve en nous tous les caractères. Ce n'est point ici le lieu de développer ; nous en remarquerons néanmoins trois qui nous sont applicables en ce moment. 1^{mt}. il fut volontaire ; 2^{mt}. il fut douloureux ; 3^o il fut entier.

¹ Lc., 10, 42.

Il fut volontaire : *oblatus est quia ipse voluit, obtulit semetipsum tanquam hostiam Deo viventi - Ecce venio Deus, ut faciam voluntatem tuam*¹. - Voilà ce que nous dit saint Paul et ce que J.-C. a dit lui-même. Ainsi son sacrifice eut d'autant plus de mérite qu'il ne lui fut imposé par aucune autre que la sienne, par le pur désir de rendre à son père un honneur infini et de procurer le salut des hommes. De même, nous pourrions absolument nous dispenser d'ajouter des obligations nouvelles à celles que nous avons contractées dans notre ordination ; mais, jaloux d'imiter notre divin maître, nous entrons dans les dispositions les plus parfaites de son cœur adorable ; comme lui, nous nous offrons à Dieu ; nous nous plaçons sur l'autel en état d'hostie pour y être consumé par le feu de la charité de manière (que) tout ce qui est naturel en nous soit détruit. Comme lui nous disons à Dieu : *ecce venio* - je viens, sans contrainte, mais avec joie ; je viens vous offrir, quoi donc ? mon corps ? non, ce n'est pas assez ; mes biens ? non ce n'est pas assez, - mais ce qu'il y a de plus intime en moi, ma volonté ; je l'abandonne ; je veux la perdre dans la vôtre ; et mon ravissement d'esprit est de penser qu'ainsi je vous aurai sacrifié tout, puisqu'enfin il ne me reste rien après m'en être dépouillé : *ecce venio Deus, ut faciam voluntatem tuam*.

P. 2492

2°. En second lieu le sacrifice de J.-C. fut pénible ; je ne considère pas seulement ce qu'il eut à souffrir de la part des hommes dans sa passion : son corps meurtri et ensanglanté, les opprobres dont ils l'abreuvent, les tourments qu'ils lui firent endurer ; mais je considère surtout cette répugnance affreuse qu'il éprouva dans le jardin des Oliviers, et qui fit dire cette étonnante parole, *transeat a me calix iste*.²

Eh bien, il faut nous y préparer ; de semblables épreuves nous attendent ; quelquefois nous sentirons notre âme défaillir ; les contradictions publiques, les outrages, les persécutions, bien loin d'abatre notre courage, le relèveront au contraire ; dans ces grandes luttes qui ont de l'éclat, on se croit fort et on n'est jamais triste ; mais les angoisses du jardin des Oliviers viendront après ; mille pensées secrètes et douloureuses agiteront, fatigueront notre esprit ; je ne sais quelle lassitude s'emparera de toutes nos facultés ; nous nous demanderons si nous n'aurions pas pu opérer le bien sans nous charger d'un fardeau si rude, d'obligations si gênantes ; et dans une sorte d'angoisse, nous dirons aussi : *transeat calix iste*.

Ah ! rappelons-nous les exemples de notre divin Maître : prenons garde de mériter ce reproche : *non potuistis una hora vigilare mecum*³ ? ; dans cette veille si pénible, nous serons soutenus par les Anges, comme J.-C. lui-même a daigné l'être, pourvu que, comme lui, nous disions à Dieu d'un cœur sincère : *mon père, que ce soit votre volonté etc. : non sicut volo*.

Il ne faut pas nous faire illusion et nous imaginer qu'en embrassant ce nouveau genre de vie nous n'aurons rien à souffrir ; et quel mérite aurions-nous donc s'il en

P. 2493

était ainsi ? Sans doute, le bon Dieu nous réserve bien des consolations et bien des joies ; oui, il sera fidèle à ses promesses ; nous recevrons le centuple de tout ce que nous avons quitté, *centuplum accipies* ; mais aussi, nous aurons notre croix à porter, notre calice à boire, nos clous, nos épines, notre flagellation ; et le vinaigre et le fiel nous seront quelquefois présentés pour étancher notre soif. M(es) A(mis), que cette vue anticipée de souffrances réjouisse notre foi ; oui, chantons l'hymne d'action de grâces ; *et hymno dicto exierunt in montem oliveti*.⁴ Et

¹ He., 10, 9.

² Mt., 26, 39.

³ Mt., 26, 40.

⁴ Mt., 26, 30.

SERMONS

d'avance unissons nos sentiments à ceux de J.-C., notre sacrifice au sien ; répétons encore sa prière : *pater mi, non sicut ego volo, sed sicut tu.*¹

3mt. Enfin le sacrifice de J.-C. fut entier : renoncement aux biens, aux honneurs du monde, aux commodités de la vie, depuis la crèche jusqu'au calvaire : *les renards ont leur tanière* ; renoncement à sa famille (et quelle famille ! la sainte Vierge et saint Joseph) dont il se sépare pour s'occuper des intérêts et de la gloire de son père ; mais surtout renoncement à sa volonté, comme nous le remarquons tout à l'heure : *ecce venio ut faciem voluntatem tuam.* Eh bien, voilà ce que nous devons imiter ; dans un moment de ferveur on croit cela facile ; il n'y a pas un fidèle, il n'y a pas un prêtre qui, soit à sa première communion, soit au séminaire, à l'ordination, n'ait dit avec le prophète : *laetus obtuli universa*² ; vous en verrez un grand nombre s'avancer jusqu'auprès de la porte fermée, et reculer à mille lieues aussitôt qu'elle s'ouvrira. Et cependant voyez combien il y en a peu qui se donnent vraiment sans réserve à Dieu ; l'un a des goûts, des habitudes qu'il ne veut pas

P. 2494

contrarier, parce qu'au fond, il lui en coûterait trop et parce qu'elles ne sont pas criminelles ; l'autre a des parents dont il ne veut pas se séparer ; et quand il lit dans le st Évangile qu'il faut les *hair*, il est tenté de répondre comme les Capharnaïtes : *durus est sermo iste*³ ! - un plus grand nombre ne seraient point arrêtés par ces considérations ; mais renoncer à l'indépendance, mais ne plus avoir de volonté à soi, obéir, obéir encore, et toujours ; soumettre non seulement ses actions mais son jugement à la volonté d'un autre homme plus aveugle, plus faible, plus misérable peut-être que nous ne le sommes nous-mêmes, qu'est-ce qui comprend cela ? où sont (ceux) qui prennent avec joie et portent avec persévérance cette espèce de joug ? en un mot, où sont les hommes, où sont les prêtres qui ne réservent rien avec Dieu, qui ne font pas avec lui (permettez-moi cette expression) une sorte de marché dans lequel ils traitent au plus bas prix possible ? Comparaisons de l'Évangile : nous sommes les estropiés, les boiteux que le serviteur du père de famille a trouvés sur la rue et qui viennent occuper à la table du festin les places vides.

Pour nous, mes amis, donnons tout ! n'allons pas prétendre garder la moindre parcelle de notre volonté surtout, la moindre paille ; oui, soyons tout à Dieu ; faisons tout pour Dieu ; Dieu seul. Dieu seul ! quoi, Dieu seul ne nous suffirait pas ! Nous aurions donc oublié ce que nous avons dit avant d'entrer dans le sanctuaire ? *Deus pars hæreditatis meæ, et calicis mei : tu es qui restitues hæreditatem meam mihi*⁴ Oui, Dieu seul, et nous serons assez riches : *funes mei ceciderunt in præclaris*⁵. Dieu seul dans le temps, Dieu seul dans l'éternité !

581

SUR LES CONFÉRENCES. ⁶

P. 2494 bis

Nous avons repris nos conférences et j'en attends les plus grands fruits : j'espère qu'elles contribueront puissamment à ranimer en nous l'esprit religieux qui, comme nous en sommes tous convenus, s'affaiblissent insensiblement et aurait fini par s'éteindre, si nous n'avions rien fait pour lui donner une nouvelle force et une nouvelle vie ; mais le succès des

¹ Mt., 26, 39.

² 1 Ch., 29, 17.

³ Jn., 6, 60.

⁴ Ps., 16, 5.

⁵ Ps., 16, 7.

⁶ La règle prescrivait aux prêtres de Saint-Méen, comme moyen de formation, de donner à tour de rôle des conférences à leurs confrères sur des questions de théologie ou de spiritualité.

conférences dépend de deux choses : de la manière dont on les fera, et des dispositions avec lesquelles on y assistera.

J'ai peu de choses à dire sur la manière de les faire ; cependant il est bon d'observer que plus elles sont simples, meilleures elles seront ; il ne s'agit pas de prêcher, mais de se communiquer les uns aux autres, avec le même abandon que si l'on causait en famille, les réflexions que nous croirons les plus propres à nous édifier mutuellement et à nous rendre la pratique de nos devoirs plus facile et plus douce ; nous devons les préparer, non dans les livres, mais au pied de l'autel, dans l'oraison, et en cherchant à nous pénétrer profondément nous-mêmes des vérités qui en seront le sujet ; il faut peu nous inquiéter de savoir si nos expressions sont élégantes, si nos phrases sont régulièrement construites : notre but n'est pas de flatter l'oreille, mais d'aller au cœur, de l'éclairer et de le nourrir. Or, nous n'y parviendrons qu'autant que notre langage sera dépouillé de vains ornements, qu'autant qu'il sera humble, *non in persuasibilibus humanae*

P. 2495

*sapientiae verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis*¹

Une chose que je ne saurais trop recommander à ceux qui seront chargés de nous donner successivement ce pieux exercice, c'est après avoir bien prié le bon Dieu, et s'être unis à lui, avec un grand désir d'entrer dans sa lumière, de commencer toujours par s'adresser de bonne foi à eux-mêmes, les exhortations qu'ils adresseront ensuite aux autres. Ainsi, le sujet de la conférence est, je suppose, la charité fraternelle : n'ayez nullement en vue, les fautes contre cette vertu, qui peuvent échapper de temps en temps à quelques-uns de vos frères ; ne songez qu'aux vôtres propres, pour vous en humilier, pour les détester, pour prendre une résolution sincère, efficace de vous corriger ; alors vous parlerez librement, sans aucune gêne, avec une persuasion intime que chacun partagera, car hélas ! nous avons tous, plus ou moins, les mêmes faiblesses et les mêmes misères.

Quant aux dispositions qu'il faut apporter aux conférences, voici ce que je pense là-dessus.

1mt. La disposition la plus essentielle est de vouloir réellement travailler à devenir moins imparfait ; celui qui se trouverait bien comme il est, qui n'aurait pas à cœur d'avancer dans les voies de Dieu, ne retirerait aucun fruit de nos pieux entretiens ; mais aussi, celui-là ne serait pas un religieux : il serait au-dessous des simples fidèles que nous voyons tous les jours se

P. 2496

reprocher si vivement de légères imperfections, et qui saisissent avec tant d'empressement, et je dirais presque d'avidité, tous les secours qui leur sont offerts pour devenir meilleurs chrétiens.

2mt. La seconde disposition est de ne pas s'imaginer que celui qui parle a l'intention secrète de nous reprendre, de nous mortifier et de nous censurer publiquement. Si donc il lui échappait quelques mots dont l'application personnelle pourrait blesser notre amour-propre, bien loin de nous en désobliger et de nous en irriter, il faudrait nous en réjouir devant Dieu, qui l'aurait permis ainsi dans des vues de miséricorde sur notre âme, et ne jamais à cette occasion attribuer à nos frères un dessein de malignité.

3mt. Lorsqu'on se reconnaît dans ce qui vient d'être dit, il faut, si je puis m'exprimer de la sorte, enfoncer soi-même le plus avant possible dans son âme le trait dont on a été heureusement frappé, et le retourner dans la plaie salutaire qu'il a faite, afin d'agrandir cette plaie qui sera pour nous une cause de guérison, si nous n'avons pas l'imprudence de la fermer

¹ 1 Co., 2, 4.

SERMONS

trop tôt. Je n'ai pas besoin d'expliquer davantage ma pensée ; vous savez aussi bien que moi que c'est là ce que nous recommandons souvent à ceux à qui nous annonçons la divine parole ; et l'expérience, en effet, nous apprend qu'il n'y a à profiter de nos prédications que ceux qui, quand ils en sont touchés, s'efforcent de rendre plus vive encore

P. 2496 bis

et de prolonger, autant qu'il dépend d'eux, la première impression qu'ils ont reçue.

Après la conférence, aimons donc à nous la rappeler, à la méditer ; et appliquons-nous à mettre en pratique ce que nous avons entendu : soyons persuadés qu'une grâce toute particulière est attachée à ce genre d'exercice, dans lesquels des frères ouvrent leur cœur devant leurs frères, avec une simplicité et une candeur d'enfant ; ne pas correspondre à une grâce si excellente ; y résister ou ne pas en sentir le prix, se permettre la plus légère critique sur ce qui ... [*Inachevé*].

582

CONFÉRENCE SUR L'AMOUR QUE NOUS DEVONS AVOIR POUR L'ÉGLISE.¹ (Aux Prêtres de St-Méen)

P. 2497

Pendant la retraite, je vous ai fait connaître le but que nous nous étions proposé en établissant la congrégation. Notre intention, vous ai-je dit, est de servir l'Église, non dans un seul diocèse, mais dans tous ceux où la divine Providence permettra que nous soyons appelés par la suite ; non en nous consacrant tous à la même œuvre, mais en embrassant, suivant les circonstances et nos moyens, toutes celles qui pourront contribuer davantage à la gloire de Dieu, à la sanctification des âmes et au triomphe de la vérité.

Vous le voyez, il n'y a point de plus haute et de plus sainte vocation que la nôtre, puisqu'il n'y en a point de plus étendue ; mais plus elle est élevée, plus elle est grande et plus aussi elle exige de nous de perfections et de vertus ; je vous rappellerai successivement dans diverses conférences, celles de ces vertus que nous devons posséder à un degré éminent et qui doivent former le caractère propre des prêtres de St-Méen ; aujourd'hui, nous parlerons de l'amour pour l'Église, car je le considère comme la première de nos obligations et pour ainsi dire comme le principe de toutes les autres.

Nous devons aimer l'Église comme nous aimons J.-C. dont elle est l'épouse et qui ne fait avec elle qu'un même corps et une même chair, c'est-à-dire

P. 2498

de tout notre cœur, de toute notre volonté et de toutes nos forces.

1^{mt}. De tout notre cœur, ressentir vivement ses maux, nous affliger de ses pertes, nous réjouir de ses victoires. Hélas ! parmi ses ministres, combien peu l'aiment ainsi ! Que le nombre est petit de ceux qui désirent d'un désir sincère et ardent la propagation de la foi, l'extinction des erreurs, la soumission des esprits superbes et indociles, le renouvellement de la piété, la conversion des peuples ! On est froid, indifférent sur tout cela, ou du moins, on n'y prend qu'un intérêt de curiosité ; que dis-je ? on s'occupe beaucoup plus d'un petit événement de famille, d'une discussion de paroisse, d'un bruit de ville, que du sort de la religion et de ses combats ; on ignore également et ce que ses ennemis font contre elle et ce qu'on pourrait faire pour la défendre, pour étendre son règne, hâter son triomphe, pour arrêter le cours des scandales qui la désolent ; on ne daigne pas même s'en informer, et souvent nous

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

avons vu avec une profonde douleur que les prêtres ont moins de zèle pour le bien et pour remédier au mal que les simples laïques.

Oh ! si on aimait l'Église, en serait-il ainsi ? non, sans doute. De même que l'on pense sans cesse à une personne véritablement chère, et qu'il ne lui arrive rien que l'on en soit affecté autant qu'elle-même, l'Église est l'objet de toutes les pensées, de tous les soins, de toutes

P. 2499

les sollicitudes de ceux qui l'aiment ; ils souffrent, quand elle souffre ; ils pleurent quand elle pleure ; ils se réjouissent quand elle se réjouit, parce qu'ils n'ont, si je puis m'exprimer de la sorte, qu'un cœur et une âme avec elle : *cor unum et anima una*¹.

Pour nous, aimons l'Église ! Si cet amour est aussi pur qu'il doit être vif, il nous préservera, pour le dire en passant, d'un défaut très commun parmi les ecclésiastiques, et dont les corps religieux ne sont pas toujours exempts ; je veux parler de cette misérable jalousie qui est la source de tant de mal, et qui empêche tant de bien.

On n'est content que de ce que l'on fait ; on n'approuve, on ne loue que ce qui est fait par le corps auquel on appartient ; on est chagrin du succès des autres, et quelquefois on s'égare jusqu'à y mettre des obstacles, parce qu'on considère comme des concurrents et des rivaux ceux en qui on ne devrait voir que des collaborateurs et des frères.

Ayons des pensées bien différentes ; ayons un cœur vraiment catholique ; que tous ceux qui comme nous travaillent à agrandir le patrimoine et le royaume de J.-C. nous soient toujours chers ; intéressons-nous à leurs œuvres et à leurs travaux autant qu'aux nôtres. Sachons-leur gré de tous les services qu'ils rendent à notre mère ; et s'ils sont assez heureux pour lui en rendre de plus grands que nous, loin de nous en attrister, bénissons-en le bon Dieu, et prions-le de multiplier au centuple ces ouvriers pleins de zèle ; demandons-lui comme Moïse,

P. 2500

d'envoyer ceux qu'il doit envoyer ; que ce soit nous, que ce soit d'autres, qu'importe pourvu que la vérité se répande, brille, éclaire tous les esprits, et que l'Église soit exaltée ? *mitte quos missurus es*².

Je dis en second lieu que nous devons aimer l'Église de toute notre volonté, c'est-à-dire qu'il faut que toutes nos actions soient rapportées à sa gloire, que nous n'ayons point d'autre volonté que celle-là, que rien au monde ne puisse nous en détourner, et que nous imitions J.C. le souverain prêtre qui, ayant aimé l'Église, s'est livré pour elle, nous dit saint Paul : *Christus dilexit ecclesiam et seipsum tradidit pro ea*³. Depuis le moment de son incarnation jusqu'à sa mort, il n'a agi, parlé, prié, souffert que pour elle ; et dans le ciel, il est encore son intercesseur, son médiateur et son Pontife.

Et nous aussi, ne songeons qu'à elle, ne voyons plus qu'elle sur la terre ; que tout le reste disparaisse à nos yeux ; dans nos conversations, dans nos prédications, dans nos études, ne nous proposons pas autre chose que de la glorifier autant qu'il dépendra de nous ; et si pour cela, nous avons quelques sacrifices à faire, n'hésitons jamais ; ressouvenons-nous alors de ce que J.-C. dit à son Père dès en entrant dans le monde, et de la prière qu'il lui fit dans le jardin des Oliviers, la veille du jour où il devait monter sur le Calvaire : voilà que je viens pour faire votre volonté : *ecce venio, Deus, ut faciam voluntatem tuam*⁴ ; - mon Père, que ce ne soit pas ma volonté qui s'accomplisse, mais la vôtre ;

¹ Ac., 4, 32.

² Ex., 4, 13.

³ Ep., 5, 25.

⁴ He., 10, 9.

SERMONS

P. 2501

*non sicut ego volo, sed sicut tu*¹ ; or, quelle était la volonté de son Père ? n'était-ce pas qu'il fût accablé de travaux, de persécutions, d'outrages, de douleurs, jusqu'à perdre la vie par le supplice infâme et cruel de la croix ? et pourquoi tant d'humiliations et de souffrances ? pour enfanter l'Église et la sanctifier, nous dit saint Paul : *ut sanctificaret eam*. Eh bien, si nous sommes aussi appelés à souffrir pour elle, que notre courage n'en soit pas ébranlé ; ne nous troublons pas ; mais disons alors avec une grande joie : je suis venu dans la congrégation pour rendre témoignage à la vérité et pour servir l'Église qui en est la colonne vivante, aux dépens de tout, aux dépens de ma santé et de mon repos, aux dépens de ma vie même ; je n'ai plus d'autre désir et d'autre volonté : *ego in hoc natus sum et ad hoc venio ut testimonium perhibeam veritati*². Telles doivent être nos résolutions, et il est essentiel de les renouveler souvent, afin de nous y affermir de plus en plus, car il faut nous attendre à ce que notre amour pour l'Église et pour la vérité soit la mesure de la haine que nous porteront les ennemis de l'une et de l'autre.

Enfin, nous devons aimer l'Église de toutes nos forces ; les lui consacrer toutes, n'avoir rien à nous qui ne soit à elle, ne refuser aucun travail si pénible qu'il puisse être, quand il s'agira de lui être utile. «*Celui qui aime court, vole*, nous dit le pieux auteur de l'Imitation ; *il est dans la joie, rien ne lui pèse, rien ne lui coûte, rien ne l'arrête ; jamais il ne prétexte l'impossibilité ; et, à cause*

P. 2502

de cela, il peut tout et il accomplit beaucoup de choses qui fatiguent et qui épuisent vainement celui qui n'aime point. »

Oh ! combien nos forces étant réunies ne s'accroîtront-elles pas ? déjà nous l'avons éprouvé ; mais nous l'éprouverons encore bien mieux par la suite, pourvu que chacun soit dans la disposition de ne jamais écouter ses répugnances, de ne jamais dire : *ceci m'ennuie, cela me gêne*, quand il sera chargé de quelque emploi ; mais qu'il s'y dévoue tout entier avec amour, n'y eût-il aucun attrait naturel et n'y trouvât-il aucune consolation humaine ; cette seule pensée, je travaille pour l'Église, doit le soutenir au milieu des plus rudes épreuves et prévenir toute espèce de relâchement, de dégoût et de négligence.

Commencez dès à présent à mettre en pratique ce que je viens de dire ; aimez l'Église de tout votre cœur, et ses besoins vous étant toujours présents, vous prierez pour elle et vous aurez du moins le désir de contribuer par la suite au bien que la congrégation doit faire ; aimez l'Église de toute votre volonté, et vous serez prêts d'avance à tout sacrifier pour elle, et vous ne refuserez pas de faire dès aujourd'hui les légers sacrifices qu'elle vous demande ; aimez l'Église de toutes vos forces, et vous travaillerez avec constance et avec un grand zèle à acquérir, pendant l'année de votre Noviciat, les connaissances et les vertus qui vous

P. 2503

sont nécessaires pour remplir la vocation spéciale que vous avez reçue de Dieu.

¹ Mt., 26, 39.

² Jn., 18, 37.

583

**AUX MISSIONNAIRES DE ST-MÉEN,
SUR QUELQUES POINTS DE LA RÈGLE.**

P. 2504

J'ai voulu vous réunir aujourd'hui pour vous faire, en peu de mots, quelques observations importantes, (quoiqu'elles soient toutes de détails), sur divers objets dont on n'a pu vous parler dans la retraite.

Une congrégation naissante est nécessairement imparfaite, et elle ne peut cesser de l'être qu'avec le temps et par degrés ; mais cette imperfection n'a rien qui doive surprendre, ni rien qui doive effrayer, pourvu qu'il y ait dans cette société encore au berceau un principe d'accroissement et de perfectionnement ; pourvu que les supérieurs soient attentifs à remarquer les moindres défauts qui peuvent exister, soit dans les établissements, soit dans les personnes qu'ils sont chargés de conduire ; pourvu enfin que chacun reçoive avec humilité et avec docilité les réprimandes qu'ils font et les conseils qu'ils donnent.

Voici donc, M.E., les points particuliers sur lesquels je crois devoir fixer en ce moment votre attention.

Et d'abord, on ne s'applique pas généralement assez parmi vous à garder les règles de la politesse et de la bienséance. Ce n'est pas sans doute que nous devons jamais prendre le ton léger et les manières des hommes du monde ; mais cependant, comme nous sommes destinés à vivre au milieu d'eux, pour les éclairer et les sanctifier, il est indispensable, pour opérer quelque bien, que nous évitions soigneusement tout ce qui choque et tout ce qui

P. 2505

blesse les gens d'un rang un peu élevé. Comment les familles nous confieraient-elles l'éducation de leurs enfants, si elles pouvaient craindre avec raison que ces enfants ne reçussent pas de nous des exemples en même temps que des leçons de cette urbanité dont elles sont elles-mêmes des modèles, et à laquelle elles attachent le plus grand prix, parce que ce n'est pas seulement une qualité tout extérieure, mais parce qu'elle suppose ou qu'elle contribue à donner une certaine délicatesse dans les sentiments et les pensées, qui rend un homme supérieur à un autre, eussent-ils d'ailleurs les mêmes talents, le même mérite ? Comment, dans l'exercice du saint ministère, obtiendrez-vous le respect, gagnerez-vous la confiance, si vous n'avez rien d'aimable dans votre langage, et si vous repoussez tout le monde par des formes ridicules, ou par quelque chose de dur et de grossier ?

Je vous recommande donc instamment de bannir de vos conversations les expressions basses, les plaisanteries triviales, qui peuvent amuser des paysans et exciter leur gros rire, mais qui rebutteraient tout homme qui sait ce que c'est que de bien dire et de bien vivre. Évitez aussi ces équivoques de mots qui sont sans intérêt pour l'esprit, à moins que ce ne soit pour les esprits déjà presque hébétés, ou qui ont de la disposition à le devenir ; ces entretiens frivoles où l'on ne parle jamais que de choses insignifiantes, indignes d'attention et pleins d'ennui ; en un mot faites en sorte que vos conversations

P. 2506

soient pour vous un moyen de plus d'instruction et d'édification. Je n'entends pas que l'on tombe dans un autre excès, que l'on s'imagine qu'il y ait du mal à se livrer à une douce gaieté, et qu'il ne soit plus permis d'ouvrir la bouche que pour faire des dissertations ou des sermons, mais il y a en ceci, comme en toutes choses, un juste milieu d'où il faut tâcher de ne pas sortir, et c'est à M. M. les supérieurs qu'il appartient de vous donner journellement et plus en détail, les avis dont vous pouvez avoir besoin à cet égard.

Plusieurs jeux qui étaient permis l'année dernière, ne le seront plus à l'avenir, parce que l'expérience en a montré les inconvénients et l'abus ; cependant ne vous inquiétez pas trop

SERMONS

de cette réforme ; vos chères quilles et les boules sont respectées et maintenues dans tous leurs droits ; mais on avait jusqu'ici toléré d'autres jeux que nous supprimerons, parce qu'ils sont trop bruyants, parce qu'ils dissipent trop et qu'ils établissent entre vous un genre de familiarité qui peut tout au plus convenir à des écoliers, mais qui ne convient point à des religieux ; ils ne sont en usage dans aucune communauté ; et l'on concevrait difficilement pourquoi nous ferions ce qui ne se fait nulle part. Si on vous voyait, par exemple, dans les récréations d'hiver, passer le temps à vous pousser, à vous renverser et à vous traîner par terre avec des grands cris, je doute qu'on en fût édifié.

P. 2507

Venons à un autre objet ; vous avez tous beaucoup d'ardeur pour l'étude, et il en est à peine deux auxquels je pourrais faire des reproches de négligence et de paresse ; mais il y en a un plus grand nombre qui n'étudient point en religieux ; ils dévorent les livres avec une faim toute charnelle, si je puis m'exprimer ainsi. C'est plutôt leur curiosité qu'ils veulent satisfaire que l'utilité du prochain et la gloire de Dieu qu'ils ont en vue ; ils quittent une étude ou la reprennent selon leurs goûts, ou pour parler plus exactement, suivant leurs caprices, comme si le travail ne devait pas être, quelquefois du moins, une pénitence, comme si on ne devait pas pratiquer l'obéissance sur ce point, aussi bien que sur tous les autres !

J'ajouterai une observation pour M. M. les professeurs de St-M. Ils m'ont plusieurs fois témoigné le regret d'être trop abandonnés à eux-mêmes pour leurs études particulières ; je voulais depuis longtemps remédier à cela ; mais jusqu'à ce moment, cela m'avait été impossible ; enfin, cette année nous allons mettre, M.E., plus d'ordre et d'ensemble dans vos travaux ; j'ai déchargé M.F. (de sa classe), afin que, de temps en temps, il puisse aller dans les vôtres pour vous aider de ses conseils, et ainsi pour vous indiquer jour après jour, en quelque sorte, ce qu'il y a de mieux à faire, soit pour hâter les progrès de vos élèves, soit pour vous instruire de plus en plus vous-mêmes. Ce sera pour chacun de vous un grand avantage, et j'espère que vous

P. 2508

en sentirez tout le prix. Je ne saurais supposer (à Dieu ne plaise !) que votre amour-propre vous rende pénible cette espèce de direction. En vous faisant religieux, vous avez renoncé sans doute à toutes ces misères d'orgueil, à toutes ces tristes idées d'indépendance des régents ordinaires de collège, qui prétendent être Rois absolus dans leurs classes, et qui, à cause de cela même, gouvernent si mal leur petit royaume ; vous serez contents de n'être plus que de simples ministres responsables, et vous vous réjouirez dans le Seigneur d'avoir à rendre compte de vos travaux à l'un de vos confrères, et d'en régler avec lui, au moins une fois par semaine, l'humble budget. Mais si nous nous occupons avec tant de soin de votre avancement dans les sciences humaines, ne ferons-nous pas aussi de nouveaux efforts pour votre avancement dans les voies de la perfection chrétienne et religieuse ? *« Ah ! quand j'aurais toute la science du monde, disait le pieux auteur de l'Imitation, si je n'ai pas la charité, à quoi me servira-t-il devant Dieu... »*

584

SUR L'HUMILITÉ.¹

P. 2508 bis

La très sainte Vierge a dit en parlant d'elle-même : *respexit humilitatem ancillæ suæ et fecit mihi magna qui potens est*² ; si donc nous voulons que le Seigneur fasse en nous et par nous de grandes choses, il faut qu'il voie au fond de notre cœur une véritable et sincère humilité. Sans cela nous ne serions point propres à ses desseins, et il nous repousserait avec mépris : *dispersit superbos mente cordis sui*.

Aucun de nous ne doute de la vérité de cette maxime ; et quand il ne s'agit que de parler de la nécessité, de l'excellence, du prix de l'humilité, il n'y a personne qui ne la loue et ne la célèbre bien volontiers.

Quand il ne s'agit encore que d'en faire certains actes extérieurs, on y consent facilement, et quelquefois même avec joie ; ainsi le pharisien se mettait à genoux et se prosternait sur le pavé du temple tout aussi bien que le pauvre publicain, mais avec des sentiments tout opposés.

Qu'est-ce donc qui aime et qui pratique vraiment l'humilité ? Quels caractères doit avoir la nôtre ? C'est ce que nous allons examiner.

L'humilité est de toutes les vertus la plus nécessaire, mais aussi la plus difficile à acquérir et à conserver, et malheureusement la plus rare dans le sein même de la religion et parmi ses ministres.

I. - Elle est la plus nécessaire, puisqu'elle est le fondement de toutes les autres vertus, et que l'on ne peut sans elle avoir aucun trait de ressemblance avec J.-C., dont la naissance, la vie et la mort n'ont été, pour ainsi dire, qu'un grand acte d'humilité : *humiliavit semet ipsum*³.

P. 2509

Aussi veut-il que nous apprenions de lui, avant toute chose, à être doux et humble de cœur : *discite a me quia mitis sum et humilis corde*⁴. Comprenons-le donc enfin ; profitons mieux que nous ne l'avons fait jusqu'ici des divines leçons de celui qui est tout ensemble notre maître et notre modèle, et qui nous donne tout à la fois le précepte et l'exemple ; mettons-nous souvent au pied de la croix pour recevoir ces leçons vivantes et pour les méditer ; travaillons sans cesse à briser l'orgueil au fond de notre cœur ; et pour nous animer dans cette espèce de combat, rappelons-nous que l'orgueil est le plus grand obstacle à notre salut ; il est le principe et la source de toutes nos erreurs, de tous nos vices, de tous nos péchés, de toutes nos inquiétudes, tandis que la justice et la paix sont les fruits d'une humilité sincère.

Mais si l'humilité est nécessaire à tous les chrétiens, combien ne l'est-elle pas à des religieux ? Pourrions-nous en douter ? Le monde même le comprend, car rien ne le choquerait et ne le scandaliserait davantage que de nous trouver vains, superbes, attachés à notre propre sens, avides de louanges, hautains, jaloux, ambitieux ; nous ne pouvons faire aucun bien au milieu de lui qu'autant que nous (nous) montrerons constamment détachés de nous-mêmes comme de tout le reste. Ne nous y trompons pas, ce ne sont ni nos talents, ni notre éloquence qui nous attireront cette confiance d'estime que la conscience même des méchants accorde toujours aux véritables disciples de J.-C., fidèles imitateurs de ses vertus ; c'est en nous humiliant, en menant une vie cachée, en nous abaissant que nous l'obtiendrons.

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Lc., 48-49.

³ Ph., 2, 8.

⁴ Mt., 11, 29.

SERMONS

P. 2510

Tout le succès de nos travaux dépend donc des progrès que nous aurons fait dans l'humilité et le mépris de nous-mêmes ; et je ne crains point de dire qu'il vaut mieux pour nous et pour l'Église que nous soyons humbles, avec un esprit et des lumières bornées, que de posséder des trésors de science et des talents supérieurs qui nous inspireraient des sentiments présomptueux.

II. - Mais que l'humilité de cœur est rare et qu'il en coûte pour l'acquérir ! L'orgueil semble indestructible ; il a pénétré jusque dans nos entrailles et dans la moelle de nos os ; quelquefois nous croyons l'avoir abattu et entièrement détruit, et l'instant d'après, nous nous apercevons qu'il est tout aussi vif ; il a changé de formes, voilà tout. Il s'est déguisé en s'appliquant à des objets spirituels ; il ne se repaît plus de grossières flatteries, mais il se nourrit de vertus et quelquefois de la gloire même de l'humilité. Oh ! que de misères ! et, avec un peu plus de raison, de foi et d'intelligence, que de motifs n'aurions-nous pas de gémir, de nous abaisser à nos propres yeux, et de mettre notre front dans la poussière dont nous avons été formés !

III. - Quand nous y pensons devant Dieu, nous nous effrayons, il est vrai, de cette espèce de folie qui nous porte continuellement, comme malgré nous, à nous en enorgueillir de tout, à présumer de nos forces, et à nous attribuer le bien dont la grâce est l'unique principe ; mais l'aveu de notre faiblesse et de nos torts n'est pas encore l'humilité, et trop souvent nous le confondons avec elle, de sorte que nous n'avons qu'une humilité apparente, tout extérieure, toute en paroles. Oh ! que l'orgueil a de ruses ! Que de pièges nous sont tendus ! et qu'il est aisé de se laisser prendre !

P. 2511

IV. - Où sont donc les hommes véritablement humbles ? Possède-t-on l'humilité parce qu'on connaît son néant, parce que l'on avoue que l'on est une frêle et abjecte créature ? Non, les philosophes l'ont reconnu et se sont glorifiés de cette connaissance même. Voyez, dans Pline, par exemple, jeté nu à sa naissance sur une terre nue. Suffit-il de ne jamais se vanter, de ne point rechercher les éloges, de ne parler de soi qu'avec modestie, ou même de rabaisser les heureuses qualités qui sont en nous ? Non, ce langage est bon lorsqu'il est sincère ; mais l'humilité est quelque chose de plus élevé et de plus intime. En quoi donc consiste-t-elle ? Quelle idée nous en former ? Elle ne dépend pas d'une action ou d'une autre, mais de la pure charité qui nous dépouille entièrement de nous-mêmes et nous revêt de J.-C. Ainsi, voulez-vous savoir quels sont dans une communauté les hommes véritablement humbles ? Ce sont ceux qui, toujours et à toute heure, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, renoncent sans peine à leur volonté pour accomplir celle de Dieu, qui, souples, dociles, se défiant des vues de leur esprit, se laissent placer, conduire et pour ainsi dire manier, avec une simplicité d'enfant ; ce sont ceux qui aiment à n'être rien, à n'être compté pour rien ; qui souhaitent de bonne foi être les plus méprisés, les plus négligés, les plus oubliés, les plus dépendants de tout le monde, les plus souvent employés aux fonctions qui ont le moins d'éclat, ou qui ont pour eux moins d'attraits ; qui ne se blessent jamais quand on les critique ou quand on les reprend, et qui, lorsqu'on les avertit de leurs défauts, fût-ce même avec une sorte

P. 2512

de dureté, et avec une sévérité excessive, s'en réjouissent, non comme d'un sacrifice méritoire, par amour de la vérité, remarquez bien ceci, et par le sentiment de leur indignité profonde.

Voilà, en peu de mots, les caractères de l'humilité et les signes auxquels on peut les reconnaître ; si nous ne l'avons pas encore, ne nous désespérons pas pour cela, car si nous nous en affligions jusqu'au trouble, ce trouble viendrait d'un orgueil secret, irrité de ne pouvoir arriver tout d'un coup à la perfection, pour en jouir, s'y complaire et s'y admirer en

quelque sorte. Mais demandons à Dieu qu'il nous donne de nouvelles grâces, afin que nous fassions de nouveaux efforts, pour avancer chaque jour avec une paisible ardeur dans les voies d'une si belle vertu ; prions-le de remplir tout notre cœur de son amour, afin qu'il n'y reste plus de place pour l'amour-propre ; et alors, enflammés d'un saint zèle, nous nous dirons ce que se disait à lui-même le pieux auteur de l'Imitation : *filis du néant, fais-toi si petit, et mets-toi si bas, que tout le monde puisse marcher sur toi et te fouler aux pieds comme la boue des places publiques : homo inanis, ita subjectum et parvulum te exhibe, ut omnes super te ambulare possint, et sicut lutum platearum, conculcare*¹. Et alors nous posséderons réellement l'humilité, cette vertu qui fait les saints et qui les élève jusqu'à Dieu, en paraissant les abaisser au-dessous des derniers des hommes.

585

**SUR L'HUMILITÉ
ET SUR LA SÉPARATION DU MONDE.**

P. 2514

À la fin de chacune de nos retraites annuelles, j'ai coutume de vous faire quelques observations sur l'état spirituel de la congrégation et de vous donner sur ce sujet quelques avis ; il m'est doux de pouvoir à la fin de cette retraite-ci me féliciter avec vous, dans le Seigneur, de ce qu'il y a eu parmi nous plus d'union, plus de véritable charité, un meilleur esprit et un désir plus sincère d'acquérir les vertus propres au saint état que nous avons embrassé ; cependant je dois moins vous parler de nos progrès et de ce que nous avons gagné que de ce qui nous manque encore, afin que chacun mette un nouveau zèle à avancer dans les voies de la perfection : *qui justus est justificetur adhuc*².

J'ai eu plusieurs fois le regret de remarquer dans le cours de l'année :

1^{mt}. que l'humilité n'était pas mise en pratique comme elle devrait l'être, et que notre éloignement et notre séparation du monde n'étaient pas aussi absolus qu'il convient à des religieux ; je m'arrête à ces deux points, parce qu'ils sont les plus importants.

Et d'abord pour l'humilité. Oh ! que nous sommes loin de la posséder et de la pratiquer comme l'ont fait avant nous tant de saints religieux que nous devrions cependant prendre pour modèles ! Ce n'est pas que nous n'ayons une grande estime pour cette vertu, que nous n'en fassions volontiers l'éloge, mais quels sont ceux qui, dans la réalité, ont d'humbles et basses pensées d'eux-mêmes, qui ne s'enflent point d'une louange vaine, qui sont insensibles à la critique et au blâme, qui ne sont point jaloux de l'estime des autres, qui ne sont point

P. 2515

attachés à leur propre sens, qui n'aspirent point à s'élever, qui ne se complaisent point dans leurs succès, qui cherchent à se cacher, à se faire oublier, qui aiment à être repris, qui trouvent dans les contradictions une douceur toute céleste, et dans les humiliations de saintes délices ?

Hélas ! je le demande une seconde fois, où sont ceux qui pensent ainsi, et qui n'ont à se faire aucun reproche sur ce point ? N'arrive-t-il pas au contraire trop souvent que par un secret mouvement d'orgueil dont on ne se rend pas compte, on se livre à la plainte et au murmure, sinon au dehors, du moins en soi-même, quand la volonté des Supérieurs n'est pas conforme à la nôtre, quand ils exigent de nous le plus léger sacrifice, ou qu'ils nous adressent quelques paroles sévères en apparence ?

N'arrive-t-il pas que lorsqu'un de nos frères, a envers nous quelques procédés peu charitables ou qu'il lui échappe peut-être à son insu un mot qui blesse notre amour-propre,

¹ Imit., III, 13, 3.

² Ap., 22, 11.

SERMONS

nous en sommes troublés, que nous nous en occupons péniblement pendant des jours entiers, et qu'enfin nous avons une répugnance extrême à souffrir en silence et à pardonner pleinement la moindre chose ? N'arrive-t-il pas qu'après avoir renoncé et à tous les biens et à tous les honneurs du monde, nous tenons à être riches de considération dans notre société, à y être placés avec distinction, à y jouir d'une réputation de talents et de science ? Oh ! que de misères ! qui pourrait les raconter ? Il en est une autre cependant dont il est nécessaire que je vous dise quelques mots ; c'est la vanité du savoir, c'est ce désir immodéré d'apprendre, non pour

P. 2516

travailler avec plus de succès à la gloire de Dieu, mais pour se glorifier soi-même d'avoir appris. Sans doute, nous nous sommes proposés en établissant la Congrégation de former des prêtres plus instruits, et par conséquent plus capables de rendre des services à l'Église ; mais il faut bien comprendre qu'en ceci, comme en tout le reste, nous devons avoir pour premier but, pour but principal, de nous sanctifier ; or la science enfle, comme nous en avertit l'apôtre, et trop souvent elle est un obstacle au salut, parce qu'elle dessèche la piété. Ce serait donc une illusion et une erreur bien déplorable, que de nous consumer dans des veilles stériles, dans un vain labeur, pour ramasser comme des avarés, des trésors auxquels nous craindrions en quelque sorte de toucher, que de nous amuser à orner notre esprit comme les païens ornaient leurs idoles, pour nous complaire dans la parure dont nous l'aurions revêtu. Quelle pitié ! Tout cela c'est de l'orgueil, et un orgueil d'autant plus dangereux que nous nous en défions moins ; il nous trompe quelquefois avec une facilité et d'une manière bien étrange ! et cela vient de ce que nous n'avons pas assez de crainte d'être trompés, de ce que nous ne nous imaginons pas que nous puissions être si grossièrement dupes de notre présomption, tandis qu'au contraire nous sommes exposés plus que personne à nous égarer si nous prétendons

P. 2517 - P. 2518

nous juger nous-mêmes, parce que notre vocation spéciale est d'être jugés et dirigés par autrui : or, sortir ainsi des voies de la Providence, c'est se perdre infailliblement.

Je viens au 2d point sur lequel il me semble nécessaire de fixer votre attention d'une manière particulière pendant la retraite, je veux dire l'éloignement et la séparation du monde ; cette séparation entière, complète, sans retour, est le caractère propre de la vie religieuse, si bien que sans cela elle ne se conçoit même plus, du moins dans sa perfection. N'est-ce pas en effet ainsi que vous l'avez entendu, lorsque vous avez conçu le désir de vous faire religieux ? N'avez-vous pas compris qu'il s'agissait de quitter votre père et la maison de votre père, de rompre tous les liens qui vous attachaient encore aux objets créés quels qu'ils fussent, pour vous donner à Dieu sans partage, et sans qu'il vous fût jamais permis de tourner la tête avec quelque affection vers ce monde auquel vous aviez dit un dernier adieu ? Et cependant, quand arrive l'époque des vacances, on semble oublier entièrement qu'on n'est plus du monde, qu'on est mort au monde, et on éprouve je ne sais quel triste besoin d'y rentrer. Passer deux ans, trois, quatre ans, sans revoir ses anciennes connaissances, sa famille, ses amis, c'est une chose qui paraît si difficile qu'on a infiniment de peine à s'y résigner ; au lieu de craindre et d'éviter ces voyages où l'on trouve tant d'occasions de se livrer à la dissipation, et d'où il est si rare que l'on revienne avec une conscience qui ne soit pas blessée, on est impatient de les entreprendre,

P. 2519

et sous les plus légers prétextes, on se persuade qu'ils sont indispensables. - Ceci est un désordre ; ce sont là des idées et des habitudes d'écolier. Un religieux, au contraire, voudrait ne jamais s'ouvrir les portes de sa solitude ; il cherche toujours plutôt à réduire ses rapports

avec les hommes qu'à les multiplier et à les étendre. Persuadé que les consolations extérieures sont le plus grand obstacle à la consolation que Dieu donne intérieurement, et que pour s'unir à Dieu, il faut mourir à tous les désirs de la terre, il évite autant que possible le commerce des hommes et surtout le commerce de ses parents, docile à cette parole du Sauveur : *Si vous ne haïssez votre père, votre mère, vos frères et vos sœurs, vous n'êtes pas digne de moi*, c'est-à-dire vous n'êtes pas digne de la haute vocation que vous avez reçue.

Aussi dans aucune communauté religieuse ne voit-on accorder que très difficilement des permissions de voyage ; il faut pour cela des raisons très fortes, et les supérieurs ne s'y rendent jamais qu'à regret. Je m'arrête, car de plus longs développements ne sont pas sans doute nécessaires pour vous...

586

PREMIERS VŒUX DES PRÊTRES DE ST-MÉEN.

(8 septembre 1827)

P. 2520

Il est donc arrivé ce moment marqué de toute éternité dans les décrets de Dieu, où six pauvres prêtres qui n'y pensaient pas il y a 18 mois, et qui, pour la plupart, se connaissaient à peine, devaient en prononçant le même vœu, au pied du même autel, fonder une congrégation nouvelle, et devenir comme les premières pierres d'un si vaste édifice ! Avec quelle douceur et quelle force la divine Providence n'a-t-elle pas préparé et conduit les événements divers qui ont amené leur réunion ! De quels moyens merveilleux ne s'est-elle pas servie pour l'accomplissement de ses desseins sur eux ! et qui de nous ne s'écrie avec le prophète : *a Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris*¹ ? Pour moi, quand je viens à y réfléchir, mon âme est ravie d'étonnement, inondée de joie, et mon admiration n'a d'autre expression que le silence. Oh ! quel beau jour ! il me semble que les anges et les saints que nous avons choisis pour patrons, et surtout la bienheureuse Vierge Marie s'en réjouissent dans le ciel : quel beau jour pour l'Église au service de laquelle, il est vrai, nous étions déjà consacrés, mais que pourtant nous n'avions jamais servie avec cette plénitude de dévouement, avec cette pureté de zèle, avec ce parfait et entier détachement de nous-mêmes qui aujourd'hui, plus que dans aucun autre temps, est nécessaire pour combattre ses ennemis et sauver ses enfants ! Quel beau jour pour nous ! Aussi longtemps qu'il plaira au bon Dieu

P. 2521

de nous laisser sur la terre, nous devons le célébrer par des cantiques de reconnaissance, comme les enfants d'Israël célébraient leur délivrance de la captivité d'Égypte, et répéter ces paroles du Psalmiste : *dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis*². Oui, nous allons secouer, briser les derniers liens qui nous attachaient au monde, à ce monde de péché que Jésus-Christ a maudit, et qui, hélas ! à notre insu exerçait sur nous par ses maximes, par ses usages, par ses critiques ou ses louanges, un sacrilège pouvoir. Oh ! de quelle dure et honteuse servitude nous allons être affranchis ! Quelle grâce ! Quel bonheur ! nous appartiendrons désormais à Dieu sans partage, et Dieu se donnera à nous sans réserve : nous serons pauvres des biens de la terre, mais tous les trésors du ciel seront à nous ; nous serons obéissants, mais c'est en renonçant à notre propre volonté que nous deviendrons vraiment libres : *hæc dies quam fecit Dominus exultemus et lætemur in ea*³.

¹ Mt., 21, 42.

² Ps., 116, 16-17.

³ Ps., 118, 24.

SERMONS

Réjouissons-nous donc encore une fois ! après le jour de notre baptême, voici je le répète le plus beau jour de notre vie. Pour moi, par un rapprochement singulier, il se trouve qu'il y a aujourd'hui 47 ans que je reçus ce sacrement auguste et que je fis, par conséquent, mes premiers vœux ; eh bien, celui que je vais faire aujourd'hui n'en est que le renouvellement : oh ! c'est d'un grand cœur que je le prononcerai et j'espère, avec la grâce de mon Dieu, que je garderai jusqu'à la mort, un si saint et si doux engagement : Ô Marie, ô ma mère, vous, je puis le dire que j'ai toujours aimée et que jamais je n'ai invoquée en vain, permettez que je remette pour ainsi dire entre vos mains ce vœu par lequel je m'engage à imiter l'obéissance de votre divin fils : présentez-le-lui, afin que lui étant offert par vous, il daigne l'agréer et répandre sur votre pauvre enfant les grâces dont il a besoin pour l'accomplir fidèlement.

587

À SAINT-MÉEN, À L'OCCASION DES PREMIERS VŒUX DES MISSIONNAIRES

P. 2522

Il est donc enfin arrivé ce moment marqué de toute éternité dans les décrets de Dieu, où sept pauvres prêtres qui n'y pensaient pas dix-huit mois avant et qui pour la plupart se connaissaient à peine, devaient en prononçant le même vœu aux pieds du même autel, fonder une congrégation nouvelle et devenir comme les premières pierres de ce vaste édifice ! De quels moyens merveilleux la divine Providence ne s'est-elle pas servie pour l'accomplissement de ses desseins sur nous ? et ne devons-nous pas nous écrier avec le prophète : *a Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris*¹ ? Pour moi, quand je viens à réfléchir, mon âme est ravie d'étonnement, inondée de joie, et mon admiration n'a d'autre expression que le silence. Oh ! quel beau jour ! quel beau jour pour l'Église au service de laquelle, il est vrai, nous étions déjà consacrés, mais que pourtant nous n'avions jamais servie avec cette plénitude de dévouement, avec cette pureté de zèle, avec ce parfait et entier détachement de nous-mêmes qui, aujourd'hui plus que dans aucun autre temps, est nécessaire pour combattre ses ennemis et sauver ses enfants. Quel beau jour pour nous ! Aussi longtemps qu'il plaira au bon Dieu de nous laisser sur la terre, nous devons le (fêter) ! Nous allons secouer, briser, les derniers liens qui nous attachaient

P. 2523

au monde, à ce monde de péché que J.-C. a maudit, et qui à notre insu exerçait encore sur nous par ses maximes, par ses usages, par ses critiques ou par ses louanges une funeste autorité. Oh ! de quelle dure et honteuse servitude nous allons être affranchis ! Quelle grâce ! quel bonheur ! nous appartiendrons désormais à Dieu sans partage et Dieu se donnera à nous sans réserve ; nous serons pauvres, mais tous les trésors du ciel seront à nous ; nous serons obéissants, mais c'est en renonçant à notre pauvre volonté que nous deviendrons vraiment libres ; *hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea*².

Oh ! pour moi, c'est avec une grande et vive joie que je vais prendre ces doux et saints engagements ; si dans les premières années de mon redoutable ministère j'en ai si mal rempli les devoirs, si jusqu'ici je n'ai pas même été un demi-prêtre, je veux maintenant m'efforcer de devenir moins indigne de la haute dignité du sacerdoce. Oui, si j'ai mal commencé, je veux bien finir. Daigne le Seigneur accepter le faible et tardif hommage que je vais lui offrir ; c'est de bon cœur que je vous le présente, ô mon Dieu.

1 Mt., 21, 42.

2 Ps., 118, 24.

(Au verso du feuillet est écrit le fragment suivant) :

Le siècle de Louis XIII, l'Église se trouva dans une position semblable, les prêtres se présentèrent en foule pour consoler leur mère ; on vit se former

P. 2524

tout à la fois une foule de Congrégations diverses bien plus sévères dans leurs règles que ne l'est la nôtre ; et aujourd'hui, on ne voit rien de cela. Quel rapprochement ! et ne prouve-t-il pas jusqu'à quel point l'esprit sacerdotal, c'est-à-dire l'esprit de détachement et de haine du monde, l'esprit de sacrifice s'est affaibli parmi nous ? au reste, si par une grâce spéciale nous en sommes animés, n'allons ... (*Inachevé*)

588

RENONCEMENT AU MONDE ET À SOI-MÊME.

P. 2525

Nous pouvons bien dire en ce moment comme le Roi-prophète : voici le jour que le Seigneur a fait : *hæc dies quam fecit Dominus*. C'est le Seigneur lui-même qui nous a inspiré le désir de nous consacrer tout entiers à sa gloire et d'entreprendre l'œuvre naissante à laquelle nous voulons nous dévouer sans réserve ; c'est lui qui avec force et douceur a ménagé une foule de circonstances diverses qui, pour ainsi dire à notre insu, ont rendu si facile et si prompt l'établissement de la congrégation dont *nous faisons partie ; c'est sa main qui a tout fait, qui a tout conduit d'une manière admirable : a Domino factum est istud*. Mais plus la divine Providence a mis d'attention et de soins, s'il m'est permis (de m'exprimer) de la sorte, à préparer cette œuvre et à former les liens qui vont nous unir, plus nous devons croire qu'elle y attache une grande importance, un grand prix, et plus aussi nous devons mettre et d'empressement et de zèle à la seconder. Et pour cela qu'avons-nous à faire ? Il faut commencer par donner une grande mission qui, mieux que tous les calculs et toutes les précautions de la prudence humaine, assurera le succès de toutes les autres. Et où devons-nous donner cette mission ? dans notre propre cœur ; c'est là qu'il faut aller attaquer, non sans doute ces vices hideux contre lesquels nous élevons si souvent notre voix dans la chaire, mais les restes encore vivants du vieil homme, cet attachement secret aux créatures, cet esprit de dissipation intérieure, cet amour-propre indestructible, cette liberté funeste de suivre nos pensées,

P. 2526

notre volonté, nos goûts, qui jusqu'ici ont été un obstacle à ce que nous fussions devenus de véritables et de saints prêtres ; brisons avec courage et avec force tout ce qui s'oppose à ce que nous acquérions dans un haut degré la perfection sacerdotale à laquelle nous devons désormais aspirer ; rappelons-nous de nos promesses cléricales et renouvelons-les d'un cœur sincère : humilions-nous, gémissons ; faisons amende honorable au souvenir de toutes les fautes que nous avons commises depuis notre entrée dans le sacerdoce ; mais surtout, plantons la croix au fond de notre âme ; enfonçons-la bien avant et avec une sorte de violence dans cette âme, afin, pour ainsi dire, qu'elle y broie de son pied sacré toutes les affections terrestres, tous les sentiments de vaine gloire, de curiosité, de cupidité, de mondanité, qui s'y élèvent sans cesse comme malgré nous. Ne sachons plus qu'une chose, Jésus et Jésus crucifié ; qu'on nous méprise, qu'on nous insulte, qu'on nous persécute, peu nous importe, ou plutôt nous devons nous en réjouir ; et si Dieu nous fait aussi quelques-uns de ces jours d'épreuves et de douleurs, alors même nous redirons encore : *hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et*

SERMONS

*laetetur*¹. Soyons inébranlables dans ces dispositions, et pour cela invoquons souvent celle que nous prenons pour mère, pour patronne et pour modèle ; dans cet instant surtout où vous allez vous consacrer à son service en vous consacrant à celui de son divin fils, mettez à ses pieds cet acte qui doit lui être si agréable ; priez-la de le présenter elle-même à J.-C. et de nous obtenir à tous la grâce de persévérer jusqu'à la fin.

589

CLÔTURE D'UNE RETRAITE

P. 2527

Nous avons fait une retraite de quelques jours pendant laquelle il n'y a aucun de nous qui n'ait pu reconnaître par sa propre expérience combien il est vrai que les grâces les plus grandes sont attachées à ces pieux exercices. J'étais persuadé d'avance qu'ils porteraient pour nous d'heureux fruits ; aussi, dans le cours de l'année dernière j'ai bien des fois désiré de voir arriver l'époque où ils devaient avoir lieu ; cependant, je dois vous le dire, toutes mes espérances ont été surpassées, et nous ne saurions trop remercier le bon Dieu de tout ce qu'il a fait pour nous dans ces saints jours. Mais, prenons garde de ne lui en témoigner qu'une reconnaissance stérile, et d'imiter en cela la plupart des hommes, qui après avoir été comblés de ses bienfaits, et après avoir reçu de lui des dons extraordinaires ne le servent ni avec plus de fidélité ni avec plus de zèle.

Cette espèce d'ingratitude est si commune que nous ne terminons jamais une mission sans en être effrayés et sans adresser aux peuples les exhortations les plus vives sur la persévérance et sur les dangers de la rechute. Eh bien, ce que nous disons aux autres, disons-le à nous-mêmes dans ce moment-ci, car nous serions plus inexcusables qu'eux, si par défaut de vigilance et de courage nous nous laissions aller à la tiédeur et au relâchement malgré nos résolutions et les secours si abondants qu'il nous a accordés dans sa miséricorde. Comme je vous l'ai fait observer pendant la retraite, ce ne sont pas les grandes tentations qui sont à craindre pour nous, mais c'est cette maudite paresse spirituelle qui s'empare de l'âme

P. 2528

presque à son insu, l'engourdit, l'endort et la rend incapable de tout acte de vertu. On se laisse d'être toujours debout, de toujours combattre ; la régularité fatigue, et si on ne renouvelle souvent en soi l'esprit intérieur, on retombe bien vite dans le déplorable état de langueur d'où l'on était un instant sorti. Interrogeons-nous là-dessus dans le secret de notre conscience, et examinons si quelques semaines n'ont pas suffi pour affaiblir déjà notre ferveur. S'il en est autrement, si vous pouvez vous rendre à vous-mêmes le consolant témoignage que, loin de diminuer, elle s'est accrue, bénissez-en le Seigneur ; mais ne vous livrez pas pour cela à une confiance présomptueuse, et ne négligez aucun des moyens qui vous sont offerts, aucune des précautions qui vous sont recommandées pour vous affermir chaque jour davantage dans ces dispositions saintes.

De tous ces moyens, le plus efficace est l'exacte observation de la règle, et une des raisons qui me fait vous le rappeler, c'est que nous avons tous, et moi le premier, un très fort penchant à nous affranchir, sous de légers prétextes, de cette espèce de gêne habituelle que la règle nous impose ; ces petits sacrifices qu'elle nous demande à toutes les heures coûtent plus qu'on ne l'a pensé d'abord, et bientôt on ne fait plus qu'avec peine et comme à regret ce qu'on faisait dans les premiers moments avec tant de facilité et de joie. C'est ce qui est arrivé à beaucoup d'autres, et c'est ce qui infailliblement arriverait à nous-mêmes, si nous n'étions pas très attentifs à éviter les plus petites fautes. Ah ! souvenons-nous donc bien que la fermeté de

¹ Ps., 118, 24.

notre résolution est la mesure de notre progrès, et qu'une grande diligence est nécessaire à celui qui veut avancer.

J'ai remarqué que le pieux auteur de l'Imitation,

P. 2528 bis

dans le premier livre de son admirable ouvrage, répétait très souvent cette maxime ; il la jugeait donc très importante ; et si elle l'était pour les religieux de son temps, combien ne l'est-elle pas encore plus pour nous ! J'ai donc cru devoir vous la rappeler dans cette première conférence, et je désire que de temps en temps, dans les conférences suivantes on nous la rappelle de nouveau ; ainsi nous prolongerons, pour ainsi dire, notre retraite ; nous conserverons dans toute leur vivacité les impressions de grâce que nous avons reçues, et nous aurons continuellement présentes les salutaires résolutions que le bon Dieu nous a inspirées et auxquelles nous lui avons promis de rester fidèles avec le secours de sa grâce. Une triste expérience prouve combien le cœur de l'homme est inconstant et combien est grande sa fragilité ; vous vous proposez d'être sur vos gardes, et une heure après vous agissez comme si vous ne vous étiez rien proposé. La paille que le vent emporte n'est pas plus légère que notre esprit et si nous ne travaillons pas sans cesse à le fixer dans le bien, si nous n'exerçons pas sur nous-mêmes une vigilance sévère, nous n'aurons formé que de vains projets de perfection ; nous avons reconnu cette vérité dans la retraite ; maintenant, il faut l'appliquer dans le détail de notre conduite, et nous en servir pour ranimer de temps en temps notre courage et nos forces.

590

CLÔTURE DE RETRAITE

P. 2529

Je vous dirai peu de paroles. - Eh ! que vous dirais-je après que le bon Dieu, dans ces jours de retraite, a lui-même parlé au fond de votre cœur avec tant de force et de douceur ! Sans doute vous avez recueilli avec une attention pleine d'amour cette manne de suavité, comme l'appelle saint François de Sales ; les oreilles de votre cœur étaient ouvertes, votre cœur était prêt comme celui du prophète : *paratum cor meum*¹. Et maintenant nous allons faire ce qui nous a été demandé par celui à qui nous devons tout et qui a tant de droits de tout exiger de nous. Il a voulu, ainsi que je le remarque, que notre sacrifice fût volontaire ; il a même permis dans sa miséricorde qu'il nous coûtât un peu, que nous eussions à briser des liens qui nous sont chers, à surmonter certaines répugnances dont la force était plus grande que nous ne le pensions d'abord. Grâce lui en soient rendues ! sans cela où serait notre mérite ? où serait la croix ?

Toutefois, en ce moment laissons de côté toutes ces peines secrètes ; oublions la maison de notre père, et disons avec le prophète : *Lætatus sum*² ; nous y allons pour n'en plus sortir, pour y vivre, pour y mourir : *stantes erant pedes*. - Mais irons-nous seuls dans ce saint Temple ? nous y présenterons-nous nous-mêmes ? Quand Jésus-Christ

P. 2530

y entra pour la première fois, il y fut présenté par sa Mère ; eh bien, puisque nous l'avons choisie pour notre principale Patronne, puisque nous voulons nous dévouer spécialement à son culte, prions-la de nous y porter aussi entre ses bras ; quelque chétive offrande que nous soyons, quand, aux pieds du trône de son fils, elle lui dira : Mon fils, me voici avec les enfants

¹ Ps., 57, 8.

² Ps. 121, 1.

SERMONS

que vous m'avez donné, *ecce ego et pueri*¹, Jésus-Christ jettera sur nous un regard de compassion et de bonté ; il nous fera partager à cause de sa divine Mère et avec elle ses complaisances ; il nous bénira comme elle d'une bénédiction particulière : *benedicta tu in mulieribus*.

Mais pour obtenir cette grâce, entrons bien dans les dispositions du cœur de la Très Sainte Vierge. Quand un ange vint lui annoncer sa vocation à mère de Dieu, elle hésita ; - mais quelle différence entre elle et nous ! Elle craignait qu'une vertu qui lui était si chère - et nous - Oh ! Combien n'avons-nous pas de raison de nous humilier, de faire taire tous les cris de cette nature orgueilleuse, aveugle, corrompue, et de nous écrier : je suis le serviteur de Jésus-Christ ; qu'il me soit (fait) suivant sa parole.

Réflexions là-dessus avant de prononcer notre acte de consécration. - Après, récitation en particulier du *Magnificat*. - Récitation en commun du *Te Deum*.

591

MOYENS POUR CONSERVER LES FRUITS DE LA RETRAITE. (Mission de St-Méen)

P. 2531

Quels moyens devons-nous prendre pour conserver les fruits de la retraite, pour croître chaque jour dans la ferveur et dans la sainteté ? je les réduis à deux : premièrement, marcher dans la présence de Dieu ; deuxièmement, faire toutes nos actions dans l'esprit de foi et de charité.

1^{mt}. Que nous devons marcher dans la présence de Dieu pour devenir parfaits, nous n'en pouvons douter puisque Dieu lui-même nous le dit : *ambula coram me et esto perfectus*² ; une âme pure, simple, qui au milieu des plus nombreuses occupations se rappelle sans cesse que Dieu la voit, qui à chaque instant pour ainsi dire s'unit à lui par des aspirations pleines d'amour, et l'appelle en elle de toute l'ardeur de ses désirs, demeure inébranlable dans les tentations, et ne tombera ni dans le trouble ni dans le péché ; mais pour parvenir à cet état heureux, il faut savoir se détacher des créatures quoiqu'on ait avec elles de continuel rapports, et c'est parce que nous nous livrons trop facilement aux impressions plus ou moins vives que font sur nous les choses extérieures et sensibles, que nous avons tant de peine à penser habituellement à Dieu, à entendre cette douce voix de la vérité qui enseigne au-dedans, à y penser même dans l'oraison, même à l'autel ; c'est pour cela qu'il arrive si souvent que nous n'entendons pas ou que nous n'entendons qu'à demi, et que nous profitons si peu de ses leçons pour avancer dans la vertu.

P. 2532

Ayons donc à l'avenir plus de soin que nous n'en avons eu jusqu'ici de tenir toujours notre âme en quelque sorte entre nos mains, sous les yeux de Dieu, afin qu'elle n'agisse que par son esprit et par le mouvement de sa grâce. Ne nous bornons pas à lui offrir le matin nos actions ; renouvelons souvent dans le courant de la journée le souvenir de sa présence, et faisons en sorte que déjà notre conversation soit dans le ciel ; et alors nous ferons tous nos exercices de piété avec ferveur, nous secouerons sans peine notre lâcheté, et, dans l'union avec Dieu, principe de toute lumière, de toute sagesse, de toute vie, nous trouverons notre consolation, notre joie et notre force.

¹ He., 2, 13.

² Gn., 17, 1.

2mt. Quand j'ajoute que nous devons être animés de l'esprit de foi, au fond je ne dis rien de plus que ce que je viens de dire, car n'est-ce pas la foi qui seule peut élever continuellement notre âme vers Dieu, ainsi que je l'expliquais tout à l'heure ? Cependant, remarquons encore quelle sera l'influence et quels seront les effets de l'esprit de foi dans le détail de notre conduite.

Par la foi nous triompherons du monde, nous mépriserons ses promesses aussi bien que ses menaces, et nous embrasserons avec amour tout (ce que) J.-C. a aimé, tout ce que le monde abhorre : la pauvreté, les humiliations, les souffrances. *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra*¹. Nous serons toujours prêts à souffrir les mépris et les rebuts ; nous nous estimerons heureux d'être sans nom, sans réputation,

P. 2533

et de n'être rien ! Nous serons aussi satisfaits d'être dans la dernière place que dans la première ; loin de nous plaindre des contrariétés de tout genre et sans cesse renaissantes, auxquelles nous sommes exposés, nous les regarderons comme des épreuves salutaires qui achèvent de nous purifier, de nous rendre de plus en plus conformes à Jésus-Christ. Enfin nous n'envisagerons plus ni les hommes, ni les choses, ni les événements d'une manière toute naturelle et par conséquent trompeuse ; mais nous les envisagerons par rapport à l'éternité, dans la lumière de Dieu même, et nous les jugerons comme Dieu les juge.

3mt. Mais à l'esprit de foi nous devons joindre l'esprit de charité, ou plutôt il ne se peut que l'un soit sans l'autre ; et quand je parle de la charité, je n'entends pas seulement l'amour de Dieu et du prochain en général ; j'entends qu'il faut que nous soyons tellement unis, et qu'il règne entre nous un concert si parfait qu'on puisse en vérité nous appliquer dans toute son étendue ce mot de saint Paul : *cor unum et anima una*².

J'entends que chacun tolère les infirmités de ses frères, qu'elles soient dans le corps ou qu'elles soient dans l'esprit, avec une patience que rien n'altère : *infirmities sive corporum, sive morum patientissime tolerant*. J'entends que lorsque l'un de nous souffre, nous souffrons avec lui. J'entends que chacun veuille le bonheur d'autrui comme le sien propre. J'entends que lorsque l'un de nous a besoin d'assistance ou de soulagement dans ses fonctions, la promptitude

P. 2534

et la joie avec lesquelles nous lui rendrons service, marquent évidemment le fond de tendresse que nous avons les uns pour les autres ; qu'enfin chacun soit indulgent pour autrui, et que jamais on ne s'irrite et ne s'indigne que contre soi-même.

Mais si nous n'aimons que ceux qui nous aiment, quel mérite aurons-nous ? Les païens en font autant. Notre charité pour être semblable à celle de Jésus-Christ doit encore s'étendre sur nos ennemis, puisque nous avons le bonheur d'en avoir. Oh ! combien leurs persécutions nous seraient utiles dans l'ordre du salut, si nous le voulions, c'est-à-dire si nous avions l'esprit de foi et si nous considérions ceux mêmes qui sont à notre égard les plus injustes comme des instruments dont Dieu se sert pour nous apprendre à le servir sans aucune vue d'intérêt humain ! Bénis soient-ils ! et que Dieu leur rende tout le bien qu'ils nous font ! Gardons-nous donc de jamais dire un mot amer contre eux ; en toute occasion témoignons-leur que nous n'avons d'autres sentiments pour eux que ceux que nous inspirent la charité et une reconnaissance toute chrétienne !

1 1 Jn., 5, 4.

2 Ac., 4, 32.

Voilà les derniers avis que j'ai cru devoir vous donner, puissiez-vous les goûter et les mettre fidèlement en pratique ! Hoc fac, et vives.¹

592

PRÉCAUTIONS POUR CONSERVER LES FRUITS DE LA RETRAITE.

P. 2535

Nous venons d'achever une retraite dont chacun de nous devra conserver longtemps le précieux souvenir. Que de grâces le bon Dieu nous y a faites ! Que de consolations et de lumières il nous a données ! J'étais persuadé d'avance que nous en retirerions de grands avantages ; et, dans le cours de l'année, j'ai bien des fois désiré ardemment de voir arriver l'époque à laquelle elle devait avoir lieu. Cependant, les suites en ont encore été plus heureuses que je ne le pensais, et, je dois vous le dire, toutes mes espérances ont été surpassées.

Nous ne saurions donc trop remercier le Seigneur de ce qu'il a fait pour nous dans ces saints jours, car il n'avait pas encore manifesté sa protection, ses bontés et son amour sur notre congrégation naissante d'une manière si éclatante et si propre à nous encourager ; mais prenons garde de ne lui en témoigner qu'une reconnaissance stérile et d'imiter en cela la plupart des hommes qui, après avoir été comblés de ses bienfaits et avoir reçu de lui des dons extraordinaires, ne le servent ni avec plus de fidélité, ni avec plus de zèle. Cette espèce d'ingratitude est si commune et les suites en sont si funestes que nous ne terminons jamais une mission sans en être effrayés pour les autres et sans adresser aux peuples les exhortations les plus vives sur la nécessité de la persévérance et les dangers de la rechute. Eh bien, ce que nous disons aux fidèles dont le salut nous est cher, disons-le-nous à nous-mêmes dans cette circonstance, car nous serions plus inexcusables qu'eux, si, après avoir été favorisés de la sorte, nous n'en devenions pas meilleurs, et si nous nous laissions encore aller à la tiédeur et au relâchement. Comme on nous l'a dit dans la retraite,

P. 2536

ce ne sont pas les grandes tentations qui sont pour nous le plus à craindre, mais c'est cette maudite paresse spirituelle qui s'empare de l'âme presque à son insu, abat ses forces, l'engourdit, l'endort et la rend incapable de tout acte de vertu.

On se lasse d'être toujours debout, de toujours combattre ; la régularité fatigue, et si on ne renouvelle souvent en soi l'esprit intérieur, on retombe bien vite dans le déplorable état de langueur d'où l'on était sorti. Interrogeons-nous là-dessus dans le secret de notre conscience, et voyons si quelques semaines n'ont pas suffi pour affaiblir déjà notre ferveur ; que s'il en est autrement, si vous pouvez vous rendre à vous-mêmes le consolant témoignage que loin de diminuer, elle s'est accrue depuis la retraite, bénissez-en le Seigneur, car ceci est son ouvrage ; mais ne vous en défiez pas moins de votre inconstance et n'oubliez point combien grande est votre fragilité. Hélas ! la paille que le vent emporte n'est pas plus légère que l'esprit de l'homme, et si nous néglignons d'exercer sur nous-mêmes une vigilance attentive, si, pleins d'une présomptueuse confiance, nous croyions pouvoir, sans péril, ne pas prendre les précautions que nous recommandons aux autres pour persévérer, en peu de temps nous aurions perdu les fruits si abondants de salut que nous venons de recueillir.

Il serait superflu de vous indiquer ici ces précautions diverses : la prière, sans laquelle nous ne pourrions rien ; le silence sans lequel il n'y a point de recueillement ; le recueillement sans lequel il n'y a point de véritable prière ; la fuite des occasions ; mais j'insisterai sur

¹ Lc., 10, 28.

l'exacte observation de la règle, car nous avons tous, et moi le premier, un très fort penchant à nous affranchir de

P. 2537

l'espèce de gêne qu'elle nous impose ; et pourtant, les plus grandes grâces, et particulièrement celle de la persévérance, sont attachées à cet exercice habituel de mortification.

Ces petits sacrifices qu'elle nous demande à toutes les heures coûtent plus qu'on ne pense, parce qu'ils se renouvellent souvent, et quand on s'est permis d'en refuser un seul au bon Dieu avec réflexion, on lui refuse bientôt tous les autres, ou du moins on ne fait plus qu'avec peine et comme à regret ce qu'on faisait d'abord avec tant d'empressement, de facilité et de joie. Pour nous soutenir dans la pratique constante de ces devoirs qui nous sont propres, nous aurons donc besoin de nous rappeler des instructions que nous avons entendues, des résolutions que nous avons formées, afin de n'être pas du nombre de ceux dont les projets de perfection ne s'exécutent jamais pleinement. On commence avec ardeur, et on ne finit point ce qu'on a commencé, parce qu'on ne met aucune suite dans ce travail spirituel ; le plus léger obstacle arrête ; la plus petite difficulté décourage ; on l'abandonne et on le reprend par caprice, et il ne s'achève jamais. (*Fin du manuscrit*)

REGISTRE IX - NOTES DIVERSES ET PENSÉES

(Dans ce registre, sont regroupés un ensemble de textes : notes et réflexions ou anecdotes recueillies par Jean-Marie de la Mennais, notamment au fil de ses lectures, et qui pouvaient être utilisées dans ses prédications).

594

TEXTES DIVERS¹.

P. 2551

Apologie du jeûne - ouvrage donné en 1787 par un habile médecin.

Cabanis² établit qu'il n'y a qu'une seule espèce d'hommes primitive ; que les variétés sont accidentelles ; - qu'elles peuvent s'établir au bout d'un petit nombre de générations ; il cite et admet en preuve les familles portugaises établies au Cap Vert au 15^e siècle et déjà presque entièrement ressemblantes aux nègres indigènes. Analyse du physique et du moral de l'homme t. 1 p. 226.

Le duel jugé au tribunal de la religion et de l'honneur, par M. M. J. Lapanousse, ancien capitaine de dragons - petite brochure de 35 pages, bon ouvrage.

Bayle³ a ridiculisé le Système de Jurieu⁴ sur l'unité de l'Église dans son livre : *Janua cælorum reserata cunctis religionibus a celebri admodum viro Domino*. (v. Jurieu, avec l'épigraphe : "*porta patens esto : nulli claudatur honesto*. ")

On trouve ce système déjà réfuté dans Léonard Lessius⁵ : *De verà religione cappescenda, appendix*.

TORRENT D'IDÉES VAGUES. ⁶

(On lit en marge)⁷ :

Torrent d'idées vagues qui se déborde sur le papier ce 13 9bre 1807, de 4 h. à 5 h. ½, à l'occasion de quelques lignes de l'article *Jacobite* de Bergier :

Réunion des sectes séparées de l'Église catholique (*livre à faire*).

¹ Le premier texte (n°593) n'a pas été retenu : il s'agit de réflexions théologiques, sous le titre : "*Eclaircissements pour la page 303 du 1er volume des Pensées de Leibnitz, ou Dissertation sur la mitigation de la peine des damnés*".

² Georges Cabanis (1757-1808), médecin et philosophe français, matérialiste, membre du groupe des idéologues.

³ Pierre Bayle (1647-1706), écrivain français, auteur d'un Dictionnaire historique et critique, qui annonce l'esprit philosophique du XVIII^e siècle.

⁴ Pierre Jurieu (1637-1723), ministre calviniste, controversiste très engagé contre les catholiques.

⁵ Léonard Lessius ou Leys (1554-1623), jésuite, théologien éminent, qui fut en butte aux attaques des jansénistes.

⁶ Ce document, présenté ici dans son contexte, figure dans le tome I, *Opuscules spirituels*, avec des notes tirées d'une étude du f. Paul Cueff, cf. *Etudes Mennaisiennes*, n°2, 1988.

⁷ Le "*Torrent d'idées*" occupe cinq pages d'un fascicule de seize pages.

SERMONS

Deux tendances, l'une à s'en éloigner et à perdre entièrement la foi, tels les Sociniens, Quakers, Méthodistes, etc. - ; l'autre de rapprochement, les Protestants de bonne foi, les Anglicans etc. qui doivent reconnaître le peu de fondement des premières calomnies de la réformation et le besoin de revenir à un véritable système d'unité dans la foi, -

P. 2552

des Grecs et autres orientaux, etc.

1° Remarques sur le retour de toutes les religions à l'unité de Dieu, due au christianisme et aux Juifs, sur l'étendue respective du christianisme total et des autres religions, sur l'étendue respective de l'Église catholique avec ses missions étrangères – des sectes réformées au moins de titre – de l'Église grecque – de l'Église nestorienne – Eutichéens ou Jacobites – Éthiopiens, Cophtes – (livres : *État de l'Église romaine* du prélat Cerri 169. - Berewood, *Histoire universelle – Sacra Politica* de Miræus – *Géographie sacrée* du P. Saint-Paul – Fabricius Lux. evang.)

2° Points de séparation entre chacune et l'Église catholique.

3° Données favorables – difficultés propres éprouvées déjà, ou à prévoir.

4° Procédés et tentatives à mettre en usage – Livre comme l'*Exposition* de Bossuet.

5° Histoire des tentatives précédentes de réunion dans tous les siècles par les diverses sectes.

6° Carte géographique représentant par des couleurs le territoire propre et les parties mêlées des diverses communions chrétiennes.

7° Remarques sur l'état des études ecclésiastiques avant la révolution et à présent la tendance à leur donner.

8° Données de M. Garnier pour entreprendre ce travail. - Connaissance pour le fond de l'Écriture Sainte - des textes, de l'exégétique des protestants et de leur tendance socinienne - Connaissance des langues orientales - rapport avec les littérateurs en ce genre, Sacy, Cousin, etc. - pratique et connaissance des missions - esprit juste, modéré - théologie exacte, foi vive et amour de Jésus et de Marie, zèle de la gloire de Dieu - entrée de la bibliothèque impériale.

P. 2553

9° Consulter les mémoires sur une académie d'hébraïsants des Pères Capucins.

10° État actuel des missions de l'Amérique - *mémoire* de M. Dilhet.

11° Avances et insinuations pour le rétablissement des Jésuites ou autre Compagnie capable de poursuivre avec le temps, selon les desseins de miséricorde que peut avoir la Providence et les trésors de grâce cachés dans son sein et auxquels elle attend que nous fassions correspondre nos efforts - le retour d'une unité catholique universelle.

12° Vues et avances pour conserver, maintenir l'autorité du Saint-Siège. Son admirable influence sur tout l'univers dans les temps passés, actuellement, et encore plus pour l'avenir.

13° Vues et avances pour la conservation et l'extension des ordres religieux. – Aucun bien durable ne s'étend et ne peut s'entreprendre sans ces institutions – souvenirs historiques et appréciation des biens procurés par eux.

14° État actuel des séminaires et du clergé national de l'Asie - des séminaires de l'Amérique, etc.

15° Importance des Jésuites Russes pour l'extinction du schisme et la conversion des Tartares.

16° État actuel de la propagande à Rome, vues et avances pour favoriser les fonds à faire pour cet objet - ce qu'on a fait en Annates - Son imprimerie transportée à Paris.

17° Cophtes, un seul point de séparation, l'eutich(ianisme) - Mémoire sur la langue cophte, - Mémoire de l'académie des Inscriptions, t. 57, in-12.

P. 2554

18° Se procurer la bibliothèque orientale d'Assémani, d'Herbelot, la préface du *Zendavesta* d'Anquetil, - les mémoires de la société de Calcutta, - martyrs de l'Église orientale d'Assémani - v. le P. Lequien - Smidth - les *Lettres édifiantes*.

19° Partir pour les séminaires de la Cochinchine.

20° Invoquer beaucoup saint François Xavier - rappeler son idée de convertir la Chine et revenir convertir les sectes du Nord - idée gigantesque ou plutôt vraiment apostolique que beaucoup de données ont fort avancée, et peut-être surtout la crise du philosophisme qui aura fixé les vraies notions sur la nécessité de l'Église, autorité infaillible, comme la crise arienne fixa pour toujours la foi en J.-C. et à la Trinité, comme la crise protestante fixa la foi eucharistique et la nécessité d'un tribunal interprète de l'Écriture Sainte. - Il faut de ces grandes crises pour développer toutes les parties de la religion, tout tourne en résultat pour elle : *crescit in augmentum Dei*.

Le bon Dieu pour qui les siècles sont des jours, n'y va pas si vite que nos désirs, et ainsi après deux siècles et demi, le christianisme n'en est encore qu'à pousser ses grosses racines dans ces régions où saint François Xavier alluma d'abord cet incendie semblable à celui qui précède le défrichement des terrains encore sauvages ; mais enfin ces racines semblent s'enfoncer profondément, et bientôt le christianisme de ces pays, à l'épreuve d'une destruction subite comme au Japon, n'attendra plus que la conversion des Constantins de ces régions qui se seront fait précéder comme celui de l'ancienne Église de quelques générations de princes indifférents ou persécuteurs.

21° Éminence de ce travail sur les petites conceptions passagères des politiques qui ne songent qu'à l'agrandissement et au développement d'un empire particulier et sous les seuls

P. 2555

rapports si bornés de ce monde, commerce, richesse, politesse, industrie, commodités, etc. , sans s'occuper d'élever les hommes vers leur patrie : ah ! petits politiques, *non habemus hic manentem civitatem*.

22° Remarques sur les livres des Jacobites - sur ceux des grecs modernes, catalogue de M. Villeoison. - Combien tout cela est peu connu, - même la science ecclésiastique de nos voisins, leurs travaux sur l'Écriture Sainte et leurs égarements toujours croissants - leurs travaux plus utiles en Angleterre pour la défense de la religion - Priestley, Lardner, etc.

23° Vues et avances sur le rétablissement d'un corps théologique savant en France pour suivre par branches ces grands aperçus.

24° Donner cet ouvrage et étonner les petites têtes ignorantes qui ne savent que mépriser la religion, par ces coups d'œil si vastes sur le développement du christianisme depuis son origine - son triomphe constant sur les sectes - sa marche d'affermissement - l'extinction successive de ses divers ennemis - ce triomphe uniquement propre à l'Église romaine - ses espérances actuelles si probables et ses chances évidentes contre toutes ses classes d'ennemis - beauté d'ensemble à cette marche de la religion vers le 2d avènement de J.-C. et la consommation des temps.

25° État des Juifs, leurs royaumes chimériques, mais leur dispersion réelle dans toute la terre et leurs établissements considérables dans les états les plus éloignés, pour y porter peu à peu l'unité de Dieu, et la foi au Messie futur qui arrive ensuite avec les missions.

26° Profiter *de tout*, des Nestoriens qui au 7^e siècle portèrent le christianisme à la Chine - sanhédrin de 1807 -

SERMONS

P. 2556

- Missions anglicanes qui se répandent plus que jamais ; c'est l'épouse qui envoie ses servantes pour lui préparer des enfants.

27° Rêves des Jansénistes sur la fin du monde servent à nous faire porter plus d'attention au malheureux Israël.

28° Efforts de Joseph (*Joseph II 1741-1790*) pour désorganiser le christianisme - du Grand Duc de Toscane - de Pombal - du Duc de Bavière, etc.

29° Hommage favorable au zèle de Chateaubriand, à la politique supérieure de M. de Bonald.

30° Étendre ce travail d'une éternité à l'autre, du 1^{er} décret de l'incarnation du Verbe (*in capite libri, etc. , sic Deus dilexit, etc.*) à son incarnation dans le temps (*propter nos homines*) à son sacrifice sur la croix - à son sacrifice eucharistique perpétuel et universel (*in omni loco obl. munda*) - à son sacrifice dans le ciel (*patri monstra assidue, Christus assistens, talis decebat, etc.*), à la première prédication à Jérusalem (*mysterium quod fuit absconditum*) - aux Gentils, aux annonces du 2^e avènement jusqu'aux promesses éternelles données à l'Église (*vobiscum sum*) - prendre de ce magnifique tableau un exorde qui répande le plus haut intérêt sur l'Église.

31° Étudier la géographie de Mentelles, celle de Pinkerton, les derniers voyageurs - y allier les données éparses.

32° Prier M. Garnier ou M. Émery de faire le *fiat lux* de ce petit chaos - si j'en puis tirer quelque hommage à N.-S. - mais je crains que cela ne me tirât de l'entière obscurité où je dois trouver la sûreté de mon salut, et les fruits solides d'un ministère caché en Jésus et Marie.

33° Il est temps après les Bossuet, Bergier, Barruel, la Révolution, les conférences de M. Fraissinous, de traiter la

P. 2557

philosophie comme une cause désormais méprisée et de partir des vérités de la foi comme de vérités convenues, et d'en revenir après un long état de chicanes et de procédures à cette belle théologie des Pères, à celle de Suarez, Petau, Thomassin (*De Incar. , De Sacerd. D. N. J. C.*) - à la piété elle-même dans ses plus belles sources, l'Écriture Sainte, saint François de Sales, etc.

Les vérités et les devoirs du christianisme expliqués à la portée des faibles, ou Essai d'une instruction pour les Indiens en 17 dialogues par Thomas Wilson, évêque anglican de Man, traduit par Bourdillot, sur la 4^e édition anglaise, Genève, - 1746 -, in-12, 330 p.

Ouvrage socinien fort vanté, fort recommandé par les sociétés propagandistes anglaises et envoyé dans les colonies.

Allaitement maternel, devoir vivement recommandé dans Sainte-Beuve (1804-18. . .) ; un siècle avant : Rousseau (1712-1778).

Le docteur Wall soupçonnait qu'il y avait beaucoup plus de planètes que nous n'en voyons – voyez l'ouvrage de Swinden qui a pour titre *Recherches sur la nature du feu de l'enfer et sur le lieu où il est situé (le soleil)*, curé anglican. Traduit par Bion - 1737 -.

Calvini discipuli ubicumque invaluable Imperia turbavere (Grotius animadv. Riveti op. t. IV p. 649).

Lettre de Calvin au marquis du Poet 9 sept. 1561 : «Ne faites défaut de vous défaire de ces zélés faquins qui exhortent le peuple par leurs discours à se raidir contre nous, et veulent faire passer pour rêverie notre croyance : pareils monstres doivent être étouffés comme fis ici dès l'exécution de M. Servet espagnol. »

Le calviniste Montaud (*Miroir des Français*, p. 497, imprimé en 1582) proposait de convertir les cloches en monnaie et en canons.

P. 2558

L'instruction (du procès de la mère Agnès¹) paraît faite avec les précautions les plus religieuses, les plus dignes d'une cause de cette nature, et en la lisant on en reçoit de toutes parts une impression de vérité à laquelle malgré les choses tout à fait extraordinaires sur lesquelles elle roule, on ne se sent point porté à résister. Tout est dans la forme juridique la plus authentique. J'ai vu ces pièces avec une consolation sensible. (2 vol. in folio) - (*note de Bruté*).

Discours de saint Grégoire de Nazianze *sur le sacerdoce*, 1^{ère} partie, sect. XVII : Tout ce discours est d'une élévation, d'une noblesse qui ravissent ; il me fait encore plus d'impression que celui de saint Chrysostome. (*note de Bruté*)

Par arrêté du parlement de Paris de 1552, il fut défendu de publier une bulle par laquelle le Pape permettait l'usage du beurre, du fromage et des œufs en carême, aux personnes ruinées par la guerre. Le motif de cet arrêté fut le mauvais effet de cette dispense par rapport aux nouveaux hérétiques.

Deux pluies de pierres en avril 1808 – *Journal des curés*.

Exposition littérale et mystique du saint sacrifice de la messe, par fr. pl. Aufossi dominicain – in 8° Rom. - 1808.

Collection *des décrets authentiques de la sacrée Congrégation des Rites*, le 2^{ème} tome, Rome chez Salamony – 1 écu romain – vient d'être publié.

P. 2559

Selon les journaux allemands le seul comté de Temeswar en Hongrie a donné dans ce siècle 5 macrobes de 160, 170, 180, et 185 ans.

32 prêtres inscrits dans le Nécrologe du diocèse de Rennes en 1807.

On a donné il y a vingt ans en Westphalie une dissertation pour prouver que ceux qui ont crucifié J.-C. étaient Westphaliens.

En Russie, 35 millions de schismatiques grecs sur les 42 millions d'habitants. - Sur 22 556 088 habitants dans la monarchie autrichienne, on compte : 16 500 000 catholiques, 2 600 000 grecs non unis, 1 800 000 calvinistes, 1 060 000 luthériens, 450 000 juifs. 3 millions de soldats en Europe.

¹ Mère Agnès de Jésus (1602-1634), mystique dominicaine de Langeac en Auvergne. Sa biographie, par M. Lantage, sulpicien, fut rééditée par les soins de M. Emery en 1808.

SERMONS

On trouve *Michi*, pour *Mihi* dans le vieux rituel de Rennes. Pie VII prononçait ainsi lorsqu'il remercia la Congrégation de Paris : «*nihil miki joucondius fouit.* »

P. 2560

Journal de l'Empire, octobre 1809. - art. de Malte-Brun¹ contre les prétentions d'antiquité des Indiens : il se moque de Mégasthènes et d'Urbain de Fortia etc. et n'accorde au plus que 15 à 16 siècles de vérité historique aux Indiens avant Alexandre le Grand.

David Clément dans son *Dictionnaire bibliographique* donne jusqu'à 26 éditions du *Reductorium morale* de Berchorius, moine bénédictin du 12^e ou 13^e siècle en 3 énormes in-fol. – Qui connaît seulement aujourd'hui le titre de ce livre ou le nom de son auteur ?

Dom Cellier et *l'Histoire littéraire de la France* donnent une soixantaine d'éditions de saint Bernard, une quarantaine de saint Cyprien, etc. ; de saint Augustin, une vingtaine.

Allaitement maternel. – On en a fait trop d'honneur à Jean-Jacques - trait de la mère de saint Louis – voir le commentaire de Sacy sur le chapitre 21 de la Genèse. –

Fleury : *Mœurs des Israélites*, art. XIV - Malle sur ce point. *Nuits* d'Aulugelle.

La Lande² dans la préface de son *Supplément au Dictionnaire des athées* dit : «*Nous avouons que croyant faire éloge de ces grands hommes nous ne nous sommes pas rendus trop sévères sur les preuves de leur athéisme.* »

Lettre de La Lande à M. Émery³ : «*J'ai reçu, mon cher et respectable général, le livre que vous m'avez adressé (celui de M. de Luc) : je rougis de celui que je vous ai fait passer, et qui n'aurait jamais dû passer sous vos yeux ; car vous êtes de tous les prêtres celui dont je désirerais le plus avoir l'estime et l'amitié. Excusez mon effronterie,*

P. 2561

et si vous voulez me faire l'honneur de venir dîner demain avec moi, soyez sûr que je recevrai volontiers vos reproches et vos objections contre mon malheureux système. » - Je puis me tromper de quelques mots copiant de mémoire (3 juillet 1804).

Wolff est mort catholique : M. Garnier a vu une lettre écrite en latin à l'évêque de Baltimore par un jésuite allemand qui lui marquait qu'il connaissait le religieux franciscain qui l'avait assisté.

Fabicius de Reil qui a 2 vol. in 8^o sur les seuls coléoptères – 1801 -, croit qu'il se forme de nouvelles espèces d'insectes.

¹ Malte-Conrad Brunn, dit Malte-Brun (1775-1826), savant danois réfugié à Paris à partir de 1802, fondateur de la Société de Géographie et auteur d'une Géographie Universelle. Journaliste, il collabora au *Journal de l'Empire* (*Journal des Débats*).

² Joseph Jérôme Lefrançois de Lalande (1732-1807), astronome français, né à Bourg (Ain).

³ Jacques André Emery (1732-1811) était supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice. Sous l'Empire, il défendit avec fermeté les droits du pape contre Napoléon 1^{er}.

«Il faut plus d'esprit pour être complètement athée que pour avoir fait les ouvrages de Newton et d'Euler. Descartes¹ faisait plus de cas de sa métaphysique que de sa géométrie et j'ai prouvé que le grand Cassini était bête. » (La Lande, Supplément au dictionnaire des athées).

Volney² Dupuis, Mentelle, nient l'existence de J.-C. - La Lande y croyait : «Le pape me disait, 13 octobre 1804, qu'il avait soutenu qu'un aussi grand géomètre que moi ne pouvait être athée. - Je lui répondis que les opinions métaphysiques ne devaient point empêcher le respect dû à la religion, qu'elle était nécessaire quand même elle ne serait qu'un établissement politique ; que je la faisais respecter chez moi ; que mon curé y venait ; qu'il y trouvait des secours pour ses pauvres ; que j'avais fait faire cette année la première communion à mes petits parents, que j'avais fait de grands éloges des Jésuites (qui refusèrent de l'admettre dans leur société dans sa jeunesse),

P. 2562

que j'avais rendu le pain bénit à ma paroisse, et je lui parlai d'autre chose... et sa sainteté parut aussi contente de moi que j'étais flatté de son accueil. » (id.)

Je crois posséder toutes les vertus. (id.)

Résultat de mes méditations sur Dieu : On ne le comprend point. On ne le voit point. Il n'y en a pas de preuve directe. On explique tout sans lui. (id.)

Le Saint-Père porte les cheveux plats sans poudre ainsi que la plupart des prélats et cardinaux qui l'accompagnaient à Paris – d'autres des perruques.

Si on leur cite des docteurs (aux Jansénistes) ils vous disent que ce ne sont pas des saints Pères ; si on leur cite des Pères, ils vous disent qu'ils ne sont pas saint Augustin ; leur citez-vous saint Augustin, ils vous disent ou vous font entendre qu'ils ne connaissent que l'Augustinus de l'évêque d'Ypres.

On est étonné de voir combien on croyait les athées nombreux dès le 16^e et le 17^e siècles, comme il paraît dans les écrits du P. Mersenne, de Garasse, d'Hardouin, et comme je le trouve à ce moment dans ces expressions de Maldonat à l'occasion du péché contre le Saint Esprit sur saint Matthieu ch. 12 v. 31 : *atheï quibus hodie plenus est orbis*, etc.

AFIC. 012. 04. 001.

¹ René Descartes (1596-1650), philosophe, mathématicien et physicien français. Il construit sa métaphysique en partant du doute méthodique. Il publie : *Discours de la méthode* (1637), *Méditations métaphysiques* (1641), *Principes de la philosophie* (1644), *les Passions de l'âme* (1649).

² Constantin-François de Chasseboeuf, comte de Volney (1757-1820), philosophe français qui montre que les peuples, malgré leur diversité, sont unis dans la fraternité et le progrès. Il a écrit : *Les Ruines ou Méditation sur les révolutions des empires*, 1791.

INTERROGATOIRE

Extrait de l'interrogatoire de Monsieur M..., Supérieur du petit séminaire de... . , par M. le Juge d'instruction du tribunal de. ...

P. 2563

Le Juge : M. le Procureur du Roi ne vous a-t-il pas notifié l'ordonnance royale qui supprime l'école ecclésiastique de...

Le Supérieur : Oui, Monsieur, en conséquence, j'ai remis à mon Evêque tous les pouvoirs que je tenais de lui, je lui ai rendu mes comptes, et l'école ecclésiastique est dissoute.

Le J. : Mais les élèves n'ont pas été renvoyés chez leurs parents.

Le S. : Non, Monsieur, ils sont restés chez moi.

Le J. Chez vous ? Cela est illégal.

Le S. Comment donc ? Quelle est la loi, Monsieur, qui me défend de loger chez moi des enfants ou d'autres personnes, quel que soit leur nombre, quel que soit leur âge ?

Le J. Le Code Pénal, article 291.

Le S. Il est vrai, Monsieur, que le Code Pénal défend les réunions de plus de vingt personnes, lorsqu'elles sont convoquées, à jour fixe, dans un local où elles ne demeurent pas habituellement ; mais habiter plusieurs ensemble sous le même toit, ce n'est assurément ni un crime ni un délit.

Le J. Ne décidez pas si vite ; voyons, dites-moi, dans quelle intention, dans quel but, gardez-vous ces enfants ?

P. 2564

Le S. Monsieur, vous n'avez pas le droit de me le demander ; cependant, puisque vous êtes curieux de le savoir, je vous confierai que mon intention est de m'amuser à jouer aux quilles avec eux matin et soir.

Le J. Vous plaisantez, il n'est pas douteux que vous n'avez le coupable dessein de leur apprendre furtivement les règles du rudiment et de la prosodie, de leur faire expliquer du latin et du grec, sans diplôme de l'université. Répondez oui ou non.

Le S. Avant de dire oui ou non, permettez-moi de vous demander si une loi qui mettrait à l'amende ou enverrait en prison ceux qui lisent en commun du grec, du latin ou même du haut allemand, pourrait se concilier dans votre raison avec une charte qui garantit la liberté d'enseignement.

Le J. Je ne suis pas chargé de concilier les lois entre elles, mais de les exécuter.

Le S. Mais laquelle, Monsieur, exécuterez-vous ?

Le J. Vous le saurez bientôt ; en attendant répondez nettement : enseignez-vous le latin oui ou non ?

Le S. Si je rassemblais journallement quelques centaines d'enfants du dehors, à des heures marquées, vous pourriez légalement oui, raisonnablement non, vous informer par voie de police de ce qu'ils viennent faire chez moi ; mais ce qui se passe dans mon

P. 2564 bis

intérieur ne vous regarde en aucune manière. Le domicile d'un Français est sacré, les portes en sont murées, et nul n'a le droit, dans ce libre pays de France, de s'informer de ce qu'autrui fait chez soi, à moins que la paix publique ne soit troublée.

Le J. Mais enfin, votre maison est une maison publique ?

Le S. Pas du tout, ma maison est à moi ; j'y reçois qui je veux, et j'y vis comme il me convient, n'est-ce pas ce que vous faites vous-même ?

Le J. Les jeunes gens qui descendent chez vous ne vous payent-ils pas une pension ?

Le S. Quand chacun payerait sa part de la dépense commune, qu'auriez-vous à dire ? Mon budget est mon affaire et non la vôtre ; je ne suis tenu ni de vous le communiquer, ni de le discuter devant vous ; et j'ai l'honneur et il me plaît de vous déclarer Monsieur le Juge, que je n'entends mettre que ma cuisinière dans mes secrets de ménage.

596

ATHÉISME - (Préface d'un ouvrage)

P. 2565

Dans l'ordre religieux comme dans l'ordre politique, il n'est point d'erreur indifférente, parce que tôt ou tard on en fait nécessairement l'application, et que l'application de l'erreur, ou l'erreur pratique, est désordre, vice, crime, révolution même, selon sa gravité ou selon qu'elle appartient à quelques individus ou à la société entière.

Ainsi les erreurs de certains gnostiques corrompirent dans leur secte les mœurs privées ; et le principe de la souveraineté du peuple, la plus féconde des erreurs sociales, a bouleversé de fond en comble les Etats où l'on est parvenu à l'accréditer. Qu'on ne nous dise donc plus que les opinions sont sans conséquence ; c'est l'opinion qui gouverne le monde. Toutes les grandes maladies qui travaillent le genre humain ont leur siège dans la raison, presque toujours la première atteinte, toujours la plus difficile à guérir, et qui, soit qu'elle conserve sa droiture, soit qu'elle se laisse pervertir, exerce un empire absolu, non sur l'homme isolé, qui ne vit qu'un moment et que sa faiblesse condamne souvent à céder à d'autres impulsions, mais sur la masse des hommes, sur la société qui ne meurt point et qui soumise à l'influence d'une cause perpétuellement agissante, se modifie plus ou moins vite, mais toujours nécessairement, selon les doctrines reçues, comme le corps prend à la longue les habitudes que l'action durable des causes physiques tend à lui faire contracter.

Si donc il était une erreur qui fût la source et comme l'abrégé de toutes les autres erreurs, on ne

P. 2566

pourrait la voir se répandre chez un peuple sans être effrayé des maux qui en doivent résulter ; une dissolution complète, l'extinction totale de la vie dans la société où elle dominerait en serait la suite infaillible.

Or, l'erreur que nous supposons n'existe que trop réellement. Tous les jours elle se propage en Europe et y menace l'espèce humaine d'une destruction inévitable, si on n'arrête enfin les progrès de cette effrayante contagion. Et en effet, l'athéisme qui n'est que la négation universelle de toute vérité, tend par sa nature à anéantir tout ce qui est ; les sciences intellectuelles, en niant le premier principe de toute raison, la correspondance nécessaire de l'effet et de la cause ; la morale, en niant tous les devoirs ; l'ordre social, en niant le pouvoir qui soutient et anime pour ainsi dire la société ; il anéantirait l'ordre physique même, si Dieu

SERMONS

ne s'en était réservé le domaine exclusif, et s'il n'avait borné à l'homme seul, le pouvoir qu'il a donné à l'homme de détruire.

On ne croirait jamais, si l'on en n'avait sous les yeux la preuve déplorable, qu'une doctrine aussi absurde dans ses fondements, aussi désastreuse dans ses effets, une doctrine qui ne promet à celui qui jouit, comme à celui qui souffre, qu'une prochaine et éternelle mort ; une doctrine qui dévaste, si l'on ose ainsi parler, toutes les espérances de l'homme, pût trouver quelque place dans son esprit. Cependant on ne rencontre partout que des malheureux stupidement

P. 2567

fiers d'avoir triomphé de la conscience qui révèle à tous les hommes l'existence d'un premier être.

L'athéisme marche aujourd'hui la tête levée, et la seule différence qu'on observe entre ses sectateurs, c'est que les uns à force de combats et de victoires remportées sur une raison affaiblie, semblent être arrivés à ce point fatal où le remords même expire, et que les autres feignent une conviction à laquelle ils ne sauraient atteindre !

Il n'y a rien sans doute à dire aux premiers, mais peut-être n'est-il pas impossible de ramener quelques-uns des autres, en leur faisant en quelque sorte toucher du doigt l'extravagance des principes sur lesquels ils se fondent. Tel est le but que nous nous proposons. Il nous a semblé que dans un journal spécialement consacré à la défense des doctrines sociales, il convenait d'établir d'abord solidement la vérité mère de toutes les autres. On sent au reste que resserrés dans d'étroites limites, nous ne pouvons traiter complètement un sujet si vaste. Les preuves directes de l'existence de Dieu auraient exigé des développements que la nature d'un ouvrage périodique nous interdisait. Nous avons donc été contraints de nous borner à une réfutation sommaire des objections les moins frivoles des athées. Si l'athéisme, comme le dit Montaigne, *«est une proposition dénaturée et monstrueuse, difficile et malaisée d'établir en l'esprit humain pour insolent et déréglé qu'il puisse être ; s'il y a quelques douceurs à attendre, après cette vie si courte, une vie immortelle, je dois espérer d'être lu avec attention par*

P. 2567 bis

tous ceux qui ne se sont pas voués sans retour au culte affreux du néant.» Entrons en matière :
(fin du manuscrit)

AFIC. 009. 06. 012.

La loi est athée, a dit un illustre défenseur de la religion ; et on lui a répondu : la loi est athée et doit l'être.

Lorsque cette horrible parole fut prononcée, en présence de la Cour Suprême, la Cour se tut ; mais toutes les consciences frémissaient.

Aujourd'hui, ces doctrines d'athéisme politique sont professées de nouveau : et, à peine se rencontre-t-il quelques hommes dont les consciences s'effrayent.

Telle est donc l'influence des erreurs consacrées par une législation impie, que quelques années suffisent pour qu'elles deviennent des principes de droit public, que personne n'ose plus combattre, ni même révoquer en doute.

Je trouve la preuve de cette affligeante vérité dans le projet de loi présenté à la Chambre des Pairs par M. le Garde des Sceaux sur la répression des délits qui se commettent dans les Églises et autres édifices consacrés aux cultes : et le rapport fait à la Chambre par M.

le Comte Portalis¹, et les discussions qui ont eu lieu dans son sein, et les amendements qu'elle a adoptés, tout confirme ce que nous disions tout à l'heure de l'état des esprits par rapport à la religion.

On consent à la regarder comme un besoin, comme un *instinct*, comme une institution *de l'Etat*, que l'Etat doit protéger ; mais en même temps l'on déclare que si l'Etat la protège, ce n'est pas qu'il la croie vraie, puisqu'il protège également des cultes faux : en définitive, s'il est une loi pour maintenir le respect à ses temples et à ses mystères les plus augustes, les législateurs déclarent que leur unique but est d'empêcher qu'il ne soit porté atteinte aux intérêts matériels de la société, qui seraient compromis si les principes religieux, quels qu'ils soient, étaient ouvertement offensés, ou si les égards publics et mutuels que se doivent entre eux les enfants d'une même patrie étaient méconnus.

Ainsi, la société n'est plus considérée comme faite pour Dieu, mais c'est Dieu qui est fait pour la société : il n'a de droits sur elle qu'autant qu'il peut *la servir* : et elle le protège plus ou moins selon qu'elle juge qu'il peut lui être plus ou moins utile.

Ainsi quand la société use de son pouvoir pour affermir l'empire de la religion, sous ce nom de religion il faut entendre tous les cultes, toutes les croyances, même les plus opposées, même les plus absurdes : car la société n'en professe aucune, et le principe de toutes ses lois (est) non pas, si l'on veut, *l'indifférence religieuse en ce sens qu'elle permette de détruire ce qui fait sa force et sa sûreté*, mais l'indifférence des religions, puisque encore une fois toutes ont les mêmes droits à ses secours et à son appui.

AFIC. 009. 06. 013.

597

NOTES sur un ouvrage
Salvien² : De Gubernatione Dei.

P. 2568

Lib 1

Pietas Dei peccatorum clamoribus vincitur ut peccantes punire cogatur. n. 8.

La bonté de Dieu, vaincue par leurs insultes, est forcée de punir.

Moyses... ad pharaonem mittitur, venit, loquitur, contemnitur, vincit. n. 9.

Moïse est envoyé vers Pharaon ; il parle, il est méprisé, il triomphe.

Lib 2

Israel graditur, officiosa undarum patientia liberatur ... ingreditur eremum victrix sine bello gens haebraeorum. Ibid.

Oculi etiam totius orbis publico foedarentur incestu. n. 5.

Souiller par un inceste les regards du monde entier.

Cunctis regibus altior, mundo major. . fungiens cum metu, cum dedecore, cum luctu... pene jam pert... vivens, dejectus usque in servorum suorum vel, quod grave est contumeliam, vel, quod gravius, misericordiam. Ibid.

Cet homme qui s'était élevé au-dessus des Rois, et qui semblait plus grand que le monde, fuit avec honte, dépouillé de tout, et se survit en quelque sorte à lui-même, pour être humilié par nos reproches, et plus encore par notre pardon.

P. 2569

¹ Jean Portalis (1746-1807), juriconsulte français, instigateur du Concordat de 1801, ministre des Cultes sous l'Empire. Il fut l'un des rédacteurs du Code Civil.

² Salvien, né vers 390 dans la région de Trèves, vécut quelque temps avec les moines de Lérins puis devint prêtre à Marseille. Son ouvrage principal, *De Gubernatione Dei*, fut écrit entre 439 et 451.

SERMONS

Lib 3

Pene omnis vita naufragium est. n. 4.

La vie n'est qu'un naufrage.

Lib 4

Quid aliud quorundam, quos taceo, praefectura quam praeda ? ... ut pauci illustrentur, mundum evertitur unius honor orbis excidium est. Denique sciunt hoc hispaniae, quibus solum nomen relictum est. Sciunt Africae, quae fuerunt, sciunt Galliae devastatae, sed non ab omnibus, et ideo in paucissimis adhuc angulis vel temen spiritum agentes. n. 4

La préfecture de certains hommes, qu'est-ce autre chose qu'une proie ? ... Pour élever une famille, on détruit toutes les familles, et la gloire d'un seul est la ruine du monde ; les Espagnes le savent : on ne leur a laissé que leur nom ; l'Afrique, les Gaules ravagées le savent, et conservent à peine un misérable reste de vie, et quelques vestiges de leur antique splendeur.

Praecipitantes fastigia nobilium matrimoniorum in cubilia obscoena servarum. n. 5.

Ils se dégradent eux-mêmes et souillent la gloire de leur mariage, sur la couche infâme d'une servante.

Illud latrocinium ac scelus quis dignè eloqui possit, quod cum Romana respublica vel jam mortua, vel certè extremum spiritum agens, in ea parte qua adhuc vivere videtur, tributorum vinculis quasi praedorum manibus strangulata moriatur. n. 6.

- L'Etat n'en pouvant plus, expire sous le poids des tributs qui l'oppriment, qui le serrent comme le cordon avec lequel des voleurs étranglent le malheureux qu'ils veulent dépouiller.
n. 6

P. 2570

Statim enim ut quis melior esse tentaverit, deterioris abjectione calcatur, ac per hoc omnes quodammodo mali esse cognitur, ne viles habeantur. n. 7.

Si quelqu'un veut devenir meilleur que son siècle, il est aussitôt foulé aux pieds par l'orgueil abject des méchants, et on le force en quelque sorte d'être pervers pour n'être pas vil !

Sicut illi solent qui munitissimas urbes obsident, aut firmissimas arces urbium capere et submere conantur, omnibus absque dubio eas et telorum et machinarum generibus oppugnant, ita nos ad expugnandam misericordiam Dei omni peccatorum genere pugnamus... et ideo illud propheticum ad nos dicitur : « ecce omnes vos ignem accenditis, et vires praebetis flammae. Ingridimini in lucem ignis vertri et flammae quam accendisti. » (Is. 50)

De même que lorsqu'on veut s'emparer d'une ville forte¹, et renverser ses tours, on lance contre elle des traits, on l'environne de toutes parts de machines de guerre, ainsi les hommes amassent les crimes et ils attaquent la miséricorde du Seigneur ; vainqueurs dans cet épouvantable combat, il ne leur reste plus qu'à jouir de leur triomphe : « Entrez, leur dit le Prophète, dans le feu que vos mains ont préparé ; marchez à la lumière de ces flammes que vous avez allumées. »

Usitatis jam et quasi familiaribus malis contenti esse nolumus... non sufficiunt lites, non calumniae, non rapinae, non sufficiunt vinolentiae, non sufficiunt commessiones, non sufficiunt fabritates, non sufficiunt homicidias, non sufficiunt denique cuncta ista, etsi atrocitate inhumanisma, re tamen ipsa ad humanas injurias pertinentia, nisi blasphemias furiosorum mentium manus injiciant etiam in Deum. n. 9.

¹ Dans une lettre adressée à M. Teyssyre, probablement en mars 1815, l'abbé J.-M. de la Mennais note : « Je viens de lire de traité de Salvien : *De Gubernatione Dei* et j'ai trouvé cette image (la bonté de Dieu en état de siège), qui m'a paru aussi juste qu'elle est effrayante. » Et il cite ce passage à son ami. Cf. C. G., I, 278.

- Ce n'est pas assez pour eux des crimes vulgaires ; il faut qu'ils se créent des forfaits nouveaux, les rapines, les calomnies, le mensonge ne leur suffisent pas. L'homicide même ne leur suffit pas : attaquer, déshonorer, détruire son

P. 2570 bis

semblable, c'est trop peu ; il faut qu'ils portent sur Dieu leurs mains armées par le blasphème, et qu'ils essayent d'anéantir Celui par qui tout existe.

AFIC. 009. 05. 039.

598

CE SIÈCLE DE LUMIÈRE

P. 2571

Dans ce siècle de la raison et de l'erreur, on nous parle sans cesse de lumières, parce que sans doute on sait le besoin que nous en avons pour retrouver notre route.

On nous parle d'oublier. - Il faut s'entendre, car lorsqu'on donne des préceptes ou des conseils aux nations, leur docilité peut avoir de telles suites que ce serait se rendre coupable que de laisser dans les mots un vague qu'il serait si dangereux qu'on mît dans les idées.

Il faut donc oublier les torts des individus ; la religion nous en fait un devoir, parce qu'elle laisse à la conscience le soin de les punir, et qu'elle se réserve de pardonner au nom de Dieu, à leur repentir ; mais il ne faut pas oublier les désastres qu'ont produits les mauvaises doctrines, parce qu'il ne faut pas qu'ils se renouvellent ; et qu'éternellement le monde soit en proie aux désordres qu'elles font naître.

On nous parle du *progrès des lumières*, de même qu'en 1793, on parlait du *progrès de la raison*. Il faut s'entendre, car si, comme nous en avertit un prophète, on donnait aux ténèbres le nom de lumière, ce progrès serait une calamité qui en annoncerait beaucoup d'autres ; or, que certains hommes sachent un peu plus de physique, un peu plus de chimie, et si l'on veut, un peu mieux le calcul qu'il y a cent ans, il n'y a pas là de quoi s'enorgueillir ; dans dix ans on en saura encore davantage, et si le passé peut-être utile pour juger l'avenir, ces progrès, par leur nature toujours croissants, ne seront pas plus pour nos neveux qu'ils n'ont été pour nous, les progrès de la sagesse, de la raison, de l'ordre et du bonheur.

Mais si les sciences morales, les seules d'où dépende la prospérité des Etats, vont toujours s'affaiblissant, si le flambeau

P. 2572

de la religion répand des lumières moins vives, ou du moins si les ténèbres qu'il doit éclairer s'épaississent chaque jour ; nous devons déplorer les progrès de l'erreur, et ne pas être si fiers de ressembler à un enfant, qui, après quelques années d'étude saurait quelque chose de plus sans doute, mais qui serait devenu mutin, altier, licencieux, dont tous les désirs seraient corrompus, dont toutes les volontés seraient dépravées.

On nous parle de liberté - Il faut s'entendre, car s'il s'agissait de cette liberté qu'un prophète compare au *glaive*, à la *famine*, à la *peste*, c'est-à-dire, à tous les fléaux réunis ensemble, notre déplorable histoire nous aurait déjà appris que nous ne pouvons trop la craindre, ni trop la détester ; étrange puissance d'un mot ! Quand celui-ci est prononcé, toutes les passions se réjouissent comme si on leur annonçait qu'elles vont régner ! Elles s'agitent en effet ; il s'engage un grand combat pour savoir à qui restera l'empire, et tout finit par être esclave, même le pouvoir de celui qui obtient le nom de maître, la tyrannie la plus dure sort du fond de ces doctrines d'anarchie.

On nous parle d'idées libérales - Il faut s'entendre, car, si ce mot nouveau rappelle les principes d'une philosophie que nos malheurs ont discréditée et déshonorée au point que les

SERMONS

gens qui ne rougissent de rien, rougiraient de l'appeler par son nom, il faut gémir de l'incurable folie de certains hommes qui méprisent assez leurs semblables pour s'imaginer qu'ils seront dupes de ce changement de langage, et que les leçons de l'expérience seront perdues pour eux.

On nous parle de marcher avec le siècle - Il faut s'entendre ; car si le siècle emporté par un mouvement aveugle se jette dans un abîme, faut-il donc que nous nous y précipitions avec lui, faut-il que la religion, les mœurs, les lois, la société,

P. 2573

soient englouties dans le gouffre qu'ont ouvert et que creusent les mains infatigables de ces sauvages ennemis de tout ordre public et de toute civilisation, qui appellent leur siècle les jours affreux où des ténèbres sanglantes couvrirent l'Europe que le ciel voulut punir ; ces hommes, sans cesse occupés à refaire la société, comme les petits enfants qui travaillent à élever sur le bord de la mer des édifices de sable que le premier flot renverse ; tous ces beaux esprits qui croient avoir fait merveille quand ils ont fait des phrases ; qui, après trente ans de révolution viennent vous dire froidement que les nations marchent quand elles se précipitent dans les doctrines d'anarchie, et qu'elles s'éclairent quand elles réclament comme un droit le pouvoir de se détruire elles-mêmes ?

Leur crime, car c'en est un, sera puni ; elles en porteront la peine ; elles verront naître dans leur sein cette révolution qu'elles pouvaient étouffer ; qu'elles fomentent dans le nôtre ; et puisqu'elles ont besoin de leçon, la Providence la leur donnera.

Elles nous demandent de l'argent ! Il n'est pas un Français qui ne leur abandonnât son dernier vêtement pour qu'il lui fût permis de porter encore le nom de Français, mais elles veulent le dépouiller de ce titre.

AFIC. 009. 06. 011.

599

J.-C. MÉDIATEUR ENTRE DIEU ET LES CRÉATURES

P. 2575

Le ciel est maintenant ouvert, et J.-C. notre précurseur et notre chef y est déjà entré pour nous. Ainsi, Dieu ne récompense plus comme autrefois notre confiance en lui par l'abondance des biens temporels ; il en a de meilleurs pour ses enfants adoptés en J.-C. Ce temps est passé avec la loi ; l'alliance ancienne et figurative de la nouvelle est maintenant abrogée. Si nous étions Juifs, j'entends des Juifs charnels, nous aurions ici-bas une récompense proportionnée à nos mérites ; encore un coup, je dis des juifs charnels ; car les Juifs chrétiens ont eu part à la croix de J. -C avant que d'avoir part à sa gloire. Mais nous avons de meilleures espérances qu'eux - *meliores et momentem substantiam* - (Is) fondées sur une meilleure alliance et de meilleures victimes - *melioris testamenti sponsor factus est Jesus... melioribus hostiis quam istis* - (He 22, 9. 23)

Du fini à l'infini, et qui plus est, du néant profond où le péché nous a réduits, à la sainteté divine, à la droite du Très-Haut, la distance est infinie. Nous ne sommes par la nature que des enfants de colère - *natura filii irae* - (Ep. 2, 9) ; nous étions en ce monde comme des athées, (R_v, Z) sans Dieu, sans bienfaiteur, - *sine Deo in hoc mundo* - (He 2, 12) ; mais par J.-C., nous voilà déjà ressuscités, nous voilà élevés et assis dans le plus haut des cieux : - *convivificavit nos in Christo* - (He 2, 5-6) ; maintenant nous ne sentons point notre adoption en J.-C., notre dignité, notre divinité : *Divinae consortes naturae* - (2 P 4), mais c'est que notre vie est cachée en Dieu avec J.-C. Lorsque J.-C. viendra à paraître, alors nous paraîtrons aussi avec lui dans la gloire - *scimus quoniam cum apparuerit similes ei erimus* - (Jn 3, 2)

Vita vestra, dit St Paul, *abscondita est cum Christus apparuerit* - (Col 9, 3), il n'y a plus entre nous et la divinité cette distance infinie

P. 2576

qui nous séparait, - *nunc autem in Christo Jesus vos qui aliquando eratis longe* - (Ep 2, 13). C'est que par J.-C. nous avons tous accès auprès du Père : - *quoniam per ipsum habemus accessum* - (Ep 2, 13). Ecoutez encore cette conclusion de l'Apôtre : *Jam non estis hospites et advenae*.

Il n'y a que l'Homme-Dieu qui puisse joindre la créature au Créateur, sanctifier les profanes, construire un temple où Dieu habite avec honneur, *in quo omnis aedificatio constructa*.

Entre le fini et l'infini il n'y a point de rapport ; tout culte qui dément ce principe choque la raison et déshonore la divinité. La sagesse éternelle n'en peut être l'auteur ; il ne prononce point le jugement que Dieu porte de lui-même qui exprime la sainteté, la divinité, l'infinité de son essence. C'est un culte faux, injurieux à Dieu, incapable de le réconcilier avec les hommes. Il ne peut y avoir de religion véritable que celle qui est fondée sur le Fils unique du Père, sur cet Homme-Dieu qui joint le ciel avec la terre, le fini avec l'infini, par l'accord incompréhensible des deux natures qui le rendent en même temps égal à son Père et semblable à nous.

J.-C. est le premier-né de toute créature : *primogenitus omnis creaturae* - (Col 1, 15). Il n'y a pas 2000 ans qu'il est né en Bethléem ; mais il y en a 6000 qu'il a été immolé - *Agnus occisus est ab origine mundi* - (Ap 13, 8) ; comment cela ? C'est que le premier des desseins de Dieu, c'est l'incarnation de son Fils, parce que ce n'est qu'en lui que Dieu reçoit les adorations des Anges, qu'il a souffert les sacrifices des Juifs et qu'il reçoit et recevra éternellement nos louanges. - *J.-C. heri et hodie ipse et in saecula* - (He 13, 18) Tout exprime et figure J.-C. Le ciel et la terre sont pleins de la gloire de Dieu,

P. 2577

mais c'est par J.-C. le Pontife du Très-Haut ; c'est par lui que les Anges mêmes s'approchent de la Majesté infinie de Dieu, qu'ils peuvent prononcer, d'accord avec Dieu même le jugement qu'ils portent de sa sainteté (Ep. aux Col et aux Ep). Ils n'ont de société, d'accès, de rapport avec lui que par ce Fils bien-aimé en qui le Père se plaît uniquement, parce qu'il se complaît parfaitement en lui-même : *dilectus meus*, ...

Ils abandonnent à J.-C. qui est à leur tête, et qui pour ainsi dire porte la parole, de les présenter à Dieu dans l'état qui leur convient, et Jésus-Christ qui les regarde comme son peuple, comme les membres de son propre corps, comme unis à lui par leur charité et par leur foi, ne manque pas de parler pour eux et de prononcer hautement ce qu'ils ne sauraient exprimer. Ainsi, tous les chrétiens dans la simplicité de leur foi et la préparation de leur cœur adorent incessamment par J.-C., d'une adoration très parfaite et très agréable à Dieu tous ses attributs divins.

Au lieu de bâtir solidement sur les fondements de la foi, et de s'élever par l'humilité à l'intelligence des vérités sublimes où elle conduit ; au lieu de mériter par là, et devant Dieu et devant les personnes équitables, une véritable et solide gloire, on se fait un plaisir malin et un sujet de vanité d'ébranler ces fondements sacrés, et on se va froisser imprudemment sur cette pierre terrible qui écrasera tous ceux qui auront l'insolence de la heurter.

AFIC. 009. 05. 029.

SERMONS

600

SUR L'ÉMANCIPATION DES NÈGRES

P. 2577 bis

(Lettre pastorale de Mgr l'Archevêque de Lyon sur l'émancipation des esclaves dans les colonies)

Les Lettres Apostoliques de Sa Sainteté le Pape Grégoire XVI¹ contre la traite des Noirs sont en date du 3 décembre 1839. Le Pape déclare la traite «*absolument indigne du nom chrétien.* »

«L'œuvre de la suppression de l'esclavage, si longtemps et vainement réclamée jusqu'ici, est enfin sur le point de s'accomplir, mais la liberté ne serait qu'un funeste présent pour cette population noire répandue dans nos colonies, si les lumières de la religion ne leur apprenaient pas à en régler l'usage. » (Circulaire du Ministre de la justice et des cultes adressée aux évêques sur la nécessité d'augmenter le clergé colonial - 3 décembre 1839).

«Ainsi, voilà 300 000 âmes à arracher à l'ignorance et à conquérir à la vertu. N'est-ce pas un objet bien digne de l'ambition d'un prêtre ? Ne sentez-vous pas, M.T.C.F., s'agiter en vous le zèle apostolique ? La tendresse si expansive de Saint Paul pour Onésime, n'émeut-elle pas vos cœurs ? et n'entendez-vous pas retentir à vos oreilles les touchantes supplications que le grand apôtre adresse à Philémon, en faveur de ce cher fils qu'il avait enfanté dans ses chaînes ? Déjà ces 300 000 esclaves ne vous sont-ils pas chers comme vos propres entrailles (Phm 1, 12), comme des enfants, comme des frères ?

«Le Ministre du Roi réclame 36 prêtres pour cette œuvre toute catholique. N'aurons-nous pas l'honneur dans ce diocèse si croyant de fournir de saintes recrues pour former cette cohorte d'apôtres ?

«Ranimer des âmes abruties par l'esclavage et qui sont sur nos îles comme ces ossements arides que voyait un prophète, leur inspirer des idées d'ordre, de justice et d'économie, les transformer et en faire des chrétiens tendres et généreux.

«En favorisant cette vocation, nous entrerons dans les vues

P. 2578

paternelles et nous seconderons les désirs du chef de l'Église, qui, avec cette autorité suprême qu'il a reçue d'en haut, vient de venger les droits de la justice et de l'humanité, en défendant à tout catholique, par ses dernières Lettres Apostoliques, de se livrer à la traite des noirs. »

601

PENSÉES DIVERSES (1)

P. 2579

Le monde où nous nous montrons pour un instant comme une ombre qui passe et ne reparaît plus, le monde où on entre sans le connaître, et où après l'avoir vu, on s'écrie douloureusement : Tout ici n'est donc que vanité, que peine et affliction d'esprit ; - qu'est-ce que je quitte ? à quoi est-ce que je renonce ? à rien ou à bien peu de chose. Ces plaisirs qu'on goûte, qu'on épuise en les goûtant et toujours suivis d'inutiles regrets ; ces biens dont on croit jouir, et dont la jouissance même rarement paisible et souvent inquiète, rappelle encore le sentiment des maux ; ces fantômes, enfin ces rêves de bonheur m'avertissent et me prouvent par eux-mêmes qu'il en est un qui m'est destiné, auquel j'aspire ; etc. - cette vue anticipée du monde et de ses félicités mensongères et de ses malheurs trop réels... . (*Inachevé*)

¹ Grégoire XVI (Mauro Capellari), pape de 1831 à 1846. Il condamna les idées de Félicité de la Mennais (encycliques *Mirari vos*, 1832, et *Singulari nos*, 1834).

Ce qu'on sait seul, c'est une espèce de peine au lieu que ce qu'on sait au moins entre deux, est un plaisir, une véritable allégerance.

Au malheureux, peut-être vous n'avez rien à donner, croyez-vous ; mais alors, il ne vous demande rien, et vous pouvez encore lui donner tout, car vous pouvez toujours lui donner de la consolation. Ah ! ayez un cœur, chrétiens, et vous aurez un trésor inépuisable ! - Voyons-le entrer dans cette cabane, dans cette hutte obscure où il retrouve ses meilleurs amis ; à sa vue les visages changent, les douleurs se taisent, les larmes coulent, et ce

P. 2580

sont celles de la joie ; quelle douce, quelle tendre chère on lui fait ! s'il y a un siège, on l'y assied ; s'il y a un reste de paille, on la rallume, et voilà l'enfant sur ses genoux, qui le caresse à l'envi, qui lui tend ses petits bras, lui sourit, le serre et l'embrasse.

S'avancer de vertus en vertus dans la voie étroite, dans le chemin de la vie.

Cette piété tendre et sublime qui portait si haut sa pensée, qui pénétrait si avant dans tout son être.

L'homme voudrait écrire les lettres de son nom sur les débris du monde.

Dieu nous donnera un bonheur sans mesure, car il n'en connaît point ; il n'y a que l'homme qui compte ses bienfaits et qui pèse ses dons.

A mesure que l'âme s'en rassasie, elle la goûte davantage, c'est un sentiment qui s'accroît par la jouissance. Par le mot de paix, les Israélites exprimaient tous les biens, tous les bonheurs, toutes les délices humaines. Que la paix, disaient-ils, soit dans cette maison ! et le baiser de paix entre les premiers chrétiens fut aussi le plus doux témoignage de leur charité mutuelle.

C'étaient des habitants du monde, encore tout couverts de sa boue, chargés de ses vices, livrés, abandonnés à toute sa corruption.

Pour moi, je n'aime que la pêche sur la mer de Tibériade, avec Simon-Pierre, le bonhomme Zébédée, et André et Jean,

P. 2580 a

et Jacques, et ces pauvres gens-là, plus riches, plus heureux qu'ils ne pensaient, surtout lorsqu'ils pêchaient les hommes à la seine, qui depuis ne se pêchent plus qu'à la ligne ; et encore !

AFIC. 009. 05. 040.

602

PENSÉES DIVERSES (2)

P. 2580 bis

Otez la persuasion ou la foi, et j'entends par ce mot l'acquiescement de l'esprit à une vérité quelconque, réelle ou présumée ; vous détruisez le désir ou l'amour, vous détruisez la volonté, vous détruisez l'intelligence et le corps même qui ne vit qu'à l'aide de l'intelligence ; c'est en deux mots la plus complète destruction de l'homme qu'il soit possible d'imaginer.

Et certes, pour peu qu'on y réfléchisse, on ne sera pas surpris que l'indifférence qui, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, est, dans la rigueur logique, le néant de la pensée et des affections, anéantisse par son effet propre, l'être sensible et pensant. Cela est aussi simple à concevoir que la cessation du mouvement lorsque la force d'impulsion cesse.

Nous sommes tous des voyageurs qui cherchons ensemble notre patrie, disposés à recevoir avec joie des personnes les plus simples, et des petits enfants même, s'il le fallait, les indices heureux et les conseils qui peuvent nous aider à la découvrir. La patrie des êtres intelligents, c'est la vérité infinie, et il n'est donné de la découvrir qu'à ceux qui savent l'aimer ; les uns la haïssent et s'en éloignent pour s'égarer dans les riantes mais stériles plaines

SERMONS

de l'erreur ; les autres plus à plaindre peut-être et plus dégradés, assoupis par l'indifférence, sans désirs comme sans regret, vieillissent stupidement dans un monotone exil que n'embellit pas même l'espérance.

P. 2580 bis a

Ils vivent dans d'indifférence des devoirs, résolus néanmoins de surmonter tôt ou tard les passions qui les dominent ou la mollesse qui les endort. Ceux-ci se condamnent eux-mêmes ; ils gémissent de leur état ; ils désireraient d'en sortir ; ils l'essayent quelquefois, et redoutant avec trop de raison d'arriver au terme où finit la patience de Dieu, semblent tourmenter à regret sa miséricorde.

AFIC. 009. 05. 041.

603

HEUREUX EFFETS DE L'UNION

P. 2581

Il faut que notre raison chancelante s'appuie sur une autre raison, et celle-ci sur une autre encore, qui elle-même a besoin d'appui. Isolée, elle s'élève, comme la frêle et tendre tige de la plante destinée à enrichir nos guérets ; le plus léger heurt, quelques gouttes d'eau épanchées de la nue fugitive, le souffle qui courbe à peine le roseau ; c'en est assez pour la renverser ; et quand l'épi se formant vient à se gonfler de suc nourriciers, la faible plante, sans autre cause, s'affaisse et succombe sous le poids de ce précieux trésor, doux fruit de sa fécondité.

Mais que près d'elle une famille nombreuse croisse sur un vaste sol, ces tiges si frêles, se prêtant un mutuel secours, et plus fortes par leur union que le roi solitaire des forêts, résisteront aux tempêtes qui brisent le chêne, et fourniront en abondance à un peuple entier l'aliment salutaire auquel sa conservation est attachée.

Jugement des impies.

Laissons ces malheureux s'enorgueillir dans leurs ténèbres ; laissons-les jouir du néant, puisque ce partage leur est si doux ; néant de vérité, néant de lumière, néant de bonheur, mais non pas néant de vie ; le Dieu qu'ils repoussent ne le permet pas. Il les réserve pour le jour où il a résolu en lui-même de les convaincre qu'il est, et d'en tirer l'aveu de sa bouche ;

P. 2581 a

jour terrible, où il se fera connaître comme Juge à ceux qui auront refusé de le reconnaître comme Père.

AFIC. 009. 05. 042.

604

DE LA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES

P. 2582

Les pauvres sont une invention du christianisme. Il les a créés en affranchissant les esclaves auxquels il eût peut-être rendu un assez triste service si avec la liberté civile, il n'avait jeté dans le monde l'amour du prochain, c'est-à-dire la charité, seule loi agraire qui puisse exister parmi les hommes sans les amener à la vie de la brute. Cet amour, partout où il domine, assure aux prolétaires le pain de chaque jour, car il le prélève au besoin sur le superflu du riche ; et par conséquent, tour à tour il répare les injustices ou tempère les rigueurs de la fortune. Il vit donc spécialement d'action, et c'est pour cela que son divin auteur lui a donné pour objet propre, non l'humanité sur laquelle nul de nous ne peut rien, mais le

prochain, ou en d'autres termes, la fraction de l'humanité que chacun de nous est en état de servir.

Ainsi le riche a pour prochain les pauvres auxquels ses aumônes peuvent arriver, tandis que le prochain du prêtre se compose des âmes que dans l'exercice légitime de son ministère il peut ou ramener ou conserver à Dieu. Encore la charité règle-t-elle l'intensité de nos obligations sur la

P. 2583

distance morale ou matérielle qui nous sépare de ceux au profit desquels ces obligations existent.

Toutes choses égales d'ailleurs, l'indigent qui gémit à notre porte ou qui nous est uni par un lien quelconque, a un droit qui lui manquerait s'il souffrait loin de nous ou s'il n'avait à invoquer aucun titre personnel.

L'humanité, la bienfaisance, la sensibilité sont des vertus purement humaines ; nous souffrons des souffrances qui nous sont connues et le désir de les soulager n'est souvent que le désir de nous soulager nous-mêmes. Dès lors, il y a deux charités, l'une divine dans son principe, l'autre philosophique dans le sien ; et on appelle philanthrope quiconque sans être chrétien se montre humain, sensible, bienfaisant. Que de catholiques qui acceptent encore aujourd'hui ce titre sans se douter qu'il implique l'abjuration virtuelle de leur foi !

Oublier nos intérêts propres pour ne songer qu'aux intérêts des autres hommes, les assister, les consoler, les instruire, exciter les riches à l'aumône, les pauvres à la patience, les malheureux à l'espoir.

Aut. AFIC. 057. 01. 015.

605

VANITÉ DES CHOSES HUMAINES.

P. 2584

Je lisais dernièrement la *Biographie universelle* ; j'y trouvais à chaque page les noms d'un grand nombre d'hommes qui y sont recueillis ; les uns ont fait des ouvrages qu'on ne lit plus ; les autres ont remporté des victoires dont on ne se souvient plus ; celui-ci s'est épuisé de veilles pour découvrir des secrets de la nature qu'aujourd'hui tout le monde connaît, sans qu'il lui en coûte ni travail ni peine ; cet autre s'est acquis de son temps soit par ses richesses, soit par ses intrigues, une réputation brillante ; il remuait le monde entier et le remplissait du bruit de sa gloire ; et maintenant on ignore où est son tombeau, et il faut être très habile pour savoir qu'il a existé !

Eh bien, il en sera de même de nous ! que dis-je ? nous avons moins de titres que les hommes dont je parle, à vivre dans la mémoire des hommes ; leur estime à laquelle nous mettons tant de prix, leur opinion qui est pour nous d'une si grande importance, toutes ces choses auxquelles nous attachons tant d'intérêt et qui sont si vaines, ces événements qui nous affligent ou nous réjouissent, ces succès dont nous sommes enorgueillis, ces humiliations auxquelles nous sommes si sensibles, tous les maux que nous craignons, tous les biens que nous désirons, oui, tout sera oublié, anéanti ; toutes nos espérances descendront avec nous dans la tombe ; elles y pourriront, en peu de jours, comme notre cadavre.

AFIC. 009. 06. 001.

606

PARDON DES OFFENSES

P. 2585

Quand nous prononçons ces paroles : Pardonnez-nous nos offenses, *etc.* c'est, observe St Grégoire de Nysse¹, comme si nous disions à Dieu : Faites ce que je viens de faire ; Seigneur, imitez votre serviteur ; cet homme est mon débiteur et je suis le vôtre ; que le jugement que j'ai prononcé à son égard soit la règle de celui que j'attends de vous ; je lui ai remis ses dettes, je lui ai pardonné ses fautes ; pardonnez-moi aussi les miennes ; sans doute mes offenses sont trop grandes, mes torts sont plus graves que les siens ; mais votre miséricorde est sans bornes et vous ne vous laisserez pas vaincre en générosité par un simple mortel.

Celui au contraire qui sollicite auprès du Seigneur le pardon de ses péchés et qui ne veut point oublier ce que ses frères lui doivent, ne peut s'attendre qu'à cette réponse de la part de Dieu : Quoi ! vous implorez ma clémence et vous n'avez point pitié de votre prochain que vous poursuivez sans relâche. Vous me priez d'effacer la cédule qui vous rend mon débiteur, vous qui gardez avec soin les promesses et les obligations de ceux qui vous doivent ;

P. 2586

hommes sans entrailles, retirez-vous ; vous êtes vindicatifs, je me vengerai ; tandis que si vous aviez été bons, si vous aviez été indulgents, je vous eusse fait miséricorde. (C'est le sens d'un passage de St Grégoire de Nysse rapporté dans le deuxième tome de la *Bibliothèque des Pères*, p. 459)

On dira au dernier jour à ceux qui n'ont point pratiqué la miséricorde envers leurs frères : Vous n'avez apporté ici aucun sentiment d'humanité, vous n'y en trouverez aucun ; vous avez semé la dureté, l'inhumanité, recueillez-en les gerbes. Vous avez fui la miséricorde, elle s'éloignera de vous. Vous avez méprisé les pauvres, vous serez méprisés de Celui qui s'est fait pauvre pour l'amour de vous. (Id. , p. 464)

- Saint Basile observe qu'il vaut mieux appeler *Père* la première personne de la Sainte Trinité que *non engendré*, parce que ce premier titre marque le rapport qu'il a avec son fils, au lieu que le deuxième semble favoriser l'erreur d'Eunomius qui disait que Dieu était non engendré et ne pouvait communiquer sa nature à son fils (p. 14 et 15).

AFIC. 009. 05. 037.

607

SACRIFICE DE LA MESSE

P. 2587

Un prêtre pour exercer son ministère a besoin d'une victime ; il cherche, en quelque sorte, de tous côtés ce qu'il immolera. - Jésus-Christ s'immole lui-même.

L'idée d'un sacrifice a toujours été jointe à celle d'une religion, pour que du moment où l'homme s'occupe de ses rapports avec Dieu, il sent qu'il lui doit tout ; il cherche donc autour de soi quelque chose qu'il puisse offrir, mais quoi ? Sera-ce un peu de boue qui sera digne de lui être présentée ? Tirera-t-on de sa fange un vil animal pour le placer sur l'autel du Saint des Saints ? Toutes ces victimes muettes auront-elles une voix pour Celui qui est au-dessus de toute louange ? L'homme sent bien que de pareils sacrifices ne peuvent être le vrai sacrifice. Que fera-t-il donc et où trouvera-t-il la victime qu'il cherche ? Pauvre misérable ! il

¹ Grégoire de Nysse (v. 335-v. 394), frère de saint Basile et évêque de Nysse. Théologien mystique ; il lutta contre l'arianisme.

s'imaginer qu'il peut s'offrir lui-même. Sa nature dégradée, corrompue, voilà son oblation : il veut apaiser la colère de Dieu, et il lui offre le péché !

AFIC. 009. 05. 035.

608

SUR LA DIVISIBILITÉ DE LA MATIÈRE

P. 2587 bis

Depuis qu'il y a des philosophes, ils ont été divisés sur la question de la divisibilité de la matière à l'infini, et toutes leurs disputes n'ont servi qu'à prouver que c'est un abîme profond et ténébreux. Restons donc à cet égard dans le doute absolu, ou du moins, n'adoptons aucun système comme étant absolument certain. Quelques-uns cependant ont prétendu *démontrer* qu'il était impossible et absurde que la matière fût divisible à l'infini, et voici ce me semble les deux arguments les plus spécieux qu'ils aient employés.

1 - Si la matière est divisible à l'infini, chaque corps renferme un nombre infini de parties. Or, il est impossible qu'une quantité finie soit composée d'un nombre infini de parties. Donc, etc.

2 - Ce serait se contredire dans les termes que d'admettre des infinis inégaux ; or les corps sont inégaux ; donc le nombre de parties qui compose chacun d'eux n'est pas infini. Pour répondre à ces deux raisonnements, on me permettra pour plus de précision d'employer le style de l'école. Avec elle, je distingue la mineure du premier syllogisme. Il est impossible qu'une quantité finie soit composée d'un nombre infini de parties égales, je l'accorde ; de parties inégales, je le nie. Les corps sont toujours bornés si on les considère du côté où la division commence, et même en supposant qu'on peut la continuer à l'infini, il ne s'en suit point que le corps divisé soit infini. Un exemple prouvera mieux mon assertion que tous les raisonnements que je pourrais faire.

P. 2588

Si je voulais me rendre de St-Malo à Rennes et que j'avancasse à chaque pas d'un espace de chemin égal à la moitié de celui qui l'aurait précédé il est évident que je n'arriverais jamais dans cette dernière ville et très certainement il ne s'ensuivrait pas qu'elle est infiniment éloignée de celle d'où je suis parti. De même qu'on reconnaît qu'il y a dans chaque corps un nombre infini de parties, telles que la première est double de la seconde, la seconde double de la troisième, etc. il ne faut pas conclure que le corps qui les renferme est infini.

AFIC. 009. 06. 009. Vo.

609

INANITÉ DES PHILOSOPHES

P. 2589

Les philosophes qui nient que l'étendue soit l'essence de la matière prétendent :

1° Que ce système n'explique rien ; car si on demande qu'est-ce que l'étendue et qu'on réponde qu'elle se compose de plusieurs parties elles-mêmes étendues, posées hors les unes des autres, c'est comme si on disait que l'étendue est ce qui est étendu... et c'est donner pour réponse à la question, la question même.

2° La divisibilité de la matière à l'infini entraîne des absurdités palpables, par exemple, qu'avant même la division il y a dans deux portions de matière distinctes et plus grandes l'une que l'autre, un nombre également infini de parties différentes.

3° Un composé suppose un élément simple, non moins nécessairement qu'un effet suppose une cause, que le nombre suppose l'unité.

SERMONS

4° La matière se meut ; or, si elle était divisible à l'infini, comment le mouvement commencerait-il ? un corps ne pourrait s'avancer sans toucher une partie divisible à l'infini, et qui correspond à des parties d'espace infinies en nombre ; et par conséquent sans être à la fois dans un nombre infini de lieux (*Dictionnaire* de Bayle, t. 4, p. 2913 ; t. 5, le même endroit, p. 2911, sur la compénétration).

D'ailleurs, dans un nombre infini de parties, il n'y en a aucune qui soit la première, cependant le mouvement d'un corps étant successif, il faudrait

P. 2589 a

pour qu'il eût lieu que ce corps touchât une partie avant l'autre ; donc, etc.

AFIC. 009. 06. 007.

610

VIE ACTIVE DE JÉSUS DANS L'EUCCHARISTIE

P. 2589 bis

Ils reçoivent les dons du Seigneur dans un cœur ingrat.

Jésus-Christ présent dans ce tabernacle, reçoit nos prières et préside à nos saintes assemblées ; c'est son sacrifice que nous offrons sur cet autel ; c'est sa parole qui se fait entendre dans cette chaire ; il est le ministre de nos sacrements et l'inépuisable source d'où découlent sur nous toutes les grâces ; en un mot, si nous sommes le peuple de Dieu, c'est qu'il demeure incessamment au milieu de nous pour nous purifier et nous bénir.

Qu'il est beau de voir J.-C. animant ainsi son Église, et s'unissant à elle pour la rendre digne de son Père ! Il l'embrasse avec un amour immense ; il répand sur elle sa sainteté infinie comme un vêtement de gloire, et Dieu même met sa complaisance dans l'épouse de son Fils.

Mais ces mystères tout à la fois si consolants et si élevés, qui offrent à l'esprit qui les médite sans cesse de nouvelles merveilles et au cœur qui les croit de nouveaux motifs de reconnaissance, sont ignorés de la plupart des chrétiens qui hélas ! connaissent si peu leur religion et qui, distraits par les objets les plus frivoles, négligent de pénétrer dans ses adorables profondeurs et de creuser si je puis m'exprimer ainsi dans les entrailles du christianisme. Si nous découvriions J.-C. à l'autel se frappant lui-même du glaive, si notre foi était assez éclairée et assez vive pour se représenter le prêtre éternel environné de ses anges et tenant entre ses mains divines le calice sacré, rempli de ses mérites et de son sang, serions-nous moins profondément émus que les enfants d'Israël qui en voyant le feu descendre du ciel et consumer l'hostie d'expiation, se prosternèrent

P. 2590

la face contre terre en jetant un cri d'étonnement, de frayeur et d'actions de grâce, *quod cum vidissent turbae, laudaverunt Dominum, mentes in facies suas* (Lev. 9, 24).

AFIC. 009. 02. 001. Vo

611

LE SACRIFICE DE LA MESSE

P. 2591

Toute religion qui prétend que l'homme pécheur peut avoir accès auprès de Dieu autrement que par l'homme-Dieu, est impie ; elle prononce un faux jugement ; elle établit un rapport où il n'en peut exister aucun.

«Si J.-C. s'offre lui-même à son Père pour leurs péchés sur nos autels, ils sacrifient de leur côté à l'ambition, à l'amour, à la volupté des sacrifices spirituels dans tous les lieux où leur imagination les transporte. » Maleb(ranche)

Nous nous faisons en quelque sorte pontifes d'un nouveau culte : chacune de nos passions est une idole à laquelle nous immolons dans notre cœur des victimes sacrilèges, etc.

Prières du prêtre - leur efficacité vient de leur union avec celle de J.-C. qui les présente à Dieu sur l'autel du ciel.

Bienfaits du sacerdoce : paix dans les familles, sûreté dans les contrats, secours pour les pauvres, consolations pour les mourants ? Aujourd'hui on n'est plus sensible qu'à ces avantages ; bienfaits bien plus grands dans un ordre plus élevé : réconciliation des pécheurs, source éternellement féconde de grâce, de salut, de miséricorde.

C'est lui qui doit nous conduire comme notre précurseur et notre modèle jusque sur les trônes éternels d'où nous jugerons avec lui les grands de la terre au jour qui les privera de leur puissance, lorsque le feu dévorera leurs richesses et fera disparaître toute leur grandeur. (Maleb(ranche))

Les passions creusent dans leur cœur un vide que rien ne peut remplir.

AFIC. 009. 02. 001.

612

SUR L'AUMÔNE

P. 2592

- C'est le fait de la religion qui seule peut inspirer cet héroïque dévouement, qui seule a créé ces institutions admirables où le service de Dieu se confond avec le service des pauvres, qui seule nous donne en réalité ce que la sagesse humaine ne nous donne qu'en paroles.

- S'ils ont besoin de votre or pour avoir du pain, vous avez besoin de leurs prières pour obtenir les biens de l'éternité. Sans vous ils ne peuvent vivre, mais sans eux, vous ne pouvez vous sauver ; et ainsi chacun de vous reçoit d'eux plus qu'il ne leur donne.

- Riches, Dieu vous a communiqué le plus beau de ses privilèges, celui de faire des heureux ; vous avez essayé tous les plaisirs ; goûtez une fois celui de la bienfaisance et vous n'en rechercherez jamais d'autre.

- Quand vous assistez le pauvre, c'est moins une grâce que vous lui faites qu'une dette que vous acquittez - *justitiæ debitum potius solvimus, quam misericordiæ opus implemus.* (St Grég.) - *Non pavistis occidisti* (St Ambroise)

- Ces hommes d'autant plus à plaindre qu'ils n'osent faire entendre aucune plainte, et que personne ne peut essayer les larmes qu'ils versent dans le secret.

- Depuis l'Évangile, ce n'est plus l'homme qui mendie, mais c'est J.-C. qui demande et qui reçoit : *Christus est qui in omnium pauperum, necessitate mendicat* (Salvien).

- Comme leurs passions sont toujours plus grandes que leurs richesses.

- Ils se croient quittes parce qu'il ont jeté quelques pièces de monnaie dans la main du pauvre.

- Il meurt, cet homme de miséricorde ; et voilà qu'il

P. 2593

est environné de tous les malheureux dont il a essuyé les larmes, des malades dont il a soigné les plaies, des orphelins dont il a protégé l'enfance, des veuves dont il a défendu les droits ; c'est notre protecteur, s'écrient-ils, et ils le portent en triomphe aux pieds de son juge ; et son juge c'est Jésus-Christ qu'il a visité, nourri, consolé, et qui se montre à lui revêtu des habits mêmes dont il couvrit ses membres tremblants.

- Ces aumônes d'amour-propre.

SERMONS

– C'est le pauvre qui assiste le pauvre, et quand la charité frappe à la porte des riches, à peine daigne-t-on lui ouvrir pour lui répondre : retirez-vous, vous vous trompez, ce n'est pas ici qu'on donne.

– On n'a rien à donner au misérable qui manque de tout, et on n'a rien à refuser à sa sensualité, à ses plaisirs, à ses caprices, on dépense sans compter, on joue de l'or et cet or, c'est le sang des pauvres.

– On parle du malheur des temps ! sans doute ils sont malheureux, mais pour qui le sont-ils davantage que pour ceux qui n'ont rien ? et n'est-il pas étrange que l'on se fasse de ce qui ôte au pauvre ses dernières ressources un motif, un prétexte pour ne pas l'assister ?

– Quels chrétiens, grand Dieu ! qui regardent comme nécessaire ce dont ils ne se servent que pour vous outrager ! Il est nécessaire d'avoir une table voluptueuse, une parure brillante, de se livrer à des jeux qui sont un scandale ! Mais il ne l'est pas de donner un morceau de pain au malheureux qui sèche de besoin ; mais il ne l'est pas de venir au secours d'un malade qui manque de tout et qui périt à leur porte, étendu sur une paille infecte !

P. 2593 a

– Tous les riches sont pauvres, quand il s'agit de secourir les pauvres.

613

PENSÉES DIVERSES (3)

P. 2594

La sagesse humaine se révolte quand on lui parle d'un premier crime qui a rejailli sur nous ; et dans le cercle de sa justice, le crime qu'elle condamne rejaillit sur la famille de celui qu'elle condamne, et chacun s'honore de ce préjugé ! Quand on lui parle d'une éternité de peines pour celui qui toute sa vie viole les lois divines, on lève les épaules ! Et voilà que celui qui viole un moment les lois humaines porte la flétrissure jusqu'au tombeau ; et si les hommes vivaient éternellement, l'homme lui-même aurait inventé l'éternité des peines pour le crime même repentant et expié ! Ô vanité de la sagesse humaine !

Non ce n'est jamais mourir trop tôt quand le soir de la vie est le jour de la félicité bienheureuse.

Les romans remplissent l'imagination de la mère de choses vaines et frivoles, et l'habituent à un besoin d'émotions qui l'arrachent aux besoins de la vie domestique dont elle doit être l'âme et le charme ; ils donnent au fils et à la fille des exemples corrupteurs, en les séparant de la famille pour leur faire désirer de vivre dans un monde de prestiges et de passions.

Ces vices qu'on ne saurait nommer sans souiller sa voix et salir les oreilles de ceux qui vous entendent. - Taisez-vous ! vous ne me faites plus pitié, vous me faites horreur.

L'agitation irlandaise, chez Waille, in-18.

Mouvement religieux en Angleterre –

Jacqueline Pascal, par Victor Cousin, chez Ordisi, 5°.

Mélanges philosophiques par Staffer, 2 vol. in-8°, chez Paulin, 15°.

Traité des mariages mixtes, par l'abbé Ferrero, in- 8°, chez Pelegand, 5°.

AFIC. 009. 02. 002.

614

CONTRE LES FRÉQUENTATIONS D'UN PRÊTRE

P. 2595

[...] Voilà ce que vous êtes ! et que sont donc les hommes qui vous environnent ? Ai-je habité huit ans dans ce pays sans les connaître et sans les juger ? - Voulez-vous que je m'assoie à votre table entre ce B. qui tous les soirs est ivre, quand vous n'êtes pas chez lui, et cet immonde B. dont je rougirais de vous raconter les turpitudes ? Me placerez-vous en face de cet infâme petit abbé dont les orgies réjouissent et encouragent dans le désordre tout ce qu'il y a de plus sale et de plus dégoûtant parmi les plus vils ouvriers de nos dernières boutiques ?

Quoi donc ? Quel est, je ne dirai pas le prêtre fidèle, mais l'honnête homme qui, sachant ce que je sais, consentirait à descendre aussi bas, et à mettre le pied dans cette boue ?

D'autres, me direz-vous, et moi-même, nous sommes moins scrupuleux. - Eh bien, tant pis pour vous et pour eux. Vous et eux sanctifiez le mal en quelque sorte, c'est-à-dire que vous le rendez d'autant plus grand que l'on conçoit moins comment des hommes tels que vous peuvent n'en être pas indignés.

AFIC. 009. 02. 005.

615

SUR CEUX QUI SE DONNENT LA MORT

P. 2596

Quels sont ceux qui se donnent la mort ? Est-ce le misérable qui va par les rues, demandant à la charité publique le morceau de pain qui soutient sa vie ?

- Non, c'est cet homme opulent qui vient de lui refuser les miettes de sa table.

Est-ce le chrétien gisant sur un grabat, en proie aux tortures de la maladie ?

- Non, c'est ce voluptueux au sortir de son orgie.

Est-ce cet homme tout entier à la peine, qui arrose de ses sueurs le pauvre coin de terre qui nourrit ses enfants ?

- Non, c'est ce riche fainéant que j'ai vu, il y a quelques années quitter en bâillant une assemblée brillante : il s'ennuyait ; pour se distraire, il s'est pendu.

Moniteur des Villes et des campagnes, 1836

Pensées d'un croyant catholique, par de Breyne, chez Poussielgue - Rusand - 1839, 1 v. in-8°.

AFIC. 009. 02. 003.

616

PERTE D'UN AMI

P. 2596 bis

Mon âme obscurcie par la douleur ne voyait partout que la mort. Ma patrie, la maison paternelle, tout ce qui m'avait été commun avec lui était devenu pour moi un insupportable tourment. Mes yeux le cherchaient de tous côtés et ne le trouvaient point, tout m'était en horreur parce que ce n'était pas lui, et que rien ne me disait plus : le voilà qui vient, comme autrefois lorsqu'il était absent ; à charge à moi-même, j'interrogeais mon âme et je lui demandais : pourquoi es-tu triste et me troubles-tu si profondément ? et elle n'avait rien à me répondre. Je ne trouvais de douceur que dans les larmes devenues, depuis la mort de mon ami, les seules délices de mon cœur.

SERMONS

Je suis malheureux, et on l'est dès qu'on livre son cœur à l'amour des choses qui passent ; on est déchiré quand on vient à les perdre, et c'est alors qu'on sent tout son malheur. J'étais loin de m'en former l'idée avant de l'avoir éprouvé ; je ne puis soutenir le poids de mon cœur déchiré et ensanglanté, et je ne sais où le reposer.

AFIC. 009. 02. 004.

617

PÉRORAISON D'UN ÉLOGE FUNÈBRE

P. 2597

Tout éloge serait ici superflu puisqu'il se trouve dans tous les cœurs et dans toutes les pensées.

Lorsqu'on a le bonheur de laisser de tels exemples, on laisse aussi de puissants adoucissements à la douleur de ceux qui regrettent.

Si nous sommes réservés à le pleurer quelque temps sur la terre, c'est du moins avec la perspective de l'attente de cette immortelle réunion qu'il nous prépare et dans laquelle il nous aura seulement devancés.

AFIC. 009. 02. 006.

618

TOUT DANS L'HOMME ADORE DIEU

P. 2597 bis

Tous les hommes sont chrétiens ; pour moi, je n'en ai pas rencontré que je n'aie trouvé tel et qui ne m'en ait fait l'aveu, lorsque je suis entré dans sa conscience ; c'est le témoignage du genre humain. *Testimonium animæ naturaliter Christianæ.*

Ceci m'a toujours profondément frappé, car enfin il n'y a pas d'exception ; non, pas une ! Toutes les passions serrées autour d'une âme laissent-elles quelque issue à la vérité opprimée au fond de cette âme, ce cri s'en échappe.

Croit-on que tous les éloges donnés à la religion, à ceux de ses ministres qui sont dignes d'elle, ne prouvent rien ? Le cœur même des impies, toute leur âme fatiguée d'erreurs et de sophismes, aime à se reposer quelquefois, et alors vous les entendez faire de la religion une apologie si éloquente, qu'aucun de nos discours n'a cette élévation, cette vigueur, et je puis le dire, le charme que vous trouvez dans les paroles qui sortent de ce fonds immense de corruption et de misère. Ô homme, quoi que tu fasses, Jésus-Christ est ton Dieu, tes remords, tes craintes, tes espérances, tout en toi, malgré toi l'adore, et il règne sur toi, lors même que ta haine met sur son front une couronne d'épines.

AFIC. 009. 05. 036.

619

DÉCADENCE DE LA SOCIÉTÉ

P. 2598

Ne sont-ils pas frappés comme nous de ce mouvement général qui entraîne toute notre société vers le culte exclusif des plus grossiers appétits ? Ne sentent-ils pas cet air impur qui va détruisant les sentiments les plus nobles de l'âme humaine ?

L'amour de la patrie, l'esprit de famille, l'aspiration vers la grandeur et la gloire, l'énergie dans les souffrances, la puissance de l'abnégation et du dévouement, toutes ces forces morales sans lesquelles les nations se dégradent et se décomposent, où sont-elles aujourd'hui ?

AFIC. 009. 02. 007.

620

CHUTE D'UN GOUVERNEMENT IMPIE

P. 2599

Ce monstrueux colosse sous le poids duquel l'univers pliait, le souffle du Seigneur l'a renversé ! Ceux qui le virent hier debout et menaçant, en cherchant aujourd'hui les débris ; où sont-ils ? Epouse de Jésus-Christ, Église sainte que l'athéisme couronné voulait étouffer entre ses bras d'airain, que ceux qui ont partagé tes douleurs partagent aujourd'hui ta joie ! Aidez-moi, Monsieur, à exprimer la mienne ; je sais la sentir, mais je ne sais que cela.

On apprend à l'enfance à bégayer le blasphème et à abjurer le Dieu que son intelligence ne conçoit pas encore.

Prosterner l'honneur, la conscience aux pieds de cette idole muette.

Flétrir dans le cœur de l'enfance la fleur des vertus naissantes.

AFIC. 009. 02. 008.

621

BRIÈVETÉ DE LA VIE

P. 2599 bis

- Quand dans un jour d'automne, je vois un arbre qui peu à peu perd ses feuilles, je me dis : Voilà déjà une grande partie de ses feuilles tombées ; bientôt il ne lui en restera pas une seule.

- Eh bien, c'est l'image de nos années ; en supposant que ma vie soit longue, elle se composera de 75 ans, et ces années s'en vont successivement comme les feuilles qui se dessèchent et que le vent emporte : de ces 75 feuilles, 62 sont déjà détachées de l'arbre et ont disparu¹ ; il n'en reste plus que 13 à tomber.

AFIC. 009. 06. 002.

622 - 623

IMPIÉTÉ

P. 2600

L'impiété traînant à sa suite la révolte, l'incendie, le ravage, le meurtre et les échafauds.

Il n'y a plus de remords parce qu'il n'y a plus de conscience. Quand on est arrivé à ce degré de misère morale, peut-être faut-il désespérer de la société.

AFIC. 009. 02. 009.

Entraînés par le mouvement de la vie, par les flots rapides de chaque jour à la poursuite de nos intérêts et de nos rêves, la plupart d'entre nous ne sauraient s'arrêter une heure parmi tant d'heures qui s'écoulent, pour réfléchir à la destinée de l'homme et à l'autre côté du tombeau.

AFIC. 009. 02. 010.

624

FRAGMENT.

P. 2600 bis

Jamais la faiblesse et le malheur n'implorent vainement son appui. Il encourage et console l'innocence persécutée ; il lui apprend à trouver la joie dans la douleur même,

¹ Ceci donne la date de ce fragment : 1842.

SERMONS

semblable à Moïse qui faisait jaillir une source d'eau vive des flancs arides d'un rocher. Sa foi et l'activité de son zèle surmontent tous les obstacles et l'élèvent au-dessus de tous les périls ; la mort ne l'effraie pas, et il apprend aux autres à la braver, en s'y exposant sans crainte et sans trouble ; le pauvre abandonné sur la paille, où reposent ses membres perclus et souffrants, voit à côté de lui son pasteur, son père, qui lui offre l'image d'un Dieu crucifié ; il fixe sur cette croix céleste ses regards à demi éteints ; il la serre entre ses mains mourantes, et il expire entre les bras de son Sauveur et de son père.

(*Inachevé*).

AFIC. 009. 05. 038.

625

AMABILITÉ DE L'ENFANCE

P. 2601

Rien d'aimable comme un enfant plein de candeur et d'innocence dont le cœur docile écoute et croit les premières paroles que la religion lui dit ; il y a là quelque chose de merveilleux qu'on ne remarque pas assez, quoique tout le monde le sente ; quand on voit un petit enfant qui au nom de Dieu baisse la tête, joint les mains, fléchit les genoux, et la joie sur les lèvres tourne vers le ciel ses yeux si doux, on est attendri, on pleure ; mais qui est-ce qui se demande comment il se fait que cet esprit, qui n'a encore rien conçu, découvre comme par un instinct d'amour les rapports qui l'unissent au premier être ?

AFIC. 009. 02. 011.

626

PENSÉES DIVERSES (4)

P. 2601 bis

Ecole d'imposture. - Une molle nonchalance.

Ô Religion sainte, je me jette dans tes bras !

Ils s'enorgueillissent de l'orgueil qu'ils inspirent. (V. de L. H.)

S'agit-il de l'acquisition d'une charge, d'une terre, d'une maison, d'une transaction ou d'un contrat quelconque, vous voyez chacun examiner tout avec soin, prendre les précautions les plus grandes, peser tous les mots d'un écrit, se mettre en garde contre toute espèce de surprise.

Il n'en est pas de même... (*Inachevé*)

Traîner sur la terre une vie pénible, inquiète et remplie d'amertume.

Soyez de bonne foi et convenez que c'est bien là de toutes les folies, la plus folle.

La fécondité de la foi.

Ils disent qu'il n'y a point de Dieu, mais c'est pour encenser autant de divinités qu'ils ont de passions à satisfaire : *pietas cultus Dei est* (St Augustin). (*Voyez l'explication du Pater, par St Augustin, sermon 56*).

Cette lumière qui dissipe tous les nuages et fait évanouir tous les fantômes.

L'engouement des systèmes, le prestige des innovations.

Cum simplicibus sermocinatio ejus (Domini) (Prov. ch. 9)

Comedunt panem impietatis et vinum iniquitatis bibunt (id. ch. 4)

P. 2602

– Ni fond, ni rive.

– Ils ont été ses serviteurs pour exécuter ses vengeances.

– Ils sont le jouet d'une honteuse faiblesse, d'une folle crédulité, d'une espérance trompeuse.

- La Religion est un abri pour se mettre à couvert du vent et de la tempête ; c'est un rocher avancé sous lequel on se met à l'ombre dans une terre sèche et brûlante. (Is ch. 32)
- Ce fardeau d'amertume *s'appesantit sur mon cœur.*
- Ils se font un jeu de leurs vices.
- Les folies d'une jeunesse égarée.
- Ce monde enchanté.
- Le luxe sèche la source des aumônes.
- Toutes les sources d'un bonheur pur sont ouvertes et coulent pour... (*Inachevé*)
- Ils se rongent de soin et de vigilance.
- Ces esprits qui se glorifiaient dans leur indépendance hautaine.
- Aujourd'hui bien des gens font si peu de cas de leur raison, qu'ils ne prennent pas même la peine de la tromper par des sophismes.
- La philosophie même confesse son impuissance à fonder une société heureuse et tranquille.
- Juge et témoin de ses actes les plus secrets, de ses désirs les plus fugitifs.
- Des erreurs aussi folles que dangereuses.
- Bientôt l'étendard de la Croix fut arboré dans la capitale des plaisirs et des idoles.
- Si vous portez vos lèvres sur cette coupe enchantée, vous y boirez la mort.
- La rage orgueilleuse de faire parler de soi.

P. 2603

- La foi qu'ils ont si follement abjurée dans les égarements de la jeunesse et dans les vanités du monde.
- Fou, ingrat, hypocrite et menteur.
- Si je voulais vous exposer tous les maux qu'elle peut produire, il faudrait que je fisse l'histoire de tous ceux que nous avons soufferts.
- L'imposture armée de tous les flambeaux de l'évidence.
- Rompre le frein des passions.
- Maximes aussi fausses que dangereuses et qui sont propres à détruire toute pudeur, toute honnêteté, toute retenue.
- Loin de déplorer leur erreur, ils l'aiment et la chérissent.
- Attisant tous les feux des tentations, ils croient pouvoir facilement les éteindre.
- Ils boivent avec délices la coupe de l'ignominie.
- Pour plaire aux méchants, il faudrait leur ressembler ; je n'achèterai pas à ce prix leur bienveillance.
- Pour se consoler de n'avoir plus de vertu, il ne leur reste que de n'y plus croire et de la diffamer dans les autres.
- Le ton si brutal, si bas, si indigne d'un homme qui se respecte, marque assez que l'âme qui l'a dicté n'est pas saine ; il n'annonce pas un langage digne de foi.
- Ce grand fracas des événements qui bouleversent la terre.
- Si je pouvais arracher jusqu'aux dernières racines de ce grand arbre (*cet arbre empoisonné*) qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort.

AFIC. 009. 05. 034.

627

PENSÉES DIVERSES (5)

P. 2604

Ces sectes impies et malfaisantes, perfides dans le silence, et plus redoutables avec des secrets qu'avec des armes.

SERMONS

Ces hommes réfléchissent peu, ils lisent avec négligence, ils jugent avec précipitation ; et ils reçoivent les opinions comme on reçoit la monnaie parce qu'elle est courante. Peu leur importe qu'une pensée soit fausse, pourvu qu'elle soit brillante.

Quand on a trop à rougir, on ne rougit plus.

Se livrer sans scrupule et sans crainte au triste plaisir.

Il y a des gens qui ne croient que ce qui les amuse.

Le fardeau de notre oisiveté.

Je ne sais quoi de triste et de sombre saisit et trouble ma pensée.

La tranquillité stupide d'un esprit qui ne pense point. - Le repos d'une âme éclairée.

Les yeux couverts du voile de la douleur

Toutes les sources du bonheur pur sont ouvertes et coulent.

Que la malignité accueille, que l'indiscrétion propage.

S'enfoncer dans des recherches savantes, des questions ardues, une métaphysique obscure, une laborieuse érudition.

Flétrir ce qu'ils ont tant de raisons d'honorer.

Le luxe sème autour de lui la misère.

J'ai placé sa loi au milieu de mon cœur.

Ces maximes séditeuses qui préparent de grands crimes et de longs malheurs.

Son âme s'y abandonnait comme à un plaisir qui jusque là lui avait été inconnu et qu'il trouvait infiniment au-dessus de tout ce que pouvait donner le monde.

Si vain, d'opinions si vaines.

P. 2605

Donner de nouvelles forces à une passion qui ne s'empare que trop puissamment de notre imagination et de nos sens.

Jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure.

Si prompts dans leurs censures.

Jeter du ridicule sur la décence.

Cette nouvelle philosophie n'est déjà plus qu'une vieille erreur.

Ces gazettes de la médisance.

Tout ce que l'impertinence a de plus ridicule et tout ce que l'iniquité a de plus pervers.

Ces murs nus, secs et glacés, comme la religion qu'on y prêche.

Les juges décidèrent plus vite que les avocats ne doutèrent.

Comedent igitur fructus viæ suæ, suisque consiliis saturabuntur.

Ipsi quoque contra sanguinem suum insidiantur et moliuntur fraudes contra animas suas.

L'Église n'est pas moins le soutien des forts que celui des infirmes.

Insulter par des railleries à ces propos si grossiers, à ces médisances téméraires, à ces décisions ignorantes.

Les soupçons se tournent en certitude dans leur esprit aigri.

Quand on recherche des idées singulières, c'est qu'on n'est pas capable d'en produire de belles.

Exerçant contre eux ce facile et malheureux talent d'une raillerie maligne.

Répondre un air de frivolité et de dérision sur tout ce qu'il y a de plus sacré.

Ces esprits dédaigneux et frivoles qui prodiguent une plaisanterie si insultante et si déplacée sur tout ce qui attendrit les âmes nobles et sensibles.

P. 2606

Leurs enfants, gage d'une union que rien n'altère.

Ces ouvrages licencieux, délices passagers d'une jeunesse égarée.

L'idée de -- peut-elle partir d'une autre tête que de celle de ces faiseurs de projets qui dans leur oisiveté se mettent à (voudraient) gouverner l'Église.

On ne peut pénétrer dans cet amas de folies honteuses sans reconnaître l'abîme où la raison humaine était descendue, et sans lever les yeux avec reconnaissance vers la lumière qui a dissipé de si profondes ténèbres.

Nous voulons tous être heureux, mais bien rarement nous consentons à prendre les moyens de le devenir, et nous nous laissons entraîner par nos passions qui nous égarent dans des voies criminelles où nous ne trouvons que le malheur et la honte. Ô homme ! que tes vues sont courtes et trompeuses ! que tes pensées sont vaines ! Tout nous rappelle le Dieu dont nous sommes les enfants, tout nous avertit qu'on ne goûte quelques consolations sur la terre, que lorsqu'on l'aime et qu'on le sert, et cependant on le fuit, on l'abandonne. Que ne puis-je dissiper les ténèbres qui t'entourent et te peindre la piété avec tous ses attraits, tous ses charmes et te faire comprendre qu'elle peut à jamais assurer ton bonheur.

AFIC. 009. 02. 012.

628

PENSÉES DIVERSES. (6) (pensées et sentences)

P. 2608

- Les leçons de l'expérience et du malheur.
- Fidélité au parjure.
- Liberté sauvage.
- Naïveté d'audace.
- Tout leur est bon, excepté ce qui est juste et légitime.
- Les hommes toujours prêts à encenser les caprices de la tyrannie pourvu qu'ils en partagent les faveurs.
- Ne plus reconnaître d'autre droit que celui de l'épée, d'autre raison que celle de la force.
- Une sanglante discorde.
- Justice miséricordieuse.
- Autorité tutélaire.
- Vertus paternelles.
- Voix factieuses.
- D'abord ennemis de l'ordre social par la dépravation de leur cœur, et affermis ensuite dans cette haine par tous les intérêts qui naissent du crime.
- Organiser, désorganiser, réorganiser le monde avec des mots qui n'ont pas de sens.
- Le crime même veut qu'on le respecte et qu'on l'honore.

Qu'il n'y ait plus de Roi, nous aurons néanmoins des maîtres : deux ou trois hommes plus adroits ou plus hardis se mettront à la tête des affaires publiques qu'ils administreront à leur profit ; toujours chancelants sur un trône sans base, prévoyant la veille leur nullité du lendemain, ils n'auront d'autre but que d'acquérir des biens

P. 2609

qui soient le dédommagement et pour ainsi dire, le prix des peines qu'ils se donnent, et des risques qu'ils courent. Leur intérêt sera donc l'affreuse idole à laquelle seront sacrifiés notre fortune, notre repos, notre vie, et pourvu qu'ils soient riches, ils décréteront que nous devons être contents et heureux. L'intérêt du prince, au contraire, est essentiellement celui de l'Etat ; sans cela il ne laisserait à ses successeurs que des révolutions en héritage.

On nous parle sans cesse de liberté ? Mais quand donc en avons-nous joui ? nous avons vu en action, il est vrai, la liberté de voler, la liberté de piller, la liberté d'égorger.

Lorsque Dieu *révèle sa justice devant les nations* (Ps 97), et qu'elles s'éveillent au bruit de ses menaces, qui ne déploreraient le sort de ces pécheurs vieillissants dans l'iniquité, qui ne

SERMONS

veulent point comprendre les œuvres du Seigneur (Ps 27) et qui sont insensibles à ses châtements comme à ses bienfaits ?

La religion a vu les enfants qu'elle avait nourris s'élever contre elle¹, s'armer du blasphème, profaner ses temples, briser ses autels, mettre leur gloire dans le scandale, leur joie dans le crime ; et alors même, elle les aimait encore, elle priait pour eux, et ses larmes maternelles demandaient à Dieu leur pardon.

P. 2610

Couverts d'iniquités nous dormons tranquilles dans le sein de la honte. (Jr 25)

La confusion même n'a pu les confondre, et ils ne savent plus ce que c'est que de rougir. (Jr 6, 15)

Hommes d'airain. (Jr 28)

Voici ce que dit le Seigneur : quand on est tombé ne se relève-t-on pas ? quand on s'est détourné du vrai chemin, n'y revient-on plus ? (Jr 84)

Si nous nous repentons de nos crimes, il se repentira de ses menaces. (Jr 18, 8)

AFIC. 009. 02. 013.

629

PENSÉES DIVERSES. (7)

P. 2610 bis

Il y a des gens qui mettent leur gloire à donner la paix au crime et à faire taire le remords qui crie dans la conscience du méchant.

Ils ont employé tout ce qu'ils avaient d'esprit et de talent à délivrer les scélérats de la crainte d'un avenir ; la paix dans le crime est le but de leurs efforts, le silence des remords en est le fruit.

Quand je vois la jeunesse livrée à tant de séductions, à tout l'art des méchants ... Ils se laissent entraîner à l'attrait de la volupté toujours présentée sous les couleurs les plus séduisantes.

Les scènes scandaleuses qui y sont retracées.

Faire passer sous les yeux du lecteur les peintures les plus licencieuses et les plus obscènes.

Il se croira obligé à garder quelque mesure ; il coudra à son roman un dénouement qu'il appellera moral parce que ceux qu'il a peints dans tous le cours de l'action sous les couleurs les plus brillantes trouvent à la fin du dernier volume la punition due à leurs affreux principes ; mais que sera cette moralité plâtrée, après qu'il a présenté le vice sous les formes les plus gracieuses et les plus aimables ? L'effet est produit, et les impressions que font de pareilles lectures sur une imagination ardente sont profondes et ne s'effacent que bien lentement.

Il faut que le plaisir de dire une impiété soit bien savoureux pour certaines gens puisqu'il efface chez eux un sentiment qui doit être bien pénible, ce me semble, l'intérieure et invincible honte de mentir à soi-même et aux autres.

p 2610 bis a

Où on prête au vice des attraits qui l'embellissent.

Les philosophes ont passé comme la tempête qui bouleverse et qui ravage.

Rien n'est plus rare que d'en avoir et plus commun que de s'en croire beaucoup.

¹ Variante : ... lever sur elle leurs mains armées par le blasphème, elle les a vus ivres d'orgueil, profaner ses temples, etc.

Ils prononcent d'un ton de maître et d'un style qui n'en est pas, des mots que la raison n'a pas écrits, et telle est la profondeur de leur méchanceté qu'ils commencent par faire l'éloge de la vertu, afin qu'on soit persuadé qu'ils l'aiment, lors même qu'ils établissent les principes qui la détruisent et qu'ils cherchent à rendre le vice aimable et séduisant par un vernis d'innocence, et par des tableaux voluptueux.

AFIC. 009. 02. 014.

630

NOTES & RÉFLEXIONS (1)

P. 2611

(Note de la main de Jean-Marie de la Mennais, attachée à la page 179 de L'Histoire de la Révolution française, par A. Thiers)

Le mot de Lanjuinais est beaucoup plus énergique que les paroles citées par M. Thiers : «Quand les anciens immolaient des victimes, leurs prêtres les ornaient de fleurs et de bandelettes. Prêtre Chabot, honore les tiennes avant de leur plonger le couteau dans la gorge.»

631

NOTES & RÉFLEXIONS (2)

P. 2612

Extrait de la Vie du P. Jean de Prado *(écrite en espagnol)*¹

Depuis longtemps, le P. Jean de Prado, franciscain espagnol, se sentait appelé à prêcher l'Évangile aux infidèles, mais une foule d'obstacles s'étaient toujours opposés à ses desseins ; enfin la Providence aplanit tout et rien ne l'empêcha désormais de suivre les mouvements de son zèle.

C'était l'usage en Espagne, avant le départ des missionnaires, de porter la croix en triomphe dans une procession solennelle. A peine ce signe sacré de notre rédemption approcha-t-il du P. Jean de Prado qu'il se précipite à genoux en s'écriant : Où allez-vous, ô mon Sauveur, ainsi déchiré et couvert de plaies ? Ah ! si c'est un pécheur que vous cherchez, n'allez pas plus loin ; voici le plus grand pécheur de la terre. Le religieux qui faisait la cérémonie commença, suivant la coutume, un discours sur la vertu de la croix ; il n'avait pas parlé longtemps, lorsque Jean de Prado enflammé et hors de lui-même, tire de son sein le crucifix, le montre au peuple et interrompant le prédicateur, se met à parler de la croix, avec une ardeur de foi et une véhémence qui fait fondre en larmes tout l'auditoire.

Au milieu de son discours, tout à coup, la voix lui manque, son corps se lève de terre, il demeure en extase, suspendu en l'air. La vie de cet homme de Dieu est pleine de semblables prodiges dont les plus merveilleux sont ceux de sa charité qui ne tarda pas de lui mériter le martyre. Sur le bûcher où finirent ses longs tourments, on vit les Anges descendre du ciel pour venir chercher son âme pure et bienheureuse.

AFIC. 009. 02. 015.

632

PAROLES DE SAINT IGNACE

P. 2613

Je ne m'arrêterai pas à réfuter je ne sais quel écrivain qui, s'étant imaginé que saint Ignace avait tiré ses exercices du livre de Don Garcia de Cisneros, religieux bénédictin et abbé de Montserrat, a imprimé là-dessus un libellé sous le nom de dom Constantin Gaétan,

¹ Mention autographe de J.-M. de la Mennais.

SERMONS

abbé du Mont-Cassin, car, outre que la Congrégation du Mont-Cassin désavoua l'auteur et l'écrivit dans le chapitre général qu'elle tint à Ravenne en 1644 et que celle des Bénédictins en fit autant l'année suivante, les deux livres sont entre les mains de tout le monde, et on peut juger, par la seule lecture, qu'au titre près, ils n'ont rien du tout de semblable.

(*Vie de St Ignace*, par le Père Bouhours. l. 1)

Au lieu de conjuguer le verbe amo lorsqu'il apprenait le latin, saint Ignace faisait des actes d'amour : Je vous aime, mon Dieu, disait-il, vous m'aimez ; aimer, être aimé et rien davantage. (id. l. 2)

C'est à l'imitation de Saint Ignace que les supérieurs de la Compagnie font 40 jours de catéchisme lorsqu'ils entrent en charge.

Lorsque Saint Ignace envoyait en mission quelques-uns de ses enfants, il leur disait : "Allez, mes frères, enflammer et embraser tout du feu que J.-C. est venu apporter sur la terre." (id. l. 4)

Les grandes consolations sensibles qu'éprouvait saint Ignace ne servaient qu'à le rendre encore plus humble. "Il faut que je sois bien faible, disait-il, puisque j'ai besoin de tant d'appuis extraordinaires pour me soutenir". (id. l. 6)

Qui veut faire de grandes choses pour Dieu doit bien se garder d'être trop sage. (*St Ignace*) La prudence est la vertu de celui qui commande et non pas de celui qui obéit. (id.)

P. 2614

Ayant su qu'un père naturellement colère et chagrin se retirait de la compagnie des autres après le repas pour éviter l'occasion de faire des fautes : "Vous vous trompez, lui dit St Ignace, c'est en résistant et non pas en fuyant qu'on surmonte ces sortes de vices." (id. l. 6)

AFIC. 009. 06. 005.

633

ANECDOTE.

Je citerai cette inscription funéraire composée pour un pauvre petit enfant qui ne vécut que trois heures : *Nacque, pianse, morì. - Compendio della più lunga vita* : Il naquit, il pleura, il mourut. - Abrégé de la plus longue vie.

La mort, planant dans l'air, sa faux à la main, laisse là des moribonds, des fiévreux, des solitaires, des vieillards caducs qui l'invoquent, et frappe le jeune homme au sortir du festin.

AFIC. 009. 06. 006.

634

REGRETS DU CARDINAL DE MAZARIN.

P. 2615

Le Cardinal Mazarin à qui son médecin venait d'annoncer qu'il n'avait pas deux mois à vivre, étant entré peu d'instant après dans une des belles galeries de son palais, s'arrêtait à chaque pas et fixant ses regards sur l'objet qui était devant lui, il disait avec amertume : « Il faut quitter tout cela ; adieu, chers tableaux que j'ai tant aimés, et qui m'ont tant coûté ; il faut quitter tout cela ! » Et se tournant, il ajoutait : « Et encore cela ! Que j'ai eu de peine à acquérir ces choses ! Je ne les verrai plus où je vais ! ... »

AFIC. 009. 06. 003.

635

TRAITS HISTORIQUES

P. 2615 bis

Ils vivent sans jamais penser au jeu si étonnant des ressorts qui entretiennent la vie ; ils voient le cours du soleil et celui des astres, la marche des saisons et toute la variété des scènes que présentent la terre et les cieux, sans soupçonner l'art merveilleux qui produit ce bel ordre, et qui sans cesse y préside, et sans avoir la moindre idée de la géométrie sublime qui règle et gouverne tout dans l'univers physique. (Y)

Il est mort, le mois dernier, un vieux célibataire qui a, dit-on, laissé une tonne d'or à ses héritiers. On en raconte des traits d'avarice incroyables, etc. Il avait la vue très basse et cela l'affligeait beaucoup. - «Mon Dieu ! s'écriait-il un jour, qu'on est malheureux de n'y pas voir ! tous les jours je suis abordé par des amis ; je les prends pour des pauvres et je leur dis : Dieu vous assiste. » (X. 9 avril 1817)

Quand on quitte un *fédéré* de Chatelaudren.... (Inachevé)

AFIC. 009. 06. 004.

COMPLÉMENTS

636

PROJET DE SERMON

(Ce texte autographe, commencé par Jean et terminé par Félicité de la Mennais, porte, d'une autre écriture la mention suivante : "Projet pour l'évêque de Nantes (D'Andigné¹), [...] nommé par l'influence de M. de Girac² qui voulait lui donner M. J(ean) L(a) M(ennais) pour Gr(and) Vic(aire) et succes(seu)r. "

Écriture de Jean :

Lorsque nous avons appris, N. T. C. F. , que nous étions destinés à devenir *l'évêque et le pasteur de vos ames*, à l'exemple du grand apôtre, *nous avons fléchi les genoux devant Dieu le père de N. S. J. C.* , et nous lui avons demandé les lumières et la force dont (nous devons être revêtus)³ pour remplir dignement un si haut ministère au milieu de *cette grande famille dont il est l'auteur et le chef*. Appuyé sur son secours et sur ses promesses, nous venons donc vers vous, N. T. C. F. , non avec *un esprit de timidité* et de défiance, comme si nous ne comptons que sur nous-mêmes, mais avec *un esprit de courage* et de joie, persuadés que celui qui nous envoie daignera bénir les travaux que nous entreprenons pour sa gloire.

Toutefois, N. T. C. F. , que de sujets n'avons-nous pas de gémir et de trembler, en considérant les obstacles de tous genres que nous aurons à vaincre ? Dans quels tems la religion fut-elle plus profondément méconnue (et plus violemment persécutée, dans quels tems inspira-t-elle plus de haine, et reçut-elle plus d'outrages)⁴, que dans les *jours mauvais* dont nous sortons à peine,⁵

Écriture de Félicité :

jours de démence et de crimes, jours de pleurs et de sang, où l'impiété triomphante semblait avoir résolu d'égorger le d(erni)er prêtre sur les débris du d(erni)er autel ? Et aujourd'hui même que les fils de St. Louis, ramenés par la main de D(ieu) sur le trône de leurs ancêtres, et marchant, si n(ou)s l'osons dire, à la conquête de l'ordre, s'efforcent de replacer la France sous la protection des doctrines célestes d'où dépendent le bonheur et la stabilité des Etats, l'irreligion désarmée du glaive, mais n'en poursuivant pas moins ses projets, se prépare en espérance de nouvelles victoires dans l'avenir, en multipliant les sources de corruption, et en

¹ Louis Jules François d'Andigné (1756-1822), vicaire général de Mgr de Boulogne, évêque de Troyes avait été nommé en 1817 évêque de Nantes, et sacré en octobre 1819.

² François Bareau de Girac (1752-1820) fut nommé évêque de St-Brieuc en 1766 et transféré à Rennes en 1769. Exilé pendant la Révolution, il donna sa démission en 1801 et se retira au Chapitre de Saint-Denis.

³ Les mot placés entre parenthèses sont une correction de Félicité.

⁴ Les mots placés entre parenthèses sont une addition de Félicité.

⁵ La suite du texte de Jean est rayée et le reste du sermon est autographe de Félicité. – Voici le texte rayé : "et aujourd'hui même que les fils de St. Louis, en remontant sur le trône de leurs ancêtres, la protègent et la défendent, ses ennemis ne semblent-ils pas l'attaquer avec plus d'audace et regretter, en quelque sorte, de voir cette antique église gallicane qu'ils avoient voulu détruire, reprendre dans l'état, pour le sauver, son influence toute divine ? bien loin que les doctrines d'impiété, qui ont causé nos malheurs soient rejetées &c. on cherche à les répandre ; - publication des mauvais livres, ayant pour but de corrompre la jeunesse, &c. font bien connaître nos plaies. – A quoi servirait de se dissimuler le mal ? – Gardons nous de croire cependant qu'ils soient sans remède ; nous serions perdus si nous pouvions le croire. – Nous comptons sur le zèle du clergé – sur celui même des fidèles, sur les prières des Trappistes – sur la protection du Roi..."

SERMONS

répandant avec profusion par tout le royaume, les ouvrages les plus propres à égarer les esprits et à dépraver les mœurs. Elle n'a pas oublié qu'elle dut à ce moyen ses premiers succès et sa puissance ; n'oublions pas non plus, N. T. C. F. , que nous devons à la même cause les calamités qui nous accablent depuis 30 ans. Après de si longs maux et de si durs châtements, comprenons enfin qu'il n'y a de paix et de félicité que dans une parfaite obéissance à la loi divine, loi parfaite d'amour et de vérité, et repoussons loin de nous avec horreur les désolantes maximes d'une fausse philosophie qui, impuissante à faire le bien, ne peut établir que le désordre, (entraîner) que la licence, et promettre que le néant.

Chargés, N. T. C. F. , du soin de vos âmes, et remplis d'un désir ardent de les enfanter au salut, nous avons cru devoir, dans ces temps d'incrédulité, vous adresser d'abord ces paroles de l'Apôtre : *Veillez, et soyez fermes dans la foi.* (I. *ad Cor.* , XVI, 13)

Cependant combien d'autres obligations, non moins sacrées, nous impose à votre égard notre Sollicitude Pastorale, et combien, en ne considérant que notre faiblesse, n'aurions-nous pas lieu d'en être effrayés ? Nous le confessons ingénument, pour surmonter une si juste crainte, et prendre en main avec confiance les rênes de l'administration de ce grand diocèse, nous avons besoin de nous rappeler le zèle et les vertus des dignes coopérateurs que la Providence nous a donnés ; et nous avons besoin de nous dire, N. T. C. F. , que vous seconderez vous-mêmes nos efforts en adressant pour nous au *Père des lumières* des prières ferventes et continuelles, à l'exemple de ces pieux Solitaires, dont vous considérez avec raison la présence au milieu de vous comme un bienfait du ciel et comme un gage de sa protection et de ses grâces ; nous avons besoin enfin de nous souvenir que, sous un Roi T(rès) C(hrétien), sous le Roi frère du Roi-martyr, notre ministère sera dégagé des jalouses entraves, qui en rendirent trop longtemps l'exercice si difficile et si pénible, et que la Religion affranchie s'appuiera sur le trône, comme le trône lui-même s'appuie sur la Religion.

Aut. AFIC. 057. 01. 019.

637

Oraison funèbre de Louis XVI.

9 juin 1814

(Sermon composé et donné à Saint-Brieuc, par Jean-Marie de la Mennais, alors secrétaire particulier de l'évêque, Mgr Caffarelli. ¹ Le manuscrit², que l'on croyait perdu, fut retrouvé par un collectionneur lillois, A. -H. de Favreuil et publié dans une revue qui en fit des tirés-à-part³).

*Defunctus adhuc loquitur*⁴.

Il parle encore du fond de son tombeau. Ep. ad. Haeb.

Lorsqu'au milieu⁵ des calamités inouïes qui pezaient sur nous, on entendit prononcer le nom sacré de nos anciens Rois, et qu'on annonça le retour de leur famille auguste, la France abattue, déchirée, toute sanglante, se souleva, si j'ose ainsi parler, sur son lit de douleurs,

¹ Jean-Baptiste Marie de Caffarelli (1763-1815), nommé par Bonaparte à l'évêché de St-Brieuc, fut sacré à Paris le 1^{er} mai 1802. Baron d'Empire en 1808, il s'opposa à Napoléon au moment du Concile de 1811.

² Il se présente sous la forme d'un cahier de 15 pages, de 21/14 cm, écrites recto-verso. A la dernière page est inscrite la date : 9 juin 1814. Il porte des corrections, qui suggèrent que le sermon fut prononcé plusieurs fois. Ces corrections figurent ici en note.

³ Imprimés à Lille, S.A. d'Imprimerie et Editions du Nord, et publiés par A. Leman.

⁴ He., 11, 4.

⁵ Variante : Lundi dernier, la France entière a célébré le douloureux anniversaire de la mort de Louis XVI. Permettez, Messieurs, que je saisisse cette circonstance pour vous parler des vertus d'un Roi si digne de notre admiration comme de nos regrets, et pour vous rappeler en même temps les leçons qu'il nous donne du fond de son tombeau. *Defunctus adhuc loquitur.*

tressaillit d'espérance, et dans les transports d'une joie qui succédait soudain, comme par un miracle, aux angoisses de la souffrance, et au supplice de la crainte ; elle sembla jouir, en un moment, de la longue félicité que l'avenir lui prépare.

Toutefois, en tournant ses regards vers le trône antique qui l'avait si longtemps protégée, on eut dit qu'elle y cherchait encore, dans l'illusion de son amour, ce monarque dont elle n'avait pu oublier les bienfaits : elle se demandait à elle-même ce qu'était devenu son Roi, comme après un rêve sinistre, des enfans effrayés, palpitants, appellent leur père, qu'ils ont cru voir arraché de leurs bras. Et nous aussi nous appellons notre père et nous l'appellons en vain ; une tristesse morne, un silence funèbre, un cercueil environné de souvenirs déchirants, tout annonce en ces lieux, une de ces grandes catastrophes que Dieu permet, de loin en loin, pour épouvanter la terre. Celui qui s'appelait lui-même, *le premier ami de son peuple*, n'a été défendu ni par notre reconnaissance ni par notre amour. Il n'est plus ! ...¹

Je me trompe, Messieurs ; Louis XVI revit tout entier dans les héritiers de son nom, qui sont aussi les héritiers de ses sentiments et de ses vertus : lui-même, il nous parle du fond de son tombeau : *defunctus adhuc loquitur*. Est-ce des paroles de colère et des menaces de vengeance qu'il nous adresse ? Cette victime auguste et sainte demande-t-elle une expiation sanglante ? Ah ! ne profanons point la mémoire d'un martyr, par des doutes qui outragent sa clémence et sa bonté ! Louis XVI nous parle encore, mais pour répéter qu'il nous pardonne, pour nous exhorter à l'indulgence, à la paix, à l'oubli de toutes les injures et de tous les torts, pour nous apprendre à tirer du passé d'utiles leçons, et pour nous éclairer sur l'avenir. Aux pieds des autels d'un Dieu mort pour le salut des hommes, pleurons le monarque qui aima mieux verser tout son sang, que de faire répandre une seule goutte de sang français ; pleurons, mais, pour que nos pleurs ne soient pas stériles, mettons à profit la dure expérience du malheur, l'expérience même du crime, et prêtons l'oreille à la voix sacrée qui semble sortir de ce cercueil pour nous instruire : *defunctus adhuc loquitur*. Chercher à émouvoir votre sensibilité, à exciter votre indignation, vos regrets, ce serait, Messieurs, vous faire injure. Qui de vous, lorsqu'il apprit la mort du Roi, ne fut pas frappé d'horreur ? Qui de vous, comme le saint homme Job, ne jeta un grand cri et ne dit, en déchirant ses vêtements : « Que ce jour soit replongé dans les ténèbres, qu'il ne soit plus au nombre des jours que Dieu lui-même a comptés ! Que cette nuit soit retranchée du temps, qu'au lieu de la joie et des chants destinés aux nuits heureuses, on n'entende que les voix lugubres qui la maudissent ; que les étoiles se cachent dans son obscurité ; qu'elle attende la lumière et ne la voie point, et que l'aurore ne se lève point pour elle ! » Ces sentiments que vous éprouvâtes au moment où l'*oint du Seigneur* consumma son sacrifice, rien n'a pu les effacer, pas même le sentiment de vos propres maux : ils sont encore tout vivants au fond de vos cœurs, et je ne pourrais que les affaiblir en essayant de les exprimer. Le langage humain est ici trop au dessous du sujet, soit que nous voulions peindre l'exécrable attentat qui ravit Louis XVI à son peuple, soit que nous voulions célébrer le triomphe du Roi-martyr ! Taisons-nous plutôt, pour écouter ses leçons : qui mieux que lui peut nous découvrir les causes des désordres et des forfaits qui ont ensanglanté la France, et nous apprendre à en prévenir le retour ? *Defunctus adhuc loquitur*.

Lorsque Dieu eut résolu de nous punir pour nous détromper à jamais des doctrines sacrilèges qui autorisent la révolte sous le nom séduisant de *liberté* ; lorsqu'il voulut montrer qu'en secouant toute espèce de joug, et en rejetant les principes de soumission que la religion consacre, les peuples se préparent des malheurs sans fin, il commença par nous ôter tout prétexte de plainte, en nous donnant un Roi selon son cœur² ; pour employer le langage des Livres Saints, il semblait que, sous le règne de ce monarque vraiment père de ses sujets,

¹ Les lignes qui précèdent sont tirées d'une reproduction de l'autographe. On en a conservé l'orthographe.

² Variante : "Lorsqu'il voulut montrer par un grand exemple que, secouant toute espèce d'autorité et de joug, en rejetant les enseignements de la religion, les peuples se préparent des malheurs sans bornes, il commença par leur ôter tout prétexte de plaintes en leur donnant un roi selon son cœur."

SERMONS

devaient couler des fleuves de lait sur la terre, et que des ruisseaux d'huile sortiraient de la pierre où l'olivier nourrit ses racines. Toutes les vertus étaient montées, avec Louis XVI, sur le trône, comme pour le rendre inébranlable. Dans un siècle de licence où le vice se montrait sans rougir, où le déshonneur cherchait les regards, il offrit l'exemple des mœurs les plus pures, et la haine même, dans l'impuissance de découvrir en lui aucune tache, n'osa pas le calomnier sur ce point. Sa touchante bonté, aussi bien que la droiture de sa raison et de son cœur, éclatait dans l'intérieur comme au dehors de son palais, et répandait je ne sais quel charme attendrissant sur sa vie domestique. Je le vois au milieu de sa famille, prodiguer à ses enfants les plus tendres soins, et sans rien prendre sur les devoirs de chef de l'Etat, suivre avec application tous les détails de l'éducation de son fils. En s'occupant à former, dans ses moments de loisirs, un Roi qui lui ressemblât, il songe encore à la France, et prépare sa félicité. Epoux comme il était père, comme il était monarque, il met tout son bonheur à faire celui de cette Reine auguste qui devait partager plus tard la gloire de ses infortunes¹ et s'associer au triomphe de son supplice : « S'ils veulent mon sang, disait-elle, c'est aux pieds de mon mari qu'ils le répandront, jamais je ne le quitterai. » Paroles touchantes que je dois rappeler parce qu'elles font tout à la fois l'éloge de celle qui les a dites et du Roi² qui les inspira, parce qu'il faut apprendre à ceux³ qui l'ignorent encore combien sont sacrés les devoirs qu'impose cette union sainte qui n'a d'autre terme que la vie, combien doivent être respectées ces douces chaînes qui attachent l'époux à l'épouse et qu'on n'a pu rompre sans blesser à mort la société même. Le désordre est dans l'Etat, lorsqu'il est dans les familles, dans la famille surtout destinée à servir d'exemple à toutes les autres. Si le souverain n'est pas le modèle de ses sujets, il en est le corrupteur ; il fait naître plus de crimes par ses vices, qu'il n'en peut réprimer par ses lois. Le titre d'honnête homme doit donc être le premier titre d'un Roi, et rappeler les vertus privées de Louis XVI, c'est montrer qu'il était digne du haut rang où l'avait placé sa naissance.

La justice fut aussi un des traits les plus marqués de son sublime caractère. Il ne connaissait point cette maxime : « *Tout ce que la politique conseille, la justice l'autorise* », mais il répétait souvent cette belle parole de saint Louis : « *Tout ce qui est injuste est impossible.* » Lorsque l'intérêt est l'unique règle du prince, et qu'il croit suffisamment justifier ses spoliations par des motifs de convenance, bientôt l'iniquité descend du trône et parcourt la société tout entière, pour en renverser les appuis et en dissoudre les liens ; les contrats n'obligent plus que devant les tribunaux, qui n'opposent à une cupidité effrénée, à la soif insatiable de l'or, qu'une barrière impuissante ; on en vient au point d'estimer, par sous et deniers, l'honneur, la probité, la conscience ; toutes les propriétés réservées comme un prix à celui qui saura s'en saisir, deviennent la proie de la force ou la conquête de la ruse, et la morale n'a plus d'autre protecteur que le bourreau ! Vous frémissez, Messieurs, et cependant je n'ai rappelé qu'une partie des maux qu'un gouvernement corrompu verse à grands flots sur les peuples. Tout l'homme se dégrade à la fois ; de l'ardeur immodérée de s'enrichir naît l'endurcissement du cœur et une indifférence glacée pour les souffrances qu'on ne partage pas ; le cri du besoin épouvante l'avarice sans l'attendrir : un vil égoïsme tarit toutes les sources de la charité, et l'on voit, chose effroyable, des mains pleines d'or se fermer, comme par un féroce instinct de dureté, à l'aspect du pauvre mourant de faim près de l'opulence impitoyable ! Ah ! que Louis XVI, dans son immense commisération pour les malheureux, nous offre un spectacle bien différent ! A ses yeux, la plus magnifique prérogative de son rang, était de pouvoir soulager un plus grand nombre de misérables. Saint Louis avait formé un établissement en faveur de trois cents aveugles ; digne fils de ce Roi dont la mémoire,

¹ Variante : "Ne soyons donc point surpris d'entendre cette princesse magnanime (dire) : s'ils veulent ..."

² Variante : "et de celui".

³ Variante : "aux hommes".

après neuf¹ siècles, est encore si chère à la France, il voulut aussi être *l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux*, et six cents infortunés qui n'avaient jamais vu la lumière du jour, recueillis par ses soins, bénirent la main royale qui leur servait de guide et d'appui. A l'exemple du Sauveur du monde qui s'entourait de malades, d'hommes affligés et souffrants, et en composait, pour ainsi dire, sa cour, Louis se rend à l'Hôtel-Dieu, parcourt les salles, découvre les abus, et reconnaît avec douleur qu'il ne pourra seul pourvoir à tous les besoins : il veut donc qu'on ouvre une souscription pour fonder quatre grands hôpitaux. Mais, hélas ! dans ce siècle d'athéisme, les âmes étaient fermées à la pitié ! Le Roi trouve dans la sienne des ressources proportionnées aux maux qu'il voulait soulager², et il fonde trois mille lits destinés à recevoir l'indigence abandonnée. Sans cesse occupé à *tirer le bien du bon trésor de son cœur*³, aucun sacrifice ne lui coûte en faveur de son peuple : il réduit sa propre dépense, il renonce aux délassements trop dispendieux, et il jouit avec délices des plaisirs dont il se prive. Ah ! il n'en était point d'autre pour lui que de faire le bonheur de la France, «éclairer, disait-il, sur ses véritables intérêts le peuple qu'on égare, ce bon peuple qui m'est si cher, et dont on m'assure que je suis aimé, quand on veut me consoler de mes peines». Monarque infortuné, qui mieux que vous connaissait les véritables intérêts de ce peuple crédule et léger⁴, qui, renonçant tout à coup à ses antiques affections et aux sentiments héréditaires d'obéissance et d'amour pour ses Rois qui, pendant quinze cents ans, en avaient fait le plus heureux des peuples, se précipitait en foule⁵ sous les bannières de quelques séditionnaires qui l'armaient contre lui-même en l'armant contre vous ? Des hommes affreux soufflaient la haine dans le sein de ce peuple égaré. Et alors même tous vos soins, toutes vos pensées étaient pour lui : embrassant d'un coup d'œil la vaste administration qui vous était confiée, personne ne sondait d'une main plus sûre les plaies de l'Etat, personne n'était plus propre à les guérir ; sensible, si je puis ainsi parler, dans toute l'étendue de votre empire, vous souffriez dans chacun de vos sujets souffrants ; ferme lorsque l'exigeait la dignité de votre couronne qui reprit, ainsi que les armes françaises, un nouvel éclat sous votre règne, vous aviez en horreur cette injuste ambition et cette gloire sanglante qui dévore les nations. Vous saviez qu'elles ne sont heureuses que par la paix, et la paix était toujours le but que vous vous proposiez, lors même que l'intérêt de l'Etat vous obligeait de la rompre⁶.

Je voulais seulement, Messieurs, rappeler à votre souvenir quelques-uns des traits qui peignent l'âme céleste de Louis XVI, et ils se présentent en si grand nombre, tous également beaux, tous également attendrissants, que, dans l'impuissance d'en préférer aucun, je me borne à remettre sous vos yeux, sans art, comme sans choix, les premiers qui s'offrent à ma mémoire. Si Louis XVI envoie des vaisseaux dans les pays lointains pour y découvrir de nouveaux peuples, il défend de leur porter nos armes meurtrières et nos arts plus dangereux encore : ce n'est que par des bienfaits qu'il veut les conquérir. Ô mon Roi, c'est ainsi que vous cherchiez à conquérir les Français mêmes ; c'est à force d'indulgence et de bonté que vous espériez vaincre leur ingratitude : votre amour ne pouvait se résoudre à douter du leur ; ingénieux à nous trouver des excuses dans les outrages qu'on vous prodiguait, vous vous efforciez de ne voir que le délire d'un moment, et seul, comme le Fils de Dieu sur la Croix, vous parliez encore en faveur de ce peuple qui vous égorgeait⁷. «Il n'aurait pas souffert,

¹ Variante : "tant de".

² Variante : "adoucir".

³ Variante : "cœur sensible, si je puis ainsi parler, dans toutes les parties de son empire aucun sacrifice ne lui coûte pour soulager son peuple, pour diminuer les charges publiques, il jouit..."

⁴ Variante : "intérêts du peuple confié à vos soins paternels. Mais, hélas ! ce peuple crédule et léger..."

⁵ Variante : "en aveugle".

⁶ Variante : Tout ce passage, depuis quelques séditionnaires, est biffé dans le manuscrit, et on lit seulement : "Quelques séditionnaires qui soufflaient la haine dans son cœur et l'armaient contre lui-même en l'armant contre le trône." (Note de l'édition de Leman)

⁷ Variante : "se préparait à vous égorger".

SERMONS

disiez-vous, qu'on m'accusât de tyrannie, s'il eût su combien son bonheur m'était cher, et combien je l'avais désiré ; un jour viendra, j'en suis bien sûr, où le peuple pleurera ma perte et rendra justice à ma mémoire ; il le fera quand il saura la vérité, et qu'il aura recouvré la liberté de se montrer juste. Mais, hélas ! jusqu'à ce que ce temps arrive, il sera bien malheureux ! » Il est arrivé enfin, ce jour si longtemps attendu, le jour des expiations ; libre de faire éclater les sentiments qu'une défiante tyrannie reléguait au fond des cœurs, les Français se rassemblent, comme par un mouvement unanime d'amour et de douleur, aux pieds du cercueil de leur dernier Roi, pour y déplorer leurs erreurs et leurs infortunes. Ah ! sans doute, nous ne saurions assez gémir d'un crime qui excitera à jamais l'horreur de nos descendants, d'un crime dont nous avons porté le poids pendant vingt années de calamités indicibles. A ce moment où nous renaissions à l'espérance et où commence pour nous une époque nouvelle, gardons-nous d'oublier les forfaits que le Ciel s'est lassé de punir, et, en entrant dans un avenir plus heureux, jetons un dernier regard sur le passé, et interrogeons nos malheurs pour affermir et prolonger notre félicité présente. Si notre patrie a été couverte de ruines et de sang, si la société, arrachée de ses fondements, a été brisée comme un vase fragile, n'en cherchons point la cause ailleurs que dans notre impiété.

La France, depuis quatorze siècles, florissait à l'abri de cette religion sainte qui commande aux sujets l'obéissance au monarque, à qui elle ordonne d'être leur père. Des hommes qu'importunait le seul mot de soumission, et qui s'étaient créé dans leur propre esprit je ne sais quel fantôme de liberté dont ils faisaient leur idole, s'efforcèrent de secouer le joug du bonheur et de la paix¹. Las de n'être qu'heureux, ils voulaient encore être puissants, et Dieu qui, comme je l'ai déjà dit, avait résolu de donner au monde un grand exemple, les arma du génie de la destruction. Pour renverser l'édifice social, ils commencèrent par lui ôter sa base en attaquant, avec le christianisme, toutes les institutions consacrées par le temps. Qui racontera l'histoire de ce monstrueux apostolat de l'impie et de l'arnarchie ? Plus redoutables avec des livres qu'avec des armées, ils firent couler, dans toutes les veines du corps social, le poison de l'immoralité et de l'athéisme, pour en hâter la dissolution. On dit aux Français : vous ne devez rien à Dieu, et bientôt ils en conclurent qu'ils ne devaient rien au Roi, qu'ils ne se devaient rien les uns aux autres : on regarda comme des préjugés de l'ignorance les principes sur lesquels repose l'existence des nations. Toutes les idées d'ordre, de sagesse, de soumission firent place à des systèmes de révolte² et aux rêves de l'indépendance. Chacun se croyait appelé à régénérer la France, et les législations se succédaient avec la rapidité des flots qui, dans un jour de tempête, frappent et rompent la digue élevée pour les contenir. Renversant le lendemain ce qu'on avait établi la veille, on ne laissait pas même les ruines en repos. Spectacle éternellement mémorable ! L'orgueil osa dire que la lumière se fasse, et les ténèbres couvrirent la terre. Dans ce combat effrayant de la société contre elle-même, toutes

¹ Variante : "Il est arrivé enfin ce jour si longtemps attendu, le jour des expiations : libres de faire éclater des sentiments qu'une défiante tyrannie reléguait au fond des cœurs, chaque année les Français se rassemblent autour du cercueil du roi qu'ils ont perdu et rendent justice à sa mémoire : mais qu'ils se gardent bien d'oublier les forfaits que le Ciel s'est lassé de punir et quelle a été la cause de cette révolution sanglante : qu'ils interrogent leurs malheurs et qu'ils reconnaissent enfin que si la société, arrachée de ses fondements, a été brisée comme un vase fragile, c'est que l'impie en avait dissous tous les liens. Sans doute, quelques abus appelaient une réforme mais non pas l'entière et violente destruction de tout ce qui existait. Ici, les faits parlent assez haut : qu'on les écoute ! La France, depuis quatorze siècles, florissait à l'abri de cette religion sainte qui ordonne aux sujets d'obéir à leur Roi, mais qui, en même temps, ordonne aux Rois de gouverner en pères. Des hommes qu'importunait le seul mot d'obéissance et qui s'étaient créé dans leur esprit je ne sais quel fantôme de liberté dont ils faisaient leur idole, voulurent secouer le joug du bonheur et de la paix."

² Variante : "On dit aux Français : Dieu n'est qu'un mot, vous ne lui devez rien ; et bientôt ils en conclurent que l'autorité du Roi n'était qu'une chimère et qu'ils ne lui devaient rien ; on leur apprit à regarder comme des préjugés de l'ignorance les éternels principes de l'ordre et de la justice, et aussitôt toutes les idées anciennes firent place à des systèmes de révolte."

les passions étaient sous les armes ; on parlait sans cesse de ses droits, et on oubliait tous les devoirs ; en invoquant la liberté, on écrasait, sous les roues du char de cette déesse atroce, quiconque refusait de lui offrir l'encens de la peur et s'obstinait à regarder en pitié un peuple de 30 millions¹ de souverains journallement égorgés au nom de leur souveraineté.

Au milieu de ces désastres, le Roi, moins sensible à ses propres malheurs qu'à ceux que se préparaient et éprouvaient déjà ses sujets, pleurait sur son peuple et semblait s'oublier lui-même. Sa grande âme, que la religion élevait au dessus de toutes les infortunes de la terre, puisait dans le sein de Dieu la force de porter cet immense fardeau d'humiliations et de douleurs. Environné de brigands qui menacent sa vie², il saisit la main d'un soldat : « Grenadier, lui dit-il, mets la main sur mon cœur, et vois s'il bat plus vite qu'à l'ordinaire. » A la sérénité de son front, au calme de ses discours, dans ces circonstances effroyables, on aurait cru que, déjà, il n'appartenait plus à l'humanité ; on l'aurait pris pour une de ces célestes intelligences dont il allait bientôt augmenter le nombre.

Où trouverai-je la force d'achever ce³ lamentable récit ? Comment peindrai-je des scènes d'horreur et de désolation que la pensée en deuil ose à peine se retracer ? Le moment approche où va se consommer le plus exécrable des forfaits : Louis XVI est en présence de ses bourreaux, ils l'interrogent ; sa conscience répond : « Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui ai fait couler le sang. » On l'accuse d'avoir répandu de l'argent dans les faubourgs ; « Je n'avais pas de plus grand plaisir que de donner à ceux qui étaient dans le besoin. » Paroles vraiment royales qui auraient dû faire tomber à genoux ses ennemis s'ils eussent été des hommes !

Mais leur rage impatiente se hâte d'accomplir ses desseins cruels, ou plutôt les desseins du Ciel, qui destinait au fils de saint Louis, comme la récompense de ses vertus, une couronne plus glorieuse que celle qu'il tenait de ses pères. On arracha d'entre ses bras sa femme, ses enfants, sa sœur, cet ange de douceur, de patience, de bonté. Ils ne le reverront plus... Du fond de ses entrailles déchirées, sort ce dernier cri : « Adieu ! »

Chargé de fers, séparé⁴ de tout ce qu'il a de plus cher au monde, *n'ayant que Dieu pour témoin de ses pensées*, il écrit ce testament sublime où son âme se montre tout entière, et qui, dans l'élévation comme dans la ravissante douceur des sentiments qui le dictèrent, ne renferme pas un mot qu'on ne pût croire inspiré par Celui qui pria sur la croix pour ses bourreaux acharnés. C'est dans ce moment immortel, c'est dans les dernières paroles du roi mourant, que nous puiserons les instructions propres à assurer notre tranquillité et notre bonheur dans l'avenir⁵ : « *Defunctus adhuc loquitur.* » « Je recommande à mon fils, s'il avait le malheur de devenir Roi, de songer qu'il se doit tout entier au bonheur de ses concitoyens⁶. » Ah ! nous pouvons nous en rapporter au témoignage du monarque qui nous révélait en des termes si touchants les secrètes angoisses attachées au rang qu'on lui enviait, et qu'il eût quitté sans regret, si on avait pu le lui ravir sans crime. Eblouis de l'éclat du trône, nous regardons celui qui l'occupe comme le plus heureux des mortels, et nous n'apercevons ni les ennuis, ni les peines, ni les sollicitudes sans nombre qui l'environnent : le Roi *se doit tout entier au bonheur de ses sujets* ; de ses sujets dont l'aveugle ingratitude lui reproche⁷ le bien même qu'il leur fait. Oh ! que de plaies cruelles couvre et dérobe à notre vue ce manteau de pourpre, emblème de douleurs non moins que de la puissance ! Croyons-en le cœur d'un père : *Si mon fils avait le malheur de devenir Roi ! Ô Louis XVI, la Providence, qui voulait nous châtier,*

¹ Variante : 25 millions.

² Variante : "vie et qui portaient le glaive de la mort sur leurs lèvres frémissantes, il saisit..."

³ Variante : un si.

⁴ Variante : "Maintenant seul, séparé..."

⁵ Variante : "acharnés. Méditons un instant sur ce monument immortel. Recueillons les dernières paroles du Roi mourant : Defunctus..."

⁶ Variante : "Si mon fils, dit-il, avait le malheur devenir roi, je lui recommande de songer..."

⁷ Variante : reproche trop souvent.

SERMONS

veillait avec tendresse sur ce prince qui, jeune encore, paraissait déjà digne de vous, condamné à être Roi d'un Etat qui se dissout. Elle va l'enlever de cette terre devenue l'empire du crime, et se hâter d'assurer son bonheur, en l'associant à vos souffrances et à votre triomphe ! Pour nous, livrés aux caprices sanglants d'une raison en délire, nous nous vantions de n'avoir plus de maîtres, et nous gémissions, courbés sous le joug de la plus effroyable tyrannie qui, jamais, ait écrasé aucun peuple¹. Ah ! du moins aujourd'hui, détrompés par le malheur, pressons-nous autour de ce trône que la main de Dieu a relevé et qui, tout resplendissant d'espérance et d'amour, s'offre à nous comme cette image sacrée que Moïse éleva au milieu du désert, qui guérissait les Israélites mourants, lorsqu'ils jetaient sur elle un regard animé par la confiance. Jamais la nôtre ne dut être plus vive et, en assurant qu'elle est sans bornes, j'exprime, Messieurs, le sentiment que vous éprouvez. Exposés pendant vingt ans aux ardeurs d'une flamme dévorante, avec quelle joie nous nous reposons maintenant à l'ombre du trône, de cet arbre de vie qui étend ses racines dans toutes les familles et qu'on ne saurait ébranler sans déchirer les familles, sans renverser la société même. Mais ne l'oublions point : cet arbre sacré ne prospérera que dans un sol religieux ; l'impiété abatit le trône, la religion seule pourra l'affermir, non cette religion politique que l'on jette avec dérision au peuple, pour amuser sa crédule ignorance², mais une religion libre de toute entrave, qui parle à tous au nom de Dieu, des devoirs qu'il impose à chacun, et qui soit écoutée avec respect, des hommes de tous rangs et de toutes les classes ; non pas une religion vague qui ne s'applique à rien, qui ne réforme rien, mais cette religion³ pratique et d'action, dont Louis XVI fut un si parfait modèle.

«Je meurs, nous dit-il, dans l'union de notre Sainte Mère l'Église catholique, apostolique et romaine, je crois fermement tout ce qu'elle enseigne ; je prie Dieu de me pardonner tous mes péchés ; je le prie de recevoir la ferme résolution où je suis, s'il m'accorde la vie, de me servir, aussitôt que je le pourrai, du ministère d'un prêtre catholique pour m'accuser de tous mes péchés et recevoir le sacrement de pénitence. »

En répétant ces paroles du Roi, j'ai peine à retenir mes larmes. En quel moment et en quel lieu il fait cette profession de foi, cette prière, cette promesse ! O vous, dont la sagesse altière méprise la doctrine et les lois de la religion, écoutez Louis XVI, et mettez, si vous l'osez, votre raison au dessus de sa raison ; dites qu'il s'abusait par de vaines consolations, et qu'avec un peu de lumière, il eût placé dans le néant l'espoir de ses vertus et le prix de ses souffrances ! Vous enfin dont l'orgueil rougirait de descendre jusqu'à l'aveu secret de vos fautes, et qui nourrissez en silence, dans une conscience souillée, le ver du remords, le ver rongeur qui ne meurt point, venez et voyez. Voyez Louis XVI aux pieds d'un prêtre et qui s'accuse... Ô mon Dieu, j'ai besoin de me rappeler que vous découvrez des taches dans vos anges mêmes ! ... qui s'accuse de fautes échappées à sa fragilité, et qui en reçoit humblement le pardon. Venez et voyez un Roi de France communiant au fond d'un cachot, la veille de son supplice ! On élève un autel sur quelques planches, et on y célèbre les Mystères redoutables, comme autrefois, après avoir gagné les gardes ou trompé leur vigilance, les prêtres offraient la Victime Sainte dans les prisons, et sur le corps des martyrs. On avait placé un carreau près de l'autel ; Louis le fait enlever, et, le genou en terre, le front serein, avec une piété qui émeut ses bourreaux mêmes, il reçoit le Corps et le Sang de Celui dont il allait imiter le sacrifice. La religion, dans la pompe et la magnificence de ses fêtes, ne fut jamais plus sublime et plus

¹ Variante : "peuple . Semblable à ces nations, dont parle l'Écriture, qui habitent dans les sépulcres, nous ne voyons de tous côtés que la mort, des ossements et des cadavres. Ah ! du moins..."

² Variante : "ignorance , non cette religion que l'Etat met aux fers, au secret, comme un conspirateur, mais une religion..."

³ Variante : religion vivante pratique.

touchante qu'en ce moment, où elle remplit de toute la joie du Ciel le cœur d'un monarque prêt à monter sur l'échafaud. Mais si la religion lui prodigua toutes les consolations dont elle est la source, les seules que l'homme puisse goûter à cet instant terrible, c'est qu'il s'était préparé depuis longtemps à les recevoir, en tournant incessamment ses regards, comme il disait lui-même, vers *la seule gloire solide et durable de l'éternité* ; c'est qu'il s'était élevé au dessus de tous les désirs terrestres, au dessus de toutes les passions, de tous les ressentiments. Elles retentissent encore dans vos âmes, Messieurs, ces paroles si belles, si profondément chrétiennes : « Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis, sans que je leur en aie donné aucun sujet, et je prie Dieu de leur pardonner. Souvent dans les moments de trouble et d'effervescence, on n'est pas maître de soi, et je prie mon fils, s'il en trouve l'occasion, de ne songer qu'à leur malheur. » Quel calme céleste ! Quelle inépuisable bonté, dans ces mots si simples. On croit entendre la prière du Sauveur du monde : *« Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! – Pater, dimitte illis, nesciant enim quid faciunt ! »* Français, lorsque votre Roi, après avoir épuisé jusqu'à la lie le calice des humiliations, nous adresse des paroles si tendres, qui de nous aurait encore l'affreux courage de haïr et de chercher dans le passé des souvenirs et des vengeances pour ensanglanter l'avenir ? Ah ! ne prolongeons point éternellement nos maux, en prolongeant nos dissensions ; la paix et le bonheur sont pour nous dans l'oubli des torts réciproques ; que toutes les animosités expirent aux pieds de ce cercueil, qui doit être comme un monument sacré de réconciliation, et comme le garant d'une concorde immortelle. Qui de nous a souffert ce que Louis XVI eut à souffrir ? Et toutefois, il ne songe qu'au malheur de ses ennemis, au malheur qu'ils ont eu de se rendre coupables et d'avoir été trompés. «Souvent», ce sont ses propres paroles, et on ne saurait trop les répéter, «souvent, dans les moments de trouble et d'effervescence, on n'est pas maître de soi», on est entraîné par le torrent ; la raison même s'obscurcit, on ne sait ni ce qu'on fait, ni ce qu'on doit faire, *nesciunt enim quid faciunt*. C'est la plus importante, la plus nécessaire des leçons que le Roi nous donne.

Ce sont les derniers mots qu'il prononça en s'avançant vers l'échafaud. Français, chrétiens, et vous qui ignorez encore la puissance de la foi et la grandeur de la religion, surmontez l'horreur qui vous tient immobiles à ce spectacle, venez voir expirer un martyr ! Il marche au milieu des gardes qui veillent son supplice. Autour de lui tout est glacé d'effroi et muet d'épouvante. Seul il est calme et il adresse à Dieu ces prières si pleines d'espérance, que l'Église récite aux pieds du lit de l'agonisant dont elle recommande l'âme au Père qui l'a créée, au Fils qui est mort pour elle, au Saint-Esprit qui l'a sanctifiée et pour qui elle implore le pardon et la miséricorde. On lui demande² ses mains pour les charger d'indignes liens : il les refuse. «Je suis sûr de moi», s'écrie-t-il, et puis, se rappelant que Jésus avait présenté les siennes, il livre à l'exécuteur ses mains sacrées ; il s'étend sur l'autel ... tout est consommé... *Fils de saint Louis, montez au Ciel !*

Ô Louis, ô mon Roi, du haut de ce Ciel, où, entouré de trois autres victimes non moins saintes, non moins augustes, vous veillez sur la France et la protégez de votre amour, où vous êtes assis sur le trône qui vous était destiné à côté des saints rois vos ancêtres, daignez jeter un regard de bonté et de tendresse sur vos enfants que rassemble la douleur, et acceptez cette

¹ Lc., 23, 24.

² Variante : "martyr. Bientôt lui-même donne l'ordre de le conduire au supplice : «Partons» dit-il. Tout marche à sa parole. Il est encore roi jusque dans les bras de la mort. Tandis qu'autour de lui tout est glacé d'effroi et qu'à peine quelques Français fidèles versent dans le secret des larmes muettes, voici avec quel calme il adresse à Dieu ces prières si pleines de douceur, si riche d'espérance que l'Église récite aux pieds du lit du pauvre agonisant dont elle recommande l'âme. L'intrépidité de sa foi semble croître et s'affermir avec les dernières épreuves. On lui demande..."

tardive expiation d'un crime inexpiable. Bénissez leur repentir ; bénissez leurs nouvelles destinées ; bénissez ce trône si longtemps couverts d'un voile funèbre ; environnez-le de cette force qui vient d'en-haut, de cette force invisible et toute puissante, contre laquelle l'homme ne peut rien, et qui le défend contre lui-même. Bénissez ce monarque chéri qui¹ rapporte l'espérance à votre peuple², bénissez sa famille qui fut aussi votre famille ; mais surtout, répandez vos plus douces, vos plus tendres bénédictions sur cette princesse auguste, votre plus digne image, qui partagea votre captivité, vos malheurs, qu'en montant au Ciel vous semblâtes laisser à la France pour la consoler³!

Imprimé. AFIC. 057. 01. 020.

638

SUR LES LECTURES.

Dans notre dernière assemblée, je vous ai entretenu, M.C.E., du danger des mauvaises lectures : c'est dans la jeunesse que l'esprit et le caractère se forment ; les impressions qu'on reçoit à votre âge se conservent pendant toute la vie ; et par conséquent vous devez éloigner de vous avec un soin extrême tout ce qui pourrait vous séduire et vous corrompre. Rien donc de plus important pour vous que le choix des livres ; vous ne sauriez prendre trop de précautions pour n'en lire que de bons, car autant les uns peuvent vous nuire, autant les autres contribueront à affermir votre foi, et à nourrir votre piété.

Sans doute il vous est permis de lire quelques ouvrages d'agrément qui vous distraient et vous délassent ; mais ils ne doivent rien renfermer de répréhensible ni qui puisse altérer la pureté de vos mœurs ; je dis plus : ce serait un grand malheur pour vous, de prendre le goût de ces lectures légères qui amusent l'esprit sans l'éclairer et sans y laisser aucune connaissance réelle ; bientôt vous perdriez la capacité d'acquérir une instruction solide, et vous ne feriez aucun progrès dans les sciences mêmes ; j'ai vu des jeunes gens atteints de cette espèce de maladie ; ils négligeaient leurs devoirs de classe pour lire du matin au soir, et quand un livre leur plaisait, ils ne se couchaient point qu'ils ne l'eussent achevé ; ils auraient dévoré en très peu de temps une bibliothèque si elle avait été tout entière composée d'ouvrages où se trouvent réunies la variété des aventures et la vivacité des passions ; mais que leur restait-il de tout cela ? Rien, qu'une véritable incapacité de s'occuper ensuite avec une attention soutenue de choses sérieuses, qu'un dégoût profond et presque invincible pour toute espèce de travail. La lecture même des ouvrages d'histoire les fatiguait, quand ils étaient composés de plusieurs volumes, et qu'ils n'y trouvaient pas, pour ainsi dire, à chaque page des traits piquants ou des anecdotes qui les fissent rire ; j'ai vu plus de ces intrépides lecteurs reculer d'effroi, quand je leur proposais, par exemple, de lire les 13 volumes de l'Histoire ancienne de Rollin⁴, quoique cette histoire soit si pleine d'intérêt, et qu'elle soit écrite avec tant de charmes. Pauvres jeunes

¹ Variante : "qui pour la seconde fois après des calamités inouïes rapporte..."

² Variante : "peuple et qui est destiné, par une Providence miséricordieuse, à guérir nos plaies et à réparer nos malheurs ; bénissez..."

³ Au texte de 1814 a été ajoutée cette conclusion, sans doute pour le discours prononcé la deuxième fois : « Ômon Roi, ce vain simulacre de la mort disparaît à mes yeux, je vous vois au sein de l'éternelle gloire, et je vous invoque en me prosternant d'avance aux pieds de ces autels que la religion vous élèvera sans doute, puisqu'elle vous les a, en quelque sorte, promis par la bouche de ce Pontife auguste et saint, qui, après avoir célébré vos héroïques vertus, comme vous a donné au monde le spectacle d'une invincible patience au milieu des épreuves les plus cruelles et qui est mort victime des mêmes fureurs et de la même foi. Alors, au lieu de cette pompe funèbre qui nous rappelle de si tristes et si douloureux souvenirs, nous célébrerons cette gloire éternelle. »

⁴ Charles Rollin (1661-1741), écrivain français, fut Recteur de l'Université de Paris en 1694, puis en 1720. Auteur d'une *Histoire romaine* (1738-1741), d'une *Histoire ancienne* (1730-1738), et d'un *Traité des Etudes* (1726-1728).

gens ! Ils sont destinés à ne jamais rien savoir, et en ceci, comme sous bien d'autres rapports, ils sont victimes de leur siècle, car dans aucun temps peut-être on n'avait été aussi frivole qu'on l'est aujourd'hui ; jamais l'amour de l'étude n'avait été aussi rare, et jamais aussi il n'y avait eu dans le monde tant d'esprits vains, superficiels et faux.

Pour lire avec fruit, même les bons livres, il faut qu'ils se succèdent dans un certain ordre, afin qu'ils ne laissent dans l'esprit que des idées bien nettes et qui s'enchaînent naturellement les unes aux autres. Que diriez-vous, M.C.E., d'un architecte qui, voulant élever un édifice, prendrait indifféremment tous les matériaux rassemblés par ses soins, et les placerait les uns sur les autres, sans discernement, et à mesure qu'ils tomberaient sous sa main ? Représentez-vous une maison bâtie suivant cette méthode, et voyez si ce serait autre chose qu'un amas informe de pierres et de bois que le hasard aurait réunis ? Il en est de même des livres ; l'un doit nécessairement servir d'introduction à l'autre, autrement on n'en retire aucun profit ; ils font naître une foule d'idées qui se croisent, se contrarient, éblouissent un moment l'esprit, et « n'y laissent aucune trace qu'un doute pire que l'ignorance ; les faits se présentent sans ordre ; on ignore leur naissance, leur source, leur enchaînement ; on n'a pas la moindre notion des preuves sur lesquelles ils sont appuyés ; on s'est amusé sans doute ; on ne s'est pas instruit ; heureux encore si on ne s'est point égaré ! »

Un autre défaut des jeunes gens, c'est de lire uniquement par curiosité, et avec une extrême précipitation, sans chercher à retenir ce qu'ils ont lu ; ils ne s'arrêtent pas un instant à réfléchir et ils ne se donnent même pas la peine de faire le plus léger effort de mémoire pour rien retenir. Au contraire, il faudrait s'arrêter sur les passages qui présentent le plus d'intérêt, quelquefois même les analyser ou les copier, afin de n'en jamais perdre le souvenir. Cette méthode est excellente, et s'il m'était permis de me citer moi-même pour exemple, je vous dirais que je m'en suis servi à votre âge, et qu'encore aujourd'hui, lorsque mes occupations me le permettent, je lis la plume à la main, prenant des notes, faisant des extraits, des remarques, qui, plus d'une fois, m'ont été fort utiles.

Mais c'est surtout les livres composés pour vous rappeler les grandes vérités du salut, qui méritent toute votre attention : il ne s'agit pas d'en parcourir un grand nombre ; ce qui est essentiel, c'est de les méditer, de les goûter, de se rendre propres, pour ainsi dire, les idées qu'ils renferment. On ne sent point assez la nécessité d'étudier ainsi la religion : et cependant, n'est-elle pas la plus importante, comme la plus vaste de toutes les sciences ? C'est elle qui nourrit l'âme, dirige les mœurs, nous éclaire sur nos devoirs, sur nos vrais intérêts, sur nos éternelles destinées. Chose déplorable ! on passe cinq ou six ans au Collège, quelquefois plus, pour acquérir quelques connaissances qui ne sont pas sans prix, il est vrai, mais qui, après tout, doivent périr avec nous ; et on néglige de s'instruire des réalités, c'est-à-dire, de nos rapports avec Dieu, des obligations que nous impose sa loi, et de la manière dont nous devons vivre pour être à jamais heureux : toutefois « on meurt à quinze ans aussi bien qu'à cinquante et à soixante. Que deviendra donc à la mort un enfant qui n'aura eu aucune idée de Dieu, dont le cœur se trouvera déjà corrompu, tout plein de l'estime et de l'amour des biens sensibles ? A quoi lui servira dans l'autre monde de savoir parfaitement la géographie de celui-ci, et dans l'éternité les époques des temps ? – Qu'il sache conjuguer et décliner, qu'il entende parfaitement si on le veut le grec et le latin ; qu'il soit savant dans l'histoire ; qu'il ...(*Manuscrit inachevé*).

Aut. AFIC. 057. 01. 001.

CONSÉCRATION. 13 7bre 1829.
Jourdain, Léon Boré, Dupeyron. ¹

Au moment où vous allez prononcer, aux pieds des saints autels, l'acte de votre consécration, je crois devoir vous rappeler, en peu de mots, M.C.E., quel est le but que nous nous sommes proposé en formant la Société dont le bon Dieu vous a inspiré le désir de faire partie.

Et, d'abord, nous cherchons avant tout notre salut, bien persuadés que c'est la seule chose nécessaire, et que si la science est bonne en soi, on doit, néanmoins, préférer toujours une conscience pure et une vie sainte. Sachant donc combien les prêtres sont exposés à se perdre au milieu du monde, nous voulons en sortir tout à fait de peur d'être, comme tant d'autres, entraînés par son esprit et séduit par ses maximes.

Pleins d'une juste défiance de nous-mêmes, nous nous soumettons à une règle qui enchaîne notre liberté, ou plutôt, qui prévient l'abus que nous en pourrions faire, et qui, en même temps, nous procure de nouveaux et puissants secours, pour acquérir et pour conserver toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales. Ainsi, par les trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, nous desséchons, pour ainsi dire, dans leurs racines les passions les plus funestes, la cupidité, l'orgueil, l'amour des plaisirs sensuels, et nous nous mettons à l'abri des grandes tentations qui, sans cela, nous auraient poursuivi et peut-être vaincu jusqu'au fond du sanctuaire. Ce n'est pas que Dieu ne puisse permettre quelquefois que l'ange de ténèbres nous attaque encore : mais, si nous avons des combats à livrer, nous sommes soutenus dans ces épreuves par les conseils de nos supérieurs, par les exemples de nos frères, et par les pieuses pratiques dont la règle nous fait un devoir. Sans doute, nous avons à faire quelques sacrifices, pour jouir de ces avantages : mais, qu'est-ce que cela, et qui pourrait s'en effrayer ? ô, que notre esclavage est doux ! qu'il est heureux ! Combien le salut nous devient facile, lorsque après avoir rompu, pour ainsi dire, d'un seul coup, tous les liens qui nous attachaient à la terre, nous n'avons plus d'autre pensée et d'autre désir, que de devenir parfaits comme notre Père céleste est parfait ?

C'est là, M.E., comme je le disais tout à l'heure, notre objet principal, et jamais nous ne devons le perdre de vue : mais, nous avons un autre qui distingue notre Société de toutes celles qui existent déjà, et qu'il vous importe, par conséquent, de bien connaître, afin que vous puissiez savoir si c'est ici, ou si c'est ailleurs, que Dieu vous appelle.

Qui de vous ignore les maux de l'Église, qui pourrait y être insensible ? Hélas, il n'est pas un de ses enfants qui ne les déplore, qui n'en gémissent : cependant, presque personne ne travaille efficacement à les guérir, parce qu'on en méconnaît la cause ; or, ils n'en ont point d'autre que les fausses doctrines qui égarent les intelligences et l'abus qu'on fait du savoir, ou, du moins, c'est à cela principalement que nous devons attribuer ces désordres prodigieux dont nous sommes les tristes témoins : donc l'Église a besoin aujourd'hui, j'ose le dire, d'un corps religieux spécialement consacré à sa défense, c'est-à-dire, à combattre les erreurs nouvelles qu'a semées au milieu de nous l'homme ennemi, à éclairer les esprits qu'aveuglent une innombrable multitude de préjugés anti-chrétiens, à changer les idées aujourd'hui dominantes, puisqu'elles sont toutes fausses, à remédier aux vices de l'enseignement dégénéré, dont on a

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais. – Eloi Jourdain, né à Beaufort, au diocèse d'Angers, était arrivé à la Chesnaie en 1828, en même temps que les frères Eugène et Léon Boré, du même diocèse. Il entra dans la congrégation de Saint-Pierre. Plus tard, sous le nom de Charles Sainte-Foi, il a écrit des Souvenirs sur cette période. Jean Eustache Dupeyron, originaire de Saint-Etienne arriva à Malestroît en 1829. L'acte de consécration marquait l'entrée au noviciat.

infecté toutes les sources, et, en un mot, à régénérer les sciences, que depuis trop longtemps l'impiété cultive seule.

Evidemment, pour cela, les efforts d'un seul homme ne suffisent pas : il faut pour remuer les ruines que deux ou trois siècles ont amassées, en quelque sorte, autour de nous, et pour raffermir le vaste édifice dont l'erreur a ébranlé les fondements, il faut, dis-je, un grand nombre d'ouvriers, tous animés du même esprit, dirigés par la même pensée, et qui, dans un parfait accord, travaillent à cette grande œuvre, chacun suivant la mesure de ses talents et de ses forces.

Il faut de plus embrasser en même temps et dans un même esprit toutes les œuvres particulières, en ce sens qu'aucune ne soit exclue, puisqu'il n'y en a aucune qui ne soit un moyen d'action sur les esprits, et qui ne puisse contribuer, plus ou moins, à hâter le triomphe de la vérité.

Quand je pense à cela et à tout ce que nous entreprenons de faire, et que je viens ensuite à abaisser mes regards sur vous, M.C.E., et sur moi-même, je me demande si nos projets et nos désirs sont autre chose qu'un vain rêve ? Mais, bientôt, mes espérances renaissent, parce que la foi m'apprend à trouver de nouveaux motifs de confiance dans notre faiblesse même : *infirmos mundi elegit Deus ut confundat fortia, et ea quae non sunt ut confundat fortia*¹. Voyez les apôtres dans le Cénacle ; combien sont-ils ? Douze. Ont-ils beaucoup de talents ? Ils sont tous ignorants et sans lettres. Ont-ils de grandes richesses ? Ils possèdent quelques filets, et ils les ont vendus ; quelle est leur naissance ? Ce sont de pauvres pêcheurs, et ils sont sortis des dernières classes de la société ; peuvent-ils compter sur quelque appui humain ? Non, les hommes ne leur promettent pour encourager leur zèle que la prison et des échafauds : et cependant, ils s'en vont prêcher l'évangile ... jusqu'aux extrémités du monde, et, en peu d'années, le monde s'étonne d'être chrétien.

Voyez st. Ignace dans la petite chapelle de Montmartre : combien a-t-il de compagnons ? neuf : mais ce sont des hommes de foi, et avec eux il fondera un ordre immense, sans même en avoir d'abord la pensée. Ainsi Dieu accomplit ses desseins, en se servant des instruments les plus misérables en apparence, et nous pouvons d'autant plus compter sur lui, que nous pouvons moins compter sur nous-mêmes.

Mais, si nous voulons qu'il vienne à notre aide, qu'il protège et bénisse nos travaux, offrons-les lui, sanctifions-les en nous y livrant tout entiers, n'ayons en vue que de procurer sa gloire : c'est ainsi que nous nous rendrons dignes, autant que nous pouvons l'être, de notre et sublime vocation. Faites donc, M.E., avec une vive joie et d'un grand cœur ce premier acte qui ne vous imposera encore, il est vrai, aucune obligation rigoureuse ; mais qui sera, néanmoins, infiniment agréable au Seigneur, et qui attirera sur vous de nouvelles grâces, puisqu'il sera l'expression de la sincère disposition où vous êtes de vous consacrer plus tard, d'une manière irrévocable au service de la sainte Église de J. C.

Aut. AFIC. 057. 01. 002.

640

OUVERTURE DE RETRAITE.

Chaque fois que vous vous réunissez pour la retraite, j'éprouve un vif sentiment de joie, mêlé d'inquiétudes douloureuses : je me réjouis, parce que j'ai la ferme et douce confiance que la plupart d'entre vous assisteront à ces pieux exercices avec les dispositions nécessaires pour en profiter, et qu'ils en retireront, par conséquent, des fruits abondants de salut et de grâce ; mais je m'effraie, parce qu'une bien triste expérience prouve tous les ans que plusieurs viennent à la retraite sans s'y être préparés, et en sortent sans l'avoir faite, c'est-

¹ 1 Co., 1, 27.

SERMONS

à-dire, sans avoir pris la résolution et les moyens de réformer ce qu'il y a de défectueux dans leur conduite, et sans s'être renouvelés dans l'esprit de leur vocation : de ce nombre sont tous les frères en qui, après la retraite, on ne remarque aucun amendement, aucun progrès dans la pratique des vertus religieuses, mais qui se montrent, au contraire, plus négligents, plus lâches dans l'accomplissement de leurs devoirs, et dont la ferveur déjà languissante s'affaiblit de plus en plus. Qu'arrive-t-il bientôt ? Pendant un certain temps, peut-être, ils conservent encore quelques apparences de régularité extérieure, mais à la parole du premier venu leur vocation s'ébranle ; ces apparences trompeuses disparaissent : ils se dépouillent, si je puis ainsi parler, de la robe d'hypocrisie sous laquelle ils cachaient des plaies secrètes, et, bravant toute honte, ils découvrent et mettent à nu le fond de leur cœur dépravé. Quand de pareils scandales arrivent, on ne sait comment les expliquer : rien de plus simple cependant : ces malheureux, n'en doutez pas, avaient abusé de la dernière retraite à laquelle ils ont assisté ; leur chute est une punition : ils ne seraient pas tombés si bas, si dans ces jours saints où Dieu venait pour ainsi dire au devant d'eux pour les guérir de leurs infirmités, ils ne l'avaient pas fui, si, alors, ils ne s'étaient pas échappés, en quelque sorte, de ses mains miséricordieuses et paternelles. Je l'affirme parce que j'en suis certain, et je le répète parce que je ne saurais trop le redire, ils ont été infidèles à la grâce, et à la plus grande de toutes les grâces, celle de la retraite : ils y étaient venus avec des idées déjà arrêtées sur toutes les questions qui intéressent le plus leur conscience et leur salut éternel ; leur esprit était armé contre nos paroles : ils ont méprisé nos instructions, nos remontrances, nos conseils ; leurs confessions ont été superficielles et fausses, et ce qui devait les sauver n'a servi qu'à les endurcir et à les perdre.

Craignez, M.C.E., vous qui êtes encore debout, de tomber comme ceux-ci et par la même cause : *qui stat videat ne cadat*¹ ; Dieu va vous parler par la bouche de ses prêtres, soyez attentifs et dociles à sa voix : ce qu'ils vous diront, croyez-le, et cette voix de Dieu, n'y opposez jamais vos opinions et vos avis ; elle se fera encore entendre dans votre conscience et vous reprochera une à une toutes les fautes qui vous sont échappées pendant votre vie entière et particulièrement pendant le cours de l'année qui s'achève ; M.E., écoutez bien ce que Dieu vous dira, et prenez à ses pieds la résolution sincère de vous corriger de vos moindres défauts, et d'acquérir toutes les vertus de l'état saint auquel il a daigné vous appeler.

Ô, que de vertus vous sont nécessaires pour en être digne ! qu'elle est belle, qu'elle est élevée la mission que vous avez à remplir sur la terre ! je m'étonne péniblement quelquefois de rencontrer des frères qui n'en comprennent ni la grandeur ni la sainteté. Ah, pendant la retraite, appliquez vous donc à en considérer l'excellence, et remerciez Dieu de vous avoir choisi parmi tant d'autres, pour travailler à sa gloire, en vous dévouant à l'éducation des petits enfants, dans ces jours mauvais, où ils sont exposés à tant de périls : sachez le donc, c'en serait bientôt fait de la religion dans notre pays, si nous laissions l'impiété s'emparer des générations naissantes, et si nous ne les arrachions pas, pour ainsi dire, de ses écoles corruptrices. Tout l'avenir de la religion dépend de là, et je ne crains point d'avancer que la perpétuité de la foi au milieu de nous est attachée au succès de vos humbles travaux : vous admirez, et avec raison, les prêtres qui s'en vont porter le saint Évangile dans les contrées lointaines, et qui sacrifient pour cela leurs intérêts, leur santé et leur vie même : eh bien, nous sommes menacés de tomber dans des ténèbres encore plus épaisses que celles dans lesquelles dorment depuis tant de siècles les peuples que ces missionnaires vont évangéliser à l'extrémité du monde, et pour nous préserver de ce malheur au-dessus de tout autre malheur, il faut nécessairement que des hommes de zèle aillent au secours de ces pauvres petits enfants, et je dirais presque de ces pauvres petits sauvages, à qui le chemin du Ciel serait toujours resté inconnu, si Dieu ne vous envoyait vers eux, pour le leur montrer et les y conduire.

¹ 1 Co., 10, 12.

Vous êtes donc destinés à exercer un véritable apostolat : et il n'y a rien de commun entre vous et ces mercenaires pour qui une école n'est qu'un atelier de lecture, d'écriture et de calcul, où ils fabriquent, à coup de langue et à coup de plume, une instruction toute profane, comme un ouvrier fabrique des outils et des meubles dans sa boutique, à coups de marteaux ou de ciseaux.

Remarquez bien cette différence, elle frappe tous les yeux : seriez-vous donc les seuls à ne pas l'apercevoir ? Voyez avec quel empressement on demande aujourd'hui partout des frères ; de quelle haute considération ils sont environnés ; quelle confiance ils inspirent. Avez-vous donc plus de talents que les autres instituteurs ? Non ; mais vous êtes revêtus d'un caractère sacré que vos ennemis même respectent, et comme on sait que vous êtes dégagés de tout intérêt humain, et que dans les soins que vous prodiguez aux enfants votre but principal est de les former à la vertu, en leur en donnant l'exemple, les pères et les mères, ainsi que tous les vrais chrétiens, vous accueillent en disant : béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ; *Benedictus qui venit in nomine Domini*.¹ Mais ôtez cet habit qui annonce que vous avez renoncé aux vanités du siècle, échangez-le avec les habits les plus élégants et les plus riches ; faites briller au milieu des sociétés mondaines vos connaissances et votre esprit ; entrez dans les familles pour partager leurs jeux et leurs fêtes, allez de maison en maison pour vous y entretenir, je ne dis pas de choses scandaleuses, mais de choses inutiles, et l'on ne jettera plus sur vous que des regards de dédain et de mépris : vous deviendrez un objet de moquerie pour les petits enfants même qui sauront bien que ce *Monsieur*, dont les mains sont avides d'or, n'est pas le second père que la Providence leur destinait.

J'insiste sur ce point parce que quelques-uns d'entre vous n'y font peut-être pas une attention assez sérieuse, et que, pour vous affermir dans votre vocation et y persévérer, il est nécessaire que vous vous fassiez une idée juste, c'est-à-dire, une haute idée de sa grandeur : une des plus dangereuses tentations auxquelles vous soyez exposés maintenant, c'est de vous laisser éblouir par l'éclat de la nouveauté, et par de fallacieuses idées d'ambition et de fortune ; c'est d'attacher trop de prix à la science qui enfle et d'oublier que la charité seule édifie ; c'est de ne pas estimer au-dessus de tout ce qui est au-dessus de tout dans l'ordre de la foi ; c'est de prêter trop facilement l'oreille aux discours perfides de certains hommes, ennemis de la croix de J. C. , comme les appelle l'apôtre st. Paul, qui auront l'air de vous plaindre d'avoir embrassé un état si pénible, si humble et si pauvre, et qui vous diront pour vous séduire ce que le démon dit à J. C. après l'avoir transporté sur le sommet du temple : vois tous les royaumes de la terre : je te les donnerai si tu le veux. Ah ! soyez sur vos gardes ; veillez et priez, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible : *Spiritus quidem promptus est ; caro vero infirma*².

Si nos premiers parents succombèrent dans le paradis terrestre et méritèrent d'en être chassés, parce qu'ils voulurent s'élever à un autre état que celui dans lequel Dieu les avait créés, ne devez-vous pas craindre aussi d'attirer sur vous un châtement semblable par le même crime ; l'état religieux est comme un second paradis terrestre ; là fleurissent toutes les vertus et elles y exhalent leurs parfums, là coule un fleuve de paix : tout est pur en entrant dans cet heureux séjour, tout est serein ; l'homme est délivré une seconde fois, autant qu'il peut l'être ici-bas, de la dure servitude des passions et des vices. Cependant, là même on rencontre des embûches secrètes, et le serpent, le plus fin des animaux dit l'Écriture, par des promesses flatteuses peut encore nous tromper ; malheur à celui qui l'écoute : le fruit auquel il nous presse de toucher renferme en soi toutes les misères, et celui qui en mangera, après avoir été honteusement exilé du jardin de délices, sera réduit à cultiver à la sueur de son front une terre couverte d'épines, et il mourra de mort : *morte morieris*³, et de quelle mort ? pour Adam, ce

¹ Mt., 21, 9.

² Mc., 14, 38.

³ Gn., 2, 17.

SERMONS

fut la mort du corps : pour le religieux apostat, c'est la mort éternelle de l'âme : *morte morieris*.

Méditez bien ces vérités pendant la retraite, et examinez ensuite plus sérieusement que jamais ce que vous avez à faire et les précautions que vous avez à prendre, pour vous mettre à l'abri d'une chute dont les suites seraient si terribles : priez Dieu, priez-le de toutes vos forces de vous en préserver ; et comme il ne vous en préservera qu'autant que vous serez de rigides observateurs de la règle dans laquelle il vous manifeste ses volontés ; relisez votre règle tout entière, afin de remarquer si vous avez été exacts à éviter tout ce qu'elle défend, à faire tout ce qu'elle prescrit, car sans cela, il est impossible, soyez-en sûrs, de conserver longtemps votre vocation. Après vous être examiné, confessez-vous avec sincérité, simplicité, humilité ; purifiez votre âme de toutes les souillures qui empêcheraient le Seigneur de se communiquer pleinement à elle : faites bien connaître à votre confesseur, non pas seulement vos péchés les plus griefs, mais encore vos dispositions les plus intimes, afin qu'il puisse vous donner de salutaires conseils, c'est-à-dire des conseils relatifs à vos besoins particuliers, et porter le remède à la racine même du mal.

Si, comme je l'espère, vous faites ainsi votre retraite, lorsqu'elle s'achèvera, vous vous sentirez enflammés d'un ardent amour pour votre saint état et d'un nouveau zèle pour travailler à la gloire de Dieu [...] vous voudrez d'une volonté inébranlable vous donner tout à Dieu, vous y donner sans réserve et ne plus (songer qu'à) son règne, pour mériter la couronne qu'il a promise, non à ceux qui se fatiguent à son service et qui s'en retirent lâchement après y être entrés, mais à ceux qui auront généreusement combattu jusqu'à la fin.

Aut. AFIC. 057. 01. 003.

641

SUR L'ÉDUCATION DES PAUVRES.

L'éducation étant de tous les biens le plus précieux pour l'homme, le premier devoir de la société envers ses membres est de mettre à la portée de chaque enfant, même les plus pauvres, des écoles où attirés par l'espoir d'acquérir des connaissances utiles, ils puisent les principes qui garantissent la sûreté et le bonheur de tous les individus comme de toutes les conditions.

Je n'imagine pas que personne soit tenté aujourd'hui de faire l'apologie de l'ignorance ; ce n'est pas qu'une cause si triste n'ait trouvé des défenseurs parmi les philosophes du dernier siècle et peut-être n'est-il pas inutile d'observer que leur chef, qui dans ses livres se vantait avec tant d'orgueil de propager les lumières, soutenait dans ses lettres qu'il était essentiel (je me sers de ses propres expressions) qu'il y eut des gueux ignorants ; 40000 sages en France, écrivait à un de ses amis le 19 mars 1760, c'est à peu près tout ce qu'il faut ; car il est à propos que le peuple soit guidé, et non pas qu'il soit instruit ; il n'est pas digne de l'être. - Maxime affreuse mais bien digne assurément de celui qui le 16 juillet 1760 écrivait à Helvetius¹ : «ne comptez pour votre prochain que les gens qui pensent, et regardons le reste des hommes comme les loups, les renards et les cerfs qui habitent nos forêts. »

La religion qu'on accuse d'étouffer les lumières a eu des idées bien différentes ; toujours, quoi qu'on en puisse dire, elle a cru que les hommes, sans distinction, devaient cultiver leur intelligence ; toujours, autant qu'il a dépendu d'elle, elle leur en a offert les moyens ; et sans recourir à des preuves historiques, il suffit pour se convaincre de ce que

¹ Claude Adrien Helvétius (1715-1771), philosophe français tenant d'un système matérialiste et sensualiste.

j'avance de jeter les yeux sur les ruines de cette foule d'établissements qu'elle avait fondés en faveur des enfants des pauvres.

Aut. AFIC. 057. 01. 004.

642

POUR L'OUVERTURE D'UNE ÉCOLE.

C'est avec une vive satisfaction, M.T.C.F., que je suis venu assister à l'installation d'une école dont votre respectable pasteur et vos dignes magistrats ont, ainsi que vous, vivement désiré le rétablissement, pour le bonheur et la sanctification de vos enfants. J'aurais voulu pouvoir hâter le moment où vous deviez jouir de nouveau de cette institution précieuse : mais cela n'a pas dépendu de moi : notre congrégation, si faible dans son origine, comme tous les établissements naissants, a pris des accroissements rapides : semblable à ce grain de sénevé dont il est parlé dans l'Évangile, elle est devenue en peu de temps un grand arbre, parce que le Seigneur a daigné répandre sur elle ses bénédictions : je n'ai donc pu suffire aux demandes qui m'étaient adressées de toutes parts, et même, après la retraite que nous venons de donner à Ploërmel, j'ai été obligé, faute de sujets, de faire attendre plusieurs paroisses où tout est prêt pour recevoir les frères. Louange à Dieu, car ceci est son ouvrage, et il est admirable à nos yeux : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* ¹ Ne cherchant que sa gloire, nous avons dû compter sur son secours, et certes, nous n'y avons pas compté en vain.

J'ai particulièrement pour cette école les meilleures espérances² : ici, je n'ai point à exciter le zèle ; je n'ai qu'à le seconder : je le ferai, M.F., soyez-en sûrs ; vos enfants vont, en quelque sorte, devenir les miens, vous verrez s'ils me sont chers !

Quant à leur instruction, vous pouvez être tranquilles : j'en répons et tout ira bien ; mais, quant à leur éducation, j'ai besoin de votre concours ; c'est pourquoi je profiterai de cette circonstance heureuse pour vous convaincre de plus en plus de la nécessité de l'éducation chrétienne, telle que les frères la donnent dans leurs écoles ...(*Inachevé*).

Aut. AFIC. 057. 01. 005.

643

POUR L'OUVERTURE D'UNE ÉCOLE.

C'est avec une bien vive satisfaction, M.F., que je suis venu dans cette ville pour y installer une école dont votre digne et vénérable pasteur désirait ardemment, depuis plusieurs années, l'établissement, pour le bonheur et la sanctification de vos enfants : un peu plus tard, mieux encore qu'aujourd'hui, vous reconnaîtrez combien une pareille institution est précieuse pour les familles, et vous bénirez le nom et la mémoire de tous ceux qui, par leur charité et par leur zèle, auront contribué à vous en faire jouir : cependant, je ne doute pas, M.T.C.F., que dès à présent vous n'en sentiez toute l'importance et, par conséquent, c'est moins pour vous en convaincre que pour vous affermir dans les dispositions heureuses où vous êtes déjà, que je veux vous montrer, en peu de mots, la nécessité de donner à vos enfants une éducation vraiment chrétienne : l'empressement que vous avez mis à la (préparer) est admirable ; il est tel que Mr. le Recteur à qui aucun sacrifice ne coûte lorsqu'il s'agit du salut des âmes qui lui sont confiées m'a déjà demandé un second frère, que j'enverrai dans le courant de la semaine,

¹ Mt., 21, 42.

² Variante : "Je ne doute pas, M.F., de l'intérêt que vous prendrez au succès d'un établissement dont vous avez reconnu déjà toute l'importance pour vos familles." AFIC. 027.01.006.

SERMONS

afin que nous puissions organiser la classe [...] dans la semaine prochaine : dans cette semaine-ci, le frère se bornera à apprendre les signes à un certain nombre d'enfants, tous les autres, sans exception, seront reçus de demain en huit, et comme il y aura deux classes au lieu d'une, les enfants seront plus soignés, mieux surveillés, et leurs progrès seront beaucoup ... (*Inachevé*).

Aut. AFIC. 057. 01. 007.

644

VISITE D'UNE ÉCOLE.

C'est avec bien de la joie, M.F., que je suis venu visiter l'école que votre digne pasteur a établie dans cette paroisse pour l'instruction et la sanctification de vos enfants : un peu plus tard, mieux encore qu'aujourd'hui, vous reconnaîtrez combien un pareil établissement est précieux pour les familles, et longtemps vous bénirez le nom et la mémoire de tous ceux qui, par leur charité et par leur zèle, auront contribué à vous en faire jouir. J'aime à croire, M.F., que déjà vous en appréciez les avantages : ils sont si grands, ils sont si nombreux, qu'il est impossible de les méconnaître. Toutefois, vous me permettrez, M.F., de profiter de cette circonstance heureuse pour vous les rappeler de nouveau, afin de vous affermir de plus en plus dans les bonnes dispositions où vous êtes déjà.

Quand on rencontre parmi les hommes, dans une paroisse, beaucoup de désordres, on peut être assuré qu'ils ont pour cause le défaut d'éducation de la plupart des enfants, ou la mauvaise éducation qu'ils ont reçue. Ceux-ci, devenus chefs de famille, élèvent leurs fils comme ils ont été élevés eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils les laissent dans une sauvage ignorance, sans foi, sans frein, entièrement libres de s'abandonner à tous leurs goûts même les plus grossiers, à tous leurs penchants, même les plus dépravés, de sorte que, parmi ces malheureux enfants livrés à la fainéantise et au vagabondage, il s'établit je ne sais quel brutal enseignement de corruption, d'impiété et de licence, dans lequel ils deviennent maîtres presque aussitôt qu'ils sont disciples : à même qu'ils grandissent, leurs passions se développent, et loin de se corriger des habitudes vicieuses qu'ils ont contractées dans leur première jeunesse, ils s'y affermissent de plus en plus.

Rien donc de si nécessaire, dans l'intérêt même de la société, que les écoles chrétiennes, pieux asiles où la religion recueille l'enfance, et où elle lui prodigue ses soins maternels ; où elle la forme à la pratique des aimables et douces vertus qui font le charme du premier âge et le bonheur de tous les autres ; où elle lui distribue de ses mains divines le pain de l'instruction, sans lequel les âmes languissent et meurent, de même que le corps dépérit, lorsqu'il est privé du pain matériel ; où les plus petits enfants acquièrent tout ensemble et les connaissances élémentaires de lecture, d'écriture, de grammaire et de calcul, dont l'utilité est trop manifeste pour qu'il soit besoin de le prouver, et la connaissance des hautes vérités renfermées dans le catéchisme, que le fils de Dieu a voulu enseigner aux hommes de sa propre bouche, et qu'il n'est permis à aucun d'eux d'ignorer. Ainsi, dans ces écoles, on s'applique à former l'homme tout entier, son cœur, en même temps que son esprit : on lui apprend tout ce qu'il est indispensable qu'il sache pour remplir avec succès les professions même les plus humbles, et pour assurer en même temps son salut éternel.

Qui donc pourrait ne pas regarder comme un grand bienfait pour une paroisse la fondation d'un établissement de ce genre ? Qui pourrait ne pas sentir les avantages de la méthode que l'on y suit pour l'éducation des enfants ? Il suffit pour n'avoir à cet égard aucun doute de se rappeler de ce qu'on était soi-même à leur âge : qu'étions nous ? &c...

Mais quoique on convienne de ceci, et quoique les avantages d'une bonne éducation soient manifestes pour tout le monde, il arrive trop souvent que les enfants en sont privés : et

pourquoi ? c'est que les parents ne font qu'à regret les sacrifices nécessaires pour la leur procurer.

Chose épouvantable à penser ! Il y a des hommes tellement dominés par l'amour de l'argent qu'ils le mettent au-dessus de tout, oubliant qu'il ne leur est donné par la Providence, que pour en faire un légitime usage, et qu'après tout ils n'en emportent pas avec eux une seule obole dans le tombeau : ils calculent donc non seulement la dépense de l'école, mais encore la valeur des petits services que leurs enfants pourraient leur rendre, et ils s'effraient de ce qu'il leur en coûterait pour les faire instruire : quelle pitié ! et en même temps, quel honteux et faux calcul ! Car, remarquez bien qu'à ne considérer que les intérêts domestiques, rien n'est plus précieux dans une maison que d'avoir quelqu'un qui sache lire, écrire, compter, et que l'ignorance, qui dans l'ordre de la religion est si funeste, l'est également dans l'ordre purement matériel : un ignorant est exposé à être trompé par le premier venu à qui il confiera le soin de ses affaires, incapable qu'il est de les conduire lui-même, de lire un contrat, de signer une quittance, de faire le plus petit calcul. Ainsi l'avarice n'est pas moins aveugle que les autres passions, et le père qui par de si tristes motifs refuse d'envoyer ses enfants à l'école n'est pas moins insensé que coupable.

Aut. AFIC. 057. 01. 008.

645

DISCOURS POUR L'INSTALLATION D'UNE ÉCOLE DE FRÈRES. ¹

C'est avec une bien grande consolation que je suis venu visiter cette école que votre digne pasteur a établie dans sa paroisse pour le bonheur et la sanctification de vos enfants : déjà ils en ont recueilli des avantages précieux, et hier, en les examinant tous l'un après l'autre, je bénis la Providence de ce que la plupart avaient si bien profité des leçons qu'ils avaient reçues, et je concevais pour l'avenir des espérances meilleures encore. Afin qu'elles se réalisent, et désirant profiter de cette circonstance heureuse pour encourager vos efforts en faveur d'une œuvre si importante et si sainte, je vais vous présenter en peu de mots quelques réflexions sur la nécessité, dans les temps actuels, d'une éducation chrétienne telle que les frères la donnent dans leurs écoles.

Il n'a pas dépendu de moi de vous faire jouir plus tôt des avantages que vous en attendez : de toutes parts on me demandait des frères, et aujourd'hui même, il y a en Bretagne plus de cent paroisses qui en voudraient avoir, et à qui je n'ai pu encore en donner. Grâce à la Providence qui a béni d'une manière toute particulière une œuvre si importante et si sainte, à l'aide des encouragements que j'ai reçus du Roi lui-même², et des secours que m'ont accordés les Conseils généraux des Côtes-du-Nord, d'Ille-et-Vilaine et du Finistère³, j'ai lieu d'espérer que la congrégation de l'Instruction Chrétienne s'étendra rapidement, et que semblable à ce grain de sénevé, dont il est parlé dans l'Évangile, en peu de temps elle deviendra un grand arbre, qui portera d'heureux fruits. Je ne doute pas, M.F., que vous ne partagiez les mêmes espérances ; j'aime à croire que je n'aurai ici aucun préjugé à combattre, aucun obstacle à vaincre : je compte d'avance sur votre concours et sur votre zèle ; c'est pourquoi, sans entrer dans une discussion assurément inutile, je me bornerai à vous présenter en peu de mots quelques réflexions très simples, que vous entendrez avec bienveillance, et qui fortifieront de plus en plus les sentiments dont vous êtes déjà tous animés ... (*Inachevé*)

Aut. AFIC. 057. 01. 009.

¹ Titre autographe de J.- M. de la Mennais.

² L'ordonnance royale autorisant les Frères de l'Instruction Chrétienne comme Société vouée à l'enseignement en Bretagne est du 1er mai 1822.

³ Le secours fut voté par le Conseil général du Finistère à la session de 1823, et reçut une autre affectation en août 1824, ce qui donne une indication de date pour le sermon.

646

FRAGMENT DE SERMON.

[...] En effet, pendant une longue suite d'années, nous avons été privés de l'exercice public de la religion ; les pasteurs ont été exilés, proscrits, emprisonnés, mis à mort sur les échafauds : dans ces temps malheureux, nulle instruction publique pour les peuples ; nos chaires étaient muettes, les catéchismes étaient suspendus, et les enfants ne recevaient d'autre instruction que celle que leurs parents pouvaient leur donner dans le secret, d'une manière assurément bien imparfaite et bien insuffisante : ceux-ci devenus chefs de famille ...

Sans doute, M.F., (et je le dis avec une grande joie dans le Seigneur), ces tristes réflexions sur l'état de l'enfance dans la plupart de nos provinces, ne s'appliquent pas exactement à celle-ci : déjà tous les enfants qui se sont présentés à notre école ont été pour moi des preuves vivantes de la foi de leurs pères, mais, je le dirai avec la même franchise, hélas, il y a bien peu d'instruction parmi eux, et, par conséquent, les bons principes qu'ils ont reçu dans leurs familles, les traditions de vertu qu'ils y ont recueillies, iraient s'affaiblissant de jour en jour, si on les abandonnait à eux-mêmes. (*Inachevé*).

Aut. AFIC. 057. 01. 011.

647

FIN DE MISSION. (Bain-de-Bretagne).

*Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra.*¹

Si vous entendez aujourd'hui la voix de Dieu, n'endurcissez pas vos cœurs.

Depuis huit jours, Dieu parle aux habitants de Bain : - à ceux qui ont suivi exactement nos pieux exercices, il a parlé par la bouche des ministres de son saint Évangile ; à ceux qui se sont présentés au tribunal de la Pénitence, il a encore parlé par l'organe de leurs confesseurs, et combien d'instructions salutaires, de douces et touchantes exhortations, de sages avis, n'ont-ils pas reçus ? Mais, Dieu n'a-t-il rien dit aux autres ? M.F., Dieu a parlé à tous, et à ceux mêmes à qui aucun de ses prêtres n'a parlé ; au dehors, il leur a parlé par l'exemple des chrétiens fidèles qui se rendent avec tant d'empressement aux exercices de la mission, par le récit que leur en ont fait leurs parents, leurs amis, leurs voisins, par les processions qu'ils voient passer sous leurs yeux et qui sont si propres à édifier, par la cloche même de cette église, qui plusieurs fois par jour, en annonçant des prédications ou des prières, sonne, si je puis m'exprimer ainsi, l'appel de Dieu au fond des consciences les plus criminelles, et qui est comme la voix de sa miséricorde ; au dedans, Dieu leur a parlé par une voix terrible, par la voix du remords, et j'ose l'assurer, il n'y en a pas un seul qui ne l'ait entendue : si vous en doutiez, M.F., voyez donc jusqu'à quel point les trouble et les agite la vérité, la crainte de rester seuls dans leurs ténèbres ; la peur (car, enfin, il faut appeler les choses par leur nom), la peur de la mission, la peur que leur inspirent ces pauvres prêtres qui viennent à eux, la vérité sur les lèvres, la charité dans le cœur, portant sur la poitrine le signe de la rédemption du monde, cette croix qui nous a tous sauvés. N'y a-t-il donc pas quelque chose de prodigieux et de surnaturel dans leur conduite, dans leur langage, dans ces impressions involontaires qu'ils éprouvent, dans ce grand combat, comme l'appelle l'apôtre, *magnum certamen passionis*, dans ce travail intérieur qui se fait en eux malgré eux ? Oui, ceci est la voix de Dieu qui les presse.

¹ Ps. 94, 7-8.

- Et voilà pourquoi, je dis à tous, et à ceux qui ont commencé à suivre la mission, et à ceux qui hésitent encore à la suivre, M.F., n'endurcissez pas vos cœurs : *hodie si vocem Domini audieritis nolite obdurare corda vestra*. Toutefois, c'est à ces derniers que je veux m'adresser particulièrement dans ce moment-ci : ils sont les plus malheureux, puisqu'ils sont les plus coupables, et à ce titre, ils excitent plus vivement nos gémissements et notre zèle. –

C'est donc à eux qu'aujourd'hui je demande raison du retard qu'ils mettent à profiter des grâces extraordinaires qui leur sont offertes. – M.F., leur dirai-je, nous ne venons point à vous dans un esprit de contention et de dispute : cette mission s'achèvera, sans que jamais nous vous adressions un reproche amer, ni une seule parole qui ne soit une parole de paix et d'amour : pourquoi donc vous alarmer ? pourquoi nous fuir ? Nos maximes ne sont point de ces maximes nouvelles, nées d'hier, au milieu des troubles, et dont, par conséquent, il soit sage de se défier : l'Évangile que nous prêchons a été prêché dans l'univers depuis dix-huit siècles : ils l'ont civilisé et sanctifié ; vos pères y ont cru : vos pères étaient chrétiens : rappelez-vous leurs leçons et leurs exemples ; comme eux vivez et mourez en chrétiens.

M.F., (qu'il me soit permis de le dire), vous ne voulez que la moitié de ce que je vous demande : non, vous ne voulez point vous décider à vivre en chrétiens, et cependant vous frémiriez intérieurement si quelqu'un vous déclarait qu'il faut mourir dans l'état où vous êtes : n'est-il pas vrai, M.F., que si vous étiez malade, vous voudriez qu'un prêtre vous confessât, vous réconciliât avec Dieu, et que l'église bénît votre fosse et priât sur elle ? Non, non, je ne ferai pas à cette paroisse l'injure de supposer que parmi ses habitants il y en ait un seul, qui, à la porte de la mort, sur le seuil de l'éternité, eût l'épouvantable audace de braver Dieu ! Eh bien, puisque enfin il faut mourir, et puisque avant de mourir, il faut faire ses comptes, pourquoi ne pas les faire tout de suite ? Pourquoi se préparer à soi-même pour ses derniers moments et des embarras, et des inquiétudes et des regrets ?

Mais, que dis-je, des inquiétudes et des regrets ? Serais-je donc assez timide pour n'oser annoncer à ces endurcis les vengeances de mon Dieu ? M.F., sachez bien ceci : si la mission est une grande grâce pour ceux qui la suivent, elle est une sorte de malédiction pour ceux qui la méprisent : il est dans l'ordre de la Providence que l'homme qui résiste avec opiniâtreté à la grâce, soit puni avec sévérité, avec éclat, et que la miséricorde se retire, quand, après l'avoir repoussée, on ne l'invoque plus que par désespoir. – Ainsi, dans les paroisses où l'on donne des missions, malheur, malheur à ceux qui ne la suivent pas !

Je prouverais facilement ceci en rappelant quelques textes de la Ste Ecriture, et particulièrement celui où Dieu déclare aux impies qu'à la mort il se rira d'eux ! *In interitu vestro, ridebo*¹ ! Ce rire de Dieu est quelque chose d'épouvantable : mais, cette instruction devant être courte, je ne puis entrer dans ces développements ; c'est pourquoi je me bornerai à rapporter un trait dont j'ai été témoin, et qui fera peut-être sur vous, comme il a fait sur moi, une impression profonde.

Dans une mission à laquelle je travaillais, le commissaire de marine de l'endroit, connu par son impiété, mais qui, cependant passait pour un homme instruit et très probe, vint me trouver dans ma chambre une après-midi et d'un air très agité, il me dit qu'il désirait, avant de se confesser, que j'eusse éclairé quelques difficultés qu'il me proposa sur l'accord de la liberté de l'homme avec la prescience de Dieu. – Monsieur, lui répondis-je, je ne demande pas mieux, mais, il faut que dans un quart d'heure, je... (*Inachevé*).

Aut. AFIC. 057. 01. 012.

¹ Pr. , 1, 26.

FRAGMENT DE SERMON.

Et maintenant, M.F., parmi nous où sont les justes ? où sont ceux dont toutes les communions ont été saintes et ferventes ? combien de disciples perfides, après avoir menti à l'Esprit Saint, dans le tribunal de la pénitence, en cachant leurs péchés, sont entrés dans la salle du festin sans être revêtus de la robe nuptiale et ont mérité par là, suivant la parole de la Ste Ecriture, d'être jetés dans les ténèbres extérieures où il y a des pleurs et des grincements de dents ? combien d'autres oubliant que J. C. est aussi sensible au refus que l'on fait de s'asseoir à sa table, qu'à l'audace insensée de la profaner, ont passé dix ou vingt ans sans communier même à Pâques, et ont regardé comme le plus dur des préceptes celui qui nous ordonne de recevoir ce sacrement d'amour : ah, c'est sur les uns et sur les autres, ô mon divin Sauveur, que vous gémissiez par la bouche d'un de vos prophètes : J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et ils m'ont méconnu, et ils m'ont méprisé ; *ipsi autem spreverunt me*¹ : eux pour qui tous les jours je m'anéantis et je m'immole ; eux à qui je voudrais communiquer tous les trésors de ma grâce, mon corps, mon sang, mon esprit, ma sagesse, et la gloire même que m'a donnée mon père, eux, mes enfants, me repoussent, bien loin de discerner ma chair vivifiante d'une [...] commune, ne répondent à l'excès de ma charité que par l'excès de leur ingratitude : *ipsi autem spreverunt me* !

Aut. AFIC. 057. 01. 013.

SUR L'AUMÔNE.

(Exorde).

C'est la fête de la religion qui seule peut inspirer cet héroïque dévouement, qui seule a créé ces institutions admirables où le service de Dieu se confond avec le service des pauvres, qui seule nous donne en réalité ce que la sagesse humaine ne nous donne qu'en paroles.

S'ils ont besoin de votre or pour avoir du pain, vous avez besoin de leurs prières, pour obtenir les biens de l'éternité. Sans vous, ils ne peuvent vivre, mais sans eux, vous ne pouvez vous sauver ! et ainsi chacun de vous reçoit d'eux plus qu'il ne leur donne.

Riches, Dieu vous a communiqué le plus beau des privilèges : celui de faire des heureux. – Vous avez essayé tous les plaisirs, goûtez une fois celui de la bienfaisance, et vous n'en rechercherez jamais d'autre.

Quand vous assistez le pauvre, c'est moins une grâce que vous lui faites, qu'une dette que vous acquittez : *justitiae debitum potius solvimus, quam misericordiae opus implemus*. (1 Greg.) - *Non pavisti, occidisti*. (S. Ambr.)

Ces hommes d'autant plus à plaindre qu'ils n'osent faire entendre aucune plainte, et que personne ne peut essuyer les larmes qu'ils versent dans le secret.

(Notes sur ce sujet) :

Depuis l'Évangile, ce n'est plus l'homme qui mendie, mais c'est J. C. qui demande et qui reçoit. *Christus est qui in omnium pauperum necessitata mendicat*. (Salvien).

Comme leurs passions sont toujours plus grandes que leurs richesses ...

On parle du malheur des temps ! Sans doute ils sont malheureux, mais pour qui le sont-ils davantage que pour ceux qui n'ont rien, et n'est-il pas étrange que l'on se fasse de ce qui ôte au pauvre ses dernières ressources un prétexte pour ne pas l'assister ?

Quels chrétiens, grand Dieu, qui regardent comme nécessaire ce dont ils ne se servent que pour vous outrager. Il est nécessaire d'avoir une table voluptueuse, une parure brillante,

¹ Is., 1, 2.

de se livrer à des jeux qui sont un scandale, - Mais il ne l'est pas de donner un morceau de pain au malheureux qui sèche de besoin, mais il ne l'est pas de venir au secours d'un malade qui manque de tout, et qui périt à leur porte, étendu sur une paille infecte !

Tous les riches sont pauvres, quand il s'agit de secourir les pauvres.

Ils se croient quittes parce qu'ils ont jeté quelques pièces de monnaie dans la main du pauvre !

Il meurt, cet homme de miséricorde. – Et voilà qu'il est environné de tous les malheureux dont il a essuyé les larmes, des malades dont il a soigné les plaies, des orphelins dont il a protégé l'enfance, des veuves dont il a défendu les droits : c'est notre protecteur, s'écrient-ils, ils le portent en triomphe en le présentant aux pieds de son Juge. – Et son Juge, c'est J. C. qu'il a visité, nourri, consolé et qui se montre à lui revêtu des habits mêmes dont il couvrit ses membres tremblants.

C'est le pauvre qui assiste le pauvre, et quand la charité frappe à la porte des riches, à peine daigne-t-on lui ouvrir répondre : retirez-vous, vous vous trompez, ce n'est pas ici qu'on donne.

On n'a rien à donner au misérable qui manque de tout, et on n'a rien à refuser à sa sensualité, à ses plaisirs, à ses caprices : on dépense sans compter, on joue de l'or, et cet or est le sang des pauvres.

Aut. AFIC. 057. 01. 014.

650

**DISCOURS POUR Mr. Amable DE QUELEN
QUI ME L'AVAIT DEMANDÉ. ¹**

(Amable de Quelen², frère de Hyacinthe de Quelen devenu plus tard archevêque de Paris, était bien connu de l'abbé J. -M. de la Mennais. Celui-ci rédige pour son ami un projet de discours aux membres du Collège électoral de Guingamp, dont il venait d'être nommé président.)

(sans date)

Messieurs,

Lorsque j'ai appris que le Roi daignoit me nommer président du Collège électoral de Guingamp, mon premier sentiment, en recevant une commission si honorable, a été de me féliciter des rapports qu'elle me donneroit avec vous, parce que je connoissois d'avance les dispositions qui vous animent.

Vous sentez, Messieurs, l'importance des choix que vous allez faire et votre amour pour le bien public en garantit la sagesse. Le Roi empressé de mettre un terme aux malheurs de ses peuples, et de réparer nos désastres, désire s'environner des lumières et des conseils de ceux que la nation elle même aura choisis pour lui aider à remplir un vœu si cher à son cœur. Le salut, le bonheur de la France ! voilà, Messieurs, ce que veut le Roi, ce que nous voulons tous. Après vingt-cinq ans d'agitations douloureuses, n(ou)s avons besoin de nous réposer à l'ombre du trône, et d'y trouver cette paix qui nous a été si souvent promise, et que nous avons, jusqu'ici, si vainement attendue. Nous ne pouvons la conserver, Messieurs, qu'en nous ralliant autour d'un monarque qui réunit tous les français dans son amour, et qu'en nous attachant fortement à une charte qui consacre nos droits, qui fixe et garantit les principes d'une sage liberté.

¹ Titre autographe de J.-M. de la Mennais.

² Amable Gilles Anne, comte de Quélen, né en 1773, officier de cavalerie, fut élu député des Côtes-du-Nord en 1823 et le resta jusqu'en 1831. Il se retira alors dans son manoir de la Ville-Chevalier, à Plouagat.

SERMONS

Pendant le cours de la révolution qui s'acheve, nous avons éprouvé tous les maux de l'anarchie, nous avons vu tous les excès du despotisme ; ah ! il est tems que nous jouissions, enfin, des bienfaits de l'administration paternelle d'un prince, qui ne veut régner que par les lois, l'ordre et la justice, et qui seul peut guérir nos plaies, en versant sur elles le baume de l'indulgence et de l'oubli. Secondons, Messieurs, ses nobles efforts, et préparons nous un meilleur avenir ; qu'il n'y ait plus parmi nous d'animosités ni de divisions ; soyons tous français, et montrons nous dignes d'un si beau titre, par notre inviolable fidélité au Roi, et par un devouement sans bornes à la patrie.

Aut. AFIC. 057. 01. 016.

651

DISCOURS POUR M. Am(able) DE QUELEN, nommé Président du Collège électoral.

(sans date)

Messieurs les Electeurs

Mr. le Prefet a voulu donner au commerce de notre ville un témoignage particulier de sa bienveillance en m'appelant à succéder dans la présidence de cette assemblée à Mr. le Comte de Plouer, qui, comme ses ancêtres, dans la noble profession des armes, s'est constamment montré fidèle à l'honneur et à tous les devoirs.

En me confiant de si hautes fonctions, Mr. le Prefet a encore pensé que le zèle pouvoit quelquefois suppléer l'expérience ; que dailleurs ma tâche ne seroit pas difficile à remplir auprès de citoyens devoués, comme vous l'êtes, à un prince qui mérite à tant de titres notre vénération et notre amour.

Messieurs les Electeurs, chargés de désigner quatre candidats pour la nouvelle Chambre des deputed nous les choisirons parmi les hommes que recommandent également une inébranlable fidélité au Roi, leur respect pour la charte, leur sagesse et leur fermeté. Pussions nous trouver reunie à l'assemblage de ces précieuses qualités l'extrême obligeance de notre dernier député, Mr. Dufougerays, qui se considérant comme le mandataire de chacun de nous, ne cessoit de s'occuper des intérêts de l'état que pour s'occuper de nos intérêts particuliers, et n'a négligé que les siens propres.

Livrons nous, Messieurs, à nos opérations, et commençons par l'expression du sentiment qui doit y présider : Vive le Roi !

Aut. AFIC. 057. 01. 017.

652

INSTALLATION D'UN MAIRE.

Dieu est l'auteur de toute société ; il en a établi les lois fondamentales ; il les a même révélées : le décalogue, par exemple, véritable législation primitive, c'est encore lui.

Les magistrats sont donc les ministres de Dieu, puisqu'ils sont les dépositaires de sa puissance : ils tiennent sa place pour maintenir l'ordre, loi suprême de Celui qui n'a d'autre loi que sa volonté essentiellement sage, comme essentiellement juste. C'est lui qui donne aux uns le droit de commander, et qui impose aux autres le devoir d'obéir.

Concevez donc d'abord une haute idée des fonctions que vous avez à remplir : vous êtes l'homme de Dieu ; voilà votre titre.

La raison orgueilleuse parce qu'elle est faible, aveugle parce qu'elle est orgueilleuse, n'aperçoit aucun de ces rapports élevés, sous lesquels la religion nous présente l'origine et l'exercice de toute autorité sur la terre. Elle ne voit dans un maire que son écharpe, le rang qu'il occupe, le droit qu'il a de mettre sa signature au pied de certains actes.

COMPLÉMENTS

Dites-vous, au contraire, à vous même : le pouvoir que j'exerce vient de Dieu ; il ne me l'a pas donné pour réjouir mon amour propre : je le tiens de lui pour faire régner l'ordre dans cette grande famille dont il est le père.

Pour atteindre ce but, trois qualités vous sont nécessaires : une fermeté que rien n'ébranle, une douceur que rien n'altère ; un profond amour de la justice.

Soyez ferme, non pas pour que votre volonté particulière triomphe ; mais pour que la volonté de Dieu s'accomplisse ; or la volonté de Dieu est que les lois humaines, quoique imparfaites, soient exécutées, car sans cela il n'y aurait point d'ordre dans la société de ses enfants.

Soyez doux, patient, indulgent, parce que Dieu lui même l'est, et qu'après tout, vous n'êtes pas le maître, mais le serviteur de vos administrés : *Non veni ministrari sed ministrare*¹.

Aimez la justice ; ayez-en soif, pour me servir d'une expression de l'Écriture ; ne faites jamais acception de personne ; mettez vous au dessus de tous les intérêts comme de toutes les passions ; répétez le mot de st. Louis : tout ce qui est injuste est impossible.

Si vous remplissez vos fonctions dans cet esprit là, elles seront méritoires, elles seront saintes, et je ne crains point de le dire, vraiment divines.

Il faut être en garde contre deux choses : premièrement contre cette misérable vanité qui se nourrit de mensonge, et dont l'incurable sottise est quelquefois toute fière d'une petite décoration, du titre le plus vain ; elle l'est encore davantage du bien qu'on fait, des services qu'on rend, de ce doux tribut d'affection et d'amour que la reconnaissance nous offre, et je ne saurois trop vous recommander de ne jamais laisser entrer dans votre cœur des sentimens si indignes de l'occuper. Vous agissez au nom de Dieu, vous faites son œuvre ; n'attendez que de lui votre récompense ; que les honneurs et les applaudissemens des hommes ne soient rien pour vous.

Aut. AFIC. 057. 01. 018.

¹ Mat., 20, 28.

TABLE DES MATIÈRES DES SERMONS

REGISTRE IV - AUX FIDÈLES (1^{ère} Partie)

	Page
289 Ouverture d'une Retraite. Fin de l'homme.....	p. 1132 09
290 Les fins dernières	p. 1134 b 10
291 Memorare novissima tua	p. 1134 c 10
292 Réflexions sur la fin de l'homme.....	p. 1147 16
293 Sur la nécessité de travailler à son salut.....	p. 1158 21
294 Sur le salut.....	p. 1170 26
295 Sur le salut.....	p. 1170 b 26
296 Sur le salut.....	p. 1172 27
297 La mort	p. 1174 28
298 Sur la pensée de la mort	p. 1186 c 34
299 La mort (Retraite).....	p. 1202 41
300 Fragilité de la vie humaine	p. 1212 c 47
301 La mort	p. 1216 49
302 La mort	p. 1221 51
303 La mort	p. 1225 53
304 Sur la mort.....	p. 1230 55
305 Dans un cimetière.....	p. 1234 57
306 Sépulture d'ossements	p. 1241 60
307 Discours prononcé dans un cimetière.....	p. 1242 61
308 Discours prononcé dans un cimetière.....	p. 1246 63
309 Préparation à la mort	p. 1248 b 64
310 Sur la résurrection des corps	p. 1250 b 65
311 Réflexions sur le jugement.....	p. 1258 69
312 Sur le Jugement (à Cancale).....	p. 1266 73
313 Le Jugement	p. 1278 79
314 Le Jugement	p. 1281 81
315 Le Jugement	p. 1283 82
316 Le Jugement	p. 1285 82
317 Le Ciel.....	p. 1286 83
318 Le Ciel.....	p. 1296 c 88
319 Sur le Ciel (Ascension)	p. 1297 89
320 Le Ciel	p. 1308 94
321 Le Ciel.....	p. 1308 b 95
322 Le Ciel.....	p. 1310 95
323 Le Ciel	p. 1315 b 98
324 L'Enfer.....	p. 1316 98
325 Sur l'Enfer.....	p. 1322 c 101
326 Sur l'Enfer.....	p. 1328 104
327 Sur l'Enfer.....	p. 1333 106
328 Sur l'Enfer.....	p. 1335 b 107
329 Sur l'Enfer.....	p. 1336 108
330 Sur l'Enfer.....	p. 1337 108
331 Obligation d'observer la Loi de Dieu pour être sauvé.....	p. 1338 108

SERMONS

332 Conférence dialoguée sur les Commandements.....	p. 1339 c	109
333 Sur la Foi	p. 1354	116
334 Sur la Foi	p. 1355 b	117
335 Prix de la Foi	p. 1362	120
336 Perte de la Foi.....	p. 1370 b	124
337 Perte de la Foi.....	p. 1371	125
338 Perte de la Foi.....	p. 1373 b	126
339 1 ^{ère} Conférence sur l'incrédulité	p. 1376	127
340 2 ^{de} Conférence sur les sources de l'incrédulité.....	p. 1390 b	133
341 Effets de l'incrédulité.....	p. 1402 b	139
342 Sources et effets de l'incrédulité.....	p. 1414	145
343 Sources et effets de l'incrédulité.....	p. 1434 b	154
344 Sur l'Amour de Dieu.....	p. 1439 b	156
345 Amour de Jésus-Christ pour les hommes	p. 1441	157
346 Amour de Dieu pour les hommes.....	p. 1442	158
347 De l'Amour de Dieu	p. 1443	159
348 Conférence sur la Religion	p. 1446	160
349 Importance de l'étude de la Religion	p. 1447	160
350 Devoirs envers la Religion dans les temps actuels.....	p. 1449	162
351 Les bienfaits de la Religion sur la guerre	p. 1450	162
352 Bienfaits du christianisme	p. 1452	163
353 Conséquences de l'oubli de la Religion.....	p. 1454 b	165
354 Instruction sur la prière	p. 1456	166
355 Sur l'efficacité de la prière.....	p. 1463	170
356 Nécessité de la prière.....	p. 1476	174
357 La tentation.....	p. 1476 b	175
358 Confiance dans la prière	p. 1484	178
359 Clôture d'un Jubilé. Exhortation à la prière.....	p. 1485	179
360 Effets de l'impiété.....	p. 1487	180
361 Effets de l'impiété.....	p. 1488	180
362 Châtiments des impies.....	p. 1489	181
363 Devoirs des pères et mères	p. 1490	182
364 Importance et avantages d'une bonne éducation	p. 1493 b	184
365 Pardon des offenses	p. 1499	186
366 Sur les mauvaises lectures.....	p. 1500	187
367 Désastreux effets des mauvais livres.....	p. 1512	192
368 Mauvais livres	p. 1524	197
369 Sur les mauvais livres.....	p. 1535	202
370 Sur les mauvaises lectures.....	p. 1547	206
371 Sur les mauvaises lectures.....	p. 1550	208
372 Sur les mauvaises lectures.....	p. 1554	209
373 Sur les mauvaises lectures.....	p. 1556	210
374 Sur les mauvaises sociétés.....	p. 1558	211
375 Perversion des bons par les méchants	p. 1570	216
376 Sur le péché mortel.....	p. 1572	217
377 Nature du péché : sa malice.....	p. 1582	222

REGISTRE V - AUX FIDÈLES (2^{de} Partie)

378 Fidélité à la grâce	p. 1577	223
379 Abus des moyens de salut	p. 1580	224
380 Bienfaits du saint Baptême.....	p. 1581	225
381 Renouveau des promesses du Baptême	p. 1589	228
382 Ce que devient l'homme par le Baptême	p. 1595 b	231
383 Exhortation pour la Communion pascale	p. 1599	233
384 Sur la Communion pascale.....	p. 1609	238
385 Exhortation pour la Confession générale avant la Communion.....	p. 1621	244
386 Après la Communion	p. 1626	246
387 Avant une Communion	p. 1629	247
388 Sur la Communion	p. 1631	248
389 Avant la Communion	p. 1631 b	248
390 Avant une Communion de Mission.....	p. 1632	249
391 Après la Communion	p. 1633	249
392 Après la Communion	p. 1637	251
393 Âme honorable au Très Saint Sacrement	p. 1638	252
394 Âme honorable au Très Saint Sacrement	p. 1652	258
395 Sur la conversion	p. 1653	258
396 Nécessité de la pénitence.....	p. 1664 b	264
397 Sur la nécessité de se convertir	p. 1672	267
398 Discours sur la Conversion (Chapelle de l'hôpital - 1822).....	p. 1684	273
399 Sur la conversion	p. 1694	278
400 Ouverture d'une Mission	p. 1698	280
401 Ouverture d'une Mission	p. 1712	286
402 Sur la conversion	p. 1718 b	289
403 Sur la conversion	p. 1721	291
404 Sur la conversion	p. 1734	296
405 Ouverture d'une retraite.....	p. 1746	301
406 Sur la conversion	p. 1754	304
407 Sur la conversion	p. 1758	306
408 Discours d'ouverture d'une Mission	p. 1762	308
409 Sur la conversion	p. 1776 b	314
410 Sur la conversion	p. 1783 b	318
411 Ouverture d'une Mission	p. 1790	321
412 Ouverture d'une Mission	p. 1792	321
413 Ouverture de Mission à Lamballe	p. 1795	323
414 Pour l'ouverture de la Retraite après la Mission.....	p. 1797	324
415 Sur la conversion : retour de Mission. Retraite	p. 1804 b	328
416 Ouverture d'une Mission à Languenan.....	p. 1807	329
417 Retraite d'hommes	p. 1808	330
418 Discours pour l'ouverture du Jubilé (à Redon).....	p. 1816 b	334
419 Communion pascale	p. 1825	337
420 Sur la conversion	p. 1831 b	340
421 Sur la conversion	p. 1832	341
422 Ouverture de Mission, sur la conversion.....	p. 1834	341
423 Sur la conversion (Mission de Bain)	p. 1837	342
424 Délais de la conversion	p. 1842 b	345

SERMONS

425 Ouverture d'un Jubilé (à Guingamp)	p. 1848	348
426 Sur la conversion (Retraite à Bazouge).....	p. 1851	349
427 Ouverture d'une Mission (à St-Malo).....	p. 1853	350
428 Sur la conversion	p. 1854	351
429 Ouverture de Retraite	p. 1854 b	351
430 Exhortation à la conversion.....	p. 1856	352
431 Efforts pour la conversion	p. 1857	352
432 Retour à Dieu d'un pécheur	p. 1858	353
433 Sur la conversion	p. 1860	353
434 Sur la conversion	p. 1861	354
435 Sur la conversion	p. 1862	355
436 Sur la conversion	p. 1863	355
437 Sur la conversion	p. 1863 b	355
438 Délai de la conversion	p. 1864	356
439 Exhortation à bien suivre les exercices d'une Mission.....	p. 1865	356
440 Exhortation aux pécheurs avant la Mission.....	p. 1867	357
441 Discours aux Quinze-vingts à l'occasion d'une Mission	p. 1868	357
442 Ouverture d'une Retraite de femmes à Lannion	p. 1871	359
443 Retraite de femmes chez les Dames de Lannion.....	p. 1879	362
444 Sur la Confession	p. 1882	364
445 Sur la Confession	p. 1895	370
446 Bon propos, à l'occasion du Jubilé	p. 1911	376
447 Nécessité du bon propos.....	p. 1927 b	384
448 Sur la contrition.....	p. 1936 b	386
449 Clôture de Jubilé.....	p. 1937	389
450 Exhortation de fin de Jubilé (ou fin de Mission).....	p. 1949	394
451 Clôture d'une Mission	p. 1958	398
452 Clôture d'une Mission	p. 1962	400
453 Heureux effets de la retraite	p. 1965 b	401
454 Fruits de la Mission	p. 1966	401

REGISTRE VI - AUX FIDÈLES (3^{ème} Partie)

455 Pour la fête de Noël.....	p. 1967	403
456 Fête de l'Epiphanie - Consolations de la Foi	p. 1971	405
457 Pour le Dimanche de la Quinquagésime	p. 1975	406
458 Sur la souffrance (Lundi saint).....	p. 1976	407
459 Sur la souffrance (Exorde pour le dimanche de Quasimodo)	p. 1986 b	413
460 Sur la souffrance (Exorde pour la fête de Saint Méloir)	p. 1988	414
461 Les souffrances (Exorde pour la fête de Saint Méloir)	p. 1989	414
462 Les souffrances.....	p. 1990	415
463 Sur la Résurrection	p. 1991	415
464 Résurrection de Jésus-Christ	p. 2011	423
465 Prône pour le saint Jour de Pâques. Résurrection spirituelle (Plesder)	p. 2025	431
466 Pâques.....	p. 2031	433
467 Fête du Saint Sacrement	p. 2032	433
468 Saint Pierre et Saint Paul	p. 2033	434
469 Fête de Saint Pierre. Autorité du Pape	p. 2037	435
470 Pour la fête de l'Assomption (Ploërmel 1825)	p. 2038	436

COMPLÉMENTS

471 Assomption.....	p. 2045	439
472 Fête de Saint Louis	p. 2060	445
473 Sur le triomphe de la Croix (Exaltation de la Croix)	p. 2061	446
474 La Toussaint	p. 2073	451
475 Communion des Saints	p. 2081	454
476 Fête de tous les Saints	p. 2081 b	454
477 Fête des morts.....	p. 2086	457
478 Pour le jour de Saint Malo.....	p. 2089	458
479 Translation des reliques de Saint Méen.....	p. 2091	459
480 Au pied de la croix de la Mission (St-Brieuc - Place St-Pierre)	p. 2099	462
481 Discours sur la mort du duc de Berry.....	p. 2107	466
482 Au pied d'une croix de Mission.....	p. 2118 b	471
483 Bénédiction des cloches (Ploërmel 20/11/1835).....	p. 2119	471
484 Sur la Paix	p. 2123	473
485 Pour rétablir la Paix dans une paroisse.....	p. 2126	474
486 Mission aux Prêtres (Paroles d'un recteur à ses paroissiens)	p. 2130	476
487 Pour le retour des Missionnaires Jésuites à St-Brieuc.....	p. 2132	477
488 Pour une abjuration d'un protestant.....	p. 2134	478
489 Réflexions sur la Révolution	p. 2138	479
490 Méditation sur la Mort.....	p. 2139	480
491 Méditation sur le Jugement	p. 2145	482
492 Méditation sur le Ciel.....	p. 2152	486
493 Méditation sur l'Enfer.....	p. 2157	488

REGISTRE VII - AUX SŒURS et AUX FRÈRES

494 Exhortation à la sanctification aux Sœurs de la Providence (1822).....	p. 2163	493
495 Beautés de la vocation religieuse	p. 2166	494
496 Profession d'une Religieuse.....	p. 2167	495
497 A une Religieuse, pour sa Profession.....	p. 2172	497
498 Renouveau des Vœux (Sœurs de la Providence)	p. 2175	498
499 Rénovation des Vœux	p. 2179	500
500 Avis à des Religieuses sur la Pauvreté et l'Obéissance	p. 2183	501
501 Election d'une Supérieure (Sœurs hospitalières de Guingamp)	p. 2188	503
502 Vêture d'une Sœur converse.....	p. 2190	504
503 Exhortation aux Sœurs de la Croix de Tréguier.....	p. 2191	505
504 Discours pour la Maison du Refuge de St-Brieuc (1822)	p. 2194	506
505 En faveur de la Maison de Refuge à St-Brieuc	p. 2202	510
506 La Retraite annuelle. Son importance	p. 2203	511
507 Ouverture de Retraite. Obstacles à ses fruits (1839).....	p. 2209	513
508 Ouverture de Retraite. Obstacles à ses fruits.....	p. 2217	517
509 Ouverture de Retraite. Fruits de la Retraite.....	p. 2223	519
510 Ouverture de Retraite. La Vocation	p. 2227	521
511 Ouverture de Retraite. La Vocation	p. 2233	523
512 Retraite sur la Vocation.....	p. 2239	526
513 But de la Retraite.....	p. 2242	527
514 Avantages de la Retraite.....	p. 2244	528
515 Ouverture de Retraite. Fruits de la Retraite et dispositions.....	p. 2249	530

SERMONS

516 Ouverture de Retraite. Effets de la Retraite	p. 2255	532
517 Ouverture de Retraite. Effets de la Retraite. Dispositions	p. 2261	535
518 Ouverture de Retraite. Son Importance	p. 2264	536
519 Importance particulière d'une certaine Retraite.....	p. 2270	538
520 Ouverture de Retraite. Conditions pour en profiter.....	p. 2276	540
521 Ouverture de Retraite. Moyens d'en profiter	p. 2279	541
522 Ouverture de Retraite. Conditions pour en profiter.....	p. 2287	545
523 Conditions pour profiter de la Retraite.....	p. 2291	547
524 Avis pour la Retraite. Esprit religieux.....	p. 2294	548
525 Ouverture de Retraite. Le relâchement	p. 2298	550
526 Ouverture de Retraite des Frères (1833). Vertus du Frère-Instituteur	p. 2304	552
527 Ouverture de Retraite. Le relâchement	p. 2309	554
528 Ouverture de Retraite. Le relâchement	p. 2312	555
529 Discours d'ouverture de Retraite des Frères de Saint-Méen	p. 2317	558
530 Excellence de la Vocation du Frère.....	p. 2321	559
531 Sur l'Obéissance (1823).....	p. 2323	560
532 Aux Frères, sur la dignité de leur état	p. 2326	561
533 Sur l'humilité	p. 2328	562
534 Connaissance de soi-même	p. 2335	565
535 Sur la tiédeur	p. 2338	566
536 Sur le relâchement	p. 2340	567
537 Sources de l'inconstance.....	p. 2343	568
538 Eloge funèbre du Fr. Yves Le Fichant	p. 2344	568
539 Frère Anselme (1827).....	p. 2348	570
540 Règlement de vie.....	p. 2352	571
541 Fidélité à la Règle (1823).....	p. 2354	572
542 Fidélité à la Règle.....	p. 2358	574
543 Conférence sur la Règle et divers sujets (1824).....	p. 2365	577
544 Questions relatives aux Frères sur les Commandements	p. 2367	578
545 Départ pour les Missions.....	p. 2371	580
546 Clôture d'une Retraite de Frères. Moyens de persévérance	p. 2372	580
547 Avant les Vœux.....	p. 2375	581
548 Emission des Vœux.....	p. 2377	582
549 Déclaration - Indulgences.....	p. 2379	583

REGISTRE VIII - AUX PRÊTRES et AUX FRÈRES

550 Résolutions d'un jeune lévite entrant dans les ordres.....	p. 2365*	585
551 Retraite d'Ordination	p. 2366*	585
552 Renouvellement des Promesses Sacerdotales	p. 2368*	586
553 Importance de la Retraite	p. 2378 c	591
554 Sur le mauvais prêtre.....	p. 2379 b	592
555 Recrutement du clergé.....	p. 2380	592
556 But de la vocation religieuse et sacerdotale	p. 2382	593
557 But et Esprit de la Congrégation de St-Méen.....	p. 2386	595
558 But de la Congrégation.....	p. 2394	598
559 Humilité - Amour de l'Église	p. 2397	600
560 Esprit de la Congrégation.....	p. 2399	601
561 Contre les dangers et les scandales du monde.....	p. 2405	603

COMPLÉMENTS

562 Motifs de découragement	p. 2411	606
563 Obstacles à l'établissement de la Congrégation.....	p. 2418	609
564 Retraite des premiers Prêtres de St-Méen à Ploërmel (1825)	p. 2424	612
565 Ouverture de Retraite à St-Méen, en 1826.....	p. 2430	614
566 Ouverture de la Retraite (1827) - Congrégation de St-Méen	p. 2435	616
567 Ouverture de la Retraite (sept. 1828) - Congrégation de St-Méen.....	p. 2442	620
568 Retraite de 1828 - Dispositions pour en profiter	p. 2446 b	622
569 Dispositions pour bien faire la Retraite.....	p. 2452	624
570 Dispositions pour bien faire la Retraite (Auray, sept. 1820).....	p. 2455 b	626
571 Aux Prêtres de St-Méen	p. 2457	627
572 Abandon à la Providence.....	p. 2458	627
573 Sur la Règle (1827)	p. 2461 b	629
574 Sur M. Nogues (St-Méen)	p. 2464	630
575 La Perfection (1839).....	p. 2468	631
576 Nécessité de tendre à la Perfection.....	p. 2472	633
577 Obligation de tendre à la Perfection	p. 2476	634
578 Obligation pour les Religieux de tendre à la Perfection (St-Méen)	p. 2481 b	636
579 Fausse idée que l'on se forme de la Perfection.....	p. 2486	638
580 Le Prêtre-Religieux doit imiter J.-C. dans son dépouillement total	p. 2490 b	640
581 Sur les conférences	p. 2494 b	642
582 Amour que nous devons avoir pour l'Église (Aux Novices de St-Méen) .	p. 2497	644
583 Quelques points de la Règle (Missionnaires de St-Méen)	p. 2504	647
584 Sur l'Humilité	p. 2508 b	649
585 Sur l'Humilité et sur la Séparation du Monde	p. 2514	651
586 Premiers Vœux des Missionnaires de St-Méen (8 septembre 1827)	p. 2520	653
587 À l'occasion des premiers Vœux des Missionnaires de St-Méen.....	p. 2522	654
588 Renoncement au monde et à soi-même	p. 2525	655
589 Clôture de Retraite	p. 2527	656
590 Clôture de Retraite	p. 2529	657
591 Moyens pour conserver les fruits de la Retraite (Mission de St-Méen)....	p. 2531	658
592 Précautions pour conserver les fruits de la Retraite	p. 2535	660

REGISTRE IX - NOTES DIVERSES et PENSÉES

594 Textes divers	p. 2551	663
- Torrent d'idées vagues.....	p. 2551	663
595 Interrogatoire.....	p. 2563	670
596 Athéisme. Préface d'un ouvrage	p. 2565	671
597 Notes sur l'ouvrage de Salvien : "De gubernatione Dei"	p. 2568	673
598 Ce siècle de lumière	p. 2571	675
599 J.-C. médiateur entre Dieu et les créatures.....	p. 2575	676
600 Sur l'émancipation des nègres	p. 2577 b	678
601 Pensées diverses (1)	p. 2579	678
602 Pensées diverses (2)	p. 2580 b	379
603 Heureux effets de l'union	p. 2581	680
604 De la charité envers les pauvres	p. 2582	680
605 Vanité des choses humaines	p. 2584	681
606 Pardon des offenses	p. 2585	682
607 Sacrifice de la messe	p. 2587	681

SERMONS

608 Sur la divisibilité de la matière.....	p. 2587 b	683
609 Inanité des philosophes	p. 2589	683
610 Vie active de Jésus dans l'Eucharistie	p. 2589 b	684
611 Le sacrifice de la messe.....	p. 2591	684
612 Sur l'aumône	p. 2592	685
613 Pensées diverses (3)	p. 2594	686
614 Contre les fréquentations d'un prêtre.....	p. 2595	687
615 Sur ceux qui se donnent la mort	p. 2596	687
616 Perte d'un ami	p. 2596 b	687
617 Péroration d'un éloge funèbre	p. 2597	688
618 Tout dans l'homme adore Dieu.....	p. 2597 b	688
619 Décadence de la société.....	p. 2598	688
620 Chute d'un gouvernement impie.....	p. 2599	689
621 Brièveté de la vie.....	p. 2599 b	689
622-3 Impiété	p. 2600	689
624 Fragment.....	p. 2600 b	689
625 Amabilité de l'enfance	p. 2601	690
626 Pensées diverses (4)	p. 2601 b	690
627 Pensées diverses (5)	p. 2604	691
628 Pensées diverses (6)	p. 2608	693
629 Pensées diverses (7)	p. 2610 b	694
630 Notes et réflexions (1)	p. 2611	695
631 Notes et réflexions (2)	p. 2612	695
632 Paroles de Saint Ignace	p. 2613	695
633 Anecdote.....	p. 2614	696
634 Regrets du cardinal Mazarin	p. 2615	696
635 Traits historiques	p. 2615 b	697

COMPLÉMENTS

636 Projet de sermon	699
637 Oraison funèbre de Louis XVI	700
638 Sur les lectures	708
639 Consécration de novices.....	710
640 Ouverture de retraite.....	711
641 Sur l'éducation des pauvres	714
642 Pour l'ouverture d'une école	715
643 Pour l'ouverture d'une école	715
644 Visite d'une école	716
645 Discours pour l'installation de l'école	717
646 Fragment de sermon	718
647 Fin de mission (Bain de Bretagne).....	718
648 Fragment de sermon	720
649 Sur l'aumône	720
650 Discours pour M. Amable de Quélen.....	721
651 Discours pour M. Am(able) de Quélen	722
652 Installation d'un maire	722